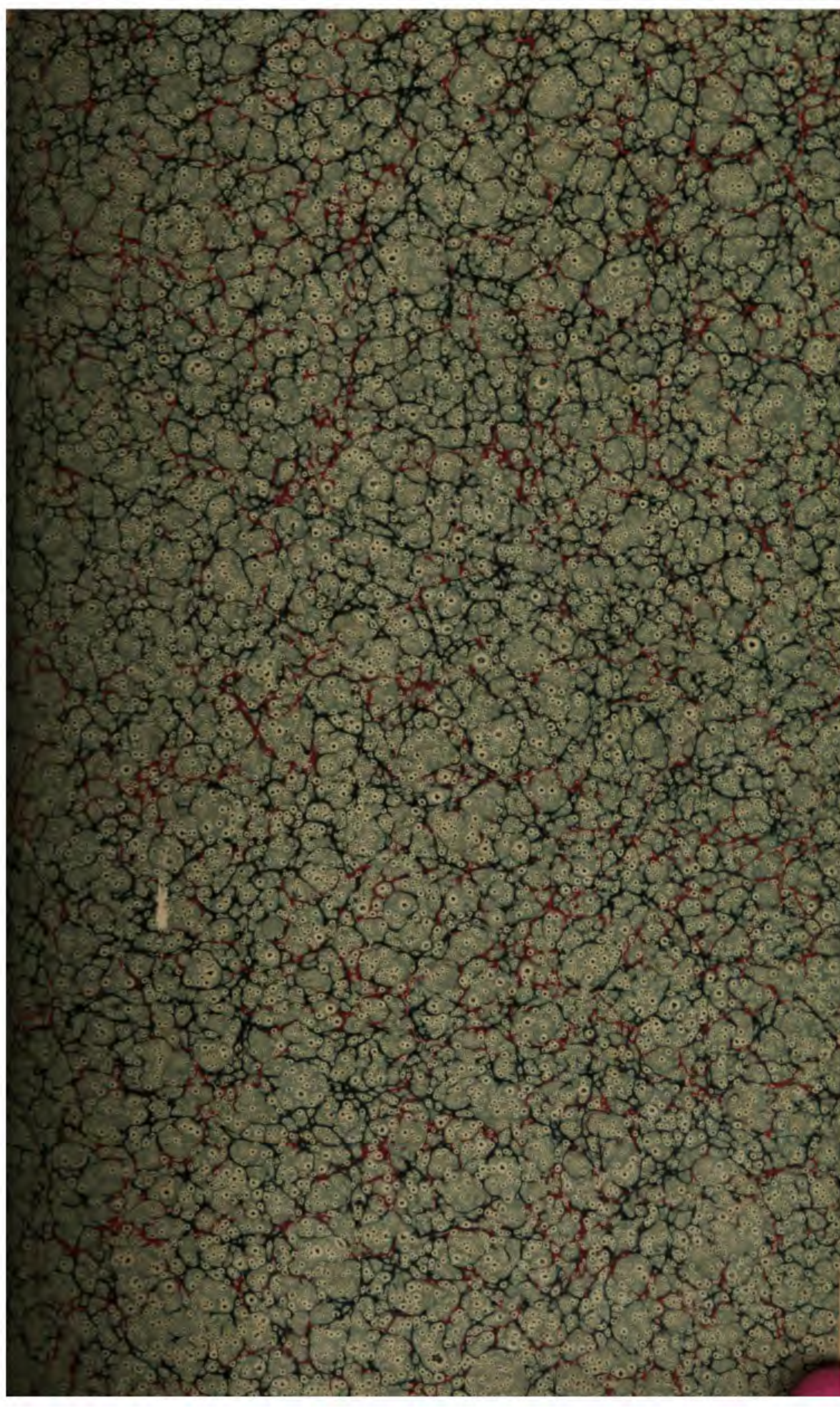



DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE
UNIVERSELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

PAR

CÉSAR CANTU,

SOIGNEUSEMENT REMANIÉE PAR L'AUTEUR,
ET TRADUITE SOUS SES YEUX,

PAR EUGÈNE AROUX,
ANCIEN DÉPUTÉ,

ET PIERSILVESTRO LÉOPARDI.

Tome Cinquième.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LIV.

HISTOIRE

UNIVERSELLE.

LIVRE VI.

SOMMAIRE.

Empire romain. — Les Jules. — Les Flaviens. — Empereurs de fortune. — Empereurs collègues. — Luttes et établissement du Christianisme. — Éclectisme philosophique. — Syncrétisme religieux.

CHAPITRE PREMIER.

REVUE DU MONDE.

Strabon, Pline, Ptolémée, donnèrent dans le siècle que nous abordons la description du monde connu ; ils firent comme un inventaire des pays dominés ou exploités par Rome. Nous nous proposons de les parcourir sur leurs traces, sur celles des historiens et des compilateurs, pour reconnaître le théâtre sur lequel agit l'humanité (1).

(1) Il faut ajouter à ces trois géographes Denys Périégète, auteur d'un abrégé en beaux vers grecs, Περιήμεησις οἰκουγένης, et Pomponius Méla, non moins aride qu'obscur dans le sien. Le premier ne fait guère que mettre Strabon en vers ; l'autre suit Ératosthène, en nous conservant des détails empruntés sans doute à des ouvrages qui n'existent plus, et dans lesquels il n'eut pas assez de critique pour faire un choix éclairé. Le naufrage qui a englouti tant d'ouvrages a épargné le *Périple de la mer Rouge*, d'Arrien, négociant romain, probablement établi à Alexandrie ; et les *Stathmi Parthici* d'Isidore de Charax, compilation ridicule sur ces peuples redoutables.

Voyez, parmi les modernes :

Gossellin, *Géographie des Grecs analysée. — Recherches sur la géographie des Grecs.*

Gatterer, *Géographie pour servir d'Introduction à l'hist. universelle* (allemand).

Les anciens divisaient la terre en cinq zones : deux glacées, aux pôles ; une torride, entre les tropiques : toutes trois inhabitées et inhabitables ; et entre elles deux zones tempérées, de l'une à l'autre desquelles il était impossible de passer. Les connaissances géographiques étaient donc limitées à notre zone septentrionale, qui, en excluant les antipodes, embrassait trois parties du globe, l'Asie, la Libye et l'Europe, environnées par l'Océan (1).

Asie. L'Asie était, au dire de Strabon, la contrée la mieux connue des géographes, grâce aux expéditions d'Alexandre ; mais ils étaient abusés par la fausseté des relations, et il y avait erreur dans les méridiens auxquels ils rapportaient les lieux. Le Taurus (et ils comprenaient sous ce nom des montagnes tout à fait distinctes de cette chaîne) traversait, selon les anciens, l'Asie entière, à commencer par le pays qui se trouvait en face de Rhodes jusqu'à Thiné, dernière limite orientale, sur une longueur de quarante-cinq mille stades : de sorte que cette partie du monde s'étendait pour eux partie en deçà, partie au delà du Taurus.

Asie en deçà du Taurus. L'Asie en deçà du Taurus avait pour limites le Tanaïs, les Palus-Méotides, l'Euxin, l'Océan septentrional, la mer Caspienne, et la langue de terre qui la sépare de l'Euxin.

Ire région. Au nord, les Scythes erraient sur des chars : de ce côté se trouvaient aussi les Sarmates, issus des premiers, et les Scyraces, dont quelques-uns étaient nomades et d'autres agriculteurs, ayant pour capitale Uspa, vaste amas de huttes d'osier, à trois jours de marche du Tanaïs. Sous le règne de Claude, ils furent exterminés par les Romains, aidés des Aorses, autre nation des rives septentrionales de la mer Caspienne. Elle mettait sous les armes deux cent mille cavaliers, et ses marchands s'en allaient sur des chameaux, à travers l'Arménie et la Médie, chercher les riches produits de l'Inde et de la Babylonie. Peut-être appartenait-elle à la célèbre famille des Huns (2). Diverses nations, désignées par les Grecs sous le nom de *Méotes*, habitaient dans le voisinage des Palus-Méotides : aux

MANNERT, *Géographie des Grecs et des Romains.*

MALTE-BRUN, *Histoire de la Géographie.*

WALCKENAER, *Géographie ancienne, historique et comparée des Gaules Cisalpine et Transalpine, suivie de l'analyse géographique des itinéraires anciens ;* Paris, 1839.

(1) Voy. le *Songe de Scipion.*

(2) Denys Périégète, contemporain de Strabon, place les *Ouni* aux mêmes lieux où ce dernier met les Aorses. Ptolémée fait habiter les *Chuni* sur le Borysthène. *Aior* en langue scythe signifie *homme,* et il paraît que *Hun* a la même signification.

environs du Bosphore étaient les Sindes, les Aspurgiens, les Achéens et les Énioques, qui se livraient à la piraterie le long des côtes de l'Euxin, et déposaient leur butin dans les forêts de chênes de leurs montagnes escarpées. Plus à l'intérieur se trouvaient les Ziges, les Cercètes, qui peut-être sont les aïeux des Circassiens ; les Macropogons, ou Longues-Barbes ; les Phthirophages ou Mange-Vers ; les vaillants Soanes, dont le pays renfermait des mines d'or. Plus loin, dans la Géorgie, étaient les Ibères, divisés en quatre castes : les princes, les prêtres, les guerriers et les serfs. L'Albanie avait pour habitants des peuples assez policés et enrichis par le commerce.

On n'allait plus alors dans la Colchide chercher la toison d'or, mais des toiles fines, de la cire, du goudron, et l'on n'y avait plus à redouter les terribles Amazones.

La deuxième région s'étendait de la rive orientale de la mer Caspienne jusqu'aux portions de la Scythie qui confinent à l'Inde et à l'Océan oriental. Ces pays étaient occupés, sans parler des Scythes, par les Hyrcaniens, les Sogdiens et les Bactriens ; ces derniers faisaient anciennement dévorer leurs vieux parents par les chiens ; mais les usages grecs finirent par s'introduire parmi eux, et alors s'embellirent leurs villes de Balk et de Maracanda (*Samarkand*). Les mines de l'Asie septentrionale enrichissaient ces populations et d'autres moins considérables. La Scythie propre devait se diviser en Sarmatique et en Asiatique, la première correspondant à la Tartarie, l'autre au Mogol. Les peuples qui avaient pris part aux vicissitudes des régions civilisées disparaissent de l'histoire après Mithridate ; peut-être prospérèrent-ils au cœur de la Russie, jusqu'à l'époque où, les Germains et les Huns ayant abandonné la rive droite de l'Elbe, ils y revinrent, mêlés aux Sarmates, sous le nom nouveau de Suèves (1). IIe région.

Quand de la Bactriane on venait par la Parthiène, les Portes Caspiennes donnaient entrée, à travers de sombres gorges infestées de serpents, dans les vastes plaines de la Médie, fécondées par mille ruisseaux. Là Ecbatane et Ragès conservaient les débris de la magnificence perse, et le mage continuait à rendre au feu un culte innocent, près des sources de naphte. Une partie de la Médie, devenue indépendante au temps d'Alexandre, a conservé jusqu'ici le nom d'Atropatène (*Aderbaïdjan*). IIIe région

Les montagnes qui ferment la Médie à l'occident avaient pour

(1) HALLING, *Gesch. der Skyten, etc.; Histoire des Scythes et des Allemands jusqu'à nos jours ;* Berlin, 1835.

habitants les hordes errantes des Cyrtes, probablement les Kurdes d'aujourd'hui, devant lesquelles s'arrêtèrent les armées de Marc-Antoine, de Trajan et de Julien. L'Arménie, déjà puissante au temps de Pompée, après avoir vu son roi Artavasd orner le sanglant triomphe d'Antoine et de Cléopâtre, ne supporta que peu de temps la domination d'Alexandre leur fils; elle secoua le joug étranger. Riche alors autant que forte, elle était surtout fière de deux cités florissantes, Artaxate et Tigranocerte, qui, entre le quatrième et le cinquième siècle, furent éclipsées par Théodosiopolis. Celle-ci fut à son tour effacée par Arzern (*Erzeroum*) et par d'autres villes, où l'on parle encore la langue dans laquelle se chantaient des hymnes voluptueux à Anaïtis.

Les plaines arides de la Cappadoce, encloses par le Taurus et par l'Anti-Taurus, fournissaient du froment en abondance et des chevaux d'une extrême légèreté. Les murs de cent places fortes et la ville de Mazaca (*Césarée*, *Kaisariéh*) renfermaient une population de race araméenne, qui avait préféré un maître absolu à la liberté offerte par les Romains, et s'enrichissait à vendre des esclaves (1). Dans la Cataonie s'élevait le temple de Ma, dont le pontife exerçait un pouvoir presque souverain sur la ville construite alentour.

La partie de la Cappadoce voisine de l'Euphrate, appelée aussi Petite-Arménie, était couverte de jardins et de vignobles. Les côtes sur l'Euxin avaient pris le nom de Royaume de Pont. Quelques-uns de leurs habitants, appelés Mosynèques, des hautes tours (*mosyni*) dans lesquelles ils mettaient leur butin à l'abri, faisaient usage de bateaux d'écorce; ils allaient nus, le dos peint, et prenaient leurs ébats publiquement avec leurs femmes. Les soldats de Pompée, comme ceux de Xénophon, reçurent d'eux un hydromel mélangé de poison. Trapézus (*Trébizonde*) se préparait à la grandeur à laquelle elle parvint sous Adrien, et surtout au temps des croisades.

IVe région. Une partie du Pont et le reste de l'Asie Mineure (2), y compris la Cilicie, formaient la quatrième région. Nous connaissons déjà suffisamment la Paphlagonie, aux guerriers courageux; la Bithynie, riche en bois de construction, en marbres, en cristal de roche, en fromages et en fruits, les mêmes, à l'exception de l'olive, que

(1) *Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex.* HORACE.

(2) Ce nom, que nous donnons à la péninsule située entre le Pont-Euxin, l'Archipel, la mer de Chypre et le Taurus, ne fut en usage chez les anciens qu'à l'époque où tout le pays reconnut la domination romaine.

ceux de la Grèce; la Mysie, avec la fabuleuse Troade, où florissaient Cyzique, ville construite de marbres tirés de l'île Proconnèse (*Marmara*); Lampsaque, aux vins renommés; Pergame, la cité la plus importante, capitale du pays, et Nicomédie, qui devait être la résidence de Dioclétien. Une partie de la Phrygie avait été occupée par les Gaulois et nommée Galatie; elle était riche en blés et sa population belliqueuse. Dans la Phrygie proprement dite, Sinnada était bâtie en marbre blanc tacheté de rouge; le commerce d'Apamée lui avait valu le nom d'Armadium (*Cibotos*); Laodicée, qui devait sa richesse à ses troupeaux, fort estimés, se parait de monuments. La Catacécaumène, c'est-à-dire la Contrée brûlée, devait son nom aux cendres qui semblaient couvrir ses plateaux volcaniques, où se plaisait la vigne; sur les bords du Méandre abondaient les sources d'eaux chaudes, et des efflorescences salines engraissaient de nombreux troupeaux aux alentours de Lycaonie (*Iconium*, *Koniëh*), capitale du pays, où abondaient les sources salées tandis que l'eau douce y était rare.

Dans la Lydie, où le Pactole descend du Tmolus en roulant des paillettes d'or, Sardes conservait quelques vestiges de son ancienne magnificence, de même que Sinope, Amisus et Ancyre.

L'Éolide s'étendait le long de la mer Égée; puis au midi l'Ionie, à laquelle sourit le plus beau ciel : et si Milet, mère de quatre-vingts colonies, avait perdu son opulence et son industrie, Éphèse et Smyrne étaient encore florissantes. Venaient ensuite Halicarnasse, ville dorienne; la voluptueuse Gnide; Lesbos; Chios, qui produisait la gomme de lentisque et un vin exquis; Samos, dépouillée de ses vases et de ses statues; Rhodes, l'épouse du Soleil, qui avec la liberté avait perdu sa supériorité maritime.

La Lycie, dont les républiques fédératives virent leur constitution détruite d'abord par Brutus, puis par l'empereur Claude, offrait ses intrépides marins aux nations voisines.

La Cilicie était divisée en deux parties : l'une, la Cilicie propre; l'autre, à laquelle on donnait l'épithète d'*aspera*, à cause de ses montagnes couvertes de cèdres et de sapins. Cypre était renommée par ses fruits délicieux; on disait que ses figuiers, ses grenadiers avaient été plantés des mains de la déesse de la volupté, qui y était l'objet du culte principal. Le laudanum que distillaient ses arbustes, ses huiles parfumées, son miel aromatique, les énormes ceps de ses vignes, son froment recherché, y enrichissaient un million d'habitants; comme aussi le chanvre, le bois, les pierres

précieuses, le jaspe, l'asbeste, le cuivre enfin (κύπρος), dont l'île tira son nom.

La mer Noire, semée de bas-fonds et d'écueils à fleur d'eau, agitée par des tempêtes fréquentes et souvent couverte de brouillards, exigeait pour y naviguer des bâtiments d'une forme particulière et des connaissances spéciales ; elle devenait chaque jour plus dangereuse, ainsi que l'avait prédit Polybe. Les sept bouches du Danube s'obstruaient de sables, à tel point qu'on avait peine à aborder à Salmydesse, et le port de Sinope était inaccessible aux gros bâtiments. La Chersonèse Taurique offrait, au contraire, des mouillages excellents, et les bois que le Don et le Dniéper amenaient par trains flottants étaient travaillés dans les chantiers de Panticapée.

Asie au delà du Taurus.

Au midi du Taurus on rencontre, vers l'est, les Indiens ; à l'occident de ceux-ci, sur un sol stérile, habitent les Ariens ; puis les Perses, les Susiens, les Babyloniens ; viennent ensuite la Mésopotamie, la Syrie, l'Arabie. L'histoire de ces divers pays est longue, mais les géographes d'alors n'ajoutèrent que bien peu aux notions imparfaites que l'on en avait déjà. Le lion de Babylone avait cédé son trône fastueux à Séleucie près du Tigre, où se transportèrent six cent mille habitants de la ville de Sémiramis. Il n'apparaissait plus de vestiges de cette vaste Ninive, dont il fallait onze jours pour faire le tour. Les villes fondées par les Séleucides, non encore épuisées par l'avidité des proconsuls, subsistaient toujours dans la haute Syrie, où l'Oronte, élevé par des machines ingénieuses, répandait la fécondité. Antioche lutte de splendeur avec Rome et Alexandrie, en invitant ses voluptueux habitants aux théâtres, au cirque, aux bosquets lubriques de Daphné, jusqu'au jour où s'élèveront pour la sanctifier le siége de saint Pierre et le tombeau de saint Barnabé. Laodicée s'enorgueillit de son port et de ses vignes ; le territoire d'Apamée suffit à nourrir une armée. Palmyre grandit au milieu de ses palmiers et de ses ruisseaux limpides, aux bords desquels viennent se reposer les caravanes. Mais près d'elle s'élève Bérée, qui, sous le nom d'Alys, doit hériter de son opulence.

Le Liban et l'Anti-Liban, couronnés de cèdres que protégent les neiges au milieu d'une contrée brûlante, donnaient asile aux Ituréens (*Druses*) ; à leur pied prospéraient Damas et Balbek. La pourpre de Tyr, le verre de Sidon, rappelaient l'antique commerce de la Phénicie. Les sciences étaient cultivées à Gaza, à Ascalon, à Béryte et à Héliopolis ; le trafic y était animé, les volup-

tés recherchées. La Galilée et la Judée s'étaient vu ravir le sceptre des rois, mais non leur culture et leur industrie ; et les malheurs éprouvés y ravivaient l'espoir du Libérateur promis.

Ces pays avaient de temps à autre à souffrir des incursions des Arabes, peuple aux mille tribus, dont quelques-unes avaient une résidence fixe, tandis que la plupart erraient au milieu des sables qui s'étendent de la Syrie et de l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge. C'étaient les Arabes qui transportaient les marchandises de l'Inde et de l'Afrique, l'encens, la myrrhe, les baumes de leur pays, aux marchés de la Syrie et de l'Égypte. Si l'expédition de Gallus ne profita en rien aux Romains, elle fournit du moins quelques renseignements sur un peuple qui sauva sa farouche indépendance des vainqueurs de tant d'autres nations, et qui six siècles après devait soumettre des populations immenses à ses lois et à ses croyances. Cent cheiks dominaient patriarcalement sur les tribus, faisant payer cher tout attentat à une liberté qu'ils ne perdirent en partie qu'au moment où ils se transportèrent sur un sol moins stérile. Sans demeure fixe, sans mariages durables, la femme leur apportait en dot une tente et une lance. Ne connaissant ni le pain ni le vin, ils allaient vêtus d'amples manteaux, coiffés d'un turban, chaussés de larges bottes, et portaient une ceinture d'étoffe légère. Quelques-uns d'entre eux, fidèles à la tradition d'Ismaël, avaient en horreur de se nourrir de chair sanglante ; d'autres, au contraire, s'abreuvaient de sang humain et mangeaient même la chair de leurs ennemis. Ceux qui se mettaient à la solde des Romains ou des Perses laissaient après eux, comme les sauterelles, la trace de leur passage ; d'autres allaient en course montés sur des barques de cuir.

La côte du Malabar entre Goa et Bombay avait reçu le nom de *Côte des pirates*, les forbans n'ayant jamais cessé de l'infester, jusqu'aux Marattes d'aujourd'hui.

Au temps de Ptolémée, les connaissances relatives à l'Asie méridionale s'étaient accrues ; mais les géographes modernes sont encore à se mettre d'accord sur les concordances à établir entre ses indications incertaines et les pays actuels. Déjà, du temps d'Hérodote, les caravanes avaient fait connaître aux Grecs la chaîne de l'Indou-Kho et le groupe des montagnes neigeuses qui s'étendent au nord-est, depuis le Caboul jusqu'au Cachemir ; leurs itinéraires indiquaient les stations d'Ottospana (Candahar) et de Kaspapiro (Cachemir). Aristote, avant l'expédition de son royal élève, donnait le nom de Parnasos au grand plateau de l'Asie centrale.

Ératosthène connaissait l'Hémodon ou l'Himaon, c'est-à-dire l'Hymalaïa, et savait que les Macédoniens lui avaient donné le nom de Caucase indien. Ptolémée distingue la chaîne des Sariphes (entre Hérat et Deh-Zunghi) de celle du Paropamise; et il fait une différence entre le Caucase indien, qui se prolonge jusqu'aux sources du Gange, et le Caucase de l'Hémodon, qui cotoie le Népaul. Ptolémée indique avec précision la direction de la chaîne du Bolor, appelée Imavus, de sorte que l'Asie intérieure se distinguait en Asie en deçà de l'Imavus, et en Asie au delà des mêmes montagnes (1). Quant à l'Asie orientale, les découvertes des anciens ne dépassèrent pas la Sérique. Mais quel est le pays auquel ils donnaient ce nom? Pline et Méla disent que *les Sères habitaient au milieu des régions orientales; dont les Scythes et les Indiens occupaient les deux extrémités.* Comme, selon eux, l'Asie finit quelque peu à l'est du Gange et quelque peu au nord de la mer Caspienne, il est évident qu'ils plaçaient les Sères dans le Thibet (2), d'où l'on tirait d'excellent fer, des pelleteries, des boules aromatiques (*malabathrum*), et surtout le *sericum* et la *serica materies*. Quand les communications furent rompues par les guerres avec les Parthes, la soie devint une denrée très-précieuse jusqu'au temps de Justinien, époque à laquelle les vers à soie et l'art de les élever furent introduits en Europe.

Les utiles explorations d'Alexandrie se dirigeaient vers le golfe Arabique et la mer des Indes. Cette ville égyptienne, devenue grecque, puis romaine, était extrêmement peuplée et très-riche, grâce à son commerce; mais son goût pour les plaisirs et l'inconstance de sa volonté l'empêchaient de se rendre redoutable. Un préfet romain siégeait sur le trône des Pharaons et des Ptolémées; aux prêtres, gardiens jaloux des doctrines secrètes, avaient succédé des rhéteurs avides de disputer et de vils imposteurs, qui, à l'aide de théurgies et de sortiléges, ne songeaient qu'à tirer de l'argent du peuple, et à gagner, par des flatteries, la protection des rois.

Afrique. L'Afrique était comparée à un triangle rectangle, ayant pour base la côte qui s'étend des Colonnes d'Hercule à Péluse; pour côté perpendiculaire le Nil, en le prolongeant jusqu'à l'Océan; et

(1) Humboldt, *Asie centrale.*

(2) Ammien Marcellin semble réellement décrire le haut plateau du Thibet, quand il dit : *Contra orientalem plagam in orbis speciem consertæ aggerum summitates ambiunt Seras. In hanc itaque planitiem undique prona declivitate præruptum*, etc. XXIII, 6.

pour hypoténuse la ligne partant des confins de l'Éthiopie jusqu'au détroit. Le sommet, dépassant la zone torride, restait inaccessible; mais on le croyait à huit mille huit cents stades de l'équateur, c'est-à-dire à la latitude de douze degrés et demi, moitié à peine de la mesure véritable. Ce fut cette erreur qui encouragea, quinze siècles plus tard, les navigateurs qui doublèrent le cap de Bonne-Espérance.

Nous ignorons le nom de celles des trois cents villes africaines soumises à la domination de Carthage qui subsistaient encore; elle-même s'était relevée, et avait retrouvé une certaine splendeur, mais non son ancienne activité. Les plaines de la Mauritanie et de la Numidie donnaient une récolte de deux cent cinquante pour un. L'Afrique était donc le grenier de Rome, et plusieurs de ses villes prospéraient par le commerce, en même temps qu'elles acceptaient la civilisation romaine. La fertile mais triste Cyrénaïque, à l'orient de laquelle s'étendaient les côtes arides de la Marmarique, en contenait cinq. Peu de voyageurs pénétraient dans les oasis intérieures. La Libye était pourtant mieux connue des anciens que des modernes : ils parlent de sa triple moisson selon la diverse élévation du terrain, de ses troupeaux de gazelles, d'antilopes, de moutons à cornes, de génisses de Barbarie, de ses chacals, de ses porcs-épics, de ses belettes; ils en tiraient le *silphium*, dont la valeur était égale à celle de l'argent (1).

On n'avait presque rien appris sur l'intérieur de l'Afrique depuis les renseignements recueillis par Hérodote à Memphis et à Cyrène. Avec les Carthaginois avait péri le souvenir des relations qu'ils entretenaient avec les peuples du Niger, et les navigations hardies d'Hannon étaient reléguées parmi les fables. Il semblerait, d'après ce que dit Pline, que les Romains ne connaissaient qu'un tiers de ce continent. Selon lui, Juba, roi de Mauritanie, avait exploré la source du Nil. Il la place dans une contrée de la Mauritanie intérieure, où bientôt *ce fleuve, indigné de couler parmi*

(1) Dioscoride vante les qualités médicinales du silphium ou laserpitium; il était employé comme sudorifique, pour parfumer l'haleine et pour assaisonner les mets les plus délicats. César trouva dans le trésor de Rome un monceau de cette plante pesant cent onze livres, que l'on conservait parmi les métaux précieux. Elle était devenue plus rare encore du temps de Strabon, par suite, dit-il, des dévastations des tribus nomades, mais, selon Pline, par l'avarice des publicains, qui la détruisaient, afin de la vendre plus cher. Gliviani a publié dans le *Specimen Floræ Libycæ*, 1824, la description d'un silphium (*thapsia silphium*) qu'il croit être celui des anciens, et qu'il a trouvé dans la Cyrénaïque.

des sables arides, se cache sous terre durant plusieurs journées de chemin. Il reparaît ensuite dans la Mauritanie Césarienne, et, après avoir vu les peuples qui habitent dans le voisinage, il se cache de nouveau durant vingt journées de chemin, jusqu'à l'instant où il atteint les confins de l'Éthiopie. Pline confond ainsi le Nil avec le Niger. L'inscription d'Adula nous a indiqué une expédition faite dans l'intérieur du pays, mais qui peut-être se borne au pays entre le golfe Arabique et l'Astape (*Abavaï*). Sous Auguste, Candace, reine d'Éthiopie, avait envahi la haute Égypte à la tête de soldats sans discipline, et n'ayant pour armes que de larges bouclier d'acier, des haches, des épieux et des sabres. Le préfet Pétronius les avait repoussés et poursuivis à travers les déserts où Cambyse avait péri. Mais à peine s'était-il retiré, que la fière Amazone était revenue à la charge; puis, se voyant assiégée, 24-21 avant J. C. elle avait envoyé des ambassadeurs à Auguste, qui, peu désireux de conquérir des déserts inhabités, lui avait sans difficulté accordé la paix, en l'exemptant même du tribut qui lui avait été imposé.

Au nombre des peuples de l'intérieur de l'Afrique, les Romains désignent nommément les Nasamons, les Gétules, en arrière du pays des Carthaginois et des Numides, et les Garamantes (*Fezzan*), *au delà du cours du soleil*, *aux extrémités du monde* (1). L'imagination des anciens plaçait dans l'Éthiopie, nom qu'ils donnaient à la contrée entre les Garamantes et les cataractes du Nil, des tribus aux mœurs et aux noms les plus bizarres. C'étaient les Struthiophages, ou Mange-Autruches, les Acridophages (Mange-Sauterelles), les Panphages (Mange-Tout), les Troglodytes, habitant des cavernes; c'étaient encore les Gamphasantes, aux bouches immenses, et les Blemmyes, aux regards terribles; les uns pygmées, les autres géants.

Les îles Fortunées, nom fabuleux dans un temps, mais qui depuis Sertorius indiqua peut-être les Canaries, étaient supposées exister dans l'océan Atlantique. Horace conseillait à ceux qui étaient las des malheurs de Rome d'aller s'y réfugier; remède poétique à des maux que le ciel seul pouvait alléger.

Pline, qui, en voulant embrasser toutes les matières dans son encyclopédie, n'en approfondit aucune, et qui, dans la géographie, donne aux différents stades le huitième d'un mille romain, ne fait point de distinction entre les auteurs anciens ou récents, et mêle des opinions contradictoires: il estime que l'Europe forme un

(1) Virgile.

tiers, plus un huitième du monde continental ; l'Asie, un quart, plus un quatorzième ; l'Afrique, un cinquième, plus un soixantième. Il n'en faut pas plus pour lui refuser toute croyance en ce qui concerne les pays éloignés ; mais cela nous prouve encore davantage que les anciens ne connaissaient pas la Chine, ni les parties les plus orientales de l'Asie.

Les connaissances géographiques que possédait Strabon ne dépassent pas une ligne tirée du cap Saint-Vincent à l'embouchure du Gange, et des pays arrosés par le Niger jusqu'à l'Elbe en Europe, où nos regards doivent maintenant se porter.

Nous trouvons d'abord à l'occident la péninsule Ibérique, dont nous avons parlé plus haut (1). EUROPE. Espagne.

Auguste venait alors de diviser l'Espagne en Lusitanie, Bétique et Tarragonaise. La Bétique (*Andalousie*), riche en huiles et en laines fines, possédant des villes opulentes, comme Gadès, Corduba, Hispalis (*Séville*), était habitée par les Turdétans, qui conservaient d'anciens monuments d'histoire et de poésie. Les Lusitaniens, agiles à la course, terribles dans les guerres de partisans, résidaient entre le Tage et le Douro. Plus au nord étaient les Gallèces (*Galices*) et les Cantabres, montagnards sauvages que deux cents ans de guerre n'avaient pas encore rendus dociles au joug romain. Parmi eux, les mères égorgeaient leurs enfants plutôt que de les laisser tomber aux mains de l'ennemi, et les fils tuaient leur père lorsqu'ils le voyaient emmener enchaîné. Les Celtibères, débris des conquérants venus de la Gaule, et chez qui l'opiniâtreté dans la résistance dominait le courage impétueux du Gaulois, après avoir été débusqués de leurs places fortes par les Romains, se pliaient à la vie civile entre l'Ibère (*Èbre*) et les sources du Tage. Pline comptait trois cent soixante villes en Espagne. *Cæsar-Augusta* (Saragosse), sur l'Ibère, éclipsait les autres cités de l'intérieur. *Augusta Emerita* (Mérida), capitale de la Lusitanie, offrait un asile aux vétérans, et tenait en bride les populations indépendantes. Tarragone et la Nouvelle-Carthage florissaient au premier rang des villes maritimes, et par leur industrie, depuis qu'avait péri l'héroïque Sagonte. Dans les îles Baléares s'accroissait une population gaie, voluptueuse et habile à manier la fronde.

La Gaule se divisait en Belgique, au delà de la Seine ; Celtique, entre la Loire et la Seine, appelée depuis Gaule Lyonnaise ; et en Aquitaine, entre la Loire et les Pyrénées. La côte de la Méditerra- Gaules.

(1) Liv. V, chapitre 1er.

née, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, composaient la Narbonnaise. Dans la première, plusieurs nations germaniques mêlées aux Celtes formèrent divers peuples, ayant un autre langage que ces derniers. Les Aquitains étaient de race ibère. Parmi les douze cents villes de la Gaule, au midi, Massilia, fille de la Grèce, florissait par de sages lois et par son industrie. Narbonne, siége de la puissance romaine, commençait à s'agrandir ; les mœurs y étaient simples, et même un peu grossières. César avait ouvert aux Gaulois la cité et le sénat de Rome ; mais Auguste les en repoussa, pour renforcer la nationalité latine ; il les chargea même d'impôts plus lourds ; il fonda chez eux une ville, à laquelle il donna l'un des noms mystérieux de Rome (*Valentia*) ; il établit des colonies à Orange, à Fréjus, à Carpentras, à Viviers, à Aix, à Apt, à Vienne ; et les noms de *Julia* et d'*Augusta* attestèrent les priviléges serviles de différentes villes. Celles qui se vantaient de leur ancienneté le virent à regret donner la préférence à la nouvelle cité de Lugdunum (*Lyon*), pour en faire le siége de l'administration. Elle dut cette préférence à sa position favorable au commerce, à la facilité de communiquer avec la mer par son fleuve rapide, et au voisinage des Alpes. L'Hercule phénicien avait jadis ouvert un passage à travers cette chaîne par le col de Tende, et les Romains construisirent, sur les traces de ce symbole de colonisation industrielle, la voie Aurélienne.

Le blé et le seigle abondaient dans ces parages, la vigne prospérait dans la Narbonnaise, l'orme et le bouleau croissaient dans les forêts près du chêne révéré, et le gui des Pyrénées était renommé parmi les druides pour la célébration de leurs rites sacrés. Les Gaulois portaient pour vêtement un manteau court (*sagum*), une casaque (*palla*), des braies de couleurs vives et rayées ; de là vint à la Narbonnaise le nom de *Gallia Bracata*, à la différence de la *Comata*, indépendante, et de la *Togata*, en deçà des Alpes.

Grande-Bretagne.

On comprenait aussi dans la Gaule Celtique la Grande-Bretagne, aux riches pâturages, aux brouillards épais, aux pluies fréquentes, aux mœurs agrestes, aux cabanes dispersées dans les bois. Elle avait excité l'avarice des Romains pour la pêche des perles, et leur jalousie ombrageuse, parce que de là partaient sans cesse, comme du foyer du culte druidique, des provocations patriotiques à la Gaule continentale. La Bretagne romaine fut étendue par les conquêtes d'Agricola, et la muraille d'Adrien en fixa la limite du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne. Au delà se trouvaient

les Calédoniens, que les Latins crurent s'appeler *Picti* (1), à cause des figures dessinées sur leurs corps de géants, et qui furent écrasés ensuite par les Scots, peuple celtique venu d'Irlande. César est le seul qui mentionne chez les Dumnons (*Cornouailles*) les mines d'étain qui avaient attiré les Phéniciens dans ces parages; les mines d'or, d'argent et de fer étaient plus connues. York était le siége du gouvernement; Londres s'enrichissait par le commerce.

Ierna, qui pourtant est la fertile Érin, est représentée par Strabon comme inculte et d'un climat meurtrier; mais les Bretons la firent ensuite connaître pour riche en pâturages, en ports, et susceptible de se plier à un gouvernement régulier. Les Hiverniens, la nation la plus nombreuse de cette île, lui firent donner le nom d'Hibernia. Irlande.

Les Celtes de la Bretagne différaient peu, pour la manière de vivre, de ceux du continent. Ils logeaient dans des huttes coniques, s'armaient, comme eux, de longs sabres; mais ils avaient appris des Calédoniens à se servir de chars de guerre. Ils se peignaient le visage d'une couleur bleue, laissaient croître leurs cheveux et leurs moustaches, et allaient vêtus de peaux. Soumis à de petits princes, ils bâtissaient des villages, se livraient au travail des champs et au soin des troupeaux. Les Calédoniens, au contraire, allaient nus, le corps tatoué de dessins variés, se chargeaient les bras et les reins d'énormes anneaux de fer, et ne vivaient que de chasse, sans se livrer même à la pêche, très-abondante sur leurs côtes.

Les Romains, se servant d'une expression qui peint leur caractère, appelaient *notre mer* celle qui baigne trois côtés de l'Italie, le quatrième étant fermé par les Alpes, dont le demi-cercle atteint d'une part le golfe d'Adria et de l'autre le golfe Ligustique. Mais les Alpes étaient mal connues des anciens; ils disputaient même sur le point de savoir si l'Italie était triangulaire ou carrée, et ils prétendaient qu'elle se dirigeait presque de l'orient à l'occident. Un pays dont les limites naturelles sont si bien marquées semblerait avoir dû être désigné par une seule dénomination, et pourtant il ne le fut pas. Les anciens, par l'habitude de nommer les contrées d'après les nations qui les habitaient, contrairement à l'usage moderne, distinguaient en Italie plusieurs pays, selon les habitants. On appela d'abord Italie la péninsule formée par les golfes Italie

(1) De *pictioch*, qui en langue celtique signifie *larron*.

Scylacique et Lamétique ou de Sainte-Euphémie, qui aujourd'hui est la Calabre citérieure ; puis, au temps de l'historien Antiochus, ce nom s'étendit au nord jusqu'au petit fleuve Laus et à Métaponte ; vers la fin du cinquième siècle de Rome, il comprenait toute la partie au midi du Tibre et de l'Æsis (*Esino*) ; Polybe le premier y ajoute la Vénétie et la Gaule Cisalpine. Mais cette dénomination géographique n'acquit de la notoriété qu'à l'époque où Auguste, Marc-Antoine et Lépidus voulurent empêcher que la Cisalpine ne fût gouvernée par un proconsul, qui aurait pu, comme César, amener sans obstacles une armée aux portes de Rome. Auguste divisa plus tard l'Italie en onze régions, en y comprenant aussi l'Illyrie (1). Cette division subsista jusqu'à la chute de l'empire. Alors le nom d'Italie fut donné seulement à cette partie septentrionale qui reçut de nos jours celui de royaume d'Italie, à l'exclusion de la Toscane, de Rome, et des contrées où précisément ce nom avait pris naissance. Puis cette ombre de royaume s'évanouit à son tour, et le nom n'existe plus que dans les souvenirs et les espérances.

Les anciens assignaient à la Gaule la partie supérieure de l'Italie ; les Ligures se livraient à de rudes travaux sur les roches escarpées du golfe de Gênes ; les Vénètes, aux lieux où devait plus tard dominer la superbe épouse, aujourd'hui la veuve des mers.

On descendait des plaines fertiles de la Gaule Cisalpine dans de vastes marais (2), devenus plus tard les riantes campagnes de Parme et de Modène. Des eaux stagnantes et des marécages infectaient aussi le territoire de Brescia, de Mantoue, de Côme, de Reggio, de même que la contrée qui s'étend entre Altino et Aquilée (3) ; Ravenne s'élevait au milieu des lagunes (4). On allait chercher des marbres au port de Luni : le glaive inexorable avait détruit l'antique civilisation de l'Étrurie ; le sol asservi des Sabins et des Ombriens nourrissait de nombreux troupeaux. Des routes magnifiques conduisaient dans la Campanie, où Pouzzoles attirait

(1) 1. Le Latium et la Campanie ; 2. le pays des Picentins et des Hirpins ; 3. la Lucanie, le Bruttium et l'Apulie avec les Salentins ; 4. le pays des Férentins, des Marrucins, des Péligniens, des Marses, des Vestins, des Samnites et des Sabins ; 5. le Picénum ; 6. l'Ombrie ; 7. l'Étrurie ; 8. la Cisalpine ; 9. la Ligurie ; 10. la Vénétie et l'Istrie, avec les Carnes et les Iapygiens ; 11. la Gaule Transpadane.

(2) CICÉRON, *Lettres familières*, X.

(3) VITRUVE, I, 4. — STRABON, V.

(4) SIDOINE APOLLINAIRE, I, 8.

le commerce de toute la Méditerranée; et Naples, que le Vésuve ne menaçait pas encore, charmait par ses mœurs grecques les loisirs des vainqueurs du monde. Le Samnium avait été dépeuplé par les victoires de Sylla; la Lucanie, le Bruttium (*Calabre*), l'Apulie, avaient greffé la nouvelle civilisation sur l'ancienne; et Brindes, où l'on allait d'ordinaire s'embarquer pour la Grèce, était l'honneur des colonies helléniques. L'Italie entière passait pour contenir onze cent quatre-vingt-dix-sept villes.

La fertile Sicile, qu'Antoine avait honorée du droit de cité, la Sardaigne insalubre, la sauvage Cyrnus, que plus tard les Celtes nommèrent *Corse* (1), l'île d'Elbe surtout, avec ses mines de fer, participaient aux vicissitudes de la terre de Janus, autour de laquelle elles se groupaient.

Germanie.

Strabon, comme nous l'avons dit, fait de l'Elbe la limite septentrionale de l'Europe; en deçà de ce fleuve il place les Germains, qu'il distribue plus confusément que Pline et Tacite. Mais, indépendamment de ce que les Romains n'étaient pas extrêmement soigneux d'explorer la vérité, ni très-attentifs à la discuter, comme les pays étaient nommés d'après les peuples qui s'y trouvaient, il arrive parfois qu'une contrée change de situation d'un géographe ou d'un historien à l'autre, parce que le nom de ses habitants a changé.

Les anciens désignaient sous la dénomination vague de Germanie le pays, peu connu d'eux, situé entre le Rhin, le Danube, la Theiss, la Vistule, la Baltique et la mer du Nord, en y comprenant aussi la Scandinavie et la Chersonèse Cimbrique. Les armées romaines avaient reconnu le véritable cours du Danube en Germanie et en Pannonie; aussi ne le faisait-on plus venir, comme au temps d'Aristote, de l'Istrie en ligne droite. On avait des notions précises sur le pays au nord de ce fleuve jusqu'à la Vistule et à la Baltique. On croyait que cette mer, appelée *sinus Sarmaticus*, était un golfe de l'Océan; qu'au milieu de ce golfe étaient situées les îles de Scandinavie comme aussi la Thulé de Pythéas, et qu'il rejoignait les mers Scythique et Sérique, avec lesquelles la mer Caspienne était supposée communiquer.

La Scandinavie (*Thiuland*), déjà visitée par Pythéas (2), qui pénétra jusqu'à la Baltique, passait, près de ceux qui en admettaient l'existence, pour un archipel de grandes îles, appendices du pays des Suèves ou de la Germanie orientale. Ils connaissaient

(1) De *cors*, marais ou jonc.
(2) Voy. tome II, pag. 135.

les Kymris, qui recueillaient l'ambre dans la Chersonèse Cimbrique (*Jutland*); les Svions (*Suédois*), puissants sur terre et sur mer, et gouvernés par des monarques absolus, tels que ces rois-pontifes successeurs d'Odin, dont parlent les *Sagas* de l'Islande; les Gottons ou Goths, qui conciliaient la liberté avec le gouvernement d'un seul; d'autres peuples encore, dont les institutions étaient plus stables et la civilisation plus avancée que celles des Germains. Ils plaçaient dans la Russie centrale les monts Riphées, toujours couverts de neige.

Déjà les Romains avaient éprouvé ce que pesaient les armes des Germains; les Longobards, sur les bords de l'Elbe, paraissent avoir été le peuple le plus éloigné avec lequel leurs légions aient eu à se mesurer. Les marchands fréquentaient le grand État constitué par le Marcoman Maroboduus dans la Bohême, la Silésie et les autres contrées voisines, enlevées à un prince goth. Vers l'embouchure de la Vistule on désignait nommément les Vénèdes, pillards farouches; et en remontant ce fleuve, les *Liges* ou *Luttes*, peut-être les Lèkhes du moyen âge, ancêtres des Polonais, comme ceux des Russes furent les Roxolans ou Roxans et les Jazyges, probablement de race sarmate. Les Bastarnes, habitants de la Pologne méridionale, formaient, selon Pline, un cinquième de la nation germanique.

On connut plus tard, au sud-ouest de la Lithuanie, les Finnois, qui dans le onzième siècle passèrent dans la Finlande. C'étaient des hommes tout à fait sauvages et repoussants; ils n'avaient ni armes, ni chevaux, ni même de huttes; ils se nourrissaient d'herbes, se couvraient de peaux, dormaient sur la terre, et se servaient de flèches dont un os formait la pointe. Ils déposaient le produit de leur chasse au milieu des branches entrelacées des arbres : c'était là aussi que les enfants reposaient, que mouraient les vieillards; tous préférant cette rude existence à l'esclavage des peuples policés, sans cesse ballottés entre la crainte et l'espérance. Bérébiste, roi des Gètes ou Daces, excitait par ses conquêtes la jalousie des Romains. Il arrêtait sur les rives du Borysthène les excursions des Sarmates, qui, à l'instigation de Mithridate, étaient venus des contrées entre le Caucase, le Tanaïs et la mer Caspienne, leur pays natal, pour combattre les Scythes, et qui, abandonnant leurs chars et la vie errante, s'étaient établis dans la Lithuanie et dans les régions voisines, où ils devinrent la souche de nations étrangères à la race slave.

Quand de la Germanie et de la Dacie, unique province possé-

dée par les Romains au delà du Danube, on se dirige vers la mer Caspienne, on rencontre un pays de plaines immenses, d'où venaient des fourrures que les habitants échangeaient contre des vêtements et des vins. Tanaïs, sur le fleuve du même nom, avait été détruite par les rois du Bosphore, pour se relever dans le moyen âge; mais Olbia, sur le Borysthène, faisait un commerce actif.

Sur le rivage occidental de la Baltique habitaient les Esthyens, d'où sont descendus vraisemblablement les Esthoniens, qui portaient au cou l'image d'un sanglier, animal consacré à Freya. Ils s'occupaient à recueillir l'ambre, et s'étonnaient de le voir rechercher comme un objet de prix.

Avant que les Romains ne franchissent le Rhin et le Danube, le pays entre le premier de ces fleuves, la mer du Nord, l'Elbe et le Mein, était habité par les Istévons et les Ingévons. Derrière eux, de l'est au midi, depuis le Rhin supérieur et le Danube jusqu'à la Baltique, la Germanie intérieure était occupée par les Suèves, parmi lesquels on remarquait les Semnons, à l'extrémité septentrionale, et les Marcomans au sud-ouest. A l'orient des Suèves, les Vandales s'étendaient jusqu'aux limites extrêmes de la Germanie; c'est parmi eux qu'il faut ranger les Bourguignons et les Goths de la première invasion (1). Les Suèves, chasseurs et pâtres qui se battirent contre César, et qui changeaient de contrée chaque année, convertissaient en déserts les pays environnants. Quelques-uns d'entre eux, sous le nom de Sénones, occupaient cent districts entre l'Oder et l'Elbe, se réunissant chaque année pour un sacrifice humain dans une forêt où l'on n'entrait que les mains liées; d'autres, avec Maroboduus, s'étaient établis dans la Bohême. Il en fut enfin qui donnèrent leur nom à une partie de la Germanie (Souabe), ce qui indique peut-être qu'il était collectif (2).

Au temps de Pline, les Vandales étaient le peuple le plus puissant parmi ceux qui résidaient entre la Vistule et l'Oder. Vers l'embouchure de ce dernier fleuve étaient les Goths, et vers la Warta et la Netze, les Burgondes, qui, appartenant sans doute à la même race, vivaient sous des rois amovibles (*Hendios*, *Kindios*) et sous des pontifes à vie (*Sinistani*). Les Rugiens ou Ruges devinrent célèbres dans leurs migrations, ainsi que les Varins (*Warni*).

(1) *Isthwohn* habitant à l'ouest; *Hehr* haut : ce qui semblerait indiquer que les Hermions habitaient au centre ou au levant. Ingévons vient de *eigion*, la mer; *Vendales* de *wand*, frontière, côte.

(2) *Schweifer*, vagabonds.

Dans le Mecklenbourg et dans le Holstein, les Angles adoraient Hertha, déesse scandinave de la terre, qui avait son temple dans une île (*Femern?*), au milieu d'un lac où l'on jetait les esclaves qui avaient offert les sacrifices. Diverses tribus réunies formaient la confédération des Saxons, dont le nom est peut-être collectif.

Quant à la Germanie occidentale baignée par la mer, elle était, entre l'Elbe et l'Ems, le séjour des Chauces, qui, contraints par les marées de se réfugier sur de hautes collines ou dans des huttes flottantes, n'ayant ni troupeaux, ni plantes, vivaient de poisson cuit à un feu de tourbe. Il s'associèrent ensuite aux Saxons, et devinrent un des peuples les plus puissants et les mieux gouvernés de la confédération.

Le pays à partir de l'Ems jusqu'à l'embouchure la plus occidentale de la Meuse était occupé par les Frisons. Après avoir résisté à Tibère, ils furent vaincus par Claude, qui abandonna cette conquête. Derrière eux étaient les Bataves, colonie des Cattes entre les bouches du Rhin; ils étaient ménagés par les Romains, comme une réserve en cas de guerre. De l'Hartz au Rhin, et du midi de la Westphalie actuelle jusqu'à la Saale en Franconie, habitaient les Bructères, les Chamaves, les Sicambres, les Marses, les Chérusques, les Cattes, tous compris probablement sous le nom générique d'Istévons; ils étaient habituellement en guerre avec les Ingévons, qui formaient la ligue du nord, laquelle comprenait les Frisons, les Cauces, les Angrivares, les Cimbres et les Teutons. Les deux dialectes entre lesquels l'Allemagne est encore partagée ont fait présumer que les Francs et les Saxons d'aujourd'hui ne sont autres que les descendants des peuples qui composaient ces deux ligues.

Vers le confluent du Rhin et du Mein, une foule de Gaulois avaient occupé des terres dont ils payaient la dîme (*agri decumates*); et diverses tribus éparses dans ces environs formèrent, sous Caracalla, la confédération des Alemans.

Le centre et l'orient de la Germanie demeurèrent inconnus. Seulement la grande nation des Hermundures se maintint amie des Romains; ils étaient admis à trafiquer dans les villes florissantes de la Vindélicie et de la Rhétie. Au nord de ce peuple étaient les Teuriochèmes (*Thuringiens?*); au sud-est, les Narisiens, qui, avec les Marcomans et les Quades habitants de la Bohême, de la Moravie et de l'Autriche actuelle, touchaient à la frontière de l'empire. La forêt Hercynia, nom sous lequel César confondit

toutes celles de la Germanie centrale, s'étendait au nord de la Moravie, du côté de la Hongrie (1).

Il est inutile de faire observer que tout ce que nous avançons ici n'est que conjectural, surtout pour ce qui concerne les deux ligues, dont l'existence n'est pas admise généralement. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons vu les Suèves et Arioviste envahir la Gaule, et que César les força à repasser le Rhin. Quand, après la conquête de la Gaule, les Romains passèrent en Germanie, ils eurent d'abord à lutter contre la ligue des Chérusques, puis contre celle des Marcomans; et si, après la défaite de Varus, elles eussent réuni leurs forces, la Germanie n'aurait point subi le joug romain.

Auguste se contenta d'organiser le pays militairement; il distribua dans les villes huit légions formant quatre-vingt mille hommes, et entretint une flottille sur le Danube.

Dans la Chersonèse Taurique florissaient, sous la protection de Rome, la ville libre de Chersonèse, près de Sébastopol; le royaume du Bosphore, avec Panticapée, colonie milésienne (*Jenikalé*), et Théodosie (*Caffa*).

Le long de la rive méridionale du Danube s'étend l'Illyrie, Illyrie. nom qui embrasse tous les pays à partir de l'Helvétie, de l'Italie et du Danube, jusqu'à la Grèce et à la Macédoine. Elle était habitée en partie par les Celtes, en partie par les Illyriens établis dans l'Albanie actuelle, ainsi que dans la Dalmatie appelée Illyrique, dans l'Istrie et dans la Pannonie. Peut-être se perdirent-ils en se mêlant avec les Slaves, qui, plus tard, occupèrent ces pays. Strabon les distingue des Thraces, qui s'imprimaient des piqûres sur la peau, et des Celtes, qui se couvraient le corps d'un enduit coloré.

Parmi ces nations, considérées comme les plus belliqueuses de l'empire, la principale était celle des Boïes, de race celtique, qui dominèrent ensuite sur une grande partie de la Bavière et de l'Autriche modernes, et donnèrent leur nom à la Bohême. Les Taurisques habitaient au milieu des Alpes de Salzbourg, de la Carinthie et de la Styrie, où les mines d'or et de fer attirèrent les Romains dans la ville de *Noreia*, qui donna son nom aux deux Noriques; venaient ensuite les Scordisques sur la Save inférieure, d'où ils faisaient des excursions jusqu'en Macédoine. Vaincus par les Da-

(1) Nous parlerons plus en détail des peuples germains dans le liv. VII, ch. 1.

ces et par les Romains, ils abandonnèrent leurs contrées désertes à ces derniers, qui en formèrent les provinces appelées Noricum et Pannonie.

Des rives du Danube aux Alpes s'étendait la Rhétie, province qui fit oublier l'ancien nom des Vendéliciens, et où habitait une nation intrépide, décidée à mourir libre.

A l'orient de l'Illyrique se trouvaient les Mésiens, les Dardanes, les Triballes, barbares intraitables, vivant au milieu de forêts et de marécages, dont l'influence rendait rigoureux un climat qui aujourd'hui rivalise avec le nôtre. La Thrace était aussi sauvage; pays belliqueux entre les monts Hémus et Rhodope, le Bosphore et l'Hellespont, qui devint aussi une province romaine. Des colonies grecques s'y maintenaient florissantes, entre autres Byzance, enrichie par le commerce, destinée à remplacer Rome comme capitale de l'empire. La Macédoine, qui avait commandé à l'Asie, exploitait les mines d'or du Pangée et les champs fécondés par le Strymon. Thessalonique, qui éclipsait Pella et Édesse, se souvenait moins de ses anciens rois que des combats livrés dans les champs de Philippes.

Elle formait une province; l'Achaïe et les îles de la mer Égée, dont Rhodes était la plus considérable, en composaient une autre.

Grèce. Il est inutile de revenir sur la Grèce et sur ses îles, qui ne se rappelaient plus leur ancienne gloire que pour sentir leur abaissement présent. Le Péloponèse pouvait passer pour désert en comparaison de ce qu'il était dans ces jours de liberté. Des cent villes de la Laconie, c'est à peine s'il en restait trente. A Corinthe, on fouillait les cendres pour y trouver des restes précieux. L'Achaïe n'avait plus de villes importantes; dans la Phocide l'oracle de Delphes était devenu muet (1), et la domination de Rome avait effacé partout la variété bizarre des lois et des mœurs.

Qui reconnaîtrait les villes de Périclès et de Léonidas, quand Auguste parcourant la Grèce accorde à Sparte l'île de Cythère, en récompense de l'hospitalité donnée à Livie durant la guerre de Pérouse; enlève Égine et Érétrie à Athènes, pour la punir de s'être montrée favorable à Antoine; règle chaque chose à son gré,

(1) Sulpicius écrivait à Cicéron : *Ex Asia rediens, cum ab Ægina Megaram versus navigarem, cœpi regiones circumcirca prospicere. Post me erat Ægina, ante Megara, dextra Piræus, sinistra Corinthus; quæ oppida quodam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata et diruta ante oculos jacent.* Ad Fam., IV, 5.

et se voit salué d'hymnes flatteurs par les muses dégénérées? La religion ne prêtait plus son ombre protectrice aux délibérations des cités, mais elle ouvrait encore des refuges aux malfaiteurs; et quand Rome enjoignit aux différentes villes de justifier de leur droit d'asile, Éphèse disputa sérieusement à Délos l'honneur d'avoir donné naissance à Apollon; Magnésie, Aphrodise, Stratonice, Hiérocésarée, Chypre, et d'autres encore, s'appuyèrent sur les traditions et les anciennes inscriptions pour obtenir l'inviolabilité de leurs temples. Onze des plus grandes villes de l'Asie ne mirent pas moins d'empressement à se disputer devant le sénat la gloire d'élever un temple à Tibère, ce monstre déifié.

Ces Grecs, que Rome reconnaissait pour ses maîtres, dont elle se vantait d'être descendue, pour qui seuls elle avait renoncé à dicter ses ordres et à rendre la justice dans sa propre langue, que seuls elle ne traitait pas de barbares, combien ils étaient méprisés de l'orgueilleux Latin! Un des rares diminutifs de son langage était une insulte pour le Grec (*Græculus*), qu'on voyait s'insinuant à Rome comme propre à tout, enseignant, flattant, courant après les plaisirs. La déloyauté grecque était passée en proverbe; Virgile l'immortalisait, et Cicéron la flétrissait à la tribune : « Les « témoins, disait-il, sont Grecs, et déjà repoussés par l'opinion « générale. Je ne leur conteste ni les lettres, ni les arts, ni l'élé- « gance du langage, ni la pénétration d'esprit, ni l'éloquence; « mais quant à la loyauté et à la religion du serment, cette na- « tion y fut toujours étrangère; jamais elle ne sentit la force, « l'autorité, la grave importance des choses saintes. Cette phrase, « *Jure pour moi, je jurerai pour toi*, s'applique peut-être aux « Gaulois et aux Espagnols? Non, elle n'appartient qu'aux seuls « Grecs; si bien que ceux qui ne savent pas un mot de grec la « prononcent dans cette langue. Si vous observez un témoin de « cette nation, son attitude suffit pour vous faire juger de sa re- « ligion et de sa conscience. Il ne pense qu'à la manière de s'ex- « primer, non à la vérité de ce qu'il dit. — Je récuse tous les « témoins produits dans cette cause; je les récuse parce qu'ils sont « Grecs, parce qu'ils appartiennent à la plus légère de toutes les « nations. »

S'il fait quelque exception en faveur de ceux d'Europe, il condamne tous ceux d'Asie. « Je ne citerai pas des témoignages « étrangers, mais votre propre jugement. L'Asie Mineure se com- « pose, si je ne me trompe, de la Phrygie, de la Mysie, de la Carie « et de la Lydie. Est-ce nous, ou bien vous-mêmes, qui avons in-

« venté ce proverbe : *On n'obtient rien d'un Phrygien qu'avec* « *les étrivières?* C'est vous-mêmes qui dites de la Carie : *Voulez-* « *vous courir quelque danger, allez en Carie.* Quelle phrase est « plus usitée que celle-ci pour exprimer le plus profond mépris : « *C'est le dernier des Mysiens?* Est-il une comédie où le valet ne « soit un Carien (1)? »

Tant de mépris au commencement d'une époque dont la fin verra la splendeur de Rome se transporter sur ces rivages décriés, et un empire grec éclipser l'empire latin et lui survivre!

Rome, en attendant, s'érigeait en reine et maîtresse; elle étendait sa domination sur un espace de plus de sept cents lieues du nord au midi, de la muraille d'Antonin et de la Dacie jusqu'à l'Atlantique et au Tropique; de mille de l'est à l'ouest, de l'Océan à l'Euphrate, occupant ainsi une surface de plus d'un million six cents milles carrés entre le 24e et le 56e degré de latitude, dans les pays du monde les plus propres à la civilisation. Ces limites furent parfois modifiées par quelque conquête, mais pour peu de temps, la nature les ayant tracées par une enceinte de monts, de déserts et de fleuves, barrières infranchissables pour des peuples peu avancés. Cette enceinte embrassait au nord-ouest l'Angleterre et les plaines de l'Écosse, dont les montagnes étaient abandonnées aux Calédoniens. Le Rhin protégeait l'Helvétie et la Belgique; le Danube, les deux péninsules Italienne et Illyrique. Cette ligne de frontières gagnait la mer Noire; de là, par la chaîne du Caucase, la mer Caspienne et les montagnes centrales de l'Asie. Les Ibères, qui en occupaient la partie la plus sauvage, ne purent jamais être subjugués par les Romains, qui eurent les Arméniens tantôt pour ennemis, tantôt pour tributaires, jamais pour sujets. De leurs montagnes descendent l'Euphrate et le Tigre, entre lesquels s'étend la Mésopotamie, où se rapprochaient les Perses et les Romains. Les déserts de l'Arabie servaient de limite aux collines fécondes de la Syrie, et de la mer Rouge à l'Égypte. En appuyant vers le midi, les déserts de la Libye et le Sahara, à l'occident l'Atlantique, arrêtaient l'essor des aigles romaines.

Entre ces limites, quelques États restaient indépendants : de ce nombre étaient, dans les Alpes Cottiennes, douze cités gouvernées par le roi Cottius, et dont *Segusia* (Suse) était la capitale; Corcyre, Scio, Rhodes, Samos, Byzance, conservaient leurs lois; Nimes, Marseille, Lacédémone, et plusieurs peuplades de la Gaule et de

(1) *Pro Flacco*, I, 28.

l'Espagne, jouissaient d'institutions nationales. Parmi les cinq cents villes de l'Asie, un grand nombre avaient des priviléges semblables, nommément celles de la Pamphylie, de la Thrace et de la Lycie; la Cappadoce était gouvernée par ses rois, de même qu'une partie de la Cilicie, la Comagène, Palmyre, la Judée, la Mauritanie, le Pont. Toutefois cette indépendance était purement nominale : rois et républiques ne pouvaient être considérés que comme des instruments de la puissance de Rome.

Lors du dénombrement fait par ordre de l'empereur Claude, le nombre des citoyens romains s'élevait à six millions neuf cent quarante-cinq mille; ce qui donnerait près de vingt millions en y ajoutant les femmes et les enfants. Il est difficile d'évaluer le nombre des sujets de l'empire : en s'arrêtant cependant à un terme moyen entre des opinions très-diverses, on peut admettre le double pour les habitants des provinces; la population en esclaves n'était certainement pas moindre que celles des personnes libres : le chiffre total s'élèverait ainsi à cent vingt millions d'habitants.

Le monde a vu des empires plus vastes, et il en voit encore; mais ils s'étendent sur des déserts ou sur des populations errantes et grossières. Celui des Romains embrassait les pays les plus civilisés, ceux qui entourent la Méditerranée; et sa domination fut durable, parce qu'elle n'était pas l'effet d'une invasion passagère. Dans chaque province on rencontrait des villes importantes, dont quelques-unes renfermaient un peuple entier : telles étaient, sans parler de Rome, Antioche, Alexandrie, Carthage, toutes riches de monuments dont la magnificence se fait encore admirer dans leurs ruines.

Telle était l'étendue du territoire que Rome avait acquis par le système de guerre perpétuelle de cette république qui venait de finir. Auguste, répudiant l'ambition des conquêtes, animé du seul désir de fonder un trône dans le Capitole à côté de la statue de la Liberté, n'eut en vue que la paix dans les guerres qu'il eut à soutenir. Ce fut pour faire entrer les Alpes dans les limites de l'empire, qu'il conquit la Rhétie, la Vindélicie, le Noricum, la Pannonie. Ses successeurs eux-mêmes, à qui l'administration d'un aussi vaste empire donnait bien assez d'occupations, loin de désirer la guerre, craignaient que les généraux ne s'accoutumassent, dans des conquêtes lointaines, aux douceurs du commandement. Les généraux, de leur côté, n'étaient pas excités par l'espérance du triomphe ni par l'appât de la gloire, qui revenait tout entière au prince.

D'autres nations se pressaient aux frontières, se poussant comme les flots de la mer, et arrêtées par l'immobilité menaçante des légions. L'ennemi le plus dangereux pour l'empire romain était la dépravation intérieure qui préparait déjà la dissolution de ce grand corps, au moment même où tout le monde le croyait plein de force et de vie.

CHAPITRE II.

TIBÈRE.

La plus grande partie du peuple romain et des nations italiques, exclue des droits réservés au petit nombre de ceux qui possédaient la plénitude du droit de cité, était entrée en lutte pour obtenir des priviléges égaux. De là des discordes intestines qui, durant des siècles, avaient mis aux prises avec les nobles, tuteurs de la liberté aristocratique, la masse de la population, dirigée par des chefs ambitieux, et favorisant l'établissement de tyrannies momentanées, pour arriver à un pouvoir permanent. Elle se borna d'abord à opérer dans les comices, et à réclamer des lois dans le sens de celles des Gracques; puis, une fois que la puissance des tribuns se fut accrue, elle déclara ouvertement la guerre, en élevant Marius, non moins brave que jaloux des nobles. Il distribua les confédérés italiens dans trente-cinq tribus, de manière à ce qu'ils pussent l'emporter, par le nombre, sur les anciens citoyens. Mais le sénat, soutenu par Sylla, non moins impitoyable que Marius, voulut au contraire les entasser dans les huit tribus dont le vote n'était presque jamais recueilli. La guerre s'ensuivit, et, après elle, l'horrible système des proscriptions. Sylla, vainqueur, rétablit la république, c'est-à-dire le libre patronage de l'aristocratie; il consolida l'autorité du sénat, introduisit dans l'armée les soldats mercenaires, et leur distribua, non plus l'*ager publicus,* mais les dépouilles des proscrits.

A sa mort, son parti adopte pour chef Pompée, qui sans cesse hésite, dans le péril, dans l'ambition, dans la cruauté; tandis que César, dont la tête et le cœur possèdent tout ce qui peut contribuer au triomphe d'un parti, se met à la tête du peuple. Il est en effet vainqueur du sénat, dont les poignards peuvent seuls l'empêcher

d'opérer la grande réforme qu'il médite. Les discordes assoupies se réveillent à sa chute, et l'ancienne liberté se débat entre Antoine et Auguste, qui se disputent d'abord la succession de César, puis se réconcilient dans le péril commun jusqu'à ce qu'ils en aient fini avec l'aristocratie; ils engagent alors entre eux le combat, dont Auguste sort vainqueur et maître du monde.

De grandes qualités et une plus grande dose d'astuce lui servent, dans un espace de quarante-trois années, à accoutumer les Romains au joug, tout en conservant les formes républicaines. « Après avoir gagné les soldats par des libéralités, le peuple en « lui donnant du pain, tous par les douceurs du loisir, il com« mença à s'élever peu à peu, à concentrer en lui les attributions « du sénat, des magistrats, des lois, sans que personne y appor« tât obstacle, les plus hardis étant morts dans les combats ou « dans les proscriptions. Les nobles, d'autant plus enrichis et com« blés d'honneurs qu'ils étaient plus disposés à le servir, prospé« raient par suite du régime nouveau, et préféraient un présent « certain à un passé plein de périls. Cet ordre de choses ne déplai« sait pas aux provinces, qui, sous le gouvernement du sénat et « du peuple, redoutaient les luttes entre les hommes puissants, « l'avarice des magistrats, la débile protection des lois, dont se « jouaient la force, l'intrigue et l'argent (1). »

Auguste, au lieu de renverser la constitution, se montra désireux de la rajeunir, mais pour en attirer à lui tous les pouvoirs. Premier citoyen (*princeps*), il remplit diverses magistratures temporaires; en qualité de consul et de proconsul, il devint l'arbitre du sénat et des provinces; comme censeur, il eut à veiller sur les mœurs et sur la discipline; comme souverain pontife, il dirigea les augures; comme général (*imperator*), il disposa des armées. Mais ce fut principalement sur l'autorité tribunitienne qu'il fonda sa domination. Ce *veto* que la plèbe avait obtenu après de si ongs conflits rendait désormais l'empereur inviolable, lui conférait le droit d'appeler de tout décret du sénat et du peuple, et le rendait le tuteur de ce dernier. Ses successeurs jusqu'à Dioclétien comptèrent aussi de leur tribunat les années de leur règne; comme tribuns, ils eurent toujours pour but de niveler les droits, et d'enlever au sénat jusqu'à l'ombre d'autorité qui lui restait. La représentation du peuple se trouvant ainsi concentrée dans l'empereur (2), les deux plus fortes garanties de la liberté, l'interven-

(1) TACITE, *Ann.*, I, 2.

(2) On lit dans les Pandectes : ***Quod principi placuit legis habet vigorem;***

tion des tribuns et l'appel aux comices, se trouvaient supprimées.

L'empire ne fut donc pas une monarchie, mais une dictature prolongée : les empereurs ne gouvernant qu'en tant qu'ils réunissaient en eux toutes les fonctions des anciens magistrats, le fondement de leur autorité (leur titre lui-même l'indiquait) était la force, et la juridiction civile leur servait à couvrir l'usurpation militaire, aussi nécessaire que facile.

Auguste, effrayé de la mort de César, n'osa donner une forme stable au gouvernement, ni lui assigner des limites, qui auraient montré aux Romains sa toute-puissance.

Il n'y avait donc pour les empereurs ni ordre de succession, ni mode légal d'élection ; ils furent des tyrans, et non des rois ; leur pouvoir fut immodéré, mais précaire. Des noms anciens servaient à marquer des choses nouvelles. C'est donc à lui qu'il faut imputer les abus de ses successeurs, dont les vices, poussés à l'excès, ou les vertus intempestives, entraînèrent la ruine de l'empire; c'est à lui qu'il faut demander compte du despotisme militaire, la pire des tyrannies, parce qu'elle tue les passions généreuses, qui sont la vie de la société; et aussi des prétentions sans mesure des prétoriens, et des bouleversements fréquents qui, après avoir anéanti la moralité des soldats et effacé les souvenirs qui survivaient parmi le peuple, permirent enfin à Dioclétien de s'emparer du pouvoir absolu, puis à Constantin de consommer la révolution, en abolissant jusqu'aux anciennes formes et aux apparences de la liberté (1).

utpote cum lege regia, quæ de imperio ejus lata est, populus ei et in eum omne suum imperium et potestatem conferat (Fr. I, pr. D. I, 4). Ce passage sembla si fort, qu'on le supposa intercalé; il est cependant à remarquer qu'ici *omnem potestatem* ne veut pas dire que le peuple transféra tout son pouvoir à l'empereur, mais que tout le pouvoir qu'avait l'empereur lui venait du peuple.

(1) Sources anciennes :

Dion Cassius, livres LI-LX ; du LXI au LXXX, nous n'avons que le résumé de :

Xiphilin, qui va jusqu'à Alexandre Sévère. Il est aussi partisan du despotisme que

Tacite l'est de la république. Les Annales de cet historien vont de Tibère à Vespasien; mais l'on regrette la perte de deux années de Tibère, du règne entier de Caligula, des six premières années de Claude, et des derniers dix-huit mois de Néron. Son histoire n'embrasse que trois ans, de 69 à 71.

Suétone, *Vies des Césars*, de Jules à Domitien.

Velléius Paterculus, pour les règnes d'Auguste et de Tibère. Adulateur fastidieux.

Hérodien, de Commode à Gordien :

Scriptores historiæ Augustæ minores, d'Adrien à Dioclétien.

On a supposé qu'Auguste avait désigné Tibère pour son successeur, dans la pensée que la méchanceté de ce fils de Livie ferait mieux ressortir sa modération ; qu'il prévoyait combien Rome aurait à souffrir sous la lente oppression de cet homme irrésolu, défiant, dissimulé (1). Quand Tibère se fut illustré à la guerre, Auguste le détermina à répudier Vipsania Agrippine, pour épouser sa fille Julie, et lui conféra différents honneurs avec la puissance tribunitienne : il pouvait donc se flatter d'être appelé à lui succéder, quand il vit le vieil empereur reporter ses faveurs sur les fils d'Agrippa. Autant par dépit que pour ôter au timide Auguste tout soupçon jaloux, il se retira durant huit années dans l'île de Rhodes renonçant aux chevaux, aux armes, ayant même déposé la toge, et se tenant éloigné de la mer, afin de ne pas être vu des navigateurs. Là il interrogeait les devins, et les emmenait à sa demeure située au milieu des rochers, afin que, de la terrasse qui la surmontait, ils consultassent les astres sur l'avenir. Si la réponse lui paraissait suspecte, un affranchi précipitait au retour l'astrologue maladroit du haut des rochers. Un jour le Grec Thrasyle, qu'il interrogeait, lui prédit la couronne. *Et que t'arrivera-t-il à toi?* lui demanda Tibère. Le devin examine, pâlit, et s'écrie qu'un grand péril le menace. Alors Tibère le serre contre sa poitrine, et lui voue depuis ce moment autant d'affection que d'estime.

L'orgueil de la famille Claudia, concentré en lui tout entier, lui

EUTROPE, AURÉLIUS VICTOR, SEXTUS RUFUS, nous ont laissé des abrégés d'histoire romaine.

Sources modernes :

LE NAIN DE TILLEMONT, *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné dans les six premiers siècles de l'Église.* — L'édition augmentée, 1707. — Compilation laborieuse, qui est un trésor d'érudition.

Les jésuites CATROU et ROUILLÉ terminent leur Hist. rom. à Tibère ; mais, comme

ROLLIN et VERTOT, ils sont peu exacts dans leurs citations, et font de la rhétorique.

HOOKE, sur lequel s'appuient les auteurs anglais de l'

HISTOIRE UNIVERSELLE, vaut beaucoup mieux pour l'exactitude des citations.

CREVIER, *Histoire des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Constantin.* Continuation de Rollin, prolixe et sans critique.

MURATORI, *Annali d'Italia*, qui commencent avec l'ère vulgaire et qui embrassent l'histoire universelle tant que dure l'unité de l'empire. Ouvrage aride, mais exact et précis.

Les numismates comme LE VAILLANT, COOKE, et surtout ECKEL, *Doctrina nummorum veterum.*

Le bel ouvrage récent de M. CHAMPIGNY, *les Césars.*

(1) *Miserum populum romanum, qui sub tam lentis maxillis erit.*

2. faisait, du fond de cette retraite, couver le trône du regard. Aussitôt que la mort des fils d'Agrippa (mort qui peut-être fut son ouvrage) lui en eut frayé le chemin, il revint à Rome. Adopté par Auguste, 14. 8 août. il se trouva, lorsque son beau-père eut cessé de vivre, le maître du monde à l'âge de cinquante-six ans. Bien qu'il se fût tout d'abord entouré des gardes prétoriennes, et qu'il eût écrit aux armées pour s'assurer de leur fidélité, afin de ne pas paraître ne devoir l'empire qu'aux manéges d'une femme et à la faiblesse d'un vieillard, il convoqua modestement le sénat en sa qualité de tribun. Quand il s'entendit offrir l'empire, il le refusa comme un fardeau auquel pouvait à peine suffire le divin génie d'Auguste : il en connaissait, disait-il, les périls, les difficultés, et il n'était pas convenable d'en charger un homme seul au milieu de tant de citoyens illustres. Il finit cependant par l'accepter, et malheur à ceux qui avaient pris cette comédie au sérieux !

Après s'être fait promettre par les sénateurs de l'assister en toute circonstance, il les consultait continuellement, permettait l'opposition, louait même les opposants, et les invitait à rétablir la république. Il cédait la droite aux consuls, se levait lorsqu'ils paraissaient soit au sénat, soit au théâtre ; assistait aux procès, surtout lorsqu'il espérait sauver l'accusé ; il ne voulut pas qu'on lui donnât le titre de seigneur, ni de père de la patrie, ni même celui de *divus*. Son seul devoir, disait-il, était de veiller au maintien de l'ordre, de la justice et de la paix publique. Il allégeait les impôts des villes, et écrivait aux gouverneurs des provinces qu'un bon berger tond les brebis, mais ne les écorche pas. S'occupant de réformer les mœurs, il fit fermer les innombrables tavernes, remit en vigueur la loi qui conférait aux pères le droit de punir la mauvaise conduite de leurs filles, même mariées ; défendit en public le baiser de salut ; interdit aux sénateurs de se mêler aux pantomimes, et aux chevaliers d'accompagner publiquement les comédiens. Afin d'opposer un contraste à la prodigalité des banquets, il faisait servir sur sa table ce qui restait du jour précédent, disant que la partie n'avait pas moins de saveur que le tout. Des satires couraient-elles contre lui, il disait que dans un État libre la pensée et la parole devaient l'être aussi. Comme on voulait dans le sénat intenter des poursuites contre les diffamateurs, il répondit : *Il ne vous reste pas de temps à donner à de telles affaires. Si vous ouvrez une fois la porte aux délateurs, vous n'avez plus à vous occuper que de leurs accusations, et, sous le prétexte de me défendre, chacun vous apportera sa propre injure à venger.*

Mais, quelque habile qu'il fût à feindre et à dissimuler, il ne sut jamais montrer une bienveillance gracieuse. Au lieu d'imiter les largesses et l'affabilité d'Auguste, il les désapprouvait. Il ne donna que peu de spectacles au peuple, et ne fit point de libéralités aux soldats. Il ne paya pas même les legs faits par son prédécesseur, disant : *Je tiens le loup par les oreilles*. Il fit même égorger un des légataires, qui par plaisanterie avait dit tout bas à un mort d'apprendre à Auguste que sa dernière volonté n'était pas encore exécutée. Tibère lui paya d'abord ce qui lui revenait, puis le livra aux bourreaux en lui disant : *Tu apporteras à Auguste des nouvelles plus fraîches et plus vraies*. Il défendit qu'on élevât des autels à sa mère, et qu'on lui accordât des licteurs ou d'autres prérogatives : ainsi Livie ne recueillit pour fruit de tant d'intrigues et de méfaits que le regret amer d'avoir mis sur le trône un ingrat. Il supprima à Julie sa femme, dont Auguste avait adouci l'exil, subi depuis quinze ans, la modique pension que lui avait assignée son père, ce qui la réduisit à mourir de faim; et le fer trancha les jours de Sempronius Gracchus, son ancien amant.

Le caractère féroce de Tibère commençait donc à se révéler; et bientôt on le vit se livrer à une cruauté calculée, implacable, railleuse. Il lui fallait, pour s'affermir au pouvoir, se débarrasser de tous ceux qui auraient pu y prétendre, et faire disparaître les débris des formes républicaines. Agrippa, petit-fils d'Auguste, qui pouvait faire valoir quelques droits à l'empire, fut tué. Le peuple idolâtrait dans Germanicus le futur restaurateur de la république; l'armée de Germanie et de Pannonie, habituée à vaincre sous ses ordres, lui offrit l'empire, qu'il refusa. Une sédition violente éclata au milieu des légions, non par suite d'un mécontentement récent, mais parce qu'elles se confiaient dans la faiblesse d'un gouvernement nouveau ; les instigateurs du désordre mettaient en avant les souffrances du soldat, les fatigues de la guerre, les coups de verges et la rigueur de la discipline. Des exemples d'une extrême sévérité ne suffirent pas pour apaiser la révolte ; et ce fut un spectacle nouveau que de voir, non plus deux camps ennemis combattre l'un contre l'autre, mais des hommes qui avaient dormi sous la même tente et mangé à la même table se jeter les uns sur les autres. Aussi Germanicus déplorait-il d'être obligé d'employer la force pour réprimer les séditieux, ce qui n'était pas un remède, mais un massacre.

Il parvint enfin, à force d'affabilité et tout à la fois de fermeté, à les apaiser. Tournant alors leur ardeur contre les ennemis, il défit

les Germains, et, profitant d'une nuit consacrée à leurs solennités, il les tailla en pièces, lavant ainsi dans leur sang la honte de Varus. Il fut puissamment secondé, dans ces expéditions et dans celles dont nous avons fait mention précédemment (1), par le courage d'Agrippine sa femme, qui le soutenait dans ses résolutions, encourageait les timides, secourait les blessés. Tibère en prit ombrage; et, bien que Germanicus fît tous ses efforts pour détourner le nuage menaçant, en n'entreprenant rien qu'au nom de Tibère et en lui attribuant tous ses succès, l'empereur, craignant qu'il ne voulût profiter de l'amour du peuple et de l'armée pour s'emparer de l'empire, l'arrêta au milieu de ses victoires. Il le rappela à Rome, où il lui accorda, pour misérable récompense, des honneurs tombés en désuétude. Il le fit triompher des peuples du Rhin et de l'Elbe; et la femme d'Arminius suivit le char, dans lequel Germanicus avait à ses côtés Néron Drusus, Caïus, Agrippine et Drusille, ses enfants.

Tibère l'envoya alors en Orient pour y apaiser une insurrection, avec des pouvoirs pareils à ceux dont Pompée avait été investi; mais en mettant près de lui Cnéius Pison, homme vaniteux et violent. Ce sénateur et Plancine sa femme, prenant à tâche, en répandant l'or et la calomnie, de traverser en tout Germanicus, finirent par le faire mourir de douleur, ou plutôt l'empoisonnèrent.

Tous pleurèrent la fin de ce généreux jeune homme : plusieurs nations germaniques suspendirent les hostilités, pour lui rendre des honneurs funèbres; quelques-uns de leurs princes se rasèrent la barbe, et firent couper les cheveux de leurs femmes, en signe de deuil; le roi des Parthes interrompit pendant quelque temps ses chasses; les habitants d'Antioche lancèrent des pierres aux dieux et aux temples, comme pour punir de cette mort les maîtres du ciel; dans Rome enfin les manifestations les plus graves témoignèrent de la douleur générale. « Le jour, dit Tacite, où ses cendres furent « déposées dans le tombeau d'Auguste, tantôt Rome paraissait une « caverne pour le lugubre silence, tantôt un enfer pour les gémis« sements. On courait par les rues ; le champ de Mars, rempli de « torches, était embrasé. Là soldats sous les armes, magistrats sans « leurs insignes, et peuple par tribus, s'écriaient que la république « était perdue, aussi hardis et francs qu'ils étaient oublieux d'a« voir un maître dans Tibère. Mais rien ne blessa plus Tibère que

(1) Voy. tom. IV, le chapitre des guerres d'Auguste. — WILHELM, *Die Feldzüge des Nero Claudius Drusus in Niederdeutschland;* Halle, 1826.— WACHSMUTH, *Animadv. in C. C. Taciti historiam expeditionum Germanici in Germania;* Kehl, 1821.

« la vive affection du peuple pour Agrippine. C'était, disait-on, « l'ornement de la patrie, le seul reste du sang d'Auguste, un « brillant reflet de l'ancien temps ; les yeux levés au ciel, on priait « les dieux de sauver les jeunes enfants, et de les faire survivre aux « méchants (1). »

Rassuré désormais, Tibère n'eut plus besoin de se déguiser, et dissipa l'illusion qu'Auguste avait pris soin de laisser. Il commença par enlever au peuple l'élection des magistrats et la sanction des lois : sous pretexte qu'il regrettait de le voir obligé d'abandonner ses occupations pour se rendre aux comices, il transféra ces deux prérogatives au sénat. Ce fut là un changement des plus importants dans la constitution romaine, bien que Suétone ne l'ait pas même signalé et que Velléius Paterculus en parle à peine. Les longues rivalités entre les patriciens et les plébéiens n'avaient pas eu d'autre cause que l'admission aux comices, et le degré d'autorité à exercer dans leur sein. Les comices se réunissaient, ainsi que nous l'avons dit, par curies, par centuries ou par tribus. Dans les premières assemblées, chaque citoyen, quel que fût son rang ou sa richesse, était appelé à élire les magistrats et à décider des intérêts les plus graves. Les assemblées par centuries, ayant lieu d'après la mesure des richesses, donnaient la prépondérance aux classes aisées. Les comices par tribus, pour lesquels il n'était pas besoin de prendre les auspices, formaient opposition aux deux autres. Administration.

Du moment où les habitants de l'Italie furent introduits dans les tribus de la cité, les comices par curies cessèrent ; seulement comme leur vote était nécessaire pour confirmer certains testaments et des adoptions, les curies étaient alors représentées par les trente licteurs chargés autrefois de les convoquer.

Les comices par tribus étaient bien déchus dans les derniers temps de la république, quand la voix du peuple ne pouvait guère se faire entendre au milieu du choc des glaives ; puis leur puissance législative se trouva anéantie quand les empereurs se constituèrent les représentants du peuple et souverains. On ne les rassemblait plus que pour entendre proclamer les magistrats inférieurs, dont l'élection, d'après l'ancienne constitution, appartenait aux tribus.

Les comices par centuries, véritable assemblée des Quirites, nommaient les premiers magistrats, y compris le roi des sacrifices, ratifiaient les lois proposées par eux, jugeaient les crimes de lèse-majesté, et statuaient sur tout ce qui concernait le salut public.

(1) *Ann.*, I, II.

P. Sulpicius, en étendant à toute l'Italie, lors de la puissanee de Marius, les droits de cité dans Rome, introduisit une grande confusion au sein de ces comices. Sylla limita leur autorité à la faculté de s'opposer, ce qui rendait aux patriciens leur influence primitive. A sa mort, Cotta et Pompée restituèrent aux assemblées populaires toute leur puissance; mais on vendait les suffrages, et la brigue s'y exerçait effrontément. César, conservant les apparences, attira à lui la nomination des deux consuls et de la moitié des autres magistrats. Auguste restitua aux comices leurs anciens priviléges, mais en les rendant illusoires à l'aide des recommandations, et parfois en nommant lui-même les consuls.

Réduits à cet état de nullité, l'empereur pouvait fort bien les conserver, sans avoir à en redouter ni périls ni obstacles, d'autant plus qu'il les dirigeait comme tribun, et pouvait casser chacune de leurs décisions. Mais afin de prévenir chez eux jusqu'à la pensée de recouvrer leur souveraineté, Tibère les abolit. Les droits ravis au peuple furent concentrés dans un sénat servile, qui devint ainsi tout ensemble législateur et juge des crimes de lèse-majesté. Mais comme il aurait pu se permettre de prononcer librement, Tibère y pourvut en décidant que les sénateurs voteraient à haute voix, en présence de l'empereur ou de ses affidés.

C'est devant cette assemblée, auguste naguère et désormais avilie au point de dégoûter Tibère lui-même par sa bassesse, qu'il proposait ou promulguait ses lois. Chaque fois qu'il s'agissait de réformer les mœurs, de corriger les mauvaises habitudes, il parlait comme l'eût fait Caton lui-même; mais il finissait toujours par conseiller de ne rien faire pour remédier au mal. Que peut-il y avoir de plus agréable pour un tyran que la corruption de ses sujets? La nation, devenue oisive depuis qu'elle restait étrangère aux affaires publiques, pouvait se ruiner tout à son aise en festins, en acquisitions de vases et d'habillements de soie, en dépenses pires encore : cela n'inquiétait pas Tibère; elle ne pensait pas, durant ce temps, à troubler celui qui commandait.

La loi contre ceux qui offensaient la majesté du peuple fut appliquée à l'empereur, comme représentant le peuple lui-même, et elle lui fournit un moyen légal de consommer les plus grandes atrocités, sans préjudice des petites vexations. Les premiers contre qui elle fut mise à exécution furent des chevaliers obscurs et de mauvaises mœurs, des publicains rapaces, des gouverneurs infidèles, des adultères décriés; et le peuple applaudit au rigide observateur des lois. Mais à peine les dispositions du prince furent

elles connues, que de toutes parts fourmillèrent les accusateurs. Accusations.
Les jeunes gens élevés dans les écoles des rhéteurs, où la doctrine était toujours séparée de la pratique, ayant la tête pleine de métaphores et de lieux communs, étaient impatients de passer des vanités d'un monde tout idéal aux réalités du barreau et à la vie positive; avides d'exercer l'habileté acquise, d'arriver à la réputation et aux honneurs pour rivaliser de luxe avec les grands, ils couraient en foule formuler des accusations comme au temps de la république. Des personnages considérables se précipitèrent aussi dans cette voie ouverte au talent et à l'ambition : parmi eux on voyait le grammairien Junius Othon, qui, poussé par Séjan dans les rangs des sénateurs, se souillait effrontément des plus lâches bassesses; Brutidius, qui, riche de science, aurait pu s'élever très-haut en suivant le droit chemin, et se pressa trop de surpasser ses égaux, puis ses supérieurs, puis lui-même; Athérius, qui, croupissant dans le sommeil et dans des veilles crapuleuses, méditait entre une partie de jeu et une nuit de débauche des embûches infâmes contre les plus nobles citoyens (1). Ces hommes et ceux qui les imitaient intentaient une action, selon l'usage antique, à quiconque brillait aux premiers rangs par sa gloire, par ses vertus, par ses richesses. Mais les temps et les juges étaient changés. L'éloquence n'offrait plus, comme autrefois, un but élevé aux passions politiques et un exercice à l'art oratoire. Les haines qui avaient survécu à la liberté suggéraient mille perfidies, et les preuves les plus légères suffisaient, quand tel était le bon plaisir du maître; on prenait occasion des différends entre les familles, et le moindre fait était présenté comme un crime d'État. Se déshabiller ou se vêtir devant une statue d'Auguste; satisfaire un besoin naturel ou entrer dans un mauvais lieu ayant au doigt un anneau, ou sur soi une pièce de monnaie avec l'effigie de l'empereur; une tirade contre Agamemnon dans une tragédie; un éloge funèbre de Drusus écrit avant sa mort; la vente d'un jardin dans lequel s'élevait une statue d'Auguste; avoir demandé aux Chaldéens si l'on deviendrait roi, et être assez riche pour paver d'argent la voie Appienne, c'étaient là autant de crimes de lèse-majesté. Celui de Crémutius Cordus fut d'avoir, dans ses *Annales*, appelé Brutus le dernier des Romains.

Les citoyens accoutumés à parler haut dans le Forum, et à épancher leurs pensées dans la conversation et dans leur correspon-

(1) Tacite, *Annales*, III, 66; IV, 4.

dance, se virent entourés d'espions. La parole fut arrêtée, la pensée entravée; et il fut interdit de pleurer les victimes jusqu'à ce qu'on devînt victime à son tour. Prononcer le nom de liberté, c'était penser au rétablissement de la république; celui qui regrettait Auguste réprouvait Tibère; le silence était regardé comme une preuve de conspiration; les paroles étaient interprétées malignement; la tristesse signifiait mécontentement; la gaieté, espérance d'un changement. Durant les jours où il hésitait à accepter le pouvoir, Tibère avait pris note de chaque parole, de chaque fait, de chaque désir de liberté, qu'on ne songeait point alors à dissimuler; et il s'en souvenait désormais pour en faire des crimes d'État et de lèse-majesté.

A peine un citoyen était-il en butte à une accusation, qu'il voyait ses amis, ses parents les plus proches le fuir comme un pestiféré, dans la crainte d'être enveloppés dans sa ruine. Point de différence entre un étranger et un parent, entre un ami et un inconnu; point de délation si infâme à laquelle les premiers sénateurs ne fussent empressés de se presser, soit ouvertement, soit en secret. Un fils dénonça son père; bientôt on accusa sans motif de crainte ou d'espérance, et seulement parce que c'était la mode. Tel citoyen fut incriminé sans qu'on connût le crime, et condamné sans qu'on sût pourquoi.

Quel espoir de salut pouvait-il rester au prévenu traduit devant des sénateurs asservis, complices de la délation ou tremblants pour eux-mêmes en face de quatre ou cinq accusateurs, dressés dans les écoles des rhéteurs à toutes les subtilités de l'attaque et de la défense, quand nul n'osait élever une voix généreuse, quand la torture des esclaves suppléait au défaut de preuves? Certain de ne pouvoir échapper, il cherchait du moins à se venger de ses accusateurs et de ses juges en les dénonçant comme ses complices, et en les obligeant eux-mêmes à se disculper; genre de lutte à laquelle Tibère prenait un singulier plaisir.

Il regrettait seulement de voir quelques accusés se soustraire au supplice, et par suite à la confiscation, en se donnant la mort; aussi sa grande habileté consistait-elle à prendre les gens à l'improviste Un accusé se perce de son épée, et les juges sont assez vils pour le livrer au bourreau; un autre avale du poison sous leurs yeux, et sans autre forme de procès il est envoyé au gibet. Tibère dit de Carnutius, qui a réussi à se tuer : *Il vient de m'échapper*. Il se plaignit de ce qu'un autre s'était soustrait à son pardon. Il répondit à un troisième, qui le suppliait de hâter son

supplice : *Je ne me suis pas encore assez réconcilié avec toi.*

Sous l'empire d'une terreur continuelle, on foulait aux pieds les affections les plus saintes, et la plaie de l'égoïsme s'étendait de jour en jour. Faibles et peureux parce qu'ils sont isolés, les Romains plient sous la tyrannie ou conspirent avec elle. Le premier pas fait dans cette voie, la pente est rapide. Le sénat, au sein duquel se trouvaient tous ceux qui pouvaient s'opposer à Tibère, les lui livre l'un après l'autre, et chacun est content à ce prix d'assurer son propre salut. C'est ainsi que, dans cette dissolution universelle, la Rome des Catons et des Brutus se courbe en tremblant devant un empereur qui méprise tout le monde, jusqu'aux flatteurs, hait sans motifs et tue sans haine. La fuite était impossible dans un empire aussi vaste; la campagne regorgeait d'esclaves avides de lâches vengeances, et chacun enviait l'occasion d'arrêter un proscrit pour se sauver soi-même. La nation, abattue, défiante, effrayée, ne pouvait chercher un refuge dans des croyances consolatrices, à une époque où la religion avait fait place à des superstitions honteuses, et notamment aux rêves astrologiques : la philosophie, dépravée, enseignait des arguties et des sophismes; elle désespérait avec les stoïciens, ou se prostituait avec les épicuriens. Il ne restait donc d'autre ressource que de se tuer, et le suicide ne fut peut-être jamais d'un usage plus fréquent et plus systématique. Quelques-uns, pour échapper à la réflexion et à la crainte, se plongeaient dans les raffinements du luxe et des voluptés.

Le vieil empereur, énervé par les débauches, donne lui-même l'exemple et l'impulsion. Tout redouté qu'il est à Rome, il se voit parfois reprocher en face ses iniquités : tantôt c'est un billet qu'on lui jette, tantôt le murmure qui parcourt le théâtre, tantôt le morne silence du peuple. Un jour, un condamné profère contre lui mille invectives avant de mourir; une autre fois, un espion lui rapporte avec trop de fidélité les horreurs que Rome débite sur son compte, et qu'elle croit, parce que tout en est vrai. Puis les bassesses mêmes du sénat et des courtisans lui inspirent du dégoût; il veut pouvoir associer avec plus de liberté les deux éléments du paganisme, les cruautés et les voluptés. C'est un îlot dont les écueils défendent l'approche, d'où la perspective s'étend au loin sur la mer, d'où l'on découvre les rivages riants de la Campanie, c'est Caprée favorisée d'un climat délicieux, que dans ses terreurs menaçantes Tibère choisit pour en faire son Éden et sa prison. Là, Thrasylle le domine à son gré, et lui fait dire par les astres de ne plus retourner à Rome. Il s'en approche une fois, et un serpent dont il

a fait son favori est tué par les taons; c'est pour lui un avertissement de se garder de toutes les réunions, et il retourne en toute hâte dans son île. Il y fait construire douze maisons de plaisance, dont chacune est consacrée à un dieu; des thermes, des aqueducs, des arcades joignent les collines aux collines : il y réunit toutes les délices. Ses débauches l'avaient déjà déshonoré lorsqu'il était simple particulier (1); il crée maintenant un surintendant de ses plaisirs, donne la préture à un buveur qui vide une amphore d'un trait, et deux cent mille sesterces à Asellius Sabinus pour un dialogue dans lequel les champignons, les becfigues, les huîtres et les grives se disputent le premier rang. Des peintures licencieuses, des scènes d'un libertinage monstrueux doivent réveiller chez ce vieillard repoussant des désirs éteints. Des parents se refusent-ils à l'honneur d'offrir leurs filles aux lubricités impériales, des esclaves et des satellites sont là pour les leur ravir. Si, à l'aspect de sa laideur, de ses ulcères, les femmes n'ont que du dégoût pour cette honteuse vieillesse, Saturninus invente des raffinements de plaisirs à mettre au défi l'imagination la plus lascive. Puis, afin que les amusements de la ville ne lui fassent pas défaut à Caprée, Tibère cherche, avec des sophistes et des grammairiens, comment s'appelait Achille lorsqu'il était sous des habits de femme à la cour de Scyros; quelle était la mère d'Hécube, quel était le sujet habituel du chant des Sirènes. Mais il ne faut pas pour cela qu'il y ait moins d'accusations, de cadavres, de supplices; les tourments les plus cruellement ingénieux arrachent aux prévenus l'aveu de crimes qu'ils n'ont peut-être pas commis, et les malheureux sont ensuite jetés à la mer. Inaccessible pour tous, l'empereur ne reçoit pas même de lettres, si elles n'ont passé par la main de son ministre. Les sénateurs accourus pour lui apporter ou des réclamations ou des hommages sont renvoyés, après avoir attendu longtemps en vain. Un Rhodien vient le trouver, sur son invitation réitérée; et l'empereur, par distraction, par habitude, le fait mettre à la torture.

Séjan. Le conseiller ordinaire du tyran pour toutes ses atrocités était Ælius Séjanus, de condition médiocre, de mœurs infâmes, vigoureux de corps et d'esprit. Il était préfet du prétoire quand il commença à se concilier les bonnes grâces de Tibère, non en gagnant son affection, chose impossible, mais en lui rendant des

(1) Au lieu de *Tiberius Claudius Nero*, les soldats l'appelaient *Biberius Caldius Mero*.

services secrets dont eût rougi un honnête homme. La perte d'Agrippine, veuve de Germanicus, dont les mœurs sévères et la tendre vénération pour la mémoire de son époux portaient ombrage à l'empereur, fut complotée entre eux. Les amis qu'elle avait conservés furent accusés et mis à mort l'un après l'autre, et alors l'épouvante la fit regarder avec une espèce d'horreur. Tibère n'osait pourtant pas la frapper. Étant donc sorti de Rome, il parcourut la partie la plus délicieuse de l'Italie, et se retira à Caprée. Ce fut de cette île voluptueuse qu'il écrivit au sénat une lettre ambiguë, dans laquelle il se plaignait de l'orgueil d'Agrippine et de l'impudicité de Néron son fils. Le sénat vit l'embûche dressée contre la famille de Germanicus; mais il réfléchit à la faveur populaire dont elle était entourée, et gagna du temps. Alors des reproches arrivent de Caprée, et aussitôt Néron est exilé, Drusus jeté en prison; et tous deux ne tardèrent pas à mourir. Agrippine fut reléguée dans une île, et le bruit courut qu'elle s'était fait tuer.

Quand Séjan eut tiré Tibère de Rome, il la gouverna à son caprice. Grâce à lui, le poste de chef des prétoriens acquit beaucoup d'importance; il réunit les soldats dans un seul camp, ce qui leur donna une puissance dont ils abusèrent par la suite, pour faire et défaire les empereurs. Disposant à son gré des charges, il lui était facile d'acquérir des amis; et il faisait servir à son agrandissement les femmes des principales familles, qu'il amenait à trahir les secrets de leurs maris en leur promettant de les épouser. Tibère lui-même l'appelait publiquement le compagnon de ses travaux, laissait rendre un culte aux images de ce favori, mettre son effigie sur les bannières, et brûler chaque jour des victimes sur ses autels.

Mais pour Séjan ce n'est pas assez du pouvoir, il lui en faut encore les avantages extérieurs : et comme il voit Drusus, fils de Tibère, entre l'empire et lui, il séduit Livilla, femme de cet héritier présomptif, et la force à l'empoisonner. Jetant alors le masque, il demande à Tibère de la lui donner pour épouse. Dès cet instant c'est lui qui devient l'héritier présomptif de l'empire; et Tibère le hait, car il le craint. Comment l'abattre pourtant, si tout l'empire est dans sa main? Tibère commence par lui opposer un rival dans Caïus César Caligula, fils de Germanicus, chéri du peuple et des soldats; puis il envoie secrètement Macron, tribun des prétoriens, avec une lettre adressée au sénat, dans laquelle il se plaint de Séjan et passe à autre chose : les plaintes reviennent, et sont suivies de divagations sur différents sujets; plus loin il s'agit encore de Séjan, et les paroles qui le concernent sont de plus

en plus acerbes ; arrive l'ordre de condamner à mort deux sénateurs, amis intimes du ministre ; et, au moment où celui-ci, étourdi du coup, n'ose prononcer une parole pour leur défense, il entend la lettre se terminer par l'ordre de l'arrêter lui-même.

31. L'exécution ne se fit pas attendre : ses amis l'abandonnèrent, préteurs et tribuns l'environnèrent pour l'empêcher de fuir, et il fut insulté par le peuple. Tibère, qui considérait cette arrestation comme un coup d'État des plus importants, n'avait négligé aucune précaution : il avait écrit au sénat de lui envoyer l'un des consuls avec une bonne escorte pour le ramener à Rome, lui pauvre vieillard abandonné de tous. Il avait donné ordre à Macron, au cas où il surviendrait quelque tumulte, de mettre en liberté le jeune Drusus, et de le présenter au peuple comme empereur. Il tenait à l'ancre des vaisseaux pour s'enfuir, et passait la journée sur la cime des rochers, à observer les signaux convenus. Mais avec la puissance avait cessé la ferveur pour le dieu, pour le futur empereur. Macron avait déjà acheté à prix d'argent la connivence des prétoriens, qui, au lieu de défendre Séjan, se mettent à saccager Rome, tandis que le peuple assouvit sa fureur sur le cadavre du ministre exécré. Le sénat lui-même profite de l'occasion pour envoyer à la mort quelques espions. Tous ceux que Séjan avait eus pour amis sont en butte aux persécutions ; on fait une horrible boucherie de ses enfants ; et, la loi défendant d'envoyer les vierges au supplice, sa jeune fille est violée par le bourreau avant de subir la mort.

Le peuple, toujours disposé à attribuer aux ministres les torts des souverains, espérait que, Séjan une fois mort, Tibère deviendrait moins cruel. Il se montre, au contraire, plus avide de sang. Amis, ennemis, tous sont traités avec la même rigueur. Il craint le sénat, et chaque jour il fait tomber un de ses membres. Il craint les gouverneurs, et il empêche plusieurs d'entre eux, après les avoir nommés, de se rendre dans leurs provinces, qui restent ainsi sans administrateurs. Il craint les souvenirs, et fait mettre à mort plusieurs citoyens coupables d'avoir répandu des larmes (*ob lacrymas*). Il craint l'avenir, et il envoie au supplice des enfants de neuf ans. Les motifs les plus absurdes entraînaient la mort. L'un fut incriminé, parce que son aïeul avait été l'ami de Pompée, un autre, parce que les Grecs ont décerné les honneurs divins à son bisaïeul, Théophane de Milet. Un nain, qui amusait Tibère lorsqu'il était à table, lui demande un jour : *Pourquoi Paconius, coupable de haute trahison, vit-il encore?* et Paco-

nius est mis à mort peu de temps après. On peut dire, en un mot, que l'histoire de ces années est le registre funèbre des familles illustres de Rome ; aussi l'on signalait comme une chose rare qu'un personnage de haut rang fût mort dans son lit. Des femmes, des enfants étaient enveloppés dans les condamnations. Une fois l'empereur envoya l'ordre d'égorger tous ceux qui étaient emprisonnés pour l'affaire de Séjan ; et tous périrent sans distinction d'âge, de sexe et de condition. Leurs corps mutilés restèrent plusieurs jours gisants sur la voie publique, à la garde des bourreaux, qui dénonçaient la douleur et la pitié.

La bassesse même devenait un danger avec cet empereur qui, railleur ou sérieux, était également redoutable, et auquel il fallait des flatteurs qu'il pût mépriser. Voconius proposa que vingt sénateurs à tour de rôle prissent les armes pour lui servir de gardes chaque fois qu'il se rendrait au sénat, et s'attira les railleries de Tibère, bien éloigné de vouloir armer les sénateurs. Gallion proposa d'accorder aux prétoriens vétérans de prendre place au théâtre parmi les chevaliers, et en voulant se rendre agréable, il n'obtint que l'exil et la prison ; car Tibère s'écria : *De quel droit celui-là s'avise-t-il de déterminer les récompenses que je destine à mes gardes ?* Les consuls décrètent des solennités, des actions de grâces et des vœux à l'occasion de la vingtième année de son règne : Tibère dit qu'ils entendent par là lui proroger la souveraineté pour dix autres années, et les fait mettre à mort. Il n'était pas de bassesses à laquelle le sénat se refusât ; et pourtant il avait à trembler chaque fois qu'il recevait du prince quelqu'une de ces lettres si étranges, tantôt sévères, tantôt caressantes, toujours insidieuses. Une fois il y rappelait sa clémence pour n'avoir pas exposé Agrippine aux gémonies, et il voulait qu'on fît savoir à la postérité comme quoi elle était morte deux années précisément après Séjan ; une autre fois, il priait les pères conscrits d'obliger quelques anciens consuls d'accepter les provinces dont personne ne voulait se charger, quand lui-même empêchait les gouverneurs désignés de se rendre à leur poste Puis il demandait que les sénateurs fussent fouillés avant d'entrer dans la curie, et qu'on lui accordât une garde lorsqu'il venait au sénat, où il ne songeait pas à mettre le pied.

Il faut au moins qu'on sache, pour la consolation de l'humanité, que lui-même avait la conscience de ses méfaits et de l'horreur qu'il inspirait. Voici en effet ce qu'il écrivait au sénat : *Si je sais ce que je dois vous dire, que les dieux et les déesses me*

fassent périr plus cruellement encore que je ne me sens périr chaque jour! Mais si le remords le rendait insupportable à lui-même, il ne le ramenait pas à de meilleurs sentiments; il disait : *Qu'ils m'exècrent, pourvu qu'ils m'obéissent!* et il se plongeait dans des excès qui passent l'imagination, loin de pouvoir se décrire.

Il cédait cependant quand il trouvait une forte résistance. Marcus Térentius, accusé d'avoir été l'ami de Séjan, s'exprima ainsi dans le sénat : « Il me serait plus avantageux de nier l'accusation, « mais j'avouerai, au contraire, que j'ai été l'ami de Séjan. Je l'avais « vu en grande faveur près du prince; ses amis étaient puissants, ses « ennemis frappés de crainte. Mes hommages et ceux des autres « ne s'adressaient pas au conspirateur, mais au gendre de l'empe- « reur, à son représentant dans le gouvernement de la république. « Nous devons révérer ceux que l'empereur élève : il ne nous ap- « partient pas de les juger. Il y aurait peu de prudence à vouloir « sonder ses secrets desseins. Réfléchissez pourtant non à ses der- « niers jours, mais aux seize années durant lesquelles vous vous « faisiez gloire d'être connus de ses affranchis, de ses portiers. « Que soit puni quiconque a tramé avec lui contre la république! « Je serai absous d'avoir été son ami, par la même raison qui en ab- « sout César. » Et César admit sa justification. Un général, Gétulius, inculpé d'avoir voulu marier sa fille au fils de Séjan, répond à Tibère : « Je me suis trompé, mais toi aussi. Je te suis fidèle et res- « terai tel, si personne ne me fait tort. Si je consentais à être rem- « placé, je me croirais menacé de mort, et je saurais m'y soustraire. « Entendons-nous. Reste maître de tout, et laisse-moi ma pro- « vince. » Voilà en quels termes un général écrivait à celui qui faisait trembler Rome et le monde.

C'est que Tibère, il faut le dire et le redire, ne devait pas sa puissance à des institutions fortes et bien coordonnées, mais à la désunion des autres, à la promptitude avec laquelle il savait prévenir ses adversaires. Tout-puissant dans le cercle que pouvaient embrasser ses bourreaux, il n'avait guère d'action au delà. Celui qui se serait révolté sans crainte au milieu du découragement général aurait été sûr de le renverser. Il le sentait; de là provenait sa défiance soupçonneuse, premier mobile de tous ses actes. Comme il parcourait l'Italie, il apprend que le sénat a renvoyé, sans même les avoir entendus, plusieurs citoyens accusés par lui. Il croit son autorité compromise, sa vie même en danger, et veut retourner à Caprée; mais la mort le frappe en chemin.

Rome ne crut pas d'abord à cette nouvelle, qu'elle supposait 37.
une embûche des espions : puis, lorsqu'elle se trouva confirmée, la 16 mars.
joie publique fut au comble, comme si la chute du tyran eût fait revivre la liberté. Son ombre pourtant régnait encore ; car des prisonniers qui, aux termes d'un sénatus-consulte, ne pouvaient être exécutés qu'après dix jours, se trouvant alors à Rome sous le coup d'une sentence, et le nouveau chef de l'État, qui seul pouvait les absoudre, n'étant pas encore connu, furent étranglés, par respect pour la légalité.

On invoquera peut-être en faveur de Tibère la libéralité avec laquelle il subvint aux besoins du peuple dans les temps de disette et au moment des désastres publics. Un tremblement de terre réduisit en un monceau de ruines douze villes des plus florissantes de l'Asie ; leurs habitants furent ensevelis sous les décombres ou engloutis dans des gouffres ; des montagnes entières s'abîmèrent, d'autres s'élevèrent tout à coup, et les ravages s'étendirent dans le Pont, dans la Sicile et dans la Calabre. Tibère affranchit de tout impôt durant cinq ans les pays qui avaient souffert ; il envoya des sommes considérables pour la reconstruction des maisons, et dix millions de sesterces aux habitants de Sardes, qui en reconnaissance lui élevèrent une statue colossale, entourée de figures représentant les douze villes secourues (1). Il convient, avant de décerner des éloges à un pareil trait et à d'autres du même genre (2), de s'assurer s'ils n'étaient pas inspirés par la politique, par la nécessité d'assoupir le mécontentement, ou bien par le mépris de l'humanité, qui le poussait à s'en servir comme d'un jouet que tantôt il caressait, et tantôt foulait aux pieds par caprice. Il ne s'agit pas d'ailleurs dans la vie d'un prince d'examiner isolément ses actions, mais leur ensemble, et jusqu'à quel point il a influé sur le sort de son peuple et du genre humain. Or, Tibère acheva de détruire les barrières qu'Auguste pouvait avoir laissées au despotisme. Il habitua le

(1) Sardes, Magnésie, Mosthènes, Égée, Hiérocésarée, Myrine, Cyme, Philadelphie, Tmolus, Themnis, Apollonie, Hyrcanie ; d'autres ajoutent Éphèse.

(2) Un de ces historiens du siècle passé, qu'on nous reproche de ne pas avoir en vénération, se fit le défenseur de Tibère contre la malignité de tous les historiens, et termina ainsi son apologie : « Que firent de plus pour le bien des peuples le petit nombre de princes dont la postérité révère la mémoire ? Combien de règnes décorés de titres pompeux sont loin d'offrir de pareils traits à l'appui des flatteries dont ils sont l'objet ? Combien de souverains seraient mis par les flatteurs au niveau de Trajan et d'Henri IV, s'ils avaient fait la centième partie du bien que les plus cruels ennemis de Tibère ne peuvent lui contester ? » LINGUET, *Histoire de la révolution de l'empire romain*, II, 7.

sénat et le peuple à se courber docilement sous les caprices les plus absurdes du maître. Il éteignit les sentiments qui constituent la dignité de l'homme et des citoyens; il pervertit la conscience publique, qui seule, à défaut de tout autre appui, soutient et ravive les États. En immolant les meilleurs citoyens, en déshonorant ceux qu'il laissait vivre, en faisant voir que le sénat et le peuple pouvaient pousser la bassesse et la peur jusqu'à adorer qui donnait l'outrage et la mort, il fournit la preuve qu'il n'existait plus aucune force morale, et que la force matérielle pouvait tout.

Les armées n'étaient pas restées oisives sous son règne. La Germanie fournit longtemps des ennemis à combattre; mais les discordes qui s'élevèrent entre les divers chefs servirent mieux Rome que ne l'eût fait le glaive. Arminius fut tué; Maroboduus, qui, après avoir causé plus de terreur que Pyrrhus, s'était fait haïr des siens en prenant le titre de roi, recourut à la protection de Tibère, et vécut dix-huit ans à Ravenne, dans un exil sans dignité. Des manœuvres ignobles amenèrent aussi le rétablissement de la paix dans la Thrace, dont le roi, mandé à Rome pour se justifier, fut gardé en exil, puis mis à mort.

En Afrique, les Numides et plusieurs autres peuples du désert, soulevés par Tacfarinas, furent défaits par Furius Camillus. Mais ils revinrent à la charge, et battirent à leur tour les Romains; enfin Blæsus remporta une victoire décisive sur Tacfarinas, et fut le dernier général qui obtint le titre d'*imperator*.

L'Orient fut aussi violemment agité par les dissensions que Rome y avait jadis fomentées, et qu'il lui importait désormais d'étouffer. Tibère s'étant rappelé que, durant son séjour à Rhodes, Archélaüs, roi de Cappadoce, lui avait refusé les hommages auxquels il prétendait, lui ravit son royaume. Appelé à Rome, il n'échappa à la mort qu'en feignant la démence, et la Cappadoce fut réunie à l'empire.

Des insurrections sans but agitèrent la Comagène et la Cilicie, la Syrie et la Judée. D'autre part, la Gaule et la Frise se soulevèrent; les Daces prirent les armes; enfin les Parthes occupèrent l'Arménie. L'empereur, qui d'abord s'était signalé à la tête des armées, non-seulement s'en tint éloigné, mais plongé dans les immondes délices de Caprée, il n'eut ni honte ni souci des affronts subis par l'empire.

CHAPITRE III.

CALIGULA. — CLAUDE.

Tibère laissait deux petits-fils : Tibérius Néro Gémellus, né de son fils Drusus, et Caïus César, fils de Germanicus. L'immense douleur que le peuple et l'armée avaient ressentie de la perte de Germanicus s'était changée en un ardent amour pour son jeune fils. Les soldats se plaisaient à le voir jouer avec eux, et ils lui avaient donné le nom de Caligula, de la chaussure militaire (*caliga*) qu'ils s'amusaient à lui mettre aux pieds. Tant d'attachement aurait suffi pour lui attirer la haine mortelle de Tibère ; mais le jeune homme mit à éviter ses piéges et à assoupir sa jalousie une dissimulation si profonde, que l'orateur Passiénus put dire avec vérité : Jamais on ne vit ni un meilleur esclave, ni un plus mauvais maître. Caligula dut ensuite à la femme de Macron, que celui-ci lui abandonnait complaisamment dans un espoir éloigné, de rentrer en grâce près de Tibère, dont le testament le déclara héritier de l'empire.

Le naturel pervers de ce jeune homme n'avait pas échappé au regard pénétrant du vieil empereur, qui disait de lui : *Tu auras tous les vices de Sylla, sans aucune de ses vertus*, et, *C'est un serpent que j'élève pour le genre humain.* Un jour qu'il le voyait se quereller avec le jeune Tibérius, il s'écria, les larmes aux yeux : *Tu le tueras, mais un autre te tuera.* Ce n'était pas l'observation des étoiles, mais la connaissance des hommes et des temps, qui lui faisait ainsi deviner l'avenir.

Le peuple, selon son habitude, attendait toutes sortes de biens du jeune empereur, et les commencements de son règne parurent réaliser ces espérances. A son arrivée à Rome, il prononce en peu de mots et en pleurant l'éloge de son predécesseur ; il annonce l'intention de rendre au peuple l'élection des magistrats ; mais comme il le croit incapable d'exercer un pareil droit, il diffère. Il abolit les poursuites pour crime de lèse-majesté ; brûle les procès commencés ; permet de lire et de répandre les livres de Titus Labiénus, de Crémutius Cordus et de Cassius Sévérus, défendus par Tibère. Une conjuration lui est dénoncée, et il refuse d'en en-

tendre davantage, en disant : *Je n'ai rien fait pour me rendre odieux*. On est touché surtout de la piété avec laquelle il va recueillir les cendres de sa mère et de ses frères, pour les rapporter de la terre d'exil dans le mausolée d'Auguste (1).

Mais ce jeune homme épileptique, qui jusqu'alors avait été

(1) « En voyant, après la mort de Tibère, Caligula devenu maître de l'empire de la terre et de la mer; lorsque l'État jouissait de la plus grande tranquillité, que des institutions excellentes étaient déjà établies, que la paix et la concorde régnaient dans les provinces; quand un seul royaume réunissait le nord et le midi, l'orient et l'occident; quand les Grecs et les barbares en bon accord, les habitants des villes et les armées, vivaient tous pacifiquement les uns avec les autres, participant également aux emplois et aux avantages civils, qui n'aurait admiré le bonheur si rare et presque inexprimable du nouveau prince? Il s'agissait pour lui d'un héritage réunissant toutes sortes de biens : des trésors pleins d'argent et d'or, partie en barres, partie en pièces monnayées, partie en vases précieux pour l'ornement des tables et des palais; des forces considérables en infanterie, cavalerie et vaisseaux; des revenus qui semblaient couler d'une source intarissable; une puissance s'étendant sur les principales parties du monde habitable, avec deux fleuves aux confins, l'Euphrate et le Rhin; celui-ci servant de barrière contre la Germanie et les autres nations barbares, l'autre contre les Parthes et les peuples de la Sarmatie et de la Scythie, non moins farouches que les Germains. De l'orient à l'occident, partout où nous environne l'Océan, régnait l'allégresse publique, et le peuple romain jouissait avec toute l'Italie, avec toutes les provinces, tant d'Europe que d'Asie, d'une paix profonde. Si l'on avait pu espérer précédemment sous tout autre empereur une aussi grande somme de biens, à plus forte raison tous les peuples étaient alors en droit, non d'espérer, mais de se regarder comme assurés de jouir de tous les avantages publics et privés, d'une félicité entière, sous les auspices d'un homme plein de bienveillance. Aussi dans chaque ville on ne voyait qu'autels, victimes, sacrifices, et citoyens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, dont le visage respirait la joie et le contentement. Tout était plein de fêtes et de solennités, de réjouissances : ce n'étaient partout que spectacles mêlés de musique, festins, veillées au son des cithares et des flûtes, réjouissances de toutes sortes. On avait mis de côté ou renvoyé à d'autres temps les affaires, pour jouir complétement et par tous les sens de délices variées à l'infini. Il n'y avait plus de différence entre les riches et les pauvres, entre les grands et les petits, entre les créanciers et les débiteurs, entre les maîtres et les esclaves, la circonstance égalisant les droits : si bien que le siècle de Saturne, décrit dans les fables des poëtes, semblait être réalisé. Telles furent l'abondance, l'allégresse et la sécurité dont toutes les familles et toutes les populations jouirent pleinement durant les sept premiers mois de son empire. Mais, dans le huitième mois, Caïus fut atteint d'une maladie très-grave, parce qu'il voulut changer le régime frugal de Tibère, pour étaler un luxe royal. Il se mit en effet à consommer beaucoup de vin et autres choses exquises, et son appétit immodéré ne se rassasiait pas quand son estomac était rempli. Il ajoutait à cela des bains intempestifs, et des vomissements provoqués pour boire de nouveau, et les plaisirs du ventre et de ce qui est au-dessous du ventre, et

l'enfant chéri des soldats, le pauvre orphelin tremblant sous le regard de l'oncle arbitre de sa vie, ne se sentit pas plutôt le maître du monde entier, qu'il ne fut plus le même. Après avoir vu, durant une maladie qu'il fit, cent soixante mille victimes sacrifiées aux dieux pour qu'ils conservassent l'astre tutélaire de la patrie et ses délices, il s'abandonna à un tel délire de sang et de brutalité, qu'on ne saurait expliquer ses actes qu'en le supposant tombé en démence.

Si ses folies impitoyables furent sans influence sur les destinées des nations, elles montrent du moins où en étaient les hommes au moment le plus splendide de l'antiquité. Caligula fit recommencer les procès de lèse-majesté; et, réalisant la prédiction du vieil empereur, il envoya à Tibérius l'ordre de se tuer, attendu qu'il le savait pourvu de contre-poisons. Il en agit de même avec Silanus son beau-père, avec Macron, son ancien confident, qui lui reprochait de faire le bouffon à table et au théâtre. *A quoi pensais-tu dans ton exil?* demande-t-il à un exilé rappelé. *Je faisais des vœux pour la mort de Tibère et pour ton avénement au pouvoir,* répond le flatteur. Et Caligula se dit : *Ceux que j'ai exilés désirent donc ma mort;* et il ordonne de les tuer tous. Obéissant à cet instinct sanguinaire, il fait jeter aux bêtes les gladiateurs vieux et infirmes, ou, à leur défaut, les spectateurs eux-mêmes; il visite les prisons, et, sans distinguer innocents ou coupables, il désigne ceux qu'il faut donner en pâture aux animaux féroces, la viande de boucherie étant trop chère; et il leur fait d'abord arracher la langue, pour ne pas être importuné par leurs cris.

Les procès étaient expéditifs; c'était lui qui, jour par jour, *réglait ses comptes,* en pointant sur la liste ceux qu'il fallait mettre à mort. Deux hommes offrent leur vie aux dieux, pendant une maladie qui le retient au lit, pour obtenir sa guérison; et, lorsqu'il a recouvré la santé, il déclare qu'il accepte leurs vœux; il fait en conséquence livrer l'un aux gladiateurs, et précipiter l'autre, couronné de fleurs comme les victimes. Il combat un jour comme gladiateur, et son adversaire tombe à ses pieds par flatterie, en se confessant vaincu : il le prend au mot, et lui plonge le fer dans la gorge. Une autre fois, assis à table, entre les deux consuls, il se

les femmes et les jeunes garçons, et tout ce qui, nuisible à l'âme et au corps, peut rompre l'accord entre eux. » PHILON.

prend à rire aux éclats; ils s'informent du motif de son hilarité : *C'est*, leur répond-il, *que je pensais que, d'un signe, je puis vous faire trancher la tête à tous deux*. On allait immoler une victime devant un autel, Caligula se présente vêtu en pontife, brandit la hache, et, au lieu de l'animal, il frappe le sacrificateur. Il obligeait les pères à assister au supplice de leurs enfants. L'un d'eux alléguant son état d'infirmité, il l'envoya prendre dans sa propre litière. Les pères eux-mêmes étaient égorgés la nuit suivante par ses sicaires. Il fit emprisonner un certain Pastor, par le seul motif que c'était un beau jeune homme; son père, chevalier romain, étant venu le supplier en sa faveur, Caligula ordonna que le prisonnier fût tué sur-le-champ, que le père vînt dîner avec lui, et fît attention à ne pas laisser paraître d'affliction : qu'autrement son autre fils aurait le même sort.

Il voulait que la mort fût donnée à ceux qui périssaient par ses ordres, de manière à ce qu'ils se sentissent mourir. Il faisait mettre quelque malheureux à la torture pendant ses repas, et, à défaut d'accusé, on prenait le premier venu.

Il lui arriva de faire trêve à ses cruautés pour s'occuper de littérature; et il ouvrit dans Lyon des concours de grec et de latin devant l'autel d'Auguste. Le vaincu devait payer le prix du vainqueur et écrire son éloge. Quant à celui qui présentait un ouvrage indigne, il devait l'effacer avec l'éponge ou avec sa langue; ou bien encore on le plongeait dans le Rhône. Domitius Afer lui ayant érigé une statue avec cette inscription : *A Caïus César, consul pour la seconde fois à l'âge de vingt-sept ans*, Caligula prétendit qu'il lui reprochait ainsi de ne pas avoir l'âge légal : il l'accusa en conséquence devant le sénat dans une harangue travaillée avec soin. L'adroit Domitius feignit alors d'être moins touché de son propre danger que de l'éloquence de l'empereur : au lieu de se justifier, il se mit à faire ressortir les choses admirables dites par le prince, en s'avouant incapable de répondre à tant d'éloquence. C'était un moyen infaillible de se faire absoudre.

En effet, sa manie était d'exceller en tout. Tite-Live, Virgile, Homère, excitent sa jalousie; il les déprécie et les proscrit. Les marques de noblesse sont aussi à ses yeux un titre de proscription. Les Torquatus doivent renoncer à porter le collier, trophée de leur famille; les descendants de Pompée au surnom de Magnus. Si Caligula voit un des Cincinnatus la chevelure crépue et bouclée comme celle qui valut son surnom à leur aïeul, il la fait d'abord

couper, puis il condamne à mort celui qui la porte. Il est tout à la fois gladiateur, chanteur, conducteur de chars; il accompagne au théâtre le chant des acteurs, et leur indique leurs gestes. Il envoie au milieu de la nuit appeler en hâte trois sénateurs, qui arrivent tout tremblants : il monte sur un banc, fait deux cabrioles, et les congédie après avoir reçu leurs applaudissements. Il veut aussi être conquérant. Il se rend donc, pour une revue, sur les bords tranquilles du Rhin, et décide qu'il fera une incursion sur les terres germaniques. Mais il n'y a pas mis plutôt le pied, qu'il s'enfuit en telle hâte que, les chars encombrant la route, il faut que les soldats le prennent dans leurs bras, et, se le passant de l'un à l'autre, le fassent ainsi parvenir en lieu de sûreté. Il n'en veut pas moins les honneurs du triomphe. Il prend donc un certain nombre de Germains parmi les mercenaires; choisit dans la Gaule les hommes, soit nobles, soit plébéiens, *dont la stature est plus triomphale* (1), les habille à la manière germanique, leur fait apprendre quelques mots teutons, leur ordonne de laisser croître leurs cheveux et de les teindre en rouge; puis il les expédie à Rome, pour y attendre la solennité de son ovation.

S'il eût voulu être roi, Rome l'aurait tué; il se contenta d'être dieu, et Rome l'adora : le sénat s'empressa de lui élever des temples; on ambitionna le titre de prêtre de Caligula; on lui prodigua les sacrifices de paons, de faisans, de coqs de l'Inde. Il nomme Castor et Pollux ses portiers; il se lève la nuit (il ne dormait pas plus de trois heures) pour faire sa cour à la lune, qu'il invite à venir recevoir ses caresses. Il se montre tantôt en Hercule, tantôt en Mercure, même en Vénus, plus souvent en Jupiter : et pourtant il se courrouce parfois contre le père des dieux, au point de le menacer de le renvoyer en Grèce; d'autres fois, pour l'imiter, il se promène sur un char qui produit, au moyen d'un mécanisme, l'effet du tonnerre. *Que penses-tu de moi?* demanda-t-il à un Gaulois qu'il voyait rire sur son passage. *Je pense que tu es un grand fou;* et il pardonna à cette grossière franchise.

Il lui naît une fille, et il la porte à tous les dieux, puis la confie à Minerve. Pauvre enfant que le patronage des immortels ne devait pas sauver de la fin à laquelle la réservaient les folies paternelles !

Non moins emporté dans ses affections que dans ses haines, il fit disposer pour son cheval Incitatus, qu'il aimait passionnément

(1) Ut ipse dicebat, ἀξιοθριαμβευτον. SUÉTONE.

des écuries de marbre, une mangeoire d'ivoire, un licou de perles, des couvertures de pourpre. Un intendant, un grand nombre de serviteurs, et jusqu'à un secrétaire, étaient attachés au service du noble animal. Tantôt des personnages consulaires étaient invités à dîner avec lui, tantôt lui-même était convié à la table de l'empereur, qui lui servait de l'avoine dorée et le meilleur vin. Durant la nuit qui précédait le jour où Incitatus devait sortir, les prétoriens avaient pour consigne de veiller aux alentours, afin qu'aucun bruit ne troublât son sommeil. Caligula l'agrégea au collége de ses prêtres, et le désigna pour être consul l'année suivante. Il aima le tragédien Apelle, son conseiller intime, et un conducteur de chars dans le cirque, Citicus, auquel il fit don, dans une orgie, de deux millions de sesterces. Il aima beaucoup aussi le mime Mnester, qu'il caressait en plein théâtre : si le moindre bruit se faisait entendre lorsque ce favori était en scène, l'empereur lui-même fustigeait les audacieux interrupteurs. Un chevalier romain, qu'il ne trouvait pas assez attentif, reçut de lui des dépêches à porter à Ptolémée, roi de Mauritanie; le pauvre messager, tout effrayé, traverse la mer, et se présente au roi africain. Celui-ci ouvre la lettre, et n'y trouve que ces mots : *Ne fais au porteur ni bien ni mal.*

Il eut aussi de l'amour pour une femme, et, en lui passant tendrement la main sur la tête, il lui disait : *Je trouve cette tête bien belle, surtout quand je pense que je puis la faire tomber d'un signe.* Il aima Césonia, sa femme, qui pourtant n'était ni jeune, ni belle, ni honorée, ce qui fit dire qu'elle l'avait fasciné à l'aide de philtres; mais c'était plutôt par sa monstrueuse lubricité. Son mari la faisait voir nue à ses amis, et parader à cheval devant les soldats, avec le casque et la chlamyde. Il lui disait, dans un accès d'amour sanguinaire : *Il me prend fantaisie de chercher dans tes entrailles, comme dans celles d'une victime, ce qui me fait avoir pour toi tant d'amour.*

Il aima ses sœurs comme un époux, et surtout Drusille. Lorsqu'elle eut cessé de vivre, il ordonna de ne jurer que par elle. Un sénateur déclara l'avoir vue s'acheminer vers l'Olympe. Tous les Romains prirent le deuil, et ne purent ni rire, ni se baigner, ni manger avec leurs femmes et leurs enfants, sous peine de mort. Caligula arrive à Rome sur ces entrefaites : *Pourquoi pleurer une déesse?* s'écrie-t-il; et il punit également ceux qui s'affligent et ceux qui se réjouissent. Il en fit autant lors de l'anniversaire de la bataille d'Actium : comme il descendait d'Auguste par sa mère

et d'Antoine par son aïeule, la gaieté et la tristesse furent également coupables à ses yeux.

Il aima aussi le peuple à sa manière, lui donnant des spectacles et lui prodiguant les libéralités avec une magnificence inouïe. Il se plaignait de ce qu'aucune grande calamité ne venait lui fournir l'occasion de se montrer généreux. On le voit pourtant réunir au théâtre cette populace qu'il chérit, et faire enlever tout à coup le *velarium*, la laissant ainsi exposée à un soleil ardent. Une autre fois il lui jette de l'argent et des vivres, en y mêlant des lames bien affilées. Une autre fois encore il attend que le cirque soit bien rempli, et le fait tout à coup évacuer violemment; beaucoup de malheureux furent écrasés dans la foule. Alors la populace, mécontente, ne court plus en masse à ses spectacles, et il ferme les greniers publics pour la faire mourir de faim. Un jour que ses applaudissements n'étaient pas assez vifs à son gré, il s'écria : *Plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour que je puisse l'abattre d'un coup!*

Il est des moments où cet insensé roule dans son esprit de vastes projets. Il médite de transférer le siége de l'empire soit à Antium, soit à Alexandrie, dès qu'il aura immolé les principaux sénateurs et chevaliers, dont les noms sont déjà inscrits sur deux listes, l'une intitulée *épée*, l'autre *poignard*. Il se propose de couper l'isthme de Corinthe, de bâtir une ville sur la plus haute cime des Alpes. S'il se construit une maison de plaisance, c'est où la mer est profonde et orageuse, où la montagne est le plus escarpée, et là il lui faut des bains de parfums, des mets exquis, des perles à dissoudre dans les coupes de vin. Il côtoie la délicieuse Campanie dans des barques de cèdre, où des salons, des thermes, ont été ménagés, où serpentent des vignes, et dont les poupes rayonnent de pierres précieuses. Il ne veut, en un mot, rien que d'extraordinaire.

On lui avait dit qu'il serait roi quand il pourrait aller au galop sur le golfe de Baïa, et il voulut le pouvoir. On réunit donc des vaisseaux et des barques en assez grand nombre pour former la longueur de quatre milles, et l'on étend sur ce pont flottant de la terre et du sable; on y plante des arbres, on y élève des hôtelleries, on y voit jusqu'à des ruisseaux. Cet insensé s'élance alors sur cette route au milieu d'une foule immense, puis il y fait faire durant la nuit une illumination splendide, et se vante de s'être promené sur la mer plus réellement que Xerxès, et d'avoir fait de la nuit le jour. Afin même que les supplices ne manquent pas au spectacle,

il ordonne de saisir au hasard quelques-uns de ceux qui sont accourus, et de les précipiter dans les flots. Et durant ce temps Rome, privée des bâtiments employés au transport des blés, se trouve affamée.

Caligula dépensa deux millions dans un repas; il dissipa dans une année cinq cent vingt-six millions amassés par Tibère. Pour rétablir ses finances, il mit des droits sur tout, en punissant la fraude de fortes amendes; puis, afin de multiplier les transgressions, il publia ses lois aussi secrètement que possible, et les fit afficher en caractères si petits qu'ils étaient illisibles. S'il lui naît une fille, il va quêtant des dons : au mois de janvier il veut qu'on lui donne des étrennes, et il les reçoit en personne, mesurant le dévouement à la générosité. Il va jusqu'à spéculer sur les profits d'une maison de prostitution exploitée pour son compte. Il se faisait en outre porter sur le testament des citoyens les plus riches, et leur envoyait, lorsqu'ils tardaient à mourir, quelque friandise dont il avait calculé l'effet. Un jour qu'il jouait aux dés avec la chance contraire, il se fit apporter le cens de la province gauloise, désigna pour mourir quelques-uns des plus riches propriétaires; puis, se tournant vers ses compagnons : *Votre avantage sur moi*, leur dit-il, *se compose de petits gains, tandis que je viens de gagner d'un seul coup cent cinquante millions.*

Il fit apporter à Lyon une grande quantité de meubles, et les fit vendre à l'encan, présidant lui-même aux enchères et vantant chaque article. *Ceci*, disait-il, *fut à Germanicus mon père; cela m'est venu d'Agrippa. Ce vase égyptien a appartenu à Antoine, et Auguste l'a gagné à Actium.* La conclusion était une mise à prix énorme. Il en agit de même pour les biens-fonds, dont les nombreuses confiscations avaient fait baisser la valeur : il se mit à les vendre lui-même, en fixant le prix et en désignant l'acheteur. Il en résulta que quelques-uns furent réduits à l'aumône par ces acquisitions forcées, et que d'autres n'échappèrent à leur ruine qu'en se tuant.

Quand tout plie devant les caprices de ce fou, une seule nation ose résister. Alexandrie renfermait un grand nombre d'Hébreux; ils y vivaient en assez mauvaise intelligence avec les autres habitants; ceux-ci prirent occasion de l'ordre qui enjoignait d'adorer Caïus, pour violer les synagogues et y porter des statues. Les Hébreux avaient toujours trouvé les Romains tolérants envers eux; à tel point que les légions, lorsqu'elles entraient dans Jérusalem, ôtaient de leurs enseignes l'image de l'empereur, pour ne

Députation des Hébreux.

pas blesser un peuple qui avait horreur des idoles. A ce moment, au contraire, le gouverneur romain d'Alexandrie favorisait les insultes, les avanies, les assassinats dirigés contre les Juifs; ce qui les décida à députer vers Caïus leurs meilleurs orateurs.

On voulait aussi souiller le temple de Jérusalem en y plaçant le simulacre de Caïus; et les Hébreux, revêtus du cilice, la tête couverte de cendres, avaient recours aux prières pour détourner une telle profanation. *Voulez-vous résister au prince?* disaient les gens prudents; *ne voyez-vous pas combien vous êtes faibles, et lui puissant? — Nous ne voulons point combattre*, répondaient-ils, *mais nous mourrons plutôt que de violer nos lois;* et ils se prosternaient sur la terre (1). Touché de leur affliction, Pétronius, gouverneur de Syrie, hésitait, rassemblait ses troupes, faisait traîner en longueur le travail de la statue, et écrivait à Caligula pour lui demander des instructions. Celui-ci, excité par les ennemis des Juifs, voulait leur faire la guerre, porter sa statue à Jérusalem, et inscrire sur le temple : *A l'illustre Caïus, nouveau Jupiter.*

Les députés hébreux furent introduits près de l'empereur, dans la maison de plaisance de Mécène. Il leur fit des reproches comme à des ennemis des dieux, qui méprisaient sa majesté et adoraient un dieu inconnu. Comme ils protestaient de leur dévouement à sa personne, en lui assurant qu'ils offraient des sacrifices pour sa conservation. *Oui,* reprit-il; *mais vous en offrez aussi à une autre divinité. Je ne me trouve pas honoré ainsi.*

Les Alexandrins n'épargnèrent pas les railleries à ces ambassadeurs, qui ne mangeaient pas de chair de porc et s'abstenaient de leurs extravagances religieuses ou nationales : ils cherchèrent à irriter contre eux l'empereur, qui pourtant pensa qu'il y avait plutôt folie de leur part que méchanceté à ne pas le reconnaître pour dieu.

Au milieu de la décadence universelle du sentiment religieux, on se plaît à le voir si vif encore parmi les Hébreux, et associé au patriotisme pour résister à un homme dont « on ne pouvait espérer de clémence, puisqu'il prétendait être dieu (2). » Au plus fort de l'oppression et du péril, les Hébreux disaient : *Nous avons maintenant à espérer plus que jamais : l'empereur est tellement*

(1) JOSÈPHE, *Antiq. judaïques*, l. XVIII, c. 11.

(2) La députation des Hébreux à Caligula est bien racontée par le Juif Philon.

courroucé contre nous, que Dieu ne peut manquer de nous secourir.

Mort de Caligula. Il n'y manqua pas en effet. Un tribun des cohortesprétoriennes, Cassius Chéréas, était souvent en butte aux plaisanteries grossières de Caligula. Il se souvint de l'ancienne dignité romaine; et, moins fatigué des cruautés de Caïus que des railleries ordurières qu'il lui adressait, il conspira avec d'autres prétoriens,
41. 24 juin. qui, voyant leur vie sans cesse en péril s'ils ne tranchaient celle de Caligula, lui donnèrent la mort.

Césonie, sa femme, resta avec sa jeune fille près du cadavre de son mari; et quand les meurtriers se jetèrent aussi sur elle, elle leur tendit son sein nu, en les invitant à se hâter. Elle mourut avec courage, et Rome crut pouvoir respirer.

Mais les soldats qui avaient leur part des rapines de Caligula, les Germains mercenaires, surtout les prostitués des deux sexes qui profitaient de ses prodigalités insensées : la foule de ceux qui, ne possédant rien, n'avaient rien à craindre; les esclaves, à qui il était permis de dénoncer leurs maîtres et de s'enrichir de leurs dépouilles, regrettèrent Caïus. Ils se mirent, pour le venger, à abattre des têtes et à les porter en triomphe, en disant que la nouvelle de sa mort était fausse. Quand ils ne peuvent pourtant douter que l'empereur n'est plus, qu'il n'y a plus rien à en espérer, ils changent de langage et commencent à crier liberté. Le sénat, qui, maudissant le nom de Caligula, pense, après soixante ans de patience, à rétablir la république, prend aussi pour ralliement le mot de liberté. Mais les prétoriens pouvaient-ils attendre de la liberté des caresses, des libéralités, des honneurs, comme d'un empereur qui aurait besoin de leurs bras pour se défendre contre les victimes de sa tyrannie? Il leur faut donc un empereur, quel qu'il soit, peu leur importe; et en attendant ils s'occupent à piller le palais. Tandis qu'ils y sont occupés, ils aperçoivent deux pieds qui dépassent un rideau secret; ils l'ouvrent, et trouvent là un homme replet et d'un âge mûr, qui se jette à leurs pieds en implorant leur miséricorde.

41. Claude. C'était Tibérius Claudius, frère de Germanicus, l'oncle et le jouet de Caligula; homme de cinquante ans environ, à moitié imbécile, un peu versé dans les lettres et ennemi du bruit. Les prétoriens le proclament empereur; et, comme la frayeur l'empêche de marcher, ils le prennent sur leurs épaules et le portent à leur camp, tandis que le peuple s'écrie : *Ne le tuez pas! laissez les consuls prononcer sa sentence.*

Agrippa, roi des Juifs, condamné à mort par Tibère, puis favori de Caligula, se trouvait alors à Rome, et passait pour être doué à un haut degré de la finesse qui distingue sa nation. Il donna en secret la sépulture à son bienfaiteur, puis se rendit près de Claude, qu'il encouragea à accepter l'empire. Il montra ensuite au sénat combien il avait peu de ressources pour résister, et lui suggéra d'envoyer vers Claude pour l'amener doucement à renoncer à l'empire que lui ont décerné les prétoriens, ou du moins à le recevoir du sénat. Il se mêle lui-même aux députés, mais en secret il exhorte vivement Claude à répondre par un refus et à persister. En effet, celui-ci proteste qu'il obéit à la force, qu'il a horreur du sang, et invite les députés, s'ils veulent la guerre civile, à épargner les temples et les édifices, en faisant choix d'un champ de bataille en dehors de la ville.

Les sénateurs eurent un moment l'idée d'armer les esclaves : c'eût été sans doute une nombreuse et redoutable armée ; mais une idée généreuse pouvait-elle durer longtemps chez ces patriciens décimés par les proscriptions, appauvris par les confiscations, déshonorés par leurs lâches flatteries ? Le peuple, au contraire, demandait hautement un empereur, et proclamait Claude. Soldats, gladiateurs, marins, en faisaient autant. En vain Chéréas rappelait la majesté du sénat, l'imbécillité de Claude, les avantages du gouvernement républicain : personne ne voulait être libre que ceux-là qui auraient régné au nom de la liberté.

Claude fut donc reconnu, et il proclama un pardon général : Chéréas fut seul immolé aux mânes de Caligula. Au moment de subir le supplice, il trouva que l'épée du bourreau n'était pas assez tranchante, et demanda à être décapité avec celle dont il avait frappé le tyran ; puis il mourut en républicain. Le peuple l'admira, lui demanda pardon de son ingratitude, lui fit des libations ; puis il se remit à courtiser Claude et à l'adorer.

Le nouvel empereur avait été le jouet de la famille Julia ; et à force de le traiter d'imbécile, elle l'avait rendu tel, ou lui avait du moins persuadé qu'il l'était réellement. Il n'y avait pas eu pour lui un seul des honneurs et des sacerdoces qui décoraient les membres à peine adolescents de la famille impériale. On lui avait donné pour maître un palefrenier. Jamais son aïeule Livie ne lui avait adressé la parole ; elle s'était contentée de lui écrire des billets secs et brusques, ou remplis d'admonitions sévères. Sa mère avait coutume de dire, pour indiquer un sot : *Il est bête comme mon fils Claude.* Auguste l'appelait *ce pauvre homme,* et, plein

d'affection, comme il l'était pour ses petits-fils, il écrivait : *Il faut prendre un parti à son égard : s'il est sain d'esprit, le traiter en frère ; s'il est imbécile, prendre garde qu'on ne fasse point de risées de lui et de nous. Il peut présider au banquet des pontifes, en ayant près de lui son cousin Silanus pour l'empêcher de dire des niaiseries. Il ne faut pas au cirque qu'il siége sur le pulvinar, où il attirerait trop les regards. Je l'inviterai à dîner tous les jours ; mais qu'il ne se montre pas aussi distrait ; qu'il fasse choix d'un ami pour l'imiter dans ses manières, dans ses vêtements, dans sa démarche.*

Animés de sentiments moins affectueux, les autres membres de la famille s'amusaient de lui : s'il arrivait le dernier pour souper, il lui fallait courir longtemps autour du *triclinium* avant de trouver une place : s'il s'endormait après avoir mangé, on lui lançait des noyaux de datte et d'olive, on lui mettait ses souliers aux mains, et l'on se divertissait à voir son air hébété et son dépit lorsqu'il se réveillait. La fortune veillait sur lui.

Claude toutefois n'était pas ignorant ; il s'appliquait même à l'étude ; et Auguste, en l'entendant déclamer un morceau de sa composition, s'étonna beaucoup que, parlant si mal, il écrivît si bien. Il prononça une harangue en public ; et il aurait produit de l'effet si, corpulent comme il l'était, et s'embarrassant au milieu des siéges, il n'eût excité un rire général à mettre en défaut l'éloquence de Cicéron lui-même. Il avait commencé, sur le conseil de Tite-Live, à écrire l'histoire des guerres civiles ; mais il en fut détourné par sa mère et par son aïeul. Il aimait les classiques, et défendit Cicéron contre Asinius Gallus. Il étudia la langue grecque, et voulut introduire dans l'alphabet romain trois lettres nouvelles (1), dont l'usage ne lui survécut pas. Versé dans la

(1) Tacite, Quintilien, s'accordent à dire que Claude ajouta à l'alphabet latin trois lettres, dont deux sont connues, le *digamma éolique* et l'*antisigma ;* le premier était une *f* renversée équivalant au *v*, exemple : *Terminaſit, ampliaſitque, diſi Augusti*, etc. L'antisigma tenait lieu du Ψ grec, ou *ps*, et s'écrivait Ͻ C. Quelques-uns prétendent que la troisième lettre était la diphthongue *ai*, que l'on trouve dans la plupart des inscriptions du temps de Claude, comme *Antoniai*, *Diſai ;* mais il est certain qu'elle était usitée bien avant lui. D'autres ont voulu inférer mal à propos, d'un passage de Vélius Longus, que cette lettre servait seulement à adoucir le son trop rude de l'*r*. On a voulu aussi que ce fût l'*x* ; mais Isidore (*de Orig.*) prouve qu'elle était en usage dès le temps d'Auguste. Le φ des Grecs, comme l'observe Quintilien, a un son différent du *ph* des Latins ; ce qui fit supposer à quelques-uns que Claude avait inventé une lettre correspondante au φ. Lorsqu'il n'était encore

connaissance de l'histoire des anciennes populations de l'Italie plus que Tite-Live lui-même, il écrivit celle des Étrusques; et la conservation de son livre aurait épargné à nos contemporains bien des suppositions hardies ou téméraires. En somme, Claude aurait pu passer à la postérité comme un homme de bien, un érudit; mais son érudition, loin de lui attirer le respect, faisait qu'on ne laissait autour de lui que des femmes, des bouffons, des affranchis, l'écume du palais; et cela parce que (tort énorme!) Claude n'était pas riche. Auguste ne lui laissa que huit cent mille sesterces; Tibère, à qui il demanda des honneurs, lui fit cadeau de quarante pièces d'or (775 f.) pour acheter des bagatelles à la fête des Saturnales. Quand Caligula fut monté sur le trône, Claude acheta par peur la dignité de prêtre du dieu son neveu, au prix de huit millions de sesterces (1,591,382 f.); et comme il ne put payer, ses biens furent vendus à l'encan.

Poussé au trône par la fortune, et par cette Rome qui, accoutumée à faire soudain sa volonté, voulait alors un chef, Claude se comporta d'abord modestement à l'égard des sénateurs. Il ne voulut point être adoré; abolit la torture des personnes libres pour crimes d'État; défendit aux druides les sacrifices humains; améliora la condition des esclaves, en déclarant libres ceux que leurs maîtres abandonnaient pour cause de maladies dans l'île d'Esculape : comme les maîtres prenaient alors le parti de les tuer, Claude les fit poursuivre comme coupables d'homicide.

Mais ces Romains, qui assimilaient des mœurs paisibles à la fainéantise, l'horreur du sang à la faiblesse, le prirent bientôt en mépris. Un accusé osa lui dire : *Tout le monde sait que tu es un vieux fou*. Un autre lui lança ses tablettes et son stylet, parce qu'il écoutait contre lui des témoignages indignes de foi. Que restait-il donc à faire au pauvre empereur, que de se mettre entre les mains de gens qui pussent le dispenser de vouloir et de penser par lui-même? C'est ce qu'il fit; et par faiblesse il commit autant de crimes que Tibère par atrocité.

Jouet des autres jusqu'à cinquante ans, il le fut encore après être devenu empereur; avec cette différence que les sarcasmes ne

que simple particulier, Claude publia un livre sur la nécessité de faire usage de ces lettres; devenu empereur, il l'ordonna par une loi. Mais à peine fut-il mort qu'elles tombèrent en désuétude, bien qu'elles figurassent encore, au temps de Tacite et de Suétone, sur les tables d'airain où l'on inscrivait les décrets du sénat pour leur donner de la publicité. (SUÉTONE, c. 4; TACITE, li. XI, c. 14.)

tombaient jadis que sur lui seul, et que maintenant on se servait de son sceau, de sa signature, pour avoir de la puissance, de l'or, et pour faire tomber des têtes. Le maître du monde avait pour maîtres Pallas, Narcisse, Félix, Polybe, Harpocrate, Posidée, danseurs, et autres misérables; de plus, Messaline, sa femme. C'était à eux que s'adressaient les particuliers, les villes, les rois, quiconque demandait audience, Claude ayant ordonné qu'on leur obéît comme à lui-même. S'il lui arrivait parfois d'agir de son propre mouvement, ils détruisaient ce qu'il avait fait. Ils feignaient des songes, pour lui faire condamner à mort qui ils voulaient. Ils changeaient, altéraient ou supprimaient les noms portés dans ses décrets, s'amusant à le faire agir en sens inverse de leur teneur. Un centurion vient dire à César que, d'après son ordre, il a donné la mort à un sénateur. *Mais je ne l'ai pas ordonné*, s'écrie-t-il. *Qu'importe?* reprennent les affranchis; *les soldats ont fait leur devoir en n'attendant pas d'ordre pour venger l'empereur*. César dit alors : *Ce qui est fait est fait*, et s'occupa d'autre chose. Un affranchi se présente, pour le prier de permettre à Asiaticus, qu'il n'avait pas condamné, de choisir son genre de mort. Il lui arrive parfois d'envoyer hâter des convives qui lui paraissent en retard, et on lui répond qu'il les a fait mettre à mort dans la matinée. Un jour qu'il allait, selon son usage, s'exercer au champ de Mars, il voit qu'on dispose un bûcher pour brûler un citoyen qu'il n'a pas condamné; et cette fois du moins il exerce son autorité en faisant écarter l'amas de bois, pour que les flammes ne gâtent pas le feuillage.

Les crimes de lèse-majesté étaient toujours l'accusation ordinaire; et quiconque ne voulait pas verser de l'or dans les mains de Pallas, ou seconder les déportements de Messaline, était dénoncé comme conspirateur, et soudain mis à mort. Trente-cinq sénateurs et plus de trois cents chevaliers périrent de cette manière. Le métier de délateur devint des plus lucratifs, et les avocats accusaient ou défendaient en proportion du prix à recevoir. Un citoyen paye à Suilius quatre cent mille sesterces (795,000 f.) pour lui faire gagner sa cause, et, se voyant trahi par lui, se rend dans la demeure de l'infâme, où il se tue. Quelques gens rigides voulaient que les avocats fussent honnêtes comme jadis; qu'ils ne profitassent pas des discordes, comme les médecins des épidémies : mais ils allèrent trouver l'empereur, et lui demandèrent de quoi vivraient désormais les sénateurs peu aisés. Il se borna en conséquence à limiter leurs honoraires à deux mille francs.

Les jugements étaient une des récréations de Claude ; il ne manquait jamais de siéger, et prononçait parfois des sentences très-sensées, parfois absurdes ; souvent il les formulait en citant des vers d'Homère, dont il faisait ses délices. Généralement il donnait raison à ceux qui étaient présents et à celui qui parlait le dernier. Dans une affaire de faux, un des assistants s'étant écrié que l'accusé méritait la mort, l'empereur envoya aussitôt chercher le bourreau. Dans une autre affaire, où une femme refusait de reconnaître son fils, et où les motifs pour et contre se balançaient, l'empereur obligea celle-ci à avouer sa maternité, en lui enjoignant d'épouser le jeune homme. Plus souvent il s'endormait au bruit des plaidoiries, et s'écriait en s'éveillant : *Je donne gain de cause à celui qui a raison.*

Là encore on riait à ses dépens. Tantôt on le rappelait l'audience levée, tantôt on la prolongeait en le retenant par son manteau. Un plaideur lui laisse demander longtemps un témoin avant de lui dire qu'il est mort. Tantôt on lui donne pour pauvre un chevalier immensément riche, tantôt on lui dénonce comme célibataire un père de famille chargé d'une foule d'enfants, ou bien pour s'être blessé, en voulant se tuer, un homme qui n'a pas même une égratignure.

Cette manie de juger, jointe à celle de faire de l'érudition, le porta à remettre en vigueur les anciennes lois, les rites féciaux, les ordonnances sur le célibat. Pour faire preuve de science, il annonce en plein sénat le jour et l'heure d'une éclipse. Comme il a lu que les premiers Romains furent un mélange de toutes les nations, il veut que les Gaulois soient admis dans le sénat.

Il veut aussi que la censure soit rétablie : comme s'il était possible de scruter la vie privée de six cents sénateurs, de dix mille chevaliers au moins, et de sept millions de citoyens. Puis il prodigue les décrets au point d'en faire vingt en un jour, et cela sur les objets les plus minutieux. Il en promulgue un pour que les tonneaux soient bien enduits de poix ; un autre pour l'emploi de la molène contre la morsure de la vipère. Il lit dans le sénat un édit à l'effet de mettre un frein aux déportements des femmes qui se livrent à des esclaves ; et un applaudissement unanime accueille cette mesure. Alors le naïf César de dire : *Elle m'a été suggérée par Pallas;* Pallas, son affranchi et son maître. C'est donc à Pallas que le sénat décrète l'admiration, les actions de grâces et quinze millions de sesterces. Mais celui-ci, refusant la somme votée, se contente de sa pauvreté ; et le sénat rend un édit pour immortaliser

le désintéressement d'un affranchi qui possède trois cents millions de sesterces (59,000,000 f.). Narcisse avait de son côté amassé plus de richesse que Crésus et les rois de la Perse; aussi dit-on un jour à Claude, qui se plaignait d'avoir peu d'argent : *Partage seulement avec tes affranchis, et tu en auras beaucoup.*

Une autre de ses passions fut le jeu; et il la poussait au point d'avoir des tables pour jouer en voyage sans que les pièces se dérangeassent. Il aimait aussi le sang, en bon Romain qu'il était : il lui fallait des supplices semblables à ceux qu'il avait lus dans l'histoire; il passait des jours entiers à voir des gladiateurs aux prises, et si l'on en manquait, il obligeait le premier venu à combattre dans le cirque.

Mais si, au milieu des plaidoiries ou des représentations scéniques ou des harangues officielles, son odorat est frappé de la vapeur des viandes que font cuire les prêtres, rien ne le retient plus, il court et dévore. Il se fait servir des plats énormes dans des salles immenses, où il invite jusqu'à six cents convives; il se gorge d'aliments, et se provoque à vomir pour se remettre à manger. Il se propose de faire un décret pour que l'observation des convenances n'aille pas jusqu'à compromettre la santé (1).

On lui dut cependant des monuments remarquables. Il fit construire le port qui est en face d'Ostie, avec un phare semblable à celui d'Alexandrie, et terminer l'aqueduc commencé par Caligula : il s'élevait à travers mille obstacles jusqu'au niveau des collines, et répandait dans Rome des eaux abondantes. Cet ouvrage, un des plus utiles et des plus merveilleux qui aient été exécutés par les empereurs, coûta cinquante-cinq millions de sesterces (10,813,376 f.), et quatre cent soixante personnes furent employées à sa conservation. Il établit des colonies dans la Cappadoce, dans la Phénicie et sur l'Euphrate, reçut des ambassadeurs de la Taprobane. Il ouvrit en Afrique une voie plus large entre la province et la Mauritanie, et en fit construire une autre pour communiquer avec l'Angleterre. On commença alors à porter du continent dans cette île

(1) *Meditatus est edictum, quo veniam daret flatum crepitumque ventris in cœna emittendi cum periclitatum quendam præ pudore ex continentia reperisset.* SUÉTONE. Ceux qui pensent que PÉTRONE, dans le *Festin de Trimalcion*, a fait allusion à Claude, peuvent produire comme preuve ce décret, dont les termes se retrouvent dans la bouche de ce richard mal-appris : *Si quis vestrum voluerit sua re sua causa facere, non est quod illum pudeat. Nemo vestrum solide natus est. Ego nullum puto tam magnum tormentum esse quam continere. Hoc solum vetare ne Jovis potest.*

des vins, des huiles, de l'ivoire, des parfums, des marbres, des objets manufacturés ; et l'on en tira des bois, des perles, des pierres fines, du blé, des fourrures, des bœufs, des métaux, surtout de l'étain. Lorsque trente mille ouvriers eurent travaillé onze ans à faire écouler le lac Fucin dans le Liris, Claude voulut inaugurer cette opération par un combat naval de dix-neuf mille condamnés. Ces malheureux en passant devant lui s'écrient, suivant l'usage : *Ceux qui vont mourir te saluent ;* et l'empereur leur répond poliment : *Portez-vous bien.* Persuadés, en entendant ces mots, que le prince leur fait grâce, ils refusent de se battre ; mais le vieil empereur crie, gesticule, s'agite, menace, et fait si bien qu'il les décide à s'entretuer.

Cependant Messaline, s'abandonnant, dans sa lubricité insatiable, à la prostitution la plus effrontée (1), se livrait dans les mauvais lieux à d'ignobles excès. Il lui arrive même de faire ordonner à ses amants, par décret de l'empereur, d'avoir à lui complaire. Elle va chercher en grand cortége les embrassements d'un certain Silius ; et l'infâme caprice d'épouser un second mari souriant à son imagination éhontée, elle célèbre avec ce jeune homme des noces solennelles : dot, témoins, auspices, sacrifices, rien n'y manque, et le lit nuptial est préparé à la vue du public. Claude lui-même a signé le contrat de mariage, dans la pensée que c'est un talisman destiné à détourner certains sortiléges des Chaldéens. Mais quand ses affranchis et des courtisanes l'instruisent de la vérité, il reste abattu, et demande s'il est encore empereur ou si le jeune Silius lui a succédé. Il se met ensuite en courroux, et se laisse persuader, afin de conjurer le péril, qu'on lui représente comme imminent, de céder pour un jour le commandement à Narcisse. Celui-ci le conduit à Rome, où les soldats demandent vengeance, non qu'ils se soucient de l'honneur de l'empereur, mais pour y trouver leur profit. Alors les supplices se multiplient, et Messaline elle-même est mise à mort.

Claude, lorsqu'il apprit qu'elle n'était plus, ne s'informa pas même comment elle avait cessé de vivre ; et quelques jours après, au moment de se mettre à table, il demandait : *Pourquoi Messaline ne vient-elle pas ?*

Il résolut alors d'épouser sa nièce Agrippine ; et comme, aux

(1) *Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem,*
Et lassata viris, nondum satiata, recessit.

JUVEN.

yeux de la loi, une pareille union était incestueuse, non-seulement le peuple et le sénat déclarèrent qu'elle était permise à l'empereur, mais ils la lui imposèrent. Agrippine, sœur et maîtresse de Caligula, fille de Germanicus, et par ce motif chérie du peuple, joignait aux mœurs impudiques et à la cruauté de Messaline une volonté virile; aussi la vit-on bientôt se montrer en impératrice. Elle siégeait à côté de César dans les cérémonies publiques, recevait avec lui les rois et les ambassadeurs, rendait la justice. Les enchantements, les oracles, les sortiléges, la jalousie, furent pour elle de nouveaux motifs de supplices.

Son but principal était de faire substituer son propre fils Lucius Domitius Néron à Britannicus, fils de Claude ; elle commença donc par exiler les amis et les partisans de ce jeune prince, et lui donna des espions pour maîtres et pour compagnons ; puis elle mit tout en œuvre pour le rabaisser et faire briller Néron à ses dépens. Enfin elle profita d'un moment de faiblesse pour amener Claude à nommer ce dernier son successeur; puis, craignant qu'il ne vînt à changer d'avis, elle lui servit des champignons empoisonnés, et le médecin fit le reste. Elle l'envoya ainsi parmi les dieux, au nombre desquels Rome l'adora.

54. 14 octobre.

Il avait réuni au royaume du Juif Agrippa la Judée et la Samarie, et remis Mithridate sur le trône d'Ibérie. Il accorda à un autre Mithridate, descendant du roi de Pont, le Bosphore Cimmérien, et rendit à Antiochus la Comagène. La Mauritanie fut soumise sous son règne, et divisée en deux provinces, la Césarienne et la Tingitane; la Bretagne, ou plutôt une petite partie de ce pays, fut désarmée et réduite en province.

CHAPITRE IV.

NÉRON.

Agrippine tint la mort de Claude cachée jusqu'à l'instant désigné comme propice par les Chaldéens. Alors Néron sortit du palais, et se présenta aux cohortes. Quelques-uns s'informèrent de Britannicus ; mais, ce jeune prince étant retenu par sa marâtre dans les appartements de son père, les prétoriens saluèrent Néron empereur, le sénat lui confirma ce titre, les provinces se soumirent.

Sa mère s'était flattée de pouvoir régner despotiquement sous le nom d'un jeune homme de dix-sept ans ; c'était elle qui répondait aux ambassadeurs, écrivait aux rois et aux provinces. Elle assistait derrière un rideau aux délibérations du sénat. Narcisse, resté fidèle à Claude et à Britannicus, fut tué par ses ordres, ainsi que Junius Silanus, proconsul d'Asie, dont quelqu'un avait dit qu'il était plus digne de régner que Néron. Elle eût fait tomber d'autres têtes encore, si elle n'eût été arrêtée par Afranius Burrhus, préfet du prétoire, et par Annéus Sénèque, maître de Néron, le premier pour l'art militaire, le second pour l'éloquence et la morale. Personne ne réussit plus mal que Sénèque dans l'éducation d'un prince, puisque son élève n'apprit de lui que quelques phrases et l'art de déguiser ses vices. Il fut le premier empereur qui employa pour ses discours une plume étrangère ; et celui que Sénèque lui composa à la louange de Claude excita le rire quand il vanta l'habileté et la prudence du César défunt.

A chaque événement l'appareil de légalité qui s'était conservé faisait craindre au prince qu'il ne prît fantaisie au peuple, au sénat, aux tribuns d'exercer leurs droits et de lui ravir un pouvoir toujours nouveau, parce qu'il n'était pas héréditaire. Les empereurs dissimulaient donc jusqu'à ce qu'ils se fussent convaincus que tout se réduisait à de vaines formalités : assurés de l'appui de leurs partisans, ils pouvaient tout oser au milieu de tant d'égoïsme. Néron commença aussi son règne avec douceur, en déclarant qu'il voulait suivre les traces du divin Auguste. Il fit des largesses au peuple et aux sénateurs pauvres. Il abolit ou allégea différents impôts; il laissa son ancienne juridiction au sénat, qui ordonna que les causes seraient plaidées gratuitement, et il dispensa les questeurs désignés de donner des jeux de gladiateurs. Touché des réclamations incessantes contre les fermiers des douanes, il se proposa de les abolir ; et, bien qu'on l'arrêtât dans l'exécution de cette pensée généreuse, il apporta d'utiles réformes dans cette partie de l'administration publique ; il répondait d'ailleurs avec promptitude aux demandes qu'on lui adressait. Il substitua dans les plaidoiries l'interrogatoire aux discours continus, fixa le salaire des avocats, empêcha la falsification des pièces et des testaments. Quand le sénat lui décréta des statues d'or et d'argent, il dit : *Qu'ils attendent donc que je les ai méritées*. Au moment de signer un arrêt de mort, il s'écria : *Je voudrais ne pas savoir écrire* ; et les discours que lui rédigeait Sénèque respiraient la clémence. Mais celui-ci et Burrhus, désireux de conserver le pouvoir et de profiter des li-

béralités de leur élève, lâchaient la bride à ses passions, se contentant de voir conserver au sénat la liberté de discuter les questions importantes et de réprimer les excès des magistrats et des soldats. Il commença donc à courir la nuit, travesti en esclave, dans les tavernes et les mauvais lieux, volant dans les boutiques et attaquant les passants. Son exemple ne tarda pas à trouver des imitateurs, si bien qu'à la nuit close Rome ressemblait à une ville prise d'assaut. Il provoquait de paroles les histrions et ceux qui combattaient dans les jeux; puis, au moment où ils se querellaient et où le peuple faisait foule autour d'eux, il lançait des pierres. Ses banquets offraient une prodigalité inouïe : un de ses hôtes dépensa quatre millions de sesterces (735,239 f.) rien que pour les couronnes ; un autre bien plus encore pour les parfums. Les matrones se plaçaient sur son passage; et, dans les tentes dressées pour lui à Baïes, à Ostie, au pont Milvius, elles se disputaient l'honneur de se prostituer au jeune César.

Agrippine aimait tant Néron, que les astrologues lui ayant prédit qu'il régnerait, mais qu'il en coûterait cher à sa mère, elle répondit : *Qu'il me tue, pourvu qu'il règne!* En effet, elle tarda peu à perdre son ascendant sur son fils, grâce à Sénèque surtout, qu'elle avait mécontenté en disant que la philosophie n'était pas le fait des rois. En se voyant privée de son influence, cette femme ambitieuse, irritée de ce que son fils avait congédié Pallas, le maître de Claude et son amant à elle, laisse éclater sa colère, et menace de favoriser les droits de Britannicus. Alors Néron fait empoisonner ce jeune homme, son rival. Agrippine elle-même est bientôt chassée du palais, et chargée d'accusations, dont on ne manque jamais contre
55. qui tombe dans la disgrâce du prince. Certaine désormais de perdre non-seulement sa puissance, mais jusqu'à sa propre sûreté, elle a recours, pour recouvrer l'un et l'autre, à l'expédient le plus infâme. Elle se présente à son fils au milieu d'une orgie, sous l'aspect le plus séduisant, avec les manières les plus lascives; déjà l'inceste allait être commis, quand Sénèque introduisit Actée, affranchie de Néron, opposant une femme impudique à la plus monstrueuse impudicité.

Cette tentative manquée lui porta le dernier coup. Repoussée par son fils, elle se retira dévorée de rage, tandis que Néron rêvait aux moyens de se débarrasser d'elle. Après avoir tenté par trois fois de l'empoisonner, il l'invita aux jeux de Baïes, et la fit monter sur un vaisseau disposé pour s'ouvrir à un instant donné; mais elle s'échappa à la nage. Il l'accusa donc de trahison pour en

finir, et l'envoya tuer par des sicaires, auxquels elle dit : *Frappez ce ventre, qui a porté Néron.* Le parricide voulut voir le cadavre nu 59.
de sa mère, dont il loua les charmes ou critiqua les imperfections; puis il se fit apporter à boire, en disant que désormais il se sentait réellement le maître de l'empire. Le remords vint pourtant; mais Burrhus et Sénèque s'employèrent à l'apaiser. Celui-ci écrivit au sénat une lettre de justification; celui-là envoya tribuns et centurions presser la main parricide, et féliciter l'empereur de le voir échappé, par la bonté des dieux, à un aussi grand péril. Le sénat décréta des actions de grâces publiques et des commémorations annuelles. Lorsque ensuite Néron retourna à Rome, dont il s'était tenu éloigné par crainte de l'indignation publique, chevaliers, tribuns, sénateurs allèrent en foule à sa rencontre, lui faisant accueil comme pour un triomphe. Néron avait certes le droit de prendre en mépris cette lâche multitude, et de la traiter sans ménagement.

Élevé, dès son enfance, à jouer des instruments, à chanter, à dessiner, à faire des vers, il n'était pas moins jaloux de la gloire d'exceller dans les arts que de celle de commander au monde. Des jeunes gens exercés dans la versification donnaient la dernière main à ses vers et à ses improvisations; puis des chanteurs ambulants allaient les répétant par les rues; et le passant qui refusait son attention ou son cadeau à ces saltimbanques se rendait suspect de haute trahison. Vespasien, qui se laissa aller au sommeil durant une représentation, n'échappa qu'à grand'peine à la mort. Néron se proposait d'écrire une histoire de Rome en vers, et ses flatteurs lui disaient de la faire en quatre cents livres. Comme Annéus Cornutus, stoïcien, objectait que personne ne la lirait : *Mais ton Chrysippe*, reprit un courtisan, *en a bien écrit le double.* — *Oui*, répliqua Cornutus, *mais ils sont utiles à l'humanité.* L'exil le punit de sa franchise.

Sénèque et Burrhus firent enclore un vaste espace dans la vallée du Vatican, et Néron y conduisit un char au milieu des applaudissements de la foule; puis les libéralités et les honneurs qu'il répandit décidèrent des chevaliers de familles illustres et la première noblesse de Rome à rivaliser d'adresse avec lui dans ce genre d'exercice. Il monta aussi sur le théâtre pour y réciter des vers de sa composition; et, afin d'être applaudi convenablement quand il devait chanter devant le peuple, il créa un corps de cinq mille chevaliers, la fleur de la jeunesse romaine (*Augustani*). Des maîtres leur furent donnés pour leur enseigner à modérer les batte-

ments de mains et les éclats de voix, de manière à produire un bruit pareil tantôt au bourdonnement des abeilles, tantôt à une pluie battante, tantôt au son des castagnettes : Burrhus devait appuyer leurs applaudissements avec une cohorte de prétoriens. Plus tard il créa un *phonasque* ou maître de chant, chargé de veiller sur sa voix céleste ; de l'avertir, quand il ne la ménageait pas assez soigneusement ; de lui clore même la bouche, quand dans l'élan de la passion, il ne tenait pas compte de ses avis. Naples le vit paraître sur le théâtre, y réglant son geste et sa voix d'après les principes de l'art. Il se proposait d'aller recueillir des applaudissements en Grèce ; mais, en attendant, il se fit inscrire à Rome au nombre des joueurs d'instruments ; et quand son nom fut tiré au sort, il chanta sur la cithare, que soutenaient devant lui les préfets du prétoire. D'autres fois il figura dans des jeux scéniques donnés par des particuliers ; il fallait seulement que le masque du héros qu'il représentait offrît sa propre ressemblance, et celui de l'héroïne le portrait de sa maîtresse. Il se montra aux regards de Tiridate, roi d'Arménie, guidant un char dans le costume d'Apollon, au milieu des cris d'admiration du peuple, tandis que l'Arsacide étonné s'indignait, tout en l'adorant comme Mithra, des goûts frivoles et de l'extravagante vanité du maître du monde. Enorgueilli de ses succès, il transporta à Rome les jeux de la Grèce, et invita à ces solennités quinquennales les artistes les plus célèbres de l'empire.

Ce n'est donc plus au Capitole, au Forum, au sénat qu'il faut chercher l'ancienne Rome : six cents chevaliers, quatre cents sénateurs, des matrones des premières familles, ne rougissent pas de figurer dans l'arène ; d'autres chantent, jouent de la flûte, ou descendent au rôle de bouffons. C'est là que le monde esclave va contempler les descendants de ses vainqueurs, là qu'un Fabius excite l'hilarité par ses lazzi, que des Mamercus se soufflettent en plein théâtre (1). Le vertueux Thraséas se mêle aux jeux de la jeunesse romaine ; la noble Alia Catulla descend sur la scène, danseuse octogénaire : un chevalier romain chevauche sur un éléphant (2). Les pantomimes, qui ne trouvaient autrefois

(1) *Quid sedet. . . . .*
Planipedes audit Fabios, videre potest qui
Mamercorum alapas.
JUVEN. VI, 189.

(2) *Notissimus eques romanus elephanto insedit.*
SUET. 12.

que des admirateurs isolés, et qu'une police sévère expulsait périodiquement sans pouvoir les empêcher de revenir, se vengeaient de l'ancien mépris, en se faisant suivre sur le théâtre de Rome entière : l'histrion Paris, ami de Néron, qui plus tard l'envoya à la mort par jalousie d'artiste, se fait donner par le prince tous les patriciens pour compagnons, et obtient ainsi le diplôme civique (1).

Cette Rome irrégulière, aux rues étroites et tortueuses, aux vieux édifices, déplaisait à l'artiste couronné; aspirant à la gloire d'en fonder une nouvelle et de lui donner son nom, il y fit mettre le feu. Il commença dans les boutiques des alentours du cirque, vers le mont Célius et le Palatin; et, au lieu de s'employer à l'éteindre, les gardes repoussaient les secours. Des gens apostés alimentaient l'incendie, et l'on vit courir çà et là des esclaves armés de torches. On parvint pourtant à l'éteindre, mais il se ralluma au bout de six jours dans une des maisons de Tigellin. Néron, venu d'Antium en toute hâte, monte sur le théâtre, et en présence de l'incendie, de la désolation générale, il chante sur sa *cithare* la destruction de Troie. Les monuments de l'ancienne religion, échappés même à la torche des Gaulois, et un grand nombre de chefs-d'œuvre, fruit de la conquête, périrent par ce caprice d'artiste. Beaucoup de citoyens perdirent la vie; mais Néron ouvrit aux autres le champ de Mars, les monuments d'Agrippine, ses jardins; il fit construire des abris, distribuer des meubles et des ustensiles, vendre du blé à bas prix : puis il éleva sur les ruines le Palais d'or, merveille d'une magnificence à peine croyable. Le vestibule en était si vaste, qu'il pouvait contenir la statue colossale de Néron, de cent vingt pieds de hauteur; et un triple rang de colonnes y formait un portique d'un mille de longueur. Le jardin renfermait des champs, des vignes, des pâturages, des bois, et un lac entouré d'édifices. Les appartements étalaient à profusion l'or, les pierreries et la nacre. Le plafond des salles à manger était formé de feuilles d'ivoire mobiles, d'où se répandaient des fleurs et des parfums sur les convives. La principale était ronde, et tournait jour et nuit, à l'imitation du mouvement du monde. Les eaux de la mer et de l'Albula alimentaient les bains. Quand Néron entra dans cette demeure splendide, il dit : *Enfin me voici logé en homme !* Pline raconte que ce palais embrassait le tour de l'ancienne cité; et Martial, en décrivant son

Incendie de Rome.

Palais d'or.

(1) TACITE, *Ann.*, XIV, 14, 15, 20; XV, 32. — Suét. *in Ner.* — *Ep.* 100.

immense étendue, dit que toute la ville était contenue dans une maison (1). Les habitations que l'on réédifia alentour furent disposées sur un plan régulier; les rues furent alignées et élargies, les eaux mieux distribuées; partout des portiques s'élevèrent : mais l'indignation publique ne cessait de redemander à l'empereur les maisons paternelles, les biens perdus, et les citoyens victimes du désastre.

Il employa aux travaux les prisonniers épars dans tout l'empire, et durant longtemps ce fut la seule peine infligée aux condamnés. Tous les citoyens durent contribuer aux dépenses. Le sénat fournit dix millions de sesterces par an (1,888,100 fr.), les chevaliers et les commerçants en proportion. Néron espérait trouver au delà des mers les trésors cachés par Didon, lorsqu'elle s'enfuit de Tyr; mais, après des fouilles prolongées, l'imposteur qui lui avait suggéré cette idée se donna la mort. Les déprédations et les assassinats lui fournissaient d'autres ressources. Il disait à chaque magistrat qu'il nommait : *Tu sais ce qui me manque; faisons en sorte que personne ne possède rien qu'il puisse dire à soi*. Il hâta la mort de Domitia, sa tante, pour s'emparer de ses riches domaines; trancha, sur les plus légers soupçons, les jours d'une foule de personnes, et fit grâce à quelques-unes parce que Sénèque lui dit : *Vous aurez beau tuer, vous ne pourrez jamais donner la mort à votre successeur*. Thraséas Pétus prévint d'autres meurtres, en persuadant au sénat de se refuser à de lâches condamnations.

62. Quand Burrhus fut mort, soit de chagrin de s'être déshonoré par sa bassesse, soit empoisonné par l'empereur, auquel déplaisaient ses représentations tardives, il fut remplacé par Fénius Rufus et par l'infâme Tigellin. Votinius, un misérable savetier qui, après s'être immensément enrichi par les délations, avait fini par être admis à la cour, excitait la haine de Néron contre les patriciens, en disant : *Je t'abhorre, parce que tu es sénateur!* Tigellin avait soin que, faute de confiscations, les trésors ne manquassent pas aux fêtes obscènes qu'il lui préparait. Il fit équiper pour une de ces orgies un navire éclatant d'or et d'ivoire que l'on vit voguer sur le lac d'Agrippa, remorqué par des embarcations presque aussi splendides, ayant pour rameurs de jeunes et beaux garçons, classés selon leur degré d'infamie. Là était réuni tout ce que le monde avait pu fournir de plus rare; des pavillons étaient dressés sur

(1) PLINE, XXXIII, 3. — MARTIAL, *de Spectac.*, 2.

le rivage ; et, en présence de courtisanes nues, les dames romaines se prostituaient en foule.

Tigellin, qui savait se rendre agréable à son maître en multipliant les assassinats, accusa d'adultère Octavie, femme de Néron. Bien que des preuves sans nombre établissent son innocence, elle fut exilée : puis, comme le peuple murmurait du traitement que l'on faisait subir à la fille des Césars, Néron la rappela ; mais bientôt il lui imputa un crime d'État ; et, l'ayant reléguée dans l'île Pandataria, il l'y fit égorger à vingt ans. Le sénat rendit grâces aux dieux comme à l'époque du meurtre de Pallas, de Doryphore et d'autres affranchis, et Poppée triompha. Poppée, aussi instruite que belle et habile dans l'art de plaire, à qui cinq cents ânesses fournissaient à toute heure le lait nécessaire à ses bains, et qui changeait d'amants et d'époux, non selon son cœur, mais au gré de son ambition, sut captiver l'empereur. 62.

Les guerres qui avaient éclaté en Orient et en Occident n'arrachèrent pas Néron de ses bras ; il ne continua pas moins de se livrer à ses infâmes plaisirs.

Depuis qu'il ne s'agissait plus de conquêtes, la mission de l'armée était de conserver et de garantir. Sous Tibère, la Germanie avait remué plus d'une fois ; mais les divisions de ses chefs servirent mieux Rome que le glaive n'aurait pu le faire. Arminius fut tué. Maroboduus qui, plus que Pyrrhus, avait inspiré de craintes sérieuses, s'attira la haine des siens pour avoir pris le titre de roi ; il demanda la protection de Tibère, et vécut dix ans à Rome dans un exil sans honneur. La politique du prince rétablit également la paix dans la Thrace, dont le roi, mandé à Rome pour se justifier, fut d'abord exilé, puis mis à mort. Guerres.

En Afrique, les Numides et d'autres peuples du désert se soulevèrent sous la conduite de Tacfarinas, et furent dispersés par Furius Camille. Blæsus les vainquit une seconde fois, après une défaite des Romains, et fut le dernier qui obtint le titre d'*imperator*.

L'Orient était bouleversé par les dissensions qu'y avait semées la politique romaine, et que désormais il était important de calmer. Tibère, se souvenant que, lors de son séjour à Rhodes, Archélaüs, roi de Cappadoce, avait refusé de lui rendre hommage, le chassa de son royaume. Mandé à Rome, Archélaüs n'échappa à la mort qu'en feignant la démence, et la Cappadoce fut réunie à l'empire.

La Comagène et la Cilicie, la Syrie et la Judée, étaient en proie à des agitations sans but. Bientôt la Gaule et la Frise se soulevèrent; les Daces prirent les armes, les Parthes occupèrent l'Arménie. Mais l'empereur, qui s'était signalé dans les camps, non-seulement s'en tenait éloigné, mais plongé dans les voluptés infâmes de Caprée, il demeurait insensible à la honte du nom romain.

Claude avait ajouté au royaume d'Agrippa la Judée et la Samarie, rendu l'Ibérie à Mithridate, accordé le Bosphore Cimmérien à un autre prince du même nom, descendant du grand Mithridate, et restitué la Comagène à Antiochus. La Mauritanie fut soumise et divisée en deux provinces, la Césarienne et la Tingitane. La Bretagne, ou du moins une petite partie de cette île, fut désarmée et réduite en province. Rome ne détruisait pas les nationalités; c'était à titre de privilége qu'elle accordait aux vaincus ses lois, ses coutumes et jusqu'à sa langue. Il lui était plus facile de dominer sur les clans et sur les tribus que sur la nation qu'elle laissa subsister parmi les Gaulois; sans abattre les chefs, elle les gagnait, et les transformait par les mœurs et le droit romain.

Bretagne. La Bretagne romaine était devenue un foyer d'intrigues et de séditions pour le reste de l'île; ceux qui conservaient quelques sentiments généreux s'enfuyaient dans les montagnes, d'où ils
50. tombaient sur les Romains. Du vivant de Claude, ils avaient fait irruption sur les terres romaines; mais Ostorius Scapula avait taillé l'ennemi en pièces, et garni de forts les rives de la Saverne; puis, s'étant avancé jusqu'à la mer d'Irlande, il fonda une colonie à Camulodunum. Caractacus, chef des Silures, nation des plus belliqueuses parmi les Bretons, ne pouvant se plier au joug, appela autour de lui tous les amis de l'indépendance; mais il fut vaincu, puis trahi, et conduit avec sa famille à Rome, où Claude lui rendit la liberté en lui accordant une existence honorable. Comme on lui demandait ce qu'il pensait de Rome, il répondit qu'il s'étonnait de voir les possesseurs de tant de beaux palais envier les pauvres cabanes des Bretons. Castimandua, reine des Brigantes, qui avait trahi Caractacus, s'aliéna les peuples par son insolence; ils s'armèrent pour se venger d'elle et des Romains; dix ans
51 61. de combats suivirent ce soulèvement, et il fallut appliquer à la Bretagne, comme à la Gaule, la loi qui abolissait les druides. Leurs sectateurs avaient pour principal établissement l'île de Mona (*Anglesey*), qui renfermait la grande école sacerdotale,

Mais Suétonius Paulinus vint les y attaquer, les écrasa, et construisit 59.
des forts où il laissa des garnisons. Cependant un intendant ayant révoqué les dons accordés par Claude à la province, et Sénèque ayant réclamé tout à coup la restitution de quarante millions de sesterces (7,352,405 fr.) qu'il lui avait prêtés à un intérêt énorme, des troubles se manifestèrent dans la Bretagne ; puis des traitements odieux envers la veuve de Prasutagus, roi des Icènes, firent éclater ouvertement la révolte. Le roi breton, dans l'espoir de rendre Néron favorable à ses deux filles, avait partagé tout son héritage entre elles et lui ; mais l'empereur envoya pour recueillir sa part de la succession des centurions et des esclaves, qui non-seulement saccagèrent le palais, mais battirent Baodicée, la veuve du prince mort, violèrent ses filles, dépouillèrent les principaux habitants, et prétendirent que le royaume entier devait être abandonné à Néron. Le peuple, indigné, obéissant d'ailleurs aux instigations des druides et des prêtresses, dévasta la colonie de Camulodunum, détruisit le temple de Claude, tua tout ce qui lui résista et tous ceux qu'il put atteindre. Suétonius Paulinus, se voyant dans l'impossibilité de défendre Londinum (*Londres*), ville d'un commerce actif, réunit à ses troupes ce qu'elle contenait d'hommes valides, et abandonna les femmes, les vieillards et les enfants. Tous furent massacrés au milieu de la ville en ruines par les Bretons furieux, avec tous les outrages que peut suggérer une vengeance qui frappe soixante-dix mille victimes.

Si les Bretons avaient continué à détruire ainsi et à affamer les Romains, ils les auraient immanquablement chassés de l'île ; mais, se confiant dans leurs succès, ils acceptèrent une bataille. Baodicée, reine, prêtresse et général, parcourut les rangs sur son char : elle avait la taille haute, l'air farouche, le regard formidable ; son épaisse chevelure la couvrait à moitié ; son bras était chargé d'une pique et d'un large bouclier ; elle excitait partout l'enthousiasme. Mais ce n'était pas assez d'une pareille femme ; la discipline l'emporta, et les Romains, dont la perte fut à peine de quatre cents hommes, massacrèrent quatre-vingt mille Bretons. La reine s'empoisonna, pour ne pas survivre à sa défaite.

Alors les vainqueurs poursuivent avec le fer et le feu les tribus révoltées, qui, réduites aux dernières extrémités, combattent encore pour l'indépendance, jusqu'à ce qu'elles tombent dans un épuisement total. C'est ce que les Romains appelaient la paix. Pour
accoutumer les indigènes à la soumission, on bâtit dans leur pays, 62.

d'après le conseil d'Agricola, des palais, des places publiques; on instruisit les enfants, « et l'on donna le nom de civilisation à ce qui fait partie de la servitude. »

Germanie. En Germanie, les Romains, fidèles à leur politique, avaient continué à exciter la discorde entre les pays voisins. Les Chérusques, autrefois puissants, et que les dissensions civiles avaient affaiblis au temps du grand Arminius, se trouvèrent réduits à
47. demander un roi à l'empereur Claude; l'Italie leur en fournit un : ce fut le petit-fils d'Arminius; mais il avait reçu une éducation romaine. Aussi ne purent-ils le supporter longtemps, et il eut beaucoup de peine à les dompter, avec l'appui des Romains, en fomentant les rivalités fraternelles. Un soulèvement des Chauces avait été réprimé par Corbulon, qui, arrêté par Claude au milieu
50. de ses victoires, s'écria : *Heureux les anciens généraux de Rome!* L. Pomponius repoussa une incursion des Cattes; puis les divers commandants romains s'appliquèrent à maintenir la tranquillité et à renforcer les postes militaires. Paulinus Pompée termina la digue commencée par Drusus soixante-trois ans auparavant, pour contenir le Rhin. L. Véter conçut le projet de réunir la Moselle et la Saône, afin de mettre la Méditerranée en communication avec l'Océan; mais il y renonça, pour ne pas exciter la jalousie de Néron. Les Frisons, de l'autre côté du Rhin, qui s'étaient révoltés sous Tibère (28), par suite de l'avarice de ses agents, et avaient défait les Romains, osèrent se rapprocher du fleuve; mais ils furent repoussés. Il en fut de même des Ansiba-
53-58. riens, bien qu'ils fussent appuyés par les Bructères, les Tenctères et d'autres peuples.

Gaule. Pour reprendre les événements de la Gaule au point où nous les avons laissés, il faut remonter au règne d'Auguste. Il l'avait trouvée résignée, mais non pas tranquille. Après y avoir étouffé les révoltes, il la façonna à la romaine; il ordonna le recensement du peuple, qu'il désarma, et celui des propriétés. Des écoles s'ouvrirent par ses ordres dans Augustodunum (*Autun*), pour enseigner la langue, les lois et les sciences des Romains. Marseille devint un centre de lumières, ainsi que Toulouse, Arles, Vienne, où les lettres grecques et latines avaient fait pénétrer la civilisation romaine.

Mais les druides s'opposaient à la fusion des vainqueurs et des vaincus; car bien qu'ils eussent perdu l'autorité politique, ils conservaient beaucoup d'influence sur les mœurs et sur les doctrines.

Auguste, n'osant les attaquer ouvertement, se contenta d'interdire leur culte aux Gaulois citoyens romains, comme contraire aux croyances latines. Il voulut qu'au lieu de consommer les sacrifices humains, on se bornât à faire des blessures aux sectateurs fanatiques de ces prêtres. Il donna ensuite pour rival à leur culte le polythéisme gaulois, amalgamé avec celui de Rome, dédia un temple à Kirk, personnification du vent qui souffle par rafales dans la Narbonnaise, et en régla le cérémonial; puis il se laissa ériger des autels comme génie, et bientôt après comme dieu. La haute classe accepta la religion officielle, qui promettait la faveur du maître sans violenter les consciences : on éleva donc des temples mixtes à Mars-Camulus, à Diane-Ardwina, à Belien-Apollon, à Mercure-Teutatès, à Belisana-Minerve, et les simulacres de ces dieux mixtes offrirent des aspects monstrueux. Mais d'un autre côté le vulgaire s'attachait plus étroitement au druidisme, qui entretenait l'esprit de nationalité et la haine pour l'étranger; le fanatisme rendit quelque vigueur à cette religion expirante.

La Gaule eut beaucoup à souffrir sous Tibère. Julius Florus, du pays des Trévires, et l'Éduen Julius Sacrovir, la firent soulever; mais le premier, ayant échoué au nord (21), se tua. Au centre, Sacrovir (1) distribua des armes aux jeunes gens, qu'il enrôla comme soldats et comme otages, et soutint la lutte avec succès; mais ses troupes indisciplinées ayant fini par être taillées en pièces, il se brûla avec le reste de ses compagnons.

Claude, se croyant assez fort pour porter le dernier coup au druidisme, proscrivit les prêtres de ce culte, qui se réfugièrent dans la Bretagne, et prononça la peine de mort contre quiconque porterait leurs symboles ou leurs amulettes. En retour, il assimila ces provinces à l'Italie en permettant aux Gaulois d'entrer au sénat et de parvenir aux charges, au grand scandale de l'ancienne aristocratie.

La Gaule fournit d'ailleurs à Rome des hommes illustres, comme P. Térentius Varron, de Narbonne, qui du temps de César composa un poëme épique sur la lutte des Séquanes avec les Éduens, et sur la guerre d'Arioviste; Cornélius Gallus, Trogue Pompée et Pétrone. Les Gaulois se rendaient à Rome pour y dépenser leur argent, et ils s'y livraient à la brigue pour s'élever

(1) Nous pensons que *sacer vir* n'est que la traduction de *druide*, et que ce fut par ce titre latinisé qu'on désigna le chef gaulois.

dans l'armée ou dans les emplois. Dans le nombre, Vosiénus de Narbonne et Domitius Afer de Némausus (*Nîmes*) méritent à des titres différents une mention de l'histoire. Le premier, unissant le courage civil à un esprit étendu, osa désapprouver Tibère, et périt relégué dans les îles Baléares; l'autre se distingua à la tête de ces orateurs vendus qui dispensaient les tyrans de la honte en excusant leurs crimes; délateur sous Tibère, Caligula et Néron, il finit tranquillement ses jours.

Parthes. L'empire des Parthes, né de la conquête, conserva dans tous les temps l'empreinte de son origine. Délivré de la crainte de Germanicus, Artaban, leur roi, avait opprimé ses sujets; insultant à la vieillesse de Tibère, il envahit l'Arménie, sur laquelle il prétendait, comme successeur de Cyrus et d'Alexandre, avoir des droits qu'il soutint par des victoires. Les Parthes envoyèrent demander à Tibère un Arsacide pour l'opposer au tyran. Tibère appuya donc Phraate; puis, lorsqu'il fut mort, Tiridate, qui reçut dans Ctésiphon le diadème royal des mains du suréna: mais, au lieu de parcourir ses provinces et de s'y faire des partisans, il perdit un temps précieux, et quelques-uns des grands qu'il s'aliéna relevèrent le monarque fugitif. Artaban, ayant donc recouvré soudain le trône, défia de nouveau Tibère; puis les heureux commencements du règne de Caligula le déterminèrent à traiter: il repassa l'Euphrate, et donna son propre fils en otage.

44. A sa mort, il aurait dû avoir pour successeur un autre Artaban; mais Gotarse, son frère, l'égorgea ainsi que sa femme et ses fils. Devenu odieux à ses sujets, le meurtrier fut lui-même détrôné par Vardane, qui, étendant ses conquêtes, occupa Séleucie, menaça l'Arménie, et poussa ses victoires jusqu'au Sind, qui séparait les Daïens des Ériens. Mais enorgueilli par ses succès, il opprima ses sujets et fut tué dans une partie de chasse. De graves désordres suivirent, fomentés probablement par les Romains; à la faveur de ces troubles, Gotarse recouvra la couronne; mais ses débauches et ses cruautés décidèrent les Parthes à envoyer des dé-
49. putés à l'empereur Claude pour obtenir qu'il leur rendît un prince du sang de Phraate, alors en otage à Rome.

Claude, comme on le pense bien, fut fier d'avoir à donner un roi à un peuple qu'Auguste n'avait pu dompter. Il rendit aux Parthes Méherdate, auquel il donna même des troupes; et celui-ci, appuyé par Abgar, roi d'Édesse, pénétra par des chemins difficiles dans l'Arménie, et prit en passant plusieurs villes,

entre autres Ninive et Arbelles. Mais, une fois en présence de l'ennemi, Abgar abandonna Méherdate, qui, ayant engagé la bataille, fut vaincu et fait prisonnier; on lui coupa les oreilles, et, pour insulter à l'empire romain, on lui laissa la vie. Gotarse étant mort peu de temps après, le trône fut occupé par Vononès, gouverneur de la Médie, qui le transmit, après un règne court et sans gloire, à son fils Vologèse.

Ces changements rapides encouragèrent Mithridate à recouvrer 41.
l'Arménie, que lui avait enlevée Caïus; ce qu'il fit avec quelques troupes fournies par Claude et à l'aide des Ibères. Le roi Cotys, près duquel s'étaient réunis plusieurs illustres exilés, aurait pu résister dans la petite Arménie; mais, cédant à une lettre de Claude, il se jeta aux pieds de Mithridate, qui le traita avec une rigueur que rien ne justifiait.

Peu d'années après, Pharasmane, roi d'Ibérie, frère de Mithridate, craignant l'ambition de Rhadamisthe, son fils, lui suggéra le désir de conquérir l'Arménie. Mithridate, attaqué à l'improviste, et abandonné par la principale noblesse, se renferma dans Garuéa, place bien fortifiée; mais la garnison, qui était romaine, se laissa corrompre et le livra. Rhadamisthe accueillit avec respect son prisonnier, qu'il embrassa; puis, s'étant rendus ensemble dans un bois sacré, les deux princes, se tenant la main, s'apprêtaient, en signe d'alliance, à faire couler en même temps leur sang d'une incision au pouce, lorsque tout à coup un des seigneurs de la suite de Rhadamisthe, feignant de se laisser tomber, renverse Mithridate, qui est saisi, enchaîné et exposé à toute sorte d'outrages. Rhadamisthe finit par le faire périr ainsi que ses fils.

Rome voyait avec joie ces princes s'égorger entre eux : aussi se bornait-elle à quelques froides protestations, à quelques mouvements de troupes, afin de ne pas irriter le vainqueur, devenu puissant. Rhadamisthe fit peser sur l'Arménie, qu'il rançonnait, un joug si insupportable qu'elle se souleva ; et il eut la plus grande peine à se sauver à cheval, emportant en croupe Zénobie, sa femme. Elle était enceinte, et la fatigue d'une marche pareille lui devint bientôt intolérable. Elle pria alors Rhadamisthe de la tuer, pour l'arracher à la honte : il la perça de son épée, la jeta dans l'Araxe, et se retira près de Pharasmane, son père.

Zénobie n'était pas morte ; elle fut sauvée par des bergers et conduite à Artaxate, où elle fut traitée en reine par Tiridate, qui, après une longue lutte contre Rhadamisthe, occupa le trône d'Arménie sous la protection romaine. Vologèse, roi des Parthes et

54. frère de Tiridate, trouvant cette protection dure et honteuse, envahit le royaume; mais Néron ou plutôt ses ministres ayant ordonné aux légions d'Orient de se rapprocher de l'Arménie, et aux rois alliés de porter leurs armées sur les frontières des Parthes, Vologèse fut forcé d'évacuer le pays.

Dans la prévoyance que le feu, qui n'était qu'assoupi, ne tarderait pas à se ranimer, on désigna Corbulon pour commander dans ces contrées. Brave, expérimenté et doué de ces avantages extérieurs si utiles à un général, il commença par rendre Vologèse plus circonspect; puis, ayant rétabli dans l'armée l'ancienne discipline, il entreprit la guerre, s'empara d'Artaxate, capitale de l'Arménie, et l'incendia, dans l'impossibilité où il se voyait de la défendre. Il marcha ensuite sur Tigranocerte; et comme les habitants des environs s'étaient réfugiés dans des grottes avec ce qu'ils avaient de plus précieux, il y fit allumer des feux dont la fumée les suffoqua.

Maître de toute l'Arménie, il la rendit à Tigrane, descendant des anciens rois-prêtres de la Cappadoce; mais quand la discorde eut éclaté entre Corbulon et Césennius Pétus, envoyé pour commander la moitié de l'armée, Vologèse reprit l'avantage, défit Pétus et continua de triompher jusqu'au moment où Corbulon eut recouvré son ancienne autorité. Alors le général romain le mit en déroute, et dicta les conditions de la paix, en enjoignant à Tiridate de se rendre à Rome pour y recevoir le diadème des mains de Néron.

Tiridate à Rome. Ce prince arriva à Naples avec sa famille, trois mille cavaliers et un certain nombre de mages, et de là il s'achemina vers Rome avec Néron. L'empereur lui fit un accueil plein de magnificence, et lui posa la couronne sur la tête, vêtu en triomphateur. Il l'indemnisa des frais du voyage, dépensa pour lui huit cent mille sesterces par jour (147,047 f.), et lui fournit des ouvriers et des architectes pour reconstruire Artaxate.

Si ces victoires, auxquelles Néron n'avait contribué en rien, éblouissaient un moment le peuple, elles ne diminuaient pas la Conjuration. haine que le tyran inspirait. Une conjuration fut ourdie par Pison pour le tuer dans le Palais d'or; mais elle fut découverte, et les premiers arrêtés dénoncèrent les autres. Ce fut alors un massacre général dans Rome. Les Germains que l'empereur soudoyait pour la garde de sa personne se répandirent dans les campagnes, à la recherche des personnes accusées de complicité, ou de celles qui

avaient encouru la haine de Tigellin et de Poppée. Parmi les premières était le poëte Lucain, qui s'était aliéné Néron, d'abord son ami, un jour qu'il s'endormit à la lecture de ses vers; il se fit ouvrir les veines, et mourut en récitant un fragment de sa *Pharsale*. Sénèque fut du nombre des victimes : dépouillé de toute autorité par les intrigues des nouveaux favoris, il n'avait pas su secouer la chaîne pesante de la cour, même après l'avoir vue souillée de tant d'infamies : il finit avec courage une vie trop en désaccord avec ses doctrines. 61.

Une affranchie, Épicharis, garda au milieu des tortures un silence intrépide, jusqu'à ce qu'elle parvînt à s'étrangler. Sabrius Flavius, tribun militaire, répondit à l'empereur, qui lui demandait pourquoi il avait failli à son serment : *Aucun soldat ne te fut plus fidèle que moi, tant que tu le méritas; je t'ai pris en haine du jour où je t'ai vu assassin de ta mère et de ta femme, cocher, histrion, incendiaire.* Ces reproches furent plus sensibles à Néron que toute la conjuration. Sulpicius Aper répondit à la même question : *Parce je ne connaissais pas d'autre remède à tes crimes.* Le consul Vestinus, que Néron haïssait, mais qui n'était accusé par personne, après avoir rempli les fonctions de sa charge, était à table, où il avait réuni plusieurs amis, quand on vient lui annoncer qu'un tribun le demandait; il sort, et aussitôt il est renfermé dans une chambre; on lui ouvre les veines sans qu'il pousse un gémissement, et ses convives ne peuvent se retirer qu'à une heure avancée de la nuit. Fénius Rufus, un des conjurés, se mit lui-même à la recherche de ses complices; mais dénoncé à son tour, il joignit la lâcheté à l'infamie. Nous nous abstenons d'énumérer tant d'autres victimes dont la condamnation enveloppa souvent leurs parents, leurs enfants, les précepteurs, les esclaves même. Cependant les temples retentissaient d'hymnes en actions de grâces, et les plus proches parents des condamnés s'empressaient d'orner de fleurs leurs maisons, et de baiser la main de Néron, qui ne se montra pas moins prodigue de récompenses que de supplices.

Quelque temps après, Poppée fut tuée par ce monstre brutal, 66.
qui lui donna un coup de pied lorsqu'elle était enceinte. Il s'en repentit pourtant, fit embaumer son corps, la proclama déesse, et voulut qu'on brûlât en son honneur autant de parfums que l'Arabie pouvait en fournir en un an; puis de nouveaux crimes lui firent oublier celui-là.

Le sénateur Thraséas Pétus était resté comme un vivant repro-

che pour tant d'odieuses perversités, et avait su garder un silence improbateur au milieu de ce concert général de louanges. Il était sorti de la curie quand le sénat délibéra pour disculper l'assassinat d'Agrippine. Il n'assista point aux funérailles de Poppée, n'applaudit point aux bouffonneries impériales; son opposition était, en un mot, celle que tout honnête homme peut faire sous un mauvais gouvernement. Le peuple et les provinces le révéraient. Quand il se vit accusé, il exhorta Arria, sa femme, à vivre pour leurs enfants; et s'étant fait ouvrir les veines, il fit appeler le questeur qui lui avait apporté sa sentence, pour qu'il le vît mourir : *Car,* disait-il, *nous sommes dans un siècle où il importe de nous fortifier par de grands exemples.*

Il semblait que la nature se plût à joindre ses fléaux à tant d'horreurs. Des ouragans désolèrent la Campanie; Lyon, la ville la plus importante de la Gaule, fut la proie d'un incendie; la peste fit périr trente mille personnes dans Rome. Divers prodiges, et notamment l'apparition d'une comète, épouvantèrent Néron. Comme il entendait dire qu'il fallait en pareil cas détourner la sinistre influence par quelque grand massacre, il se proposait d'égorger tous les sénateurs et de conférer les provinces et le commandement des armées à des chevaliers et à des affranchis. Il suspendit le coup médité, pour courir après de nouveaux triomphes; et partit pour la Grèce, afin d'y faire assaut de talent avec les meilleurs joueurs de cithare. Il y arriva accompagné d'un cortége magnifique, et d'une armée assez nombreuse pour vaincre tout l'Orient. Là on le vit monter sur les théâtres, disputer dans l'arène le prix de la course. Il redoutait singulièrement la critique des habitants de l'Élide, et attendait humblement leurs décisions. La jalousie le poussa à faire jeter dans les cloaques plusieurs statues d'anciens athlètes, et malheur à ceux dont le talent faisait ombrage à sa vanité. Il prit part, comme acteur, à tous les jeux, si ce n'est à Sparte, dont semblait le repousser le souvenir de Lycurgue, et à Athènes, où s'élevait le temple des Furies vengeresses du parricide. Mécontent des réponses de la Pythie, il fit enlever du temple de Delphes cinq cents statues, confisqua le territoire sacré de Cirrha, et conçut la pensée de détruire l'oracle, en massacrant les prêtres gardiens de l'antre d'où s'exhalait le souffle inspirateur. Il triompha à Corinthe avec les attributs d'Hercule, et, s'étant proposé de percer l'isthme, il y travaillait lui-même avec une bêche en or.

Après avoir laissé en Grèce plus de ruines que Xerxès, il voulut le dépasser aussi par la corruption. Lui qui, travesti en taureau,

n'avait pas eu honte de courir ainsi par les rues pour y violer la pudeur et la nature; lui qui avait déjà épousé publiquement un certain Pythagore avec les cérémonies civiles et sacrées en usage chez les Romains, sans oublier les pièces d'argent des augures, les torches nuptiales et le lit préparé, il voulut alors célébrer son mariage avec un nommé Sporus. Il le fit habiller en impératrice, et le conduisit en litière dans les assemblées, paré du voile nuptial. En récompense des applaudissements reçus et de tant de lâches bassesses, il accorda à la Grèce la liberté : mais que signifiait un pareil don au milieu d'une telle dépravation, et à quoi pouvait-il servir sous un tel homme?

Les meurtres n'en continuèrent pas moins. Néron avait emmené avec lui un grand nombre de personnages distingués qui lui étaient suspects; il les fit égorger en route. Corbulon, le plus vaillant de ses généraux, modèle de désintéressement et de modestie, d'une fidélité si grande envers le tyran, que Tiridate le félicita d'avoir un si bon esclave; Corbulon reçut aussi l'ordre de mourir, et il se perça de son épée en s'écriant : *Je l'ai mérité!* Il fit tuer ou condamna beaucoup de personnes, seulement parce que leurs préceptes ou leurs exemples étaient défavorables à la tyrannie. Cependant les sourdes rumeurs qui s'élevaient de l'Italie indignée le forcèrent à s'embarquer en hâte pour Rome; ses trésors s'étant perdus en mer, il s'écria : *Le poison m'en aura bientôt rendu d'autres!* Il fit son entrée sur le char triomphal d'Auguste, en étalant aux regards mille huit cents couronnes d'or remportées sur les théâtres; et le sénat lui décréta des fêtes si nombreuses, que le cours d'une année n'eût pas suffi pour les célébrer toutes. Un sénateur osa donc proposer de laisser quelques jours d'intervalle au peuple pour vaquer à ses occupations.

Si la force militaire rendait de pareils excès possibles, elle seule aussi pouvait y mettre un terme. C. Julius Vindex, issu des anciens rois de l'Aquitaine, et alors vice-préteur dans la Gaule celtique, leva contre Néron l'étendard de la révolte. Les tribus gauloises, épuisées par les exacteurs, répondirent à son appel, et cent mille hommes se réunirent à lui pour offrir l'empire à Sulpicius Galba, gouverneur de l'Espagne, parent de l'impératrice Livie; c'était un personnage considérable par ses richesses, son habileté, ses victoires. Il accepta la tâche de renverser le tyran, comme lieutenant du sénat et du peuple romain, et s'entoura d'un conseil 68. Avril.
d'hommes honorables.

Néron apprend à Naples ce soulèvement, et n'interrompt pas

même les jeux du gymnase. Seulement il s'indigne lorsqu'on lui dit que Vindex l'a traité de mauvais cithariste, et commande aux sénateurs de le venger. Cependant il se rend à Rome ; et, en voyant sur sa route un monument sur lequel était sculpté un soldat gaulois abattu par un cavalier romain, il en conçoit un favorable augure et prend courage. Comme il n'ose toutefois se présenter au peuple ou au sénat, il réunit et écoute quelques personnes de marque ; puis il passe la journée à leur montrer de nouvelles orgues hydrauliques dont il voulait faire l'épreuve sur le théâtre, *si Vindex me le permet,* ajoutait-il.

Passant tour à tour d'un lâche découragement à d'insouciants plaisirs ou à des projets de vengeance, selon les nouvelles qui lui parvenaient, il dut pourtant se disposer à marcher contre les re-
68. belles. La plupart des provinces avaient pris parti pour Vindex, qui aurait pu se faire empereur, si L. Virginius Rufus, délégué dans la haute Germanie, simple chevalier, mais jouissant d'une haute considération, n'avait déclaré qu'il empêcherait que l'empire fût déféré autrement que par le vœu des sénateurs et des citoyens. Il s'avança donc contre Vindex, qui, vaincu, se perça de son épée. L'armée victorieuse déclara la déchéance de Néron, et offrit l'empire à Rufus, qui le refusa. L'incertitude et la confusion étaient au comble.

Néron sur ces entrefaites préparait son armée ; mais son premier soin avait été de faire emporter ses instruments de musique, et d'habiller en Amazones les courtisanes qui devaient le suivre. Il y avait en ce moment une grande disette de vivres à Rome. On attendait des blés d'Égypte : les navires arrivent ; mais, au lieu d'apporter du blé, c'est de sable pour les gladiateurs et les lutteurs qu'est composé leur chargement. Alors le peuple, saisi de fureur, abat les statues de Néron, lui refuse tous secours ; les prétoriens eux-mêmes désertent ; ses gardes lui enlèvent jusqu'aux couvertures de son lit, et une petite boîte de poisons préparés par cette Locuste qui, par son ordre, avait fait périr tant de victimes. Dans cet abandon général, tantôt il songe à passer dans la Gaule, et, au lieu de combattre, à se jeter aux genoux des soldats, en leur adressant des paroles de désespoir pour se les rendre propices ; tantôt il pense à fuir chez les Parthes, ou bien à monter à la tribune, et à faire usage, pour attendrir le peuple, de l'éloquence que Sénèque lui a enseignée. Il faisait proposer à ses rivaux de lui accorder la préfecture de l'Égypte, ou du moins de le laisser partir, certain qu'il était de faire fortune à l'aide de ses talents en

musique. Insulté au théâtre, maudit de tous, cet homme qui avait versé tant de sang, n'avait pas le courage (vertu si commune alors) de répandre le sien. Il demanda qu'on lui rendit le service de le tuer, et personne ne voulut s'y prêter. Il courut vers le Tibre pour s'y jeter; puis, il se dirigea vers la maison de plaisance de l'affranchi Phaon, monté sur un mauvais cheval, suivi de quelques serviteurs, tremblant de frayeur à chaque pas. Là, il exhorta les assistants à se soustraire par la mort aux outrages qui les attendaient; et, tout en faisant creuser sa fosse, il répétait : *Quel grand artiste le monde va perdre!* Lâche jusqu'au dernier moment, ce ne fut qu'en entendant accourir au galop les satellites qu'envoyait le sénat pour le conduire aux Gémonies, qu'il enfonça le poignard dans sa poitrine, après avoir fait le malheur du monde durant treize ans et huit mois (1).

68.

Mort de Néron. 11 juin.

CHAPITRE V.

MOEURS.

L'astucieux Auguste avait donc eu pour successeur Tibère, fange pétrie de sang (2). A Tibère succède un jeune homme atteint d'une folie furieuse; à celui-ci, un imbécile sanguinaire, cir-

(1) Un certain Turnus composa contre Néron une satire dont il nous reste un fragment :

Ergo famem nostram, aut epulis infusa venena,
Et populum exsanguem, pinguesque in funus amicos,
Et molle imperii senium sub nomine pacis,
Et quodcumque illis nunc aurea dicitur ætas,
Marmoreæque canent lacrymosa incendia Romæ,
Ut formosum aliquid, nigræque solatia noctis,
Ergo re bene gesta, et leto matris ovantem,
Maternisque canent, cupidum concurre Diris. . . .
Sæva canent, obscæna canent, fœdosque hymenæos
Uxoris pueri, Veneris monumenta nefandæ.
Nil Musas cecinisse pudet, nec nominis olim
Virginei, famæque juvat meminisse prioris.
. . . . *Jamque impia ponere templa*
Sacrilegasque audent aras, cœloque repulsos
Quondam terrigenas superis imponere regnis. . . . . .

(2) Πηλὸν αἵματι πεφύρμενον.

convenu par des affranchis et par des courtisanes éhontées. Enfin, un jeune homme, élève du philosophe le plus en renom, parvient à l'empire à la fleur de l'âge : on le croirait destiné à réparer les maux et la honte des règnes précédents; loin de répondre à ces espérances, il réunit tous les vices de ses prédécesseurs, et pousse plus loin encore la débauche et l'atrocité. Il étale publiquement les infamies que Tibère cachait dans les rochers de Caprée; il emploie ouvertement le poison, il incendie, il tue précepteur, femme, amante, mère; et, à chaque barbarie nouvelle, peuple, chevaliers, sénateurs, lui décrètent de nouvelles actions de grâces; à chaque bassesse dont il se souille, ils s'empressent de descendre plus bas encore en s'humiliant devant lui.

Comment Rome en était-elle venue à supporter pour maîtres un fou, un imbécile, un monstre, un tyran?

Politique. Si l'unité de la force embrassait dans un cercle de fer les provinces de l'empire, elle laissait à l'intérieur tous les liens se relâcher dans un égoïsme universel. L'isolement où la méfiance tenait chacun, avait rompu tous les liens politiques, moraux et religieux. Le sénat, bien qu'il ne représentât plus rien, retirait dédaigneusement du peuple sa main protectrice : les prétoriens voulaient tyranniser; et, pourvu qu'ils en eussent le moyen, pourvu qu'ils trouvassent une augmentation de solde et un allégement dans le service, peu leur importait d'être les exécuteurs de la tyrannie. La plèbe, qui haïssait les patriciens et s'en défiait, voyait avec joie son tribun sévir contre les descendants de ceux dont les pères l'avaient tenue sous le joug et affamée. Au dehors, Grecs ou Gaulois n'avaient aucune sympathie pour les Romains; les Romains n'avaient nulle pitié de la Germanie opprimée, livrée aux meurtres et aux concussions. Cependant jusqu'à Pison vous ne trouvez aucune tentative de conjuration. Pison lui-même conspire par ambition, non dans le désir de rétablir la république, vœu continuel et impuissant de tous les cœurs généreux. Mais ce regret du passé n'existait que chez les esprits élevés; le peuple restait impassible, et il était content lorsqu'on lui donnait de temps en temps, avec les combats de gladiateurs, le spectacle de quelques nobles têtes abattues. Les soldats n'élevèrent pas non plus une seule fois la voix contre les Jules : soumis encore à l'ancienne discipline, ils confondaient la fidélité au drapeau avec celle qu'ils devaient à l'empereur. Ce ne fut qu'après la chute de cette famille qu'ils se crurent maîtres d'offrir l'empire à qui bon leur semblait.

A quoi bon, en effet, risquer un mouvement, quand on ignore si l'on sera soutenu? Caligula peut donc en toute sûreté remplir ses deux listes du *poignard* et de l'*épée*, Tibère envoyer les citoyens à la mort du sein de voluptés honteuses; l'oppresseur peut hardiment être brutal et forcené, quand les opprimés ne savent ni s'aimer ni s'entendre, quand ils ne connaissent d'autre gloire que celle de rendre hommage au maître (1). La générosité, la vertu! Il semblait que le blasphème de Brutus eût trouvé un écho dans toutes les âmes depuis que tout ordre avait disparu. La patrie! Quel intérêt pouvait inspirer celle qui s'étendait de l'Elbe au Niger? La philosophie! mais elle manquait d'accord, d'efficacité. C'était un exercice d'école, dont le résultat le plus sublime consistait à savoir se donner la mort, à délaisser des frères aux misères desquels on n'avait point pris part. Philosophie.

La philosophie stoïque est, à vrai dire, l'unique symptôme de vigueur dans ces temps misérables : or, quels sont ses enseignements? Épictète, battu par son maître, lui dit : *Prenez garde, vous allez me briser les os :* le maître continue et lui casse une jambe : *Ne vous l'avais-je pas bien dit ?* continue l'esclave.

Voici comment cet esclave parlait de la liberté : « Puisqu'on appelle libre celui pour qui tout va au gré de son désir, je veux que « rien ne se fasse qu'à mon gré. Un fou me parlait ainsi : — O mon « ami, la folie et la liberté ne marchent pas ensemble. La liberté « est une chose non-seulement très-belle, mais très-raisonnable; et « rien n'est plus déraisonnable ni plus laid que de désirer témérairement et de vouloir que les choses nous arrivent comme nous « les avons pensées. Quand j'ai à tracer le nom de Néron, il faut « que je l'écrive non pas selon ma fantaisie, mais tel qu'il est sans « y changer une lettre. Il en est de même dans tous les arts et dans « toutes les sciences; et tu prétends que la chose la plus grande, « la liberté, soit régie par le caprice! La liberté consiste à vouloir « que les choses arrivent, non comme il nous plaît, mais comme « elles doivent arriver. »

Ce sont là de sublimes exagérations. Mais une nécessité fatale dirige donc les événements de ce monde, et la volonté humaine a la force de résister et de souffrir, non celle d'agir. On ne peut espérer la tranquillité que dans un isolement austère et désolé. Démonax, philosophe respecté même de Lucien, dont la raillerie ne respectait rien, perd l'usage de ses membres, et, ne voulant pas em-

(1) *Nobilis obsequii gloria relicta est.* TACITE, Ann. IV.

ployer la force avec les esclaves, ni agréer les services volontaires de gens qu'il méprise, il se laisse mourir de faim. Marc-Aurèle, averti des trames d'un ambitieux, répond : *Laissons-le faire : s'il n'a pas le destin pour lui, il échouera ; s'il l'a, personne ne tue son successeur*. C'est là du fatalisme, non de la clémence. « Le sage, « vous diront certains stoïciens, ne doit attendre le bien que de soi ; « le seul mal est de croire au mal : mieux vaut mourir de misère, « sans crainte, que de vivre plein d'angoisses dans l'opulence. « Mieux vaut que ton esclave soit à plaindre que toi malheureux. « Quand tu embrasses ta femme, tes enfants, souviens-toi qu'ils sont « mortels ; tu tempéreras la douleur de leur perte. La compassion « est le défaut des êtres faibles, qui se laissent toucher à l'aspect « des maux d'autrui ; ce qui fait qu'elle messied à un homme. « Le sage n'obéit pas à Dieu, il consent. Le sage est en un certain « point supérieur à Dieu : car ne pas craindre est, chez l'un, un « mérite particulier à sa nature ; chez l'autre, un mérite qu'il a « acquis (1). »

La charité est donc réputée un vice : et, en l'absence de cette vertu, l'*abstine* et le *sustine* éteignent toute activité, enlèvent à l'amour ce qu'il a d'intime ; ils font contempler d'un œil indifférent les misères de la foule, mourant de faim sur le seuil du palais où s'ébat l'orgie au milieu des chansons d'Anacréon.

Quel est le comble de la vertu stoïque ? C'est de s'obstiner dans le parti pris ; c'est de regarder comme un crime égal à la trahison toute transaction avec l'ennemi de la liberté de la patrie, quand il ne stipulerait que l'oubli et la faculté de se retirer. C'est de se punir de la défaite comme d'une lâcheté ; de disposer de sa propre vie comme d'un bien qu'on ne doit conserver qu'à certaines conditions ; de mépriser les tyrans, qui ne peuvent que donner une mort non redoutée, et, jusqu'au dernier moment, de méditer sur soi-même. Voilà le secret de la magnanimité montrée par Crémutius Codrus et par tant d'autres, qui virent dans le suicide un refuge ou une espérance, Arria, femme de Pétus, en apprenant que son mari est condamné, se plonge un poignard dans le sein, et le lui présentant, elle lui dit : *Cela ne fait pas de mal*. Vespasien ordonne à Helvidius Priscus de ne plus paraître au sénat : *Tu peux*

(1) *Miseratio est vitium pusillanimi ad speciem alienorum malorum succidentis : itaque pessimo cuique familiarissima est.* SÉNÈQUE, *de Clem.*, I, 5. — *Misericordia est ægritudo animi, ægritudo autem in sapientem virum non cadit.* ID. — *Est aliquid quo sapiens antecedat deum : ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens.* Ep 53.

m'enlever mon rang, répond-il ; *mais tant que je serai sénateur, je m'y rendrai. — Si tu y viens,* ajoute l'empereur, *garde le silence. — Pourvu que tu ne m'interroges pas,* réplique-t-il. — *Mais si tu es présent,* reprend Vespasien, *je ne puis pas m'empêcher de te demander ton avis. — Ni moi de te répondre comme je jugerai devoir le faire. — Si tu en agis ainsi, je te ferai mourir.— T'ai-je dit que je fusse immortel ? Nous agirons tous deux comme il nous convient d'agir ; tu me feras mourir, et moi je mourrai sans regret.*

Au moment où Plautius Latéranus est conduit au supplice, un affranchi de Néron lui adresse plusieurs questions : *Si j'avais,* répond-il, *l'âme assez abjecte pour faire des révélations, je les ferais à ton maître, non à toi.* Le tribun Statius, qui lui donna la mort, était son complice, et pourtant il ne lui adressa aucun reproche. Son premier coup n'ayant fait que le blesser, il secoua la tête, puis la replaça dans l'attitude convenable pour qu'elle fût abattue (1).

Flavius, condamné pour avoir pris part à la conjuration contre Néron, montra au tribun que la fosse qu'on lui avait préparée n'était pas assez profonde ; et quand celui-ci lui dit de bien tendre le cou, *Puisses-tu frapper aussi bien !* répondit-il. Caninius Julius en vient à des paroles vives avec Caligula, qui lui dit en le congédiant : *Sois tranquille, je t'ai condamné à mort.* Julius repartit : *Merci, très-excellent empereur.* Considérait-il comme une grâce de recevoir la mort sous un règne si détestable, ou, par une ironie à la manière de Socrate, voulait-il tourner en dérision la bassesse de ceux qui l'environnaient? Il passa dix jours avec la même égalité d'âme, attendant que Caligula lui tînt parole, et il jouait aux dames quand le centurion entra pour lui annoncer qu'il devait mourir. *Attends que je compte les pions,* répondit-il tranquillement. Comme ses amis pleuraient, *Pourquoi vous affliger ?* dit il. *Vous disputez pour savoir si l'âme est immortelle, et moi je vais m'éclaircir de la vérité.* Au moment où il approchait du lieu du supplice, il répondit à un ami qui s'informait du sujet de ses pensées : *Je veux observer si dans cet instant rapide l'âme s'aperçoit de sa sortie.*

Quand l'ordre de mourir fut porté à Sénèque, il demanda à changer quelques dispositions dans son testament, ce qui lui fut refusé. Il consola alors ses amis en leur rappelant leurs entretiens

(1) Arrien, *in Epict.*, I, 1.

habituels ; en leur léguant, à défaut d'autre chose, l'exemple de sa vie et sa haine pour Néron, meurtrier de sa mère, de son frère et de son maître. Quand Pauline, sa femme, lui dit qu'elle voulait mourir avec lui, il ne s'y opposa pas. *Je t'avais montré*, dit-il, *comment il fallait vivre; je ne t'envierai pas l'honneur de mourir. Si ta conscience ressemble à la mienne, ta mort sera glorieuse.* Il se fit ouvrir les veines, et continua à dicter à ses secrétaires; mais la mort tardant trop à son gré, il se fit mettre dans un bain chaud, et répandit de l'eau sur les esclaves qui l'environnaient en disant : *Je fais ces aspersions en l'honneur de Jupiter Libérateur*; conformément à l'usage des Grecs, qui, à la sortie d'un banquet, faisaient des libations à Jupiter Conservateur. Pauline suivait l'exemple de son mari, dans un autre appartement; mais Néron ordonna qu'on étanchât son sang malgré elle.

Était-ce vertu, ou effet de l'imitation? Sénèque ne croyait pas que des récompenses ou des châtiments l'attendissent au delà de l'existence, et il se réjouissait d'être revenu du *beau songe* de l'immortalité de l'âme. Il faudrait au surplus, pour admirer sa mort philosophique, oublier les immenses richesses qu'il avait acquises, et qu'il offrit d'abandonner à Néron s'il consentait à lui laisser la vie. Il faudrait oublier ses exigences usuraires, cause du soulèvement de la Bretagne; et ce qui est bien autrement grave, si le bruit public était fondé, sa complicité dans le crime d'un fils qu'il aurait poussé à égorger sa mère. Il est certain du moins qu'il ne s'éloigna pas de l'élève qui s'était souillé d'un pareil forfait, et qu'il prostitua son esprit jusqu'à écrire pour l'en disculper.

Lucain, son neveu, dénonce sa propre mère pour se sauver lui-même; et Néron profite de sa lâcheté pour le déshonorer, tout en lui laissant la gloire de mourir en déclamant des vers. Méla, son père, n'attend pas même que son cadavre soit refroidi pour s'emparer de ses biens, afin de prouver à Néron combien il se soucie peu de la mort d'un fils coupable; mais Néron lui fait dire de s'ouvrir aussi les veines; et il obéit, sans pousser une plainte. Voilà trois exemples de l'indifférence stoïque dans une même famille, tous trois accomplis héroïquement, et tous trois précédés d'une lâcheté. Jusqu'à quel point devons-nous donc admirer une philosophie qui enseigne à mourir, non à vivre? Sans un désir pour l'avenir, sans une pensée pour une seconde vie ou pour le progrès de l'humanité, les stoïciens se plongent dans l'inaction; s'ils se trouvent bons pour eux-mêmes, les autres n'ont rien à attendre de leur assistance : ils refuseront leurs hommages à un monstre, mais s'ils par-

viennent aux hautes magistratures, ils n'auront pas pour but le bien général. Aussi, bien que cette philosophie défendît la législation contre l'épicuréisme, elle ne l'améliora sur aucun point. C'est que la science antique avait plus de penchant à se tourner vers l'abstraction qu'à descendre à la pratique ; ou si elle devenait pratique, elle avait en vue les choses personnelles, sans s'élever aux considérations de bien général.

Il était naturel qu'une école qui prêchait des vertus impossibles finît par conseiller le suicide (1). Elle fut tellement écoutée, que ses champions eux-mêmes durent modérer leur zèle, en disant que s'il était beau de se tuer, on ne devait pas négliger, pour ce *plaisir*, ses propres devoirs. En effet, la mort n'était plus seulement une précaution et un préservatif contre les tyrans ; et il ne fallait plus de bien graves motifs, ni des inimitiés impériales, pour tourner sur soi-même des mains meurtrières. Marcellinus, jeune, riche et généralement aimé, est atteint d'une maladie qui était loin d'être incurable, et toutefois il veut mourir. Il réunit ses amis, et les consulte comme au sujet d'un contrat ou d'un voyage : quelques-uns cherchent à l'en dissuader ; un stoïcien, au contraire, l'y exhorte : c'est une raison suffisante, à ses yeux, pour mourir, qu'on se sente las de vivre. Marcellinus prend donc congé de ses amis, distribue de l'argent à ses serviteurs, qui ne veulent pas lui donner la mort, et s'abstient de nourriture pendant trois jours ; il se fait ensuite porter dans un bain, où il expire en murmurant quelques paroles sur le plaisir de sentir la vie lui échapper (2). Suicide.

Coccéius Nerva, profond jurisconsulte, en pleine santé et jouissant d'une grande fortune, se résout à mettre fin à ses jours ; et, quelque effort que fasse Tibère pour l'en détourner, il se laisse mourir d'inanition.

Sans y être déterminé par des doctrines élevées, et sans s'attendre, à coup sûr, à exciter l'admiration d'un philosophe (3), un gladiateur, qu'on amenait au cirque, enfonce sa tête entre les rayons d'une roue, et se la fait broyer. Il y a plus : on en était

(1) Un des paradoxes auxquels se complait parfois Montesquieu consiste à attribuer à la doctrine du suicide la grandeur de quelques caractères romains. Gibbon dit, avec sa malignité habituelle : « Les préceptes de l'Évangile, *ou de l'Église*, ont finalement imposé une *pieuse servitude* aux âmes des chrétiens en *les condamnant* à attendre sans se plaindre le dernier coup de la maladie ou du bourreau. » C. 44.

(2) SÉNÈQUE, *Ep.* 77.

(3) ID., *Ep.* 47.

arrivé à trouver du charme dans la mort. La manie du suicide s'emparait parfois des lâches aussi bien que des forts. Quelques-uns y avaient recours par simple dégoût de la vie, pour n'avoir plus tous les jours l'ennui de se lever, de manger, de boire, de se coucher, d'avoir froid et chaud, de voir toujours le printemps, puis l'été, puis l'automne et l'hiver, sans pouvoir échapper à cette invariable monotonie (1).

Ce courage, en définitive, n'est donc autre chose que de l'égoïsme. Ce sentiment a pour acte capital le suicide, qui anéantit toutes les relations sociales, et détruit toute responsabilité. L'homme généreux, au contraire, ne songe pas à se soustraire à des maux inévitables, mais à les supporter avec calme et à en tirer profit. Que si, à en croire le verbiage stoïcien, la mort n'est rien, pourquoi s'y préparer avec tant d'orgueil? pourquoi en faire le sujet de discussions d'école, et la donner pour exemple à la société?

Tout en partant d'un même principe, deux doctrines qui se donnent pour opposées aboutissent au même terme : celle des stoïciens par l'égoïsme spiritualiste, celle d'Épicure par l'égoïsme matériel; mais l'une et l'autre sont toujours fondées sur l'égoïsme, combiné avec la manie de l'extraordinaire. L'épicurien disait : « Le souverain bien ne peut se comprendre séparé du plaisir des « sens. Le sentiment est la voix de la nature. Mais comme il ne « dépend pas toujours de l'homme de jouir et de ne pas souffrir, « il doit modérer ses désirs, ce en quoi consiste la vertu. On me « mettrait dans le taureau de Phalaris, que je dirais : *Cela ne me* « *fait pas mal* (2)! comme Épicure, mourant au milieu des tor- « tures de la pierre, s'écriait : *Que je suis heureux!* et, *Ce jour* « *est le plus fortuné de ma vie!* »

Dans la recherche d'une perfection idéale, solitaire, ne se souciant nullement de la moralité des autres, se refusant à toute expansion généreuse, on sent une témérité sacrilége, qui pétrifie l'être humain, devenu une idole; qui rend le sage égoïste, fait consister le bien dans une appréciation intellectuelle repoussée par le témoignage des sens, et veut arriver au bonheur par un sentier impraticable. Il s'ensuit que l'un, par l'impossibilité d'atteindre le modèle qu'il se propose, l'autre, par l'indolence, tous deux

(1) SÉNÈQUE, *Ep.* 23.

(2) *In Phalaridis tauro si erit, dicet : Quam suave est hoc! quam hoc non curo!* CIC., *Tuscul.*, II.

pour n'envisager le bien que dans ses rapports avec la vie des sens, avec le présent, avec l'individu, suspendent l'activité humaine, relâchent les liens domestiques, anéantissent la société.

L'épicurien s'élève même par son insouciance jusqu'à l'héroïsme des stoïciens ; il meurt sur des roses et dans les bras des courtisanes, comme ceux-ci se tuent les livres de Platon à la main. On annonce à Agrippinus que le sénat se réunit pour le juger : *Laissez-les faire ! Nous allons au bain en attendant ; car voici l'instant.* En sortant du bain, il apprend qu'il est condamné : — *A l'exil ou à la mort ? — A l'exil. — Avec confiscation des biens ? — Non. — Partons donc sans regret : nous dînerons aussi bien à Aricie qu'à Rome.*

Plus souvent l'épicurien enseignait à jouir de la vie et à bannir la crainte des dieux, et, propageant l'impiété, poussait les grands aux crimes de l'athéisme, sans détourner le vulgaire de ceux de la superstition : car sa doctrine, tout aristocratique, ne s'adressait qu'au petit nombre, et ne s'occupait de la multitude (οἱ πολλοὶ) que pour la mépriser.

Comme la philosophie manquait de doctrines et était devenue un exercice de chicane, un moyen de lucre pour les cyniques et les épicuriens, ou bien un amusement des rues pour le peuple, un thème d'études pour les riches, la religion manquait de dogmes. De même que Rome accueillait dans son sein tous les citoyens, elle ouvrait son Olympe à toutes les divinités de l'empire. Dans le sanctuaire de Vesta et de Rhéa, toute déification des passions humaines obtenait des prêtres, des sacrifices, des fêtes. Chaque dame romaine avait dans son oratoire secret le Soleil éthiopien, symbolisé par l'épervier ; des divinités phéniciennes, moitié femmes, moitié poissons ; des pierres druidiques ; Germanicus se faisait initier aux mystères grossiers de Samothrace et au culte des Cabires ; lui, Agrippine et Vespasien consultent les dieux de l'Égypte. En un mot, *dans le butin de chaque conquête, Rome trouve une divinité* (1). Bientôt en leur décernant l'apothéose (2), elle

Superstition.

(1) Prudent., *cont. Symmachum*, II, 458.

(2) Dans les funérailles des empereurs, qu'on célébrait avec une pompe magnifique, leur effigie en cire était placée sur un lit d'ivoire, recouvert d'un riche tapis d'or, et représentant le prince comme s'il était encore malade. Des sénateurs et des matrones, qui étaient censées venir le visiter, restaient, pendant plusieurs heures, assis près du lit, et cette cérémonie durait sept jours. Le huitième, les principaux sénateurs et chevaliers transportaient processionnellement par la voie sacrée le lit avec l'effigie sur la place publique

fait des dieux de tous ses exécrables empereurs. On ne croyait pas à la Providence, mais à la Fatalité, dont l'inflexible rigueur donnait aux uns le courage de se tuer, inspirait aux autres le désir inquiet de sonder l'avenir, auquel on ne pouvait rien opposer. De là cette multitude d'oracles et de divinations. Pas un homme riche qui n'eût parmi ses esclaves un astrologue ; les experts en chiromancie et en nécromancie étaient consultés avec anxiété quand la foudre tombait, quand les morts apparaissaient, ou quand on croyait qu'une révolution soudaine pouvait pousser de la misère au trône, des palais aux gémonies. Des jeunes filles avides d'amour, des jeunes gens impatients d'hériter, des femmes désireuses d'être mères, des vieillards énervés, des amantes jalouses, des magistrats ambitieux, accouraient en foule à ces oracles, pleins de foi dans des pratiques absurdes autant qu'impies, pour lesquelles on n'avait pas horreur d'égorger de malheureux enfants. On ne croyait plus aux dieux ; et la conscience éprouvait pourtant un besoin de purifications, d'expiations tel, que, pour se laver de leurs fautes,

où se rendait le nouvel empereur, accompagné des personnages les plus illustres. Là s'élevait un échafaudage dont les peintures simulaient la pierre, orné d'un péristyle tout resplendissant d'or et d'ivoire, sous lequel, dans un lit pompeux, l'effigie était déposée. Tout à l'entour on chantait en chœur les louanges du prince défunt. Tant que retentissaient les chants, l'empereur et ceux qui formaient son cortége, se tenaient assis sur la place, tandis que les matrones siégeaient sous le portique. Dès que la musique avait cessé, le cortége s'acheminait vers le champ de Mars, portant également les statues des Romains les plus illustres, quelques figures en bronze représentant les provinces soumises à l'empire, et les images des citoyens célèbres. Puis venaient les chevaliers, des soldats et des chevaux de course. Les offrandes des peuples tributaires, et un autel d'ivoire et d'or tout parsemé de pierreries, fermaient la marche. Pendant que la procession défilait, l'empereur, à la tribune des orateurs, prononçait l'éloge du mort. Au milieu du champ de Mars s'élevait un bûcher construit en pyramide, revêtu entièrement de tapis brodés d'or, et orné de figures d'ivoire. Un bois sec fermait l'intérieur. Au sommet était le char doré dont se servait ordinairement le défunt. Sur le plan qui régnait au-dessous les pontifes eux-mêmes plaçaient le lit et l'effigie sur lesquels on répandait des essences et des parfums. Les parents, après avoir baisé la main de l'effigie, allaient s'asseoir à l'endroit qui leur était désigné; après quoi on faisait des courses de chevaux autour du bûcher, puis défilaient les chars et les soldats dont les chefs étaient vêtus de pourpre. Cette cérémonie terminée, l'empereur, suivi du consul et des magistrats, mettait le feu au bûcher, et quand la flamme commençait à monter, on lâchait un aigle qui, s'envolant vers le ciel, semblait porter dans l'Olympe l'âme du défunt. Dans les funérailles des impératrices, l'aigle était remplacé par un paon. Bientôt après on élevait un temple en l'honneur de l'empereur mort; on lui conférait le titre de *Divus*, et on lui assignait des prêtres et des sacrifices.

ceux-ci se faisaient baptiser avec du sang dans les cérémonies de Mithra ; ceux-là cheminaient sur le Tibre glacé, ou traversaient à genoux le champ de Mars, après s'être baignés. Si Anubis est courroucé, le peuple décrète que l'on enverra chercher en Égypte de l'eau du Nil pour en arroser le temple du dieu, ou que des vêtements seront offerts aux prêtres d'Isis, ou bien des œufs à ceux de Bellone.

Aucun frein ne retenant donc ou les rois sur le trône ou les femmes dans leur retraite, une corruption plus profonde qu'en aucun autre temps en fut la conséquence nécessaire. Où trouver une série d'empereurs aussi monstrueusement pervers que ceux qui se sont offerts et s'offriront encore à nous, suspendus entre les gémonies et l'apothéose ? Et que serait-ce s'il nous fallait pénétrer dans l'intérieur des habitations et scruter la moralité privée ? Il est une famille dont les souvenirs sont parvenus jusqu'à nous, la famille Julia ; et sa simple généalogie se présente comme une chaîne de méfaits : c'est un mélange de sang et de noms produit par l'abus des adoptions et des divorces ; ce sont des femmes à trois et quatre maris, des empereurs à cinq ou six femmes. Drusus est empoisonné par Séjan ; un autre reçoit l'ordre de mourir ; un troisième est tué en exil. Agrippa Posthumus, au commencement du règne de Tibère, le jeune Tibérius au début de celui de Caligula, Britannicus dans la seconde année de Néron, sont immolés pour la sûreté du prince. C. Domitius, père de Néron, s'amuse à lancer avec force son char contre un enfant, à tuer un esclave qui ne boit pas assez ; il arrache en plein Forum un œil à un chevalier ; préteur, il vole les prix dans les jeux. Julie est, après son troisième mariage, bannie par son père pour ses débauches, et Tibère, son dernier mari, la laisse mourir de faim. Sa fille, du même nom qu'elle, est convaincue d'adultère et périt dans une île. Junia Calvina est bannie pour inceste ; les sœurs de Caligula se souillent de la même infamie, et l'une d'elles, concubine de son frère, est élevée au rang de déesse ; tandis que les amants de ses femmes sont mis à mort en vertu des lois protectrices de la morale publique. Auguste épouse Livie, enceinte d'un autre. Livia Orestilla est mariée à Caïus, qui la répudie peu de jours après, et deux ans plus tard elle est exilée. Ce même Caïus enlève à son mari Lollia Paulina, à cause du renom de beauté de son aïeule, et la renvoie au bout de quelques jours, en lui défendant toutes relations avec d'autres jusqu'à l'instant où il lui envoie l'ordre de se tuer. On fait un mérite à Claude de n'avoir pas pris de femme ayant appartenu

Dépravation.

à d'autres ; mais, comme Caligula, il eut cinq femmes, et dans le nombre une Messaline et une Agrippine, dont les noms indiquent encore aujourd'hui tout ce que leur sexe a produit de plus dépravé. Drusillina, fille de Caligula, est égorgée avec lui, à peine âgée de deux ans. Claude jette toute nue sur le seuil de sa femme une petite fille qu'il croit le fruit de l'adultère. Messaline fait exiler et tuer Julie, fille de Germanicus, et une autre nièce de Tibère. Une Lépida, parente des Césars, fait avec Agrippine assaut de beauté, d'opulence, d'impudicité, de violences; et celle-ci la fait assassiner.

On pouvait montrer, dans le palais des Jules, la grotte où fut égorgé Caïus, la prison où on laissa le jeune Drusus périr de faim, en rongeant la laine de sa couverture, et en proférant contre Tibère des imprécations que celui-ci faisait recueillir avec soin, pour les répéter ensuite au sénat. Dans cette salle, Britannicus but la coupe empoisonnée, et mourut dès qu'il y eut trempé ses lèvres; dans cette autre, Agrippine chercha à provoquer les désirs de son propre fils, et dans ce jardin ce même fils outragea de ses attouchements curieux son cadavre sanglant.

Voilà les forfaits dont se souilla une seule famille ; et c'étaient autant de *divi* et de *divæ* sur lesquelles se portaient tous les regards, que protégeait la mémoire d'illustres parents. Que trouverions-nous donc en nous introduisant au sein d'autres foyers, par exemple, dans la maison d'Agrippa, « où la seule Vipsania mou« rut de sa belle mort, et où les autres périrent soit par le fer, sans « qu'on en pût douter, soit par le poison ou de faim, selon le bruit public (1)? » dans les palais des patriciens, où l'on attendait à chaque instant l'ordre de se prostituer, ou celui de mourir? dans le laboratoire de Locuste, longtemps un des principaux instruments du pouvoir (2), et où l'on venait se pourvoir de philtres pour se faire aimer (3), de poison pour accélérer un veuvage ou une succession, de breuvages pour l'avortement? dans ces palais des patriciens où l'on compte autant d'ennemis que d'esclaves,

(1) TACITE, *Ann.* II.

(2) *Diu inter instrumenta regni habita.*

(3) On lit à Brescia cette inscription, qui pourtant pourrait être supposée : D. M. QUI ME VOLENT VALETE MATRONÆ MATRESQUE FAMILIAS VIXI ET ULTRA VITAM NIHIL CREDIDI ME VENERI ALUMNÆ ADDIXI QUOS POTUI PELLEXI FILTRIS ET ASTU VIRO HUMATO NON VIDUA FUI NEC MARITÆ NOMEN ADEPTA QUAESO NE ME INVIDETE PORTIA FAMILIA EST VENERIS DOMUS ILLICIUM CUPIDINUM CAVE VIATOR NE ME DIU CALCATAM CALCES.

toujours prêts à tuer leurs maîtres, à les épier et à dénoncer leurs moindres actes, leurs plus secrètes pensées? Tacite, révélateur implacable de cette dépravation, nous montre (pour ne parler que que des crimes privés) dix-neuf mille condamnés à mort, combattant sur le lac Fucin lors de la folle naumachie de Claude. Quand cet empereur rétablit le supplice des parricides, il y eut en cinq ans plus de condamnations pour cet odieux forfait qu'il n'en avait été prononcé durant plusieurs siècles, et Sénèque assure avoir vu plus de sacs que de croix (1). Les supplices se reproduisaient si fréquemment, qu'on enleva les statues du lieu des exécutions, pour n'avoir pas à les voiler à tout moment. Quarante-cinq hommes et quatre-vingt-cinq femmes furent condamnés pour empoisonnement. Papirius, jeune homme de famille consulaire, tombe d'une fenêtre, et l'on en accuse sa mère, qui, répudiée depuis longtemps, avait poussé, à force de luxe et de séductions, ce jeune garçon à de tels désordres, qu'il échappa au remords en terminant ses jours. Lépida, fille des Émiliens, nièce de Sylla et de Pompée, accusée tout à la fois d'adultère, d'empoisonnement, de supposition d'enfant, de sortilége, se rend au théâtre escortée de toutes les nobles matrones; et, invoquant ses ancêtres et Pompée, elle met tant d'éloquence dans ses supplications, que le peuple poursuit de ses imprécations le mari accusateur. Elle est pourtant convaincue par la déposition de ses esclaves, et l'exil est prononcé contre elle. Plutarque nous dit : « Dans chaque famille il y a « maints exemples d'enfants, de mères, de femmes tués ; les fratri- « cides sont sans nombre ; et c'est une vérité démontrée que, pour « sa propre sûreté, un roi doit tuer son frère. »

Voyez ce peuple dans les spectacles : ce qu'il veut, ce n'est pas le déploiement de l'adresse, de l'habileté, comme chez les Grecs, mais l'extraordinaire, mais les sensations violentes. Nous ne parlerons plus des gladiateurs et des bêtes féroces; mais sur ce théâtre même où l'on représente l'*Incendie* de l'ancien poëte Afranius, on met réellement le feu aux maisons, et les histrions sont autorisés à y porter le pillage (2). Le clément Marc-Aurèle fait paraître devant le peuple un lion *élevé* à manger des hommes, et qui s'en acquitte de si bonne grâce, que le peuple prie tout d'une voix l'empereur de lui donner la liberté. Un Icare tombe réellement du

(1) Aux termes des lois faites sous les rois, le parricide était jeté dans le fleuve, enfermé dans un sac de cuir avec un chat, un serpent et un singe. Quand Néron eut fait tuer sa mère, on vit des sacs suspendus à ses statues.

(2) SUÉTONE, *in Ner.*, 11.

ciel, et aussitôt un ours accourt le mettre en pièces. Un véritable supplice termine le drame de Prométhée, où un certain Lauréolus est cloué sur la croix et dévoré par une bête féroce. On fait imiter à un esclave l'héroïsme de Mucius Scévola, et il est condamné à laisser réellement brûler la main qui s'est trompée. Martial raconte et admire de pareilles scènes (1); et c'était en les multipliant que les empereurs achetaient la liberté de ce peuple qui avait éteint la liberté partout.

Comment cette pudeur naïve que conserve une heureuse ignorance pouvait-elle durer dans Rome, où les enfants des deux sexes allaient pêle-mêle aux mêmes écoles ; où l'on suspendait des priapes au cou des petites filles ; où la ville et les maisons étaient remplies de nudités effrontées ; où, dans les bains, adolescents, vieillards, enfants, se trouvaient confondus avec les jeunes filles et les matrones (2) ? On laissait lire sans difficulté aux jeunes filles les anciens comiques avec leurs impudentes obscénités (3). La mère assistait avec sa fille aux indécentes réjouissances des Lupercales, aux danses des courtisanes en l'honneur de Flore, de même qu'aux théâtres, où les mimes, représentant l'ivresse de la prostitution, de l'adultère (4), exposaient complaisamment les charmes lascifs d'Ariane et de Danaé ; où l'on allait jusqu'à représenter les amours de Pasiphaé dans leur réalité brutale (5). Quelles pensées devaient accompagner de semblables spectacles, quels entretiens les suivre ? quelles œuvres devaient-ils enfanter ?

Comme la classe la plus nombreuse et la plus utile manquait, celle des cultivateurs libres et des petits propriétaires, il n'y avait que des riches et des pauvres, fuyant également le mariage : ceux-

(1) *De Spectac.*, passim, et Tertull., *Apol.*, c. 15.

(2) Martial, III, 3, 51, 87. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 12.

(3) Cicéron, *de Orat.*, III, 12.

(4) *Mimos obscæna jocantes*
Qui semper ficti crimen amoris habent,
In quibus assidue cultus procedit adulter....
Nubilis hos virgo, matronaque, virque, puerque
Spectat, et e magna parte senatus adest.
Nec satis incestis temerari vocibus aures :
Adsuescunt oculi multa pudenda pati....
Luminibusque tuis (Auguste), *totus quibus utimur orbis,*
Scenica vidisti lentus adulteria.
Ovid, *Trist.*, II, 500 et suiv.

(5) *Junctam Pasiphaen Dictæo, credite, tauro*
Vidimus : accepit fabula prisca fidem.
Mart., *Spect.*, 5.

ci par nécessité, ceux-là par un raffinement de volupté. Les uns et les autres, aux innocentes joies du ménage, douce compensation aux sacrifices de deux cœurs honnêtes, préféraient les orages d'un célibat licencieux et la facilité de caresses vénales. Que si, pour se soustraire à la sévérité de la loi Pappia Poppéa, on se décidait à prendre une épouse, elle tardait peu à être répudiée ; et les divorces se multipliaient au point de rendre l'adultère légal (1). Si l'on n'avait pas recours au divorce, les fruits de l'hymen périssaient avant que de naître ; ou d'après l'horrible usage de toute l'antiquité, les nouveau-nés étaient jetés sur la voie publique. Libres de soins plus graves, les femmes s'abandonnaient à toutes les frivolités du luxe, ou se consolaient d'une vie uniforme et sans éclat (2) en se mêlant aux brigues d'ambition et de péculat ; jusqu'à ce que, sous l'empire, il ne leur restât plus que le dernier degré de la corruption. A peine trouvait-on une union sans tache (3) : Pline rapporte que Lollia étalait à un banquet pour quarante millions de sesterces de perles (4). Tacite nous montre les dames romaines descendant avec les gladiateurs dans l'arène, ou faisant assaut de débauches avec les prostituées (5), ou se livrant aux esclaves avec une telle fureur que le sénat dut y pourvoir par des remèdes plus propres à constater le mal qu'à le guérir. En l'an 19 de J. C. le sénat défendait aux veuves, filles et petites-filles d'un chevalier romain, de se faire enregistrer par les édiles au nombre de celles qui trafiquaient de leurs charmes : étrange défense dont on ne devinerait pas le motif, si Suétone et Tacite (6) ne nous apprenaient que des femmes

(1) Expression de MARTIAL, liv. VI, ép. 7.

Julia lex populis ex quo, Faustine, renata est,
Atque intrare domos jussa Pudicitia est,
Aut minus, aut certe non plus tricesima lux est :
Et nubit decimo jam Thelesina viro.
Quæ nubit toties, non nubit : adultera lege est.
Offendor mœcha simpliciore minus.

Si cela paraît exagéré, Juvénal nous dit, VI, 20 :

....Sic fiunt octo mariti
Quinque per autumnos.

Et saint Jérôme vit à Rome quelqu'un qui enterrait sa vingt-unième femme, laquelle avait, à son tour, enterré vingt-deux maris.

(2) *Graviorum operum negata affectatio omne studium ad acriorem sui cultum hortatur conferre.* V. Max., lib. 9, c. l. n. 3.

(3) *Vix præsenti custodia manere illæsa conjugia.* Tac. *Ann.* III, 34.

(4) Hist. nat., IX, 58.

(5) Ann. XV, 32 et 37.

(6) Ann. XII, 33, 85.

de bonne maison se déclairaient *meretrices*, pour échapper aux peines portées contre les débauchées.

Pouvait-on attendre autre chose aux lieux où régnait la courtisane Actéa; où la courtisane Poppée, femme à qui ne manquait que la vertu, accusait Octavie d'adultère, pour envahir sa couche; où les plus belles étaient poursuivies, comme le gibier dans les bois, pour réjouir une orgie de l'empereur, et être jetées le lendemain comme la couronne de pavots?

Il ne s'agit pas ici d'un peuple ignorant et misérable : la culture de l'esprit et l'urbanité étaient même arrivées au degré le plus élevé; et le bien-être, les jouissances d'aujourd'hui sont loin de pouvoir soutenir la comparaison avec ce qui était alors; il n'en faut pas plus pour éblouir ceux dont le regard ne s'attache qu'à l'apparence. Les plus belles poésies, les ouvrages historiques les plus admirables, circulaient avec l'attrait de la nouveauté dans les mains de tous. La multitude recevait sans travail sa nourriture; elle assistait à des spectacles gratuits d'une magnificence inexprimable; elle se promenait sous de superbes portiques prodiges d'art et de richesse, s'exerçait dans le champ de Mars au milieu de monuments qui sont encore la merveille de qui ne sait que voir, des modèles pour les plus habiles; puis, après la promenade et la gymnastique, huit cents thermes lui offraient les plaisirs du bain, d'où elle sortait pour aller recueillir au théâtre les hommages et l'admiration des rois étrangers, pour prendre parti en faveur de tel ou tel acteur, et répandre dans ces querelles d'histrions un sang qui coulait jadis pour acquérir les droits civils.

Quant aux riches, c'est tout au plus si le luxe effréné de l'Asie pourrait dépasser le faste et la mollesse de ce temps. Comme les laines de l'Apulie et de l'Espagne étaient trop pesantes, l'Inde et la Sérique envoyaient des étoffes d'une soie transparente. On se plaignait du poids de la chaussure romaine, et l'on portait à la main une boule de cristal, pour prévenir la transpiration. Des centaines d'esclaves, machines intelligentes, faisaient tout pour leurs maîtres, depuis la cuisine jusqu'à des vers; de sorte qu'ils pouvaient jouir tout à leur aise de voluptueux loisirs au Forum, dans les basiliques, dans les bains. La température des salles de banquets est attiédie par des bouches de chaleur, les fenêtres sont garnies de pierres spéculaires; dans l'amphithéâtre on peut faire pleuvoir sur le peuple une rosée parfumée de nard; l'arène du cirque est semée d'une poussière d'or et d'ambre. Le luxe des Romains n'était donc pas de l'art, comme chez les Grecs, mais de la

volupté (1); à la fois gigantesque et misérable, il est l'expression d'une civilisation matérielle, sans proportions avec l'ordre moral. Les plaisirs de l'intelligence ne servaient qu'au raffinement de ceux des sens; on voyait donc figurer dans les cortéges, au milieu des courtisanes et des mignons, le poëte, le philosophe, le Grec surtout; le Grec qui sait tout, depuis le métier de proxénète jusqu'à celui d'instituteur des enfants; qui supporte avec une égale longanimité les faveurs et les avanies, pourvu qu'il puisse être admis à la table du maître et honoré de sa conversation (2).

(1) *Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.*

(2) Lorsqu'on lit dans Lucien (*Vie des courtisans*) le portrait du précepteur grec dans les maisons riches de Rome, on y retrouve plusieurs traits de ressemblance avec le poëte de 1500, l'abbé de 1700, et certains littérateurs du siècle passé.

« A un âge où, si tu étais né esclave, il était temps de songer à la liberté, tu t'es vendu toi-même pour quelques oboles avec toute ta vertu, toute ta science, et tu n'as tenu aucun compte des différents discours que Platon, Chrysippe et Aristote ont composés à la louange de la liberté et en haine de la servitude! Tu n'as pas honte de te trouver au milieu des flatteurs, des fripons et des libertins, et dans une si grande multitude de Romains, d'être seul avec le manteau grec, de parler leur langue avec maints barbarismes, de prendre part à des soupers tumultueux, parmi des gens de toute sorte, pervers pour la plupart? Tu n'as pas honte, dans ces banquets, de louer hors de propos, de boire outre mesure; et, en te levant le matin au bruit de la sonnette, perdant le plus doux moment du sommeil, de courir tout empressé, en ayant encore aux jambes les taches de boue de la veille? Quelle si grande disette éprouvais-tu donc de lupins et d'oignons des champs? Manquais-tu de sources d'eau fraîche et courante, pour tomber en si grand désespoir?

. . . .

Comme tu portes une longue barbe, que tu as je ne sais quoi de vénérable dans l'aspect, que tu portes dignement l'habillement grec, que tout le monde te connaît pour professeur de belles-lettres, orateur ou philosophe, il lui semble (au maître du logis) qu'il est de bon air de mêler quelqu'un de cette espèce à ceux qui lui font cortége lorsqu'il sort, attendu qu'il passera ainsi pour un ami des sciences et des lettres grecques, pour un appréciateur éclairé des savants. Tu cours risque ainsi d'avoir donné à loyer, non tes discours merveilleux, mais ton manteau ou ta barbe. . . . .

. . . .

Si quelque autre plus nouveau survient, tu es renvoyé, chassé dans un coin des plus humbles, où tu languis, réduit à suivre du regard ce qu'on apporte sur la table et de ce qu'on dessert : si même les plats viennent jusqu'à toi, tu rongeras les os comme les chiens, et la faim te fera sucer doucement quelque feuille sèche de mauve, jetée avec les restes. D'autres outrages ne te feront pas défaut. Non-seulement tu n'auras pas les œufs (car il n'est pas nécessaire que tu sois toujours traité comme une personne étrangère et peu connue; y prétendre serait d'ailleurs une imprudence de ta part) mais tu ne dois pas même avoir un poulet comme les autres; on en sert un gras et dodu à l'homme

Le despotisme, loin de diminuer le luxe, le fomente pour ins pirer la mollesse et le goût des jouissances destinées à distraire de

riche, on te donne à toi un demi-poussin, ou un vieux pigeon réformé, pour te faire honte et en signe de mépris. Souvent s'il manque par hasard un des convives, et qu'il arrive ensuite inopinément, « Tu es de la maison, » te dit à l'oreille le laquais; et il t'enlève soudain ce que tu as devant toi, pour le servir au survenant. Lorsqu'ensuite on découpe durant le repas soit un cerf, soit un cochon de lait, il te faut être dans les bonnes grâces de l'écuyer tranchant, ou de contenter de la part de Prométhée, c'est-à-dire des os avec la moelle. .

Mais je n'ai pas dit qu'à l'instant où les autres savourent un vin vieux et délicat, toi seul bois de la mauvaise piquette. Plût au ciel qu'il te fût même accordé d'en boire à satiété, car il arrivera plus d'une fois quand tu en demanderas que le page feindra de ne pas t'entendre. . . . .

Si quelque bavard de serviteur vient à rapporter que tu n'as pas loué le petit garçon de la maîtresse de maison lorsqu'il dansait ou jouait de la cithare, tu ne courras pas un mince danger. Il te faut donc coasser comme une grenouille qui a soif pour te faire distinguer parmi ceux qui applaudissent; donner le ton aux plus enthousiastes, et maintes fois, quand les autres font silence, répéter quelque éloge médité, avec une dose surabondante de flatterie. . .

. . . .

Tu dois rester couché et baissant le nez comme dans les banquets des Perses, de crainte qu'un eunuque ne te voie lorgner quelque concubine; tandis qu'un autre eunuque reste là, son arc tendu prêt à traverser les joues de l'audacieux qui regarde en buvant les objets défendus. . . . .

Telle est l'existence ordinaire de la ville. Que t'arrivera-t-il donc en voyage? Souvent lorsqu'il pleut, toi qui marches le dernier, puisque c'est le rang que le sort t'a réservé, tu attends les bêtes de somme, et, faute de voitures, on te juche, avec le cuisinier et le coiffeur de la maîtresse, sur un chariot, sans même mettre sous toi une quantité de paille suffisante. . . . .

S'il t'arrive de ne pas louer, on t'enverra bientôt, comme un être haineux et insidieux, aux latomies de Denys. Il te faut les trouver (les maîtres de maison) et savants et éloquents : s'ils tombent dans quelque solécisme, leurs discours n'en doivent pas moins exhaler toujours le parfum de l'Hymette et de l'Attique, et être destinés à devenir des modèles de bon langage pour l'avenir. Ce que font les hommes est encore ce qu'il y a de plus supportable. Les femmes sont bien pires (car les femmes affectent aussi d'avoir à leurs gages et à la suite de leur litière quelque savant). Elles les écoutent parfois (le tout par moquerie) lorsqu'elles font leur toilette ou s'occupent de friser leurs cheveux. Très-souvent, tandis que le philosophe se livre à ses démonstrations, survient la chambrière, qui apporte les billets d'un galant. Lui alors s'interrompt prudemment dans ses discours, en attendant qu'on se remette à l'écouter, après avoir répondu à l'amant.

A la fin, quand il s'est écoulé longtemps, et que reviennent les Saturnales et les Panathénées, on t'envoie un misérable manteau, ou bien une tunique usée; et il faut en faire grand étalage. Le premier qui a entrevu la pensée dans l'esprit du maître accourt bien vite te l'annoncer, et ne remporte pas une mince récompense pour pareille nouvelle. Ils s'en viennent le matin, au nombre de treize, t'apporter le cadeau; chacun te faisant valoir le bien qu'il a dit de toi, et le soin qu'il a pris, sur l'ordre qu'il a reçu, de choisir ce qu'il y avait

la servitude et à indemniser de la tyrannie. Mais ce luxe, l'égoïsme le rendait sans cesse plus futile ; on ne cherchait plus, comme au temps de la république, à enrichir la patrie des marbres et des bronzes enlevés au monde vaincu : on n'élevait plus, comme sous Auguste, des monuments splendides; on courait avidement après les grossiers plaisirs de la bouche. C'était à qui engloutirait cinq dîners par jours; puis on se vidait l'estomac, pour se gorger de nouveau. Chacun de ces dîners coûtait un millier de sesterces (198 f.), pour ne parler que des gens modérés; car on vit des hommes en dépenser trente mille pour acheter trois barbeaux. Tibère, à qui on en fit présent d'un lorsqu'il n'était pas encore effrontément vicieux, le trouva d'une trop grande valeur pour sa table, et l'envoya revendre. Octavius, qui l'acheta, le paya cinq cent mille sesterces (99,000 f.). Cet Octavius était l'émule d'Apicius, qui fut à Rome le type de la gloutonnerie (1); de cet Apicius qui, après avoir englouti à table d'immenses trésors, se tua, pour ne pas se trouver réduit à vivre avec dix millions de sesterces seulement (1,980,000 f.) (2). Gourmandise.

de mieux. Ils s'en vont ensuite après avoir été tous récompensés par toi, tout en grommelant de ce que tu ne leur as pas donné plus. Ton salaire t'est payé ensuite à regret par deux et par quatre oboles; si tu demandes, tu passes pour importun et indiscret : il te faut donc, pour l'avoir, supplier et caresser, et tu dois de plus courtiser l'intendant, ce qui exige un genre de flatterie tout différent. Le conseiller ordinaire et l'ami ne sont pas non plus à négliger; et, en attendant, tu te trouves débiteur envers le tailleur, le médecin, le cordonnier, de ce que tu vas toucher : ainsi ces récompenses, ne te procurant aucun avantage, ne sont pas des récompenses pour toi.

On invente contre toi mille calomnies. . . . .

Tu es accusé, soit d'avoir voulu corrompre le petit garçon, soit, malgré ta vieillesse, d'avoir violenté une chambrière, soit de quelque autre galanterie. Alors un beau soir on te prend empaqueté dans ton manteau, et on te pousse dehors par les épaules. Misérable et abandonné de tous, tu as pour compagne de ta vieillesse une bonne goutte; et comme tu as oublié depuis tant de temps tout ce que tu savais, tu as le ventre plus grand que la bourse. Or c'est là ton tourment, car tu ne peux ni remplir ton estomac ni lui faire entendre raison, attendu que la gourmandise demande sa pâture accoutumée et ne peut s'en passer sans souffrir.

(1) Trois Apicius sont cités : l'un durant la république; celui dont il est ici question, au temps de Sénèque, et un autre à l'époque de Trajan. Le second est le plus célèbre; plusieurs ragoûts conservèrent son nom, et on lui attribua un traité sur l'art culinaire (*de Re culinaria*).

(2) *Desideras, Apici, bis tricenties ventri ;*
Sed adhuc supererat centies tibi laxum.
Hoc tu gravatus, ne famem et sitim ferres,

L'enchère était surtout mise sur les poissons, et c'était à qui se procurerait les plus rares et les plus gros. On en conservait dans des viviers ; des magistrats étaient chargés d'empêcher qu'on ne les éloignât des côtes. Martial reproche à Callidore d'avoir dévoré un esclave dans un repas, parce qu'il l'avait vendu mille trois cents deniers, pour acheter un rouget de quatre livres (1). On servait parfois le poisson vivant et frétillant sur la table, afin que les nuances diverses que l'agonie faisait subir aux couleurs réjouissent les convives, qui, un instant après avoir senti l'animal glisser sous leur main, le voyaient reparaître assaisonné. Le cuisinier était en conséquence le serviteur le plus important, et la préparation de banquets exquis la principale occupation des esclaves. Puis tout à coup le riche veut essayer de la pauvreté ; il se retire dans une petite chambre sous le toit, pour y manger à terre (2) ; et l'on trouve que c'est une invention merveilleuse d'arranger l'écaille de manière à lui faire imiter le bois, pour avoir des meubles valant mille fois plus qu'ils ne paraissent.

Ce n'est pas encore tant la gourmandise ou la mollesse que l'on est jaloux de satisfaire, que la manie de l'extraordinaire (*monstrum*), la première passion de ce temps. De là les étranges fantaisies des empereurs et des particuliers, les statues colossales, si opposées à cette *mesure* qui avait constitué la perfection de l'art grec ; de là le pont gigantesque de Caligula, les vingt chevaux attelés au char de Néron, et son palais colossal et ses énormes simulacres ; de là le vaste amphithéâtre de Vespasien, les thermes de Caracalla, le tombeau d'Adrien, d'autant plus admirés qu'ils s'éloignaient plus de ce qui s'était fait auparavant. On alla jusqu'à ne plus vouloir de la lumière du jour parce qu'elle était gratuite ; on eut de grandes bibliothèques qui ne s'ouvrirent jamais ; on prétendit avoir des roses en hiver, et de la neige en été. Un personnage consulaire paye six mille sesterces deux coupes d'un verre nouveau ; des vases aussi précieux que fragiles doivent aiguillonner le caprice par la pensée du danger de les briser. La nacre et l'écaille sont travaillées avec une habileté merveilleuse ; une table extraordinaire, en bois de citronnier, coûta à Céthégus un million quatre cent mille sesterces (277,200 f.). Ce fut un mérite que d'être un bu-

Summa venenum potione duxisti.
Nil est, Apici, tibi gulosius factum.

MART., XII, 3.

(1) MARTIAL, X, 31.
(2) SÉNÈQUE, *Ep.* 18, 100. *Pauperis cella.*

veur insatiable, et Tricongius mérita ce surnom pour avoir fait l'admiration de Tibère en engloutissant trois conges de vin.

Cet empereur essaya dans le principe de réduire le nombre excessif des lieux de débauche, des tavernes, des histrions; le luxe des meubles, et surtout des vases de Corinthe. Le sénat interdit l'usage de la soie pour les hommes et celui des vases en or pour la table, voulant qu'ils fussent réservés aux temples et aux cérémonies sacrées. Mais quel frein apporter là où la licence était si grande, où elle avait pour s'enhardir encore l'exemple de ceux qui gouvernaient? Nous pourrions multiplier les preuves : Agrippine paya six mille sesterces un rossignol. Caligula buvait souvent des perles liquéfiées; ou bien il faisait faire le service dans des plats d'or, qu'il distribuait ensuite à ses convives; il lança plusieurs jours durant des sommes d'or au peuple; il fit construire des galères de bois de citronnier avec des voiles de soie et des proues d'ivoire ornées de perles, et transporter d'Égypte un obélisque sur un vaisseau si grand, que quatre hommes avaient peine à en embrasser le mât. Néron a des tapis babyloniens du prix de quatre millions de sesterces, une coupe murrhine de trois cents talents; il dépense pour les funérailles d'un singe tous les trésors d'un riche usurier qu'il a exilé, et consomme pour celles de Poppée autant de parfums que l'Arabie en peut produire dans une année. Tout cela est admiré, parce que tout cela est extraordinaire.

Il y avait donc à cette époque d'immenses richesses, une grande culture d'esprit, un vaste empire, de larges et belles routes, des armées et des flottes puissantes, un commerce qui s'étendait aux derniers confins de la terre. Tous les éléments dont se compose pour quelques-uns la prospérité sociale se trouvaient réunis. Mais cela suffit-il? Un regard jeté sur l'empire peut résoudre la question. Qu'y trouve-t-on, en effet? Le désordre de l'intelligence, l'absence de principes sociaux, religieux, philosophiques; une dépravation profonde, le vice et l'impiété érigés en système; la férocité chez les maîtres, la férocité chez les esclaves, l'adulation chez les philosophes; une corruption tranquille et une corruption impétueuse; un instinct farouche chez le soldat, un instinct remuant et lâche chez le vulgaire; la stupidité enfin d'une plèbe immense qui reste indifférente entre le vainqueur et le vaincu.

A une extrémité se trouvaient l'empereur, les soldats, les grands; à l'autre, la multitude, sans classe intermédiaire qui pût régénérer la nation, multitude tremblante comme les grands, comme les soldats, comme l'empereur, tous en méfiance les uns des autres;

conséquence de l'égoïsme universel. Les uns s'élevaient au-dessus de leur bassesse originaire en approchant des grands, et en tâchant, à force de flatterie et d'espionnage, de s'introduire dans leurs rangs; d'autres se plaisaient à se confondre parmi le peuple pour toucher leur part des libéralités dont il était l'objet, et pour éviter les périls auxquels on s'exposait en se mettant en vue.

Quelque moraliste se récriait sans doute de temps en temps, et révélait en proportion de son courage les plaies de l'époque, l'impassibilité des riches, les misères du pauvre, la corruption de tous. Vaines déclamations! et en effet, qui suggérait un remède au mal? Horace s'écrie en poëte : *Allons habiter les îles Fortunées*. Juvénal dit, comme eût pu le faire un jeune écolier : *Retirez-vous sur le mont Sacré*. Vous ne trouverez pas dans les pages de Tacite une pensée faisant allusion à la possibilité d'améliorer une civilisation dont il sait si bien peindre les désordres palpables : Sénèque et les stoïciens répondent, *Tuez-vous;* les hommes politiques ne savent tout au plus que regretter le temps passé et une aristocratie usée.

Mais l'élément moral, d'où pouvait-on l'attendre? Non des tyrans qui régnaient, non d'un sénat avili, non des patriciens décimés, non de la religion sans crédit, non des philosophes en proie au doute, non des riches dissolus, non de la plèbe ignorante de ses droits et de ses devoirs; — on ne pouvait plus l'espérer que du ciel et de l'amour.

CHAPITRE VI.

JÉSUS-CHRIST.

Depuis l'instant où Néron, pour se donner le spectacle d'une ville en flammes, eut mis le feu à Rome, il n'y eut ni sacrifices aux dieux, ni ordres aux magistrats, ni profusion d'argent, ni promesses de reconstructions plus magnifiques, qui pussent détourner de lui le ressentiment du peuple, persuadé que l'empereur était l'incendiaire. Dans la terreur que lui inspirait ce sourd frémissement, plus redoutable pour lui que toutes les représentations du sénat, il songea à donner à la multitude une satisfaction barbare, en lui désignant comme les auteurs de l'incendie une secte nou-

velle de philosophes appelés *chrétiens*, d'un Christ mis à mort sous Tibère; secte qui désapprouvait la dégoûtante corruption du siècle et ses ignobles bassesses, et qui, ne voyant pas dans les Romains une race d'une nature supérieure à celle des autres nations, ni dès lors le droit en vertu duquel ils les opprimaient, se rendait odieuse à ces tyrans du monde.

Ce fut sur ces hommes que se déploya la vengeance des Romains, à qui la haine apprit à connaître une religion appelée à réunir tous les peuples par l'amour. Ils les persécutèrent avec acharnement, leur faisant endurer les supplices les plus raffinés, et, à l'imitation de leur maître dans sa conduite à l'égard des patriciens, joignant l'insulte à l'atrocité. Ceux-ci, enveloppés dans des peaux d'animaux, étaient livrés à des chiens ; ceux-là à des bêtes féroces au milieu du cirque ; d'autres étaient brûlés vifs, et leurs corps embrasés servaient de torches dans les jardins voluptueux de Néron (1), situés sur cette colline du Vatican où la religion alors naissante devait arborer plus tard sa bannière triomphante.

Les temps annoncés par les prophètes, figurés par des événements et des symboles chez la nation élue de Dieu, étaient arrivés. Dans tout l'Orient courait le bruit qu'un homme destiné à l'empire

(1) « Il eut aussi recours, pour apaiser cette rumeur qui l'inquiétait, aux livres sibyllins. On adressa des prières à Vulcain, à Cérès et à Proserpine, et des matrones se rassemblèrent pour rendre Junon propice, dans le Capitole d'abord, puis sur la plage la plus voisine; on aspergea d'eau de mer le temple et l'image de la déesse : des femmes mariées y firent ensuite le lectisterne et les veillées. Mais il n'était ni œuvre humaine, ni prière divine, ni libéralité de prince, pour diminuer le cri qui l'accusait d'avoir brûlé Rome. Il poursuivit donc, et châtia des supplices les plus recherchés, ces malfaiteurs détestés que le vulgaire appelait *chrétiens* du nom d'un Christ qui, sous le règne de Tibère, fut crucifié par le procurateur Ponce Pilate. Cette mauvaise semence, comme on disait, fut alors étouffée ; mais elle reprenait vigueur non-seulement en Judée, où elle naquit, mais encore à Rome, où abondent à l'envi et acquièrent de la célébrité toutes les choses atroces et hideuses. On arrêta donc d'abord les chrétiens qui professaient ouvertement, puis une grande foule de gens que l'on désignait, non comme coupables de l'incendie, mais comme ennemis du genre humain. On les tuait avec dérision, revêtus de peaux d'animaux, pour que les chiens les missent en pièces vivants; on les crucifiait, on les brûlait, on les enflammait enduits de poix, comme des torches pour éclairer durant la nuit. Néron prêta ses jardins pour ce spectacle, et il y célébra la fête du cirque, habillé en cocher, monté sur le char, et comme spectateur parmi le peuple. On était pris de pitié pour ces malheureux, bien que dignes de tout supplice, parce qu'ils ne mouraient pas pour un avantage public, mais par la seule cruauté du prince. » TACITE, *Annales*, XV, 44.

universel apparaîtrait dans la Judée (1). Les soixante-dix semaines énumérées par Daniel tant de siècles auparavant étaient accomplies ; le sceptre avait été arraché à la race de Juda ; et les Hébreux attendaient le Sauveur promis. Ils s'imaginaient, dans leur zèle pour leur nationalité outragée, le voir arriver en conquérant, pour briser les chaînes de son peuple, et faire resplendir de nouveau sur lui la gloire de David et de Salomon.

Mais les prophètes avaient fait allusion à d'autres chaînes, à d'autres conquêtes, à une autre gloire, toutes choses peu susceptibles d'être comprises par des esprits préoccupés d'idées matérielles. Une illumination d'en haut pouvait seule leur faire apercevoir la régénération, non d'une seule nation, mais de l'humanité entière, rachetée non pas d'une servitude temporelle, mais de l'esclavage originel, qui, mettant en conflit entre elles la raison, l'intelligence, la volonté, avait exclu l'homme du séjour vers lequel doivent tendre tous ses efforts.

Lorsqu'il eut pacifié ou plutôt calmé le monde alors connu, et qu'il l'eut réuni dans un vaste ensemble, Auguste, voulant savoir quelle population obéissait à ses lois, ordonna un recensement général. Marie, jeune fille juive, de la race de David, mais dans la pauvreté, et mariée à Joseph, artisan de Nazareth, se rendit, pour se faire inscrire au rôle, à Bethléem, ville située dans les montagnes de la Galilée, d'où ses parents étaient issus : là elle mit au monde dans une grotte la seconde personne de la Trinité divine, Jésus-Christ, conçu par l'œuvre du Saint-Esprit (2). De simples bergers, qui, par la douce température de décembre, faisaient paître leurs troupeaux sur le flanc des monts, accoururent, sur l'invitation d'un ange, pour adorer les premiers le Sauveur du monde. En même temps une étoile l'annonçait à des mages de la Perse, ou plutôt de l'Arabie, qui, les premiers aussi parmi les Gentils, vinrent de l'Orient lui rendre hommage. Hé-

(1) SUÉTONE, *Vespasien*. — TACITE, *Hist.*, V, 13. — JOSÈPHE, VII, 12.

(2) L'an 747 de Rome, 40 de l'ère julienne, 29 du règne d'Auguste, 25 depuis la bataille d'Actium, 35 depuis qu'Hérode avait été déclaré roi de la Judée, la deuxième année de la CXCIII^e olympiade, et 4708 de la période julienne ; sous les consuls C. Antistius Véter et Décimus Lælius Balbus, 5 ans 9 mois et 7 jours avant l'ère chrétienne : mais les opinions varient à cet égard. Le dernier qui ait traité la question est Munter, *der Stern der Weisen*. Il croit que l'étoile apparue aux mages était une constellation formée par la rencontre de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons ; combinaison reproduite en 1609 et en 1821. Ce qui mettrait la naissance de Jésus-Christ six ans avant l'ère vulgaire.

rode, à qui ils avaient demandé le lieu où était né le nouveau roi de Juda, en conçut de l'ombrage; et, afin d'exterminer celui dont on lui avait parlé, il ordonna de tuer tous les enfants au-dessous de deux ans. Jésus, sur l'avertissement d'un ange, fut emmené en Égypte; puis, lorsque Archélaüs fut monté sur le trône, il revint en Galilée, et vécut à Nazareth dans l'obscurité et le travail. Il se rendait parfois au temple, où se tenaient les assemblées (*endgah*) hebdomadaires ou mensuelles, dans lesquelles, d'ordinaire, les personnes du peuple discutaient, et les sages (*nabiim*) prêchaient sur la doctrine. Dès l'âge de douze ans, chacun avait le droit d'exposer ses opinions ou ses doutes : il était cependant quelques livres, comme les premiers chapitres de la Genèse ou d'Ézéchiel, dont l'examen n'était permis qu'à un âge plus mûr; et à trente ans seulement l'homme était considéré comme parvenu à la plénitude de sa force et de son intelligence.

A cet âge le Christ commence sa mission en se présentant à Jean, qui, retiré depuis l'enfance à Beth-habarah (1), sur les bords du Jourdain, baptisait dans l'eau, en annonçant celui qui baptiserait dans l'esprit. Il disait avoir été envoyé pour lui préparer la voie par une doctrine toute morale, qui, unissant à la pureté des esséniens la ferveur des pharisiens, sanctifiait et élevait les âmes. Le Christ, après avoir été baptisé par lui, se retire dans le désert afin de servir d'exemple aux hommes à venir, pour qu'ils aient à s'affermir, par la solitude et la méditation, contre les difficultés de leur tâche. Puis il commence à prêcher, et entraîne à sa suite quelques pêcheurs et d'autres hommes d'une humble condition, destinés plus tard à répandre la parole. Il dit : « Bienheureux les pauvres d'es- « prit; bienheureux ceux qui sont doux; bienheureux ceux qui « pleurent; bienheureux ceux qui souffrent les persécutions, qui « ont faim et soif de justice, parce qu'ils en seront rassasiés; « bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde; « bienheureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu; bien- « heureux ceux qui aiment la paix, parce qu'ils seront appelés les « fils de Dieu (2).

35. De l'ère vulgaire.

« Prenez exemple sur moi qui suis humble et doux, et vos âmes « trouveront le repos. Celui qui se courrouce contre son frère mé- « rite d'être condamné. S'il vous souvient, en présentant votre of- « frande à l'autel, que votre frère est irrité contre vous, suspendez

(1) C'est-à-dire *maison du passage*, et non Béthanie, comme le porte la Vulgate.

(2) SAINT MATTHIEU, V.

« votre offrande, et allez d'abord vous réconcilier avec lui. Je veux « de la miséricorde, et non des sacrifices. Ne jurez pas, mais que « votre parole soit *oui* et *non*.

« On vous a dit jusqu'ici, *Œil pour œil, dent pour dent;* je vous « dis, si quelqu'un vous frappe sur une joue, de lui présenter « l'autre. Jusqu'à présent on vous a ordonné de ne pas renvoyer « votre épouse, sans lui avoir déclaré par écrit que vous la ré- « pudiez ; je vous dis que celui qui abandonne sa femme hors « le cas d'infidélité, ou épouse celle qui a été répudiée, se rend « coupable d'adultère. On vous a enjoint jusqu'à présent d'ai- « mer votre frère et de haïr votre ennemi ; je vous enjoins de par- « donner, non pas sept fois, mais soixante-dix-sept fois. Aimez « votre ennemi ; faites du bien à qui vous hait ; priez pour qui vous « persécute, en imitant Dieu, qui fait se lever le soleil sur les bons « et sur les méchants.

« N'attendez pas, pour rendre justice, que d'autres vous voient. « Que votre main gauche, au contraire, ignore ce que fait la main « droite.

« Retirez-vous, pour prier, dans votre demeure ; et n'employez pas « beaucoup de paroles comme les Gentils, qui croient être ainsi exau- « cés. Demandez, avant toute chose, le royaume de Dieu ; le reste « vous viendra en surplus. Celui-là n'entrera pas dans le ciel, qui « dit, *Seigneur, Seigneur ;* mais celui qui fait la volonté de mon « Père.

« Vous serez jugés vous-mêmes comme vous jugez les autres. « Que sert de voir une paille dans l'œil de son voisin quand on « n'aperçoit pas une poutre dans le sien ? Faites aux hommes ce « que vous voulez qu'ils vous fassent ; car c'est là la loi et les pro- « phètes (1). Que celui qui a deux tuniques en offre une à celui « qui n'en a pas (2). Celui qui, pour l'amour de moi, aura donné « une goutte d'eau à un malheureux, est certain de ne pas perdre « sa récompense (3). Faites le bien et prêtez sans aucune espérance, « et vous en obtiendrez un grand profit (4). Le sabbat est fait pour « l'homme, non l'homme pour le sabbat. L'homme n'est pas « souillé par la nourriture qu'il prend, mais par les choses qui « procèdent de lui (5).

(1) SAINT MATTHIEU, XI, 28; V, 24; XII, 7; V, 37; V, 39; XV, 22; V, 45; VI, 33; VII, 21; VII, 12.

(2) SAINT LUC, III, 11.

(3) SAINT MATTHIEU, X, 42.

(4) SAINT LUC, VI, 35.

(5) SAINT MARC, II, 27; VII, 15.

« Je vous donne un précepte nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. On vous connaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez réciproquement.
« Je suis la vigne ; vous êtes les branches. Je ne vous appellerai pas « serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait le maître ; « mais amis, parce que je vous ai instruits de tout ce que j'ai su « de mon Père. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage « à la vérité (1).

« Le Fils de l'homme viendra à la fin des siècles pour juger, et « dira à ceux qui seront à sa droite : *J'ai eu faim, et vous m'avez* « *rassasié ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; voyageur,* « *vous m'avez abrité ; nu, vous m'avez vêtu ; vous m'avez visité* « *infirme et prisonnier ; venez, ô bénis de mon Père, dans la joie* « *qui vous est préparée* (2) ! »

Cette prédication douce et affectueuse est confirmée par des miracles de bonté plus que de puissance. La morale de Jésus est appuyée par l'exemple et par la grâce. La foule se presse sur ses pas, et lui, plein de mansuétude et d'humilité, il dispense suivant les besoins ce qu'il possède sans mesure. Parlant de pardon et d'amour, il dissipe les doutes ; il rappelle à l'observation de la loi de Moïse, bien qu'il voie siéger dans sa chaire une race hypocrite et vaine ; il blâme les ministres, mais il ne déserte pas le culte ; il fréquente le temple, reconnaît la synagogue ; et, ne voulant pas détruire, mais accomplir la loi, il dit : « Écoutez les préceptes : « n'imitez pas les œuvres de ceux qui multiplient les pratiques « extérieures, puis prétendent au premier rang, aux respects et « au titre de maîtres. Ils payent la dîme de l'aneth et de la menthe, et négligent l'important, la justice et la miséricorde (3). Malheur à vous qui, versés dans la connaissance de la loi, imposez aux autres des charges intolérables, tandis que vous ne « touchez pas même du doigt au fardeau ! Malheur à vous qui possédez la clef de la science, mais sans y entrer et en faisant obstacle « à ceux qui y entrent (4) ! »

De même qu'autrefois les Hébreux lapidaient les prophètes, c'étaient alors les maîtres de Juda qui les mettaient à mort. Hérode Antipas, s'étant épris de sa belle-sœur Hérodiade, résolut de la posséder, en répudiant sa première femme. Jean-Baptiste vint lui re-

(1) SAINT JEAN, XV, 15 ; XVIII, 37.
(2) SAINT MATTHIEU, XXV, 34, 35, 36.
(3) Id., XIII, 2, 23.
(4) SAINT LUC, XI, 46, 52.

procher la violation de la loi, et il répondit par l'argument de ceux qui ont la force, en le mettant en prison, puis en accordant sa tête à Salomé, fille d'Hérodiade, en récompense de ce qu'elle avait bien dansé devant lui. Ce fut ainsi que fut punie une vertueuse franchise, et qu'Hérode fut délivré d'un censeur sévère, dont les nombreux partisans et la doctrine irréprochable lui portaient ombrage.

Restait Jésus, qui, pouvant dire hautement, *Lequel d'entre vous me reprendra de péché?* offensait l'ambition et l'hypocrisie des grands, des prêtres, des pharisiens, du peuple, en dégageant la loi des observances frivoles, en ne parlant pas seulement aux Hébreux, mais au monde entier; en détruisant des espérances héréditaires pour élever les esprits vers un but plus sublime; en enseignant la doctrine la plus élevée et la plus pure que la terre eût jamais entendue. Au lieu de l'examiner, les Hébreux conspirèrent contre le Christ, les uns par religion, les autres par politique, la plupart par envie et par imposture. Ils envoyèrent vers lui pour le tenter par des questions captieuses; mais le Christ les confondit, et sa parole obtenait croyance, comme celle de quelqu'un qui prononce d'autorité.

Il fait son entrée dans Jérusalem, monté sur un âne, selon l'usage des juges (1), pour annoncer que sa mission n'est pas une mission de conquête, mais de jugement, de paix, d'alliance, de bon conseil. Israël lui criait: *Hosanna, Fils de David; béni celui qui vient au nom du Seigneur;* mais il devait peu de jours après lui crier: *A la croix, à la croix!*

La Pâque était la principale solennité des Hébreux; ils la célébraient en mémoire du jour où Dieu, de sa main puissante, les affranchit du joug de la servitude. On commençait la cène à laquelle se réunissait toute la famille, en goûtant une herbe amère, assaisonnée de vinaigre (2), et en servant un pain dur, en souvenir des maux soufferts dans l'esclavage (3). La joie de l'indépendance était ensuite exprimée par l'extrême allégresse d'un banquet

(1) Cela paraît résulter, selon nous, de ce passage du cantique de Débora (Jud., V, 10): *Qui ascenditis super nitentes asinos, et sedetis super in judicio, et ambulatis in via, loquimini.*

(2) *Exode,* XIII.

(3) « Pourquoi mangeons-nous ces herbes amères? Elles signifient que les Égyptiens rendaient la vie amère à nos ancêtres; car il est écrit: Ils rendaient la vie amère par un rude esclavage. » *Haggada*, ou prières des Hébreux durant la Pâque.

abondant, et le père de famille rompait un pain azyme qu'il distribuait aux convives. Un peu de vin était alors versé dans les coupes; et le père bénissait dans ce pain et dans ce vin les biens physiques et moraux assurés par la loi sainte au peuple élu. Le Christ accomplit cette cérémonie comme toutes celles de la nation juive. Mais après avoir, avec ses disciples, pris sa part de l'agneau mystique, il institua avec ce pain et avec ce vin l'éternel sacrement de la mémoire, de la transsubstantiation et de la nouvelle alliance.

Cependant une inimitié active et la calomnie hypocrite mûrissaient le crime annoncé et déploré depuis tant de siècles. Un des disciples du Christ le livra à ses persécuteurs, un autre le renia; tous l'abandonnèrent, comme on voit un troupeau prendre la fuite quand on frappe le berger. On l'accusa, devant les tribunaux où il fut conduit, de blasphémer, de corrompre la jeunesse, et de soulever la nation contre la domination de l'étranger. Les princes des prêtres, c'est-à-dire les chefs de chacune des classes sacerdotales, les anciens du peuple et le conseil des juges, auquel la domination romaine laissait autant d'autorité qu'il en fallait pour commettre le grand méfait, se réunirent dans la salle où se tenait le sanhédrin, et déclarèrent que Jésus méritait la mort. Ils demandent sa condamnation au gouverneur Ponce Pilate, qui interroge l'accusé et lui dit : *Es-tu le roi des Juifs?* Le Christ répond : *Mon royaume n'est pas de ce monde, autrement mes ministres s'opposeraient à ce que je fusse livré aux Juifs; mais à cette heure mon royaume n'est pas d'ici.* — *Tu es donc roi?* reprend Pilate. — Le Christ alors : *Tu l'as dit, je suis roi; et je suis venu en ce monde pour rendre témoignage de la vérité, et ceux qui sont pour la vérité écoutent ma voix.*

Dans un temps où l'on ne pensait pas qu'il y eût pour maîtriser le monde d'autres liens que ceux de la force, quelle crainte pouvait inspirer au proconsul un pouvoir qui n'était pas de ce monde, un roi qui n'avait d'autre empire que celui de la vérité, d'autres sujets que ceux que la vérité lui soumettait? Il n'y avait là rien de menaçant pour l'autorité qu'il représentait, et l'accusé ne pouvait être à ses yeux qu'un insensé. Il lui fit donc donner par dérision un haillon de pourpre, une couronne d'épines, et un roseau pour sceptre.

Le sceptre de roseau devait briser le sceptre de fer des maîtres du monde. Mais Pilate, qui ne pouvait ni l'empêcher ni le prévoir, déclare qu'il n'aperçoit aucune culpabilité dans les faits imputés à

Jésus. Cependant, circonvenu par les grands, qui insistent pour la condamnation en menaçant de l'accuser lui-même à Rome; pressé par les vociférations du peuple, il cède à la politique, et consent à ce que le Juste soit mis à mort (1). — Jésus, victime de l'ancienne légalité, afin qu'elle soit éternellement condamnée, est attaché à la croix, et tout est consommé.

Aucune religion, aucune philosophie ne pouvait se vanter de posséder un type qui se rapprochât de celui-là. Chaste et pur dans ses mœurs, Jésus ne rechercha ni les richesses ni les honneurs. Il vécut avec les pauvres et pour les pauvres; il passa sur la terre en faisant le bien; ami affectueux, il pleure la mort de Lazare et laisse Jean s'endormir sur son sein; il est plein de tolérance pour la Chananéenne, pour la femme adultère, pour la Madeleine; il aime la patrie, sur laquelle il gémit dans la prévision de ses désastres. Simple et naïf comme les enfants dont il se plaît à se voir entouré, son énergie va pourtant jusqu'à endurer tranquillement la mort, et quelle mort? Enfin son dernier soupir est une parole de miséricorde, un pardon pour ses meurtriers.

Que peut lui comparer l'antiquité païenne? Socrate, le plus saint parmi les sages? Mais qu'est-ce que sa philosophie railleuse et timide aurait à faire avec la philosophie active et charitable du Christ? Socrate pouvait prévoir que ses attaques incessantes contre les mœurs, les doctrines, les croyances de son temps, le mettraient un jour en danger; et le *taon qui s'était attaché au coursier puissant et généreux* devait s'attendre à être écrasé d'un moment à l'autre. Il y a de la générosité dans la manière dont il va au-devant de sa condamnation; mais à l'instant même de sa mort,

(1) On lit le passage suivant dans les *Antiquités judaïques* de Josèphe, livre XVIII, 3 : « Alors vécut Jésus, homme plein de sagesse, si toutefois on peut le dire un homme. Il fit en effet des choses merveilleuses, enseigna ceux qui accueillent volontiers la vérité, et s'attacha nombre de Juifs et de Grecs. C'était le Christ; et Ponce Pilate l'ayant fait mettre en croix sur la dénonciation des principaux parmi les nôtres, ceux qui l'avaient aimé lui demeurèrent fidèles; car le troisième jour il leur apparut revenu à la vie, selon que l'avaient annoncé les prophètes de Dieu, qui avaient aussi prédit d'autres miracles. Ceux qui de son nom sont appelés *chrétiens* existent encore aujourd'hui. »

La critique voit dans ce passage, qui dit trop pour un juif et pas assez pour un chrétien, une interpolation. Aucun des Pères de l'Église antérieurs à Eusèbe n'en a fait mention. Voy. notamment Godefroy Less, *Disputatio super Josephi de Christo testimonium* (Gœttingue, 1781). Rejetant tout à fait le prétendu témoignage de cet historien, il démontre que son silence prouve plus qu'un éloge, attendu qu'il n'aurait pas manqué de réfuter une imposture s'il lui eût été possible d'en signaler une.

en présence de ses juges, il ne professe qu'un doute sur l'immortalité de l'âme. Aussi Rousseau s'écrie : « Si la fin de Socrate est celle d'un juste, la fin du Christ est celle d'un Dieu (1) ! »

Le découragement s'empare des disciples de Jésus, qui jugent mondainement les choses par l'événement. Ils se cachent, et, n'ayant d'espoir de salut que dans l'oubli, ils pleurent sur le maître qu'ils ont perdu : mais bientôt il ressuscite, comme il leur avait promis, et, remonté au trône de son Père, il leur envoie l'Esprit divin, qui change en docteurs intrépides les timides et ignorants pêcheurs de Galilée. Revêtus de la force d'en haut, ils obéissent à leur maître, qui avait dit : *Allez et enseignez toutes les nations* ; ils se répandent dans Jérusalem, et ils y annoncent que la loi est accomplie, que les figures ont cessé, que la nouvelle alliance a commencé ; ils expliquent cette doctrine, qui doit être le salut du monde.

Jésus n'a laissé aucun écrit ; mais il a ordonné à ses disciples de rendre témoignage de ce qu'ils avaient entendu et vu. Ils recueillent donc ses paroles et ses actes ; et, divinement inspirés, ils écrivent ces relations que l'Église a acceptées comme règle de la foi. Tels sont les évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, où se montre la sublimité de Dieu dans la simplicité de l'homme, la divinité du sentiment dans la naïveté des expressions. Les principes posés par Jésus-Christ étaient extrêmement simples, mais tels que, une fois qu'elle les a compris, l'intelligence humaine ne peut plus les abdiquer : *Dieu est un ; tous les hommes sont égaux ; aimez-vous donc les uns les autres comme vous aime votre Père céleste, qui sera avec vous jusqu'à la consommation des siècles*.

Vénérons, dans un silence pieux, les mystères de la grâce et de la rédemption, la profondeur inaccessible de la nature divine, ces notions sublimes qu'il révéla à l'homme dans l'esprit duquel elles s'étaient obscurcies. Si l'histoire ne peut séparer l'humanité du Christ de sa divinité, les préceptes des dogmes, la puissance de la vérité du triomphe de la grâce, elle peut se borner à considérer l'effet que cette doctrine, dans sa marche lente mais sûre, devait produire sur l'ordre général de l'humanité.

L'humanité ! c'est une parole qui, inconnue jusque-là aux phi-

(1) Gibbon est le seul qui, dans sa prévention insensée et dénigrante, trouve Socrate bien supérieur à Jésus, parce qu'il ne laisse échapper aucun signe d'impatience ou d'espérance, tandis que le Christ s'écria : *O Dieu, Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

losophes et aux législateurs, retentit alors pour la première fois. Les plus éclairés d'entre eux n'étendirent jamais leurs regards au delà de leur propre nation; et voilà qu'à cette heure s'établit près d'un lac de Galilée une société qui rapproche les rameaux séparés de la grande famille humaine, réunit les pensées de toutes les générations et de tous les siècles dans un lien de foi, d'espérance, d'amour, dont le nœud est au ciel.

La doctrine de Jésus-Christ était-elle un nouveau progrès de la science antique? n'est-elle qu'un perfectionnement de la philosophie hébraïque (1)? ou s'enchaînait-elle à celles de Socrate, d'Aristote et de Platon? Toute l'histoire semble le nier. L'Inde avait conservé dans un reste des anciennes traditions la notion d'une première chute dont tout le genre humain était demeuré souillé, et dont l'homme pouvait se relever, soit par les œuvres, soit par la force de la méditation, en se détachant de la matière. Mais cette première faute avait souillé les hommes à un degré différent, et dès lors les castes restaient distinctes entre elles, par suite d'une ineffaçable diversité d'origine.

La sagesse de l'Égypte, partant aussi du dogme d'une chute, source de toutes les anciennes croyances, supposait que les hommes étaient des anges condamnés à expier un péché commis dans le ciel, passant par des degrés d'infortunes diverses, selon la gravité de la faute dont ils s'étaient souillés là-haut, et ne devant sortir jamais, vivants ou morts, de la caste à laquelle chacun d'eux appartenait. Les Pélasges distinguaient les hommes nés des dieux, doués d'âmes immortelles, des autres êtres humains qui, en étant dépourvus, pouvaient être possédés par les premiers comme des choses.

(1) T. SALVADOR, auteur de *Moïse et ses institutions*, a publié, il y a quelques années, *Jésus-Christ et sa doctrine; histoire de la naissance de l'Église, de son organisation et de ses progrès* (Paris, 1838; 2 vol. in-8°). Il y démontre que le Christ a tiré tout ce qu'il a enseigné des Hébreux, de Philon, des esséniens; et, disculpant les pharisiens, il fait l'apologie du système judaïque, dont il prétend que le Christ a gâté la pureté en y mêlant des idées orientales. Il n'a pas cherché du reste à expliquer comment ce Galiléen, l'un des nombreux messies qui parurent alors, supplicié légalement, comme il le prouve, a pu trouver croyance dans le monde entier, à la différence des autres thaumaturges. Jusqu'à ce qu'il ait donné cette explication, nous croyons inutile de combattre les doctrines qu'il emprunte à Strauss et aux autres Allemands qui prétendent *den Sohn zu analysiren*, en même temps qu'il voudrait, moins résolu qu'eux, se tenir dans un juste milieu inconciliable avec la raison.

Telles sont les trois sources d'où provinrent les idées qui, mélangées et embellies par les Grecs, acquirent la dignité et la forme de science, grâce aux méditations et à l'habileté de leurs grands philosophes. Mais parmi ceux-ci, parmi les législateurs, quel est celui qui n'admit pas la prééminence de quelques hommes sur les autres? Vous aurez beau chercher, partout vous trouverez une distinction inhumaine entre la race qui commande et celle qui doit obéir. Loin qu'un seul homme d'État, en cherchant à fonder le bonheur de son peuple, ait en vue le bonheur des autres, tous ont pour maxime, *Malheur aux vaincus!* tous ne voient dans le genre humain que des ennemis à abattre, des esclaves à faire; et toute iniquité est justifiée si la république a un avantage à en tirer. Rome, qui formula ce droit cruel dans le terrible proverbe, *Homo homini ignoto est lupus*, parvint ainsi à tant de grandeur, qu'elle put contraindre le monde à lui obéir, et à révérer sur le trône et sur les autels Tibère et Caligula. Égalité.

Parmi les écoles il n'en est pas qui s'élève jusqu'à trouver l'origine commune de l'homme; toutes acceptent les conséquences qu'elles voient en pratique dans leur société, sans soumettre à l'examen les principes d'où elles dérivent : ceux-là même qui sentent la nécessité d'appuyer la justice sur quelque chose de supérieur aux sociétés humaines, et qui les ait précédées, ne se doutent pas même que ces règles éternelles s'étendent sur toute l'espèce humaine. Aristote fonde sa république sur la race et sur la propriété, lesquelles embrassent femmes, enfants, esclaves, et les autres biens. Platon lui-même, négligeant le grand nombre, confie le gouvernement de sa république à une caste de guerriers. Il veut, dans sa théorie, que cette caste se recrute et se fortifie par la promiscuité; et il anéantit aussi, pour la race privilégiée, le mariage et la famille, en déclarant que tous les enfants doivent être mis en commun.

Sénèque, le premier, parla d'un droit de l'humanité, mais la révélation nouvelle pouvait avoir frappé ses oreilles; d'ailleurs, il se plaint lorsqu'il voit Claude étendre aux Gaulois et aux Bretons le droit de cité romaine; il craint de le voir un jour conféré à tous les hommes.

Bien plus, les Hébreux eux-mêmes, à qui leur loi ordonnait pourtant d'aimer les étrangers, y trouvaient des exceptions à leur égard, soit quand elle permettait l'usure, soit lorsqu'elle leur défendait les mariages et les alliances avec eux. Leurs prophètes avaient cependant annoncé cette fraternité universelle dans les

doctrines de la vérité, lorsqu'ils disaient : « Israël mon serviteur, « Jacob que j'ai élu, je répandrai mon esprit sur vous, et vous an- « noncerez la justice aux nations. Je suis le Seigneur qui vous ai « pris par la main, et vous ai établi pour être le réconciliateur du « peuple et la lumière des nations. Que toutes les nations, et que « tous les peuples se rassemblent. Un jour, quand la maison de « Jéhovah sera fondée sur le haut des montagnes, tous les peuples « y accourront en foule, et s'écrieront : Allons, montons à la mai- « son du Dieu de Jacob ; il nous enseignera ses voies, et nous « marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, « et la parole de Jérusalem ; il jugera les nations et sera l'arbitre « des peuples : ceux-ci forgeront de leurs épées des socs de char- « rue, et de leurs lances des faux ; un peuple ne tirera plus l'épée « contre un autre ; ils ne s'exerceront plus à se combattre ; cha- « cun se reposera sous sa vigne et sous son figuier, sans avoir au- « cun ennemi à craindre. La paix sera l'ouvrage de la justice, et « le soin de cultiver la justice procurera une sécurité qui durera « éternellement (1). »

Les conséquences de cet esprit exclusif des nations païennes étaient l'esclavage, la cruauté, le mépris pour les femmes. Le premier est généralement reconnu non-seulement comme un fait, mais comme un droit. La religion apaise, en versant le sang humain, la divinité à laquelle on ne croit plus ; la politique donne des agonies humaines en spectacle à un peuple avili. Dans les œuvres d'art, la femme n'apparaît que comme un instrument dans la main des dieux et de l'homme ; elle suit toujours, et ne conduit jamais ; elle n'a de liberté que celle des larmes : quand les lois s'occupent d'elle, c'est pour la mettre éternellement en tutelle, sous l'autorité de son père tant qu'elle est fille, sous celle de son époux quand elle se marie, sous celle de quelque parent quand elle est veuve (2). Chez les Hébreux, la mère qui mettait au monde un enfant mâle était regardée comme impure pendant quarante jours, et pendant quatre-vingts, si elle accouchait d'une fille. Dans l'Inde, la fille ne pouvait remplir les sacrifices expiatoires pour les parents, aussi sa naissance était-elle une cause de deuil, et l'on pouvait répudier la mère. A Rome, la part d'héritage d'une fille était limitée, même en l'absence d'autres enfants ; en Grèce, la

(1) Isaïe, XLI, 6, 9 ; XLII, 1, 6 ; XLIII, 9 ; II, 1, 4 ; XXXI, 17. — Michée, IV, 4.

(2) *In patria potestate — in manu — in tutelis proximi agnati.*

jeune fille n'était point consultée dans les fiançailles que ses parents réglaient entre eux, et souvent le mariage était prescrit par un testament (1) ; à Rome le père pouvait la retirer à son mari et à ses enfants pour la donner à un autre. Elle est exclue de la plénitude du droit, qui ne s'acquiert que par l'aptitude à porter les armes. Privée même de la piété du deuil (2), cette charmante moitié du genre humain restera enfermée dans les gynécées, ou prostituée dans les temples, ou négligée toute sa vie. Quelques-unes seulement s'arracheront à une obscurité fatale, soit au prix de la pudeur, comme les Thaïs et les Aspasie, soit par des vertus héroïques, privilége d'un bien petit nombre (3).

La force du sentiment naturel fit proclamer à Platon l'égalité de la femme, mais seulement dans la caste privilégiée ; puis il l'avilit en lui ravissant son caractère le plus précieux, celui de mère, qui élève avec amour les enfants, espoir de la génération à venir.

Mais le Christ proclame que tous les hommes sont fils de son Père. Tous sont souillés d'une faute originelle, qu'il expie également pour tous, par son sacrifice. Ainsi disparaît toute différence d'origine, toute distinction de race dans la fraternité du Christ ; et tous, grands et petits, hommes et femmes, libres et esclaves, Latins, Barbares, Juifs, issus d'une même source, se dirigent par des sentiers différents vers une destination commune.

Si l'Indien ou l'Égyptien voit une classe d'hommes très-malheureuse, un individu accablé par l'infortune, il pensera que leur souffrance dérive d'un péché commis soit dans le ciel, soit dans une autre vie ; et ce sera presque une impiété à ses yeux que d'en avoir compassion. Mais le chrétien sait que, si tous ont péché, tous sont rachetés. Or le sentiment différent qui doit s'élever en pareille circonstance chez l'un et chez l'autre indique assez combien diffère l'effet que les deux religions doivent produire sur la multitude. Jésus-Christ aime sa patrie ; il cherche à lui être utile de la

(1) Démosthène (*Contre* Aphobe) dit : « Mon père laisse par héritage ma sœur à Aphobe, et ma mère à Démophon. » Et pour Phormion : Il épousa la veuve de Lassius, en vertu du testament de ce dernier.

(2) *Vir non luget uxorem : nullam debet uxori religionem luctus.* Dig., III, 2, 11.

(3) Le grave censeur Métellus disait, en 622, dans une assemblée romaine : « Si l'espèce humaine pouvait se perpétuer sans femmes, nous nous délivrerions volontiers d'un si grand mal : mais puisque la nature veut que nous ne puissions être heureux ni subsister sans elles, il est du devoir de chacun de sacrifier son propre repos au bien de l'État. » AULU-GELLE, I, 6.

manière la plus sûre, en améliorant ses mœurs et ses croyances; il gémit en pensant à la ruine où l'entraîne son obstination contre la vérité ; mais un attachement aveugle et partial ne le pousse pas à la servir, à la rendre grande au détriment d'autrui; il ne veut l'élever qu'en élevant avec elle tout le genre humain.

L'adorateur des fétiches professe la religion la plus individuelle, puisque chacun y fait Dieu ce qui lui inspire, soit de la crainte, soit de l'amour; il n'aperçoit donc dans le monde que des êtres isolés. Le polythéisme donne les hommes à gouverner à autant de divinités distinctes qu'il y a d'associations sur la terre; d'où il suit qu'il revêt un caractère social, mais limité. L'universalité ne peut appartenir qu'au monothéisme. Telle était sans doute la doctrine de tout temps professée par les Hébreux; mais un grand obstacle s'opposait à ses conséquences : c'est qu'ils étaient un peuple spécialement élu, quoique chez eux les croyances fussent communes à toutes les classes, que l'esclave adorât et connût la divinité à l'égal du lévite.

Unité.

Jésus-Christ enseigne, avec l'unité de Dieu, l'unité et l'égalité de la famille humaine. Dans les anciennes religions il y avait, en outre, des divinités propres à chaque nation, des dieux domestiques, des lares, des rites de familles : par le christianisme, au contraire, tous les hommes s'accordent dans la même croyance, se réunissent dans une seule Église. Les mêmes solennités ont lieu dans tous les pays, des signes consacrés distinguent le croyant en quelque contrée qu'il soit, les prières sont communes, et souvent elles sont récitées dans le monde entier le même jour et à la même heure.

Jésus n'institue pas une caste sacerdotale, ni des rites d'une solennité indispensable; il ne sera plus besoin d'aller à Garizim ou à Sion; des prières et des cérémonies simples, des commémorations affectueuses réuniront les fidèles, quels que soient le lieu et l'instant où ils élèveront leur âme vers Dieu.

Tout a donc pour but l'unité, l'association fraternelle. Mais la première ne peut s'obtenir tant que l'homme reste abandonné à ses inspirations privées et à son jugement individuel. Jésus-Christ, dont la réforme était morale et non politique, ne prononça pas, il est vrai, un mot qui se rapportât directement à l'ordre matériel du monde visible; mais la terre étant intimement liée avec le ciel, le temps avec l'éternité, le contingent avec le nécessaire, cette science des rapports de l'homme avec Dieu, et de leur union par la médiation d'un Rédempteur, renouvelle le monde en lui offrant

Gouvernement.

une règle d'éternelle justice ; elle empêche d'abord que les hommes se considèrent désormais les uns comme fin, les autres comme moyens ; elle fonde ensuite la liberté véritable, engendrée de la foi, de la pratique de la vertu, et de la connaissance de la vérité (1).

Quand la femme de Zébédée demande à Jésus que ses fils siégent dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche : *Vous ne savez*, lui répondit-il, *ce que vous demandez : celui qui voudra être le premier se fera le serviteur des autres, comme le Fils de l'homme, venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'autrui.*

Ces paroles indiquent la régénération de la société, en substituant à la tyrannie, sous laquelle quelques-uns jouissent, tandis que le grand nombre est destiné à pâtir, le gouvernement à l'avantage de tous ; en faisant du soin de diriger les hommes un devoir, et non un plaisir. Celui qui siége au rang le plus élevé sait qu'il est tenu de servir la grande société humaine, et qu'il ne doit point dès lors s'enorgueillir de sa position. Celui qui se trouve dans les rangs inférieurs voit dans le puissant l'homme de qui il attend son avantage : il l'aime donc et le seconde. Dès lors ceux qui ont le pouvoir reconnaissent les droits des sujets, et ces derniers se font un devoir d'obéir par égard pour Celui qui seul est la source de tout pouvoir ; et les uns et les autres s'accordent à ne vouloir que ce qui est la volonté du maître commun.

Jésus-Christ désigna l'homme qui devait, après sa mort, se faire le serviteur des serviteurs ; et il fonda ainsi l'unité de gouvernement visible, qui, son royaume n'étant pas de ce monde, allait rapprocher de plus en plus les hommes du royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'unité de croyances et d'affections. Un pouvoir destiné à régir les consciences est établi dans ce but ; c'est à lui qu'il appartient de résoudre tous les doutes, et de déterminer les croyances. Il n'a rien de violent ; ses seules armes sont la persuasion, la grâce qu'il invoque, et l'infaillibilité promise par Celui qui prie dans le ciel pour que la foi de Pierre n'ait pas à chanceler.

Ce gouvernement spirituel, loin de lutter contre celui de la terre, enjoindra de rendre à César ce qui lui appartient ; mais il propagera, en face de César, des doctrines qui, en s'insinuant dans

(1) « Si vous gardez ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité ; et la vérité vous fera libres. » SAINT JEAN, VIII.

la vie sociale, doivent la modifier, et des exemples dont l'évidente sainteté entraînera à les imiter. Dans la société mondaine il y aura donc des nations distinctes, dans la société religieuse une *assemblée universelle* (Église catholique). Dans l'une la noblesse de race donne et puissance et dignité; dans l'autre tout vient du mérite personnel, sans degrés ni priviléges héréditaires; de telle sorte que celui qui naquit au dernier rang pourra monter au premier, et jusque sur les autels. Là c'est la force qui impose les gouvernants, et leur caprice qui fait les magistrats; ici tout est produit par l'élection libre, depuis l'acolyte jusqu'au pontife. Là des armées qui subjuguent les corps; ici des apôtres qui persuadent l'intelligence et captivent la volonté. Là des empereurs qui décrètent, ici des évêques, des diacres, des prêtres, qui instruisent et conseillent. Là des jugements qui punissent; ici un tribunal où l'aveu qu'on fait de ses fautes les expie; et s'il en est un qui, persistant dans l'iniquité, scandalise ses frères, la peine la plus sévère qu'il encoure est d'être exclu de la communion de l'Église, c'est-à-dire de ne plus prendre part à la prière ni au banquet des hommes de bien. Là, en un mot, la matière, ici l'esprit; d'un côté la contrainte, de l'autre la conscience.

Cette parole, *Soyez parfaits comme mon Père céleste*, en même temps qu'elle établit sur une base divine la société humaine, ébranle l'immobilité antique, en exigeant que l'activité humaine s'exerce librement dans l'affection, dans le sentiment, dans les œuvres. « Je n'apporte pas la paix, mais la guerre; le royaume « des cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui l'em« portent. Soyez prudents comme les serpents et simples comme « les colombes. Je vous envoie comme des agneaux parmi les loups. « Les hommes vous appelleront au tribunal : ils vous flagelleront; « vous serez haïs d'eux à cause de mon nom. Quand on vous per« sécute dans une ville, fuyez dans une autre; ne craignez pas « ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme. Le disciple « sera-t-il donc mieux traité que le maître? Que celui qui veut « venir avec moi prenne sa croix et me suive. Ne comptez pas sur « les fruits, car celui qui sème n'est pas celui qui moissonne (1). »

Les siècles nouveaux ont donc pour mission d'avancer, de lutter; et si la parole de Dieu n'est pas trompeuse, la loi de justice et d'amour ira se développant et se réalisant de plus en plus; et comme c'est en elle que consiste aussi le perfectionnement de

(1) SAINT MATTHIEU, X, XI. — SAINT JEAN, IV, 37.

l'ordre moral, le progrès sera infaillible, parce qu'il sera devenu la loi naturelle de l'humanité. Les sciences humaines, dans leur ensemble, venant se rattacher à la sublime unité du vrai, qui est aussi le principe du christianisme, ne sont pas répudiées, mais transformées par lui; il leur assure, en effet, un éternel triomphe sur la pire des tyrannies, celle du vice et de l'erreur (1).

Le culte des Césars est le dernier degré de l'idolâtrie, c'est-à-dire de l'adoration de l'homme et du mal; les mœurs de cet âge représentent le degré le plus infime de l'impureté, de l'inhumanité et de la désunion, qui sont les trois conséquences les plus funestes de l'idolâtrie. « Œuvres de chair, oubli de Dieu, mépris de la foi conjugale, empoisonnements, meurtres, fourbes et vols, orgies, sacrifices dans l'ombre, veilles pleines de folie, jalousies homicides, opprobres, adultères... confusion de toutes choses... et une grande guerre d'ignorance que la folie des hommes appelle paix (2). » On dirait que ces lignes saintes ont été écrites pour dépeindre le règne des Césars; et plus loin : « Tous les fruits de l'esprit : charité, joie, paix, patience, bonté, longanimité, douceur, foi, modestie, tempérance, chasteté (3); » ne retrouve-t-on pas dans ce passage les quatre caractères opposés aux quatre les plus saillants de l'antiquité : la foi pure à l'idolâtrie; la charité à l'égoïsme malveillant; la justice à l'homicide, et la chasteté à la corruption? Cette guerre commençait avec l'Évangile.

Les anciens, désespérant de généraliser la pratique de la vertu, ne la réservaient qu'à quelques adeptes, et la vérité était communiquée à un petit nombre; tout en connaissant l'imposture de l'idolâtrie, ils s'en servaient comme d'un moyen. Le Christ, au contraire, disait aux siens : *Instruisez toutes les nations.* Mais pour régénérer l'humanité, il ne veut pas réformer tout à coup les masses, ni changer brusquement les institutions : c'est à l'individu qu'il s'adresse. Et en effet, tel est le but de l'Évangile qui, par les mérites individuels, mène à l'union intime avec Dieu. De là dans chacun la conscience de sa dignité par une destination commune. Toutefois, le moyen, ignoré des sages, de s'opposer à la corruption universelle, fut enseigné par le Christ; il veut la réforme des mœurs privées et arriver ainsi à celle des mœurs publiques. Quelque

(1) *Qui philosophi vocantur, si qua forte vera et fidei nostræ accommodata dixerunt, ab eis, tanquam ab injustis possessoribus, in usum nostrum vindicanda sunt.* SAINT AUG., *de Doctr. christ.*, II, 40.

(2) *Galat.* V, 19 et suiv.; *Sap.* XIV, 22 et suiv.

(3) *Galat.* V, 23; *Sap.* XV, 5.

degré de perfection que l'homme puisse se figurer, il le trouve dans l'Évangile; qu'il s'élève en lui quelque doute sur la rationalité ou l'utilité d'une décision, l'Évangile lui suggérera la décision la plus honnête comme la plus généreuse, toutes les fautes naissant d'une déviation ou d'une fausse interprétation de ses maximes.

Morale. Les sages avaient ignoré le moyen à opposer à la corruption universelle : Jésus-Christ l'enseigna en disant que c'était seulement par la réforme des mœurs privées qu'on pouvait parvenir à l'amélioration publique. Quel que soit le degré de perfection que l'homme puisse se figurer, il le trouve dans l'Évangile; quelque doute qui s'élève en lui sur la sagesse et l'utilité d'une résolution, l'Évangile lui suggère toujours la solution la plus honnête et la plus généreuse : il n'est pas de faute qu'on ne puisse commettre en déviant de ses maximes, ou en les méconnaissant.

Aimer Dieu est le premier précepte; aimer le prochain à cause de Dieu, est le second, qui rentre dans le premier. En aimant Dieu, nous haïssons en nous le principe matériel, ce germe corrompu, et nous demeurons soumis aux ordres de Dieu jusqu'à nous réjouir de l'affliction, humbles jusqu'à aimer l'opprobre, afin que son règne arrive. En aimant le prochain comme Jésus-Christ nous a aimés, c'est-à-dire avec une bienveillance sociale parfaite, nous ne regardons plus aucun homme comme moyen, mais nous les considérons tous comme fin. Nous ne distinguons pas entre grand et petit, ami et persécuteur, et la nouvelle vertu de l'humanité nous fait agir dans l'intérêt de tous. Quand tout homme acquiert un prix infini à être racheté du sang de la victime divine, il n'est plus permis de sacrifier à l'État l'individu, la moralité personnelle à celle de l'association politique; et la morale véritable prend naissance. Peu à peu l'orgueil des sages est abattu par la résignation de la croix ; le gémissement perpétuel du pauvre cesse, quand il reconnaît que les souffrances sont l'apanage et le mérite de l'homme dans son exil terrestre; que le Christ, le premier, a porté sa croix, et l'a laissée comme témoignage de la foi, comme fondement de l'espérance, comme excitation à la charité. L'homme vicieux n'est plus réduit à se plonger dans de nouveaux égarements ni à désespérer de se relever, puisqu'il y a un sacrement de réparation : le larron sauvé sur la croix, la femme adultère renvoyée à la condition de ne plus pécher, la joie du bon pasteur en retrouvant la brebis égarée, promettent le pardon au repentir. L'opprimé voit le Christ ne trouvant ni fidélité dans ses amis, ni reconnaissance chez ceux à qui il a fait du bien, ni justice dans les

tribunaux ; et il se console. La loi elle-même, en voyant succomber un innocent, respecte dans l'accusé l'image de Dieu.

L'immortalité de l'âme n'était pas un dogme nouveau, et les meilleurs philosophes l'avaient déduit de la conscience. Mais la présumer, la désirer, la croire même comme spéculation doctrinale, est tout autre chose que de régler d'après elle la conduite intérieure et extérieure. Les Hébreux eux-mêmes, bien que la tradition la plus pure enseignât le dogme de l'immortalité, n'excluaient pas de la synagogue, ni des fonctions politiques et religieuses, les Saducéens, qui la niaient (1) ; et parmi les Gentils, pour ceux chez lesquels restait encore quelque foi en des opinions réputées vulgaires (2), le Tartare et l'Élysée étaient réservés à des faits éclatants et connus de tous, à des actes qui, avantageux ou nuisibles à la société civile, unique règle de la moralité, avaient déjà été punis ou récompensés par la loi et par l'opinion.

Jésus-Christ, au contraire, rend à chacun une conscience individuelle, le soumet à l'obligation absolue de se perfectionner soi-même. Exposant l'idée la plus sublime de la Divinité, qu'il montre dégagée des nuages de la superstition et de l'ignorance, et comblée de toutes les perfections, il enjoint à l'homme de l'imiter ; il le force à se confier en une Providence qui veille sur lui avec une constante sollicitude, et à se rappeler qu'il est sans cesse en présence d'un rémunérateur. La pureté intérieure est donc recommandée en vue de la vie future ; les maux de l'exil sont endurés patiemment, à cause de l'espérance d'arriver à l'éternelle demeure.

(1) « Encore donc que les Juifs eussent dans leurs Écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que, vers le temps du Messie, où elles devaient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, toutefois cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple, que les Saducéens, sans la reconnaître, non-seulement étaient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. » BOSSUET, *Disc. sur l'histoire universelle*, IIe partie, chap. 6.

(2) *Esse aliquos Manes et subterranea regna.....*
Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.
JUVÉNAL, II, 149.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile Fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !
VIRG., II, *Georg.* 490.

Cogita illa quæ nobis inferos faciunt terribiles fabulam esse : nullas imminere mortuis tenebras, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia. Luserunt ista poetæ, et vanis nos agitavere terroribus. SÉNÈQ., *Consolat.*

Là le bonheur ne consistera pas en jouissances terrestres, mais dans la connaissance parfaite de la vérité, qui constitue le but le plus élevé de l'intelligence ; vue en Dieu, face à face, elle perfectionnera l'image divine imprimée en nous, et nous unira tous dans l'amour le plus élevé, dans la joie des récompenses obtenues, dans la gloire du triomphe après les épreuves de l'expiation.

Quand il serait possible d'établir que de telles doctrines furent connues des anciens philosophes, soit qu'ils le dussent à la force du raisonnement ou à un reste des traditions primitives, elles étaient pour ainsi dire la propriété d'un petit nombre d'individus ; jamais elles n'avaient été communiquées au peuple ni ne lui avaient profité. Socrate et Pythagore renversèrent-ils un seul des autels impudiques qui s'élevaient à leurs yeux ? Épicure ou Cicéron entreprirent-ils d'abattre dans leurs temples fastueux ces dieux qu'ils tournaient en dérision ? Non : la religion, comme la science, comme toute chose enfin, était privilégiée, et le partage d'un petit nombre. Les platoniciens eux-mêmes avaient deux degrés d'initiation philosophique : la purification (κάθαρσις) ou la vertu, pour le vulgaire ; la compréhension (νόησις) ou la science, pour les élus ; le peuple demeurant ainsi relégué au-dessous des philosophes, la vertu au-dessous de la science.

Mais le christianisme n'a point de secrets ; il n'a point de voiles dans ses temples ; il n'est pas un homme qui, comme profane, puisse être écarté de l'Église. Enseigné aux enfants avec les premiers mots, il s'enracine dans les cœurs, où il insinue une morale aussi douce que sublime, une égalité affectueuse qui ne laisse voir dans le monde que des fils de Dieu. C'est de lui qu'est découlée cette morale si pure, sur laquelle n'influe ni la diversité des temps ni celle des personnes, et qui sans cesse a pour but la perfection de soi-même, et la charité envers autrui. La vengeance, dans les anciens âges, était *douce aux nobles cœurs ;* elle était la *volupté des dieux* (1). Désormais le pardon ramènera la paix sur la terre.

L'impudicité était en : honneur on l'adorait chez les dieux, on s'en faisait gloire chez les hommes ; si bien que, chaque année, de jeunes garçons venaient sur le tombeau d'un Dioclès, renommé par d'infâmes amours, faire assaut de lubricité, et que là on couronnait le plus lascif (2).

(1) HOMÈRE.

(2) THÉOCRITE. — Philon atteste que des prix semblables étaient établis en plusieurs endroits.

A Rome, on ne faisait aucun mystère des outrages les plus honteux à la nature (1). Si quelques hommes appelaient l'honnêteté une vertu, ils ne croyaient nullement l'entacher en abusant des esclaves, et en recevant des affranchis un infâme tribut de reconnaissance (2).

On vit une dame romaine offrir cinq cents esclaves à Vénus pour se prostituer dans le temple de la déesse (3); mais aujourd'hui tout homme qui doit respecter la Divinité en soi-même ne saurait plus adopter un état intermédiaire entre la virginité et le mariage. La loi nouvelle enjoint de modérer les penchants sensuels; les liens domestiques se raffermissent, et le nœud conjugal devient durable pour une fin sublime.

Est-il possible que la dignité des mœurs se trouve jamais là où l'homme peut commander le vice à une troupe innombrable de femmes abandonnées au caprice du maître? Combien il importe, au contraire, que la femme soit rehaussée et ennoblie, afin que sa puissance sur le cœur de l'homme parvienne à établir ce doux échange de respect et de bonté, qui fait seul le bonheur de la vie domestique? L'homme et la femme, confondus dans la personne de Jésus-Christ, deviennent égaux. Chez les anciens, on ne considérait l'adultère que chez la femme; pour le même crime chez les hommes, à peine s'en occupait-on. Elles seules étaient coupables d'avoir blessé la pudeur, les droits de la propriété et de la dignité. De là des peines atroces, des jugements sommaires, exigés quelquefois de l'offensé lui-même ou d'un tribunal de famille (4). Chez les Hébreux le doute seul exposait à des tortures terribles. Les Celtes abandonnaient au courant des fleuves l'enfant soup-

(1) PLAUTE.

(2) *Impudicitia in servo necessitas, in liberto officium, in ingenuo flagitium est.* S'il faut d'autres preuves que les Romains mesuraient pour ainsi dire à la loi et à la condition civile la moralité des actes, une loi de Constantin, de l'an 326, en fournira encore une : « Si quelque femme a commis un adultère, il s'agit de savoir si c'est la maîtresse de l'hôtellerie (dans les lois romaines, *caupona* et *prostibulum* sont presque synonymes) ou la servante. Si c'est la maîtresse, qu'elle ne soit point exempte de la peine légale; si la servante s'est livrée aux étrangers, que la condition de l'accusée fasse rejeter l'imputation, et que les accusés soient renvoyés libres : attendu qu'il n'y a de pudeur à exiger que de la part des femmes qui sont obligées à la loi; mais *celles qui, par la bassesse de leur vie, ne sont pas dignes de l'observation de la loi sont affranchies de la sévérité judiciaire.* » Code Théodosien, IX, 7, 1.

(3) Strab., lib. VIII.

(4) *Cognati necanto ut volent,* XII Tab.

çonné d'une naissance illégitime, et on ne le laissait vivre que si le fleuve, moins impitoyable que les hommes, le déposait sur le rivage. Le Christ dit, au contraire : *Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre*, et il assimile par cette parole le délit de l'homme à celui de la femme. Les Pères de l'Église, ses interprètes, le disent également (1). Voilà donc que de la morale naît la liberté, ce besoin suprême de la nature humaine. La pudeur, honnie jusque-là, foulée aux pieds dans les courtisanes, dans les esclaves, dans les déesses, devient le plus précieux ornement de la femme; elle sait que, pour la conserver, elle doit même mourir, et qu'elle en obtiendra récompense. Elle sait aussi que, pour acquérir des mérites réels, elle n'est pas obligée à des vertus héroïques, mais à élever ses enfants à de douces vertus qui les conduiront au ciel.

Afin que l'homme puisse dans son exil ici-bas chercher la perfection, l'Église doit tendre à briser les fers, à abattre les tyrannies nées de l'habitude d'opprimer et de s'avilir, et, la pire de toutes comme la plus universelle, l'esclavage. Mais briser soudain les chaînes, dire aux esclaves : « Vous êtes libres, vous êtes égaux à vos maîtres, » serait une œuvre aussi inconsidérée que de vouloir, pour dessécher un lac dont les exhalaisons infecteraient une ville, en rompre les digues à l'instant même : or, la philosophie de notre siècle a vu et voit encore à quoi aboutissent ces bouleversements subits. Le Christ fait des réformes, et non des révolutions; il jette parmi les esclaves une semence qui produira avec les siècles ce que jamais n'aurait produit aucune des doctrines des anciens sages, la liberté. L'esclave est appelé avec son maître, devant le Dieu de tous, à s'asseoir à la même table; sa personnalité, sa conscience, lui sont rendues; il est devenu responsable de ses actions, de ses pensées. Saint Paul renvoie à son maître un esclave fugitif, mais après l'avoir baptisé, et il lui écrit : *Ne le reçois plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé. Si tu me regardes comme un compagnon, accueille-le comme moi-même* (2).

(1) « Ce qui est prescrit aux femmes l'est de même aux hommes. Les lois du Christ et celles des empereurs ne se ressemblent point. Papinien et saint Paul n'enseignent pas la même chose. Ceux-ci permettent toute espèce d'impudicité envers les femmes libres; chez les chrétiens, si un homme peut répudier sa femme pour adultère, la femme a le même droit. Dans des conditions égales, l'obligation est égale. (Saint Jérôme, *Vie de Fabiula.*) Et en effet, Fabiula se sépara de son mari parce qu'il était vicieux.

(3) *Ep. ad Philemonem.* On est pris de pitié en voyant de quelle manière

Si l'esclavage continua encore à subsister, ce fut la faute des adversaires du christianisme et celle des temps; car la religion nouvelle ne pouvait contraindre d'abord les voluptueux Romains, ni ensuite de farouches conquérants, à l'abolir. L'Église du moins, en attendant qu'il cesse, offre à l'esclave non-seulement le pain matériel, mais celui de l'âme, l'instruction religieuse. Elle fait chaque jour retentir une protestation contre l'iniquité invétérée; et tant que l'esclave n'est pas transformé en serf et associé dès lors au travail libre, partout où pénètre cette religion, on cesse de calculer avec une précision barbare jusqu'à quel point ces machines vivantes peuvent fonctionner sans se briser. Elle détermine certains jours durant lesquels l'esclave lui-même est admis à se reposer, jours sanctifiés par les consolations de la prière et de l'instruction que le prêtre distribue à tous.

Avec l'esclavage devait aussi tomber la noblesse fondée uniquement sur la race : car, bien que les anciens n'en aient rien dit, peu habitués qu'ils étaient à une analyse approfondie, leur *ingenuitas* consistait en définitive à descendre de personnes libres, sans mélange d'esclaves et d'affranchis : d'où il résultait que, ceux-ci n'existant plus, la distinction naturelle disparaissait.

Telles sont les nombreuses et importantes applications civiles produites par cette doctrine pleine d'évidence, dans laquelle les esclaves voient la liberté, les opprimés la justice, les pauvres la charité, les sages la raison et l'espérance : doctrine dont les grands esprits admirent la profondeur, dont les petits aiment et accueillent avec empressement la simplicité.

Mais combien la lutte ne devait-elle pas se prolonger! Les abus avaient mûri, et s'étaient incorporés en quelque sorte dans la société au point de ne pouvoir disparaître qu'avec elle. De grands efforts pouvaient seuls parvenir à réconcilier, à confondre la civilisation et la religion, depuis si longtemps désunies. Au royaume de Dieu s'opposaient la force, les préjugés et la nature même de

Gibbon cherche à atténuer les misères de l'esclavage chez les Romains, et à démontrer que l'on dut l'adoucissement de la servitude aux ordonnances successives des empereurs. Robertson, plus loyal que lui, dit : « Ce ne fut pas le respect inspiré par quelque précepte particulier de l'Évangile qui bannit l'esclavage de la terre; mais l'esprit général de la religion chrétienne, plus puissant que toutes les lois écrites. Les sentiments dictés par le christianisme étaient bienveillants et doux; ses préceptes donnaient une telle dignité à la nature humaine, qu'ils l'arrachèrent au servage déshonorant dans lequel elle était plongée. » Voyez son *Discours sur l'état de l'univers, lors de l'apparition du christianisme*.

l'homme, qui, bien que le Rédempteur lui eût prêté son aide pour se régénérer, n'était pas affranchie de la corruption. Voyez! dix-huit siècles se sont écoulés, et l'esclavage baigne encore de ses sueurs de vastes contrées; le servage féodal subsiste encore dans des pays civilisés; l'aristocratie de naissance est brisée, mais c'est pour laisser s'élever celle qui se fonde sur l'argent, et qui spécule avidement sur les larmes du pauvre, en supputant ce qu'il faut lui donner afin qu'il serve et meure sans se révolter : une multitude qui a besoin de raison, d'industrie, d'amour, reste encore négligée; le duel subsiste toujours, ainsi que la guerre et le pouvoir matériel, qui prétendent tyranniser ce qui est du domaine de l'esprit.

Mais le Christ n'est pas descendu pour faire disparaître parmi les hommes les maux qui sont leur héritage; il est venu leur apporter le baume qui les soulage, la charité. Une vertu sans nom chez les anciens, considérée plutôt comme une faiblesse, vient désormais adoucir des misères inévitables, pleurer avec ceux qui souffrent, et transformer les disgrâces les plus cruelles en occasions de mérite, en liens de fraternité.

CHAPITRE VII.

COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME.

A peine les apôtres furent-ils vivifiés par l'esprit de consolation, qu'ils s'en allèrent par les rues de Jérusalem parlant à la foule accourue pour la Pentecôte, et ils convertirent trois mille personnes, nombre qui devait augmenter chaque jour. Les prosélytes étaient admis à la prière dans le temple, et, dans les maisons, au mystère eucharistique, au repas en commun; tous rendant grâce à Dieu avec enthousiasme et simplicité de cœur.

Les Hébreux attendaient dans le Messie un rédempteur terrestre; les prophètes s'expriment de telle sorte, que les apôtres eux-mêmes, tombés dans cette erreur, demandaient au Christ des emplois dans son royaume, et se scandalisaient à l'idée de ses souffrances. Les faits éclatants par lesquels le Messie signala sa venue suffirent à détromper ceux-ci; mais les Juifs persistèrent dans cette erreur avec un coupable endurcissement. Ainsi tandis que la

Judée, en reconnaissant l'accomplissement des promesses divines dans un sens bien plus élevé et plus fécond, aurait pu devenir le point de départ de l'histoire des sociétés modernes, elle demeure au contraire sous le coup de la réprobation, et cesse d'avoir action sur l'avenir. La cité de la manifestation et de la paix, du moment qu'elle eut méconnu le symbole qu'elle exprimait, fut effacée; mais les débris du temple, dont chaque pierre était mystérieusement taillée et disposée, devaient servir à élever l'admirable palais du Dieu éternel.

Dans le principe, les chrétiens ne se séparèrent pas des juifs, attendu que leur religion, loin de détruire la loi mosaïque, l'accomplissait au contraire : mais, afin que les menaces du Seigneur, de donner sa vigne à cultiver à d'autres, eussent à se réaliser, les juifs eux-mêmes commencèrent à les persécuter. Pierre et Jean, qui attiraient à eux un grand nombre de personnes en guérissant les aveugles, les boiteux, en rendant la parole aux muets, sont jetés en prison, avec défense de parler du Christ et de dire qu'il fût ressuscité. Mais ils déclarent qu'ils doivent obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes, se réjouissant d'être en butte aux outrages pour Jésus et de souffrir pour lui. Pendant qu'ils baptisent dans leur cachot, des prières s'élèvent pour eux sans interruption au trône de Dieu (1), jusqu'au moment où un ange vient les délivrer de leurs chaînes. Alors le sanhédrin se dispose à les faire mourir; mais, sur l'opposition de Gamaliel, docteur de la loi, ils sont flagellés au milieu de l'assemblée; et l'Église en demeure édifiée, sachant quel mérite son fondateur attachait aux souffrances, à l'espérance, à la résignation.

Les nouveaux croyants vivaient dans une sainte harmonie, et, pour effacer entre eux toute différence de fortune, ils vendaient dans Jérusalem tout ce qu'ils possédaient, puis en portaient le prix aux apôtres, qui le distribuaient à chacun selon ses besoins, et aucun d'eux n'avait à souffrir de l'indigence (2). Bien qu'il ne dût y avoir aucune différence entre les membres de l'association, les veuves des Hébreux obtenaient, dans les distributions journalières des aliments, quelque préférence sur celles des juifs hellènes ou étrangers. Cela déplut, et en conséquence on élut sept diacres d'une probité reconnue, lesquels furent chargés non-seulement de distribuer la nourriture temporelle, mais encore le corps et le sang

(1) *Actes des Apôtres*, V, 29; V, 41 ; X, 31.
(2) *Ibid.*, II, 42, 49; IV, 34.

qui, chaque jour, après le repas des fidèles, était consacré en mémoire du Christ.

Saint Étienne. Au nombre de ceux-ci était Étienne, qui, plein de force d'âme et de la grâce d'en haut, allait discuter dans les synagogues, où les juifs se rendaient de tous les pays pour étudier. Dans une de ces synagogues, qui se composait de ceux que Pompée avait emmenés prisonniers à Rome, et qui depuis avaient recouvré leur liberté, Étienne démontra la divinité du Christ, et leur prouva qu'il était réellement le Messie annoncé par les prophètes. Dans l'impossibilité où ils étaient de le réfuter, ils l'accusèrent devant les tribunaux d'avoir blasphémé Dieu et Moïse; et comme il y soutint intrépidement la vérité, ils se jetèrent sur lui, l'entraînèrent hors de la ville, et le lapidèrent. Il pria Dieu en mourant de leur pardonner, et fut le premier à sceller de son sang les vérités divines.

Jacques le Mineur, surnommé le Juste, évêque des fidèles de Jérusalem, ne buvait ni vin, ni liqueurs; il marchait pieds nus, couvert d'un manteau grossier, et, à force de prier, ses genoux étaient devenus calleux comme la peau d'un chameau. Le grand prêtre Aman le fit monter sur la terrasse du temple de Dieu pour l'interroger; et quand les pharisiens eurent entendu sa profession de foi, ils le précipitèrent de cette hauteur. Jacques le Majeur avait déjà eu la tête tranchée.

Malheur à Jérusalem, qui tue les prophètes! L'heure approche où les filles de Sion devront pleurer sur leur fruit, et celles dont le sein est fécond envier les mamelles qui n'ont point allaité.

Saint Pierre et Saint Paul. Les fidèles persécutés se répandent dans Samarie et dans toute la Judée, en multipliant les prosélytes. Le principal entre ceux-ci fut Saül, de Tarse en Cilicie, qui, né citoyen romain, était benjamite d'origine et pharisien de croyance. Converti à l'Évangile, il en devint le propagateur le plus zélé, après s'en être montré le persécuteur le plus farouche. Ses épîtres développent la doctrine chrétienne; il brise les liens qui unissaient les Nazaréens à la synagogue, et, de fraction d'un peuple qu'ils étaient, il les élève au rang d'Église indépendante, non circonscrite dans un lieu déterminé, ni dans des limites de nationalité.

Après avoir semé le bon grain dans la Judée, les apôtres voulurent porter la bonne nouvelle chez les nations auxquelles le Christ ne s'était pas montré. Avant de partir comme des agneaux au milieu des loups, ils rédigent leur profession de foi; Paul se rend alors en Grèce. André visite les Scythes et l'Épire; Thomas

va prêcher chez les Parthes et les Indiens, Barthélemy dans la grande Arménie, Matthieu dans l'Éthiopie, Jude dans l'Arabie et la Mésopotamie, Barnabé et Simon dans la Perse, Mathias dans l'Égypte et l'Abyssinie; si bien que *par toute la terre résonna leur parole, et leur voix retentit jusqu'aux confins de la terre.* Jean suivit la vierge Marie à Éphèse; Philippe subit la mort à Hiéropolis de Phrygie.

D'Antiocbe, la principale ville de l'Asie, où il applique pour la première fois le nom de *chrétiens* aux juifs convertis, Pierre se rend à Rome.

Dans le siècle de l'orgueil, ces grands rénovateurs du monde laissent ignorer leur route, et c'est à peine si l'on connaît celle que suivirent Pierre et Paul. Le premier part d'Antioche pour se rendre à Rome (1). Le pêcheur de Génézareth vient dans la métropole du monde pour y établir le siége d'une autre unité, pour opposer aux infamies de Messaline et aux détestables atrocités de Néron la haute raison, la sublime vertu qui pardonne, instruit, console, et qui, en se sacrifiant elle-même pour l'humanité, rend inutiles les autres sacrifices sanglants. La haine des Romains contre les juifs, et surtout contre les nouveaux convertis, décida Claude à les chasser, et Pierre retourna probablement alors en Asie.

Il mangeait à Antioche avec les fidèles incirconcis; mais quelques juifs convertis étant survenus, il se sépara des premiers pour vivre avec les autres. Paul l'en reprit, lui disant que c'était s'attacher par trop aux figures, celles-ci devant tomber depuis l'apparition du figuré; et Pierre écouta son avertissement avec docilité. Paul multipliant ensuite les conversions, parmi lesquelles il faut remarquer celles de Timothée et de Luc, médecin d'Antioche, se dirigea vers Athènes. C'était l'asile de tout ce qui restait du savoir des Grecs et de leurs superstitions : les citoyens comme les étrangers y étaient continuellement en quête de ce qu'il y avait de nouveau (2). Paul y porta la vérité devant l'assemblée la plus révérée de la Grèce, et il se vit raillé par quelques-uns des aréopagites; d'autres lui dirent : *Nous t'écouterons une autre fois!* comme s'ils eussent cru avoir des occupations plus importantes que Dieu et l'homme, le péché et la rédemption.

La sévérité de ce tribunal, l'insouciance du grand nombre, les

(1) Le voyage de saint Pierre à Rome, quoique controversé, est presque généralement admis.

(2) *Actes des Apôtres*, XVII, 21.

railleries des épicuriens, ne l'empêchèrent pas de faire beaucoup de conversions. La Diane d'Éphèse, symbole oriental des puissances de la nature (1), était partout très-vénérée. Son culte donnait lieu à une foule de superstitions, surtout à la fabrication de certaines amulettes et de talismans connus sous le nom de *lettres éphésiaques* (2).

Paul ordonna aux adeptes de lui apporter, pour premier témoignage de conversion, ces instruments magiques, avec les livres de mystères; et bien que le prix s'en élevât à cinquante mille deniers, il les fit brûler (3). Cette action et son résultat, qui fut de déshabituer d'acheter, comme on le faisait auparavant, de petites figures et autres choses relatives au culte de Diane, excitèrent parmi les artisans dont c'était le commerce une sédition qu'on eut beaucoup de peine à apaiser.

A son retour de Tyr à Jérusalem, Paul fut mis en prison; et comme il invoqua le droit de citoyen romain, il fut envoyé à Rome avec un soldat, auquel, selon l'usage, il était enchaîné. Comme on lui laissa à son arrivée la ville pour prison, il convoqua les principaux Juifs; et, les trouvant sourds à ses exhortations, il leur déclara d'une voix menaçante que les Gentils recevraient, à leur refus, la parole de grâce.

Dans le cours des deux années que Paul séjourne à Rome en attendant son jugement, il augmente le nombre des vrais croyants; il adresse aux Églises et à ses amis des lettres pour les affermir dans la foi, pour éclaircir des points de doctrine, pour extirper les mécontentements et les superstitions qui auraient souillé la pureté de la foi. Là sont exposées avec clarté les idées du droit naturel. Une grande famille composée d'enfants du même Dieu, habite le monde, sous la même loi morale (4); les murs de séparation sont détruits; les inimitiés qui divisaient les hommes sont éteintes (5); l'amour de l'humanité succède aux haines politiques, et il n'y a plus de différence entre le Grec et le Barbare, le docte et le simple Hébreu et le Gentil (6). La loi nouvelle qui régénère

(1) *Cujus numen unicum, multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo totus veneratur orbis.* APULEIUS, II. Les Romains pouvaient faire des legs en faveur de cette divinité. ULPIEN, *Inst.*, tit. XXII.

(2) PLUTARQUE, *Alexandre.* CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.*, V.

(3) *Act. Apost.*, XIX, 19.

(4) *Ad. Rom.*, XV, 24.

(5) *Ad Ephes.*, II, 14.

(6) *Ad Rom.*, I, 14; X, 12.

l'humanité, n'a pas mission de renverser les pouvoirs établis, mais elle reconnaît aux faibles et aux opprimés des droits que doivent respecter les forts (1). Le joug auquel il importe avant tout de soustraire l'homme, c'est celui de la matière et des sens. De la matière viennent la dissolution, les inimitiés, l'idolâtrie, l'homicide ; de l'esprit procèdent la charité, la paix, la patience, l'humanité, la pureté (2). Que l'esprit ne s'éteigne donc pas, mais qu'il se subroge à la chair et à la lettre de la loi (3). La vérité doit être persécutée : que le chrétien ne cherche donc pas un refuge dans une mort volontaire; qu'il bénisse ses persécuteurs, et qu'il combatte avec le bouclier de la foi et le glaive spirituel (4). Il y fonde la véritable théorie des pouvoirs, enseignant que Dieu est la source de toute autorité; défend le divorce, qui expose l'existence des femmes à une instabilité périlleuse, et loue la continence, pourvu qu'elle ne soit pas funeste à la santé. Il a soin en même temps de déclarer qu'il ne vit aux dépens de personne, mais qu'il gagne du travail de ses mains ce qui lui est nécessaire (5).

C'est ainsi que ces lettres révèlent d'un côté la sublimité d'un esprit vigoureux et lucide, dont parfois la langue grecque elle-même ne secondait pas suffisamment les élans et la profondeur (6); de l'autre, la simplicité de l'homme qui recommandait à Timothée de lui apporter avec ses livres le manteau qu'il avait laissé dans la Troade. Ce qu'il y a surtout d'admirable en lui, c'est l'ardeur de la charité, qui lui fait dire : « Si je parlais la langue de tous les « hommes et celle des anges, en restant privé de la charité je se- « rais comme une cymbale retentissante. Si je prophétisais, et que « je connusse tous les mystères et la science, que j'eusse assez de « foi pour transporter les montagnes, et qu'il me manquât pour- « tant la charité, je ne serais rien; quand je donnerais tout mon

(1) *Ad Rom.*, XIII, 1; *ad Ephes.*, V, 5; *ad Coloss.*, IV, 1, etc.

(2) *Ad Rom.*, passim; prima *ad Corinth.*, II, 15, et secunda, III, 7, 8; *ad Galat.*, V, 19, 23.

(3) Prima *ad Thess.*, V, 19; *ad Rom.*, VII, 14; secunda *ad Corinth.*, III, 7, 8.

(4) *Ad Rom.*, XII, 14; *ad Ephes.*, VI, 13.

(5) C'était une loi, parmi les Hébreux instruits, d'apprendre quelque métier. Le Talmud (traité *Kidouschim, Pessart, Aboth, Sota*), dit : « Celui qui ne donne pas une profession à ses fils leur prépare une mauvaise vie. Ne dites pas : Je suis un homme de rang, cette occupation ne me sied pas. Le rabbin Joanan était pelletier; Nahum, copiste; un autre Joanan faisait des sandales; le rabbin Juda savait faire le pain. »

(6) Voy. le commencement de l'épître aux Éphésiens.

« bien aux pauvres, quand j'exposerais mon corps aux flammes, « cela ne me servirait à rien sans la charité. Les prophéties seront « abolies, les langues cesseront, la science se dissipera; la charité « seule ne périt pas (1). »

Une tradition qui remonte jusqu'aux premiers temps fait croire que Pierre et Paul scellèrent leur foi par le martyre à Rome, le 29 juin de l'an 67, et qu'ils sanctifièrent de leur sang la terre qui avait été souillée par celui de tant de victimes.

Cependant la lumière se répandait peu à peu, sans que les yeux du monde en fussent frappés, mais en gagnant toujours et en se faisant sentir par les œuvres de la charité. Y avait-il des larmes à essuyer, des ignorants à éclairer, des misères à soulager, des âmes découragées à ranimer, un apôtre se trouvait là, qui semblable à l'ange de Dieu, ramenait le calme et disparaissait, en laissant ceux qu'il avait consolés bénir une religion qui, tout en ne paraissant occupée que du ciel, répandait tant de bonheur sur la terre. C'était chose nouvelle que cette sollicitude zélée pour la classe infime, honnie et foulée aux pieds par les doctes et les puissants; que ces anciens qui allaient prêchant à tous la parole sainte; que ces diacres portant l'aumône même à ceux qui les lapidaient; que ces hommes pieux s'empressant de recueillir les petits enfants, abandonnés par des pères ou vicieux ou fainéants, parce que le Christ avait dit: *Quiconque abrite en mon nom l'un de ceux-ci m'abrite moi-même* (2).

Corinthe, la ville de la débauche légale, où des milliers de jeunes filles se prostituaient en l'honneur de Vénus, fut transformée par les lettres des apôtres, et atteignit une perfection édifiante. « Qui n'apprécie, écrivait saint Clément à ceux de cette Église, qui « n'apprécie votre fermeté dans la foi, la modération chrétienne de « votre piété, la magnificence de votre hospitalité, la perfection et « la solidité de votre savoir? Toutes vos œuvres ont été faites sans « égard aux personnes, en communiant selon la loi de Dieu; en « vous montrant obéissants envers vos pasteurs, respectueux « pour les vieillards; en insinuant aux jeunes gens l'honnêteté et « la tempérance, aux femmes la pureté et la chasteté de la con« science, l'amour de leurs maris, la soumission, l'économie mo« deste. Pleins d'humilité, plutôt prêts à vous soumettre qu'à sou« mettre les autres, à donner qu'à recevoir, contents de ce que Dieu

(1) Épît. Ire *aux Corinthiens.*
(2) SAINT MATTHIEU, XVIII, 3.

« vous donne, gardant sa parole, une douce paix régnait parmi vous, « ainsi que le désir de faire le bien avec une volonté droite et une « sainte confiance. Occupés nuit et jour dans l'intérêt de vos frères, « sincères, innocents, ne conservant pas de ressentiment des inju- « res, vous pleuriez sur les erreurs du prochain comme si elles eus- « sent été les vôtres. »

C'est ainsi que le troupeau était dirigé par la voix et par l'exemple des apôtres et des évêques, qui, pour soutenir la foi, étaient toujours prêts à souffrir sans pousser une plainte. Car Jésus-Christ n'avait pas promis des richesses, des jouissances, du pouvoir; mais il avait annoncé des austérités, des persécutions, et prêché l'obéissance.

Leur vertu sévère était toutefois tempérée par une bienveillance affectueuse. Jean, le disciple bien-aimé, l'évangéliste de l'amour, l'exilé de Pathmos, ayant rencontré un jeune homme plein d'excellentes dispositions, le recommanda à un évêque; mais celui-ci lui accorda une liberté trop grande, ce qui lui fit fréquenter de mauvaises compagnies, et il en vint jusqu'à attaquer les voyageurs sur les chemins. Jean, de retour, demanda compte à l'évêque du dépôt précieux qu'il lui avait confié, et ayant appris qu'il était mort, c'est-à-dire que son âme était perdue, il en gémit dans toute l'amertume de son cœur; puis il s'en alla au bois infesté par les méfaits de ce malheureux. Dès que celui-ci l'eut reconnu, il se prit à fuir; mais Jean le suivit, en le suppliant de ne pas se dérober à son vieux père désarmé, et il n'y eut point pour lui de repos qu'il ne l'eût rejoint et ramené à la vertu.

Ce même évangéliste s'amusait un jour avec une perdrix apprivoisée; et comme un chasseur s'étonnait de voir un homme si vénérable prendre plaisir à un jeu d'enfant, il lui dit : *Cet arc que tu tiens à la main, pourquoi ne le laisses-tu pas toujours tendu?* — *Parce qu'il se briserait*, lui fut-il répondu. — *C'est ainsi*, reprit le saint, *que je donne quelque relâche à mon esprit, pour qu'il résiste mieux à de nouvelles fatigues* (1).

Parvenu à la vieillesse, il ne pouvait plus ni prêcher ni se soutenir; mais il se faisait porter à l'église, où il ne prononçait que ces seuls mots : *Mes enfants, aimez-vous les uns les autres*; et comme ses auditeurs lui demandaient pourquoi il ne leur disait jamais autre chose : *C'est*, répondit-il, *parce que tel est le commandement de Dieu, et qu'il suffit de l'observer*.

(1) EUSÈBE, *Hist.*, V, 18.

9.

Les chrétiens étaient d'ordinaire vêtus de blanc, d'étoffes communes, sans plis traînants ni luxe d'ornements, afin que l'habit n'eût pas plus de valeur que l'homme. D'abord, ils durent recourir à tous les moyens pour se cacher : réunions secrètes, signes de convention et de reconnaissance, subterfuges pour porter, sans qu'on s'en aperçût, le viatique aux malades et aux prisonniers. Ils se réglaient dans la mesure de leurs aliments d'après le besoin, et non d'après la sensualité ; ils se nourissaient plus volontiers de poisson que de chair, de substances crues que de mets assaisonnés. Ils ne faisaient qu'un seul repas au coucher du soleil, ou tout au plus ils rompaient le jeûne le matin avec un peu de pain. Le vin, interdit aux jeunes gens, était permis aux vieillards dans une mesure déterminée. On ne voyait chez eux ni riche mobilier, ni vaisselle précieuse, ni parfums, ni instruments de musique. Pendant le repas ils chantaient des hymnes pieux, et une gravité modeste régnait parmi eux. Après la cène ils louaient Dieu, puis allaient se reposer sur une couche dure, où ils abrégeaient le sommeil afin d'allonger la vie, se levant de bonne heure pour chanter les louanges du Seigneur. Dieu pour eux n'avait pas de figure, ni d'autre nom que celui de *un, bon, esprit, père, créateur*. Ils ne devaient pas, pour lui rendre hommage, se tourner vers le Capitole ou vers la montagne de Sion ; mais ils le trouvaient en quelque lieu et à quelque moment que ce fût, parce qu'il était dans leur conscience ; et ils lui rendaient hommage dans chacune de leurs œuvres, en pensant continuellement à lui. Ils destinaient cependant quelques heures spécialement à la prière, récitant leurs oraisons debout, le visage tourné vers l'orient, la tête et les mains levées vers le ciel, et vers la fin de l'oraison, ils soulevaient un pied, dans l'attitude de voyageurs prêts à abandonner la terre.

Le paganisme avait idolâtré le corps ; les chrétiens ne virent dans cette forme périssable que fange et péché : cependant ils considéraient la virginité comme l'état le plusparfait, et l'abstinence devint une passion, comme autrefois le libertinage. Il y eut de jeunes filles qui se donnèrent la mort pour se soustraire au mariage : de là des distinctions entre les femmes, celles qui n'étaient point mariées portant la tête découverte et les cheveux tombants. Tertullien essaya inutilement de les faire renoncer à cet usage ; elles représentèrent que cette coiffure les distinguait de celles qui étaient soumises à un époux : nouvel exemple de la vertu conduisant à la liberté.

Cependant ils connaissaient le précepte de l'Apôtre : *Il vaut*

mieux se marier que de souffrir, et ils vénéraient le mariage comme sacrement et comme institution divine. *Dans les maladies et dans un âge avancé*, disaient les vieillards, *il n'est pas de soins comparables à ceux qu'on reçoit de sa femme et de ses enfants. Aimez l'âme, et sans faire autrement attention au corps qu'en vous souvenant que c'est une statue, dont la beauté fait penser au Créateur.*

En même temps que l'espèce humaine se trouvait rendue à sa nature, la femme était sortie de l'outrageante nullité antique; et elle était devenue l'égale de l'homme par son origine commune, quoiqu'elle lui restât soumise à cause de la différence de ses occupations et de sa destination. Marie, l'élue du Seigneur, sanctifiait son sexe; des femmes pieuses s'étaient montrées au pied de la croix; le Christ s'était entretenu avec elles, et leur avait pardonné leurs fautes. Des femmes suivaient les apôtres pour les servir, comme avaient fait pour J. C. Madeleine et les deux Maries. Il est souvent mention d'elles dans leurs épîtres et elles y reçoivent le salut de paix. Elles sont admises dans les assemblées, où elles prennent part à l'instruction, au sacrifice, au ministère; saint Paul recommande à Timothée celles qui l'ont assisté dans le service divin. Bientôt après furent instituées les diaconesses, qui devaient être veuves, âgées au moins de soixante ans, avoir allaité leurs enfants, exercé l'hospitalité, lavé les pieds des voyageurs, consolé les affligés, s'être toujours montrées chastes, sobres, fidèles. D'autres femmes s'empressaient de visiter les prisonniers, de porter en secret des messages ou le viatique, de distribuer aux malades les dons de cette pitié qui n'appartient qu'à leur sexe. On les voyait secourir des martyrs, baiser leurs blessures, leur présenter une goutte d'eau durant leurs souffrances, recueillir leur sang et leurs os lorsqu'ils avaient rendu le dernier soupir. Puis elles se présentaient intrépides devant les tribunaux, défiant l'orgueil des juges et la cruauté ingénieuse des tyrans, confiant leur pure innocence à ce Dieu qui multipliait les miracles en leur faveur. Elles démentaient dans le martyre cette faiblesse dont notre insultante flatterie fait le doux attribut de leur sexe; et, se mettant au niveau des hommes au milieu des supplices, elles méritaient de jouir des mêmes droits, préparant ainsi à la femme, au prix de leur propre sang, l'égalité qui lui était réservée dans des siècles de lumières.

Tertullien écrivit deux livres sur la beauté et sur les ornements des femmes, dans lesquels il démontra que l'excès de ceux-ci était messéant à une femme chrétienne, et que ni des bras ni des cous

chargés de bracelets et de colliers ne pouvaient être préparés aux chaînes et au tranchant de la hache. Dans son traité *Ad uxorem*, la femme apparaît sous un tout autre aspect que dans la société païenne. Elle partage avec son mari les occupations, les croyances, la foi, comme aussi la fortune employée à secourir des frères indigents. La femme convertie est une semence qui germe près du foyer domestique, et si elle ne peut amener son époux à l'imiter, elle inspire à ses enfants, à ses serviteurs, de nouvelles idées, de nouvelles admirations, de nouveaux désirs.

La famille de Priscilla est la première où se soit opéré le passage des idées d'orgueil, base antique du patriciat, aux sentiments de fraternité qui constituent l'égalité chrétienne. Trois Priscilla, Hilarie, Flavie, Sévérine, Firmina, Justa, Cyriaca, plusieurs Lucina, et bien d'autres veuves opulentes, transformées en diaconesses, passaient les jours à prier sur la tombe des martyrs qu'elles ornaient avec la même sollicitude et le même secret que d'autres mettraient à décorer leurs boudoirs voluptueux. Des mères, des vierges saintes, expiaient les fautes de celles qui se prostituaient aux déesses; elles ont pour les pauvres et les souffrants des prières et des secours. Tandis que Vesta ne trouve plus de prêtresses pour son culte, une foule de jeunes filles s'offrent à l'envi pour garder les ossements sacrés. Les femmes devaient plus tard consacrer leurs richesses à fonder des hôpitaux et à mériter l'amitié et les éloges des saints. Telles furent, selon le témoignage de saint Jérôme, Marcella et Asella, Albinia leur mère, Principia, fille de Marcella, Paula son amie, Pauline, Eustochie, Léa, Fabiola qui vendit tous ses biens pour fonder le premier hôpital que Rome ait opposé à ses monuments de sang et de prostitution, Mélanie qui nourrissait à ses frais cinq mille confesseurs en Palestine; toutes non-seulement persécutées, mais honorant la foi militante.

Semblable au lotos des fables indiennes flottant sur les eaux du déluge, et portant dans son sein les germes de l'avenir, au-dessus de l'immense corruption de Rome apparaissait une Église qui prêchait le Dieu un, bon, mort sur la croix, et la vertu de la résignation et du pardon. Dans cette Rome incestueuse et parricide, des âmes que le monde n'était pas digne de posséder, vivaient d'une tout autre vie, fuyant la persécution au fond des cavernes, jusqu'à l'heure où elles étaient appelées à féconder de leur sang l'arbre de la régénération. Dans le Latium, aux alentours des villes d'Ostie, de Vélitres, de Tibur, de Préneste, de Palestrine, le long des sinueuses vallées qui débouchent dans la plaine du Latium, on

trouvait, à côté des antres où les maîtres renfermaient le soir des centaines d'esclaves abandonnés aux blasphèmes et à la promiscuité, d'autres cavernes où l'humanité se régénérait au milieu des pleurs, et qui étaient creusées dans la roche même qui fournissait les matériaux pour de voluptueuses demeures. Les catacombes dites de Caligula s'étendaient en serpentant sous la terre jusqu'à une distance de sept milles. C'était là que les chrétiens enterraient leurs morts dans des niches qu'ils muraient ensuite, en y renfermant aussi les instruments de leur supplice, une fiole de leur sang, les insignes de leur dignité, des couronnes pour les vierges; parfois aussi on y inscrivait le nom du défunt. Ils appelaient ces asiles *cimetières,* c'est-à-dire dortoirs; expression révélatrice d'une conscience pure, consolée par la certitude du réveil dans une autre vie.

La veille des solennités, les pieux lévites venaient tour à tour dans ces lieux souterrains, pour chanter toute la nuit des hymnes au Seigneur. La mélodie sacrée servait à guider les fidèles, qui, se dérobant secrètement de la ville et de l'*ergastulum,* venaient trouver leurs frères déjà mutilés dans le martyre, les évêques échappés miraculeusement au bûcher, les philosophes changés en apôtres, qui, ayant enfin rencontré la solution de tous leurs doutes, se consacraient à porter la vérité chez les nations environnées de l'ombre de la mort, et à lui rendre témoignage en sacrifiant leur vie pour elle.

L'évêque et l'ancien des prêtres présidaient dans l'assemblée; et quand l'égoïsme rongeait mortellement l'ancienne société, la vigueur surabondait dans la nouvelle, où l'amour découlait de la source inépuisable de la foi. Pour ses membres, la vie était un combat; la mort, un prix qu'ils devaient mériter. Dans les lieux dédiés au Seigneur disparaissaient les distinctions inhumaines du siècle. Le riche s'asseyait près du pauvre qu'il nourrissait de ses bienfaits. Les vierges de la plus humble condition, la tête couverte de blancs voiles de lin, portant au cou l'image de l'Agneau qui efface les péchés du monde, chantaient et priaient avec les matrones et les veuves des sénateurs et des proconsuls qui, après avoir donné toutes leurs richesses à l'assemblée des fidèles, répandaient, à défaut d'argent, les secours de la charité. Tout l'ornement du lieu consistait dans le tombeau d'un martyr, quelques fleurs (1), quelques vases de bois, un petit nombre de flambeaux

(1) Tertullien réprouve l'usage des fleurs sur les tombeaux.

ou de lampes pour lire l'Évangile. L'évêque, le diacre, le prêtre, c'est-à-dire le président, le serviteur, le vieillard, ne se distinguaient que par une vertu plus grande, par plus de science et de charité, afin de pouvoir mieux souffrir et consoler, rétablir la paix, compatir et distribuer la parole.

Unis dans la même religion, dans la même morale, dans la même espérance, leur conjuration consistait à prier Dieu en commun et à lire les saintes Écritures. Celui qui pouvait le faire apportait chaque mois un peu d'argent pour nourrir et ensevelir les pauvres, pour venir en aide aux orphelins, aux naufragés, aux exilés, aux condamnés. Comme frères, ils étaient prêts à mourir les uns pour les autres; tout était en commun, à l'exception des femmes; leurs repas s'appelaient œuvres de charité (*agapes*); assis à la table, ils y faisaient circuler les calices du sang divin; puis ils consommaient le repas à la gloire de celui qui le donne, et ils s'égayaient de la joie du pardon et du sacrifice au sein d'une fraternité affectueuse.

CHAPITRE VIII.

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

Si le peuple et le sénat s'étaient réjouis de la mort de Néron, ils durent être consternés en pensant à la manière dont Galba venait d'être élu. Un empereur pouvait donc être fait hors de Rome: ce dangereux secret venait d'être dévoilé (1); le pouvoir suprême résidait donc dans l'armée; et le despotisme, aristocratique jusque-là par l'élection du sénat, devenait démocratique par l'élection des soldats.

Servius Sulpicius Galba était né à Terracine, d'une illustre famille; riche et ambitieux, une foule de présages lui avaient annoncé l'empire, et durant sa préture il s'était fait chérir du peuple en lui procurant un spectacle nouveau, celui d'éléphants dansant sur la corde. Nommé au commandement des troupes en Germanie, il y rétablit la discipline. Il fut aimé de Claude, puis il s'effaça de son mieux sous Néron, pour ne pas exciter ses soupçons.

(1) *Evulgato imperii arcano, principem alibi quam Romæ fieri.* TACITE, *Hist.*, I, 4.

Comme il s'attendait à chaque instant à être proscrit, il ne sortait jamais sans être muni d'une forte somme d'argent, pour le cas où il lui faudrait fuir tout à coup. Néron lui confia cependant le gouvernement de l'Espagne Tarragonaise, où, après avoir montré d'abord une excessive rigueur, il mollit bientôt, soit par nonchalance naturelle, soit par peur.

Il se fit aimer dans cette province en réprimant les concussions; et elle lui prêta son appui lorsqu'il se révolta contre Néron, afin, disait-il, de rendre au peuple le premier des biens, la liberté, qu'un monstre lui avait ravie. Mais quand Vindex se fut tué, et quand Virginius eut déclaré qu'il ne voulait pas être empereur, ni souffrir qu'un autre le fût sans le consentement du sénat, voyant la fidélité de ses troupes chanceler, il se retira à Clunia, résolu à se donner la mort.

Sur ces entrefaites il apprend que Néron n'est plus; et ses espérances se ranimant tout à coup, il prend le titre d'empereur, puis 68.
il se dirige vers Rome avec la foule de ceux qui s'inclinent devant 9 juin.
le soleil levant. Mais il commence son règne sous de tristes auspices, en châtiant les villes et les individus qui avaient refusé de le soutenir dans sa révolte. Parmi les rivaux qu'il pouvait craindre, Vespasien, alors occupé à faire la guerre en Judée, lui promit obéissance; Virginius Rufus refusa l'empire, qui lui était offert; seul, Nymphidius Sabinus, commandant des prétoriens qu'il avait gagnés par ses libéralités, reçut les hommages du sénat, auquel il adressa de graves reproches pour avoir expédié à Galba des dépêches sans les avoir fait sceller de son sceau. Bien qu'il n'eût pas le titre d'empereur, il n'en exerçait pas moins l'autorité souveraine et laissait assez comprendre que, si le tyran était tombé, la tyrannie existait encore. Tandis que sénateurs et patriciens se pressaient en foule à sa porte, le félicitant d'avoir déposé Tigellin et sauvé la patrie, il se conciliait le peuple en lui livrant en spectacle, et pour les massacrer, les amis de Néron; il poussa bientôt si loin l'abus du pouvoir, que Mauriscus, sénateur respectable, en vint à dire dans la curie : *Je crains que celui-ci ne fasse regretter le gouvernement de Néron!* Mais bientôt Nymphidius ayant voulu suborner les soldats et les amener à le proclamer empereur, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent.

La boucherie qui fut faite de ses complices et de ses partisans annonça aux Romains que le doux Galba ne s'écarterait pas des voies sanglantes. Lorsqu'il arrive au pont Milvius, un corps de marins, que Néron avait organisés en légion, se présente à lui et de-

68. mande à être conservé. Galba refuse, et comme ces hommes se mutinent, il les fait charger par la cavalerie. Sept mille sont tués dans le combat, et les autres jetés en prison. Beaucoup d'autres supplices suivirent cette exécution, et tous furent ordonnés avec une froide insouciance. Comme on le priait une fois d'épargner à un chevalier la honte du supplice, il commanda que l'échafaud fût peint et orné de fleurs.

Galba jouissait pourtant d'une réputation de douceur ; mais la nonchalance dominait chez lui ; et si ce défaut était supportable chez l'homme privé, les conséquences en devinrent funestes lorsque, parvenu à l'empire, il se laissa mener aveuglément par Cornélius Lacus, Marcianus Icélus et Titus Vinius, que le peuple appelait *ses pédagogues* parce qu'il les avait sans cesse à ses côtés. Vinius, souillé des vices les plus odieux, avait poussé la bassesse jusqu'à voler une coupe d'or à la table de Claude, qui ne l'en avait puni qu'en le faisant boire le lendemain dans une coupe de faïence ; ménagement dont il fut redevable au souvenir de la ruse et de l'audace qu'il avait déployées à la mort de Caligula. Cornélius Lacus, chef des prétoriens, n'avait de courage et d'activité que lorsqu'il s'agissait de son intérêt et de sa vanité. L'affranchi Icélus, élevé par Néron au rang de chevalier, amassa en sept mois de faveur plus de richesses que les plus avides affranchis de Néron en quatorze années. Il n'était pas de méfait honteux que ces trois hommes ne se permissent audacieusement. Ne tenant compte ni du mérite pour les emplois, ni du bon droit pour les jugements, et favorisant ceux qui donnaient le plus, ils firent renaître les misères et les horreurs du temps de Néron. La haine que leurs crimes inspiraient s'accumulait donc sur Galba, en même temps que le mépris pour son insouciance personnelle ; et sa domination devenait insupportable au peuple.

La populace avait vu mettre à mort avec des transports de joie ceux qui s'étaient faits les instruments des atrocités de Néron, entre autres Narcisse et l'empoisonneuse Locuste ; et chaque fois que Galba paraissait en public, elle lui demandait à grands cris le supplice de Tigellin. Galba n'aurait pas tardé à jeter encore cette tête à la multitude, si Vinius, dont l'avidité convoitait la somme immense que lui avait promise Tigellin, n'eût persuadé à l'empereur qu'il y aurait cruauté à livrer au bourreau un homme qui se mourait de consomption. Galba parla, en effet, dans ce sens aux Romains ; et, afin de colorer le stratagème, Tigellin sacrifia aux dieux pour sa guérison ; mais le soir même il fit une orgie en com-

pagnie de Vinius, et le peuple, qui le sût, n'en fut que plus irrité contre Galba.

En même temps que le nouvel empereur laissait ceux qui l'entouraient se livrer à la corruption la plus éhontée, il poussait à l'excès la rigueur envers les autres, et son avarice mesquine le rendait ridicule et odieux à une multitude accoutumée à de folles prodigalités. Un musicien qui l'avait amusé durant tout un souper reçut de lui une pièce d'argent; encore Galba l'avertit qu'il la lui donnait de sa propre bourse. S'il voyait qu'on le servît plus splendidement que d'habitude, il en paraissait fortement contrarié. Il voulut même porter remède aux libéralités excessives de son prédécesseur, et ordonna que quiconque avait reçu de lui des dons fût tenu d'en restituer les neuf dixièmes. Il créa à cet effet un tribunal qui porta le désordre dans les propriétés, et causa plus de mécontentement qu'il n'enrichit le trésor. La même lésinerie lui fit refuser aux prétoriens la distribution qui leur avait été promise. *J'ai choisi les soldats,* répondit-il, *je ne les ai pas achetés;* mot digne d'un ancien Romain, s'il avait su le soutenir par les faits. Se voyant méprisé par le peuple et haï des soldats, notamment à cause de la rigueur de la discipline, et ayant appris la révolte de plusieurs légions en Germanie, il résolut d'adopter un successeur. Son choix fut bon et dicté par la sagesse: il tomba sur Pison Licinianus, jeune homme estimé pour sa modestie et la sévérité de ses mœurs. Il l'exhorta à supporter sa haute fortune non moins dignement qu'il s'était résigné jusque-là à une condition obscure, lui disant que la meilleure manière d'apprendre à bien régner, c'était d'observer ce que l'on condamnerait et ce que l'on approuverait chez d'autres princes, et l'invitant aussi à se rappeler que la nation qu'il devait gouverner ne savait supporter ni la liberté ni la servitude.

Les soldats et le sénat approuvèrent le choix de l'empereur; mais il blessa vivement Othon, qui, ayant soutenu chaleureusement Galba, espérait que la reconnaissance lui aurait fait jeter les yeux sur lui. Voyant donc qu'il n'avait rien à attendre dans un état de choses tranquille, et que le trouble pouvait seul offrir des chances brillantes à son ambition, il tenta une révolution. Ses dettes et les suggestions des affranchis, les réponses des devins, la marche des planètes, l'autorité défaillante de Galba, celle de Pison encore mal affermie, lui inspirèrent tant d'audace, que, n'ayant pour lui qu'une poignée de fantassins, il entreprit de s'emparer de l'empire, et il réussit.

69. Othon fut proclamé empereur par vingt-trois gardes prétoriens, gagnés à prix d'or. D'abord épouvanté de leur petit nombre, il fut au moment de s'enfuir. Mais bientôt il s'en joignit d'autres aux premiers, puis d'autres encore : les indifférents n'y mirent point obstacle, et ceux qui étaient opposés au mouvement restèrent inactifs. Pison accourut, et représenta combien ce serait un exemple honteux que de laisser trente déserteurs donner au monde un maître : alors le peuple se rua en foule dans le palais criant : *Mort à Othon !* comme il avait coutume de faire dans les théâtres. Mais ce n'était pas par amour pour Pison, ni par la pensée du bien public ; il obéissait à l'habitude de flatter les princes par des acclamations désordonnées, de leur témoigner une vaine faveur, prêt à changer une heure après.

Othon se présente au milieu de ce tumulte insensé, les mains étendues ; il se frappe la poitrine, il envoie des baisers et s'humilie en cent façons, pour régner. Une foule de curieux ou de partisans s'amasse autour de lui ; et les prétoriens d'abord, puis la légion des marins, qui garde le souvenir de l'outrage reçu, lui prêtent serment de fidélité. Galba sort du palais tout armé ; il est sur un siége, car l'âge lui a enlevé ses forces ; il se trouve ballotté, sans conseils au milieu d'un peuple qui n'est ni soulevé ni calme, mais dont les sourds murmures révèlent une grande crainte et une grande irritation. Enfin il est abandonné de tous et mis à mort. Il présente tranquillement sa poitrine aux assassins, en leur disant de frapper, si c'était pour le bien de la république. Il était âgé de soixante-treize ans, et avait régné neuf mois et demi. C'était plutôt un homme exempt de vices que doué de vertus. Sans être avide de l'argent d'autrui, il fut économe du sien et avare de celui de l'État. Il vécut tranquille et modéré sous cinq empereurs, et parut digne de l'empire tant qu'il ne l'eut pas obtenu. Maître et ami trop indulgent, il se mit à la merci de ministres corrompus, qui le firent paraître digne de sa fin tragique, fin qui désormais sera fatalement celle des empereurs romains.

Mort de Galba. 16 janvier 69.

Sénat, peuple, chevaliers, comme s'ils se fussent métamorphosés subitement, coururent à l'envi féliciter le nouvel empereur, maudissant Galba, baisant les mains d'Othon, lui prodiguant les titres et les acclamations ; enthousiasme d'autant plus vif qu'il était moins sincère. Othon accueillit ces hommages avec affabilité, et chercha à contenir les soldats, avides de sang et de pillage ; mais il avait le pouvoir de leur commander le crime, non celui de

l'empêcher ; et il dut déposer plusieurs magistrats, et en nommer 69.
d'autres au gré de leur caprice.

Vinius fut massacré ; il en fut de même de Lacus, d'Icélus, de Pison et de beaucoup d'autres avec eux, tant innocents que coupables, comme il arrive dans les séditions. Ce jour de massacre fut terminé par des fêtes et des feux de joie. Le lendemain, le préteur, ayant convoqué le sénat, fit décréter la puissance tribunitienne à Othon, qui traversa les rues ensanglantées de Rome et monta au Capitole, où il fut salué du titre de César Auguste. Il pardonna à ses ennemis ; ou peut-être différa-t-il une vengeance que la brièveté de son règne ne lui permit pas d'accomplir.

Les prétoriens étaient dans l'usage de payer une taxe à leur capitaine pour se racheter des corvées ordinaires ; et celui qui à force
de vols et d'offices serviles parvenait à la payer en surchargeant 69.
ses camarades, passait dans l'oisiveté le temps de son service. Lorsqu'il était expiré, ces soldats, se trouvant pauvres et amollis, devenaient insolents, factieux, et ne pouvaient désirer que la guerre civile. Othon abolit cette taxe immorale, en offrant d'indemniser les officiers à ses dépens.

Cependant les armées qui donnaient l'empire pouvaient aussi le refuser. Vitellius, qui se trouvait dans la basse Germanie, conçut sinon l'espoir probable, du moins le désir de régner ; et, s'étant assuré le concours d'Aliénus Cæcina, qui dans la haute Germanie avait
soulevé ses troupes contre Galba, il se fit proclamer empereur par 2 juin.
les soldats, prit en main l'autorité, et se mit à récompenser et à punir. Les gouverneurs de la Gaule Belgique et de la Lyonnaise se déclarèrent pour lui, ainsi que les garnisons de la Rhétie et de la Bretagne. Il expédia alors en Italie, chacun à la tête d'une armée, Fabius Valens, par le mont Cénis, et Cæcina par le grand Saint-Bernard. La terreur ouvrit au premier les villes de la Gaule Cisalpine, où parvint, lorsqu'il la traversait, la nouvelle de la mort de Galba et de l'élection d'Othon. Mais la soif de sang et de pillage dont ses soldats étaient animés demandait un autre dénoûment. Cæcina passa par le pays des Helvètes, déchus désormais de leur ancien courage, et gagna l'Italie, où Milan, Novare, Ivrée, Verceil s'étaient déjà déclarées pour Vitellius.

Rome, disputée entre deux hommes également méprisables pour leur inertie et leurs débauches, était sûre d'appartenir à un mauvais maître, quel que fût le vainqueur : les guerres civiles lui revenaient en mémoire, la prise de la ville, l'Italie dévastée, les aigles combattant contre les aigles, à Pharsale, à Pérouse, à Modène et à Philippes.

69. Othon, pour se rendre agréable au peuple, s'arrache aux voluptés et à son insouciance oisive ; il pardonne à quelques personnes, ordonne à Tigellin de mourir, cherche à faire renoncer Vitellius à son entreprise en lui faisant les plus brillantes promesses, jusqu'à lui offrir de l'associer à l'empire. Vitellius lui fait les mêmes propositions ; puis ils s'adressent l'un à l'autre des injures méritées, et ils s'expédient l'un à l'autre des assassins.

Othon avait pour lui la plupart des provinces, qu'il ménageait. A Rome il se montrait assidu aux affaires, et se conciliait le peuple par des allocutions flatteuses, le sénat par des dignités, les prétoriens par des largesses. Ces soldats, se figurant un soir qu'il se trame un complot contre Othon, prennent les armes, courent par la ville comme des furieux, se jettent sur le palais, où l'empereur traitait les principaux citoyens et les sénateurs ; et c'est à peine s'ils s'apaisent lorsqu'ils l'ont vu vivant. La terreur fut grande, et bien que les mutins fussent rentrés dans l'ordre, grâce à l'argent distribué, la ville n'en resta pas moins dans l'effroi, d'autant plus, qu'un autre empereur s'avançant, toute partialité témoignée aujourd'hui à l'un pouvait le lendemain servir de prétexte à la vengeance de l'autre. C'est pourquoi les sénateurs, bien que favorables à Othon, n'osaient rien décréter contre Vitellius. Des prodiges, des apparitions de fantômes, des statues renversées, des naissances monstrueuses ajoutaient à l'épouvante. Un bœuf avait parlé dans l'Étrurie ; le Tibre débordé, portant plus loin que jamais l'inondation, et entraînant les récoltes, avait occasionné la disette. Il n'était pas dans Rome une seule classe qui ne tremblât et ne se crût en péril. Les principaux sénateurs étaient affaiblis par l'âge ou par une longue paix ; la noblesse insouciante avait oublié la guerre ; les chevaliers ne savaient plus ce que c'était que le service militaire, et tous étaient d'autant plus effrayés qu'ils s'efforçaient de dissimuler leur frayeur. Il en était cependant qui par folle ambition achetaient de belles armes, des chevaux de prix, faisaient même parade de banquets, de voluptés, se préparant ainsi à la guerre ; et quand tout homme sensé tremblait pour la paix et pour la chose publique, ils se montraient pleins d'une folle audace et sans inquiétude de l'avenir.

Othon voulut sortir de cette position incertaine, et marcha au-devant du danger. Il s'avança vers la Provence avec la plupart des magistrats et des personnages consulaires, à la tête des cohortes prétoriennes. La fortune le seconda dans cette partie de la Gaule, qui eut cruellement à souffrir et fut mise à feu et à sang. Une

mère, mise à la torture pour qu'elle révélât l'endroit où elle avait enfoui son trésor, tandis qu'elle n'avait caché que son fils, expira au milieu des tourments, sans dire autre chose que : *Il est enterré là !* et elle montrait son ventre. Le pays entre les Alpes et le Pô se soumit à Vitellius, non par inclination ni par haine, mais seulement par indifférence pour le maître auquel il devait obéir. La lutte se prolongea longtemps dans ces contrées, et elle fut acharnée comme le sont d'ordinaire les guerres civiles auxquelles prennent part des auxiliaires étrangers. Enfin les deux armées se livrèrent bataille à Bédriac, où celle d'Othon fut taillée en pièces. Un soldat qui était allé en porter la nouvelle à Brixellum, où Othon l'attendait, voyant qu'on ne le croyait pas et qu'on le prenait pour un fuyard, se perça de son épée. A ce trait de courage, l'empereur s'écria : *Il ne sera pas dit que des gens si braves et si affectionnés seront exposés à cause de moi à de nouveaux périls !* et il résolut de mourir. En vain ses soldats, pour ranimer son courage, lui représentèrent que rien n'était désespéré quand tous voulaient donner leur vie pour lui ; en vain quelques-uns se tuèrent sous ses yeux pour lui en donner la preuve ; en vain d'autres lui dirent que la grandeur d'âme consistait à supporter les revers et non à s'y soustraire par la mort, il les suppliait tous de le laisser sacrifier sa vie pour sauver celle de tant d'hommes : *Il ne s'agit pas,* disait-il, *de combattre Pyrrhus ou les Gaulois, mais des concitoyens ; et la victoire ne peut être acquise qu'au prix de beaucoup de sang fraternel. Vitellius a pris les armes, j'ai dû me défendre ; mais la postérité saura que je n'ai voulu exposer qu'une fois pour moi des Romains contre des Romains. Vitellius trouvera son père, sa femme, ses enfants sains et saufs. Si d'autres ont gardé l'empire plus longtemps que moi, personne ne l'aura abandonné plus généreusement. Je ne me plains de personne ; car s'en prendre aux hommes et aux dieux, au moment de mourir, c'est montrer qu'on regrette la vie.*

69.

Bataille de Bédriac. 14 avril.

Celui qui parlait ainsi avait été le complaisant de Néron, le complice de ses turpitudes ; s'était chargé de lui garder Poppée jusqu'à ce qu'il se fût débarrassé d'Octavie, s'était ruiné et endetté en prodigalités ; il s'épilait tout le corps et se rasait chaque jour, s'adoucissait la peau en la frottant avec de la mie de pain détrempée, portait sans cesse à son côté, avec plus de pompe que Turnus les dépouilles d'Aruns, un miroir devant lequel il se composait un air martial avant que de marcher à l'ennemi.

69. Lorsqu'il eut persuadé à ses amis de ne point compromettre leur salut en s'opposant à sa résolution, Othon se disposa à mourir dans la soirée; puis il dit : *Ajoutons encore cette nuit à notre vie !* Il place alors deux poignards sous son oreiller, et s'endort. Le lendemain matin, il met fin à ses jours.

Mort d'Othon. 15 avril.

Ses soldats, pleurant un empereur qui mourait à trente-sept ans pour les sauver, se mutinèrent avec une fureur d'autant plus redoutable que personne n'était là pour les apaiser. Ils offrirent l'empire sans trouver personne qui voulût l'accepter; et tandis que le sénat se déclarait pour Vitellius et décrétait des remercîments aux légions de Germanie, la licence militaire augmentait des deux côtés. Vitellius, qui était accouru en Italie, pardonna aux principaux officiers de son compétiteur, et punit de mort les autres. Il se rendit de Crémone à Bédriac pour repaître ses yeux du spectacle du champ de bataille, encore couvert de cadavres sans sépulture; il se complut à contempler leurs blessures; et en prononçant ces mots : *Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon, et plus encore celui d'un citoyen,* il se fit apporter du vin, en but, et en fit distribuer aux assistants.

22 mai.

Le nouvel empereur se révélait pour ce qu'il était réellement, gourmand et cruel. Ce fut sur toute sa route à qui lui apporterait ce que la contrée produisait de plus exquis. Il réunissait à de splendides banquets les principaux citoyens, et ses soldats, libres de toute contrainte, l'imitaient de leur mieux; si bien qu'on aurait cru que son camp célébrait les Bacchanales. Bien qu'il n'eût gardé avec lui qu'une partie de l'armée, soixante mille soldats, sans compter les hommes à la suite, traversèrent l'Italie à l'époque de la moisson et la dévastèrent, pillant, violant, vendant les habitants comme en pays ennemi.

L'empereur, s'étant approché de Rome, allait y entrer avec la cuirasse et l'épée, comme un conquérant chassant devant lui le sénat et le peuple, si ses amis ne l'eussent invité à lui épargner ce nouvel outrage et à prendre l'habillement de paix. Dans sa harangue au peuple et au sénat, il parla en termes pompeux de son activité et de sa tempérance; et tous applaudirent à ses paroles, quand tous connaissaient sa gourmandise, sa paresse, ses débauches honteuses.

Un de ses premiers décrets défendit aux chevaliers romains de se donner en spectacle sur le théâtre et dans l'arène; un autre bannit les astrologues; et comme on afficha un écriteau annonçant que Vitellius mourrait le jour où les astrologues sortiraient de

Rome, il fit tuer tous ceux qu'on put saisir. Il fréquentait assidûment le théâtre et le cirque, et n'était pas moins exact aux séances du sénat. Un jour qu'il y fut contredit par Helvidius Priscus, il dit : *Il n'y a rien d'étonnant à ce que deux sénateurs soient d'avis différent.* Incapable toutefois d'occupations sérieuses, il laissait le soin des affaires à ses favoris Valens et Cæcina, qui lui avaient donné l'empire, et au compagnon de ses débauches, Asiaticus. C'est peut-être à leurs suggestions qu'il faut imputer tout le sang dont se souilla Vitellius et l'assassinat de sa propre mère. Ayant trouvé une liste des personnes qui avaient réclamé des récompenses d'Othon comme ayant pris part au meurtre de Galba, il les fit mettre à mort, moins comme châtiment du passé que comme garantie pour l'avenir.

Sa gourmandise.

Sa principale occupation était de rechercher de nouveaux moyens d'aiguiser l'appétit. Faisant jusqu'à cinq repas par jour, tous servis à grands frais, il s'invitait lui-même à déjeuner chez un ami, à dîner chez un autre, à goûter chez un troisième et à souper chez un quatrième, le tout pour le même jour; et c'était à qui le traiterait le plus splendidement. Mais son frère Lucius l'emporta sur tous les autres en lui servant deux mille plats de poisson et sept mille d'oiseaux, les plus exquis de tous les pays du monde. L'empereur lui-même imagina un plat appelé le *bouclier de Minerve*, pour sa prodigieuse ampleur, et qui réunissait les mets les plus propres à chatouiller par leur délicatesse le palais ou le caprice. C'étaient des cervelles de faisans, des foies de scares, des laitances de lamproies, des langues d'oiseaux rares aux mille couleurs, tirés de la cage à une certaine heure, les femelles surprises sur leur couvée, les mâles interrompus dans leur sommeil, attendu que l'agitation fait de leur foie un mets délicieux. C'était encore du frai de poisson détaché du fond des lacs par les procédés que l'on employait pour pêcher les perles ; d'autres poissons envoyés à Rome dans l'eau même où on les avait pris ; des champignons dont on épiait la naissance durant les nuits humides ; des fruits embarqués avec la tige et le terrain qui les produisait, afin que César, les cueillant de sa main, eût les prémices de leur parfum et de leur duvet. Partout où il passait, il fallait tenir des mets préparés ; autrement il se jetait sur tout ce qu'il trouvait, dévorant jusqu'aux offrandes déposées sur l'autel des dieux ; en peu de mois, il engouffra neuf cent mille sesterces. Il dissipa aussi beaucoup d'argent à faire bâtir des écuries, à donner des courses, des spectacles de gladiateurs et de bêtes féroces ;

à faire célébrer enfin en l'honneur de Néron de splendides obsèques, à la grande joie de la populace, à la profonde indignation des gens de bien.

Les nouvelles d'Orient vinrent troubler, mais non pas interrompre, ses immondes loisirs. Vespasien, qui faisait la guerre aux Juifs, ayant appris la mort de Néron, envoya Titus son fils féliciter Galba ; mais informé en route de la fin de ce prince et de la lutte engagée entre Othon et Vitellius, Titus était revenu sur ses pas pour exhorter son père à s'emparer du pouvoir que se disputaient ses deux rivaux. Les légions d'Orient, se croyant en droit d'imposer un maître à l'univers aussi bien que celles de la Germanie et de la Gaule, jetèrent naturellement les yeux sur Vespasien : ses soixante ans, la pensée de jouer son avenir et celui de ses enfants dans une tentative dont le résultat était le trône ou les gémonies, le firent balancer quelque temps : enfin il se laissa proclamer empereur. Les provinces d'Orient jusqu'à l'Asie et à l'Achaïe n'hésitèrent pas à lui jurer obéissance ; alors, ayant pour lui des légions aguerries, des rois fidèles à sa cause, une grande expérience militaire, il s'apprêta à délivrer l'empire de l'ignoble Vitellius.

Vespasien.

Son élévation à l'empire.

Il établit à Béryte un sénat pour la discussion des affaires, rappela les vétérans, ordonna de nouvelles levées, fit fabriquer des armes, battre monnaie ; et, ayant laissé Titus en Judée pour continuer la guerre, il se rendit en Égypte. Il dirigea contre Vitellius le commandant de l'armée de Syrie, Mucien, qui se regardait comme son égal, et dont les forces augmentaient chaque jour. Levant des impôts sur sa route, il arriva en Europe, où de l'Illyrie à l'Espagne et à la Bretagne les légions proclamèrent Vespasien.

Le nouvel empereur voulait que les légions d'Illyrie s'avançassent jusqu'à une lieue d'Aquilée, en occupant les Alpes Pannoniennes, pour pénétrer en Italie quand d'autres forces les auraient appuyées ; la flotte, en attendant, aurait croisé dans la Méditerranée, et réduit par famine la péninsule à se rendre sans effusion de sang. Mais Antonius Primus persuada à l'armée d'Illyrie de descendre des Alpes sans s'arrêter à Aquilée ; les villes d'Altinum, d'Este, de Padoue, de Vicence, furent surprises, ainsi que Vérone, ville florissante ; ce qui coupa à Vitellius les communications avec la Germanie et la Rhétie. Celui-ci bannissait les craintes en faisant bonne chère ; et comme il ne croyait pas le danger aussi pressant, il se figura qu'il suffirait de distribuer quelques troupes dans les différentes villes, pour les tenir en respect. Quand pourtant il se

vit menacé de près, il se prépara à combattre, et mit son espoir dans les légions de Germanie. Mais Cæcina, qui commandait l'armée, le trahit. La flotte de Ravenne proclama Vespasien. Enfin une bataille fut livrée sous les murs de Crémone, où trente mille vitelliens furent tués par des compatriotes et par des amis. Un fils immola son propre père, qu'il reconnut en le dépouillant; et, après l'avoir prié de ne pas le maudire, lui creusa sa tombe. Le camp des vitelliens une fois emporté, Crémone fut assiégée, et obtint, après une résistance vigoureuse, la vie sauve pour ses habitants. Mais bien qu'Antonius Primus désirât vivement épargner une ville entourée d'habitations délicieuses, remplie d'une foule de gens accourus pour une foire solennelle et renfermant tant de richesses, il ne put réprimer la soif du butin, jointe à une haine invétérée. Crémone fut saccagée durant quatre jours et détruite. Primus, irrité de la conduite des soldats, leur défendit de garder prisonnier aucun Crémonais; pour lui obéir, ils les tuèrent. 69.

Valens, désireux de ramener la fortune sous les drapeaux de Vitellius, conçut le projet (la réussite en eût été terrible) de passer de l'Étrurie dans la Gaule, de la soulever ainsi que l'Allemagne, et d'apprêter à Vespasien une résistance vigoureuse. Mais une tempête le repoussa à Monaco, où, ayant appris que les Gaules avaient prêté serment à Vespasien, que l'Espagne et la Bretagne chancelaient dans leur fidélité, il congédia ses troupes, et s'en alla errant jusqu'aux environs de Marseille, où il fut arrêté.

Cependant Vitellius croyait remédier au danger en le taisant, erreur commune à d'autres époques; aussi malheur à qui aurait dit, près de l'empereur, un mot des désastreuses nouvelles du jour! Il envoyait des espions à la découverte dans le camp de Vespasien, et les faisait tuer aussitôt pour qu'ils ne parlassent pas; en même temps il désignait les consuls pour dix ans, donnait le droit de cité à des étrangers avec de larges concessions; et dans les salles de Rome, dans les parcs d'Aricie, oubliant le passé, le présent, l'avenir, il buvait, mangeait et s'abandonnait à la luxure. Le centurion Julius Agrestis, ayant en vain cherché à le tirer de sa torpeur, lui demanda la permission d'aller vérifier par ses yeux les forces et l'attitude de l'ennemi. Il l'obtint, et se rendit près de Primus, à qui il déclara le motif qui l'amenait. Après avoir vu Crémone en ruines, les légions prisonnières et le camp puissamment défendu, il revint faire son rapport à Vitellius; et comme il le trouva incrédule, il se tua, en témoignage de la véracité de son récit. Tant l'on faisait alors peu de cas de la vie!

69. Enfin l'empereur envoya occuper les passages de l'Apennin : puis, le péril devenant plus imminent, il rejoignit l'armée avec une suite de sénateurs qui ne le rendaient que plus méprisable. Demandant avis tantôt à l'un, tantôt à l'autre, on le voyait, à chaque nouvelle de l'approche de l'ennemi, se décourager et boire jusqu'à s'enivrer. Quand il apprit que la flotte de Misène avait passé du côté de son rival, il regagna Rome, où il employa pour attendrir le peuple les prières, les larmes, les promesses, dont il était d'autant plus prodigue qu'il ne pouvait les tenir ; et il réunit ainsi une tourbe de gens sans aveu, à laquelle il donna le nom de légion. Mais à peine Primus eut-il traversé l'Apennin avec la rapidité de la foudre, qu'ils désertèrent par bandes, surtout lorsqu'ils eurent vu la tête sanglante de Valens, le dernier espoir des vitelliens.

Après avoir, contrairement aux ordres de Vespasien, versé des torrents de sang, on songea à faire cesser le carnage en persuadant à Vitellius de renoncer à l'empire : lui, qui ne voyait plus de chance favorable, y était assez enclin ; mais le peuple s'y opposa. Rome avait alors pour gouverneur Sabinus, frère de Vespasien, qui, nonobstant les conseils de l'ambition domestique, les exhortations des grands et le désir de mettre fin à la guerre, restait fidèle. Ce
69. ne fut qu'au moment où se répandit le bruit de l'abdication de Vitellius, qu'il se décida à prendre les armes ; mais le peuple, atteint d'une frénésie subite, le cerna dans le Capitole, où il fut attaqué avec le fer et le feu ; les maisons voisines furent incendiées, et les vitelliens, pénétrant dans le Capitole à travers les flammes qui en avaient gagné les portiques, y passèrent au fil de l'épée tout ce qui fit résistance. Sabinus fut massacré par ce peuple furieux, qui, sorti, on ne sait pourquoi, de son indifférence, mettait la plus grande ardeur à défendre une cause qui n'était pas la sienne, et un empereur qu'il devait le lendemain traîner dans le Tibre.

A la nouvelle de l'incendie du Capitole et du meurtre de Sabinus, Primus marche sur Rome. Vitellius, bien qu'enhardi par le zèle de la multitude, lui envoie avec les vestales un ambassadeur, pour réclamer un seul jour de réflexion ; mais il ne l'obtient pas, et ses partisans sont refoulés dans la ville. Bientôt la ville elle-même est prise ; mais la bataille continue longtemps dans les rues, où périssent cinquante mille hommes. La populace, trouvant une sauvegarde dans sa bassesse, applaudissait ou sifflait les combattants, comme elle faisait aux spectacles : si l'un d'eux se réfugiait

dans quelque maison, elle se faisait un jeu de le repousser, criant, *Qu'il meure!* comme atteinte de démence.

Vitellius, abandonné, chercha à s'enfuir; puis il se cacha dans un chenil, où il ne tarda pas à être découvert. Alors, les vêtements déchirés, une corde au cou et les bras liés derrière le dos, il fut promené par la ville au milieu des hurlements de cette populace qui l'adorait deux jours auparavant. A tous les outrages dont on l'accablait, il ne répondit que par ces seuls mots : *Je fus pourtant votre empereur!* Peu de moments après, il avait cessé d'exister. C'était le huitième empereur de Rome, et le sixième qui périssait de mort violente. Mort de Vitellius. 20 décembre.

Son frère Lucius Vitellius, qui commandait une armée à Terracine, déposa les armes et fut tué. La guerre terminée, les soldats vainqueurs poursuivaient ceux du parti opposé, les tuaient partout où ils les rencontraient, et, sous prétexte de les chercher, pénétraient dans les maisons pour piller; la populace les mettait sur la voie, et se montrait non moins avide qu'eux. Primus se servait du commandement pour voler plus que les autres; Domitien, fils du nouvel empereur, s'était enfui durant le soulèvement populaire, travesti en prêtre d'Isis; et reconnu désormais pour césar, il se plongeait dans toutes sortes de turpitudes. Ce n'étaient partout que désordres et crimes, et la pauvre Italie, aux abois, conservait à peine assez de souffle pour proclamer le nouvel auguste, Vespasien.

CHAPITRE IX.

VESPASIEN. — FIN DES JUIFS.

La famille Flavia, qui n'était ni ancienne ni illustre, était originaire de Réate. Titus Flavius, aïeul de Vespasien, combattit durant les guerres civiles, et, après la bataille de Pharsale, revint dans son pays natal percepteur des impôts. Son fils, du même nom que lui, fit le même métier dans plusieurs villes d'Asie, avec la réputation d'honnête homme. Il se retira ensuite dans le pays des Helvètes, où il s'enrichit en prêtant de l'argent, et eut d'une Vespasia Sabinus et Vespasien. Ce dernier, né le 17 novembre de l'an 9, fut élevé par Caligula au rang de sénateur. Ayant en-

suite servi avec honneur, il devint consul, puis proconsul en Afrique, et prit pour femme une esclave africaine nommée Flavia Domitilla. Il dut son avancement à son talent pour la flatterie. Quand Caligula se donna pour vainqueur des Germains, il fêta son triomphe par des jeux extraordinaires. Il demanda que les citoyens accusés de trahison fussent exécutés publiquement et privés de sépulture. Il remercia en plein sénat Caligula de l'avoir invité à souper. Proconsul en Afrique, il servit Néron avec assez de zèle pour s'y attirer l'animadversion publique. Il se trouva à son retour dans une position de fortune si gênée, qu'il engagea ses terres à son frère, et eut recours pour exister à des moyens peu honnêtes. Mais il se mit en grand péril en se laissant aller au sommeil pendant que Néron récitait des vers de sa composition. Retiré à la campagne, il attendait à chaque instant de sinistres nouvelles, quand il se vit envoyé en Judée pour y faire la guerre. L'obscurité de ses aïeux, qui ne causait aucun ombrage à Néron, lui avait valu ce commandement, dans lequel il se montra excellent capitaine, courageux à supporter la fatigue, et toujours prêt à partager les souffrances du soldat. Mais il se déshonorait par une avarice qui contrastait étrangement avec la prodigalité rapace de son temps.

Il fut le seul qui, une fois parvenu à l'empire, changea pour devenir meilleur. A peine eut-il appris la mort de Vitellius, qu'il expédia des vivres en Italie, où la disette se faisait cruellement sentir. Il conféra des gouvernements et des commandements à ses amis, hommes éprouvés tant dans la vie privée que dans les camps, et il ne se trouva pas obligé à gâter les soldats par des libéralités intempestives. Licinius Mucianus, mélange de bonnes et de mauvaises qualités, efféminé et actif, orgueilleux et affable, avide de plaisirs et indomptable à la fatigue, fut investi par lui d'un pouvoir illimité : déployant dans Rome une sévérité convenable, il y mit les choses sur un bon pied, jusqu'à l'instant où Vespasien, qui faisait des miracles à Alexandrie et trouvait des gens pour y croire (1), arriva en Italie.

(1) Il rendit la vue à un aveugle, en lui mouillant les yeux avec sa salive. Un homme perclus qu'il toucha recouvra aussitôt l'usage de sa main ; le tout en l'honneur et gloire de Sérapis. En entrant dans le temple de ce dieu, Vespasien vit derrière lui un certain Basilide, qui dans ce même moment se trouvait malade à quatre-vingts milles de distance. Ces faits sont attestés par Suétone, Dion et Tacite, qui dit que de son temps le mensonge n'aurait pu se propager.

Si au moment de son élection une telle foule accourut lui rendre hommage dans la vaste enceinte d'Alexandrie, on doit juger de celle que son arrivée dans la métropole y fit affluer. Chacun se flattait de le voir rétablir la discipline, rendre à l'empire son éclat et sa puissance; tous attendaient de lui ce que les peuples espèrent à chaque changement de prince. Il réprima en effet la licence militaire, ne faisant point de largesses aux soldats, et les habituant à un régime sévère. Il assistait aux délibérations du sénat, et invitait chacun à émettre franchement son opinion. Investi de la censure, il porta à mille le nombre des sénateurs, dont à peine deux cents avaient survécu aux massacres précédents; il dégrada les chevaliers qui s'étaient rendus indignes de ce rang, améliora l'administration de la justice, s'efforça d'effacer les traces du déplorable incendie qui avait désolé Rome, et recueillit trois mille feuilles d'airain sur lesquelles étaient tracés d'anciens plébiscites, des traités de paix et d'alliance, des priviléges et divers événements remarquables.

Quoiqu'il fût venu de l'Orient, il conserva des manières simples; et, bien qu'habitué à la vie des camps, il gémissait lorsqu'il fallait condamner quelqu'un à mort. Il parlait souvent de la bassesse de son origine, et se raillait de ceux qui voulaient le faire descendre d'Hercule : faisant fort peu de cas des titres, il n'accepta qu'avec peine celui de Père de la patrie. Chacun avait un libre accès auprès de lui; il protégea et maria, en lui donnant une belle dot, la fille de Vitellius, et supporta patiemment la vanité de Mucien, qui prétendait lui avoir donné l'empire. Il n'endura pas avec moins de tranquillité les épigrammes lancées contre son avarice, et les invectives des philosophes qu'il avait bannis. Le cynique Démétrius, bien qu'exilé avec les autres, non-seulement demeura dans Rome, mais osa se présenter devant lui et lui adresser mille injures : *Tu fais tout*, lui répondit-il, *pour que je t'ôte la vie; mais je ne tue pas un chien qui aboie!* Il ne garda aucun souvenir des affronts qu'il avait subis sous Néron, n'envoya au supplice aucun de ceux qui conspirèrent contre lui, et ne prêta point l'oreille aux délateurs. Quelqu'un l'ayant prévenu de se défier de Métius Pomposianus, parce qu'il était né sous une constellation qui lui promettait l'empire, il l'éleva au consulat, en disant : *Il se souviendra de cet acte d'amitié quand il sera sur le trône.*

Afin d'assurer l'équilibre dans les finances, il rétablit les impôts supprimés par Galba, et augmenta les autres; il en créa de

nouveaux, un entre autres sur les urines. Comme Titus lui représentait ce qu'il avait d'ignoble, Vespasien lui présenta l'argent qui en provenait, en lui disant : *Trouves-tu qu'il sente mauvais?* Les députés d'une ville lui disant un jour que leur sénat lui avait décrété une statue d'un grand prix : *En voici la base*, leur répondit-il en étendant la main; *il suffira que vous y mettiez la valeur de votre statue!* Il n'était pas de crime dont on ne pût se racheter avec de l'argent. On rapporte aussi qu'il confiait les administrations les plus lucratives à ceux qui savaient le mieux piller, les considérant comme des éponges que l'on presse, une fois qu'elles sont pleines. Un de ses favoris sollicitant chaudement la surintendance de la maison impériale pour quelqu'un qu'il disait son frère, l'empereur ne répondit rien ; mais il appela celui qu'on lui recommandait, et après lui avoir fait compter la somme promise au favori pour sa protection, il lui conféra l'emploi désiré. Quand le favori revint à la charge, Vespasien lui répondit : *Cherche-toi un autre frère; celui que tu m'as recommandé s'est trouvé être mon frère, et non le tien.*

Ce sont là sans doute des manières d'agir indignes d'un prince; mais si l'on songe en quel état d'épuisement il trouva les finances, quand, d'après sa déclaration, il était impossible d'administrer la république à moins de quatre mille millions de sesterces par an (700,000,000 fr.), on est porté à excuser chez lui un vice qui ne le poussa pas aux dilapidations où la prodigalité avait entraîné ses prédécesseurs. On peut d'autant plus le lui pardonner, que cela ne l'empêcha pas de faire exécuter de grands travaux d'intérêt public, d'aider les sénateurs peu aisés, de relever des villes détruites, de réparer les routes et les aqueducs, de protéger les arts et les sciences; car il fut le premier empereur qui entretint à Rome, aux frais de l'État, des professeurs d'éloquence grecque et latine.

Guerres. Daces.

Cependant, de temps à autre, quelque tentative venait protester contre l'oppression romaine. Vespasien avait à peine accepté le titre d'empereur, que les Daces prirent les armes. N'étant plus contenus par l'armée qui occupait la Mésie, ils attaquèrent les quartiers d'hiver des troupes auxiliaires, et, passant le Danube, menacèrent le retranchement des légions. Mucien envoya de prompts secours, et Fontéius Agrippa put refouler l'ennemi au delà du fleuve, dont il garnit les rives d'une ligne de forteresses.

D'un autre côté, Anicétus, affranchi de Polémon, roi de Pont,

irrité de ce que Néron avait fait une province de ce royaume, réunit des troupes, et, sous prétexte de secourir Vitellius, occupa Trébisonde, réduisit en cendres la flotte qui surveillait les côtes, et, s'étant allié avec les barbares, dévasta les rivages de l'Asie. Virdius Géminus, envoyé contre lui, attaqua ses troupes lorsqu'elles se livraient au pillage et les obligea à regagner leurs vaisseaux; puis, les ayant rejointes avec des galères équipées à la hâte, il menaça Sédochésorus, roi des Lazes dans la Colchide, de lui faire la guerre s'il ne remettait Anicétus entre ses mains; et celui-ci consentit à le lui livrer.

Vers l'an 8 du Christ, une tribu de Cattes, repoussée de la Germanie, s'établit dans l'île que forment deux bras du Rhin, sous le nom de Bataves, et, alliée de Rome sans en être sujette, elle dut lui fournir une certaine quantité de troupes commandées par les principaux du pays. Huit cohortes de Bataves s'étaient signalées dans les guerres précédentes tant en Germanie qu'en Bretagne; plus tard, elles avaient suivi Vitellius, et contribué à la victoire de Bédriac; mais comme elles se montraient turbulentes, il les avait renvoyées dans leur pays.

Bataves.

Deux frères pleins de vaillance, Julius Paulus et Claudius Civilis, issus d'une des principales familles, y brillaient au premier rang; le dernier, entré jeune au service de Rome, avait obtenu le titre de citoyen et le grade de préfet de cohorte.

69-79.

Tous deux ayant été soupçonnés de machinations contre les Romains, Paulus fut décapité; Civilis, envoyé à Rome, obtint sa liberté de Galba. Accusé de nouveau sous Vitellius, il fut protégé par Vespasien, pour qui il feignit de l'attachement. Il nourrissait néanmoins le désir de venger son frère et d'affranchir sa patrie : ayant donc étudié les dispositions de ses compatriotes, il réunit dans un bois sacré l'élite de la noblesse et du peuple : là, après les avoir excités en leur versant du vin, il fait l'éloge de la nation, énumère les outrages qu'elle a reçus, et tous s'engagent à en tirer vengeance. Lui, de son côté, jure de ne pas couper sa chevelure jusqu'à ce qu'il ait délivré sa patrie.

Civilis, qui n'avait qu'un œil, comme Annibal et Sertorius, ne leur cédait ni en courage ni en expédients; son espoir était de se maintenir à la faveur des divisions dont l'empire était agité. Il demanda des secours aux Caninéfates et aux Frisons, et il en obtint des uns et des autres : les premiers lui envoyèrent des troupes commandées par Brinnon, guerrier d'une vaillance farouche; les autres massacrèrent en pleine paix tous les Romains qui se

trouvaient dans leur pays. Civilis, ayant attaqué Aquilius, le défit, grâce aux désertions, et sa victoire lui valut des armes, une flotte, les sympathies et l'alliance de plusieurs peuples de la Germanie; de succès en succès, il en vint à resserrer les légions dans leurs retranchements.

Les généraux romains hésitaient, ne sachant pour quel empereur ils combattaient depuis qu'ils avaient cessé de combattre pour la patrie. Hordéonius Flaccus ayant payé la solde au nom de Vespasien, les légions poussèrent des cris de réjouissance, se mirent à boire, et passèrent de l'ivresse à la colère. Quelques-uns se hasardent à dire que Flaccus s'entend avec Civilis; ils sont crus, et Flaccus, assailli dans son lit, est massacré par les soldats. Ils abattent ensuite les statues de Vespasien, relèvent celles de Vitellius, et se livrent à tous les désordres. Après avoir assouvi leur fureur, ils rentrent dans le devoir, reconnaissent Vespasien, et, pour racheter leur révolte, attaquent à l'improviste les Bataves, qu'ils mettent en déroute.

Ces soulèvements avaient éveillé dans toute la Gaule le désir et l'espérance de la liberté. Les bardes ne tardent pas à quitter les retraites où ils ont cherché à se soustraire aux embûches de l'ennemi; ils en sortent avec leurs chants, leurs sacrifices et tout le cortége de l'ancienne superstition; ils font entendre des oracles qui promettent l'empire du monde à un peuple qui habite au delà des Alpes, et ils signalent l'incendie du Capitole comme le prélude de la chute de Rome. Classicus, Julius Tutor de Trèves, et Julius Sabinus de Langres, qui à cette époque se faisaient remarquer au premier rang parmi les Gaulois, ayant sondé les dispositions de leurs compatriotes, résolurent de soulever le pays. Mais que faire des Romains en garnison dans les Gaules? Les égorger, disaient les plus résolus; les autres trouvaient qu'il suffirait de se débarrasser des chefs, dans la pensée que les soldats pourraient entrer dans la confédération. Un certain nombre de Romains s'entendirent, en effet, avec eux pour tuer leurs officiers; et Classicus, revêtu des insignes de magistrat romain, fit prêter aux légions serment de fidélité à l'empire gaulois.

Empire gaulois.

La guerre fut immédiatement entreprise. Civilis, qui avait accompli son vœu, put couper sa chevelure; et la prophétesse Velléda, parcourant les rangs des révoltés, augmentait leur courage en les confirmant dans leurs espérances. Mais c'était, comme toujours, parmi ces hommes vaillants une ardeur indisciplinée, capable de vaincre, non de supporter la victoire. Les jalousies mu-

tuelles empêchaient les villes de former une confédération compacte et homogène, et de s'entendre sur le choix d'une capitale ; et sur ces entrefaites on apprenait que Rome, réunissant ses forces sous un empereur guerrier, faisait avancer quatre légions de l'Italie, deux de l'Espagne, une de la Bretagne, pour étouffer l'insurrection.

Beaucoup alors se soumirent par prudence ou par peur, d'autres y furent contraints par la force ; les légions elles-mêmes qui avaient juré fidélité à l'empire gaulois rentrèrent dans le devoir et obtinrent le pardon. Après une longue et vigoureuse résistance, Civilis dut céder aussi, et il lui fut permis de vivre en paix. Classicus, Tutor, deux Alpinus, et d'autres chefs demeurés fidèles au drapeau de l'indépendance, prirent la fuite ou se donnèrent la mort ; quelques-uns furent livrés aux Romains, jugés et exécutés.

Julius Sabinus, qui s'était fait proclamer empereur, fut défait lorsqu'il allait propageant l'insurrection, et n'échappa à la mort qu'en brûlant la maison dans laquelle il s'était réfugié, et en laissant croire qu'il y avait péri. Sa femme Éponine, qui l'aimait tendrement, le crut aussi, et le pleura avec désespoir jusqu'au moment où il put lui faire savoir qu'il s'était retiré dans une caverne avec ses richesses et deux affranchis. Renfermant avec soin sa joie à cette nouvelle, elle continua à mener l'existence d'une veuve et à porter le deuil ; mais, sous prétexte d'affaires, elle habitait longtemps la campagne pour y vivre près de son époux. Elle mit au monde et éleva dans cette grotte deux enfants ; elle put même faire partir (on ignore par quel motif) son mari pour Rome, qu'il visita secrètement, et d'où il revint dans sa retraite. Julius Sabinus.

Ils passèrent ainsi neuf ans ; mais enfin des regards curieux épièrent les démarches d'Éponine, le mystère fut découvert, et les deux époux enchaînés furent conduits à Rome. La magnanimité de l'un, son long martyre, la singularité du fait, les larmes de la généreuse Éponine, qui disait : *J'ai élevé, comme l'eût fait une lionne, ces deux enfants dans un antre, afin que nous fussions plus nombreux pour implorer merci!* attendrirent Vespasien jusqu'aux larmes, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer ces infortunés au supplice. La raison d'État le voulait ainsi.

L'ordre se rétablit dans la Gaule, c'est-à-dire la patience de la servitude, et les druides, transformés, se mirent à enseigner les sciences romaines.

Nous nous arrêterons plus longtemps sur la Judée, que nous Judée.

avons laissée réduite en province romaine et gouvernée par des pro-
27-36. curateurs, dont Ponce Pilate fut le plus célèbre. Ce représentant de l'empereur, ignorant l'énergie d'un peuple que ses anciennes institutions rendaient impatient du joug étranger, osa blesser ses habitudes en arborant dans Jérusalem les bannières romaines, abhorrées par les Hébreux comme toute représentation d'hommes et d'animaux. A cet affront national et religieux, les Juifs coururent en foule supplier Pilate de faire enlever d'au milieu d'eux un tel scandale, et restèrent jour et nuit à la porte du prétoire ; puis, au lieu de se retirer quand il eut ordonné de les dissiper par la force, ils tendirent au glaive leur poitrine désarmée, en s'écriant : *La mort nous sera moins douloureuse que la désobéissance à notre loi!* Pilate, touché de cette fermeté inattendue, exauça leur prière; mais comme il voulut plus tard prendre de l'argent dans le trésor du temple, le peuple se révolta, et le procurateur courroucé fit mourir un grand nombre de Juifs. Il eut encore recours à la force quand les Samaritains, sous la conduite de Simon le Magicien, se réunirent en armes sur le mont Garitzim, pour retrouver les vases sacrés qu'ils disaient y avoir été déposés par Moïse. Les Samaritains, irrités de sa rigueur, l'accusèrent près de Vitellius, gouverneur de Syrie, qui lui enjoignit d'aller se justifier à Rome.

36. Lorsque ensuite le tétrarque Philippe fut mort sans enfants, Tibère réunit ses États à la Syrie ; tandis qu'Hérode, frère de Philippe, conservait l'autre partie de l'héritage d'Hérode le Grand, en exerçant, grâce à l'amitié de l'empereur, une autorité presque illimitée. Il fut défait dans une guerre qu'il entreprit contre Arétas, son beau-père, roi d'Arabie; et les Juifs virent là un châtiment du ciel pour le meurtre de Jean-Baptiste.

Son neveu Agrippa, maltraité près de lui, se rendit à Rome pour implorer Caligula, qui, monté sur le trône, le délivra de la prison où l'avait fait enfermer Tibère, et lui fit don d'une chaîne en or du poids de celle en fer dont il avait été chargé dans son cachot. Il y ajouta une tétrarchie en Judée, avec le titre de roi ; et, à son instigation peut-être, il exila à Lyon Hérode et sa femme.

Il suffira ici de rappeler la résistance opposée par les Juifs de Jérusalem et d'Alexandrie aux décrets de l'empereur, qui voulait violenter leurs consciences ; ainsi que le service rendu par Agrippa à Claude, qui, en retour, soumit à son autorité la Judée avec la province de Samarie, et donna la Chalcide à son frère.

42. Agrippa, arrivé à Jérusalem, se concilia ses compatriotes en persécutant les chrétiens et en rétablissant les anciens usages. Il em-

bellit la capitale de la Judée, la fortifia, autant que le lui permit la jalousie de ses maîtres, et donna à la ville sainte le spectacle de quatre cents condamnés combattant, dans le cirque, à la manière romaine. Mais les bons effets produits par sa modération et par l'éclat qu'il rendait au royaume étaient contre-balancés par sa condescendance servile envers les Romains et par son ambition, qui lui faisait accepter jusqu'au titre de Dieu.

Agrippa ne laissa qu'un fils âgé de dix-sept ans, du même nom 44.
que lui, et qui avait été élevé à Rome. Claude voulait l'envoyer immédiatement prendre possession de l'héritage paternel, mais il changea d'avis. Il confia donc le gouvernement de la Judée à Caspius Fœdus, et l'administration du temple et du trésor à Hérode, oncle du nouveau roi. A l'époque de la Pâque, le gouverneur, dans l'intention de prévenir des troubles presque inévitables dans un concours immense, avait placé une légion à la garde du temple. Mais il arriva qu'un soldat s'étant dépouillé indécemment, le peuple, indigné de l'outrage fait à son temple, se souleva en tumulte. Les Romains firent usage de leurs armes, et l'on dit qu'il périt dans cette sédition jusqu'à vingt mille citoyens. Tout allait d'ailleurs au plus mal dans le pays; il était affaibli intérieurement par la division des royaumes de Judée et de Samarie, ainsi que par les sectes des pharisiens et des saducéens. Bien que religieuses au fond, ces sectes, dans un gouvernement ainsi constitué, se changeaient facilement en partis politiques. Les pharisiens, attachés à la légalité et à l'état de choses existant, s'étaient déclarés en apparence pour les Romains; mais en secret ils appelaient de leurs vœux l'accomplissement des prophéties, s'en tenant à la lettre morte, dans le sens d'une régénération politique; les saducéens, convaincus de la nécessité d'un changement, avaient renié les anciennes traditions; légitimistes opiniâtres et libéraux inconsidérés, ils visaient à une dissolution totale. Il faut ajouter encore les sectateurs d'un certain Juda, qui, partageant la croyance des pharisiens, répudiaient tout autre maître, même temporel, que Dieu lui-même, se précipitant ainsi dans un républicanisme exalté qui rendait tout ordre impossible et accélérait la ruine de la patrie.

Les prêtres, de leur côté, se disputaient entre eux, et non pas seulement en paroles. La cause en était que les pontifes, élevés aux fonctions suprêmes par la brigue et l'argent, ou déposés par les mêmes moyens, prétendaient avoir une plus grande part dans la distribution des dîmes. Les mœurs s'étaient corrompues : ainsi Hérode affiche l'adultère; Drusille, fille d'Agrippa, abandonne

son époux pour s'unir à Félix, gouverneur de la Judée et frère de l'affranchi Pallas ; Bérénice, sœur de Drusille, est soupçonnée d'inceste avec son frère Agrippa, et, de même que son autre sœur Marianne, elle change de mari au gré de son caprice. Tout annonçait que la mesure de la colère divine était comble. Lors de la fête du tabernacle, un Juif se mit à marcher par une impulsion surnaturelle en criant : *Malheur à Jérusalem ! malheur au temple ! Une voix se fait entendre des quatre vents ! une voix crie contre Jérusalem ! une voix crie contre le peuple tout entier !* Et jour et nuit il courait, en hurlant le sinistre avertissement.

En même temps, des troupes de brigands, qui prenaient le nom de *zélés*, infestaient audacieusement le pays : se mêlant dans la foule, ils plongeaient leur poignard dans le sein de leurs ennemis ou de ceux dont on leur avait payé le meurtre. Le grand prêtre Jonathas, ayant porté plainte à l'empereur contre les actes
54. tyranniques du gouverneur Félix, fut égorgé dans le temple par un de ces sicaires soudoyés. Le même Félix fit ensuite la guerre à ces bandes ; il extermina aussi certains fanatiques qui soulevaient le peuple : l'un d'eux, se disant prophète, avait entraîné à sa suite jusqu'à trente mille hommes, pour chasser, disait-il, les Romains de Jérusalem. Mais un chef abattu, il en reparaissait un autre, qui, soutenant le patriotisme par l'imposture, s'annonçait pour le Messie prédit par les prophètes ; et chaque jour des patriotes, des magiciens ou des brigands, étaient exécutés indistinctement.

Depuis longtemps la question de savoir à qui devait appartenir Jérusalem se débattait entre les Hébreux et les Syriens : les premiers la revendiquaient comme bâtie par Hérode ; les autres, comme ville grecque, s'appuyant sur ce qu'Hérode y avait fait élever des statues et des temples. La cause portée devant Néron fut décidée par lui en faveur des Syriens. Ce fut le signal d'un soulèvement général parmi les Juifs. Tandis qu'Agrippa, dont Néron avait encore augmenté les États, cherchait à les calmer, le gouverneur Florus attisait le feu, dans l'espoir de profiter du désordre. Cependant le pays était mis à feu et à sang, comme dans toute guerre civile ; Syriens, Romains, Juifs, se massacraient sans quartier. Vingt mille Juifs de Césarée, renfermés dans le cirque, furent passés au fil de l'épée ; deux mille à Ptolémaïs ; cinquante mille à Alexandrie ; autant à Babylone, débris de l'ancienne captivité. A Jérusalem, le gouverneur Florus, qui entretenait des intelligences avec les brigands, voulut enlever de l'argent du temple ; et comme il en fut empêché par le peuple tout entier, il choisit un jour de

marché pour piller et tuer indistinctement; puis il ordonna aux citoyens d'aller au-devant des légions romaines qui arrivaient de Césarée: et au moment où ils saluaient les étendards impériaux, les soldats se jetèrent sur la foule désarmée, et en firent une horrible boucherie.

Le désespoir double le courage de ceux qui survivent; on court aux armes, le temple est sauvé, les Romains sont repoussés, et Florus bloqué dans Césarée. Les zélés, s'unissant alors aux insurgés, chassèrent les Romains de toutes les forteresses, brûlèrent les principaux palais, et massacrèrent les garnisons, contre la foi des traités. Non moins cruels par représailles, ceux de Bethséan (*Scythopolis*) immolèrent treize mille Juifs établis dans le pays. 66.
Un certain Simon, à qui ce spectacle inspira une fureur soudaine, égorgea de sa main père, mère, femme, enfants, et se tua ensuite lui-même.

Alors Cestius amène de la Syrie une armée nombreuse, et, détruisant sur son passage les villes et les hameaux, massacre tous les Juifs qui lui tombent sous la main. Mais les insurgés, fondant sur lui avec rage, mettent ses troupes en déroute, et il est heureux de pouvoir s'échapper par les gorges de Béthoron. A cette nouvelle, les habitants de Damas renferment dix mille Juifs dans le 10 novembre.
gymnase et les égorgent.

Comme le sang du Juste immolé pesait alors sur Israël!

Les Juifs, pensant bien que la vengeance romaine ne se ferait pas attendre, se mirent en état de défense, et élurent plusieurs gouverneurs, au nombre desquels se trouvait Josèphe, l'historien Guerre:
des événements que nous racontons. Néron confia cette expédition 67.
à Vespasien, qui, ayant réuni dans la Syrie toutes les forces romaines et celles des alliés, commença la guerre, conjointement avec son fils Titus, à la tête d'une armée qui ne s'élevait pas à moins de soixante mille hommes. Étant entrés en Galilée, ils assiégèrent Jotapat, qu'ils prirent après un horrible carnage. Josèphe, qui y commandait, s'était réfugié dans une caverne; mais il en fut arraché. Alors il implora la miséricorde de Vespasien, qui le traita généreusement et obtint de lui, en retour, des services et de la flatterie.

D'autres villes tombèrent de la même manière, et toute la Galilée fut subjuguée. Si du moins la gravité des circonstances eût fait comprendre aux Juifs la nécessité d'oublier leurs divisions et de se réunir dans un généreux patriotisme contre l'ennemi commun, ils auraient échappé peut-être aux désastres qui les accablè-

rent : loin de là, les partis devenaient plus acharnés ; des opinions contraires les mettaient sans cesse aux prises, les uns voulant sauver la patrie par une prompte soumission, les zélés ne respirant que la guerre ; et des atrocités que l'on croyait nécessaires au salut commun se multipliaient au nom de Dieu et de la patrie.

Non-seulement on se faisait la guerre dans les rues, mais dans le sein de la famille ; le père se trouvait l'ennemi du fils, le frère tendait des embûches au frère. Les zélés, s'étant jetés dans Jérusalem sous la conduite de Zacharie et d'Éléazar, occupèrent le temple ; mais, assaillis par le peuple, ils se retirèrent dans la dernière enceinte. Le grand prêtre Anan leur envoya pour parlementaire Jean de Giscala, homme souillé de plusieurs crimes, et qui feignait d'être du parti modéré ; mais, au lieu de les amener à traiter, il leur conseilla de résister et d'appeler à leur secours les Iduméens ; ce qu'ils firent, et vingt mille de ces auxiliaires se montrèrent tout à coup sous les murs de Jérusalem, en proférant des menaces contre Anan et les siens, qu'ils disaient vendus aux Romains et traîtres à la patrie. Secondés par une sortie des zélés, ils pénétrèrent dans la ville. Ceux qui savent ce que sont les guerres civiles peuvent seuls s'imaginer les horreurs dont fut alors souillée Jérusalem, où n'existait plus d'autre sentiment que celui de la terreur.

Jean de Giscala.

69. Anan, le seul homme capable de contenir les partis et de les diriger vers le bien commun, fut tué dans le tumulte ; et quand les Iduméens se retirèrent, saisis eux-mêmes d'horreur à l'aspect du sang répandu, les zélés eurent le champ libre pour de nouvelles atrocités. Bientôt ils tournèrent leurs armes contre leur propre parti ; et, partagés en deux factions, les uns combattaient, les autres soutenaient Jean de Giscala. Ils ne s'entendaient que pour la ruine de la patrie ; et durant ce temps la campagne était dévastée par des bandes commandées par Simon de Goria, jeune homme plein d'audace et d'ambition, près duquel accouraient les esclaves pour la liberté, les hommes libres pour des récompenses, et même des personnes considérables pour la sécurité de leurs biens.

Simon de Goria.

Simon, obéi comme un roi, se jette sur l'Idumée et s'en empare, grâce aux traîtres qui le secondent ; puis, précédé par la terreur et par la dévastation, il vient assiéger Jérusalem. Les Iduméens fugitifs s'étaient réfugiés dans ses murs ; mais, ne pouvant endurer les barbaries de Jean de Giscala, ils se révoltèrent et l'enfermèrent dans le temple. Le peuple, craignant qu'il ne fît une sortie, ouvrit les portes de Jérusalem à Simon ; et celui-ci, mal-

traitant également amis et ennemis, poussa le siége du temple avec une nouvelle vigueur.

Vespasien, à qui l'on reprochait sa lenteur, répondit : *Les Juifs m'aplanissent la voix pour conquérir la Palestine*. En effet, lorsqu'il vit le pays épuisé, il se mit à l'œuvre. Après avoir emporté les places environnantes, il marcha sur Jérusalem ; et, appelé à l'empire, il laissa à Titus le soin de prendre la ville, tandis qu'il se rendait à Rome pour y rétablir l'ordre.

Dans la cité sainte, ou plutôt dans l'enceinte du temple, Éléazar, qui appartenait à la caste sacerdotale et ne manquait pas d'habileté, s'était mis à la tête de ceux qui dans la troupe de Jean de Giscala avaient horreur de ses crimes ; et tandis que Simon courait audacieusement la ville avec deux mille zélés et cinq mille Iduméens, Éléazar et Jean complotaient l'un contre l'autre. Jean occupait avec six mille hommes l'atrium des Israélites, vivant de ce qu'il pillait dans ses sorties. Éléazar, qui s'était retranché dans l'atrium des prêtres avec deux mille quatre cents hommes, s'y nourrit des offrandes que le peuple apportait au temple, jusqu'au moment où Jean parvint à le déloger par trahison, et s'entendit avec Simon pour réunir leurs efforts contre l'étranger, sans pour cela suspendre leurs querelles d'intérieur. 69.

Sur ces entrefaites une grande foule était accourue de toutes parts pour célébrer la Pâque dans la cité sainte : Titus profita du moment pour en faire le siége ; et, poussant les travaux avec ardeur, il eut bientôt entouré Jérusalem d'un fossé de circonvallation. 70.

Le fanatisme des zélés et les promesses des faux prophètes soutenaient seuls le courage d'une multitude parmi laquelle la famine exerçait de tels ravages, que l'on vit des mères égorger leurs enfants pour se nourrir de leur chair. Ajoutez-y l'épidémie, ajoutez-y la fureur des zélés, qui, soit pour trouver des vivres, soit par goût pour le sang, mutilaient, tuaient sans pitié. Josèphe, l'historien, fut envoyé plusieurs fois dans la ville par les Romains, pour amener les assiégés à composition ; mais comme il arrive d'ordinaire aux transfuges, il était suspect aux Romains et à ses compatriotes. Enfin Titus jura l'extermination de cette ville rebelle, en déclarant qu'il était innocent des désastres qu'elle aurait attirés volontairement sur elle. Tous les Juifs faits prisonniers étaient crucifiés, par l'ordre du clément Titus. On promit la vie à quiconque se rendrait ; mais quand un certain nombre de ces malheureux fut sorti en implorant merci, les Romains les massacrè-

rent. Un soldat, en ouvrant un cadavre, y trouve de l'argent; et le bruit se répandant aussitôt que les Juifs avalent leurs richesses pour les sauver, tous les prisonniers sont égorgés, et l'on fouille dans leurs entrailles.

17 juillet. 70. Bientôt la ville est emportée, et ses habitants sont passés au fil de l'épée : le sacrifice journalier, qui n'avait jamais cessé depuis les Machabées, est interrompu. On donne l'assaut au temple lui-même; et, quoique Titus eût recommandé de sauver cet édifice remarquable, un tison enflammé qui s'y trouve jeté par hasard y répand l'incendie, et il est réduit en cendres. Ainsi le symbole matériel de la religion mosaïque était la proie des flammes presque en même temps que le Capitole, centre de la religion païenne (1), comme si l'un et l'autre avaient voulu faire place à l'Église du Dieu vivant.

Après la résistance la plus opiniâtre, Jean et Simon furent faits prisonniers et conservés pour le triomphe, avec sept cents des Juifs les plus considérables. Titus lui-même ne put s'empêcher de verser des larmes en voyant le misérable état de Jérusalem, jonchée de ruines et de cadavres.

Quelques Juifs se défendirent encore dans différents endroits fortifiés. Ceux qui s'étaient réfugiés dans Massada, ne pouvant résister davantage, tuèrent les femmes et les enfants, puis choisirent dix d'entre eux pour égorger les autres et se tuer ensuite. Cette guerre coûta quinze cent mille hommes (2), animés, en quel-

(1) Le temple de Jérusalem, le 10 août 70; le Capitole, 19 décembre 69, lors de l'attaque dirigée contre Sabinus par les partisans de Vitellius.

(2) Juste Lipse (*de Constantia*, II, 21) fait comme il suit le relevé de ceux qui périrent dans la dernière guerre des Juifs :

Tués à Jérusalem par ordre de Florus.	630
à Césarée par les habitants.	28,000
à Scythopolis.	30,000
à Ascalon.	2,500
à Ptolémaïs.	2,000
à Alexandrie.	50,000
à Damas.	10,000
à la prise de Joppé.	8,400
sur la montagne de Zabulon	2,000
dans une bataille près d'Ascalon.	10,000
dans une embuscade.	8,000
à la prise d'Afek.	15,000
sur la montagne de Garitzim.	11,600
Noyés à Joppé.	4,200
	182,230

que pays qu'ils fussent, du désir de défendre la liberté, la religion, le temple de Dieu. Vespasien fit exterminer ce qui restait de la race de Juda, pour enlever tout espoir aux Juifs survivants. Le produit du butin lui servit à construire le temple de la Paix à Rome, et il y plaça le candélabre d'or, avec les autres dépouilles sacrées. Il voulut que tous les Juifs épars dans l'empire eussent à verser au trésor la somme qu'ils étaient dans l'usage de payer pour leur contribution aux dépenses du sanctuaire. Titus, les délices du genre humain, put récréer le peuple en lui offrant, dans le cirque de Béryte et de Césarée, le spectacle de Juifs s'entr'égorgeant et déchirés par les bêtes féroces. D'autres, qui avaient été conduits à Rome, servirent d'ornement à son magnifique triomphe, durant lequel, pour rehausser l'éclat de cette fête, les principaux d'entre eux furent égorgés : le surplus fut réservé, selon l'usage, aux travaux de construction du Colisée (1).

Report	182,230
Tués à Tarichée	6,500
à Gamala, où n'échappèrent que deux sœurs	1,000
en évacuant Giscala	2,000
au siége de Jotapat, où commandait Josèphe	30,000
au village d'Idumée	10,000
parmi les Gadaréniens, sans compter ceux qui furent noyés	13,000
à Gérasium	1,000
à Machéron	1,700
au désert de Jardès	3,000
à Massade, ils se tuèrent eux-mêmes	960
à Cyrène, par ordre de Catulus	3,000
à Jérusalem, durant le siége	1,100,000
	1,354,490

Josèphe dit qu'au siége de Jotapat il en périt 40,000. On ne compte pas ici ceux qui périrent dans des cavernes, en exil ou autrement, ni les 97,000 prisonniers, dont 11,000 moururent de faim, soit volontairement, soit par la cruauté des geôliers.

(1) « Le jour fixé pour célébrer la victoire, il n'y eut personne à Rome qui restât au logis. Tous, accourus de bonne heure pour se placer, occupaient les rues et les places, ne laissant vide que l'espace nécessaire au passage des triomphateurs. Il faisait encore nuit quand tout ce qu'il y avait de soldats se rangea par files et en bon ordre, et se plaça à l'entour des portes, non du palais mais du temple d'Isis, où l'empereur et son fils avaient couché. Vespasien et Titus en sortent vers l'aurore, couronnés de laurier et vêtus du manteau de pourpre, et se dirigent, avec le cortége qui les entoure, vers les portiques d'Octave, où le sénat, les divers ordres de magistrats et les chevaliers attendaient leur venue. On avait élevé devant les portiques une estrade sur laquelle étaient des chars d'ivoire pour l'un et l'autre empereur. Ils y montèrent et s'y assirent. Alors les soldats poussèrent des cris de joie, en rendant témoignage à

Nous devancerons les temps pour épier les derniers signes de vie de ce peuple, si grand dans la prospérité et dans les revers. Quand

leur valeur. Les soldats étaient sans armes, revêtus d'habits de soie et couronnés de laurier. Vespasien agréa leurs vœux, et comme ils voulaient poursuivre, il leur fit signe de se taire. Un grand silence suivit; alors il se leva, et, se couvrant presque entièrement la tête de son manteau, il fit les prières d'usage : Titus l'imita. Les prières finies, Vespasien congédia en peu de mots les soldats, pour qu'ils se rendissent au repas préparé d'ordinaire par les empereurs; et il se retira vers la porte triomphale. Là le père et le fils prirent quelque nourriture, puis se revêtirent des habits de triomphateurs; et, après avoir fait un sacrifice aux dieux gardiens de cette porte, ils commencèrent la marche triomphale en passant par les théâtres, afin que la foule eût plus de facilité à voir.

« Il est impossible de rendre compte de la multitude des spectateurs, et de tout ce qu'on étala de magnificence en objets d'art, en richesses et en raretés naturelles. Tout ce que les hommes les plus fortunés sont parvenus à posséder de grand et d'admirable en des temps et en des lieux divers se trouvait réuni là en un seul jour, et montrait aux regards la grandeur de l'empire romain. On y voyait une quantité infinie d'ouvrages d'or, d'argent et d'ivoire, non pas portés comme pour en faire étalage, mais coulant pour ainsi dire comme un fleuve; des étoffes pour vêtements, les unes de la pourpre la plus belle, les autres peints à la mode de Babylone, chargées des dessins les plus délicats et de pierreries étincelantes, enchâssées dans des couronnes d'or. Leur profusion fit penser qu'on était dans l'erreur en croyant que ces choses-là étaient rares. On portait aussi les statues des dieux, toutes d'une grandeur merveilleuse et d'un travail non moins précieux que la matière; il n'en était pas une d'ailleurs qui ne fût d'une matière précieuse. On conduisait encore des animaux de beaucoup d'espèces, tous ornés de riches harnais pour la circonstance. Ceux qui portaient tant d'objets de prix étaient une multitude de personnes vêtues d'étoffes de pourpre rehaussées d'or. Mais ceux qui avaient été choisis pour prendre part au triomphe étaient parés avec une magnificence d'ornements exquise et admirable. La tourbe même des prisonniers n'était pas sans avoir son luxe et sa variété; l'élégance de leurs habillements dérobait aux regards la difformité de leurs corps mutilés. Ce qui excitait surtout l'étonnement, c'était la structure des machines que l'on portait et dont la grandeur était telle, que l'on craignait à leur approche que les forces ne vinssent à manquer aux porteurs : la plupart étaient en effet à trois et quatre étages; et l'on éprouvait, à voir la magnificence avec laquelle elles étaient décorées, tout à la fois du plaisir et de la stupeur. Il en était plusieurs d'où pendaient des draperies rehaussées d'or, et toutes étaient incrustées, avec beaucoup d'art, en or et en ivoire. La guerre y était figurée de plusieurs manières et par tableaux différents, ce qui offrait un brillant spectacle. On y voyait les campagnes fertiles livrées à l'incendie, les phalanges ennemies passées au fil de l'épée, ceux-ci prenant la fuite, ceux-là faits prisonniers. Des murs d'une hauteur extraordinaire tombaient sous l'effort des machines; des garnisons de forteresses se rendaient aux vainqueurs; des villes populeuses, aux remparts construits sur de hautes cimes, étaient prises; l'armée victorieuse s'élançait dans l'intérieur des murs, où le sang ruisselait, où suppliaient ceux qui ne pouvaient résister. On voyait le feu dévorant les édifices sacrés, les maisons s'écrouler sur la tête des habitants, et, après le massacre, les fleuves ne plus

l'empereur Adrien visita la Judée, il fit réédifier Jérusalem; mais il en défendit l'entrée aux Juifs, à moins qu'ils n'achetassent à prix d'or la permission d'aller pleurer sur les ruines de leur patrie. Chargés par cet empereur de fabriquer des armes pour ses troupes, ils s'en servirent pour s'insurger, sous la conduite d'un nommé Barcocébas (*fils de l'Étoile*), qui s'annonçait pour le Messie, le roi de victoire et de vengeance. Les Juifs se pressèrent autour de lui, le proclamant l'astre de Jacob, le sceptre d'Israël, l'élu destiné à réaliser la prédiction involontaire de Balaam, à briser les cornes de Moab, à détruire les fils de Seth (1). Au même moment ils se

couler au milieu des campagnes cultivées pour y abreuver des hommes ou des animaux, mais au milieu d'un territoire que dévastaient encore les flammes. Les Juifs avaient fourni le sujet de toutes ces représentations, qui reproduisaient leurs souffrances durant la guerre. L'art et la perfection du travail étaient tels, qu'ils faisaient voir l'événement à ceux qui ne le connaissaient pas, aussi fidèlement que s'ils eussent été présents. Sur chacune de ces machines on avait placé le commandant de la ville, dans l'attitude où il était quand elle fut emportée.

« A la suite venaient plusieurs navires. Les autres dépouilles étaient portées pêle-mêle; mais celles qui avaient été enlevées du temple de Jérusalem faisaient surtout un grand effet : une table d'or pesant plusieurs talents, et un candélabre aussi en or, mais différant quelque peu pour la façon de celui qui était en usage parmi nous. En effet, il était formé par une colonne d'où s'allongeaient en dehors des branches minces finissant par trois dents, dont chacune supportait une lampe qui y était fixée avec beaucoup d'art. Ces lampes étaient au nombre de sept, et représentaient la vénération que l'on a parmi les Juifs pour le nombre septénaire. Le code des lois judaïques était porté après le candélabre : c'était la dernière des dépouilles. Venaient ensuite des hommes avec des simulacres de la Victoire, tous en or et en ivoire. Derrière eux s'avançait Vespasien, et Titus le suivait; immédiatement après eux était Domitien, vêtu aussi splendidement, et monté sur un cheval magnifique.

« La marche du cortége se terminait au temple de Jupiter Capitolin, où les empereurs entrèrent et s'arrêtèrent, attendu que l'ancien usage est d'attendre là jusqu'à ce que l'on ait appris que les ennemis du général sont morts. Tel était Simon de Goria, qui venait de figurer parmi les prisonniers. On lui jeta donc une corde au cou, et on le traîna dans un certain lieu du Forum, en le frappant le long du chemin. C'est là que, d'après la loi des Romains, on tue ceux qui sont condamnés à mort pour crimes. Lorsqu'on eut annoncé qu'il avait cessé de vivre et que tous s'en furent réjouis, on commença les sacrifices; et quand ils furent accomplis heureusement avec les prières d'usage, les empereurs regagnèrent le palais, où ils réunirent plusieurs personnes à leur banquet. En même temps tous les autres citoyens se mirent dans leurs maisons à des tables splendidement servies; car les Romains solennisaient ce jour et comme un triomphe sur leurs ennemis, et comme le terme de leurs discordes civiles, et comme le commencement de leurs espérances de bonheur pour l'avenir. » JOSÈPHE, *de Bello Jud.*, VII, 5.

(1) *Nombres*, c. 24.

soulevèrent de tous côtés contre la domination étrangère, avec la fureur de l'esclave qui brise ses fers. On est saisi d'horreur à la pensée des massacres qu'ils exécutèrent. Deux cent vingt mille Grecs furent égorgés par eux à Cyrène, deux cent quarante mille en Chypre, et une grande quantité en Égypte. Ils poussèrent la barbarie jusqu'à scier en deux leurs victimes, à dévorer leurs chairs, à boire leur sang, à s'entourer la tête des entrailles de ceux qu'ils venaient d'immoler (1).

L'épée des Romains dissipa cet orage, et détruisit de folles illusions; mais ce ne fut pas sans répandre encore des flots de sang. Il fut tué cinq cent soixante-seize mille Hébreux, tant l'espérance en avait réuni. Ceux qui survécurent furent vendus au marché de Térébinthe et de Gaza, ou traînés en Égypte, ou tués partiellement. Cinquante places fortes et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs furent démolis. Alors la ruine totale du pays enleva à cette malheureuse nation, non l'espérance, mais la possibilité de se relever jamais (2).

Afin d'anéantir leur religion et celle des chrétiens, on éleva un

(1) Dion, LXVIII.

(2) Le soulèvement de Barcocébas a été le thème favori des fables rabbiniques. Elles racontent que c'était un usage des Hébreux de planter un cèdre quand il leur naissait un fils, et, lors de la naissance d'une fille, un pin dont le bois servait à faire sa couche nuptiale à l'époque de son mariage. Comme la fille d'Adrien voyageait en Judée, son char se rompit, et l'on abattit pour le raccommoder plusieurs de ces arbres; ce que les Hébreux virent de si mauvais œil qu'ils se révoltèrent. Or il est à remarquer qu'Adrien n'eut pas d'enfants, et de plus qu'il aurait fallu différer beaucoup trop les mariages pour attendre qu'un jeune pin qui

Lenta venit, seris factura nepotibus umbram,

eût le tronc assez gros pour être mis en œuvre. On y lit encore que cent mille adhérents de Barcocébas s'étaient coupé un doigt pour faire preuve de courage, de sorte que les sages de la nation envoyèrent vers lui, et lui demandèrent : *Jusques à quand mutileras-tu les Juifs?* Barcocébas ayant répondu : *Comment donc éprouverai-je leurs forces?* ils lui dirent d'enrôler ceux qui pourraient arracher avec leurs mains un cèdre du Liban, et deux cent mille se trouvèrent capables d'y réussir. Les prouesses sanglantes que racontent les mêmes écrits ressemblent à celles des romans de chevalerie. Le fait est que, dans une litanie que les Hébreux chantaient le neuvième jour de Ab, date de la publication de l'édit d'Adrien, ce prince est comparé à Nabuchodonosor, sans qu'il y soit fait aucunement mention de Vespasien et de Titus : *Recordare, Domine, qualis fuerit Adrianus, crudelitatis concilia amplexus, consuluit idola se pervertentia, et sustulit combussitque quadringentas et octoginta synagogas.* Voyez Jean de Lenth, *de Judæorum pseudomessiis.*

temple aux idoles sur l'emplacement de l'ancien temple, un autre sur le tombeau du Christ, et un troisième, dédié à Adonis, sur les lieux où était la crèche. Jérusalem changea son nom en celui d'Ælia Capitolina; et l'ancien fut si complétement oublié, qu'au temps de Dioclétien, un martyr ayant dit qu'il était né à Jérusalem, le gouverneur de la Palestine, ni aucun des assistants, ne sut où cette ville était située (1).

Antonin le Pieux adoucit cette rigueur excessive; et, restituant aux Juifs leurs priviléges, il leur permit de circoncire leurs enfants, mais il leur défendit de faire des prosélytes (2). Bien qu'ils restassent bannis de Jérusalem, ils purent former ailleurs des synagogues et des assemblées, et obtenir les droits de citoyen. Le patriarche, résidant à Tibériade, put élire les ministres relevant de lui, recevoir une contribution de ses frères dispersés, exercer une juridiction domestique; et la fête du *Purim*, c'est-à-dire de la délivrance du joug d'Aman, était célébrée dans les villes païennes avec une solennité bruyante (3). Apaisés par cette tolérance, les Juifs ne firent plus éclater leur haine contre les étrangers autrement qu'en cherchant à les tromper dans les opérations de commerce, et en proférant contre eux les mystérieuses imprécations consignées dans la Bible contre les enfants d'Édom (4).

Constantin établit le culte véritable dans la cité où s'étaient accomplis les mystères de la rédemption; puis Julien l'Apostat essaya de faire revivre la nationalité juive, pour donner un démenti à la prophétie du Christ; mais, bien que les Juifs accourussent de toutes parts à son appel et contribuassent de leurs richesses particulières à cette espèce de réédification nationale, elle demeura interrompue (5). Justinien éleva l'église de Jérusalem à la dignité patriarcale. Quand Chosroës, roi de Perse, occupa cette ville, il vendit aux Juifs quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens, qu'ils massacrèrent. Bientôt les Perses en furent chassés par Héraclius; mais neuf années après, le calife Omar, second successeur de Mahomet, assiégea Jérusalem, dont il s'empara. Elle demeura

(1) Eusèbe, *de Pal.*, c. XI.

(2) V. Casaubon, *ad Hist. Aug.*, p. 27. Le jurisconsulte Modestin fait mention de cet édit, VI *Regular*.

(3) Basnage, *Hist. des Juifs*, III, 2, 3.

(4) Selon leurs traditions, Tseph, petit-fils d'Ésaü, avait conduit en Italie l'armée d'Énée, roi de Carthage; une colonie d'Iduméens, chassés par David, s'était réfugiée à Rome. C'est pourquoi ils appliquaient le nom d'Édom à l'empire romain.

(5) Voy. liv. VII, ch. 7.

aux musulmans jusqu'à l'époque où, pour la délivrer, l'Europe prit la croix et se précipita sur l'Asie.

Le peuple hébreu, qu'un de ses philosophes (1) a appelé *le pontife et le prophète de tout le genre humain*, fut le gardien de la tradition sainte; il prêcha une doctrine qui proclamait le bien de la vie et de l'espérance, quand, dans leur mysticisme, les autres Orientaux regardaient la mort comme un bienfait divin, et plaçaient la vie véritable dans leurs villes souterraines; et il resta grand tant que l'unité nationale d'Israël fut le symbole de l'unité de la foi. Quand les tribus se divisèrent sous Roboam, le nouveau royaume de Sichem ou de Samarie établit une scission dans les dogmes religieux, non moins que dans l'association politique; et le mont Garitzim, devenu, pour le culte comme pour le gouvernement, le rival de la montagne de Sion, éleva des idoles en face de l'arche du Seigneur. La réaction fit qu'un certain nombre de fidèles ne s'en attacha que plus étroitement à la lettre de la loi, dont il restreignit le sens; ce qui donna naissance au véritable judaïsme et à la secte des pharisiens. De là des disputes dans l'école, des dissentiments dans la famille, des luttes sur le champ de bataille, la servitude et la dispersion; de là les reproches des prophètes, et la confusion de la politique et de la foi.

Des dissensions au sujet du sens et de l'application de la loi ne pouvaient que devenir extrêmement funestes à un peuple que la loi gouvernait dans toute sa rigueur (2). C'est pour cela que toutes les querelles des Juifs entre eux et avec les étrangers se présentent à nous sous un aspect religieux, à commencer de la sortie d'Égypte jusqu'au temps où vécut Hérode. Celui-ci favorisait, dans un intérêt politique, les mœurs et la puissance des étrangers auxquels il était redevable de la couronne, au détriment de la nationalité juive; mais, les docteurs n'en devenaient que plus opiniâtrément attachés au sens de la loi; ils exagéraient le zèle pour les pratiques extérieures, pour l'observation minutieuse de la lettre morte.

Or, la lettre promettait un Messie vainqueur et triomphant : ils refusèrent donc de le reconnaître dans le fils de l'humble artisan,

(1) PHILON.

(2) Nous avons déjà dit que le nom de *théocratie* convenait mal au gouvernement hébreu, dans le sens où il est entendu vulgairement, c'est-à-dire, d'une autorité exercée par les prêtres. On pourrait plutôt lui donner le nom de *nomocratie,* attendu que tout y était déterminé par la loi, qui tirait son efficacité de Dieu, dont elle émanait.

dans celui qui, mourant de leur main, changea pour eux les richesses de la miséricorde en trésors de colère (1), et, quand la mesure de leurs crimes fut comblée, arracha sa vigne du terrain ingrat qui ne produisait plus que des fruits amers.

Sa mission accomplie, Jérusalem tomba. L'enveloppe se brisa quand l'idée qu'elle contenait se fut développée, quand il ne lui suffit plus d'un symbole immobile, d'un temple fait de main d'homme. Les malheureux Juifs, après quelques tentatives pour relever leur ville et leur nationalité, se dispersèrent sur la surface de la terre; mais, éprouvés par tant de revers, persécutés par les gentils, par les chrétiens, par les mahométans, ils ne renoncèrent ni à leur religion ni à l'espérance. Maintenant encore, le jour où leur temple fut réduit en cendres (9 de Ab), ils jeûnent rigoureusement; et, se livrant à l'industrie, au travail, continuant d'observer leur loi, ils vivent dans la confiance que ce Dieu qui jadis les rappela de la captivité de Babylone, fera encore briller leur jour.

Ce sera le jour où le sang versé par leurs pères descendra sur les fils, en signe de pardon et de rédemption.

CHAPITRE X.

LES FLAVIENS.

L'expédition menée à bonne fin par Titus, et la soumission d'une seule nation, parurent un si grand événement au milieu de la médiocrité universelle, que Vespasien en devint jaloux de son propre fils. Mais celui-ci accourut vers lui en lui disant : *Je suis arrivé, mon père, me voici!* et Vespasien, cessant de prendre de l'ombrage, l'associa à la puissance tribunitienne, lui conféra le commandement des gardes prétoriennes, et le laissa triompher avec la plus grande magnificence. C'est à cette occasion que fut élevé l'arc qui porte encore le nom de Titus, monument qui, avec la clôture du temple de Janus et l'érection du temple de la Paix, attesta la fin des guerres.

(1) *Crucifixerunt Salvatorem suum, et fecerunt damnatorem suum.* SAINT AUGUSTIN.

Mais Césénius Pætus, gouverneur de Syrie, ne tarda pas à en faire renaître une : désireux de se signaler dans quelque expédition militaire, il rendit Antiochus, roi de Comagène, suspect à l'empereur, qui le chargea de marcher contre lui. Il occupa donc ce royaume et le réduisit en province, sous le nom d'Euphratésienne. La Grèce, que Néron avait émancipée, devint aussi une province, avec la Lycie, la Thrace, la Cilicie, Rhodes, Byzance et Samos. Les Alains ayant commencé à déboucher des contrées situées entre le Tanaïs et les Palus-Méotides, et à faire des incursions sur les terres des Mèdes et des Arméniens, Vologèse, roi des Parthes, implora contre eux le secours de Vespasien; mais il refusa, s'applaudissant que ces terribles voisins eussent à s'occuper d'un autre côté.

Agricola. Le gouvernement de la Bretagne fut donné à Cnéus Julius Agricola, qui mérita d'avoir pour panégyriste Tacite, son gendre. Né à Fréjus, dans la Gaule Narbonnaise, il étudia à Marseille la philosophie et la jurisprudence, plus qu'il ne paraissait convenable à un Romain et à un sénateur. Il se forma en Bretagne à l'art militaire; nommé tribun du peuple à Rome, il s'abstint d'agir, pour ne pas donner d'ombrage à Néron. Chargé par Galba de contrôler les offrandes faites aux temples, il fit cesser les accusations de sacrilége; sa mère fut tuée à Vintimille par les soldats d'Othon : il se rangea du côté de Vespasien, et obtint le commandement de la vingtième légion, employée dans la Bretagne; il gouverna ensuite l'Aquitaine, puis fut nommé consul, enfin pontife et gouverneur de la Bretagne. Revenu dans cette contrée, il y fit cesser les excursions des montagnards; l'île de Mona (*Anglesey*) ayant tenté de reconquérir son indépendance, il l'attaqua sans vaisseaux, en traversant le canal à la nage avec ses troupes; et, pour ôter toute occasion à des soulèvements à venir, il réprima la licence militaire, prit soin que la justice régnât et non la faveur, que les
78-85. emplois fussent donnés à d'honnêtes gens, punit les prévaricateurs, diminua les impôts, s'efforçant de faire sentir le moins possible la servitude. Il continua, durant les années qui suivirent, à faire de nouvelles conquêtes ou à consolider les anciennes : servi, en effet, par l'inconstance et par la désunion des barbares, qui, combattant isolément, se faisaient subjuguer les uns après les autres, il s'avança jusqu'à l'embouchure du Tay, jusqu'aux bords de la Clyde et du Forth : il se préparait même à débarquer en Irlande, qui, dans la croyance où il était qu'elle se trouvait située entre la Bretagne et l'Espagne, aurait facilité ses communications. Les

Calédoniens, prenant ombrage de ses succès, redoublèrent d'efforts contre lui, et l'attendirent, au nombre de trente mille environ, au pied des monts Grampians, sous le commandement de Galgacus; mais ils furent entièrement défaits. Agricola fit le tour de la Bretagne et soumit les Orcades; et, grâce à lui, une guerre commencée sous l'empereur le plus stupide, continuée sous le plus débauché, terminée sous le plus peureux, procura à l'empire le seul agrandissement qu'il reçut durant le premier siècle. Mais les âpres montagnes où se perpétue un hiver orageux, les lacs couverts d'un brouillard épais, les froides et solitaires forêts où des sauvages nus faisaient la chasse aux cerfs, n'endurèrent pas longtemps le joug étranger.

Cependant Rome respirait après tant d'atrocités et de folies, bien que les supplices n'eussent pas entièrement cessé. Helvidius Priscus, de Terracine, avait étudié la philosophie, non pour couvrir de ce nom une inertie voluptueuse, mais pour occuper plus dignement les magistratures; il avait épousé la fille de Thraséas Pætus, généreux citoyen qui lui laissa pour héritage sa constance à bien faire et à dire la vérité. Banni lors de la mort de son beau-père, puis rappelé par Galba, il ne cessa, dans son zèle pour la liberté, de s'opposer aux actes arbitraires de cet empereur et de ses successeurs. Il fit aussi des sorties énergiques contre Vespasien, sans encourir aucune peine : ayant célébré publiquement l'anniversaire de la naissance de Brutus et de Cassius, en exhortant le peuple à les imiter, l'empereur le fit arrêter; mais il lui rendit bientôt la liberté. Helvidius, ne changeant pas pour cela de manière de penser et ne modérant pas son langage, fut exilé; puis, comme il se mit encore à décrier l'empereur de toutes ses forces, le sénat décréta sa mort. Vespasien envoya des ordres en toute hâte pour qu'on suspendît l'exécution, mais Mucien ou le hasard les fit arriver trop tard.

Helvidius Priscus.

En voyant les louanges que Tacite, Pline le Jeune et Juvénal prodiguent à ce héros imprudent, nous sommes amenés à faire de tristes réflexions sur les ressources auxquelles la vertu est forcément réduite à recourir, quand lui manquent les moyens légitimes pour s'opposer aux abus du pouvoir.

Une conjuration contre Vespasien fut ourdie par Cæcina, Éprius Marcellus, espion de Néron, et plusieurs prétoriens. Mais le complot ayant été découvert, Marcellus prévint sa condamnation en se tuant; puis, comme ce n'était pas assez, pour faire prononcer celle de Cæcina, d'avoir trouvé sur lui la proclamation préparée

pour soulever les soldats, Titus l'invita à souper, et le fit assassiner, genre de procédure expéditif.

Mort de Vespasien. Vespasien, se sentant mourir, dit : *Je crois que je deviens dieu*; se raillant ainsi de la divinité que les Romains décernaient à leurs princes. Il se montra calme jusqu'au dernier moment ; et comme il faisait effort pour se lever, en s'écriant : *Un empereur doit mourir debout!* il expira à l'âge de soixante-huit ans, après en

79. 24 juin. avoir régné dix.

Il était d'usage de représenter, aux funérailles des grands, des comédies dans lesquelles le mort était mis en scène, et souvent d'une manière burlesque.[1] Lors des funérailles de Vespasien, le bouffon qui jouait le rôle de l'empereur mort demanda aux intendants de sa maison ce qu'il en coûterait pour ses obsèques ; et, en apprenant la somme énorme que Titus y destinait, il reprit : *Donnez-moi cet argent, et jetez le corps au Tibre, si vous voulez.* Rome pouvait néanmoins se considérer comme heureuse, si elle n'avait eu à reprocher que son avarice au successeur de Néron et de Tibère. La grandeur et la majesté, dit Pline, ne produisirent en lui d'autre effet que de rendre la puissance de faire le bien égale au désir qu'il en avait.

Titus. Titus, son fils, lui succéda. Élevé avec Britannicus, il devint très-habile en éloquence et dans l'art des vers, plus encore dans celui de la guerre. Tant que vécut son père, son avidité et son outrecuidance faisaient espérer peu de bien de lui. Il appuyait auprès de l'empereur quiconque lui offrait de l'argent ; s'il était mal disposé contre quelqu'un, il faisait demander sa mort au théâtre ou au champ de Mars par des gens soudoyés ; enfin, ses amours avec Bérénice, sœur du prince juif Agrippa II, étaient vues d'aussi mauvais œil par les Romains que par les Juifs : les uns, redoutant une impératrice étrangère ; les autres, scandalisés de ce qu'une princesse, leur compatriote, s'abaissât jusqu'à recevoir les embrassements du destructeur de leur nation.

Mais Titus, devenu empereur, renvoya Bérénice hors de l'Italie, malgré l'amour qu'il ressentait pour elle. Non-seulement il ne fit aucun mal à Domitien, son frère, dissolu et intrigant, mais il lui offrit de partager avec lui l'autorité. Il confirma par un édit les prérogatives accordées par ses prédécesseurs aux personnes ou aux cités. Le peuple avait toujours accès auprès de lui, même lorsqu'il était au bain. Ayant des jeux à donner, il invita les citoyens à lui dire quand et comment ils les désiraient ; et chez lui l'affabilité ne nuisait en rien à la dignité. Comme on lui reprochait

sa trop grande facilité à accorder, il répondit : *Personne ne doit s'éloigner triste de l'audience du prince ;* un soir qu'il ne se rappelait aucun bienfait accordé depuis le matin, il s'écria : *J'ai perdu ma journée !* Loin d'envier le bien d'autrui, il refusa d'accepter des dons et des legs; et pourtant il dépensa énormément en présents, en spectacles et en édifices, ne le cédant, sous ce rapport, à aucun de ses prédécesseurs. Lors de l'inauguration de son amphithéâtre colossal, outre les gladiateurs, il donna en spectacle au peuple une bataille navale, et jusqu'à cinq mille bêtes féroces. Des désastres publics lui fournirent l'occasion de montrer une générosité plus éclairée. En effet, un incendie ayant consumé le Capitole, le Panthéon, la bibliothèque d'Auguste, le théâtre de Pompée, sans parler d'autres édifices moins importants, Titus déclara qu'il prenait tout le dommage à sa charge. Refusant donc les sommes d'argent que lui offraient et les villes de l'empire et les princes étrangers, il vendit, pour tenir sa parole, jusqu'aux meubles de son palais.

Sous son règne le Vésuve, qui n'avait pas fait éruption depuis un temps immémorial, se réveilla avec une telle fureur, qu'il ensevelit les deux villes d'Herculanum et de Pompéi; Pouzzoles et Cumes furent détruites, toute la Campanie ébranlée et bouleversée par des tremblements de terre. Titus répara à ses frais tous les maux auxquels il fut possible de remédier; il parcourut lui-même le pays, observant les désastres causés, non pour satisfaire une curiosité indifférente, mais en prodiguant les secours aux victimes. Il n'y eut pas jusqu'à la peste qui, en se déclarant dans l'empire, ne fournît à Titus une occasion de montrer sous un nouvel aspect sa bienfaisance, nous dirons presque sa charité.

Éruption du Vésuve. 79. 8 septembre.

Il déclara, en acceptant le pontificat, qu'à partir de ce moment il se conserverait pur de toute effusion de sang. Et, en effet, il ne condamna plus à mort, prêt à périr lui-même plutôt qu'à faire périr autrui. Deux patriciens sont condamnés à mort par le sénat comme conspirateurs, et Titus fait prier l'assemblée de renoncer à un châtiment inutile, la durée des règnes dépendant d'une puissance supérieure à celle des hommes. Il envoie en même temps rassurer les mères des accusés, qui, le soir, sont invités à souper avec lui. Il les conduit le lendemain aux spectacles, et remet même entre leurs mains les épées des gladiateurs, qu'on lui apporte, selon l'usage, pour les examiner.

Il abrogea la loi de lèse-majesté, et ne voulut plus que personne

fût accusé pour avoir dit du mal de lui ou de ses prédécesseurs : *Ou celui qui médit de moi a tort, et je le plains; ou il a raison, et alors il y aurait injustice à le punir pour avoir dit la vérité. Quant à mes prédécesseurs, s'ils sont aujourd'hui des dieux, ils peuvent à leur gré punir leurs propres outrages, sans que j'aie besoin de leur prêter secours.*

Qui pourrait croire que, sous un tel prince, un faux Néron eût trouvé des partisans? C'est ce que l'on vit pourtant; et cet imposteur, après avoir parcouru les rives de l'Euphrate, se réfugia parmi les Parthes.

Au moment où Rome respirait sous les douces lois de Titus, qu'elle appelait les *délices du genre humain*, une mort prématu-
81. 13 septembre. rée lui enleva ce bon prince à l'âge de quarante-un ans. Sa fin fut hâtée, dit-on, par Domitien, son frère, qui le fit mettre au rang des dieux en même temps qu'il cherchait à le dénigrer près des hommes.

Domitien. Déjà les débauches effrénées de Domitien avaient excité le courroux de son père, que les instances affectueuses de Titus n'avaient calmé qu'avec peine. Il ne s'était appliqué dans sa jeunesse à aucun genre d'études, et il était couvert de dettes. A la guerre, son plus grand soin avait été de se soustraire aux fatigues et aux dangers; puis, lorsque pour rivaliser avec son frère, vainqueur des Juifs, il alla combattre en Germanie et contre l'empire gaulois, l'incapacité qu'il se sentait pour le métier des armes le poussa à s'adonner à la poésie. Après la mort de son père, il chercha à gagner les prétoriens, dans l'espoir de supplanter Titus, et Titus lui pardonna. Quand son frère eut cessé de vivre, naturellement ou non, il fut proclamé empereur, et se vit prodiguer à la fois tous les titres et charges dont ses prédécesseurs n'avaient été revêtus que peu à peu.

Il montra d'abord tant d'éloignement pour toute espèce de cruauté, qu'il alla jusqu'à défendre tout sacrifice sanglant. Il faisait des largesses aux employés de l'État, afin que leur pauvreté ne les mît pas dans le cas de se laisser corrompre; il refusait d'hériter des citoyens qui laissaient des enfants; et, après avoir partagé les terres confisquées entre les vétérans, il ne réservait pas le surplus pour lui, comme c'était l'usage, mais le rendait aux anciens propriétaires. Il fit faire des constructions splendides, reforma la bibliothèque incendiée, dépensa douze mille talents pour la dorure du Capitole, et pourtant la magnificence de ce temple n'était rien en comparaison d'une seule des galeries ou des

salles du palais. Il s'occupait de rendre la justice, notait d'infamie les juges qui acceptaient de l'argent, ou les gouverneurs concussionnaires. Il réprima la licence publique et l'impudence des libelles; défendit aux chevaliers de se montrer sur les théâtres publics; dégrada un sénateur qui dansait; exclut les femmes perdues de la faculté de recevoir des legs et d'aller en litière; déclara indigne d'être juge un chevalier qui avait repris sa femme après l'avoir répudiée pour impudicité; punit de mort plusieurs adultères, et défendit sévèrement de faire des eunuques.

Domitien ne dissimulait pourtant qu'avec peine son naturel farouche, sanguinaire et bassement jaloux. Aussi avide de la gloire militaire qu'incapable de l'acquérir, il prit quatre fois, dans une année, le titre d'*imperator* pour des victoires remportées par d'autres. Étant tombé à l'improviste sur les Cattes, la nation la plus civilisée et la plus guerrière parmi les Germains, il leur fit quelques prisonniers qu'il traîna en triomphe; et, depuis lors, il ne quitta plus la toge de triomphateur. Mais quand les Cattes chassèrent Cariomer, roi des Chérusques, qui s'était fait l'allié des Romains, Domitien n'osa le soutenir; et il laissa les Suèves et les Sarmates, révoltés contre l'empire, exterminer dans la Mésie, la Dacie et la Germanie, des armées entières, par la faute de généraux ou timides ou téméraires. Le dépit que lui causaient les victoires d'Agricola sur les Calédoniens fit rappeler ce grand capitaine, qui ne conjura la colère de l'empereur qu'en vivant dans l'obscurité; encore, s'il faut en croire les soupçons des contemporains, son éloignement des affaires ne le sauva pas du poison.

La guerre la plus dangereuse qu'il eut à faire fut celle qu'il soutint contre les Daces, peuple belliqueux, auquel un ancien philosophe nommé Zamolxis avait appris à considérer la mort comme le terme d'une vie ingrate et de transition, en même temps que le commencement d'une existence heureuse et éternelle. Ils avaient été gouvernés avec sagesse par Dura, qui transmit son autorité à Décébale. Non moins habile dans les combats que dans le conseil, ce chef passa le Danube, défit les Romains, et tua le gouverneur de la Mésie: non-seulement il marqua son passage par d'horribles dévastations, mais il occupa tous les forts construits par les Romains dans ces contrées. Guerre des Daces.

Quand Décébale apprit que Domitien s'approchait avec l'armée, il proposa de déposer les armes et de renouveler l'ancienne alliance, ce qui lui fut refusé. Mais Cornélius Fuscus, comman-

dant des gardes prétoriennes, qui marcha contre lui, fut vaincu. Alors Décébale exigea que les Romains lui payassent deux oboles par tête, faute de quoi il les menaça de rentrer sur leur territoire, et d'y mettre tout à feu et à sang. Tant d'insolence irrita l'orgueil des soldats; et, après avoir vaincu les Daces dans neuf combats, ils leur refusèrent la paix qu'ils imploraient à leur tour.

Au lieu de poursuivre de ce côté ses avantages, Domitien tourna ses armes contre les Conades et les Marcomans, coupables d'avoir secouru les Daces, et il fit égorger leurs envoyés. Il ne tarda pas à s'en repentir; car, assailli avec fureur, il vit son armée réduite à fuir dans une déroute complète. Aussi lâche dans les revers qu'il avait été insolent dans la victoire, il députa vers Décébale pour le supplier de consentir à la paix, en lui envoyant de riches présents, des artisans de toute espèce, et une couronne d'or pour montrer qu'il le reconnaissait comme roi. Il se résigna enfin à lui payer un tribut annuel. Ce fut la première guerre contre l'empire dont l'issue fut heureuse pour les barbares.

Domitien écrivit cependant au sénat qu'il avait enfin imposé un frein aux indomptables Daces; et, après avoir en revenant causé plus de dégâts dans un pays tranquille qu'on n'eût pu le faire en temps de guerre, il se décerna le triomphe, tandis que les poëtes (1) le comparaient à César et aux Scipions.

(1) Stace et Martial. Voici quelques-unes de leurs adulations :

Invia sarmaticis domini lorica sagittis
Et martis getico tergore fida magis....
Felix sorte tua, sacrum cui tangere pectus
Fas erit, et nostri mente calere dei....
Redde deum votis poscentibus : invidet hosti
Roma suo, veniat laurea multa licet.
Terrarum dominum propius videt ille; totoque
Terretur vultu barbarus, et fruitur....

Hiberna quamvis Arctos, et rudis Peuce,
Et nugularum pulsibus calens Ister
Fractusque cornu jam ter improbo Rhenus,
Teneat domantem regna perfidæ gentis,
Tu, summi mundi rector, et parens orbis,
Abesse nostris non tamen potes votis....

Nunc hilares, si quando mihi, nunc ludite, Musæ,
Victor ab odrysio redditur orbe deus....

Ailleurs Janus se plaint, en voyant passer Domitien, de n'avoir pas assez d'yeux pour le regarder (liv. VIII, 2). L'étoile du matin peut différer son lever; car si César apparaît, le peuple ne s'apercevra pas de son absence (liv. VIII, c. 21).

Plus tard, le petit royaume de Chalcide, possédé par le frère, puis par le fils d'Agrippa, dernier roi des Juifs, fut réuni à l'empire. Domitien marcha aussi contre les Sarmates, qui avaient exterminé une légion; mais il ne retira de cette expédition qu'un sujet de triomphes simulés et d'adulations poétiques. 92.

Il ne savait que trop donner carrière, durant la paix, à cette énergie farouche qui lui faisait défaut sur le champ de bataille. Le héraut, par une erreur involontaire, ayant proclamé empereur, au lieu de consul, Flavius Sabinus, gendre de Titus, il ordonna de mettre à mort et le héraut et son neveu. Ce fut là le prélude de terribles tragédies. Il s'avisa de faire tirer l'horoscope des grands de l'empire, et il en prit l'occasion de verser le sang d'un grand nombre de sénateurs et de chevaliers. Les délateurs, encouragés par lui, le mirent à même de s'approprier, tout en les comblant eux-mêmes, les richesses qu'il confisquait sous les prétextes les plus frivoles. Un citoyen illustre se montrait-il populaire, il méditait la guerre civile. Vivait-il retiré, c'était un reproche indirect qu'il adressait au temps actuel. Sa conduite était-elle exemplaire, c'était un nouveau Brutus. Celui qui se montrait insouciant et stupide déguisait des projets sanguinaires. Si l'on était actif et résolu, on intriguait, on remuait. Le riche possédait trop d'argent pour un particulier; le pauvre, n'ayant rien à perdre, pouvait se lancer dans quelque entreprise dangereuse. Plus les espions étaient lâches et détestables, plus l'empereur les caressait et les soutenait. Convaincus de calomnie, ils n'en avaient que plus de mérite à ses yeux. C'était à eux que revenaient les dépouilles de l'État, les dignités pontificales, le consulat même. Les uns étaient envoyés dans les provinces comme procurateurs; les autres restaient près de lui comme confidents intimes et comme ministres. Des esclaves furent subornés pour déposer contre leurs maîtres, des affranchis contre leurs patrons; et ceux qui n'avaient pas d'ennemis se trouvaient trahis par des hommes de l'amitié desquels ils n'avaient jamais douté.

Sous le règne de ce tyran, les Romains n'osaient se communiquer leurs pensées, ni même gémir ensemble. Ils voyaient dans un silence pusillanime les tribunaux devenus des instruments de ruine; les rapines et les assassinats palliés sous le nom d'amende et de châtiment; les îles regorgeant de bannis, les écueils de malheureux égorgés. Quelques-uns affrontèrent la mort avec intrépidité; des mères et des femmes généreuses suivirent dans l'exil les objets de leur affection.

Comme tous les mauvais princes, Domitien avait en horreur l'histoire et les historiens, dont il se défiait. Hérennius Sénécion fut accusé d'écrire la vie d'Helvidius Priscus; et, bien qu'il eût adouci ses expressions, comme il faut s'y résigner sous les tyrans, il lui suffit d'avoir donné des éloges à un citoyen généreux pour être jugé digne de mort. Fannia, femme d'Hérennius, qui avoua ouvertement qu'elle avait poussé son mari à ce travail et qu'elle l'avait aidé, fut dépouillée de ses biens et exilée; mais elle emporta avec elle le manuscrit coupable. On fit un crime capital à Aruléuus Rusticus d'avoir loué Thraséas Pætus; Hermogène de Tarse fut mis à mort, parce que l'on crut trouver dans l'histoire qu'il avait composée des allusions à Domitien, et ceux qui l'avaient aidé à répandre ses ouvrages furent crucifiés. Par un genre de barbarie tout nouveau, Domitien fit brûler publiquement les livres les plus généralement renommés, et où brillaient des sentiments généreux. Enfin, il bannit tous les philosophes et les hommes de lettres. Quelques-uns renoncèrent à l'étude pour se livrer à l'infâme métier de délateur; le fameux sophiste Dion Chrysostome s'étant réfugié dans le pays des Gètes, n'emportant qu'une harangue de Démosthène et un traité de Platon, y gagna sa vie à bêcher et à porter de l'eau.

La récolte de vin ayant été très-abondante une année, tandis qu'il y avait disette de grains, l'empereur en conclut que l'on négligeait le blé pour la vigne, et il décréta qu'il n'en serait plus planté de nouvelles en Italie; la moitié des vignobles devait être arrachée dans les provinces: mais cette dernière mesure ne fut pas mise à exécution.

IIe persécution 95. Domitien se prit aussi de haine contre les chrétiens, et il en fit mourir un grand nombre, tant dans Rome que dans les provinces, comme ennemis de la république. Parmi eux étaient des membres de la famille impériale, comme Flavius Clémens, cousin du tyran et son collègue dans le consulat, la femme et la nièce de Flavius, toutes deux nommées Domitilla.

C'était une volupté pour Dioclétien que de voir des larmes, de compter les battements du cœur, et il était charmé de voir le sénat pâlir à sa voix. Il se complaisait dans son intérieur à des plaisanteries empreintes de cruauté. Ainsi, un soir il invite à un banquet les principaux sénateurs et chevaliers. Ils sont conduits, à mesure qu'ils arrivent, dans une salle tendue de noir, où la sombre lueur des lampes leur laisse apercevoir des cercueils portant chacun le nom d'un des convives. A cette vue, ils restent

convaincus que l'instant fatal est arrivé; en effet, l'empereur les avait menacés, en disant un jour qu'il regardait la plupart des chevaliers comme ses ennemis, et qu'il ne se croirait pas en sûreté tant que respirerait un sénateur. Enfin, après une longue anxiété, apparaissent des hommes nus, peints en noir, le glaive nu dans une main, la torche dans l'autre; mais, après avoir fait silencieusement le tour de la salle, ils ouvrent les portes et congédient les deux premiers corps de l'État, pour qui la honte d'une dérision insultante succède à l'épouvante.

Très-habile à tirer de l'arc, Domitien faisait passer une flèche entre les doigts ouverts d'un esclave placé à longue distance pour lui servir de but; et, dans les loisirs solitaires de son cabinet, le maître du monde exerçait son adresse à percer des mouches avec un poinçon. C'est pourquoi Vibius Crispus, à qui l'on demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur, répondit : *Pas même une mouche!* mot qu'il paya de la vie.

Ne le cédant en voluptés honteuses à aucun de ses prédécesseurs, pas plus qu'en cruauté, Domitien était comme eux flatté lâchement par les Romains. Ils l'appelaient seigneur, dieu et fils de Minerve : titres que lui-même s'attribuait dans ses lettres, et que lui prodiguaient Martial, Quintilien, Juvénal et d'autres écrivains (1). Les rues qui conduisaient au Capitole étaient encombrées de victimes égorgées devant ses statues, qui ne pouvaient être, aux termes d'un décret, que d'or ou d'argent. Il institua les jeux Capitolins, qui, comme ceux d'Olympie, devaient être célébrés tous les cinq ans avec la plus grande solennité. Il donna encore d'autres jeux, les plus splendides que Rome eût encore vus. Il fit creuser près du Tibre un grand lac, où combattirent deux flottes. Des femmes durent se mêler aux luttes sanglantes des gladiateurs. Il offrit aux regards du peuple de véritables batailles d'armées entières dans l'amphithéâtre, lui qui avait peur en face de l'ennemi. Un orage suivi d'un déluge d'eau étant survenu pendant le spectacle, il défendit de se retirer; ce qui causa beaucoup de maladies graves, dont plusieurs furent mortelles.

Il n'était pas de moyens qu'il ne se crût permis pour suffire à toutes ses prodigalités. Il s'emparait volontiers des riches successions, soit en accusant le défunt d'avoir mal parlé de lui, soit en apostant des gens pour affirmer qu'il l'avait institué son héritier. Les magistrats accroissaient à tel point le fardeau des impôts, que

(1) PLINE, *Panégyrique.*

plusieurs provinces se révoltèrent ouvertement ; ainsi firent les Nasamons d'Afrique. Un faux Néron apparut encore en Asie, et finit aussi par se retirer chez les Parthes, qui menacèrent de faire la guerre à l'empire. Lucius Antonius, gouverneur de la Germanie, prit le titre d'Auguste, qui lui fut confirmé par la plupart des Germains ; mais il fut bientôt défait et tué. Deux tribuns seulement, parmi tous ceux qu'on accusa de complicité avec lui, parvinrent à sauver leur vie, mais en prouvant qu'ils s'étaient prêtés à la plus honteuse des débauches, et dès lors qu'ils étaient incapables de toute entreprise hardie.

Une conjuration découverte effrayait Domitien au point de lui en faire redouter sans cesse de nouvelles, d'autant plus que divers prodiges et des prédictions formelles lui annonçaient sa fin comme prochaine. Il tremblait donc en proportion de la terreur qu'il inspirait, ce qui le força à se précautionner du mieux qu'il put contre le danger, jusqu'à revêtir ses appartements d'une pierre qui réfléchissait les objets, afin que personne ne pût s'approcher de lui sans être aperçu. Il songea en outre à se défaire de tous ceux dont il se défiait, et il en avait déjà dressé la liste, quand un enfant, avec lequel il s'amusait, la lui enleva durant son sommeil et l'emporta. L'impératrice, épouvantée d'y lire son nom et ceux des premiers personnages, se concerta avec eux pour le prévenir. Pharthène, son premier serviteur, introduisit l'affranchi Étienne, qui, portant la main à son cou dans l'attitude d'un homme blessé, lui présenta un écrit qui lui révélait la conjuration, et saisit le moment où il le lisait pour le frapper. Domitien se défend, et le meurtrier est tué par les gens du palais étrangers au complot ; mais les autres conjurés surviennent, et donnent le coup mortel à l'empereur.

Il achevait sa quarante-cinquième année, et en avait régné quinze. Le sénat, réuni immédiatement, proféra mille outrages contre celui à qui peu auparavant il prodiguait encore les adulations ; il fit effacer son nom sur les inscriptions, abattre ses statues et ses arcs de triomphe, et il annula ses actes. Le peuple resta indifférent ; car les persécutions ne descendaient pas jusqu'à lui, et il jouissait des magnificences et des jeux. Les soldats, dont il avait augmenté la solde, le regrettèrent plus que Vespasien et Titus ; et ils se seraient portés à des excès, s'ils n'eussent été refrénés par leurs officiers.

Domitien est le dernier des princes désignés sous le nom des Douze Césars.

CHAPITRE XI.

NERVA ET TRAJAN.

La mort de Domitien parut au sénat une occasion favorable pour se délivrer du despotisme militaire. Un phénomène nouveau apparaît ici : c'est l'école stoïcienne entreprenant de s'opposer à l'influence tyrannique de l'armée. Devenue en effet prépondérante dans le sénat, cette école philosophique s'efforce de mettre sur le trône ses créatures, et elle réussit à donner à Rome une série de Césars qu'il est juste de compter parmi ses meilleurs princes. Le premier fut Marcus Coccéius Nerva, originaire de la Crète et né à Narni, qui se rendit si agréable à Néron pour ses poésies, que l'empereur lui éleva une statue. La faction stoïcienne, qui comptait sur lui, fit si bien, en répandant des prédictions et des horoscopes sur son règne futur, qu'elle le détermina, malgré sa timidité, à accepter le trône. Les prétoriens, une fois les premiers regrets donnés à l'empereur défunt, ne tardèrent pas à reconnaître le nouveau. Cependant, au milieu des félicitations que recevait Nerva, Arrius Antonius s'affligea avec lui de ce qu'après avoir échappé par sa vertu et par sa prudence à tant de mauvais princes, il se trouvât désormais dans une position où il mécontenterait amis et ennemis, mais plus encore ses amis, dès qu'il leur refuserait une grâce.

Nerva se croyait placé au rang suprême dans l'intérêt du peuple, et non pour sa propre satisfaction : aussi sut-il concilier la douceur de la liberté avec la tranquillité de la monarchie. Il rendit aux citoyens exilés pour crimes de lèse-majesté leur patrie et leurs biens ; il menaça de son courroux les délateurs, punit les esclaves et les affranchis qui avaient dénoncé leurs maîtres et patrons. Il défendit toutes poursuites pour crimes de lèse-majesté et contre ceux qui vivaient à la manière des Juifs (1), et il jura de n'envoyer à la mort aucun sénateur. Afin d'alléger les impôts et de pouvoir abolir l'odieuse taxe du vingtième due sur toute succession ou legs, il diminua les dépenses en supprimant des sacrifices et des spectacles, en ne permettant pas qu'on lui élevât des statues d'or ou d'argent, et en modérant le faste dans son palais. Puis, comme il

(1) Les chrétiens probablement. DION, LXVIII.

se trouvait encore trop pauvre pour récompenser des services ou pour secourir des infortunes, il vendit une partie de sa vaisselle particulière et plusieurs de ses propriétés. De vastes terrains furent aussi distribués par lui aux citoyens pauvres. Il fit élever partout aux frais de l'État les enfants indigents, défendit l'éviration et s'appliqua à corriger les mœurs et à rendre la justice. Enfin, il se conduisit toujours comme s'il eût dû, à un instant donné, rentrer dans la vie privée.

Habitués que l'on était à voir d'heureux commencements à des règnes détestables, on aurait pu s'attendre à voir Nerva se démentir; mais il n'en fit rien, et le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est que trop débonnaire, il ne châtiait pas même les méchants. Il est vrai que le sénat, s'étant remis en libre possession du droit de jugement, admit les accusations contre les espions du règne précédent, et qu'il punit les uns de la peine de mort, les autres de celle de l'exil; mais lorsqu'il voulut intenter des poursuites contre certains conspirateurs, Nerva, fidèle à son serment, s'opposa à ce qu'il fût passé outre. Une semblable clémence parut impolitique au consul Fronton, qui disait que si c'est un grand malheur d'être gouverné par un prince sous qui tout est défendu, ce n'en est pas un moindre d'en avoir un sous lequel tout est permis.

Les prétoriens, en effet, abusèrent de cet excès de bonté : s'étant soulevés en tumulte, ils assaillirent le palais pour obliger Nerva à livrer les meurtriers de Domitien. Ce fut en vain qu'il s'opposa à leur fureur, allant jusqu'à leur présenter sa poitrine nue : il lui fallut céder, laisser tuer les conjurés, et remercier les prétoriens d'en avoir purgé le monde.

Il comprit alors la nécessité de choisir pour lui succéder un homme capable de tenir d'une main ferme les rênes de l'État; et la plus belle action de son règne fut d'avoir adopté Marcus Ulpius Trajan, avec qui il partagea aussitôt l'autorité en l'élevant au tribunat.

Adoption de Trajan. 98. 27 juin.

Trajan, issu d'une famille italienne plus ancienne qu'illustre, était né près de Séville, et avait servi dans sa jeunesse contre les Parthes. Sous Domitien, il s'était retiré pour sa sûreté dans sa patrie, d'où celui-ci l'envoya gouverner la basse Germanie. Il s'y fit aimer des soldats; mais, sans rien machiner dans une pensée ambitieuse, sans rien espérer même, il se contentait de cette position, quand Nerva, déterminé par sa bonne renommée, le désigna pour son successeur; et lorsqu'il lui succéda à quarante-deux ans, il justifia son attente.

Il fit son entrée dans Rome à pied, au milieu de transports de joie inexprimables; et, au moment d'entrer dans le palais, Pompéa Plotina, sa femme, se tournant vers le peuple, dit : *J'espère en sortir comme j'y suis entrée*. Robuste de corps et endurci aux fatigues, de noble maintien et de manières affables, ayant peu d'instruction littéraire (1), mais aimant les hommes instruits, il fut le meilleur capitaine de son siècle; dans les camps on ne l'aurait pas distingué des derniers soldats, à le voir vêtu comme eux, partageant leurs exercices et leur sobriété. Il faisait les marches à pied, connaissait individuellement ses vétérans et leurs faits d'armes, sans que son affabilité nuisît en rien à la discipline.

Il déclara, en prenant possession du pouvoir suprême, qu'il se considérait comme obligé à observer les lois à l'égard de chaque citoyen, et ne manqua pas à sa parole. Il comprit les absents dans les largesses qu'il fit tant aux soldats qu'au peuple, et, chose nouvelle, il compta les enfants âgés de moins de douze ans. Ses libéralités entretenaient, dit-on, deux millions de personnes. Il maintint toujours le blé à un prix modique, affecta des sommes considérables à l'éducation des enfants pauvres, donna des spectacles de gladiateurs, mais bannit les comédiens que Nerva avait laissés reparaître. Il dépensa beaucoup d'argent pour ouvrir le port de Civita-Vecchia et pour agrandir le Cirque, où il défendit que son nom fût prononcé, pour se soustraire aux applaudissements prodigués à tant de mauvais princes. Il interdit enfin aux avocats de recevoir de l'argent des plaideurs, qui devaient jurer ne leur avoir rien donné ni promis (2).

Désireux de guérir les plaies de l'anarchie et de la tyrannie, il diminua, toutes les fois que le bien public lui parut le requérir, les revenus, l'autorité et les prérogatives de l'empereur. Il abrogea les lois de lèse-majesté, punit les délateurs, et réprima les concussions, encouragées par l'indulgence excessive du règne précédent. Les citoyens de tout rang avaient accès près de lui; il accueillait leurs avis avec bonté, et cherchait, pour les mettre en place, les personnes les plus dignes, pensant qu'il n'était pas plus nécessaire d'user de feinte en politique que dans les rapports privés. Le soupçon ne suffisait pas à ses yeux pour encourir le châtiment, et il préférait l'impunité de cent coupables à la condamnation d'un in-

(1) Ce défaut d'instruction, et non la paresse, comme le dit Julien, fut probablement le motif pour lequel il se servit toujours de Sura pour écrire ses lettres.

(2) Ils étaient payés par le trésor public.

nocent. Il dit à Suburanus, en lui remettant l'épée comme préfet du prétoire : *Emploie-la pour moi, si je remplis mon devoir; contre moi, si j'y manque.*

Il accorda toute sa confiance à Sura, à la sollicitation duquel il avait été adopté par Nerva. Quelqu'un ayant cherché à le mettre en défiance contre lui, il alla sans être invité lui demander à souper, se fit panser les yeux par son médecin et raser par son barbier; et le lendemain, il répondit à celui qui répétait les mêmes accusations : *S'il avait voulu me tuer, il l'eût fait hier!*

Il eut sa part de torts ou de défauts. Il aimait le vin, et cela au point qu'il défendit d'exécuter les ordres qu'il donnerait en sortant de table. Il consacrait aux plaisirs tout le temps dont il pouvait disposer. Par vanité il laissait inscrire son nom sur tous les édifices, qu'il les eût fait construire ou seulement restaurer; ce qui lui valut le surnom de *Pariétaire*, de l'herbe parasite qui s'attache aux murs. Il souffrit qu'on lui donnât le titre de seigneur, qu'on fit des sacrifices à ses statues, et que le peuple jurât par sa vie et par son éternité.

Peut-être fut-ce pour soutenir son rôle de dieu, qu'il démentit la douceur habituelle de son caractère en ordonnant des persécutions contre les chrétiens; sa correspondance avec Pline à ce sujet est fort curieuse (1). On y remarque aussi la joie, tant soit peu puérile, qu'éprouvaient les patriotes romains à voir les assemblées du sénat convoquées trois jours de suite, et les séances se prolonger jusqu'à la nuit (2). Mais quelle idée concevoir de ces assemblées, lorsque nous lisons en même temps que Trajan s'opposait à ce qu'il fût formé une petite association pour réparer les bains publics d'une ville de l'Asie, en disant que toute réunion ou société ayant pour objet des intérêts privés était contraire au salut de l'empire?

Les Germains, qui connaissaient la valeur de Trajan, lui en-
Guerres. voyèrent de toutes parts des députations; et les barbares de l'autre côté de l'Ister ne se hasardaient plus à faire leurs excursions ordinaires lorsque le fleuve était gelé. Mais les intentions de Trajan se révélaient dans ce serment, qui lui était habituel : *Puissé-je réduire la Dacie en province, et passer l'Euphrate et le Danube sur des ponts que j'aurais construits* (3)!

(1) Voyez ci-dessus, chap. 26.

(2) *Jam hoc pulchrum et antiquum, senatum nocte dirimi, triduo vocari, triduo contineri.* PLINE, *Ep.*

(3) AMMIEN MARCELL., XXIV.

Nous avons dit que Domitien avait acheté des Daces une paix honteuse en se soumettant à un tribut annuel. Trajan trouva d'autant plus indigne de le subir davantage, que ces peuples acquéraient chaque jour de nouvelles forces, et que Décébale, leur roi, entretenait des intelligences avec Pacorus, roi des Parthes. Prenant donc pour prétexte une de leurs courses sur le territoire romain, il réunit une armée nombreuse, et, traversant le fleuve, il se mit à ravager leurs champs. Décébale, sans perdre de temps, appela aux armes toute la jeunesse, et s'avança contre les Romains. Bien que Trajan eût reçu, au moment d'en venir aux mains, un écrit qui disait : *Vos alliés vous conseillent de faire la paix et de vous retirer,* il risqua la bataille et fut vainqueur. Le grand nombre des blessés ayant épuisé les bandes préparées pour les pansements, l'empereur donna ses propres vêtements pour y suppléer. Daces. 102.

Il poursuivit sa victoire avec une telle ardeur, que Décébale, réduit aux extrémités, envoya lui demander la paix et l'obtint, mais à de dures conditions. Il dut s'obliger à rendre le pays usurpé sur ses voisins ; à livrer ses armes et ses machines de guerre, avec les ouvriers qui les avaient fabriquées et tous les déserteurs ; à ne plus admettre à son service aucun individu né sous la domination romaine ; à démanteler ses places fortes ; enfin, à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que Rome.

Trajan construisit des forts, établit des postes jugés nécessaires ; et, après avoir reçu une sorte d'hommage de Décébale, il revint 105
déployer à Rome les pompes du premier triomphe sur les Daces. Mais Décébale, qui n'avait cédé qu'à la nécessité, ne tarda pas à recruter de nouvelles troupes, à fortifier ses places, à solliciter ses voisins pour qu'ils s'unissent à lui. Les Scythes accueillirent ses propositions ; les Iazyges les repoussèrent, mais ils furent défaits. Trajan accourut pour faire rentrer les Daces dans le devoir, et Décébale envoya de faux déserteurs chargés de le tuer ; mais il ne réussit pas dans son projet. Il fut plus heureux avec Longinus, lieutenant de l'empereur, qu'il attira sous prétexte de traiter, et qu'il fit prisonnier. Il prétendait obtenir pour sa rançon tout le pays jusqu'au Danube ; mais Longinus trouva le moyen de s'empoisonner.

Trajan construisit sur le Danube un pont de pierre, dont les arches s'appuyaient sur vingt piles de soixante pieds d'épaisseur, cent cinquante de hauteur et soixante-dix d'écartement ; il était défendu par un fort à chacune de ses extrémités. Cet ouvrage, Pont sur le Danube.

d'autant plus merveilleux que la rapidité du fleuve était plus grande en cet endroit en raison du resserrement de ses rives, fut cependant terminé dans le cours d'un été, sous la direction et d'après les plans d'Apollodore de Damas.

106. Au printemps suivant, Trajan passa le fleuve sur ce pont, et dirigea la guerre avec plus de prudence que d'activité, pour ne pas trop exposer ses troupes. Mais le sang-froid avec lequel il affronte lui-même le péril excite le courage des soldats, qui renouvellent leurs anciens exploits. L'un d'eux est emporté blessé sous une tente ; mais lorsqu'il entend les médecins déclarer que la plaie est mortelle, il retourne au combat, où il rend le dernier soupir. La capitale des Daces finit par être prise ; et leur pays,
107. réduit en province, eut pour limites le Dniester, la Theiss, le Danube inférieur et l'Euxin (1). Décébale ne voulut pas survivre à sa défaite. La colonne Trajane s'éleva en témoignage de ces victoires, et les solennités du triomphe valurent au peuple cent vingt-trois jours de spectacles, dans lesquels furent tuées plus de dix mille bêtes féroces.

L'un des vœux de Trajan se trouvait accompli, puisqu'il avait franchi le Danube; il songea alors à réaliser l'autre, et marcha vers l'Euphrate dans l'intention de dompter les Parthes, les ennemis les plus formidables qui restassent aux Romains. Tiridate, roi d'Arménie, en recevant sa couronne des mains de Néron, avait placé son royaume sous la dépendance de Rome ; tandis qu'Exédare en montant sur le trône avait reconnu la suprématie de Chosroës, roi des Parthes. Trajan, ayant demandé raison de cet acte de souveraineté à Chosroës, qui ne lui répondit que par de vaines paroles, s'avança contre lui. Le roi parthe chercha alors à le désarmer par des ambassades et par des présents, lui assurant même qu'il avait déposé Exédare, et le priant de conférer la couronne à Parthamasiris, fils comme lui de Pacorus ; mais Trajan se borna à répondre qu'il se rendait en Syrie, et que là il se déciderait.

7 janvier. Après avoir reçu à Antioche l'hommage de quelques princes,

(1) On trouve encore des vestiges d'une voie militaire depuis le Danube jusqu'auprès de Bender. Voy. Conrad MANNERT, *Res Trajani imperatoris ad Danubium gestæ;* Nuremberg, 1793. — J. CHRIST. ENGEL, *Commentatio de expeditionibus Trajani ad Danubium, et origine Valacorum;* Vienne, 1794 ; ouvrage couronné par l'Académie des sciences de Goëttingue. Voy. aussi un mémoire de d'Anville dans le recueil de l'Acad. des inscript. et belles-lettres.

il entra dans l'Arménie, où il s'empara de plusieurs places; ce qui décida le roi Parthamasiris à venir déposer sa couronne au pied du trône impérial. À cette vue, l'armée poussa un tel cri de joie, que le Parthe, épouvanté, se retourna pour fuir; mais, en se voyant environné de toutes parts, il se plaignit que l'on traitât comme prisonnier un prince venu spontanément, et sortit du camp le cœur plein de courroux. Tous ses efforts n'empêchèrent pourtant pas Trajan de réduire l'Arménie en province. Alors les rois d'Ibérie, de Sarmatie, du Bosphore, de Colchide, s'inclinèrent devant lui; la Mésopotamie fut subjuguée par la seule terreur de ses armes, et Cornélius Palma ayant soumis une portion de l'Arabie, l'empereur vit les Sauromates et les Indiens demander en même temps l'amitié des Romains.

L'Arménie réduite en province.

On serait tenté de croire que Chosroës avait accepté aussi les conditions dictées par Trajan; mais quel qu'en fût le motif, l'empereur fit de nouveau la guerre aux Parthes. Il traversa le Tigre sur un pont de bateaux, et s'empara sans coup férir de l'Adiabène, occupa l'Assyrie, et visita sur son passage Arbelles et Gaugaméla, lieux célèbres par les victoires d'Alexandre. Profitant des discordes des Parthes, il s'avança jusqu'à Babylone, et il commença à faire creuser un canal entre l'Euphrate et le Tigre pour le passage des vaisseaux destinés à assiéger Ctésiphon. La différence de niveau des deux fleuves s'opposa à la réussite de cette entreprise; il fit donc traîner ces navires par terre, prit d'assaut Séleucie et Ctésiphon, où il s'empara du trône d'or du roi parthe, dont la fille tomba entre ses mains. Chosroës s'enfuit, tout le pays d'alentour se soumit, et l'Assyrie dut aussi payer le tribut comme province romaine.

107.

L'Assyrie réduite en province.

Trajan revint à Antioche; et là, au moment où l'armée, la cour, une foule de gens attirés par la curiosité se trouvaient réunis, la terre trembla avec une telle violence, que la ville fut renversée; Trajan lui-même fut blessé, et tout l'empire eut à souffrir dans le désastre d'une seule ville. D'autres calamités encore signalèrent son règne, la famine, la peste, des tremblements de terre. À Rome, le Tibre déborda, et (ce qui excita l'horreur générale) trois vestales furent convaincues d'avoir violé leurs vœux et enterrées vives. Comme si ce sacrifice aux vieilles superstitions n'eût pas suffi, les livres sibyllins ordonnèrent, ce qui s'était déjà vu, d'ensevelir vivants, dans le *Forum boarium*, deux Grecs et deux Gaulois, en prenant pour chacun des deux peuples un homme et une femme : et les Romains obéirent, eux qui se récriaient contre

Décembre.

Désastres.

la barbarie des Gaulois et des Bretons, parce qu'ils arrosaient de sang humain les autels de leurs divinités.

Courses de Trajan.

Au retour du printemps, Trajan commença une course qui peut être appelée véritablement historique, son but étant moins de conquérir que de déployer aux regards des nations la majesté et la puissance de l'empire romain. Après avoir visité les plateaux d'où descendit la première civilisation du monde, il s'embarqua sur le Tigre vers le golfe Persique, il entra dans l'Océan, et, en apercevant un bâtiment voguant vers l'Inde, il s'écria : *Si j'étais plus jeune, je porterais la guerre dans cette contrée.* Il se dirige alors vers l'Arabie Heureuse, se rend maître du port d'Aden, en deçà du détroit de Bab-el-Mandeb, et ne cesse d'annoncer au sénat la soumission de nouveaux pays. Enfin, ne pouvant pousser plus avant, il revient vers Babylone, et il offre sur ses ruines des sacrifices en l'honneur d'Alexandre.

Soulèvement des Juifs.

L'empire touchait alors à l'apogée de sa grandeur; mais ce ne fut pas pour longtemps, et Trajan vit lui-même ses propres travaux s'anéantir. Le tremblement de terre qui ébranla tant de contrées parut aux Juifs un signe précurseur de la chute de l'empire, et de toutes parts ils se soulevèrent avec fureur, surtout en Afrique. A Alexandrie ils eurent d'abord l'avantage; mais les Grecs, ayant repris le dessus, les massacrèrent sans distinction. Ceux de Cyrène, les promoteurs de la révolte, parcoururent, en y portant le pillage, les plaines de l'Égypte; et, non contents de tuer leurs ennemis, ils les mangeaient et se revêtaient de leur peau sanglante. Ils massacrèrent, dit-on, deux cent mille personnes dans la Libye, deux cent cinquante mille dans l'île de Chypre, et réduisirent Salamine en cendres. Trajan envoya des troupes pour les chasser de la Libye; ils furent anéantis en Chypre; et si quelqu'un d'eux s'y trouvait ensuite jeté par sa mauvaise fortune, il était mis en morceaux. L'incendie demeura ainsi étouffé partout.

L'exemple fut contagieux, et plusieurs pays conquis récemment secouèrent leurs chaînes, ce qui obligea Trajan à courir çà et là pour les faire rentrer dans le devoir. Mais une hydropisie l'obligeant à regagner l'Italie, tous ces pays s'insurgèrent à la fois. Les Parthes soulevés en masse chassèrent le roi Parthamaspatis, qu'il leur avait imposé; les Arméniens en prirent un à leur gré; la Mésopotamie se soumit aux Parthes, et tant de dépenses et de sang se trouvèrent prodigués en pure perte.

Mort de Trajan. 117. 10 août.

Arrivé à Sélinunte en Cilicie, l'empereur y mourut, après un règne de dix-neuf ans et demi. Ses cendres rapportées à Rome dans

une urne d'or par Plotina sa veuve et par Avidia sa nièce, y furent reçues comme en triomphe; et, contrairement aux anciennes lois, elles furent déposées dans l'intérieur de la ville, sous la colonne destinée à rappeler ses conquêtes.

Des travaux magnifiques devaient conserver sa mémoire, notamment ses belles routes. On peut citer ici celle qui conduisait du Pont-Euxin jusque dans les Gaules; celle qui traversait les marais Pontins, et une autre qui allait de Bénévent à Brindes. Il ouvrit à Rome des bibliothèques et un théâtre, agrandit le cirque, répara des édifices importants, amena de nouvelles eaux dans la ville. On admirait surtout le forum qui reçut son nom : construit sur l'emplacement d'une colline que l'on avait aplanie, de forme carrée (144 pieds), entouré de portiques, orné de quatre arcs de triomphe et d'un grand nombre de palais, de petits temples, il paraissait une merveille dans la ville des merveilles.

Le bonheur trop rare dont on jouit sous son règne, durant lequel chacun put penser ce qu'il voulait et dire ce qu'il pensait, rendit aux lettres quelque éclat.

Il est pénible de penser que l'histoire, si bien informée des atrocités ou des folies d'un Néron et d'un Caligula, en soit réduite à ne connaître ce qui concerne Trajan que d'après un abrégé inexact (1) et un panégyrique éloquent. Mais elle n'oublie pas que, deux siècles et demi après la mort de ce prince, le sénat, en saluant un nouvel empereur, lui souhaita d'être plus heureux qu'Auguste, plus vertueux que Trajan (2).

(1) Celui de Dion, fait par Xiphilin. Nous ne faisons pas même mention des lambeaux informes d'Aurélius Victor et d'Eutrope.

(2) EUTROPE, VIII, 5. — Plus tard on répandit cette opinion bizarre, que le pape Grégoire le Grand avait obtenu par ses prières la délivrance de Trajan, relégué dans l'enfer depuis quatre siècles. Le premier, que nous sachions, qui la consigna dans un écrit, fut JEAN DE SALISBURY (*Polycr.*, V, 8) : *Virtutes ejus legitur commendasse ss. papa Gregorius, et fusis pro eo lacrymis, inferorum compescuisse incendia... donec ei revelatione nuntiatum sit Trajanum a pœnis inferni liberatum, sub ea tamen conditione ne ulterius pro aliquo infideli Deum sollicitare præsumeret*. Saint Thomas se prévaut de cette tradition, et Dante y fait allusion dans ces vers :

L' alta gloria
Del roman prince, lo cui gran valore
Mosse Gregorio alla sua gran vittoria.

Purg., X, 25.

CHAPITRE XII.

ADRIEN.

Publius Ælius Hadrianus, Espagnol qui était né à Rome, ouvrant l'*Énéide* au hasard, tomba sur ces vers du VIe chant, relatifs à Numa :

Quis procul ille autem, ramis insignis olivæ,
Sacra ferens? Nosco crines incanaque menta
Regis romani, primus qui legibus urbem
Fundabit, Curibus parvis et paupere terra
Missus in imperium magnum;

et il crut y lire une prédiction qui lui annonçait qu'il serait empereur et législateur (1). Il devint en effet l'un et l'autre. Il servit sous Trajan, dont il se fit aimer, et qui, après lui avoir donné en mariage Sabine, nièce de sa sœur, chercha à le faire nommer son successeur ; ce qui eut lieu. Salué empereur par l'armée réunie à Antioche, il écrit au sénat pour s'excuser d'avoir accepté,

(1) SPARTIANUS, *in Hadr.* 2. C'était une des superstitions des anciens. Ils ouvraient un livre, et ils croyaient trouver dans la première phrase qui frappait leurs yeux une prédiction de l'avenir et une réponse aux doutes de leur intelligence. On pratiqua d'abord cet horoscope avec Homère, puis avec Virgile. Julius Capitolinus rapporte que Claudius Albinus, interrogeant ainsi l'Énéide, tomba sur ces vers du livre VI :

Hic rem romanam, magno turbante tumultu,
Sistet; eques sternet Pœnos, Gallumque rebellem.

Alexandre Sévère trouva de même :

Te manet imperium cœli, terræque, marisque.

Et comme il voulait s'appliquer aux arts libéraux, il eut cette réponse :

Excudent alii spirantia mollius æra....
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

— V. LAMPRIDE. Cette superstition survécut au paganisme. Saint Augustin (ep. 55 *ad Januar.*) la signale et la condamne, ainsi que le concile d'Agde, sous le nom de *sorts des saints;* Grégoire de Tours (*Hist. franc.*, IV, 6) écrit : *Positis clerici tribus libris super altare, id est, Prophetiæ, Apostoli atque Evangeliorum, oraverunt ad Dominum ut christiano quid eveniret ostenderet. Aperto igitur omnium Prophetarum libro, reperiunt : « Auferam maceriam ejus; »* et (v. 49) *: Mœstus turbatusque ingressus oratorium, Davidici carminis sumo librum, in quo ita repertum est : « Eduxit eos in spe, et non timuerunt. »*

et pour lui demander de lui confirmer ce titre. Le sénat lui décrète le triomphe ; mais il le refuse, et place sur le char la statue de Trajan. Fastueux et avare, grand et frivole, clément et vindicatif par saillies, il offrit un mélange étonnant de vices et de vertus. Il lui suffisait d'avoir lu un livre pour le savoir par cœur. Il dictait plusieurs lettres à la fois, et donnait audience à plusieurs ministres, avec lesquels il traitait d'affaires différentes ; il connaissait par leurs noms tous ceux qui avaient servi sous lui. Il était aussi versé dans les sciences, dans la grammaire, dans l'éloquence, que l'homme le plus instruit de son siècle. Outre la philosophie, l'astrologie, la magie, les mathématiques, il possédait la médecine ; il sculptait, chantait, jouait des instruments, peignait surtout des figures obscènes, ainsi que des imitations ou plutôt des contrefaçons de la nature. Il composa plusieurs ouvrages en vers et en prose, entre autres un poëme intitulé *l'Alexandriade* ; des discours sur la grammaire, d'autres sur l'art de la guerre (1), et ses propres fastes publiés sous le nom de ses affranchis. Le dialogue avec Épictète, dans lequel il soumet diverses questions au meilleur philosophe de son temps, qui les résout, est supposé (2) ; mais, au milieu de maximes fausses, ridicules ou trivales, il s'en rencontre d'excellentes ; celle-ci par exemple : *Qu'est-ce que la paix ? — Une liberté tranquille. — Qu'est-ce que la liberté ? — Innocence et vertu.*

Adrien avait un goût bizarre en fait de littérature : il préférait Caton à Cicéron, Antimaque à Homère, Ennius à Virgile, Cœlius à Salluste ; il alla même jusqu'à méditer la destruction des poëmes d'Homère. Voulait-on se faire bien venir de lui, on mettait au jour des critiques outrées, comme fit Largius Licinius, auteur du *Ciceromastix*, diatribe violente contre le père de l'éloquence latine. Chantait-il en vers licencieux les louanges de ses mignons, d'autres poëtes faisaient chorus avec lui sur le même ton. Les sophistes, race impudente, cupide, vénale, parlant d'une manière et agissant de l'autre, et n'étant bonne qu'à plaider le pour et le contre, faisaient foule autour de lui. Adrien, qui sans embrasser aucune secte les tolérait toutes, se plaisait à écouter leurs querelles, ainsi qu'à faire improviser des poëtes. Mais malheur à celui qui osait lui disputer la palme à laquelle il prétendait en toutes

(1) On a imprimé en 1664, à Upsal, un *Traité de la guerre*, que l'on croyait être celui de l'empereur Adrien, publié par le consul Maurice ; mais c'est un ouvrage de beaucoup postérieur.

(2) Publiée par Froben en 1551.

choses ! Il prit en haine Denys de Milet et Caninius Céler, parce qu'ils ne se prêtèrent pas à le laisser briller à leurs dépens, comme faisait sans doute Héliodore, son favori. Un jour qu'il avait critiqué une expression employée par le philosophe Favorinus, celui-ci se reconnut en faute, bien qu'il pût s'appuyer d'exemples classiques. Comme ses amis s'en étonnaient : *Voudriez-vous,* leur dit-il, *que je luttasse de savoir avec un homme qui commande à trente légions* (1)? Apollodore, le célèbre architecte qui avait dirigé les constructions de Trajan, n'eut pas la même prudence. En réponse à un reproche que lui adressait l'empereur sur son art, il lui dit, en faisant allusion au genre de peinture dont il s'amusait particulièrement : *Allez peindre des concombres.* Une autre fois ayant vu une Vénus et une Rome sculptées de sa main, statues assises, mais d'une taille disproportionnée pour le petit temple destiné à les recevoir : *Comment feront-elles si elles viennent à se lever?* Sa franchise lui coûta la vie.

Adrien imposa le nom d'Ælia à des colonies et à des villes qu'il fonda ou releva (2), et multiplia partout les monuments où il faisait inscrire son nom ; Athènes et la Grèce en furent remplies. A Rome il réédifia le Panthéon, le temple de Neptune, la grande place d'Auguste, les bains d'Agrippine, sans parler des constructions nouvelles dont les principales furent son tombeau, connu sous le nom de Môle d'Adrien, et sa maison de plaisance de Tivoli. Ce môle consistait en un pont sur le Tibre et en un mausolée qui est aujourd'hui le château Saint-Ange. C'est encore un monument admirable, après avoir fourni des statues, des colonnes et des ornements aux édifices du temps de la décadence, et des projectiles lors des guerres entre Totila et Bélisaire. Le char dont était surmonté l'entablement, et qui d'en bas paraissait peu de chose, était d'une telle masse, que, selon Spartien, un homme aurait pu passer par la cavité des yeux des chevaux. Adrien imita dans ses jardins de Tivoli tout ce qu'il avait admiré dans ses voyages : les points de vue les plus vantés de la Grèce et de l'Égypte ; le Lycée, l'Acadé-

(1) Il tomba pourtant dans la disgrâce d'Adrien ; c'est pourquoi il disait s'étonner de trois choses : que, né Gaulois, il parlât grec ; qu'étant eunuque, il fût appelé à juger des cas d'adultère ; qu'étant haï de l'empereur, il vécût encore.

(2) Jérusalem, Carthage, deux villes en Espagne, Mursia en Pannonie, Stratonique dans la Macédoine, Palmyre en Syrie, Néocésarée dans le Pont, Andrinople, Adriana dans la Libye Cyrénaïque, Antinopolis en Égypte, Adrianotère dans la Mésie.

mie, le Prytanée, le Pœcile, la vallée de Tempé. On y voyait aussi une peinture de l'enfer. Il avait donné à différents compartiments les noms des provinces qu'il avait parcourues, et des plantes exotiques en rappelaient le souvenir; des vases, des statues, des inscriptions, une foule d'objets rares en tout genre, embellissaient ce séjour.

Lors de son avénement au trône, il dit à ceux qui l'avaient offensé lorsqu'il était simple particulier : *Vous voilà en sûreté!* Comme on l'excitait à sévir contre des personnes soupçonnées de vouloir bouleverser l'État, il répondit qu'il y aurait injustice à punir un crime quand il n'était que probable. Une femme âgée, dont il avait repoussé les supplications en disant : *Je n'ai pas le temps,* lui ayant dit : *Pourquoi donc es-tu empereur?* il fit droit à sa requête. Un jour que le peuple demandait, durant le spectacle, une chose inconvenante, il envoya le héraut pour lui imposer silence. Mais celui-ci ayant dit, au contraire : *L'empereur demande que vous fassiez de telle et telle manière*, loin de lui savoir mauvais gré d'avoir ainsi modifié ses ordres, il l'en récompensa.

Il en agissait familièrement avec ses amis et ses affranchis, et exigeait qu'ils usassent avec lui d'une entière liberté, ne leur refusant jamais rien, et souvent prévenant leurs désirs. Cependant il ne laissa point ses affranchis prendre une influence dominante; et, bien que les emplois de secrétaires et d'intendants de sa maison eussent été jusqu'alors leur apanage exclusif, il en revêtit aussi des chevaliers. Malheur, du reste, à ceux qui, trafiquant de leur crédit, auraient accepté des présents! Ayant vu un de ses esclaves se promener entre deux sénateurs, il lui fit donner un soufflet, et lui dit : *Comment as-tu le courage de te mettre de pair avec des personnages dont tu peux demain être l'esclave?*

Il répandit plus de largesses que Trajan lui-même sur les enfants pauvres et sur le peuple. Il assigna des pensions et distribua des dons à des sénateurs, à des chevaliers, à des magistrats nécessiteux. A l'époque des fêtes de Saturne, quand ses amis venaient, selon l'usage, lui offrir des étrennes, il profitait de cette occasion pour leur en rendre de plus riches; et durant ses voyages, qui sur les vingt années de son règne en occupèrent dix-sept, il laissa partout de grandes preuves de libéralité, sans jamais dépouiller personne.

Il allégea même plusieurs impôts, et n'acceptait point les legs de ceux qui laissaient des enfants. A son avénement au trône, il accorda remise de tout ce qui était dû au trésor tant à Rome

que dans le reste de l'Italie, et anéantit les dettes contractées depuis seize ans par les provinces, en faisant jeter au feu les obligations : ce fut un des plus beaux feux de joie que jamais puissent voir les peuples (1).

Il se rendait chez les consuls, assistait aux assemblées, dispensait les sénateurs de venir lui faire visite, à moins qu'ils n'eussent à lui parler d'affaires, et se rendait en litière à la curie, pour qu'ils ne fussent point obligés de l'escorter. Il enleva aux chevaliers le jugement des causes où les sénateurs étaient impliqués, et n'admit pas l'appel au trône des décisions du sénat.

Il ne sut pas toutefois fermer l'oreille aux délateurs, et cela par une manie de curiosité, défaut déplorable surtout chez un prince. Il vit de mauvais œil et éloigna de lui ceux à qui il était redevable de l'empire. Dans la crainte que l'on ne profitât de ses voyages continuels pour amener une révolution, il restreignit de plus en plus le pouvoir laissé aux magistrats, et mit le gouvernement dans les voies d'une véritable monarchie. Il traita Julie Sabine moins en femme qu'en esclave; et l'on croit qu'il finit par la faire empoisonner. Son éloignement pour elle n'était pourtant pas sans motif; car elle se vantait effrontément d'avoir pris ses précautions pour n'avoir pas d'enfants de lui, dans la persuasion où elle était que, s'il lui naissait un fils, ce ne pourrait être que pour devenir la honte et la ruine du genre humain.

Il choisit pour préfets du prétoire Cœlius Tatianus, son tuteur, et Similis. Ce dernier, sans ambition, se démit au bout de trois ans; et s'étant retiré à la campagne, où il vécut encore sept années, il fit écrire sur sa tombe : *J'ai passé soixante-dix-sept ans sur la terre; j'en ai vécu sept.* Tatien, au contraire, excitait son maître à user de rigueur; l'opinion publique lui imputa la mort de quatre personnages consulaires, autrefois amis d'Adrien, condamnés par le sénat comme coupables de conspiration, bien qu'ils passassent généralement pour innocents. Plusieurs autres eurent le même sort comme étant leurs complices; enfin, Adrien interdit les poursuites pour crimes de lèse-majesté, et disgracia Tatien.

Nous ne dirons rien de sa passion pour les chiens et les chevaux, manie qu'il poussait au point de leur ériger des monuments splendides; nous lui ferons un plus grave reproche : celui d'avoir laissé

(1) L'ambassadeur de Venise ayant brûlé, en présence d'Henri IV, les reçus par lesquels celui-ci se reconnaissait débiteur envers la sérénissime république, Henri s'écria : *Je n'ai jamais vu plus beau feu!*

des témoignages d'une honteuse dépravation dans les vers qu'il ne prodigua que trop à la louange de ses mignons. Il aima d'une passion extravagante un jeune Bithynien nommé Antinoüs; et cependant les opérations magiques, auxquelles il se livrait avec ardeur, lui ayant appris qu'il fallait pour prolonger ses jours qu'un homme répandît volontairement son sang, comme il ne trouvait dans personne assez de générosité pour lui donner ainsi sa vie, il accepta le sacrifice qu'Antinoüs consentit à lui faire de sa jeunesse, de sa beauté et de son existence. Lorsque le favori se fut immolé, il le pleura comme une amante adorée, fit bâtir sur le Nil une ville à laquelle il donna son nom, et voulut que les Grecs le missent au rang des dieux; il remplit le monde de ses statues et de ses temples; on en éleva un notamment à Mantinée, théâtre jadis de la gloire d'Épaminondas, devenu celui de l'avilissement des Grecs, qui s'y rendaient pour célébrer des jeux solennels et recueillir les oracles de cet ignoble dieu. Le poëte Pancratès obtint des récompenses et une place dans le Musée, pour avoir appelé *antinoïen* une espèce de lotos qui avait surgi sur la tombe de ce jeune garçon. Les astronômes découvrirent son étoile dans le ciel, comme on avait découvert celles de César et de Bérénice. Un temple fut érigé sur sa tombe, où se multiplièrent les miracles; on y institua des jeux et des mystères, et ce fut à qui serait nommé le prêtre de cette étrange divinité.

IVe persécution.

On peut se figurer ce que les chrétiens pensaient de ces indignités (1). Adrien n'usa pas à leur égard de la même tolérance qu'envers toutes les autres sectes, et, par dévotion pour ses dieux, il permit de tuer ceux qui les offensaient. Alors les chrétiens, sentant la puissance que donne le nombre, ne se contentaient plus de mourir en bénissant leurs persécuteurs : ils se rendaient au tribunal pour y justifier publiquement leur innocence, et Justin proclamait que la puissance des princes, quand ils préfèrent l'opinion à

(1) Prudence, dans son poëme contre Symmaque, fait remarquer que le mignon d'Adrien fut plus heureux que celui de Jupiter, Antinoüs siégeant au banquet des dieux, où Ganymède ne figure que comme échanson :

Quid loquar Antinoum, cœlesti in sede locatum?
Illum delicias nunc divi principis, illum
Purpureo in gremio spoliatum sorte virili,
Adrianique dei Ganymedem, non cyathos dis
Porgere, sed medio recubantem cum Jove fulcro,
Nectaris ambrosii sacrum potare Lyæum,
Cumque suo in templis vota exaudire marito.

Lib. I, v. 271.

la vérité, ne diffèrent pas de celle des brigands dans le désert (1). On rapporte qu'ébranlé par les apologies de Quadratus et d'Aristide, Adrien suspendit les persécutions, et qu'il se proposait même d'ouvrir un temple au Christ (2), quand les oracles l'en détournèrent en lui représentant que ce nouveau temple ferait déserter tous les autres.

Armée. **A l'armée, il marchait à pied et la tête nue au milieu des frimas des Alpes ou sur les sables brûlants de l'Afrique, vivant comme les simples soldats; il les connaissait tous individuellement, et ne donnait d'avancement qu'aux plus dignes. Il opéra plusieurs réformes, et fut le premier à adjoindre à chaque compagnie des sapeurs et des ingénieurs, munis de tout le matériel nécessaire**
Guerres. **aux constructions militaires. Loin d'étendre ses conquêtes, il ne conserva pas même toutes celles de Trajan. Soit jalousie contre son prédécesseur, soit prudence et modération, il rappela ses troupes de l'Arménie, de la Mésopotamie et de l'Afrique, laissant les Arméniens se donner un roi à leur gré, les Parthes rappeler Chosroës, et fixant, de ce côté, la limite de l'empire au rivage de l'Euphrate. Il aurait de même renoncé au territoire enlevé aux Daces, s'il n'en eût été détourné par cette considération, qu'un grand nombre de Romains s'y étaient établis; mais, sous prétexte que le pont sur le Danube pouvait faciliter le passage aux barbares, il le fit rompre, et le fleuve, encombré par ses débris, dut se creuser un autre lit.**

La tradition disait que le dieu Terme n'avait pas voulu se retirer du Capitole, même pour faire place à Jupiter ; il était le symbole de l'immobilité de l'empire. Or ce premier pas en arrière, fait par les Romains abandonnant leurs conquêtes, fut considéré comme un augure sinistre, et l'événement le confirma.

134. **Nous avons déjà parlé du nouveau soulèvement des Juifs, sous Barcocébas (3), et de la manière dont ils en furent punis par Adrien, qui insulta même à leur culte. Mais la victoire coûta si cher, que l'empereur n'osa pas commencer la dépêche dans laquelle il en informait le sénat par la formule ordinaire : « Moi et l'armée nous sommes sains et saufs (4).»**

Pharasmane, roi d'Ibérie, se présenta à Rome pour repousser les

(1) Τοσοῦτον δὲ δύνανται οἱ ἄρχοντες πρὸς τῆς ἀλήθειας δόξαν τιμῶντες, ὅσον καὶ λῆσται ἐν ἐρημίᾳ. I, 12.

(2) Lampride, *Vie d'Alexandre*.

(3) Page 167 du présent volume.

(4) Dion, LXIX.

plaintes dirigées contre lui par Vologèse, roi d'Arménie. Il apporta des présents magnifiques, en retour desquels Adrien lui en fit de plus splendides; dans le nombre se trouvaient cinquante éléphants avec leurs cinquante gardiens. Il agrandit les États de ce prince, lui fit ériger une statue équestre, et lui permit de sacrifier au Capitole; puis, par un fastueux caprice, il fit combattre dans l'arène trois cents condamnés revêtus des riches habits que ce roi lui avait offerts.

Les Alains et les Massagètes, ayant pénétré dans l'Arménie, s'avancèrent jusqu'en Cappadoce; mais ils furent arrêtés par Flavius Arrianus, gouverneur de cette province. C'était probablement celui qui accomplit sur le Pont-Euxin un voyage dont il écrivit la relation. Partant de Trébizonde, où l'empereur faisait élever un temple à Mercure, il fit voile vers l'orient, en inspectant les garnisons romaines. Il traversa le Phase, dont les eaux, à cause de leur plus grande légèreté, se maintenaient longtemps au-dessus de celles de la mer, et aborda en dernier lieu à Sébastopole; puis il envoya à l'empereur un récit détaillé, en y joignant une notice sur les côtes de l'Asie, de Byzance à Trébizonde, de Sébastopole au Bosphore Cimmérien, et de là à Byzance. Périple d'Arrien.

Adrien disait que l'empereur doit comme le soleil porter ses regards sur chaque pays, et il visita toutes les provinces soumises à son obéissance. Il commença par les Gaules : après en avoir inspecté les places fortes, il passa dans la Germanie, où étaient cantonnées les meilleures troupes, et y rétablit la discipline. Dans la Bretagne, il réforma les abus : et comme, depuis le moment où Agricola avait quitté le pays, les Calédoniens avaient recouvré leur sauvage indépendance, il fit construire pour arrêter leurs excursions une muraille qui, partant d'Éden dans le Cumberland, s'étendait jusqu'au Tyne dans le Northumberland, sur une longueur de quatre-vingts milles. S'étant rendu en Espagne, il réédifia le temple d'Auguste érigé par Tibère dans la Tarragonaise, et s'efforça, en convoquant une assemblée générale, de mettre un terme aux dissensions qui existaient dans le pays. A Athènes, il se fit initier aux mystères d'Éleusis; et, inspiré par la divinité, il se fit dieu lui-même, se laissant adorer dans le temple de Jupiter Olympien, qui, commencé par Pisistrate *cinq cent soixante ans* auparavant, fut terminé par ses ordres. Il reconstruisit une partie de la ville sous le nom d'Adrianopolis, lui donna de l'argent, des grains, l'île entière de Céphalonie, et une constitution qui, modelée sur l'ancienne, attribuait le gouvernement au peuple et les jugements au sénat. Les Voyages.

Athéniens, en retour, le saluèrent du nom de législateur panhellénien; ils lui dédièrent un temple, et à Délos une ville du nom d'Olympie (1).

Une conférence qu'il eut avec Chosroës détourna une guerre menaçante du côté des Parthes; ce qui lui permit de visiter sans inquiétude la Cilicie, la Lycie, la Pamphylie, la Cappadoce, la Bithynie, la Phrygie. Partout il laissa des temples, des places, des monuments remarquables, comme il avait fait à Nîmes, comme il fit à Nicomédie, à Nicée, à Cyzique et ailleurs. Il releva aussi les villes de Bithynie renversées par le tremblement de terre; et les rois accourus pour le saluer, ainsi que les ambassadeurs députés vers lui, éprouvèrent sa magnificence.

Il gagna l'Achaïe en parcourant les îles de l'Archipel, et se rendit en Sicile, où il monta sur la cime de l'Etna, comme il avait fait sur le mont Cassius en Syrie, pour contempler de là le soleil faisant briller à son lever les couleurs de l'arc-en-ciel. Son arrivée en Afrique fut signalée par un phénomène dans lequel on ne manqua pas de voir un prodige : les pluies, que l'on attendait en vain depuis cinq ans, tombèrent en abondance. A Péluse, il honora la tombe de Pompée; à Thèbes, il alla entendre les sons produits par la statue de Memnon. A Alexandrie, il admira le musée fondé par Ptolémée Philadelphe et enrichi par l'empereur Claude; il questionna les hommes de lettres qu'il y trouva réunis, et leur répondit avec le jugement éclairé qui devrait toujours présider à tout ce qui sort de la bouche d'un empereur. Il rendit aux Alexandrins l'intégrité de leurs priviléges, restreints par ses prédécesseurs. Mais autant ils se montrèrent humblement reconnaissants en sa présence, autant ils le tournèrent en risée dès qu'il se fut éloigné.

« J'ai bien étudié, écrivait-il à Servien son beau-frère, les « Égyptiens dont tu m'as parlé. C'est un peuple léger et versatile. « Ceux qui adorent Sérapis sont chrétiens, et leurs évêques font « profession d'honorer ce dieu. Il n'est pas un chef de la synago- « gue des Juifs, ni de celle des Samaritains, pas un prêtre chrétien « qui ne soit mathématicien, aruspice, charlatan. Le patriarche « lui-même, lorsqu'il vient en Égypte, est contraint par les uns à « rendre hommage à Sérapis, par les autres au Christ. Ils sont sé- « ditieux, pleins de vanité; ils n'ont d'yeux que pour critiquer. « Leur ville abonde de toutes choses, et personne n'y est oisif, pas

(1) V. GREPPO, *Mémoire sur les voyages de l'empereur Adrien, et sur les médailles qui s'y rapportent;* Paris, 1842.

« même les aveugles. L'un souffle le verre, l'autre fait du papier, « ceux-là tissent; tous s'occupent à quelque métier (1). »

Dans l'intervalle de ces voyages, Adrien revenait de temps en temps à Rome, où il organisa sur de nouvelles bases les charges du palais, le service militaire, l'administration de la justice; réformes qui subsistèrent jusqu'au quatrième siècle (2). Il se dirigea d'après les conseils des meilleurs jurisconsultes, Nératius Priscus, Jubentius Celsius, Salvius Julianus; ce fut ce dernier qui recueillit par son ordre, dans l'*Édit perpétuel*, les meilleures lois émanées des préteurs jusqu'à cette époque. Peut-être Adrien enleva-t-il à ces magistrats le droit de déterminer les principes légaux d'après lesquels ils auraient administré la justice durant leur temps d'exercice, en les obligeant à s'en tenir à cet édit impérial, qui demeura la base du droit romain jusqu'au code Théodosien, et devint le fondement des Pandectes. Lois.

Au nombre des lois qu'il rendit, nous citerons les prescriptions suivantes : un douzième des biens paternels devait toujours être laissé aux enfants des proscrits. Celui qui trouvait un trésor sur son terrain en était propriétaire; si c'était sur celui d'autrui, il lui en revenait la moitié; les prodigues devaient être fouettés dans l'amphithéâtre, puis bannis. Il défendit les sacrifices humains : néanmoins on continua en Afrique à immoler des enfants à Saturne et des hommes, dans Rome même, jusqu'à Constantin.

Les *ergastules*, dans lesquels les Romains faisaient travailler les esclaves, servaient de refuge à certains individus qui parvenaient ainsi à se soustraire au service militaire ou aux châtiments encourus; quelquefois aussi des hommes libres y étaient entraînés pour un travail forcé, et l'on n'entendait plus parler d'eux. Adrien les abolit, à l'exception de ceux qui appartenaient à l'empereur ou à l'État, et défendit aux maîtres de tuer leurs esclaves.

Atteint d'hydropisie, il désigna pour son successeur L. Aurélius Annius Céronius Commodus Vérus Ælius César. Les noms devenaient plus nombreux à mesure qu'augmentait la vanité. D'un aspect majestueux, et riche de connaissances, Vérus était de mœurs dépravées; et la malignité, qui ne frappe pas toujours à faux, fit courir des bruits fâcheux sur les conditions mystérieuses qui lui valurent Ælius Vérus.

(1) FLAVIUS VOPISCUS, *Vit. sat.*

(2) *Officia publica et palatina, nec non militiæ in eam formam statuit quæ, paucis per Constantinum immutatis, hodie perseverat.* AUR. VICT., Epit. XIV.

d'être adopté par l'empereur (1). Lorsque Vérus voyageait, il avait autour de son char des esclaves auxquels il donnait les noms des vents, et qui portaient des ailes. Il avait pour lecture favorite l'*Art d'aimer* d'Ovide et les épigrammes de Martial, qu'il appelait *son* Virgile. Sa femme lui reprochant un jour de lui préférer des femmes perdues, il lui répondit : *Le nom d'épouse est un titre d'honneur, non de plaisir.* Il arrivait de la Pannonie quand il mourut à Rome, où on lui fit des obsèques impériales suivies de l'apothéose. Adrien adopta alors Titus Antonius, à la condition qu'il adopterait lui-même
137. 5 février. M. Aurélius Vérus et L. Vérus, fils de celui qui venait de mourir.

Adrien se retira alors, comme Tibère à Caprée, dans sa maison de plaisance de Tivoli, où il avait entassé toutes les magnificences; et il s'y abandonna, autant que le lui permettait sa santé affaiblie, à toutes les débauches dont le paganisme ne savait plus rougir. Il se livrait, au milieu des plaisirs, à des accès de cruauté; et, du fond de sa retraite, il envoya des ordres sanguinaires qui entraînèrent la mort de plusieurs citoyens; d'autres furent cachés par Antonin. Adrien cherchait dans la magie des remèdes à son infirmité, et ses souffrances lui firent essayer plusieurs fois de se donner la mort. On alla jusqu'à recourir aux miracles pour le distraire de son mal. Une femme aveugle se présenta à lui en disant : *Un songe m'a avertie de t'enjoindre de conserver ta vie : et comme j'ai différé à obéir, ma vue s'est obscurcie; mais un autre songe m'a assuré que je la recouvrerais dès que j'aurais baisé les pieds de l'empereur.* Ce qui ne manqua pas d'arriver. Un autre aveugle eut à peine été touché par lui qu'il recouvra l'usage de ses yeux, en même temps que cessait un fort accès de fièvre dont souffrait Adrien. Rome s'amusait de ces ridicules moyens, qui rendaient quelque courage à l'empereur.

Las enfin de remèdes, *Les médecins me tueront,* dit-il ; et il
138. 10 juillet. se mit à manger et à boire à sa fantaisie. Il mourut à la suite de ses excès, après avoir vécu soixante-deux ans et demi, et en avoir régné près de vingt-un. Dans ses derniers moments il sembla recouvrer le calme qu'il avait perdu, s'il est vrai qu'il fit ces vers, critiqués alors (2), et pourtant l'une des compositions poétiques les plus délicates de ce temps :

Animula, vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,

(1) SPARTIEN, *Ælius Verus.*
(2) Par Spartien du moins.

Quæ nunc abibis in loca?
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Le sénat, irrité de ses dernières cruautés, voulut abroger ses dispositions et lui refuser les funérailles solennelles; mais cédant ensuite aux menaces des soldats et aux prières d'Antonin, il lui accorda tous les honneurs d'usage. Ses cendres furent déposées dans le superbe Môle au bord du Tibre. On le plaça parmi les dieux, et un temple lui fut élevé à Pouzzoles.

CHAPITRE XIII.

LES ANTONINS.

Le règne de Trajan avait été une guerre incessante, celui d'Adrien un mouvement continuel : Antonin vécut dans une tranquillité non interrompue, et en vingt-trois années il ne dépassa
pas Lanuvium, où il avait sa maison de plaisance. Il était né à 186.
Nîmes; sa douceur naturelle le rendit cher à ses parents et à ses 19 septembre.
amis. Il s'adonna de préférence au service militaire, ce qui ne l'empêcha pas d'exercer plusieurs magistratures, jusqu'à ce qu'il
devînt un des meilleurs princes dont l'histoire fasse mention. Ac- 138.
cueillant les plus humbles citoyens, il écoutait les plaintes portées contre les officiers et les magistrats. Il gagna la faveur du peuple sans la briguer. Dédaignant les applaudissements bruyants, délices de ses prédécesseurs, il ne voulait ni flatter ni être flatté. Magnifique sans luxe, économe sans mesquinerie, il se plaisait à se conformer aux anciens usages sans s'y asservir. Respectueux envers les dieux de la patrie, il intervenait dans les cérémonies publiques du culte, et célébrait, comme pontife suprême, les sacrifices que les prêtres inférieurs offraient auparavant au nom de l'empereur. Cependant, loin de persécuter les chrétiens, il accepta leur apologie faite par Justin, martyr, et défendit qu'ils fussent inquiétés. Il écrivit à cet effet aux villes d'Athènes, de Thessalonique, de Larisse, et à tous les Grecs (1), en louant la vertu de ces

(1) EUSÈBE, IV, 13, 26;
JULES CAPIT., p. 20;
GIBBON, qui commence son histoire (*Decline and fall of the roman empire*) aux Antonins. Nous nous servons de l'édition annotée par GUIZOT; Paris, 1828.

hommes vivant de la vie de l'esprit, leurs mœurs, leur courage : et, bien qu'il n'en jugeât que par comparaison avec les vertus antiques, la tradition philosophique lui permit de respecter en eux la foi et la grandeur.

Il avait une entière confiance dans ses amis ; et comme il les avait choisis à l'épreuve, il n'eut pas besoin d'en changer. Il ne se décidait que difficilement à renvoyer ses officiers, à moins qu'ils ne le demandassent ; et tant qu'il régna, il laissa Gavius Maximus exercer les fonctions de préfet des prétoriens. Ennemi clément, il endurait la franchise et même l'injure. Il diminua les supplices, se contentant de réduire les coupables à l'impossibilité de nuire. Il promit de ne punir de mort aucun sénateur ; et il tint si fidèlement sa promesse, que, sur l'aveu de l'un d'eux, coupable de parricide, il se contenta de le reléguer dans une île inhabitée. Deux furent accusés de conspiration ; mais l'un se tua, l'autre fut proscrit par décret du sénat, auquel l'empereur défendit de continuer les investigations, en disant : *Je me soucie peu de faire savoir combien de gens me haïssent.* Il répétait souvent : *Mieux vaut sauver un citoyen qu'exterminer mille ennemis.*

Certaines colonnes de porphyre qu'il voyait chez Valérius Homulus excitant son admiration, il demanda au maître de la maison où il les avait achetées : *Il ne faut avoir ni yeux ni oreilles dans la demeure d'autrui,* lui répondit son hôte ; et l'empereur trouva qu'il avait raison. A son arrivée en Asie comme proconsul, il s'était logé le premier soir chez Polémon, le plus célèbre sophiste de Smyrne. Celui-ci, en rentrant fort tard au logis, se plaignit qu'on se fût ainsi emparé de sa maison ; et Antonin, bien que la nuit fût avancée, sortit pour se mettre en quête d'un autre gîte. Lorsqu'il fut empereur, Polémon vint à Rome lui faire sa cour, et Antonin l'accueillit avec les plus grands honneurs : la seule vengeance qu'il tira de lui fut de lui rappeler sa dureté, en recommandant que personne n'osât, même de jour, le renvoyer de son appartement. Puis un comédien étant venu se plaindre à lui que Polémon l'avait expulsé du théâtre en plein midi, il lui répondit : *Il m'a bien chassé à minuit, moi, et pourtant je ne m'en suis pas plaint.*

Il fit venir de Chalcis en Syrie l'historien Apollonius, pour le charger de l'éducation de Marc-Aurèle. Arrivé à Rome avec une foule de disciples que Lucius compare aux Argonautes allant à la conquête de la Toison d'or, Antonin le fit inviter à se rendre au palais ; mais l'orgueilleux philosophe répondit : *C'est au disciple*

à venir trouver le maître. L'empereur se contenta de dire : *Après être venu de Chalcis à Rome, trouve-t-il donc qu'il y ait trop loin de son hôtellerie au palais?* Et ayant ainsi fait justice de la sotte vanité du stoïcien, il ordonna à Marc-Aurèle de se rendre près de lui.

Antonin se tenait lui-même en garde contre toute ostentation philosophique ; quand ses courtisans désapprouvaient les larmes que Marc-Aurèle versait sur la mort de son aïeul : *Laissez-le faire,* dit-il, *et souffrez qu'il soit homme ; car ni la philosophie ni la dignité impériale ne doivent éteindre en nous les sentiments de la nature.* Il se montra donc homme, toujours plein d'affection pour Adrien, après sa mort comme durant sa vie, et il mérita ainsi le surnom glorieux et nouveau de *Pieux.*

Il est à regretter que l'on sache peu de chose de son règne (1), et qu'il faille glaner çà et là quelques renseignements sans pouvoir suivre l'ordre des temps. Plein de déférence pour les sénateurs et les chevaliers, il leur rendait compte de son administration, permettait au peuple d'élire les magistrats, et demandait, comme un simple particulier, la nomination aux charges pour lui et pour ses fils. Il supprima les pensions assignées par Adrien à des flatteurs ; mais ce ne fut pas par avarice : en effet, il refusait l'héritage de ceux qui laissaient des descendants, et restituait aux enfants les biens confisqués au père, sauf les réparations envers les provinces qui avaient eu à souffrir. Il fit remise entière aux villes italiennes, et pour moitié aux autres, du don qu'il était d'usage d'offrir au nouvel empereur (*aurum coronarium*) ; il allégea les impôts, et veilla à ce qu'ils fussent perçus avec humanité. S'il arrivait quelque désastre, son premier soin était d'accorder décharge de l'impôt aux pays qui en avaient été victimes. Il entretenait beaucoup d'enfants pauvres, récompensait ceux qui s'occupaient de les élever, aidait les sénateurs peu aisés à soutenir l'honneur de leur rang, et dépensait beaucoup en spectacles, ces délices du peuple. Comme Faustine, sa femme, se plaignait qu'il eût disposé de la plus grande partie de ses biens propres en faveur des nécessiteux, il lui répondit : *La richesse d'un prince est la félicité publique.*

Il ne négligea pas les travaux d'utilité générale. Déjà du vivant d'Adrien, il avait contribué par ses conseils et de son argent aux

(1) Capitolin adressa à Dioclétien une Vie d'Antonin, mais d'une rédaction confuse. Les livres de Dion Cassius relatifs à ce prince sont perdus.

constructions, pour lesquelles son père adoptif avait un goût passionné. Il fit ensuite ouvrir le port de Gaëte et celui de Terracine; il termina le môle d'Adrien, et fit construire à Loria en Toscane, où il avait été élevé, un palais admirable. En Grèce, en Ionie, en Syrie, en Afrique, beaucoup de monuments furent restaurés par ses ordres. Il éleva au rang de cité le bourg de Pallantium en Arcadie, en lui accordant l'immunité de toutes charges, par respect pour la tradition qui faisait partir de là Évandre pour se rendre dans le Latium.

Il était naturel qu'un prince juste et bon fût aimé de ceux qu'il gouvernait; mais les étrangers eux-mêmes soumettaient leurs différends à son équité. Une lettre de sa main suffit pour décider les Parthes à sortir de l'Arménie. Les Lazes, les Arméniens, les Quades et d'autres peuples acceptèrent les rois qu'il leur donna; ceux de l'Hyrcanie, de la Bactriane, des Indes, de l'Ibérie, lui rendirent hommage. Les Brigantes, qui s'étaient soulevés dans la Bretagne, furent domptés; il en fut de même des Maures, qui, s'étant révoltés, furent repoussés au delà de l'Atlas. L'empire, sous son règne, montra que dans sa grandeur il n'avait pas besoin de la guerre pour se maintenir.

Sa vie intérieure fut troublée par les déportements de l'impudique Faustine, sa femme, qui n'en fut pas moins divinisée après sa mort. Nous avons dit que, par l'ordre d'Adrien, il avait dû adopter Marc-Aurèle et Lucius Commode, fils de Lucius Vérus César. Il donna sa fille au premier, dont il appréciait les belles qualités, en même temps qu'il devinait l'âme perverse du second. Atteint de fièvre à Loria, il confirma l'adoption de Marc-Aurèle, lui recommanda l'empire, et le désigna pour son successeur en faisant porter dans son appartement la statue d'or de la Fortune, qui, selon l'usage, était toujours dans celui de l'empereur. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, après en avoir régné près de vingt-trois : regretté sincèrement de tous, il fut mis au rang des dieux comme les plus méchants princes.

Son plus bel éloge fut fait par son successeur; et si nous le rapportons ici, c'est moins comme portrait fidèle que comme un monument à la louange de celui qui l'écrivit : « Voici, dit-il, ce que « me recommandait mon père adoptif : d'être doux, et pourtant « inflexible dans les résolutions prises après un mûr examen; de « ne pas m'enorgueillir de ce qu'on appelle honneurs; d'être as- « sidu au travail; toujours disposé à écouter des avis utiles à « tous; de rendre au mérite ce qui lui est dû; de savoir où il faut

« tendre les rênes ou les laisser flotter ; de renoncer aux folies de « la jeunesse ; de n'avoir en vue que le bien général. Il n'exigeait « pas que ses amis vinssent chaque jour souper avec lui, ni qu'ils « l'accompagnassent dans tous ses voyages. Celui qui n'avait pu « venir n'était pas moins bien accueilli quand il se présentait. « Dans les conseils il recherchait avec soin le parti le meilleur, « et il délibérait longtemps, sans s'arrêter aux premières inspira- « tions. Il ne prenait jamais ses amis en dégoût, et ne poussait à « l'excès ni ses antipathies ni ses affections. Dans toutes les cir- « constances de sa vie il se suffit à lui-même. L'esprit toujours « serein, il prévoyait de loin ce qui pouvait arriver, et réglait « sans ostentation jusqu'aux détails les plus minutieux. Il étouf- « fait sans bruit les premières étincelles de sédition, réprimait « les acclamations et toutes basses flatteries, veillait sans cesse à « la conservation de l'État. Il mesurait les dépenses des fêtes pu- « bliques, sans s'inquiéter que l'on murmurât de cette économie « rigoureuse.

« Il adora les dieux sans superstition, et ne s'attacha le peuple « ni par des affectations hypocrites ou peu dignes, ni par des sa- « lutations banales. Sobre et ferme en toute chose, il ne se permit « rien d'inconvenant ni de singulier. Il usa modestement des « avantages dont le comblait la fortune, sans désirer ceux qui lui « manquaient. Personne ne lui reprocha jamais d'affecter le bel « esprit, d'être sophiste, railleur, déclamateur, prodigue de son « temps. Au contraire, on le disait sensé, inaccessible à la flatterie, « maître de lui-même, fait pour commander aux autres. Il hono- « rait les vrais philosophes, sans insulter ceux qui n'avaient « qu'une fausse doctrine ; se montrait poli, enjoué avec mesure « dans la conversation, et n'ennuyait jamais. Il ne s'occupait de « lui-même que dans une limite sage, et non comme un homme « passionné pour la vie ou ardemment épris du plaisir. Sans né- « gliger sa santé, il bornait son attention à la conserver, pour avoir « moins besoin de la médecine et de la chirurgie. Étranger à la « jalousie, il cédait volontiers à la supériorité des autres, soit en « éloquence, soit en jurisprudence, soit en philosophie morale ou « en toute autre chose. Il cherchait, au contraire, à ce que chacun « fût connu sous les rapports où il excellait. Dans le cours de sa « vie il imita nos ancêtres, mais sans ostentation.

« Il ne se complaisait pas à changer souvent de place, et s'oc- « cupait d'une seule affaire. Après ses violentes migraines, il se « remettait dispos à son travail ordinaire. Il eut bien peu de se-

« crets, et ce ne fut que pour le bien commun. Dans les specta-
« cles, dans les travaux publics, dans les distributions et occa-
« sions semblables, il se montra prudent et mesuré, ayant en vue
« de faire ce qui convenait, et non la célébrité. Il ne se mettait
« point au bain à des heures extraordinaires, ne connaissait point
« la passion de bâtir, ne montrait nulle recherche dans le ser-
« vice de sa table, dans la couleur ou la qualité de ses vêtements,
« dans le choix de beaux esclaves. Il portait à Loria une tunique
« achetée dans le village voisin et des étoffes de Lanuvium. Il ne
« mettait jamais de manteau que pour aller à Tusculum, et alors
« même il s'en excusait. Chez lui, en général, point de manières
« rudes, inconvenantes, ni de cette hâte empressée qui fait dire :
« *Prends garde de te mettre en sueur !* Il faisait chaque chose l'une
« après l'autre, posément, sans désordre, avec un juste accord dans
« leur succession. On pouvait dire de lui, comme de Socrate, qu'il
« savait jouir et se passer indifféremment des choses dont la plu-
« part des hommes ne savent se priver sans regret ni jouir sans
« excès ; toujours maître de lui-même dans les limites de la per-
« fection humaine. »

Marc-Aurèle. Voilà ce qu'écrivait de lui son successeur. Antonin appelait Marc-Aurèle, à cause de sa sincérité, M. Annius Vérissimus. Il l'éleva lui-même, puis le confia aux meilleurs maîtres d'alors. Ils lui enseignèrent les belles-lettres, le droit et surtout la philosophie, qu'il aima au point de prendre le manteau de ceux qui la cultivaient, d'adopter leur genre de vie austère, et de dormir sur la terre nue. Ce régime rigoureux affaiblit sa santé, et l'obligea d'avoir recours à la médecine ; il guérit en adoptant une existence mieux réglée, et vécut soixante ans d'une vie très-laborieuse.

Honorant et consultant ses maîtres tant qu'il les conserva, il allait visiter leurs tombes et les orner de fleurs lorsqu'il les eut perdus. Ennemi des plaisirs, si, par égard pour l'usage, il assistait aux spectacles, il y lisait ou s'occupait d'affaires, laissant le peuple se livrer à la joie. Dès l'âge de seize ans il avait renoncé, en faveur de sa sœur, à l'héritage paternel, et ne s'était réservé que celui de son aïeul. L'adoption qui l'appelait au gouvernement de l'empire, ce lourd fardeau, l'affligea ; et les honneurs ne lui ôtèrent rien de sa simplicité, de son attachement pour ses amis, ni de son goût pour les sciences.

Lucius Vérus, son collègue. A peine Antonin avait-il fermé les yeux, que Marc-Aurèle nomma Auguste son frère Lucius Vérus, et le fit son collègue ; exemple nouveau dans l'histoire. Après avoir distribué les lar-

gesses d'usage, ils gouvernèrent conjointement. Les inondations, les incendies, les tremblements de terre, qui avaient affligé l'empire et exercé la libéralité d'Antonin, se renouvelèrent dans les provinces, où sévit de plus l'épidémie ; on eut aussi à souffrir d'une disette extraordinaire, et Marc-Aurèle ne négligea rien pour soulager tant de maux.

Guerres.

Les Cattes firent une irruption dans la Germanie ; les Bretons remuaient ; Vologèse, roi des Parthes, irrité de ce qu'Antonin avait refusé de lui rendre le trône dont il avait été privé par Adrien, commença la guerre avec des forces redoutables. L'Arménie s'agitait au même moment, et chassait le roi Soémus : le roi des Énioques, peuple qui habitait entre la mer Caspienne et l'Euxin, fut tué par Tiridate, qui, fait ensuite prisonnier par les Romains, fut exilé dans la Bretagne. Marc-Aurèle envoya son frère Lucius Vérus combattre les Parthes, dans l'espoir de l'arracher à une mollesse indigne d'un prince. Mais il se trompa. A peine Lucius Vérus eut-il quitté Rome, qu'une violente maladie causée par ses débauches le retint à Capoue. Guéri sans être corrigé, il traverse la mer ; et Athènes, les côtes de l'Asie, la Pamphylie, la Cilicie, lui offrent mille occasions de satisfaire ses passions ; Antioche lui prodigue des plaisirs de toute sorte, et il passe le temps dans la voluptueuse Daphné au milieu de bouffons et de courtisanes, laissant à ses lieutenants la conduite de l'armée, l'élite de l'empire. Ils remportèrent plusieurs victoires, et firent près d'Europe sur l'Euphrate un grand carnage des Parthes. Soémus, roi d'Arménie, fut replacé sur le trône. Enfin Cassius, s'étant avancé jusqu'à Ctésiphon, brûla le palais des rois parthes, s'empara d'Édesse, de Babylone et de toute la Médie. Séleucie, sur le Tigre, s'étant rendue, il la livra au pillage, et passa au fil de l'épée quatre cent mille habitants. Vérus, proclamé, sans l'avoir mérité, vainqueur des Parthes, distribua les royaumes, et conféra le gouvernement des provinces aux sénateurs qui l'accompagnaient.

Contre les Parthes.

Sur ces entrefaites, les barbares, excités dans la Germanie par les belliqueux Marcomans, se soulevèrent, des Gaules à l'Illyrie, contre l'empire, qui se trouvait dans une position très-difficile, ses meilleures troupes étant occupées en Orient : heureusement celles qui étaient cantonnées sur les frontières purent arrêter ce torrent, jusqu'à ce que Lucius Vérus se fût avancé vers la Germanie, accompagné de son frère. L'approche des deux empereurs jeta le découragement dans les rangs ennemis. Les uns se réfugièrent de l'autre côté du Danube, en massacrant ceux qui

Contre les Marcomans.

les avaient poussés à la guerre ; le reste se soumit, ou demanda la paix.

Lucius Vérus en profita pour reprendre le chemin de Rome, où l'appelaient des voluptés nouvelles ; mais Marc-Aurèle, dans une prévision sage, s'arrêta pour établir de nouvelles fortifications ; il augmenta celles d'Aquilée, et pourvut à la sûreté de l'Illyrie et de l'Italie. Ce ne fut pas une vaine précaution ; car bientôt l'incendie mal éteint éclata avec plus de violence, et les deux Augustes durent revenir en hâte sur leurs pas. Mais Vérus mourut à Altinum, à l'âge de trente-neuf ans. Aussi dépourvu d'esprit que de vertus, il passait les journées à table et les soirées à courir follement les rues, faisant assaut de libertinage avec des débauchés de bas étage. Il convertissait le palais en taverne ; et, après avoir soupé avec son vertueux frère, il se retirait dans ses appartements pour y faire la débauche avec des gens décriés, même avec ses esclaves, auxquels il permettait envers lui des libertés dignes des Saturnales. Il avait sur la voie Claudia une maison de plaisance, où il réunissait pour ses orgies cette tourbe dépravée : il eut la hardiesse d'y inviter une fois Marc-Aurèle, qui y resta cinq jours pour lui donner bien inutilement l'exemple d'une vie frugale et régulière. Pour conserver à ses cheveux leur couleur blonde, nuance préférée des Romains, il les couvrait de poudre d'or. Un seul banquet lui coûta six millions de sesterces (1,200,000 francs), et il distribua à chacun des douze convives une couronne d'or, un bel esclave et un majordome, avec de la vaisselle d'or et d'argent ; en ajoutant, chaque fois que l'on buvait, une coupe murrhine ou de cristal d'Alexandrie, ou d'autres coupes aussi précieuses, enrichies de diamants ; des couronnes de fleurs, rares pour la saison ; enfin des essences précieuses dans des flacons d'or. Puis, au moment du départ, chacun trouva un char attelé de mules aux harnais magnifiques. Céler, son cheval favori, n'était nourri que de raisins et d'amandes ; il avait une couverture de pourpre et logeait dans un palais. Il lui fit ériger une statue en or, et après sa mort un superbe mausolée dans le Vatican.

Quelques-uns ont pensé, mais sans en fournir de preuves, qu'il méditait le projet de tuer Marc-Aurèle, afin de s'emparer de l'empire, et que celui-ci le prévint en l'empoisonnant. Marc-Aurèle fit mettre ce débauché au rang des dieux, et, débarrassé de lui, continua de marcher d'un pas de plus en plus ferme dans la voie du bien. Il poursuivit avec des chances diverses la guerre contre les barbares ; car plus d'une fois les Marcomans virent fuir les

Guerre de Germanie.

Romains. Ils les repoussèrent même, l'épée dans les reins, jusque sous Aquilée, et peu s'en fallut qu'ils ne s'emparassent de cette place. Ils pénétrèrent pourtant en Italie, où ils portèrent l'incendie et le pillage. Rome, d'autant plus épouvantée que la peste exerçait de grands ravages dans ses murs, arma les esclaves, les gladiateurs, les déserteurs, les Germains mercenaires. L'empereur vendit les meubles précieux de son palais, vaisselle d'or, statues, tableaux, les vêtements de l'impératrice, une magnifique collection de perles qu'Adrien avait rapportée de ses voyages; et, avec la somme énorme qu'il en retira, il subvint aux nécessités d'une famine, aux dépenses d'une guerre de cinq ans, et put encore racheter une partie de ce qu'il avait vendu.

Les dévastations des barbares s'étaient étendues sur plusieurs provinces; les Quades, les Sarmates, les Iazyges, avaient traversé le Danube; les Marcomans et les Vandales avaient occupé la Pannonie; les Castobogues avaient inondé la Grèce jusqu'à Élatée, dans la Phocide. Partout Marc-Aurèle les combattit en héros, mais en héros humain, épargnant le sang quand il le pouvait, et animant par son exemple les généraux et les soldats. Enfin la fortune couronna ses efforts, et il parvint à refouler les ennemis au delà du Danube.

Dans l'orgueil de la victoire, les soldats demandèrent une gratification à Marc-Aurèle; mais il refusa, en disant qu'il ne pouvait leur faire de largesses sans surcharger leurs parents; et comme ils murmuraient et laissaient entendre des menaces, il ajouta qu'il ne les craignait pas, attendu que Dieu seul disposait des empires. Sa fermeté leur imposa silence.

En continuant la guerre au delà du Danube, Marc-Aurèle se trouva cerné par les Marcomans, en face de l'ancienne Strigonia, dans la haute Hongrie : bien que la valeur des siens les eût tirés du danger, ils se trouvaient réduits par le manque d'eau à la dernière extrémité. Au moment où les tourments de la soif les réduisaient au désespoir, le ciel s'obscurcit soudain, et versa à torrents une pluie qui parut miraculeuse. Mais tandis que les soldats recevaient dans leurs casques ou même la bouche ouverte (1) cette ondée bienfaisante, les barbares tombent sur eux, et commencent à en faire un grand carnage : alors de ce même nuage tombe sur les ennemis un déluge de grêle mêlée de tonnerres, qui aide les Romains à les mettre en fuite.

Pluie miraculeuse. 174.

(1) C'est ainsi qu'ils sont représentés sur la colonne Antonine à Rome.

Cet événement, un de ceux qui firent le plus de bruit à cette époque, fut proclamé miraculeux par les gentils comme par les chrétiens ; avec cette différence que les uns l'attribuèrent à Arnufis, magicien égyptien, tandis que les autres en firent honneur à la légion mélitine, ainsi appelée de Mélitine d'Arménie, où elle avait été levée. Mais l'empereur lui-même écrivit au sénat, bien qu'avec la circonspection réclamée par le temps, qu'il devait cette victoire aux chrétiens (1) ; et il donna la preuve de l'obligation qu'il croyait leur avoir en ordonnant de punir avec la dernière rigueur quiconque proférerait contre eux des calomnies.

Marc-Aurèle fut pour la septième fois proclamé *imperator*, et Faustine, sa femme, appelée Mère des armées. Il demeura toutefois sur les frontières pour y affermir la tranquillité. Les Quades et les Marcomans ayant recommencé à remuer, il les repoussa si vivement, que la famine les contraignit à implorer la paix. S'étant donc présentés à l'empereur avec des présents, en lui ramenant les déserteurs et treize mille prisonniers faits durant cette guerre, ils obtinrent la cessation des hostilités, à la condition de ne plus trafiquer sur le territoire romain, et de se retirer à six milles au moins des rives du Danube.

Mais les Quades s'unirent bientôt aux Iazyges, aux Narisques, et à d'autres peuplades qui restaient encore en armes ; et ayant chassé Furius, leur chef, qui les détournait de combattre, ils le remplacèrent par Ariogèse. Marc-Aurèle les vainquit encore, et fit prisonnier leur nouveau prince, qu'il relégua à Alexandrie. Alors les autres Germains découragés demandèrent aussi la paix, et elle leur fut accordée à des conditions assez douces. Les mouvements des Séquanes furent réprimés avec sévérité ; et l'on repoussa vivement les Maures, qui avaient envahi l'Espagne.

En Égypte, un chef de bande, nommé Isidore, tue par trahison un centurion et quelques soldats romains : sa troupe s'accroît bientôt d'un certain nombre d'Égyptiens, et il en vient à défaire l'armée romaine et à dévaster le pays. Avidius Cassius, le vainqueur des Parthes, accourt de son gouvernement de Syrie et parvient à rétablir la tranquillité, moins par la force des armes qu'en semant la discorde parmi ses adversaires. Il donna aussi dans

(1) Le fait est attesté par tous les historiens : la lettre est citée par Tertullien dans son *Apologie*, comme une chose connue et incontestable ; Eusèbe et saint Jérôme en parlent comme d'un monument existant. Mais la lettre écrite en grec, qui est annexée le plus souvent aux apologies de saint Justin, et qui a été reproduite en latin par Baronius, ne saurait être acceptée comme originale.

l'Arménie et dans l'Arabie des preuves de prudence et de valeur.

Ce Cassius était aussi sévère envers les soldats qu'il se montrait courageux dans les combats. Celui d'entre eux qui se rendait coupable du moindre larcin envers les habitants était mis en croix sur le lieu même. Quelques-uns étaient brûlés vifs, d'autres enchaînés ensemble et jetés à la mer. Il faisait couper les pieds et les mains aux déserteurs, disant que la vue de ces hommes mutilés produirait plus d'effet qu'une exécution capitale.

Satisfait de ses victoires contre les Parthes, Marc-Aurèle l'avait envoyé contre les Sarmates, leurs alliés. Il était campé près du Danube, quand quelques-uns de ses auxiliaires passèrent le fleuve, et ayant assailli l'ennemi à l'improviste, lui tuèrent trois mille hommes, puis revinrent chargés de butin. Les centurions qui les avaient excités à ce coup de main s'attendaient à recevoir de Cassius des éloges et des récompenses; mais il les fit au contraire mettre ignominieusement en croix pour servir d'exemple à quiconque manquerait à la discipline.

Cette rigueur excessive fait éclater une révolte dans l'armée. Cassius alors paraît sans armes au milieu des séditieux, et s'écrie : *Tuez-moi donc, et à l'oubli de votre devoir ajoutez l'assassinat de votre général!* Ce sang-froid désarma les mutins; tout rentra dans l'ordre; et l'ennemi, informé de ce qui venait de se passer, désespérant de vaincre un tel chef, demanda à conclure une paix de cent ans.

Quand la guerre des Marcomans fut terminée, Cassius fut envoyé en Syrie en qualité de gouverneur. L'empereur écrivait alors à son lieutenant dans ce pays : « J'ai confié à Avidius Cassius les « légions de la Syrie, que Césonius Vitalianus a trouvées dans un « grand désordre. Tu sais qu'il est rigide dans l'observation de « l'ancienne discipline, sans laquelle il est impossible de maintenir « les soldats dans le devoir. Rappelle-toi ce vers :

Moribus antiquis res stat romana, viresque.

« La discipline est le plus ferme soutien de l'empire. Prends « soin qu'il ait des vivres suffisants pour les légions, dont, j'es« père, il fera bon usage. »

Dans l'espace de six mois, Cassius remédia à l'indiscipline et à l'immoralité de ses troupes. Arrivé à Antioche, foyer du désordre, il renvoya les officiers dans leurs quartiers respectifs, et leur défendit sous peine de mort de mettre le pied dans Daphné. Tous les huit jours il inspectait, dans une revue, l'habillement,

les armes, l'équipement des légions, leur faisait faire de fréquents exercices; et, malgré sa rigidité, il avait le secret de s'en faire aimer.

Mais le nom qu'il portait lui rappelait celui d'un homme qui avait tenté de rendre à Rome la liberté! Ennemi lui-même du gouvernement monarchique, il rêvait le rétablissement de la république. Déjà, sous Antonin, il s'était révélé quelque chose de ses intentions; mais la douceur de ce règne avait arrêté toute poursuite. Lucius Vérus l'avait dénoncé à son frère comme un mécontent qui traitait l'un d'eux de philosophe, l'autre de libertin, amassait des trésors et portait haut ses vues. Marc-Aurèle lui fit une réponse où se montrent la bonté de son âme et l'insouciance d'une philosophie fataliste : « A quoi bon s'inquiéter? Si le « sort destine l'empire à Cassius, personne ne tue son successeur; « s'il ne doit pas réussir, il sera pris dans ses propres filets. Il « ne faut pas se défier d'un homme qui n'est pas accusé, et que « recommandent ses services. Si je dois perdre la vie pour le « bien de l'État, peu m'importe que mes enfants aient à en « souffrir. »

Au plus fort de la guerre de Germanie, le bruit se répandit, ou Cassius le fit naître, que l'empereur était mort. L'impératrice Faustine, craignant que l'empire ne tombât dans des mains inconnues, pressa Cassius de le prendre et d'accepter sa main. Quoi qu'il en soit, Cassius se fit proclamer empereur, et bientôt le pays au delà du Taurus ainsi que l'Égypte reconnurent son autorité; les princes et les peuples étrangers embrassèrent sa cause, surtout les Juifs, qui étaient si malheureux alors, qu'ils n'avaient plus d'espoir que dans la révolte.

Quand Marc-Aurèle ne put plus tenir cet événement caché, il en informa lui-même son armée, en se plaignant avec douceur de l'ingratitude dont Cassius payait l'amitié qu'il lui avait toujours montrée, et qu'il lui témoignerait encore dès qu'il serait rentré dans le devoir. Puis, la guerre étant terminée, il se dirigea vers l'Illyrie pour aller à la rencontre de Cassius et lui céder l'empire, si telle était la volonté des dieux: *Car*, disait-il, *si j'endure tant de fatigues, ce n'est ni par intérêt ni par ambition, mais par le désir de faire le bien du peuple qui m'est confié.*

Cassius ne trouvait autre chose à alléguer contre l'empereur que son goût pour la philosophie, qui lui faisait négliger les affaires les plus importantes, et son excessive bonté, qui laissait tout aller au hasard. Mais bientôt le poignard du centurion Antoine mit fin à son règne de trois mois et six jours. Marcus Vérus, qui avait été

envoyé contre Cassius, ayant trouvé les lettres des partisans de ce dernier, les brûla en disant : *Cela plaira à Marc-Aurèle ; mais, dût-il en être irrité, j'aurai du moins, en donnant ma vie, sauvé celle de beaucoup d'autres.* Le capitaine des gardes de Cassius et son fils Mutien, qu'il avait fait gouverneur de l'Égypte, périrent aussi. Quelques autres encore eurent le même sort, mais à l'insu de l'empereur, qui ordonna que les bannis revinssent dans leur patrie et fussent réintégrés dans leurs biens. En remettant au sénat l'examen de la conjuration, il ajouta : *Que les sénateurs et chevaliers qui auraient pris part un complot soient, par votre autorité, exempts de mort, d'infamie et de tout châtiment. Que l'on dise, pour votre honneur et pour le mien, que cette insurrection a coûté la vie à ceux-là seulement qui périrent dans le premier tumulte. Pussé-je de même leur rendre l'existence! La vengeance est indigne d'un souverain.*

Comme Cassius avait trouvé une grande assistance dans la Syrie, où il était né, Marc-Aurèle décréta qu'à l'avenir personne ne serait nommé gouverneur d'une province où il aurait vu le jour. Mais il prit sous sa protection la femme, le beau-père, les fils du rebelle en défendant que qui que ce fût reprochât jamais à ceux-ci la faute de leur père ; il les éleva même à des dignités, bien qu'il n'ignorât pas les manéges dont cette famille s'était rendue coupable pour lui aliéner le peuple et les soldats. Il avait cité à Faustine, quand elle l'excitait à agir avec rigueur, l'exemple de César et celui d'Antonin son père. Il répondit à ses amis, qui lui disaient que Cassius n'eût pas usé de tant de modération à son égard : *Nous ne servions pas si mal les dieux, que nous pussions craindre de les voir se déclarer pour Cassius.* Il ajouta que plusieurs de ses prédécesseurs avaient été conduits à leur perte par leurs cruautés, et qu'un bon prince n'était jamais vaincu ou tué par un usurpateur. Néron, Caligula, Domitien, disait-il, méritèrent leur fin ; Othon et Vitellius étaient incapables de gouverner. L'avarice de Galba causa sa ruine.

On nous pardonnera de nous étendre sur ces actes de clémence, aussi rares dans l'histoire que le sont dans le désert les oasis, où le voyageur peut se reposer un moment de ses fatigues.

Dans Rome on jouissait de toute la liberté dont les anciens avaient joui ; et, sous un empereur honnête homme et généreux, les fronts se relevaient avec dignité. Marc-Aurèle ne sortait jamais du sénat que le consul n'eût prononcé le *Nihil vos moramur, patres conscripti.* Il revenait de la Campanie toutes les fois qu'il Intérieur.

avait quelque rapport à faire. Il augmenta le nombre des *jours fastes* pour faciliter l'expédition des affaires, institua un préteur spécial pour les tutelles, et nota d'infamie les délateurs. Il rendait assidûment la justice, et souvent remettait la décision des causes au sénat, trouvant plus juste de se soumettre à l'avis de tant d'hommes éclairés, que d'obliger ceux-ci à suivre le sien. Sa bonté le portait cependant à pardonner parfois même au coupable. Hérode Atticus, fameux rhéteur, d'une richesse immense, avait un procès avec la ville d'Athènes. Voyant l'empereur pencher en faveur de la partie adverse, il se mit, au lieu de raisons, à lui débiter des injures, lui reprochant de se laisser circonvenir par une femme et une petite fille : il voulait parler de Faustine et de sa fille, qui intercédaient pour les Athéniens. Quand Hérode eut épanché sa bile, Basséus, capitaine des gardes, lui dit : *Ton insolence pourra bien te coûter la vie*; mais il répondit : *Un homme de mon âge n'a rien à craindre*, et il s'en alla. L'empereur, qui l'avait écouté tranquillement, dit, lorsqu'il fut parti, aux députés d'Athènes : *Exposez maintenant vos raisons, puisque Hérode n'a pas jugé à propos de déduire les siennes*. Et il les écouta attentivement : les larmes lui vinrent même aux yeux, en entendant le récit des outrages qu'ils avaient eus à souffrir de la part d'Hérode et de ses affranchis. Il ne condamna pourtant que ces derniers ; encore la peine ne fut-elle pas proportionnée à l'offense, puis il les grâcia. Bien plus, à peine Hérode lui eut-il adressé ses plaintes de ce qu'il ne lui écrivait plus, qu'il lui répondit en lui demandant excuse d'avoir condamné des gens placés sous sa dépendance (1).

Il ne punit pas les gouverneurs prévaricateurs, négligea de prévenir la révolte de Cassius, se donna pour collègue le débauché Lucius Vérus, et alla jusqu'à désigner pour son successeur un scélérat tel que Commode. Cette extrême condescendance tourna au préjudice de ses sujets, et lui fit tolérer le libertinage effronté de sa femme Faustine ; il nomma même ses amants aux principales

(1) Philostrate nous a conservé, dans les *Vies des Sophistes*, cette lettre singulière pour un empereur : « Je désire que tu sois en bonne santé, et convaincu que je t'aime. Il ne faut pas m'en vouloir si, ayant trouvé en faute quelques-uns de ceux qui dépendent de toi, je les ai punis, bien que de la manière la plus douce qu'il m'a été possible. Ne m'en garde pas rancune ; mais si j'ai fait quelque chose qui te déplaise, impose-moi une amende que je te payerai dans le temple de Minerve à Athènes, au temps des mystères. Car, dans le fort de la guerre, j'ai fait vœu de me présenter à l'initiation, et je veux que tu présides à la cérémonie. »

charges. Comme ses amis lui conseillaient de la répudier, *Il faudrait alors*, leur répondit-il, *que je lui restituasse sa dot, c'est-à-dire l'empire, que j'ai reçu de son père*; plaisanterie ou raisonnement indigne d'un homme sage. Elle se tua, après la révolte de Cassius, de honte, disent quelques-uns, de se voir accusée par ses com- 175.
plices. Marc-Aurèle, dans ses souvenirs, déplore sa perte comme celle d'une femme fidèle, aimable, et d'une admirable simplicité de mœurs. Il éleva au rang de ville, en lui donnant le nom de Faustinopolis, le village, au pied du Taurus, dans lequel elle avait terminé ses jours, et pria le sénat de la mettre au rang des dieux; le sénat se prêta complaisamment à son désir, et lui érigea des statues et un autel, où les nouvelles épouses devaient sacrifier à l'impératrice adultère.

Marc-Aurèle, continuant sa marche vers l'Orient, pardonna à toutes les villes qui s'étaient déclarées pour Cassius, et à l'Égypte, qui avait embrassé chaudement sa cause. Il interdit seulement à Antioche les jeux, qui faisaient sa richesse, et lui enleva ses priviléges. Mais s'y étant ensuite rendu en personne, il lui fit même remise de ce châtiment. A Athènes il se fit initier aux mystères de Cérès, et y établit des professeurs en toutes sciences; puis, lorsqu'il arriva en Italie, il ordonna aux soldats de reprendre la toge, ni lui ni les siens ne s'y étant jamais montrés en habit de guerre.

Lors de son entrée dans Rome en triomphateur, il surpassa en li- 23 décembre.
béralités tous ses prédécesseurs. Entre autres lois sages, il défendit aux gladiateurs de se servir d'armes meurtrières; ce qui fut bien plus honorable pour lui que d'agiter dans les écoles des questions de philosophie, à la prière des gens de lettres, qui craignaient que son absence ne fît perdre le souvenir des systèmes philosophiques.

Les Marcomans l'appelèrent à de nouveaux combats et à de Mort de Marc-Aurèle.
nouvelles victoires; mais il mourut, au milieu de ses triomphes, à 180.
Vienne en Autriche. Il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait 17 mars.
régné dix-neuf. Il fut sincèrement regretté de tous, à l'exception peut-être de son fils Commode, que l'on soupçonna d'avoir hâté sa fin. Marc-Aurèle vit la mort approcher avec sérénité : « Je ne m'étonne pas, disait-il, que mon état vous touche et vous attendrisse; car il est naturel à l'homme de sentir de la compassion pour ses semblables, et plus vivement encore quand il est témoin de leurs souffrances. Mais j'attends de vous mieux que les sentiments ordinaires inspirés par la nature. Mon cœur me rend

« sûr du vôtre ; mes sentiments pour vous me promettent un retour « égal de votre part. C'est à vous de prouver que j'ai bien placé « mon estime et mon affection, et que vous n'avez pas perdu la « mémoire de mes bienfaits. Je vous recommande mon fils que « voilà ; ayez à cœur son éducation. Il sort à peine de l'enfance ; « dans la première effervescence de la jeunesse, il a besoin, comme « sur une mer orageuse, d'un guide et d'un pilote, afin que jamais, « par manque d'expérience, il ne s'égare et ne se brise sur les « écueils. Ne l'abandonnez pas, tenez-lui lieu de son père, don- « nez-lui sans cesse de bons avis et des instructions salutaires ; « qu'il me retrouve dans chacun de vous. Les plus immenses ri- « chesses ne suffisent pas aux plaisirs et aux déportements d'un « prince voluptueux ; s'il est haï de ses sujets, sa vie n'est point « en sûreté, quelque nombreux que soient les gardes chargés de « le défendre. Les princes qui songèrent plus à se faire aimer qu'à « se faire craindre ont régné sans être exposés aux conspirations « et aux révoltes. Celui qui obéit de bon gré est exempt de soup- « çons dans sa conduite et dans ses actions ; il est sujet soumis, « sans être esclave ; il ne refuse l'obéissance que s'il arrive par « hasard que le commandement soit donné avec une extrême du- « reté, et que l'on ajoute l'outrage à l'autorité. Comme il est réel- « lement difficile d'user avec modération d'un pouvoir sans li- « mites, répétez souvent à mon fils les instructions qu'il entend « maintenant, et d'autres semblables ; vous formerez ainsi, pour « vous et pour l'empire, un prince digne de commander ; vous me « prouverez votre affection et vous honorerez ma mémoire, seul « moyen de la rendre immortelle. »

Ses cendres furent déposées dans le mausolée d'Adrien. Il fut mis au rang des dieux, et chacun dut avoir son effigie dans sa maison, sous peine d'être considéré comme sacrilége. Indépendamment de ses exemples, Marc-Aurèle laissa des préceptes par écrit (1), dans lesquels nous trouvons ce que la philosophie païenne a pu concevoir de plus élevé. C'est peut-être que son esprit était illuminé, à son insu, d'un reflet de cette sagesse suprême en présence de laquelle il s'obstinait à fermer les yeux.

(1) *Souvenirs de* MARC-AURÈLE ANTONIN, empereur et philosophe, en douze livres. Joly, dans la traduction française qu'il en a donnée, les a distribués par ordre de matières, tandis qu'ils sont pêle-mêle dans l'original grec, comme des pensées que l'on met par écrit à mesure qu'elles se présentent. Maï a trouvé, dans l'ouvrage de *Fronton* découvert à la bibliothèque Ambroisienne, plusieurs lettres de Marc-Aurèle à son maître.

« Un seul Dieu, dit-il, est partout; une seule loi, qui est la rai-
« son, commune à tous les êtres intelligents. L'esprit de chacun est
« un dieu et une émanation de l'Être suprême. Celui qui cultive
« sa propre raison doit se considérer comme prêtre et ministre des
« dieux; car il se consacre au culte de celui qui fut placé en lui
« comme dans un temple. Garde-toi de faire injure à ce génie di-
« vin qui habite dans le fond de ton cœur, et sache te le conser-
« ver propice en lui rendant un hommage modeste comme à un
« dieu. Néglige toute autre chose, pour t'occuper uniquement du
« culte de celui qui est ton guide, de ce qu'il y a de céleste en toi;
« sois docile aux inspirations de cette émanation du grand Jupiter,
« qui l'a donnée à chacun pour guide et pour direction, c'est-
« à-dire, l'esprit et la raison; que le dieu qui habite en toi
« conduise et gouverne un homme vraiment homme. Tu ne
« trouveras rien de mieux que le génie qui réside en toi et qui com-
« mande à tes propres désirs. Une même raison nous prescrit ce
« que nous devons faire et éviter. Une loi commune nous régit
« donc, et nous sommes des citoyens sous un même gouvernement.

« Que l'on commence chaque matin par se dire : Je vais avoir
« affaire à des intrigants, à des ingrats, à des insolents, à des four-
« bes, à des envieux, à des gens grossiers. S'ils ont ces défauts,
« c'est qu'ils ne connaissent ni les vrais biens ni les vrais maux.
« Mais moi, qui ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est
« honnête, et le vrai mal dans ce qui est honteux; qui connais la
« nature de celui qui m'offense, et sais qu'il est mon frère, non par
« le sang et la chair, mais par une participation commune au même
« esprit, émané de Dieu, je ne puis me tenir offensé de sa part, car
« il ne saurait dépouiller mon âme de l'honnêteté. O homme, tu es
« citoyen de la grande cité du monde. Que t'importe de ne l'avoir
« été que cinq ans? Personne ne peut se plaindre d'inégalité dans
« ce qui se fait d'après les lois du monde. Pourquoi donc te cour-
« roucer de ce que tu te trouves banni de la cité, non par un tyran,
« ou un juge inique, mais par la nature elle-même, qui t'y avait
« placé? C'est comme si un acteur était renvoyé du théâtre par
« l'entrepreneur qui l'y appela. — Je n'ai pas fini mon rôle, je
« n'ai encore joué que trois actes. — Tu as raison, mais dans la
« vie trois actes font une comédie entière; car elle est toujours
« terminée à propos par l'auteur qui ordonne de l'interrompre. Tu
« n'as été dans tout cela ni l'auteur ni la cause de rien; va-t'en
« donc en paix, puisque celui qui te congédie est toute bonté.

« Je dois à Vérus, mon aïeul, la simplicité des mœurs et la

« tranquillité ; au souvenir que je conserve de mon père, un caractère modeste et viril ; à ma mère, la piété et la libéralité, non-seulement pour m'abstenir du mal, mais même pour penser ; la frugalité dans les aliments, l'éloignement pour le faste ; à mon bisaïeul de ne pas être allé aux écoles publiques, mais d'avoir eu chez moi des précepteurs distingués, et d'avoir appris que l'on ne dépensait jamais trop en cela : à celui qui m'a élevé, à ne jamais prendre parti pour la couleur verte ou pour la couleur bleue dans les courses du cirque, ou, en fait de gladiateurs, pour le grand ou pour le petit bouclier ; à endurer la fatigue, à me contenter de peu, à me servir moi-même, à ne pas écouter les délateurs. J'ai appris de Diagnotus à ne pas m'occuper de vanités, à ne pas croire aux prestiges et aux enchantements, aux conjurations, aux démons méchants, ni à d'autres superstitions ; à laisser parler de moi en toute liberté, à dormir sur une couchette avec une simple peau, et à persévérer dans les autres habitudes de l'éducation grecque. J'ai appris de Rusticus à m'apercevoir de la nécessité de corriger mes mœurs, à éviter l'ambition des sophistes, à ne pas écrire sur les sciences abstraites, à ne pas déclamer des harangues comme exercice, à ne pas rechercher l'admiration en faisant pompe d'occupations profondes et de générosité ; à faire usage dans les lettres d'un style simple ; à pardonner sans retard à celui qui se repent, à lire avec attention, et à ne pas me contenter de comprendre superficiellement. J'ai appris d'Apollonius à être libre, ferme, et non pas hésitant ; à n'avoir que la raison en vue, à me montrer égal dans toutes les circonstances de la vie, à recevoir les dons de mes amis sans froideur ni bassesse ; de Sextus, la bienveillance, à l'exemple d'un bon père, la gravité sans art, le soin continuel d'être agréable à mes amis, à supporter les ignorants et les inconsidérés, à rendre aux autres ma compagnie plus agréable que celle des flatteurs, tout en me conciliant leur respect ; à applaudir sans fracas, à savoir sans ostentation ; du grammairien Alexandre, à ne pas relever les mots barbares ni les fautes contre la syntaxe et la prononciation, mais à faire comprendre comment on doit dire, en m'ingéniant pour répondre ou pour fournir des preuves, ou pour développer la même idée, exprimée différemment, ou en usant de tout autre moyen qui n'ait pas l'air d'une correction ; de Fronton, à réfléchir à l'envie, à la fraude, à la dissimulation des tyrans, et à me convaincre que les patriciens n'ont pas de cœur ; du platonicien Alexandre, à ne pas dire, *Le*

« *temps me manque;* et, sous prétexte d'affaires, à ne pas m'affranchir des devoirs sociaux ; de Maxime, à me dominer moi-même, à ne pas me laisser abattre par quelque accident que « ce soit : il m'a enseigné la modération, la douceur, la dignité « dans les manières, à m'occuper sans me plaindre, à n'être ni « pressé, ni lent, ni irrésolu, ni irascible, ni défiant ; à ne pas me « montrer dédaigneux envers les autres, et à ne pas me croire « meilleur qu'eux ; à aimer la plaisanterie innocente.

« Je me reconnais redevable comme d'un bienfait envers les « dieux d'avoir eu de bons parents, de bons précepteurs, de bons « amis, de bons serviteurs, qui sont les choses les plus désirables ; « de n'avoir offensé aucun d'eux inconsidérément, malgré que « j'y fusse enclin par nature ; en outre, d'avoir conservé l'innocence jusque dans la fleur de la jeunesse : de n'avoir pas usé « prématurément de la virilité ; d'avoir été sous la direction d'un « prince et d'un père qui éloignait de moi l'orgueil, en me persuadant qu'un prince peut habiter dans son palais, et pourtant « se passer de gardes et d'habits pompeux, de torches, de statues et de tout luxe semblable ; de n'avoir pas fait de progrès « dans la rhétorique, dans la poésie et études pareilles, qui m'auraient distrait (1) ; de ne pas avoir manqué d'argent, quand « je voulais secourir un indigent ; de ne pas avoir eu besoin du « secours des autres ; de ce que les remèdes propres à soulager « mes maux m'ont été suggérés en songe ; de ne pas être tombé, « en étudiant la philosophie, dans les mains de quelque sophiste, « et de ne pas avoir perdu mon temps à feuilleter des commentaires, à résoudre des syllogismes et à discuter sur la météorologie. »

(1) Il ne veut pas dire toutefois qu'il ne se plût pas à ce genre d'études, car ses lettres à Fronton, dont nous avons parlé, fournissent la preuve du contraire. Il dit dans l'une d'elles : *Mitte mihi aliquid, quod tibi dissertissimum videatur, quod legam, vel tuum, vel Catonis, vel Ciceronis, aut Sallustii, aut Gracchi, aut poetæ alicujus.* Χρήζω γὰρ ἀναπαύλης, *et maxime hoc genus; quæ me lectio extollat et diffundat* ἐκ τῶν κατειληφυίων φροντίδων. *Etiam si qua Lucretii aut Ennii excerpta habes* εὔφωνα καὶ... φρά, *et sicubi* ἤθους ἐμφάσεις. L. II, 1.

CHAPITRE XIV.

L'EMPIRE SOUS LES ANTONINS.

Avant d'en venir aux temps malheureux qui devaient succéder à la prospérité du règne des Antonins, arrêtons-nous un moment à considérer la condition civile, morale et littéraire de l'empire à l'époque de sa plus grande splendeur.

A l'exception de la Bretagne et de la Dacie, aucun pays nouveau n'y fut réuni d'une manière stable, bien que d'autres, sur lesquels s'exerçait son influence, fussent réduits en provinces. L'Italie, centre de cette vaste unité, était toujours la résidence de l'empereur et du sénat, dont les membres devaient avoir en deçà des Alpes un tiers au moins de leurs propriétés. En Italie, il n'y avait ni arbitraire de gouverneurs, ni tributs à payer; et les communautés municipales étaient chargées de faire exécuter les lois suprêmes. Mais, après Trajan, la péninsule commença à n'être pas considérée autrement que les autres provinces; et l'on peut dire qu'elle leur fut assimilée, quand Adrien en confia le gouvernement à quatre personnages consulaires. L'organisation municipale de ses villes devenait de plus en plus aristocratique, comme il advient dans un État monarchique, les magistrats étant choisis, non plus parmi le peuple, mais parmi les décurions illustres, et leur juridiction étant basée sur les sommes qu'ils payaient à l'État.

Italie.

Provinces.

Une fois que Rome eut étendu ses conquêtes hors de l'Italie, que le sénat et ses magistrats propres ne suffirent plus pour les administrer, on y expédia des proconsuls et des préteurs, réunissant le pouvoir de faire les lois à celui de les appliquer et de contraindre à les exécuter; despotes d'autant plus absolus qu'ils étaient plus éloignés. Maîtres qu'ils étaient des biens et de l'existence de tous, ils avaient hâte de voler en une année, dans les provinces, assez pour être riches toute leur vie. A leur suite venaient les chevaliers, qui, fermiers des impôts, n'épargnaient aucune vexation aux malheureux habitants; tandis que les citoyens romains, disséminés au milieu d'eux, affranchis du tribut, et justiciables seulement de l'assemblée du peuple, ne sentaient pas cette dure tyrannie.

La condition des provinces s'améliora sensiblement sous les

empereurs; elles ne dépendirent plus de l'avidité et des passions brutales d'un Verrès ou d'un Pison, et ne s'agitèrent plus au milieu des ressentiments de famille et de tribu. Les gouverneurs, demeurant longtemps dans les provinces qui leur étaient assignées, s'instruisaient de leur condition, de leurs besoins, et y contractaient des relations d'amitié. Surveillés en outre par un despotisme ombrageux, ils devaient redouter les châtiments soudains d'un empereur auquel les peuples opprimés pouvaient librement faire parvenir leurs plaintes, ou qui pouvait trouver dans leurs richesses mal acquises une tentation de les proscrire. A l'appui de ce que nous venons de dire, nous citerons, par exemple, les Gaules, que nous voyons croître en richesse, en instruction, et même en indépendance, puisque les affranchis n'y sont plus obligés, pour leur sûreté, de recourir à un patronage.

Afin d'affermir sa domination, le premier soin de Rome était d'enlever aux vaincus la force publique et la liberté constitutionnelle, de dissoudre les confédérations, et d'introduire dans le pays une population romaine, au moyen de colonies et en conférant les droits de cité.

Si Athènes et Sparte avaient péri par leur fol entêtement à se conserver pures de tout mélange étranger (1), Rome, au contraire, s'assimilait sans cesse de nouveaux éléments; la circulation des habitants était continuelle des provinces et des pays conquis vers la métropole, qui accordait les droits de cité à des degrés différents. Ces droits, dont les Romains se montrèrent si jaloux dans l'origine, qu'ils soutinrent des guerres terribles pour ne pas en faire part à ceux qui les avaient aidés dans leurs conquêtes, furent, au milieu des périls de la guerre sociale, étendus à toute l'Italie, c'est-à-dire à tous ceux qui habitaient du Rubicon et de Lucques au Phare, puis aussi aux Vénètes et aux Gaulois cisalpins. Droits de cité.

Les esclaves pouvaient, en se conduisant bien, devenir affranchis, et entrer ainsi dans la société politique de leur patron. Sylla, reconnaissant combien il importe, dans les guerres civiles, d'avoir des partisans, fit d'un seul coup dix mille esclaves citoyens. Si la *manumission* se faisait légalement, ils acquéraient les droits

(1) Cette différence entre la constitution romaine et les autres n'avait pas échappé à Tacite : *Quid aliud exitio Lacedæmoniis et Atheniensibus fuit, quamquam armis pollerent, nisi quod victos pro alienigenis arcebant? At conditor noster Romulus tantum sapientia valuit, ut plerosque populos eodem die hostes, dein cives haberet.* Ann. XI.

privés de citoyen ; mais ils demeuraient exclus des emplois, ainsi que du service militaire ; et leurs enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération ne pouvaient être admis dans le sénat. Le cens, depuis Servius jusqu'à Jules César, nous fournit le nombre précis des hommes capables de porter les armes, c'est-à-dire de dix-sept à soixante ans. Le dernier cens fait sous la république donna quatre cent cinquante mille citoyens romains. En 708, César en trouva à peine la moitié ; mais il prodigua les droits de cité pour accroître le nombre de ceux parmi lesquels devaient se recruter les soldats ; car à cette époque le peuple ayant considérablement diminué, et deux armées romaines combattant l'une contre l'autre, les auxiliaires auraient facilement dépassé en nombre les nationaux. Il ne fut plus alors besoin de recruter, comme on le faisait après Sylla, des affranchis et des esclaves, gens sans intérêt à conserver l'ordre établi, toujours prêts à se révolter, ne s'apaisant qu'à force de libéralités corruptrices, et qui, une fois congédiés de l'armée, infestaient l'empire de bandes dévastatrices.

Auguste trouva, en conséquence, quatre cent soixante-trois mille citoyens. Mais le système des conquêtes une fois abandonné, il restreignit la faculté de rendre citoyens les esclaves affranchis, en ne l'accordant qu'aux magistrats et aux grands propriétaires des provinces. Cette mesure consolidait la puissance impériale, mais elle procurait à l'armée un nombre d'hommes plus limité. Cela est si vrai, qu'en l'an 745 de Rome, Auguste fut contraint de nouveau d'enrôler des affranchis et des esclaves, pour protéger les colonies voisines de l'Illyrie et les frontières du Rhin. Mécène lui conseillait de conférer les droits de citoyen à tous les sujets, ce qui aurait effacé toute trace de régime municipal et réduit l'empire à l'unité monarchique ; mais les citoyens étant exempts de taxe prédiale, de droit de douane et des péages, il s'y refusa, et les empereurs se montrèrent en général avares de cette immunité. Cependant les successeurs d'Auguste, ne voyant plus Rome d'un œil aussi partial, laissèrent s'étendre le droit de cité. Les magistrats, qui sortaient de charge annuellement, acquéraient ce droit, de même que ceux qui entraient dans les légions ou rendaient quelques services importants. Les Syriens et les Égyptiens, soit éloignement, soit orgueil de leur part, soit jalousie de leurs vainqueurs, furent admis en petit nombre dans la cité romaine ; et, jusqu'à Septime Sévère, aucun Égyptien n'eut entrée au sénat (1).

(1) DION CASSIUS, LXXVII.

Quand l'intérêt de la patrie ou l'amour de la gloire cessa de pousser les citoyens aux armes, il fallut remplir les légions d'hommes qui n'étaient ni Italiens, ni même citoyens, et confier le commandement à des étrangers; puis récompenser leurs services en les introduisant dans la cité, en les élevant aux honneurs, et les laisser amener à leur suite leurs parents et leurs amis, de sorte que l'armée, le sénat, les magistrats, ne furent plus Romains que de nom. Claude admit dans le sénat beaucoup d'étrangers, c'est-à-dire de sujets non citoyens. Cependant le nombre de ceux-ci s'élevait sous son règne à cinq millions six cent quatre-vingt-quatre mille soixante-douze, selon Tacite; et, selon Eusèbe, à six millions neuf cent quarante-quatre mille. Cette augmentation dans le nombre des citoyens doit être attribuée aux favoris, qui trafiquaient d'une faveur enviée; mais les revenus publics en souffraient; de là la nécessité des confiscations et des proscriptions. Il en résultait, en outre, cet inconvénient pour les provinces, que les propriétés se concentraient dans les mains de quelques personnes que le titre de citoyens exemptait du payement des impôts. C'est ce qui fit que, sous Galba, l'exemption fut restreinte, pour les citoyens récents, à certaines contributions; et jusqu'à Trajan on continua à faire une distinction, pour les priviléges, entre les anciens et les nouveaux citoyens. Il paraît même qu'à partir de Vespasien, les provinciaux, admis aux droits de cité, ne furent soustraits à aucune charge.

Ces exemptions une fois supprimées, il n'y avait plus de motif pour ambitionner comme jadis le titre de citoyen. Les prérogatives accordées aux membres de la cité, d'être seuls promus aux emplois, de n'être jugés que dans l'assemblée du peuple, de ne pas payer de tribut, de décréter la paix et la guerre, étaient tombées avec la république; et il n'en restait guère que l'avantage de ne pas être emprisonné pour dettes, et de pouvoir en appeler à l'empereur. Le droit de participer aux dons et aux distributions publiques était profitable dans Rome; mais il devenait à peu près nul dans les provinces. C'était, au contraire, une lourde charge pour les citoyens que d'être soumis au service militaire, de ne pas contracter mariage avec des étrangers, de rester exclus de toute succession ouverte *ab intestat*, sauf de rares exceptions, sans parler de quelques emprunts qui ne pesaient que sur eux.

Ce ne fut donc pas un bienfait, de la part de Caracalla, que d'étendre le droit de cité à tous les sujets de l'empire; car il ne fit

ainsi que soumettre les provinciaux à toutes les charges qui grevaient les citoyens dont les priviléges avaient cessé d'exister. L'amour pour une patrie commune à tous se refroidit, et l'arbitraire des empereurs, comme la violence des soldats s'accrut, en même temps que s'affaiblirent l'autorité du peuple et la dignité du sénat. On vit, par suite, se multiplier les guerres; guerres intestines sans être civiles, ayant pour objet d'élever au trône ou d'en renverser un capitaine étranger, ignorant les sentiments de la nation, et peu soucieux des intérêts de l'empire.

Rome se rattachait encore les autres peuples en répandant l'usage de la langue latine, qui se propagea facilement en Afrique, en Espagne, dans la Gaule, dans la Bretagne, dans la Pannonie, en s'y modifiant par les idiomes primitifs. Elle eut plus de peine à s'introduire dans la Germanie et parmi les montagnards; mais les orgueilleux Grecs ne se seraient jamais soumis à changer la langue d'Homère contre celle de leurs imitateurs, qu'ils affectaient même de ne pas savoir (1).

Communications.

Les communications entre les provinces étaient facilitées par des routes admirables, d'une solidité qui a bravé les siècles, et qui, de la muraille d'Antonin à Rome, de là à Jérusalem, sur un développement de treize cent soixante lieues (2), réunissaient les provinces, et permettaient de transporter facilement d'un point à

(1) Jusqu'à Libanius, aucun Grec, que nous sachions, ne fait mention d'Horace et de Virgile.

(2) C'est-à-dire :

De la muraille à York.	222 milles.
— à Londres.	227
— à Ruthepia ou Sandwich.	67
Trajet jusqu'à Boulogne.	45
— à Reims.	174
— à Lyon.	330
— à Milan.	324
— à Rome.	426
— à Brindes.	360
— à Durazzo.	40
— à Byzance.	701
— à Ancyre.	283
— à Tarse.	301
— à Antioche.	141
— à Tyr.	252
— à Jérusalem.	168

WESSELING a annoté les différents itinéraires que nous connaissons. Voy. BERGIER, *Histoire des grandes routes;* et pour plus d'exactitude, WALCKENAER, *Géogr. ancienne des Gaules;* Paris, 1839.

un autre les légions et les dépêches. Sur ces routes les empereurs établirent un service de postes régulier, avec des relais éloignés les uns des autres de cinq ou six milles, et pourvus de quarante chevaux ; on pouvait ainsi parcourir cent milles par jour. Mais, à la différence des postes modernes, celles des Romains ne servaient qu'au gouvernement ou à ceux qui obtenaient une autorisation spéciale. Les communications par mer étaient protégées par des flottes qui croisaient dans les divers parages, et que de bons ports abritaient au besoin.

La domination romaine se trouvait par tous ces motifs plus fermement assise que ne l'avait jamais été celle des anciens empires de l'Asie. Bien que l'on se récrie avec raison contre les immenses extensions de territoire, qui ont pour résultat d'enchaîner sous les mêmes lois des nations tout à fait différentes de caractère et de culture, de laisser les griefs sans recours, les besoins sans satisfaction, et de faire arriver d'une capitale éloignée des ordres dont l'opportunité a cessé ; il faut avouer toutefois que les frontières, en s'effaçant, aidèrent au rapprochement des peuples ; que la langue officielle, les magistratures, les légions propagèrent la civilisation, si elles ne l'accrurent pas. En appelant les peuples à contribuer à un résultat commun, les uns de leurs forces, les autres de leur esprit, ceux-là de leurs richesses, Rome leur enseigna à se connaître, à fraterniser ; elle étendit à une vaste partie du monde les priviléges qui, réservés d'abord à une poignée de bandits ou à quelques milliers de citoyens, faisaient de la politique romaine une grande injustice au profit d'un petit nombre, et au grave détriment du genre humain. Civilisation.

Cette extension immense avait abattu les barrières qu'au temps de la république l'amour de la patrie et le respect pour les coutumes nationales avaient opposées aux abus. Ces coutumes allaient s'altérant peu à peu par l'introduction d'éléments différents, par l'avénement à l'empire d'un étranger, d'un barbare même. Les citoyens que Rome renfermait dans son sein n'étaient plus eux-mêmes les descendants des anciens républicains, exterminés par les guerres civiles, par les proscriptions de la république, par les boucheries impériales ; mais ceux des affranchis et des esclaves qui, en héritant du nom romain, n'avaient pas hérité des antiques traditions.

Si les vieilles mœurs survivaient chez quelques-uns, puisées qu'elles étaient dans l'éducation, dans la littérature, dans les souvenirs dont ils étaient entourés, elles ne faisaient que leur rendre plus Puissance impériale.

dur le joug d'un despote qui, d'un jour à l'autre, pouvait confisquer les biens, et envoyer à l'homme le plus juste l'ordre de se tuer. Cette oppression sans frein aurait paru moins pénible à des peuples asiatiques, dans un pays où l'on respire pour ainsi dire la servitude avec l'air: mais à Rome subsistaient encore des noms et des formes républicaines; les accusations de haute trahison se faisaient au nom de la liberté et de la sûreté publiques; et c'était comme s'adressant à l'empereur, représentant du peuple à raison de l'autorité tribunitienne dont il était investi, que ce genre de crime était rigoureusement puni. Combien ne devait donc pas être amère la douleur de ceux qui conservaient assez de noblesse de sentiments pour ne pas vouloir chercher dans les voluptés une diversion à leur indignation! Quelle ressource leur restait-il? la fuite? Mais où fuir, quand tout le monde civilisé était soumis à la domination romaine?

Rome fournit alors plus que jamais la preuve que la prospérité des États est plutôt due à la force des institutions qu'à la droiture et au mérite des princes. Elle en eut sans doute quelques-uns d'excellents; mais elle ne pouvait jouir avec confiance de leurs vertus, par la seule idée que le même homme pouvait se transformer le lendemain en un monstre sanguinaire, ou être remplacé par un successeur détestable; car tout dépendait alors des qualités bonnes ou mauvaises du monarque. Auguste ne voulut admettre aucune opposition, afin de ne pas laisser paraître ce qu'il y avait d'exorbitant dans le pouvoir qu'il avait usurpé. Ses successeurs se débarrassèrent de celle, bien faible pourtant, qui résultait de l'habitude et des formes républicaines, en les laissant s'user peu à peu.

Il est fait mention d'une *lex regia*, en vértu de laquelle le tpouvoir suprême aurait été conféré à l'empereur. Mais il est douteux qu'elle ait jamais existé. Son nom ne peut certainement appartenir aux premiers temps de l'empire; et peut-être ne fut-il adopté que sous Justinien, lors de la compilation des Pandectes. Si une loi générale avait créé un pouvoir suprême, il n'aurait plus été besoin de confirmation pour ses actes. Or nous savons, au contraire, que les *actes* d'un empereur n'étaient valables, lui mort, qu'autant qu'ils obtenaient l'approbation du sénat, dépositaire, en droit, de la souveraineté, qui, en fait, résidait dans la volonté d'un seul.

Il semble toutefois que de temps à autre les pouvoirs de prince étaient conférés à l'empereur, au moment de son élection (1); leur

(1) Le sénatus-consulte rendu lors de l'élection de Vespasien existe encore.

origine étant dès lors légale, ils donnaient force de loi à sa volonté (1). Il est probable que l'empereur était dispensé par ces sénatus-consultes de l'observation de certaines lois, comme de la loi *Papia Poppæa;* ce qui faisait dire trop généralement que le prince était affranchi de toute loi (2).

La souveraineté était pourtant considérée comme émanant du peuple ; et jusqu'à une époque assez avancée il est fait mention des comices et des lois faites par lui. La juridiction criminelle et l'administration extérieure de quelques provinces appartenaient au sénat. Il nommait les consuls, les préteurs, les proconsuls ; il avait dans ses attributions la réforme des lois, à laquelle toutefois il ne procédait que sur la proposition des empereurs. On aurait pu croire que Tibère augmentait la puissance du sénat, en lui attribuant les jugements pour crimes de lèse-majesté et la nomination des magistrats, qu'il enlevait au peuple ; mais il ne voulait que s'en faire un instrument, sur lequel il pût rejeter l'odieux de ses actes. Tant que l'empire subsista, le sénat conserva le droit de censurer et de déposer le chef de l'État, s'il abusait de son autorité ; mais, pusillanime et divisé, il ne l'exerça jamais que contre les princes déchus : il condamna Néron, quand il était déjà fugitif ; il maudit Caligula, Commode et les autres, quand la mort les empêchait d'être redoutables. En vendant les charges comme ils en avaient la faculté, les sénateurs avaient appris à se vendre aussi à l'empereur. Comme ils ne possédaient plus d'immenses propriétés ni d'innombrables clients, depuis que la nouvelle constitution de l'État les empêchait d'acquérir au dehors des richesses démesurées, tandis que les dépenses ne diminuaient pas et que le luxe augmentait, ils étaient tout disposés à mériter les libéralités de l'empereur en se prêtant à ses désirs. Or, si cet empereur était un Tibère qui se plût à faire tomber, au gré de son caprice, les têtes les plus illustres, comment espérer qu'une voix s'élevât dans le sénat pour oser dire : Non ? Tibère, au contraire, se plaignait, en raillant, de les voir aussi bassement dociles à ses moindres volontés.

Peuple.

Sénat.

Une fois avili, le sénat ne s'arrêta plus dans son abjection ; et cependant le souvenir de ce qu'il avait été suffisait pour inspirer de

(1) Gaius le dit expressément : *Constitutio principis est quod imperator decreto, vel edicto, vel epistola constituit; nec unquam dubitatum est, quin id legis vicem obtineat, cum ipse imperator per legem imperium accipiat.* Instit. § 6, I, 2.

(2) *Princeps legibus solutus est.* Fr., 31 ; D. I, 3.

la défiance aux empereurs, et pour faire que les bons comme les mauvais princes cherchassent à l'envi à lui enlever jusqu'à la possibilité de recouvrer même une ombre de son ancienne autorité. C'était contre les patriciens et les sénateurs que les tyrans dirigeaient leurs espions et leurs sicaires. Caligula s'écriait, en frappant sur son épée : *Voilà qui me fera raison du sénat!* Un flatteur disait à Néron : *Je te hais, parce que tu es sénateur;* et un sicaire à Commode : *Le sénat t'envoie ce poignard.* Domitien déclarait qu'il ne se croirait pas en sûreté tant qu'existerait un sénateur; et voulant les avilir en attendant l'heure de les tuer, il les fait convoquer un jour à la hâte; puis, quand ils siégent dans la curie, il les consulte sur la sauce à laquelle il doit faire mettre un énorme turbot qui lui est arrivé de l'Adriatique.

Claude lui-même, le plus incapable des Césars et le plus attaché aux traditions, diminue les attributions du sénat qui, jusqu'alors, avait conservé le droit de décider sur la paix et la guerre, d'entendre les ambassadeurs et de prononcer sur le sort des rois et des peuples étrangers : Claude lui fait décréter, pour faciliter la soumission de la Bretagne, que tout traité conclu avec les Bretons par l'empereur ou ses délégués sera considéré comme sanctionné par le sénat et par le peuple (1). Ce fut un acte de servilité qui bientôt fit passer ce droit important aux mains des empereurs, lorsqu'il s'agit des autres provinces.

Tous les actes politiques de Claude tendirent en outre à accroître l'autorité impériale au détriment des magistratures curules. Il enleva aux consuls le jugement de certaines affaires criminelles, de sorte qu'ils n'avaient guère d'autre attribution que de donner le nom à l'année. Il transféra aux préteurs, dont le nombre fut porté à dix-neuf, la partie la plus considérable de la juridiction criminelle, et leur ôta la garde du trésor, qu'il confia aux questeurs; il dépouilla ceux-ci des préfectures de l'Italie, qu'il supprima, et leur imposa l'obligation onéreuse de donner des spectacles de gladiateurs à leur entrée en charge. Il laissa les chevaliers, qu'il favorisait, usurper les jugements, c'est-à-dire, le droit pour lequel tant de sang avait coulé dans les guerres civiles de Marius et Sylla. Les tribuns furent bientôt réduits au simple rôle d'inspecteurs de police; et le préfet de la cité, qui, chargé d'abord du maintien de l'ordre, fut bientôt investi de la juridiction criminelle, acquit une très-grande importance, au point d'avoir à statuer par appel sur les jugements ordinaires, même en matière civile.

(1) DION, LX, 23.

Nous savons qu'Adrien restreignit l'autorité du sénat, et qu'il créa de nouveaux emplois publics tant dans le palais que dans l'armée (1), bien que l'on ne puisse les déterminer avec précision. Il confia le gouvernement de l'Italie à quatre personnages consulaires, prit des chevaliers romains pour secrétaires, pour référendaires et pour conseils ; institua l'avocat du fisc, qui dut assister à toutes les causes dans lesquelles le trésor impérial était intéressé. Il simplifia la législation en promulguant l'édit perpétuel ; mais il donna ainsi l'exemple à ses successeurs de considérer l'État comme leur propriété, et de ne reculer devant aucune innovation. Édit perpétuel.

Un conseil du prince, qui était comme l'âme du gouvernement et rendait des décrets sous la présidence de l'empereur, formait une cour d'appel suprême. Le sénat se trouva dès lors réduit à statuer sur les nouveaux dieux auxquels Rome devait offrir son encens. Conseil du prince.

L'abaissement d'un corps qui n'était ni élu par le peuple ni soutenu par des forces militaires, ne rencontrait point d'opposition, n'excitait point de plaintes au dehors. En outre, les droits de cité, en se propageant de plus en plus dans les provinces éloignées, introduisaient dans le sénat une foule de gens tout à fait étrangers aux souvenirs de la liberté et de la république, animés au contraire d'un dévouement sans bornes pour les empereurs. Déjà Claude, en privant de la dignité équestre celui qui refusait le rang de sénateur, nous apprend que ce qui jadis était le but le plus élevé de l'ambition était devenu un fardeau ; et sous Commode on disait : *Un tel a été relégué dans le sénat !*

Les pères conscrits confirmèrent donc d'abord comme un fait, puis comme un droit, le pouvoir absolu du monarque sur les biens et sur la vie de tous, sans que les lois civiles y missent obstacle. On dirait que Dion n'a écrit son histoire que dans la seule intention de démontrer cette vérité ; et les jurisconsultes Papien, Paul, Ulpien, et tant d'autres encore, dont les décisions sont recueillies dans les Pandectes, donnèrent un fondement légal à cette prérogative exorbitante des empereurs. C'est pourquoi, au temps de Sévère, la monarchie put jeter le masque qu'Auguste lui avait fait prendre.

Voilà de quelle manière la tyrannie de pareils monstres devint possible : mais le mal était le fruit tardif de l'immoralité politique de la république. Rome avait été habituée par ses victoires aux

(1) AURÉLIUS VICTOR, *Epit.*

abus de la force; désormais le vainqueur ne lui faisait pas subir un autre traitement que celui dont elle avait trouvé juste d'user envers Carthage et Corinthe. Les misères des peuples subjugués, le spectacle des triomphes, les combats de gladiateurs, la vue continuelle des esclaves, rendaient les Romains moins compatissants pour l'homicide que nous ne le sommes aujourd'hui, accoutumés par la civilisation et par la religion à nommer *tyran*, non-seulement celui qui tue, mais encore celui qui prolonge inutilement les souffrances d'un accusé.

Il est à remarquer aussi que, si les patriciens et les sénateurs avaient tout à souffrir ou tout à redouter, le peuple, abrité dans son obscurité, flatté, accablé de libéralités, ébloui de spectacles, caressé par les mauvais plus que par les bons princes, pouvait aller jusqu'à aimer ceux qui étaient l'opprobre du genre humain. Quand Caligula fut tué, la multitude en fureur demanda la mort de ses meurtriers : de faux Nérons la trouvèrent disposée en leur faveur. Toute sa politique consistait à désirer un meilleur maître; et les pleurs, les lamentations que fit éclater la mort de Germanicus révèlent un peuple ne sachant espérer de soulagement que de la bonté d'un chef.

Il est vrai de dire cependant que le gouvernement impérial était le plus populaire que Rome eût jamais eu. La république n'avait été qu'une oligarchie plus ou moins étendue, dans laquelle la multitude avait quelques tyrans pour maîtres. Désormais vingt mille tyrannies de patriciens se trouvaient confisquées au profit d'une seule, qui, plus éloignée du menu peuple, lui devenait moins oppressive. L'empereur insulte et tue chevaliers et sénateurs, mais il respecte la plèbe et se montre pour elle plein de condescendance; il l'amuse avec des jeux, la gratifie de dons, marche avec elle dans la place et dans les bains publics; et il se garderait bien de lui faire subir les outrages que lui prodiguaient les Émiliens et les Scipions. S'il ne demande plus son vote dans les comices, il écoute du moins ses cris dans le cirque et au théâtre. Il n'ose y mettre son impatience à l'épreuve, en se faisant trop attendre. Néron lui-même, lorsqu'il prend ses ébats à table, entre Pâris et Poppée, n'a pas plus tôt entendu son frémissement tumultueux au pied du palais, qu'il jette sa serviette par la fenêtre, pour lui prouver son empressement à la satisfaire.

De plus, presque tous les empereurs s'occupèrent à rendre la justice en personne; ce qui délivrait les plaideurs de l'inextricable réseau de corruption qui les enveloppait sous la république.

Les intrigues et la corruption n'avaient point prise là où il ne s'agissait ni de l'intérêt du prince, ni de celui de ses favoris. Dès ce moment la liberté des citoyens dépend surtout de la juste application de bonnes lois criminelles.

Et puis l'empereur n'est-il pas tribun? De quelque part que descende la protection, peu importe à la plèbe; les riches payeront; elle aura des jeux et des distributions; et quant à la liberté politique, elle s'en rira comme d'un hochet que font briller à ses yeux ceux qui, n'ayant ni or ni puissance, aspirent à en acquérir. Ne s'employant à aucun métier, à aucun travail; ne vivant que de nouvelles, de libéralités, de spectacles, la multitude romaine aimait ceux qui lui en procuraient; envieuse des riches comme le pauvre l'est toujours, elle se plaisait à les voir dépouillés d'une opulence acquise par l'oppression des clients ou des provinces, et tremblait que l'on ne détruisît l'empire, pour lui rendre l'orgueilleuse cruauté des patriciens.

On le voit donc : quiconque avait le jugement sain ne pouvait songer à rétablir la république. On le pouvait d'autant moins que le système représentatif, qui fait participer les sujets au gouvernement du pays, à quelque distance qu'ils soient, étant entièrement inconnu, non-seulement dans la pratique, mais même dans les utopies philosophiques, ce nombre immense de citoyens appelés à concourir aux comices n'aurait fourni que des instruments de corruption et de tumulte.

Il ne restait, en conséquence, qu'à modérer l'autorité des empereurs; mais comment y parvenir quand ni les nobles, ni les communes, ni le sacerdoce, n'étaient constitués en corps capable de lui opposer un contre-poids? La *loi royale* mettait l'empereur au-dessus de toutes les lois; les emplois étaient conférés par lui; l'armée dépendait de sa volonté; il pouvait, en vertu de l'autorité tribunitienne dont il était investi, annuler tout ce qu'aurait décrété le peuple ou le sénat : cette autorité rendait sa personne sacrée; d'où il résultait que la moindre résistance était un acte de rébellion et d'impiété, qui pouvait être puni comme un attentat à la sûreté publique.

Peut-être eût-il été possible de limiter la puissance impériale après le meurtre d'un tyran; et le sénat l'essaya après la mort de Caligula; mais quand le peuple l'eût souffert, il y avait encore un pouvoir de fait, pouvoir vivace et prépondérant, l'armée. Elle voulait, avant tout, les largesses d'usage : si l'on tardait à élire le successeur à l'empire, elle le proclamait elle-même; et celui-là

aurait été bien mal venu près d'elle, qui aurait prétendu modérer l'autorité absolue d'un empereur, et lui enlever ainsi les moyens d'être à son égard aussi libéral qu'elle le désirait, ou plutôt, qu'elle l'exigeait.

Prétoriens. En effet, c'était afin que la force militaire fût comme incarnée dans l'État qu'Auguste avait créé les gardes prétoriennes, c'est-à-dire une armée en permanence cantonnée, contrairement à l'ancienne constitution, au cœur de l'Italie. Tibère, sous prétexte de maintenir la discipline, d'affranchir les villes des charges du logement militaire, établit les dix cohortes des prétoriens sur les monts Quirinal et Viminal, dans un camp bien fortifié qui menaçait Rome. Vitellius porta le nombre des prétoriens à seize mille, ce qui suffisait bien pour tenir en respect un million d'hommes sans armes. Mais ces soldats, corrompus dans les loisirs d'une ville opulente, voyant de près les vices du souverain et la faiblesse du gouvernement, comprirent que rien ne pouvait leur résister; et ils en vinrent à donner ou à ôter, à leur gré, l'empire, sans autre motif souvent que l'espoir de nouvelles largesses. Les empereurs les ménageaient par prudence, fermaient les yeux sur leur indiscipline, achetaient leur faveur et le vote qu'ils se prétendaient en droit de donner comme représentant le peuple, dont ils étaient l'élite. Les capitaines de ces gardes étaient appelés à prononcer comme juges sur les crimes d'État (1); ce qui fit qu'ils surpassèrent en puissance les consuls eux-mêmes, et contribuèrent à anéantir le pouvoir du sénat. Le despotisme se consolida encore quand Commode ajouta au commandement militaire du préfet du prétoire une autorité civile, comme ministre d'État, président du conseil du prince. Alors cette dignité devint la première de l'empire; et Ulpien, Papirius, Paul, Modestinus et autres jurisconsultes célèbres se trouvèrent honorés d'en être investis.

Armée. Quand elles s'aperçurent que l'autorité suprême appartenait désormais aux plus forts, les légions des provinces s'arrogèrent aussi le droit de saluer empereur celui qu'elles voulaient soutenir de leur épée. Surtout après l'époque dont nous venons de parler, les princes dont elles faisaient choix étant le plus souvent étrangers, souvent en lutte l'un contre l'autre, et, comme élus parmi les soldats, obligés de vivre dans les camps, l'empire prit tout à fait l'aspect militaire; et l'empereur ne fut plus le premier magistrat de Rome, mais le général de l'armée, occupé uniquement

(1) LAMPRIDE, *Vie d'Alexandre*, p. 12.

à la satisfaire ou à la refréner. Mais comme l'agrandissement de l'empire imposait la nécessité d'entretenir plusieurs armées, la jalousie faisait que l'une se déclarait contre l'empereur élu par l'autre ; et le roseau sur lequel s'étaient appuyés les Césars les blessait, en se brisant dans leurs mains.

L'armée était en outre, et dans la forme et dans le fond, toute différente de celle qui vainquit le monde. Nous avons fait connaître ailleurs la composition des légions, avec leur masse compacte, leur forte armure et leur inévitable javelot. A cette époque la jeune noblesse de Rome et de l'Italie ne s'ouvrait plus, en servant dans la cavalerie, la carrière des magistratures publiques, mais en administrant la justice et les revenus de l'État : s'il arrivait qu'elle prît le parti des armes, ce n'était ni par le mérite ni par l'ancienneté qu'elle obtenait le commandement d'un escadron ou d'une cohorte, mais à prix d'argent ou en considération d'un sang illustre. Trajan et Adrien, qui donnèrent à l'armée l'organisation qu'elle conserva jusqu'à la fin de l'empire (1), recrutèrent dans les provinces, et même parmi les sujets, la cavalerie de même que les légionnaires.

Certains pays étaient tenus de fournir des troupes auxiliaires que l'on exerçait à la discipline romaine, mais avec les armes auxquelles chacun était habitué, selon sa patrie et son éducation. Il en résultait que toute légion pouvait affronter quelque nation que ce fût, sans s'inquiéter de la manière dont elle était armée. Elle avait, en outre, à sa suite dix grandes machines de guerre, cinquante-cinq plus petites pour lancer des projectiles, et l'attirail nécessaire pour établir un camp.

Seize des vingt-cinq légions qu'entretenait Auguste furent licenciées après lui ou incorporées dans les autres ; mais Néron, Galba, Vespasien, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle et Sévère en formèrent treize autres. Chacune se composait de cinq mille hommes (2).

(1) Le résumé de Végèce, *de Re militari*, est fondé sur leurs règlements. Auguste assigna à chaque prétorien deux drachmes ou deniers par jour (82 centimes). Domitien porta leur paye à neuf cent soixante drachmes par an. Sous Commode, ils en recevaient douze cent cinquante, d'après ce qui semble résulter d'un passage confus de Dion, LXXVII, discuté par Valois et Reimar. Quant aux autres troupes, elles eurent, depuis l'année 536 jusqu'à l'année 703, vingt-cinq centimes par jour ; sous Jules César, cinquante et un ; sous Auguste, quarante-neuf ; quarante-huit sous Tibère, quarante cinq sous Néron, quarante-quatre sous Galba, quarante-trois sous Othon, quarante-quatre sous Vitellius, Vespasien et Titus, cinquante-sept sous Domitien.

(2) Lampride, *Vie d'Alexandre*, p. 131.

Au temps d'Alexandre Sévère, trois avaient leurs cantonnements en Bretagne, une dans la haute et deux dans la basse Germanie, une en Italie, une en Espagne, une en Numidie, une chez les Arabes, deux dans la Palestine, autant dans la Mésopotamie, autant dans la Cappadoce, deux dans la basse et une dans la haute Médie, une dans le Norique, une dans la Rhétie : on ignore où se trouvaient les deux autres (1).

Un défaut capital de la constitution impériale, c'était d'établir une séparation complète entre l'état civil et l'état militaire, en laissant des citoyens désarmés en présence de légions sur le pied de guerre et qui seules, habituées à la vie des camps et à combattre sans cesse, conservaient quelque chose de l'ancien esprit romain. Le peuple ne pouvait guère plus contre elles qu'aujourd'hui cent millions d'Indiens contre vingt mille Anglais ; le prince lui-même n'était assuré de son pouvoir qu'autant qu'il était grand capitaine. Nous verrons donc l'empire occupé par une série de guerriers remarquables, qui peut-être retardèrent l'invasion dont il était menacé de toutes parts, mais qui portèrent sur le trône les habitudes despotiques et cruelles contractées dans les camps. Ils tombaient soudain dès que les légions avaient levé l'épée contre eux : toute réforme était entravée par ces brusques changements de règne, aussi bien que par la nécessité où étaient les empereurs de veiller sans cesse en armes contre les étrangers et contre les usurpateurs : ceux-ci, se soulevant avec un droit égal au leur, n'étaient pas plutôt légitimés par l'événement, qu'ils mettaient tous leurs soins à conserver l'affection des soldats, par reconnaissance du passé et par crainte de l'avenir. Les soldats étaient donc tout ; et comme, après l'extinction de la famille des Césars et de celles des Flaviens et des Antonins qui régnèrent ensuite, il ne restait pas même une ombre de légitimité pour soutenir des princes de fortune, ils se sentirent le pouvoir de faire et de défaire, d'élever les empereurs sur le pavois, ou de briser le sceptre avec le glaive.

Finances. Les finances changèrent aussi d'aspect avec l'empire (2). Les triomphes avaient d'abord rempli le trésor et enrichi Rome. Quand ils cessèrent, l'œuvre bienfaisante du commerce reporta dans les pays éloignés ce qui avait afflué en Italie. L'entretien d'une armée inactive et d'une cour augmenta sans mesure les dépenses ;

(1) DION, IV.

(2) Le traité de HEGEWISCH *sur les finances romaines* tient plus qu'il ne promet.

et Vespasien, prince plutôt avare qu'économe, disait que l'administration et la défense de l'empire coûtaient par an quatre mille millions de sesterces (1). Que devait-ce donc être sous des souverains follement dissipateurs?

Pour subvenir aux dépenses, Auguste établit des droits de gabelles même pour l'Italie, des droits sur les ventes, et une taxe générale sur les biens et sur les personnes des citoyens romains, exempts de toutes charges depuis un siècle et demi. Les impôts étaient si pesants, que les empereurs étaient obligés, de temps à autre, d'accorder remise de fortes sommes dues au trésor par des particuliers. Les marchandises de toute sorte payaient un droit à l'entrée depuis le huitième jusqu'au quarantième de leur valeur. On peut juger de ce que ce droit devait produire, quand on sait qu'on tirait annuellement de l'Inde pour vingt-quatre millions de francs de denrées, vendues à Rome au centuple de leur valeur primitive (2).

Le droit sur les ventes n'excédait pas généralement un pour cent, mais il n'était si mince objet qui n'y fût assujetti. Il était destiné à l'entretien de l'armée; et comme il ne suffisait pas, on eut recours au vingtième, c'est-à-dire à un droit de cinq pour cent sur tous les legs et successions s'élevant à une certaine somme, s'ils n'étaient pas recueillis par un proche parent. Le produit dut en être très-considérable, au milieu de familles extrêmement riches, dans lesquelles le relâchement des liens domestiques faisait souvent préférer, aux propres enfants, des affranchis ou des étrangers qui avaient su flatter les passions du testateur. Il en résultait qu'en peu d'années l'héritage entier passait dans le trésor; en outre, les amendes prononcées contre les célibataires, en vertu de la loi Papia Poppæa, étaient d'un grand rapport. Les biens qui revenaient au fisc, soit à défaut d'héritiers (3), soit par

(1) Suétone, *Vie de Vespasien*, 17. Quelques-uns lisent quarante mille millions, ce qui ferait sept mille millions de francs : ceci est trop; mais l'autre chiffre est trop peu élevé, à moins que Vespasien n'entendît parler que de l'argent comptant, sans évaluer les contributions en nature et les services personnels.

(2) Pline, *Hist. nat.*, VI, 23; XII, 18.

(3) Faisait retour au fisc : 1° tout ce qui serait revenu à celui qui mourait avant l'ouverture d'un testament où il était désigné comme partie prenante; 2° les donations ou legs faits soit à des personnes indignes, soit sous des conditions illicites; 3° ce qui venait à être refusé par l'héritier ou par le légataire, refus qui avait lieu fréquemment dans les cas de rébellion, dans la crainte de passer pour l'ami du coupable; 4° tout ce qui était légué à des célibataires qui ne se mariaient pas dans l'année, et moitié des legs faits aux époux sans

suite de confiscation (1), étaient en si grand nombre, que l'on institua des *curateurs* pour les recueillir et les administrer dans les provinces ; charge qui n'était pas conférée à des gens de rien, mais à des personnages éminents, même à des hommes consulaires et proconsulaires (2).

On faisait aussi aux empereurs des legs considérables : et si Auguste recueillit de la sorte, en vingt années, quatre mille millions de sesterces, on peut juger du produit sous des empereurs d'une perversité effrontée, dont quelques-uns cassaient tout testament où ils n'étaient pas nommés.

Comme les seuls citoyens étaient soumis aux taxes dont nous venons de parler, Caracalla déclara tels tous ceux qui jouissaient de la liberté ; il porta aussi le vingtième au dixième, ce qui ne dura que le temps de son règne : Alexandre Sévère le réduisit au trentième. Du reste, les impôts augmentèrent encore, selon le caractère des empereurs et l'accroissement des besoins. Mais l'abus d'en affermer la perception à des traitants subsista toujours, ce qui faisait peser sur les sujets des vexations cruelles et inouïes (3).

Lois. Le changement de la constitution introduisit une nouvelle source de droit. Il n'y avait d'abord que des lois et des édits. Les lois étaient les déterminations prises par les patriciens et les plébéiens

enfants ; 5° neuf dixièmes des donations entre mari et femme sans enfants ; 6° tout ce qui serait revenu à celui qui supprimait un testament ou empêchait quelqu'un de tester librement.

(1) En outre des crimes d'État, qui étaient très-fréquents, des délits innombrables entraînaient la confiscation : entre autres, l'homicide, le parricide, l'incendie, la fausse monnaie, la pédérastie, le rapt ou le viol de jeunes filles, le sacrilége, le péculat, la prévarication, le stellionat, le monopole et l'accaparement des grains destinés à Rome ou à l'armée, l'attentat à la liberté d'autrui. La même peine atteignait le magistrat qui subornait des témoins contre un innocent, le maître qui exposait ses esclaves dans l'amphithéâtre, les faussaires ; après Alexandre Sévère, les adultères ; celui qui opérait ou laissait opérer sur lui la castration, celui qui supposait un enfant, celui qui usait de violence à main armée, celui qui changeait de domicile pour se soustraire à l'impôt, celui qui empruntait de l'argent aux caisses publiques, celui qui cachait les biens d'un proscrit, celui qui transportait de l'or hors de l'empire et vendait des armes aux étrangers, celui qui achetait de mauvaise foi une chose en litige, celui qui vendait de la pourpre, ou bien ouvrait le testament d'un vivant, ou dépouillait de ses ornements un édifice dans la ville, pour en orner une maison de campagne. Voy. NAUDET, *Des Changements*, *etc.*, part. I, pag. 194-195.

(2) MURATORI, *Thesaur.*, I, p. 714 ; VI, p. 1112 ; I, p. 896 ; VI, p. 433.

(3) Juste-Lipse ferait monter les revenus de l'empire à cent cinquante millions d'écus d'or ; Gibbon les réduit à quinze ou vingt millions de livres sterling, c'est-à-dire, de trois cent soixante à quatre cent quatre-vingts millions de francs ; les auteurs de l'*Histoire Universelle*, à neuf cent soixante millions.

d'un commun accord, sur la proposition d'un magistrat supérieur (1), ou dans les comices par centuries, sur la proposition d'un magistrat plébéien. Ces dernières appelées *plébiscites* sont les plus importantes ; et il reste si peu de sénatus-consultes des temps républicains, qu'un écrivain a pensé qu'ils n'étaient devenus sources de droit qu'après Tibère, tandis qu'ils n'auraient été antérieurement que des propositions, ayant vigueur une année seulement (2) : mais, dans les temps républicains, le sénat, absorbé par la politique, avait peu le loisir de s'occuper du droit civil, qu'il abandonnait aux tribuns ; au contraire, lorsque vinrent les empereurs, il n'y eut plus guère que cet objet sur lequel il pût porter son attention.

Les édits émanaient des préteurs et des édiles, qui indiquaient par là les règles d'après lesquelles ils jugeraient durant leur magistrature ; tempérament apporté par l'esprit flexible de la démocratie à la nature sévère et inflexible du patriciat.

Il fut ensuite établi que les *actes* des empereurs auraient force de loi. Quelques-uns de ces actes introduisaient véritablement un nouveau droit (*mandata, edicta*) ; d'autres ne faisaient qu'éclaircir et appliquer le droit existant (*rescripta, epistolæ, decreta, interlocutiones*). Les rescrits et les décrets étaient rédigés par les meilleurs jurisconsultes, et très-estimés par ce motif, surtout quant à l'application du droit. Il nous en reste plus de douze cents depuis Auguste jusqu'à Constantin (3). Constitutions des princes.

Les lois se trouvèrent ainsi multipliées, mais les édits du préteur demeuraient toujours d'un grand poids ; et comme les additions successives les avaient considérablement étendus, ils demandaient à être coordonnés. Ofilius, contemporain de Cicéron, les réunit le premier ; mais Salvius Julianus en fit l'objet d'un travail plus célèbre, sur l'ordre de l'empereur Adrien, qui fit ensuite approuver cette compilation par le sénat, peut-être lorsqu'il institua les quatre magistratures judiciaires pour l'Italie. Il n'est pas certain qu'il

(1) Ulpien définit la loi (lib. I, *de Legibus*) : *Communis reipublicæ sponsio*.

(2) Hugo, *Lehrbuch der Gesch. des römischen Rechts bis auf Justinian*.

(3) Ils répondent aux demandes par les *epistolæ, litteræ* ; sur une pétition, ils font une *subscriptio, annotatio,* appelée *sanctio pragmatica,* si elle est adressée à une ville ou à une corporation. Les concessions de priviléges sont désignées spécialement par le nom de *constitutiones personales* : les *decreta* ou *interlocutiones* sont les décisions de causes portées par appel devant l'empereur ou son conseil ; les *mandata* sont les ordres donnés par l'empereur aux gouverneurs des provinces ; les *edicta*, les ordres adressés au peuple.

ait empêché par cette mesure les préteurs de modifier l'édit comme par le passé (1); mais la rédaction de Julianus servit de texte aux jurisconsultes, et fut insérée telle quelle dans les Pandectes.

Julianus n'introduisit pas dans son travail des principes nouveaux; il modifia toutefois le droit, en supprimant ce qui ne convenait plus au temps. Plusieurs entreprirent de le commenter, à commencer par Julianus lui-même; après lui, Pomponius et Ulpien y consacrèrent quatre-vingt-trois livres; Paul, quatre-vingts; Furius Antiochus, cinq; Saturninus et Gaïus furent aussi au nombre de ceux qui s'en occupèrent parmi les anciens. Plusieurs modernes ont, en outre, cherché à rétablir le texte (2).

L'effet de cette bonne institution, qui enlevait aux préteurs leur arbitraire législatif et donnait des règles communes au gouvernement de l'empire, fut entravé par deux autres innovations. La première fut que les empereurs, surtout depuis Adrien, rendirent fréquemment, à la sollicitation des plaideurs, des rescrits, dans lesquels non-seulement ils interprétaient les lois, mais les appliquaient à des cas particuliers, se constituant ainsi législateurs et juges. L'autre fut l'autorité accordée aux réponses des prudents.

Responsa prudentium. Jusqu'à Auguste, quiconque avait étudié les lois répondait aux consultants, sans avoir besoin d'y être autorisé. Cet empereur conféra à quelques jurisconsultes le privilége de faire des réponses, qui étaient considérées comme émanant de son autorité. Ils exprimaient leur avis; et s'ils étaient unanimes, il avait force de loi; au cas contraire, le juge décidait; moyen très-favorable pour écarter les discussions de droit, qui conviennent peu aux monarchies. Adrien fit ensuite un rescrit, aux termes duquel ce privilége était accordé aux jurisconsultes sans qu'il fût nécessaire d'en faire la demande particulière (3).

(1) Heineccius, Bach, et tous les auteurs jusqu'à Hugo, ont soutenu l'affirmative; Hugo la négative, et avec des motifs d'un grand poids.

(2) Voy. les tentatives faites par Jul. Bauchin en 1597, insérées dans Pothier, *Pandectæ Justinianeæ*, I.

Westenberg, *Manuel du droit romain*; Berlin, 1822.

Wieling, *Fragmenta edicti perpetui*; Franeker, 1733.

H. Giphanius, *Œconomia juris*; Argent., 1612.

G. Noodt, *Commentarius ad Digesta.*

Heineccius, *Edicti perpetui ordini et integritati suæ restituti, partes duæ.*

C. G. L. de Weyhe, *Libri tres edicti*, ou : *De Origine fatisque jurisprudentiæ romanæ, præsertim edictorum prætoris, ac de forma edicti perpetui*, 1821.

(3) Tel est, ce me semble, le sens le plus naturel du célèbre passage de Pom-

L'importance accordée à la science des lois dirigea de ce côté beaucoup d'esprits, qui ne voyaient plus ouvertes devant eux les carrières dans lesquelles ils s'exerçaient autrefois. Alors parurent d'illustres jurisconsultes, dont la réputation ajouta tellement à la confiance dans leur savoir, qu'on allait même jusqu'à consulter leurs réponses de préférence au texte, surtout celles qui éclaircissaient et donnaient la solution de points de droit difficiles. Jurisconsultes.

De là résulta chez les Romains un phénomène particulier : ils eurent une littérature légale, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne le cédant en rien aux autres, et offrant des ouvrages qui, pour la pureté du langage, la concision et une admirable clarté dans le développement des questions les plus compliquées, mais surtout par une analyse sévère, seront à jamais l'étonnement des doctes et la honte de ceux qui n'y voient qu'une masse confuse, où l'on ne sait ce qui l'emporte de l'incohérence des raisons ou de la barbarie du style. Ces jurisconsultes posent la question en termes précis, la développent à la manière des mathématiciens, et emploient tour à tour l'analyse pour pénétrer dans la nature des choses, la grammaire pour expliquer le sens des mots, la dialectique subtile pour atteindre à l'interprétation rigoureuse, la synthèse pour concilier non-seulement l'autorité d'autres jurisconsultes et des empereurs, mais encore celle des philosophes, des médecins et des physiciens. Au lieu des définitions ils cherchent des expressions d'un sens certain et technique, de nature à exclure le doute ; au

PONIUS, Fr. I, § 47, D., I, 2 : *Sussurius Sabinus in equestri ordine fuit, et publice primus respondit, posteaque hoc cœpit beneficium dari a Tiberio Cæsare. Hoc tamen illi concessum erat. Et ut obiter sciamus, ante tempora Augusti publice respondendi jus non a principibus dabatur, sed qui fiduciam studiorum suorum habebant consulentibus respondebant. Neque responsa utique signata dabant, sed plerumque judicibus ipsis scribebant, aut testabantur, qui illos consulebant. Primus divus Augustus, ut major juris auctoritas haberetur, constituit ut ex auctoritate ejus responderent, et ex illo tempore peti hoc pro beneficio cœpit ; et ideo optimus princeps Hadrianus, quum ab eo viri prætorii peterent, ut sibi liceret respondere, rescripsit eis : Hoc non peti, sed præstari ; et ideo delectari se, si qui fiduciam sui haberet, populo ad respondendum se præpararet.*

On n'ajoutait aucune foi à cette autorité si imposante, quand un passage de Gaïus, récemment découvert (*Comm.*, I, 7), vint ôter toute espèce de doute. Le voici : *Responsa prudentium sunt sententiæ et opiniones eorum quibus permissum est jura condere : quorum omnium si in unum sententiæ concurrant, id quod ita sentiunt, legis vicem obtinet : si vero dissentiunt, judici licet, quam velit sententiam sequi ; idque rescripto divi Hadriani significatur.*

lieu de recourir aux divisions d'école, ils vont droit à l'application pratique; ce qui fait qu'en évitant toute divagation ils arrivent au but avec une telle rapidité, que leurs consultations, quelque compliquées que soient les questions, ne remplissent pas une page. Cela les préserva des innovations malheureuses introduites dans la littérature et dans la langue par Sénèque et ses imitateurs. De même que Galilée écrivait avait une sobriété limpide, au milieu des périodes ampoulées du dix-septième siècle, la pureté concise de ces jurisconsultes fait un admirable contraste avec les égarements prétentieux des littérateurs. Plus tard seulement quelques-uns firent usage de la langue grecque, qui pourtant est aussi peu appropriée à la jurisprudence que le latin à la philosophie. Ceux qui ont remarqué combien sont malheureuses certaines étymologies, empruntées par nous aux premiers auteurs latins, ne s'étonneront pas si, en cela, les jurisconsultes eux-mêmes ne réussirent pas mieux (1).

La branche la plus importante de la philosophie romaine était la jurisprudence; et comme un des principaux offices du patron consiste à défendre son client, les premières familles voulaient toutes avoir un jurisconsulte distingué. Mais, en tant que science, Cicéron en attribue la création à Quintus Mutius Scévola, son contemporain, qui, au mérite littéraire et à l'élégance de l'exposition, joignait l'art de distribuer, de distinguer, de définir, d'interpréter (2).

Parmi ceux qui ont excellé dans la jurisprudence, nous citerons C. Aquilius Gallus, C. Aulus Ofilius, P. Alfénus Varron, Servius Sulpicius Rufus, A. Cascellius qui unissait à un esprit fin une grande indépendance d'opinion : il se refusa à rédiger une formule de droit dans le sens des lois publiées par les triumvirs, disant que la victoire ne confère point un titre légitime au commandement; et comme on lui conseillait d'être plus circonspect en parlant de César : J'ai deux motifs pour être franc, répondit-

(1) *Familia*, de *fons memoriæ; metus*, de *mentis trepidatio; furnus*, de *furvus ; stellionatus*, de *stellio*.

(2) *Sic enim existimo, juris civilis magnum usum et apud Scævolam, et apud multos fuisse; artem in hoc uno. Quod nunquam effecisset ipsius juris scientia, nisi eam preterea didicisset artem, quæ doceret rem universam tribuere in partes, latentem reperire definiendo, obscuram explanare interpretando, ambigua primum videre, deinde distinguere. — Sed adjunxit etiam et litterarum scientiam et loquendi elegantiam.* Brutus, 41 ; Pro Murena, 10, 14.

il : le premier est mon âge; le second, c'est que je n'ai point d'enfants.

La philosophie du droit commence avec Cicéron, que nous avons vu tourner en ridicule les formules strictes du droit, et soutenir ouvertement la loi naturelle et l'équité, religion du passé, désormais insuffisante.

Les jurisconsultes postérieurs s'appuient principalement sur la philosophie stoïcienne, parce que, dépouillée de sa rigidité excessive, elle était plus pure, plus tolérante et plus dégagée de superstitions que les autres systèmes, et qu'elle proclamait, par l'organe des philosophes récents, le gouvernement de la providence divine, la parenté de tous les hommes, le pouvoir de l'équité naturelle; ce qui ne les empêchait pas de recourir par fois aux autres chefs d'école, et surtout à la métaphysique d'Épicure. Ayant toujours en vue les choses pratiques, c'était avec raison qu'ils se disaient des *prêtres, cherchant la véritable philosophie, non son apparence* (1). Après avoir défini la jurisprudence *la connaissance des choses divines et humaines, la science du juste et de l'injuste, l'art du bien et de l'équité*, ils aperçurent la nécessité de donner au droit une base plus solide que la succession fortuite des événements et la volonté humaine; ils le firent donc dériver d'une loi éternelle de justice, innée dans l'homme, d'où émanent trois règles fondamentales : *vivre honnêtement, ne pas offenser autrui, donner à chacun ce qui lui appartient.*

On sent que le christianisme a modifié le stoïcisme, en lisant dans Florentinus que la servitude est une institution contre nature (2); que la nature a établi une sorte de parenté entre les hommes (3); et dans Ulpien, que, selon le droit naturel, tous les hommes sont égaux et naissent libres (4).

Ils distinguèrent le droit en droit naturel, droit des gens et droit civil, selon que ses principes naissent de la nature animale de l'homme, de sa nature raisonnable, ou de l'ordre politique de chaque peuple. Dans la pratique néanmoins ils confondirent le premier et le second, et ils n'admettaient de distinction qu'entre le droit civil et le droit des gens, l'un étant fait pour les citoyens, l'autre pour les étrangers. Le *jus civile* faisait partie de ce que nous appelons encore aujourd'hui le droit civil, et réglait les facultés et

(1) Fr., I, pr. § I, D. 1, 2.
(2) L. IV, § I, *de Statu hominum.*
(3) L. III, D., *de Just. et jure.*
(4) L. XXXII. D., *de Rep. juris.* L. IV, *de Just. et jure.*

les prérogatives des citoyens romains. Le droit des gens différait du droit naturel, en tant que celui-ci reconnaissait à tout individu le droit de satisfaire à ses instincts et à ses besoins naturels, tandis que celui-là mettait l'homme en rapport avec les autres hommes. Le droit civil s'appliquait aux hommes appartenant à une même société. Mais le droit des gens était tout autre que celui que nous désignons présentement sous la même dénomination, les Romains s'inquiétant peu des devoirs qui existent de peuple à peuple. Dans leurs ouvrages ils s'en tinrent le plus souvent à l'ordre pratique, c'est-à-dire à celui de l'édit perpétuel (1); quelques-uns cependant, comme Gaïus et Ulpien, suivirent des classifications philosophiques en distinguant les droits, selon qu'ils concernaient les personnes, les choses ou les actions.

La détermination historique des lois, qui nous paraît aujourd'hui d'une si haute importance, est négligée par les légistes, à moins qu'elle ne soit absolument nécessaire pour l'intelligence du droit. Ils s'arrêtent plus volontiers à exposer l'origine des opinions adoptées par les jurisconsultes et les principes qu'ils ont introduits (2).

Écoles de droit.

Ces jurisconsultes formèrent des écoles qui, plus tard, furent organisées et finirent par être en opposition entre elles, comme il arrive toutes les fois que le raisonnement s'applique à la discussion. Déjà, du temps d'Auguste, les deux célèbres jurisconsultes Antistius Labéon et Atéius Capiton étaient en dissentiment : le premier étant resté fidèle aux libertés antiques, l'autre s'étant dévoué tout entier à l'empereur (3); celui-là désireux de perfectionnements progressifs, celui-ci opiniâtrément attaché aux doctrines traditionnelles; tous deux représentant, en un mot, la division la plus générale parmi les doctrines, celle du progrès et celle de l'immobilité (4).

(1) Par exemple, les *Receptæ sententiæ* de Paul.

(2) Ces explications dégénèrent parfois en minuties, comme on le voit dans les fragments trouvés dans la bibliothèque du Vatican en 1823. Voy. Varnkönig, *Hist. externe du droit romain;* Bruxelles, 1836.

(3) Tibère ayant employé dans un édit un mot qui n'était pas latin, un sénateur, saisissant l'occasion de faire de la liberté sans danger, se leva pour en faire la remarque. Capiton soutint que, bien qu'il n'eût jamais été usité, on devait, par égard pour Tibère, l'admettre comme latin. Un Marcellus répondit que Tibère pouvait donner le droit de cité aux individus, mais non aux mots.

(4) *Labeo, ingenii qualitate et fiducia doctrinæ, qui et in cæteris sapientiæ partibus operam dederat, plurima innovare studuit* : *Atejus Ca-*

D'autres jurisconsultes continuèrent leur école; puis il s'en forma de nouvelles, qui différaient entre elles, soit par la méthode, soit par le point de départ, soit par le fond des discussions; les unes donnant la préférence au droit strict, les autres à l'équité; celles-ci aux principes théoriques, celles-là aux lois.

Les livres des jurisconsultes exercèrent une action étonnante sur l'avenir : en effet, quelques-uns d'entre eux éclaircirent le droit et furent mis à contribution par Justinien (1); d'autres, parvenus jusqu'à nous, instruisirent et guidèrent souvent les législateurs et les jurisconsultes; mais ils furent parfois aussi pour eux une entrave, et durant un long espace de temps ils furent la loi de tous les États modernes. Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer tous ceux qui se rendirent célèbres comme jurisconsultes. Labéon, le plus célèbre de ceux du temps d'Auguste, passait six mois de l'année à la ville à donner des réponses, et six à la campagne, où il composait; il écrivit quatre cents volumes, qui furent commentés ultérieurement.

Nous passons sur beaucoup d'autres pour arriver aux deux plus illustres, Julianus et Pomponius. Le premier, originaire de Milan, vivait probablement encore sous Antonin; il remplit les charges les plus honorables, même celle de préfet de Rome. Outre la compilation de l'Édit perpétuel, il écrivit quatre-vingt-dix livres de digestes, dont trois cent soixante-seize fragments furent conservés dans les Pandectes. Pomponius, qui nous donne jusqu'à lui l'histoire des jurisconsultes, est aussi l'auteur du premier fragment que nous possédions sur l'origine du droit (2).

Après lui vient Gaïus, dont les *Institutes*, destinées à enseigner le droit, furent commencées sous Antonin, finies sous Marc-Aurèle, et forment le fond de celles de Justinien (3). C'est l'ouvrage

pito, in his quæ ei tradita erant, perseverabat. POMPONIUS, fr. 2, § 47 D. 1, 2. Voyez page 242, vol. IV.

(1) On imprime d'ordinaire, avec les *Pandectes*, le catalogue des auteurs dans les écrits desquels puisa Justinien, catalogue tiré du fameux manuscrit du Digeste conservé à Florence.

(2) Un autre fragment précieux de Pomponius sur l'histoire du droit avant Justinien est inséré dans le livre I, t. II du *Digeste*.

(3) Parmi les nombreux manuscrits qui enrichissent la bibliothèque de Vérone, et dont Scipion Maffei a donné le catalogue dans sa *Verona illustrata*, se trouvent quelques feuilles de parchemin que ce docte antiquaire jugea avoir appartenu à un code manuscrit, travail de quelque ancien jurisconsulte. Il décrivit plus en détail, dans l'*Histoire de la théologie*, ces fragments dont il donna le *fac-simile*, qui fut reproduit dans le *Nouveau traité*

qui nous fait connaître avec le plus de détail le droit classique : et, malgré des lacunes regrettables, il a éclairci plusieurs points d'histoire et de législation. Gaïus écrivit, en outre, sur l'Édit provincial et sur les Douze Tables (*Libri ad Edictum*; Δώδεκα Δέλτοι); plus, un autre ouvrage, sous le titre de *Rerum quotidianarum*, ou *Aureorum libri*, dans le genre de ses *Institutes*.

D'autres marchèrent sur ses traces jusqu'au moment où paru-

de diplomatique. Depuis lors il n'en fut plus parlé, jusqu'au moment où Haubold fit imprimer à Leipsick, en 1816, une *Notitia fragmenti Veronensis de Interdictis*. Niebuhr, qui passait alors à Vérone pour se rendre à Rome comme ambassadeur de Prusse, s'y étant arrêté deux jours, prit copie de ce fragment *de Præscriptionibus*, et d'un autre sur les droits du fisc. Il examina, en outre, différents manuscrits, et un notamment contenant les épîtres de saint Jérôme, reconnu pour palimpseste par Maffei et par Mozotti, mais non déchiffré. Niebuhr découvrit sous cette écriture (de même que sous l'histoire poétique de Rome il lisait la véritable) autant qu'il en fallait pour se convaincre que c'était l'ouvrage d'un jurisconsulte; et, appliquant l'infusion de noix de galle à un feuillet, il le lut. Il en informa Savigny, et ils publièrent ensemble cette découverte dans les journaux, en démontrant que le fragment des *Prescriptions* appartenait aux Institutes de Gaïus. L'Académie de Berlin expédia à Vérone, en 1817, MM. Göschen et Becker, qui, surmontant les graves difficultés qu'opposent d'ordinaire à quiconque veut faire le bien ceux qui ne veulent ou ne savent pas le faire, parvinrent à lire les neuf dixièmes du livre; le reste était illisible.

Le manuscrit se composait de cent vingt-sept feuillets : l'écriture la plus récente, en lettres majuscules, présentait vingt-six épîtres de saint Jérôme; l'écriture primitive, très-élégante, offrait les *Institutes*, et entre celle-ci et celle-là s'en trouvait une autre qui ne s'étendait pas au delà du quart du manuscrit; elle reproduisait des épîtres et des méditations du même saint. Le parchemin avait donc été gratté trois fois, et pourtant il offre un texte complet, résultat d'un travail pénible et obstiné. La première édition en fut faite à Berlin en 1820.

Comme il n'y avait point de titre, il fallait prouver que c'étaient vraiment là les Institutes de Gaïus. Justinien, dans ses Institutes, déclare qu'il a puisé dans celles de Gaïus : *Quas ex omnibus antiquorum institutionibus, et præcipue ex commentariis Gaii nostri*, etc.; *Procemium*. Or si l'on rapproche ces deux ouvrages, la ressemblance est évidente, sauf que dans les Institutes de Justinien l'on ne trouve plus certaines lois qui avaient été abrogées, comme la loi Sentia, par exemple, qui assimilait après l'affranchissement les *servi pœnæ* aux étrangers, *dedititii*. En outre, les Institutes de Gaïus correspondent au résumé fait de cet ouvrage par les auteurs du *Breviarium Alaricianum*. Enfin l'on y trouve tous les passages qui en sont cités dans les Pandectes, dans le recueil des lois mosaïques et romaines, enfin par Boëce et Priscien.

Niebuhr et Knopp croient l'écriture antérieure au règne de Justinien; Bluhm collationna la première édition avec le texte de Vérone, et en fit une édition *princeps* en 1824.

rent Émile Papinien, Jules Paul, Domitius Ulpien, Hérennius Modestinus. Papinien, préfet du prétoire et président du conseil privé de Septime Sévère, envoyé à la mort par Caracalla parce qu'il ne voulut pas justifier son fratricide, fut considéré comme le prince des jurisconsultes. Valentinien III déclara que son autorité devait l'emporter sur celle de tous les autres : Justinien lui prodigue les titres les plus distingués.

Paul et Ulpien, ses collègues au conseil de l'empereur, composèrent un grand nombre d'ouvrages qui servirent beaucoup pour les Pandectes, puisque les extraits d'Ulpien en forment un tiers, et ceux de Paul un sixième ; en outre, leurs commentaires sur l'Édit perpétuel peuvent être considérés comme la base du Digeste. Paul était de Padoue ; on trouve dans les Pandectes des passages tirés de soixante-huit de ses ouvrages, sans parler des cinq livres intitulés *Receptæ Sententiæ*, qui contiennent tous les principes de droit non contestés, et qui sont disposés dans l'ordre de l'Édit perpétuel. Ses axiomes, passant en grande partie dans le code des Visigoths, devinrent la loi pratique en Espagne, dans la Gaule méridionale, et chez les Bourguignons, jusqu'au moment où s'y introduisirent la compilation de Justinien et les codes barbares. Son style est parfois obscur, tandis que celui d'Ulpien est toujours clair et précis, nonobstant quelques solécismes sémitiques, qui révèlent son origine phénicienne (1).

Modestinus.

Il eut pour disciples Modestinus, dont les ouvrages, comme ceux de ses trois devanciers que nous avons nommés, acquirent force de loi sous Valentinien III.

Législation améliorée.

Il faut attribuer plusieurs améliorations réelles introduites dans la législation, premièrement aux conseils de ces derniers jurisconsultes, secondement à la nature de la nouvelle constitution, car l'empereur n'étant entravé par les priviléges d'aucun corps, les citoyens, écartés de la vie politique, cherchèrent à s'en dédommager par la plus grande indépendance civile ; et, enfin, aux nouvelles doctrines que les Galiléens opposaient aux systèmes orgueilleux et inhumains des écoles anciennes.

Les empereurs, afin que la noblesse n'eût point à leur porter ombrage, propagèrent les droits communs de la nature humaine : ils favorisèrent les pécules des fils de famille et les émancipations

(1) Les fragments de ces trois jurisconsultes fameux constituent la partie principale du recueil des sources du droit romain, publié à Paris sous le titre de *Juris civilis ecloga*, 1822-1827.

augmentèrent les effets et restreignirent les solennités des manumissions ; étendirent le droit de cité, et améliorèrent la condition des esclaves, en refrénant la cruauté des maîtres. A cet égard encore le chef de l'État était populaire ; car il voulait la loi égale pour tous, les puissants humiliés, la multitude garantie contre les oppresions privées, et satisfaite sous le rapport des besoins de la vie et de l'usage de la liberté naturelle ; il n'accordait, dans ce but, de priviléges à aucune classe de personnes, afin d'avoir la faculté d'élever aux dignités ceux qui lui en paraissaient dignes. Le zèle des empereurs pour la justice remédiait à bien des abus ; il imprimait aux magistrats une crainte salutaire, et rapprochait toujours davantage le droit de l'équité naturelle et du sens commun. De cette manière l'humanité continuait d'avancer, même sous le faix de ses souffrances ; et avec le grand nom de l'empire, et aussi loin que lui, s'étendait cette idée de l'égalité sous un seul gouvernement, qui, opposée à tout ce que l'antiquité avait pratiqué, devait constituer la base des sociétés modernes.

CHAPITRE XV.

RICHESSE. — COMMERCE.

Les riches, dont l'ambition ne pouvait plus s'exercer dans les magistratures, craignant de porter ombrage au monarque, augmentaient sans mesure les prodigalités du luxe privé, s'enivrant de jouissances, comme des gens qui cherchent à oublier le glaive qu'un fil tient suspendu sur leur tête.

Les récits touchant les richesses et le luxe d'alors ressemblent à des contes orientaux. C'est en vain qu'à différentes reprises les gens de bien avaient proposé la loi agraire ; la prépondérance de l'épée était établie, et au milieu d'un peuple immense, pauvre et mendiant, quelques particuliers possédaient des richesses fabuleuses. Un d'eux, tout en déplorant les pertes considérables que lui avaient fait essuyer les guerres civiles, laisse en mourant 4,116 esclaves, 3,600 paires de bœufs, 250 mille têtes d'autre bétail, et 60,000,000 de sesterces (1) ; la fortune de Sénèque était de 300,000,000 de sesterces, sans compter les terres ; celle de l'augure

(1) Pline.

Cnéus Lentulus et de Narcisse, affranchi de Claude, dépassait ce chiffre d'un tiers, et le cédait cependant à l'opulence de Pallas qui, si l'on évalue en biens-fonds la valeur de son capital, aurait possédé la trois cent cinquantième partie du territoire de la France (1). Selon Pline, les biens confisqués à six riches citoyens seulement représentaient la moitié de l'Afrique proconsulaire (2). Vopiscus rapporte qu'Aurélien envoya dans une ville du domaine privé de l'empereur Valérien 5,000 esclaves, 2,000 génisses, 1,000 cavales, 10,000 brebis et 15,000 chèvres (3) ; et l'on pourrait soupçonner l'exagération déclamatoire de l'auteur si l'on ne lisait dans Sénèque que des provinces et des royaumes suffisaient à peine au pâturage des troupeaux de tels ou tels dont les esclaves étaient plus nombreux que certaines nations belliqueuses, et la demeure plus spacieuse que bien des cités (4). Les parfums de l'Arabie suffisaient à peine aux apothéoses des empereurs. Néron dépensa en largesses quatre milliards de sesterces Caligula deux milliards sept cents millions ; Domitien sacrifia douze mille talents (66 millions de francs) à la dorure du Capitole (5). Adrien, en l'honneur de sa belle-sœur et du prince qui l'avait précédé, prodigua les parfums au point de les répandre sur la scène et dans les jardins : Héliogabale nageait dans des piscines où l'on avait répandu des essences précieuses, et faisait verser le nard à pleines chaudières (6) : enfin, dans les solennités, les guerriers oignaient de parfums les bannières et les aigles ; ce qui faisait dire à Pline que les Romains étaient frottés d'onguent à l'intérieur du corps et à l'extérieur, et qu'une femme se faisait gloire d'exciter les désirs par les seules odeurs qu'elle exhalait en passant (7).

Détournons un instant notre regard de cette profusion, et arrêtons-le sur les raffineries d'encens à Alexandrie, où, dans la crainte de perdre une parcelle de parfum, on obligeait les ouvriers à travailler avec un masque et à sortir tout nus du laboratoire (8).

Pline a inséré dans son *Histoire naturelle* un traité des pierres précieuses, tiré d'un travail rédigé par Mécène sur ce sujet, et qui

(1) Paucton, *Métrologie*, c. XI.
(2) Pline, XVIII, 6.
(3) Vopiscus, *in Aurel.* c. X.
(4) *De Beneficiis*, VII, 10.
(5) Suétone. Dion dit trois mille trois cents millions.
(6) Lampridius, XIX, 24.
(7) *Hist. nat.*, XIII.
(8) *Id.*, XIV.

prouve combien les anciens avaient poussé plus loin que nous ce genre de luxe. Sauf celui du milieu, tous les doigts de la main étaient chargés d'anneaux (1). Les coupes étaient en pierres précieuses, et l'on estimait particulièrement les vases murrhins qui venaient de la Caramanie ou de l'intérieur de la Parthiène, et dont la fragilité offrait le plaisir piquant de voir continuellement un trésor en danger. Un personnage consulaire paya un vase de cette espèce soixante-dix talents; Néron, quarante millions de sesterces. Pétrone, le ministre de ses plaisirs, possédait une coupe murrhine du prix de trois cents talents; et, avant de mourir, il la brisa pour qu'elle ne revînt pas à Néron, qu'il avait pris en haine (2).

Les perles étaient très-estimées; et les femmes s'en paraient, ou plutôt s'en chargeaient la tête, le cou, la poitrine, les bras; elles en mettaient jusque sur leur chaussure. Caligula en était couvert et en ornait la proue des navires, comme Néron les lits destinés à ses débauches. Elles se payaient pourtant le triple de l'or sur les côtes du golfe Persique et de la Taprobane (3) : on donna d'une seule perle six millions de sesterces.

La soie s'achetait au poids de l'or. Aussi, quand César fit couvrir son théâtre d'une tente de cette étoffe, les soldats murmurèrent, comme s'il eût épuisé le trésor. On reprocha à Claude d'avoir couronné sous un pavillon de soie les deux rois de l'Asie dont nous avons signalé le voyage à Rome (4); l'usage de la soie s'étendit cependant, bien qu'Alexandre Sévère et Aurélien tentassent d'y apporter quelque mesure. On la tirait de la Perse.

La Babylonie envoyait ses tapis aux mille couleurs; un empereur en acheta un au prix de quatre millions de sesterces (5) : il

(1) *Sardonycas, smaragdos, adamantas, jaspidas uno*
Portat in articulo.
MART., V, 11.

Digitus medius excipitur : cæteri omnes onerantur atque etiam privatim articuli. PLINE, *Hist. nat.*, XXXVII.

(2) Quelle était la matière de ces vases murrhins, si estimés des anciens? Mercato et Baronius ont dit de benjoin; Paulmier de Grentemesnil, d'argile pétrie avec de la myrrhe? Cardan, Scaliger, Mercuriale, de porcelaine; Belon, de coquilles; Cuibert, d'onyx; d'autres, de substances différentes. Le Blond, dans les *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, tom. XLIII, démontre qu'aucun d'eux n'a deviné, et invite à faire de nouvelles recherches.

(3) *Margaritas quæ contra triplum aurum obrizum, atque id quidem in India effossum, veneunt.*

(4) DION CASSIUS, XLIII, LIX.

(5) PLINE, *Hist. nat.*, VIII, 48.

faut dire que le sévère Caton d'Utique en avait déjà possédé un qui en valait huit cent mille (163,667 fr.). Les toiles de l'Inde étaient aussi très-recherchées, mais moins que son ivoire et celui de l'Éthiopie et de la Troglodytide, dont on ornait les temples, les chaises curules des magistrats, les meubles et les plafonds des riches; la consommation s'en accrut au point qu'on épuisa cette matière, et que, pour y suppléer, on dut scier les os d'éléphant. L'ébène et le cèdre d'Afrique n'étaient pas moins estimés. On tirait des mers du Nord l'ambre jaune, dont on portait sur soi de petites figures qui coûtaient plus cher qu'un homme vivant (1). Des vaisseaux égyptiens partaient du port de Bérénice pour aller chercher des tortues le long des côtes d'Afrique; mais l'écaille dorée de celle de l'Océanitide, île située à l'embouchure du Gange, était la plus estimée.

Chaque province envoyait de plus à Rome tout ce qu'elle produisait de meilleur : l'Égypte, du papyrus, du verre, du lin; l'Afrique, des fruits; la Mésopotamie, des tapis; l'Espagne, des laines fines, du miel et de la cire; la Gaule, des draps, du bétail, de l'huile, des ouvrages de cuivre, de fer, de plomb, d'étain; le Pont, des cuirs et du poisson salé; la Bretagne, de l'étain; la Grèce des travaux d'art et de fins tissus.

Un luxe plus repoussant était celui des eunuques, instruments dégradés des voluptés de leurs maîtres. Séjan en paya un cinquante millions de sesterces (9,190,000 fr.).

On amenait de l'Inde et de l'Afrique les bêtes féroces destinées à donner au peuple contraint à la paix de sanglants spectacles. Cet usage, dont nous avons indiqué le commencement vers les derniers temps de la république, s'accrut sous les empereurs jusqu'à la démence. On chassait à grands frais les lions, les éléphants, les hyènes, les crocodiles, et l'on imaginait toutes sortes de moyens pour les prendre sans les blesser (2); de sorte qu'au temps de Pline,

(1) *Toxatio in deliciis tanta, ut hominis quamvis parva effigies vivorum hominum vigentiumque pretia superet.* PLINE, *Hist. nat.*, XXXVII.

(2) On lit dans Pline (lib. VIII, c. 16) : Comme la chasse aux lions était périlleuse, on creusait des fosses pour prendre ces animaux. Sous le règne de Claude, le hasard fournit un moyen plus simple et indigne, pour ainsi dire, d'une bête si féroce. Un berger de la Gétulie, dans l'Afrique septentrionale, calmait la fureur du lion en jetant sur lui une pièce de drap. Ce procédé merveilleux passa bientôt dans les jeux publics; et à peine en pouvait-on croire à ses propres yeux, en voyant un animal si terrible tomber dans une torpeur subite, dès que le moindre voile lui couvrait la tête, et se laisser attacher sans opposer de résistance; car c'est dans ses yeux que réside sa force.

les lions avaient disparu de l'Europe; Ammien Marcellin affirme qu'on ne trouvait plus d'hippopotames en deçà des cataractes du Nil (1). Les hommes qui apprivoisèrent les animaux, à l'aide d'amulettes ou plutôt en les affamant, obtenaient des résultats surprenants; ils les dressaient pour les combats ou les jeux : ils dressaient des éléphants à lancer des traits, à tracer des lettres avec leur trompe, à marcher sur des cordes; des poissons à venir à la voix; des lions à prendre des lièvres sans les manger; des aigles à s'élever dans les airs en tenant un enfant entre leurs serres. Auguste, se vantait d'avoir fait tuer 3,500 animaux dans les amphithéâtres; 200 lions périrent dans les jeux que présidait Germanicus; Titus en donna 9,000, et des femmes figurèrent parmi ceux qui les frappaient; il périt 1,100 bêtes sauvages dans les jeux célébrés par Trajan, et qui durèrent cent vingt-trois jours; la libéralité d'Adrien porta à 10,000 le nombre de ces victimes de l'oisiveté romaine; et Probus, sans parler des autres animaux, fit lâcher mille autruches dans le cirque auquel des plantations donnaient l'aspect d'une forêt (2). Hérode Atticus est cité parmi les citoyens les plus fastueux de cette époque. Son père nommé Julius, d'une famille pauvre, et qui n'était rien moins qu'illustre, ayant

Hérode Atticus.

Ainsi, il est moins étonnant que Lysimaque, enfermé avec un lion par ordre d'Alexandre, soit venu à bout de l'étouffer.

Si l'on doutait d'un fait dont Pline a pu souvent être témoin, on apprendra avec quelque intérêt que ce moyen est encore en usage dans l'Inde.

Le capitaine Williams, auteur d'un ouvrage intitulé : *Journal des chasses pendant un séjour dans l'Inde* (Bibliothèque universelle de Genève, 1820, avril, p. 387), raconte, à propos d'une hyène, que deux Indiens, dressés à cet emploi, n'étaient munis que d'un fer aiguisé par le bout, de la longueur d'un pied, d'un paquet de cordes et d'une pièce d'étoffe de coton, « destinée probablement, ajoute-t-il, à couvrir la tête de l'animal pour l'empêcher de voir. »

Némésianus (Cynégéticon, 303 et seq.) décrit une espèce de chasse moins périlleuse, mais tout aussi extraordinaire : « Il faut, dit-il, entre autres ustensiles de chasse, se pourvoir d'une toile assez étendue pour envelopper les fourrés, et y renfermer les animaux effrayés à la vue des plumes qu'on aura eu soin d'y attacher. En effet, ces plumes, de même que des éclairs, frappent de stupeur les ours, les sangliers, les cerfs, les canards, les loups, et les empêchent de rompre un obstacle si léger. On teindra donc ces plumes de diverses couleurs que l'on mêlera à des plumes blanches, en variant autant que possible l'effet des couleurs qui agissent avec tant de puissance sur les animaux sauvages;.... il faut préférer la couleur rouge. »

(1) Lib. XXII, 15.

(2) M. Mongez a énuméré et décrit tous les animaux qui combattirent dans le cirque, depuis l'an 552 de Rome jusqu'à la mort d'Honorius. (*Mém. de l'Acad.*, vol. X, 1833.)

trouvé un trésor immense dans un vieux logis qu'il possédait, l'empereur Nerva, auquel il en donna avis, lui dit d'en faire ce qu'il voudrait, et lui accorda remise de la part due au fisc d'après la loi. Comme il répondait qu'il craignait de l'employer mal, l'empereur, plus généreux que prudent, reprit : *Tu peux en user et en abuser comme il te plaira.*

Son fils Hérode hérita donc d'un immense patrimoine, à la charge de payer tous les ans à chaque citoyen d'Athènes une mine (87 fr.) ; obligation dont il se racheta en payant en une fois le total de cinq années, ce qui dépasserait vingt-deux millions. Élevé par les maîtres les plus habiles de la Grèce et de l'Asie, il acquit une grande réputation comme orateur ; il obtint le consulat, à Rome, et la préfecture des villes libres de l'Asie. Dans ce poste, il lui fut alloué par Adrien trois cents myriades de drachmes (2,700,000 fr.) pour amener de l'eau dont manquaient les habitants de la Troade ; mais comme la dépense devait s'élever au double, ce qui faisait murmurer les employés du trésor, Atticus fit poursuivre et achever les travaux, en suppléant de ses deniers à ce qui manquait.

Une fois retiré des affaires, il passait ses jours tantôt à Athènes, tantôt aux alentours, discutant avec les sophistes, qui se laissaient vaincre volontiers par un adversaire si généreux, et dépensant énormément en travaux d'utilité publique. Élu président des jeux dans la ville, il fit construire en quatre ans un stade de six cents pieds de long, tout en marbre blanc, et qui pouvait contenir la population entière. Il consacra à la mémoire de Régilla, sa femme, un théâtre où il n'entrait d'autre bois que du cèdre sculpté. Il rendit son ancienne magnificence à l'Odéon, que Périclès avait fait édifier avec les antennes des vaisseaux perses ; il embellit le temple de Neptune sur l'Isthme, qu'il se proposait de couper ; donna un théâtre à Corinthe, un stade à Delphes, des bains aux Thermopyles, un aqueduc à Canusium en Italie. Nous ne parlons pas ici des travaux moins importants exécutés à ses frais dans la Thessalie, l'Épire, l'Eubée, la Béotie, le Péloponèse, ni de ses libéralités envers les villes qui le choisissaient pour leur patron.

Voilà ce que faisait un simple particulier ; et, bien qu'il ne puisse servir de terme de comparaison pour les autres, il peut au moins donner une idée du luxe étalé par ces citoyens opulents, auxquels le monde entier fournissait son tribut de jouissances et de splendeurs. Une fois la domination des empereurs sûrement affermie, les sujets, désespérant de recouvrer leur indépendance,

s'étudiaient à embellir leur servitude de tous les plaisirs compatibles avec la tranquillité du prince. Des édifices s'élevaient donc de toutes parts, et leurs débris font encore aujourd'hui notre étonnement; ceux-ci étaient l'ouvrage des Césars, ceux-là des magistrats, d'autres des communes ou des particuliers. Nous avons mentionné successivement les premiers. A peine Rome eut-elle érigé le Colisée, que Vérone et Capoue voulurent avoir des cirques non moins magnifiques; quelques communes lusitaniennes jetèrent l'admirable pont d'Alcantara. Pline trouva les villes de la Bithynie bâtissant à l'envi l'une de l'autre : à Nicomédie, on terminait une nouvelle place, un aqueduc et un canal; à Nicée, un gymnase et un théâtre; à Claudiopolis et à Prusia, des thermes, et à Sinope, un aqueduc de quinze milles. On apportait surtout un grand zèle dans la construction des aqueducs, à l'aide desquels prospéraient des populations nombreuses, dans des lieux que l'incurie des Barbaresques laisse envahir aujourd'hui par les sables de la Libye; ceux de Spolète, de Metz, de Ségovie, annonceraient plutôt de vastes capitales que des villes de province. A Nîmes, à Arles, à Narbonne, près du Gard, on voit encore debout des monuments remarquables. Que devaient donc être Antioche, Alexandrie, Césarée, où étaient renfermées des nations entières? Afin sans doute que nous pussions nous en former une idée, deux villes se sont conservées entières sous les cendres et les laves, d'où elles sortent à cette heure, en nous révélant toute la magnificence de cette époque (1).

Édifices.

Que l'admiration ne nous fasse pas oublier néanmoins que les constructions des empereurs étaient une charge pesante pour leurs sujets, contraints à les exécuter de leurs propres bras. Vespasien cependant, qui entreprit dans tout l'empire tant et de si grands travaux, « les conduisit à fin sans molester les cultivateurs (2); » ce dont on lui fit un mérite, tandis qu'on reproche à Dioclétien « son insatiable manie de bâtir, ce qui faisait que la mise en réquisition des ouvriers, des manœuvres, des chariots nécessaires « pour ces constructions, n'était pas moins onéreuse que la perception des impôts (3). »

Ces constructions nous mettent à même de juger le système politique des anciens, dont toute l'attention se portait sur les villes,

(1) Voy. ci-après, chap. XXXIII.
(2) AURÉLIUS VICTOR, *de Cæsar.*, c. 9.
(3) LACTANCE, *de Mort. persec.*, § 7.

en sacrifiant entièrement les campagnes. Après le moyen âge, au contraire, on ne trouve pas un coin de pays où ne s'élève un village, avec son église et sa maison communale. Alors tout se concentrait dans les villes : c'était à elles que conduisaient les grandes routes, sans qu'elles eussent pour accessoire ce réseau de chemins inférieurs qui relient aujourd'hui les moindres villages ; alors, en un mot, c'étaient les citoyens, aujourd'hui le peuple ; alors quelques privilégiés, aujourd'hui l'humanité entière.

Combien se tromperait donc celui qui, à la vue de ces magnificences, se figurerait que la population de ce temps était extrêmement riche ! La prospérité des nations résulte, non des nombreuses richesses amassées dans les mains de quelques-uns, mais de la distribution équitable entre tous de ce qui sert au nécessaire, au bien-être, aux jouissances. Rome, après avoir enlevé aux vaincus leur territoire, le divise en petites portions pour le distribuer à titre de récompenses militaires ; elle conserve le reste comme domaine national (*ager publicus*), pour l'affermer, soit par baux de cinq années, soit à perpétuité, moyennant une redevance qui formait une des principales branches du revenu public. Les patriciens, à raison de la puissance que leur attribuait la constitution, en attiraient à eux la meilleure partie, et leur principal soin était de la conserver et de l'accroître. Tout les y aidait. Les matières précieuses que la conquête fait entrer dans le pays diminuent la valeur de l'argent ; d'où il suit que la redevance qu'ils payaient se réduit à peu de chose ou à rien, et qu'ils n'ont plus qu'à acheter des esclaves et à faire les frais de culture.

Ils permettent à ces esclaves d'économiser sur leur nécessaire, ou d'exercer un petit négoce à la faveur duquel ils se créent un pécule qu'ils placent à intérêts dans les mains de leur maître lui-même ; et celui-ci se trouve ainsi propriétaire, cultivateur et banquier. Les grandes propriétés, soutenues par un capital surabondant, tendent à s'accroître : chaque jour elles attirent à elles quelque modeste patrimoine, et les choses en viennent au point que le territoire romain pourrait passer pour une confédération de petits royaumes. L'Italie, peuplée de nations industrieuses, avait vu ses enfants s'épuiser, soit dans les luttes contre la tyrannie de Rome, soit dans les proscriptions qui signalèrent les triomphes de la cité victorieuse, soit enfin en la secondant dans ses nouvelles conquêtes. A peine le temps avait-il réparé les pertes causées par les guerres d'Annibal et par celle, plus meurtrière encore, des Marses, que survinrent les luttes civiles ; aux maux de la guerre s'a-

tres. Le résultat fut qu'à la fin de ce siècle beaucoup de campagnes, autrefois mises en valeur par les populations actives des Èques, des Sabins, des Volsques, des Étrusques, des Cisalpins, restèrent en friches, et que des terrains immenses furent envahis par des jardins de plaisance entièrement improductifs (1).

L'agriculture italienne ainsi anéantie, il fallut faire venir du dehors jusqu'au vin, soit des îles de la Grèce, soit de la Syrie, de l'Espagne ou des îles Baléares, soit de cette Gaule même, dont les fils étaient descendus en Italie, attirés par ses riches vignobles. La laine, produit jadis en renom des troupeaux de l'Apulie et de l'Euganée, dut être demandée à l'Espagne à Milet, à Laodicée ; et la plus commune, à la Gaule. Les principales familles ayant adopté généralement le luxe, jadis royal, de l'employer teinte en pourpre, on la faisait venir de Tyr, de la Gétulie, de la Laconie, et on la payait jusqu'à mille drachmes la livre.

A l'époque où, par suite d'expédients fiscaux ou de l'urgence des besoins, l'agriculture avait à souffrir de ces changements funestes, l'industrie subissait aussi une révolution. Les corporations d'ouvriers libres, très-anciennes à Rome, n'avaient pu y prospérer à côté des manufactures serviles, chaque citoyen riche faisant fabriquer chez lui tout ce qui était nécessaire aux besoins et au luxe de la maison. Plus tard, les parvenus, qui affluèrent à Rome, s'aperçurent qu'une étoffe, un ustensile quelconque achetés dans une boutique, coûtaient moins cher que ceux qu'on faisait fabriquer chez soi par ses esclaves, ce qui fit abandonner l'industrie domestique ; le nombre des artisans libres s'accrut, et ainsi se trouva secondé le système d'égalité adopté par les empereurs. Mais on ne voulut pas donner à cette foule d'artisans la liberté enlevée aux gens de la campagne, et, sous prétexte de les assujettir à un ordre régulier, on enchaîna chacun à son métier, comme on avait enchaîné les colons à la glèbe. Sans aucune idée de la libre concurrence, et en considérant comme une nécessité l'intervention de la loi en toute chose, pour assurer cette prospérité publique à laquelle nous pensons aujourd'hui que suffit la prévoyance de l'intérêt privé, on réforme les corporations (associations ou compagnies), et l'on organise dans chaque ville celles qui sont nécessaires pour sa-

Industrie.

(1) C. G. Zumpt (*Uber den Stand der Bevölkerung*; Berlin, 1841) a étudié le mouvement de la population chez les anciens. Il réfute Gibbon, qui met le maximum au temps des Antonins, et démontre que, chez les Grecs, la population avait diminué sensiblement par des causes qui s'étendaient à l'empire romain.

tisfaire convenablement aux besoins des habitants. Les corporations que l'on peut considérer comme accessoires sont groupées autour de la principale; on les échelonne par degrés, et le passage de l'une à l'autre est accordé comme un privilége. L'empereur, ou la commune, ou les membres de la corporation eux-mêmes, établissent un fonds social; mais comme celui qui n'y verse rien peut y avoir part, et que tout homme libre a la faculté d'entrer dans l'association, il en résulte que la moindre valeur acquiert du prix. Toutefois l'associé ne peut ni vendre ni léguer son pécule qu'à l'un de ses confrères : de sorte que, contrairement à ce qui existe aujourd'hui, l'industriel appartient à son industrie. Là, se retrouvait encore la déplorable influence du fisc; car chacune de ces communautés était grevée de charges énormes. Il leur fallait, outre les droits de vente et de péage, acquitter une contribution appelée *auraria*, parce qu'elle se payait en or; tous leurs membres y étaient tenus solidairement, et les biens-fonds qu'elles possédaient étaient hypothéqués.

Ainsi, point d'agriculture pour créer la richesse, point d'industrie pour la mobiliser, point de commerce pour la répandre. Une foule de gens de tous les pays affluaient à Rome : on peut donc juger de ce qu'il devait y avoir de misère et de corruption dans cette multitude inoccupée, tous voulant vivre des distributions publiques ou de leur infamie. Alors se multipliaient les aveugles instruments du luxe et de la débauche ; de véritables armées d'esclaves remplissaient les maisons des principaux citoyens, au point qu'il fallait un nomenclateur pour se rappeler le nom de chacun d'eux.

Nourrir et contenter la foule devait être un des principaux soins des empereurs, qui, à cet effet, tiraient continuellement des blés de la Sicile, de l'Égypte et de l'Afrique; maintenir la liberté des communications avec ces pays était la première exigence de leur politique : car malheur à eux le jour où la pâture n'arrivait pas à tant de bouches affamées (1)! La flotte qui transportait les blés en Italie était appelée *sacrée ;* les vaisseaux abordant à Rome chargés de froment étaient exempts de tous droits ; plus mauvais était le prince, et plus il accordait au peuple, qui faisait consister dans ces largesses la bonté du gouvernement et la justice.

Un édit de Dioclétien, témoignage éloquent de la misère du temps, a été mis récemment en lumière; il a pour objet de fixer,

(1) Aurélien écrivait au préfet des subsistances de songer à ce que la plèbe fût rassasiée. VOPISCUS, *Vie d'Aurélien.*

dans un moment de disette, le *maximum* des subsistances et des salaires pour les différents ouvrages. L'on y trouve la preuve que les objets de première nécessité coûtaient de dix à vingt fois plus cher qu'aujourd'hui (1). Bien que l'abondance de l'argent et le peu d'industrie portassent le prix du travail à une somme excessive,

(1) Moreau de Jonnès a extrait, de l'édit de Dioclétien qui détermine le maximum des salaires et des subsistances dans l'empire romain, le tableau suivant mis en rapport avec les monnaies d'aujourd'hui, mais dont les chiffres n'offrent rien de bien certain, et paraissent exagérés :

PRIX DU TRAVAIL.

	Approximativement.	
Au manœuvre (25 deniers par jour),	5 fr.	62 c.
Au maçon,	11	25
Au manœuvre qui gâche la chaux,	11	25
Au marbrier faisant les mosaïques,	13	50
Au tailleur, pour la façon d'un habit,	11	25
Au cordonnier, pour façon de *calcei*, chaussures des patriciens,	33	75
— — de *caligæ*, id. des artisans,	27	»
— — id. pour soldats et sénateurs,	22	50
— — id. pour femmes,	13	50
— — de *compagi*, sandales militaires,	16	87
Au barbier, chaque fois,	»	45
Au vétérinaire, pour tondre les animaux et leur tailler le sabot,	1	35
A l'avocat, pour une citation devant les tribunaux,	»	25
— pour un procès,	225	»

PRIX DES VINS.

Ceux du Picénum, le Tiburtin, le Sabin, l'Aminéen, le Sorrentin, le Sétin, le Falerne, chaque litre,	13	50
D'autres vieux vins de première qualité,	10	90
Les vins ordinaires (*vina rustica*),	3	60
La bière (*camum*),	1	80
Le vin travaillé de l'Asie (*caranium mæonium*),	13	50
Le vin d'orge de l'Attique,	10	90

DE LA VIANDE.

Viande de bœuf, chaque livre,	2	40
— d'agneau, de chevreau, de porc,	3	60
Le meilleur lard,	4	80
Les meilleurs jambons de Westphalie, de Cerdagne et du pays des Marses,	4	80
Graisse de porc,	3	60
Foie de porc engraissé avec des figues (*ficatum*),	4	80
Chaque pied de porc,	»	90
Saucisson de porc frais (*isicium*) pesant une once,	»	40
Id. fumé et assaisonné (*lucanicæ*),	3	60
Id. de bœuf frais ou fumé,	3	37

on voit qu'un rustre ou un manœuvre pouvait à peine se procurer avec le salaire de sa journée une nourriture grossière et insalubre : chose grave pour une nation dont les trois quarts étaient réduits à vivre de pain, de fromage et de poissons, à ne boire que de l'eau acidulée, tandis que Vitellius dépensait pour sa table cent soixante-quinze millions par an.

L'unique moyen de remédier au mal eût été le commerce : à la vérité, les habitants des provinces, qui n'avaient pas encore eu à souffrir des barbares, ceux qui étaient assez éloignés des empereurs pour ne pas être atteints par leurs iniquités personnelles, ou qui étaient favorisés par la paix, dirigeaient volontiers leurs enfants vers le négoce, depuis que la carrière publique se trouvait fermée ou entravée, afin qu'ils eussent moins de contact avec le monarque. A travers la Mésopotamie et le désert les trafiquants romains suivaient la route battue depuis l'origine des sociétés : cette direction, adoptée par le commerce, faisait la prospérité de Palmyre, qui acquit au temps des Séleucides une importance qu'elle con- Commerce.

PRIX DE LA VOLAILLE ET DU GIBIER.

	fr.	c.
Un paon mâle engraissé,	56	25
Id. femelle id.	45	»
Id. sauvage,	28	12
Id. id. femelle,	22	50
Une oie engraissée,	45	»
Id. non engraissée,	22	50
Un poulet,	13	50
Un perdreau,	6	75
Un lièvre,	33	75
Un lapin,	9	»

DU POISSON.

Poisson de mer de première qualité, chaque livre,	5	40
Id. de rivière id.	2	70
Id. salé,	1	35
Huîtres, le cent,	22	50

LES LÉGUMES.

La meilleure laitue, chaque botte de cinq,	»	90
Les choux, chaque pied,	»	80
Les plus beaux choux-fleurs, cinq têtes,	»	99
Betteraves, les plus belles par bottes de cinq,	»	90
Le céleri et les cardons les plus gros,	»	90

AUTRES COMESTIBLES.

Le meilleur miel, chaque litre,	18	»
L'huile de première qualité,	18	»
Liquemen, pour stimuler l'appétit,	2	»

serva lorsque la Syrie fut assujettie aux Romains, ces derniers, ainsi que les Parthes, se disputant à l'envi son amitié.

Sous les derniers Ptolémées, le commerce de l'Arabie et de l'Inde traversait Pétra pour gagner la Méditerranée; de Leucécome, sur la mer Rouge, de nombreux chameaux portaient les marchandises à Rhinocolure (*El-Arich*) en passant par Pétra, située dans la vallée de Mosès Ouadi-Mousa (1). Il paraît qu'à cette époque les Grecs ne trafiquaient pas encore directement avec l'Inde, si ce n'est par le cabotage, à la manière des Arabes qui, courant la mer sur des barques revêtues de cuir, amassèrent ces trésors qui tentèrent la cupidité d'Auguste et qui lui coûtèrent si cher.

Le Digeste nous a conservé un tarif des marchandises indiennes dont la variété est attestée par le Périple de la mer Rouge, attribué à Arrien. D'après les renseignements qu'il donne, les bâtiments égyptiens abordaient à Patala, sur l'Indus; là ils portaient des étoffes légères, des tissus travaillés, et des parfums étrangers à ce pays, du corail, toutes sortes de verroteries, de menus objets d'or et d'argent, et des vins qu'ils échangeaient contre des épiceries, des saphirs et autres pierres précieuses, des soies, des toiles de coton et du poivre noir. Barygaza (*Barotch*), sur les bords du Nerbuddah, était encore plus fréquentée. Elle servait de transit aux marchandises qui ne devaient pas suivre la voie de terre, et qui s'expédiaient alors de Tagara (*Dultabad*) et traversaient les hautes montagnes du Balaghât. On y portait des vins d'Italie, de Grèce, d'Arabie; du cuivre, de l'étain, du plomb, des ceintures bizarres, l'herbe du mélilotos, du verre blanc, de l'arsenic rouge, du plomb noir, des monnaies d'or et d'argent. On en tirait en échange des onyx et d'autres pierres, de l'ivoire, de la myrrhe, des cotonnades unies ou brodées, et du poivre long. Un commerce à peu près semblable se faisait à Musiris, sur la côte appelée aujourd'hui du *Malabar;* mais de ce point plus rapproché de l'Inde on tirait plus facilement et en plus grande quantité certains articles, et particulièrement des diamants, des perles, et du poivre d'une qualité supérieure.

Les toiles et le coton en balle, qui font aujourd'hui les principaux

(1) En 1812, Burckhardt visita les ruines de Pétra (30° 21′ 21″ de latitude); en 1818, les capitaines Irby et Mangles y trouvèrent beaucoup de sépulcres creusés dans le roc vif, et un entre autres d'une beauté singulière. Léon de Laborde et Linant en ont donné une nouvelle description en 1830. Les Arabes croient que ces ruines renferment de riches trésors; et c'est pour cette raison qu'ils ne permettent que difficilement aux Européens de pénétrer dans l'Idumée.

objets d'exportation de l'Inde, n'avaient pas la même importance pour les anciens, qui portaient surtout des vêtements de laine; le salpêtre du Bengale et la soie écrue entraient également pour peu de chose dans leur consommation. Sous les Ptolémées Lathyre et Physcon, Eudoxe de Cyzique chercha une voie plus directe pour aller dans l'Inde, d'où il rapporta les premiers diamants en faisant le tour de l'Afrique par l'occident (1). Diodore Hippalus, environ quatre-vingts ans avant la réunion de l'Égypte à l'empire romain, osa s'écarter de la route battue. En sortant du golfe Arabique, il eut le bonheur de rencontrer des vents favorables qui le portèrent à Musiris. La connaissance de ce vent, auquel on donna le nom du navigateur, et qui souffle régulièrement du sud-ouest, est la découverte la plus importante du commerce ancien; depuis lors, les bâtiments s'aventurèrent en pleine mer, et profitèrent pour le retour de la mousson contraire. Sous Auguste, Ælius Gallus, gouverneur de l'Égypte, fit sortir du port de Myoshormos, sur la côte égyptienne du golfe Arabique, une flotte marchande de cent vingt voiles; et comme cette expédition eut un plein succès, la même route fut généralement adoptée. Les navires s'embarquèrent sur le Nil à Juliopolis, à peu de distance d'Alexandrie; en douze jours ils arrivèrent à Coptos, après un parcours de trois cents milles. De là ils prirent la route de terre et se transportèrent, à dos de chameaux et à l'aide d'autres moyens, jusqu'au port de Bérénice sur le golfe Arabique : ce trajet de deux cent cinquante milles, qu'ils effectuèrent surtout de nuit, leur prit douze jours. Vers le milieu de l'été, ils se rembarquèrent, et en trente jours ils abordèrent au port d'Icelis ou du Chien (capo Phartaco) dans l'Arabie Heureuse, d'où, après quarante jours de navigation, ils se trouvèrent à Musiris ou à Bérax, dans le Concan moderne. Dans les premiers jours du mois égyptien de *tiby*, qui correspond à décembre, ils appareillèrent par un vent nord-est, qui, à l'embouchure du golfe Arabique, se change en sud-ouest.

Joseph Hébræus affirme qu'Alexandrie versait en un mois plus de contributions que tout le reste de l'Égypte dans l'espace d'une année; mais il exagère. En effet, sous les derniers Ptolémées, une vingtaine de navires à peine sortaient du golfe Arabique pour se rendre dans l'Inde : Strabon ne trouve à Myoshormos qu'environ cent vingt bâtiments, dont la charge ne pouvait guère excéder cent tonneaux. Pline assure que les Romains y portaient

(1) Tit. *de Publicanis et vectigalibus,* lib. 16.

annuellement pour cinq millions de marchandises, sur lesquelles ils faisaient un bénéfice du centuple, ce qui explique pourquoi ils interdisaient avec un soin si jaloux l'entrée de la mer Rouge au commerce étranger.

Et ce riche trafic, depuis Auguste, se faisait par les Romains ou pour les Romains; tant sont loin de la vérité ceux qui supposent que ce peuple négligeait entièrement le commerce (1). Une capitale si populeuse, riche et avide de voluptés, recherchait évidemment les délicatesses de l'Orient, les parfums, les pierreries, les tissus, tout ce qui peut flatter le luxe et le caprice. L'encens qui fumait sur mille autels, les parfums destinés à embaumer les corps, pour que cette recherche suivît le riche, même après la mort, et que l'on prodigua aux funérailles de Sylla et à celles de Poppée, au point d'épuiser plus que la récolte d'une année; les essences de toilette, les pierres précieuses dont la valeur représentait des patrimoines entiers, les perles, la soie qui fut regardée comme un luxe ruineux jusqu'après Héliogabale : tels étaient les objets que fournissaient les bords du Gange, tandis que le Phase envoyait les tissus de la Chine, qu'il recevait des Parthes et des Persans.

De Dioscure venaient les productions du Pont-Euxin et de la Caspienne, le cinnamome que l'on payait 1,500 deniers la livre (1,060 francs), la myrrhe, le nard, et autres bois odoriférants et gommes employés dans la préparation des onguents. On tirait de la Perse et de la Syrie, outre de la soie, des pelleteries; Tyr donnait sa pourpre; l'Éthiopie des parfums, de l'ivoire, du coton (2) et les animaux destinés au cirque. L'Arabie, où Séleucus essaya vainement de faire prospérer l'amome et le nard, produisait en abondance la myrrhe, la cannelle, des arbres à essence, de l'encens, sans parler des perles et des pierreries. L'industrie était très-active en Égypte, les habitants ayant continué de s'y adonner par goût, après y avoir été habitués, sous la tyrannie paternelle des prêtres : Arsinoé fabriquait des draps; Naucrate et Coptos, des poteries; Diospolis, du verre; Alexandrie, des étoffes de lin et des tapis; le papyrus était une de ses industries. Ces objets, ainsi que des vases de terre cuite et de la verroterie, étaient portés dans l'Inde et l'Éthiopie pour y être échangés contre les productions locales; on y envoyait également du fer, du plomb, de l'étain que fournissait le Nord, ainsi que des huiles, des vins et des roses (3) d'Italie et de Laodicée.

(1) Mengotti, *del Commercio dei Romani.*

(2) *Nemora Æthiopum molli canentia lana.* VIRG.

(3) *Mitte tuas messes; accipe, Nile, rosas.* MART.

La Scythie servait de transit pour les marchandises de l'Inde. La Germanie, couverte de forêts et de marécages, se prêtait peu au commerce : cependant Sénèque donne au Danube l'épithète de *gemmifère*, et l'ambre se recueillait dans ces régions. L'Istrie donnait un vin doux et mousseux ; la Rhétie trafiquait du produit de ses vignobles ; l'Illyrie, de ses esclaves ; le Noricum, de ses peaux, de son bétail et de son fer, qui était en grande réputation. On faisait un commerce plus important avec la Grèce, les Gaules, l'Espagne. Ce dernier pays fournissait en abondance de l'argent, du miel, de l'alun, de la cire, du safran, de la poix, des vins de bonne qualité, des chevaux, des chanvres et du lin. De la Gaule on tirait du cuivre, des chevaux et de la laine, de l'or extrait des Pyrénées, des vins, des liqueurs, du bétail, du fer, des draps, de la toile ; les jambons de Bayonne s'expédiaient jusque sur les marchés de la mer Noire. Les îles Britanniques produisaient du plomb et de l'étain. Le bronze de Corinthe se payait au poids de l'or ; le miel de l'Hymette, le vin, le soufre, la térébenthine, la cire, le nard, les étoffes, les pierres précieuses, les esclaves de la mer Égée et de la Crète, les laines de l'Attique, la pourpre de Laconie, l'ellébore d'Anticyre, l'huile de Sicyone, les blés de Béotie, faisaient du commerce de la Grèce un objet des plus importants.

Rome recevait de l'Asie Mineure des fromages ; des anneaux et du fer, de l'Euxin ; du bois, de la Phrygie ; de la gomme, du mont Ida ; des laines, de Milet : c'étaient les plus estimées après celles de Tarente. Le mont Tmolus lui fournissait des vins et du safran ; la Lydie, des vases et de la poterie.

Nous savons que Platon, qui déconseillait le commerce, comme un instrument de corruption, disait qu'il eût mieux valu pour Athènes de payer le tribut de sept enfants au Minotaure, que de devenir une puissance maritime, et qu'il plaçait sa cité idéale à dix milles au moins de la mer : les philosophes puisaient de telles idées dans l'état de la société antique, où la division de la population entre maîtres et esclaves portait ces derniers à regarder comme glorieux de n'avoir rien à faire. Les Romains n'exerçaient donc pas par eux-mêmes le commerce, et les peuples soumis ne pouvaient l'encourager par de bonnes lois, ni, ce qui eût été préférable, par la liberté. Ils adoptèrent la loi maritime des Rhodiens, firent des expéditions lointaines, et reçurent des ambassadeurs des Sères, des Sarmates, des Scythes, des Taprobans, qui ne pouvaient avoir d'autre but que de tenir ouvertes les voies par lesquelles tant d'or se répandait dans leurs pays. Il est donc

vrai qu'avec tant de facilité à faire un commerce actif entre tant de peuples unis par la langue et les lois, les Romains regardèrent toujours les arts manuels comme une occupation abjecte. Du temps de Constantin, on tenait pour infâmes ceux qui se livraient à un commerce de détail, ou qui exerçaient une industrie pour vivre; et leurs filles étaient assimilées aux danseuses et aux femmes esclaves (1). Honorius et Théodose défendirent aux nobles et aux riches de commercer, comme d'une chose préjudiciable à l'État. En outre les fermiers des revenus publics empêchaient la circulation par toutes sortes de mesures fiscales; quelques-uns achetaient des empereurs le monopole de telle ou telle marchandise. Quoique tant de richesses et de travail entretinssent un commerce actif d'échange jusqu'aux extrémités de l'Orient, les Arabes ne donnaient leurs produits que contre du numéraire; il en était de même des Sères et des habitants des rives du Gange, qui n'avaient pas besoin de produits étrangers. Aussi Pline affirme qu'il sortait annuellement de l'empire mille millions de sesterces (190 millions), qui allaient se distribuer dans ces pays (2). Ce calcul est certainement exagéré, et d'ailleurs impossible à faire; mais il indique du moins la stagnation du commerce romain. Or, elle dut augmenter en proportion du luxe qui arriva au plus haut degré, quand les cours impériales se furent multipliées, et que Dioclétien crut nécessaire de déguiser la décadence sous le faste oriental.

CHAPITRE XVI.

PHILOSOPHES MORALISTES.

L'absence de guerres et le mouvement des esprits, de Vespasien à Marc-Aurèle, amenèrent une renaissance intellectuelle dans l'empire. On vit donc prospérer de nouveau la littérature sous les premiers Flaviens, les arts sous Adrien, la philosophie sous les Antonins. Nous avons déjà vu Marc-Aurèle la cultiver, écrivant lui-même, et favorisant ceux qui la prenaient pour sujet de leurs discussions ou de leurs écrits. Plusieurs continuaient en Grèce à l'enseigner dans les écoles, tout en se montrant indignes, par leur

(1) Cl. 5, Cod. *de Nat.*, 48.

(2) *Minima computatione, millies centena millia sestertium annis omnibus India et Seres, peninsulaque illa (Arabia), imperio nostro adimunt, tanto nobis deliciæ et fæminæ constant!* Hist. nat., XII, 41.

ostentation orgueilleuse, du titre de philosophes. Parmi les plus renommés fut Polémon de Laodicée, qui attirait à Smyrne une foule de Grecs, toujours avides de discussions et de subtilités. Hérode Atticus, émerveillé de son savoir, lui envoya une grosse somme d'argent, qu'il refusa jusqu'à ce qu'elle eût été considérablement augmentée. Le roi du Bosphore, étant venu admirer les sages du pays, dut, pour voir Polémon, se rendre chez lui de sa personne, et lui offrir six talents. Ayant été atteint de la goutte, ce philosophe se fit descendre vivant dans le tombeau de ses ancêtres, afin que le soleil ne pût le voir réduit au silence (1).

Lucien a écrit la vie de Démonax, cynique moins grossier que les autres, lequel, bien que riche et instruit, se réduisit à une pauvreté volontaire ; puis, hors d'état dans sa vieillesse de suffire à ses besoins sans le secours d'autrui, il se laissa mourir plutôt que de demander assistance. Les Athéniens se proposant d'introduire chez eux les combats de gladiateurs, il leur dit : *Abattez donc d'abord l'autel de la Pitié.* Il répondit à l'empereur, qui l'interrogeait sur la meilleure manière de gouverner : *Parler peu, écouter beaucoup, éviter la colère.*

Philostrate pourrait nous fournir d'autres anecdotes curieuses concernant ces professeurs de philosophie. La plupart étaient des gens turbulents, paresseux, tirant vanité de la grossièreté avec laquelle ils péroraient et gourmandaient les autres, consacrant toute leur vie à discuter, à décocher des traits contre les riches, tout en quêtant leurs dîners ou les fonctions de pédagogues de leurs enfants (2). Une fois entrés dans les maisons, il n'était pas de bas-

(1) PHILOSTRATE, *Sophistes,* et SUIDAS.

(2) LUCIEN, dans l'*Icare-Ménippe*, fait ainsi gourmander les philosophes par Jupiter, dans l'assemblée des dieux : « Il y a longtemps que je voulais vous entretenir au sujet des philosophes. Les plaintes que vient de m'adresser la Lune m'ont déterminé enfin à ne pas ajourner davantage cette discussion. Il n'y a pas longtemps qu'ils ont fait apparition dans le monde : c'est une race fainéante, tracassière, vaniteuse, enragée, jalouse, folle, orgueilleuse et méchante, un fardeau inutile pour la terre. Ils se divisent en sectes, et ont inventé divers raisonnements entortillés : les uns s'appellent stoïciens, d'autres académiciens, ceux-ci épicuriens, ceux-là péripatéticiens ; il en est dont les titres sont encore plus ridicules. Sous le voile respectable de la vertu, le sourcil froncé, la barbe très-longue, ils cachent des mœurs dépravées, et vont s'insinuant partout, comme des acteurs de théâtre, dont il ne reste, si on leur enlève le masque, que de pauvres hères dont on achète les exercices moyennant sept drachmes. Ils racontent des dieux les choses les plus absurdes ; et, s'adressant de préférence à de jeunes dupes, ils mettent en tragédie cette vertu déclamatoire, et leur enseignent à douter. Ils vantent sans cesse

sesses auxquelles ils ne descendissent pour satisfaire aux exigences des maîtres du logis, qui faisaient du pédagogue une espèce de bouffon, un entremetteur, et pis encore.

Épictète. Épictète, l'esclave d'Épaphrodite, affranchi et ministre des plaisirs de Néron, se tint à l'écart de cette tourbe. Rendu à la liberté, il se mit à discourir sur les places de Rome, comme avaient fait ses modèles Diogène et Socrate; mais la multitude romaine avait d'autres habitudes que celles de la Grèce : elle le maltraita, et il dut se retirer dans une école. Banni avec les autres philosophes par le décret de Domitien, il revint quand l'orage fut passé, et vécut à Rome jusqu'en l'année 117.

Étranger aux brigues dont s'occupaient activement les stoïciens, ainsi qu'à leur ostentation, il disait à ses disciples : *Si vous savez vous contenter de peu, n'en tirez pas vanité; si vous buvez de l'eau, n'en faites pas montre en public; si vous vous exercez à des travaux pénibles, que ce soit en particulier;* et il ajoutait qu'il faut s'adonner à la philosophie avec une âme pure, qu'autrement ses préceptes se corrompent. Dédaignant les ornements de l'éloquence, il leur préférait un langage simple, nerveux, et il

à leurs disciples la force d'âme et la tempérance; ils condamnent la richesse et la volupté : mais qui pourrait dire, lorsqu'ils se trouvent seuls; leurs festins, leur luxure, leur avarice, qui va jusqu'à leur faire rogner les oboles? Le pis est que, ne se livrant à aucun travail soit public, soit privé, n'étant bons à rien en temps de paix et n'étant pas aptes à la guerre, ils n'en accusent pas moins les autres; cousant ensemble quelques phrases impertinentes, quelques paroles grossières, ils gourmandent, ils censurent le prochain; et celui qui sait crier le plus fort, médire avec le plus de témérité et d'effronterie, mérite parmi eux le premier rang. Mais si vous demandez à cet homme qui se récrie et accuse les autres : *Que fais-tu d'utile à la vie humaine?* il devra certainement répondre, s'il veut être sincère : *Naviguer, cultiver la terre, porter les armes, exercer un métier quelconque, me paraît chose oiseuse; mais je crie, je me défigure, je me lave avec de l'eau froide, je vais pieds nus en hiver, et, comme Momus je calomnie les actions des autres. Si quelque riche donne des banquets splendides ou entretient une courtisane, je m'en inquiète et m'en courrouce grandement. Mais si quelqu'un de mes amis ou de mes compagnons est en proie à la maladie, s'il a besoin d'aide ou de soins, je n'en prends souci.* Voilà, ô dieux, ce que sont ces animaux-là. Ceux d'entre eux qui s'appellent épicuriens surpassent les autres en impertinence; ils nous maltraitent sans mesure, disant que nous autres dieux nous ne nous occupons en rien des choses humaines, et ne faisons nulle attention à ce qui se passe dans le monde. D'après cela, vous voyez qu'il est temps de délibérer à leur sujet; car s'ils peuvent une fois persuader le monde de ce qu'ils avancent, vous mourrez de faim, puisqu'il n'y aura plus personne pour vous faire des sacrifices, quand on n'en espérera aucun profit. »

avait réduit sa philosophie à cet axiome : ἀπέχου, καὶ ἀνέχου (*supporte*, et *abstiens-toi*). Il comparait la fortune à une fille bien née qui se prostitue à ses esclaves. Il se raillait des grands, n'en faisant guère plus de cas que des esclaves, dont ils ne diffèrent que parce qu'ils vont vêtus de pourpre au lieu de bure ; on les flatte, suivant lui, de même qu'on étrille les ânes, pour en tirer des services. Il combattait sans relâche et l'opinion et la fortune, les deux choses qui gouvernent le monde. Il croyait à l'existence d'un seul Dieu, à l'immortalité de l'âme, et pensait que certaines choses dépendent de nous, comme l'opinion, l'inclination, le désir, l'éloignement, et tout ce qui est acte ; et non d'autres, comme le corps, les richesses, la réputation, les commandements. « Ce qui « dépend de nous, disait-il, est libre de sa nature, et personne ne « peut le contrarier ; ce qui ne dépend pas de nous est instable, « au contraire : c'est donc une folie de s'en mettre en peine. Notre « bonheur consiste à être libres, ce à quoi l'on n'arrive qu'en mé- « prisant tout ce qui n'est pas en notre pouvoir. Si vous pensez « chaque jour aux maux de cette vie et à sa fin, vous ne désirerez « jamais rien avec ardeur. Celui-là fait mal qui soumet sa volonté « à celle d'autrui, en se rendant ainsi misérablement esclave. Quand « un malheur nous arrive, examinons s'il provient de notre faute « ou de celle d'autrui : si c'est de la nôtre, prenons-nous-en à nous- « mêmes ; si la méchanceté d'autrui en est cause, ne nous en tour- « mentons pas, puisque nous ne sommes pas maîtres des actions « des autres. Les hommes ne sont pas molestés par les choses, mais « par les opinions. Ne désirez jamais que les choses soient autre- « ment qu'elles ne sont. N'attachez pas plus votre cœur à ce que « vous possédez que le voyageur à l'hôtellerie ; qu'une méchante « femme, un esclave insubordonné, ne vous mettent pas en colère. « Qu'importe que le vulgaire nous croie insensés, pourvu que « nous nous sentions contents de nous-mêmes ? »

Il disait encore que celui-là commence à devenir sage, qui n'accuse que lui de ses propres disgrâces ; qu'il l'est tout à fait, quand il n'en accuse ni lui ni les autres. Il se montrait dans la pratique ce qu'il était dans l'enseignement : il se mettait proprement, bien qu'il détestât le luxe ; il ne voulait pas qu'on attendît le conseil des oracles pour assister un ami ; et il disait que, seul, le sage peut avoir des amis, parce que, seul, il peut distinguer l'homme de bien du méchant.

Un jour que son maître s'amusait à le torturer, Épictète lui dit : *Prenez garde, vous allez me casser la jambe.* Celui-ci ayant

continué, et la lui ayant cassée en effet, le philosophe n'ajouta que ces mots : *Je vous l'avais bien dit.*

Toute sa richesse consistait en une lampe de terre, qui fut ensuite vendue un prix énorme. Son extrême pauvreté ne l'empêcha pas de recueillir et d'élever le fils d'un de ses amis, que son indigence avait forcé à l'abandonner. Il compatissait aux faiblesses des autres, et, loin de conseiller le suicide, il disait que nous sommes obligés de conserver le poste que nous a assigné la Providence, jusqu'à ce qu'elle nous en ait relevés.

On ne saurait dire jusqu'à quel point l'historien Arrien, son disciple, qui nous a transmis ses paroles et ses actions, comme Xénophon celles de Socrate, a pu y ajouter ; mais, après avoir été séduit à la lecture de son *Manuel* par une apparence de force et de rigidité, on trouve, en réfléchissant, qu'il y manque beaucoup : on voit sous le manteau stoïque percer l'orgueil, un égoïsme sans entrailles, une apathie d'école, une rigueur désolante qui n'est pas la vertu.

Sénèque. Marcus Annæus Sénéca, de Cordoue, surnommé le Déclamateur, parce qu'il recueillit les harangues des orateurs les plus renommés de son temps, vint chercher fortune à Rome, sous le règne d'Auguste, avec deux de ses fils, Marcus et Lucius, laissant en Espagne le troisième, qui fut le père du poëte Lucain. Inscrit à Rome parmi les chevaliers, il éleva avec beaucoup de soin ses deux fils, et Lucius Annæus s'adonna avec ardeur d'abord à l'éloquence, puis à la philosophie stoïque. Il commença, conformément aux doctrines pythagoriciennes, par s'abstenir de toute espèce de viandes ; mais il en reprit l'usage, pour ne pas être confondu avec les Hébreux et les Égyptiens, quand il vit ceux-ci persécutés : il s'abstint toujours néanmoins des champignons et des huîtres, comme excitant à l'intempérance, du vin, des parfums et des spectacles (1).

Caligula, devenu jaloux de son éloquence, résolut de le faire mourir ; mais une concubine l'en dissuada, en lui représentant que la santé du philosophe était si frêle, qu'il ne tarderait pas à périr naturellement. Il lui survécut pourtant assez pour voir deux de ses successeurs. Élevé à la questure, il fut ensuite exilé en Corse par Claude, pour s'être rendu coupable d'adultère, dit-on, avec Julie, fille de Germanicus, et avec Agrippine. Un frère de Polybe, affranchi de l'empereur, étant venu à mourir, Sénèque lui adressa

(1) SÉNÈQUE, *Ep.* 108, 83.

de son exil une lettre de condoléance. Cette épître, comme toutes celles que nous connaissons, anciennes et modernes, est un tissu de lieux communs sur la nécessité où nous sommes tous de mourir, sur tous les grands personnages qui ont perdu ou père ou fils ou frère ou femmes, sur tant de disgrâces diverses éprouvées par d'autres, sans oublier la ruine des cités et des empires. Ce texte épuisé, Sénèque ajoute : « Mais je te suggérerai un remède sinon plus sûr, au moins plus facile, pour guérir ta mélancolie. Quand tu te trouves dans ton logis, tu peux craindre l'affliction ; mais dès que tu as les yeux sur ta divinité, la douleur pourrait-elle approcher de toi ?... Tant que Claude est le maître du monde, tu ne peux t'abandonner ni à la douleur ni au plaisir, tout provenant de lui. Lui vivant, tu ne peux te plaindre de la fortune ; lui sain et sauf, tu n'as rien perdu : tu as tout en lui, il te tient lieu de tout. Tes yeux ne doivent pas être remplis de larmes, mais briller de joie... Depuis que Claude s'est consacré au monde, il s'est ravi à lui-même ; et comme les astres, qui poursuivent leur révolution sans s'arrêter, il ne peut se fixer en aucun lieu... Ainsi, sois comme Atlas : que rien ne te fasse fléchir. César est ta force et ta consolation : quand tes yeux s'humectent de larmes, tourne-les sur César, et l'aspect du dieu les y fera tarir ; sa splendeur arrêtera tes regards, et ne te laissera voir que lui... Que les dieux et les déesses laissent longtemps à la terre celui qu'ils lui ont prêté ! Tant qu'il est mortel, que rien ne lui rappelle dans ceux qui l'entourent la nécessité de la mort. Que nos neveux seuls sachent le jour où sa postérité aura commencé à l'adorer dans le ciel. O fortune ! n'approche pas de lui, laisse-le porter remède aux longues souffrances du genre humain ; que cet astre resplendisse toujours sur le monde, dont les ténèbres ont été récréées par sa lumière ! »

Nous ne rapportons pas ces bassesses pour excuser les êtres vils qui ne rougissent pas de les renouveler, mais comme reproche à Sénèque d'avoir ensuite bassement outragé après sa mort celui qu'il avait lâchement exalté vivant, d'avoir décrit son *Apokolokynthosis*, ou sa métamorphose en citrouille.

Le philosophe voulut peut-être par là faire sa cour à Néron, l'auguste élève confié à ses soins. S'il y a trop de rigueur à lui imputer les crimes de ce monstre, à croire que ses conseils le poussèrent au parricide, la justice veut au moins qu'on l'accuse de ne pas l'avoir abandonné lorsqu'il se fut souillé de pareils forfaits. Dion Cassius lui-même, qui ne tarit pas sur ses louanges, lui reproche d'avoir mis le prince dans la voie des plus dégoûtantes obs-

cénités. Tout en déclamant contre les richesses, il amassa trente millions de sesterces, et ses prêts usuraires causèrent la révolte de la Bretagne. Il faisait le procès au luxe, et possédait cinq cents tables de citronnier aux pieds d'ivoire ; il vantait une vie obscure (1), et aspirait à l'éclat, aux brillants emplois ; il réprouvait les flatteurs, écrivant qu'il aimait mieux offenser par la vérité que de plaire par des discours agréables (2) ; et il prodiguait les adulations à Néron, qui *pouvait se vanter d'un mérite que n'avait aucun autre empereur, l'innocence, et faisait oublier jusqu'aux temps d'Auguste* (3).

Le croirons-nous maintenant, quand il nous donnera à entendre qu'il faisait chaque soir l'examen de ses discours et de ses actes de la journée (4) ; quand de temps à autre il se donnera lui-même pour modèle, et quand, au moment de mourir, il laissera sa propre vie en exemple à ses amis (5) ? Mais il eut deux philosophies distinctes : l'une pour l'école, l'autre pour la vie pratique ; ce qui nous explique le désaccord entre ses doctrines et ses actions. Il a donc prononcé sa propre condamnation en écrivant ces mots : « Il est honteux de dire une chose et d'en penser une autre ; combien il est plus honteux d'en penser une et d'en écrire une autre (6) ! »

Nous avons de Sénèque trois livres *de la Colère*, qui peuvent se comparer à celui de Plutarque sur le même sujet (περὶ ὀργῆς) ; un traité *de la Consolation* adressé à Helvia, sa mère, durant son exil en Corse ; c'est avec l'épître adressée à Polybe que nous venons de citer, et une à Marcia sur la mort d'un fils, le plus ancien

(1) *Quæris quid me maxime ex his quæ de te audio delectet? Quod nihil audio, quod plerique ex his quos interrogo nesciunt quid agas.* Ep. 32.

(2) *De Clementia*, II, 2. Il connaissait le faible de son temps et celui de bien d'autres, quand il écrivait ailleurs : « Nous en sommes arrivés à une telle folie, que celui qui flatte avec réserve passe pour malveillant....... Crispus Possiénus disait souvent que nous opposons la porte à la flatterie, sans la lui fermer, et que nous la lui opposons comme l'amant à sa maîtresse, lui sachant gré de la pousser, et plus de gré encore si elle la brise. » *Quæst. nat.*

(3) *De Clementia*, I, 1.

(4) *De Ira*, III, 36.

(5) Juste-Lipse releva dans les œuvres de Sénèque tous les passages où il fait son propre éloge, et il proposa l'homme comme un modèle d'héroïsme en tout genre. Diderot, par une bizarrerie paradoxale, a fait l'éloge du caractère moral de Sénèque. Voir, dans le tome VIII de ses œuvres, l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*.

(6) *Ep.* 24.

modèle qui nous soit resté de tant de lettres de condoléance. Il écrivit ensuite le traité *de la Providence*, ou *Pourquoi arrive-t-il malheur aux gens de bien, puisqu'il y a une Providence?* et il conclut au suicide. Annéus Sévérus lui ayant fait part de ses inquiétudes, Sénèque lui répondit par l'opuscule intitulé *de la Sérénité de l'âme,* où il enseigne comment on peut l'acquérir, et lui conseille, comme moyen, de s'appliquer aux affaires publiques; tandis que, par une de ses contradictions ordinaires, il en détourne Paulin dans le traité *sur la Brièveté de la vie*. Le traité *de la Constance du sage*, dans lequel il prétend que celui-ci est inaccessible aux injures, se rapproche beaucoup des paradoxes stoïciens. En parlant à Gallion, son frère, *de la Vie heureuse,* il s'excuse de posséder tant de richesses, et défend le stoïcisme contre les épicuriens, touchant les opinions sur le bonheur. Il adressa à Néron trois livres *sur la Clémence,* d'un style plus noble et plus simple, lui offrant des exemples et des préceptes de ce qui est un devoir chez tous et une vertu louée chez les princes, parce qu'ils la possèdent rarement. Son traité *des Bienfaits,* où il y aurait tant à ajouter à ce qu'il dit sur la manière de faire le bien, de le recevoir, de le reconnaître, mériterait que quelqu'un entreprît de le refaire. Ses cent vingt-quatre lettres sont autant de dissertations sur différents points de morale.

A la différence des philosophes qui spéculaient dans des retraites oisives, il se montre toujours homme d'action et de pratique; il accumule dans ses écrits des sentences propres à corriger et à ennoblir les caractères, à faciliter l'empire de la raison sur les passions, à enseigner la modération dans la prospérité, la constance dans les revers. Sa science le porte à un fatalisme philosophique plutôt que religieux (1); mais, loin d'être exclusivement stoïcien, il se vante de n'avoir inscrit son nom dans aucune école : en effet, il incline par moments vers Platon; d'autres fois il se rapproche même d'Épicure, niant qu'il y ait rien après la mort (2), et im-

(1) *Nihil cogor, nihil patior invitus, sed assentior : eo quidem magis, quod scio omnia certa et in æternum dicta lege decurrere. Facta non ducunt, et quantum cuique restat, prima nascentium hora disposuit. Causa pendet ex causa, privata ac publica longus ordo rerum trahit. Ideo fortiter omne ferendum est quid gaudeas, quid fleas; et quamvis magna videatur varietate singulorum vita distingui, summa in unum venit : accipimus peritura perituri.* De Provid., 5.

(2) *Nec magis in ipsa (morte) quidquam esse molestiæ, quam post ipsam;* ep. 30. — *Mors est non esse;* ep. 54. — *Hoc erit post me, quod ante fuit;* ibid.

putant à l'injustice des dieux le mal qu'il voit sur la terre (1).

Il y a certainement quelque chose de séduisant dans cette philosophie des stoïciens, qui lutte contre les inclinations chancelantes et perverses de la nature humaine ; mais quand on a entendu leurs préceptes, on se demande de quel droit ils les imposent. Sénèque dit à une mère : *La perte d'un fils n'est pas un mal ; c'est folie de pleurer la mort d'un mortel.* Il dira à un exilé : *Regarde les vétérans, qui ne se désolent pas sous la main du chirurgien : sois vétéran du malheur ; point de cris, point de plaintes, point de douleurs efféminées.* Il prêchera à tous que ce qui est un mal pour l'un est un bien pour l'autre ; que Dieu lui-même ne peut préserver du mal, quand le destin l'ordonne : il enjoindra aux sages de ne pas *tomber* dans la compassion, de ne pas s'attrister, de ne pas s'apitoyer, de ne pas pardonner (2). Mais pourquoi cette fermeté surhumaine? quelle raison d'y croire? d'où naît la force de la mettre en pratique, sinon de l'orgueil?

C'est l'orgueil, en effet, qui inspire le flatteur de Néron, qui le domine ; on dirait qu'il se sent destiné à réformer le genre humain, au ton de maître qu'il prend pour mépriser, bafouer, reprendre, commander ; pour enseigner des vertus impossibles, qui logiquement conduisent au suicide, conclusion obligée de tous ces préceptes.

On sent mieux pourtant dans la morale des Latins, en général, que dans celle des Grecs, un mélange de lumière et d'obscurité ; une lutte entre des doctrines spéculatives et certaines vérités pratiques naturelles à leur nation. Par moments aussi respire chez Sénèque quelque chose de plus pur encore, de plus élevé : il conseille à l'homme de tendre la main aux naufragés, de remettre dans son chemin le voyageur égaré, de partager son pain avec celui qui a faim (3). Il dit que l'homme doit éviter la manie de la mort, et arriver au terme, non comme pour une fuite, mais comme pour un départ (4).

Il n'admet plus le dieu aveugle et impuissant des stoïciens, ni celui qui foudroie du haut de l'Olympe et corrompt les femmes

(1) *Deorum crimen erat Sylla tam felix.* De Const., XII.

(2) *De Providentia*, 3. — *Ad Marciam consolatio*, 20. — *Ad Helviam consolatio.* — *De Const. sapientis.* — *De Clementia*, II, 4, 5, 6, etc.

(3) *Ep.* 93.

(4) *Vir fortis ac sapiens non fugere e vita, sed exire debet. Et ante omnia ille quoque vitetur affectus, qui multos occupavit, libido moriendi.* Ep. 24.

d'autrui ; mais un dieu incorporel, indépendant, qui est sa propre nécessité, qui avant de faire le monde le conçut dans sa pensée (1), et qui veut être aimé (2) parce qu'il nous aime : nous sommes ses associés et ses membres (3) ; et il habite dans le cœur de l'homme vertueux (4), dont l'âme reste attachée à celui qui est son origine, comme le rayon qui nous éclaire se rattache au soleil. La majesté des dieux est nulle sans leur bonté ; l'homme doit se soumettre à la Providence, qui gouverne le monde, non en mère aveugle, mais en père prudent ; d'où il suit qu'obéir à Dieu c'est être libre (5). Le bien suprême est de posséder un cœur droit et une intelligence lucide. Voir un esclave lutter vaillamment contre une bête féroce est un spectacle d'enfants, tandis que c'est un combat digne de Dieu que de contempler l'homme de cœur aux prises avec l'adversité (6).

Romain, il prit en pitié l'homme exposé aux bêtes féroces et au tranchant du glaive dans l'amphithéâtre : « Vous dites, « Il a commis un crime et mérite la mort : soit ; mais vous, quel « crime avez-vous commis pour mériter d'être les spectateurs de « son supplice ? »

Voici comment il parle des esclaves : « L'esprit divin ap« partient à l'esclave comme au chevalier ; esclave, affranchi, « sont des expressions inventées par la vanité ou par le mépris. La « vertu n'exclut personne. Chacun est noble, parce qu'il descend « de Dieu : si dans ta généalogie il y a quelque degré obscur, « passe-le, et remonte plus haut, tu trouveras ta noblesse la plus « illustre ; remonte à l'origine, tu nous trouveras tous fils de « Dieu (7). Ne les appelle pas esclaves, mais hommes, mais com« mensaux, mais des amis moins nobles, mais des compagnons « de servitude ; car la Fortune a sur nous les mêmes droits que sur « eux. Celui que tu traites d'esclave vient de la même souche que toi. « Consulte-le, admets-le à tes entretiens, à tes repas ; ne prétends « pas t'en faire redouter, et contente-toi de ce qui suffit à Dieu, de « respect et d'amour. »

(1) *De Benef.*, VI, 7, 23. — *Quæst. nat., procem.*, I, 1, III, 45.
(2) *Deus ametur.* Ep. 42, 47, 96. — *De Benef.*, VII, 2.
(3) *Hujus socii sumus et membra.* Ep. 93.
(4) *Ep.* 41, 73.
[illegible]*re Deo libertas est.* De Vita beata, 15. — *Colite in pia et recta voluntat*[illegible] Benef., I, 6. — Ep. 116.
(6) *De Pro*[illegible].
(7) *Ep.* 7.

sesses auxquelles ils ne descendissent pour satisfaire aux exigences des maîtres du logis, qui faisaient du pédagogue une espèce de bouffon, un entremetteur, et pis encore.

Épictète. Épictète, l'esclave d'Épaphrodite, affranchi et ministre des plaisirs de Néron, se tint à l'écart de cette tourbe. Rendu à la liberté, il se mit à discourir sur les places de Rome, comme avaient fait ses modèles Diogène et Socrate; mais la multitude romaine avait d'autres habitudes que celles de la Grèce : elle le maltraita, et il dut se retirer dans une école. Banni avec les autres philosophes par le décret de Domitien, il revint quand l'orage fut passé, et vécut à Rome jusqu'en l'année 117.

Étranger aux brigues dont s'occupaient activement les stoïciens, ainsi qu'à leur ostentation, il disait à ses disciples : *Si vous savez vous contenter de peu, n'en tirez pas vanité; si vous buvez de l'eau, n'en faites pas montre en public; si vous vous exercez à des travaux pénibles, que ce soit en particulier;* et il ajoutait qu'il faut s'adonner à la philosophie avec une âme pure, qu'autrement ses préceptes se corrompent. Dédaignant les ornements de l'éloquence, il leur préférait un langage simple, nerveux, et il

à leurs disciples la force d'âme et la tempérance; ils condamnent la richesse et la volupté : mais qui pourrait dire, lorsqu'ils se trouvent seuls; leurs festins, leur luxure, leur avarice, qui va jusqu'à leur faire rogner les oboles? Le pis est que, ne se livrant à aucun travail soit public, soit privé, n'étant bons à rien en temps de paix et n'étant pas aptes à la guerre, ils n'en accusent pas moins les autres; cousant ensemble quelques phrases impertinentes, quelques paroles grossières, ils gourmandent, ils censurent le prochain; et celui qui sait crier le plus fort, médire avec le plus de témérité et d'effronterie, mérite parmi eux le premier rang. Mais si vous demandez à cet homme qui se récrie et accuse les autres : *Que fais-tu d'utile à la vie humaine?* il devra certainement répondre, s'il veut être sincère : *Naviguer, cultiver la terre, porter les armes, exercer un métier quelconque, me paraît chose oiseuse; mais je crie, je me défigure, je me lave avec de l'eau froide, je vais pieds nus en hiver, et, comme Momus je calomnie les actions des autres. Si quelque riche donne des banquets splendides ou entretient une courtisane, je m'en inquiète et m'en courrouce grandement. Mais si quelqu'un de mes amis ou de mes compagnons est en proie à la maladie, s'il a besoin d'aide ou de soins, je n'en prends souci.* Voilà, ô dieux, ce que sont ces animaux-là. Ceux d'entre eux qui s'appellent épicuriens surpassent les autres en impertinence; ils nous maltraitent sans mesure, disant que nous autres dieux nous ne nous occupons en rien des choses humaines, et ne faisons nulle attention à ce qui se passe dans le monde. D'après cela, vous voyez qu'il est temps de délibérer à leur sujet; car s'ils peuvent une fois persuader le monde de ce qu'ils avancent, vous mourrez de faim, puisqu'il n'y aura plus personne pour vous faire des sacrifices, quand on n'en espérera aucun profit. »

avait réduit sa philosophie à cet axiome : ἀπέχου, καὶ ἀνέχου (*supporte,* et *abstiens-toi*). Il comparait la fortune à une fille bien née qui se prostitue à ses esclaves. Il se raillait des grands, n'en faisant guère plus de cas que des esclaves, dont ils ne diffèrent que parce qu'ils vont vêtus de pourpre au lieu de bure ; on les flatte, suivant lui, de même qu'on étrille les ânes, pour en tirer des services. Il combattait sans relâche et l'opinion et la fortune, les deux choses qui gouvernent le monde. Il croyait à l'existence d'un seul Dieu, à l'immortalité de l'âme, et pensait que certaines choses dépendent de nous, comme l'opinion, l'inclination, le désir, l'éloignement, et tout ce qui est acte ; et non d'autres, comme le corps, les richesses, la réputation, les commandements. « Ce qui « dépend de nous, disait-il, est libre de sa nature, et personne ne « peut le contrarier ; ce qui ne dépend pas de nous est instable, « au contraire : c'est donc une folie de s'en mettre en peine. Notre « bonheur consiste à être libres, ce à quoi l'on n'arrive qu'en mé- « prisant tout ce qui n'est pas en notre pouvoir. Si vous pensez « chaque jour aux maux de cette vie et à sa fin, vous ne désirerez « jamais rien avec ardeur. Celui-là fait mal qui soumet sa volonté « à celle d'autrui, en se rendant ainsi misérablement esclave. Quand « un malheur nous arrive, examinons s'il provient de notre faute « ou de celle d'autrui : si c'est de la nôtre, prenons-nous-en à nous- « mêmes ; si la méchanceté d'autrui en est cause, ne nous en tour- « mentons pas, puisque nous ne sommes pas maîtres des actions « des autres. Les hommes ne sont pas molestés par les choses, mais « par les opinions. Ne désirez jamais que les choses soient autre- « ment qu'elles ne sont. N'attachez pas plus votre cœur à ce que « vous possédez que le voyageur à l'hôtellerie ; qu'une méchante « femme, un esclave insubordonné, ne vous mettent pas en colère. « Qu'importe que le vulgaire nous croie insensés, pourvu que « nous nous sentions contents de nous-mêmes ? »

Il disait encore que celui-là commence à devenir sage, qui n'accuse que lui de ses propres disgrâces ; qu'il l'est tout à fait, quand il n'en accuse ni lui ni les autres. Il se montrait dans la pratique ce qu'il était dans l'enseignement : il se mettait proprement, bien qu'il détestât le luxe ; il ne voulait pas qu'on attendît le conseil des oracles pour assister un ami ; et il disait que, seul, le sage peut avoir des amis, parce que, seul, il peut distinguer l'homme de bien du méchant.

Un jour que son maître s'amusait à le torturer, Épictète lui dit : ***Prenez garde, vous allez me casser la jambe.*** Celui-ci ayant

vrai qu'avec tant de facilité à faire un commerce actif entre tant de peuples unis par la langue et les lois, les Romains regardèrent toujours les arts manuels comme une occupation abjecte. Du temps de Constantin, on tenait pour infâmes ceux qui se livraient à un commerce de détail, ou qui exerçaient une industrie pour vivre; et leurs filles étaient assimilées aux danseuses et aux femmes esclaves (1). Honorius et Théodose défendirent aux nobles et aux riches de commercer, comme d'une chose préjudiciable à l'État. En outre les fermiers des revenus publics empêchaient la circulation par toutes sortes de mesures fiscales; quelques-uns achetaient des empereurs le monopole de telle ou telle marchandise. Quoique tant de richesses et de travail entretinssent un commerce actif d'échange jusqu'aux extrémités de l'Orient, les Arabes ne donnaient leurs produits que contre du numéraire; il en était de même des Sères et des habitants des rives du Gange, qui n'avaient pas besoin de produits étrangers. Aussi Pline affirme qu'il sortait annuellement de l'empire mille millions de sesterces (190 millions), qui allaient se distribuer dans ces pays (2). Ce calcul est certainement exagéré, et d'ailleurs impossible à faire; mais il indique du moins la stagnation du commerce romain. Or, elle dut augmenter en proportion du luxe qui arriva au plus haut degré, quand les cours impériales se furent multipliées, et que Dioclétien crut nécessaire de déguiser la décadence sous le faste oriental.

CHAPITRE XVI.

PHILOSOPHES MORALISTES.

L'absence de guerres et le mouvement des esprits, de Vespasien à Marc-Aurèle, amenèrent une renaissance intellectuelle dans l'empire. On vit donc prospérer de nouveau la littérature sous les premiers Flaviens, les arts sous Adrien, la philosophie sous les Antonins. Nous avons déjà vu Marc-Aurèle la cultiver, écrivant lui-même, et favorisant ceux qui la prenaient pour sujet de leurs discussions ou de leurs écrits. Plusieurs continuaient en Grèce à l'enseigner dans les écoles, tout en se montrant indignes, par leur

(1) Cl. 5, Cod. *de Nat.*, 48.

(2) *Minima computatione, millies centena millia sestertium annis omnibus India et Seres, peninsulaque illa (Arabia), imperio nostro adimunt, tanto nobis deliciæ et fæminæ constant!* Hist. nat., XII, 41.

ostentation orgueilleuse, du titre de philosophes. Parmi les plus renommés fut Polémon de Laodicée, qui attirait à Smyrne une foule de Grecs, toujours avides de discussions et de subtilités. Hérode Atticus, émerveillé de son savoir, lui envoya une grosse somme d'argent, qu'il refusa jusqu'à ce qu'elle eût été considérablement augmentée. Le roi du Bosphore, étant venu admirer les sages du pays, dut, pour voir Polémon, se rendre chez lui de sa personne, et lui offrir six talents. Ayant été atteint de la goutte, ce philosophe se fit descendre vivant dans le tombeau de ses ancêtres, afin que le soleil ne pût le voir réduit au silence (1).

Lucien a écrit la vie de Démonax, cynique moins grossier que les autres, lequel, bien que riche et instruit, se réduisit à une pauvreté volontaire; puis, hors d'état dans sa vieillesse de suffire à ses besoins sans le secours d'autrui, il se laissa mourir plutôt que de demander assistance. Les Athéniens se proposant d'introduire chez eux les combats de gladiateurs, il leur dit: *Abattez donc d'abord l'autel de la Pitié.* Il répondit à l'empereur, qui l'interrogeait sur la meilleure manière de gouverner: *Parler peu, écouter beaucoup, éviter la colère.*

Philostrate pourrait nous fournir d'autres anecdotes curieuses concernant ces professeurs de philosophie. La plupart étaient des gens turbulents, paresseux, tirant vanité de la grossièreté avec laquelle ils péroraient et gourmandaient les autres, consacrant toute leur vie à discuter, à décocher des traits contre les riches, tout en quêtant leurs dîners ou les fonctions de pédagogues de leurs enfants (2). Une fois entrés dans les maisons, il n'était pas de bas-

(1) PHILOSTRATE, *Sophistes*, et SUIDAS.

(2) LUCIEN, dans l'*Icare-Ménippe*, fait ainsi gourmander les philosophes par Jupiter, dans l'assemblée des dieux: « Il y a longtemps que je voulais vous entretenir au sujet des philosophes. Les plaintes que vient de m'adresser la Lune m'ont déterminé enfin à ne pas ajourner davantage cette discussion. Il n'y a pas longtemps qu'ils ont fait apparition dans le monde: c'est une race fainéante, tracassière, vaniteuse, enragée, jalouse, folle, orgueilleuse et méchante, un fardeau inutile pour la terre. Ils se divisent en sectes, et ont inventé divers raisonnements entortillés: les uns s'appellent stoïciens, d'autres académiciens, ceux-ci épicuriens, ceux-là péripatéticiens; il en est dont les titres sont encore plus ridicules. Sous le voile respectable de la vertu, le sourcil froncé, la barbe très-longue, ils cachent des mœurs dépravées, et vont s'insinuant partout, comme des acteurs de théâtre, dont il ne reste, si on leur enlève le masque, que de pauvres hères dont on achète les exercices moyennant sept drachmes. Ils racontent des dieux les choses les plus absurdes; et, s'adressant de préférence à de jeunes dupes, ils mettent en tragédie cette vertu déclamatoire, et leur enseignent à douter. Ils vantent sans cesse

sesses auxquelles ils ne descendissent pour satisfaire aux exigences des maîtres du logis, qui faisaient du pédagogue une espèce de bouffon, un entremetteur, et pis encore.

Épictète. Épictète, l'esclave d'Épaphrodite, affranchi et ministre des plaisirs de Néron, se tint à l'écart de cette tourbe. Rendu à la liberté, il se mit à discourir sur les places de Rome, comme avaient fait ses modèles Diogène et Socrate ; mais la multitude romaine avait d'autres habitudes que celles de la Grèce : elle le maltraita, et il dut se retirer dans une école. Banni avec les autres philosophes par le décret de Domitien, il revint quand l'orage fut passé, et vécut à Rome jusqu'en l'année 117.

Étranger aux brigues dont s'occupaient activement les stoïciens, ainsi qu'à leur ostentation, il disait à ses disciples : *Si vous savez vous contenter de peu, n'en tirez pas vanité ; si vous buvez de l'eau, n'en faites pas montre en public ; si vous vous exercez à des travaux pénibles, que ce soit en particulier ;* et il ajoutait qu'il faut s'adonner à la philosophie avec une âme pure, qu'autrement ses préceptes se corrompent. Dédaignant les ornements de l'éloquence, il leur préférait un langage simple, nerveux, et il

à leurs disciples la force d'âme et la tempérance ; ils condamnent la richesse et la volupté : mais qui pourrait dire, lorsqu'ils se trouvent seuls ; leurs festins, leur luxure, leur avarice, qui va jusqu'à leur faire rogner les oboles ? Le pis est que, ne se livrant à aucun travail soit public, soit privé, n'étant bons à rien en temps de paix et n'étant pas aptes à la guerre, ils n'en accusent pas moins les autres ; cousant ensemble quelques phrases impertinentes, quelques paroles grossières, ils gourmandent, ils censurent le prochain ; et celui qui sait crier le plus fort, médire avec le plus de témérité et d'effronterie, mérite parmi eux le premier rang. Mais si vous demandez à cet homme qui se récrie et accuse les autres : *Que fais-tu d'utile à la vie humaine ?* il devra certainement répondre, s'il veut être sincère : *Naviguer, cultiver la terre, porter les armes, exercer un métier quelconque, me paraît chose oiseuse ; mais je crie, je me défigure, je me lave avec de l'eau froide, je vais pieds nus en hiver, et, comme Momus je calomnie les actions des autres. Si quelque riche donne des banquets splendides ou entretient une courtisane, je m'en inquiète et m'en courrouce grandement. Mais si quelqu'un de mes amis ou de mes compagnons est en proie à la maladie, s'il a besoin d'aide ou de soins, je n'en prends souci.* Voilà, ô dieux, ce que sont ces animaux-là. Ceux d'entre eux qui s'appellent épicuriens surpassent les autres en impertinence ; ils nous maltraitent sans mesure, disant que nous autres dieux nous ne nous occupons en rien des choses humaines, et ne faisons nulle attention à ce qui se passe dans le monde. D'après cela, vous voyez qu'il est temps de délibérer à leur sujet ; car s'ils peuvent une fois persuader le monde de ce qu'ils avancent, vous mourrez de faim, puisqu'il n'y aura plus personne pour vous faire des sacrifices, quand on n'en espérera aucun profit. »

avait réduit sa philosophie à cet axiome : ἀπέχου, καὶ ἀνέχου (*supporte*, et *abstiens-toi*). Il comparait la fortune à une fille bien née qui se prostitue à ses esclaves. Il se raillait des grands, n'en faisant guère plus de cas que des esclaves, dont ils ne diffèrent que parce qu'ils vont vêtus de pourpre au lieu de bure ; on les flatte, suivant lui, de même qu'on étrille les ânes, pour en tirer des services. Il combattait sans relâche et l'opinion et la fortune, les deux choses qui gouvernent le monde. Il croyait à l'existence d'un seul Dieu, à l'immortalité de l'âme, et pensait que certaines choses dépendent de nous, comme l'opinion, l'inclination, le désir, l'éloignement, et tout ce qui est acte ; et non d'autres, comme le corps, les richesses, la réputation, les commandements. « Ce qui « dépend de nous, disait-il, est libre de sa nature, et personne ne « peut le contrarier ; ce qui ne dépend pas de nous est instable, « au contraire : c'est donc une folie de s'en mettre en peine. Notre « bonheur consiste à être libres, ce à quoi l'on n'arrive qu'en mé- « prisant tout ce qui n'est pas en notre pouvoir. Si vous pensez « chaque jour aux maux de cette vie et à sa fin, vous ne désirerez « jamais rien avec ardeur. Celui-là fait mal qui soumet sa volonté « à celle d'autrui, en se rendant ainsi misérablement esclave. Quand « un malheur nous arrive, examinons s'il provient de notre faute « ou de celle d'autrui : si c'est de la nôtre, prenons-nous-en à nous- « mêmes ; si la méchanceté d'autrui en est cause, ne nous en tour- « mentons pas, puisque nous ne sommes pas maîtres des actions « des autres. Les hommes ne sont pas molestés par les choses, mais « par les opinions. Ne désirez jamais que les choses soient autre- « ment qu'elles ne sont. N'attachez pas plus votre cœur à ce que « vous possédez que le voyageur à l'hôtellerie ; qu'une méchante « femme, un esclave insubordonné, ne vous mettent pas en colère. « Qu'importe que le vulgaire nous croie insensés, pourvu que « nous nous sentions contents de nous-mêmes ? »

Il disait encore que celui-là commence à devenir sage, qui n'accuse que lui de ses propres disgrâces ; qu'il l'est tout à fait, quand il n'en accuse ni lui ni les autres. Il se montrait dans la pratique ce qu'il était dans l'enseignement : il se mettait proprement, bien qu'il détestât le luxe ; il ne voulait pas qu'on attendît le conseil des oracles pour assister un ami ; et il disait que, seul, le sage peut avoir des amis, parce que, seul, il peut distinguer l'homme de bien du méchant.

Un jour que son maître s'amusait à le torturer, Épictète lui dit : *Prenez garde, vous allez me casser la jambe.* Celui-ci ayant

Cette extension à tous les hommes de ce que les autres philosophes n'appliquaient qu'aux citoyens, et certaines allusions que l'on prendrait presque pour des citations, firent croire à quelques-uns que Sénèque avait connu les chrétiens, qu'il avait même été lié d'amitié avec l'Apôtre des nations (1).

Après avoir recommandé de cacher le bienfait, il ajoute : « Eh « quoi ! il ne saura pas qui lui a fait du bien ? Qu'il ne le sache

(1) C'est là une tradition très-ancienne. Saint Jérôme et saint Augustin ne révoquent point en doute l'authenticité de quatorze lettres échangées entre Sénèque et saint Paul, lettres que repousse la critique. D'autres allèrent chercher des preuves de leurs relations dans les œuvres mêmes de Sénèque, en faisant un rapprochement entre certains passages et quelques phrases des Épîtres de saint Paul. On trouve en effet dans Sénèque beaucoup d'expressions employées dans le sens du Nouveau Testament : *Animo cum hac carne grave certamen est, ne abstrahatur.* (De Consolat., ad Marciam.) *Animus liber habitat; numquam me caro ista compellet ad metum.* (Ep. 65.) *Non est summa felicitatis nostræ in carne ponenda.* (Ep. 74.) *Angelus*, dans le mauvais sens que lui donne saint Paul dans sa IIe Ep. aux Corinthiens, 12, en appelant *ange de Satan* un faux prophète, se trouve chez Sénèque : *Non ego Epicuri angelus scio....* (Ep. 20.) — Ailleurs, il nomme l'*Esprit-Saint*, et il appelle l'homme de bien *progenitura Dei*. La comparaison de la vie à l'état de guerre est aussi biblique. (Ep. 51, 96.)

Le nombre des idées chrétiennes est grand chez Sénèque. Si l'on dit à ce propos qu'un homme peut, en méditant sur la nature humaine et sur les rapports entre l'homme et Dieu, arriver au même résultat de lui-même, nous demanderons pourquoi l'on ne trouve rien de pareil ni dans les *Dialogues* de Platon, ni dans la *Morale* d'Aristote, ni dans les *Mémorables* de Xénophon, ni dans les œuvres de Cicéron, ni même dans Marc-Aurèle et dans Épictète, qui appartenaient à la même école que Sénèque.

Historiquement rien ne s'oppose à ce qu'il y ait eu des rapports d'amitié entre Sénèque et saint Paul. L'Apôtre des nations, arrivé à Rome en 61, à ce que l'on croit, obtint du préfet du prétoire, qui était Burrhus, ami de Sénèque, son élargissement comme prisonnier ; peut-être même Sénèque avait-il déjà entendu parler de lui par son frère M. Annæus Novatus Gallion, gouverneur de l'Achaïe, au tribunal duquel saint Paul avait été traduit lorsqu'il habitait Corinthe.

Au reste, les ressemblances ci-dessus notées pourraient indiquer seulement que Sénèque connut les livres des chrétiens, d'autant plus que la plupart de ses ouvrages paraissent avoir été écrits antérieurement à la venue de saint Paul ; bien que les traités sur *la Vie heureuse* et sur *les Bienfaits*, où abondent les expressions chrétiennes, et surtout les lettres, soient postérieurs à cette époque.

En somme, il y a à dire pour et contre : mais si l'on réfléchit que Sénèque renonça à la diète pythagoricienne pour ne pas passer pour Hébreu et ne pas déplaire à Tibère, si l'on songe à ses coupables complaisances envers Néron, on sera peu disposé à faire de lui un saint. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Fr. Ch. Gelpke, Leipsig, 1813, et le Sénèque de M. Durozoir (collection Panckoucke).

« pas, si c'est là encore une partie du bienfait ; puis il fera tant « d'autres choses, il le servira de tant de manières, qu'il con- « naîtra enfin l'auteur des premiers services. Et quand il ne sau- « rait pas qu'il a reçu, je saurai, moi, que j'ai donné. *C'est peu,* « diras-tu, peu, si tu entends placer à intérêt ; mais si tu penses « donner de la manière la plus utile à celui qui reçoit, tu donne- « ras, satisfait de ton propre témoignage. Au cas contraire, tu « n'as pas la volonté de faire le bien, mais le désir qu'on te voie « le faire. Tu dis, *Je veux qu'il le sache ;* tu cherches donc un dé- « biteur. *Tu veux qu'il le sache ?* mais s'il lui était plus avanta- « geux, plus agréable de ne pas le savoir ? *Tu veux qu'il le sache ?* « ainsi tu ne sauveras pas un homme dans les ténèbres ? Je ne nie « pas que, quand la chose le comporte, on ne puisse jouir de la « reconnaissance de l'obligé : mais s'il a besoin, et rougit d'être « secouru ; si ce que nous faisons offense quand on ne le cache pas, « je ne regarde pas le bienfait comme réel. Eh quoi ! lui appren- « drai-je que je l'ai aidé, quand parmi les premiers et les plus « grands préceptes est celui de ne pas reprocher le bien, même « de n'en pas parler ? Voilà, lorsqu'il s'agit d'un bienfait, la loi « des deux parties : que l'un oublie soudain ce qu'il a fait, jamais « l'autre ce qu'il a reçu (1). »

C'est ainsi qu'il procède le plus souvent, par périodes saccadées et rhythmiques. Toujours déclamateur, courant toujours après les antithèses, les métaphores hardies et les allusions étudiées, il présente les pensées avec un certain éclat, mais sans solidité, les enveloppant souvent d'expressions obscures et ampoulées. Mais avant de le considérer comme corrupteur de la littérature, continuons à l'envisager comme l'un des moralistes les plus pratiques de l'antiquité, en choisissant quelques-unes de ses meilleures maximes.

« Ne faites aucun cas de ces censeurs incommodes de la vie des « autres, ennemis de leur propre conduite, sorte de pédagogues « publics ; et n'hésitez pas à être plutôt homme de bien qu'à passer « pour tel (2). Nul n'est bon par accident : la vertu veut être ap- « prise ; elle est difficile à acquérir, tandis que les vices s'appren-

(1) *De Beneficiis*, II, 10.

(2) Déjà Socrate avait dit : Συντομωτάτη τε καὶ ἀσφαλεστάτη καὶ καλλίστη ὁδός, ὦ Κριτόβουλε, ὅτι ἂν βούλῃ δοκεῖν ἀγαθὸς εἶναι, τοῦτο καὶ γενέσθαι ἀγαθὸν πειρᾶσθαι. XÉNOPH., *Mem.*, II.

HORACE avait écrit ce vers élégant, *Ep.* 16, l. I :

Tu recte vivis si curas esse quod audis.

« nent sans maître (1). L'âme libre et droite est celle qui se soumet « les choses, et ne se soumet à aucune (2). Celui qui ne sait pas « vivre avec lui-même cherche la foule des hommes et des choses. « A quoi bon prévoir les maux? Beaucoup de disgrâces imprévues « nous arrivent; beaucoup auxquelles on s'attend ne se présente« ront pas. Quand même elles doivent arriver, que sert d'aller au« devant de la douleur? Tu souffriras assez quand elle viendra; « en attendant, promets-toi ce qu'il y a de mieux. Parmi les au« tres maux de la sottise est celui-ci, qu'elle semble toujours ne « faire que de naître (3). Une grande partie de la liberté est la bonne « éducation du ventre (4). Ne dis la vérité qu'à celui qui t'écou« tera. Je n'ai jamais visé à plaire au peuple, attendu que les cho« ses que je sais ne sont pas approuvées par le peuple, et que je ne « sais pas celles que le peuple approuve (5). J'en ai vu beaucoup « mépriser la vie, mais j'ai plus d'estime pour ceux qui arrivent « à la mort sans haine de la vie (6). Si tu crois ta femme fidèle, « tu la rendras telle; car beaucoup ont appris aux leurs à les « tromper, par la seule crainte qu'ils avaient d'être trompés; et en « les soupçonnant ils leur ont donné le droit de faillir (7). Celui « qui est ami de soi-même est ami de tous (8). Pour beaucoup, « l'acquisition des richesses ne fut pas le terme de leurs misères, « mais un changement (9). Regarde avec qui tu manges et bois, « plutôt que ce que tu manges et bois. Une petite dette constitue « un débiteur, une grosse fait un ennemi. Qu'est-ce que la sagesse? « Vouloir et repousser sans cesse les mêmes choses (10). Peu de « gens se dirigent par la réflexion; la plupart, comme ceux qui « nagent sur les fleuves, ne vont pas, mais sont portés. Ce n'est « pas seulement aux hommes qu'il faut lever leur masque, mais « encore aux choses, et leur rendre leur aspect propre (11). »

(1) *Ep.* 123. *Q. N., præf.*
(2) *Ep.* 124.
(3) *Ep.* 13.
(4) *Ep.* 123.
(5) *Ep.* 29.
(6) *Ep.* 30.
(7) *Ep.* 3.
(8) *Ep.* 6.
(9) *Ep.* 17.
(10) *Ep.* 19, 20.
(11) *Ep.* 23, 24.

CHAPITRE XVII.

SCIENCES.

Sénèque mérite aussi notre attention sous le rapport de la science. En effet, bien que ses *Questions naturelles* soient un amas confus et indigeste, et une exposition verbeuse de connaissances empiriques, sans point d'appui dans les sciences exactes, c'est le seul livre qui nous atteste que les Romains se soient occupés de physique; car ce que nous en trouvons dans le poëme de Lucrèce, dans Cicéron, dans la compilation de Pline, est un emprunt, non un examen. Le livre de Sénèque marque jusqu'où les anciens poussèrent cette science. Aussi cette œuvre sans valeur réelle resta en Europe durant plusieurs siècles ce que furent parmi les Grecs les ouvrages d'Aristote, le répertoire des connaissances physiques.

Nous y trouvons mentionné le grossissement que produisent à l'œil les globes de verre par réfraction (1), et les miroirs par réflexion. Il y est parlé des couleurs de l'arc-en-ciel formées artificiellement par un verre prismatique ou taillé à facettes (2); de la diminution de la chaleur dans les régions élevées de l'atmosphère (3); de la formation des îles par l'action volcanique (4); des différentes couleurs des étoiles, des planètes, des comètes (5). Ces dernières sont considérées par Sénèque comme des astres au cours régulier, et visibles seulement lorsqu'elles passent dans le voisinage de la terre (6). Il signale même une différence de densité entre le corps et la queue (7). Il paraît avoir connu la pesan-

(1) *Literæ, quamvis minutæ et obscuræ, per vitream pilam aqua plenam majores clarioresque cernuntur.* N. Q., lib. I, 6.

(2) *Virgula solet fieri vitrea, stricta, vel pluribus angulis... Hæc si ex transverso solem accipit, colorem talem, qualis in arcu videri solet reddet.* I, 7.

(3) IV, 11.

(4) VI, 21.

(5) I, 1.

(6) VII, 17.

(7) *Per stellas ulteriora non cernimus, per cometam aciem transmittimus.*

teur de l'air (1) et le refroidissement produit par l'évaporation (2), et il attribue les tremblements de terre à des feux souterrains qui viennent à s'allumer (3). En rapportant une opinion d'Empédocle sur les eaux thermales, il propose d'échauffer les appartements au moyen de courants d'eau chaude : il explique de quelle manière l'eau de la mer, en s'infiltrant par les pores de la terre, s'adoucit et forme les sources; elle pénètre, dit-il, à travers la terre comme le sang dans les veines; d'où semblerait résulter une allusion à la circulation du sang (4).

Pline. 27-97. Le Latin le plus illustre dans les sciences fut C. Plinius Secundus, de Côme; mais de tous les ouvrages de cet écrivain laborieux, il ne nous est parvenu que l'*Histoire naturelle*. C'est une encyclopédie dans laquelle il a exposé, en trente-sept livres, les découvertes, les arts, les erreurs de l'esprit humain, en cherchant parfois l'occasion de tracer la description des corps. Après avoir donné dans le premier livre un sommaire des matières et des auteurs dont il parle, il traite dans le second du monde, des éléments et des météores. Suivent quatre livres de géographie; le septième est consacré aux diverses races, aux caractères de l'espèce humaine et aux découvertes principales. Les quatre suivants ont pour objet les animaux, rangés par classes, selon leur grosseur et leur importance : il discute sur leurs habitudes, sur leurs qualités bonnes ou mauvaises, et sur leurs propriétés les moins communes. La botanique est traitée avec étendue; elle comprend dix livres, dans lesquels il décrit les plantes;

(1) *Ex his gravitas aeris fit;* V, 5. — *Eo enim crassior aer est quo terris propior;* VII, 22.

(2) Pourvu qu'au lieu de lire *trahit saporem evaporatio*, on lise *trahit calorem evaporatio;* III, 24.

Voyez LIBRI, *Hist. des sciences*, etc., I.

(3) VI, 4-31.

(4) *Placet natura regi terram, et quidem ad nostrorum corporum exemplar, in quibus et venæ sunt et arteriæ; illæ sanguinis, hæ spiritus receptacula. In terra quoque sunt alia itinera, per quæ aqua, et alia per quæ spiritus currit : adeoque illam ad* SIMILITUDINEM HUMANORUM CORPORUM *natura formavit, ut majores nostri aquarium appellaverint venas.* Quæst. nat., III, 15. — Nous citerons encore un passage de la *Kabbale*, que l'on croit des plus anciens : *Sicut sanguis manat per anastomoses venarum, modo in unam, modo in alteram, modo huc, modo illuc, ex loco hoc in locum alium, et isti sinus corporis rigant se invicem, et illuminant se invicem, donec illuminentur omnes mundi, et benedictionem accipiant propter illos.* Dans l'*Idra Rabba*, t. II, p. 509, du recueil de KNORRIUS, *Kabbala denudata.*

il parle de leur culture et de leurs usages dans l'économie domestique et dans les arts; puis, dans cinq autres, il énumère les remèdes tirés des animaux. Il emploie encore cinq livres à parler des métaux, de la manière de les extraire, et de les faire servir aux besoins les plus ordinaires et au luxe. Il prend de là occasion de s'occuper de la sculpture, de la peinture et des principaux artistes : ainsi, à propos du cuivre, il passe aux statues de bronze les plus remarquables; les matières colorantes l'amènent à parler des tableaux, etc. En somme, l'ouvrage, dans son ensemble, offre une distribution capricieuse et mal digérée.

Il ne faut pas voir dans Pline un naturaliste qui recueille, observe, expérimente, pour ajouter au trésor des connaissances acquises; mais bien un érudit dérobant quelques heures aux occupations de la guerre et de la magistrature, pour feuilleter des livres. Tandis qu'il dîne, il a des esclaves qui lisent; il en a à cet effet lorsqu'il est en voyage. D'autres prennent note de tout ce qu'il indique, et l'aident dans la rédaction d'un travail très-utile en son temps, parce qu'il épargnait la difficulté de lectures immenses; précieux pour le nôtre, puisque des deux mille ouvrages où Pline a puisé, presque tous ont péri.

Loin d'égaler un Buffon, un Cuvier, il reste bien au-dessous même de Théophraste (1). Compilateur sans génie ni critique, il lit à la hâte, n'entend pas ou rapporte mal les passages, ou les explique selon ses préventions personnelles, et de la manière qu'il croit convenir le mieux aux réflexions ou aux déclamations d'une philosophie atrabilaire, accusant sans cesse l'homme, la nature, les dieux. Songeant plus à exciter la curiosité qu'à découvrir la vérité, visant à l'élégance plus qu'à la précision, il dirige son choix de préférence sur ce qui a un air de singularité et de bizarrerie; il accepte des absurdités déjà réfutées par le grand Stagirite, et copie avec assez peu de discernement pour ne pas distinguer la diversité des mesures de longueur, pour mettre ensemble des faits contradictoires, et tâtonner entre des systèmes disparates, opposés même.

Son éloquence pleine d'ostentation s'appesantit sur les misères de l'humanité; le raisonnement qui le conduit à découvrir les désordres de ce monde, ne l'élève jamais jusqu'aux harmonies d'un monde meilleur.

Après tant de conquêtes, les Romains auraient pu enrichir consi-

(1) Cuvier le juge avec plus de justice et moins de rhétorique que ne l'a fait Buffon.

dérablement l'histoire naturelle; mais, bien que nous trouvions quelques collections mentionnées, elles n'étaient ni faites avec soin ni dirigées vers un but scientifique. Les archives du palais contenaient les relations géographiques des généraux, qui eussent été une mine féconde de documents pour quiconque y eût fouillé; mais Pline ne paraît pas même en avoir soupçonné l'existence. Son mérite provient donc principalement de la perte des ouvrages dont il s'est servi; et en effet, sans son indigeste compilation, une grande partie de l'antiquité demeurerait pour nous un mystère, et la langue latine posséderait un trésor de moins.

Il faut être reconnaissant envers lui; et maintenant que ses erreurs en fait de médecine et de beaux-arts ont été relevées, il mérite que quelqu'un entreprenne l'immense travail de corriger dans son entier le texte de son ouvrage.

Énergique et précis dans son style, il est loin de la manière simple et correcte des contemporains de César; il donne souvent dans l'affectation et l'obscurité. Animé qu'il était, comme Thraséas, Helvidius et quelques autres hommes distingués, de l'esprit de l'ancienne république, il puise parfois dans ses opinions de la chaleur et même de l'éloquence; mais le mauvais goût et l'emphase de ses expressions font tort à la vigueur et à l'élévation de sa pensée. Il ne sait jamais, dans la contemplation des choses naturelles, entrevoir une idée supérieure; il trouve qu'il n'est d'aucun intérêt de scruter ce qui est au-dessus de la nature (1); ou il nie tout à fait Dieu, ou il le confond avec le monde, et se raille de la Providence (2). Le scepticisme désolant dans lequel il tombe lui fait considérer l'homme comme l'être le plus malheureux et le plus orgueilleux (3); il insulte la Divinité, « qui ne peut accorder à « l'homme l'immortalité, ni se priver elle-même de la vie, qui est « le don le plus beau qu'elle nous ait fait. »

Il ne put toutefois se soustraire aux idées nouvelles, auxquelles il fermait en vain les yeux : au nom de barbares il substitua celui d'hommes; il reproche à César le sang versé; il loue Tibère d'avoir mis fin à certaines superstitions en Afrique et en Germanie : philosophie tolérante et cosmopolite, dont lui-même ne connaissait pas ou reniait la source.

(1) *Mundi extera indagare non interest hominis, nec capit humanæ conjectura mentis.*

(2) Voy. III, 7; VIII, 55.

(3) *Solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius.* II, 7.

Le *Polyhistor* de Jules Solin peut être considéré comme un extrait de son ouvrage. On ne sait quand vivait cet auteur, qui recueillit des notions diverses, surtout sur la géographie, et fut très-en renom au moyen âge, bien qu'il soit dépourvu de critique. Solin.

Strabon, d'Amasie, voyagea dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, la Phénicie et dans l'Égypte jusqu'aux cataractes. Il parcourut ensuite la Grèce, la Macédoine, l'Italie, excepté la Gaule cisalpine et la Ligurie : en ce qui concerne ces pays, il dit donc ce qu'il a vu ; pour le reste, il parle sur la foi d'autrui. Il donne en dix-sept livres l'histoire de la géographie, depuis Homère jusqu'à Auguste ; et en traitant des origines et des migrations des peuples, de la fondation des villes et des États, des personnages les plus célèbres, il sait faire preuve de critique. Il dit, dans le seizième livre, que la Comagène venait d'être réduite en province ; et ce fait, qui date de l'an 18 du Christ, est l'unique renseignement que nous ayons sur l'époque à laquelle il vivait. Il nous a déjà servi de guide pour parcourir le monde ; et si nous n'étions habitués à voir les anciens ignorer les écrits de leurs prédécesseurs même les plus fameux, nous nous étonnerions qu'un ouvrage aussi important que celui de Strabon n'ait pas été connu de Pausanias, Pline, Josèphe et Plutarque. Strabon.

L'Espagnol Pomponius Méla ne vit pas par ses propres yeux, comme Strabon ; son ouvrage (*de Situ Orbis*), dans lequel il résume le système d'Ératosthène, est d'un style élégant et concis : semé de descriptions gracieuses et de discussions de physique ou de souvenirs historiques, il échappe à l'aridité d'une nomenclature. Mais comme l'auteur puise ses renseignements en tous lieux sans trop de discernement, il donne comme existant encore ce qui n'est plus depuis longtemps : tandis qu'on cherche en vain dans son livre Cannes, Munda, Pharsale, Leuctres, Mantinée, lieux célèbres par de grandes batailles ; Persépolis, Jérusalem, capitales notables. P. Méla.

Sous Tibère mourut Denys Périégète, qui fit une description du monde en bons vers grecs. Mais l'ouvrage qui porte son nom est attribué par quelques-uns à un contemporain de Marc-Aurèle. Il n'ajoute rien d'ailleurs à Strabon. Denys Périégète.

Les géographes anciens, esclaves du vieil esprit littéraire, dénaturent souvent les noms, les passent même sous silence, quand ils ne peuvent bien les approprier à leur langue (1) ; laissant ainsi

(1) *Digna memoratu, aut latiali sermone dictu facilia* ; PLINE. Ce que l'on voit aussi dans STRABON, MÉLA, etc.

se perdre ceux qui avaient le plus d'originalité, et au moyen desquels la philologie aurait pu éclairer l'histoire des populations. Ils n'avaient pas, en outre, donné une base mathématique à leurs systèmes, se contentant des positions terrestres, de latitudes grossièrement indiquées, et s'appuyant sur des itinéraires *peints* ou *annotés*, c'est-à-dire, dessinés sur le papier ou rédigés par écrit.

Ptolémée. La géographie fut enfin traitée scientifiquement par Ptolémée, qui vivait vers l'année 100 de J. C. Il se déclare redevable de ses connaissances à Marin de Tyr, qui avait recueilli les relations des voyageurs en les rectifiant, et fut peut-être à même de profiter des descriptions que les Phéniciens déposaient, selon l'usage, dans leurs temples, ainsi que des cartes sur lesquelles ces intrépides navigateurs auraient indiqué ce qui était venu à leur connaissance, dans le cours de leurs excursions, soit sur la conformation de la terre, soit sur la situation des différents pays. Mais l'ouvrage de Marin de Tyr a péri ; nous n'avons pas même celui de Ptolémée, mais une compilation, probablement postérieure. On sait, en ce qui concerne ce prince des géographes de l'antiquité, qu'il fit sa dernière observation le 2 février 141. Dans le premier des huit livres de sa Géographie (Γεωγραφικὴ ἀφήγησις) il fait connaître l'origine et le but de son travail, ainsi que sa manière de dresser des cartes géographiques ; les six livres suivants ne sont guère qu'une nomenclature des villes, des montagnes et des fleuves, accompagnée pourtant de l'indication de leur situation par longitude et latitude. Le dernier contient une liste de trois cent cinquante villes, dans laquelle est mentionnée la durée du jour le plus long de l'année dans chacune d'elles, afin d'en déterminer la position. A l'ouvrage sont annexées vingt-six cartes, dont dix sont relatives à l'Europe, quatre à l'Afrique, et douze à l'Asie : elles sont attribuées, dans les exemplaires subsistants, à un mécanicien d'Alexandrie nommé Agathodémon (Ἀγαθοδαίμων μηχανικὸς ἀλεξάνδρευς ὑπετύπωσε), qui n'eut autre chose à faire que de reproduire ce qui était mis sous ses yeux par Ptolémée. Sa mappemonde était couverte d'un réseau où un méridien était tracé de cinq en cinq degrés, en même temps que les parallèles passaient par les villes principales, telles que Syène, Alexandrie, Rhodes et Byzance. Comme il avait donné au degré cinq cents stades de longueur, c'est-à-dire un sixième environ de moins que la mesure réelle, toutes ses autres indications tombèrent à faux. Il approche, au contraire, de la vérité quant aux latitudes, ce qui prouve qu'il faisait son profit

des observations antérieures. Combien Ératosthène, qui avait, comme directeur de la bibliothèque d'Alexandrie, tant de riches matériaux sous la main, reste loin du savoir de Ptolémée! Strabon, qui s'appuie sur le premier, ne connaît point encore le nord de l'Asie; il croit que la mer Caspienne est un golfe du grand Océan, et il avoue que de là jusqu'à l'Elbe il marche dans les ténèbres : il dit fort peu de chose de l'Inde en deçà du Gange, rien de la partie qui est située au delà, et il ne connaît l'Arabie que d'après ce que lui en a raconté en Égypte le général Ælius Gallus.

Ptolémée, au contraire, connaît, bien qu'inexactement, non-seulement les côtes, mais encore le centre de l'Inde et une vingtaine de villes et ports de la Taprobane; il est le premier qui décrive les pays situés au delà du Gange; il nomme beaucoup de localités de l'intérieur de l'Arabie; il connaît la péninsule du Jutland et ses habitants; il détermine les territoires habités par différents peuples germains depuis la Pologne jusqu'à la Baltique, et sait que de vastes pays s'étendent au nord de la mer Caspienne. La science avait avancé dans l'espace d'un siècle et demi, non pas tant par l'effet des conquêtes que par le commerce, devenu plus libre et plus régulier, et par les expéditions de découvertes (*périples*) par terre et par mer. Ainsi, Ptolémée dut des renseignements sur l'Asie orientale à la relation de Titianus, négociant macédonien, qui avait envoyé ses agents, par terre, dans la Mésopotamie et le long du Taurus, dans les Indes, et jusqu'à la capitale des Sères.

La confusion qu'il fit des stades des différents peuples, peu de critique dans le choix de ses matériaux, et des observations astronomiques inexactes, l'entraînèrent dans des erreurs grossières. On ne connut pourtant, durant quatorze siècles, d'autre manuel systématique que sa géographie; et c'est toujours ce que nous avons de mieux, en fait de renseignements, sur cette science chez les anciens. Sa *Grande Construction* (Μεγάλη Σύνταξις), en treize livres, comprend toutes les observations et problèmes des anciens sur la géométrie et l'astronomie. Il ne fut pas grand astronome, mais bon mathématicien, et se montra très-laborieux dans le soin qu'il prit de rassembler tout ce qui était épars dans les traités de ses prédécesseurs. La grande réputation dont il jouit doit être attribuée à la rareté des écrits d'Hipparque, où il copia (ce qui est vraiment irrépréhensible dans sa *Syntaxe*, c'est-à-dire sa trigonométrie) la partie purement sphérique et la théorie mathématique des éclipses. Son ouvrage fut traduit en arabe en 827, sous

le titre de *Tahrir al magesthi;* de là le nom d'Almageste, sous lequel il est connu (1).

Ptolémée donna son nom au système qui place la terre au centre de l'univers, et fait tourner les cieux autour d'elle d'orient en occident; non parce qu'il en fut l'inventeur, mais parce qu'il l'expliqua, en le soutenant contre Aristarque de Samos, qui enseignait le mouvement de la terre. Les étoiles, selon lui, ont quatre mouvements : le premier, de vingt-quatre heures, comme les planètes, à l'entour de la terre; le second, diurne, qui les fait incliner quelque peu du couchant au levant; le troisième, par suite duquel elles flottent tantôt du levant au couchant, tantôt en sens opposé; le dernier, qui les fait vaciller entre les deux pôles. Il y a trois cieux : un, qu'il appelle le premier mobile, fait mouvoir les étoiles et les planètes autour de la terre; les deux autres, cristallins, doués d'un mouvement de vibration, impriment aux planètes leurs autres mouvements. Pour rendre raison des variétés énormes que présentait son système, il dut supposer une complication de cercles excentriques et d'épicycles se croisant les uns les autres d'une manière si contraire à la simplicité majestueuse de la nature, que le roi Alphonse put se permettre cette remarque, plus savante que sage : *Si j'eusse été près du Créateur, je lui aurais conseillé mieux que cela.* En cela encore les progrès de la science firent voir que les fautes attribuées à la Providence sont l'effet de notre orgueil et de notre ignorance.

Ptolémée dressa le catalogue des étoiles d'Hipparque, en indiquant la position de mille vingt-deux d'entre elles. Il crut qu'elles avançaient d'un degré par siècle, tandis qu'Hipparque, s'éloignant moins de la vérité, leur avait assigné un parcours de deux degrés en cent cinquante ans. Il décrivit la sphère armillaire d'Hipparque, et l'astrolabe dont il se servait pour observer la hauteur des astres et les parallaxes. Il sut que la lumière des corps célestes en venant à nous se réfracte dans l'air; mais au lieu de mettre cette notion à profit pour expliquer leur plus grande dimension ap-

(1) La première édition de Ptolémée, en latin, a été publiée en 1475; le texte grec ne fut imprimé qu'en 1533, à Bâle, par les soins d'Érasme; puis à Paris, en 1546, avec toutes les erreurs de la précédente. Une troisième édition grecque-latine en fut faite à Francfort en 1605, avec des cartes de Mercator; elle fut ensuite reproduite en 1616 et en 1618. L'abbé Halma en commença une en 1813-1815, à Paris, avec une traduction de lui et des notes de Delambre; mais elle ne dépassa pas le premier livre. Une édition beaucoup meilleure est celle faite par Frid.-Guill. Wilberg : *Claudii Ptolomæi Geographiæ libri octo græce et latine, ad cod. mss. fidem;* edit. *Essendiæ,* 1840.

parente lorsqu'ils sont à l'horizon, il la crut produite uniquement par un faux jugement de notre esprit. Il enseigna à déterminer l'heure en combinant la position du soleil ou d'une étoile avec la latitude du lieu où l'on se trouve : il découvrit l'évection de la lune, et démontra que l'équation du centre de l'orbe lunaire est plus petite dans les syzygies que dans les quadratures; enfin, il réduisit en système la parallaxe lunaire, tout en la décrivant plus grande qu'elle ne l'est réellement.

Il traita aussi de la musique, et il paraît avoir eu le mérite de réduire à sept les treize ou quinze tons des anciens, comme aussi de déterminer les véritables rapports de certains intervalles, en rendant l'octave diatonique plus conforme à l'harmonie. *Pour juger du chant*, dit-il, *l'oreille ne suffit pas; le sentiment et la raison doivent aussi y avoir part.* Et sur ce point il disserte d'après les méthodes pythagoriciennes.

Son *Canon royal*, rédigé pour la commodité des astronomes, a rendu service à l'histoire, attendu qu'il donne exactement, en les rapportant au calendrier égyptien, les années de règne de cinquante-cinq rois.

Les mathématiques ne furent jamais très-cultivées à Rome, de l'aveu même de Cicéron; et, jusqu'à Boëce, ni Euclide, ni Ptolémée, ni Archimède, n'avaient été traduits en latin. Les mathématiciens dont il est souvent fait mention dans les lois romaines sont les astrologues, qui, toujours bannis, revinrent toujours dans la ville. L'orgueil romain trouvait quelque chose d'abject dans une science qui se mettait au service des arts mécaniques, calculait le gain et tenait des registres. Horace attribue la dépravation du goût à l'étude des mathématiques : Sénèque la repousse comme avilissante (1). Plutarque la dit méprisée par les philosophes (2).

(1) *Metiri me geometria docet latifundia... numerare decet me arithmetica, et avaritiæ commodare digitos... Quod mihi prodest agellum in partes dividere, colligere pedes jugeri, et comprehendere etiam si quid decempedem effugit?... Quid tibi prodest si, quid in vita rectum sit, ignoras?* etc.

(2) Il s'exprime encore plus clairement que Sénèque : « Eudoxe et Archytas furent les premiers inventeurs de cet art mécanique... Mais Platon s'étant élevé contre eux, les considérant comme des gens qui ruinaient et corrompaient tout ce qu'il y avait de bon dans la géométrie, qui des choses incorporelles et intellectuelles descendaient ainsi aux choses sensibles, et à faire usage des corps qui réclament un travail manuel, ennuyeux et servile, la mécanique demeura dégradée et séparée de la géométrie, comme un art militaire dédaigné des philosophes... Archimède, réputant chose ignoble et vile l'industrie relative aux labeurs mécaniques, et tout autre art auquel on se livre par besoin,

Le seul écrivain qui se soit occupé de mathématiques appliquées est Sextus Julius Frontinus, qui, sous Vespasien, commanda les légions en Bretagne avant Agricola, et fut ensuite con-
109. sul et augure. Il était ami de Pline, et Martial lui décerna des louanges. Il défendit en mourant qu'on lui élevât un monument, disant : *On se souviendra assez de moi, si ma vie m'en a rendu digne* (1). Chargé de la surveillance des aqueducs, il écrivit l'histoire de ces constructions mémorables et vraiment italiennes (2). Il laissa aussi quatre livres de Stratagèmes, compilation tout à la fois militaire et historique, où l'on trouve peu de critique et un style négligé, mais où l'on remarque l'assurance facile de l'homme qui possède sa matière. Ses ouvrages sur l'art militaire ont été perdus. L'architecte Apollodore, l'empereur Adrien, l'historien Arrien, écrivirent aussi sur l'art militaire; mais surtout Onésandre, philosophe platonicien, dont nous reparlerons; les Grecs et les Latins puisèrent beaucoup dans ses œuvres, et sa réputation s'est conservée jusqu'à nous.

35. Isidore trouva la duplication du cube et un instrument pour décrire la parabole au moyen d'un mouvement continu. Ménélas
100. d'Alexandrie composa le premier traité de trigonométrie (σφαιρικά); il y parle des triangles, sans toutefois enseigner à les calculer. Ses théorèmes sont tous de pure spéculation, sauf celui que les Arabes appelèrent règle d'intersection, et qui exprime le rapport entre les six arcs d'une espèce de quadrilatère formé dans la superficie de la sphère : ce théorème est l'unique base de la trigonométrie
200. des Grecs. Sérénus démontra que la section du cône produit la même ellipse que la section du cylindre; Persée inventa les lignes sphériques, ou courbes formées en taillant le solide engendré par la rotation d'un cercle autour d'une corde ou d'une tangente. Philon de Thyane en imagina d'autres, et perfectionna la théorie des courbes.

Columelle. Lucius Junius Moderatus Columella, natif de Cadix, se plaignait de ce que l'étude de l'agriculture demeurât négligée. « Il y « a, disait-il, des écoles de philosophie, de rhétorique, de géo« métrie, de musique; il y a des gens occupés uniquement à pré« parer des mets savoureux, d'autres à arranger les cheveux; et

mit toute son ambition dans les choses dont la beauté et l'excellence ne sont pas mêlées à la nécessité. » *Marcellus*.

(1) PLINE, *Ep.*, IX, 61.

(2) Le titre peu élégant *de Aquæductibus urbis Romæ Commentarius* doit avoir été donné à son ouvrage par les copistes du moyen âge.

« il n'est personne qui enseigne l'agriculture. Cependant il fut un « temps où les villes étaient heureuses sans arts d'agrément, « et il en sera longtemps ainsi; mais sans agriculture il est évident « que les hommes ne peuvent subsister ni se nourrir. Quels sont « les meilleurs moyens de conserver et d'accroître son patrimoine? « Sont-ce les armes, à l'aide desquelles on se procure des dépouil- « les teintes de sang? le commerce, qui, arrachant les citoyens à « leur patrie, les expose aux flots et aux orages, et les emporte « dans des contrées inconnues? l'usure, dont les profits sont plus « probables sans doute, mais qui est reniée par ceux-là même « qu'elle soutient? Que si la terre rapporte moins aujourd'hui, ce « n'est pas qu'elle soit épuisée, comme quelques-uns le donnent à « entendre, ni qu'elle se fasse vieille : la faute en est à notre inertie. »

Il écrivit donc, pour encourager à se livrer à cet art, un traité dont le premier livre parle de l'utilité et du plaisir de l'agriculture; le second, des champs, de la semence et de la moisson; le troisième et le quatrième, des vignes et des jardins; le cinquième, de la manière de diviser et de mesurer le temps, des arbres, du gros et menu bétail et de ses maladies, des abeilles et des volailles séparément, des devoirs d'un bon fermier : il le termina par des instructions à l'usage de ceux qui s'occupent d'économie rurale. Le dixième livre, qui est en vers, est aussi consacré aux jardins, dont l'auteur a traité la culture pratique, tandis que Delille a chanté les jardins paysagers ou d'agrément.

Il écrit purement; mais parfois il est simple jusqu'à la trivialité, et parfois élégant jusqu'à l'affectation. La lecture de son livre peut être agréable à l'homme de lettres, mais elle n'est guère instructive pour l'agriculteur. Columelle préfère aux prés, que Caton regardait comme le genre de culture le plus lucratif, les vignes, qu'il place même au-dessus du blé (1).

On pense que Pédanius Dioscoride, d'Anazarbe en Cilicie, vé- Dioscoride.

(1) Dépenses pour la culture de sept *champs* de vigne :

	sesterces.
Pour l'achat d'un esclave qui doit suffire seul.	8,000
Pour l'achat des sept *champs*.	7,000
Pour les échalas et autres frais.	14,000
Intérêt à six pour cent sur ces sommes durant les deux années que la vigne ne produit pas.	3,480
Total. . .	32,480
Rapport de sept *champs* de vigne tous les ans.	6,300

En outre de dix mille provins qu'on obtient tous les ans de chaque *champ*, et qui se vendent trois mille sesterces.

eut du temps de Marc-Aurèle. Ses cinq livres de *Matière médicale* passaient naguère encore en Europe, et passent encore à cette heure en Orient, pour le meilleur ouvrage de botanique; il se contente pourtant d'y indiquer la vertu médicinale des plantes (seul objet de ses recherches), sans remonter aux causes des maladies, et sans proportionner ses doses au sexe et à l'âge.

La médecine, jusqu'au temps de Pline, n'était point cultivée par les Romains (1) quoique les empereurs donnassent jusqu'à deux cent cinquante mille sesterces d'appointements à leurs médecins, qui, pour la plupart, étaient esclaves ou étrangers. César, le premier, leur conféra le droit de cité (2). Dans une boutique ouverte (iatréon) ils faisaient des saignées, tiraient des dents, et pratiquaient d'autres opérations, tout en plaisantant et en racontant des nouvelles (3). D'autres s'appliquaient à l'étude, et expérimentaient leurs systèmes sur de pauvres clients, dupes de leur charlatanisme. Une de leurs écoles s'appelait *medicina contraria,* parce que, dans les fièvres lentes et obstinées, le professeur abandonnait tout à coup les moyens qu'il avait prescrits, pour en adopter d'autres précisément opposés. Auguste, atteint d'une maladie mortelle, était traité par des échauffants; Antonius Musa, son affranchi, le guérit en leur substituant des bains froids. C'était le cas de dire avec Celse : *Quos ratio non restituit, temeritas adjuvat.* Une autre fois ce même affranchi le guérit avec des laitues, ce qui valut au médecin l'anneau de chevalier, et une immunité à tous ses confrères.

Asclépiade.

L'empirisme, que Sérapion avait mis en vogue, fut ruiné par Asclépiade, que l'on confond peut-être avec le rhéteur du même nom; et qui, venu à Rome pour y exercer son art, y introduisit les dogmes de Démocrite et d'Épicure, et qui entra franchement dans une voie nouvelle, rejetant l'hypothèse des humeurs pour y substituer la physique mécanique.

Les méthodiques.

Les corps, selon lui, sont une agrégation d'atomes qui laissent entre eux des interstices. La santé consiste dans la juste proportion entre le diamètre de ces atomes et les fluides qui y circulent ou s'en exhalent. Les diverses maladies proviennent d'une proportion vicieuse entre les solides et les pores. Il n'y a donc que

(1) *Solam hanc artium græcarum nondum exercet romana gravitas in tanto fructu*: Saint N. XXIX.

(2) SUET. *in Cæs.*, 42.

(3) HIER. BERNEGAU, *de Servi medici apud Græcos et Romanos conditione;* Halle, 1735.

deux causes de maladie, la dilatation et la condensation; et la pratique se réduit à administrer les remèdes qui rétablissent l'état normal par des effets contraires. La thérapeutique ainsi simplifiée, il appelait *méditation de la mort* la patience de l'art qui épie la nature pour la secourir, suivant ainsi Hippocrate, de même que pour la doctrine de la crise. Excluant tous les moyens dilatoires ou violents, il se bornait à la diète, à la gymnastique, aux frictions et au vin. On dit que le premier il a pratiqué l'incision du larynx, et reconnu l'hydrophobie et l'éléphantiasis.

Asclépiade avait une telle confiance dans sa méthode, qu'il allait jusqu'à dire qu'il consentait à perdre tout crédit s'il venait à être malade. Et en effet, il ne le fut jamais sérieusement, et il mourut d'une chute. Ses contemporains le vénérèrent comme un Dieu; tandis que Galien et d'autres le traitaient d'imposteur. On peut dire toutefois que ses théories physiques sont ce qu'il y a de plus plausible ou de moins absurde chez les anciens. La douceur de sa pratique réconcilia les Romains avec la médecine, dont les avait dégoûtés le chirurgien Archagathus, dont le surnom de Vulnérarius avait été changé en celui de Bourreau; ce qui fut peut-être la cause des invectives de Caton contre les médecins en général.

Les germes qu'Asclépiade avait déposés dans ses écrits furent Thémison. féconds par Thémison de Laodicée qui, *sous le règne d'Auguste, réduisit la médecine en système*, et se mit à la tête de l'école méthodique. La théorie des pores une fois adoptée, de même que la division des maladies en deux classes, selon qu'elles provenaient d'endurcissement ou de dilatation, sans s'occuper des différences particulières, il s'appliqua à simplifier la doctrine et à faciliter la pratique. Aux causes occultes des dogmatiques et aux causes évidentes des empiriques, il substitua les causes prochaines, comme bases de la diagnostique, négligeant à tort les causes éloignées. Pour lui la médecine était la *méthode évidente de reconnaître ce que les maladies ont de commun, et de les traiter :* il suffisait donc de donner son attention aux analogies communes; et les maladies, selon qu'elles étaient chroniques ou aiguës, nécessitaient un traitement tout différent; la même distinction s'observait pour les maladies, selon qu'elles étaient dans leur période d'accroissement ou dans celle de déclin. On lui tient compte du soin avec lequel il a décrit le commencement et la marche de la maladie, ou, pour nous servir de son expression, les *rapports de temps* qui, avec les rapports communs, devaient déterminer les moyens curatifs.

Plus tard les méthodistes passèrent des dogmes moyens aux extrêmes, imaginant un cercle résomptif et métasyncritique, série bizarre de remèdes appliqués dans un temps et un ordre déterminés, sans tenir compte des parties affectées non plus que des tempéraments individuels. Cependant, en général, ils s'en tinrent aux secours simples et naturels, rejetant les purgatifs; et loin de prodiguer les médicaments, ils se bornèrent aux laxatifs et aux astringents, faisant consister l'art dans la justesse de l'appropriation.

Thessalus. Thessalus, détracteur orgueilleux de ses devanciers, s'attribuait le mérite d'avoir introduit le véritable système méthodique en enseignant le changement complet d'état dans les pores de la partie malade (*metasyncrisis*), et en étendant quelques parties du système aux accidents qui sont du ressort de la chirurgie. Il prescrivait trois jours d'abstinence avant toute espèce de traitement, et se faisait fort d'enseigner la médecine en six mois; ce qui faisait affluer chez lui les élèves.

Soranus. Avec moins d'exagération, Soranus accrédita la secte des méthodistes par quelques améliorations; mais telle est la subtilité des divisions de sa doctrine, qu'il est difficile d'apprécier le fond; à tout prendre, cette méthode ne mérite peut-être pas le mépris que lui prodigue Galien; en effet, si elle a eu le tort de négliger les causes éloignées et quelquefois la physiologie et l'anatomie, elle a su du moins, mieux qu'Hippocrate et Galien lui-même, établir la connexion entre la doctrine et la pratique.

Parmi les autres écoles qui surgirent plus tard, nous citerons : l'*épisynthétique*, fondée par Léonide d'Alexandrie; l'*éclectique*, instituée par Archigène d'Apamée; la *pneumatique*, dont le chef était Athénéus. Les deux premières adoptaient ce qu'il y avait de meilleur dans les systèmes précédents : la troisième ajoutait, aux quatre éléments qui affectent les corps, l'élément pneumatique, comme cause des affections diverses, ainsi que de la pulsation du cœur et des artères.

Scribonius Largus Désignatianus, qui vivait sous Claude, chercha à combiner les doctrines méthodiques avec l'empirisme. Au lieu d'extraire une dent gâtée, il se bornait à enlever la partie malade : il enseigna aussi à guérir le mal de tête par l'électricité, par l'application d'une tortue vivante, remède qu'adopta Dioscoride.

Celse. Quelques écrivains font vivre dans le siècle d'Auguste Aurélius Cornélius Celsus, dont on ignore la vie et la patrie. Il ne nous reste de son *Encyclopædia* (artium) que huit livres qui traitent de

la médecine. Cet ouvrage, bien écrit pour l'époque, n'est peut-être qu'une traduction du grec. Partisan de la doctrine d'Hippocrate, c'est-à-dire de l'observation et de l'induction, il recommande pour l'hygiène de ne point adopter d'habitudes et de ne point s'écarter de la tempérance. Il parle des systèmes précédents et les expose sous une forme élégante. Sobre de théories, il n'admet comme important dans la médecine que ce qui tend à soulager et à guérir. Sans nier l'utilité des expériences chirurgicales sur la nature vivante, il croit que les blessures des gladiateurs, des soldats et des individus assassinés suffiraient à l'étude anatomique, et qu'en se bornant à ces cas, on remplirait un devoir d'humanité.

Archigène d'Apamée, que nous venons de nommer comme le fondateur de l'école éclectique en médecine, fut contemporain de Trajan. Ses subtilités au sujet des différentes sortes de pouls, dont il porte le nombre à sept, en les subdivisant encore en je ne sais combien de variétés (1), rappellent à peu près celles des médecins chinois. L'obscurité de son style ne permit guère de comprendre ses descriptions jusqu'à Galien, qui le commenta. Il ne déploya pas moins de subtilités de raisonnement et de distinctions de mots, pour déterminer chaque espèce et chaque gradation de douleur, selon le viscère affecté.

Dans la pratique il suivait l'empirisme, et proclamait que la maladie était forte surtout à son début.

Arétée de Cappadoce, éclectique aussi, mais avec des vues plus larges, et, après Hippocrate, le meilleur observateur parmi les anciens, paraît avoir été son contemporain. Il commence la description de chaque maladie par celle de la partie affectée, et montre des connaissances avancées en anatomie; il nie que les vaisseaux du bras communiquent à des viscères différents (2). Il croit que le foie est destiné spécialement à l'élaboration du sang, que la bile se forme dans la vésicule du fiel; peut-être connut-il les vaisseaux lactés, même les canaux de Bellini dans les reins, et la membrane velue de Hunter dans l'utérus fécondé. Il sait que les nerfs prennent naissance dans la tête et sont les agents de la sensation, bien que parfois il les confonde avec les tendons. Il est

(1) Βλιτοριζόμενος, σκινδαψιζόμενος, ἀποκεκρημνισμένος, τρύζων, ὑγροφάνης, καρώδης, βομβῶν, ἐκτεζαμβήμενος, ἀναλήθής, ἀτενής, ἀδρανής, ἀποπεπηγὼς διαπεφυσημένος, διηγκωνισμένος, ἐγκαλυπτόμενος, et ainsi de suite.

(2) Cependant il ordonnait toujours la saignée à la partie opposée au siége de l'inflammation, mais parce que la pratique lui avait démontré qu'il valait toujours mieux tirer du sang le plus loin possible de la partie malade.

à regretter que la manie d'orner son style, trop commune chez les médecins, l'ait entraîné jusqu'à sacrifier la vérité : on peut en citer notamment comme preuve sa description de la lèpre, dans laquelle il s'obstine à suivre une marche contraire à celle qui est naturelle, et à comparer la peau du lépreux à celle de l'éléphant, d'où le nom d'éléphantiasis. Le choléra se trouve décrit de point en point dans Arétée (1), qui paraît le croire contagieux; car, une fois les remèdes épuisés, il conseille au médecin de s'enfuir (2). Il se montra dans la pratique plus modéré que ses contemporains.

Cassius Iatrophista laissa un excellent recueil de problèmes de médecine et de physique, qui ont encore aujourd'hui leur utilité.

Antillus contribua beaucoup aux progrès de la chirurgie et de la thérapeutique; il conseillait déjà la bronchotomie dans les angines, et l'incision de l'hydrocéphale; il donna aussi de très-bons conseils pour l'abaissement de la cataracte.

Galien. 131. Nous passerons les autres sous silence, pour arriver à Claudius

(1) *Cholera est materiæ a moto corpore in gulam, ventriculum et intestina retro fluens motio, vitium acutissimum ; supra enim per vomitum erumpunt, quæ in ore ventriculi et gula congesta fuerant; infra dejiciuntur humores in ventriculo intestinisque natantes. In primis quæ evomuntur, aquæ similia sunt : quæ anus effundit, stercorea, liquida, tetrique odoris sentiuntur : siquidem longa cruditas id malum excitavit. Quod si per clysterem eluantur, primo pituitosa, mox biliosa feruntur. Initio quidem facilis morbus est, dolore vacans; postea vero tensiones in ore ventriculi et gula, tormina in ventre nascuntur. Si magis sæviat morbus, et termina augescant, anima deficit, membra resolvuntur, cibos exhorrent, animus consternatur. Si quid acceperint, cum magno tumultu, nausea et vomitu mandit, tum sincere flava bilis expellitur : dejectiones quoque similes sunt : nervi tenduntur, tibiarum brachiorumque musculi convelluntur, digiti incurvantur : vertigo aboritur, singultiunt : ungues livent, algent extrema, totum corpus rigore concutitur. Si malum ad ultimum venit, tum vero ægrotus sudore perfunditur : bilis atra supra infraque prorumpit; convulsione impedita vesica, lotium cohibetur; quod tamen, cum in intestina humores derivventur, abundare non potest : voce privantur : arteriarum pulsatus minimi sunt ac frequentissimi : cujusmodi in syncopa proposuimus. Conatus ad vomendum, perpetui ac inanes fiunt : inclinatio ad dejiciendum prompta, quam tenesmon Græci vocant; sicca tamen, nihilque succi egerens : mors demum sequitur doloribus plena et miseranda, per convulsionem, strangulatum et inanem vomitum,* etc. De cholera, l. II, c. 5.

(2) Dans le c. 4, *Curatio choleræ*, il conclut ainsi : *At contra, si omnia vomitu rejiciat, sudor perennis affluat, frigeat laborans, et lividus fiat, pulsus etiam prope extincti sint, et vires cadant; cum ita, inquam, se habuerit, inde honestam fugam capessere bonum est.*

Galien, de Pergame, dont l'esprit, aussi vaste que celui d'Aristote, aussi profond et plus libre, embrassa toutes les sciences. Déjà, lorsqu'il fréquentait les écoles, il signalait les défauts des systèmes dominants, et peu satisfait de l'enseignement qu'il recevait, il avait recours aux sources de la doctrine et à l'investigation de la nature. Prenant Hippocrate pour guide, il le suivit avec respect, mais sans idolâtrie; compara ses observations avec les faits, reconnut son habileté, et, ayant entrepris de reproduire ses idées sous des aspects différents, de répéter ses expériences, il fit revivre sa médecine, avec plus d'éclat qu'elle n'en avait eu à sa naissance.

Riche du savoir que le temps avait sans cesse accru, il adopta dans la théorie le dogmatisme du maître au sujet des facultés sensitives et actives des organes, réglées par la nature. Il fonda sur l'anatomie la connaissance de la médecine ; mais comme les lois romaines qui laissaient tuer les vivants, défendaient de disséquer les morts, il dut se livrer à l'autopsie des singes (1), et fit plusieurs découvertes en myologie et en physiologie. Il basait quatre tempéraments sur les quatre humeurs déjà signalées par Hippocrate, le sang, la pituite, la bile, l'atrabile, et sur les quatre qualités, les appliquant si universellement qu'il prétendait expliquer par là non-seulement le caractère et l'origine de toute maladie, mais aussi les propriétés des corps naturels et l'efficacité des remèdes. Excellent dans les généralités de la thérapeutique, il se trompe souvent dans l'application pratique, où il reste fidèle aux principes d'Hippocrate. Il marqua après lui et après Asclépiade la troisième époque de l'art de guérir, et resta la principale autorité jusqu'au seizième siècle, quand prit naissance la médecine chimique. Vésale ajouta quelque chose à son livre *de Usu partium*. Il est vrai de dire que l'éclat que Galien donna à la médecine nuisit à sa simplicité, et que la nature demeura étouffée, embarrassée sous tout cet appareil de science et de dogmes.

Il acquit du crédit à Rome, où il se rendit, malgré les intrigues des médecins, qui à l'ignorance joignaient une telle envie, qu'ils empoisonnèrent par jalousie un médecin grec et deux de ses aides.

(1) Tous les muscles qui dans le singe diffèrent de ceux de l'homme sont décrits par Galien, tels qu'ils se trouvent dans le premier. Il en est de même de l'ostéologie; il dit par exemple que la mâchoire supérieure est composée de quatre os, ce qui est vrai pour le singe, non pour l'homme; il compte dans l'os sacrum moins de vertèbres qu'il n'en existe chez l'homme. Il admet pourtant chez l'homme deux conduits biliaires.

Il donna ses soins à Marc-Aurèle, et l'on aime à voir quelques-unes des maladies du philosophe empereur décrites par le médecin philosophe.

Bien que plusieurs de ses ouvrages aient péri dans l'incendie de sa maison, il nous en reste quatre-vingt-deux d'une authenticité certaine, dix-huit sur lesquels il s'élève des doutes, dix-neuf fragments et dix-huit commentaires sur Hippocrate, sans parler d'une cinquantaine qui sont inédits. Sa manière d'écrire est prolixe, minutieuse, pleine de répétitions, et il y perce parfois une jactance que l'on a peine à pardonner même à un si grand mérite. Il possédait plusieurs langues, entre autres celle des Perses, qu'il préférait aux autres, peut-être parce qu'il y trouvait la racine de beaucoup de mots grecs et latins dont il ne savait pas que l'origine remontait à une source commune, le sanscrit.

Outre les services qu'il rendit à la médecine et à l'anatomie (1), la philosophie, en général, lui est redevable, parce qu'il porta la lumière dans la psychologie empirique, et fonda une théorie plus exacte des sensations et des opérations animales du corps, en distinguant les nerfs des tendons, et en montrant que les premiers sans lesquels il n'y a point de sensibilité, aboutissent au cerveau. Mais les nerfs ne suffisant pas pour expliquer l'action sensitive, il introduisit, ou plutôt il établit clairement la distinction entre la vie animale et la vie intellectuelle, supposant que l'âme a son siége dans le cerveau, et que l'esprit animal, fluide très-subtil, est répandu par tout le corps, comme un organe intermédiaire entre le sentiment et le mouvement, tandis que les forces vitales résident dans le cœur, et les forces naturelles dans le foie.

Nous avons vu plus d'une fois la médecine conduire au matérialisme, et, tout en scrutant, armée de son scalpel, la source insaisissable de la vie, refuser de croire à ce souffle inconnu qui se soustrait à toutes ses recherches et fait que de simple machine l'assemblage des membres devient un homme. Galien, au contraire, après avoir montré l'admirable rapport de toutes les parties, s'arrête saisi d'admiration : « En me livrant à cette démonstration, « dit-il, il me semble chanter un hymne à ta gloire, ô toi qui « nous as créés ! Je t'honore mieux, en révélant tes œuvres « merveilleuses, qu'en t'offrant des hécatombes de taureaux

(1) Les instruments de chirurgie, trouvés dans les ruines de Pompéi, prouvent qu'un grand nombre de ceux qu'on regardait comme d'une invention récente étaient déjà connus des anciens.

« et de l'encens. La piété véritable consiste d'abord à me con« naître moi-même, puis à manifester aux autres combien sont « grandes ta bonté, ta puissance, ta sagesse : ta bonté, dans « l'égale répartition de tes dons, tout homme ayant reçu en « partage les appareils secrets qui lui sont nécessaires; ta sagesse, « dans des dons si excellents; ta puissance, dans l'exécution de « tes desseins (1). »

Cependant, il ne put échapper à la contagion de son siècle; Esculape lui conseilla une saignée en songe; le même dieu le détourna de suivre les empereurs dans leur expédition. Il défendait les enchantements, et combattait le christianisme comme une absurdité. Après lui, la théosophie fit beaucoup de mal à la médecine. Elle prétendait expliquer les maladies par l'influence des démons, des éons, des puissances occultes, et les traiter à l'aide de sortiléges, en faisant porter des pierres d'Éphèse où étaient inscrites les paroles mystérieuses qu'on lisait sur la statue de Diane (2), ou bien des abraxas, pierres précieuses chargées de figures égyptiennes, ou bien encore des symboles empruntés soit au culte de Zoroastre, soit à la cabale hébraïque (3).

CHAPITRE XVIII.

LITTÉRATURE LATINE.

La littérature, si brillante du temps d'Auguste, ne déclina pas par degrés; elle tomba tout à coup. C'est une preuve que l'heureux triumvir n'eut que peu d'influence sur le siècle qui garda son nom, et sur les génies dont il fut contemporain. Quand il mourut, on n'entendait plus retentir que la voix plaintive d'Ovide, que son

(1) *De Usu partium*, III, 40.

(2) Ἄσκι κάτασκιαῖξ τέραξ δαμναμένευς αἴσιον. HESYCHIUS, *Lexicon*.

(3) Sérénus Sammonicus, maître de Gordien le jeune, nous a laissé un poëme sur la médecine, dans lequel il conseille l'*abracadabra* dans les cas de fièvre hémitritée :

Inscribas chartæ quod dicitur abracadabra
Sæpius; et subter repetas, sed detrahe summæ.
Et magis atque magis desint elementa figuris
Singula, quæ semper rapies, et cætera figes,
Donec in angustum redigatur litera conum :
His lino nexis, collum redimire memento.

abondance parasite, ses tournures forcées, l'abus des détails, les jeux de mots, placent aussi loin d'Horace, de Virgile et de Tibulle, qu'Euripide l'est de Sophocle (1). Après lui, la littérature fut plutôt, à vrai dire, anéantie que corrompue; car si nous exceptons Phèdre, dont l'authenticité est douteuse, il n'y a pas, durant un siècle, un seul écrivain romain. En couvrant les savants du manteau impérial, Auguste les avait habitués à considérer l'étude, non comme une noble application de l'esprit et un épanchement nécessaire à des sentiments purs et élevés, mais comme une profession, un métier : aussi quand les maisons de campagne, les dons, les banquets vinrent à manquer, les Muses perdirent la voix. Il était aussi dangereux de louer Tibère que de le blâmer. Caligula jalousait chez les autres tout ce qui brillait. Claude, savant imbécile, et d'autres empereurs encore, ou soupçonneux ou fous furieux, condamnèrent soit à la mort, soit à l'exil, ceux qui les surpassaient en éloquence, et ils prétendirent parfois décerner par décret le titre d'orateur. Quelques vers imprudents valurent à Ælius Saturninus d'être précipité du Capitole; Sextus Paconianus fut étranglé en prison; M. Scaurus fut envoyé à la mort, pour une tragédie où Tibère crut se reconnaître dans le personnage d'Agamemnon; Crémutius Cordus se vit accusé d'avoir loué Brutus, et appelé Cassius le dernier des Romains (2). Pline était tellement en défiance, sous le règne de Néron, qu'il se mit à écrire sur des questions de grammaire.

Sauf l'empereur, quel élément d'inspiration restait-il à la littérature romaine, qui, pleine du sentiment politique de la grandeur de la patrie, n'avait jamais puisé à cette source inépuisable de pensées, la vie du peuple? Elle dut donc se plonger dans la flatterie. Stace flatte non-seulement Domitien, mais quiconque est riche dans Rome; Valère-Maxime et Velléius Paterculus exaltent les vertus de Tibère, Quintilien, la *sainteté* de Domitien, et, ce qui devait coûter encore plus à son goût, le talent de ce prince en fait d'éloquence; il l'appelle le plus grand des poëtes, le remerciant de la protection divine qu'il accorde aux travaux littéraires, et d'avoir banni les philosophes, qui avaient poussé l'arrogance jusqu'à se croire plus sages que l'empereur. Martial baise la pous-

(1) Dans les *Études de mœurs et de critique sur les poëtes latins de la décadence*, par M. D. Nisard (Paris, 1834), l'auteur fait plus usage de la finesse de son goût, pour attaquer ses contemporains, que pour apprécier à leur juste valeur les écrivains du temps passé.

(2) Dion, LVII, 22. — Tacite, *Ann.*, VI, 39 et 9; IV, 34.

sière foulée par les pieds de Domitien, et c'est trop peu, ce lui semble, que de le mettre au rang des dieux. Juvénal flatte, Tacite flatte aussi. Pline le jeune ne sait donner à Trajan que des louanges exagérées; l'autre Pline flattait Vespasien, qui peut-être agréa la dédicace de l'*Histoire naturelle*, parce que, appelant les citoyens à la contemplation de l'univers, elle les détournait de réfléchir sur eux-mêmes. Mais quand, sous son règne, Maternus composa une tragédie de *Caton*, il dut bien vite modérer des expressions qui sonnaient mal à des oreilles puissantes. Sénèque flatte Claude, et, pour inviter Néron à la clémence, il lui accorde le droit de tuer tout le monde, de tout anéantir; c'est en mettant jusqu'à un certain point sa force en opposition avec la faiblesse de l'univers, qu'il cherche à lui inspirer la pitié à l'aide de l'orgueil.

Pouvait-il en être autrement? Personne ne lisait alors si ce n'est l'aristocratie; l'auteur ne pouvait donc conserver l'espoir de créer son public. L'élite de la société ne pouvait non plus acheter, comme aujourd'hui, assez d'exemplaires d'un livre pour que l'auteur y trouvât une récompense proportionnée à son mérite ou à sa réputation. Chaque personnage opulent avait des esclaves exclusivement chargés de transcrire et de relier les livres qu'il voulait avoir. La masse du peuple ne lisait que quelques ouvrages mis à sa disposition par les empereurs dans les bibliothèques ou dans les bains publics. Aussi l'écrivain qui s'applaudissait d'être lu partout où arrivaient des gouverneurs ou des commandants romains, se trouvait contraint de mendier son pain et une aumône près d'un patron, près de l'intendant de quelque Mécène ou du distributeur des largesses publiques (1).

D'un autre côté, quels souvenirs d'un temps plus libre, quelles traditions républicaines à réveiller chez ces étrangers accourus à Rome pour avoir part aux libéralités impériales, chez ces affranchis parvenus à siéger dans le sénat à force de ramper devant leurs maîtres? Ils ne voyaient pas au delà d'un jour, et cela leur suffisait pour faire l'apothéose des maîtres du monde.

(1) *Omnis in hoc gracili xeniorum turba libello*
Constabit nummis quatuor emta tibi.
Quatuor est nimium; poterit constare duobus,
Et faciet lucrum bibliopola Tryphon.
Hæc licet hospitibus pro munere disticha mittas,
Si tibi tam rarus quam mihi nummus erit.
MART., XIII, 3.

La vie publique des temps de liberté avait fait place à la tranquillité muette de la tyrannie ; le jugement redoutable et sans appel des assemblées populaires avait cessé ; et c'était le caprice de quelques sociétés restreintes, ou celui des grands près desquels les gens de lettres trouvaient accueil, qui décidait du mérite des auteurs. Auguste se moquait du style prétentieux de quelques écrivains et des expressions surannées de Tibère ; il disait à sa nièce Agrippine : *Je m'étudie surtout à parler et à écrire naturellement* (1) ; mais si l'étude des anciens ne lui plaisait pas, c'est peut-être à raison des idées qui se trouvaient dans leurs œuvres : son favori Mécène avait un style lâche et recherché (2). Asinius Pollion était plus que sévère à l'égard des écrivains les plus célèbres ; il reprochait à Salluste des expressions vieillies, à Tite-Live d'avoir conservé quelques locutions usitées dans Padoue, sa patrie, à César la négligence et la mauvaise foi. Il se montra notamment l'adversaire déclaré de Cicéron. Un jour qu'il se trouvait dans la maison de Messala au moment où un certain Popilius Æna s'apprêtait à lire un poëme sur la mort du grand orateur, à peine eut-il entendu le premier vers,

Deflendus Cicero est, latiæque silentia linguæ,

qu'il se leva de mauvaise humeur et s'en alla, comme s'il eût été courroucé d'être compté lui-même parmi les muets, quand son fils

(1) SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, 86.

(2) Isidore nous a conservé quelques vers adressés à Horace par Mécène :

Lugent, o mea vita, te smaragdus,
Beryllus quoque, Flacce; nec nitentes
Nuper, candida margarita, quæro,
Nec quos Thynica lima perpolivit
Anellos, nec jaspios lapillos.

Et SUÉTONE ceux-ci :

Ni te visceribus meis, Horati,
Jam plus diligo, tu tuum sodalem
Ninnio videas strigosiorem.

MACROBE nous a transmis un billet dans lequel Auguste se moquait de Mécène en contrefaisant son style :

Idem Augustus, quia Mæcenatem suum noverat esse stylo remisso, molli et dissoluto, talem se in epistolis, quas ad eum scribebat, sæpius exhibebat, et contra castigationem loquendi, quam alias ille scribendo servabat, in epistola ad Mæcenatem familiari, plura in jocos effusa subtexuit : « Vale, mel gentium, melcule, ebur ex Etruria, laser aretinum, adamas supernas, tiberinum margaritum, cilniorum smaragde, « jaspi figulorum, berylle Porsenæ, carbunculum habeas, ἵνα συντέμω « πάντα, μάλαγμα mœcharum. » Saturn., II, 4.

venait d'écrire un livre dans lequel il lui donnait sur Tullius la palme de l'éloquence. Le style de Pollion était sec, obscur, saccadé (1) ; mais il était l'ami de l'empereur, il avait une bonne bibliothèque, une belle maison de campagne, un excellent cuisinier : il devait dès lors trouver non-seulement l'indulgence qu'il refusait aux autres, mais encore la louange, et ses jugements ne pouvaient être que des oracles. Adrien aussi préférait Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Cœlius à Salluste (2), et le jugement d'un prince trouve des milliers d'approbateurs.

La formation d'une bibliothèque était, à cette époque, un objet de luxe. Outre celles qui furent annexées par Auguste au temple d'Apollon Palatin et au portique d'Octavie, Tibère en établit une dans le Capitole. Il ne paraît pas qu'elle ait été brûlée dans l'incendie allumé par Néron, comme le fut probablement celle du Palatin et une autre qui existait dans le Capitole, et que la foudre consuma, sous le règne de Commode (3) ; cette dernière est peut-être celle qui avait été fondée par Sylla. Vespasien plaça aussi dans le temple de la Paix, avec divers monuments d'arts et de sciences, une bibliothèque que Domitien enrichit de nombreuses reproductions faites par des copistes qu'il entretenait à Alexandrie. Celle de Trajan, nommée Ulpienne, fut ensuite transportée dans les thermes de Dioclétien. La dernière bibliothèque publique dont il soit fait mention est celle que Sérénus Sammonicus légua Bibliothèques.

(1) Sénèque nous a conservé un passage de Pollion (*Suasor*. 7), qu'il dit être le plus éloquent de son histoire; nous le rapportons comme échantillon philosophique, et parce qu'il y est parlé de Cicéron sans cette hostilité que l'on impute à Pollion : *Hujus ergo viri, tot tantisque operibus mansuris in omne ævum, prædicare de ingenio et industria supervacuum est. Natura autem pariter atque fortuna obsecuta est. Et quidem facies decora ad senectutem, prosperaque permansit valetudo : tum pax diutina, cujus instructus erat artibus, contigit, namque a prisca severitate judicis exacti maximorum noxiorum multitudo provenit, quos obstrictos patrocinio, incolumes plerosque habebat. Jam felicissima consulatus ei sors petendi, et gerendi magna munera, deûm consilio, industriaque. Utinam moderatius secundas res, et fortius adversas ferre potuisset! namque utraque cum venerat ei, mutari eas non posse rebatur. Inde sunt invidiæ tempestates coortæ graves in eum, certiorque inimicis aggrediendi fiducia : majori enim simultates appetebat animo, quam gerebat. Sed quando mortalium nulla virtus perfecta contigit, qua major pars vitæ atque ingenii stetit, ea judicandum de homine est. Atque ego ne miserandi quidem exitus eum fuisse judicarem, nisi ipse tam miseram mortem putasset.*

(2) ÆLIUS SPARTIANUS, *in Hadrian*.

(3) OROSE, VII, 16.

par testament à l'empereur Gordien le jeune, qui avait été son élève; elle se composait de soixante-deux mille volumes, nombre prodigieux pour une collection particulière.

Certains empereurs se préoccupèrent en outre d'un soin négligé au temps de la république, celui de l'instruction publique : César accorda les droits de cité aux médecins et aux professeurs d'arts libéraux, c'est-à-dire aux légistes, grammairiens, rhéteurs et géomètres; Vespasien le premier assigna sur le trésor cent mille sesterces (17,800 fr.) par an aux rhéteurs grecs et latins, tandis qu'on en donnait, dans une proportion qui s'est accrue aujourd'hui, deux cent mille à un musicien et quatre cent mille à un acteur tragique. Adrien protégea les savants, les gens de lettres, les artistes, les astrologues; il mettait à la retraite les professeurs vieillis dans l'enseignement, en leur continuant leur traitement; l'Athénée fut fondé par lui, afin de réunir les lettres et les sciences. Antonin et Marc-Aurèle propagèrent l'enseignement même au dehors de Rome; le premier en instituant des écoles de philosophie et d'éloquence dans les provinces, l'autre en établissant à Athènes des maîtres dans toutes les branches de la science. Ces professeurs, payés des deniers des villes en proportion de leurs richesses, quelques-uns à raison de dix mille drachmes par an (7,500 fr.), recevaient en outre une rétribution des élèves; des honneurs leur étaient accordés, et ils étaient exempts des charges les plus onéreuses, du service et des logements militaires. En général, la condition des maîtres varia selon le caractère et la générosité des empereurs. Le plus souvent ceux-ci chargèrent les professeurs eux-mêmes d'examiner et de choisir ceux qui devaient enseigner. Il est probable que les leçons se donnaient alors avec plus d'ordre et de suite.

Éducation.

Mais il ne suffit pas de voir des écoles, il faut demander ce qu'elles sont. Or, l'éducation s'était altérée par suite des nouvelles institutions. On ne confiait plus comme autrefois les enfants à quelque matrone de mœurs irréprochables, mais à des servantes grecques ou à des esclaves. Après être restés jusqu'à sept ans sans rien apprendre, ils étudiaient le grec, puis le latin, sous la direction de grammairiens (1). Ceux-ci leur enseignaient à lire et à

(1) Quintilien recommande beaucoup la grammaire, qui enseigne à parler et à écrire, selon la *raison*, l'*antiquité*, l'*autorité* et l'*usage*. Nous lui empruntons ces détails sur l'éducation, ainsi qu'au dialogue *De corrupta eloquentia*, attribué par les uns à Quintilien, par les autres à Tacite, sans que personne allègue des raisons suffisantes. Le seul motif qui milite pour le der-

écrire, à comprendre les poëtes en ce qui concerne la forme, et à s'exercer à de petites compositions; en même temps d'autres maîtres leur apprenaient la danse, la musique, la géométrie, considérées comme nécessaires à la rhétorique.

La mythologie grecque, qui ne donnait pas d'ombrage aux souverains, constituait la base de l'enseignement des grammairiens. Avant de leur confier les enfants, on mettait leur habileté à l'épreuve en leur demandant, par exemple, comment s'appelait la mère d'Hécube, quels étaient le nombre et le nom des chevaux d'Achille; on s'assurait aussi qu'ils étaient en état d'enseigner à leurs élèves de quelle couleur étaient les cheveux de Vénus, combien de coursiers traînaient le char de Phébus, ou quel jour Hercule était né.

Les enfants passaient de leurs mains dans celles des rhéteurs, classe vénale, sans connaissance de la philosophie et des lois, bien différente de ces orateurs auxquels le père de Cicéron et celui d'Hortensius confiaient leurs fils, pour les instruire plus encore par leurs exemples que par leurs préceptes. Alors une noble émulation s'emparait des jeunes gens, qui voyaient leur maître invoqué par les villes et par les provinces comme leur défenseur et leur appui, et disposer du sort des rois et des nations, aux applaudissements du peuple souverain. Les rhéteurs, au contraire, prenaient à tâche de façonner l'esprit pesant et emphatique des Romains à la légèreté et au verbiage des Grecs. Ils avaient aussi la prétention de paraître érudits, de s'engager dans des argumentations captieuses, d'épiloguer sur les ouvrages des classiques à propos d'érudition ou de la vérité des faits : la philologie était pour eux un jeu de subtilités; l'histoire devenait dans leurs mains un amas confus de détails qui altéraient même la vérité et excluaient cette énergie qui aurait porté ombrage aux tyrans; enfin, ils avaient fait de la logique une espèce d'escrime ayant pour objet de changer par le raisonnement la vérité en mensonge; de la morale, une ostentation de vertus exagérées.

Avec de pareilles écoles et de pareils maîtres, rien de plus facile à la tyrannie que de se proclamer protectrice tout en opprimant. L'instruction ne supplée pas d'ailleurs aux institutions socia-

nier est que ce dialogue offre une certaine manière qui lui est propre : ainsi ces associations de synonymes, *nova et recentia jura, vetera et antiqua nomina, incensus ac flagrans animus*, etc., reviennent souvent dans ce dialogue, où nous trouvons *memoria ac recordatione, veteres ac senes, vetera ac antiqua, nova et recentia, conjungere et copulare.*

les, et elle ne saurait réparer les maux causés par le despotisme. Aussi un courtisan, qui entendait un empereur se plaindre de ce que tous ses efforts ne remédiaient pas à la décadence de l'éloquence, lui répondit, avec non moins de franchise que de raison : *Fermez les écoles et ouvrez le sénat !*

Non, la paix ne suffit pas pour rajeunir et faire refleurir les lettres; il semble même que sous l'uniformité du gouvernement impérial le génie s'endormit, comme l'esprit militaire s'éteignait. L'amour du savoir se répandait, il est vrai; et non-seulement la Gaule, mais encore la Germanie et la Bretagne, connaissaient les chefs-d'œuvre de la littérature. Ces provinces fournissaient même aux lettres de beaux noms; mais l'originalité manquait désormais, et ni la faveur des princes, ni les largesses des particuliers, ne pouvaient la faire éclore. Les philosophes se traînaient sur les pas des anciens, dont ils recrépissaient en quelque sorte les doctrines ; les gens de lettres imitaient servilement leurs devanciers, ou, s'écartant systématiquement des sentiers battus, ils s'égaraient follement, ayant perdu les traditions de l'ancienne civilisation nationale, sans s'être identifiés avec la nouvelle. C'était à peine si les riches jetaient les yeux sur quelque satire ou feuilletaient quelque opuscule galant (1). La plupart des jeunes gens qui venaient en grand nombre à Rome pour étudier, ne faisaient que s'y livrer au libertinage; c'est au point que la loi dut intervenir plusieurs fois pour les renvoyer dans leur patrie (2). Des charlatans et des astrologues, sous le titre de philosophes et de mathématiciens, pullulaient partout.

Éloquence. Dans les premiers temps on n'étudiait pas l'éloquence comme une science à part; mais, de même que les notions relatives à la guerre, au culte, au droit, elle entrait dans l'éducation nécessaire à la vie. Le culte avait néanmoins ses ministres spéciaux; la jurisprudence n'était considérée que comme le dernier refuge de ceux qui n'avaient pas l'organe assez puissant pour parler en public, ni le bras assez robuste pour combattre : à la guerre même, non moins que dans les magistratures civiles, il fallait souvent haranguer, de sorte que l'éloquence était d'une nécessité capitale dans toutes les conditions.

L'égalité avait désormais ouvert à chacun l'accès des emplois et des commandements ; en augmentant la concurrence, elle préve-

(1) AMMIEN MARCELLIN, liv. IV.
(2) *Code Théodosien* : de Studiis utriusque Romæ, lib. XIV, I, 1.

nait les abus du cumul. Celui qui se sentait du courage se destinait à la guerre, et ceignait l'épée après avoir plaidé une première cause devant le tribunal; celui qui avait de la facilité à parler s'exerça aux luttes du Forum dès qu'il put quitter le service militaire; celui qui ne se trouvait de goût ni pour l'une ni pour l'autre carrière suspendait à sa porte une branche de laurier, et donnait des consultations. Il y avait ainsi trois carrières distinctes à suivre : les armes, la jurisprudence et l'éloquence.

Mais que pouvaient chercher dans l'éloquence un peuple sans émulation et un sénat sans autorité, sinon un nouveau spectacle? Le droit une fois égal pour tous, l'empereur concentrant en lui la république, et les juges ne pouvant s'écarter des réponses des prudents, il n'y avait plus à se livrer laborieusement à l'interprétation de la loi, ni à défendre la cause des provinces et des royaumes, ou celle de la patrie. La tribune était donc muette, la curie s'épuisait en flatteries, le Forum était réduit misérablement à d'étroites applications du droit. Déshéritée de la publicité qui est son élément, l'éloquence descendait à des exercices aussi vains qu'extravagants : elle habituait, aux frais du trésor, les fils des grands à débiter des flatteries ampoulées aux Césars quand ils daignaient consulter le sénat sur ce qu'ils avaient déjà décidé, et à mériter ainsi de parvenir à des magistratures sans pouvoir comme sans dignité.

Sauf dans les plaidoiries qui étaient publiques pour les cas de lèse-majesté, la déclamation, déjà en usage au temps de Cicéron, était devenue, en survivant aux institutions anciennes, un étalage de pompeuses misères. On fit un code entier des convenances déclamatoires. Quand l'orateur se présente à la tribune (y était-il dit), il peut se frotter le front, regarder ses mains, faire craquer ses doigts, et montrer, en soupirant, l'anxiété de son esprit. Qu'il se tienne droit, le pied gauche en avant, les bras légèrement détachés du corps; et qu'en débitant l'exorde, sa main dépasse tant soit peu sa poitrine, mais sans arrogance. Animé par le dépit, qu'il prononce avec une négligence calculée les périodes les plus travaillées, et montre une sorte d'hésitation aux endroits où il est le plus sûr de sa mémoire. Qu'il ne reprenne pas haleine au milieu d'une proposition, ne change de geste que de trois paroles en trois paroles; qu'il ne porte pas les doigts à son nez; qu'il tousse et crache le moins possible; qu'il évite de se balancer, pour ne pas avoir l'air d'être en bateau; qu'il ne se laisse pas tomber dans les bras de ses clients, à moins que ce ne soit par épuisement véritable. Il ne faut

pas non plus qu'il se promène ou s'arrête après avoir prononcé une phrase à effet, comme s'il attendait les applaudissements. Qu'il laisse vers la fin retomber sa toge en désordre, ce qui est un grand signe de passion.

Quant au point de savoir s'il est convenable ou non d'essuyer la sueur de son visage et de porter le désordre dans sa chevelure, il y a discussion entre Plotius et Nigidius, Quintilien et Pline. Ils vous diront comment on doit se vêtir pour être un homme éloquent : il s'agit pour cela de porter une tunique qui dépasse de peu le genou par devant, et tombe par derrière jusqu'au jarret : plus longue, elle ressemblerait à celle des femmes; plus courte, à celle du soldat. S'envelopper la tête et les jambes de laine et de bandelettes dénoterait un malade; rouler sa toge autour de son bras gauche, un furieux; en rejeter le bord sur son épaule droite sent l'affectation, et déclamer les doigts chargés d'anneaux est le fait d'un efféminé.

Les précepteurs vous désigneront ensuite nommément chaque gradation de la voix (1), en vous indiquant celle qui convient à chaque sentiment. Voilà les graves études dont on occupait la jeunesse romaine, pour la faire rivaliser avec Démosthène et Cicéron. Tant c'est un système ancien, de la part des mauvais gouvernements, non d'abolir le savoir, mais de l'étouffer au milieu des futilités et des règles indispensables !

Le fond des choses ne valait pas mieux que la forme. De même que le peintre qui s'écarte du vrai tombe dans le maniéré, les rhéteurs, réduits à supposer des causes à discuter, à inventer des sujets de harangues, donnaient à traiter des questions bizarres et extravagantes : l'absence de conviction, le manque de moralité dans les moyens allégués, et le jugement suprême du public, manquaient totalement à ces vaines luttes de la parole. Les harangues que les élèves avaient à faire comme exercices se divisaient en *suasoriæ* et en *controversiæ*. Les premières avaient pour objet l'éloge de la vertu, de l'amitié, des lois, et maints autres développements philosophiques d'une exécution facile, ou parfois d'une subtilité sophistique. Les autres consistaient en discussions de différents genres, judiciaires pour la plupart. Elles se subdivisaient en *tractatæ,* pour lesquelles le rhéteur donnait le sujet et

(1) QUINTILIEN dit : *Si ipsa vox non fuerit surda, rudis, immanis, rigida, vana, præpinguis; aut tenuis, inanis, acerba, pusilla, mollis, effeminata.... Ornata est pronuntiatio cui suffragatur vox facilis, magna, beata, flexibilis, firma, dulcis, durabilis, clara, pura, secans aera, et auribus sedens.* (Inst. XII.)

la marche à suivre, et en *coloratæ*, dont l'élève trouvait par lui-même la matière et la disposition. Une fois composées et corrigées par le maître, l'élève les apprenait, et les débitait devant le patient auditoire.

Veut-on connaître les thèmes que le maître fournissait aux jeunes Romains, en voici quelques-uns. Expliquer pourquoi un verre se brise en tombant; dissuader Caton de se donner la mort; exhorter Agamemnon à épargner Iphigénie; Alexandre, qui a conquis la terre, à ne pas vouloir dominer encore sur l'Océan; Sylla à abdiquer la tyrannie (1); Annibal à ne pas s'amollir dans Capoue; César à tendre la main à Pompée, afin que Rome puisse opposer aux barbares ses deux plus grands capitaines. On discutait encore sur le point de savoir si les trois cents Spartiates, abandonnés aux Thermopyles, auraient dû s'enfuir; si Cicéron devait demander excuse à Marc-Antoine et livrer au feu ses écrits, à la demande de ce dernier.

On passait ensuite à des questions plus sociales, plus actuelles, en proposant des cas où la science des lois venait en aide à l'éloquence; ainsi : Une vestale étant précipitée de la roche Tarpéienne a conservé la vie; lui sera-t-elle ôtée? — Un mari et une femme se sont juré de ne pas se survivre; l'époux, ennuyé de sa femme, part, et lui fait parvenir la nouvelle de sa mort. Elle se jette par la fenêtre, mais elle guérit; et l'artifice étant découvert, son père demande le divorce, auquel elle se refuse : que l'un plaide pour le père, l'autre pour la femme. — Titius recueille deux enfants abandonnés; il les élève, puis il casse un bras à l'un, une jambe à l'autre (cas qui n'était pas rare alors); puis il les envoie mendier, et s'enrichit : que l'un se charge de l'accusation, l'autre de la défense. — Une ville, dans une grande disette, envoie un délégué acheter des grains, avec ordre de revenir à une époque déterminée. Il part, fait les achats; mais, à son retour, il est poussé par la tempête dans un autre port; il y vend son chargement pour un prix double, achète le double de grains, et arrive enfin; mais dans l'intervalle la ville a souffert une horrible famine; les citoyens se sont dévorés entre eux, et le délégué est poursuivi

(1) *Et nos ergo manum ferulæ subduximus, et nos*
Consilium dedimus Sullæ privatus ut altum
Dormiret.

Voilà ce que dit Juvénal (Sat. I, 15), et l'on aurait de la peine à croire que c'est précisément ce qui se faisait dans nos écoles au dix-huitième siècle, et ce qui se fait encore au dix-neuvième.

comme coupable des malheurs dont il a été la cause (*cadaveris pasti*). — Un homme pénètre dans une citadelle pour gagner la récompense promise à celui qui tuera le tyran ; ne le trouvant pas, il tue son fils, et lui laisse son épée dans le sein. Le tyran de retour voit son fils mort, et se plonge dans la poitrine le fer qui l'a percé. Le meurtrier du fils réclame le prix comme tyrannicide (1). — Les abeilles d'un pauvre butinent sur les fleurs d'un riche; celui-ci demande une indemnité au premier, et, sur son refus, empoisonne ses fleurs; les abeilles meurent, et le riche est cité en justice. — Une mère revoyait en songe le fils qu'elle avait perdu; elle en fait part à son mari, qui va trouver un magicien et lui fait exorciser le tombeau ; la mère, qui ne voit plus son fils en rêve, accuse son mari de mauvais procédés à son égard. — Deux jumeaux étaient abondonnés des médecins ; quelqu'un promit de guérir l'un des deux s'il pouvait examiner les organes vitaux de l'autre ; sur le consentement du père, l'un a été éventré, l'autre guéri : la mère accuse son mari d'infanticide. Il s'agit toujours d'accuser et de défendre. — La loi condamne (c'est une invention de ces pédants) celui qui frappe son père à avoir les mains coupées. Un tyran ordonne à deux fils de maltraiter leur père. Le premier, pour ne pas obéir, se précipite du haut de la citadelle ; l'autre, poussé par la nécessité, outrage l'auteur de ses jours, et encourt la peine prononcée par la loi. Appelé en jugement pour avoir les deux mains coupées, il est défendu par son père lui-même. Il y a là sujet pour une double harangue. — Une autre loi (du même code) laisse le choix à la jeune fille à qui l'on a fait violence de demander la mort de son ravisseur, ou de l'épouser sans lui apporter de dot. Un jeune homme enlève deux filles ; l'une veut qu'il meure, l'autre veut être épousée. La cause est à plaider dans un sens et dans l'autre. — Une autre loi inflige au calomniateur la peine subie par celui qu'il a calomnié. Un riche et un pauvre, ennemis irréconciliables, avaient chacun trois fils; le riche ayant été nommé général, le pauvre l'a accusé faussement de trahison, et le peuple en fureur a lapidé ses enfants. Le riche demande à son retour que les fils du pauvre soient mis à mort ; celui-ci offre de subir seul la peine. Dans quel sens prononcez-vous?

Le goût des jeunes Romains se pervertissait et leur imagination se fourvoyait à traiter ces questions bizarres (2) et bien d'autres

(1) C'est le sujet du *Tyrannicide* de LUCAIN, dans les œuvres duquel on trouve plusieurs harangues de ce genre.

(2) On les désignait dans les écoles par les titres de *gemini languentes, se-*

encore : entraînés qu'ils étaient ainsi en dehors de la vie ordinaire et de la force naturelle des passions humaines, ils s'habituaient aux subtilités et à l'exagération. Pétrone avait donc raison de s'écrier : « J'estime que dans les écoles on abrutit les jeunes gens, « attendu qu'ils n'y voient et n'y entendent rien de ce qui arrive « d'ordinaire ; mais bien des corsaires qui sont enchaînés au ri- « vage, des tyrans qui ordonnent à des fils de trancher la tête de « leur père, des oracles qui, en temps de peste, ordonnent d'im- « moler trois vierges ou plus (1). »

Si ce n'était pas assez de l'embarras du sujet, on y ajoutait des difficultés artificielles, en déterminant, par exemple, par quel mot il fallait commencer ou finir la période ; le tout devait ensuite se soutenir à grand renfort de figures, de pointes et de lieux communs dans le seul but de mériter une louange ou des huées dans l'école de la part de quatre ou cinq oisifs, ou d'être, dans quelque salon, l'objet de la faveur ou de l'envie d'une société particulière. Le dernier terme de l'ambition d'un orateur était de se voir choisi pour composer le panégyrique d'un empereur, à moins que la soif de l'or et du pouvoir ne le portât vers cette éloquence *lucrative et sanguinaire* dont furent victimes Crémutius, Helvidius et Thraséas. Nous avons dit que, sous la république, les jeunes gens débutaient d'ordinaire au Forum par une accusation éclatante (2), ce qui pouvait devenir un frein pour la corruption, sous un régime de liberté où la loi permettait au coupable de prévenir la sentence par un exil volontaire. Mais les temps étaient bien changés. Le fond ou le prétexte de toutes les accusations était d'avoir en haine la tyrannie, et c'était là un crime qui était puni avec la dernière rigueur. Quel beau champ pour l'éloquence d'une jeunesse généreuse que de proférer des invectives à la manière de Cicéron foudroyant Catilina et Marc-Antoine, et cela pour exagérer les horreurs de la haute trahison, pour interpréter dans le sens le plus sinistre les faits et les paroles les plus simples, et pour faire condamner quelque citoyen magnanime, et se concilier la faveur d'un Caligula ou d'un Domitien !

A peine commença-t-on à respirer que les hommes éclairés s'accordèrent pour déclarer la guerre à cette misérable éloquence, vassale de la calomnie. Pline tonna contre les délateurs ; Juvénal

pulcrum incantatum, venenum effusum, tormenta pauperis, cadaveris pasti, apes pauperis...

(1) *Satyricon*, c. 1.

(2) Voy. livre V, chap. 11.

flagella les rhéteurs ; Tacite les désigna dans ses allusions, en signalant les causes de la corruption de l'art oratoire : enfin parut Quintilien, qui le premier enseigna l'éloquence aux frais de l'État. Né à Calagurris en Espagne, élevé à Rome, il reçut les leçons de l'orateur Domitius Afer, et fut chargé par l'empereur Domitien de l'éducation de ses neveux, qui devaient lui succéder. Il écrivit sous les auspices de ce dieu, comme il l'appelle, ses *Institutions oratoires*, destinées à former un orateur accompli. Il fut témoin de la misère à laquelle les lettres se trouvèrent réduites, notamment par les exemples de Sénèque, qui, étant en faveur comme précepteur du prince, avait mis en discrédit le style des anciens, afin d'assurer la préférence au sien, qui, plein d'affectation et d'arguties, reste toujours tendu, et n'accorde pas au lecteur un moment de relâche (1). Quintilien s'efforça donc de ramener aux classiques et

Quintilien. 92.

(1) Voici en quels termes QUINTILIEN juge Sénèque : « J'ai différé jusqu'à « présent de faire mention de Sénèque en parlant des écrivains en tout genre, « à cause de l'opinion qui s'est répandue à tort que je le blâmais, que j'étais « même son ennemi. La cause en est aux efforts que j'ai faits pour soumettre « à un examen sévère un genre d'éloquence nouvellement introduit, genre « corrompu et infecté de tous les défauts. Sénèque était alors le seul auteur « qui fût répandu parmi les jeunes gens. Je ne voulais pas certes le leur ôter « tout à fait des mains ; mais je ne pouvais souffrir qu'il fût préféré à de meil- « leurs, qu'il n'avait jamais cessé de blâmer, attendu que, appréciant saine- « ment lui-même le nouveau genre d'éloquence qu'il avait adopté, il désespérait « de plaire à ceux qui préféreraient les autres. Or les jeunes gens l'aimaient plus « qu'ils ne l'imitaient, étant aussi loin de lui qu'il s'était éloigné des anciens ; « car il aurait été encore à désirer qu'ils eussent pu l'égaler, ou au moins en « approcher. Mais il leur plaisait seulement par ses défauts : chacun en prenait « donc suivant sa volonté, puis on se vantait de parler comme Sénèque ; il en « résultait qu'on le perdait ainsi de réputation. Ce fut du reste un homme « d'un grand mérite, d'un esprit facile et abondant, assidu à l'étude et pos- « sédant de grandes connaissances, bien qu'il ait été trompé quelquefois par « ceux qu'il chargeait de faire des recherches. Presque tous les genres de « sciences ont été cultivés par lui, et il nous reste des discours, des poëmes, « des lettres et des dialogues de sa composition. On trouve dans Sénèque d'ex- « cellents sentiments et une foule de choses dignes d'être lues comme règle « de mœurs. Mais son style est généralement corrompu, et d'autant plus dan- « gereux que les défauts en sont agréables. Il serait à désirer qu'il eût fait « usage, en écrivant, et des ressources de son esprit et du jugement d'autrui. « Car s'il ne se fût pas trop occupé de certaines choses, s'il n'eût pas été « trop désireux de gloire, s'il n'eût pas aimé surtout ce qui venait de lui, « s'il n'eût pas énervé par la recherche de l'expression les plus nobles senti- « ments, il aurait pour lui l'assentiment des doctes, au lieu de l'amour des « enfants. Tel qu'il est néanmoins, il doit encore être lu par les hommes déjà « mûrs et formés à une éloquence solide, ne fût-ce que pour habituer l'esprit à « distinguer le mauvais du bon. En effet, ainsi que je l'ai dit, beaucoup de cho-

de faire donner la préférence à la force réelle quoique sans ornements sur les fadeurs gracieuses, au langage naturel sur un style hérissé de métaphores (1).

Que ce champion officiel du bon goût fût lui-même atteint profondément de l'épidémie courante, il suffit, pour en être convaincu, de savoir que lui-même nous a fourni la plupart des règles que nous avons rapportées ci-dessus comme destinées à former un homme éloquent, qui, pour Quintilien, n'est après tout qu'un bon déclamateur. On dirait qu'il ne soupçonna jamais ce qui avait manqué à Rome après ses grands orateurs, le Forum et la liberté. Ou il ne connaît pas la sublime destination de l'éloquence, ou il la redoute : il en résulte qu'il se perd à la regarder comme un art ingénieux et difficile, qui s'acquiert en réunissant à une disposition naturelle l'étude et la probité, et qui peut exister même dans les temps les plus malheureux, si l'on se résigne à louer.

Lui-même fut prodigue d'adulations; et bien qu'il cherchât à se faire un style riche, délicat, vigoureux, sachant combien la négligence et l'affectation font tort à un bon raisonnement (2), il ne soigna pas assez son ouvrage. Il n'y travailla guère au delà de deux ans, et ce temps il le passa plutôt à faire des recherches et à lire une foule d'auteurs qu'à polir le style. Son intention était ensuite de revoir son livre, comme doit le faire tout écrivain après la première chaleur de la composition (3); mais les instances réi-

« ses dignes de louanges, beaucoup même dignes d'admiration se rencontrent « dans ses ouvrages pour celui qui sait en faire le choix. Que n'a-t-il agi ainsi « lui-même ! car un esprit comme le sien, qui pouvait tout ce qu'il eût voulu, « était certes bien digne de vouloir toujours le mieux. » *Instit.*, X, 1. Quintilien est le modèle des critiques officieux qui ne font pas une blessure sans lui apporter en même temps un léger remède, et chez lesquels la précaution va parfois si loin qu'ils ne laissent pas bien comprendre s'ils décernent le blâme ou la louange.

(1) *Si antiquum sermonem nostro comparamus, pæne jam quidquid loquimur figura est.* (Inst. or., X.)

(2) *Plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione, frangunt atque concidunt quidquid est in oratione generosius, et omnem succum ingenii bibunt et ossa detegunt, quæ ut esse et astringi nervis suis debent, sic corpore operienda sunt.* (Proœmium.)

(3) *Quibus componendis, uti scis, paulo plus quam biennium, tot alioqui negotiis districtus, impendi : quod tempus, non tam stylo quam inquisitioni instituti operis prope infiniti, et legendis auctoribus qui sunt innumerabiles, datum est.... Usus deinde Horatii consilio, qui in* Arte poetica *suadet ne præcipitetur editio, nonumque prematur in annum, dabam iis otium, ut, refrigerato inventionis amore, diligentius repetitos tamquam lector perpenderem.*

térées de son libraire l'empêchèrent de mettre en pratique cette sage résolution. Il serait bon que cet aveu, à l'aide duquel tant d'autres ont cherché depuis à pallier leurs négligences, pût modérer quelques admirateurs outrés de Quintilien, qui, non contents de voir tout parfait chez lui, regardent comme d'infaillibles préceptes de bon goût ce que lui-même convient de n'avoir pas suffisamment médité.

Il fit aussi des harangues, et défendit la reine Bérénice, qui entendit le plaidoyer de son avocat. On recueillait ses discours, et les copies qu'on en tirait étaient vendues au loin ; mais on ne pense pas que ceux qui portent aujourd'hui son nom lui appartiennent réellement. On reconnaît, dans le passage même le plus éloquent de son livre, que lui-même s'était laissé gâter par ces thèmes artificiels où l'on exagérait le sentiment, et où l'on visait à l'effet, à l'art, plutôt qu'à l'expression vraie d'une affection de l'âme. La perte d'une jeune femme morte à dix-neuf ans et celle de deux fils déjà grands étaient à coup sûr, pour un cœur paternel et bon comme celui de Quintilien, des sujets de douleur assez puissants; il ne sait pourtant pas oublier tout à fait les artifices de l'écrivain (1), et il se livre à des plaintes vaines contre la fortune. Après avoir dit si affectueusement : *Cet enfant était pour moi tout caresses; il me préférait à sa nourrice, à son aïeule, qui présidait à son éducation, à tout ce qui plaît à cet âge*, il retient ses larmes près de couler, en ajoutant que c'était un piége que lui tendait le destin pour le faire souffrir davantage (2) ; et il se jette dans des protestations exagérées de ne pas vouloir supporter plus longtemps la vie (3).

(1) *Non sum ambitiosus in malis, nec augere lacrymarum causas volo.*

(2) *Illud vero insidiantis, quo me validius cruciaret, fortunæ fuit, ut ille mihi blandissimus, me suis nutricibus, me aviæ educanti, me omnibus qui sollicitare illas ætates solent anteferret.*

(3) *Tuos ne ego, o meæ spes inanes, labentes oculos, tuum fugientem spiritum vidi? Tuum corpus frigidum exsangue complexus, animam recipere, auramque communem haurire amplius potui? Dignus his cruciatibus, quos fero, dignus his cogitationibus. Tene consulari nuper adoptione ad omnium spes honorum patris admotum, te avunculo prætori generum destinatum; te omnium spe atticæ eloquentiæ candidatum, superstes parens tantum ad pœnas, amisi! Et, si non cupido lucis, certe patientia vindicet te reliqua mea ætate : nam frustra mala omnia ad fortunæ crimen relegamus : nemo nisi sua culpa diu dolet...* (Introd. au livre VI.)

On peut comparer par opposition ROLLIN dans son *Traité des études*, et NISARD dans les *Poëtes de la décadence.*

C'était cependant un des meilleurs maîtres ; il réprouvait les thèses simulées, réprimait par des critiques faites à propos l'orgueil juvénile, recommandait la lecture des meilleurs auteurs, trop négligée désormais, et modérait en même temps l'idolâtrie pour les classiques en prévenant qu'il *ne faut pas répéter tout ce qui sort de leur bouche, attendu qu'ils se trompent parfois, soit qu'ils succombent sous le poids, soit qu'ils s'abandonnent à leur caprice ou à une sorte de lassitude ; ils sont grands, il est vrai, mais ils sont hommes*. Il insiste particulièrement sur la nécessité, pour celui qui veut être bon orateur, de se conserver honnête homme. Cette recommandation, qui de nos jours ne serait qu'un lieu commun de morale, venait grandement à propos dans un temps où les délateurs et les espions exploitaient l'éloquence pour provoquer ou pour justifier la cruauté des gouvernants. Il faut pourtant lui savoir gré d'avoir non-seulement saisi le rapport qui existe entre la controverse dans l'école et la discussion dans le forum, mais encore de s'être exprimé autant qu'on le pouvait avec franchise et courage sous le règne de Domitien.

Favorinus.

Favorinus, d'Arles, eut pour maître Dion Chrysostome, et fut celui d'Aulu-Gelle et d'Hérode Atticus. Ami de Plutarque, il luttait avec lui pour le nombre de ses compositions. Il s'occupa de philosophie et d'histoire. Adrien, qui d'abord l'aima beaucoup, se dégoûta de lui ou en prit jalousie, et les magistrats d'Athènes abattirent les statues du favori disgracié. Il s'écria alors : *Socrate ne s'en tira pas à si bon marché.*

Fronton.

Nous passerons sous silence plusieurs autres rhéteurs et orateur; nous parlerons toutefois de Cornélius Fronton, né en Numidie, qui, au dire de quelques-uns, ne le céda pas à Cicéron (1), et fut supérieur à tous les anciens pour la gravité de l'expression ; mais il aurait eu besoin, pour conserver cette réputation, qu'un érudit ne vînt pas exhumer des fragments de ses écrits. Il remplit plusieurs magistratures ; et si nous voulons nous en rapporter au portrait qu'il trace de lui-même, dans une de ces conjonctures où il semble que le sentiment dont on est affecté n'admet pas le mensonge (2), il mérita réellement par ses vertus d'être le maî-

(1) EUMÈNE, c. 14, dit qu'il fut *eloquentiæ romanæ non secundum, sed alterum decus*. En 1815, Maï découvrit dans la bibliothèque Ambrosienne une partie de la correspondance de Fronton avec Vérus et Marc-Aurèle ; puis il trouva le reste dans celle du Vatican.

(2) Ayant perdu un petit-neveu, il épancha sa douleur dans une longue lettre à Marc-Aurèle ; c'est une de celles qui furent découvertes par Maï. *Me con-*

tre de Marc-Aurèle. Il osa lui dire la vérité tant qu'il fut simple particulier (1) ; puis, lorsqu'il fut devenu empereur, il lui écrivit avec l'abandon qui sied à un ancien ami, comme le méritait son sage disciple (2). Quand, devenu vieux, il eut déposé le far-

solatur ætas mea prope jam edita et morti proxima. Quæ cum aderit, si noctis, si lucis ad tempus erit, cælum quidem consalutabo discedens, et quæ mihi conscius sum protestabor. Nihil in longo vitæ meæ spatio a me admissum quod dedecore, aut probro, aut flagitio foret : nullum in ætate agenda avarum, nullum perfidum facinus meum extitisse; contraque multa liberaliter, multa amice, multa fideliter, multa constanter, sæpe etiam cum periculo capitis consulta. Cum fratre optimo concordissime vixi; quem patris vestri bonitate summos honores adeptum gaudeo, vestra vero amicitia satis quietum et multum securum video. Honores quos ipse adeptus sum nunquam improbis rationibus concupivi. Animo potius quam corpori juvando operam dedi. Studia doctrinæ rei familiari meæ prætuli. Pauperem me quam ope cujusquam adjutum, postremo egere me quam poscere malui. Sumptu nunquam prodigo fui, quæstui interdum necessario. Verum dixi sedulo, verum audivi libenter. Potius duxi negligi quam blandiri, tacere quam fingere, infrequens amicus esse quam frequens adsentator. Pauca petii, non pauca merui. Quod cuique potui pro copia commodavi. Merentibus promptius, immerentibus audacius opem tuli. Neque me parum gratus quispiam repertus segniorem effecit ad beneficia quæcumque possem prompte impertienda. Neque ego unquam ingratis offensior fui.

(1) Il lui disait entre autres choses : *Non nunquam ego te coram paucissimis ac familiarissimis meis gravioribus verbis absentem insectatus sum.... cum tristior quam par erat in cætu hominum progrederere, vel cum in theatro tu libros, vel in convivio lectitabas : nec ego, dum tu theatris, necdum conviviis, abstinebam. Tum igitur ego te durum et intempestivum hominem, odiosum etiam nonnunquam, ira percitus, appellabam.* (Lib. IV, 12.)

(2) Voici trois billets choisis parmi les M. CORNELII FRONTONIS ET M. AURELII IMPERATORIS EPISTOLÆ... FRAGMENTA FRONTONIS ET SCRIPTA GRAMMATICA (*Editio prima romana... curante* A. MAJO; *Romæ*, 1823) :

Magistro meo. — Ego dies istos tales transegi. Soror dolore muliebrium partium ita correpta est repente ut faciem horrendam viderim : mater autem mea in ea trepidatione imprudens angulo parietis costam inflixit : eo ictu graviter et se et nos adfecit. Ipse, cum cubitum irem, scorpionem in lecto offendi : occupavi tamen eum occidere priusquam supra accubarem. Tu si rectius vales, est solatium. Mater jam levior est, deis volentibus. Vale, mi optime, dulcissime magister. Domina mea te salutat.

Domino meo. — Modo mihi Victorinus indicat dominam tuam magis valuisse quam heri. Gratia leviora omnia nuntiabat. Ego te idcirco non vidi quod ex gravedine sum imbecillus. Cras tamen mane domum ad te veniam. Eadem, si tempestivum erit, etiam dominam visitabo.

Magistro meo. — Caluit et hodie Faustina : et quidem id ego magis hodie videor deprehendisse. Sed, deis juvantibus, æquiorem animum

deau des fonctions publiques, retenu chez lui par les douleurs de la goutte, il fit de sa maison le rendez-vous des gens de lettres, qu'il s'efforçait de ramener à la simplicité de l'ancienne éloquence, déclarant la guerre au style ampoulé et au néologisme. L'éloquence était, à son avis, très-difficile à acquérir : il blâmait ceux qui considèrent comme une beauté de répéter la même pensée de différentes façons, à la manière de Sénèque ou de Lucain, qui ne dit autre chose dans ses sept premiers vers, sinon qu'il veut chanter des guerres *plus que civiles*. L'orateur doit, selon lui, être hardi sans excès et bien choisir ses expressions. Il lui recommandait pourtant (soin qui doit nécessairement conduire à l'affectation) de rechercher les moins attendues et les plus saisissantes (1). Il se laissa trop aller au courant de son siècle en conseillant de dire et de faire selon qu'il plaît au peuple (2); méthode qui enlève au goût toute règle certaine. C'était peut-être par in-

mihi facit ipsa, quod se tam obtemperanter nobis accommodat. Tu, si potuisses, scilicet venisses. Quod jam potes et quod venturum promittis, delector, mi magister. Vale, mi jucundissime magister.

(1) Il exprime notamment cette pensée dans le jugement qu'il porte de Cicéron : *Eum ego arbitror usquequaque verbis pulcherrimis elocutum, et ante omnes alios oratores ad ea quæ ostentare vellet ornanda magnificum fuisse. Verum is mihi videtur a quærendis scrupulosius verbis abfuisse, vel magnitudine animi, vel fuga laboris, vel fiducia non quærenti etiam sibi, quæ vix aliis quærentibus subvenirent, præsto adfutura. Itaque videor, ut qui ejus scripta omnia studiosissime lectitaverim, cetera eum genera verborum copiosissime uberrimeque tractasse, verba propria, translata, simplicia, composita, et quæ in ejus scriptis amœna : quam tamen in omnibus ejus orationibus paucissima admodum reperias insperata atque inopinata verba, quæ nonnisi cum studio, atque cura, atque vigilia, atque veterum carminum memoria indigatum. Insperatum autem atque inopinatum verbum appello quod præter spem atque opinionem audientium aut legentium promitur : ita ut si subtrahas atque eum qui legat quærere ipsum jubeas, aut nullum, aut non ita ad significandum adcommodatum verbum aliud reperiat.*

Nous opposerons à cette doctrine Cicéron lui-même, qui disait : *Rerum copia verborum copiam gignit.... Res atque sententiæ vi sua verba parient, quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent si ejusmodi sunt ut ea res ipsa peperisse videatur.*

(2) *Te, domine* (écrit-il à Marc-Aurèle), *ita compares, ubi quid in cœtu hominum recitabis, ut scias auribus serviendum; plane non ubique, nec omni modo.... Ubique populus dominatur et præpollet. Igitur ut populo gratum erit, ita facies atque dices. Hic summa illa virtus oratoris atque ardua est, ut non magno detrimento rectæ eloquentiæ auditores oblectet.... Vobis præterea, quibus purpura et cocco uti necessarium est, eodem cultu nonnunquam oratio quoque amicienda est. Facies istud, et temperabis, et moderaberis optimo modo, ac temperamento.*

dulgence pour la manie de son temps qu'il se complaisait tant à chercher des images, et qu'il les recommandait à Marc-Aurèle. Celui-ci, à son tour, lui annonçait comme une heureuse nouvelle qu'il en avait trouvé dix (1).

Pline le jeune. Le littérateur le plus digne d'attention, à cette époque, est Plinius Cæcilius, né à Côme, d'une sœur de Pline le naturaliste. Adopté par son oncle, il hérita de sa fortune et de son amour pour l'étude. Bien jeune encore, il fut élevé par Virginius Rufus, ce grand Romain qui plus d'une fois préféra à l'empire du monde une honorable tranquillité. Après avoir reçu près de lui des préceptes et des exemples de vertu, il se forma à l'éloquence dans l'école de Quintilien. A quinze ans il se présenta dans le Forum pour y défendre les droits de la justice, et continua à plaider gratuitement, parlant quelquefois sept heures de suite sans que la foule diminuât autour de lui.

Il se conserva pur sous des empereurs détestables, et osa même plusieurs fois accuser les agents et les conseillers de leurs iniquités: il n'en obtint pas moins des charges publiques et le respect de tous. Étant entré au service, il fit ses premières armes en Syrie; à son retour à Rome, il récita devant Trajan son Panégyrique. Il avait lu, comme c'était l'usage, à plusieurs de ses amis ce travail, dont il s'était occupé longtemps; et ce qu'il nous raconte, qu'ils louaient davantage les parties qui lui avaient le moins coûté, nous donne une bonne idée de leur goût : pour lui, il s'en étonne, sans arriver à comprendre combien le naturel lui était nécessaire. En effet, dans ce panégyrique, rempli d'expressions et de phrases étudiées, limées, compassées, il semble s'être appliqué continuellement à s'éloigner de la manière la plus simple de penser et de s'exprimer, et à se soutenir à une grande élévation en affectant un esprit fin, en donnant à chaque chose un air de nouveauté, en trouvant des antithèses et des rapprochements inattendus. On a osé le dire concis en raison de ses périodes hachées, tandis qu'en réalité il tourne, comme Sénèque, autour d'une même idée sans savoir la quitter à temps.

Trajan était un empereur à pouvoir être loué autrement et mieux qu'avec des généralités vides de sens et des flatteries d'esclave. Il resta l'ami de Pline lorsqu'il fut parvenu au faîte de la grandeur; et les lettres qu'il lui adressa, surtout lorsqu'il gouvernait

(1) *Ego hodie a septima in lectulo nonnihil legi : Nam* εἰκόνας *decem ferme expedivi.*

la Bithynie, sont importantes à consulter. Celles de Pline (1) laissent beaucoup à désirer quand on pense à la charmante naïveté des épîtres familières de Cicéron; on voit qu'elles sont destinées au public et à la postérité. Elles ont pourtant de l'attrait, malgré leur ton académique et déclamatoire, en ce qu'elles nous révèlent un naturel excellent, et nous introduisent dans la vie d'alors, dans la vie littéraire surtout. Pline, on le sait, était en relation avec ce que Rome et l'empire comptaient de plus distingué.

Il écrivit aussi des vers, entre autres des hendécasyllabes lascifs, pour lesquels il demande grâce, bien qu'il en cite de trop nombreux exemples. Il étudiait les ouvrages de Démosthène et de Cicéron; mais il avouait que, tout en ayant été revêtu des honneurs de ce dernier, il se sentait loin de l'égaler.

Protégé par les grands, il protégeait à son tour ses amis et ses inférieurs; il exerçait des jeunes gens à l'éloquence. Sa reconnaissance envers Quintilien, dont il était l'élève, lui fit donner à sa fille cinquante mille sesterces de dot. Martial, à son retour d'Espagne, reçut de lui une subvention généreuse; et Romanus Firmus, son concitoyen et son élève, simple décurion de province, un secours de trois cent mille sesterces, pour qu'il pût être admis au rang de chevalier. Il donna à sa nourrice un terrain qui valait cent mille sesterces: il fit vendre par un de ses affranchis à Cornélia Proba, illustre dame romaine qui la désirait, et à un prix inférieur à sa valeur, une maison de campagne dont il avait hérité sur le lac de Côme. Il se chargea de payer toutes les dettes du philosophe Artémidore, affranchit beaucoup d'esclaves, et accorda à d'autres le droit de tester; il fit élever un temple pour les habitants de Tipherne, et les Étrusques eurent part à ses libéralités. Il envoya à Côme, son pays natal, pour le temple de Jupiter, une statue antique due au ciseau grec, d'un travail précieux, et institua dans cette ville des écoles pour les garçons, en prenant à sa charge le tiers de la dépense. Il assigna de plus un capital de cinq cent mille sesterces pour l'entretien des enfants nés de parents libres et tombés dans la misère, et fonda dans la même ville une bibliothèque annexée aux thermes. On lui fut redevable d'autres bienfaits, dont le mérite serait encore plus grand s'il n'avait eu la vanité de nous les raconter lui-même.

(1) Une première édition en fut faite à Bologne en 1498; mais elle ne contenait qu'un petit nombre de lettres. Les autres furent retrouvées en France par le peintre Fra Giocondo et données à Alde Manuce, qui les publia à Venise en 1508.

Il possédait sur le Larius deux maisons de campagne magnifiques, qu'il appelait la *Comédie* et la *Tragédie*, outre celle plus splendide encore qu'il avait à Laurentum, sur le bord de la mer. C'était pourtant un simple particulier. Une ancienne légende raconte qu'il s'était laissé convertir en Crète par Titus, disciple de saint Paul, et avait subi le martyre. Les chrétiens regrettaient d'avoir à croire damné l'homme qui avait rendu justice à leurs vertus.

Poésie. L'art des vers, assoupi sous les premiers Césars, se réveille sous Néron, et devient une manie irrésistible. Savants et ignorants, jeunes et vieux, patriciens et parasites, tous font des vers. On versifie au bain, à table, au lit. Les riches récitent leurs compositions à la foule dont ils s'entourent et dont ils payent les applaudissements en patronage, en dîners ou en distributions. Des jeux annuels et d'autres que l'on célèbre tous les cinq ans sont institués dans Naples, dans Albe, dans Rome; et il suffit que les vers lus dans les réunions publiques aient la mesure déterminée pour qu'on les proclame supérieurs à ceux d'Horace et de Virgile.

Le Napolitain Stace ne cessa pas une seule fois, depuis treize ans jusqu'à dix-neuf, d'être couronné dans les joûtes littéraires de sa patrie : il remporta ensuite les palmes néméennes, pythiennes et isthmiques (1). Des succès si nombreux déterminèrent les grands à lui faire quitter l'école. Il se rendit donc auprès d'eux, et fut convié à leurs banquets, en échange desquels il leur prodiguait ses vers. Quand il vit les partisans de Vitellius et ceux de Vespasien se battre dans Rome, et le Capitole livré aux flammes, il saisit avec enthousiasme une occasion si favorable, et fit un poëme dont s'émerveillèrent ses compatriotes, en voyant que la rapidité de la composition avait égalé la rapidité des flammes.

Papin. Stace. 41-96. Il transmit sa verve à son fils Papinius. S'agit-il d'un mariage, d'une cérémonie funèbre, quelqu'un a-t-il perdu son mignon ou sa femme (2), un autre son chien ou son perroquet; Stace se

(1) *Ille tuis toties perstrinxit tempora sertis.*
Cum stata laudato caneret quinquennia versu
. . . .
Sit pronum vicisse domi. Quid achea mereri
Præmia, nunc rami Phœbi, nunc germine Lernæ,
Nunc Athamantæa protectum tempora pinu?

(2) . . . . *Me fulmine in ipso*
Audivere patres : ego juxta busta profusis
Matribus atque piis cecini solatia natis.
Sylv., II, 1.

trouve inspiré tout à point (1). Un homme riche s'enorgueillit d'une belle maison de campagne, un autre vante un arbre préféré, l'Étrusque Claudius des bains magnifiques; Stace se met aussitôt à décrire en détail cet arbre, ces bains, cette maison de plaisance. Il dresse les longues généalogies de ces parvenus opulents qui la veille ont quitté l'ergastule pour s'installer dans un palais. Il n'est pas d'accident si frivole pour lequel ne descendent du ciel des dieux et des déesses. Cythérée rendra la mer propice aux cheveux d'un eunuque qui sont expédiés en Asie; les Faunes et les Naïades prendront soin du platane d'Atédius Mélior. Voici l'époque des Saturnales : Stace mettra en vers la liste de tous les *bellaria* qui seront échangés entre amis, et de tous ceux que les Romains auront prodigués à Domitien, leur père et leur dieu. « Loin d'ici, Phébus, et toi sévère Pallas, et vous Muses joyeuses; « nous vous rappellerons avec Janvier. Vienne à cette heure Sa- « turne, et Décembre ruisselant de vin. A peine l'aube ramène le « nouvel orient que les dons pleuvent sur César comme la rosée « du matin. Que tout ce qui tombe de meilleur des noyers du Pont, « tout ce qu'Iviça mûrit dans ses roseaux, se livre spontanément « au généreux pillage, fromages délicats, conserves précieuses, « dattes, fruits du caroubier. Que de telles pluies viennent pour « notre Jupiter, jusqu'à ce que le Jupiter céleste épanche une ondée « sur les champs réjouis. La plèbe encombre les théâtres, belle « d'aspect, parée de ses habits de fête, apportant des corbeilles de « pain, de blanches nappes, des mets et du vin à foison. Qu'on « aille maintenant comparer l'âge d'or à celui-ci, quand le vin ne « coulait pas avec autant de profusion, quand la moisson n'abon- « dait pas l'année entière. Ici, tous, citoyens de tout rang, nous « prenons la nourriture à la même table, femmes, enfants, plèbe, « chevaliers, sénateurs; et la liberté fait oublier le respect. Toi- « même (qui aurais pu tant espérer des dieux ?) tu siéges à notre « table, et le plus pauvre est fier d'avoir mangé avec le chef de « l'État. Les femmes elles-mêmes se livrent à des combats aux- « quels prennent plaisir Mars et la Valeur. Puis, à la tombée de « la nuit, entrent les jeunes filles d'un prix facile; on voit ensuite « paraître sur les théâtres tout ce qui plaît par la forme, tout ce que « l'on vante pour le talent. Ici l'on applaudit les Lydiennes orgueil-

(1) *Psittace, dux volucrum, domini facunda voluptas,*
Humanæ solers imitator, psittace, linguæ,
Quis tua tam subito præclusit murmura fato?
Sylv., II, 4.

« leuses de leurs troupeaux; là les femmes de Cadix avec leurs « cymbales et leurs crotales; ailleurs on voit des bandes de Syriennes ou la troupe scénique au milieu de laquelle tombent d'en « haut, à l'improviste, des nuages d'oiseaux venant du Nil sacré, « du Phase glacé et de la brûlante Numidie. Alors, le sein comblé, « tous élèvent leur voix au ciel en chantant leur maître chéri. « Puis, durant la nuit, des illuminations splendides mettent en « fuite le repos indolent et le sommeil paresseux (1). »

Le lion familier de Domitien fut tué par un tigre amené récemment d'Afrique. Abascantius proposa au sénat d'adresser d'une manière solennelle des compliments de condoléance à l'empereur : Stace chanta les mérites du défunt, et déplora avec le peuple et le sénat la perte que venait de faire le monde dans le favori impérial (2). Voilà à quelles sources s'inspiraient les poëtes de cette époque; c'est ainsi que Stace méritait les couronnes de pin dans les jeux, l'or de César et les applaudissements de son auditoire.

Lectures publiques.

La lecture publique est le secret de toute la poésie d'alors. Vingt, quarante, cent amis se réunissent pour applaudir, non pour donner des avis; pour s'amuser eux-mêmes, non pour venir en aide au poëte : l'empereur lui-même prend part à ces réunions; Claude se contente d'écouter; Néron et Domitien lisent leurs propres vers, et portent au comble la manie des applaudissements obligés.

La déclamation avait été réduite en préceptes pour la poésie comme pour l'éloquence. Que le lecteur se montre modeste, et que les auditeurs soient indulgents. A quoi bon vous faire un ennemi, par des arguties littéraires, de celui à qui vous venez prêter une oreille favorable? Que l'ouvrage soit plus ou moins remarquable, louez toujours (3). Que le lecteur se présente avec une défiance respectueuse, comme l'usage le prescrit; qu'il ait un compliment, une excuse tout prêts : « J'ai été prié ce matin de plaider dans une cause; veuillez ne pas me savoir mauvais gré de ce mélange des

(1) Sylv., I, 6.

(2) *Magna tamen subiti tecum solatia lethi,*
Victe, feres quod te mæsti populusque patresque...
Ingemuere mori, magni quod Cæsaris ora,
Inter tot scythicas, libycasque, et littore Rheni,
Et Pharia de gentes feras, quas perdere vile est,
Unius amissi tetigit jactura leonis.
Sylv., II, 5.

(3) PLINE, *Ep.*, VI, 17.

« affaires avec la poésie, car j'ai l'habitude de préférer les affaires « aux plaisirs, mes amis à moi-même. »

Quand l'auteur a un organe ingrat, il charge un esclave de lire son manuscrit (1). S'il déclame lui-même, il observe de tous ses yeux l'impression qu'il produit sur son auditoire, et s'arrête de temps en temps, en ayant l'air de craindre de l'avoir fatigué, et en se faisant prier pour poursuivre. Aux endroits les plus beaux, et plus encore à la fin, éclatent les applaudissements, qui se divisent, selon les règles de l'art, en catégories. L'une comprend le tri-

(1) On trouve dans Pline le jeune la description d'une de ces lectures : « Je suis persuadé que, dans les études comme dans la vie, rien ne convient mieux à l'humanité que de mêler le plaisant au sévère, de crainte que l'un ne dégénère en mélancolie, l'autre en impertinence. Par ce motif, après m'être occupé de travaux importants, je passe toujours mon temps à quelques bagatelles. J'ai pris pour les mettre en lumière le temps et le lieu propices, avec l'intention d'habituer les personnes oisives à les entendre à table. J'ai donc fait choix du mois de juillet, durant lequel j'ai vacance complète; et j'ai rangé mes amis sur des siéges près de plusieurs tables. Un jour il arriva par hasard que l'on vint me prier de plaider une cause, quand j'y pensais le moins. Je saisis cette occasion de faire à mes invités un petit compliment, et de leur adresser en même temps mes excuses; car, après les avoir appelés en petit nombre pour assister à la lecture de l'ouvrage, je l'interrompais comme une chose peu importante, pour courir au Forum, où d'autres amis me réclamaient. Je leur assurai que j'observais le même ordre dans mes compositions, que je donnais toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable, à mes amis sur moi-même. Du reste l'ouvrage dont je leur ait fait part est tout à fait varié, non-seulement quant au sujet, mais encore pour la mesure des vers. C'est ainsi que, dans la défiance où je suis de mon esprit, j'ai pour habitude de me prémunir contre l'ennemi. J'ai lu haut deux jours pour satisfaire au désir des auditeurs; néanmoins, bien que les autres suppriment certains passages, je ne passe ni ne supprime rien, et j'en préviens ceux qui m'écoutent. Je lis tout, afin d'être en état de pouvoir corriger tout; ce que ne peuvent faire ceux qui ne lisent que les endroits les plus travaillés. Ils donnent peut-être par là à croire aux autres qu'ils ont moins de confiance en eux que je n'en ai dans l'amitié de mes auditeurs. Il faut bien aimer en effet pour croire n'avoir pas à craindre d'ennuyer ceux qui sont aimés. En outre, quelle obligation avons-nous à nos amis, s'ils ne viennent nous écouter que pour leur divertissement? Pour moi, je vois un indifférent et même un ingrat dans celui qui préfère trouver dans les ouvrages de ses amis la dernière perfection que de la leur donner lui-même. Ton amitié pour moi ne me permet pas de douter que tu sois bien aise de lire promptement cet ouvrage dans sa nouveauté. Tu le liras, mais retouché, attendu que j'en ai fait lecture dans le but unique de le retoucher. Tu en connais déjà une bonne partie. Ces endroits-là ne te paraîtront pas moins nouveaux, soit parce qu'ils ont été perfectionnés, soit qu'à force de les repasser, comme il arrive souvent, ils se soient trouvés gâtés. En effet, quand la majeure partie d'un livre a été modifiée, tout le reste paraît changé à la fois, bien qu'il n'en soit rien. »

vial *bien*, *très-bien*, *admirable*; l'autre, les battements de main; la troisième, les bonds sur les siéges, les trépignements; dans la quatrième, on agite sa toge, et ainsi de suite, en gardant pour la fin les démonstrations les plus passionnées.

Pline, le journaliste de cette époque, vous dira dans un endroit que *l'année a été abondante en poésies*; dans un autre, que *dans tout le mois d'avril il ne s'est pas passé un jour sans lecture* (1). L'avocat Régulus lut des compositions familières; Calpurnius Pison, un poëme; Passiénus Paulus, des élégies; Sentius Augurinus, des poésies légères; Virginius Romanus, une comédie; Titinius Capiton raconta les derniers instants de personnages illustres, etc. (2).

Tel était le public auquel Stace voulait plaire et auquel il plut. Il ne sortait jamais sans être entouré d'un nombreux cortége d'amis, et c'était une fête dans Rome quand il envoyait des billets d'invitation (3) pour entendre ses vers dans la salle d'Abascantius. Crispinus, le plus ardent de ses admirateurs, prépare tout ce qu'il faut; il invite, il échauffe, il gourmande les gens tièdes, donne le signal des applaudissements, les ravive au besoin; et cependant le poëte déclame ses vers, dans lesquels il croit, en tirant quelques faibles sons du petit nombre de cordes que la tyrannie a laissées à

(1) Ep. I, 13. « Nous avons eu cette année bonne quantité de poëtes. Dans tout le mois d'avril, il ne s'est presque pas passé un jour sans qu'il ait été lu quelque composition. Je suis charmé que les sciences soient cultivées aujourd'hui, et que les esprits de notre époque cherchent à se faire connaître, bien que les auditeurs se réunissent avec beaucoup de lenteur. En effet, ils restent en majeure partie assis au dehors, s'informant de temps à autre si celui qui doit réciter est entré, ou s'il a fini la préface ou lu la plus grande partie du livre; alors enfin ils s'acheminent à pas lents vers le lieu assigné; ne s'y arrêtant pas même jusqu'à ce que la lecture soit finie. Ils partent au contraire bien avant, les uns sous quelque prétexte et en cachette, les autres ouvertement, sans le moindre égard. L'empereur Claude n'en agit pas ainsi au temps passé; car un jour qu'il se promenait dans le palais, ayant entendu des exclamations, et appris que Novatianus lisait un certain ouvrage de sa composition, ce prince entra à l'improviste dans le cercle des auditeurs. Aujourd'hui chacun veut qu'on le prie beaucoup, quelque peu d'occupation qu'il ait; puis il ne vient pas, ou s'il vient il se plaint d'avoir perdu sa journée, précisément parce qu'il ne l'a pas perdue. Mais ceux qui ne se découragent pas d'écrire malgré l'ignorance ou l'orgueil de pareilles gens, n'en sont que plus dignes de louange. Je n'ai jamais manqué à mon devoir envers ceux-ci, dont le plus grand nombre était de mes amis. »

(2) NISARD, *Poëtes de la décadence*.

(3) *Invitari auditores solebant per libellos et codicillos.*
PLINE.

la lyre romaine, se concilier tout ensemble et les triomphes du moment et les louanges de la postérité.

Quelle sera sa récompense? les bonnes grâces impériales et l'insigne honneur d'embrasser les genoux du Jupiter terrestre : mais il lui faudra, pour rassasier sa faim, vendre à l'histrion Pâris une de ses tragédies, attendu que les danseurs et les comédiens ont la richesse et le pouvoir, qu'ils créent les chevaliers et les poëtes, et donnent ce que ne savent pas donner les grands (1).

Mais Stace ne retirera de ses vers tant vantés que des applaudissements. L'orgueil qu'il en a conçu ne lui permet pas de s'en tenir à ses *Sylves*; il veut composer un poëme ou plutôt deux, non par inspiration, mais de propos délibéré; et il en vient à bout, s'il suffit d'avoir, dans les douze livres de huit cents vers chacun que contient *la Thébaïde*, fabriqué l'introduction de *l'Achilléide*. Peut-être se proposait-il de nous montrer complétement, dans Achille, ce héros qu'Homère, à son avis, n'avait fait qu'esquisser, comme un sculpteur qui entreprendrait de délayer dans une série de bas-reliefs la grande pensée du Moïse de Michel-Ange.

A force d'écrire, un auteur, pour peu qu'il ait de talent, finira par doter la langue de formes nouvelles, de tournures ou élégantes ou expressives; et, en effet, on fait honneur à Stace de quelque invention de style. Il n'eut pas néanmoins la spontanéité qui enrichit une langue, mais la faculté de changer la manière ordinaire de s'exprimer, de renchérir sur elle en la dénaturant, pour déguiser l'imitation. Il sortit aussi parfois des lieux communs, et sut trouver des caractères vrais, les dessiner même avec vigueur et simplicité, mais sans les soutenir jusqu'à la fin. Sa facilité lui nuisi en cela; elle était si grande qu'il ne craignit pas de se vanter d'avoir composé en deux jours l'épithalame de Stella, en deux cent

(1) *Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ*
Thebaidos, lætam fecit cum Statius urbem,
Promisitque diem : tanta dulcedine captos
Afficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur! Sed, cum fregit subsellia versu,
Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven!
Ille et militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres dabit histrio : tu Camerinos,
Et Bareas, tu nobilium magna atria curas!
Præfectos Pelopea facit, Philomela tribunos.
Haud tamen invideas vati quem pulpita pascunt.
JUVEN., VII, 82-93.

soixante-dix-huit hexamètres. C'est ainsi qu'il énervait la puissance d'un esprit beau sans doute et cultivé (1), mais esclave des défauts du temps.

Martial. 40. Un autre poëte qui fit des vers pour toutes les circonstances fut M. Valerius Martial, Espagnol, natif de Bilbilis (*Bilbao*). Il s'en vint à Rome, et alla chercher du pain à la cour de Domitien. La moitié des quinze cents épigrammes qu'il écrivit consiste en flatteries dégoûtantes en l'honneur du Jupiter romain, en requêtes variées par lesquelles il mendie, avec beaucoup d'esprit et sans la moindre honte, de l'argent, des vêtements, des bonnes grâces, des dîners, un filet d'eau pour sa maison de campagne : « Je priais naguère Jupiter de me donner quelque mille livres, et il me répondit : *Te les donnera celui qui me donne les temples*. On a donné « des temples à Jupiter, mais non pas à moi les mille livres. Cependant il avait lu ma requête avec non moins de bonté que lorsqu'il « accorde le diadème aux Gètes suppliants, en se promenant « dans les avenues du Capitole. O Pallas, secrétaire de notre dieu « tonnant, dis-moi : Si son air est tel lorsqu'il refuse, quel sera-t-il quand il accordera ? Ainsi parlais-je ; Pallas me répondit : « *Insensé ! crois-tu refusé ce qui n'a pas encore été octroyé* (2) ? »

Et ailleurs : « Si j'étais invité à souper en même temps par César et par Jupiter, quand même les étoiles seraient près de moi « et le palais de César bien éloigné, je répondrais aux dieux : « *Cherchez qui veuille être le convive du dieu ; mon Jupiter « me retient sur la terre* (3). »

Voilà donc Jupiter mis au-dessous de Domitien, non pas ici seulement, mais perpétuellement ; comme si le crédit du dieu avait baissé à tel point que lui être comparé eût été une faible louange. C'est ainsi qu'en parlant de la reconstruction du Capitole il le dit d'une telle magnificence que Jupiter lui-même, dût-il vendre à l'encan et l'Olympe et tout l'avoir des dieux, ne pourrait rassembler la dixième partie de la dépense (4).

(1) *Cultissimus poeta atque ingeniosissimus ! neque enim nullus veterum aut recentiorum propius ad virgilianam majestatem accedere valuit, etiam propinquitor futurus, si tam prope esse noluisset. Siquidem natura sua elatus, sicubi excellere conatus est, excrevit in tumorem.*

SCALIGERI *Poetice*.

(2) Epigr., VI, 10.

(3) Epigr., IX, 92.

(4) *Quantum jam superis, Cæsar, cæloque dedisti*
Si repetas, et si creditor esse velis,

Il prie ailleurs Domitien de monter le plus tard possible aux lieux où l'on boit le nectar, en ajoutant que Jupiter, s'il veut jouir de sa compagnie, n'a qu'à venir prendre place à sa table (1).

Il ne paraît pas cependant que ces flatteries et d'autres pires encore vinssent en aide à la pauvreté de Martial, qui, couvert de dettes et portant un manteau râpé, s'en allait mendiant quelques sesterces. Il fut réduit à vendre les cadeaux qu'il avait reçus pour se procurer du pain, et il fit des vers sur toutes sortes de mets pour être invité à goûter de quelques-uns (2).

Et il lui faut pourtant, au sein de cette misère, soutenir le fardeau de la renommée ! Il lui faut être non-seulement tribun honoraire, mais encore chevalier honoraire, *père* honoraire, sans pour cela porter les armes, sans payer le cens, et sans avoir trois enfants. Il continuera donc de chanter, de porter aux nues le moindre bien que fait Domitien, la vertu ou la qualité la plus imperceptible qu'il pourra découvrir en lui. Puis, Domitien tué, il le maudira, et louera Nerva de s'être conservé honnête homme sous un prince cruel (3); il représentera Jupiter s'étonnant des ruineux plaisirs et du luxe onéreux de ce tyran plein d'orgueil (4).

Le même besoin de flatter produisit les obscénités dont il souilla ses vers (5) : car ce n'était pas un homme seul qu'il avait à flatter, mais les mœurs dépravées de la cité entière, dont les palais et les carrefours étaient remplis de Priapes obscènes ; où l'on voyait les

Grandis in æthereo licet auctio fiat Olympo,
Coganturque dei vendere quidquid habent,
Conturbabit Atlas, et non erit uncia tota,
Decidat tecum qua pater ipse deûm.
. . . .
Expectes et sustineas, Auguste, necesse est :
Nam tibi quod solvat non habet arca Jovis.
Lib. IV, 4.

(1) Liv. VIII, 39.

(2) Voy. le livre XIII, intitulé *Xenia*.

(3) *Tu sub principe duro*
Temporibusque malis, ausus es esse bonus.
Lib. XII, 6.

(4) *Miratur scythicas virentis auri*
Flammas Jupiter, et stupet superbi
Regis delicias, gravesque luxus.
Lib. XII, 15.

(5) Il s'en excuse en alléguant l'exemple de ses devanciers : *Lascivam verborum veritatem, id est epigrammaton linguam, excusarem, si meum esset exemplum. Sic scribit Catullus, sic Marsus, sic Pedo, sic Getulicus.* (Préface du livre I.)

dames romaines courir nues par les rues, lors des jeux de Flore; où les spectateurs pouvaient exiger que les actrices se dépouillassent de leurs vêtements sur la scène. Lors même que Martial aiguise contre quelqu'un la pointe de l'épigramme, il le fait toujours avec le libertinage d'expression le plus vil, le plus détestable, comme si rien alors n'eût été bon pour exciter le rire que les vices dont on aurait dû rougir.

Martial semble pourtant, de même que Stace, avoir été capable de goûter la vie domestique, et de comprendre que le bonheur ne consiste pas dans l'or et dans l'éclat. « Sais-tu quelles choses ren-« dent heureux? Une fortune acquise sans fatigue et par héritage; « un champ fertile; un foyer toujours allumé; point de procès; « un petit nombre de patrons; un esprit tranquille; des forces na-« turelles; un corps sain; une simplicité prudente; des amis as-« sortis; une table hospitalière; une nourriture sans art; des nuits « sans ivresse et exemptes de soucis; une couche attrayante et « pourtant pudique; un sommeil qui abrége les nuits; aimer ta « position; n'en pas ambitionner une meilleure; ne pas craindre, « ne pas désirer le dernier jour (1). »

Cette épigramme, qui pourtant est une de ses meilleures, accuse une grande pauvreté de poésie. C'est une froide énumération, dépourvue d'images. Lui-même disait de ses vers : *Il y a de bonnes choses; il y en a de médiocres, et plus encore de mauvaises* (2). Les louanges que lui ont prodiguées les commentateurs prouvent jusqu'à quel point on peut se passionner pour un auteur quand on a vieilli à la tâche de lui trouver des mérites qu'il n'avait pas (3). On ne rencontre jamais dans Martial un sentiment profond; et personne ne supporterait ces pointes continuelles, triviales, fades ou recherchées, sans la langue, qui le plus souvent est correcte et expressive, autant que cela se pouvait à une époque où toute inspiration spontanée était étouffée par la crainte de mettre en défiance des maîtres ombrageux, ou de déplaire à des protecteurs intolérants.

Cependant la nature des ouvrages de Martial, instantanés de pensée comme d'exécution, le sauve d'un des défauts les plus habituels chez des contemporains, celui de n'être que de pâles reflets des écrivains du siècle d'Auguste. Sûr de son imagination,

(1) Liv. X, 47.

(2) *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.*

(3) En revanche, André Navagero brûlait chaque année, à un jour déterminé, quelques exemplaires de Martial en holocauste au bon goût.

il invente des modes nouveaux et expressifs, et emploie, avec bonheur, les expressions que les étrangers introduisaient dans la langue de la ville dont les murailles s'étaient ouvertes pour eux. Il se distingua donc de ses pareils en créant une poésie non d'érudition et de réminiscences, mais inspirée par les sensations du moment, par la vue des vices présents, poésie parlant le langage usité dans la société d'alors.

Lucain. 38-65.

Marcus Annéus Lucanus, natif de Cordoue, fut aussi Espagnol, et, pour son malheur, neveu de Sénèque. Son éducation fut faite à Rome par ces grammairiens et ces rhéteurs chargés de pervertir tout ce qu'il pouvait y avoir dans les esprits d'heureuses dispositions. Son oncle l'introduisit à la cour, pour qu'il pût y mettre en pratique l'art de la flatterie, que l'école lui avait enseigné. Sénèque l'exerçait, en outre, à composer et à faire des amplifications dénuées de pensées et de sentiments, encourageant son excessive facilité au lieu de la refréner, et le produisant dans ces cercles où l'on venait semer l'ennui, pour recueillir des applaudissements. Néron, qui avait étudié avec lui la philosophie et la poésie, le fit questeur avant l'âge, puis son lieutenant, augure ensuite; mais des jalousies de métier troublèrent leur amitié. Lucain, accoutumé aux triomphes dès l'enfance, osa se faire le concurrent de Néron et se vanter de sa victoire. Néron lui défendit alors de lire à l'avenir dans les assemblées; et le poëte, irrité, se laissa entraîner par Pison dans une conspiration qui fut découverte. Lucain, arrêté, dénonça ses amis et sa propre mère; il n'en fut pas moins condamné, et abandonna en héros une vie qu'il avait cherché à conserver en lâche.

Ceux qui attribuent l'infériorité de la *Pharsale* au choix d'un sujet trop récent, qui interdisait la fiction, essence de la poésie, tirent des conséquences erronées de principes arbitraires. Une épopée doit être fondée sur un fait auquel l'inspiration plus que le froid calcul ait donné naissance. La guerre entre César et Pompée était la lutte de deux systèmes politiques opposés, et il y avait là trop de spéculation pour fournir la matière d'un poëme. Lucain d'ailleurs ne comprit pas le sens de cette lutte, lui qui pense que le gain d'une bataille aurait pu amener le rétablissement de l'ancienne république, c'est-à-dire raffermir la tyrannie des patriciens sur le peuple. Or, l'homme qui, regrettant le passé, ne dirige pas vers l'avenir les forces de son esprit et l'énergie de ses sentiments ne sera jamais poëte. Pompée ne pouvait non plus être le héros d'un poëme, c'est-à-dire un personnage populaire, lui toujours médio-

cre, et qui se montra inférieur à son rôle surtout dans la dernière guerre, durant laquelle il s'abandonna aux flatteries dont il s'était laissé éblouir. César, le plus grand des Romains peut-être, était remarquablement poétique, en raison de son infatigable activité, et parce qu'il était populaire : mais Lucain le prend du mauvais côté ; il défigure ses belles actions, néglige ses fautes réelles ; et, voulant le dépeindre comme un ambitieux furibond qui, dans le doute, s'attache toujours au moyen le plus atroce (1), il a recours à des particularités aussi absurdes que mensongères. A Pharsale il lui fait examiner toutes les épées, pour juger, par le sang dont elles sont trempées, du courage de chaque guerrier ; il le montre épiant celui qui tue avec sérénité ou avec tristesse, contemplant les cadavres amoncelés sur le champ de bataille, leur refusant les honneurs funèbres, et se faisant servir son repas sur une hauteur, pour jouir le plus possible du spectacle de ces débris humains. Parvient-il néanmoins à empêcher que César n'apparaisse comme le principal personnage de l'action ? et le lecteur voit-il autre chose, en ce qui touche Pompée, que les flatteries dont le poëte le caresse du même ton dont il adulait Néron ?

Son amour pour la liberté plaît ; la brusque franchise de ses expressions séduit les âmes généreuses ; mais si l'on va au fond, on ne trouve rien au delà de ce qu'éprouvaient tous les Romains instruits de ce temps, une horreur profonde pour les guerres civiles, née du goût pour le repos ou de l'épuisement ; un regret presque religieux pour l'ancienne république, provenant non de l'intelligence de ses institutions, mais des exercices de l'école, où des pédants proposaient les éloges de Brutus et de Caton aux futurs ministres de Néron et de Domitien. Un pareil système d'éducation devait naturellement avoir pour fruit un poëme où l'on s'en prend aux dieux du malheur de la patrie, où les discordes civiles sont envisagées sous leur aspect le plus superficiel, c'est-à-dire où l'on montre comment s'entre-tuent les frères, les pères et les fils ; où l'on vante les vertus intempestives de Caton, qui prit une grande part à ces guerres, et où l'on met son jugement au-dessus de celui des dieux (2). Les dieux, à qui Rome ne croyait plus, ne pouvant jouer un rôle dans l'action, le poëte y suppléa par un surnaturel du genre le plus malheureux. Tantôt c'est la

(1) *Cæsar in arma furens, nullas nisi sanguine fuso*
Gaudet habere vias. II, 439.

(2) *Causa diis victrix placuit, sed victa Catoni.*

patrie qui, sous l'aspect d'une vieille femme, cherche à éloigner César du Rubicon ; tantôt ce sont des magiciens qui raniment des cadavres pour en tirer des oracles, ou bien ce sont des prophéties de sibylles et des présages naturels ; plus souvent c'est la Fortune considérée comme présidant en souveraine aux destinées humaines.

Celui qui a appelé ce poëme l'Éphéméride en vers de la guerre de Pharsale a dit la chose la plus éloignée du vrai, en faisant, sans s'en apercevoir, la satire des journaux. Dans Lucain en effet, comme dans ceux-ci, les petites choses sont exaltées ; les grandes ne sont pas comprises, ou se trouvent dénigrées ; l'attention est arrêtée sur des détails insignifiants, et détournée de ce qui est capital : le jugement cède la place au sentiment, et de grands débats se rapetissent, parce qu'on n'en montre que les accidents momentanés.

L'histoire est faussée dans la *Pharsale*, on n'y trouve rien qui révèle le cœur humain et fasse plonger le regard dans ses mille replis. On y voit retracées des vertus inflexibles ou de monstrueuses tyrannies; non ces nuances de sentiment infinies au milieu desquelles flotte la nature humaine. C'est pourtant cette nature que le poëte doit étudier, non les préceptes des rhéteurs, non les méthodes des déclamateurs, à l'école desquels Lucain apprit à faire ses longues descriptions, ses digressions intempestives, en saisissant l'occasion la plus légère. Il est vrai que c'est là seulement qu'il se montre poëte. Mais, dépourvu de jugement et de goût, il voudrait suppléer par l'érudition au manque de variété; à l'enthousiasme et à la dignité par la pompe des maximes stoïques : souvent aussi sa pensée est à peine esquissée, ou même incompréhensible. Sa couleur est uniformément sombre. Si parfois son vers a de la magnificence, il est plus souvent dur et contourné. Il fait abus des détails; et s'il lui arrive de s'élever jusqu'à la grandeur, il n'a pas l'art de s'arrêter, et il dépasse le but. Comme si ce n'était pas assez de l'horreur d'une guerre *plus que civile*, il faut qu'il nous montre les serpents allant par bandes dans les déserts de la Libye : les arbres d'une forêt ne tomberont pas, bien que coupés par la hache, tant ils sont pressés; les batailles seront éternellement homicides, et le sang y coulera par ruisseaux; les morts resteront debout au milieu des files serrées; les blessures s'ouvriront béantes comme l'antre de la Pythie; le cri des combattants tonnera plus fort que l'Etna.

On cherche à excuser ses défauts en disant que la mort l'empê-

cha de mettre la dernière main à son poëme; comme s'il n'en avait pas été de même de Virgile, comme si un travail de révision pouvait modifier le plan général. Mais la langue poétique, que Virgile avait transmise, est pervertie par Lucain, comme la prose le fut par Sénèque. Ce que le premier avait dit avec une pureté limpide, il le tourmente, il l'exagère, il le noie entièrement dans une pompeuse misère de mots, de phrases, d'antithèses, de vanités ampoulées et prétentieuses.

Il était pourtant doué d'imagination et de puissance poétique à un plus haut degré que Virgile; mais celui-ci eut l'art de s'emparer de traditions non discutées et chères également à toute la nation; Lucain s'arrêta à un fait sur lequel les opinions et les intérêts étaient trop en désaccord. Virgile flatta plus encore Rome que ses maîtres. Lucain, résigné à obéir à Néron, exaltait un homme qui n'était pas celui du peuple, et qui n'excitait de sympathies que dans la faction patricienne. Virgile fit son poëme lui-même; celui de Lucain fut fait par ces réunions d'amis et de commensaux qui gâtent un auteur aussi bien par leurs critiques que par leurs éloges. Virgile accomplit son œuvre dans le secret, et s'en défia au point d'ordonner en mourant de la livrer aux flammes: Lucain, enivré des applaudissements qu'il avait recueillis à chaque lecture, se persuadait que ses vers, comme ceux d'Homère *et de Néron*, seraient lus éternellement (1); et il les récitait en mourant, comme pour se donner à lui-même l'assurance que celui qui lui ôtait la vie ne lui ravirait pas la gloire qu'il avait acquise.

Que l'on nous pardonne cette rigueur à l'égard de défauts qui sont aussi ceux de notre époque, et qui ont perdu ou perdront d'autres esprits d'élite.

Nous ne reconnaîtrons également qu'un faible mérite de style à deux autres poëtes épiques, Valérius Flaccus et Silius Italicus. Dépourvus de ce génie qui sait inventer et coordonner, ils choisirent leur sujet non par l'impulsion d'un sentiment, mais par souvenir et par érudition. Leur médiocrité eut recours, pour se soutenir, aux ressources ordinaires de l'enthousiasme à froid, des sentiments de convention, et surtout des descriptions, expédients de ceux que la nature n'a pas faits poëtes.

(1) *Nam si quid latiis fas est promittere musis,*
Quantum Smyrnæi durabunt vatis honores,
Venturi me teque legent (il s'agit de Néron) : *Pharsalia nostra*
Vivet, et a nullo tenebris damnabitur ævo.
IX, 983.

Martial conseillait à Valérius Flaccus, né probablement à Padoue, d'abandonner les vers pour le barreau, carrière lucrative dans un temps de décadence. Peut-être le poëte satirique couvrait-il de l'idée d'un avantage pécuniaire le conseil qu'il lui donnait, pour avoir compris combien la nature l'avait mal organisé pour la poésie (1). Flaccus osa cependant entreprendre un poëme, *les Argonautes*, dans lequel il se proposa d'imiter Apollonius de Rhodes. Le choix était mauvais quant au sujet et quant au modèle. On y trouve tout ce qui est nécessaire à un poëme, rien de ce qui fait vivre une œuvre d'art : ni le caractère des temps, ni l'intérêt dramatique, ni la révélation du grand but de cette expédition, qui certainement valait la peine d'occuper une société cultivée et positive. Amoureux aussi des descriptions et des digressions enseignées par les Alexandrins, il les multiplie à l'excès. Il entre dans mille détails de voyages et d'astronomie; son érudition mythologique est merveilleuse; il sait vous dire à point quel dieu ou quelle déesse préside aux destinées de telle ou telle ville, de tel ou tel individu; combien de lions figurent dans l'histoire d'Hercule; à quel degré de parenté chaque héros se trouve avec les dieux; et il connaît l'histoire précise des adultères de l'Olympe. Mais il n'a ni la naïveté des anciens temps, qui fait croire à tout, ni la critique des siècles avancés, qui scrute le sens caché des fables. Valerius Flaccus.

Il flotte dans son style entre les réminiscences des livres, et se laisse aller au langage familier, sans atteindre au naturel. Il est plus hardi et plus élégant lorsqu'il n'imite pas Apollonius (2).

Silius Italicus fut mieux inspiré dans le choix de son sujet; mais, dénué d'imagination, il ne fait que mettre en vers ce qui a été si bien raconté par Polybe et si bien traduit par Tite-Live, dont la prose a, sans comparaison, plus de poésie que l'épopée de Silius. Seulement celui-ci, fidèle aux errements de l'école, ajoute à l'histoire, afin de l'élever à la dignité épique, quelques incidents surnaturels sans convenance et des fictions invraisemblables : l'action languit néanmoins, et ce défaut n'est pas dissimulé par le fini de quelques descriptions. Silius Italicus. 25 ?-100.

(1) *Quid tibi cum Cyrrha ? quid cum Permissidos unda ?*
Lib. I, 77.

(2) Les premiers livres de l'*Argonautique* furent trouvés par le Florentin Poggio dans l'abbaye de Saint-Gall; les autres furent découverts plus tard; G. B. Pio en fit une édition en 1519, suppléant par des vers de sa façon à ceux qui manquent dans les livres VIII, IX et X.

Silius connaissait à fond les meilleurs auteurs ; et il était si passionné pour Cicéron et Virgile qu'il acheta deux maisons de campagne qui leur avaient appartenu. Il célébrait même chaque année le jour anniversaire de la naissance du chantre d'Énée. Il rendait aux classiques un culte plus solennel en leur sacrifiant sa propre intelligence, en faisant entrer de force ses pensées dans les hémistiches qu'il leur empruntait, en subordonnant pour ainsi dire les idées aux mots, et en remplissant, à grand renfort de mémoire et d'érudition, le vide languissant de son poëme (1), qui n'a pas même les défauts brillants de ses contemporains; défauts qui, aux yeux de quelques-uns, passent pour des beautés (2).

Pline le Jeune dit que Silius Italicus acquit les bonnes grâces de Néron en se livrant pour lui à l'espionnage, mais qu'il racheta cette infamie par une vie vertueuse, et redevint homme de bonne réputation. Il fut trois fois consul, proconsul en Asie sous Vespasien, et se retira ensuite dans la Campanie, où il vécut jusqu'à l'instant où, atteint d'une maladie incurable, il se laissa mourir.

A cette époque appartient probablement encore Terentianus Maurus, auteur d'un poëme sur les lettres de l'alphabet, les syllabes, les pieds et les mètres poétiques. Il aborda ce sujet aride avec tout l'esprit et toute l'éloquence dont il était capable; pour aider à la connaissance de la prosodie latine, il joignit l'exemple au précepte, en faisant usage de vers qui avaient la même mesure que ceux dont il traitait.

Lucile le Jeune, ami de Sénèque, chanta l'*Éruption de l'Etna.*

Poëtes lyriques.

Nous ne connaissons que de nom les poëtes lyriques de cette époque : Cæsius Bassus, ami de Perse, Aulus Septimus Sévérus, Vestritius Spurinna. Les distiques moraux (*Disticha de moribus, ad filium*) de Dionysius Caton, que l'on a voulu attribuer au censeur et qui furent très en vogue au moyen âge, sont peut-être de cette époque.

Sulpicia, femme de Calénus, écrivit une satire, *De corrupto reipublicæ statu temporibus Domitiani*, quand cet empereur chassa les philosophes de l'Italie.

(1(Pline le Jeune, son ami et son prôneur, dit : *Scribebat carmina majore cura quam ingenio.*

(2) Pétrarque traita depuis dans son *Afrique* le sujet de *la seconde guerre punique*, dans la persuasion que le poëme de Silius était perdu, ou, comme d'autres le dirent malignement, dans la croyance qu'il en possédait l'unique exemplaire. Ce fut encore Poggio qui découvrit le poëme entier durant le concile de Constance.

Il reste de Titus Julius Calpurnius Siculus plusieurs églogues, qui, si elles lui donnent le second rang parmi les poëtes bucoliques latins, le laissent pourtant à une grande distance de Virgile. Il ne met pas, comme lui, en scène des bergers d'une nature idéale; mais, comme Théocrite, des moissonneurs, des bûcherons, des jardiniers véritables, dans leur rudesse et leur simplicité; et, pour les imiter mieux, il affecte des manières de parler inusitées. La septième églogue, dans laquelle un berger raconte, à son retour de Rome, les combats qu'il a vus dans l'amphithéâtre, est intéressante pour l'histoire.

On appelait *Pervigilia* ou *Vigiliæ* (παννυχίδες) certaines solennités nocturnes qui, étant devenues des occasions de débauches, furent réduites par la loi à un petit nombre; on en exclut même les hommes et les personnes nobles. On en vit peu sous la république, mais elles devinrent plus fréquentes sous l'empire. La Veillée de Vénus fut probablement introduite sous Auguste. Les jeunes filles y formaient des chœurs; et, après un banquet, la jeunesse se livrait à des danses qui se prolongeaient durant trois nuits de suite, dans le cours du mois d'avril (1). Plus tard, cette commémoration de la naissance de Quirinus fut célébrée dans une île délicieuse du Tibre, où les citoyens faisaient, sous des tentes, une fête des plus joyeuses, à laquelle présidait le préfet ou bien un consul. Le *Pervigilium Veneris* était probablement destiné à être chanté dans cette circonstance. C'est un petit poëme en l'honneur de la déesse mère de l'univers et de tous les animaux, et protectrice de l'empire. Pervigilium Veneris.

Les poëtes ne manquaient donc pas; mais s'il s'agissait de citer un de ces passages vraiment sublimes ou pathétiques qui accélèrent le battement du cœur ou font prendre l'essor à l'imagination; où l'on retrouve, avec une peinture à la fois exacte et frappante des caractères, des situations réelles de la vie morale, nous ne saurions où le prendre. Ces poëtes l'emportent parfois sur ceux du siècle d'Auguste en abondance et en richesse de sentiments; mais leur verve s'évapore en sentences et en images, et ils ne peuvent suivre pas à pas les progrès d'une passion. Ils font consister l'art à tourner et à retourner une idée dans tous les sens, à vaincre les difficultés en décrivant ce qui ne doit et ne peut se décrire. Quand le mot propre suffirait accompagné d'une épithète expressive, ils font un grand étalage de science; et, en visant à l'effet, ils gâtent ce qui est vraiment beau.

(1) OVIDE, *Fastes*, IV, 133, et ailleurs.

Art dramatique.

Le cirque, dont le goût était porté à l'excès, était encore un théâtre où l'art pouvait se produire. Roscius, l'ami de Cicéron, l'actrice Dionysia, payée en 677 deux cent mille sesterces pour une saison seulement, les mimes de Publius Sirus et de Labérius avaient fait place aux pantomimes, dans lesquelles les empereurs n'avaient point à craindre les foudres de la parole. Et cependant les spectacles sanglants continuaient. Sous Gordien III, deux mille gladiateurs étaient stipendiés par l'État; Caligula, Caracalla, Adrien lui-même descendirent dans l'arène; et Commode chargeait le fer en main des gladiateurs armés d'un bâton. On voulut voir des athlètes combattant les yeux bandés. Domitien fit lutter ensemble des nains et des femmes; puis on offrit dans le cirque des batailles véritables; Héliogabale fit exécuter un combat naval dans des canaux où coulait du vin. Tandis qu'on s'égorgeait, le cygne de Léda et le taureau de Pasiphaé représentaient ailleurs les obscénités les plus repoussantes. Comment l'art dramatique aurait-il pu prospérer au milieu d'une pareille licence?

On n'est pas d'accord sur l'auteur des tragédies vides d'action et d'un style boursouflé qui sont généralement attribuées à Sénèque. Il suffit de savoir qu'elles sont l'œuvre d'un stoïcien qui fait parler et mourir Polyxène et le jeune Astyanax comme un Zénon ou un Caton d'Utique. Il ne reste pourtant pas tellement fidèle au stoïcisme qu'il ne le renie quelquefois; le chœur même (trop dégénéré de celui des Grecs), après avoir envié le bonheur de Priam aux champs Élysées, dira, dans la même tragédie, que tout finit avec la mort (1). La passion, dans ces tragédies, est fausse, contradictoire, toujours exagérée dans le bien comme

(1) Dans le Ier acte des *Troyennes* :

> . . . . *Felix Priamus*
> *Dicimus omnes. . . .*
> . . . . . . *Nunc Elysii*
> *Nemoris tutis errat in umbris,*
> *Interque pias felix animas*
> *Hectora quærit.*

Et dans le second acte :

> . . . . . . *Ut calidis fumus ab ignibus*
> *Vanescit spatium per breve sordidus,*
> *Sic hic quo regimur spiritus effluet :*
> *Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.*
> . . . .
> *Quæris quo jaceas post obitum loco?*
> *Quo non nata jacent.*

dans le mal. L'auteur peint de préférence la fureur, les caractères atroces ; il aime les couleurs les plus fortes, sans jamais se complaire dans la tranquille harmonie des tableaux et dans la marche graduée des passions. Le spectateur doit être saisi d'étonnement, atterré dès le début, et n'avoir ni repos ni trêve. Les femmes elles-mêmes ne vivent que d'une énergie virile, de fureurs insensées, d'amour charnel ; à tel point que Phèdre envie Pasiphaé, et s'écrie : *Au moins elle était aimée.*

Homme d'imagination sans jugement, ayant plus d'esprit que de goût, cet écrivain, dénué du génie dramatique, ne sait pas concevoir la tragédie comme un tout dont les parties s'enchaînent, ni offrir cette variété de caractères qui plaît à l'observateur. Les situations qui séduisent le vulgaire ne sont pas même amenées naturellement. Il est vrai qu'il sait répandre sur ses récits le coloris tragique, et trouver des pensées hardies, de brèves sentences, qui, bien qu'elles soient le plus souvent hors de situation, ont paru à Corneille, à Racine, à Weisse dignes d'être imitées. Mais peut-être est-ce là que la tragédie moderne a pris cette pompe et cet air de déclamation qui s'éloignent tant des traditions grecques, et ces réponses courtes et saisissantes qu'on ne trouve jamais auparavant, et qui depuis ont paru des beautés de premier ordre (1).

Nous avons parlé de ces tragédies (2) comme si elles étaient d'un seul auteur ; mais le style accuse des mains différentes, et

(1) Dans *Thyeste*, Atrée lui sert les chairs de ses fils égorgés, et lui dit :

Expedi amplexus, pater :
Venere. Natos ecquid agnoscis tuos ?

Thyeste répond :

Agnosco fratrem.

Médée, furieuse d'avoir été trahie, s'écrie :

Parta jam, parta ultio est;
Peperi.

Et quand sa nourrice la plaint de ce qu'il ne lui reste rien, ni parents ni richesses, elle répond :

Medea superest.

Dans l'*Hippolyte*, Thésée demande à Phèdre quel crime elle croit devoir expier par sa mort ; elle répond :

Quod vivo.

Beaucoup d'autres traits sont dans ce genre.

(2) Les dix tragédies sont : *Médée, Hippolyte, Agamemnon, les Troyennes, Hercule furieux, Thyeste, la Thébaïde,* vantée par quelques-uns comme digne du siècle d'Auguste, et même comme préférable à tout ce qu'a

nous devons les considérer comme ayant été destinées à être déclamées dans les réunions à la mode alors, et non à être représentées. On trouve dans la *Médée*, à laquelle on accorde la préférence sur les autres, un chœur de Corinthiens où l'on veut voir une prophétie de la grande découverte de Colomb (1), qui aurait été ainsi annoncée par un Espagnol quatorze siècles avant que l'Espagne y concourût et la permît.

Satiriques. La satire est un genre dangereux, qui profite rarement, pour ne pas dire jamais, à ceux qu'elle veut corriger. Elle fait inutilement des ennemis, et entraîne trop souvent le censeur à prendre pour but de ses traits ce qu'on devrait respecter le plus, la vertu, les convictions profondes et l'activité désintéressée. Un cœur bienveillant et l'intention évidente de rendre les hommes meilleurs peuvent seuls lui mériter la louange (2).

produit la Grèce, tandis que Scaliger y voit l'ouvrage de quelque écrivain scolastique ; c'est parmi les tragédies latines la seule où il n'y ait pas de chœur. Viennent ensuite : *Œdipe,* imité de l'*Œdipe roi* de Sophocle, *Hercule sur le mont Œta* et *Octavie,* dont le sujet est romain.

(1) *Venient annis secula seris,*
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet; et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.

(2) Outre la poésie des gens de lettres, la plupart du temps adulatrice et vénale, il en existait une autre à Rome, qu'on pourrait appeler démocratique : c'était le plus ordinairement l'expression libre du mécontentement, quelquefois de la louange, de la part d'auteurs qui restaient inconnus ; les pasquinades modernes n'ont pas d'autre origine. Suétone, infatigable collecteur d'anecdotes, a recueilli plusieurs de ces satires ; et nous donnerons ici un échantillon de cette poésie, plus nationale que celle des compositions aristocratiques.

Quand César ouvrit le sénat à un grand à nombre de Gaulois, on chanta dans les rues :

Gallos Cæsar in triumphum ducit, idem in curiam :
Galli bracas deposuerunt, latum clavum sumpserunt.

On inscrivait sous ses statues :

Brutus quia reges rejecit, consul primus factus est ;
Hic quia consules ejecit, rex postremo factus est.

Au temps des proscriptions, sous la statue d'Auguste, qui aimait les vases corinthiens, on attacha un écriteau portant :

Pater argentarius, ego corinthiarius.

Et pour lui reprocher sa passion pour le jeu :

Postquam bis classe victus naves perdidit,
Aliquando ut vincat ludit assidue aleam.

Quand Livie le fit père de Drusus après trois mois de mariage :

Τοῖς εὐτυχοῦσι καὶ τρίμηνα παιδία.
Aux heureux les enfants naissent à trois mois.

Est-ce là ce qu'on trouve dans les satiriques latins? Nous avons vu Horace exposer des vérités résultat de l'expérience, vanter de petites vertus domestiques, donner des leçons de détail sur des choses que l'on n'apprend, il est vrai, que lorsque les cheveux

A l'occasion de son fameux banquet, on répéta :

Cum primum istorum conduxit mensa choragum,
Sexque deos vidit Mallia sexque deas;
Impia dum Phœbi Cæsar mendacia ludit,
Dum nova divorum cœnat adulteria,
Omnia se a terris tunc numina declinarunt,
Fugit et auratos Jupiter ipse toros.

Voici des vers contre Tibère :

Asper et immitis breviter vis omnia dicam?
Dispeream, si te mater amare potest.

Contre le même :

Non es eques. Quare? non sunt tibi millia centum :
Omnia si quæras, et Rhodos exsilium est.
Aurea mutasti Saturni sæcula, Cæsar :
Incolumi nam te ferrea semper erunt.
Fastidit vinum, quia jam sitit iste cruorem :
Tam bibit hunc avide quam bibit ante merum.
Aspice felicem sibi, non tibi, Romule, Sullam :
Et Marium, si vis, aspice, sed reducem.
Nec non Antoni civilia bella moventis,
Nec semel infectas adspice cæde manus.
Et dic, Roma, perit : regnabit sanguine multo
Ad regnum quisquis venit ab exsilio.

On disait de Néron, pour lui reprocher le meurtre de sa mère :

Νέρων, 'Ορέστης, 'Αλκμαίων, μητροκτόνοι.
Νεόνυμφον Νέρων, ἴδιαν μήτερ' ἀπέκτεινεν.
Quis negat Æneæ magna de stirpe Neronem?
Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.
Dum tendit citharam noster, dum cornea Parthus,
Noster erit Pæan, ille ἑκάτηβελέτης.

Au sujet de l'immense Palais doré :

Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites,
Si non et Veios occupat ista domus.

Quand Othon fut banni pour avoir voulu exercer ses droits conjugaux sur Poppée, contre les ordres de Néron, on dit :

Cur Otho mentito sit, quæritis, exsul honore?
Uxoris mœchus cœperat esse suæ.

Contre Domitien, qui voulait faire détruire la moitié des vignes :

Κἢν με φαγῇς ἐπὶ ῥίζαν, ὁμῶς ἔτι καρποφορήσω
Ὅσσον σπῖεπεῖσαι Καίσαρι θυομένω.

« Quoi que tu fasses pour détruire les vignes, il y aura toujours assez de vin pour immoler César. » C'est la parodie d'un distique contre un bouc.

Nous regrettons de ne pas avoir pu consulter *Versus ludicri in Romanorum Cæsares priores, olim compositi; collatos, recognitos, illustratos, edidit* G. H. Heinrichs, 1810.

ble que son patron, y subit l'humiliation continuelle de lui voir servir le pain de choix, le vin pur et l'eau limpide, tandis qu'il n'a qu'une galette de farine moisie et de l'eau bourbeuse, qu'assaisonne le parfum des fruits et des friandises ; sans parler des railleries du maître du logis : et c'est pour lui faire sa cour qu'il a quitté avant l'aube sa femme et ses enfants, qu'il est venu se promener sur les dalles glacées de son palais. Le riche admire le poëte, lui prête sa salle pour lire ses vers, et ses affranchis pour l'applaudir ; mais il le renvoie ensuite à jeun. L'historien n'est guère mieux rétribué qu'un scribe; la dîme du salaire du grammairien est prélevée par le précepteur et par l'intendant. L'avocat à la mode est celui qui a fait faire son buste et sa statue, qui a huit portiers, beaucoup d'anneaux, et derrière lui sa litière avec un nombreux cortége d'amis; tandis que tel autre, qui n'est qu'honnête homme, reçoit, en récompense de ses fatigues, un jambon desséché, de mauvais poissons et du petit vin ; ou s'il lui revient quelque pièce d'argent, il est obligé de la partager avec les courtiers qui lui ont procuré le client.

Celui qui voudrait juger par Juvénal de la vie privée des Romains, qu'il dépeint avec des couleurs assez sombres, pour qu'elle puisse faire pendant au tableau que Tacite a tracé de leur vie publique, courrait risque d'être induit en erreur par cet honnête menteur, qui, pour faire de l'hyperbole et de la déclamation, se place à un faux point de vue. Les mœurs étaient telles, qu'il fallait bien autre chose, pour les corriger, que le rire d'un poëte. Celui-là ne pouvait pas s'ériger en réformateur, qui, tout en se plaignant que la religion fût négligée, la tournait en dérision (1); qui oppose aux vices les plus honteux les aphorismes sentencieux d'une vertu absolue et en même temps vague (2) ; qui ne sait conseiller, pour consolation dans les souffrances, que la force d'âme et le mépris de la mort : *biens*, ajoute-t-il, *pour lesquels on peut offrir aux dieux les gras intestins d'un pourceau blanc* (3) ; qui,

(1) Satire XIII.

(2) . . . . *Semita certe*
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ.
Sat. X, 363.

(3) *Ut tamen et poscas aliquid, voveasque sacellis*
Exta, et candiduli divina tomacula porci,
Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.
Fortem posce animum, et mortis terrore carentem,
. . . .
Nesciat irasci, cupiat nihil, et potiores

après avoir mis à nu les misères du pauvre, communes à toutes les époques ou spéciales à la sienne, dit, par une sorte d'insinuation et de conseil, que tous les pauvres de l'ancien temps se fussent d'eux-mêmes exilés de Rome (1).

Nous ne voyons donc pas en quoi il a pu être utile à ses contemporains. Quant à la postérité, elle se félicite, en le lisant, d'être devenue beaucoup meilleure ; mais elle revient à Horace, dont les demi-caractères se trouvent reproduits souvent dans les demi-virilités de notre siècle.

En écrivant la satire avec un style facile et populaire, Horace avait donné un exemple inimitable : ceux qui vinrent après lui se complurent dans un style haché, maniéré ; mais Juvénal les surpassa tous par son âpre énergie. Chez lui le vers, la phrase, les mots, offrent une originalité vigoureuse, fruit d'un travail assidu : point de parole inutile, de passage parasite, rien qui n'ajoute à la force, point d'imitation qui sacrifie la pensée à l'expression.

Juvénal, né à Aquinum, fit son éducation dans les écoles de déclamation, et suivit le barreau jusqu'à l'âge de quarante ans. Ayant récité à quelques-uns de ses amis une satire contre Domitien et contre un poëte son complaisant, il se vit tellement applaudi, qu'il s'appliqua entièrement à ce genre de composition. Quelques traits mordants qu'Adrien crut à son adresse lui valurent, quoiqu'il fût déjà octogénaire, d'être envoyé en Égypte, où, par dérision, on lui donna le commandement d'une cohorte. Il y mourut d'ennui, de regret et de vieillesse.

Aulus Persius Flaccus, de Volaterra, d'une famille équestre, étant demeuré orphelin, après avoir étudié six ans dans sa patrie, vint à Rome à l'âge de douze ans, pour suivre les leçons de maîtres qui ne savaient que donner des préceptes. Lorsqu'il eut atteint sa seizième année, C. Annæus Cornutus lui enseigna la philosophie stoïcienne, et le présenta à Lucain, qui admirait les vers de ce jeune homme. Il avait à peine vingt-huit ans lorsqu'il mourut. Cornutus publia ses satires, en supprimant ce qui était défectueux ou dangereux. Elles excitèrent alors une vive admiration, Perse. 34-62.

Herculis ærumnas credat sævosque labores,
Et Venere, et cœnis, et plumis Sardanapali.
Sat. X, 355.

(1) . . . . *Agmine facto,*
Debuerant olim tenues migrasse Quirites.
Sat. III, 162.

peut-être par suite de ce sentiment qui fait voir tant d'espérances sur la tombe d'un jeune homme. Mais l'expérience et les corrections auraient-elles pu faire disparaître de ses compositions l'abondance vide et affectée, ou lui donner l'imagination, sans laquelle il n'est point de poésie ?

Son livre forme un seul discours, que des grammairiens auraient divisé en six prédications, sur des sujets moraux ; le tout précédé de quelques mots de préface. Dans la première, il raille ses contemporains sur leur manie de faire des vers, et sur le mauvais goût qu'ils apportent dans leurs jugements. Dans la seconde, il signale l'incohérence frivole des vœux que les mortels adressent incessamment aux dieux. Il réprimande, dans la troisième, les jeunes gens efféminés qui ont horreur de toute occupation sérieuse. Il s'en prend, dans la quatrième, à la présomption, qui fait que tous se croient capables d'arriver aux plus hauts emplois, et notamment de gouverner l'État. Il examine dans la cinquième quel est l'homme vraiment libre, et conclut que c'est le sage. La dernière est dirigée contre les avares, qui, se refusant le nécessaire, amassent pour des héritiers dissipateurs.

Mais Perse avait été gâté par le stoïcisme des écoles, qui, dédaigneux, non-seulement du superflu, mais du nécessaire lui-même (1), faisait un crime de l'acte le plus innocent, s'il n'était approuvé par la raison (2) ; disant à l'homme qu'il n'est pas libre, parce qu'il a des passions ; condamnant les raffinements de la civilisation, les vêtements élégants, l'emploi des *laines de Calabre, teintes d'une pourpre altérée ;* l'usage des parfums ; l'*extraction de la perle arrachée à sa coquille*, et la *réunion en masse embrasée du métal dormant dans les veines de la terre.* Il y avait pourtant bien d'autres vices à stigmatiser de son temps : un libertinage révoltant, une bassesse dégoûtante chez les petits, un luxe effréné chez les grands, l'infamie des délateurs, l'avilissement du sénat, l'insolence des affranchis, la décadence générale : c'en était, certes, bien assez pour exciter un généreux courroux dans l'âme de quiconque avait le sentiment du bien. Perse ne s'en

(1) *Messe tenus propria vive; et granaria, fas est,*
Emole. Quid metuas? occa, en seges altera in herba est,
Sat. VI, 25.

(2) *Nil tibi concessit ratio : digitum exsere ; peccas,*
Et quid tam parvum est ?
Sat. V, 119.

doutait pas, attendu qu'on ne lui avait rien dit de cela dans les écoles, et qu'il n'en avait rien lu dans les livres. Mais ayant ouï dire en général que le siècle était corrompu, il s'imposa pour tâche d'en manifester son mécontentement dans une discussion très-vague, mais méthodique et complète, telle qu'il pouvait la faire, renfermé dans son cabinet, sur des arguments préétablis, non sur ceux qui l'auraient irrité ou inspiré, s'il avait vu par lui-même : bien différent d'Horace, qui, homme du monde, se heurtant aux hommes et heurté par eux, est toujours actuel, sans qu'on puisse supposer qu'il ait pensé la veille à ce qu'il jette sur le papier, quand le vice ou la sottise se rencontre sur son chemin. Voilà pourquoi Horace vous transporte sur son terrain : il personnifie le vice, lui donne un nom, et vous met à même de le reconnaître partout; tandis que Perse s'en tient, comme un prédicateur, aux généralités, aux peintures vagues, à des mœurs, à des scènes, à des personnages indéterminés. Si par hasard il cherche à imiter l'allure dramatique d'Horace, il devient encore plus obscür que d'habitude. C'est alors un véritable travail que d'appliquer à tel ou tel interlocuteur les attaques et les répliques; il faut, pour saisir le sens du poëte, toute la patience d'habiles commentateurs. Ceux qui veulent lui trouver un mérite supposent qu'il attaquait Néron, et que ce fut le motif pour lequel il enveloppa sa pensée. Étrange manière de censurer, que de ne pas se faire comprendre. Quant à nous, permettant aux admirateurs de Perse de trouver ses hexamètres plus harmonieux que ceux d'Horace, nous nous rangeons de l'avis de saint Jérôme, qui les jeta au feu, afin que la flamme en éclairât l'obscurité, et à celui de saint Ambroise, qui disait qu'on ne méritait pas d'être lu quand on ne voulait pas se laisser comprendre (1).

Les couleurs qui peuvent manquer à la peinture de la vie do- Pétrone.

(1) On rapporte, au contraire, que Lucain était enthousiaste de Perse; Martial disait :

Sæpius in libro memoratur Persius uno,
Quam levis in tota Marsus Amazonide.

Et Quintilien (*Inst.* VI) : *Multum et veræ gloriæ, quamvis uno libro, Persius meruit;* ce qui ne constitue pourtant qu'un de ces jugements prudents que ce rhéteur prononçait d'habitude sur ses contemporains, et qu'on peut interpréter à son gré, de même que ces vers connus de Boileau

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

mestique des Romains nous sont fournies par Pétrone dans son *Satyricon*, mélange de prose et de vers. Il n'est parvenu jusqu'à nous aucun renseignement sur l'auteur; car des inductions seulement font supposer qu'il était l'intendant des plaisirs de Néron. Son ouvrage, dont il reste beaucoup de fragments obscurs, embrouillés, ne laisse pas apparaître l'intention exacte de l'auteur; on y voit seulement celle de retracer, dans un style obscène, le libertinage de son temps. Corrupteur en réprouvant la corruption, il s'exalte dans l'orgie jusqu'au délire, comme un homme ivre qui va mourir. Il montre un débauché dont la fortune est immense et le faste prodigieux, entouré de parasites, de philosophes, de poëtes, de toutes les voluptés infâmes qui rendaient exécrable la cour des grands. Les uns ont voulu voir dans ce personnage aussi vaniteux que stupide, que l'auteur appelle Trimalcion, une allusion à l'empereur Claude d'autres à son successeur : nous sommes plus portés à le considérer comme le type idéal de la plupart des riches de l'époque (1).

Eumolpe, un des personnages mis en scène, veut enseigner aux convives ce que doit être le véritable poëte : il leur dit qu'il ne suffit pas pour cela d'ajuster des mots sonores en vers harmonieux, qu'il faut être doué d'un esprit généreux, éviter toute bassesse dans l'expression, et donner du relief aux sentences. Il en vient à proposer comme exemple une de ses compositions sur les causes de la guerre civile, critique dirigée probablement contre Lucain, qui en effet, dans sa composition, oublie de les mentionner. Après avoir gourmandé, en termes graves, la corruption des

Sélis, son admirateur passionné, assigne quatre raisons à l'obscurité volontaire de Perse; et la meilleure est l'allusion perpétuelle à Néron, dont nous avons fait mention. Jean-Gérard Vossius l'attribue à ce que le style de ce jeune homme si distingué ne respirait que grandeur, comme son âme. L'abbé Garnier, tom. XLV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, cherche à le laver de tous les défauts qu'on lui reproche. Harris, père de lord Malmesbury, dit que Perse est, parmi les classiques, le seul écrivain difficile dont les pensées méritent d'être suivies à travers les obscurités dont elles sont enveloppées. Delille l'estimait aussi beaucoup, de même que Monti, qui l'a traduit, et Passow de Weimar, qui le met au rang des esprits les plus privilégiés de l'antiquité classique. Scaliger l'appelle *ostentator febriculosæ eruditionis, cætera neglexit*. Voy. l'ouvrage de Nisard déjà cité.

(1) Sous le règne de Louis XIV, Bussy de Rabutin et l'abbé Margon voulurent renouveler l'obscène splendeur du banquet de Trimalcion. Il est dit dans l'*Héliogabale, ou esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, qu'un repas d'après cette idée avait été donné par un certain personnage peu d'années auparavant.

mœurs (1), il fait apparaître comme machines épiques la Fortune et l'Enfer, qui prédisent les malheurs à venir; puis la Discorde, qui met aux prises Pompée et César.

Apulee. Le *Satyricon* est le premier roman latin que nous connaissions, mais celui d'Apulée, dont la vie elle-même peut passer pour un roman, fit beaucoup plus de bruit. Né à Madaure en Afrique, d'une bonne famille et au temps des Antonins, il étudia à Carthage; en Grèce, à Rome, où il apprit le latin (2) avec la plus grande peine. Il voyagea, en se faisant associer à diverses confréries religieuses (3), et en prononçant partout des discours selon la coutume d'alors. Il nous en est parvenu quelques-uns (*Florida*), aussi ri-

(1) « Déjà le Romain tenait le monde entier sous son joug, et il n'était pas rassasié; il allait cherchant dans les golfes les plus ignorés, et s'il y découvrait une terre qui produisît de l'or, elle était traitée en ennemie. Les plaisirs connus du vulgaire, ou les voluptés communes, n'avaient plus aucun attrait. On tirait la pourpre de l'Assyrie; les marbres, de la Numidie; les soies, de la Sérique; les parfums, de l'Arabie. On allait chercher des bêtes féroces dans les forêts des Maures; on courait jusque près d'Ammon, à l'extrémité de l'Afrique, pour s'y procurer l'ivoire; et l'on chargeait les navires de tigres destinés à boire le sang humain au milieu des applaudissements du peuple. O honte! on interrompt la puberté chez les adolescents, pour retarder la fuite des années rapides; mais on aime les complaisants infâmes, la molle contenance de leur corps énervé, leurs cheveux tombants, les noms nouveaux de vêtements messéants à un homme. On a une table de citronnier dont le bois fut abattu sur la terre africaine, des troupes d'esclaves, de la pourpre splendide, on veut orner l'or lui-même. La gourmandise est ingénieuse; le scarre qui nage dans la mer de Sicile est apporté vivant sur la table, avec les coquillages arrachés aux bords du Lucrin. Déjà l'onde du Phase est dépeuplée d'oiseaux, et sur le rivage muet les brises seules murmurent dans les rameaux déserts. La rage n'est pas moindre au Champ de Mars; les Quirites achetés font de leurs votes un objet de lucre, le peuple est vénal, vénale la curie des pères conscrits; la faveur se paye; la vertu n'existe plus chez les vieillards, et le pouvoir et la majesté gisent corrompus par les richesses : Rome se vend comme une marchandise, et ne peut pas elle-même se racheter. »

(2) Madaure était une colonie romaine; cependant Apulée, fils d'un des premiers magistrats municipaux (*duumvir*), ne comprenait pas un mot de latin quand il vint à Rome; son beau-fils ne parlait de même que la langue punique, et entendait un peu de grec, grâce à sa mère qui était Thessalienne : *Loquitur nunquam, nisi punice : etsi quid adhuc a matre græcisat, latine enim neque vult, neque potest.* Voy. l'*Apologie*. Cela dément ceux qui croient que le latin était généralement parlé dans les colonies. Ajoutez qu'Apulée crut faire un effort prodigieux en apprenant le latin à Rome sans maître : *Quiritium indigenum sermonem ærumnabili labore, nullo magistro præeunte, aggressus excolui.* (L'Ane d'or.)

(3) *Sacris pluribus initiatus, profecto nosti sanctam silentii fidem.* (Metam.) — *Sacrorum pleraque initia in Græcia participavi, eorum quædam in signa et monumenta tradita mihi a sacerdotibus, sedulo con-*

ches d'érudition que pauvres de critique : la crédulité y est poussée à l'excès ; cependant ils lui valurent une telle réputation, que plusieurs villes lui érigèrent des statues. Il se trouva réduit, à force de dépenses, à une telle pénurie, que, voulant se faire consacrer au service d'Osiris, il lui fallut mettre en gage jusqu'à son manteau pour se procurer l'argent nécessaire. Il se félicite pourtant d'être entré avec les plus distingués dans le culte de ce dieu, qu'il appelle *Deûm magnorum potior, et majorum summus, et summorum maximus, et maximorum regnator.*

Il s'occupa alors de gagner de l'argent en plaidant des causes ; mais il réussit mieux en épousant Pudentilla, veuve de quarante ans, riche de quatre millions de sesterces. Les parents de celle-ci l'accusèrent de s'être fait aimer d'elle à l'aide de sortiléges : chose peu vraisemblable de la part d'un beau jeune homme qui recherche une femme sur le retour. Il fut, en conséquence, cité devant Claudius Maximus, proconsul d'Afrique, devant lequel il débita l'apologie qui nous est restée, bizarre histoire de préjugés. Les sortiléges qu'on lui reprochait étaient sa jolie figure, sa chevelure soignée, l'usage du miroir et la blancheur de ses dents. Il se justifia sans peine.

Son livre *de Mundo* est une traduction libre de celui qui est attribué à Aristote ; dans un autre, intitulé *de Deo Socratis*, il admet le génie du philosophe grec, et cherche à savoir à quelle classe de démons il appartenait. Celui *de Habitudine doctrinarum et Nativitate Platonis* est une introduction aux œuvres de Platon. La première partie traite de la philosophie naturelle ; la seconde, de la morale ; la troisième, du syllogisme catégorique. Il suppose que le monde est formé de la réunion du ciel et de la terre avec leurs natures respectives, et que la concorde des quatre éléments avec un cinquième, de genre divin, produit l'harmonie. Dieu ne pénètre ni ne remplit le monde, mais il le règle par son pouvoir et ne peut être qu'un. Le suprême bien moral est Dieu ; le pur esprit, la vertu ; le reste n'est qu'accidents.

Riche de connaissances historiques, Apulée est bien loin de Lucien pour la fécondité de l'esprit, ou pour l'aptitude à pénétrer le sens des doctrines philosophiques, et à en découvrir le côté ridicule. Il est bien moins soigné dans son style ; car, tandis que l'on trouve dans Lucien un atticisme, sinon toujours pur,

servo.... Ego multijuga sacra, et plurimos ritus, varias cæremonias, studio veri et officio erga Deos didici. (Apologie.)

au moins toujours aimable, Apulée ne cesse de vous faire sentir combien la langue romaine devenait de plus en plus barbare, et combien il était peu capable de la régénérer avec ses archaïsmes, avec son style prétentieux, prolixe, obscur, rempli d'expressions et de tournures nouvelles. Après avoir cru à la magie et à maintes superstitions du même genre, il les tourna en ridicule, mais sans pour cela s'en dégager tout à fait; car, bien que son *Ane d'or* en fasse la satire, il était persuadé que les démons exerçaient un pouvoir immédiat sur l'homme et sur la nature. Il en est qui voient, surtout dans l'*Ane d'or*, l'intention de relever les mystères du discrédit dans lequel ils étaient tombés; mais il ne paraît pas que cela puisse se concilier avec les abominations qu'il révèle. Il est vrai de dire pourtant que le onzième livre expose dans toute leur beauté les mystères d'Isis et d'Osiris ; ce qui le rend d'un grand intérêt, à raison des renseignements qu'il fournit à ce sujet.

L'obscurité de l'*Ane d'or* le fit interpréter de cent façons diverses. Les païens virent, dans Apulée, un demi-dieu miraculeux qu'on pouvait opposer au Christ ; puis, au moyen âge, on s'avisa de chercher, dans son livre, le secret de la pierre philosophale. Les métaphysiciens, de leur côté, y trouvèrent une allusion à l'avilissement produit dans l'âme par le péché, tant que la grâce ne vient pas la relever.

L'idée de ce roman est empruntée à Lucien, qui lui-même l'avait prise de Lucius de Patras ; mais l'épisode de l'Amour et Psyché est nouveau et mérite d'être compté parmi ce que l'antiquité a produit de plus parfait.

CHAPITRE XIX.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Déjà dans Euripide on pouvait reconnaître la décadence de la langue grecque : son abondance négligée, ses jeux de mots, le scepticisme et le vague de sa philosophie servirent aux Alexandrins d'exemple et d'excuse, lorsqu'ils gâtèrent le plus bel idiome que les hommes aient jamais parlé. Les grammairiens avaient la prétention de l'épurer ; et en voyant tant d'expressions étrangères que le mélange des peuples introduisait, ils se préoccu- Grammairiens.

pèrent de signaler la partie non corrompue du langage, ce qui donna naissance aux lexiques et aux glossaires. Apollonius, qui vivait peu de temps après Auguste, réunit toutes les expressions homériques (Λέξεις ὁμηρικαί); Hérodien, sous Néron, fit le même travail sur Hippocrate, Timée, sur Platon; Ptolémée d'Ascalon composa un dictionnaire de synonymes (περὶ διαφορᾶς λέξεων), Julien Pollux, l'*Onomatiscum*, espèce de *Regia Parnassi*. Tryphon d'Alexandrie étudia les dialectes; Irénée s'exerça sur celui d'Alexandrie; Phrynicus Arabus, sur l'attique. Leurs travaux et ceux de quelques autres n'ont pas été sans utilité pour les lettres, soit à cause des sources où ils pouvaient puiser, soit parce qu'ils ne pouvaient qu'être compétents sur les difficultés d'une langue parlée de leur temps.

Homère était toujours l'objet du même culte: Apion, que Julius Africanus appelle le plus pointilleux des grammairiens (περιεργότατος γραμματικῶν) se montra le digne émule de son maître Didyme qui, du temps de Jules César, avait écrit quatre mille volumes sur la patrie d'Homère, sur les mœurs d'Anacréon et de Sapho, et sur d'autres sujets également futiles; il consacra ses recherches à des subtilités pareilles, recourut même à des évocations magiques pour apprendre quelle était la patrie d'Homère. Il s'applaudissait fort, d'avoir découvert que les deux premières lettres de l'Iliade (μη) signifient quarante-huit, nombre des chants réunis des deux poëmes. Député à Rome par les Alexandrins pour demander l'expulsion des Hébreux, il écrivit contre ceux-ci un livre que réfuta Joséphus Flavius. On lui doit aussi un ouvrage sur les merveilles de l'Égypte et deux anecdotes célèbres, l'une sur le dauphin de Pouzzoles qui s'était attaché à un enfant, et l'autre sur le lion d'Androclès. Apion se faisait appeler un second Homère, et se vantait d'immortaliser ceux auxquels il dédiait ses livres.

La poésie grecque était aussi tout à fait déchue, et c'est à peine si l'on doit nommer les médecins Marcellus Sidétès, qui composa, au temps des Antonins, un poëme en quarante-deux chants sur la médecine (Βιβλία ἰατρικά), et Héliodore d'Athènes, dont Galien mentionne la *Justification* (Ἀπολυτικά). Oppien de Cilicie composa, dans son exil, un poëme sur la pêche (Ἁλιευτικά), dont chaque vers lui valut une pièce d'or de la part de Sévère. Il en dédia à Caracalla un autre sur la chasse (Κυνηγετικά), que Scaliger traite de *divin*, et que le goût peut à peine considérer comme médiocre. Il en est qui croient que ces deux poëmes, du genre descriptif, le dernier de tous, sont de deux auteurs différents.

La rhétorique n'avait pas moins dégénéré dans la patrie de Démosthène, où l'amour naturel de la discussion, à défaut d'occasions d'appliquer l'éloquence aux intérêts nationaux, se donnait carrière, dans des lectures publiques, sur les places, ou dans les écoles. Au temps des Antonins, la langue grecque avait repris à Rome une telle faveur, que l'on comptait cinq rhéteurs grecs contre trois latins, et les cours de ces rhéteurs étaient nombreux. Athènes conservait l'école la plus renommée pour la rhétorique, comme Alexandrie pour les mathématiques, et Béryte pour la jurisprudence. On y exerçait les enfants, suivant l'usage du temps, sur des sujets imaginaires. Les orateurs s'en allaient de ville en ville, déclamant des choses qui, cent fois redites, paraissaient nouvelles à beaucoup de gens, par suite de la rareté des livres. Il ne se donnait pas un spectacle ou un divertissement populaire, sans qu'un orateur procurât à la multitude grecque le plaisir, qu'elle prisait extrêmement, d'entendre sa belle langue mise en œuvre avec toutes les ressources de l'art. Pour plaire à cette multitude, le bon goût fut sacrifié, et l'esprit sophistique se mit à subtiliser dans les divisions et subdivisions des discours, des matières et des arguments (1).

Quelques-uns de ces rhéteurs ne le cédaient pas aux meilleurs orateurs de l'antiquité pour la pureté de la langue et la dignité du style ; mais, comme les Latins, ils ne savaient que répéter : rien chez eux n'était neuf, rien n'était senti. La rhétorique reprit

(1) Les discours se distinguaient en μελέτη, σύστασις, λόγος, λαλιά, προλαλιά, σχέδιον, διάλεξις, ἐπιδείξις. La *mélétè* était une déclamation préparée soigneusement, dans laquelle l'orateur jouait le rôle d'un personnage antique ou fabuleux, et traitait un sujet imaginaire comme s'il eût été vrai ; la *systasis* était un petit discours de recommandation à un protecteur ; le *logos*, tout discours, mais plus spécialement une harangue sur un sujet important ; la *lalia*, un compliment ; la *prolalia*, un prologue aux lectures publiques ; le *schédion*, un discours non préparé ; la *dialexis*, une dissertation ; l'*épideixis*, une composition d'apparat, prononcée sur un théâtre ou devant une assemblée solennelle. Ceux qui en trouveront le courage peuvent lire la *mélétè* par laquelle Lesbonax exhortait, au temps de Tibère, les Athéniens qui avaient vécu deux siècles auparavant à se venger de Thèbes et à combattre vaillamment les Lacédémoniens ; celle par laquelle un Aristide invitait fortement ces mêmes Athéniens à expédier des secours en Sicile à Nicias, ou à faire la paix avec les Spartiates après la bataille de Pylos, ou à leur venir en aide après celle de Leuctres. Puis, changeant de thème, celle où il leur conseillait de s'unir à Thèbes contre Sparte, ou plutôt de garder la neutralité ; ou bien encore celle dans laquelle il délayait en prose traînante les vers mis par Homère dans la bouche d'Ulysse pour adoucir la colère du fils de Thétis.

quelque vigueur lorsqu'elle s'associa à la philosophie pour traiter certaines matières, non plus en faisant usage du dialogue aride des disciples de Socrate, ni en adoptant la sévérité scientifique d'Aristote, mais d'une manière oratoire, comme nous le voyons dans les néoplatoniciens, et dans les philosophes qui fleurirent depuis Adrien jusqu'à Julien. Philostrate, faisant pour les sophistes et les rhéteurs ce que Nostradamus fit ensuite pour les troubadours, recueillit leurs dires et leurs gestes, où se montrent l'effronterie et l'esprit artificieux de ces hommes qui s'en allaient par le monde en quête de renommée ou d'argent, ne songeant qu'à se supplanter et à se déchirer les uns les autres.

Dion. 30. Un des plus illustres parmi les orateurs fut Dion Chrysostome, de Pruse en Bithynie. Vespasien l'ayant trouvé à Alexandrie, et lui ayant demandé s'il ferait bien d'accepter l'empire qu'on lui offrait sans connaître le monde autrement que par les livres, il l'exhorta à rétablir la république. Il fut plus tard député à Rome par ses concitoyens pour porter une réclamation à Domitien : *J'ai donné*, dit-il, *une grande preuve de courage en osant dire la vérité, quand chacun croyait salutaire de mentir. J'ai affronté la haine, non d'un homme vulgaire, mais d'un prince aussi cruel que puissant, auquel les Grecs et les barbares donnaient lâchement les noms de maître et de Dieu, quand celui de démon lui aurait bien mieux convenu.*

Dion s'étant enfui seul et travesti, probablement pour échapper au courroux de cet empereur, fut réduit à gagner sa vie en plantant des arbres, ou en puisant de l'eau pour les bains : les seuls consolateurs qu'il eut dans son exil furent le Phédon et une harangue de Démosthène. Son savoir lui valut l'affection des barbares de la Dacie et de la Mésie, et celle des Gètes, dont il écrivit l'histoire. Il revint quand les circonstances eurent changé. Ses compatriotes lui ayant témoigné le désir de le voir à son passage, il leur donna rendez-vous à Cyzique, où accourut, en effet, une foule immense ; mais, au moment où il s'apprêtait à leur débiter une harangue préparée avec soin, le bruit se répandit qu'un musicien fameux venait d'arriver ; et tous laissèrent là l'orateur, pour aller l'entendre. S'étant fixé plus tard dans sa patrie, il y trouva les honneurs et les tracasseries qui attendent partout les hommes supérieurs. Il se vit même condamné comme coupable de lèse-majesté, pour avoir élevé une statue à l'empereur au milieu des tombeaux. Heureusement cet empereur était Trajan : non-seulement il le renvoya absous, mais au moment où il faisait son en-

trée triomphale après sa victoire sur les Daces, ayant remarqué Dion dans la foule, il le fit monter avec lui sur son char.

Son style, formé sur celui de Platon et de Démosthène, en reproduit l'élégance, mais non la limpide simplicité. Quant au fond, il roule en partie sur les arguments sophistiques alors en vogue; et, dans le nombre de ses discours, la discussion qu'il engage pour savoir *si Troie a été prise* a quelque importance. Dion s'appliqua, par la suite, à des questions plus graves touchant la philosophie, la morale, la littérature; on trouve en abondance, dans ses écrits, d'excellents sentiments et des connaissances précieuses pour l'époque.

Sur les quatre-vingts discours qu'il a laissés, on donne la palme à celui qu'il adressa aux Rhodiens pour les détourner de l'usage, adopté parmi eux lorsqu'ils voulaient honorer un contemporain, de prendre une statue antique, et d'en changer seulement l'inscription.

Consulté par un personnage déjà mûr, qui veut savoir comment il doit faire pour devenir éloquent, il lui répond (περὶ λόγου ἀσκέσεως) en lui indiquant les auteurs à étudier : Homère avant tous, la première et la dernière lecture de l'homme, enfant, adulte ou vieillard (1), Homère qui offre à chaque lecteur autant qu'il en peut prendre. Il lui recommande ensuite les historiens, notamment le grave Thucydide, le doux Hérodote, et Théopompe; parmi les écrivains dramatiques, Ménandre et Euripide, le premier comme supérieur à tous les anciens, le second comme très-utile à un homme d'État (πολιτικῷ ἀνδρί). Bien qu'il accorde la palme à Démosthène, il conseille d'étudier plutôt Hypéride et Eschine, non moins élégants, mais plus simples et plus faciles; puis les quatre rhéteurs modernes, Antipater, Théodore, Plution et Conon, par le singulier motif que leur lecture ne décourage pas en ôtant l'espoir de les égaler.

Tibérius Claudius Hérode Atticus, dont nous avons déjà parlé, paraissait à Aulu-Gelle l'emporter sur tous les orateurs pour la gravité, l'abondance et l'élégance. Il est certain, au moins, qu'il était généreux en repas et en présents. Nous connaissons d'Adrien de Tyr, son élève, secrétaire de Commode, les sujets suivants : Une magicienne, condamnée à être brûlée vive, est défendue par son art contre les flammes; une autre, appelée pour détruire l'enchantement, y réussit, et Adrien demande qu'elle soit brûlée comme Hérode Atticus. Adrien de Tyr.

(1) Καὶ μέσος, καὶ ὕστατος, καὶ πρῶτος παντὶ παιδί, καὶ ἀνδρί, καὶ γέροντι.

sorcière. Des soldats ont détourné un fleuve, et sont parvenus ainsi à noyer l'armée qu'ils devaient combattre ; ils se présentent pour réclamer la récompense promise, s'ils étaient vainqueurs.

Ælius Aristide. 117. Le Bithynien Ælius Aristide jouit d'une grande réputation; il voyagea beaucoup; et, après avoir laissé partout des monuments de son savoir et de sa renommée, dans les statues et les inscriptions qu'on lui décernait, il se fixa à Smyrne, comme gardien du temple d'Esculape. Il avait une dévotion spéciale pour ce dieu, et ce n'était pas sans motif : en effet, il était atteint d'une maladie étrange, dont il fut tourmenté pendant seize ans, sans que médecins ni traitements curatifs y pussent rien : Esculape lui seul lui procurait du soulagement par ses apparitions fréquentes, et lui suggérait les remèdes à employer; enfin il se jeta, par son ordre, dans un torrent impétueux, et en sortit guéri (1). Il s'étudie à marcher sur les traces de Démosthène, et, bien qu'il en reste fort loin, il a de la force dans la pensée et dans l'expression; il sait s'affranchir de la surabondance de ses contemporains, et il est à regretter qu'il ait manqué de sujets capables de l'élever à la hauteur où il pouvait atteindre. S'il obtint de Marc-Aurèle la reconstruction de Smyrne, renversée par un tremblement de terre, le mérite en fut moins à son éloquence qu'à la bonté du prince.

Hermogène. Le malheur rendit célèbre Hermogène de Tarse, qui excitait à quinze ans l'admiration de Marc-Aurèle et des écoles : il perdit la mémoire à vingt-cinq ans, et traîna jusqu'à un âge avancé une existence imbécile.

Sans nous arrêter à quelques autres, nous mentionnerons encore Longin. Longin (2), qui fut le maître de Zénobie, reine de Palmyre, et paya de sa vie la fidélité qu'il lui conserva. Il suivait la philosophie de Platon, et l'emportait sur tous par la connaissance parfaite des mérites et des défauts des différents auteurs sur lesquels il écrivit des dissertations admirées de ses contemporains (3). Nous avons, sous son nom, un traité *du Sublime*, attribué par quelques-uns à Denys d'Halicarnasse, et aussi à d'autres. Cécilius, rhéteur sicilien du temps d'Auguste, avait déjà écrit sur ce sujet, indiquant en quoi consistait le sublime, mais sans donner les règles à suivre pour l'atteindre. Longin voulut suppléer à ce défaut; mais

(1) Il raconte sa maladie et sa guérison dans ses cinq livres des *Choses sacrées*.

(2) *Longini quæ supersunt, græce...., concinnavit,* A. E. EGGER ; Paris, 1837.

(3) EUNAPIUS, c. 2.

sa prétention d'enseigner le sublime annonce déjà qu'il l'entendait dans un sens qui n'était pas le vrai. En effet, il le confond souvent avec le beau, parfois avec le figuré; rarement il s'élève jusqu'à la source du véritable sublime, la puissance incommunicable du génie ou du caractère moral.

Si l'on considère cet ouvrage comme un traité de rhétorique, on verra que l'auteur ne s'arrête pas à détailler les parties du discours et à réduire l'art à une technologie pédantesque; il enseigne, au contraire, d'une manière plutôt esthétique que dogmatique : les exemples dont il appuie ses doctrines sont empruntés à une critique judicieuse des plus grands auteurs, et lorsqu'il tombe sur un passage remarquable, il le caresse avec une noble complaisance, s'attachant plus aux beautés qu'aux défauts. A la manière de Cicéron, d'Aristote, de Quintilien, il semble que l'émulation le gagne, qu'il emprunte le feu et la magnificence d'Homère et d'Eschyle, qu'il fasse hommage de sa propre éloquence à l'inspiration qui lui vient d'eux.

Non content de réduire en théorie les élans de la pensée qui s'exalte, et les qualités de l'expression oratoire quand elle est majestueuse et vive, il veut encore montrer comment tous les genres littéraires, même les plus simples et les plus naïfs, peuvent acquérir de l'élévation; quels purs ornements s'allient à ce qui est vrai et naturel, en évitant les bizarreries et la rudesse, que l'on prend parfois pour de la force, et la trivialité, que l'on voudrait faire passer pour de la hardiesse. Il veut surtout que l'amour du bien s'associe au sentiment du beau, et il attribue l'aridité des esprits, l'absence du sublime, à l'amour déréglé des richesses et des plaisirs, à l'admiration des choses frivoles et périssables.

Nous rapporterons à ce siècle les premiers romans, sans entamer la discussion sur le point de savoir s'il y en avait auparavant, ou pourquoi il n'en existait pas. Le nom de *récits érotiques,* qu'on leur a donné, en indique le fond; mais il ne faut y chercher ni l'intérêt d'une action bien conduite, ni des développements de caractères, ni même la connaissance des temps. Aristide de Milet avait écrit, on ne sait à quelle époque, mais certainement avant Ovide et Crassus (1), certains contes licencieux, dont la scène était dans sa patrie, et appelés par ce motif *fables milésiennes,* nom Romans.

(1) Ovide le cite dans les *Fastes,* II, 412, et dans le vers 443 il mentionne une traduction qu'en avait faite Sisenna. Le suréna des Parthes reprocha aux soldats de Crassus de lire ces récits, qu'on avait trouvés dans leurs tentes. Voy. t. IV, page 214.

qui devint commun à d'autres récits. L'un des plus anciens est l'*Ane* de Lucius de Patras, considéré comme l'original des *Métamorphoses* de Lucien et d'Apulée. Antoine Diogène rapporte, dans ses *Choses incroyables de Thulé* (τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα), type de tous les voyages imaginaires publiés depuis, qu'un certain Dinias, après avoir parcouru l'Asie et l'Europe, arrive à Thulé, où il rencontre Dercyllide de Tyr, qui lui raconte les aventures merveilleuses arrivées à elle et à son frère Mantinias; il les fait écrire sur des tablettes de cyprès et déposer dans la tombe de Dercyllide à Tyr, où elles sont trouvées lors de la prise de cette ville par Alexandre.

Il nous est resté encore, entre autres récits d'aventures, les *Éphésiaques*, par Xénophon d'Éphèse; les *Passions amoureuses*, de Parthénius, que nous avons déjà citées, et les lettres d'Alciphron, que ses études approfondies sur les comiques grecs mirent à même de nous donner des renseignements utiles sur les mœurs de l'antiquité.

Lucien. L'écrivain grec le plus remarquable de cette époque est, sans contredit, Lucien, né à Samosate, d'une famille pauvre, au temps des deux Antonins, à ce que l'on croit, il finit ses études à quinze ans. Son père hésita alors pour savoir s'il le mettrait près d'un de ses oncles pour y apprendre le métier de sculpteur, ou s'il le destinerait à l'éloquence. Les dispositions de son fils lui firent prendre ce dernier parti. Lucien se rendit donc à Antioche, où il se prépara à suivre le barreau; mais trouvant peu d'attraits dans la procédure, il erra de ville en ville, débitant des harangues et des morceaux de déclamation, à la manière des rhéteurs d'alors. Il se mit ainsi en renom dans l'Asie Mineure, dans la Macédoine, en Grèce, en Italie et dans les Gaules. Ses dissertations roulaient sur les arguments frivoles ou fictifs que nous connaissons; nous en avons conservé quelques-unes, comme l'Éloge de la mouche, le Tyrannicide, le Fils regretté, Zeuxis et Antiochus, la Calomnie, les Bains d'Hippias, l'Éloge de la patrie ou de Démosthène (1).

Ces sujets puérils ne suffisaient pas à distraire son âme des maux de son temps. Il voyait la société tomber en dissolution, faute de foi religieuse, de croyances morales, d'institutions stables, fortes et respectées; la tyrannie et la lâcheté lutter d'excès,

(1) Il n'est pas bien certain que ces morceaux soient de lui. La meilleure édition de Lucien a été faite par Frédéric Reitz; Amsterdam, 1744.

et les nations se vendre; il était témoin du débordement des mœurs; le faste des grands traînait dans les rues un peuple d'esclaves et de clients, prêts à satisfaire des appétits bizarres ou obscènes, et nourrissait des bouffons, des philosophes, des rhéteurs. De sales orgies, des maisons de plaisance, repaires de débauche, des bains voluptueux, voilà ce qui, pour les riches, remplissait une vie qui se terminait triomphalement par de pompeuses funérailles, où une foule de pleureuses versaient des larmes vénales, en même temps qu'un grand nombre d'esclaves, affranchis par testament, accompagnaient les morts, le bonnet sur la tête, jusqu'à leurs splendides mausolées. La richesse était le but de tous : pour l'acquérir, l'un vend son vote, l'autre la fidélité de sa femme, ou la sienne propre; la plupart cherchent à se faire inscrire sur les testaments, et ont recours aux plus ignobles manœuvres, courtisant les vieillards, hâtant même leur mort. Le philosophe, le prêtre des religions menteuses, comme celui de la véritable, s'efforçaient, chacun par des moyens différents, d'apporter remède à ces maux, tandis que d'autres gémissaient sur une ruine inévitable, et que beaucoup s'étourdissaient sur l'avenir.

Si Lucien eût été plus sévère, il aurait pu gémir sur ce désordre moral, ou essayer d'y porter remède; mais, satirique, audacieux et spirituel, il prit le parti d'en rire et d'amuser l'humanité, tout en mettant à nu ses plaies, et de saper, par la raillerie et par le doute, les vieilles institutions qui restaient encore debout.

Il franchit donc les limites de la vie; et de même que les chrétiens en appelaient à la mort, ce point où tout aboutit, Lucien met en scène ceux qui ne sont plus, mais pour faire, en les attaquant, le procès aux vivants. Caron, tout étonné d'entendre les morts regretter la vie, interroge Mercure pour savoir quels sont ces grands biens qu'on laisse sur la terre : ce dieu le conduit dans notre monde, où il voit tout le mal qu'on se donne pour se procurer des richesses, folie dont Caron s'étonne, lui qui sait que bientôt il prendra nus dans sa barque tous ceux qui poursuivent avec tant d'ardeur ce qui va leur échapper.

Ailleurs, il prend pour but de ses traits la beauté ou les plaisirs. Le lit d'un tyran ou la lampe d'un boudoir comparaissent au tribunal de Rhadamanthe, et révèlent, avec une franchise cynique, les turpitudes du temps. Le coq de Micyllus console les pauvres de leur humble mais tranquille condition. Insistant sur ce point, Lucien rappelle qu'après le dernier voyage, il n'existe aucune différence entre le plus riche potentat et l'homme le plus

misérable. Peut-être avait-il ouï sortir cette pensée de lèvres plus pures; mais il ne cherche pas à en tirer une vérité pratique : il en conclut que tout ce que nous voyons, même notre existence, n'est rien; et il plonge l'homme dans un doute désolant.

Comme, après avoir pesé les doctrines des philosophes, il les avait trouvées ou creuses ou mensongères, et toujours en contradiction avec les actions de ceux qui les propageaient, il ne chercha pas à savoir s'il y avait une autre route qui conduisît à la vérité, et il se laissa aller au scepticisme : « Quand j'eus reconnu la vanité « des choses humaines, je méprisai grandeurs, richesses, plaisirs, « pour me mettre à la recherche de la vérité. La cause des phé« nomènes qui apparaissent à nos yeux, l'auteur de l'univers, et « bien d'autres questions de cette espèce, embarrassant mon in« telligence, je m'adressai aux philosophes, qui consument leur « vie à chercher la vérité; je choisis ceux dont la science était « plus profonde, la vertu plus austère : ils consentirent à m'ins« truire, moyennant un gros salaire ; mais que m'enseignèrent-ils? « des termes barbares et qu'on ne comprend plus, en me laissant « plus incertain que jamais. »

Ainsi, comme il arrive toujours, la raillerie ne le porte à rien de solide et de grand ; elle ne lui permet pas d'apprécier la vertu d'Épictète et de Marc-Aurèle (1), ni l'héroïsme des martyrs. Aristénète, mariant sa fille à un riche banquier, invite à la fête des philosophes et des gens de lettres. Ceux-ci mettent sur le tapis les questions qui les divisent, si bien que le banquet devient une arène où chacun s'escrime avec ce qu'il peut trouver d'arguments subtils; ce qui fournit occasion à Lucien de mettre en relief les folies et l'immoralité des différentes sectes. Tantôt il fait mettre à l'encan les plus illustres philosophes de l'antiquité, qui sont obligés, comme les esclaves exposés sur le marché, de déclarer leurs propres défauts. Tantôt il tourne en ridicule un certain Pellégrinus, qui, pour faire étalage d'apathie, donne volontairement au public le spectacle de sa mort. Comme il lui était arrivé de divulguer les impostures d'un philosophe paphlagonien nommé Alexandre, qui se disait prophète, cet homme, dissimulant la haine qu'il lui portait, lui offrit un navire pour le reconduire dans le Pont, et Lucien accepta : une fois au large, le pilote lui avoua qu'il avait reçu l'ordre de le jeter à la mer; mais, ne voulant pas souil-

(1) On croit que l'*Hermotime* fut dirigé contre ce prince, et peut-être écrit à l'instigation d'Avidius Cassius.

ler sa vieillesse d'un crime, il se contenta de le déposer dans une île déserte. Lucien, une fois sauvé, voulut porter plainte contre Alexandre; mais le gouverneur du Pont l'en dissuada, vu le crédit de l'imposteur : alors, pour toute vengeance, Lucien se mit à écrire la vie de son ennemi.

De tels hommes n'en passaient pas moins pour sages. Lucien lui-même eut de l'estime et de l'amitié pour deux philosophes, Nigrinus et Démonax : le premier, platonicien, pratiquait dans Rome les vertus qu'il enseignait, instruisant les hommes au bien et à chercher le mieux ; l'autre habitait Athènes, où il s'était réduit volontairement à la pauvreté, par amour pour l'étude, ne voulant pas d'esclaves, parce qu'il trouvait injuste qu'un homme eût recours à un autre pour ce qu'il pouvait faire lui-même. Sa bourse et son bras étaient à la disposition non-seulement de ses amis, mais de tous ses concitoyens. Il parlait par sentences, comme les anciens sages, choisissant, parmi les sectes, ce que chacune avait de meilleur. Bien qu'il préférât les doctrines stoïciennes et admirât Socrate, il proclamait hardiment la vérité, et jamais il ne plia ses habitudes aux mœurs athéniennes. Accusé de ne pas montrer de dévotion envers Minerve, il répond qu'il ne pensait pas qu'elle en eût besoin; puis il comparait devant l'assemblée, couronné de fleurs; et comme on s'étonnait : *Je suis venu*, dit-il, *paré comme une victime, tout prêt à être sacrifié, si tel est votre plaisir.* Interrogé pour quel motif il ne s'est pas fait initier aux mystères d'Éleusis, il répond que, s'ils lui eussent paru à réprouver, il n'eût pas laissé d'en détourner les hommes ; que, s'il les eût reconnus bons, il les aurait divulgués pour l'avantage commun.

S'appuyant sur l'autorité de ces deux sages, Lucien s'attaque aux dieux, tels qu'ils nous apparaissent dans Homère et dans Hésiode; mais tandis que les philosophes s'efforcent de justifier le polythéisme, en voulant y trouver des allégories, ou la forme symbolique des idées éternelles qui alimentent et élèvent l'humanité, il le présente dans la nudité des formes poétiques et vulgaires; il livre à la risée de la foule les métamorphoses et les exploits des dieux, avec une verve de gaieté qu'on ne peut traiter d'impie, puisqu'elle prouve qu'on ne croyait plus à rien : Mercure, le dieu voleur et entremetteur, Vénus l'impudique, Jupiter le coureur d'aventures, lui fournissent un sujet fertile en plaisanteries ; mais non content de cela, il veut encore démontrer l'impuissance et la nullité de ces habitants de l'Olympe; et tantôt il les

fait convaincre de faiblesse, assujettis qu'ils sont à la volonté supérieure du destin; tantôt il les montre dans la plus vive alarme, parce que sur la terre le stoïcien Timoclès s'épuise en vain à soutenir leur existence contre l'épicurien Damis. Momus est là qui les plaisante de ce que les arguments du dernier réduisent son adversaire au silence, et les dieux sont au désespoir; puis il les console en leur disant que la foule ignorante leur fournira toujours assez d'adorateurs. Jamais l'Olympe antique n'avait eu affaire à un aussi intrépide railleur; mais non-seulement il tombe comme un fléau sur les traditions, les oracles, les sanctuaires, il va jusqu'à nier la Providence.

Ainsi, il renversait les dieux anciens, sans songer à leur en substituer de nouveaux. Ceux que la Perse et l'Égypte envoyaient à Rome sont aussi maltraités que les autres dans l'*Assemblée des dieux*. *Il n'y a pas de pierre qui, une fois couronnée de fleurs et frottée de parfums, n'ait la prétention de se faire déesse; et, avant qu'il soit peu, il ne restera plus, dans l'Olympe, de place pour les anciens dieux*. Afin de conjurer le péril, Jupiter convoque les immortels; mais qui se rend à son appel? Des statues de marbre, de porphyre, de fer, d'or, d'airain, à qui Jupiter enjoint de prouver leur divinité; faute de quoi il les précipitera dans l'enfer.

Le christianisme ne s'offrit à ses yeux que comme une superstition de plus; car il s'en tient aux préjugés de la haute classe et aux récits forgés par le vulgaire. La Trinité, le baptême, la création du monde, l'Esprit-Saint, lui paraissent, ou des folies, ou des résurrections tardives des doctrines pythagoriciennes; la constance des martyrs n'échappe pas à son sarcasme effronté.

Lucien fut en grande réputation parmi ses contemporains. La foule accourait des villes pour se trouver sur son passage, et Commode le nomma à la préfecture de l'Égypte. Sans doute, si l'histoire ne devait pas demander un compte sévère aux hommes, non pas tant du talent dont ils furent doués que de l'usage qu'ils en firent, elle mettrait Lucien au rang des plus remarquables, pour la naïve beauté de la langue, pour la délicatesse des tours, pour le sel exquis de l'expression, pour l'à-propos et la mesure avec lesquels il sut écrire. Mais comment celui qui déclare la guerre à la religion, aux mœurs, aux idées, et, qui, sapant tous les principes, abandonne les âmes au torrent des passions, remplit-il sa vocation sociale? Certainement il doit y avoir des hommes qui détruisent, pour faciliter la tâche de ceux qui ont à reconstruire;

mais combien est malheureux le rôle de ces destructeurs (1) !

Le métier d'historien eut aussi sa part des épigrammes de Lucien. Quand Marc-Aurèle et Lucius Vérus portèrent la guerre chez les Parthes, une nuée d'écrivains se mirent à faire le récit de cette expédition, les uns imitant les anciens, les autres s'en écartant par orgueil, tous inspirés du reste par l'adulation. Lucien composa alors une diatribe, dans laquelle il tourne en ridicule et la manière de ces flatteurs et celle d'autres historiens, tant anciens que modernes. Bien qu'il s'attachât seulement, en rhéteur qu'il était, à la forme extérieure, il finit par des conseils qui nous paraissent mériter d'être rapportés :

« Le devoir d'un historien est de rapporter chaque chose telle « qu'elle est arrivée. Mais peut-il le faire, quand il redoute Arta- « xerxès, ou qu'il attend de lui des vêtements de pourpre, un col- « lier d'or, un coursier nyséen, en récompense de ses louanges ? « Xénophon, écrivain équitable, n'eût point agi ainsi ; Thucy- « dide, non plus : il faut tenir plus de compte de la vérité que des « inimitiés qu'elle soulève, et ne pas faire grâce à ceux que l'on « aime. En effet, la seule vérité est le propre de l'histoire ; les écri- « vains doivent oublier toute autre chose, et ne pas songer à ceux qui « les écoutent dans le moment, mais à ceux qui appelleront an- « cien le temps actuel. Celui qui caresse le présent sera rangé, « avec raison, parmi les flatteurs. Souvenez-vous d'Alexandre qui « dit : *Combien je voudrais, Onésicrite, revivre pour quelque* « *temps après ma mort, afin de savoir ce que penseront les* « *hommes qui, dans l'avenir, liront de telles choses ! Qu'y a-t-il* « *d'étonnant à ce qu'on me loue maintenant, quand chacun,*

(1) « On l'a comparé à Voltaire, mais Lucien ne présente qu'un des aspects de Voltaire. Celui-ci était immense, et mêlait à son ironie l'enthousiasme et l'amour de l'humanité. Il conduisit son siècle aux confins du nôtre et à tous les progrès que nous avons accomplis. Lucien, au contraire, privé de l'instinct de l'avenir, ne sait autre chose qu'étouffer le présent par ses inépuisables facéties. Mais le monde était agité du besoin de croire, de s'appuyer à quelque chose de plus qu'humain ; Pellégrinus cherche à exciter autour de soi l'admiration des hommes ; et je pourrais citer encore l'histoire d'un certain Alexandre qui avait attiré autour de lui la foule en Asie et en Italie ; il dogmatisait, prétendait avoir eu des entretiens avec la Divinité, et il ne fut convaincu d'imposture que plusieurs années après. Le christianisme satisfaisait à ces besoins de l'humanité ; et tandis que Lucien tournait en dérision l'ancienne philosophie, les chrétiens propageaient leur foi par la charité, la résignation, la patience, le martyre. Battus, ils ne battaient personne : ils vivaient dans les catacombes, calomniés, humiliés ; mais ils duraient toujours, et se multipliaient à l'école du malheur. » LERMINIER.

« *au moyen de cette légère amorce, pense capter ma bienveil-*
« *lance?*

« Mon historien doit donc être sans crainte, incorruptible, franc, « ami de la liberté et de la vérité, et, comme on dit vulgairement, « appeler pain du pain, sans rien accorder à la haine ni à l'amitié, « et rester sans pitié, sans ménagement, sans scrupule; juge équi- « table, bienveillant pour tous. Hôte de ses livres, qu'il n'ait point « de patrie, point de prince; qu'il se dirige par lui-même, sans « chercher ce qui plaît à celui-ci ou à celui-là; mais qu'il raconte « les faits tels qu'ils se sont passés. Thucydide a en vue l'utilité et « la fin que tout écrivain judicieux doit se proposer dans l'histoire; « c'est-à-dire que s'il arrive, par la suite, des choses semblables à « celles qu'il raconte, on puisse au besoin tirer profit de ce qui a « été écrit. Quant au style, qu'il soit concis et vigoureux, serré dans « les périodes et les arguments. Qu'on fasse en sorte d'écrire, non « avec trop d'aigreur et de violence, mais avec calme et mesure; « que les sentences reviennent fréquemment; que l'exposition « soit lucide, en bons termes, et qu'elle rende le sujet aussi clair « que possible. Il ne faut pas non plus employer les mots obscurs « et inusités, ni d'autres qui traînent dans les tavernes ou sur les « marchés, mais ceux que le vulgaire entend et que les gens ins- « truits approuvent. Que les tours ne soient pas emphatiques, et « ne sentent point la recherche; autrement ils rendront le discours « semblable à un breuvage épicé. On peut faire usage de l'art poé- « tique en certains endroits; car l'histoire aussi comporte des ma- « nières et des expressions grandioses, surtout quand la narration « roule sur des batailles, et qu'un peu de souffle poétique est né- « cessaire pour gonfler la voile et faire balancer la nef sur la cime des « flots; mais que la parole grandisse seulement avec la beauté et « la majesté des récits, et se maintienne égale autant que possible, « sans divaguer capricieusement ni s'élever hors de propos, afin de « ne pas sortir des gonds et de ne pas tomber dans la fureur poéti- « que. Qu'on s'occupe donc de la tenir en bride, en songeant que « la bizarrerie excessive est dans le discours, comme dans les che- « vaux, un grand défaut. C'est une excellente chose quand l'élocu- « tion vient prendre doucement les rênes de l'esprit qui s'emporte « et, comme un cavalier habile, le dirige sans se laisser entraîner. « Il ne faut pas arranger les faits au hasard, mais avec soin « et laborieusement, en revenant plusieurs fois sur son tra- « vail, surtout s'il s'agit de choses présentes et que l'on a vues. Au- « trement, on doit s'en rapporter aux écrivains qui méritent le

« plus de foi, et qui, exempts de préventions, n'ont pas voulu fausser, ni exagérer leurs récits.

« Une fois que tout a été recueilli, ou le plus possible, qu'on en « fasse d'abord un canevas, une espèce de masse informe; qu'on « lui donne ensuite la beauté, la couleur, à l'aide de la diction, de « l'ordre, de l'éloquence. Que l'écrivain se rende semblable au Jupiter d'Homère, regardant tantôt la terre des cavaliers thraces, « tantôt celle des Mysiens, c'est-à-dire qu'il s'occupe tantôt de « choses concernant particulièrement les Romains, en les retraçant « telles qu'elles paraissent vues de haut, tantôt de celles relatives « aux Perses; et, s'ils combattent, qu'il ne prenne parti dans la « mêlée pour aucun des deux camps, ni pour un cavalier ou un « fantassin exclusivement. Qu'il garde en tout la mesure, sans être « dans ses récits ni fatigant, ni grossier, ni puéril; mais qu'il procède avec facilité; et, après avoir placé chaque chose en son lieu « de la manière convenable, qu'il passe à d'autres récits, s'il le faut, « pour revenir sur ses pas quand il y est rappelé. Qu'il s'étudie « à se hâter tant qu'il le peut en distribuant sa matière chronologiquement; qu'il vole de l'Arménie dans la Médie, et de là secoue de nouveau ses ailes dans l'Ibérie, puis en Italie, sans jamais perdre un instant. Que son esprit se montre semblable à un « miroir, brillant et clair, renvoyant telle qu'il la reçoit l'image « des objets, sans mélange étranger, sans différence de forme et « de couleur.

« Les historiens, en effet, ne doivent pas écrire comme les orateurs, mais raconter ce qui arrive, sans faire autre chose que le « coordonner. Il faut, en un mot, que l'historien se répute semblable à Phidias, à Praxitèle et à Alcamène. Ils ne faisaient pas l'or, « l'argent, l'ivoire; mais ils le modelaient tel que le leur fournissaient les Éléens, les Athéniens, les Argiens; ils sciaient l'ivoire, « le polissaient, le collaient, le mettaient en place, et appliquaient « dessus un peu d'or, leur art consistant à disposer la matière selon le besoin. L'historien a la même tâche à accomplir, c'est-à-dire à disposer les faits dans un bel ordre, à les expliquer avec « une telle clarté, que celui qui l'écoute croie les avoir vues. « Après avoir apprêté toute chose, qu'il commence sans prologue « pourvu que le sujet ne réclame pas de préparation. S'il fait un « prologue, qu'il réclame deux choses seulement, non pas trois « comme les orateurs; et, laissant de côté ce qui concerne la bienveillance, qu'il sollicite l'attention et la docilité de ses auditeurs. Ils lui prêteront attention s'il parle de choses grandes, né-

« cessaires, pratiques et utiles. Ils seront dociles, s'il rend clair ce « dont il parle, en exposant d'abord les causes, et en prenant les « événements à leur origine. Un prologue imposant doit être « suivi de faits en rapport avec lui : qu'une transition facile et « naturelle enchaîne les diverses parties de la narration, le corps « de l'histoire n'étant qu'un récit suivi.

« Que ce récit soit orné toutefois de quelques agréments ; qu'il « procède d'une manière unie, égale ; qu'il soit toujours semblable « à lui-même, sans s'élever et sans tomber, et offrant la clarté qui « résulte de l'accord des faits. Il ne sera parfait qu'autant qu'il rat- « tachera, comme avec une chaîne, ce qui précède à ce qui suit : « qu'il ne semble pas offrir plusieurs récits mis les uns à côté des « autres ; mais que le premier tienne au second, et, par des inter- « médiaires, qu'il se lie aux derniers.

« La rapidité est utile en toute tâche et surtout là où il y a abon- « dance de choses à rapporter. Or, il faut être bref en retranchant « non pas tant sur les paroles que sur les faits, c'est-à-dire en « glissant sur les choses de peu d'importance pour parler des gran- « des avec abondance. Il faut surtout être attentif quand il s'agit « de la description des montagnes, des mers et des fleuves. Obser- « vez combien Thucydide emploie une forme concise quand il dé- « crit une machine ou expose la marche d'un siége, chose utile « en elle-même et nécessaire, ou quand il dépeint la forme de l'É- « pipole ou le port des Syracusains. Lorsque l'historien jugera à « propos de faire parler quelqu'un, qu'il dise des choses convena- « bles aux personnes et à la circonstance, et toujours avec la plus « grande clarté. Que les louanges et les censures soient modestes, « circonspectes, sincères, brèves, démontrées et à leur place. Que « si quelque fable tombe sur votre chemin, racontez-la, mais sans « l'affirmer, pour que chacun en pense ce qu'il voudra, et que vous « soyez à l'abri du blâme. Enfin, je répéterai souvent d'écrire, « non en ayant égard au présent seulement, pour louer et honorer « les hommes d'aujourd'hui, mais en reportant sa pensée sur tous « les siècles, ou plutôt je conseillerai d'écrire pour les hommes à « venir, en espérant d'eux la récompense promise aux bons écrits, « et en faisant en sorte qu'ils disent : *Celui-là fut un homme li- « bre et franc ; il n'y a chez lui ni adulation ni lâcheté, mais il est « vrai en toutes choses*. Celui qui est doué de jugement mettra le « jugement de la postérité au-dessus de toutes les courtes espéran- « ces de cette vie. Ainsi a fait cet architecte de Cnide qui, après « avoir édifié la tour du Phare, inscrivit, à l'intérieur, son nom

« sur la pierre ; et, le recouvrant avec de la chaux, traça ensuite « celui du roi, dans la prévision de ce qui arriva. En effet, les « lettres, se détachant du mur avec l'enduit, laissèrent à décou-« vert : *Sostrate, fils de Désiphane de Cnide, aux dieux sau-« veurs pour les navigateurs*. Il n'eut point d'égard à son temps, « et il savait combien la vie est courte ; mais à présent et toujours, « tant que le Phare restera debout, son art demeurera en honneur. « Voilà comment il faut écrire l'histoire, avec vérité, en se con-« fiant dans l'avenir, et sans capter par la flatterie les éloges des « contemporains. »

CHAPITRE XX.

HISTORIENS.

Jusqu'à quel point ces conseils furent-ils suivis par les historiens qui vivaient à cette époque?

Cornélius Tacitus s'élève comme un aigle au-dessus de tous. Né à Terni dans l'Ombrie, élevé dans les écoles des déclamateurs et des stoïciens, il y contracta quelques-uns de leurs défauts, et y devint l'admirateur des vieilles vertus romaines. Mais il puisa dans ses sentiments, et dans la lecture de ce que les philosophes produisirent de plus pur, l'horreur de tout ce qui était bas et servile, et ce coup d'œil qui sonde le cœur humain dans ses replis les plus cachés. Il porta les armes, puis se fit avocat. Il exerça les fonctions de questeur et de préteur sous Domitien, vit la Germanie et la Bretagne, et fut aussi promu au consulat. Sa vie fut longue et plus tranquille que ne le ferait supposer le mécontentement sévère qui règne dans ses écrits. Tacite. 60. 88. 97.

Au milieu de ces contrastes frappants de bons et de mauvais princes, de cette lutte du bien et du mal, il s'arrêta à contempler en silence la marche des événements; et avant de s'exposer aux regards du public, il attendit la maturité de l'âge. Il avait plus de quarante ans quand il écrivit par reconnaissance la vie d'Agricola, son beau-père. Dans cet ouvrage il éleva la biographie à la dignité de l'histoire, en y faisant entrer les événements relatifs à un peuple nouveau (les Bretons), dont il recueillit les particularités les plus notables.

Il entreprit ensuite la description de la Germanie ; et, marchant sur les traces de César, il peignit les mœurs des peuples qui l'habitaient. Il semble que, devinant une invasion imminente de leur part, il eût voulu prémunir l'empire contre le danger, en attirant les regards sur les mœurs grossières, mais honnêtes, de ces hordes belliqueuses, qui menaçaient la civilisation corrompue des Romains. Ce petit ouvrage est un des travaux les plus importants de l'antiquité, et un modèle accompli de l'art de dire beaucoup en peu de mots, bien que les louanges qui ont été données à l'auteur ne soient pas toutes restées à l'épreuve du progrès des études. En ce qui concerne les faits, il est en général véridique ; on croit reconnaître qu'il en parle comme témoin, ou sur les renseignements de son père. Mais il abuse, en les retraçant, d'une sorte de morale que lui suggère son dégoût de la société romaine, ce qui fait que, pour opposer à la corruption de son siècle la droiture vigoureuse des nations nouvelles, il tombe dans le travers des admirateurs de la vie sauvage. Ne sachant pas la langue teutonique, il dut se méprendre sur bien des choses ; et porté, comme tous ses concitoyens, à ne voir en tous lieux que des usages romains, il retrouva les dieux de la Grèce et de Rome chez les Germains (1). Quand cette contrée, à peine ouverte par les armes, offrait encore à la curiosité peu empressée des Romains une foule de mystères, il employa les équivalents inexacts d'une civilisation tout à fait différente pour traduire les renseignements imparfaits qu'il recueillit. Le vague et l'incertitude s'accroissent encore par l'expression elle-même, qui dans sa concision étudiée ne suffit pas à beaucoup près pour rendre ce que l'écrivain a conçu, ou qui se trouve employée dans un sens différent de celui qu'elle a communément. Cela n'enlève pas à Tacite, tout en le diminuant, le mérite de nous offrir les premières pages de l'histoire moderne.

Après avoir ainsi éprouvé ses forces, il entreprit l'histoire de Rome en trente livres, depuis Néron jusqu'à Nerva. Il réserva le règne de ce dernier prince et celui de Trajan pour sa vieillesse, comme un thème plus riche et moins périlleux (2). Il abandonna ce projet, trouvant qu'il était plus conforme à son génie de décrire, en forme d'annales, les atrocités des quatre premiers successeurs

(1) En entendant le mot *mar*, adjectif teutonique qui signifie *glorieux*, et le mot *herl* ou *kerl* appliqué à Odin, il en forma Mercure. Et de même ailleurs.

(2) *Principatum divi Nervæ et imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam, senectuti seposui.* Hist. I.

d'Auguste. Malgré le soin que prit un de ses descendants, parvenu à l'empire, de multiplier les exemplaires de ses ouvrages (1), il s'en est perdu une grande partie. Il ne reste de son *Histoire* que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième, qui n'embrassent guère plus d'une année, la 69e de J. C. Cela fait supposer qu'ils devaient être nombreux. Il en reste six des *Annales* avec beaucoup de lacunes; tout ce qui retraçait la fin du règne de Tibère, celui de Caligula, et une grande partie de celui de Néron, a péri.

Après Hérodote et Tite-Live, qui sont poëtes, Polybe et Xénophon, qui sont des écrivains politiques, Tacite, historien et philosophe, est l'anneau qui réunit les anciens et les modernes. Il fit le premier descendre l'histoire aux tableaux de mœurs et d'intérieur, exerçant sa haute habileté dramatique sous le toit de la famille, non moins que dans le Forum et sur le champ de bataille. Il ne s'en tient pas uniquement à sa patrie; ses yeux se portent aussi sur les nouveaux mondes du Nord et de l'Orient. N'oubliant jamais le sublime sacerdoce de l'historien, juge sévère de la moralité, il honore la vertu, même lorsqu'elle succombe, et flagelle le vice, quelque puissant qu'il soit. Il porte sur tout ce qui s'offre à lui la critique, la réflexion, le sentiment, l'apprécie en juge implacable, et prononce d'un mot sa sentence. Quelque petit que soit un fait, il ne le raconte jamais sans remonter à ses causes et sans développer ses conséquences. Mais comme la politique est tout pour lui, même dans les actions les plus simples, il en scrute les motifs éloignés et compliqués, ce qui l'entraîne parfois dans l'excès de la censure la plus raffinée, et le met dans le cas de voir chaque chose sous un jour tellement sombre, qu'il paraît rigoureux même envers un siècle aussi dépravé. Honnête au fond du cœur, toujours véridique, jusque dans l'emphase, il aime la liberté avec passion, mais il ne sait la concevoir que sous les formes surannées de la république : il reconnaît pourtant qu'il est possible de se montrer grand, même sous de mauvais princes, et qu'il existe, entre la servitude abjecte et la résistance périlleuse, une manière de vivre exempte de danger et de bassesse (2). En même temps qu'il voue les tyrans à une éternelle infamie, il sait louer un Nerva associant le pouvoir suprême et la liberté, un Trajan sous lequel chacun est libre de penser ce qu'il veut et de dire ce qu'il pense.

(1) L'empereur Tacite, qui ne régna que six mois.

(2) *Liceatque, inter abruptam contumaciam et deforme obsequium, pergere iter, ambitione ac periculo vacuum.* Annales, IV, 20.

Mais que pensait de son temps Tacite lui-même? Croyait-il que la société dût tomber d'abîme en abîme? Ne voyait-il aucun remède? On serait tenté de le croire, puisqu'il n'en proposait aucun. Quel choix fait-il entre cette foule de superstitions dont il instruit fidèlement son lecteur, en les respectant comme des institutions politiques et nationales, et une divinité qui abandonne son plus bel ouvrage à cet excès de corruption? Repousse-t-il véritablement les espérances placées dans un autre ordre de choses, et croit-il que *les dieux s'occupent de la vengeance, non du salut?* C'est ce que l'on ne saurait dire positivement; car il exerce son observation avec la froideur d'un anatomiste qui dissèque un cadavre et découvre l'ulcère qui a causé la mort. Que si, dans le cours de cette investigation, il rencontre sous son scalpel quelque partie où se manifeste le progrès d'une vitalité récente, il la traite avec le même sang-froid, et décrit le supplice des chrétiens comme celui de tant d'autres victimes dont le sang n'est qu'un spectacle pour le tyran et le peuple.

La peinture uniforme des atrocités et des débauches des empereurs dont il traça l'histoire, la docile lâcheté du sénat, l'indifférence brutale du peuple, vous font frémir; mais vous lui demandez en vain comment les fils des Catons et des Brutus sont descendus jusque-là: vous lui demandez en vain le secret de cette profonde habileté à l'aide de laquelle Auguste soumit au frein le peuple, et comment les anciens républicains, moissonnés par la guerre et par les proscriptions, ne laissèrent d'autre héritage que l'épuisement et la résignation.

Il y a cependant et plaisir et profit à voir un écrivain, resté sans tache au milieu de la corruption générale, montrer en l'homme l'existence de quelque chose qui est au-dessus du pouvoir des tyrans, et qu'ils ne peuvent arracher même avec la vie.

Ce type antique des modernes subtilités politiques, ce philosophe à la manière de la Rochefoucauld, bannit de son œuvre toute manière naturelle et simple de concevoir et d'exposer; il forme un ensemble artificiel qui lui est entièrement propre: tantôt d'une vivacité rapide, tantôt d'une majesté calme, il reste toujours original, pour ne rien dire de plus ni de moins. Chez lui, point d'expressions fleuries, point de luxe d'images, point de cadence, point de périodes; il ne cherche pas à plaire, mais il veut qu'on pense, que chaque phrase instruise, que chaque parole ait un sens, un enseignement; qu'elle soit dès lors précise quant à son objet, vague quant à sa portée. C'est par là que Tacite, malgré ses défauts, a

mérité la louange de quiconque médite en lisant (1), et d'être appelé par Bossuet le plus grave des historiens, par Racine le plus grand peintre de l'antiquité. C'est pour cela qu'il a toujours été cher à ceux qui, dans les calamités publiques, ont besoin de frémir et de retremper leur caractère contre les terreurs ou la séduction.

De même que Tacite n'avait point eu de modèle, il resta

(1) C'est chose singulière que l'estime professée par beaucoup de princes pour cet ennemi des princes. Christine de Suède en lisait chaque jour quelque passage; le pape Paul III l'avait toujours à la main, de même que Côme de Médicis. Le marquis de Spinola, général célèbre, en fit une traduction; Léon X avait promis mieux que de l'argent à celui qui trouverait au delà du peu que l'on en avait de son temps, et qui avait été publié en 1468 par Vindelin de Spire. En effet, Angelo Arcimboldi découvrit dans le monastère de Corvey, en Westphalie, un manuscrit contenant les cinq premiers livres des *Annales*, qu'il publia en 1515.

On raconte que Napoléon eut l'entretien suivant, au sujet de Tacite, avec M. Suard, l'un des secrétaires perpétuels de l'Institut de France; l'homme d'action avec l'homme de lettres, l'homme pratique avec le faiseur de préceptes :

« Ne vous paraît-il pas, disait l'empereur, que Tacite, grand esprit comme il est, n'est nullement un modèle pour l'histoire et pour les historiens? Profond qu'il est, il suppose des desseins profonds dans tout ce qui se fait ou se dit. Il n'y a pourtant rien au monde de plus rare que des desseins.

« Cela est très-vrai, répondait Suard, très-vrai en tout autre lieu; mais dans Rome ils étaient très-communs. Dans les six cents ans que dura la république, tout alla par desseins et par exécutions; durant l'empire, les maîtres du monde s'abandonnèrent bien à leurs passions, mais non au hasard. Tibère, tout plein d'extravagances qu'il était, réfléchissait à fond.

« Napoléon. Tacite devait prendre l'esprit de l'empire dont il se faisait l'historien; et au contraire il conserva celui de la république. Moi aussi je voudrais la république; mais elle n'est pas possible, etc...

« Suard. Sire, Tacite vit mieux qu'aucun autre historien de l'antiquité comment la plus grande puissance du prince peut s'unir à la plus grande liberté des peuples, union qu'il appelle une rare félicité.

« Napoléon. N'importe, il est l'historien d'un parti, et le peuple romain n'était pas du parti de Tacite. Il aimait les empereurs, dont Tacite veut nous faire peur; et l'on n'aime jamais les monstres. Les atrocités de l'empire naissaient des factions.

« Suard. Pardonnez, sire; il n'y avait plus alors de peuple romain dans Rome, mais une plèbe, ramassis de tout l'univers, qui applaudissait avec transport le plus mauvais des empereurs devenu comédien, pourvu qu'elle eût du pain et les jeux du cirque.

« Napoléon. Et son style vous paraît-il exempt de blâme? Après avoir lu Tacite, on se demande ce qu'il pense. J'aime qu'un écrivain procède clairement. En cela nous serons d'accord, hein, monsieur le secrétaire? »

Mais le secrétaire n'eut pas le temps de répliquer.

Voy. Garat, *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard*; Paris, 1819.

sans imitateurs, parce que pour l'imiter il faudrait vivre, comme lui, dans un empire où, sans avoir oublié la liberté, on supportait la servitude, en réunissant à des traditions glorieuses une ignoble dégradation; il faudrait avoir passé sa première jeunesse au milieu de guerres civiles dans lesquelles deux factions se disputaient à qui donnerait au monde le plus mauvais maître; puis il faudrait avoir respiré sous un Vespasien, un Titus, frémi sous un Domitien, jusqu'au moment où l'on pouvait exhaler son indignation sous un Nerva, dans des pages longuement méditées à l'école du malheur. Ces pages seraient alors empreintes de la sublime tristesse de l'homme qui, sans songer à lui-même, s'occupe des maux publics, tristesse qu'accompagne tout ce qu'il y a de fort, de grand, de sublime, et qui se répand sur la vie, sur la pensée, sur tous les sentiments profonds.

Tacite eut l'avantage de jouir de sa gloire, bien que peut-être il la dût moins à ses travaux historiques qu'à ses vers et à ses discours qui ont péri, de même qu'à un recueil de facéties dont eut connaissance le grammairien Fulgentius Planciade.

Suétone. Caïus Suétonius Tranquillus, grand amateur d'antiquités, dont il faisait collection, avait l'anneau d'un empereur, un diplôme d'un autre; il fit don à Adrien d'une vieille statuette de bronze qui avait appartenu à Auguste. Il recueillit avec non moins de zèle et de bonheur des anecdotes concernant les douze Césars. Il connaît le visage de chacun d'eux, sa manière de se vêtir, son maintien, ses folies; à quelle heure chacun se mettait à table, combien de plats on lui servait, quels meubles garnissaient ses appartements, les bons mots qu'il proférait, les obscénités auxquelles il se plaisait; et il rapporte le tout sans voile, sans réflexions, sans esprit, sans élévation. Froid et laconique archiviste des Césars, il n'a en vue que l'érudition; peu lui importe la morale, et c'est beaucoup qu'il traite Caligula de monstre. Il ne s'inquiète pas de la politique, et ne s'aperçoit seulement pas de la grande révolution qui s'est opérée dans le monde, de César à Domitien. Au lieu de suivre l'ordre des temps, il distribue les vices et les vertus par catégories, à la manière des panégyristes, en les séparant ainsi des faits qui les ont produits, et qui leur donnent leur signification, leur valeur, sans indiquer non plus en quoi ils ont influé, en bien ou en mal, sur les destinées du prince ou sur celles de l'État.

Son style est correct, sans ornements ni affectation. On lui doit quelques ouvrages, comme les vies des rhéteurs, des grammairiens et peut-être des poëtes; il écrivit en outre sur les jeux des

Grecs, sur les mots injurieux, et sur l'habillement des Romains.

Originaire de la Campanie, Velléius Paterculus servit sous Tibère, en Thrace et en Germanie; il exerça des fonctions civiles et traça l'histoire de Rome depuis son origine jusqu'à son temps; mais il ne nous reste que ce qui regarde la Grèce et Rome, depuis la défaite de Persée jusqu'à la dix-septième année du règne de Tibère. Narrateur sincère pour le reste, il flatte bassement les Césars jusqu'à altérer et à supprimer des faits. Pour lui Germanicus est un oisif, Tibère un dieu, Séjan un héros. On rapporte même que Velléius fut enveloppé dans la disgrâce de ce favori, non comme son complice, mais comme son ami (1). Velléius Paterculus.

Bien que sa manière d'écrire soit châtiée, elle est inégale, et ne rappelle celle de Tite-Live que pour faire ressortir la distance qui les sépare. Il cherche à faire suivre chaque fait de sentences à effet, à briller par des mots saillants et des antithèses; ses louanges, comme son blâme, sentent la déclamation : c'est ainsi qu'après avoir raconté la mort de Cicéron, il lance contre Antoine des invectives d'école qui, à force de véhémence, tombent dans le ridicule.

C'est à partir de la chute de Séjan que Valère-Maxime a commencé son recueil de faits et de paroles mémorables en neuf livres; ouvrage dont les matériaux sont rassemblés sans jugement, disposés sans critique, et employés sans goût. Amateur du merveilleux, il s'attache de préférence aux événements qui tiennent du prodige, aux circonstances qui offrent quelque chose d'étrange, ce qui n'exclut pourtant pas la vérité et la simplicité de l'histoire. Aussi fut-il très-goûté dans les temps intermédiaires, recopié maintes fois et chargé de gloses. Les défauts de son style, une déclamation constamment froide et sévère, ont fait supposer que l'ouvrage que nous avons aujourd'hui est un abrégé du sien, ou plutôt un extrait qui en aurait été fait par un certain Julius Pâris. Il est précédé d'un prologue à Tibère, où l'on trouve de basses flatteries. Valère-Maxime.

Justin dédia à Marc-Aurèle (2) un extrait de Trogue Pompée, qui, au temps d'Auguste, avait écrit une histoire en quarante livres, intitulée *Philippiques,* parce que, à partir du septième livre, Justin.

(1) Vellejus Paterculus, C., *rœmische Geschichte, von* Fr. Jacobs; Leipsig, 1793.

Morgenstern, *de Fide historica V. Paterculi, imprimis de adulatione ei objecta;* Leipsig, 1800.

(2) Si pourtant cet alinéa n'a pas été interpolé dans les manuscrits, car le style indique une époque postérieure.

il traitait de l'empire macédonien. Faut-il imputer aux abréviateurs d'avoir causé la perte des auteurs originaux, ou leur savoir gré d'en avoir au moins conservé une partie? Il est difficile, à vrai dire, de considérer comme un abrégé l'ouvrage de Justin, qui ne se fait pas faute de digressions, et dont les récits sont toujours étendus, excepté quand il omet ce qui ne lui paraît pas curieux ou instructif (1); mais il altère la chronologie, ne sait pas lier les différentes parties de son récit, et commet des erreurs : peut-être est-ce la faute de l'original, auquel on pourrait aussi attribuer le mérite du style de Justin.

Afin de s'assurer jusqu'à quel point il était digne de foi, les érudits ont recherché les sources auxquelles Trogue avait dû puiser, et que n'indique pas son abréviateur (2). Dans les six premiers livres, qui servent comme d'introduction à l'histoire de la Macédoine, il a suivi Théopompe, qu'il a presque traduit dans les quatre livres suivants, où l'on parle spécialement de la Macédoine et de la Perse jusqu'à Darius Codoman. Ce qu'il dit du règne d'Alexandre, dans les livres XIe et XIIe, est tout à fait connu; il n'en est pas de même des guerres de ses successeurs, pour lesquelles il laisse trop à désirer. Les livres XVIIIe jusqu'au XXIIIe nous ont conservé des renseignements précieux sur les Carthaginois avant les guerres puniques. L'auteur dont il se sera aidé pour les événements survenus jusqu'à la guerre de Philippe contre les Romains aura été Philarque, et Polybe pour ceux qui se sont accomplis jusqu'à Mithridate. Pour le règne de ce dernier et pour l'histoire des Parthes, nous n'avons presque d'autre ressource que Justin, rien ne restant de Possidonius de Rhodes, qu'il a probablement suivi; il en est de même pour l'histoire d'Espagne, contenue dans le livre LXIVe.

Florus. Florus écrivit en quatre livres l'abrégé de l'histoire romaine, ou plutôt un panégyrique, dont le style est tellement poétique, que l'on y rencontre fréquemment des hémistiches entiers de Virgile. Il en résulte qu'il négligea la chronologie, et peignit tout avec des couleurs éclatantes. Il relève la moindre chose par l'emphase, par l'interrogation qui commande d'admirer, par des phrases sentencieuses qui rendent le récit froid et monotone. Raconte-t-il

(1) *Omissis his quæ nec cognoscendi voluptate jucunda, nec exemplo erant necessaria.* Just.

(2) Heeren, *de Trogi Pompei et Justini fontibus et auctoritate,* dans les Mémoires de la Société de Goëttingue, 1803, vol. XV.

J. Ch. Gatterer, *vom Plan des Trogus und seines Abkürzers, Justinus.*

l'expédition de Brutus le long des rivages celtiques, il assure qu'il n'arrêta sa marche victorieuse qu'au moment où il vit le soleil se plonger dans l'Océan, et où il entendit même le petillement produit par son disque au contact des flots. Il a souvent des pensées ingénieuses, et presque toujours exprimées avec force et précision. Ceux qui croient son ouvrage un abrégé de Tite-Live sont dans l'erreur, car il s'en écarte souvent. Il met, d'ailleurs, en avant une idée qui se rapproche de ce que nous appelons la philosophie de l'histoire, en attribuant quatre âges à l'empire romain : l'enfance, la jeunesse, la virilité, et la vieillesse.

L. Fenestella, poëte et historien, appartient à cette époque; mais le traité *des Magistrats romains*, qu'on lui a attribué, est du Florentin André-Dominique Floccus. Fenestella.

Quelques-uns placent Quinte-Curce vers ce temps, d'autres sous Constantin. Mais comme aucun auteur ancien n'en fait mention, et qu'il manque de tout caractère propre, plusieurs critiques ne voient en lui qu'un moine moderne. Celui qui se contentera de considérer son ouvrage comme un roman, et ne sera pas blessé de l'enflure et du ton sentencieux qui y règnent, trouvera la narration claire et les descriptions fleuries; mais on y chercherait en vain une histoire. L'auteur, au lieu de suivre les meilleurs biographes d'Alexandre, s'est malheureusement attaché aux plus crédules et aux plus fabuleux, bien qu'il passe sous silence ou révoque même en doute quelques-uns des prodiges dont leur récit est semé (1). Sans s'arrêter à l'ordre chronologique, il ne s'attache point à concilier les faits contradictoires qu'il recueille çà et là, ni à rechercher si les fables peuvent cacher quelque vérité. Il savait peu le grec, avait fort peu de connaissances dans l'art militaire, et ignorait entièrement la géographie et l'astronomie. Il confond le Taurus avec le Caucase, l'Iaxarte avec le Tanaïs, tandis qu'il distingue la mer Caspienne de celle d'Hircanie; il va jusqu'à faire arriver les éclipses à la nouvelle lune (2). Les harangues révèlent un rhéteur qui veut faire étalage de belles paroles et de sentences fastueuses, sans s'inquiéter si elles sont à leur place. C'est ainsi qu'il fait débiter aux Scythes des sentences du Portique grec, et aux héros, des exagérations de théâtre. Après avoir raconté à quelles Quinte-Curce.

(1) *Plura transcribo quam credo, nam nec affirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accepi.* Lib. IX.

(2) *Luna deficere cum aut terram subiret, aut sole premeretur.* IV, 10. Le Clerc a démontré ces erreurs dans son *Ars critica.*

indignités Alexandre employait l'eunuque Bagoas, il ajoute que les plaisirs du conquérant macédonien furent toujours licites et naturels.

Dictys de Crète.

On dit que, sous le règne de Néron, un tremblement de terre avait découvert le tombeau du Crétois Dictys, compagnon d'Idoménée au siége de Troie, et qu'on y avait trouvé le récit de la fameuse guerre, écrit par lui, en caractères phéniciens, sur des feuilles de palmier. L'ouvrage pseudonyme, résultat de cette imposture, nous est resté, traduit en latin, dans le cours du troisième siècle, par Quintus Septimius.

Autres historiens.

Les autres historiens dont il est fait mention à cette époque sont : M. Servilius et Fabius Rusticus, ce dernier contemporain de Néron et admirateur de Sénèque, tous deux cités souvent par Tacite ; une femme grecque, nommée Pamphilia, qui composa, sous Néron, une histoire universelle en trente-trois livres ; Suétonius Paulinus, l'un des meilleurs généraux de Néron. Il raconta son expédition au delà de l'Atlas en l'an 41, et Pline le cite fréquemment, comme il s'appuie aussi, pour ce qui concerne l'Orient, du témoignage de Mucianus Licinius, qui compila un recueil des discours, des actes et des lettres des anciens Romains. Ce dernier portait sur lui une mouche vivante, comme préservatif pour la vue (1). Julius Secundus raconta la vie d'un certain Julianus Asiaticus ; Vipsanius Messala, la guerre entre Vespasien et Vitellius ; ces deux derniers figurent comme interlocuteurs dans le dialogue de Tacite *Sur la corruption de l'éloquence*. Cluvius retraça le règne de Néron et les guerres civiles qui précédèrent celui de Vespasien. Les ouvrages de ces différents écrivains sont perdus, mais ils servirent de base à ceux de leurs successeurs. Comme ils vivaient dans un temps où l'administration était renfermée dans le mystère du palais, ils durent s'en tenir aux bruits publics, et passer sous silence tout ce qui pouvait déplaire aux tyrans.

Histoire Auguste.

Les auteurs de l'*Histoire Auguste*, Spartien, Lampride, Vulcatius, Capitolinus, Pollion, Vopiscus, écrivirent sous Dioclétien, ou peu après. Biographes formés sur le modèle de Suétone, plutôt qu'historiens, ils nous font connaître bien moins les grandes révolutions qui s'accomplissaient alors, que les vices et les vertus des empereurs, leur éducation, leur manière de se nourrir et de se vêtir. On dirait que la confusion toujours croissante de l'em-

(1) TACITE, *Orat.*, 37. — PLINE, XXVIII, 2.

pire romain, passa dans leurs récits, non moins dépourvus d'ordre que de style (1).

Peut-être le seul Vopiscus fut-il témoin oculaire de ce qu'il raconte ; les autres n'écrivent que sur des traditions incertaines, ou empruntent aux auteurs précédents, en changeant de style et de vues, selon les sources où ils puisent. Mais dépourvus qu'ils sont de jugement, après avoir copié un auteur, ils passent à un autre et en tirent les mêmes faits, sans s'apercevoir de la répétition, qui parfois même est triple. Quelle confiance peuvent-ils inspirer?

Ils sont pourtant les seuls dont nous tenions un grand nombre de faits et de détails de mœurs durant les cent soixante-dix-huit ans qu'embrassent leurs trente-quatre biographies, qui paraissent

(1) Catalogue des vies écrites par les auteurs de l'Histoire Auguste :

Princes.	Auteurs présumés.
Adrien.	Spartien.
Antonin le Pieux.	Capitolin.
Élius Vérus.	Spartien. Capitolin.
Marc-Aurèle.	Id.
Avidius Cassius.	Vulcatius Gallicanus.
Commode.	Lampride.
Pertinax.	Capitolin.
Didius Julianus.	
Septime Sévère.	Spartien.
Pescennius Niger.	
Claudius Albinus.	Capitolin.
Caracalla.	Spartien.
Géta.	
Macrin.	Capitolin.
Diadumène.	
Héliogabale.	Lampride.
Alexandre Sévère.	
Les deux Maximin.	
Les trois Gordien.	Capitolin.
Maxime et Balbin.	
Aurélien.	
Firmus, Saturninus, Proculus et Bonosus.	
Tacite.	
Florianus.	Vopiscus.
Probus.	
Carus.	
Numérien.	
Carin.	

avoir été choisies parmi beaucoup d'autres par un anonyme, au temps de Constantin.

Flavien Josèphe.

Le Juif Josèphe, dans sa vie écrite par lui-même, nous apprend qu'il est né la première année du règne de Caligula, et qu'il descend par sa mère des Machabées, et d'une famille sacerdotale par son père. Tout jeune encore, il discutait avec les docteurs qui venaient le consulter, pleins de foi en sa science. Il étudia les trois sectes qui partageaient son pays, et, afin de connaître celle des esséniens, il demeura trois années dans le désert avec Banun, qui vivait dans une grande austérité, se nourrissant de ce que lui fournissait la terre, et faisant jusqu'à trois ablutions par jour pour se conserver pur. Revenu à Jérusalem, il prit parti pour les pharisiens, et se donna aux affaires; puis, quand ses concitoyens voulurent déclarer la guerre aux Romains, il s'efforça vainement de les en détourner. Loin de rester oisif au milieu des querelles intestines qui déchiraient son pays, il commanda un corps de troupes dans les guerres qui amenèrent la soumission de la Judée. Fait prisonnier à Jotapath, il prédit l'empire à Vespasien, ce qui lui valut la liberté; et il prit, selon l'usage des affranchis, le surnom de Flavius. Il accompagna Titus au siége de Jérusalem, et revint avec lui à Rome, où il finit ses jours.

Il a écrit en vingt livres les *Antiquités judaïques*, depuis la création du monde jusqu'à la douzième année du règne de Néron, non pour l'usage des Hébreux, mais pour faire connaître aux Grecs et aux Romains sa nation, trop méprisée d'eux. C'est pourquoi il omet tout ce qu'ils auraient pu regarder comme entaché de superstition, ayant toujours soin de montrer son peuple par le côté où il pouvait plaire aux dominateurs. Les livres sacrés ne sont guère pour lui que des documents; et il en altère la noble et pathétique simplicité en reproduisant leurs récits, mutilés, délayés, ou défigurés. Il comble néanmoins une lacune de quatre siècles dans l'histoire des Hébreux, et fournit maints détails de mœurs.

Lorsqu'il entreprend ensuite de raconter en sept livres les *guerres des Juifs*, où il fut témoin et acteur, il laisse voir l'intention d'être agréable aux vainqueurs. « La guerre qui a éclaté entre « les Juifs et les Romains, dit-il, est la plus fameuse non-seule« ment parmi celles de notre époque, mais peut-être de toutes « les guerres connues de cités à cités, de nations à nations. « Cependant, puisque ceux qui n'y ont pas assisté, s'appuyant « sur des relations fautives et en désaccord, les racontent en gens

« abusés, et puisque ceux qui ont été témoins des faits, soit pour « flatter les Romains, soit par haine contre les Juifs, déguisent la « vérité, et font de leurs écrits tantôt une accusation, tantôt un « panégyrique, jamais une histoire exacte; moi, Josèphe, fils de « Mathias, de race juive, né à Jérusalem, de condition sacerdo- « tale, ayant fait la guerre en personne contre les Romains, et « assisté aux derniers événements, je me suis proposé de traduire « en grec l'histoire que j'ai écrite dans l'idiome paternel pour les « étrangers des provinces supérieures. Il m'a paru convenable que « la vérité ne fût pas méconnue sur des affaires d'une telle impor- « tance; et tandis que les Parthes, les Babyloniens, les Arabes « les plus reculés, notre nation au delà de l'Euphrate, et les « Adiabènes, savent, grâce à ma sollicitude, comment la guerre « commença, au milieu de quels accidents elle se poursuivit et « quel en fut le résultat final, j'ai voulu que ceux des Grecs et des « Romains qui n'ont pas pris part aux événements ne restassent « pas dans les ténèbres à ce sujet, en ne lisant que des adulations « ou des mensonges. »

Il traduisit donc en grec son ouvrage, écrit en hébreu moderne, pour le présenter à Vespasien; et Titus en fit faire une traduction en latin. Il passa ainsi dans les deux langues littéraires du temps. Le roi Agrippa en fut satisfait (1); on éleva à Josèphe une statue à Rome; et les premiers écrivains chrétiens le portèrent aux nues, bien qu'une critique sincère puisse signaler, dans ses livres, une foule d'inexactitudes. Connaissant à fond les sectes de son pays, il offre le spectacle instructif de leurs dissensions, au moment où la patrie périssait. Nous avons aussi de lui deux livres contre Apion, qui, dans son *Histoire d'Égypte*, avait maltraité les Juifs; enfin, un discours en l'honneur des sept martyrs Machabées.

Philon, qui était Juif aussi, écrivit la relation de son ambassade près de Caligula; il composa en outre, sous le titre de *Vertus de Caligula*, cinq livres sur les maux que ce fou furieux fit souffrir aux Juifs. Nous aurons à parler ailleurs des opinions philosophiques de Philon. Philon.

(1) Josèphe rapporte, dans sa vie, c. XXXII, ces deux billets d'Agrippa : « J'ai lu ton livre avec grand plaisir, et il me semble que tu l'as fait avec plus d'exactitude que tout autre ayant écrit sur ces choses. Fais-moi avoir ceux qui suivent. » — « Il paraît, d'après ce que tu as écrit, que tu n'as besoin d'aucune information pour nous enseigner à tous ce qui est arrivé dès le commencement; cependant, si tu viens me trouver, je te révélerai, moi aussi, beaucoup de choses que l'on ne sait pas. »

Héren. Philon. Herennius Philon retraça l'histoire de la Phénicie, sa patrie, et mit en grec l'ouvrage de Sanchoniaton.

Arrien. Arrien de Nicomédie, disciple d'Épictète, servit dans les armées romaines, et parvint jusqu'au consulat. Il avait écrit l'histoire des Parthes et des Bithyniens, qui malheureusement a péri; mais il nous reste de lui sa vie, quatre des huit livres des entretiens familiers d'Épictète, et douze des discours de ce philosophe. Nous avons en outre d'Arrien le récit de l'expédition d'Alexandre; c'est le meilleur document qui nous soit parvenu sur ce grand roi; il s'est appuyé, pour l'écrire, sur Aristobule et sur Ptolémée, compagnons du conquérant; enfin il composa un autre livre concernant les Indes. Il imite servilement le style de Xénophon, en disant que cela lui a été enjoint par inspiration divine. Il est donc concis, sans spontanéité, et n'est pourtant ni obscur ni dépourvu de grâce; il se montre, en outre, économe de prodiges et de harangues.

Appien. Appien d'Alexandrie avait été saisi d'étonnement en voyant des nations nouvelles qui venaient s'offrir vainement à Rome, désireuse désormais de conserver et non plus d'acquérir. Mais s'il renferme, en quelque sorte, son esprit dans les bornes de l'unité romaine, il étend son attention au delà; et quand un peuple en vient, pour son malheur, aux prises avec les Romains, il s'arrête à l'étudier, à exposer ses vicissitudes, avec l'intention de rendre de l'importance aux nations dont Tite-Live et les autres écrivains latins ne prononcent le nom que lorsqu'elles fournissent à Rome l'occasion d'un nouveau triomphe. Il nous reste de lui les guerres puniques, celles de Mithridate et de l'Illyrie, cinq livres de la guerre civile, et quelques fragments des guerres contre les Celtes; c'est un monument précieux. Appien connaissait l'art militaire, et il raconte de ce ton simple qui sied à la vérité; on lui reproche pourtant de s'être approprié les opinions et jusqu'aux expressions des auteurs qu'il a mis à contribution.

Pausanias. Bien que Pausanias, dans son *Voyage en Grèce*, arrête principalement son attention sur les édifices publics et sur les monuments d'art, il est d'un grand secours pour l'intelligence des anciens temps, attendu que, non content de décrire ces monuments, il en étudie l'histoire, en discutant les faits authentiques et les fables. Si parfois il observe et recueille avec la rapidité d'un voyageur, dans d'autres moments il examine et pèse avec soin. S'il avait pu prévoir l'orage qui planait sur le monde, il ne se serait pas contenté de rapides indications, plus propres à exciter notre curiosité qu'à

la satisfaire. Son style haché, et d'une concision affectée, imite péniblement celui d'Hérodote. Natif de Césarée en Cappadoce, il visita la Grèce, la Macédoine, l'Asie, l'Égypte, jusqu'au temple de Jupiter Ammon ; il paraît qu'il se fixa à Rome sous les Antonins.

Hérodien, qui a écrit en grec, nous a laissé huit livres sur l'histoire des empereurs, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin ; il déclare n'avoir rapporté rien dont il n'ait été témoin oculaire. Il ne s'occupe ni de chronologie, ni de géographie ; mais il choisit avec discernement et raconte avec brièveté les faits les plus propres à faire connaître une époque malheureuse, où la politique ne pouvait qu'obéir aux circonstances, et où la patience des Romains encourageait les excès audacieux de leurs maîtres. Hérodien.

Un auteur plus important est Cassius Coccéius Dion, de Nicée en Bithynie, qui, élevé aux plus hautes dignités par Commode et par ses successeurs, écrivit, en huit décades, l'histoire de Rome, depuis Énée jusqu'à Alexandre Sévère. Cette tâche lui avait été imposée par un songe ; et il avait tant de foi aux rêves, qu'il y consacra un ouvrage spécial. Il mit dix ans à rassembler ses matériaux, et en employa douze à écrire son récit, qui est très-détaillé jusqu'à la mort d'Héliogabale ; on ne trouve ensuite qu'un sommaire. Exact dans les choses qu'il a vues lui-même, il est, pour le reste, sans caractère propre, compilant plus qu'il ne médite ; et il demeure bien loin de Thucydide, qu'il se propose pour modèle, tant dans les pensées que dans la manière d'écrire. Clair, mais incorrect et rempli de parenthèses, il sème son récit de prodiges et de songes. Il vous dit que le soleil se montra tantôt plus grand, tantôt plus petit que de coutume, avant la journée de Philippes (1). Vespasien guérit un aveugle avec sa salive ; un phénix paraît en Égypte, l'an 780 de Rome (2). Il maltraite Cicéron, Brutus, Cassius, Sénèque, et d'autres personnages illustres, parce qu'ils sont républicains ; et, presque seul parmi les anciens, il prend le parti de César et d'Antoine ; il ne cesse, du reste, de soutenir la légitimité du gouvernement impérial. Comme il avait été investi de hautes fonctions, il rend compte avec soin de l'ordre des comices, de l'institution des magistrats, et des modifications subies par le droit public. Il est donc extrêmement à regretter qu'une si grande partie de son ouvrage ait péri, ainsi que son Histoire des Perses et des Gètes. Dion.

(1) Liv. XLVII. — (2) Liv. LVIII.

Diogène Laërce. L'épicurien Diogène Laërce vécut sous Antonin; ses *Vies des Philosophes*, bien que faites à la hâte et altérées en beaucoup d'endroits, nous ont conservé les opinions d'un grand nombre d'écoles.

Philostrate. L'Athénien Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes; quatre livres sur les tableaux qui ornaient le portique de Naples, autant sur les vies des sophistes, un traité des héros, et quelques lettres familières.

Plutarque. Plutarque, le plus répandu des écrivains de l'antiquité, naquit cinquante ans après J. C., et fut peut-être l'instituteur d'Adrien. On lui doit les *Vies des Hommes illustres*, où il place toujours en regard un Grec et un Romain. Il nous apprend qu'il écrivait à Chéronée, sa patrie, petite ville peu pourvue de ressources pour l'étude; il ne la quitta pourtant pas. Quelle immense bibliothèque ne devait-il pas avoir!

Son érudition n'est pas, en effet, le résultat d'une étude qui lui aurait assimilé les connaissances puisées dans une foule d'auteurs; car il ne fait que les citer continuellement, et conduire le lecteur d'assertions en assertions, qui souvent se contredisent, sans qu'il prenne la peine de résoudre la difficulté (1). Il s'appuie aussi sur les monuments et les actes publics, mais souvent à faux, attendu qu'il ignorait les langues étrangères et même le latin, quoiqu'il eût habité Rome. Il sentait bien qu'il lui eût été agréable et utile de l'apprendre; mais les difficultés de cet idiome auraient demandé plus de loisir et de jeunesse. Il s'exposa par là à des méprises grossières; pour ne rien dire de ses erreurs partielles, son habitude de ne pas placer les événements dans l'ordre chronologique produit une confusion qui s'augmente encore par des allusions fréquentes et obscures, et par des digressions morales (2) qui révèlent l'absence d'une pensée arrêtée et féconde.

Le siècle, la patrie, la condition, ne mettent point de différence

(1) Il cite deux cent cinquante auteurs, dont quatre-vingts sont perdus.

(2) Prenons seulement la vie de *Démosthène*. — « Dans ce temps un funeste destin, à ce qu'il paraît, conduisant, dans la révolution des choses, la liberté de la Grèce à sa fin, s'opposa à ce que faisait Démosthène, et fit apparaître beaucoup de signes annonçant l'avenir. La Pythie aussi proférait de terribles oracles, et l'on répétait en outre cet ancien oracle, etc. »

— « On dit que le Thermodon est un petit ruisseau qui se trouve près de notre ville de Chéronée, lequel se jette dans le Céphise. Nous ne sachions pas qu'il se trouve là à présent aucun cours d'eau appelé ainsi; mais nous pensons que celui qui s'appelle Émon à cette heure est précisément le Thermodon d'alors; il coule près du temple d'Hercule, où campaient les Grecs; et

entre ses héros, qui tous sont peints des mêmes couleurs; tous d'une vertu merveilleuse ou d'une méchanceté infernale, sans ces nuances et ce mélange de bien et de mal qui offrent la véri-

l'on conjecture que, s'étant rempli de sang et de cadavres durant la bataille, il aura depuis lors changé de nom. Durys assure que le Thermodon n'était pas un fleuve, mais qu'en dressant une tente et en creusant alentour, quelques-uns trouvèrent une petite statue de pierre avec certains caractères indiquant qu'elle représentait Thermodon, qui portait dans ses bras une amazone blessée; et il raconte qu'il y avait aussi à cette occasion un autre oracle disant, etc...... Il est difficile dès lors de déterminer ce qu'il en est; mais on dit que Démosthène, etc. »

— « Dans le nombre était Archias, qui fut ensuite nommé Phigadotéras. Le bruit court que, Thurien d'origine, il avait autrefois représenté des tragédies; on raconte aussi que ce Paulus d'Égine, qui surpassa tous les autres acteurs, a été son disciple. Mais Hermippe compte cet Archias parmi les disciples de l'orateur Dacrite, et Démétrius dit qu'il fréquenta l'école d'Anaximène. Cet Archias donc entraîna hors du temple d'Ajax, dans Égine, où ils s'étaient réfugiés, l'orateur Hypéride, Aristonique de Marathon', et Hymérée, frère de Démétrius de Phalère, et les envoya à Antipater, dans la ville de Cléone, où ils furent tués; on dit aussi qu'Hypéride eut la langue coupée. Apprenant ensuite que Démosthène se tenait en suppliant à Calaurie, dans le temple de Neptune, il passa dans une barque avec des satellites thraces, et chercha à lui persuader de quitter ce lieu pour se rendre avec lui près d'Antipater, comme s'il n'eût à attendre aucun mauvais traitement. Mais Démosthène avait fait par hasard un songe bizarre durant la nuit. Car il lui avait semblé lutter avec Archias dans la représentation d'une tragédie; et, bien qu'il réussit heureusement et à la satisfaction de l'assemblée, il se trouvait surpassé quant aux ornements et à la magnificence. C'est pourquoi, Archias lui ayant dit maintes paroles pleines d'humanité, il leva les yeux sur lui, et, restant assis comme il se trouvait, il lui dit : *O Archias, tu n'as pu m'ébranler dans la représentation; tu ne m'ébranleras pas à cette heure par tes promesses.* »

— « Ariston raconte que Démosthène prit du poison. Un certain Pappus, dont l'histoire fut écrite par Hermippus, assure qu'après qu'il fut tombé près de l'autel, on trouva sur une tablette le commencement d'une lettre qu'il écrivait : *Démosthène à Antipater*, sans qu'il y eût autre chose. Il ajoute qu'une mort aussi subite ayant causé de l'étonnement, les Thraces, qui étaient aux portes, racontèrent qu'il avait tiré quelque chose d'un linge, et que, l'ayant pris dans sa main, il l'avait approché de sa bouche. Ce fut alors qu'il avala le poison, quand ceux-ci pensaient au contraire qu'il avalait de l'or. Une femme à son service, interrogée par Archias, répondit qu'il y avait déjà longtemps que Démosthène portait ce linge attaché sur lui, comme une amulette. Ératosthène dit que Démosthène avait du poison dans un anneau creux, et qu'il portait cet anneau autour de son bras. Il n'est pas besoin de mentionner ici les diverses opinions des autres auteurs qui ont écrit sur ce qui le concerne : seulement je ne dois pas taire que Démocrate, qui était dans l'intimité de Démosthène, croyait qu'il mourut ainsi subitement et sans douleur, non par un poison qu'il aurait pris, mais par un bienfait et une providence des dieux, qui voulurent l'arracher à la cruauté des Macédoniens. »

Il est inutile de multiplier les exemples; on en trouve à chaque pas.

table physionomie d'un homme. Plutarque ne voit que l'homme dont il parle ; il le suit partout, dans les camps, sur le trône, dans son logis, au milieu des affaires, ramassant toutes les anecdotes, sans choix ni discrétion; de telle sorte que les érudits discutent sur le point de savoir si son ouvrage doit être rangé parmi les histoires ou parmi les romans historiques. Il est pourtant bien loin de nous représenter les personnages sous toutes leurs faces. Il peint César et Pompée bien différents de ce qu'ils sont dans l'histoire. Il raconte les songes, les bons mots de Cicéron, non sa vie publique; et il n'a pas même lu ses harangues. Entièrement dépourvu d'intelligence politique, il devient plus que médiocre, pour peu qu'il porte son regard au delà de la vie de son héros.

Dans ses parallèles plus ingénieux que solides, il est bien loin de la grandeur, de l'habileté, de la profondeur de Tacite; s'arrêtant à des ressemblances superficielles, il penche en faveur des Grecs, afin de démontrer qu'ils ne furent pas toujours aussi avilis que de son temps. Animé des passions de ses contemporains ou de celles des auteurs chez lesquels il puisait, il n'est pas toujours bon juge de la vertu : c'est ainsi qu'il présente comme de l'héroïsme l'oubli des sentiments naturels, en portant aux nues Timoléon et Brutus, l'un tuant son frère, l'autre ses fils ; et qu'il exalte comme un mérite chez Caton ce que tout honnête homme doit abhorrer.

Éclectique dans ses pensées, il l'est aussi dans son style, moitié grec, moitié latin, verbeux et embarrassé. Il a la prétention de reproduire tous les styles, et pourtant il ne peut atteindre ni à l'énergie dorique, ni à l'élégance attique, ni à la fluidité et l'harmonie ioniques. Homme sincère cependant, Plutarque se concilie ses lecteurs, en leur persuadant qu'il pense réellement ce qu'il leur dit et ne cherche pas à les tromper. Il ne prétend pas à l'autorité doctorale : la simplicité même de ses réflexions, qui ne sont pas, comme celles de Tacite, grosses de pensées, mais conformes au bon sens général, séduit les lecteurs; en général, c'en est assez pour eux que l'historien leur suggère précisément ce qui s'était déjà présenté à leur esprit. Ce qui rend encore sa lecture attrayante, c'est la grandeur des hommes qu'il peint, lesquels se montrant, ainsi que le comportait la constitution de la société antique, dans toutes les parties de la vie politique, se font admirer par un effet de l'imagination, même quand la raison les réprouve.

Plutarque composa beaucoup d'autres ouvrages : de ce nombre sont les *Questions romaines*, qui traitent de l'origine de certains usages chez ce peuple. Il y examine pourquoi, lors d'un mariage, on dit à la nouvelle épouse de toucher l'eau et le feu, et par quel motif on allume cinq flambeaux, ni plus ni moins ; pourquoi les voyageurs qu'on a crus morts ne doivent pas, à leur retour au logis, y entrer par la porte, mais y descendre du toit ; pourquoi on se couvre la tête pour adorer les dieux ; pourquoi l'année commence en janvier ; pourquoi les trois parties du mois n'ont pas le même nombre de jours ; pourquoi l'on ne se met pas en voyage le jour des calendes, des nones et des ides ; pourquoi les femmes baisent leurs parents sur la bouche ; pourquoi les donations sont prohibées entre mari et femme. Si les réponses sont souvent niaises, elles fournissent parfois de précieux éclaircissements sur les mœurs. Il se livra à des recherches pareilles sur les Grecs, dans ses *Questions helléniques*, en s'occupant de pénétrer au fond des choses les plus étranges, rapportées dans leur histoire. Il s'enquiert, par exemple, de la cause pour laquelle, lors de la solennité des Thesmophories, les femmes éréthriennes font dessécher les viandes au soleil, au lieu de les rôtir au feu ; d'où viennent les différents proverbes, et ainsi de suite. Il met aussi en parallèle des événements grecs avec des événements romains, pour prouver que les premiers sont réputés fabuleux à tort, puisque l'on trouve leurs analogues dans l'histoire véritable ; tâche immense et qui fut mal remplie. Son traité *de la Fortune des Romains et de celle d'Alexandre*, dans lequel il entreprend de démontrer que les uns durent tout à la fortune et l'autre à son propre mérite, est un ouvrage de sophiste. Il accuse aussi la *malignité d'Hérodote*, plus par amour de la patrie que par zèle pour la vérité.

Plutarque, à l'en croire, était très-indulgent avec les esclaves ; après s'être plusieurs fois courroucé contre eux, il finit par se convaincre qu'il valait mieux les gâter par la bonté que se pervertir soi-même par la colère, en voulant les corriger. Il étend sa pitié jusqu'aux animaux, disant qu'il n'aurait pour rien au monde vendu le bœuf vieilli à son service. Cependant Aulu-Gelle raconte qu'un esclave qu'il faisait battre s'adressa à lui au milieu de ses gémissements, en lui reprochant cet acte de colère, quand il réprouvait la colère dans ses écrits : mais le philosophe aurait répondu d'un ton calme : *Eh! quoi? ai-je donc le visage enflammé? M'est-il échappé quelque parole dont j'aie à rougir? Voilà les signes de la colère que j'ai blâmée chez les sages.* Et l'exécu-

teur ayant fait trêve aux coups durant ce colloque, *Continue ton office,* aurait-il ajouté, *tandis que nous discutons tous les deux.*

Reviendrons-nous sur les superstitions dont abondent d'une manière si fâcheuse ses récits? Vous attendez qu'il explique les causes d'un grand événement, et il se met à vous parler ou de serpents faisant leur nid dans une couche nuptiale, ou d'oiseaux au vol sinistre, ou de présages funestes. Et tout cela avec une naïveté, une bonhomie qui montre combien l'homme tombe dans la petitesse quand de fausses croyances tiennent lieu de religion. Plutarque a dans ses dieux une foi sincère, comme si aucune parole n'eût encore menacé leurs autels. Un différend s'étant élevé entre lui et les parents de sa femme peu après leur mariage, celle-ci, craignant que le contre-coup ne s'en fît sentir dans leur intérieur, invita son mari à monter avec elle sur l'Hélicon, pour y faire un sacrifice à l'Amour. Le pèlerinage ne fut pas vain, et leur tendresse en devint plus vive. Il fut longtemps prêtre d'Apollon Pythien. « *Sais-tu*, écrit-il dans un de ses traités, *que je soutiens depuis nombre de pythiades le sacerdoce d'Apollon? J'espère cependant que tu ne voudras pas me dire : Plutarque, tu as assez sacrifié, assez dirigé de processions, assez présidé à des danses autour de l'autel; tu es vieux, et il est temps, à cette heure, de laisser la couronne que tu portes sur la tête, et d'abandonner l'oracle.* » Il s'était fait aussi initier avec sa femme à la confrérie mystique de Bacchus. Jamais, dans ses nombreux ouvrages de morale, il ne lui arrive de dire un mot des chrétiens. On pourrait donc, à défaut de preuves historiques, le croire contemporain de ces anciens philosophes dont il emprunta les meilleures maximes en les appuyant de faits, et en les embellissant parfois de vives images et d'heureuses allégories.

Aulu-Gelle. En même temps que ceux-ci composaient, d'autres critiquaient ou recueillaient : grammairiens et philosophes acquirent ainsi de l'importance. Aulu-Gelle, qui vivait sous Adrien, étudia la grammaire à Rome et la philosophie à Athènes, où il écrivit ses *Nuits attiques*, compilation de ce qu'il avait ouï ou lu de meilleur, et destinée à ses enfants. Quoique le goût et le discernement éclairé lui manquent dans le choix, il nous a conservé des renseignements très-importants, ainsi que des monuments anciens; semblable à ces musées d'Herculanum et de Pompéi, formés de fragments tirés de villes qui n'existent plus. C'est ainsi qu'il fut donné à la médiocrité d'immortaliser le nom d'hommes de génie dont, sans elle, le souvenir aurait péri.

Le livre XX, dans lequel il fait une digression sur les Douze Tables, est surtout important. Son style, varié selon les auteurs où il puise, est parfois énergique et beau; mais on y sent déjà la transformation de la langue latine et l'affectation de l'archaïsme; signe déplorable de décadence au milieu du siècle d'or.

Athénée, natif de Naucratis en Égypte, vivait sous Commode. Il suppose que vingt et une personnes, tant jurisconsultes que médecins, poëtes, grammairiens, sophistes, musiciens, sont réunies chez un certain Laurentius; et il les fait parler de tout ce qui peut se rapporter aux apprêts d'une fête, comme mets, vins, vases, jeux, parfums, guirlandes. Il prend de là occasion de dire une infinité de choses sur la médecine, l'histoire, les sciences naturelles et philosophiques, sur les mœurs et les usages publics et privés des Grecs. Il cite plus de sept cents auteurs, et les titres de deux mille sept cents ouvrages tant en prose qu'en vers : il dit avoir fait des extraits de huit cents comédies et plus, de l'époque alexandrine. Le lecteur a pu voir que nous avons maintes fois mis à contribution son *Banquet des sages* (Δειπνοσοφισταί); et, bien qu'il recueille sans discernement, il est vraiment regrettable que cette compilation se soit perdue, à l'exception d'un extrait des premiers livres fait à Constantinople, dans des temps bien éloignés de celui où vécut l'auteur. Athénée.

Les *Stratagèmes* du Macédonien Polyen, dédiés à Marc-Aurèle et à Vérus, sont sans utilité pour l'art militaire; mais ils nous ont conservé beaucoup de renseignements précieux, dans un style orné avec ostentation : la manie de l'auteur est de voir des ruses en toutes choses; d'où il résulte qu'il dénature les faits, et change les Achilles en autant d'Ulysses. Polyen.

Sextus Julius Africanus, d'Emmaüs, fit un mélange de choses agréables ou gracieuses, qu'il intitula *Cesti*, par allusion au ceste ou ceinture de Vénus. Sextus Julius Africanus.

Phlégon, de Tralles dans la Lydie, affranchi d'Adrien, écrivit en grec une description de la Sicile, des fêtes des Romains, et seize livres des Olympiques et Chroniques, dans lesquels il avait disposé l'histoire universelle d'après les années des olympiades; ce qui rendrait cet ouvrage important, malgré l'aridité qu'on lui reproche. Il y consigna, dans la dix-huitième année du règne de Tibère, une éclipse tellement obscure que l'on vit les étoiles à six heures, et accompagnée d'un tremblement de terre; celle précisément dont font mention les évangélistes. Il reste de lui deux opuscules, *Des personnes qui ont vécu longtemps*, et *Des choses merveilleuses*; Phlégon.

il aurait pu dire absurdes. Il y décrit un hippocentaure pris en Arabie et apporté dans le musée d'Adrien, et raconte avoir vu lui-même, avec plusieurs personnes dignes de foi, une jeune fille apparaître six mois après sa mort, mangeant et marchant, comme si elle eût été vivante, jusqu'au moment où, ses parents étant accourus pour la reconnaître, elle dit qu'ils mettaient fin par leur présence à sa nouvelle existence, et tomba à leurs pieds.

Élien. Élien, qui écrivit en grec sur l'ordonnance des armées, est à distinguer de celui qui nous a laissé les *Histoires diverses* et le traité *de la Nature des animaux;* ce dernier nous a conservé dans un recueil, fait sans goût ni critique, beaucoup de fragments d'ouvrages perdus.

Ptolémée Chennus. On peut joindre à ces auteurs Ptolémée Chennus, qui, sous le règne de Trajan, compila en grec les *Nouvelles histoires d'érudition variée,* et Antoninus Liberalis, qui écrivit des *Métamorphoses* au temps des Antonins.

Antoninus Liberalis.

Il ne faut pas croire que ces recueils et ces abrégés eussent pour objet de répandre l'instruction parmi la classe qui en a besoin ; car on sait que celle-là n'étudiait point. Ils étaient uniquement destinés à épargner du travail à cette jeunesse élégante qui, par position, devait savoir beaucoup de choses, et qui, par la nature des temps et de la société, se trouvait dégoûtée de l'étude comme de tout le reste.

CHAPITRE XXI.

DE COMMODE A SÉVÈRE.

Les quatre-vingt-quatre années qui s'écoulèrent depuis la mort de Domitien jusqu'à celle de Marc-Aurèle furent appelées l'époque la plus heureuse de l'humanité (1) ; et le nom des Antonins resta si cher aux Romains, que les empereurs qui suivirent l'ajoutèrent au leur, sans trop s'inquiéter de le mériter. Il ne tarda pas à être déshonoré par Commode. Il fut le premier empereur né d'un père sur le trône; mais la lubricité de Faustine fit croire qu'il était fils d'un des gladiateurs qu'elle appelait de l'arène sanglante pour souil-

161. 31 août.

(1) Hegewisch en a écrit l'histoire sous le titre : *Ueber die für die Menschheit glücklichste Epoche in der röm. Geschichte;* Hambourg, 1800.

ler la couche de Marc-Aurèle. Son naturel pervers ne s'améliora pas par l'exemple et les renseignements paternels ; à l'âge de douze ans, trouvant l'eau de son bain trop chaude, il donna l'ordre de jeter le chauffeur dans le four.

Ce fut avec ces dispositions qu'il monta sur le trône à dix-neuf ans ; et, bien qu'il n'eût ni rivaux à écarter, ni ambitions, ni souvenirs à étouffer, il s'abandonna à toutes les cruautés que put lui suggérer un caractère atroce, excité par des méchants. Il se complaisait à voir torturer des hommes : comme il se vantait d'être habile chirurgien, il faisait ses essais sur des malheureux qu'il obligeait de recourir à ses avis. Dans ses courses nocturnes, il coupe un pied à l'un, crève un œil à l'autre, le tout par plaisanterie. Un malheureux s'étant permis de dire qu'il était né le même jour que l'empereur, Commode le fit jeter aux bêtes. Rencontrant un homme d'un grand embonpoint, il le fend en deux parts d'un seul coup, afin de montrer sa vigueur. Il se fait voir en public avec les attributs d'Hercule, et brise, à l'aide d'une massue énorme, la tête de gens déguisés en bêtes féroces ; aussi prétend-il au titre de vainqueur des monstres.

Sa force était véritablement prodigieuse. D'un coup de lance il perça un éléphant de part en part. Il tua, en un jour, cent lions dans le cirque, chacun d'un seul trait d'arc. Sa flèche traversait le cou d'une autruche qui courait ; il perca une panthère sans toucher l'homme sur lequel elle s'était jetée. Afin que les animaux féroces ne manquassent pas au divertissement impérial, il fut fait défense aux Africains de tuer des lions, et même de les repousser quand la faim les amènerait dans le voisinage des habitations ; pour mieux étaler ses mérites aux yeux du *genre humain,* il descendit nu dans l'arène, que ses prédécesseurs avaient interdite aux sénateurs. Après être sorti de sept cent trente-sept combats sans avoir été blessé, il prit le titre de *Commode vainqueur de mille gladiateurs*. Il s'enivre des applaudissements de la populace, et pour se la concilier il institue une compagnie de marchands, et fait équiper une flotte pour apporter du blé d'Afrique, dans le cas où celui d'Égypte viendrait à manquer. Mais un jour, s'imaginant que le peuple se moquait de lui, il commande un massacre général, accompagné de l'incendie de la ville ; et c'est à grand'-peine que le préfet des prétoriens parvient à lui faire rapporter ce décret.

Il ne se signala pas moins par ses débauches. Déjà, du vivant de son père, il avait fait du palais un lieu de prostitution ; il y ins-

talla, après sa mort, un troupeau de trois cents concubines, et il y mit autant de mignons. Il viola ses propres sœurs : nous devons tirer un voile sur le reste (1).

Comme il lui fallait de l'argent pour ses folles prodigalités, il augmenta tous les impôts, trafiqua des charges publiques, vendit aux coupables leur absolution, permit même, à prix d'argent, l'assassinat et les vengeances privées. Une foule d'innocents périrent victimes de ce forcené, qui, s'étant bientôt débarrassé des tuteurs que lui avait imposés Marc-Aurèle, laissa pleine autorité aux compagnons de ses débauches, sauf à s'en défaire dès qu'ils le contrariaient. Pérennis, qui avait acquis sa faveur en flattant ses passions, assistait avec lui aux jeux Capitolins, quand un philosophe cynique paraît sur le théâtre, et s'écrie en s'adressant à Commode : *Tandis que tu te plonges dans les voluptés, Pérennis et ses fils machinent contre ta vie.* Pérennis fit aussitôt jeter cet homme dans les flammes ; mais il resta suspect à l'empereur, qui le crut capable d'aspirer au trône, parce qu'il était capable de l'occuper. Aussi, les légions de la Bretagne ayant député quinze cents hommes pour aller à Rome demander la mort du ministre, il le laissa tuer, coupable ou non, avec sa femme, sa sœur et ses trois fils. L'armée connut ainsi la faiblesse du gouvernement.

Pérennis fut remplacé par Cléandre, qui, né dans la Phrygie, avait été amené esclave à Rome. Il avait appartenu d'abord à Marc-Aurèle, puis à Commode, qui lui avait donné, avec la liberté, une de ses concubines pour femme. N'ayant à redouter ni son habileté ni son courage, il lui accorda un pouvoir sans limites. Cléandre en abusa pour vendre tout, charges, provinces, revenus publics, justice, jusqu'à la vie des innocents. Ayant accaparé les blés, il affama la ville pour s'enrichir et se concilier la multitude par des distributions. Il créa patriciens beaucoup d'esclaves qui venaient à peine de quitter la chaîne, et les fit entrer dans le sénat ; il élut jusqu'à vingt-cinq consuls dans une année. Mais un jour, tandis qu'on célébrait des jeux, une troupe d'enfants entre tout à coup dans le cirque, ayant à sa tête une grande et forte femme ; et tous se mettent à pousser des cris terribles contre Cléandre. Le peuple applaudit, court en tumulte au palais Suburbain, où était l'empereur, et demande la mort du ministre. La cavalerie

(1) *Sororibus suis constupratis, ipsas concubinas suas sub oculis suis stuprari jubebat ; nec irruentium in se juvenum carebat infamia, omni parte corporis atque ore in sexum utrumque pollutus.* Hist. Auguste, p. 47.

charge sur la foule, qui, faisant usage des armes populaires, de tuiles et de pierres, met en fuite les prétoriens. Commode, plongé dans les plus sales débauches, ignorait ce qui se passait. Dès qu'il en est instruit, la frayeur le saisit, et il fait jeter aux séditieux la tête de son favori, dont le cadavre est traîné par les rues avec ceux de sa femme, de ses enfants, de ses amis.

Commode avait eu encore un autre conseiller de ses crimes dans l'affranchi Antérus de Nicomédie : quand il eut été tué par les prétoriens, soutenus par Cléandre, l'empereur s'en vengea en sévissant contre eux avec une grande rigueur. Les préfets du prétoire étaient changés presque chaque jour; quelques-uns ne durèrent que six heures, et la plupart perdirent la vie avec leurs fonctions. Non-seulement ce prince, non moins paresseux que débauché, s'en remettait de tous soins à de tels hommes, mais il refusait même de signer les dépêches officielles; et c'est à peine s'il écrivait le *vale* au bas des lettres adressées à ses amis. Cet infâme osait pourtant se donner, dans ses médailles, le titre d'*Heureux;* il voulut que son siècle fût appelé Commodien, Rome colonie commodienne ; et le sénat, bassement adulateur, inscrivit sur le lieu de ses assemblées : *Maison de Commode*. Les noms des mois furent changés en adjectifs à sa louange, et il écrivait au sénat : *L'empereur César Lucius Ælius, Aurelius, Commode, Antonin Auguste, Heureux, Lion, Pieux, Sarmatique, Britannique, Germanique, Pacificateur, Invincible, Hercule romain, Père de la patrie, Pontife suprême, Consul pour la septième fois, Imperator pour la huitième, Tribun pour la dix-septième, aux illustres sénateurs commodiens salut.*

Poussée par l'ambition, sa sœur Lucilla crut pouvoir faire une révolution en conspirant avec les principaux sénateurs, mais l'assassin, arrêté au moment où il levait le bras en disant: *Voilà ce que t'envoient les sénateurs*, fut mis à mort avec ses complices. La princesse, exilée à Caprée, y fut immolée à son tour; et plus tard l'impératrice Crispina, reléguée dans cette île pour avoir voulu imiter les débauches de son époux, eut le même sort.

Les paroles du sicaire qui avait échoué dans l'exécution exaspérèrent Commode contre le sénat. Féroce naguère par inclination plutôt que par calcul, il avait même pu pardonner. C'est ainsi qu'à l'exemple de son père, il avait jeté au feu les révélations que lui avait remises Manilius, secrétaire de l'usurpateur Avidius Cassius; mais bientôt il fit revivre les délateurs et les procès de lèse-majesté, avec leur cortége ordinaire d'innocents livrés au

supplice; c'étaient ceux surtout dont la vertu contrastait avec la corruption impériale. Nous citerons entre autres les deux frères Quintilius, Maxime et Condien, de la Troade, célèbres pour leur amour fraternel, qui toujours les faisait agir de concert, comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme. Ils avaient gouverné ensemble les provinces et commandé les armées; ils avaient exercé ensemble le consulat et les autres fonctions que leur avaient conférées Antonin et Marc-Aurèle : Commode les fit tuer ensemble. Jules-Alexandre d'Émèse tua les soldats envoyés par l'empereur pour lui ôter la vie, et s'enfuit, dans l'intention de se retirer chez les barbares; mais, entravé dans sa marche par un ami trop lent à le suivre, il lui donna la mort et se frappa ensuite.

Si du moins Commode avait su employer sa valeur féroce à défendre les frontières! mais, à peine monté sur le trône, il avait cédé aux Quades tous les forts élevés sur leur territoire, à la condition qu'ils se tiendraient à cinq milles de distance du Danube, rendraient leurs armes, fourniraient des troupes aux Romains, et ne se réuniraient qu'une fois par mois, en présence d'un centurion. Il acheta aussi la paix d'autres Germains, et laissa les Sarrasins (mentionnés ici pour la première fois) remporter des avantages sur l'empire. Un simple soldat, nommé Maternus, s'étant fait le chef d'une troupe de déserteurs, bouleversa l'Espagne et la Gaule; puis, comme il se vit cerné de toutes parts, il dispersa ses compagnons et s'en vint en Italie, suivi des plus audacieux, dans l'intention d'égorger Commode et de se faire empereur. Déjà quelques-uns s'étaient mêlés aux gardes du palais, quand Maternus fut trahi, et son supplice fit avorter le
181. complot.

Cependant la valeur des généraux put réprimer les Frisons et repousser les Calédoniens, qui avaient franchi la muraille d'Adrien : quant à Commode, il s'attribuait les honneurs de ces victoires et le titre d'empereur, sans voir jamais le champ de bataille. Une fois seulement il annonça le dessein de passer en Afrique; mais, lorsqu'il eut ramassé beaucoup d'argent à cet effet, il le dissipa en festins et en débauches.

Les misères de son règne furent accrues par des désastres accidentels. Il y eut plusieurs tremblements de terre; la peste éclata dans Rome, où elle moissonna jusqu'à deux et trois mille individus par jour; les flammes dévorèrent le temple de la Paix, édifié par Vespasien, où étaient déposées les dépouilles de la Judée, les ouvrages de littérature et les productions les plus précieuses de

l'Arabie et de l'Égypte. Le feu prit au palais même, ainsi qu'au temple de Vesta, d'où s'enfuirent les vierges sacrées, en exposant pour la première fois aux regards profanes le Palladium, sauvegarde de l'empire.

Un péril privé accomplit enfin ce que n'avait pu faire l'indignation publique. En effet, Marcia, concubine de l'empereur, Lætus, capitaine de ses gardes, et Éclectus, son chambellan, sachant qu'il avait résolu leur mort, assassinèrent Commode. Il était âgé de trente et un ans à peine, et en avait régné près de treize (1). Mort de Commode. 192. 31 décembre.

Le sénat, qui était descendu au dernier degré d'abjection, reprit courage quand il le vit mort; il fit abattre ses statues et effacer son nom des inscriptions; il refusa la sépulture au vil gladiateur, au parricide, au tyran plus sanguinaire que Néron.

Les conjurés coururent à la demeure d'Helvius Pertinax, vieux sénateur consulaire et alors préfet de la ville. En s'entendant appeler, il supposa, comme il était minuit, qu'ils venaient de la part de Commode pour lui donner la mort; il les fit entrer, et leur dit qu'il les attendait depuis longtemps, attendu que Pompéianus et lui étaient les deux seuls amis de Marc-Aurèle qui vécussent encore. Helvius Pertinax. 193. 1er janvier.

Pompéianus était le vertueux époux de Lucilla, sœur de Commode. Il conserva toujours une contenance digne, refusant de paraître à l'amphithéâtre, et de voir le fils de Marc-Aurèle s'y prostituer dans sa personne et dans son rang. Il resta donc de préférence à la campagne, sous prétexte d'infirmités, qui ne cessèrent que durant le règne bien court de son successeur.

Celui-ci était né près d'Albe, dans le Montferrat, d'un charbonnier esclave, qui lui donna le nom de Pertinax, pour son opiniâtreté à vouloir abandonner le métier paternel, et se faire maître de grec et de latin à Rome. Cette profession lui rapportant peu d'avantages, il entra au service, devint centurion, puis préfet d'une cohorte en Syrie et en Bretagne. Marc-Aurèle le dégrada, sur une accusation portée contre lui; puis, l'ayant reconnue fausse, il le nomma sénateur, et l'envoya, avec la première légion, faire la guerre aux Germains. Après avoir soumis la Rhétie, Pertinax fut nommé consul; puis il se vit, sous le règne de Commode, élevé et abaissé tour à tour; enfin la fortune l'appela au gouvernement de Rome. Homme de bien, assidu aux affaires, grave sans 126.

(1) Sa vie privée, par Lampride, se trouve dans l'*Hist. Aug.*, et l'histoire d'Hérodien commence avec son règne.

orgueil, doux sans faiblesse, prudent sans astuce, frugal sans avarice, grand sans ostentation, ami de l'antique simplicité romaine, il parut à Lætus et aux conjurés très-propre à réparer le mal causé par celui dont ils avaient tranché les jours.

Ils l'entraînèrent donc au camp des prétoriens, qui, malgré leur affection intéressée pour Commode, acceptèrent le nouvel empereur moyennant la promesse de trois mille drachmes par tête, et le conduisirent, couronné de lauriers, au sénat, pour y faire approuver son élection. Les applaudissements étouffèrent la voix de Pertinax, quand il pria les sénateurs de l'exempter d'un tel fardeau; ils lui conférèrent le titre d'Auguste, de père de la patrie, de prince du sénat, et les consuls prononcèrent son panégyrique. Il ne permit pas qu'on appelât Auguste sa femme, qui ne le méritait pas, ni son fils César, tant qu'il ne s'en serait pas montré digne. Il leur céda à tous deux ce qu'il possédait de fortune, pour qu'ils n'eussent rien à demander à l'État; puis, afin que son fils ne fût pas gâté par le luxe énervant de la cour, il l'envoya faire son éducation près de son aïeul maternel.

Pertinax conserva sur le trône ses vertus privées. Simple dans sa manière de vivre, il continua ses relations avec les sénateurs les plus estimables, les invitant à des soupers sans étiquette, dont riaient ceux qui préféraient les profusions sanguinaires de Commode. Elles avaient cependant épuisé le trésor, au point que Pertinax fut obligé de convertir en argent monnayé les statues renversées de son prédécesseur, de faire vendre à l'encan ses armes, ses chevaux, ses vêtements de soie, ses meubles, ainsi qu'un char qui indiquait l'heure et le chemin parcouru (1), ses concubines et ses esclaves, à l'exception seulement de ceux qui, nés libres, avaient été enlevés violemment. Il contraignit les favoris du tyran à restituer une partie de leurs richesses mal acquises, et s'en servit pour payer, outre les prétoriens, les créanciers de l'État, les pensions échues, et ceux qui avaient souffert quelque dommage. Il abolit les droits onéreux qui entravaient le commerce, et exempta d'impôts, durant dix années, ceux qui remettraient en culture les champs déserts de l'Italie. Il déclara qu'il n'accepterait aucun legs au détriment des héritiers légitimes, rendit la patrie et leurs biens aux bannis pour cause de trahison, châtia les délateurs, et défendit qu'on inscrivît son nom aux lieux habituels, disant : *Ils appartiennent au public, et non pas à l'empereur.*

(1) *Vie de Pertinax*, page 56.

S'il méritait par cette conduite l'amour des gens de bien, auxquels il rappelait Trajan et Marc-Aurèle, il ne pouvait plaire à ceux qui profitaient du désordre et du silence des lois. Déjà les prétoriens, dans la crainte qu'il ne réformât la discipline, regrettaient Commode; et Lætus, qui avait espéré tout faire à son gré sous un empereur créé par lui, excitait parmi eux le mécontentement. Ils voulurent, trois jours après l'élévation de Pertinax, porter à l'empire le sénateur Maternus Lascivius, qui s'arracha avec effort de leurs mains, pour courir vers Pertinax et protester de son innocence. Le consul Falco leur prêta plus volontiers l'oreille; et l'empereur s'en plaignit, sans vouloir pourtant qu'il fût condamné. Mais, quatre-vingt-dix jours à peine après son avénement, quelques centaines de prétoriens traversèrent Rome en tumulte, et se ruèrent dans le palais, que leur ouvrirent les gardes et de lâches affranchis. L'empereur, se présentant à ces séditieux, les réprimanda de leur rébellion, et leur représenta les maux qui en résulteraient; quelques-uns, honteux de leur révolte, remettaient déjà leur épée au fourreau, quand un Batave perça l'empereur de son javelot; alors les autres l'imitèrent. Pertinax, s'enveloppant la tête de sa toge, expira sous leurs coups, en priant le ciel de le venger; son corps fut porté en triomphe par les prétoriens au milieu de la ville, frappée de stupeur. Ici nouvelle scène. Cette soldatesque annonçant que l'empire est en vente et sera donné au dernier enchérisseur, Sulpicius, beau-père de l'empereur, qui l'avait envoyé au camp pour apaiser le tumulte, n'eut pas horreur, par une basse ambition, de se présenter pour acheter un trône souillé par le meurtre de son parent. Mais d'autres compétiteurs se mettaient aussi sur les rangs : la nouvelle en étant venue aux oreilles d'un Milanais très-riche, nommé Didius Julianus, qui, sans songer aux calamités publiques, traitait en ce moment ses amis, ceux-ci l'excitèrent à enchérir aussi. Après avoir un peu hésité, ce vieillard se rend au camp, et lutte avec Sulpicius; il promet de rétablir les largesses faites par Commode, et, de cinq mille drachmes offertes pour chaque soldat, il arrive à six mille deux cent cinquante, payables comptant!

Mort de Pertinax.

L'empire à l'encan.

O Jugurtha, Rome a trouvé un acheteur!

Didius Julianus.

Didius, proclamé à grands cris, est conduit, au milieu des prétoriens, à travers les rues désertes de Rome, puis au sénat, qui, après l'avoir entendu énumérer ses propres mérites et vanter la liberté de son élection, le félicita en termes obséquieux du bonheur public.

S'étant rendu au palais, suivi du même cortége de soldats, il y vit le trône de Pertinax, et le repas frugal préparé pour lui; mais ce spectacle ne refréna ni son ambition ni sa prodigalité. Il se fit servir avec plus de splendeur que jamais, et passa la nuit à table, à jouer aux dés et à admirer le danseur Pylade.

Né le 30 janvier 133.

Didius, élevé aux emplois par Marc-Aurèle, à la recommandation de sa mère, avait commandé en Germanie, défendu la Belgique et l'Illyrie; il avait été consul et fournisseur des vivres à Rome. Commode l'avait épargné, et Pertinax lui témoignait de l'amitié. Il prodiguait follement ses immenses richesses. Mais un sceptre ainsi acquis dut lui paraître bien lourd. Lorsque les prétoriens, séduits par l'appât de l'argent, et par le nom de Commode, que Didius avait pris, l'accompagnèrent au sénat, pas un applaudissement ne s'éleva parmi le peuple; quelques-uns même lui lancèrent des injures, quelque affabilité qu'il montrât, et malgré l'argent qu'il distribuait à la plèbe. Ce mode d'élection non moins nouveau que honteux excitait partout l'indignation.

La multitude mécontente ne tarde pas à se soulever : irritée de la résistance qu'elle éprouve, elle court aux armes, se rue dans le cirque où Didius assistait aux jeux, renouvelle ses imprécations contre lui, et appelle les armées des frontières à venir venger la majesté de l'empire, ainsi prostituée.

Ce cri fut entendu; les armées de Bretagne, de Syrie, d'Illyrie, commandées par Clodius Albinus, Pescennius Niger, et Septime Sévère, soit orgueil, soit jalousie des soldats, soit ambition des chefs, protestèrent contre cet indigne marché. Clodius Albinus, d'une famille plus noble que les autres généraux, était né à Adrumète, en Afrique; après avoir écrit sur l'agriculture, il avait abandonné les lettres pour l'épée. Austère outre mesure, jamais il n'avait pardonné, et il avait fait mettre en croix des centurions pour des fautes légères. Querelleur au sein de sa famille et avec tout le monde, il mangeait avec une gloutonnerie prodigieuse; il avala dans un repas cinq cents figues, cent pêches, dix melons, cent becfigues et quatre cents huîtres. Il commandait l'armée de Bretagne quand, sur une fausse nouvelle de la mort de Commode, il proposa de rétablir la république. Cela le rendit cher au sénat, et odieux à Commode : aussi le poignard des conjurés le sauva du châtiment. Refusant cette fois de prêter obéissance à Didius, il put facilement se soutenir dans l'île où il commandait, bien qu'il ne prît pas le titre d'Auguste.

Pescennius Niger, natif d'Aquinum, d'une fortune médiocre et

moins instruit qu'Albinus, parvint aux premiers grades militaires, comme soldat vaillant et bon capitaine. Observateur de la discipline, il ne permettait pas que les officiers maltraitassent les soldats : il fit lapider deux tribuns qui avaient soustrait quelque chose de la paye, et il n'accorda qu'avec peine aux prières de l'armée la grâce de dix maraudeurs qu'il voulait faire mettre à mort pour avoir dérobé des volailles. Il ne permettait pas qu'on bût du vin dans son camp, exigeait que ses serviteurs portassent des fardeaux dans les marches, pour ne pas paraître oisifs, et cheminait lui-même à pied, la tête nue. Dans le gouvernement aussi important que lucratif de la Syrie, il s'était fait aimer, en alliant la fermeté à une affabilité bienveillante ; ce qui fit qu'à la nouvelle de l'assassinat de Pertinax, tous l'exhortèrent à prendre l'empire : aussitôt les légions de la frontière orientale se déclarèrent pour lui, ainsi que tout le pays qui s'étend de l'Éthiopie à l'Adriatique ; il reçut les félicitations des monarques qui régnaient au delà du Tigre et de l'Euphrate.

Lors de la solennité de l'acclamation, Pescennius interrompit l'orateur, qui, en débitant le panégyrique accoutumé, le comparait à Marius, à Annibal et à d'autres grands capitaines. *Raconte-nous plutôt*, lui dit-il, *ce qu'ils ont fait d'imitable. Louer les vivants et surtout l'empereur, qui peut récompenser et punir, est d'un flatteur. Vivant, je désire plaire au peuple ; mort, vous ferez mon éloge.*

C'étaient chez lui de ces vertus modestes qui, estimables au second rang, ne suffisent pas au premier. Pescennius, au lieu de se concilier les armées d'Orient et de marcher sur l'Italie, où il était appelé, s'arrêta dans la voluptueuse Antioche, persuadé que son élection ne serait ni contestée, ni souillée du sang des citoyens.

Cependant un rival plus habile que lui venait de se déclarer ; c'était Septime Sévère, né à Leptis dans l'Afrique tripolitaine, d'une famille sénatoriale. Instruit dans les lettres, dans l'éloquence, dans les arts libéraux et dans la jurisprudence, il avait rempli des magistratures et commandé des armées ; actif de corps et d'esprit, ennemi du faste et de l'intempérance, violent et opiniâtre dans l'amour comme dans la haine, s'occupant de l'avenir et des moyens d'en profiter, prêt à sacrifier réputation et probité à l'ambition, il était enclin à l'avarice, et plus encore à la cruauté. L'astrologie, cette passion de ses compatriotes, l'avait flatté de l'espoir de l'empire ; ce qui lui fit épouser une Syrienne nommée

Septime Sévère.

Julia, parce que les astres lui avaient promis qu'elle serait la femme d'un souverain ; sous Commode, il fut accusé d'avoir interrogé les devins, pour savoir s'il deviendrait empereur.

Il commandait l'armée de Pannonie quand il apprit la mort de Pertinax. Il réunit alors les soldats, auxquels il révèle la turpitude des prétoriens, et les excite à la vengeance par un discours éloquent, et par la promesse plus éloquente encore d'un don double de celui de Didius. Avec la promptitude que la circonstance exigeait, il écrit à Albinus, en lui promettant de l'adopter et de le nommer César; puis, s'abstenant de toute démarche auprès de Pescennius, qu'il sait ne pouvoir séduire, il s'avance sur l'Italie sans accorder de repos à ses troupes ni à lui-même.

Didius, effrayé des nouvelles sinistres qui se succédaient, faisait fortifier Rome et son propre palais, comme s'il eût été possible de s'y défendre ; mais les prétoriens, qui n'avaient que le courage de la révolte, tremblaient au seul nom des invincibles légions de Pannonie et de leur général. S'ils voulaient, en sortant des théâtres ou des bains, s'exercer au maniement des armes, ils savaient à peine les soutenir; les éléphants renversaient leurs conducteurs inhabiles; la flotte de Misène manœuvrait mal ; le peuple riait et le sénat se réjouissait.

Didius, en proie à l'incertitude, tantôt faisait déclarer Sévère ennemi de la patrie, tantôt songeait à l'associer à l'empire ; un jour il lui expédiait des messages, le lendemain, des assassins. Il ordonna que les vestales et les colléges des prêtres sortissent de la ville pour aller au-devant des légions ; mais il éprouva un refus. Il arma les gladiateurs de Capoue ; enfin il essaya de détourner l'orage à l'aide de cérémonies magiques et par le sang d'un grand nombre d'enfants (1).

Mais les soldats de l'Ombrie, qui gardaient l'Apennin, passèrent du côté de Sévère ; les prétoriens en firent autant dès qu'il leur eut promis de leur épargner tout châtiment, à la condition que les assassins de Pertinax lui seraient livrés. Quand le sénat se fut bien assuré que ceux-ci étaient arrêtés, il décréta la mort de Didius, l'empire à Sévère, et les honneurs divins à Pertinax.

Mort de Didius 1er juin. Des sénateurs illustres furent députés vers Sévère, et des sicaires envoyés vers Didius, qu'ils trouvèrent larmoyant et tout disposé à céder le trône, pourvu qu'on lui laissât la vie. *Quel mal ai-je fait?* s'écriait-il. *Ai-je jamais ôté la vie à personne?* Mais il lui

(1) DION, LXXIII. — *Vie de Didius Julianus*, p. 62.

fallut payer de son sang les soixante-six jours de règne qu'il avait achetés de son or.

Sévère, qui en quarante jours avait parcouru, avec son armée, huit cents milles de Vienne à Rome, obtint l'empire qu'il désirait, sans avoir besoin de sévir. Avant d'entrer dans Rome, il fit réunir les prétoriens en grande tenue, dans une enceinte formée de ses guerriers; et, montant sur son tribunal, il leur reprocha leur perfidie, leur lâcheté : leur ordonnant alors de rendre leurs chevaux et leurs enseignes, il les licencia comme traîtres, et les bannit à cent milles de Rome. Il fit ensuite exécuter les assassins de Pertinax; et, après lui avoir rendu dignement les honneurs funèbres, il se mit à flatter le peuple et le sénat; mais si quelques-uns le croyaient sincère, beaucoup soupçonnaient en lui un Tibère. Sévère.

En remplacement des prétoriens qu'il avait cassés, il en choisit quatre fois autant, qu'il prit non-seulement en Italie, en Espagne et en Macédoine, mais encore parmi ses plus braves soldats, à quelque province qu'ils appartinssent : il en résulta une nouvelle aggravation des charges publiques. Ces cinquante mille hommes, la fleur des armées romaines, devaient être considérés par les légions comme leurs représentants, et détruire toutes les chances d'une rébellion. Chaque soldat eut ainsi l'espoir d'entrer dans le corps des prétoriens, tandis que la jeunesse italienne, dépouillée par là de son privilége, s'adonna au brigandage et au métier de gladiateur.

L'autorité du préfet du prétoire alla toujours en augmentant, car il resta à la tête de l'armée, et réunit en outre dans ses mains l'administration des finances et de la justice.

Soit reconnaissance, soit condescendance politique, Sévère accorda aux soldats l'anneau d'or, et augmenta leur solde; ce qui accrut parmi eux le luxe et la mollesse. La discipline en souffrit de plus en plus; et les officiers, en étalant le faste, la recherche en tout genre, excitèrent les soldats à en faire autant.

Les choses n'en vinrent là que plus tard. Mais alors Sévère se mit en marche à la tête de troupes aguerries et dévouées, pour s'assurer l'empire, qu'il avait acquis si facilement, et engagea la lutte contre ses deux rivaux; lutte dans laquelle il ne s'agissait pas de vaincre des barbares, mais des troupes chez lesquelles il y avait parité d'armes, de forces, de tactique. Sévère l'emportait par la rapidité, le coup d'œil, la mauvaise foi; il promettait, et manquait à sa parole : les deux autres comptaient sur ce qu'il disait, et se trouvaient trahis. Lorsqu'il partit pour l'Orient, au lieu

de déclarer l'intention de combattre son compétiteur, il annonça qu'il voulait remettre l'ordre dans les provinces. Il parlait de Niger avec le miel sur les lèvres, comme d'un vieil ami et d'un généreux vengeur de Pertinax; il se proposait même, disait-il, de le faire son successeur. Il fit élever ses fils, qu'il avait donné ordre d'arrêter, avec ses propres enfants. Il refusa néanmoins de l'associer au trône, et le fit bannir par le sénat. Puis, poursuivant
191. ses projets, il défit, à peu de distance de Cyzique, Émilien, général de Pescennius, et lui-même ensuite près de Nicée. Ne se tenant pas encore pour vaincu après ce double échec, Niger réunit de nouvelles troupes, et fortifia les passages du Taurus; mais, battu de nouveau à Issus, aux mêmes lieux que Darius, il fut tué près d'Antioche, au moment où il cherchait à se refugier chez les Parthes.

Mort de Niger. Sévère exerça des vengeances cruelles sur les partisans de son vieil ami; il fit mettre à mort les sénateurs qui l'avaient servi comme tribuns ou comme généraux, bannit les autres et confisqua leurs biens. Beaucoup, dans les grades inférieurs, furent envoyés au supplice. Il condamna avec leurs pères les fils des officiers qu'il avait gardés en otage, et extermina la famille de son rival. Il enleva leurs priviléges aux villes qui s'étaient déclarées pour lui, notamment à Antioche, qu'il soumit à Laodicée. Ceux qui, bon gré mal gré, avaient fourni de l'argent à Niger, durent lui en verser le quadruple : en vain les plaintes éclataient-elles de toutes parts, il n'en tenait compte.

Dans la chaleur de la victoire, il passe l'Euphrate, tombe sur les habitants de l'Osroène et de l'Adiabène, qui, durant les dernières dissensions, avaient massacré les Romains et secoué le joug. Après les avoir vaincus, il pénètre dans l'Arabie, pour la punir d'avoir pris le parti de Niger; il fait ensuite la guerre aux Parthes, conquiert une partie de la Mésopotamie, qu'il réduit en province avec Nisibe, sa capitale, et met le siége devant Byzance. Cette ville, la plus populeuse et la plus grande de celles de la Thrace, admirablement fortifiée, et dont la flotte était de cinq cents voiles, se défendit avec un courage extrême, lançant sur l'ennemi jusqu'aux statues des dieux et des héros. La famine l'obligea enfin à se rendre, après trois ans de résistance; et le vainqueur, ne pardonnant ni aux hommes ni aux édifices, détruisit le principal boulevard de l'empire contre les barbares.

197. Albinus, qui aurait dû agir tandis que Sévère était occupé dans l'Orient, oubliant ses velléités patriotiques depuis que celui-ci lui

avait donné le titre de César, s'endormit sur ses promesses. Il se trouva seul alors contre une armée enorgueillie par la victoire. Sévère, le sachant aussi cher au sénat qu'il avait la conscience d'en être haï, n'osait rompre avec lui ouvertement, et lui écrivait des lettres flatteuses; mais, en même temps, il envoyait des émissaires chargés de l'assassiner. Sa déloyauté fut découverte et proclamée par Albinus, qui, prenant le titre d'empereur, passa dans la Gaule, et vit se réunir autour de lui des personnages considérables.

Sévère sacrifie alors une jeune fille, pour chercher dans ses entrailles quelle sera l'issue de la guerre (1), et tient tête à Albinus avec des forces redoutables. Cent cinquante mille Romains en viennent aux mains les uns contre les autres, près de Lyon; la bataille se prolonge incertaine entre deux armées d'une valeur égale; Sévère y court grand risque de la vie, mais enfin il l'emporte; et Albinus, blessé à mort, expire aux pieds de son compétiteur, qui le fait, avec une joie barbare, fouler aux pieds de son cheval, et abandonner aux chiens sur le seuil de sa porte. Mort d'Albin. 19 février.

Il avait suffi à Sévère d'occuper Rome, pour se trouver le maître de l'empire; deux batailles l'avaient rendu vainqueur de la faction de Niger; une seule, de celle d'Albinus; tant il importait peu au peuple de savoir à qui il allait obéir. Les soldats eux-mêmes combattaient pour la gratification, et non par un sentiment de préférence, ni par opinion. Le maître tombé, ils aspiraient aux libéralités d'un autre, et voulaient avoir leur part du pillage des provinces qui tardaient à faire leur soumission.

Le désir de la vengeance ne fut pas calmé chez Sévère par la sécurité. Bien qu'il eût promis merci à la femme et aux fils d'Albinus, il les fit égorger et jeter dans le Rhône, ainsi que tous ses parents et ses amis, dont les biens enrichirent ses soldats et lui-même. En envoyant au sénat la tête d'Albinus, il se plaignit, dans la lettre qui l'accompagna, des dispositions des pères conscrits à son égard; et, en faisant l'éloge du gouvernement de Commode, il ajoutait: *Vous qui l'aimiez* (Albinus), *contemplez, dans cette tête livide, les effets de mon ressentiment.* Puis, lorsqu'il fut de retour à Rome, il se répandit dans la curie en injures contre Albinus, lut les lettres qui lui avaient été adressés, et loua les précautions prises par Marius, Sylla, Auguste, en disant que Pompée et César avaient péri par une clémence intempestive. Les

(1) SUIDAS, p. 257.

faits ne démentirent pas les paroles ; et, en peu de jours, quarante-deux sénateurs consulaires ou anciens préteurs tombèrent, immolés avec beaucoup d'autres à la vengeance, à la jalousie, à l'avarice de l'empereur. Il fit déifier Commode, et exécuter Narcisse qui l'avait étranglé ; puis, il partit pour de nouveaux combats.

De Brindes, il se rendit dans la Syrie, et à Nisibe en Mésopotamie, pour repousser les Parthes. Ayant passé l'Euphrate, il s'empara de Séleucie et de Babylone, qu'il trouva abandonnées, et emporta Ctésiphon, capitale de l'ennemi, après une longue résistance et des pertes considérables, causées par les maladies et la famine. Rome reçut l'ordre de se réjouir de ces triomphes; et, au milieu des fêtes, il proclama Augustes ses deux fils Caracalla et Géta.

198. Sévère prend quelque repos en Syrie, puis il visite l'Arabie et la Palestine, où il prohibe la religion hébraïque ou chrétienne; ce qui amène une nouvelle persécution. Il voulut voir les monuments de l'Égypte; et les Alexandrins obtinrent de lui un conseil public, qui jusqu'alors leur avait été refusé. Les livres relatifs aux sciences occultes furent recueillis dans les temples par ses ordres, et il les enferma dans le tombeau d'Alexandre le Grand, voulant que personne n'eût à jeter les regards sur ces ouvrages ni sur le monument.

Ve persécution.

Il n'oubliait pas, durant ce temps, de glaner, selon l'expression de Tertullien, quelques-uns des fauteurs de Niger et d'Albinus, et de se défaire de ceux qui lui portaient ombrage. Il avait donné toute sa confiance à Flavius Plautianus, préfet du prétoire, dont il faisait sans cesse l'éloge dans ses entretiens familiers et au sénat, agissant comme Tibère à l'égard de Séjan. Sénateurs et soldats offraient à ce favori des statues, des vœux, des sacrifices, comme à l'empereur, et juraient par la fortune de Plautien. On n'arrivait que par lui jusqu'à l'empereur, et il disposait de tous les emplois. Aussi abusait-il de son autorité jusqu'à envoyer à la mort des personnages illustres, sans même en informer Sévère, qui, le croyant plein de zèle et de probité, le combla d'honneurs, et fit épouser sa fille Plautilla à Caracalla. La dot qu'elle lui apporta aurait suffi, dit Dion, à cinquante reines. Cent personnages de familles nobles, quelques-uns même ayant des enfants, furent réduits, pour la servir, à la condition d'eunuques.

Sévère, prenant jalousie des nombreuses statues érigées dans Rome à Plautien, ordonna de les abattre; mais certains gouverneurs, voyant là un signe de disgrâce, s'empressèrent d'en faire

autant dans leurs provinces; ce qui valut aux uns leur destitution, à d'autres l'exil; et l'empereur déclara que celui qui manquerait à Plautien en serait sévèrement châtié.

Cet excès de faveur ne devait pas durer. Caracalla, mécontent du faste de Plautilla, la prit tellement en haine, elle et son beau-père, qu'il jura leur perte. Plautien, informé de ses dispositions, projeta de s'emparer du trône, en assassinant Caracalla et Sévère; mais celui-ci, instruit bientôt de ce qu'il préparait, l'appela près de lui, et, comme il entrait dans l'appartement, Caracalla s'élançant sur lui le fit égorger sur la place, après ce qu'on pourrait appeler un règne de dix ans. Sa fille et ses complices furent ou exilés ou mis à mort; et lui remplacé, comme préfet du prétoire, par le fameux jurisconsulte Papinien, qui s'associa, pour mieux juger les procès, deux autres célèbres légistes, Paul et Ulpien. L'empereur promulgua, avec leur assistance, des lois d'une grande justice, bien que d'une extrême sévérité. Il les décréta et les exécuta lui-même despotiquement; car, habitué à la vie des camps et se sachant haï du sénat, il dédaigna et foula aux pieds ce simulacre de pouvoir intermédiaire entre l'empereur et les sujets. Jamais il ne fit grâce; mais, une fois ses ennemis anéantis, il rendit l'empire florissant. Ne se laissant point circonvenir par les affranchis et ne leur conférant aucunes fonctions publiques, il corrigea les abus qui s'étaient introduits depuis Marc-Aurèle. Il avait trouvé le trésor épuisé; il le laissa, après sa mort, regorgeant d'or, et les magasins remplis de blé pour sept ans (1), d'huile pour cinq; car il avait pris ses dispositions pour la distribution à perpétuité d'une certaine quantité d'huile à chaque citoyen. La Libye tripolitaine en offrit volontairement pour honorer l'empereur, né dans son sein, et par reconnaissance de ce qu'il avait réprimé les barbares, dont elle subissait les fréquentes dévastations (2).

Papinien.

Sévère éleva de nouveaux monuments dans Rome, et restaura les anciens; il en fit autant à Antioche, Alexandrie et dans toutes les grandes villes, qui oublièrent la guerre civile, et dont plusieurs, en adoptant son nom, se regardèrent comme ses colonies. Le peuple en obtint des largesses et des spectacles, et lui dut la paix intérieure.

Guerres en Bretagne.

Déjà, lorsqu'il combattait en Orient, les Calédoniens avaient fait une incursion dans la Bretagne; Lupus, qui la gouvernait,

(1) A raison de soixante-quinze mille boisseaux par an.

(2) Constantin l'affranchit de cette contribution, qui était des plus onéreuses.

ayant peu de soldats à sa disposition, avait dû acheter la paix à prix d'argent. Plus tard, la partie septentrionale de l'île se souleva, chassant les légions et ravageant le pays. Alors Sévère accourut, emmenant avec lui ses deux fils, pour les arracher à une vie débauchée. Les Bretons effrayés demandèrent la paix sans l'obtenir; mais, bien qu'il n'y eût jamais de bataille rangée, les escarmouches continuelles des Calédoniens, jointes aux fatigues de la guerre, firent perdre aux Romains cinquante mille hommes (1).

Sévère, bien que goutteux et âgé, poursuivant l'ennemi sans relâche avec le fer et le feu, jusque dans ses retraites les plus inaccessibles, le contraignit à la paix; puis, afin de séparer ses nouvelles conquêtes du pays qui restait indépendant, il éleva sur l'isthme une muraille d'une mer à l'autre, entre le Forth et la Clyde. Les Calédoniens restèrent peu de temps tranquilles : ayant appris que Sévère était malade, ils firent une nouvelle irruption, et l'empereur envoya Caracalla pour leur faire une guerre d'extermination. Ce prince avait causé, par sa conduite infâme, la maladie de son père; il avait tenté de l'assassiner dans une bataille, poussé par l'ambition à abréger les jours du vieil empereur. Se trouvant désormais à la tête d'une armée, l'occasion lui parut belle pour ses desseins impies. Déjà, avant de partir d'Éboracum (York), un certain nombre de soldats et de tribuns avaient refusé l'obéissance au vieillard infirme. Sévère adressa des reproches à l'armée, et fit décapiter les plus coupables; mais il pardonna à son fils, et cet acte de clémence, unique dans sa vie, fut plus nuisible au monde que toutes ses cruautés. Cependant le chagrin acheva de le ronger.

Mort de Sévère. 211.

Sentant sa fin approcher, il fit lire à ses deux fils le discours que Salluste met dans la bouche de Micipsa, pour exhorter ses héritiers à la concorde : il leur recommanda surtout (ce qui est la principale habileté des tyrans) de se concilier les soldats par la libéralité, sans s'occuper du reste. Il fit transporter la statue d'or de la

(1) Macpherson rapporta à cette expédition les poëmes d'Ossian et son Fingal imaginaire, dont il fut tant parlé dans le siècle passé, et qui valut à un poëte médiocre d'être comparé à Homère et à la Bible. En faisant célébrer par le père aveugle de Malvina les victoires du roi de Morven sur la rive du Carum, où *Caracul, roi du monde*, s'enfuit *à travers les champs de son orgueil*, il ne se rappela pas que le nom de Caracalla, introduit plus tard, ne fut en usage qu'après la mort de cet empereur, connu alors seulement sous celui d'Antonin. Cette remarque est de Gibbon. Les Gaulois appelaient *caracalla* une certaine tunique longue : comme le fils de Sévère l'adopta, et en fit distribuer au peuple, n'admettant même près de lui que ceux qui la portaient, on lui donna le surnom de Caracalla.

Fortune dans la chambre de Caracalla, puis dans celle de Géta, et s'écria : « *J'ai été tout, et tout n'est rien* (1). » Ayant ensuite demandé l'urne préparée pour recevoir ses cendres, il ajouta : *Tu renfermeras celui pour qui la terre fut petite.* Ne pouvant endurer ses souffrances, il voulut qu'on lui donnât du poison ; et, comme on refusait de lui en procurer, il mangea jusqu'à suffoquer.

Il approchait de soixante-six ans, dont il avait régné dix-sept et huit mois. Son effigie en cire fut placée sur un lit d'ivoire, à draperies d'or ; et, durant sept jours, une foule de sénateurs en noir et de dames en blanc se pressèrent alentour. Les médecins continuèrent régulièrement leurs visites, en annonçant les progrès du mal jusqu'au septième jour, où la mort fut déclarée officiellement. Alors le lit funèbre fut porté dans le Forum, sur les épaules des chevaliers, accompagné des sénateurs et de la jeunesse, qui chantait des hymnes en l'honneur du défunt. Une magnifique pyramide en bois, à quatre étages, contenant quatre chambres l'une sur l'autre, avait été élevée sur le champ de Mars. Le simulacre de Sévère, couvert d'aromates et de fleurs, fut placé dans la seconde, et après des courses de chevaux, faites à l'entour de la pyramide par les chevaliers, on y mit le feu : alors un aigle s'élança du milieu des flammes, symbole de l'âme de Sévère remontant vers les dieux. Apothéose. 4 février.

Quand ses cruautés cessèrent de faire trembler, on loua la justice de ses lois ; et la perversité de son successeur lui valut d'être comparé à Auguste. Si nous considérons néanmoins qu'il anéantit les derniers restes de la république en foulant aux pieds le sénat, et qu'il introduisit, tant par les doctrines que par la pratique, le système despotique, nous aurons à lui demander compte de l'abus que ses successeurs firent de ce système, et de la ruine où il précipita l'empire.

CHAPITRE XXII.

DE CARACALLA A ALEXANDRE. — RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE PERSE.

Cette Julie que Sévère avait épousée, parce que les étoiles lui prédisaient un souverain pour mari, avait, indépendamment de la beauté, une imagination vive, une âme forte et un jugement re-

(1) *Omnia fui, et nihil expedit.* Hist. Aug.

marquable. Instruite dans les arts et dans les lettres, elle fut la protectrice des hommes d'esprit, dont les louanges ne parvinrent pourtant pas à assoupir certaines aventures scandaleuses. Elle n'eut jamais d'ascendant sur son époux, austère et jaloux; mais, sous Caracalla, elle administra avec prudence et modération.

Caracalla et Géta, ses fils, l'un âgé de vingt-trois ans, l'autre de vingt et un, joignaient à l'indolence naturelle à ceux qui naissent sous la pourpre, des vices monstrueux et une extrême animosité l'un contre l'autre. Leur père avait mis en œuvre les conseils et les reproches, pour étouffer cette inimitié; il s'était étudié à les mettre en tout sur un pied de parfaite égalité, jusqu'à leur accorder à tous deux (chose inusitée) le titre d'Auguste. Mais Caracalla ne vit dans cette mesure qu'un outrage; et Géta chercha à se concilier le peuple et l'armée. Sévère put donc dire, sans être prophète : *Le plus fort des deux tuera l'autre, puis ses propres vices le perdront lui-même.*

211. 4 février. A peine eut-il fermé les yeux, que les deux Augustes cessèrent la guerre, abandonnant les pays récemment conquis, pour s'assurer de Rome l'un et l'autre. Proclamés tous deux par l'armée, chacun d'eux eut une autorité indépendante. Était-il possible d'espérer qu'ils gouvernassent d'accord? Sur la route, jamais ils n'avaient mangé ensemble, jamais dormi sous le même toit : arrivés à Rome, ils se partagèrent le palais, qui était plus grand que la ville entière (1), l'un fortifiant contre l'autre la partie qu'il se réservait, et y plaçant des sentinelles. Jamais ils ne se rencontraient que l'injure sur les lèvres et la main sur la garde de leur épée. Afin d'empêcher une guerre imminente entre les deux frères, il leur fut proposé de partager l'empire; mais l'impératrice les fit renoncer à un traité qui, brisant violemment l'unité compacte de l'État, amènerait ou une guerre civile et la prédominance d'un parti sur l'autre, ou l'affaiblissement de tous deux. Elle détermina Caracalla à se trouver avec Géta dans son appartement, afin d'arriver à une réconciliation; mais le premier égorgea l'autre dans les bras de sa mère.

Mort de Géta, 212. 27 février. Combattu entre le remords et la satisfaction que lui donnait le succès de son crime, le monstre s'enfuit au camp des prétoriens, se prosterne devant les statues des dieux, et, en annonçant qu'il vient d'échapper aux embûches de son frère, il déclare qu'il veut

(1) HÉRODIEN. Cela n'a rien d'improbable, si l'on y comprend les jardins.

vivre ou mourir avec ses fidèles soldats. Ceux-ci préféraient Géta ; mais le coup était porté, et ils trouvèrent plus sûr de dissimuler : une gratification de deux mille cinq cents drachmes, accordée à chacun d'eux, contribua à apaiser les murmures. Son père ne lui avait-il pas dit : *Fais-toi aimer des soldats, cela suffit?* Il n'y avait rien à redouter du sénat ; quant au peuple, afin de le distraire, Caracalla laissa déifier Géta : *Qu'il soit dieu* (divus), *pourvu qu'il ne soit pas vivant* (vivus) ; et il consacra à Sérapis l'épée dont il l'avait percé.

Mais les furies vengeresses déchirèrent le fratricide. Au milieu des occupations, des débauches, des flatteries, les images de son père et de son frère lui apparaissaient menaçantes. Afin d'effacer tout souvenir de sa victime, il menaça de mort Julie, qui le pleurait, fit périr Fadilla, dernière fille de Marc-Aurèle, abattit les statues de Géta, et fondit les pièces de monnaie frappées à son effigie ; il fit enfin égorger vingt mille personnes soupçonnées de regretter ce prince. Il ordonna à Papinien, qu'il haïssait parce que Sévère lui avait recommandé de veiller à l'administration de l'État et de maintenir la concorde dans sa famille, d'écrire une apologie de son fratricide, comme Sénèque avait fait pour Néron ; mais Papinien répondit : *Il est plus aisé de commettre un crime que de le justifier ;* et il mourut avec intrépidité, mettant ainsi le sceau à la renommée que lui avaient acquise ses connaissances, ses ouvrages et ses fonctions publiques.

Désormais habitué au sang, il ne cessa de le faire couler. Un sénateur passait-il pour riche ou vertueux, c'en était assez pour qu'il fût jugé coupable. Un an après la mort de Géta, il sortit de Rome pour ne plus l'habiter, et parcourut les diverses provinces, surtout celles de l'Orient, satisfaisant sa soif de supplices, non plus contre les grands et les riches seuls, mais contre tout le genre humain.

Partout où il se trouvait, les sénateurs devaient lui préparer des banquets et des amusements d'une dépense énorme, qu'il abandonnait ensuite à ses gardes, lui élever des palais et des théâtres, sur lesquels il ne jetait pas même les yeux, et qu'il ordonnait de démolir. Afin de se rendre populaire, il prenait l'habillement du pays. Dans la Macédoine, en témoignage de son admiration pour Alexandre, il fit organiser un corps de son armée sur le modèle de la phalange, en donnant aux officiers les noms de ceux qui avaient servi sous le héros macédonien. Il fut idolâtre d'Achille en Asie, partout comédien et bourreau. Dans la Gaule il 216.

répandit des torrents de sang, et fit tuer jusqu'aux médecins qui l'avaient guéri. Pour se venger d'une satire, il ordonna le massacre général des Alexandrins; du temple de Sérapis, on le vit diriger le carnage de plusieurs milliers de malheureux, tous coupables, écrivait-il au sénat. Il abolit à Alexandrie les réunions littéraires, chassa les étrangers à l'exception des marchands, et sépara les quartiers par des murailles gardées militairement. Il prodiguait l'or à des baladins, à des cochers, à des comédiens, à des gladiateurs; un jour, portant la main à son épée, il répondit à Julie, qui lui faisait des reproches : *Tant que j'aurai celle-ci, je ne manquerai jamais de richesses*. Cependant, lorsqu'il eut dissipé l'immense trésor de Sévère, il alla jusqu'à faire de la fausse monnaie. Il ne s'occupait ni des affaires ni de la justice. Des affranchis, des histrions, des eunuques remplissaient les premiers postes de l'Etat. Qu'importaient les plaintes du monde entier? *Fais-toi aimer des soldats, cela suffit.* Or, Caracalla les combla de largesses plus encore que son père, sans les réprimer avec la même fermeté. Il leur distribuait chaque année soixante-dix millions de drachmes, sans parler de leur solde, qu'il augmenta; il les laissait croupir dans leurs quartiers, et provoquait leur familiarité en imitant leur manière de se vêtir, leurs habitudes et leurs vices.

Il était naturel qu'il fût aimé d'eux, et qu'ils le protégeassent contre la haine générale. La préfecture du prétoire, qui, comme nous l'avons dit, embrassait alors toutes les attributions du pouvoir souverain, avait été partagée entre Aventus, pour le militaire, et Opilius Macrinus, pour le civil. Un devin africain prédit l'empire à ce dernier. Caracalla en reçut l'avis à Edesse au moment où il dirigeait un char, et remit la dépêche à Macrin. Celui-ci vit aussitôt qu'il lui fallait inévitablement mourir ou donner la mort.

Mort de Caracalla. 217. 8 avril.

Prenant donc ce dernier parti, il acheta un soldat, qui frappa Caracalla au moment où il se rendait au temple de la Lune, à Carrhes. Il était âgé de vingt-neuf ans; Julie, sa mère, qui ne voulait pas survivre à cet abaissement, se laissa mourir de faim.

Ce monstre est mémorable pour avoir déclaré citoyens romains tous les sujets de l'empire (1), non par générosité, mais pour soumettre ainsi les habitants des provinces au droit du vingtième sur les successions, droit qui n'était payé que par les citoyens (2).

(1) *Fecisti patriam diversis gentibus unam,*
Urbem fecisti quæ prius orbis erat.
RUTILIUS, *Itinéraire.*

(2) Il en est pourtant qui attribuent cette loi à Marc-Aurèle. (I. G. Mah-

Il fit aussi quelques guerres d'abord contre les Cattes et les Allemans, dont le nom apparaît alors pour la première fois. Bien qu'il y fît preuve de valeur personnelle, il en vint à acheter des barbares une paix honteuse. Quelques-unes de leurs femmes, faites prisonnières, se voyant exposées en vente, se tuèrent avec leurs enfants. Alors les peuples de la Germanie se soulevèrent contre lui, voulant une portion de ses trésors ou une guerre sans fin, et il préféra le premier parti. Il ne reçut pas toutefois leurs ambassadeurs, mais seulement les interprètes, qu'il fit tuer aussitôt, pour qu'ils ne pussent attester sa honte. Il assassina le roi des Quades; et, ayant appelé sous les armes les jeunes gens de la Rhétie, il les fit égorger. Là surtout brillait son courage.

Il se proposait d'attaquer les Parthes, divisés entre eux; mais il préféra se porter sur l'Arménie et l'Osroène, qui étaient en paix avec les Romains; après avoir invité leurs rois à se rendre près de lui à Antioche, il les retint prisonniers. Il put ainsi réduire l'Osroène en province; mais il échoua contre l'Arménie. Il entra de même, sans déclaration de guerre, sur le territoire des Parthes, exterminant les habitants, détruisant les villages, et allant jusqu'à lâcher des bêtes féroces sur les malheureux qui fuyaient. Puis, bien qu'il n'eût pas même vu l'ennemi, il se vanta au sénat d'avoir vaincu l'Orient; et le sénat, en lui décernant le triomphe, lui donna les noms de Germanique, de Gétique, de Parthique. Helvius Pertinax, fils de l'empereur assassiné, dit que seul le surnom qui lui convînt était celui de *Gétique*, par allusion au meurtre de Géta; et il paya ce mot de la vie.

L'empire du monde fut vacant trois jours. Le quatrième, les prétoriens, ne sachant à qui le donner, proclamèrent Macrin, qui feignit de n'en pas vouloir et de déplorer la mort de Caracalla, tout en se hâtant de distribuer des dons et des promesses, et de promulguer une amnistie. Il était natif d'Alger; Plautien lui avait confié l'intendance de ses biens, parce qu'il était très-versé dans l'étude des lois. Exilé en Afrique par Sévère, il y exerça la profession d'avocat jusqu'au moment où il fut nommé à la préfecture du prétoire; fonction qu'il exerça avec toute l'équité qu'on peut apporter, sous un tyran, au jugement des affaires. Macrin. 217. 11 avril.

Quand le sénat reçut la dépêche par laquelle Macrin lui annonçait que *Caracalla avait subi le sort dont il semblait digne, et*

NERI, *Commentatio de M. Aur. Antonio constitutionis de civitate universo orbi data auctore* (1772). Peut-être Caracalla ne fit-il que l'étendre.

que l'armée l'avait choisi pour lui succéder, ce corps, resté jusque-là dans l'incertitude, se répandit en imprécations contre le mort, proclama sa mémoire infâme; et, prodiguant à Macrin plus d'honneurs qu'à nul autre, il donna le titre de César à son fils et celui d'Auguste à sa femme. Il le supplia de punir les ministres de Caracalla et d'exterminer les délateurs. Macrin lui permit d'exiler quelques sénateurs et certains citoyens, ainsi que de faire mettre en croix les esclaves ou les affranchis qui avaient dénoncé leurs maîtres. Il consentit, d'autre part, à ce que l'armée déifiât Caracalla; et le sénat, toujours docile, y donna son approbation. Macrin se proposait de remédier aux désordres du règne précédent par l'abolition des édits contraires aux lois de Rome, punit du supplice du feu les adultères, quels qu'ils fussent; obligea les esclaves fugitifs à combattre avec les gladiateurs, laissa parfois les condamnés mourir du tourment de la faim, prononça la peine capitale contre les délateurs qui ne prouvaient pas leur accusation, et leur accorda, lorsqu'ils la prouvaient, la récompense ordinaire du quart des biens de l'accusé, mais en les déclarant infâmes. Tantôt il punit ceux qui conspirèrent contre lui, tantôt il leur pardonna. Cette rigueur, et la destitution de personnages illustres, dont il donna les fonctions à des gens sans noblesse ni mérite, excita des mécontentements; on trouva qu'il y avait honte à voir le trône occupé par un homme qui n'était pas même sénateur, et chez lequel aucune qualité éminente ne compensait la bassesse d'origine.

Soit justice, soit crainte, l'empereur renvoya les prisonniers enlevés chez les Parthes par Caracalla; mais Artaban, qui réunissait une armée pour se venger de l'outrage reçu, enhardi par la modération des Romains, exigea qu'ils réédifiassent les villes renversées par Caracalla, qu'ils restituassent la Mésopotamie, et payassent une amende pour l'insulte faite aux sépultures des rois parthes. Sur leur refus, il attaqua les légions près de Nisibe, les défit, et n'accorda la paix qu'au prix de cinquante millions de drachmes. Le rétablissement de Tiridate sur son trône apaisa les Arméniens.

Ces défaites avaient leur principale cause dans le défaut de discipline; Macrin chercha donc les moyens de la rétablir. Du sein des villes, où ils s'amollissaient, il transféra dans les campagnes les quartiers des soldats, leur défendant d'approcher des premières, et punissant sévèrement la faute la plus légère. Il voulut même diminuer la solde des troupes, qui se récrièrent alors, lui reprochant ses loisirs somptueux d'Antioche et l'hypocrisie avec laquelle il

avait feint de déplorer le meurtre de Caracalla, ordonné par lui-même.

Le feu de la sédition était attisé par Mésa, sœur de Julie, qui joignait la ruse d'une femme au courage d'un homme. Macrin lui avait laissé ses immenses richesses, en la reléguant toutefois à Émèse en Phénicie, avec ses deux petits-fils Varius Avitus Bassianus, âgé de treize ans, et Alexianus, qui en avait neuf. Elle avait consacré le premier au soleil, adoré dans cette ville sous la forme d'un cône de pierre noire. Il devint grand prêtre du dieu, et, du nom qu'on lui donnait dans le pays, fut appelé lui-même Héliogabale (1). Par sa douceur et par son affabilité, il se fit aimer des soldats de Macrin, qui campaient près de là ; et l'affection des troupes fut plus grande encore quand Julie Soémis, fille de Mésa, faisant à l'ambition le sacrifice de son honneur, répandit le bruit qu'elle l'avait eu de Caracalla. Elle appuya cette opinion de largesses considérables ; et il n'en fallut pas davantage pour déterminer l'armée à le proclamer empereur, sous le nom de Marc-Aurèle Antonin Héliogabale. Ulpien, préfet du prétoire, envoyé pour apaiser la révolte, fut massacré. Macrin, après avoir hésité entre la rigueur et l'indulgence, finit par déclarer Héliogabale ennemi de la patrie : il proclama Auguste son propre fils Diadumène, et promit à chacun des soldats cinq mille drachmes, au peuple cent cinquante par tête. Nonobstant cette libéralité, l'armée se prononça pour le jeune empereur. Les soldats massacrèrent leurs officiers, pour leur succéder dans leurs biens et dans leurs grades, comme on le leur avait promis. Une bataille fut ensuite livrée sur les confins de la Syrie et de la Phénicie, où Héliogabale, son aïeule, des femmes et des eunuques déployèrent de la valeur et de la fermeté, tandis que Macrin, au contraire, par sa fuite intempestive, décida la victoire de son rival. Atteint dans sa fuite, on le conduisait au vainqueur, quand, informé que son fils, âgé de dix ans à peine, avait eu la tête tranchée publiquement, il se précipita du char qui le portait, et les soldats d'escorte terminèrent ses douleurs et sa vie.

Héliogabale.

218. 8 juin.

Ceux de ses partisans qui résistèrent périrent ; et la révolution fut terminée en vingt jours. Héliogabale passa plusieurs mois à se rendre de la Syrie en Italie ; il se faisait précéder par les promesses ordinaires, en y ajoutant son portrait, qui le représentait en habits

(1) *Éla*, dieu, *gabal*, former : dieu créateur. On a beaucoup disputé sur la question de savoir si l'on doit dire Élagabale ou Héliogabale, d'ἥλιος, soleil.

sacerdotaux de soie et d'or, et ondoyants à l'orientale, la tiare sur la tête, couvert de colliers, de bracelets et de pierres précieuses, les sourcils teints en noir, les joues fardées. Rome dut s'apercevoir alors qu'après avoir passé sous le régime brutal du sabre elle était menacée du despotisme de l'Orient.

En effet, le prêtre du soleil dépassa en impiété, en prodigalités, en débauches et en barbarie les monstres qui l'avaient précédé. Au nombre des six femmes qu'il prit et répudia ou tua en six ans, on compta même une vestale; c'était un attentat inouï jusque-là. Ses appartements n'étaient tendus que d'étoffes d'or. Il attelait à son char, tout couvert d'or et de pierreries, des femmes le sein nu, et il y montait nu lui-même. Il ne devait, du lieu qu'il quittait jusqu'à son char, fouler que de la poussière d'or. Tous les vases dont il se servait étaient d'or; et il distribuait, le soir, à ses convives ceux dont il avait fait usage durant le jour. Ses vêtements, des étoffes les plus fines, étaient chargés de pierreries, et jamais il ne porta deux fois le même, jamais deux fois un anneau. Il faisait don aux soldats et au peuple de vaisselle d'or et d'argent, de pierres fines, de billets pour diverses sommes. Il remplit les viviers d'eau de roses; il fit couler du vin dans le canal qui servait aux naumachies; une profusion de fleurs parait ses appartements, ses galeries, ses lits. Il donnait des festins où l'on ne servait que des langues de paon et de rossignol, des œufs de turbot, des cervelles de perroquet et de faisan. Il ne mangeait du poisson que lorsque lui-même était très-loin de la mer; et alors il en distribuait en quantité à la multitude, des plus rares et des plus chers à transporter. Il nourrissait ses chiens avec des foies d'oie; ses chevaux, avec des raisins; les animaux féroces, avec des faisans et des perdrix. Quiconque inventait quelque mets appétissant en était récompensé généreusement; mais s'il ne flattait pas le goût de l'empereur, il était condamné à ne pas manger autre chose jusqu'à ce qu'il découvrît quelque autre friandise qui fût agréée. On servait en outre à ses banquets, des petits pois mêlés de graines d'or, des lentilles et des fèves avec de l'ambre, du riz avec des perles, du Falerne avec du vin de rose, des truffes et des poissons saupoudrés d'ambre. Les tables et les vases, aux formes impudiques, étaient d'argent; les lampes étaient alimentées de nard; les roses et les hyacinthes pleuvaient en abondance sur les convives; et parfois l'empereur se divertit à les étouffer sous cette pluie odorante. Pendant le repas de vieux sycophantes le caressaient, et à chaque nouveau service on changeait de femme. Il invitait aux sales infamies dont son

palais fut le receptacle des amis que, pour leur immonde complicité, il appelait ses camarades. Les prouesses les plus libidineuses valaient à ses favoris les premières charges de l'empire. Un jour, il lui arriva de chasser soudain toutes les courtisanes, et de leur substituer des garçons. Il alla jusqu'à se faire épouser par un officier et par un esclave ; et ce mariage brutal fut consommé à la face du monde.

Il eut tant d'attachement pour un nommé Gannis, de condition servile, qu'il songea à le marier à sa mère et à le faire César ; mais celui-ci l'ayant exhorté à se conduire avec plus de décence, il le tua. Il en fit mettre à mort beaucoup d'autres, dans la Syrie et ailleurs, sous le prétexte qu'ils improuvaient sa conduite. Quand il se montra la première fois dans la curie, il voulut que sa mère fût comptée parmi les pères conscrits, avec droit de voter comme eux. Il institua même, sous sa présidence, un sénat de femmes ayant pour attribution de statuer sur l'habillement des Romains, sur les préséances, sur les visites et autres objets de semblable importance. Sénat féminin.

Dans sa folle dévotion pour le dieu auquel il devait son nom et le trône, il lui fit bâtir un temple magnifique sur le Palatin, pour y suivre les rites étrangers. Il entendait que Jupiter et les autres dieux fussent les très-humbles serviteurs de cet intrus, et même qu'il fût seul l'objet des adorations. Les autres temples furent donc profanés et dépouillés, et l'on transporta dans le sien le feu éternel de Vesta, la statue de Cybèle, les boucliers sacrés d'Ancus, le Palladium, puis ayant fait venir de Carthage la déesse Astarté avec tous ses ornements, il la maria à son dieu, et célébra leur union avec une magnificence inouïe. Il ne lui suffisait pas, pour le culte de ce dieu étranger, de la circoncision des nouveaux croyants et de l'abstinence de chair de porc ; il lui sacrifiait encore des enfants qu'on enlevait à d'illustres familles. Pour conduire processionnellement cette pierre brute, il fit semer de poudre d'or la route que devait suivre le char, attelé de six chevaux blancs qui la portait ; l'empereur lui-même tenait les rênes, cheminant à rebours, pour ne pas détourner les yeux de sa divinité bien-aimée. Des vins exquis, les victimes les plus rares, des aromates précieux étaient prodigués dans les sacrifices qu'il lui offrait ; et les plus graves personnages de l'ordre civil et militaire remplissaient, au milieu des danses lascives exécutées par de jeunes Syriennes, au son d'instruments barbares, les rôles les plus ridicules et les plus abjects. Dieu Héliogabale.

Mésa cherchait en vain à refréner cet insensé : prévoyant que les Romains ou les soldats ne le supporteraient pas longtemps, elle lui persuada d'adopter son cousin Alexien, afin, disait-elle, qu'il ne fût pas distrait par le soin des affaires de ses occupations divines. Mais voyant que le nouveau prince ne prenait point part à ses débauches, et se faisait aimer du peuple et du sénat, Héliogabale essaya de le tuer. Comme il en fut empêché par sa mère et par son aïeule, il demanda au sénat qu'il fût déposé. Mais les prétoriens se soulevèrent ; et ils allaient tuer l'empereur s'il n'eût obtenu par ses larmes qu'ils lui laissassent la vie et son époux, en abandonnant à leur indignation les autres compagnons de ses débauches.

L'année suivante, il attenta encore à la vie d'Alexien ; et les prétoriens se soulevèrent de nouveau. Héliogabale dut le conduire dans leur camp, et alors les applaudissements furent prodigués au jeune César, et à lui les propos insultants. L'empereur, irrité, ordonne d'en mettre à mort quelques-uns ; mais ils sont arrachés au bourreau, une mêlée s'engage, et Héliogabale se cache dans les latrines, où il est découvert et égorgé, ainsi que sa mère. Il avait dix-huit ans !

222. 10 mars.

Alexandre Sévère. 11 mars.

Alexien, qui n'en avait que treize, fut proclamé empereur sous le nom d'Alexandre Sévère, auquel on ajouta ceux d'Auguste, de Père de la patrie, d'Antonin, de Grand, avant même de le connaître. Ce jeune prince se laissa modestement diriger par Mammée, sa mère (1), qui, ambitieuse de jouir d'un pouvoir réel, comme sa sœur l'avait été du titre d'impératrice, conserva toujours une autorité absolue sur son fils. Jalouse de l'amour qu'il portait à sa femme et à son beau-père, elle fit condamner celui-ci pour trahison, et reléguer celle-là en Afrique.
223. Elle dirigea au moins son fils vers le bien, en mettant près de lui un conseil composé de seize sénateurs des plus sages, sous la direction du fameux Ulpien, afin qu'ils remédiassent au désordre du gouvernement et des finances, missent à l'écart tant de fonctionnaires indignes, et surtout afin qu'ils formassent à la vertu le jeune empereur.

D'un naturel doux et bienveillant, respectueux envers sa mère et envers Ulpien, ayant horreur des flatteurs, il aima la vertu, l'instruction, le travail. Se levant avec l'aube, après avoir fait ses dévotions dans la chapelle domestique, qu'il avait fait orner des ima-

(1) L'évêque Eusèbe l'appelle très-religieuse et d'une grande piété (VI, 21), ce qui fit croire à quelques-uns qu'elle était chrétienne.

ges des hommes bienfaisants, il s'occupait des affaires publiques dans le conseil d'État, et prononçait sur les constestations privées; il se délassait ensuite par une lecture agréable, ou en étudiant la poésie, l'histoire, la philosophie, surtout dans Virgile, Horace, Platon et Cicéron, sans négliger les exercices du corps, dans lesquels il l'emportait sur ceux de son âge par la vigueur et l'adresse. Se remettant après cela aux affaires, il expédiait des lettres, lisait des mémoires jusqu'à l'heure du souper, repas simple et frugal, servi pour un petit nombre d'amis instruits et vertueux, dont la conversation ou les lectures lui tenaient lieu des danseurs et des gladiateurs, accompagnement ordinaire des banquets des autres Romains. Vêtu simplement, il parlait avec bonté, et donnait audience à tous, à certaines heures; un héraut répétait à haute voix cette formule des mystères d'Éleusis : *Que celui dont l'âme n'est pas innocente et pure s'abstienne d'entrer ici.* Il répétait souvent et avait fait inscrire sur les portes du palais cette maxime : *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît.* Sa cour était pleine de chrétiens, et l'on a dit qu'il adorait en secret le Christ et Abraham, qu'il songeait même à élever un temple au vrai Dieu ; mais que les oracles lui avaient répondu qu'il ferait par là déserter les autres temples. A l'exemple des chrétiens, qu'il voyait en user ainsi pour le choix de leurs prêtres, il publiait le nom des gouverneurs désignés pour les provinces, invitant ceux qui auraient des reproches à leur faire à parler librement.

Il ne fallait rien moins qu'un tel prince pour relever l'empire après quarante ans de diverses tyrannies. Les gouverneurs, persuadés que l'amour des gouvernés était le seul moyen de plaire à Alexandre, laissaient respirer les provinces. Le luxe, en se modérant, fit diminuer le prix des denrées et l'intérêt de l'argent, sans que pour cela les largesses et les divertissements fissent défaut au peuple.

Restait à guérir la plaie la plus dangereuse, l'indiscipline des soldats, impatients de toute espèce de frein. Alexandre se les concilia par des libéralités et en les soulageant de quelques obligations pénibles, comme de porter, durant les marches, leur nourriture pour dix-sept jours. Il dirigea leur luxe sur les chevaux et sur les armes ; se soumettant lui-même à leurs fatigues, il les visitait malades, ne laissait aucun service en oubli ou sans récompense, et disait que la conservation des soldats l'occupait plus que la sienne propre, parce que la sûreté de l'État reposait sur eux. Mais est-il un remède pour un mal invétéré?

Indiscipline militaire.

Les prétoriens, finissant par se fatiguer de la vertu de leur créature, disaient qu'Ulpien, leur préfet, lui conseillait d'user de rigueur. Se soulevant enfin en fureur, ils coururent, durant trois jours, dans les rues de Rome comme dans une ville ennemie, mettant même çà et là le feu, jusqu'au moment où, s'étant saisis d'Ulpien, ils le massacrèrent sous les yeux de l'empereur, dont la douceur était impuissante. Tout ministre fidèle était menacé de la même fin. L'historien Dion ne sauva sa vie qu'en se cachant dans ses terres de la Campanie. Les légions imitaient le funeste exemple des prétoriens, et de tous côtés éclataient des révoltes, accompagnées du meurtre des officiers : signe que l'indulgence ne pouvait plus rien contre une licence aussi effrénée. A Antioche, la punition de quelques soldats qui avaient surpris des femmes au bain excite un soulèvement. Alors Sévère monte sur son tribunal, et représente à la légion révoltée la nécessité de punir les abus, de maintenir la discipline, unique sauvegarde de l'empire. Des cris séditieux et des menaces l'interrompent; mais il poursuit : *Gardez ces cris pour le jour où vous serez en présence de l'ennemi. Devant votre empereur, dont vous recevez du blé, des vêtements, de l'argent, taisez-vous, ou je vous appellerai citoyens, non plus soldats. Vous pouvez m'arracher la vie, mais non m'effrayer; et la justice vengerait mon assassinat.* Comme le tumulte et les vociférations continuaient : *Citoyens*, s'écrie-t-il, *déposez les armes, et retirez-vous dans vos demeures.*

César autrefois avait apaisé une révolte avec cette parole; elle eut alors le même effet. Les soldats, avouant la justice du châtiment, déposèrent tout insigne militaire, et se retirèrent dans les hôtelleries de la ville. La punition dura trente jours, pendant lesquels Sévère fit mettre à mort les tribuns coupables ou négligents; puis il réorganisa la légion, qui depuis resta toujours fidèle et dévouée.

D'autres armées se trouvaient aussi travaillées ou par leurs habitudes d'indocilité, ou par l'ambition de quelques chefs. Le sénateur Ovinius Camillus aspirait à l'empire : Alexandre, l'ayant fait prisonnier, le remercia de vouloir bien lui venir en aide; et, l'ayant nommé son collègue, il lui assigna un logement dans le palais : puis, la guerre ayant commencé, il voulut l'avoir avec lui. Comme il vit que la marche à pied lui était pénible, il le fit monter à cheval; et comme il ne pouvait supporter la fatigue du cheval, il lui donna un char. Tant de bonté fit rentrer Camille en lui-même, et l'humilia au point qu'il demanda à abdiquer.

Alexandre lui assura qu'il n'avait rien à redouter de sa part (1).

De son temps, une grande révolution agita le royaume des Parthes, et régénéra la Perse. Quand, après avoir détrôné Vononès (2), Artaban, roi arsacide de la Médie, fut resté maître tranquille de la Parthiène, il en devint le tyran. Alors ses sujets, ayant à leur tête l'Ibère Mithridate, et se trouvant appuyés par Tibère, le chassèrent, et proclamèrent à sa place Tiridate. Artaban revint bientôt; chassé de nouveau, il remonta encore sur le trône, et le conserva, par sa modération, jusqu'à l'instant où il mourut, après trente ans de règne. Parthes. Artaban.

Parmi ses sept fils, il avait choisi, pour son successeur, Bardane, qui, bientôt renversé et tué, fut remplacé par son frère Gotarse. Las de sa rigueur, les Parthes demandèrent à Claude de leur donner pour roi Méherdate. Mais ce prince, trahi par ses partisans, fut défait, et tomba dans les mains de Gotarse, qui lui fit couper les oreilles, pour insulter les Romains.

Gotarse eut pour successeur Vononès : cependant Vologèse, qui envahit l'Arménie, en ayant occupé les deux villes principales, Artaxate et Tigranocerte, y établit comme rois ses deux frères, Tiridate et Pacorus. Lorsque ensuite Domitius Corbulon, profitant des ravages d'une épidémie, chassa Tiridate, Vologèse tomba sur les Romains à la tête d'une nombreuse armée, et remporta sur eux quelques avantages. Mais, ne voulant pas s'engager dans une guerre générale, il envoya à Rome son frère Tiridate, pour qu'il y reçût la couronne de Néron. Il l'obtint, comme nous l'avons dit; et Vologèse resta l'ami des Romains.

Artaban III, qui lui succéda, favorisa le faux Néron, par haine contre Vespasien. Mais celui-ci ne jugea pas prudent d'attaquer un ennemi aussi redoutable.

Pacorus II, successeur d'Ataban, vécut en paix avec les Romains; mais Chosroès, son frère et son successeur, alluma la guerre en chassant de l'Arménie Ésadre, qui y avait été établi par Trajan, et en lui substituant son propre fils Partamasiris. Trajan envahit tout à coup l'Arménie, la réduisit, et fit prisonnier le nouveau roi. Il s'empara ensuite de la Mésopotamie; et, bien que repoussé plusieurs fois, passant enfin l'Euphrate, il porta les aigles romaines dans des contrées qui ne les avaient jamais vues. Il occupa Pacorus. Chosroès.

(1) La vie d'Alexandre, dans l'*Histoire Auguste*, est une espèce de roman comme la *Cyropédie*. Hérodien paraît plus digne de foi, et il s'accorde d'ailleurs avec les fragments de Dion.

(2) Voy. ci-dessus, page 27.

la Chaldée et l'Assyrie, emporta Ctésiphon, capitale des Parthes, et mit sur le trône Parthanaspaté, prince du sang royal.

A peine Trajan était-il mort que les Parthes secouèrent le joug, et rappelèrent Chosroès, qui s'était retiré en Hyrcanie. Mais comme Adrien, par amour de la paix, ou par envie, céda toutes les conquêtes de son prédécesseur au delà de l'Euphrate, en renvoyant sans rançon tous les prisonniers de guerre, au nombre desquels se trouvait une fille de Chosroès, ce prince resta toujours ami des Romains.

Vologèse II. Sous Vologèse II, une horde de Scythes envahit la Médie soumise aux Parthes; mais elle consentit, moyennant des dons, à se retirer. Sans inquiétude de ce côté, le monarque pénétra dans l'Arménie en tuant ce qu'il trouva de légionnaires, défit le gouverneur de la Syrie et marcha sur Antioche. L'empereur Vérus, ou plutôt son armée, le repoussa hors de l'Arménie, le défit même plusieurs fois, bien qu'il fût à la tête de quatre cent mille hommes. L'armée romaine recouvra, en quatre ans, les conquêtes de Trajan, saccagea et brûla Babylone, Ctésiphon et leurs environs; mais la peste qu'elle contracta dans ces contrées, et rapporta en Italie, fit payer cher ses triomphes. Antonin consentit à rendre à Vologèse toutes les provinces conquises sur lui, à la condition qu'il reconnaîtrait les tenir de l'empire.

Vologèse III. Son neveu, Vologèse III, provoqua, en favorisant Niger, la vengeance de Sévère, qui, ayant poussé jusqu'à Ctésiphon, prit d'assaut cette capitale; mais à peine eut-il repassé l'Euphrate que Vologèse recouvra ce qui lui avait appartenu, à l'exception de la Mésopotamie. Rome devait comprendre qu'il n'était pas possible de conserver des conquêtes dans des contrées aussi éloignées, et fidèles au nom des Arsacides; mais peut-être sentait-elle la nécessité de combattre les Parthes, pour qu'ils ne fissent pas irruption chez elle. C'est dans ce but qu'elle ne cessait d'attiser leurs discordes; et elle excita ainsi contre Vologèse son frère Artaban, qui, à sa mort, le remplaça sur le trône. Caracalla fit, sous le règne de ce prince, son invasion déloyale, dont Artaban tira vengeance en mettant la Syrie à feu et à sang. L'empereur Macrin ayant marché contre lui, il soutint pendant trois jours une bataille des plus sanglantes, jurant de combattre tant qu'un Parthe ou un Romain resterait debout; mais ayant appris que Caracalla n'était plus, il consentit, moyennant la restitution de tous ses prisonniers et une indemnité pour les pertes éprouvées, à repasser les frontières.

Artaban IV.

Les États de cet Arsacide comprenaient les provinces occidentales de la Perse, c'est-à-dire la plus grande partie de l'Irak-Adjémi, de l'Aderbaïdjan, de l'Irak-Arabie et de la Mésopotamie. Mais son dernier effort lui avait coûté la fleur de ses guerriers, et le royaume se trouvait affaibli. Les mages, bien que vaincus et opprimés par les Parthes, n'avaient jamais perdu l'espoir de rétablir le culte de Zoroastre; et ils entretenaient ainsi le sentiment de l'indépendance qui vivait chez les Perses. Les vaincus, faibles et divisés, se contentaient de frémir sous le joug; mais le moment vint où Artaxar changea leurs désirs en volonté. Ce Perse obscur, né de l'adultère (1), mais encouragé, par des prédictions astrologiques, à se jeter dans les tentatives les plus périlleuses, poussa ses compatriotes à recouvrer leur suprématie perdue, et à faire revivre la gloire des Darius. A peine avait-il eu le courage de la rébellion qu'il fut secondé par tous les Perses. Artaban, qui marcha contre lui, fut vaincu, dans trois batailles, par une armée égale en nombre à la sienne, mais animée d'une ardeur bien différente; fait prisonnier dans la dernière, il fut mis à mort. Les Parthes se trouvèrent ainsi sous la dépendance d'un peuple auquel ils avaient commandé durant quatre cent soixante-quinze ans. Seuls, les satrapes du sang d'Arsace se soutinrent dans l'Arménie, avec l'appui des Romains, et bien plus encore par leur propre valeur; si bien que, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus mais jamais soumis, ils restèrent indépendants jusqu'au temps de Justinien.

Artaxar.

Après avoir relevé l'étendard de Cyrus (2), Artaxar prit le double diadème et le titre de roi des rois (*schah in schah*), et son premier soin fut de raviver l'esprit national, à l'aide de l'antique religion de Zoroastre, profanée durant la servitude. Il rappela les mages de toutes les parties de l'empire, pour qu'ils eussent à extirper l'idolâtrie; et il réunit, dans un concile général, les soixante-dix sectes résultant de l'interprétation diverse du Zendavesta. On

(1) Il était le fils de la femme de *Babec*, corroyeur, et d'un soldat nommé *Sassan*. Artaxerxe ou Artaxar eut du premier le nom de *Babecan*; du second vient celui de *Sassanide*, donné à ses descendants.

(2) Les historiens nationaux contemporains manquent; nous y suppléons en partie par les écrivains grecs et latins qui parlent incidemment de ces événements, et dont les fragments ont été recueillis dans la compilation indigeste intitulée : *Rerum persicarum historia* (Francfort, 1601). Voyez, sur les historiens orientaux, D'HERBELOT, *Bibliothèque orientale*.

Voyez aussi C. F RICHTER, *Historisch-kritischer Versuch uber die Arsaciden und Sassaniden Dynastie;* Leipsig, 1804.

dit qu'il s'y rendit quatre-vingt mille prêtres du feu. Ce nombre fut réduit d'abord à moitié, ensuite à quatre mille, puis à quatre cents, à quarante, enfin à sept, les plus vénérés par leur savoir et leur piété. Parmi eux était le jeune saint Erdavirab, qui, ayant bu à trois reprises d'un vin somnifère que lui versèrent ses frères, tomba dans un profond sommeil. A son réveil, il raconta son voyage au ciel, ainsi que les choses qu'il y avait vues et apprises : elles étaient telles que tous les doutes à l'égard du véritable sens du Zendavesta se trouvèrent dissipés. Balk redevint le siége de l'archimage, et la hiérarchie sacerdotale se répandit par toutes les provinces, vivant du produit d'un grand nombre de terres et de la dîme sur les fruits et sur l'industrie. Tout autre culte fut interdit, les temples des Parthes furent fermés, les images de leurs rois déifiés abattues ; et une persécution terrible extermina les hérétiques, les Hébreux et les chrétiens.

L'empire, ramené ainsi à l'unité de croyance, avait aussi besoin d'une administration vigoureuse et uniforme. Les Arsacides avaient attribué héréditairement à leurs fils et frères les provinces et les charges les plus importantes du royaume. Les dix-huit satrapes principaux (*vitassi*) portaient le titre de roi. Les barbares restaient presque indépendants sur leurs montagnes, ainsi que la plupart des cités grecques de l'Asie supérieure ; de sorte que l'empire des Parthes était moins une monarchie qu'un système féodal.

Afin d'abolir ce système, Artaxar parcourut les provinces à la tête d'une puissante armée, obligeant chacun à lui rendre hommage, et affermissant partout son autorité. Il se trouva ainsi l'unique souverain de tout ce qui habitait entre l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe, l'Oxus, l'Indus, la mer Caspienne et le golfe Persique. Il promulgua aussi un code qui dura autant que la monarchie, afin d'assurer au pays une administration éclairée et uniforme. *L'autorité d'un prince*, disait ce conquérant habile, *doit être protégée par la force militaire ; celle-ci ne se soutient que par les impôts ; les impôts tombent en définitive sur l'agriculture ; et celle-ci ne peut prospérer que là où elle est protégée par la justice et par la modération.*

Les Perses avaient perdu, en faisant la guerre, l'impétuosité fougueuse d'un peuple barbare, sans s'être perfectionnés dans la stratégie des Grecs et des Romains, et sans avoir appris à défendre ni à attaquer les places fortes. L'infanterie était une foule réunie un moment par l'espoir du butin, et suppléant par le nombre au courage, à la discipline. Des femmes, des eunuques, des che-

vaux, des chameaux embarrassaient les marches et consommaient vivres et fourrages. Mais la cavalerie était, comme elle l'est encore, la plus belle et la mieux exercée de l'Orient; elle se composait de la noblesse, qui, dès l'enfance, s'habituait au tir de l'arc, à la tempérance, à la soumission, et recevait du roi les seigneuries, à charge de service militaire : aussi tous accouraient dès qu'ils étaient appelés, et leur premier choc était terrible.

Avec cette organisation militaire, Artaxar se montra menaçant pour ses voisins. Non-seulement il voulut les repousser des contrées qui lui étaient soumises, et se former une frontière à sa convenance, mais encore il se proposa de conquérir tout ce qu'avait possédé Cyrus, dont il se prétendait le successeur. Sans égard pour Alexandre Sévère, il passa l'Euphrate et soumit plusieurs provinces. Il envoya alors à l'empereur, qui s'avançait avec son armée, quatre cents hommes des plus robustes, qui lui dirent : *Le roi des rois ordonne aux Romains et à leur chef d'évacuer la Syrie et l'Asie Mineure, et de restituer aux Perses les pays en deçà de la mer Égée et du Pont, possédés par leurs aïeux.*

Quelque débonnaire que fût Alexandre, il s'irrita de tant d'arrogance; et ayant fait dépouiller ces envoyés de leurs ornements, il les relégua dans la Phrygie : entrant ensuite dans la Mésopotamie, il la recouvra sans coup férir. Artaxar survint avec cent vingt mille chevaux, dix mille hommes de grosse infanterie, dix-huit cents chars de guerre et sept cents éléphants; il n'en fut pas moins défait. Alexandre partagea son armée en trois corps, qui envahirent la Parthiène de différents côtés : cette attaque bien combinée aurait pu briser la puissance des Perses si l'armée ne s'était refusée à pousser en avant et n'eût massacré ses officiers. Alexandre, de retour à Rome, fit au sénat un récit brillant de ses exploits, et triompha sur un char traîné par quatre éléphants; il fut honoré des surnoms de Parthique et de Persique; mais la victoire resta à Artaxar, qui reprit aux Romains tout ce qu'ils avaient conquis, et consolida, en quinze années de règne, sa puissance naissante, au point de la rendre menaçante pour l'existence de l'empire romain.

334. 23 septembre.

Guerre contre les Germains.

Alexandre se préparait à recommencer les hostilités quand il en fut détourné par les Germains, qui avaient passé le Rhin et le Danube. Ayant donc couru au Rhin, il les repoussa au delà du fleuve; mais il fut arrêté bien moins par la timidité que lui impute Hérodien que par le désordre de son armée, qui, se refusant à la fatigue et ennemie de toute discipline, s'irritait de la

rigueur avec laquelle il punissait les moindres fautes ; au reste, les soldats s'indignaient d'entendre les hérauts répéter continuellement, durant les marches, sa maxime favorite : *Faites comme vous voulez qu'on vous fasse.*

Le Goth Maximin, qui commandait un corps de Pannoniens, ne tarissait pas en anecdotes et en plaisanteries sur cet empereur syrien, qui n'agissait, disait-il, que sous le bon plaisir du sénat et de sa mère ; il se fit des partisans, et assaillit Alexandre dans son camp près de Mayence[1], où il l'assassina ainsi que Mammée : il n'avait encore que vingt-six ans et demi. Les soldats tuèrent ses assassins, à l'exception de leur chef. Peuple et sénateurs pleurèrent le jeune empereur autant qu'il le méritait ; et le jour de sa naissance fut célébré par une fête annuelle.

CHAPITRE XXII.

DE MAXIMIN A CLAUDE II.

Quand l'empereur Sévère, à son retour de l'Orient, solennisa, dans la Thrace, la naissance de Géta, son fils, par des jeux militaires, un jeune homme vigoureux se présenta à lui, implorant, dans une langue barbare, l'honneur de prendre part à la lutte. Sa taille annonçant une grande force, on lui opposa, afin que le barbare n'eût pas à triompher d'un soldat romain, les esclaves les plus robustes du camp. Mais il en renversa seize l'un après l'autre. Il eut pour récompense quelques petits cadeaux ; et ayant été enrôlé, il divertit le lendemain les soldats par des exercices de souplesse et de vigueur en usage dans son pays. Comme il vit que Sévère faisait attention à lui, il se mit à suivre son cheval durant une longue course, sans laisser paraître la moindre fatigue. L'empereur, une fois arrivé, voulut éprouver sa force, et lui proposa de lutter ; le barbare accepta, et vainquit sept soldats vigoureux. Sévère lui donna un collier d'or, et le fit inscrire parmi ses gardes avec double solde, parce que la solde ordinaire ne suffisait pas à sa nourriture.

Ce colosse s'appelait Maximin ; il était né en Thrace, d'un père goth et d'une mère alaine. Il avait huit pieds, et de son bras nerveux il traînait un char qu'une paire de bœufs ne suffisait pas à

ébranler ; il déracinait des arbres, brisait d'un coup de pied la jambe d'un cheval, broyait des cailloux entre ses doigts, mangeait quarante livres de viande et buvait dans un jour vingt-quatre pintes de vin, quand il n'allait pas au delà.

En fréquentant les hommes, ce géant reconnut la nécessité de refréner son naturel farouche, et il sut se maintenir en faveur sous différents empereurs. Alexandre le nomma tribun de la quatrième légion; puis, comme il faisait bien observer la discipline, il lui confia un commandement supérieur, et le fit entrer au sénat, et se proposait même de donner en mariage sa propre sœur au fils du barbare, à Julius Vérus, qui n'avait pas moins d'orgueil que de beauté, de vigueur et de courage.

Tant de bienfaits, au lieu d'attacher Maximin, lui inspirèrent 235. Mars.
la pensée de tout oser, quand la force pouvait tout : il trama donc la mort d'Alexandre; et, proclamé aussitôt empereur, il s'associa son fils, auquel les soldats baisèrent non-seulement les mains, mais encore les genoux et les pieds. Le sénat confirma ce qu'il ne pouvait empêcher, et à l'instant commencèrent les vengeances et les cruautés. Maximin, comme ceux qui, partis d'un rang infime, parviennent à une haute fortune, craignait le mépris et les comparaisons. Une naissance illustre et un mérite reconnu étaient donc des crimes à ses yeux ; c'était un crime aussi d'avoir ri de lui, un crime de l'avoir secouru dans sa pauvreté.

Magnus, personnage consulaire, accusé de vouloir rompre le pont qu'il avait achevé sur le Rhin, pour le laisser sur l'autre bord au pouvoir des barbares, fut égorgé, sans forme de procès, avec quatre mille prétendus complices, tous gens qui par leur naissance ou leur position étaient au-dessus du vulgaire. Sur un simple soupçon, gouverneurs, généraux, hommes consulaires, étaient jetés enchaînés, sur des chars, et amenés à l'empereur, qui, non content de la confiscation et de la mort, les faisait ou livrer aux bêtes féroces, cousus dans des peaux d'animaux fraîchement tués, ou battre de verges tant qu'ils avaient un souffle de vie. Sa férocité n'épargna pas non plus les chrétiens.

Non moins cupide que barbare, il confisqua les revenus que 237.
chaque ville mettait en réserve pour les distributions et les divertissements publics; il dépouilla les temples, il battit monnaie avec les statues des dieux et des héros. L'indignation fut générale, et il y eut des soulèvements dans plusieurs endroits. Ainsi, en Afrique, quelques jeunes gens riches ayant été dépouillés de tous leurs biens par un procurateur avide, ils armèrent les esclaves et les

Gordien. paysans, et proclamèrent empereur Gordien, proconsul de la province.

Avril. Ce sénateur, riche et bienfaisant, qui descendait des Gracques et de Trajan, occupait à Rome le palais de Pompée, orné de trophées et de peintures; il avait, sur la route de Préneste, une maison de plaisance d'une vaste étendue, avec trois salles longues de cent pieds chacune, et un portique soutenu par deux cents colonnes des quatre marbres les plus estimés. Dans les jeux qu'il donnait au peuple, il ne faisait pas paraître moins de cent cinquante couples de gladiateurs; parfois il en donnait cinq cents. Un jour il y fit tuer cent chevaux siciliens et autant de la Cappadoce, mille ours et un nombre infini d'animaux de moindre valeur. Il renouvela de pareils jeux tous les mois durant son édilité; et lorsqu'il fut consul il les étendit aux principales villes de l'Italie.

237. C'était là toute son ambition : paisible, du reste, au point de ne pas exciter la jalousie des tyrans, il cultivait les lettres, et célébra en trente livres les vertus des Antonins. Il était presque octogénaire quand il lui arriva d'être appelé à l'empire. Lorsque, après avoir employé en vain les prières et les larmes, il vit qu'il ne pouvait échapper soit aux soldats qui l'entouraient, soit à Maximin, qu'en devenant empereur, il accepta et il établit sa résidence à Carthage. Son fils, qui avait vingt-deux concubines dont chacune le rendit père de trois ou quatre enfants, fut proclamé empereur avec lui. Il avait rassemblé soixante-deux mille volumes : il écrivit lui-même, et quelques-uns de ses ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

En donnant avis au sénat de leur élection, les nouveaux empereurs protestaient qu'ils étaient prêts à déposer la pourpre si tel était son plaisir; ils ordonnèrent que leurs décrets ne fussent publiés qu'autant qu'ils auraient l'assentiment du sénat; ils rappelèrent les exilés, firent de généreuses promesses aux soldats et au
27 mai. peuple, et invitèrent leurs amis à se soustraire au tyran. La résolution du consul triompha de l'hésitation du sénat, qui déclara ennemis publics les Maximins et leurs adhérents, en promettant de récompenser quiconque les tuerait. La révolte se propagea alors dans toute l'Italie, où elle ne fut que trop souillée par le sang. Après s'être laissé avilir par un Thrace grossier, le sénat reprit de l'énergie et de la dignité : il fit ses préparatifs de défense et de guerre, invitant par des députés les gouverneurs à venir en aide à la patrie. Partout les messagers étaient bien accueillis; mais Capélianus, gouverneur de la Mauritanie et ennemi particulier de

Gordien, ayant réuni toutes ses forces, attaqua les nouveaux empereurs dans Carthage; le fils périt en combattant, et, à la nouvelle de sa mort, son père s'étrangla, après avoir régné trente-six jours à peine. Carthage fut prise, et des torrents de sang assouvirent la vengeance de Maximin. Fin des Gordiens.

Aux premières nouvelles de la rébellion, le sauvage empereur était entré en fureur comme une bête féroce, se roulant par terre et heurtant sa tête contre les murs; puis, se jetant sur ceux qui étaient autour de lui, il les perça de son épée jusqu'à ce qu'on la lui eût arrachée de vive force. Bientôt il marcha sur l'Italie. Il annonçait un pardon absolu; mais qui pouvait s'y fier? Le désespoir inspira au sénat un courage que repoussait la raison. S'étant réuni dans le temple de la Concorde, il proclama empereurs deux vieux sénateurs, Maximus Pupénus et Balbinus, l'un pour diriger la guerre l'autre pour administrer la cité. Le premier, fils d'un charpentier, assez inculte, mais courageux et sensé, était parvenu de grade en grade jusqu'aux premiers postes et à la préfecture de Rome; ses victoires contre les Sarmates et les Germains, les habitudes austères de sa vie, qui n'excluaient pas l'humanité, lui avaient valu le respect du peuple. Balbin, orateur et poëte en renom, gouverneur intègre de plusieurs provinces, était généralement aimé; il était aussi fort riche, libéral et ami des plaisirs sans excès. Maxime et Balbin.

Mais pendant que tous deux offraient au Capitole les premiers sacrifices, voilà le peuple qui s'ameute et qui prétend faire aussi une élection; il demande qu'ils s'adjoignent un neveu de Gordien, enfant de treize ans. Ils acceptent le César, et, le tumulte apaisé, ils songent à se consolider.

Maximin, à la tête de l'armée avec laquelle il avait plusieurs fois vaincu les Germains, et projeté d'étendre les limites de l'empire jusqu'à la mer du nord, s'avançait furieux vers l'Italie, qu'il n'avait pas vue depuis son avénement. Lorsqu'il eut descendu les Alpes Juliennes, il trouva le pays désert, les provisions consommées, les ponts rompus; l'intention du sénat étant d'épuiser ses forces sous les places fortes, qui avaient été mises en état de défense. Aquilée l'arrêta d'abord, et repoussa ses assauts avec un courage héroïque, dans la confiance où elle était que le dieu Bélenus combattait sur ses murailles. Si néanmoins Maximin eût laissé cette ville derrière lui et marché droit sur Rome, quelles forces aurait pu lui opposer Maxime, venu jusqu'à Ravenne pour lui tenir tête? A quoi eût servi l'habileté politique

de Balbin contre les séditions de l'intérieur? Mais les troupes de Maximin, trouvant le pays dévasté et une résistance inattendue, se mirent à murmurer; il les punit avec une extrême rigueur. Enfin, des prétoriens, qui tremblaient pour les jours de leurs femmes et de leurs enfants restés dans leur camp d'Albe, massacrèrent le tyran avec son fils et ses plus zélés partisans.

Mort des Maximins. 7 mars.

A l'aspect de leurs têtes coupées, les portes d'Aquilée sont ouvertes; assiégeants et assiégés s'embrassent, transportés de joie d'avoir recouvré la liberté. A Ravenne, à Rome, partout, le bonheur, l'ivresse, les actions de grâces aux dieux sont en proportion de la terreur inspirée par ceux qui ne sont plus et des espérances que font naître les nouveaux princes. Ceux-ci supprimèrent ou modérèrent les impôts introduits par Maximin, rétablirent la discipline, publièrent des lois opportunes avec l'assentiment du sénat, et cherchèrent à cicatriser tant de plaies saignantes. Maxime demandant à Balbin : *Quelle récompense devons-nous attendre pour avoir délivré Rome d'un monstre?* Balbin lui répondit : *L'amour du sénat, du peuple et de tous*. Mais l'autre, plus avisé, repartit : *Ce sera plutôt la haine des soldats et leur vengeance.*

Il devinait juste. Quand la guerre durait encore, le peuple et les prétoriens s'étaient déjà soulevés dans Rome, inondant les rues de sang, mettant le feu aux magasins et aux boutiques. Le tumulte fut apaisé, non éteint; si bien que les sénateurs se munissaient d'un poignard pour sortir, et que les prétoriens épiaient une occasion de se venger. Tous se riaient également des faibles digues que les empereurs opposaient au torrent des factions. La fermentation s'accrut quand la totalité des prétoriens fut réunie à Rome. Ils frémissaient en songeant que les empereurs élus par eux avaient été tués, et ils ne pouvaient supporter que des créatures du sénat, ayant la prétention de remettre en vigueur les lois et la discipline, gouvernassent l'empire. Des pensées et des paroles ils en viennent bientôt aux faits; ils assaillent le palais, massacrent les deux empereurs, et emmènent au camp le jeune Gordien.

Gordien III.

Cet enfant paraissait né, en effet, pour réconcilier les cœurs les plus rebelles : beau et plein de douceur, c'était le rejeton de deux empereurs morts avant d'avoir pu devenir mauvais. Cher au sénat, qui l'appelait son fils, les soldats voyaient en lui leur propre créature, et la multitude l'aimait plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Misithée, son maître de rhétorique, puis son beau-père et son capitaine des gardes, ayant éloigné les intrigants qui avaient usurpé la confiance du jeune empereur, l'obtint à leur place, et

sut s'en rendre digne par son mérite et sa probité, pendant la paix comme pendant la guerre.

Les Perses avaient commencé les hostilités, sous le commandement de Sapor (1), successeur d'Artaxar; ils avaient conquis la Mésopotamie, pris Nisibe et Carrhes, et ravagé la Syrie. Gordien, s'étant avancé contre eux, mit en déroute dans la Mésie les Goths et les Sarmates, qui lui barraient le passage, et, bien que défait par les Alains dans les champs célèbres de Philippes, il continua sa route; puis, repoussant les Perses, il mérita les honneurs du triomphe, qui lui furent décernés ainsi qu'à Misithée. 241. 242.

Mais ce dernier mourut peu après, et le commandement des prétoriens fut confié à Jules Philippe, qui, non content de ce poste élevé, travailla tant les soldats qu'il obligea Gordien à le reconnaître pour son collègue; il déposa ensuite son bienfaiteur, et finit par l'assassiner sur les bords de l'Euphrate. Philippe. 243. 244. 10 mars.

Philippe était Arabe, fils d'un chef de bande; et l'on a dit qu'il était chrétien, ce dont ses actions sont loin de faire foi. Il fit un arrangement avec Sapor, et revint à Antioche, où, voulant assister aux solennités de Pâques, il en fut déclaré indigne par l'évêque Babylas. Arrivé à Rome, il se concilia le peuple par sa douceur, dompta les barbares, et célébra le millième anniversaire de la fondation de Rome par des jeux dans lesquels combattirent deux mille gladiateurs, trente-deux éléphants, dix ours, soixante lions, un cheval marin, un rhinocéros, dix lions blancs, dix ânes et quarante chevaux sauvages, dix léopards, sans compter les animaux de moindre grandeur. Les fêtes commémoratives de la grande cité ne pouvaient être que sanglantes. 247.

Cependant les empereurs surgissaient de toutes parts. Le plus heureux fut Décius, Pannonien d'origine, et gouverneur de la Mésie et de la Pannonie. Philippe marchait contre lui quand il fut assassiné à Vérone, après un règne de cinq ans. 249. Octobre.

Il avait laissé se propager la religion chrétienne, contre laquelle Décius, au contraire, promulgua les édits les plus sévères. Quiconque la professait fut dépouillé de ses biens et traîné au supplice. Alors se renouvelèrent les horreurs des proscriptions; des frères trahirent leurs frères, des fils leur père; et ceux qui pouvaient échapper à tant de fureur se réfugiaient dans les forêts et dans les lieux déserts. Décius. VIIe persécution.

Décius était poussé à en agir ainsi par l'amour des anciennes

(1) *Schah-pour*, fils de roi.

institutions, qu'il chercha à faire revivre : attribuant à la corruption les malheurs de l'empire, il avait songé à rétablir la censure, institution surannée et désormais impossible; il eût fallu alors étendre l'inspection sur tout le monde civilisé, et appeler devant un juge sans armes la dépravation armée. Comme l'empereur voulut néanmoins que le sénat élût un censeur, Valérien fut proclamé d'une voix unanime, et l'empereur lui dit en lui conférant cette dignité : « Heureux de l'approbation universelle, reçois la « censure du genre humain, et sois le juge de nos mœurs. Tu « choisiras ceux qui seront dignes de siéger dans le sénat, tu « rendras à l'ordre équestre sa splendeur, tu accroîtras les reve- « nus publics et allégeras les charges. Tu diviseras par classes la « multitude infinie des citoyens, tu tiendras compte de tout ce qui « concerne les forces, les richesses, les vertus, la puissance de « Rome. La cour, l'armée, les juges, les dignitaires de l'empire « sont justiciables de ton tribunal, à l'exception seulement des « consuls en exercice, du préfet de la cité, du roi des sacrifices et « de la première des vestales, tant qu'elle conserve sa virginité. »

L'exécution de ce projet, d'ailleurs impraticable, fut inter-
250. rompue par les Goths, qui envahirent la basse Mésie, puis la Thrace et la Macédoine. L'empereur, tantôt victorieux par la force, tantôt servi par la trahison, les réduisit à une telle extrémité qu'ils offrirent de rendre les prisonniers et le butin, à la seule condition qu'on les laisserait se retirer; mais Décius, qui voulait les exterminer entièrement, leur barra le passage. Ce fut pour son malheur. Une bataille désespérée s'engagea, et son fils y périt. En le voyant tomber, Décius s'écria : *Nous n'avons perdu qu'un homme; qu'une perte si légère ne nous décourage pas;* et, s'élançant au plus épais de la mêlée, il y trouva la mort.

Les débris de l'armée en déroute se rallièrent aux troupes de Trébonianus Gallus, envoyé pour couper la retraite aux Goths. Celui-ci, qui peut-être était la cause de la défaite essuyée, feignit de vouloir la venger, et se concilia ainsi l'armée, qui le proclama
Trebonianus Gallus. empereur. Mais à peine son élection fut-elle confirmée par le sénat qu'il conclut avec les Goths une paix honteuse, allant jusqu'à leur promettre un tribut. Il se réservait de manifester son courage en persécutant les chrétiens.

252. Durant son règne d'un an et demi, la peste et la sécheresse désolèrent plusieurs contrées; les Goths, les Carpes, les Burgundes firent une irruption dans la Mésie et la Pannonie; les Scythes dévastèrent l'Asie; les Perses occupèrent la Syrie jusqu'à Antioche.

Alors le Maure Émilien, qui commandait dans la Mésie, tout enorgueilli d'avoir vaincu les barbares et plein de dédain pour Gallus, qui croupissait à Rome dans les plaisirs, se fait proclamer empereur; et, avant que celui-ci soit entièrement réveillé de sa torpeur, il entre en Italie, le rencontre à Terni, et le voit massacrer avec son fils par ses propres soldats.

Émilien.

253. Mai.

Mais, d'un autre côté, Valérien, qui avait sous ses ordres l'armée des Gaules et de Germanie, se fait saluer Auguste; Émilien est tué par ses soldats, qui avec le sénat se déclarent en faveur de son compétiteur. Une naissance illustre, rehaussée par la modestie et la prudence, faisait aimer Valérien, qui, s'étant préservé des vices du temps, employait ses loisirs à cultiver les lettres. Attaché aux usages antiques, il détestait la tyrannie; il paraissait donc à tous égards digne de l'empire : mais dès qu'il l'eut obtenu il parut faible pour un si grand fardeau. Il ne sut pas choisir, pour l'aider à le porter, un bras plus fort que celui de Gallien, son fils, jeune homme efféminé et vicieux. Les mesures qu'il prenait étaient néanmoins douces et opportunes, comme le prouve sa conduite quand il fut appelé aux armes par les Germains et les Francs (1), qui faisaient irruption dans les Gaules du côté du Rhin. En même temps les Goths et les Carpes envahissaient la Mésie, la Thrace et la Macédoine; les Scythes tombaient sur l'Euxin, poussant jusqu'à Chalcédoine, Nicée et Apamée. Sapor avait déjà occupé toute l'Arménie, soumis la Syrie et pris Antioche. Il avait dans cette entreprise suivi l'impulsion et les avis d'un certain Cyriade, jeune homme de famille noble, mais déshonoré, qui, fatigué des réprimandes de son père, après avoir volé de fortes sommes d'argent, s'était enfui chez les Perses, où il prit le titre d'Auguste.

Valérien. Août.

Valérien, vainqueur des Goths, arriva trop tard pour arrêter les ravages des Scythes, qui dévastaient le pays et se retiraient à la hâte. Mais il marcha contre Sapor, qui le vainquit et le fit prisonnier. Le roi des rois, enorgueilli de son triomphe et de cette proie opime, le conduisit enchaîné à travers les principales villes, lui appuyant le pied sur le dos pour monter à cheval. Quand l'empereur fut mort après plusieurs années de captivité, il fut écorché, et sa peau, suspendue dans un

259.

Valérien prisonnier, 260.

(1) C'est la première mention que l'histoire fasse des Francs, peuple ou confédération germanique, habitant entre l'Océan, le Rhin et le Weser, c'est-à-dire dans la Westphalie et dans la Hesse.

temple, resta comme un souvenir perpétuel de la honte des Romains. Tel est du moins le récit de quelques historiens; d'autres, au contraire, affirment que le roi victorieux n'usa point de cruauté à l'égard de son prisonnier, dont la plus grande douleur fut de voir son fils, loin de chercher à hâter sa délivrance, se réjouir d'un revers qui avançait pour lui l'instant de régner. Aux yeux

VIIIe persécution. 257. des chrétiens, ce désastre fut un châtiment de la persécution dirigée par l'empereur contre les fidèles, à l'instigation de Marcien, célèbre magicien venu d'Égypte, qui lui persuada que jamais l'empire ne pourrait prospérer tant que ne serait pas anéanti un culte en abomination aux dieux de la patrie.

A la nouvelle de la défaite de Valérien, tous les ennemis de Rome se précipitent contre elle comme de concert : les Goths et les Scythes dévastent le Pont et l'Asie, les Alemans et les Francs se jettent sur la Rhétie, et pénètrent jusqu'à Ravenne; les Quades et les Sarmates occupent la Dacie et la Pannonie; d'autres envahissent l'Espagne et prennent Tarragone. Gallien, demeuré seul maître de l'empire, accourt de la Gaule pour sauver Rome. Le péril y avait réveillé l'énergie des sénateurs, qui firent marcher les prétoriens restés en garnison, en leur adjoignant les plébéiens les plus robustes, ce qui détermina la retraite des barbares. Cet accès de courage donna de l'ombrage à Gallien : craignant pour lui-même ces velléités belliqueuses, il interdit aux sénateurs toute fonction militaire, leur défendant même d'approcher du camp des légions : ceux d'entre eux que les richesses avaient amollis ne virent là qu'une exemption, qu'ils acceptèrent comme une faveur.

Les barbares une fois repoussés de la Dacie et de l'Italie, Gallien chercha à se les rendre favorables en contractant avec eux des liens de parenté; et il épousa la fille de Pipas, roi des Marcomans, quoique la vanité romaine eût toujours considéré de pareilles unions comme profanes. Il dut alors accourir dans l'Illyrie, où il défit et tua Ingénuus, qui s'était fait proclamer empereur; puis, pour se venger, il fit passer au fil de l'épée les habitants de la Mésie, innocents ou coupables (1). *Il ne suffit pas*, écrivait-il à Vérianus Céler, *que tu fasses mourir simplement ceux qui ont porté les armes contre moi, et qui auraient pu périr dans la mêlée; je veux que dans chaque ville tu extermines, jeunes ou vieux,*

(1) Voy. dans l'*Histoire Auguste*, TREBELLII POLLIONIS *Valerianus, Gallieni duo, triginta tyranni* (allemand); MANSO, *Les trente tyrans* qui font suite à sa vie de Constantin.

sans en épargner un seul, tous ceux qui m'ont voulu du mal ou qui ont parlé injurieusement de moi, fils, père et frère de princes. Fais comme je ferais moi-même, qui t'écris de ma propre main (1).

Ce décret, dicté par la fureur, allait être exécuté quand ceux qu'il menaçait, poussés au désespoir, proclamèrent empereur Q. Nonius Régillus. Dace d'origine et descendant de Décébale, qui combattit contre Trajan, sa vaillance était si grande que Claudius (futur empereur) lui avait écrit, à l'occasion de ses victoires : *Il fut un temps où l'on t'aurait décerné le triomphe : aujourd'hui je te conjure de vaincre avec la plus grande précaution, et de ne pas oublier qu'il est quelqu'un à qui tes succès porteraient ombrage.* Cette valeur le porta sur le trône, mais ne put l'y maintenir, car bientôt il fut tué par ses soldats. Régillus.

Un autre empereur avait surgi dans les Gaules. Cassius Labiénus Posthumius, de basse origine, mais excellent capitaine, assiégea, dans Cologne, Saloninus, fils de Gallien, le tua, et reçut l'hommage de la Gaule, de l'Espagne et de la Bretagne. Durant les sept années qu'il se soutint, il chassa les Germains de la première de ces provinces, rétablit la tranquillité, et se fit aimer. Posthumius.

Tant de troubles intérieurs donnaient aux Perses toute facilité pour ravager à leur gré les provinces de l'Orient. Sapor, ayant pénétré dans la Cilicie, saccagea Tarse, occupa Césarée, dont il massacra les habitants, en déclarant qu'il voulait passer d'une montagne à l'autre, après avoir comblé de cadavres la vallée qui les séparait. Chaque jour il faisait conduire les prisonniers à l'abreuvoir, comme un troupeau; on ne leur jetait que la nourriture nécessaire pour prolonger leurs souffrances.

Cependant Baliste, capitaine des prétoriens sous Valérien, ayant rassemblé les débris de l'armée de ce prince, ose tenir tête aux Perses; suppléant au nombre par la rapidité et par la tactique, il délivre Pompéiopolis en Cilicie, taille en pièces les Perses dans la Lycaonie, fait beaucoup de prisonniers, et s'empare des femmes de Sapor; puis, se retirant avant d'être rejoint par ce prince, il arrive comme l'éclair à Sébaste et à Corissa de Cilicie, où il surprend et massacre les envahisseurs. Baliste.

Sapor eut encore pour adversaire Odénat de Palmyre, cheick d'une tribu de Sarrasins, aguerri dès l'enfance par la chasse et les combats. Quand il vit Sapor devenu redoutable par sa victoire Odénat.

(1) *Vies des trente tyrans*, c. VIII.

sur Valérien, il lui adressa des protestations de soumission, et envoya vers lui une longue file de chameaux chargés des dons les plus rares. Le roi des rois trouva qu'il y avait de l'insolence, de la part d'un homme sans nom, à oser lui écrire; il déchira sa lettre, fit jeter ses présents dans le fleuve, et répondit qu'il lui apprendrait ses devoirs en l'exterminant lui et les siens, à moins qu'il ne vînt se prosterner à ses pieds, les mains liées derrière le dos.

Cet outrage fit frémir d'indignation l'Arabe, qui jura d'humilier tant d'arrogance ou de périr. Se déclarant donc pour les Romains, dont Palmyre était alors une colonie, il s'unit à Baliste et le seconda de tout son pouvoir. Sapor, désolé de la perte de ses femmes et redoutant de plus grands revers, battit en retraite devant ces deux adversaires audacieux. Mais comme il passait à peu de distance de Palmyre, Odénat tomba sur lui, et tailla en pièces son arrière-garde. Contraint alors de traverser l'Euphrate en désordre, il perdit beaucoup de monde, et se vit réduit à acheter de la garnison romaine d'Édesse la faculté de se retirer sans être inquiété, moyennant l'abandon de tout l'or qu'il emportait du pillage de la Syrie.

En pénétrant l'année suivante dans la Mésopotamie, Odénat reprit Nisibe et Carrhes, puis s'avança jusqu'au centre de l'empire pour délivrer Valérien. Il défit Sapor en bataille rangée, et le força à s'enfermer avec sa famille dans Ctésiphon. Alors de tout le royaume accoururent les seigneurs perses pour défendre la capitale; mais Odénat les mit en déroute, et peut-être ses efforts auraient été couronnés de succès si les séditions sans cesse renaissantes au sein de l'empire n'eussent rendu toute grande entreprise impossible.

Palmyre. Nommé par Gallien, en récompense de ses services signalés, commandant général de toutes les forces romaines en Orient, Odénat prit le titre de roi de Palmyre. L'histoire de cette ville est un épisode oriental au milieu des sombres horreurs des tyrans latins et des invasions de barbares. Nous avons vu avec quelle opportunité Salomon l'avait fondée dans le désert, à trois journées de l'Euphrate, pour servir de halte aux caravanes allant de l'Europe dans l'Inde. Elle devint florissante sous les Séleucides, et son commerce et ses richesses s'accrurent durant une longue paix. Strabon n'en fait pas même mention. Pline dit qu'elle était considérable par sa situation, par la richesse de son territoire et ses agréables ruisseaux, et qu'isolée du monde par le vaste désert dont elle était entourée elle s'était conservée indépendante entre

les Parthes et les Romains, désireux à l'envi de la mettre dans leurs intérêts.

Tandis que Baliste et Odénat se distinguaient par d'éclatants exploits, Gallien se dégradait au milieu des plus abjectes prostituées. Sa cruauté s'exerçait non contre les sénateurs, comme celle des empereurs précédents, mais contre les soldats, dont il faisait mourir jusqu'à trois et quatre mille dans un jour. Il eut une fois la fantaisie ridicule de se montrer en triomphateur, suivi de faux prisonniers déguisés en Goths, en Sarmates, en Francs et en Perses. Quelques plaisants s'approchèrent de ces derniers, et se mirent à les examiner attentivement; comme on leur demanda ce qu'ils observaient avec tant de soin, ils répondirent : *Nous cherchons le père de l'empereur.* Gallien les fit brûler vifs; mais on ne brûle pas les paroles, et encore moins l'opinion. Il s'amusait aussi à discuter avec le philosophe Plotin, et se proposait de lui confier une ville pour y réaliser la république de Platon. Il composait en outre de beaux vers et d'admirables harangues; il savait orner un jardin et faire avec une grand habileté les apprêts d'un dîner. Il se faisait initier aux mystères de la Grèce, sollicitait une place dans l'aréopage d'Athènes, et prodiguait à ses triomphes immérités, ou au luxe de sa cour, les trésors que réclamaient la misère générale et de grandes calamités. Il ne prenait du reste aucun souci des intérêts publics. On lui apprend la mort de son père. *Je savais* répond-il, *qu'il était mortel.* On lui annonce la perte de l'Égypte : *Nous nous passerons de ses toiles;* l'occupation de la Gaule : *Rome périrait-elle faute des étoffes d'Arras?* le pillage de l'Asie par les Scythes : *Ne pourrons-nous donc nous baigner sans sel de nitre?*

Cette indolence suscitait de toutes parts des usurpateurs; ils sont connus dans l'histoire sous le nom des *Trente tyrans*, bien que ce nombre ne soit pas exact. Mais comment suivre sans ennui et sans confusion tous ces ambitieux dans leur court trajet du trône à la tombe? Trente Tyrans. 260.

Parvenu par sa valeur aux premiers grades militaires, Macrien se révolta contre le fils de Valérien, et avec l'aide de Baliste se fit proclamer empereur. A cette nouvelle, P. Valérius Valens, proconsul dans l'Achaïe, prit le même titre; Pison, envoyé contre lui, en fit autant; c'était le dernier rejeton d'une famille illustre et un homme de grandes vertus; car Valens lui-même, en apprenant qu'il avait été tué, s'écria : *Quel compte aurai-je à rendre aux juges infernaux pour la mort d'un homme qui n'avait pas son* Macrien. Valens. Pison.

égal dans l'empire! Le sénat décréta son apothéose, en disant que jamais il n'y avait eu un homme meilleur ni plus ferme.

Macrien, s'étant avancé contre Gallien, fut défait sur les confins de la Thrace et périt dans le combat. Alors Baliste prit le titre d'empereur, dans Émèse, mettant à mort quiconque tardait à lui rendre hommage; mais un sicaire de Gallien lui arracha la vie.
S. Saturninus. Un Sempronius Saturninus, on ne sait de quel pays, s'arrogea
Émilien. aussi ce titre; en Égypte, Émilien se fit proclamer; il s'occupa de rétablir l'ordre dans ce pays bouleversé, jusqu'au moment où l'Égyptien Théodote, envoyé contre lui par Gallien, le battit, et, l'ayant pris, le fit conduire à Rome, où il fut étranglé en prison. Dans l'Asie Mineure les Isauriens proclamèrent Caius An-
C. A. Trébellien. nius Trébellianus; celui-ci ayant succombé sur le champ de bataille, ils refusèrent de se soumettre, et dévastèrent l'Asie Mineure et la Syrie jusqu'au temps de Constantin. Un Titus
T. C. Cornélius. Cornélius Gallus, proclamé Auguste en Afrique, fut mis en croix au bout de sept jours.

Fin de Posthumius. Posthumius, qui s'était soutenu dans les Gaules, s'associa Aurélius Victorinus, et résista aux attaques répétées de Gallien; il
L. Élien. 266 vainquit aussi L. Élien, qui s'était fait empereur à Mayence. Mais ayant refusé à ses soldats le pillage de cette ville, il fut mas-
Sp. S. Lollien. sacré par eux avec son fils. Spurius Servilius Lollianus, qui lui succéda, fut assassiné à l'instigation de Victorin, qui resta seul maître des Gaules et fut ensuite égorgé par un époux outragé. Il avait désigné son fils pour lui succéder; mais les Gaulois, s'indi-
M. A. Marius. gnant d'obéir à un enfant, élurent M. Aurélius Marius, armurier, d'une force et d'une valeur extraordinaires, à qui trois jours après un de ses ouvriers enfonçait une épée dans le cœur, en disant :
P. Tétricus. *C'est toi qui l'as forgée.* Les soldats le remplacèrent par Tétricus, sénateur et personnage consulaire, qui resta en possession de la Gaule, de l'Espagne et de la Bretagne. Ces princes éphémères étaient élevés et abattus par Victoria, mère de Victorin, qui déployait contre Gallien un mâle courage et disposait d'immenses richesses.

264. Odenat, qui, en récompense de ce qu'il avait conservé les provinces d'Orient, avait été associé à l'empire par Gallien, poursuivit le cours de ses succès contre les Perses. Il assiégea Ctésiphon, et peut-être il s'en empara. Mais au moment où il accourait
267. pour s'opposer aux invasions des Goths, il fut assassiné dans la quatrième année de son règne. Zénobie, sa veuve, se mettant à la tête du gouvernement au nom des trois fils en bas-âge qu'il laissait,

prit le titre de reine de l'Orient et les aigles impériales, mais elle se déclara contre Gallien.

Celui-ci, obligé, bien malgré lui, d'avoir toujours les armes à la main contre les ennemis du dedans et du dehors, dut accourir en Italie. Son général dans l'Illyrie, Manius Acilius Auréolus, avait été contraint par l'armée d'accepter la pourpre; et, passant les Alpes, il avait battu l'armée impériale sur l'Adda, entre Bergame et Milan. Après avoir jeté sur cette rivière un pont qui conserve encore son nom (*Pons Aureoli*, Pontirolo), il entra dans Milan, et y fut assiégé par Gallien. Mais une conjuration termina les jours de ce prince, alors âgé de trente-cinq ans, dans la quinzième année de son règne. Les soldats, qui voulurent d'abord le venger, furent apaisés avec de l'argent, et le traitèrent de tyran; le sénat le déclara ennemi de la patrie, et fit précipiter de la roche Tarpéienne ses parents et ses amis, pour le déifier peu de temps après.

M. A. Auréole.

268.

26 mars.

Le temps de Gallien fut véritablement le plus malheureux dont l'histoire ait gardé le souvenir. L'Égypte était tellement agitée qu'à peine, dans Alexandrie, on communiquait par lettres d'un quartier à l'autre. Les motifs les plus frivoles, un salut, une paire de chaussures, étaient l'occasion de rixes sanglantes. Survinrent la famine et la peste, dont les ravages furent tels que l'on comptait dans la ville moins de personnes depuis quatorze ans jusqu'à quatre-vingts qu'il n'y en avait d'ordinaire de quarante à soixante-dix (1). Ces désordres tumultueux durèrent douze ans; enfin le Bruchium, la partie la plus belle et la plus forte d'Alexandrie, qui renfermait le palais des rois, le musée, la bibliothèque, les arsenaux, fut assiégé par les Romains, commandés par l'empereur Théodote, et réduit à se rendre par famine.

Cependant les Scythes, nom sous lequel sont souvent désignés les Goths, ravageaient la Bithynie, et renversaient plusieurs villes. Ils parcoururent la Thrace, la Macédoine, et menacèrent la Grèce, qui fortifia de nouveau les Thermopyles, entoura Athènes de murailles et ferma l'isthme du Péloponèse. Les barbares, ayant traversé l'Hellespont, dévasté un grand nombre de villes et de monuments d'art et d'histoire, saccagèrent le temple de Diane à Éphèse, qui, survivant à sept destructions, était orné de tous les trésors de l'art grec et de l'opulence asiatique. Divers monarques lui avaient fait

(1) EUSÈBE, VII, 23. Il paraît que l'on inscrivait sur les registres les noms des habitants. On pouvait ainsi en savoir le nombre.

don de cent vingt-sept colonnes de marbre ionique, de cinquante pieds de haut; l'autel, sculpté de la main de Praxitèle, représentait les actions d'Apollon et de Bacchus. Les Goths, étrangers aux terreurs de la superstition et au respect du beau, le réduisirent en cendres.

Toutes les conquêtes de Trajan dans la Dacie furent perdues. Les Pyrénées ne purent défendre l'Espagne. Les Francs, qui y pénétrèrent, la mirent au pillage et passèrent de là en Afrique, après avoir détruit Tarragone. En Sicile, les esclaves et les laboureurs révoltés renouvelèrent les horreurs de la guerre servile, à l'immense préjudice des sénateurs qui avaient dans cette île leurs principales propriétés.

Il serait impossible de décrire en détail toutes les horreurs commises par les envahisseurs et par ceux qui se défendaient contre eux. Gallien assiége Byzance et entre dans la ville par capitulation : il fait passer la garnison et les citoyens au fil de l'épée, de sorte, dit un auteur (1), qu'il ne resta pas un homme dans la ville. Chaque tyran qui surgissait devait prodiguer l'or aux soldats : et d'où l'auraient-ils tiré cet or, sinon du peuple? Les vexations et les cruautés, cortége de tout gouvernement nouveau, se succédaient sans fin; puis la chute rapide des usurpateurs enveloppait dans la même ruine l'armée et les provinces, qui s'étaient déclarées pour eux. Parfois aussi ces maîtres d'un jour s'alliaient, pour se soutenir contre leurs compétiteurs, avec les barbares, dont ces rivalités incessantes favorisaient les incursions. La famine et la peste, qui sévit de 250 à 265, mettaient le comble à tant de maux; puis des tremblements de terre, des éclipses de soleil, de sourds mugissements souterrains ajoutaient au découragement des peuples épouvantés.

CHAPITRE XXIII.

DE CLAUDE II A DIOCLÉTIEN.

Claude II. 268. 24 mars. A ce moment la chute de l'empire est retardée par une succession de vaillants empereurs. L'armée proclame Claude comme le plus digne de soutenir le nom romain et la dignité impériale; et

(1) TREBELLIUS POLLION, *Vie de Gallien*, p. 179.

son élection est confirmée par les sénateurs, qui répètent bien haut qu'ils ont toujours désiré pour empereur Claude ou un prince semblable à lui. Cet Illyrien, monté au trône sans l'avoir acquis par un crime, continue le siége de Milan ; il finit par s'emparer d'Auréolus, qu'il fit tuer à la demande de l'armée. Il battit ensuite les Germains, qui s'étaient avancés jusqu'au lac de Garda. De retour à Rome, il s'occupa de réparer, autant qu'il lui fut possible, les désordres causés par les troubles précédents. Il laissa le sénat condamner à mort les amis et les parents de Gallien, puis il leur accorda leur grâce.

S'étant avancé contre les Goths, qui, après avoir ravagé les provinces, se retiraient par la haute Mésie, il écrivit en ces termes au sénat : « Je me trouve en face de trois cent vingt mille ennemis. Si « je suis vainqueur, je compte sur votre reconnaissance ; si le ré- « sultat ne répond pas à notre espoir, vous vous souviendrez que « l'empire s'est trouvé épuisé par le règne de Gallien ; la faute en « est à lui et aux tyrans qui ont désolé nos provinces. Nous « n'avons ni lances, ni épées, ni boucliers ; les Gaules et l'Es- « pagne, âme de l'empire, sont au pouvoir de Tétricus ; les « archers sont occupés contre Zénobie. Quelque peu que nous « obtenions, ce sera déjà beaucoup. »

Quelques jours après, il put écrire de nouveau : « Nous avons « défait les Goths, et détruit leur flotte de deux mille bâtiments ; « la campagne est couverte de boucliers et de cadavres, et nous « avons fait tant de prisonniers que chaque soldat a eu pour sa « part deux ou trois femmes. » Il ne fallait rien moins que des victoires aussi signalées pour fixer la fortune chancelante. Mais Claude avait à peine régné deux ans qu'il fut emporté par une épidémie. Le sénat lui décréta les honneurs divins, et fit suspen- 270. Mai.
dre dans la salle de ses séances un bouclier d'or avec son effigie ; le peuple lui dressa deux statues, une de six pieds de haut, en or, l'autre en argent, du poids de quinze cents livres. Son frère Quintilius fut appelé d'une voix unanime à lui succéder ; mais après dix-sept jours il fut massacré par l'armée ou se donna la mort.

Aurélien fut proclamé son successeur. Né en Pannonie dans Aurélien. 270.
une condition obscure, il avait donné tant de preuves de force et de valeur que les soldats le désignaient sous le nom de *manus ad ferrum*, et répétaient en son honneur des chansons dont le refrain était : *Mille, mille, mille, ont été tués par lui* ; car le bruit courait qu'il avait renversé de ses mains en différents combats neuf

cent cinquante ennemis. Les Goths, échappés à la dernière déroute, cessèrent d'être arrogants et lui demandèrent la paix. Il la leur accorda volontiers, attendu que les Alemans, les Jutunges et les Marcomans menaçaient l'Italie ; ils y pénétrèrent même malgré ses efforts, et, l'ayant défait près de Plaisance, ils marchèrent droit sur Rome. L'épouvante fut alors au comble ; on consulta les livres Sibyllins, et l'empereur lui-même se plaignit au sénat de ce qu'il procédait mollement à l'accomplissement des rites religieux. *Hé quoi,* disait-il, *êtes-vous réunis dans une église chrétienne, et non dans le temple de tous les dieux ? Examinez ; et, quelque dépense, quelque animal, quelque homme qu'exigent les livres sacrés, j'y saurai pourvoir.* Des processions de prêtres vêtus de blanc, au milieu de chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons, parcoururent la campagne en offrant des sacrifices mystiques, et ranimèrent le courage des Romains. Aurélien, qui avait rallié les débris de son armée, battit à son tour les Germains près de Fanum, et acheva de les exterminer dans plusieurs autres combats. Il défit aussi les Vandales, qui avaient traversé le Danube, et les contraignit à lui donner pour otages les fils de leurs deux rois. Comme il était néanmoins plus jaloux d'un avantage réel que d'une apparence flatteuse, il abandonna ce qui avait été conquis par Trajan ; et la Dacie, devenue indépendante, rendit à l'empire de véritables services, soit en habituant les barbares à l'agriculture, soit en les repoussant ; tandis que la Dacie d'Aurélien, nom donné à la Mésie, reçut les Romains, qui durent évacuer le pays situé au delà du Danube.

A son retour à Rome, il trouva un tel désordre qu'il dut avoir recours aux mesures les plus rigoureuses. Plusieurs sénateurs furent envoyés à la mort sur des accusations légères, dénuées même de preuves. Il s'occupa ensuite de réparer les murailles de la ville, leur donnant un développement de vingt et un milles. Si une telle étendue flattait l'orgueil des Romains, il se trouvait humilié par la pensée que la capitale de l'empire était réduite à pourvoir par des remparts à sa propre sûreté. Aurélien rétablit la discipline (1), et punit très-sévèrement les plus légères fautes des

(1) Il descendait à cet égard dans les plus petits détails, comme en fait foi la lettre suivante, adressée à un de ses lieutenants : « Si tu veux être tribun, si même tu es attaché à l'existence, maintiens tes soldats dans le devoir. Qu'aucun d'eux ne dérobe les poulets ou les brebis d'autrui. Qu'il leur soit défendu de voler du raisin, d'endommager les semences, d'exiger des habitants de l'huile, du sel, du bois, chacun devant se contenter de ce que lui fournit le

soldats. L'un d'eux ayant fait violence à la femme de son hôte, il le fit lier à deux arbres courbés avec force, qui, en se relevant, le déchirèrent en deux. Aussi la soldatesque chantait : *Celui-là a versé plus de sang qu'un autre n'a bu de vin.* Il faisait d'ailleurs paraître la discipline moins pesante en s'y soumettant lui-même. Étranger à toute espèce de faste, il interdit à sa femme de porter des vêtements de soie, parce qu'ils se vendaient au poids de l'or (1).

Quand il eut tout préparé pour la paix et pour la guerre, il marcha contre Zénobie. A peine la veuve d'Odénat fut-elle devenue la reine de l'Orient, qu'on créa pour elle une généalogie, et qu'on la fit descendre des Ptolémées ; elle était issue certainement d'une famille illustre ; elle entendait le latin, le grec et l'égyptien ; elle savait l'histoire et s'occupait à l'écrire. Elle avait, de plus, appris à l'école de Longin à discuter sur Platon et sur Homère. A la chasse elle rivalisait avec son époux, à la guerre avec les meilleurs capitaines. Elle avait fait revêtir la pourpre à ses trois fils, Hérennien, Timolaüs et Valballat, associés à l'empire, et les avait forcés d'abandonner l'idiome grec pour la langue latine ; elle gouverna cinq ou six ans comme leur tutrice. Tour à tour grand prince et grand capitaine, prudente dans le conseil, ferme dans ses résolutions, admirablement généreuse, étrangère à l'amour et aux petitesses qui déshonorent la cour des reines, tantôt elle le disputait en magnificence aux monarques perses et se faisait adorer comme eux la face contre terre ; tantôt, avec le casque de soldat et le manteau d'empereur, elle marchait à la tête des troupes, s'élançant à cheval ou sur un char de guerre. Parfois elle donnait des banquets ; et, à la manière des Césars, elle

Zénobie.

prince. Les soldats ont à se réjouir du butin fait sur l'ennemi, non des larmes des sujets romains. Que chacun ait ses armes bien luisantes ; que les épées soient bien aiguisées et affilées, les chaussures bien cousues. Que des vêtements neufs remplacent ceux qui sont usés. Qu'ils mettent leur paye dans leur poche et non dans les tavernes. Que chacun porte son collier, son anneau et son bracelet, et ne les vende ni n'en dissipe le prix. Que l'on soigne et qu'on étrille le cheval et la bête de somme qui portent les bagages, ainsi que le mulet commun de la compagnie, et qu'on ne vende pas l'avoine qui leur est destinée. Que l'un aide l'autre. Ils ont un médecin sans qu'il leur en coûte rien. Qu'ils n'emploient pas l'argent à consulter des devins. Qu'ils vivent constamment dans leurs logements ; et s'ils se querellent, ne manque pas de leur infliger de bonnes bastonnades. »

(1) *Absit ut auro fila pensentur, libra enim auri tunc libra serici fuit.* Vopiscus, dans la vie d'Aurélien.

buvait aux officiers de l'armée et aux ambassadeurs de Perse et d'Arménie.

Restée, par la défaite d'Héraclien, maîtresse de la Syrie et de la Mésopotamie, elle avait profité du moment où Claude combattait les Goths pour s'emparer de l'Égypte; une grande partie de l'Asie avait subi sa loi, et elle jetait les yeux sur la Bithynie.

272. Aurélien, résolu à l'arrêter, entra dans cette dernière province, puis dans la Cappadoce : ayant trouvé de la résistance à Tyane, il jura d'exterminer jusqu'aux chiens. Mais la ville étant tombée en son pouvoir par trahison, il dit qu'Apollonius, le fameux thaumaturge, lui était apparu, et lui avait défendu de maltraiter ses compatriotes. En conséquence, il enjoignit à ses soldats d'assouvir leur colère sur les chiens de la ville et sur Héraclamon, qui avait livré sa patrie.

Étant parvenu à renfermer Zénobie dans Palmyre, Aurélien employa contre les remparts de cette ville toutes les machines de guerre connues; mais les assiégés se défendaient avec un courage

273. héroïque : *C'est chose incroyable*, écrivait l'empereur, *que la quantité de dards et de pierres qu'ils font pleuvoir sur nous sans trêve. Mais je me confie dans les dieux, qui ont toujours secondé nos entreprises.*

Zénobie attendait des secours des Perses et des Sarrasins; mais les premiers furent coupés dans leur marche, les autres corrompus. Alors elle résolut d'aller en personne réclamer de nouveau l'assistance des Perses; mais au moment où, à la faveur de la nuit, elle s'enfuyait avec ses trésors, montée sur un dromadaire, elle fut atteinte par Aurélien et resta sa prisonnière. Lorsqu'il lui demanda comment elle avait osé résister, elle femme, aux empereurs romains, elle répondit qu'elle le reconnaissait, lui, pour auguste, mais qu'elle n'avait cru ni Gallien ni les autres dignes d'un si grand nom.

Palmyre obtint d'être épargnée en livrant ses richesses; cependant beaucoup de ceux qui avaient secondé la reine furent noyés ou égorgés, entre autres le philosophe Longin, maître de Zénobie. Dès lors l'amitié d'Aurélien fut recherchée à l'envi par les Blemmyes, les Axumites, les Arabes, les Bactriens, les Ibères, les Sarrasins, les Albanais, les Arméniens, même par les Éthiopiens, les Indiens et les Chinois.

Mais à peine l'empereur s'était-il mis en route, qu'il apprit que les Palmyriens, relevant la tête, avaient massacré le gouverneur romain et la garnison. Il revient alors sur ses pas, et, tombant sur

eux avant qu'ils aient eu le temps d'organiser la défense, il les fait massacrer sans distinction de sexe ni d'âge, et détruit la ville.

Ruines de Palmyre.

Le nom de Palmyre disparut si complétement de l'histoire, que l'on ignorait en Europe jusqu'à son existence, quand des marchands anglais, entendant à Alep des Bédouins raconter des merveilles d'immenses décombres amoncelés dans le désert, voulurent juger de ce qu'il y avait de vrai dans leurs récits. Bien que dévalisés sur la route une première fois, et arrêtés dans leur voyage, ils triomphèrent de tous les obstacles, et découvrirent les débris de cette prodigieuse cité, dont ils publièrent l'existence. Les Européens ne virent là qu'une fiction brillante, jusqu'au moment où deux Anglais, Dawkins et Wood, donnèrent la description et les dessins exacts de ces ruines magnifiques, qui s'étendent sur un espace de cinq mille sept cent soixante-douze mètres et l'emportent, selon eux, sur tout ce que possèdent l'Italie et la Grèce (1). Un bel arc de triomphe s'élève sur une place où aboutissent trois rues, dont la longueur totale n'est pas moindre de douze cent vingt-neuf mètres; des portiques ornés de statues et d'inscriptions, quatorze cent cinquante colonnes, dont cent vingt-neuf encore debout, les bordaient des deux côtés; deux de ces colonnes s'élèvent à vingt mètres, et leur soubassement dépasse la hauteur d'un homme. Ces fûts mutilés, dont quelques-uns sont surmontés d'un fragment d'architrave, sans un seul mur plein, tranchent d'une façon singulière sur l'horizon sans bornes du désert. Les portiques conduisent à des tombeaux magnifiques, bâtis en forme de tours carrées, à quatre et cinq étages, en marbre blanc, avec des figures et des arabesques en relief. On attribue aux trois premiers siècles de l'ère vulgaire ces constructions admirables de style et d'exécution, malgré la profusion des ornements qui caractérise le genre oriental. Ce qu'elles offrent de plus remarquable est le temple du Soleil, avec sa cour de six cent soixante-dix-neuf pieds carrés, entourée de trois cent soixante-quatre colonnes, sur double rang, de quinze mètres et demi de hauteur, sur un mètre quarante centimètres de diamètre. Au milieu est le temple, dont la façade a quarante-sept pieds et les côtés cent vingt-quatre; alentour règne un péristyle de quarante et une colonnes de marbre blanc, ayant plus de seize mètres d'élévation. Les architraves, les corniches, les plafonds, les portes, sont couverts de sculptures merveilleuses, aux proportions élégantes, et d'un dessin parfait, bien que trop

1678.

1694.

(1) Wood, *Ruines de Palmyre*, Londres, 1753; *Ruines de Balbek*, 1757.

surchargé. Des additions postérieures indiquent qu'il a servi au culte du Christ, puis à celui de Mahomet.

Balbek. Nous ne saurions nous éloigner de ces ruines sans dire aussi un mot de celles de Balbek ou Héliopolis. On y voit encore deux temples de trente-huit mètres sur trente-sept, et de quatre-vingt-seize sur quarante-sept, avec une enceinte de deux cent quatre-vingt-dix-neuf mètres de longueur sur cent trente-six de largeur, un grand portique, une vaste cour octogone, et une autre rectangulaire ayant une galerie. Un groupe de six colonnes corinthiennes est encore debout : elles ont dix-neuf mètres de hauteur sur sept de circonférence; les morceaux en sont joints avec tant de solidité, qu'ils ne se sont pas même détachés dans plusieurs de celles qui sont tombées. Des blocs ayant jusqu'à onze mètres de longueur sur trois d'épaisseur forment un mur surmonté de trois pierres qui occupent cinquante-sept mètres ; d'autres pierres dépassent vingt-trois mètres sur quatre, c'est-à-dire que le volume en est plus considérable que celui d'un obélisque. Nous ne savons rien de cette ville, qui dut aussi sa prospérité au commerce et au passage des caravanes, sinon qu'elle était encore florissante sous les Antonins.

Et tout cela au milieu du désert, où il n'existe pas une seule carrière ! Mais les habitants de ces villes, qui n'avaient pas de territoire, voulurent, comme ceux de Venise, de Gênes et de Pise, embellir leur patrie en témoignage d'affection. Quelle impression éprouve le voyageur quand, au milieu de ces sables immenses où il ne rencontre pas une hutte, pas un arbre, il aperçoit devant lui la ville au nom poétique, qui devait au commerce une vie si active, et dont l'épée romaine a fait un vaste tombeau ! A l'heure qu'il est, trente ou quarante familles occupent des cabanes de terre dans l'enceinte du temple de Palmyre; elles sont entourées de débris majestueux, dont elles ne recherchent pas l'origine et ne comprennent pas la magnificence. Volney exhalait au milieu de ces ruines ses désolantes élégies, montrant les peuples comme une race misérable qui s'élève, s'étend et périt au gré du hasard, jouet constant de la force et de l'imposture.

Égypte. L'Égypte s'était aussi révoltée par les manœuvres d'un certain Firmius Syrus, qui avait acquis tant de richesses en trafiquant avec les Arabes, les Blemmyes de l'Éthiopie et les Indiens, qu'il pouvait, disait-il, entretenir une armée avec le seul bénéfice qu'il tirait du papyrus et de la colle. Afin de seconder Zénobie, il prit

le titre d'auguste et empêcha l'exportation des grains, ce qui mettait Rome en grand péril. Mais Aurélien, étant tombé sur lui avec sa promptitude et son bonheur accoutumés, l'envoya au supplice. Il se dirigea ensuite vers l'Europe, dans l'intention de recouvrer l'Espagne, la Gaule et la Bretagne, en les arrachant à Tétricus. Celui-ci, qui depuis cinq ans avait plus obéi que commandé à ses soldats turbulents, vint se rendre à lui spontanément. Ce fut ainsi qu'après treize ans ces provinces se trouvèrent réunies à l'empire.

Le triomphe d'Aurélien fut pompeux. En tête marchaient vingt éléphants, quatre tigres, avec deux cents animaux des plus rares et des plus curieux de l'Orient et du Midi ; puis on voyait seize cents gladiateurs destinés à l'amphithéâtre. A leur suite venaient les trésors de l'Asie et de la reine de Palmyre, dans un bel ordre, quoique dans une confusion apparente ; enfin, sur une infinité de chars, des étendards, des casques, des boucliers et des cuirasses. Les ambassadeurs des nations les plus éloignées, Éthiopiens, Arabes, Perses, Bactriens, Indiens, Chinois, attiraient les regards tant par leur physionomie étrangère que par la richesse et la singularité de leur costume. Les productions de toutes les contrées, et les couronnes d'or offertes à l'empereur par les villes reconnaissantes, attestaient l'obéissance et le dévouement du monde pour cette Rome, qui était alors sur le bord du précipice. Triomphe d'Aurélien. 274.

Derrière s'avançaient de longues files de Goths, de Vandales, de Sarmates, d'Alemans, de Francs, de Gaulois, de Syriens, d'Égyptiens enchaînés, dix femmes guerrières prises les armes à la main dans les rangs des Goths, et appelées Amazones ; puis l'empereur Tétricus et la reine Zénobie parurent aussi dans ce triomphe, le premier avec les braies gauloises, la tunique jaune et le manteau de pourpre, accompagné de son fils et des courtisans gaulois ; la reine de l'Orient couverte de pierreries, des chaînes d'or aux mains et au cou, soutenue par des esclaves persanes, suivie du char magnifique qu'elle avait fait préparer pour monter triomphalement au Capitole, et de deux autres chars aussi splendides, celui d'Odénat et celui d'un roi perse. Un quatrième char portait Aurélien, traîné par quatre cerfs (rennes ?) enlevés à un roi goth. Les sénateurs et les plus illustres citoyens fermaient le cortége, qui s'avançait au milieu des acclamations. Les jeux du cirque, des représentations scéniques, des combats de gladiateurs et de bêtes féroces, des naumachies, couronnèrent la fête et rendirent cette solennité mémorable.

Bien que l'armée de Syrie eût demandé à grands cris la mort de Zénobie, Aurélien, épargnant ses jours, lui donna dans les environs de Tibur des terres considérables pour y vivre conformément à son rang ; il établit noblement ses filles, et conféra au seul de ses fils qui eût survécu une petite principauté dans l'Arménie. Quant à Tétricus, il lui accorda le titre de collègue et le gouvernement de la Lucanie.

Il promulgua alors, dans la pensée de remédier au désordre des mœurs, des lois contre l'adultère et le concubinage, qui ne fut permis qu'avec les femmes de condition servile. Il punissait avec sévérité ses esclaves et ses affranchis, et s'ils commettaient un délit, il les livrait au magistrat ordinaire. Il éleva dans Rome un temple au Soleil, tout resplendissant de métaux précieux et de perles, avec des vases d'or du poids de mille cinq cents livres. Il orna le Capitole et d'autres temples des dons reçus des princes étrangers, et assigna des revenus pour les prêtres et pour le culte. Il faisait distribuer au peuple, en outre de l'huile et du pain, de la chair de porc, et il voulait y ajouter du vin ; mais le préfet du prétoire lui fit observer que la multitude, enhardie par cette libéralité, finirait par exiger des poulets. Il détermina la quantité de blé, de papyrus, de verre que l'Égypte serait tenue de fournir annuellement. Après avoir fait remise de toutes les dettes que les particuliers avaient contractées envers le trésor, il publia une amnistie générale pour les crimes d'État. Mais un soulèvement excité par une réforme dans le système des monnaies, sans qu'on sache en quoi elle consistait, réveilla le caractère sévère d'Aurélien. Ce furent surtout les sénateurs qu'il jeta dans les prisons et qu'il envoya au supplice. Dès lors son orgueil ne reconnut d'autre droit que celui du glaive, et il traita l'empire en pays conquis.

Il encourut ainsi, de la part du sénat, une haine égale à l'amour que lui portait l'armée. Ce fut pourtant au sein de celle-ci qu'il trouva la mort. Comme il s'apprêtait à venger Valérien sur la Perse, Mnesthée, son affranchi et son secrétaire, qu'il avait menacé pour quelques extorsions, prévint le châtiment en montrant aux principaux officiers de l'armée une fausse liste de proscrits, et en leur persuadant d'éviter la mort en la donnant à l'empereur.

Meurtre d'Aurélien. 275. Juin.

En effet, entre Héraclée et Byzance, il fut assassiné par ses gardes. Quand la liste qui avait causé sa mort fut reconnue comme fausse, les conjurés jetèrent Mnesthée aux bêtes, et érigèrent un temple au *restaurateur de l'empire*. Il est vrai que, durant les cinq années de son règne, Aurélien avait cicatrisé les plaies dont

la nonchalance de Gallien avait été la cause. Il repoussa de l'Italie les barbares, rendit à l'empire son unité, reçut l'hommage d'Hormisdas, successeur de Sapor; et si sa rigueur excessive ne permet pas de le compter parmi les bons princes, il fut du moins un des plus utiles dans un temps où l'épée seule pouvait sauver un empire fondé par l'épée. Il avait d'abord toléré les chrétiens; mais il se proposait de les exterminer, quand la mort l'appela à rendre compte de ses projets à un maître plus grand que lui.

Les principaux officiers, honteux de s'être souillés du sang d'Aurélien, n'osèrent lui donner un successeur. Ils écrivirent au sénat pour qu'il eût à élire un prince capable de remplacer dans les circonstances présentes celui qui avait été tué, et qui fût pur de son assassinat. Tacite, prince du sénat, dissuada ses collègues d'accepter ce qu'on leur proposait, dans la crainte d'exciter des troubles si le choix des sénateurs déplaisait à l'armée. L'élection fut donc renvoyée à l'armée, qui la renvoya de nouveau au sénat. Une troisième tentative n'eut pas plus de succès, de sorte que l'empire resta vacant pendant huit mois. Cependant la tranquillité intérieure n'en souffrit pas; mais comme les ennemis, de l'autre côté de l'Euphrate et du Danube, devenaient plus entreprenants, Marcus Claudius Tacitus finit par être proclamé d'un commun accord.
Il voulut en vain s'en excuser en alléguant ses soixante-quinze ans; « il fut contraint d'accepter le soin de l'État et du monde, « que lui décrétait l'autorité du sénat, et qu'il méritait par son « rang ainsi que par ses actions. » Tacite. 25 septembre.

Le nouvel empereur était issu de Tacite l'historien; il ordonna de faire chaque année dix copies des ouvrages de son illustre aïeul. D'un caractère doux, admirateur de la simplicité antique, il céda son patrimoine à l'État, affranchit ce qu'il y avait d'esclaves à Rome, et trouva dans sa tempérance et dans son économie les ressources nécessaires aux libéralités impériales. Il fit fermer entièrement les maisons de prostitution et les bains publics avant la nuit; il destina des temples et des sacrifices aux bons empereurs, rejeta le témoignage des esclaves contre leurs maîtres, et défendit de dorer et d'amalgamer les métaux (1). Il rendit leurs anciennes attributions aux sénateurs, qui, pleins de joie, firent des processions solennelles et se hâtèrent de prescrire à toutes les villes, ainsi

(1) De Claude II à Dioclétien on ne fit plus de monnaies d'argent, mais des monnaies de cuivre argenté; les pièces d'or continuèrent à être pures; l'impôt était payé en or.

qu'aux peuples alliés, de leur envoyer les appels des proconsuls, au lieu de les adresser à l'empereur ou au capitaine des gardes. Ce furent eux qui désignèrent les proconsuls, et conférèrent les magistratures avec une si complète liberté, qu'ils refusèrent le consulat à un frère de Tacite recommandé par lui à leurs suffrages. Les édits impériaux étaient sanctionnés par eux; c'était une dernière manifestation de l'autorité sénatoriale.

Tacite se concilia l'armée par des largesses, et en la conduisant contre l'ennemi; mais d'une part la rigueur du climat, de l'autre les instances turbulentes des soldats enhardis par son naturel

276. Avril. bienveillant, le conduisirent au tombeau; il se trouvait alors en Cappadoce : son règne avait duré six mois à peine.

Florianus, son frère, se fit revêtir de la pourpre et obtint l'obéissance des provinces d'Europe et d'Afrique. Mais, en Asie, trois légions se déclarèrent pour Probus, et une guerre civile commença,

Probus. dans laquelle Florianus fut tué. Probus, natif de Sirmium, avait toutes les qualités d'un grand prince. Il donna des preuves de sa valeur en battant les barbares, qui avaient envahi la Gaule, et en les repoussant au delà du Rhin. Il contraignit les Goths et les Perses à demander la paix, subjugua les Isauriens en les disséminant dans les provinces les plus éloignées, défit les Blemmyes qui habitaient entre l'Éthiopie et l'Égypte, et assura la paix à l'extérieur. Il avait conçu un projet plus beau que facile à exécuter, celui de désarmer les Germains, et de les amener à remettre aux Romains la décision de leurs différends. Il fit construire, en attendant, une ligne de défense, consistant, non plus en des troncs d'arbres et en palissades, comme celle de Trajan, mais en une muraille de maçonnerie qui s'étendait du voisinage de Neustadt et de Ratisbonne à travers les montagnes et les vallées, les fleuves et les marais, jusqu'à Wimpfen sur le Necker, et joignait le Rhin après deux cents milles de parcours. Il astreignit aussi les Germains à fournir chaque année seize mille hommes des plus robustes, qu'il répartit dans les troupes nationales; en effet, le recrutement devenait de jour en jour plus difficile parmi les populations amollies de l'Italie et des provinces de l'intérieur.

280 Il trouva un compétiteur dans Sextus Julius Saturninus, qu'appuyaient les turbulents Alexandrins, mais qui fut bientôt vaincu et tué. Proculus se révolta contre lui dans les Gaules; il avait amassé, en faisant la course sur mer, à l'exemple de ses ancêtres, de si grandes richesses, qu'il put armer deux mille esclaves à lui; mais, défait par Probus, il fut trahi par les Francs. L'Espagnol Bono-

sus, qui du métier de maître d'école était parvenu à commander la flotte sur le Rhin, l'ayant laissé surprendre et incendier par l'ennemi, se révolta par crainte du châtiment, et se soutint assez longtemps ; mais enfin, se voyant vaincu, il se donna la mort. Il ne s'était pas rendu moins célèbre dans les exploits de Bacchus que Proculus dans ceux de Vénus.

Quand la guerre cessait, Probus employait les soldats à des travaux utiles. Ce fut ainsi qu'il leur fit planter en vignes les coteaux de la Gaule, de la Pannonie et de la Mésie, réédifier plus de dix villes détruites et ouvrir des canaux. Mais ayant manifesté l'espoir d'assurer bientôt la paix générale et de se passer des soldats, ceux-ci le massacrèrent. Qu'un empereur fût méprisable comme Gallien, ou prudent, juste et respecté comme Probus, c'était une catastrophe désormais inévitable. 282. Août.

Les troupes proclamèrent Carus, préfet du prétoire, qui nomma césars Carin et Numérien, ses fils. Il défit les Sarmates dans la Thrace, assurant ainsi la tranquillité de l'Illyrie et de l'Italie. Il songea ensuite à faire la guerre longtemps méditée contre les Perses, guerre défensive devenue nécessaire. Carus. Carin et Numérien. 283.

Varanne II, monté nouvellement sur le trône, avait déjà envahi la Mésopotamie ; mais, apprenant que les Romains s'avançaient, il battit en retraite et envoya des ambassadeurs à Carus. Ils le trouvèrent en costume militaire, recouvert d'un manteau de pourpre grossière, et dînant assis sur l'herbe avec un morceau de lard et des pois. Quand ils lui eurent exposé l'objet de leur mission, il leur répondit, en ôtant une petite calotte dont il couvrait sa tête chauve : *Si votre prince ne veut pas plier devant les Romains, je rendrai la Perse aussi nue d'arbres que ma tête l'est de cheveux.*

Afin qu'on ne vît pas là une vaine menace, il entra dans la Perse, en proie alors aux factions, et occupée par une guerre avec l'Inde. Il avait déjà pris Séleucie et Ctésiphon, quand il mourut frappé de la foudre. Les soldats, qui crurent voir dans cette mort un présage sinistre, obligèrent Numérien son fils à s'éloigner du Tigre, terme fatal des conquêtes romaines. Ce prince, doué des plus belles qualités, était, comme poëte, supérieur à tous les hommes de son temps ; c'était aussi l'orateur le plus éloquent du sénat. Mais il fut tué dans la retraite. 284. Janvier.

De la Gaule, où il avait fait la guerre non sans habileté, Carin se rendit à Rome, et devint le chef unique de l'empire. Dans l'espace de peu de mois, il épousa et répudia neuf femmes, sans

compter toutes celles qui durent satisfaire sa lubricité. Il perdait le temps en concerts, en danses, en plaisirs obscènes. Les amis, les conseillers de son père, ceux qui pouvaient lui reprocher ses vices ou qui avaient été ses égaux dans la vie privée, furent mis à mort par ses ordres. Orgueilleux avec les sénateurs, il se vantait de vouloir distribuer leurs domaines à la plèbe, qu'il amusait par des fêtes, et parmi laquelle il choisissait ses favoris et ses ministres qui étaient en même temps ses complices, car il se reposait sur eux de toutes les affaires, et même du soin de signer.

Il se livrait à l'oisiveté et aux plaisirs sans se douter qu'il marchait au bord de l'abîme; une fois arrivée à Chalcédoine d'Asie, l'armée avec laquelle son père avait combattu les Perses proclama empereur Dioclétien, commandant des gardes domestiques (1). Celui-ci était né en Dalmatie de parents obscurs, il était brave dans les combats, non moins qu'habile dans les affaires; il se montra favorable aux lettres tout en n'ayant que des connaissances militaires, et fut ennemi du faste et de la mollesse. Comme certains bruits semblaient lui imputer d'avoir trempé dans le meurtre de Numérien, il jura qu'il y était resté étranger; et ayant fait venir Aper, beau-père du prince mort, il dit: *Voilà qui fut l'assassin de l'empereur!* et il lui plongea son épée dans la poitrine (2).

284. 17 septembre, ou 29 août.

Il avait voulu tout à la fois convaincre l'armée, qui se contenta de cette preuve, et accomplir la prédiction d'une druidesse. Elle lui avait annoncé qu'il serait empereur quand il aurait tué un sanglier (*aper* en latin). Aussi, depuis lors, poursuivait-il toujours ces animaux à la chasse; et cette fois, après avoir frappé son rival, il s'écria : *J'ai donc enfin tué le sanglier fatal!*

L'armée se disposa à soutenir par la guerre civile l'innocence de Dioclétien et la prophétie gauloise, tandis que lui, pour préparer le succès, s'occupa de fomenter le mécontentement parmi les troupes de Carin, et il réussit; en effet, ayant livré une bataille rangée sur le Danube, il demeura vaincu; mais un tribun ayant, pour se venger d'un adultère, donné le coup mortel à Carin, Dioclétien se

(1) Les *domestiques*, espèces de gardes de la porte, étaient inférieurs aux prétoriens, et préposés à la défense particulière de la personne du prince. Justinien en porta le nombre de trois mille cinq cents à cinq mille cinq cents; ils étaient divisés en diverses *scholæ*, et commandés par un *comes domesticorum*, dont la charge devint très-importante dans le quatrième siècle.

(2) L'ère de Dioclétien ou des martyrs, longtemps en usage dans l'Église et encore aujourd'hui chez les Cophtes et chez les Abyssiniens, date du 29 août 284, jour où l'empereur fut proclamé.

trouva maître de l'empire, et il eut la générosité ou la politique de pardonner aux partisans de son ennemi. 285.

Dans les quatre-vingt-douze ans écoulés de Commode à Dioclétien, sur les vingt-cinq fois que l'empire fut vacant, il le fut vingt-deux par suite de la mort violente de celui qui l'occupait. Trente empereurs sur trente-quatre furent tués par ceux qui voulaient leur succéder. Les soldats, maîtres de tout, étaient à la fois électeurs et bourreaux ; de sorte qu'il serait difficile de dire ce que pouvaient les barbares pour rendre pire un tel état de choses.

CHAPITRE XXIV.

EMPEREURS COLLÈGUES.

Une fois son autorité affermie dans Rome, Dioclétien marcha contre les Germains et les Bretons ; puis il se dirigea sur l'Orient, où sa présence était plus nécessaire. Mais, avant de partir, il as- 286. Avril.
socia à l'empire Maximien, paysan des environs de Sirmium, l'une des meilleures épées de l'époque, mais cruel et pervers au point que Dioclétien put paraître généreux en intervenant pour modérer ses actes de sévérité, conseillés peut-être par lui-même. Maximien prit le titre d'Hercule, Dioclétien celui de Jovien. Le premier avait un grand respect pour Dioclétien, qu'il considérait comme un génie supérieur ; le second trouvait que la valeur de son collègue lui était nécessaire au milieu de tant d'ennemis frémissants. Afin même de pouvoir plus promptement faire face de tous côtés, Dioclétien subdivisa encore l'autorité en faisant choix, pour leur donner le titre de césar, de deux généraux expérimentés : Galérius, qui avait exercé d'abord le métier de pâtre, et Constance, d'une famille noble, que sa pâleur fit surnommer Chlore. Maximien donna à ce dernier sa fille en mariage, et Dioclétien la sienne à Galérius. Ils se partagèrent de la sorte sinon l'administration, du moins la défense de l'empire. La Gaule, l'Espagne et la Bretagne furent confiées à Constance ; à Galère, les provinces illyriennes sur le Danube ; l'Italie et l'Afrique à Maximien ; Dioclétien se réserva la Thrace, l'Égypte et l'Asie. Cet arrangement n'eut cependant pas pour effet de détruire l'unité monarchique : car ceux que Dioclé-

tien s'était adjoints regardaient sans opposition, comme le premier et comme *un grand Dieu* celui à qui ils devaient leur élévation. Agissant avec un concert rare parmi les puissants, unique entre quatre guerriers de patrie, d'âge, de caractères différents, ils s'assistaient réciproquement de leurs conseils et de leur bras : les provinces furent surveillées de plus près, et les légions apprirent à respecter la vie de leurs chefs, en voyant que le meurtre d'un d'entre eux eût présenté plus de péril que d'avantages.

Maximien extermina dans la Gaule les paysans qui, sous le nom de Bagaudes, s'étaient insurgés contre l'oppression des riches.
Carausius empereur de Bretagne. Mais Carausius, citoyen obscur de la Ménapie, investi du commandement de la flotte stationnée à Gessoriacum (Boulogne) pour défendre la Bretagne contre les incursions des Francs, les laissa passer dans l'île, qu'ils pillèrent ; puis, tombant sur eux au retour,
287. il les dépouilla de leur butin. Redoutant alors le châtiment, il souleva les insulaires et prit le titre d'auguste. Il se soutint dans le pays pendant sept ans contre les Calédoniens et les Romains. Il avait enrôlé la fleur de la jeunesse franque, qu'il façonnait aux manœuvres de terre et de mer ; et, faisant la course avec ses vaisseaux, il ravageait les côtes de l'Océan jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

Maximien, ne pouvant le soumettre faute de vaisseaux, en vint avec lui à un arrangement, aux termes duquel il lui céda la sou-
292. veraineté de la Bretagne avec les honneurs impériaux. Plus tard, Constance reprit les hostilités ; mais au fort de la lutte il apprit que
294. Carausius avait été assassiné par Alectus, qui succéda à son pouvoir chancelant. Peu de temps après, ce dernier fut vaincu ; et la Bretagne, qui pendant dix années avait été séparée de l'empire, y fut de nouveau réunie.

Maximien et Dioclétien se rendirent tous deux à Milan, l'un de la Gaule, l'autre de l'Arabie, pour se concerter sur les moyens de défense, le danger devenant chaque jour plus menaçant en présence des barbares qui faisaient irruption de toutes parts. Les Goths avaient soumis les Burgundes, les Vandales, les Gépides ; les Blemmyes étaient en guerre avec les Éthiopiens et les Maures. Quand les Perses faisaient trêve à leurs discordes intestines, ils se jetaient sur la Mésopotamie et la Syrie. Les tribus de l'Afrique s'étaient liguées contre Rome. En Italie, Marc-Aurèle, Julien, et dans Alexandrie, Achillée, avaient pris le titre d'empereurs. Mais les efforts réunis des quatre souverains surent obvier à tout. Constance raffermit la domination romaine dans la Germanie; Dioclétien dompta Achillée et l'Égypte, en châtiant sévè-

rement le pays (1), dont il céda une partie aux Nubiens pour opposer une barrière aux Blemmyes. Maximien passa des Gaules en Afrique pour soumettre les Maures.

L'expédition contre les Perses fut la plus importante et la plus glorieuse. Quand ceux-ci, sous le règne de Valérien, eurent subjugué l'Arménie, Tiridate, fils de Chosroës qui venait d'être assassiné, fut sauvé par quelques amis. Élevé à Rome à l'école du malheur, il put s'y former aux arts de la paix et de la guerre, et y acquérir des amis. L'étranger, maître de l'Arménie, l'embellissait de monuments magnifiques; mais il ne s'en rendait pas moins odieux aux habitants par les mesures tyranniques que lui inspirait la crainte d'un soulèvement; par son intolérance surtout, qui, après lui avoir fait abattre les statues du Soleil, de la Lune et des rois divinisés, l'avait poussé en même temps à allumer le feu d'Ormuzd sur la cime du mont Bagavus.

Dans la troisième année de son règne, Dioclétien conféra le trône d'Arménie à Tiridate. A peine ce prince se fut-il présenté sur la frontière, que toute la noblesse accourut sous ses drapeaux; la garnison perse fut chassée, et tous se préparèrent à défendre l'indépendance nationale. Ils furent secondés dans leur entreprise par un Scythe nommé Mamg, dont la tribu s'était établie quelques années auparavant sur les frontières de l'empire chinois, qui s'étendait alors jusqu'à la Sogdiane. Ayant encouru la colère de Vou-ti, qui régnait alors, il se retira vers l'Oxus, et se mit sous la protection de Sapor. Ce prince, pour ne pas trahir l'hospitalité, refusa de le livrer aux Chinois, et n'évita la guerre qu'en promettant de le confiner aux extrémités occidentales de ses États. Un vaste territoire inhabité fut donc assigné dans l'Arménie à la tribu scythe, pour qu'elle s'y transformât à son gré et à l'aide du temps. Mais, dans cette occurrence, au lieu de défendre son hôte, Mamg s'unit à Tiridate et l'aida puissamment à recouvrer son royaume.

(1) La célèbre colonne de Ptolémée à Alexandrie, dont le fût, d'un seul morceau de granit rouge de 90 pieds de longueur sur 9 de diamètre, s'élève sur une base surchargée d'ornements dans le goût du troisième siècle, porte une inscription qui a longtemps passé pour illisible. Enfin Leake et Hamilton en déchiffrèrent assez pour affirmer qu'elle fut érigée en l'honneur de Dioclétien, dieu tutélaire d'Alexandrie (πολιοῦχος Ἀλεξανδρείας), probablement dans cette occasion, les peuples ayant coutume de vanter la clémence des rois qui les frappent sans les achever. Mais ce n'est pas un motif pour croire que cette colonne magnifique soit un ouvrage de cette époque. Voy. *Classical journal*, XIII, 152.

Non-seulement le prince arménien délivra son pays des Perses, mais il poussa ses excursions jusque dans l'Assyrie, profitant de l'agitation qu'y entretenaient les dissensions entre les deux frères Ormuz et Narsès. Bien que le premier eût demandé l'assistance des barbares qui habitaient sur les bords de la mer Caspienne, Narsès l'emporta. Il dirigea alors tous ses efforts contre Tiridate, qui, détrôné encore une fois, fut obligé de se réfugier à Rome.

L'honneur et la sûreté de l'empire réclamaient également la guerre, et Dioclétien établit sa résidence à Antioche ; mais, moins pourvu de valeur que d'habileté, il confia le commandement de l'armée à Galène, qui s'avança contre Narsès et fut battu près de Carrhes, aux lieux déjà témoins de la défaite de Crassus. Humilié des dédains dont l'accabla Dioclétien, il rassembla de nouvelles forces, et, vainqueur cette fois, il fit sur Narsès un immense butin avec une foule de prisonniers, au nombre desquels se trouvèrent les femmes et les fils de Narsès lui-même. Les Perses demandèrent alors la paix, et l'obtinrent à la condition de céder aux Romains la Mésopotamie, et en outre cinq provinces au delà du Tigre, de manière que l'Araxe formât la frontière des deux empires. Tiridate remonta sur le trône, et l'on rendit à Narsès ses femmes et ses enfants.

La paix se maintint jusqu'à la fin du règne de Constantin. Les Romains y gagnèrent de se voir en sûreté de ce côté, surtout par l'alliance des Carduques (Kurdes), restés tels que les avait trouvés Xénophon, c'est-à-dire, vaillants défenseurs de leur liberté; et par celle de l'Ibérie, contrée stérile et sauvage, mais dont les habitants belliqueux devaient opposer une barrière aux hordes sarmates, que l'amour du butin attirait par intervalles vers les riches contrées du Midi.

Pour la défense de ses frontières, Dioclétien établit, depuis l'Égypte jusqu'au territoire des Perses, une ligne de camps pourvus de bonnes armes que fournirent les arsenaux récemment formés à Antioche, à Émèse et à Damas. Il en fit autant de l'embouchure du Rhin à celle du Danube, en utilisant les anciens camps et de nouveaux forts si bien disposés, que les barbares ne se risquèrent presque jamais à passer outre, distraits qu'ils étaient d'ailleurs par leurs dissensions intestines, que Dioclétien savait fomenter pour épuiser leurs forces. Mais chaque fois qu'ils suspendirent leurs luttes pour se jeter sur le territoire romain, ils y trouvèrent pour les repousser les habiles dispositions de Dioclétien et le bras de ses collègues. Il faisait distribuer les prisonniers

entre les provinces, en les réservant surtout pour celles où les habitants avaient été décimés par la guerre, afin de les employer à la garde des troupeaux, ou à l'agriculture, et parfois au service militaire. C'était nourrir un serpent dans le sein de l'empire.

Changement dans la constitution.

Rome ne paraissant plus à Dioclétien dans une situation convenable pour la défense, il établit son collègue à Milan, qui s'élevait au pied des Alpes, populeuse, bien bâtie, avec un cirque, un théâtre, une fabrique de monnaies, un palais, des thermes, des portiques ornés de statues et une double muraille. De là il pouvait surveiller de plus près les barbares de la Germanie. Faisant choix ensuite pour lui-même de Nicomédie, sur les confins de l'Europe et de l'Asie, il se plut à l'embellir, et, en peu d'années, la nouvelle résidence impériale rivalisa avec Rome, Alexandrie et Antioche. Ce séjour plaisait à Dioclétien lorsqu'il était fatigué de Rome, de sa plèbe insolente et de son sénat, qui songeait encore à s'arroger quelques droits quand tout pliait sous l'omnipotence du glaive. Les deux augustes, résidant désormais hors de Rome, pouvaient déployer dans les camps et dans les conseils des provinces une autorité absolue. Ils ne consultaient sur la confection des lois que leurs ministres, sans en référer au grand conseil de la nation. Mais, pour enlever même à ce corps les dernières apparences de considération, Dioclétien laissa son collègue donner carrière à son naturel farouche, en punissant des conspirations imaginaires. Les prétoriens, qui, sentant leur importance s'affaiblir sous cette administration vigoureuse, étaient portés à venir en aide au sénat, virent leur nombre réduit, et furent privés d'une partie de leurs priviléges. Deux légions illyriennes les remplacèrent, pour la garde de Rome, sous le nom de Joviens et d'Herculéens.

Les noms de consul, de censeur, de tribun, ne parurent plus nécessaires pour exercer sous des désignations républicaines une autorité qui avait détruit la république. L'empereur, qui n'était plus le général des armées de la patrie, mais le chef du monde romain, fut appelé *dominus* non-seulement par les flatteurs, mais encore dans les actes publics, avec des titres et des attributs divins. Reconnaissant peut-être qu'en passant dans des mains vicieuses, par le bon plaisir de l'armée, l'autorité impériale était déchue dans l'opinion, et qu'il était impossible de la ramener vers son principe, Dioclétien songea à la renouveler dans son essence. Comme il n'était pas Italien, il n'avait pas regret d'enlever à sa patrie une suprématie achetée au prix de tant de sang. Habitué

dans les camps à la discipline qui ne raisonne pas et à l'éclat qui séduit les âmes, il façonna tout d'après le système oriental. A cette simplicité que les empereurs vertueux avaient conservée dans leurs vêtements comme dans leur intérieur et dans les audiences publiques, parce qu'ils se considéraient comme premiers citoyens et rien de plus, il substitua le faste asiatique, et prit le diadème qui avait coûté la vie à César. La soie, l'or, les pierreries couvrirent sa personne sacrée; les *écoles d'officiers domestiques* gardèrent les avenues du palais, où commencèrent à se nouer les intrigues des eunuques. Quiconque, au milieu de cette foule, et après un cérémonial sans fin, approchait la majesté de l'empereur, devait se prosterner en adoration, comme les Perses devant le représentant de leur dieu sur la terre. Ainsi le trône où siégeait Auguste avec tant de simplicité a reçu désormais un Cyrus, un Sésostris, un autocrate qui prétend, par le mystère et par la pompe dont il s'entoure, commander le respect aux gens de guerre et la soumission au peuple.

Deux empereurs et deux césars multipliaient ces apparences fastueuses, ainsi que les employés, les serviteurs et tous ceux dont tout ce luxe réclamait l'office. Les quatre cours rivalisant entre elles de splendeur, d'une part les intrigues s'accrurent, et de l'autre les impôts; aussi, tant que l'empire subsista, les plaintes ne cessèrent pas sur l'aggravation des taxes. Si les mesures nécessaires à la tranquillité intérieure et à la défense extérieure étaient désormais plus promptes, le sentiment de l'unité s'affaiblissait, et les esprits se préparaient au partage qui s'effectua plus tard et d'un seul empire en fit deux.

Bien que la faute retombe sur Dioclétien comme auteur du système nouveau, il est juste de dire qu'il apporta, dans toutes ses réformes, une sage modération. Il continua à faire au peuple les distributions accoutumées; mais en voulant, durant une famine, taxer les denrées à un prix peu élevé, il ne réussit qu'à l'augmenter. On lui dut de splendides constructions à Carthage et à Milan, indépendamment de celles de Nicomédie et des thermes dont il embellit Rome, magnifique édifice où trente mille personnes pouvaient prendre le bain, et auquel il réunit la bibliothèque de Trajan. Sa mémoire ne serait donc pas restée odieuse, s'il n'eût persécuté les chrétiens avec une extrême férocité.

303. 17 novembre. Ce fut avec justice qu'il s'attribua dans la vingt-unième année de son règne les honneurs du triomphe; et le peuple de Rome, en voyant porter les images de fleuves et de villes perses non encore

subjugués, celles des fils et de la femme de Narsès, put encore se faire illusion sur l'éternité du Jupiter Capitolin.

Mais les Romains pouvaient-ils voir d'un œil favorable celui qui avait ravi à leur cité le privilége d'être la capitale du monde? La magnificence même dont s'entourait Dioclétien disparaissait devant celle des triomphes de Carin et d'autres encore; aussi décochaient-ils contre l'autocrate des mots piquants, insupportables pour son orgueil; il en montra tout son dépit en quittant brusquement les sept collines, sans attendre le jour très-prochain de son entrée en fonctions comme consul. 17 novembre.

S'étant alors dirigé vers les provinces illyriennes, il contracta en les parcourant une maladie qui le mit aux portes de la tombe. Il guérit cependant; mais, ne se sentant plus assez de force pour soutenir le fardeau de l'empire, il résolut d'abdiquer; non par philosophie, comme les Antonins, ni par lassitude des contrariétés éprouvées, comme Charles-Quint, mais par une pensée de bien public. Abdication de Dioclétien.

Du haut d'un trône élevé au milieu de la plaine, près de Nicomédie, il déclara sa résolution au peuple et aux soldats, en nommant césars Maximin et Sévère. Le même jour, Maximien abdiquait à Milan, pour tenir le serment par lequel il s'y était engagé antérieurement envers son collègue. Dioclétien se retira dans un palais splendide qu'il avait fait construire à Salone, aux lieux où s'éleva depuis Spalatro (1). Il y vécut neuf ans dans une condition privée, respecté et consulté par les princes auxquels il avait cédé l'empire. Il s'écriait souvent : *Maintenant je vis, maintenant je vois la beauté du soleil*. Quand Maximien, qui s'était retiré dans la Lucanie, le pressa de reprendre le pouvoir, il lui répondit : *Tu ne me donnerais pas ce conseil, si tu voyais les belles laitues que j'ai plantées de mes mains à Salone!* Quand il lui arrivait de réfléchir aux dangers qui environnent un souverain : *Que de fois*, disait-il, *deux ou trois ministres s'accordent pour tromper le prince, qui, séparé du reste des hommes, parvient rarement à être informé de la vérité, si toutefois il la sait ja-* 305. 1er mai.

(1) La cathédrale de Spalatro est bâtie sur l'emplacement d'un temple d'Esculape. Celui de Jupiter fut aussi transformé en église. Il reste encore du palais de Dioclétien, d'une construction très-solide, un portique soutenu par des colonnes de granit, à l'entrée duquel est un sphinx. On voit aussi à Spalatro les ruines d'un grand aqueduc, fait de blocs énormes, et trois belles portes. En 1828, l'empereur d'Autriche a assigné des fonds pour former un musée des antiquités trouvées tant à Spalatro qu'à Salone.

mais ! Ne voyant, n'entendant que par les yeux et les oreilles d'autrui, il confère les emplois à des hommes vicieux ou incapables, néglige les gens de mérite ; et, bien qu'il soit sage, il reste en proie à ses courtisans corrompus.

Cependant les troubles qui s'élevèrent dans l'empire, les malheurs de sa femme et de sa fille, quelques injures reçues de ses
313. Mai. successeurs, troublèrent sa solitude ; on dit même qu'il se donna la mort à l'âge de près de quatre-vingts ans.

A peine la main robuste qui avait longtemps tenu les rênes de l'État ne se fit-elle plus sentir, que les discordes, admirablement réprimées jusque-là, recommencèrent à agiter l'empire, qui, du-
Constance Chlore. rant dix-huit ans, fut disputé entre différents princes. Constance et Galère avaient succédé avec le titre d'auguste à Maximien et à Dioclétien : le premier et le plus âgé des deux continua à gouverner la Gaule, l'Espagne et la Bretagne, avec une douceur généreuse et modeste ; il voulait, disait-il, que ses sujets fussent riches, plutôt que l'État. On raconte (1) que Dioclétien envoya un jour vers lui pour se plaindre de ce qu'il n'avait pas d'or en caisse. Constance invita les députés à revenir sous quelques jours pour avoir sa réponse. Dans cet intervalle, il informa les principaux habitants de ses provinces qu'il avait besoin d'argent, et ils lui en apportèrent à l'envi. Alors, montrant ces trésors aux envoyés, il les pria de rapporter à Dioclétien qu'il était le plus riche des quatre princes ; seulement, ajoutait-il, il laissait ces richesses en dépôt dans les mains du peuple, considérant son amour comme le trésor le plus sûr et le plus abondant d'un souverain. Après le départ des députés, il renvoya l'argent à ceux qui l'avaient avancé. Au plus fort de la persécution, il donna asile aux chrétiens, dont la reconnaissance le porta aux nues. Si nous devons en croire Eusèbe, il arriva que Constance, feignant de vouloir aussi persécuter les chrétiens, enjoignit aux officiers du palais et aux gouverneurs des provinces d'opter entre leur foi et leurs fonctions. Quelques-uns, pour avoir abjuré, furent réprimandés par lui et destitués, attendu que, traîtres envers Dieu, ils devaient trahir le prince plus facilement encore : il accorda, au contraire, sa confiance et des emplois supérieurs à ceux qui avaient écouté la voix de leur conscience, de préférence à leurs intérêts. Par un rescrit qui, inséré au code, mériterait d'être adopté par ceux qui lui ont emprunté tant de lois tyranniques, il rejette les libelles anonymes,

(1) EUSÈBE, VIII, 13, 17, et *Vie de Constantin*, II, 13.

« ne sachant pas soupçonner un citoyen qui n'a pas d'accusateur, « mais seulement un grand nombre d'ennemis (1). »

Galère, au contraire, plein de bravoure, mais rusé et arrogant, passe pour avoir mis en œuvre de bas artifices pour déterminer Dioclétien à persécuter les chrétiens, et ensuite pour le faire abdiquer. Maximin, son neveu, grossier dans ses paroles comme dans ses actions, gouverna en qualité de césar l'Égypte et la Syrie; Sévère, l'autre césar, l'Italie et l'Afrique. Galère, qui dominait sur ces deux princes, ses créatures, et sur Constance, dont la santé était chancelante, se flattait de rester seul maître de l'empire et de le transmettre à sa famille. Mais dans les foyers de son collègue était né celui qui devait renverser ses projets. Galère.

Constance avait épousé en premières noces une femme de condition obscure, mais d'une grande piété, nommée Hélène, dont il eut Constantin, auquel probablement elle donna le jour à Naïssus, ville de la Dacie. Soit par égard pour une nouvelle épouse, soit par défiance envers elle, il envoya son fils à la cour de Dioclétien. Celui-ci, séduit par les rares qualités de ce jeune homme, beau, généreux, affable, cher au peuple et aux soldats, et dont une mâle prudence tempérait l'ardeur juvénile, le fit élever avec soin. Galère en prit de la jalousie; et lorsque Dioclétien eut à nommer deux césars, il écarta Constantin, au grand déplaisir des légions. Devenu auguste, il eut toujours l'œil sur lui; il n'aurait pas hésité à s'en défaire, s'il n'eût redouté l'armée, qui lui était favorable, et si d'ailleurs il n'eût échoué dans ses projets de trahison. Constance ayant appelé son fils près de lui, Galère lui opposa mille obstacles; mais il parvint à s'échapper; et, ayant rejoint Constance, il fit heureusement avec lui la guerre dans la Bretagne aux Pictes et aux Calédoniens. Constantin.

A la mort de Constance, Constantin fut salué empereur par les soldats; et, selon l'usage, il adressa à l'autre auguste, ainsi qu'aux césars, sa propre image, avec les insignes de l'empire. Galère, malgré le courroux qu'il en ressentit, se décida, pour éviter la guerre civile, à lui envoyer la pourpre, en lui donnant le titre de césar, et à Sévère celui d'auguste. Mort de Constance. 306. 25 juillet.

Cependant les cruautés de Galère, sa longue absence et un recensement des richesses de chacun, fait avec une rigueur qui recourait même à la torture pour obtenir l'aveu des biens cachés, avaient déterminé un soulèvement général dans l'Italie. Maxence, Maxence. 28 octobre.

(1) *Code Théodos.*, lib. VI, *De famosis libellis.*

fils de Maximien et gendre de Galère, se fit proclamer auguste. Quelques-uns ont cru qu'il avait été supposé par sa mère. Laid, vicieux, abhorré, il gagna les gardes prétoriennes à prix d'argent. Les Romains, pour se délivrer de Galère, les païens, dans l'espoir de relever l'ancien culte, lui prêtèrent aide et appui. Alors Maximien, sortant de sa retraite, reprit en main les affaires, et reçut comme collègue de son fils les hommages du peuple et du sénat.

Sévère accourut de Milan pour réprimer ces usurpateurs ; mais son armée, qui avait obéi à Maximien, passa du côté du vieil empereur. Il se trouva alors assiégé dans Ravenne, et réduit à céder la pourpre à son rival, qui lui promit la vie et la lui arracha ensuite. Maximien, tranquille de ce côté, voulut s'assurer de l'a-
307. 1er mars. mitié de Constantin ; il lui donna donc en mariage sa fille Faustine avec le titre d'auguste.

Sur ces entrefaites, Galère avait pénétré en Italie ; mais en voyant l'immensité de Rome, ou plutôt la constance avec laquelle elle employait ses richesses contre celui qui voulait les lui ravir, il n'osa l'assiéger, et se retira à Terni ; puis, se défiant des dispositions de son armée, il rebroussa chemin, exerçant plus de ravages que n'auraient pu le faire les barbares eux-mêmes.

Maximien, se voyant moins considéré qu'il n'aurait voulu, chercha à supplanter son propre fils ; mais, trompé dans son attente, il se rendit près de Galère, les uns disent pour l'exciter contre Maxence, d'autres, pour épier une occasion de le trahir. Quoi qu'il en soit, Galère donna pour successeur à Sévère Licinius son ami, comme lui valeureux et ignorant, et même ennemi du savoir, mais, de plus, avare et débauché, malgré sa vieillesse : à cette nouvelle Maximin, qui gouvernait ou plutôt opprimait l'Égypte et la Syrie, prit aussi le titre d'auguste. Voilà donc six empereurs présidant aux destinées du monde romain : Constantin et Maxence en Occident, Maximin et Licinius en Orient ; Maximien, que soutenaient les premiers, et Galère, qui avait de son côté les deux autres : tous n'étant retenus dans leur désir d'en venir aux mains que par une crainte mutuelle. Maximien, re-
308. poussé par Galère, se réfugia auprès de Constantin, et déposa de nouveau la pourpre ; mais il voulut bientôt la reprendre. Profitant du moment où Constantin était occupé à combattre les Francs, il répandit le bruit de sa mort, et ouvrit le trésor d'Arles. A force de largesses, et en invoquant des souvenirs glorieux, il souleva les Gaulois et tendit la main à Maxence. Mais Constantin, qui ne

tarda pas à survenir, l'assiégea dans Marseille; et quand il le tint en son pouvoir, il ne lui laissa que le choix de son genre de mort. Mort de Maximien. 310.

Galère, moins malheureux que son collègue, partagea son existence entre les travaux d'utilité publique, les plaisirs et les cruautés. Habitué au sang par ses persécutions contre les chrétiens, il montrait, en général, tant de barbarie, que celui qui, condamné à périr, était décapité sans quelque aggravation de peine, se considérait comme favorisé. Jaloux du savoir et de l'indépendance, il bannit les jurisconsultes, les avocats, les gens de lettres, et fit rendre les jugements par des guerriers entièrement étrangers aux lois. Mais il se vit dévoré par des ulcères honteux et par des insectes dégoûtants, sans pouvoir trouver de soulagement ni de la part des médecins, qu'il envoyait souvent au supplice, ni de celle d'Apollon et d'Esculape, qu'il ne cessait d'invoquer. Croyant que le ciel le châtiait pour la persécution contre les chrétiens, il la suspendit par un édit promulgué au nom de Galère, de Licinius et de Constantin, et mourut peu de temps après. Mort de Galère. 311. Février.

Maximin accourut de l'Orient pour occuper ses provinces; Licinius ne mit pas moins d'ardeur à s'y opposer. Ils conclurent enfin un arrangement qui leur donna pour limites l'Hellespont et le Bosphore de Thrace; mais c'était une transaction d'ennemis. En effet, les deux rivages furent couverts de troupes : Licinius rechercha l'amitié de Constantin, Maximin celle de Maxence; et les peuples, victimes du délire des princes, restèrent dans une attente pleine d'anxiété.

Valérie, fille de Dioclétien et veuve de Galère, s'était retirée près de Maximin, qui lui offrit de l'épouser en répudiant sa femme; sur son refus, il conçut contre elle tant de haine, qu'il la bannit dans les déserts de la Syrie, avec sa mère Prisca. Il alla jusqu'à punir de mort ses amis et les personnes qui étaient à son service. Jamais Dioclétien ne put obtenir de lui que ni sa femme ni sa fille vinssent le joindre pour soutenir sa vieillesse.

Maxence tyrannisait l'Italie et l'Afrique; un empereur qui surgit encore dans cette dernière province lui fournit un motif pour y porter ses armes; il saccagea Cirta et Carthage, et prolongea les supplices et les confiscations. Ses folles prodigalités épuisaient Rome et la péninsule. Il exigeait souvent des dons volontaires de la part des sénateurs, sévissait contre eux sur le moindre soupçon, en même temps qu'il déshonorait leurs femmes

et leurs filles par la séduction ou par la violence. Il contraignit le gouverneur de Rome à lui céder Sophronie, sa femme; mais celle-ci, vertueuse et chrétienne, demanda quelques instants pour se vêtir convenablement, et se tua après avoir prié. Les soldats, auxquels il permettait les mêmes excès, pillaient, tuaient et violaient : l'un recevait de Maxence la maison de campagne d'un sénateur, l'autre sa femme; tandis que lui s'occupait de magie dans son voluptueux palais, cherchant à lire l'avenir dans des entrailles de femmes ou d'enfants : il se vantait d'être seul empereur, les autres n'étant que ses lieutenants. Le contraste faisait ressortir davantage le bonheur dont jouissaient les provinces gouvernées par Constantin, qui, protégées contre les barbares, avaient éprouvé quelque soulagement par la diminution des impôts. A la nouvelle que Maxence réunissait une armée nombreuse pour lui ravir l'empire, sous prétexte de venger son père, il le prévint, et marcha sur l'Italie, appuyé par le peuple et le sénat, qui l'appelaient à la délivrance de l'ancienne reine du monde.

Maxence, qui mettait toute sa confiance dans ses soldats, s'efforçait de se les attacher. Il avait réorganisé les corps des prétoriens et armé quatre-vingt mille Italiens, en leur adjoignant des Maures et des Siciliens : ce qui portait à cent soixante-dix mille hommes de pied et à dix-huit mille chevaux les forces dont il disposait (1). Constantin n'avait en tout que quatre-vingt-dix mille fantassins et huit mille cavaliers. Les ayant donc distribués sur les points où ils étaient nécessaires pour la défense de son territoire, il ne put se faire suivre que de quarante mille soldats. Mais c'étaient des hommes d'élite, aguerris contre les robustes Germains, et ils avaient à leur tête un chef expérimenté qui s'était fait aimer d'eux.

Tandis que sa flotte attaquait la Corse, la Sardaigne et les ports de l'Italie, il franchit les Alpes Cottiennes, et se trouva à Suze, au pied du mont Cenis, avant que Maxence sût qu'il avait quitté les bords du Rhin. Après s'être emparé de cette ville de vive force, il rencontre dans les plaines où coule la Dora un corps de troupes italiennes, dont hommes et chevaux sont bardés de fer, et le culbute. Il entre à Turin, puis à Milan, et Vérone se rend à lui à discré-

(1) Romagnosi (*Dell' indole e dei fattori dell' incivilimento*, p. II, c. 2, § 2), adoptant l'opinion de quelques-uns, représente Maxence comme faisant *un' opposizione armata in senso nazionale*. J'ai recherché avec soin sur quoi pouvait s'appuyer une pareille opinion, et je ne lui ai pas trouvé le moindre fondement.

tion, lorsqu'il a défait Pompéianus, qui la défendait avec beaucoup d'habileté.

Durant ce temps, Maxence s'étourdissait au milieu des plaisirs et se repaissait d'illusions; enfin, ses officiers se décidèrent à lui représenter l'imminence du danger. Une troisième armée fut donc mise sur pied, et il en prit le commandement malgré lui, honteux des gémissements de la multitude, et encouragé par cette réponse ambiguë des livres sibyllins : « Dans ce jour périra l'ennemi de Rome. » Les deux adversaires se rencontrèrent à neuf milles de Rome, dans un lieu nommé *Saxa rubra* ; Maxence vit son armée taillée en pièces, et lui-même, en fuyant, tomba du pont Milvius dans le Tibre. Constantin se trouva ainsi avoir terminé la guerre en cinquante-huit jours depuis son départ de Vérone. Mort de Maxence.

Maître de Rome, il extermina tout ce qui appartenait à la famille du tyran; mais il refusa fermement aux clameurs de la multitude la mort des principaux partisans de Maxence. Il fit trêve à la cruauté dès qu'elle ne fut plus nécessaire, oublia le passé, licencia les prétoriens, et détruisit leur camp. Les délateurs furent repoussés, et ceux que Maxence avait opprimés respirèrent. En deux mois, disent les panégyristes de ce prince, les plaies faites par six ans de tyrannie furent cicatrisées.

Il rendit au sénat sa splendeur, et en obtint toutes sortes d'honneurs. Il eut le premier rang parmi les empereurs; un arc de triomphe qui subsiste encore lui fut élevé; plusieurs édifices commencés par Maxence, furent dédiés en son nom, pour ne rien dire des fêtes brillantes qui attirèrent du dehors une foule innombrable. Constantin donna sa sœur pour femme à l'empereur Licinius; et Dioclétien ayant refusé d'assister aux cérémonies du mariage, les empereurs lui écrivirent des lettres d'un ton si rude, que sa mort en fut peut-être hâtée. Constantin marcha ensuite contre les Francs, qui réunissaient des forces pour attaquer l'empire; et, les ayant prévenus, il dévasta leur territoire, en leur faisant beaucoup de prisonniers, dont un grand nombre fut jeté aux bêtes. 313.

Cependant Maximin ne ralentissait pas les persécutions contre les chrétiens, qui regardaient comme un châtiment du ciel la famine et une épidémie qui désolèrent les provinces, ainsi que la guerre de la Grande-Arménie, qui se souleva parce que le tyran voulut mettre obstacle au culte du vrai Dieu (1). Il en vint à

(1) EUSÈBE, IX.

une rupture ouverte avec Licinius, dont il avait pris ombrage et qu'il attaqua ; mais, vaincu complétement, il s'enfuit jusque
313. 1er mai. dans la Cappadoce, puis, assailli d'horribles souffrances, il mourut à Tarse.

Licinius et Constantin, demeurés ainsi maîtres, le premier de toutes les provinces d'Orient, l'autre de toutes celles d'Occident, on pouvait espérer que le calme renaîtrait bientôt. Il n'en fut pas ainsi, et les prétextes de rupture ne manquèrent pas. Constantin
314. 8 octobre. défit son rival dans la Pannonie et dans les plaines de la Thrace, puis lui accorda la paix. Elle dura quelque temps ; mais Constantin ayant poursuivi les Sarmates et les Goths, qu'il avait mis en déroute, jusque sur le territoire de Licinius, les plaintes se renouvelèrent et finirent par amener la guerre. Licinius, battu de nou-
323. 8 juillet. veau près d'Adrianopolis, vit sa flotte détruite dans le détroit de Gallipolis ; il fut obligé de demander la paix et l'obtint.

Mais Constantin, informé de ce qu'il recommençait à lever des troupes et appelait à son aide jusqu'aux barbares, le prévint dans ses projets et le défit si complétement, qu'il ne vit pour lui d'espoir de salut qu'en allant se jeter aux pieds du vainqueur et en déposant la pourpre : Constantin l'accueillit avec bonté, voulut qu'il se plaçât à table près de lui, et l'envoya à Thessalonique avec toutes sortes d'égards. Peu après il l'y fit étrangler. L'empire se trouva alors réuni sous la main vigoureuse de Constantin.

CHAPITRE XXV.

AGE HÉROÏQUE DU CHRISTIANISME (1).

Quand Constantin marchait contre l'Italie, on raconte qu'un prodige frappa ses regards et ceux de toute l'armée. Deux lignes rayonnantes en forme de croix lui apparurent sur le soleil, avec

(1) Voyez : BOLLANDI et HENSCHENII *Acta sanctorum quotquot orbe coluntur ;* Anvers, 1643-1694.

MOSHEIM, *de Rebus Christianorum ante Constantinum Magnum commentarii ;* Helmstadt, 1753. *Dissertationes ad Hist. ecclesiasticam ;* Altona, 1767. *Institutiones Hist. ecclesiast.*

BARONIUS, *Annales ecclesiastici a Christo nato ad annum* 1198, *cum critica Paggi ;* Lucques, 1738-1757, 38 volumes in-folio.

cette inscription en lettres de feu : *Tu vaincras par ce signe.* Un songe lui apprit ensuite que la volonté du ciel était qu'il adoptât cette croix pour enseigne. Il en fit donc faire une qu'il attacha sur son étendard avec le monogramme du Christ; et elle rem-

TILLEMONT, *Mémoires ecclésiastiques des six premiers siècles.*

TOMMASINO, *Vet. et novæ Ecclesiæ disciplina.*

MAMACHII *Origines et antiquitates Christianorum.*

MONTFAUCON, *Bibliotheca Patrum*, et l'extrait qui en a été fait par GUILLON, *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine.*

MABILLON, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti.*

PETAVIUS, *De ecclesiastica hierarchia*; Anvers, 1700.

J. DEVOTI, *Juris canonici universi publici et privati libri quinque*; Rome, 1827.

AUGUSTE, *Archæologia christiana*, 5 vol. in-8° (allemand).

CELLIER, *Histoire des écrivains ecclésiastiques.*

CAVE, *Storia letteraria degli scrittori ecclesiastici.*

BINGAM, *Origines ecclesiasticæ*, l. IX.

FLEURY, *Hist. ecclésiastique*, 41 vol., et *Mœurs des Chrétiens.*

STOLBERG, *Geschichte der Religion Jesu Christi*; Hambourg, 1806, 15 vol.

WALTEK, *Lehrbuch des Kirchenrechts.*

G. J. PLANCK, *Gesch. der christlich-kirchlichen Gesellschafts-Verfassung*; Hanovre, 1804.

DE POTTER, *Hist. philosophique, politique et critique du christianisme et des églises chrétiennes depuis Jésus jusqu'au dix-neuvième siècle. Esprit de l'Église ou Histoire des conciles.*

HENKE, *Histoire générale de l'Église*; Brunswick, 1800, 6 vol.; continuée par VATER, 8 vol.

M. J. MATTER, *Hist. universelle de l'Église chrétienne*; Strasbourg, 1822.

MÜNSCHER, *Manuel de l'hist. du dogme* (allemand).

SPITTLER, *Gesch. des kanonischen Rechts.*

STAENDLIN, *Histoire de la morale de Jésus-Christ*, 4 vol. in-8°.

SCHROECKII, *Hist. ecclésiastique*, 45 vol., dont les deux derniers sont de TSZCHIRNER.

MUENTER, *Symboles et monuments d'art des premiers chrétiens* (allemand), in-4°.

KIST, *de Commutatione quam Constantino M. auctore societas subiit christiana*; Utrecht, 1818, in-8°.

RUEDIGER, *de Statu et cond. Paganorum sub imp. Christianis post Constantinum*; Breslau, 1825.

NEANDER, *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche*; Hambourg, 1825-1830, 6 vol. in-8°.

DOELLINGER, *Geschichte der christlichen Kirche*; Landshut, 1833.

GIESELER, *Manuel de l'hist. ecclésiastique* (allemand). L'auteur est protestant. Un autre manuel catholique a été publié par DOELLINGER.

BLUMHARDT, *Hist. générale du christianisme dans tous les pays*, etc. Ouvrage allemand, traduction en français par COSTE; Valence, 1838. Il existe en outre des Histoires particulières des églises de chaque pays, telles que l'*Italia sacra*, par UGHELLI; la *Gallia christiana*, par SAINTE-MARTHE; l'*España*

plaça les images des dieux qu'il était d'usage de porter en tête des armées (1).

Voilà donc la croix qui, de l'opprobre du Golgotha, a été appelée à guider les armées, à resplendir sur le front des rois, et à ouvrir une civilisation nouvelle; mais au prix de combien de luttes et de souffrances!

Diffusion. Nous avons déjà fait mention (2) de ceux qui, les premiers, propagèrent le christianisme par l'exemple, par la mort, par la grâce, jusque dans les contrées les plus reculées. La voix des apôtres retentit par toute la terre; mais comme leur humilité ne nous a pas laissé de souvenirs dans tous les pays qu'ils ont convertis, nous devons nous renfermer presque exclusivement dans le monde romain. La critique ne peut accepter à la rigueur l'expression de saint Justin, martyr, quand il s'écrie : *Il n'est pas de peuple grec ou barbare, pas de nation, quels que soient son nom et ses mœurs, quelque ignorante qu'elle soit de l'agriculture et des arts, qu'elle habite sous des tentes ou s'en aille errante sur des chars couverts, chez laquelle ne s'élèvent, au nom du Christ crucifié, des prières au Père et créateur de toutes choses* (3). Il est néanmoins certain que le christianisme se répandit avec une rapidité qui, si l'on tient compte des obstacles, suffirait à faire foi de son origine divine. Outre la Judée, l'Italie, la Grèce et l'Égypte, les provinces situées entre l'Euphrate et la mer Égée reçurent l'Évangile de la bouche de Paul : l'Apocalypse nous rappelle les sept Églises asiatiques d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Laodicée et de Philadelphie. Dans la Syrie, celles de Damas, de Bérée (*Alep*) et d'Antioche étaient illustres. Chypre, la Crète, la Thrace, la Macédoine, accueillirent les apôtres, qui semèrent aussi la vérité au sein des anciennes républiques de Corinthe, de Sparte et d'Athènes.

D'Édesse, où le christianisme fut embrassé par beaucoup de personnes, il put se propager dans les villes grecques et syriaques qui obéissaient aux successeurs d'Artaxar, en dépit de la hiérar-

sagrada, par Flores; l'*Anglia sacra* (Lond., 1691); l'*Africa christiana*, de Morcelli, etc.

(1) L'étendard ainsi consacré fut appelé *Labarum*, mot qui déjà désignait l'enseigne impériale.

(2) Voy. ci-dessus, chap. VII.

(3) *Dial. cum Tryphone*. Gibbon, qui cherche à diminuer le nombre des chrétiens, dit qu'ils ne pouvaient dépasser un vingtième de la population de l'empire. Ce serait déjà une proportion immensément supérieure à celle de toute autre secte.

chie vigoureuse des mages perses et de leur culte intolérant. La Grande-Arménie le reçut de bonne heure de la Syrie ; mais elle ne fut convertie en entier qu'au quatrième siècle, quand Tiridate fut baptisé par saint Grégoire *Illuminator*. Une prisonnière chrétienne le porta dans le Caucase, en amenant un prince ibère à confesser la divinité de Jésus et à demander des missionnaires à Constantinople. Les livres saints avaient été traduits dans l'Éthiopie dès le deuxième siècle ; l'Église y fut ensuite établie par Frumence, qui, après avoir converti le Négus et la nation, fonda l'évêché d'Axum.

Mais de même que les cités antiques voulaient tirer leur origine des demi-dieux, les Églises aspirèrent en trop grand nombre à l'honneur d'avoir été fondées par les apôtres, quelques-unes même pour lesquelles subsistent encore des témoignages contraires. Sulpice Sévère atteste que la religion du Christ ne passa que tard de l'autre côté des Alpes, et cite un bourg populeux où, de son temps encore, personne ne connaissait Jésus-Christ (1). On ne voit apparaître dans les Gaules que les Églises de Lyon et de Vienne, sous les Antonins ; et sous Décius seulement, celles d'Arles, de Narbonne, de Toulouse, de Limoges, de Clermont, de Tours et de Paris. Bien que beaucoup de villes eussent certainement embrassé la foi quand elle pouvait encore coûter le martyre, la masse de la population ne devint chrétienne qu'à partir du moment où les persécutions eurent cessé ; quand le zèle de saint Martin de Tours et de son successeur saint Brice, de saint Corentin de Quimper, de saint Marcel de Paris, fut récompensé par de glorieux triomphes.

Sans croire que, dès l'an 180, le pape Éleuthère eût envoyé des missionnaires dans la Grande-Bretagne à la requête d'un certain roi Lucius, nous lisons dans Tertullien que *les Cambriens et les Calédoniens, invincibles jusqu'alors aux armées romaines, furent subjugués par le Christ* (2).

Saint Jacques le Majeur, auquel les Espagnols rapportent leur conversion (3), ne paraît pas être sorti de la Palestine, où il souffrit le martyre neuf ans après Jésus-Christ, et avant la dispersion

(1) *Nemo noverat Christum*. Dial. II. *Serius trans Alpes Dei religione suscepta*. Hist. eccl., II.

(2) *Apologie*.

(3) C'est ce que soutient D. Enrico Flores, *España sagrada*, t. III. Saint Paul manifeste l'intention de se rendre en Espagne, dans son épître aux Romains (XV, 24 et 28). On a prétendu que saint Pierre était allé à Tarragone.

des apôtres. La même incertitude couvre l'origine des Églises d'Afrique, dans lesquelles prospéra le bon grain, grâce aux évêques établis en grand nombre jusque dans les moindres villes, et au zèle de champions éloquents de la foi, notamment de saint Cyprien. Déjà, au temps de Néron, trente-trois ans après la mort du Christ, il y avait dans Rome beaucoup de chrétiens (1). Déjà ils sont clairement distingués des juifs ; déjà on ne peut les punir qu'en inventant contre eux d'absurdes calomnies ; déjà ils ont pénétré dans les provinces éloignées, et l'on se vante comme d'un triomphe de les avoir extirpés (2). Lucien trouve le Pont, sa patrie, envahi par des épicuriens et des chrétiens (3). Quatre-vingts ans seulement après la venue du Christ, Pline se plaint que les temples sont déserts, les victimes sans acheteurs ; et il en accuse cette superstition chrétienne répandue jusque dans les hameaux et les chaumières.

Alors les prosélytes n'étaient plus seulement des gens vulgaires : Pline en rencontrait *de toute condition et de tout âge*. Tertullien déclarait au proconsul que, s'il persistait à faire la guerre aux chrétiens de Carthage, il lui faudrait décimer la ville, et qu'il trouverait parmi les coupables beaucoup de personnages de son rang, des sénateurs, des matrones, des amis. L'édit de l'empereur Valérien suppose que des sénateurs, des chevaliers romains et des dames de haut rang ont été convertis.

Circonst. fav. au christian.

Cette diffusion fut favorisée en partie par des circonstances humaines (4). Bien qu'un édit d'Auguste eût prohibé les sociétés nouvelles, le christianisme fut toléré d'abord comme une secte judaïque (5). Le monde civilisé se trouvant réuni dans l'étendue de l'empire, les propagateurs n'eurent point à lutter contre des inimitiés nationales, et les conquêtes des Romains tournèrent ainsi à leur avantage. Ajoutez à cela l'usage de l'idiome grec adopté par les apôtres, et qui, répandu dans tout l'Orient depuis la conquête

(1) *Multitudo ingens*.

(2) On a trouvé en Espagne une pierre avec cette inscription : NERONI. CL. CAIS. AUG. PONT. MAX. OB PROVINC. LATRONIB. ET HIS QUI NOVAM GENERI HUMANO SUPERSTITION. INCULCAB. PURGATAM. — MURATORI, I, 99.

(3) *In Alexand.*, 25.

(4) DOELLINGER.

(5) KRAFFT, *Prol. de nascenti Christi Ecclesia sectæ judaicæ nomine tuta* (1771), et SEIDENSTUCKER, *de Christianis ad Trajanum usque a Cæsaribus et senatu romano pro cultoribus religionis mosaicæ semper habitis* (Helmstadt, 1790), ont exagéré en soutenant que les chrétiens se propagèrent à l'ombre du judaïsme.

d'Alexandre, et en même temps le plus perfectionné, était connu en Italie et dans les Gaules de quiconque avait reçu une instruction libérale. Des hommes pleins d'érudition et profondément versés dans les belles-lettres ne tardèrent pas à concilier l'estime des classes supérieures à l'enseignement, dédaigné d'abord, des pêcheurs galiléens; et un système qui mettait à nu la pauvreté des autres philosophies fut exposé dans la langue d'Aristote et de Platon.

En effet, les hommes avaient beau s'étourdir au milieu des affaires ou des voluptés, ils ne pouvaient étouffer dans les consciences cet instinct puissant qui porte à rechercher ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme; quels rapports existent entre l'un et l'autre; comment le pécheur peut se racheter; ce qu'il deviendra après la mort. Que pouvaient répondre à de pareilles questions l'orgueil glacé des stoïciens, la dépravation épicurienne, la grossièreté des cyniques, le scepticisme académique? Les meilleurs maîtres faisaient naître le désir de la vérité, au lieu de le modérer, répondant par des doutes et des subtilités, quand l'âme demandait le repos de la certitude.

La religion païenne pouvait-elle donner cette certitude? Mais les oracles avaient, pour ainsi dire, perdu la voix depuis que les affaires, en se traitant dans le conseil des rois, étaient devenues secrètes; il était difficile d'en prévoir la décision, dangereux même de la révéler : de plus, il devenait inutile de persuader au nom des dieux ce qu'imposait le décret d'un maître. La foule paraissait lasse des anciens dieux, tant elle se montrait empressée à en introduire de nouveaux, dont le symbole n'eût pas encore été avili par des interprétations matérielles, dont le but était de raviver sa foi dans une alternative continuelle de superstitions et d'incrédulité. Si le peuple croyait, il trouvait dans les dieux des exemples de toutes les corruptions; et, craignant que l'hommage rendu à l'un d'eux ne fût une insulte envers l'autre, il se jetait dans des pratiques superstitieuses. Quant aux esprits cultivés, leur était-il possible d'avoir foi en cette tourbe de divinités et en leurs aventures poétiques? L'homme doué d'une âme généreuse pouvait-il s'incliner avec respect devant l'autel où étaient encensés un Antinoüs et une Drusille? Aussi, philosophes, prêtres, hommes d'État, regardèrent-ils tous les différents cultes comme également faux, quoiqu'ils les jugeassent utiles : la tiare du pontife, la longue tunique de l'augure, comme la toge du magistrat, ne couvraient que l'athéisme.

Les chrétiens, au contraire, exposaient une doctrine simple, claire, humaine : « Ce qui est et ce qui devrait être, la misère et « la concupiscence, en même temps que l'idée toujours vivante de « perfection et d'ordre que nous trouvons également en nous, le « bien et le mal, les paroles de la divine Sagesse et les vains dis- « cours des hommes, la joie vigilante du juste, les douleurs et les « consolations du repentir, l'épouvante et l'endurcissement du mé- « chant, les triomphes de la justice et ceux de l'iniquité, les des- « seins des hommes conduits à leur fin à travers mille obstacles « ou renversés par un obstacle imprévu, la foi qui attend la pro- « messe et qui sent la vanité de ce qui est passager, l'incrédulité « elle-même, tout s'explique avec l'Évangile, tout confirme l'É- « vangile : la révélation d'un passé dont l'homme porte dans son « âme les tristes témoignages, sans en avoir par lui-même la tra- « dition et le secret, et celle d'un avenir dont il ne lui reste qu'une « idée confuse de terreur et de désir, nous rendent clair le pré- « sent que nous avons sous les yeux ; les mystères concilient les « contradictions, et les choses visibles se comprennent par la « notion des choses invisibles (1). »

Le prosélyte n'était pas conduit à cette sublimité par son initiation à des mystères dont les explications physiques pussent révéler l'imposture des prêtres et mettre ses convictions en opposition avec les pratiques extérieures ; mais on lui exposait les hautes vérités de l'incarnation, de la rédemption, de l'eucharistie. L'enseignement uniforme et solide de l'école était en harmonie avec la prédication, le mystère avec la doctrine extérieure, les cérémonies du culte avec la consommation réelle du sacrifice. Le christianisme substituait à l'opinion, au doute, à la crainte, trois vertus ignorées, la foi, l'espérance, la charité. Tandis que dans l'idolâtrie les fêtes n'étaient que des allusions à des accidents naturels, tout au plus des commémorations patriotiques souvent souillées d'impuretés et de déportements, dans les fêtes chrétiennes l'élan de la joie était le signe de la renaissance spirituelle. Tandis que là, faute de connaître la Providence, on interrogeait l'avenir avec anxiété, on se confiait ici dans l'omniscience divine, et l'esprit, affranchi de la crainte de sinistres présages, trouvait l'explication de la vie dans ce qui devait arriver après la vie.

Rome avait essayé de tout : ni la puissance et la gloire, ni les richesses et les voluptés ne l'avaient satisfaite. Quelques-uns de

(1) MANZONI, *Morale catolica.*

ses penseurs en étaient encore à regretter la journée de Pharsale, et ils balançaient entre une résistance impétueuse et une résignation sans espoir aux malheurs publics. Les plus jeunes, contenus par la légalité, par l'autorité paternelle, par l'asservissement à la tyrannie, attendaient dans une sollicitude profonde les événements grands et mystérieux prédits par les oracles : on espère facilement lorsqu'on souffre ; l'esprit s'élança vers ces nouveautés qu'annonçait une parole persuasive.

Aussi à l'annonce d'une religion divine dans son origine, simple et vraie dans sa doctrine, pure et sublime dans sa morale, l'intelligence prenait l'éveil, quand la volonté hésitait encore. Si la grâce ne triomphait pas des habitudes de la première éducation et de l'intérêt, la connaissance du christianisme suffisait pour donner des idées plus saines. En effet, quand on essaya de raviver les anciennes croyances, on dut y mêler quelque chose de pur et d'élevé qu'elles n'avaient jamais eu ; le grossier polythéisme se rapprocha de la connaissance d'un seul Dieu ; le culte fut presque restreint uniquement à Jupiter et à Apollon ; on considéra même ce dernier comme un médiateur entre Dieu et les hommes, chargé de leur révéler la volonté suprême par les oracles, et aussi comme le sauveur de l'humanité, qui, après s'être incarné, aurait vécu esclave sur la terre, en se soumettant à souffrir par expiation (1). Maxime de Tyr affirmait que tous les peuples, quelles que fussent leurs idées, croyaient à un seul Dieu, père de toutes choses. Prudence affirmait la même chose dans ses vers (2). Le peuple avait sans cesse dans la bouche : *Dieu le sait ; Dieu te bénisse ; si Dieu le veut* (3) : bien plus, les oracles eux-mêmes reconnaissaient un seul Dieu.

Mais l'idolâtrie expirante s'efforçait en vain de se relever par des dogmes catholiques, d'ériger en mosaïque un nouvel édifice : avait-elle à offrir la doctrine consolante d'un rédempteur et de la rémission des péchés ? L'homme ne pouvait apaiser les remords de sa conscience qu'au moyen d'holocaustes, en faisant pleuvoir sur sa tête le sang des victimes égorgées (4), ou à l'aide d'autres pra-

(1) Baur, *Apollonius de Tyane et le Christ* ; Tubingen, 1832, p. 168.

(2) *Et quis in idolio recubans, inter sacra mille,*
Ridiculosque deos venerans sale, cespite, thure,
Non putat esse Deum summum et super omnia solum,
Quamvis Saturnis, Junonibus et Cytheræis
Portentis aliis fumantes consecret aras ?

(3) Tertullien.

(4) Tauroboles et crioboles.

tiques, dont il sentait la superstitieuse vanité. Quelle *bonne nouvelle* ne devait-ce donc pas être pour tous, d'apprendre qu'un Dieu s'était chargé d'apaiser un courroux inexorable, et que chacun pouvait s'approprier les fruits du sacrifice de la croix, par la foi dans le divin rédempteur? Les fidèles partisans de ces religions et de ces sociétés, qui ne réservaient aux coupables que le châtiment, accusaient bien les chrétiens d'accueillir dans leur sein les pécheurs; mais les chrétiens répondaient à l'accusation en régénérant par la pénitence ceux qu'ils avaient accueillis.

Ces considérations entraînaient les gens de bonne foi à suivre, ou du moins à révérer le christianisme; mais les hommes vulgaires et les esclaves accouraient surtout à lui en foule, et c'était là un autre sujet d'accusation. La corruption n'avait pas exercé autant de ravage dans les classes laborieuses que dans l'aristocratie : croyant ce que croyaient leurs pères, les plébéiens fréquentaient encore les temples, et sentaient le besoin de la Divinité. De même, parmi les esclaves, si beaucoup étaient les honteux instruments des vices de leur maître, d'autres, plus éloignés du théâtre de la débauche, se conservaient fidèles à leurs devoirs. Combien il était consolant pour ceux-ci d'entendre parler d'un Dieu égal pour eux et pour leurs tyrans, d'apprendre que les rudes fatigues, les traitements iniques pourraient se changer, par la patience, en trésors dans une autre vie, quand les oppresseurs et les opprimés seraient appelés devant un juge incorruptible!

Ceux qui ont souffert peuvent concevoir ce qu'il y a de consolations dans une pareille idée. Or, combien de souffrances devaient faire accueillir avec faveur le christianisme, dans ces temps où, comme si ce n'eût pas été assez de cette alternative continuelle d'anarchie et de despotisme, de la brutalité des empereurs, de la licence farouche des soldats, des exactions des magistrats, on avait encore à redouter la peste, les tremblements de terre, les inondations, la famine, les incursions des barbares, une dissolution universelle! Ce fut au milieu de ce désordre qu'apparut la société chrétienne.

On pouvait dédaigner les paroles des apôtres de la loi nouvelle, et leur répondre : *Nous avons autre chose à faire*, ou : *Nous vous écouterons demain.* Mais des exemples de vertu, auxquels personne ne pouvait refuser son admiration, étaient sous les yeux de tous; tous étaient témoins d'une fraternité qui procurait aux membres de la famille chrétienne les joies d'une vie intérieure, qui suffisait par les idées et les sentiments à occuper les âmes fortes, à exercer les imaginations actives, à satisfaire aux

besoins intellectuels et moraux, réprimés par la tyrannie et par le malheur, mais non pas étouffés. S'appliquant à corriger les mœurs privées pour améliorer les mœurs publiques, les chrétiens n'imitaient pas les grands philosophes, en déclamant contre un siècle pervers, tout en suivant le torrent; mais ils mortifiaient leurs passions, enseignaient à dompter les désirs mauvais, à ne faire et à ne dire rien de déshonnête : eux-mêmes pouvaient être pris pour modèles de bienfaisance, de vertus, de mortifications personnelles. Étrangers à l'orgueil et à la présomption, fuyant les honneurs et le faste, on les voyait au lit du malade, dans les cachots, sur l'échafaud. Durant les pestes qui sévirent, ils étaient auprès de ceux qu'atteignait le fléau, les soignant, leur apportant l'aumône, les ensevelissant, tandis que les autres ne songeaient qu'aux moyens de s'en garantir. Ils enseignaient aux pauvres à ne pas envier les riches, car Jésus-Christ fut pauvre lui-même, et parce que le royaume des cieux est pour les pauvres; ils détournaient les esclaves de dénoncer leurs maîtres, les hommes libres d'opprimer leurs esclaves; ils donnaient à connaître à tous qu'il y avait une vie autre que celle dont pouvait disposer César. En voyant cette communauté intime, cette union fraternelle consolidée chez les chrétiens par l'unité de croyances et d'espérance, les gentils s'écriaient : *Voyez comme ils s'aiment!* Et Tertullien disait avec raison : « Ils en sont dans l'étonnement, ceux qui ne savent que se haïr. »

Les chrétiens s'organisèrent de bonne heure en société, avec des chefs et des lois, des recettes et des dépenses communes : réunis par des liens volontaires et moraux, et forts de cette union, ils l'emportaient de beaucoup sur les agrégations religieuses des anciens, faibles et disséminées qu'elles étaient. Celles-ci n'avaient ni des opinions ni des rites uniformes : ce qu'on croyait en Élide était raillé à Délos, dont les miracles étaient la risée d'Épidaure. Indépendants les uns des autres, les prêtres des différents temples, à l'exemple des dieux, étaient jaloux et ennemis. Chez les chrétiens, au contraire, dévoués jusqu'à la mort à la même cause, il n'y avait qu'un esprit, une morale, un culte : ils croyaient, *dans l'unité de la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu* (1), à l'infaillibilité du concile de leurs prêtres, et dépendaient de chefs qui avaient conversé avec Dieu, ou avec ceux qui avaient vécu à ses côtés.

(1) SAINT PAUL, *ad Ephes.*, IV, 13.

Qui jamais, parmi les prêtres païens, si l'on en excepte quelques fanatiques égyptiens ou syriens, aurait enduré, non pas des tourments, mais quelques privations pour son dieu? Qui aurait voulu, prêchant un culte, mettre du zèle au delà de ce qui était nécessaire pour acquérir du crédit et des richesses? Ne considérant leur ministère que comme une fonction de l'État, ils étaient prêts, si le sénat l'eût décrété, à substituer Jupiter à Tina, Mithras à Apollon, et à placer sur l'autel le tyran et la prostituée.

Le christianisme était professé par des hommes qui n'étaient pas nés dans son sein par l'effet du hasard, mais qui, s'y étant ralliés par suite d'une conviction intime, après une longue lutte et de pénibles sacrifices, se trouvaient engagés à le conserver et à le répandre avec une confiance intime et une exaltation naturelle. Persuadés que hors de leur foi il n'est point de salut, ils descendent à la portée du vulgaire, des enfants, des femmes, pour les persuader, résoudre leurs doutes, régler leur conduite; pour communiquer à tous la connaissance la plus essentielle, celle de ses propres devoirs. Les principes utiles à l'ordre social deviennent l'héritage de tous, au moyen des catéchismes, des homélies, des professions de foi, des cantiques, des prières : formes diverses d'une même foi adaptées à la capacité commune. Le père, converti, s'occupe d'attirer sa famille à une croyance qui, seule, conduit au salut. Le soldat prêche sa cohorte, l'esclave ses compagnons de captivité, et parfois son maître lui-même. Beaucoup, d'après le témoignage d'Eusèbe, distribuaient leurs biens aux pauvres, puis s'en allaient dans des pays lointains; là ils établissaient des églises, et s'avançaient toujours de plus en plus dans des contrées jusqu'alors ignorées. Comment l'indifférence païenne aurait-elle résisté longtemps à cet apostolat?

Et puis ces Romains et ces Grecs, qui ne voulaient pas comprendre l'abaissement de leur patrie, se complaisaient au souvenir des Léonidas, des Scévola, des Brutus, prodigues de leur vie pour une liberté qui, perdue, n'en paraissait que plus belle; ils vantaient, dans le secret, l'héroïsme de ceux qui se flattaient de les imiter en résistant aux Césars et en affrontant la mort. A ceux-là les chrétiens offraient une famille qui proclamait la liberté; non la liberté qui repousse l'ordre et qui s'acquiert par la révolte, mais celle qui résiste à tout attentat contre l'indépendance de l'esprit et de la conscience, et pour laquelle ces Galiléens savaient, non pas se donner la mort, mais l'atten-

dre avec intrépidité (1). Quand partout c'est à qui s'avilira le plus aux pieds de maîtres avilis, les chrétiens enseignent que l'homme ne relève que de Dieu (2) : en ce qui concerne la foi et l'exercice de leur religion, ils ne reconnaissent aucune autorité terrestre; bien loin de descendre à l'apostasie et de se prêter à brûler un grain d'encens sur les autels du dieu Jupiter ou du dieu Antonin, ils ne veulent pas même renoncer, en exécution des décrets, à leurs assemblées religieuses, aux pratiques de leur culte (3), ni remettre leurs livres saints entre les mains des magistrats. La sincérité, la patience, sont leurs moyens d'action, non la force ou la ruse, non l'habileté qui transige ou attend le moment favorable.

Les empereurs, le sanhédrin ou les proconsuls veulent-ils les contraindre par la violence, s'ils sont faibles ils s'enfuient; autrement ils souffrent et ne plient pas : les raffinements de la cruauté ne font que redoubler leur constance, et quoique les sages la traitent de folie et d'obstination (4), elle excite le zèle des autres, de sorte que *le sang est la semence des chrétiens* (5). Il est vrai que les Romains étaient accoutumés aux supplices journaliers, aux combats de gladiateurs, aux luttes armées dans la ville ou dans la campagne, à des suicides stoïques; mais ceux qui périssaient ainsi, ou perdaient la vie forcément, ou la rejetaient comme un poids insupportable, ou tout au plus ils la quittaient avec indifférence, comme un bien dont on est las. Parmi les chrétiens,

(1) *Ipsam libertatem pro qua mori novimus.* TERTULL., *ad Nat.*, I, 4.

(2) *Solius Dei homo.* TERTULL., *Scorp.*, 14.

(3) Origène, *adv. Cels.*, soutient que les chrétiens peuvent violer les lois qui défendent les réunions pieuses.

(4) Κατὰ ψιλὴν παράταξιν. MARC-AURÈLE dans les monologues. — *Pervicaciam et inflexibilem obstinationem.* PLINE, *Ep.* — Εἶτα ὑπὸ μανίας μὲν δύναταί τις οὕτω διατεθῆναι πρὸς ταῦτα καὶ ὑπὸ ἔθους ὡς οἱ Γαλίλαιοι. ARRIEN.

(5) L'effet des supplices endurés avec courage est bien dépeint par Lactance, *Institut.* lib. V, c. 13 : *Nam, cum videat vulgus dilacerari homines variis tormentorum generibus, et inter fatigatos carnifices invictam tenere patientiam, existimat id quod est, nec consensum tam multorum, nec perseverantiam morientium vanam esse, nec ipsam patientiam, sine Deo, cruciatus tantos posse superare. Latrones et robusti corporis viri ejusmodi lacerationes perferre nequeunt, exclamant et gemitus edunt : vincuntur enim dolore, quia deest illis inspirata patientia. Nostri autem, ut de viris taceam, pueri et mulierculæ tortores suos taciti vincunt, et expromere illis gemitum nec ignis potest. — Ecce sexus infirmus et fragilis ætas dilacerari se toto corpore utique perpetitur, non necessitate, quia licet vitare si vellent, sed voluntate, quia confidunt in Deo.*

au contraire, c'étaient des enfants, des vieillards, des femmes qui mouraient, non avec l'orgueilleuse dignité de l'école, mais simplement et sans ostentation; non pour des doctrines mortes, mais pour les paroles de vie; non pour eux-mêmes, mais pour le genre humain. Au milieu de supplices inouïs, ils ne poussaient pas un gémissement : ils se réjouissaient, au contraire, et pardonnaient à leurs bourreaux.

Une force surnaturelle se révélait là, et elle multipliait les conversions, ou faisait aimer la doctrine nouvelle. Les miracles sont généralement attestés, produits en preuves dans des apologies où il importait de ne rien avancer de faux. Ils ne sont pas niés par les ennemis mêmes de la nouvelle croyance, mais attribués à la magie. L'écrivain de bonne foi s'arrête donc avant de les rejeter ou d'en rire, forcé qu'il est d'admettre le plus grand de tous : celui de convertir le monde, de faire entrer tant d'ignorants dans la connaissance de mystères si élevés, d'inspirer la soumission aux doctes, de persuader des choses incroyables à tant d'incrédules, en dépit des obstacles les plus puissants.

Obstacles particuliers.

Parmi ces obstacles, il faut compter l'habitude d'abord. Le gentil avait aspiré, pour ainsi dire, le polythéisme dans ses premières idées, dans ses premières paroles. Pour lui, les dieux étaient associés aux impressions de la jeunesse, qui ont tant d'influence sur le reste de la vie. Son éducation les avait eus pour but; les préjugés le liaient à eux; les livres qui avaient cultivé son esprit, occupé ses loisirs, apporté une distraction à ses peines, étaient pleins d'eux. C'était aux dieux qu'il s'était confié dans ses besoins; il avait, dans l'incertitude, eu recours à leurs oracles : après avoir échappé à une maladie, à un naufrage, aux fureurs de Caligula ou à la vengeance de Séjan, il s'était acquitté envers eux des vœux faits à l'heure du danger. Les images mythologiques sont si riantes et si vives, qu'après tant de siècles, quand la foi s'est évanouie, leur prestige séduit encore l'imagination. La puissance de ces images devait être plus grande encore quand tous les arts y avaient recours comme à une source inépuisable de beau!

Le chrétien, qui, dans les dieux protecteurs de la musique, de la poésie, de l'éloquence, ne voyait que des démons, est réduit à s'abstenir des beaux-arts. A chaque pas, il trouve des périls et des souillures (1). Il est donc contraint de ne point prendre part

(1) *Recogita sylvam, et quantæ latitant spinæ.* TERTULL., *de Corona militis*, 10.

aux joies que ramènent les jours de souhaits réciproques ou de commémorations solennelles, de ne pas suspendre des lampes et des branches de laurier aux portes, de ne pas se couronner de fleurs quand tout le peuple en pare sa tête ; c'est même pour lui un devoir de protester contre tout acte qui lui paraît entaché d'idolâtrie. Chante-t-on un mariage et Hyménée, une cérémonie funèbre est-elle accompagnée d'expiations, fait-on dans un banquet des libations aux dieux hospitaliers, révère-t-on les lares dans l'intérieur de la famille, le chrétien doit fuir, et montrer l'horreur qu'il ressent. De là, des dégoûts continuels, et la nécessité, pour celui qui est converti, de vivre seul, de renoncer aux distractions les plus chères, de se donner tout entier aux abnégations, à l'isolement. « Il me paraissait très-difficile, dit saint Cyprien, « de renaître et de mener une vie nouvelle avec le même corps, « et d'être un autre homme qu'auparavant. Comment peut-on, « me disais-je en moi-même, se dépouiller tout à coup des habi- « tudes de l'âme, si nombreuses et si enracinées, que nous tenons « ou de la nature elle-même ou d'un long usage? Comment de- « venir frugal, après avoir pris si longtemps une nourriture abon- « dante et délicate? Comment se montrer au dehors avec un « vêtement vulgaire, quand on a porté jusque-là de riches étoffes, « de l'or et de la pourpre? Un personnage accoutumé aux fais- « ceaux et aux honneurs, à une foule d'amis et de clients, se « résoudra-t-il à mener la vie d'un simple particulier, et n'est-ce « pas un véritable supplice que de demeurer seul? Voilà ce que « je me disais ; et, désespérant de trouver rien de mieux, j'aimais « ce mal, qui était devenu ma nature (1). »

La jeunesse, toujours préoccupée de l'avenir, et, par suite, portée au mouvement, se trouvait en dissidence avec l'âge mur, soucieux du présent et disposé à la résistance. Le chrétien qui, pour gagner les esprits, s'adressait surtout à la jeunesse, était accusé de prêcher la révolte, parce qu'il s'efforçait de détacher la nouvelle génération d'une génération frivole, usée, ignorante du vrai bien. Aussi voyait-on les pères déshériter les fils, les maris répudier leurs femmes ; les esclaves étaient punis comme coupables de christianisme : ce dissentiment troublait les familles, et l'autorité, base de la société romaine, était ébranlée.

L'unique moyen de parvenir aux emplois et aux dignités était de plaire au prince : or le prince brûlait les chrétiens, et, les cou-

(1) Cypr., *Ep.* 59, *ad Corn.*

vrant de poix, il en faisait des torches pour illuminer ses jardins. Une foule de marchands et de gens de métier vivaient de la vente de l'encens, de la fourniture des victimes, des préparatifs des jeux et de la fabrication des simulacres; prêtres, augures, rois des sacrifices, magiciens, astrologues, attachés obstinément aux habitudes et au lucre de toute leur vie, prenaient en haine ceux qui ruinaient leur profession : ils s'efforçaient de la soutenir en ranimant la ferveur pour l'ancien culte, en faisant en sorte que les oracles redoublassent d'attention, et les artisans de prodiges, de fourberie. A défaut du sentiment moral, tous les actes de la vie civile avaient été entourés de cérémonies religieuses. Comment donc les chrétiens qui exerçaient des magistratures pouvaient-ils prêter le serment? comment pouvaient-ils sacrifier? comment pouvaient-ils se rendre au sénat, qui se réunissait dans un temple, et dont les séances commençaient par des libations aux divinités? comment, enfin, pouvaient-ils présider aux jeux?

Nous avons vu combien les Romains et les Asiatiques étaient avides des récréations du cirque. Or, la religion du Christ défendait les spectacles où le sang était versé à plaisir, et l'on reconnaissait les néophytes à leur éloignement pour ces divertissements cruels. Tertullien disait que le goût des spectacles détournait plus de gens du christianisme que la crainte de la mort.

Saint Augustin raconte qu'un de ses amis, Alypius, après sa conversion, avait renoncé aux spectacles sanglants. Cependant un jour, ne pouvant résister aux instances de ses compagnons, il se laissa conduire au cirque, décidé à y demeurer les yeux fermés tant que durerait la lutte des gladiateurs. Mais les applaudissements féroces du public viennent tout à coup exciter sa curiosité : il ouvre les yeux, et la vue du sang remplit son cœur de tant de volupté, qu'il ne peut plus détourner son regard de la victime : son âme s'enivre de plaisir, et il se retrouve impatient de savourer les fureurs du cirque. C'était ainsi que l'habitude l'emportait sur les meilleures résolutions.

L'idolâtrie, dans les fêtes nationales et impériales, étalait toute la solennité d'un culte public; le christianisme n'offrait qu'une humble et indigente austérité. Se rattachant aux premiers temps de l'histoire nationale, le polythéisme déifiait les fondateurs et les législateurs du peuple, et on les renversait de leurs autels pour y substituer le fils d'un ouvrier! La multitude voyait même dans le culte de la patrie celui de sa gloire; la piété se confondait ainsi avec le patriotisme. Comment donc devaient être accueillis ceux

qui prêchaient la damnation éternelle des hommes les plus chers et les plus vénérés, des grands philosophes, des grands monarques?

Et quels étaient ceux qui venaient saper des croyances aussi anciennes que le monde et aussi répandues que le genre humain lui-même? Des Grecs? des Indiens? Le monde était habitué à se rire, tout en les estimant, des philosophes cyniques et de quelques gymnosophistes; cette fois les prédicateurs étaient des gens de cette race juive, renommée pour sa crédulité, née pour l'esclavage, en butte aux railleries de tous pour la singularité de ses mœurs et pour ses abstinences. Leur maître n'avait pas eu, comme les autres auteurs de religions, ou le sceptre ou le glaive, pas même la lyre ou la plume. Ses disciples n'étaient qu'une troupe d'hommes pauvres, arrachés à la rame ou à leurs outils (1), s'entourant de jeunes gens sans expérience ou de vieillards à l'esprit affaibli, pour raconter des absurdités; défendant de discuter les motifs de l'adoration et de la croyance; proclamant que la sagesse du monde est un mal, et la folie un bien. *Votre partage est l'ignorance,* leur disait Julien; *tout votre savoir consiste à répéter stupidement* : *Je crois.*

La religion du Christ était donc appelée par les Latins *insania, amentia, dementia, stultitia, furiosa opinio, furoris insipientia.* L'orgueil répugnait à avoir quelque chose de commun avec une race abjecte, avec des artisans, des esclaves; les mystères, dont la sublimité ne se comprend que par la grâce, paraissaient ridicules aux doctes. Un Dieu se faisant homme, un supplicié ressuscitant, passaient pour des inepties. La pauvreté et les supplices des apôtres fournissaient un puissant argument contre la faiblesse du fondateur, dans une société qui ne considérait que le résultat du moment, pour qui tout avait sa conclusion en ce monde. Exagérant ensuite et falsifiant au besoin, les adversaires des nazaréens prétendaient qu'ils adoraient le soleil, un agneau, une croix. A Carthage, on exposa un crucifix avec de longues oreilles. D'autres affirmaient qu'ils adoraient une tête d'âne ou les parties honteuses de leurs évêques, et le vulgaire riait à leurs dépens et les croyait plus stupides que méchants.

Mais il les soupçonnait aussi de méchanceté. Contraints comme ils l'étaient de tenir leurs assemblées secrètement, les chrétiens

(1) Ὄχλος ἀφιλόσοφος. *Ab indoctis hominibus scriptæ sunt res vestræ.* ARNOBE, I, 39.

fournissaient par là un prétexte aux accusations qui, d'ordinaire, sont dirigées contre tout ce qui est mystérieux, et leurs rites étaient travestis dans le sens le plus sinistre. Les sobres agapes deviennent des festins, où ils se livrent à tous les excès de l'intempérance; ils outragent, dans le silence des catacombes, la pudeur et la nature; un enfant couvert de farine est présenté au néophyte, qui le perce sans savoir ce qu'il fait. Le sang est recueilli dans des calices qu'on se passe de main en main, et l'on mange la chair de la victime. On traite de gens indolents ceux d'entre eux qui se démettent des magistratures, dont ils ne peuvent s'acquitter sans rendre hommage aux dieux; les miracles sont des sortiléges, la constance des martyrs est le résultat de maléfices, et les chrétiens, qui n'ont ni temples ni sacrifices, sont proclamés athées (1).

Quelle morale enseignent pourtant ces hommes pervers? La plus pure et la plus austère qui ait jamais été. Ils prêchent la pauvreté à un monde idolâtre des richesses, l'humilité au siècle de l'orgueil, la chasteté au milieu d'une dissolution effrénée. Des gens qui, pour s'étourdir sur tant de maux, s'étaient plongés dans la volupté, sans même soupçonner qu'ils pouvaient ainsi offenser les dieux, non-seulement entendaient interdire les œuvres de la chair, mais encore condamner le simple désir : défense de forniquer, même avec les esclaves; défense de se venger, quand naguère la vengeance était un devoir, une religion; défense de se complaire dans le faste. Heureux, entendaient-ils dire, heureux ceux qui souffrent! heureux ceux dont le cœur est humble! anathème contre les efféminés, contre les adultères, les pédérastes! Combien de gens cette guerre aux passions, ce frein apporté aux penchants les plus naturels, ne devaient-ils pas encore détourner du christianisme?

Les Juifs lui opposaient aussi un immense obstacle. Ce peuple élu de Dieu, qui, favorisé par des miracles évidents, s'était relevé des plus grands désastres et avait échappé miraculeusement à la destruction au milieu d'un monde ennemi, se voyait tout à coup, après avoir été nourri des promesses des patriarches et des prophètes, déçu de ses orgueilleuses espérances : bien plus, ces espérances devenaient la base d'une foi nouvelle proclamée par l'un

(1) Αἶρε τοὺς ἀθέους, était le cri qu'on poussait contre eux sous le règne d'Adrien.

Dans le dialogue de Minucius Félicianus, l'interlocuteur gentil s'écrie : *Cur nullas aras habent? templa nulla? nulla nota simulacra?... Unde autem, vel quis ille, aut ubi, Deus unicus, solitarius, destitutus?* C. 10.

d'eux ; mais celui-là, ils l'avaient méconnu, persécuté : ils l'avaient mis à mort.

Si d'abord l'Église s'était abritée à l'ombre de la synagogue, cela ne dura pas longtemps ; car bientôt l'empire déclara une guerre d'extermination aux Juifs, qui de toutes parts se révoltaient contre le joug étranger, et le christianisme se trouva enveloppé dans la haine et la persécution dont ils étaient l'objet.

Il faut ajouter à cela les hérésies qui vinrent trop tôt troubler l'unité de la foi et la pureté de la morale. Les païens, incapables de distinguer, au milieu des subtilités, la ligne parfois presque imperceptible qui séparait le vrai du faux, tournèrent en raillerie ces querelles obstinées sur ce qu'ils appelaient des inepties sans résultat ; la doctrine catholique leur parut une source de puériles disputes, et si les hérétiques s'abandonnaient aux désordres et aux vices réprouvés par l'Église, c'était elle qu'accusaient les gentils, qui, sous le nom de christianisme, confondaient dans une haine commune et l'erreur et la vérité.

Il semblait que l'enfer lui-même déchaînât toutes ses puissances, en multipliant les énergumènes et en secondant des prestiges attestés par les chrétiens eux-mêmes. Un Samaritain, nommé Simon, avait acquis dans sa patrie une grande célébrité, en combattant Moïse et les prophètes ; ses discussions étaient une suite de l'ancienne rivalité des deux races qui composaient le peuple hébreu. Ayant entendu Philippe prêcher à Samarie, où il convertissait une foule de personnes, il supposa que c'était, de sa part, l'effet de quelque enchantement, et se mit au nombre des néophytes en feignant d'être converti, afin de tirer de lui le secret d'opérer des prodiges. La nouvelle religion ne pouvait lui offrir aucun procédé mystérieux ; mais, persuadé que les chrétiens en réservaient la connaissance aux prosélytes d'un grade supérieur, il chercha à tenter saint Pierre en lui offrant de l'argent, s'il voulait lui accorder la faculté de conférer l'Esprit-Saint par l'imposition des mains (1).

Simon le Magicien.

Repoussé sévèrement par Pierre, il se sépara de l'Église, et revint à sa vie première. De même que les Orientaux et quelques Juifs spéculatifs qui personnifiaient l'idée primitive de l'univers, il prétendit élever un dieu contre un autre, et se proclama lui-

(1) Depuis lors ceux qui vendent ou achètent les dignités ecclésiastiques, et même les biens et les pouvoirs qui y sont attachés, sont appelés *simoniaques :* ce mot, écrit dans l'histoire en lettres de sang, désigne la première hérésie qui ait paru, et la dernière à disparaître.

même comme une manifestation divine. Il disait avoir passé, pour descendre sur la terre, par différents cieux, en se transformant dans les diverses intelligences qui les habitent; avoir revêtu ici-bas la forme humaine; être apparu dans Jérusalem, où il n'avait été crucifié qu'en apparence; enfin, à l'en croire, il était la parole de Dieu, sa beauté, le Paraclet, le Tout-Puissant, tout ce qui existe en Dieu (1). Pour former un de ces couples si communs dans les religions orientales, comme celui d'Isis et d'Osiris, par exemple, il s'était associé une femme : elle était, disait-il, la première intelligence de Dieu (ἔννοια), par le mérite de laquelle le Père avait conçu la pensée de créer les anges. Descendue plus bas, elle les avait engendrés, sans leur communiquer aucune notion du Père. Les anges créèrent ensuite les choses terrestres, et, craignant que leur origine ne fût découverte, ils retinrent avec eux cette intelligence, en la soumettant à mille souffrances dans ses migrations de corps en corps.

C'eût été là une manière originale d'expliquer la grande énigme du gouvernement du monde, sans recourir à la dualité du principe suprême, si le novateur n'eût prétendu que la première pensée de Dieu se trouvait incarnée dans une esclave tyrienne nommée Hélène, aussi dissolue qu'elle était belle, et type de la dégradation. Simon racontait les diverses métamorphoses de cette femme, notamment en cette Hélène qui causa la ruine de Troie, jusqu'au moment où, disait-il, il se sentit destiné à racheter dans la prostituée de Tyr la dernière métamorphose de la vérité déchue, pour la rendre digne de remonter aux lieux d'où elle était descendue et de rentrer au sein du Père suprême.

C'était à l'aide de ce mélange d'idées platoniques, évangéliques et cabalistiques, qu'il s'appliquait à détourner du Christ véritable, et il séduisit beaucoup de gens en courant de province en province. Il écrivit aussi plusieurs ouvrages, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous, mais qui avaient pour but principal de combattre la divinité de Jésus-Christ, en supposant que Dieu, origine et cause de tout ce qui existe, se manifeste à quiconque sait le chercher, et que Jéhova, le Christ et l'Esprit-Saint, ne sont que des vertus du même Dieu.

De même que les magiciens d'un Pharaon opposaient des prodiges à ceux de Moïse, il opposait des prestiges aux miracles des

(1) JUSTIN, *Apologia*. — EUSÈBE, *Hist. eccles.* — *Actes des apôtres.* — SAINT IRÉNÉE, SAINT ÉPIPHANE, etc.

apôtres ; se vantant de voler dans les airs, de se rendre invisible à son gré, de convertir en pain les pierres, de passer à travers les montagnes. On dit qu'il fit le voyage de Rome au temps de Claude (1), et que là, ayant essayé de prendre son essor dans l'espace, il tomba lourdement et se brisa dans sa chute.

Un autre artisan de prodiges, Apollonius, de Tyane en Cappadoce, après avoir étudié dans les principales écoles de l'Asie et surtout chez les pythagoriciens, voulut fondre sa doctrine dans l'ancienne tradition italique, de même que les doctrines chrétiennes se greffaient sur celles de l'école de Platon. Ayant abandonné à sa famille tout ce qu'il possédait pour s'adonner exclusivement à l'étude de la sagesse, il vécut longtemps dans le temple d'Esculape en Cilicie, s'occupant de guérir les malades : il s'efforça de ramener au bien un frère égaré ; puis il se livra tout entier à la philosophie, vers laquelle son esprit l'entraînait irrésistiblement. Apollonius de Tyane. 4 av. J. C.

Il s'impose, à la manière des pythagoriciens, un silence de cinq années, et ne le rompt pas au milieu d'une sédition populaire qu'il est appelé à réprimer ; il se borne à faire signe au peuple de se calmer ; il écoute ses plaintes, et ensuite la justification des magistrats : alors il indique par un geste que la justice est du côté de ces derniers, et le peuple s'apaise à cette décision muette.

Il se rend aussi à la source de l'idéalisme, à Ninive, au milieu des mages de Babylone ; passe vingt mois à la cour des Parthes, où il apprend le langage des animaux. Comme on lui présentait là l'image du roi à adorer : *Ce sera beaucoup*, répondit-il, *si celui qui vous gouverne mérite que je l'estime et que je le loue*. Il s'entretient dans l'Inde avec les brahmines, puis revient dans l'Ionie, prêchant le culte des idées, de l'intelligence, le pur idéalisme. Là il est suivi par une multitude de gens. Les artisans quittent leurs travaux pour courir sur ses pas ; les oracles répètent ses louanges. Les villes lui envoient des ambassadeurs pour lui offrir leur hospitalité ou réclamer ses conseils ; on lui élève des statues et des autels, en lui attribuant une puissance surnaturelle.

Il inspire dans Éphèse, ville tout adonnée aux danses, aux concerts et aux vanités, l'amour de la philosophie, et il exhorte les habitants à mettre leurs biens en commun. Au moment où il pé-

(1) Saint Justin raconta qu'il s'était illustré dans cette ville par ses miracles, au point qu'on lui avait érigé dans l'île du Tibre une statue avec cette inscription : *A Simon, dieu saint*. Mais saint Justin fut trompé par ces mots, SEMONI SANCO DEO FIDIO SACRUM, que l'on a trouvés en effet sur un cippe retiré du Tibre, et qui se reportent à une des anciennes divinités italiques.

rorait sur ce sujet, un oiseau, abaissant son vol, s'approche d'autres oiseaux comme pour leur raconter quelque chose, et ceux-ci de prendre leur essor en troupe. Apollonius, qui a feint de prêter l'oreille à leur gazouillement, dit à ses auditeurs que cet oiseau est venu annoncer aux autres qu'un jeune garçon était tombé en tel endroit en répandant le grain qu'il portait, et les inviter à le ramasser. Les Éphésiens, s'étant empressés de courir s'assurer du fait, reconnurent que rien n'était plus vrai, et conçurent la plus haute idée d'Apollonius, qui continua de les exhorter à mettre leurs biens en commun, à l'exemple de ces oiseaux.

Il leur prédit aussi que la peste se déclarerait parmi eux, et il la fit cesser lorsqu'elle eut éclaté. Était-il possible d'après cela de douter de sa divinité? A Athènes, l'hiérophante n'ayant pas voulu l'admettre aux grands mystères, Apollonius lui dit : *Ce n'est pas toi qui m'initieras, mais ton successeur!* et, en effet, il y fut admis quatre ans après. Il fit le voyage de Rome, où Néron, ennemi des philosophes, avait fait emprisonner Musonius, qui le cédait à peine pour la sagesse à Apollonius. Les disciples de ce dernier, qui redoutaient pour leur maître un traitement pareil, l'abandonnèrent; mais il rendit si bon compte de lui-même au consul et à Tigellin, qu'ils lui permirent de rester dans la ville et de loger dans les temples, comme c'était l'usage. Il alla en Espagne et en Égypte, où il donna à Vespasien, qui venait d'être élevé à l'empire, des conseils sur l'art de bien gouverner. En Éthiopie, les prêtres se plaignirent à lui de ce qu'il avait visité d'abord les Indiens, qui pourtant leur étaient inférieurs en civilisation.

Le caractère de ce nouveau Zoroastre, régénérateur du paganisme, est plus en harmonie avec le temps où son histoire fut écrite qu'avec celui dans lequel on suppose qu'il aurait vécu. Indépendamment de ses prédications sur la vie humaine et sur l'intelligence des choses, il expliquait la raison mystérieuse des effigies sacrées et de leurs attributs, la manière dont les libations et les sacrifices devaient se faire, et dans quels moments. Il réprima les obscénités des bacchantes, fit renoncer les Athéniens aux jeux des gladiateurs; il reprocha aux Alexandrins leur engouement pour les courses de chars. De plus, il chassait les démons et prédisait l'avenir. Il avait dit à propos de l'isthme de Corinthe : *Cette langue de terre sera coupée et ne le sera pas,* et il parut avoir prophétisé quand Néron essaya d'exécuter cette tranchée et interrompit le travail. Il annonça une autre fois qu'une

apôtres; se vantant de voler dans les airs, de se rendre invisible à son gré, de convertir en pain les pierres, de passer à travers les montagnes. On dit qu'il fit le voyage de Rome au temps de Claude (1), et que là, ayant essayé de prendre son essor dans l'espace, il tomba lourdement et se brisa dans sa chute.

Apollonius de Tyane. 4 av. J. C.

Un autre artisan de prodiges, Apollonius, de Tyane en Cappadoce, après avoir étudié dans les principales écoles de l'Asie et surtout chez les pythagoriciens, voulut fondre sa doctrine dans l'ancienne tradition italique, de même que les doctrines chrétiennes se greffaient sur celles de l'école de Platon. Ayant abandonné à sa famille tout ce qu'il possédait pour s'adonner exclusivement à l'étude de la sagesse, il vécut longtemps dans le temple d'Esculape en Cilicie, s'occupant de guérir les malades : il s'efforça de ramener au bien un frère égaré; puis il se livra tout entier à la philosophie, vers laquelle son esprit l'entraînait irrésistiblement.

Il s'impose, à la manière des pythagoriciens, un silence de cinq années, et ne le rompt pas au milieu d'une sédition populaire qu'il est appelé à réprimer ; il se borne à faire signe au peuple de se calmer; il écoute ses plaintes, et ensuite la justification des magistrats : alors il indique par un geste que la justice est du côté de ces derniers, et le peuple s'apaise à cette décision muette.

Il se rend aussi à la source de l'idéalisme, à Ninive, au milieu des mages de Babylone; passe vingt mois à la cour des Parthes, où il apprend le langage des animaux. Comme on lui présentait là l'image du roi à adorer : *Ce sera beaucoup*, répondit-il, *si celui qui vous gouverne mérite que je l'estime et que je le loue*. Il s'entretient dans l'Inde avec les brahmines, puis revient dans l'Ionie, prêchant le culte des idées, de l'intelligence, le pur idéalisme. Là il est suivi par une multitude de gens. Les artisans quittent leurs travaux pour courir sur ses pas; les oracles répètent ses louanges. Les villes lui envoient des ambassadeurs pour lui offrir leur hospitalité ou réclamer ses conseils ; on lui élève des statues et des autels, en lui attribuant une puissance surnaturelle.

Il inspire dans Éphèse, ville tout adonnée aux danses, aux concerts et aux vanités, l'amour de la philosophie, et il exhorte les habitants à mettre leurs biens en commun. Au moment où il pé-

(1) Saint Justin raconta qu'il s'était illustré dans cette ville par ses miracles, au point qu'on lui avait érigé dans l'île du Tibre une statue avec cette inscription : *A Simon, dieu saint*. Mais saint Justin fut trompé par ces mots, SEMONI SANCO DEO FIDIO SACRUM, que l'on a trouvés en effet sur un cippe retiré du Tibre, et qui se reportent à une des anciennes divinités italiques.

christianisme, car elles détournaient de lui ceux qui les croyaient, en même temps que ceux qui les repoussaient les mettaient au même rang que les vérités de l'Évangile et les miracles des saints, qu'ils traitaient de magiciens et de charlatans.

C'est qu'en effet ces derniers se multiplièrent alors outre mesure. Pleins de dévotion pour les noms d'Apollonius et de Pythagore, ils enseignaient qu'une infinité de génies, participant à la nature divine dans des degrés différents, occupaient l'intervalle entre l'homme et Dieu, et que l'homme pouvait contracter des pactes avec eux au moyen de certaines cérémonies, de jeûnes et de mortifications. Le peuple les craignait et les payait; les grands aussi avaient foi en eux, et non pas seulement Caracalla, mais jusqu'à Marc-Aurèle, qui en était engoué. Or la malignité les confondait souvent avec les chrétiens, qui pourtant avaient leurs pratiques en horreur.

Obstacles publics.

La plus grave imputation dirigée contre les chrétiens était celle de haïr le genre humain, ce qui pour la vanité romaine signifiait haïr l'empire (1). Mécène, en donnant des conseils à Auguste sur la manière de gouverner, lui avait dit : « Honore toujours et « partout la divinité, selon les lois et les usages de nos ancêtres, « et *contrains* les autres à en faire autant. *Déteste et punis* ceux « qui introduisent dans le culte quelque chose d'étranger, non- « seulement en considération des dieux, mais parce que ces nova- « teurs entraînent beaucoup de citoyens à altérer les usages na- « tionaux, ce qui amène des conjurations, des intelligences, des « associations dangereuses (2). » Les assemblées étaient spécialement prohibées, même lorsqu'elles avaient un motif d'utilité publique, à plus forte raison lorsqu'elles avaient un but religieux. Les jurisconsultes, *gardiens des choses divines et humaines*, déclaraient que l'ancien culte devait être conservé à tout prix, et Domitius Ulpien réunit toutes les lois qui avaient été faites sur

(1) GRUNER, *de Odio humani generis Christianis a Romanis objecto*; Cobourg, 1755. — *Genus humanum*, dans ce sens, est consacré par Tacite. Pison dit : *Galbam consensus generis humani, me Galba Cæsarem dixit. Hist.* I. C'est de là que Titus fut appelé *Délices du genre humain*.

(2) DION, liv. LII, 36. Les expressions sont précises : Ἀνάγκαζε.... τοὺς δὲ δὴ ξενίζοντας..,. μίσει καὶ κόλαζε.

Elles sont à noter pour ceux qui vantent la tolérance religieuse des anciens, en oubliant les massacres de Cambyse, les temples incendiés par Xerxès, les poursuites criminelles dirigées contre Pythagore, Diagoras, Socrate, Anaxagore, etc.; pour ne rien dire des Égyptiens. Platon lui-même et Cicéron, dans leurs républiques imaginaires, n'entendent pas tolérer les cultes étrangers.

cette matière (1). Dans ce grand amour pour la légalité, caractère propre des Romains, il suffisait d'observer les institutions pour faire la guerre aux chrétiens; et le mot d'ordre de Julien l'Apostat était celui qui s'est répété de tant de façons différentes, et qui se répète encore : *Point d'innovations!*

La religion des Latins était toute nationale, et s'identifiait en quelque sorte avec les institutions de la république. Rome, ville sainte, s'enorgueillissait de tirer des dieux son origine, et elle considérait la conservation de l'empire comme attachée à six choses saintes : les livres sibyllins contenaient les oracles qui enseignaient les moyens de salut dans les circonstances graves; on ne tenait aucune assemblée sans avoir pris les auspices; la guerre n'était pas déclarée ni la paix conclue sans l'entremise de féciaux; on ne pouvait nommer un empereur ou un consul, sans recourir aux sacrifices; les populations confédérées se réunissaient pour des solennités communes; et les théories, en apportant chaque année à la mère patrie l'hommage des colonies lointaines, maintenaient les liens qui les unissaient à elle. Porter atteinte à la religion, c'était donc attaquer l'État.

Nous avons vu combien, au déclin de la république, le sentiment religieux s'était affaibli; mais Auguste, en fondant l'empire, avait reconnu la nécessité de réveiller les anciennes idées religieuses, de *restaurer les temples et les simulacres chancelants des dieux* (2), pour rétablir l'accord entre les institutions et la religion. Il réunit donc en témoignage d'alliance le souverain pontificat à la puissance impériale, et plaça dans le sénat l'autel de la Victoire. Alors ces voix qui, dans la Rome républicaine, invitaient orgueilleusement les citoyens à fouler aux pieds toute crainte des dieux, cessèrent de se faire entendre, et jamais les sacrifices, les inscriptions votives, les temples, ne se multiplièrent autant que dans les premières années de l'empire; puis, comme si ce n'eût pas été assez des divinités nationales et de celles de la Grèce, on en greffa, pour ainsi dire, de nouvelles sur un tronc vieilli : ce fut tantôt l'Isis égyptienne, tantôt le Mithras perse. L'habileté politique venait ainsi en aide au défaut de croyance (3).

(1) *Domitius Ulpianus rescripta principum nefaria collegit, ut doceret quibus pœnis affici oportet eos qui se cultores Dei confitentur.* LACTANCE, *Instit.*, V, 2.

(2) HORACE.

(2) Nous parlons ici de Rome plus particulièrement, parce que la Grèce,

Si le polythéisme des Romains, conforme à la nature de leurs institutions, adoptait aisément les dieux étrangers, peu importait à la foi que les divinités fussent au nombre de vingt ou de cent; si c'était un moyen politique de s'assimiler les vaincus, que d'accepter leurs croyances, on ne pouvait assurément en agir de même avec une religion qui excluait toutes les autres, qui se disait universelle, et destinée à édifier son temple avec les débris des temples ennemis (1).

Mais les nouveaux sectaires avaient appris du Christ, leur maître, à respecter les puissances du siècle : sous des empereurs qui déshonoraient la nature, leurs docteurs les exhortaient à la docilité indispensable à une société qui, composée encore de peu de membres, est insuffisante pour représenter un vœu national et

privée depuis longtemps d'indépendance politique, ressentit moins l'effet produit sur les institutions civiles par le changement des principes religieux.

(1) Il était difficile de trouver un nouveau point de vue à l'aide duquel on pût examiner ce grand moment critique de l'humanité où l'empire romain faisait place, en tombant, à une civilisation toute nouvelle et à des nations nouvelles aussi. L'Académie des inscriptions et belles-lettres y parvint cependant : laissant de côté les recherches relatives aux événements et aux dates, où les discussions d'économie politique et de législation, elle proposa pour le concours de 1830 la question suivante : *Tracer l'histoire de la décadence et de la destruction du paganisme dans les provinces de l'empire d'Occident, à partir du temps de Constantin; recueillir autant que possible, à l'aide des écrivains païens et chrétiens, des monuments et des inscriptions, tout ce qui concerne la résistance opposée au christianisme par les païens, par ceux principalement de l'Italie et de Rome; mettre enfin tous ses soins à déterminer l'époque à laquelle on cessa dans l'Occident d'invoquer nommément les divinités de la Grèce et de Rome.*

Tous les historiens ont parlé incidemment de cette importante révolution, mais aucun n'a traité la question d'une manière spéciale. Les Allemands, dont la littérature est si riche en recherches historiques et critiques, ont recueilli sur ce sujet une foule de faits, d'anecdotes et d'observations. Le professeur Tzchirner de Leipsig notamment, celui qui a terminé l'Histoire ecclésiastique de Schröckh, a publié un ouvrage intitulé *der Fall des Heidenthums* (Chute du paganisme, Leipsig, 1829); mais il n'en a encore paru que le premier volume, qui, n'arrivant qu'au règne de Dioclétien, approche à peine des vraies limites d'un pareil sujet.

Il pouvait donc être considéré comme intact, lorsque M. Beugnot, répondant à la question mise au concours, obtint le prix académique. Son livre est intitulé : *Histoire de la décadence du paganisme en Occident, ouvrage couronné par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, en l'année* 1832; Paris, Didot, 1833, 2 vol. in-8°. Bien que plusieurs opinions professées dans cet ouvrage ne puissent avoir l'approbation d'un catholique et soient contredites par l'histoire, on y suit aisément la lutte entre le christianisme et l'idolâtrie, entre la religion du passé et celle de l'avenir.

changer une constitution. Saint Victor répond au préfet qui l'interroge : *Je n'ai rien fait contre l'honneur et les intérêts de l'empereur ou de la république; je n'ai pas refusé de les défendre chaque fois que le devoir me l'imposait; tous les jours j'offre le sacrifice pour le salut de César et de l'empire, tous les jours j'immole en faveur de la république des victimes spirituelles à mon Dieu.*

Car c'est là un mérite nouveau du christianisme, d'avoir placé la religion à une telle hauteur, qu'il laisse à l'écart la partie accidentelle et variable de la société, pour s'arrêter à ce qu'elle a d'essentiel et de permanent; ce qui permet à l'homme, sous quelque climat, sous quelque gouvernement que ce soit, de chercher la perfection et de gagner le ciel. Sous des princes cruels et débauchés, il ne se révolte pas contre la société, dont il fuit les péchés; il se soumet sans chercher à la bouleverser, mais en essayant de l'amender. Il combat les vices du siècle, mais sans se détacher de lui.

Il en résulta que les chrétiens, d'abord ignorés ou tolérés, augmentèrent tellement le nombre de leurs prosélytes, que les princes et les magistrats durent en venir avec eux à ces concessions timides auxquelles ne saurait se refuser la légalité la plus rigide envers une opinion qui devient toujours de plus en plus forte. Cependant les maîtres des esclaves s'apercevaient du changement qui commençait dans la société, non dans les rangs les plus élevés, mais dans les plus infimes. Quelques sophistes se mirent alors à argumenter sur ces croyances. D'autre part, les prêtres païens voyaient la foule s'éclaircir dans les temples et les offrandes diminuer. Force fut donc d'ouvrir les yeux; et, phénomène nouveau, une société, née d'hier, remplissait déjà le Forum, les tribunaux, les légions; sans défense contre les supplices et la mort, elle refusait d'obéir, quand on lui ordonnait seulement de brûler un grain d'encens sur l'autel d'un dieu ou d'un empereur. Combien ce manque d'obéissance ne devait-il pas exciter l'indignation des Romains, gens de légalité, pour qui c'était un crime que de s'opposer à un décret, quel qu'il fût? Les hommes d'État sentaient bien de leur côté que Rome ne pouvait plus prospérer, dénuée de moralité et abandonnée aux bacchanales de la force; mais ils n'ignoraient pas que, dans le cadavre d'un grand État, les anciennes institutions entretiennent encore la vie, attendu que l'aristocratie se rappelle ce qu'elle fut, que l'armée est façonnée à une certaine discipline, que le peuple est habitué à une ad-

ministration telle quelle, et que la force et l'opinion se concentrent dans le prince. De là cet attachement opiniâtre à ces anciennes formes qui appartiennent aux gouvernements les plus faibles au fond; de là cette haine des hommes politiques de Rome contre le christianisme.

Les institutions romaines tiraient leur force de l'esprit de famille, base sur laquelle s'était élevée la grande cité, et de la vénération envers les ancêtres, qui avait été la conséquence de cet esprit de famille. Or le christianisme venait affaiblir le premier en mettant en hostilité le père avec ses enfants, le frère avec le frère; il venait détruire la seconde en offrant au respect d'autres gloires, d'autres vertus. Quand Rome, appuyée sur le glaive, décernait le titre de héros à ceux qui avaient exterminé le plus grand nombre d'hommes; quand elle mettait sa grandeur à ravir aux peuples leur indépendance; considérant la guerre comme l'unique moyen d'acquérir la puissance et la gloire, la conquête comme son but unique, voilà les chrétiens qui venaient prêcher la paix, la justice, la fraternité, c'est-à-dire condamner toute la politique romaine, tant ancienne que nouvelle. Ils traitaient d'imposteurs et de démons les dieux sous les auspices desquels s'était élevée la ville reine et son grand Capitole : les esprits des citoyens, détournés de l'amour de la patrie terrestre, étaient dirigés vers une patrie invisible, dont tous les hommes étaient citoyens, même les vaincus, même le barbare et l'esclave. Refuser l'obéissance aux lois, c'était menacer un ordre de choses dans lequel l'aristocratie pouvait défendre encore ses anciens priviléges; s'élever ouvertement contre les temples, les pontifes, les emblèmes, les sacrifices, c'était détruire tout l'appareil sous lequel se déguisait le vide laissé par la désertion de la foi.

Les chrétiens étaient donc des ennemis publics : ce n'était pas assez que les Juifs eussent déjà accusé le Christ de vouloir se faire roi, et dénoncé Paul comme partisan d'un autre souverain que César; les chrétiens eux-mêmes se déclaraient coupables en proclamant un règne futur du Christ et la destruction de l'impie Babylone. Ils refusaient l'hommage, l'encens et le titre de seigneur à l'empereur, personnification de la puissance sénatoriale, de l'autorité pontificale, des souvenirs nationaux, de la société entière en un mot; ils ne voulaient pas jurer par son génie, ni se joindre à ceux qui adressaient pour lui des vœux publics aux dieux. Tout bon citoyen ne devait-il pas les haïr ? Le gouvernement n'était-il pas dans l'obligation de réfréner cette superstition nouvelle?

De nouveaux désastres venaient à la même époque fondre sur l'empire, et les chrétiens répétaient que c'étaient des avertissements du ciel ; que Rome et le monde, plongés dans une mer de vices, méritaient ces châtiments et de plus grands encore. Les gentils frémissaient en les entendant proclamer la nécessité de ces fléaux; l'homme politique se confirmait dans la pensée que l'État avait en eux des ennemis ; les gens religieux s'imaginaient que leurs blasphèmes excitaient la colère des dieux, qui, jusqu'alors pleins de zèle pour la grandeur de Rome, la laissaient désormais tomber en ruine. Pour conjurer sa destruction, et pour apaiser le courroux des dieux, il fallait donc sacrifier les novateurs; et le chrétien devait, à raison de son nom seul, être considéré comme l'*ennemi des dieux, des empereurs, des lois, des mœurs, de la nature entière* (1).

CHAPITRE XXVI.

PERSÉCUTIONS.

Ire persécution.

La première persécution sous Néron paraît n'avoir eu pour objet que de donner une satisfaction au peuple, et ne pas s'être étendue au delà des limites de Rome (2). Quand ensuite Domitien voulut relever le temple de Jupiter Capitolin, il obligea les Juifs à y contribuer moyennant une capitation : comme les chrétiens compris sous cette dénomination, ne voulurent à aucune condition payer pour cette restauration, qui était, suivant eux, un acte d'idolâtrie, il en résulta une nouvelle persécution, dans laquelle périrent Flavius Clémens et Domitilla, parents de l'empereur. Au nombre de ceux qui furent traduits devant le procurateur de la Judée se trouvèrent les petits-fils de l'apôtre saint Jude, frère, c'est-à-dire cousin germain de Jésus-Christ, accusés de vouloir relever l'antique grandeur de la maison de David, dont ils étaient descendus. Mais la simplicité de leurs vête-

IIe persécution.

(1) TERTULLIEN, *Apologie*, I, 21. Nous avons une sentence rendue contre plusieurs chrétiens, dont voici la teneur : « Attendu que Spératus, Cittinus.... avouent être chrétiens, et refusent de rendre hommage et respect à l'empereur, nous ordonnons qu'ils soient décapités. » BARONIUS, *ad ann.* 202, § 4.

(2) Voy. l'inscription de la page 460.

ments et de leurs réponses, et la vue de leurs mains, qui étaient devenus calleuses par la culture de leur petit champ, firent tomber l'accusation et tout soupçon de pensées ambitieuses.

Pline le Jeune, appelé aux fonctions de proconsul dans la Bithynie et le Pont, sentit sa conscience se révolter contre le devoir que la loi lui imposait de condamner les chrétiens ; il écrivit donc en ces termes à Trajan, pour s'enquérir de sa volonté : « Seigneur, « j'ai coutume de t'exposer mes scrupules, parce que personne ne « saurait mieux me déterminer et m'instruire. Je n'ai jamais as- « sisté à un procès de chrétiens ; c'est pourquoi je ne sais vraiment « sur quoi tombe l'enquête que l'on dirige contre eux, ni jusqu'à « quel point leur peine doit être aggravée ; et la différence d'âge me « rend incertain. Doivent-ils tous être punis sans distinction ? Faut- « il pardonner à ceux qui se repentent, ou est-il inutile de renon- « cer au christianisme une fois qu'on l'a embrassé ? Faut-il punir « le nom seul de chrétien, à cause des méfaits qui en sont insépa- « rables ? Voici toutefois la règle que j'ai suivie dans les causes « portées devant moi contre les chrétiens. Je leur ai demandé « s'ils étaient réellement tels ; et ceux qui l'ont avoué, je les ai « avertis deux et trois fois, en les menaçant du supplice ; j'ai con- « damné ceux qui ont persévéré, attendu que, quelle que fût la « nature de ce qu'ils avouaient, j'ai cru leur désobéissance et leur « obstination invincible dignes de châtiment. J'en ai gardé quel- « ques-uns pour les envoyer à Rome, parce qu'ils sont citoyens ro- « mains. Ce genre de crime, en se propageant, a donné naissance « à plusieurs autres. Il m'a été remis un mémoire sans nom, dans « lequel étaient accusées comme chrétiennes plusieurs personnes « qui nient l'avoir jamais été ; et en preuve, elles ont, en ma pré- « sence et dans les termes que j'ai prescrits, invoqué les dieux et « offert à ton image de l'encens et du vin. Elles ont ensuite pro- « féré des imprécations contre le Christ, ce à quoi ne se portent « jamais ceux qui sont véritablement chrétiens. J'ai donc cru bien « faire que de les absoudre. D'autres qui me furent dénoncés avouè- « rent d'abord qu'ils étaient chrétiens, puis ils le nièrent incon- « tinent en déclarant l'avoir été, mais avoir renoncé à cette secte, les « uns depuis trois ans, les autres depuis plus de vingt ans. Tous « adorèrent d'ailleurs ton effigie et les statues des dieux, et char- « gèrent le Christ de malédictions. Ils affirmaient que toute leur « erreur ou tout leur crime consiste en cela seulement, qu'à un « jour fixé ils se réunissent avant l'aube, et chantent tour à tour « des hymnes à la louange du Christ, comme s'il était Dieu ; qu'ils

« s'obligent par serment à ne commettre ni larcins, ni adultère,
« ni autre méfait; à ne point nier un dépôt. Ils ont après cela pour
« habitude de se réunir pour manger en commun des mets inno-
« cents; ce à quoi ils avaient renoncé quand j'ai publié ton ordre
« qui prohibait toute espèce de réunions. Il me parut d'autant
« plus nécessaire d'arracher la vérité par la force des tourments
« à deux jeunes filles esclaves, qu'on les disait attachées au mi-
« nistère de ce culte. Mais je n'ai découvert qu'une superstition
« portée à l'excès, ce qui m'a fait tout suspendre, en attendant
« tes ordres. L'affaire m'a paru digne de tes réflexions, vu la
« multitude de ceux qui sont enveloppés dans ce péril. Un grand
« nombre de personnes de tout rang et de tout sexe sont et seront
« comprises dans l'accusation, car cette contagion n'a pas seule-
« ment infecté les villes, mais elle s'est même répandue dans les
« villages et les campagnes; cependant je crois encore possible d'y
« apporter remède et de l'arrêter. Il est certain que les temples,
« naguère presque déserts, vont se repeupler; les sacrifices, in-
« terrompus depuis longtemps, recommencent, en même temps
« que les victimes, qui ne trouvaient plus d'acheteurs, se ven-
« dent maintenant partout. On doit conclure de là que beaucoup
« de gens peuvent être ramenés de leur erreur, si on les admet
« au repentir. »

L'empereur lui répond : « Tu as suivi, mon cher Pline, la
« bonne voie dans les procès des chrétiens qui t'ont été dénoncés,
« attendu qu'il n'est pas possible d'établir une règle fixe et géné-
« rale dans cette sorte de causes. Il ne convient pas de les recher-
« cher; mais s'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir.
« Si l'accusé nie et fournit la preuve en invoquant les dieux, il
« y a lieu de pardonner à son repentir, quelque soupçon qui ait
« pesé sur lui. Du reste, on ne doit recevoir, pour aucun délit, de
« dénonciations ténébreuses : c'est un exemple pernicieux, et il
« n'est pas dans nos intentions de l'encourager. »

Étrange révélation du contraste que nous avons signalé maintes fois entre la légalité et la justice! Le proconsul ne trouve ces sectaires coupables que de nom, et reconnaît l'innocence de leurs réunions; il les soumet pourtant à la torture pour découvrir leurs crimes, et ne demande pas qu'on les épargne, mais dans quelle mesure il doit les châtier. L'empereur lui-même hésite entre son propre sentiment et la rigueur d'une législation de fer. Mais si ces hommes sont coupables, pourquoi ne pas les rechercher? Pourquoi ne pas recevoir toutes les dénonciations? Pourquoi les absoudre

sur leur seule déclaration? S'ils sont innocents, pourquoi les punir de ce qui n'est pas un crime (1)? Quelle est cette législation qui n'exige pas même que l'accusateur se fasse connaître? Quelle est cette civilisation dans laquelle on ne punit pas un fait, mais un sentiment? Quel est cet empereur qui ordonne de poursuivre, après avoir déclaré qu'il n'est pas possible de donner sur ces sortes de cas une règle générale? Quel est ce magistrat qui demande s'il doit envoyer au supplice, à cause de leur nom seulement et sans distinction d'âge, des accusés dont il confesse l'innocence, et qui fait torturer deux femmes rien que pour s'éclairer?

Si l'on laissait autant à l'arbitraire des tribunaux sous un Pline et un Trajan, comment les choses devaient-elles se passer dans les assemblées bruyantes et tumultueuses, quand la plèbe, aux jours consacrés aux dieux, ou au milieu de l'ivresse sanguinaire de l'amphithéâtre, s'écriait à grands cris : *Les chrétiens aux bêtes! les chrétiens au bûcher!* Déjà Caïphe avait trouvé *utile que le sang d'un Juste fût versé pour le salut du peuple :* quand il s'agissait d'apaiser une sédition ou de se concilier le peuple, les proconsuls immolaient avec plus de facilité encore ces Galiléens odieux ou méprisés. Adrien et Antonin défendirent par des édits de s'appuyer uniquement sur le bruit public pour les condamner; mais à quoi bon, si les accusés eux-mêmes avouaient leur crime ou même s'en glorifiaient? Combien l'orgueil des empereurs et de leurs ministres devait s'irriter quand ils voyaient un enfant, une femme, un obscur citoyen confesser ouvertement le délit qu'on lui imputait, et, résistant aux promesses, aux menaces, aux séductions, se refuser non pas à un crime, mais à l'acte le plus simple du culte national! Ils les appliquaient alors à la torture, non pour leur arracher l'aveu du forfait, mais pour obtenir une rétractation. Parfois ils soumettaient aux plus fortes épreuves la continence des jeunes gens et la chasteté des vierges; puis, furieux de leur résistance, ils les livraient aux bourreaux et à la multitude, dont la férocité, née de l'habitude d'assister à des supplices et aux jeux du cirque, était exaltée encore par le fanatisme.

Parfois des gouverneurs humains refusaient de recevoir les accusations, ou bien encore, par des subterfuges bienveillants, ils sauvaient les accusés. Quelques-uns se bornaient à les chasser

(1) Tertullien s'écrie, avec son énergie naturelle : *O sententiam necessitate confusam! negat inquirendos ut innocentes, et mandat puniri ut nocentes : parcit et sævit, dissimulat et animadvertit... Si damnas, cur et non inquiris? Si non inquiris, cur et non absolvis?* Apologétique.

ou à les exiler; mais d'autres les enfermaient dans les cachots et dans les mines (1), ou exerçaient contre eux toutes les rigueurs autorisées par la loi, souverainement inique, parce qu'elle était entièrement indéterminée.

Les accusés succombaient-ils à l'épreuve, ils étaient couverts d'applaudissements par les païens, regardés avec horreur et compassion par les chrétiens. Ceux, au contraire, qui soutenaient généreusement les tortures, sans perdre la vie, étaient en vénération; on baisait les chaînes qu'ils avaient portées et leurs cicatrices. Des commémorations annuelles furent instituées pour les morts; leurs os et leur sang, recueillis avec soin, étaient déposés sous les autels, sorte de table où ceux qui déclaraient être prêts à les imiter prenaient le viatique (2); un zèle généreux faisait parfois désirer le martyre à quelques-uns; ils allaient alors jusqu'à se dénoncer eux-mêmes, à troubler les cérémonies du culte idolâtre, à repousser la clémence et provoquer dans les amphithéâtres la rage des bêtes féroces et celle des bourreaux (3).

(1) *In metalla damnamur, in insulas relegamur.* TERTULL., Apol., 12. Cyprien adresse des lettres à neuf évêques et à plusieurs ecclésiastiques et fidèles renfermés dans les mines de la Numidie.

(2) *Certatim gloriosa in certamina ruebatur, multoque avidius tunc martyria gloriosis motibus quærebantur, quam nunc episcopatus pravis ambitionibus appetuntur.* SULP. SÉVÈRE, II.

(3) Visconti a répondu à ceux qui veulent réduire le nombre des victimes, en réunissant, dans ses *Mem. romane d'antichità* (Rome, 1825), les nombreuses inscriptions qui se rapportent à des martyrs. Beaucoup de ces inscriptions n'indiquent pas des noms, mais seulement des nombres, comme les suivantes :

MARCELLA ET CHRISTI MARTYRES CCCCCL.
HIC REQUIESCIT MEDICUS CUM PLURIBUS.
CL MARTYRES CHRISTI.

Peut-être même sont-ce des nombres de martyrs que ceux trouvés sur certaines sépultures avec la couronne et la palme, sans autre désignation. Cet usage nous est attesté par l'épigramme suivante de Prudence :

Sunt et multa tamen, tacitas claudentia tumbas
Marmora, quæ solum significant numerum.
Quanta virum jaceant, congestis corpora acervis
Scire licet, quorum nomina nulla legas.
Sexaginta illic, defossa mole sub una,
Reliquias memini me didicisse hominum. — *Carm. XI.*

Une de ces inscriptions, par exemple, est ainsi conçue :

N. XXX. SURRA ET SENEC. COSS.

et nous la rapportons parce que 1° elle nous donne trente personnes mises à mort sous le pieux Trajan; 2° parce qu'elle contredit ceux qui prétendent (comme BURNET, *Lettres écrites d'Italie*, p. 244) que les chrétiens n'avaient

Les chefs des différentes Églises tempéraient avec sagesse ces excès de zèle, qui parfois ne résistaient pas à l'épreuve. Aussi, quand une accusation était dirigée contre un des leurs, ils lui conseillaient de fuir, s'il ne se sentait pas la force d'endurer le martyre. Quelques-uns achetaient de l'avarice des magistrats une déclaration écrite, attestant qu'ils avaient accompli les rites prescrits; mensonge que l'Église faisait expier par une pénitence. Ceux-là même dont la fermeté avait succombé dans les épreuves, accouraient souvent vers leurs frères dès que la persécution avait cessé, essayant d'être réintégrés par la pénitence dans la commu-
306. nion. Pierre, évêque d'Alexandrie, publia pour eux les règles suivantes : Que celui qui a succombé après de longues souffrances passe quarante jours en un jeûne rigoureux et en œuvres pieuses; puis, qu'il soit admis à la communion; une année de pénitence pour ceux qui ne souffrirent en rien et prirent la fuite par frayeur. Que celui qui a trompé les persécuteurs à l'aide d'artifices, soit en achetant des attestations libellées, soit en se substituant des païens, fasse pénitence six mois; un an, s'il s'est substitué des esclaves chrétiens qui sont au pouvoir du Seigneur; trois ans de pénitence pour les maîtres qui ont permis ou commandé à leurs esclaves de sacrifier. Qu'il soit pardonné à ceux qui, après avoir succombé une première fois, retourneront au combat et souffriront avec constance. Que ceux qui se jetteront inconsidérément dans la bataille en s'exposant à la persécution ou en l'excitant, sans se souvenir que l'Évangile dit : *Ne vous exposez pas aux tentations*; *vous serez conduits aux tribunaux*, et non pas *vous vous y présenterez*, ne demeurent pas exclus de la communion; mais, s'ils sont clercs, qu'ils soient suspendus du saint ministère. Celui qui

pas de catacombes avant le quatrième siècle. Cette inscription, en effet, qui est de 107, fut tirée d'une catacombe.

Gibbon, qui s'obstine à réduire à quelques dizaines le nombre des martyrs, rejette absolument le témoignage des écrivains chrétiens; mais pour venir en aide à son système, il dissimule aussi le témoignage des païens qui attestent les supplices qu'il nie. Celse reprochait aux chrétiens de tenir leurs assemblées en secret, « parce que, disait-il, si vous êtes découverts, vous êtes conduits « au supplice; et avant d'être mis à mort, vous avez à souffrir toutes sortes « de tourments. » ORIGÈNE, *Contre Celse*, I, II, VI, VII, *passim*. — Libanius dit des chrétiens, en exaltant Julien : « Ces sectateurs d'une religion « corrompue étaient dans une appréhension continuelle que Julien n'inventât « des tourments encore plus raffinés que ceux auxquels ils étaient exposés « auparavant, comme d'être mutilés, brûlés vifs, etc., car les empereurs exer- « cèrent contre eux toutes ces cruautés. » *Parentalia in Jul.*

a donné de l'argent pour faire cesser les vexations dont il était l'objet ne mérite point de châtiment.

Malgré les scrupules de Trajan, il est constant que, sous son règne, beaucoup subirent le martyre, entre autres Ignace, évêque d'Antioche, et Simon, évêque de Jérusalem. Le pape Clément fut banni de son siége. IIIe persécution.

Adrien fut poussé à répandre le sang par zèle pour les superstitions et la magie, et aussi parce qu'il confondait les chrétiens avec les Juifs, sur lesquels il voulait punir la révolte de Barcocébas. Voilà pourquoi il insulta à leurs souvenirs les plus révérés, en faisant placer des idoles dans les lieux consacrés par le berceau et par la tombe de Jésus-Christ, et ordonna des supplices dans lesquels périrent les papes Alexandre, Sixte et Télesphore. IVe persécution.

Sous les Antonins, *les meilleurs des princes et les meilleurs des hommes*, comme les appelle Gibbon, les martyrs ne manquèrent pas (1). Si le premier d'entre eux, le Pieux, ne promulgua contre les chrétiens aucun nouvel édit, les magistrats continuèrent d'exercer de grandes rigueurs, en se fondant sur les anciennes lois. Puis Marc-Aurèle n'eut pas, avec toutes ses vertus, celle de savoir résister aux philosophes, qui l'excitèrent contre les chrétiens; il les persécuta donc, ou les laissa persécuter, comme coupables d'attenter à la religion de l'État et de nourrir des sentiments hostiles à la république, jusqu'au moment, dit-on, où le miracle précédemment rapporté de la légion Foudroyante suspendit l'effusion du sang. Ve persécution.

La persécution ne se renouvela pas sous Commode et ses successeurs, ce qui fit que le nombre des croyants augmenta beaucoup à cette époque, même parmi les personnes d'un rang élevé. Sévère prit ombrage des chrétiens vers la fin de son règne; et, les confondant avec les turbulents Hébreux, lança un décret qui ne punissait réellement que les nouveaux prosélytes, mais qui pouvait facilement s'étendre aux autres, surtout à ceux qui opéraient les VIe persécution.

(1) Nous avons du temps des Antonins l'épitaphe suivante, tirée d'une catacombe; elle révèle tout à la fois la profonde tristesse et les espérances des persécutés :

ALEXANDER MORTUUS NON EST SED VIVIT SUPER ASTRA ET CORPUS IN HOC TUMULO QUIESCIT. VITAM EXPLEVIT CUM ANTONINO IMPERATORE. QUI UBI MULTUM BENEFITII ANTEVENIRE PRÆVIDERET PRO GRATIA ODIUM REDDIT. GENUA ENIM FLECTENS VERO DEO SACRIFICATURUS AD SUPPLICIA DUCITUR. O TEMPORA INFAUSTA QUIBUS INTER SACRA ET VOTA NE IN CAVERNIS QUIDEM SALVARI POSSUMUS. QUID MISERIUS VITA? SED QUID MISERIUS IN MORTE CUM AB AMICIS ET PARENTIBUS SEPELLIRI NEQUEANT? — ARINGHI, *Roma subterr.*, II, 685.

conversions ; aussi la persécution commencée en Égypte se propagea-t-elle dans le reste de l'empire. Après sa mort, les chrétiens acquirent tant de force et de confiance, qu'au lieu de se réunir, comme ils faisaient d'abord, dans des maisons particulières ou dans des lieux cachés, ils purent élever des églises, acheter des terrains dans Rome, et faire leurs élections publiquement ; l'empereur Alexandre les admit dans son palais comme prêtres et comme philosophes; et des évêques, des docteurs obtinrent ses bonnes grâces. Mais quand Maximin lui succéda et sévit contre les amis de son prédécesseur, beaucoup de chrétiens furent enveloppés dans la proscription ; puis d'autres encore, à l'occasion d'un tremblement de terre qui se fit sentir dans la Cappadoce et dans le Pont, les calamités publiques étant d'ordinaire attribuées aux fidèles.

VIIe persécution.

Si l'empereur Philippe, peut-être à cause des exhortations d'Origène, favorisa les chrétiens au point de faire supposer qu'il avait embrassé leur foi, Décius se montra extrêmement hostile à leur égard. Un poëte fanatique se mit à déplorer en public l'abandon de l'ancienne religion : la multitude demanda que le sang des impies coulât en réparation, et les magistrats cherchèrent à se concilier la faveur populaire en accédant à ses vœux.

VIIIe persécution.

La peste qui, dans ce temps, dévasta l'empire, contribua aussi à exciter la fureur du peuple et la superstition des agents du pouvoir contre ces victimes innocentes, qui ne se vengeaient qu'en prodiguant les bons offices, les prières et la charité. Les principaux évêques furent alors immolés ou exilés. Durant seize mois, le clergé de Rome fut réduit à l'impossibilité de procéder à l'élection d'un nouveau pontife, en remplacement de Fabien, qui avait été mis à mort.

On mit dans les tortures les derniers raffinements de la cruauté. On vit le juge, après avoir fait subir à un infortuné le supplice du chevalet et des plaques rougies au feu, ordonner qu'il fût oint de miel, et exposé au soleil pour être dévoré par les mouches. Un autre, dans la vigueur de l'âge, fut conduit dans un jardin délicieux, et attaché sur un lit avec une prostituée; alors, ne sachant plus comment résister à ses excitations impudiques, il se coupa la langue avec ses dents, et la lui cracha au visage (1). D'autres ne surent pas résister aux tourments, et de

(1) L'histoire des Sept dormants se rapporte à cette époque. C'étaient des frères qui, s'étant enfuis d'Éphèse à cause de la persécution, se réfugièrent

ce nombre furent deux Romaines, Numéria et Candida : Lucien, qui se trouvait en prison à Carthage, informé du fait, écrivit en ces termes à Célerin, qui lui demandait si elles étaient dignes de pardon : « *Le bienheureux martyr Paul, étant encore dans le* « *monde, m'appela et me dit : Lucien, je te dis devant Jésus-* « *Christ : Si, après qu'il m'aura appelé à lui, quelqu'un te de-* « *mande la paix, donne-la-lui en mon nom : car nous tous que* « *Dieu a daigné appeler à lui dans cette persécution, nous* « *avons, d'un commun accord, octroyé des lettres de paix à* « *ceux qui ont failli.* Sachez donc, mon frère, que je suis dis- « posé à exécuter l'ordre laissé par Paul, et que nous l'avons établi « ainsi depuis que nous nous retrouvons dans cette affliction, l'em- « pereur ayant ordonné qu'on nous laissât mourir de faim, enfer- « més dans deux horribles cachots, où la chaleur est insupporta- « ble. Maintenant nous voyons un peu de lumière. Je vous prie « donc de saluer Numéria et Candida, qui auront la paix, selon « la recommandation de Paul et des autres martyrs, dont voici « les noms : Bassus, qui mourut dans les carrières; Mappalique, « par la corde; Fortunion, en prison; Paul, après la torture; For- « tuna, Victorin, Victor, Hérénia, Crédula, Hérénus, Donat, « Fermus, Ventus, Fructus, Julie, Martial et Ariston, qui sont « morts de faim dans la prison, par la volonté de Dieu. Il vous « sera bientôt annoncé que nous les avons suivis; car depuis huit « jours nous sommes renfermés de nouveau, après avoir reçu « durant cinq jours un peu de pain et d'eau, strictement mesurée. « Je demande que, lorsque le Seigneur aura accordé la paix à « l'Église, celles qui ont erré obtiennent la paix, selon l'ordre de « Paul et notre délibération, après avoir exposé leur faute de- « vant l'évêque et fait pénitence; et non-seulement elles, mais « tous ceux auxquels vous savez que s'étend notre intention. »

Valérien, vers la fin de son règne, persécuta de nouveau les chrétiens, à la suggestion du préfet Macrien, Égyptien d'origine et versé dans la magie. Dans le nombre tombèrent d'illustres victimes, les papes Étienne et Sixte, et l'évêque de Carthage Cyprien. Laurent, qui gardait les trésors de l'Église, sommé de révéler où ils étaient déposés, montra une troupe de pauvres, et il fut grillé sur des charbons. IX[e] persécution. 257-258.

au fond d'une caverne, et s'y endormirent dans le Seigneur. Leurs corps furent retrouvés longtemps après, et le bruit se répandit parmi le vulgaire qu'ils avaient dormi jusque-là.

Gallien suspendit les persécutions; et quoiqu'il y eût encore quelques victimes sous Aurélien, l'Église put s'accroître, et elle acquit cette apparence de légalité que le temps confère.

Le nombre des prosélytes augmenta au point que l'on dut partout agrandir les églises. Des chrétiens étaient promus aux magistratures, les évêques étaient considérés et honorés. C'est ce qui apparut notamment à propos de Paul de Samosate, qui, ayant déposé l'esprit évangélique, introduisait le faste païen dans les choses sacrées, extorquait de l'argent, vendait les dignités, compliquait les affaires, prêchait en sophiste plutôt qu'en apôtre, se plaisait dans la mollesse, et finit par tomber dans l'hérésie. Les évêques, ayant en vain cherché à le ramener dans la véritable voie, le déposèrent, et lui élurent un successeur, sans avoir pris l'avis du clergé et du peuple. Cette irrégularité fut dénoncée à Odénat et à Zénobie, dont la faveur maintint Paul dans ses fonctions jusqu'à la victoire d'Aurélien. Ce prince appela devant lui les deux partis, et, ne se sentant pas en état de prononcer, il renvoya la décision aux évêques d'Italie; soit qu'il les réputât plus impartiaux, soit qu'il voulût accroître l'influence de la capitale sur les provinces.

Il est dans la nature de l'homme de laisser languir une croyance lorsqu'elle ne rencontre point d'obstacles, et de la raviver quand elle est combattue. Les païens, qui n'avaient qu'indifférence ou mépris pour leur religion, s'y attachèrent par esprit de réaction, quand les chrétiens se mirent à en démontrer la fausseté et l'indécence. Ils prétendirent que les choses dont le bon sens faisait justice dès qu'on les connaissait étaient des additions populaires, ou des symboles d'une sagesse mystérieuse et d'une morale sublime. On revint donc au respect des anciennes fables; et le dépit de les voir dénigrées par les nouveaux sectaires fit qu'on voulut les soutenir par tous les moyens. Les sacrifices furent en conséquence plus multipliés et plus pompeux que jamais; on en introduisit même de nouveaux. Des initiations et des expiations ayant pour objet d'accomplir ce que promettait l'Église, par le baptême et la confession, furent proposées aux croyants; puis vinrent les miracles, les prophètes, les oracles, les guérisons multipliées aux temples d'Esculape; le fanatisme du peuple s'en exalta tellement, que les villes et les corporations demandaient à l'envi aux empereurs l'exécution des anciennes lois.

Elles furent secondées en cela par Maximien et Galère. Ce dernier s'étant abouché avec Dioclétien après la guerre de Perse, à

l'effet de statuer sur le sort des chrétiens, ils délibérèrent avec un petit nombre de personnages éminents : tous furent d'avis d'extirper une secte qui, se propageant indépendante au sein de l'État, entravait son action et pouvait menacer son existence. Il est vrai que le christianisme, qui s'était grandement répandu, décomposait l'unité si nécessaire des lois et des croyances; or il fallait, pour la consolider, ou rendre la nouvelle religion dominante, ou la détruire dans ses racines. Dioclétien n'eut pas la bonne inspiration ou la volonté de prendre le premier parti; il adopta le second.

Le jour des fêtes Therminales, le préfet du prétoire et les principaux fonctionnaires entrèrent de force dans l'église principale de Nicomédie; et, n'y trouvant aucun objet du culte, ils brûlèrent les saintes Écritures, et en peu d'heures ils abattirent ce temple, qui, s'élevant dans la partie la plus haute et la plus peuplée de la ville, dominait le palais impérial. L'édit de proscription générale fut promulgué le lendemain. Les églises durent être démolies dans toutes les provinces; peine de mort contre quiconque assisterait à des conventicules secrets; injonction de consigner les livres saints, pour être brûlés solennellement; les biens des églises furent ou vendus à l'encan, ou confisqués, ou donnés à des corporations et à des courtisans. En outre, le refus de rendre hommage aux dieux de Rome fut puni, pour les hommes libres, par l'exclusion des honneurs et des emplois; pour les esclaves, par la perte de tout espoir d'affranchissement. La loi cessa de protéger les uns et les autres : les juges durent accueillir toute accusation contre les chrétiens, et n'admettre en leur faveur ni réclamation ni excuse. Si ce décret, d'une perversité si tyrannique, n'était attesté uniformément par un grand nombre d'historiens, on aurait peine à le croire émané du chef d'une nation civilisée; car il enveloppait dans la persécution la plus furieuse une grande partie du monde, en donnant libre carrière à toutes les violences, à toutes les haines privées, sans laisser même à ceux qui auraient à en souffrir le droit d'en porter plainte.

303. 23 février. Xe persécution.

Un chrétien, plus généreux que prudent (1), lisant cet édit affiché dans Nicomédie, le déchira et se répandit en invectives amères contre les Césars. Comme les gouvernements injustes ne

(1) *Et si non recto, magno tamen animo*, dit Lactance, c. 12. Et cette équité de jugement est remarquable au milieu de l'admiration des uns et de la fureur des autres.

punissent rien plus sévèrement qu'une manifestation qui a pour but d'improuver et de condamner leurs méfaits, cet infortuné, bien que d'une condition honorable, fut brûlé à petit feu ; et l'on se plut à le torturer pour venger l'injure faite à la majesté impériale, sans parvenir à altérer le sourire qui resta sur ses lèvres au milieu d'une agonie atroce.

Ce spectacle, et les applaudissements prodigués par les chrétiens à ce héros, inspirèrent à Dioclétien une sorte de trouble et un sentiment de crainte. Le feu ayant pris deux fois dans cette journée à son palais de Nicomédie, il y vit une vengeance des chrétiens conjurés avec les officiers les plus intimes de sa maison. Galère, feignant d'apercevoir partout des embûches, ne voulut pas demeurer davantage dans cette ville, et le faible empereur laissa un libre cours aux plus féroces exécutions. « On emprisonnait les « prêtres, dit Lactance, et tous les ministres de la religion ; puis, « sans les entendre, sans même les interroger, on les traînait à la « mort. Les chrétiens, sans distinction d'âge ni de sexe, étaient « condamnés aux flammes ; et comme ils étaient en grand nom- « bre, on ne les livrait plus isolément au supplice, mais on les « entassait sur les bûchers. Les esclaves étaient jetés à la mer « avec des pierres au cou ; la persécution n'épargnait personne ; « les juges, siégeant dans les temples, contraignaient tout le « monde à sacrifier ; les prisons étaient pleines ; on imaginait de « nouveaux genres de tortures ; et pour que personne n'échappât « à tant de cruauté, on dressait des autels devant les grilles des « cachots et devant les tribunaux, afin que les accusés sacri- « fiassent avant de plaider leur cause ; ils étaient traduits ainsi, « non-seulement en présence des juges, mais en présence des « dieux. »

Les scènes de Nicomédie trouvèrent dans les provinces des imitateurs empressés ; les églises furent spoliées (1), puis incendiées. Une ville de la Phrygie, où l'on craignait de la résistance, vu le grand nombre des fidèles, reçut un détachement de légionnaires. A son arrivée, tous les croyants se réfugièrent dans l'église, résolus à s'y défendre ou à périr. Les soldats mirent le feu à l'édifice, et les brûlèrent jusqu'au dernier.

Les chrétiens furent aussi accusés de quelques rébellions dans

(1) L'inventaire fait alors du mobilier de l'église de Cirtha en Numidie a été conservé ; il porte : deux calices d'or, six d'argent, six urnes, une chaudière, sept lampes, le tout en argent ; plus, des ustensiles de cuivre et des vêtements.

la Syrie et sur les confins de l'Arménie. Ce fut un motif pour Dioclétien d'aggraver de plus en plus la rigueur de ses ordres, en manifestant l'intention d'abolir le nom chrétien. Les gouverneurs des provinces eurent ordre d'arrêter tous les ecclésiastiques ; les juges, de déployer la plus grande sévérité et de mettre à mort quiconque résisterait ; ainsi la mission du juge n'eut plus pour objet de statuer sur une accusation appuyée de preuves, mais de découvrir, de persécuter, de mettre à la torture quiconque était chrétien ou voulait sauver un chrétien.

L'Espagne, bien qu'elle fût sous les ordres de Constance, trouva dans le gouverneur Datien un farouche exécuteur de l'édit de proscription. La persécution fut plus douce dans la Gaule et dans la Bretagne. Extrêmement rigoureuse en Afrique, elle enveloppa jusqu'à Adauttus, chef du trésor privé de l'empereur. Eusèbe ouït dire en Égypte que tant de têtes y furent tranchées dans un jour, que la hache en fut émoussée, et les bourreaux obligés de se relayer. Après la condamnation de plusieurs chrétiens, il en vit d'autres qui accouraient au tribunal en confessant leur foi, et en demandant la mort ; puis tous entonnaient des cantiques d'actions de grâces jusqu'au moment où ils expiraient. L'Église d'Italie fournit une abondante moisson de martyrs. A Rome, le comédien Génésius, la jeune Sotéris, Pancrace, âgé de quatorze ans, Agnès, de douze, le Milanais Sébastien, le prêtre Marcel, l'exorciste Pierre ; à Bologne, Agricola et Vital, son esclave ; à Milan, Nazar, Celsus, Nabor, Félix, Gervais et Protais ; à Aquilée, Causius, Cantien et Cantiénilla, de la famille Anicia : gloires nouvelles d'un pays où la gloire avait consisté jusque-là à tuer, non à souffrir.

Plusieurs esclaves païens mis à la torture chargèrent les chrétiens de mille iniquités ; d'autres résistèrent aux souffrances les plus atroces. Blandina, jeune fille esclave au corps délicat, ne cessa de répéter au milieu de tourments prolongés : *Je suis chrétienne, et parmi nous on ne commet aucun crime.*

L'Église gauloise fut aussi fécondée par le sang d'une foule de martyrs, et illustrée par des prodiges. *Les serviteurs du Christ habitant Vienne et Lyon* écrivaient en ces termes *à leurs frères d'Asie et de Phrygie ayant la même foi et la même espérance*, en leur racontant les particularités de leurs supplices : « La haine « des païens était si animée contre nous, qu'ils nous chassaient « des maisons, des bains, des places, et ne souffraient pas en « général qu'un seul de nous se montrât en public. Les plus faibles

« se sauvèrent, les plus courageux s'exposèrent à la persécution. « D'abord le peuple s'élançait contre eux confusément, par « masses, avec des vociférations, les traînant, arrachant « leurs vêtements, les lapidant, les déchirant, leur faisant « essuyer tout ce que la fureur peut inventer de plus cruel. Puis, « amenés sur la place, interrogés publiquement par le tribun et « par les magistrats de la ville, ils étaient mis en prison jusqu'à « l'arrivée du gouverneur. Ils parurent ensuite devant lui; et « comme il les traitait cruellement, Vésius Épagathus, jeune « homme de mœurs irréprochables et plein de zèle, ne pouvant « endurer ces traitements, demanda à être entendu pour présenter « leur défense, et démontrer que nous n'étions pas des impies. « Tous ceux qui étaient à l'entour du tribunal s'élevèrent contre « lui; le gouverneur, au lieu d'accueillir sa supplique, lui de- « manda si lui aussi était chrétien; Vésius le confessa à haute « voix, et il fut mis parmi les martyrs, avec le titre d'avocat des « chrétiens. Il y en eut dix environ auxquels manqua la force de « résister, pour ne s'être pas apprêtés d'avance au combat. Leur « chute nous causa une vive affliction, et elle diminua le cou- « rage des autres, qui, n'étant pas encore arrêtés, assistaient « les martyrs et ne les abandonnaient pas, quelques peines « qu'ils dussent souffrir. L'incertitude où nous étions à propos « de leur confession nous tenait en crainte; non que les tour- « ments nous effrayassent, mais nous pensions à la fin, et nous « redoutions que certains d'entre eux ne pussent demeurer cons- « tants. »

Nous choisirons, pour en faire une mention particulière, parmi cette légion glorieuse qui durant quatre siècles renouvela dans ses membres la passion de Jésus-Christ, quelques-uns de ceux qui se signalèrent par leur constance héroïque.

Au moment où Trajan s'avançait contre les Parthes, il fit paraître devant lui Ignace, évêque d'Antioche; et après l'avoir entendu confesser ouvertement la divinité de Jésus-Christ, il l'envoya à Rome pour y être mis à mort. *Grâces te soient rendues, ô mon Dieu!* s'écria le saint; et durant le voyage il écrivit aux différentes Églises ainsi qu'à ses amis, pour leur recommander de persévérer dans la foi. De toutes parts venaient des évêques, des diacres, des fidèles, envoyés par les Églises pour le secourir, pour payer pour lui, pour recevoir sa bénédiction; et c'était un spectacle nouveau pour le monde que le triomphe d'un homme enchaîné. Lorsqu'il fut arrivé dans la capitale, il craignit que la

piété des fidèles n'obtînt sa grâce (1), et il les supplia de lui laisser cueillir la palme triomphale. S'agenouillant avec ses frères, il pria le Fils de Dieu pour les Églises, pour la fin de la persécution, pour le maintien de la charité entre les fidèles. Traîné ensuite à l'amphithéâtre, il y fut livré aux bêtes pour l'amusement du peuple-roi, à l'occasion des fêtes Sigillaires. Les gentils applaudissaient les lions qui le déchiraient, tandis que les fidèles priaient pour lui et donnaient avis de son martyre à tous leurs frères en Jésus-Christ, afin que ce jour fût solennisé à perpétuité. 167. 21 décembre.

Les choses se passaient ainsi sous le pieux Trajan. Sous le philosophe Marc-Aurèle fut martyrisé Polycarpe, évêque de Smyrne, âgé de soixante-dix ans. Informé qu'on le cherchait pour le mettre à mort, il se retira à la campagne, y passant les jours et les nuits à prier pour toutes les Églises du monde. Les archers et les cavaliers étant venus y arrêter ce vieillard inoffensif, il leur fit servir à souper, et se mit à prier pour tous ceux qu'il avait connus et pour l'Église universelle, avec tant de ferveur, que les satellites en furent eux-mêmes touchés. Ils le mirent sur un âne, et le conduisirent à la ville. Hérode, juge de paix, qui était venu à sa rencontre avec Nicétas son père, le prit dans sa voiture, et tous deux l'exhortaient à céder : *Quel mal y a-t-il,* lui disaient-ils, *à appeler César seigneur, à sacrifier et à se sauver?* Mais comme il persistait, ils le jetèrent en bas du char, et il se blessa à la jambe. Sans se plaindre, il les suivit à pied dans l'amphithéâtre au milieu de la rumeur du peuple entier. Il répondit aux exhortations réitérées du proconsul : *Si vous pensez qu'il soit de votre honneur de me faire jurer par ce que vous appelez la fortune de César, et si vous témoignez ainsi ne pas me connaître, je vous dirai qui je suis. Je suis chrétien; et si vous voulez savoir ma doctrine, donnez-moi un jour, et je vous l'exposerai.* Comme le proconsul lui répliquait qu'il devait s'adresser à la multitude, *Je consens,* reprit-il, *à vous parler, puisque notre loi enseigne de rendre aux puissances établies par Dieu l'honneur qui leur est dû; mais je ne crois pas cette plèbe* 167.

(1) Il n'est pas possible de manifester la soif du martyre avec des paroles plus vives que celle d'Ignace. Elles ont été conservées par saint Jérôme dans le catalogue des écrivains ecclésiastiques : *Utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præparatæ! quas et oro mihi veloces esse ad comedendum me, ne, sicut aliorum martyrum, non audeant corpus meum attingere. Quod si venire noluerint, ego vim faciam ut devorer.*

digne que je me disculpe devant elle. Et comme le magistrat ajoutait, *Jure par la fortune de César, et dis : Que les impies disparaissent du monde!* Polycarpe dirigea ses regards sur la multitude, étendit la main sur elle, puis, levant les yeux au ciel, il s'écria en soupirant : *Que les impies disparaissent du monde!* Alors le proconsul fit crier par le héraut, dans l'amphithéâtre, que Polycarpe se confessait chrétien; et la foule des païens et des Juifs se mit à hurler : *A la mort! à la mort!* Quand le bûcher fut prêt, il refusa de se laisser clouer sur un madrier, comme c'était l'habitude : *Celui,* dit-il, *qui me donne la force d'affronter le supplice du feu, m'en donnera assez pour l'endurer sans l'aide de ces clous.* Tout en priant et en bénissant, il se vit livré aux flammes; et comme elles tardaient à le consumer, ceux qui achevaient dans le cirque les animaux blessés (*confectores*) vinrent l'égorger.

En adressant à leurs frères de Philadelphie le récit de ce supplice, les Smyrnéens terminaient ainsi : « Nous avons recueilli « parmi les cendres ses os, plus précieux que les pierreries et « l'or fin; nous les avons placés en un lieu convenable, où le Sei- « gneur nous donnera la grâce de nous réunir pour fêter son mar- « tyre, et faire commémoration de tous ceux qui ont souffert, « afin de préparer ceux qui auront à souffrir. » C'était ainsi que la vénération pour la mort s'associait aux espérances de la vie.

250. Acax, évêque d'une Église d'Orient, fut amené devant Marcien, personnage consulaire, qui lui dit : *Vous qui vivez selon les lois romaines, vous devez aimer nos princes.* Et il répondit : Qui aime l'empereur plus que les chrétiens? Nous prions pour lui, pour tous les soldats, pour tout le monde. — *C'est bien*, reprit Marcien; *mais pour que votre dévouement apparaisse mieux, offrez avec nous un sacrifice.* Sur le refus de l'évêque de sacrifier à un homme, ils commencèrent à discuter sur la Divinité, et Acax entra dans le détail des turpitudes d'Apollon. Quand il s'agirait de la vie, vous paraît-il que je doive adorer ceux que je ne dois pas imiter, ceux dont vous-mêmes puniriez les imitateurs? — *Voilà bien*, répliqua Marcien, *comme les chrétiens inventent des calomnies contre nos dieux; c'est là votre habitude. Sacrifie, ou meurs!* Acax repartit alors : *Les brigands de la Dalmatie disent de même : L'argent, ou la vie! Il ne s'agit pas de savoir qui a raison, mais qui a la force.* La discussion, qui dura longtemps, fut transmise de point en point à l'empereur Décius, qui en rit de

bon cœur, donna un gouvernement à Marcien, et fit remettre Acax en liberté.

Hippolyte, prêtre romain, avait adopté l'hérésie de Novat; mais lorsqu'on le conduisit au supplice, il ne cessa de répéter au peuple accouru sur son passage : *Retournez à la foi catholique!* A Ostie, quand le préfet romain, qui avait déjà fait mettre à mort une foule de ces croyants obstinés, entendit le nom du prêtre, il ordonna de le lier, comme l'Hippolyte de la Fable, à deux chevaux indomptés, qui le déchirèrent en lambeaux.

Génésius, habile comédien, représentait sur le théâtre un baptême chrétien; mais l'Esprit-Saint s'étant tout à coup révélé en lui, il avait à peine terminé cette parodie bouffonne, qu'il se déclara sérieusement converti, et donna aux assistants un autre spectacle, celui de son propre martyre.

Saprice, prêtre, et Nicéphore, laïque, tous les deux d'Antioche, en étaient venus, d'amis qu'ils étaient, à se haïr tellement, qu'ils évitaient de se rencontrer. Nicéphore, trouvant que cette hostilité ne convenait pas à des chrétiens, envoya inutilement plusieurs personnes vers Saprice, pour se réconcilier avec lui; enfin il y alla lui-même, mais toujours en vain. La persécution éclata, et Saprice, avouant qu'il était chrétien, fut condamné à mourir; Nicéphore le suivit durant tout le trajet, en le priant d'en venir à une sincère réconciliation, tandis que les bourreaux le bafouaient de ce qu'il demandait pardon à un homme qui marchait au supplice. Saprice ne lui répondait pas, et restait inébranlable. Cet homme, qui manquait de charité, manqua aussi de constance : arrivé au pied de l'échafaud, il se déclara prêt à sacrifier aux dieux. Nicéphore mit tout en œuvre pour l'en détourner, pour obtenir qu'il ne repoussât pas la couronne qui l'attendait. Mais voyant ses efforts inutiles, lui-même se déclara chrétien et prêt à mourir. Le magistrat lui accorda ce qu'il demandait, le martyre.

Lorsque Adrien eut terminé sa splendide habitation de Tibur, il commença, pour l'inaugurer, des sacrifices pompeux; mais les victimes, les auspices, les augures, ou ne donnaient aucuns signes, ou n'en offraient que de sinistres. Les dieux, interrogés à l'aide d'évocations plus puissantes, répondirent : « Comment rendrions-nous des oracles, quand chaque jour Symphorose avec ses sept fils nous outrage en invoquant son Dieu? » L'empereur la fit venir; et lui ayant demandé qui elle était, elle lui dit : *Mon mari Gétulius et son frère Amantius, tribuns militaires, ont souffert tous deux pour Jésus-Christ; et, plutôt que de sacri-*

fier aux dieux, ils se sont laissé trancher la tête, en acquérant l'opprobre sur la terre et la gloire parmi les anges. Adrien lui ayant donné le choix ou de sacrifier aux dieux ou de leur être sacrifiée, elle n'hésita pas, soupirant après l'instant où elle rejoindrait son époux. L'empereur la fit donc conduire dans le temple d'Hercule, où elle fut souffletée, puis suspendue par les cheveux, sans que sa fermeté se démentît : il ordonna alors qu'elle fût jetée dans ces cascades célébrées par les chants voluptueux d'Horace. Ses enfants imitèrent sa constance.

Quand Symphorien fut conduit au martyre à Autun, sa mère lui criait du haut des remparts : *Mon fils, élève ton cœur au ciel, la vie ne t'est pas enlevée; tu l'échanges contre une meilleure.* Félicité, matrone d'une naissance illustre, exhorta de même à une mort courageuse ses sept fils, en assistant à leur supplice pour les suivre bientôt dans le ciel.

Le ministre des persécutions de Valens à Édesse demanda à une femme : *Où cours-tu en si grande hâte? — A l'église. — Ne sais-tu pas qu'on y tue tous ceux qui s'y trouvent? — C'est pour cela que j'y cours. — Et ce petit enfant? — Je veux qu'il participe lui aussi au martyre.*

Durant la persécution de Dioclétien, on vit un enfant âgé de sept ans à peine, nommé Barulas, confesser un seul Dieu et refuser d'en adorer d'autres; et le juge, le faire fouetter jusqu'au sang en présence de sa mère, qui, intrépide quand les assistants versaient des pleurs, l'exhortait à la constance. Quand elle l'entendit condamner à la mort, elle le porta elle-même au lieu du supplice, et le remit au bourreau, après l'avoir embrassé et s'être recommandée à ses prières; puis elle étendit ses vêtements pour recueillir son sang et sa tête, qu'elle emporta.

Orille, jeune enfant de Césarée, avait sans cesse à la bouche le nom de Jésus, ce qui fut cause que plusieurs enfants de son âge le prirent en haine, et que son père le chassa du logis en l'abandonnant sans secours. Le juge le fit donc venir en sa présence, et mit en œuvre avec lui les caresses et les menaces; mais il n'en obtint que ces mots : *Les reproches me réjouissent, parce que Dieu me louera; chassé de ma maison, j'en ai une meilleure.* Le juge, informé que la vue du bûcher ne l'avait pas effrayé, l'envoya au supplice, qu'il subit avec courage.

On rapporte que, sous Dioclétien, la légion Thébéenne tout entière endura le martyre dans le Valais, en face de la belle cascade de Pissevache, pour n'avoir pas voulu persécuter les chré-

tiens. Nous sommes vos soldats, disaient-ils, nous recevons de vous la solde ; mais nous recevons de Dieu la vie, et nous devons lui conserver l'innocence. Voulez-vous que nous employions notre épée contre l'ennemi ? Nous le ferons, mais non contre des innocents. Nous avons les armes à la main, nous ne vous opposons cependant aucune résistance, aimant mieux mourir irréprochables que de vivre parjures.

A Sébaste, pendant la persécution de Licinius, quarante soldats de différents pays, s'étant généreusement déclarés chrétiens, furent, par un raffinement nouveau de cruauté, exposés durant une nuit entière, au milieu d'un hiver rigoureux, dans un bain glacé, tandis qu'à côté un bain tiède les invitait à venir chercher un soulagement à leur souffrance. Un seul, ne pouvant résister, y courut. Les autres s'exhortaient réciproquement comme en un jour de bataille. Le lendemain, tous, par une transition subite, furent jetés dans les flammes. Les bourreaux en avaient oublié un à dessein sur la place, dans l'espoir qu'il abjurerait ; mais sa mère le poussa en lui disant : *Va, et termine avec tes frères l'œuvre que tu as bien commencée, afin de ne pas te présenter le dernier devant Dieu !*

Comme le juge reprochait à Afra son ancienne ignominie de courtisane, elle lui répondit qu'elle avait distribué aux pauvres l'argent mal gagné ; elle avouait néanmoins qu'elle avait eu beaucoup de peine à leur faire accepter ce prix de son infamie. Elle comprenait désormais, disait-elle, que Jésus-Christ était venu pour appeler à lui les pécheurs, puisqu'il lui permettait de pouvoir confesser son saint nom en présence de la mort, et de demander miséricorde pour ses méfaits.

Potamienne, esclave égyptienne d'une grande beauté, fut dénoncée comme chrétienne par son maître, aux obsessions déshonnêtes duquel elle avait résisté. Le préfet Aquila ne rougit pas de descendre avec elle à la plus ignoble médiation, en la pressant de céder ; et, sur son refus, il la condamna à être plongée dans la poix bouillante, après avoir été violée par le bourreau. Elle le supplia de lui épargner ce dernier supplice : *Par la vie de l'empereur*, s'écriait-elle, *je vous prie, je vous conjure de ne pas me faire dépouiller et exposer nue ; mais que l'on me plonge*
peu à peu dans la chaudière couverte de mes vêtements. 308.

Sept vierges d'Ancyre, respectables par leur âge et par leur sainteté, furent condamnées à être noyées, et exposées auparavant aux insultes d'une tourbe de libertins ; mais Thécuse, l'aînée

d'entre elles, enlevant son voile et montrant ses cheveux blancs à celui qui voulait l'outrager : *Peut-être as-tu une mère à la tête blanchie comme la mienne. Laisse-nous à nos larmes, et garde pour toi l'espérance du pardon que Jésus-Christ t'accordera.*

Aglaé était une dame romaine tellement opulente, qu'elle avait donné trois fois, à ses frais, des spectacles publics. Soixante-trois agents administraient ses revenus, et elle avait pour intendant général Boniface, qui vivait avec elle dans le péché ; homme de mœurs relâchées, mais, du reste, hospitalier et généreux avec les pauvres. Aglaé, mécontente de la vie déshonnête qu'elle menait, chargea son ami de se rendre en Orient, et de lui rapporter des reliques de martyrs, afin qu'elle pût les honorer et obtenir par leur intercession qu'il lui fût pardonné. Il partit donc avec douze chevaux, trois litières et beaucoup de parfums, et, dans la route, il se mit à songer sérieusement à une tâche qu'il avait acceptée en plaisantant. Il commença à prier et à faire abstinence. Arrivé à Tarse, il y fut témoin du martyre de plusieurs chrétiens, et, touché de leur fermeté, il se prit à les embrasser et à réclamer leurs prières. Le gouverneur le fit arrêter et livrer aux tourments les plus cruels, qu'il supporta avec une patience exemplaire, en expiation de ses débauches passées. Aglaé, instruite du martyre de celui qu'elle avait aimé, racheta son cadavre à un prix énorme, et, revenue de ses erreurs, elle distribua ses biens aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves, et se retira du monde, avec un petit nombre de suivantes.

167. A Carthage, Perpétue et Félicité se rendirent célèbres par un saint héroïsme. La première, d'une famille noble, âgée de vingt-deux ans, ayant un enfant à la mamelle, habitait avec son père, sa mère et deux frères ; l'autre était esclave, et au moment de devenir mère. Le père de Perpétue, païen zélé, la pressait de sacrifier aux dieux. « Ayant été quelque temps (dit-elle en racontant son martyre) sans voir mon père, j'en rendis grâce au Seigneur, et son absence me permit de reprendre haleine. Durant ce peu de jours, nous fûmes baptisées, et, en sortant de l'eau, j'implorai de Dieu la patience dans les peines corporelles. Quelques jours après, nous fûmes mises en prison, ce dont je demeurai effrayée, n'ayant vu jamais de pareilles ténèbres. Quelles horribles journées ! quelle chaleur produisait l'encombrement ! Les soldats nous maltraitaient. J'étais dévorée d'inquiétude pour mon enfant. Alors les diacres Tertius et Pomponius, qui nous assistaient, obtinrent à prix d'argent que nous pussions respirer durant quelques heures.

Nous sortîmes, et chacun pensait à soi. Je donnai le sein à mon enfant, je le recommandai à ma mère, et consolai mon frère; mais je me désolais en voyant combien je leur causais de douleur, et je passai plusieurs jours sur une telle croix...

« Le bruit s'étant répandu que nous devions être interrogés, mon père vint de la ville à la prison, et me dit, en proie à une grande affliction : *Ma fille, pitié pour mes cheveux blancs! pitié pour ton père! Si je mérite ce nom, si je t'ai élevée jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à mes autres enfants, ne me couvre pas d'opprobre. Songe à ta mère, songe à l'enfant que tu nourris et qui ne pourra te survivre. Renonce à cette obstination, pour ne pas causer notre perte à tous; car aucun de nous n'osera plus lever le front, s'il doit t'arriver malheur.*

« C'est ainsi qu'il me parlait avec attendrissement, me baisant les mains, se jetant à mes pieds, pleurant, et m'appelant non pas sa fille, mais sa dame. J'étais touchée de compassion, en voyant que, de toute la famille, il serait le seul à ne pas se réjouir de notre martyre; et pour le consoler je lui dis : *Il en sera ce que Dieu voudra, car nous ne sommes pas en notre pouvoir, mais au sien.* Il se retira contristé. Le lendemain, à l'heure du dîner, on vint nous appeler pour l'interrogatoire. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, et attira une foule de gens. Nous montâmes au tribunal.... Le procureur Flavien me dit : *Songe à la vieillesse de ton père, à la faiblesse de ton enfant : sacrifie pour la prospérité des empereurs. — Je ne le ferai pas,* répondis-je. Et lui : *Es-tu chrétienne? — Je suis chrétienne,* repartis-je. Comme mon père s'efforçait de m'entraîner du tribunal, Flavien commanda qu'il fût chassé; et il fut frappé d'un coup de verge que je sentis, comme si j'eusse été battue moi-même, tant j'étais affligée de voir mon père maltraité dans sa vieillesse. Alors Flavien prononça notre sentence, ordonnant que nous fussions exposés aux bêtes. Nous retournâmes joyeux à la prison, et j'envoyai aussitôt le diacre Pomponius demander à mon père mon enfant, qui était habitué à rester à côté de moi et à prendre mon lait. Mais je ne pus l'obtenir, et Dieu permit que l'enfant ne cherchât pas mon sein, et que le lait ne m'incommodât pas. »

La piété de ceux qui leur survécurent a décrit ainsi leur fin : « Félicité était dans le huitième mois de sa grossesse; et voyant le jour du spectacle approcher, elle vivait dans une grande appréhension que son martyre ne fût différé, parce qu'il était défendu

de tuer les femmes enceintes. Les compagnons de son sacrifice s'affligeaient pour leur part de la laisser seule sur la route de leurs communes espérances. Tous se réunirent donc pour prier et gémir ensemble trois jours avant le spectacle. A peine la prière était-elle finie, que les douleurs la prirent; et l'accouchement étant naturellement plus pénible dans le huitième mois, elle souffrit extrêmement, et elle gémissait. C'est pourquoi un geôlier lui dit : *Si tu te lamentes à cette heure, que feras-tu quand tu seras exposée aux bêtes?* Elle mit au monde une fille, qu'une chrétienne a élevée comme la sienne propre..... Les frères et tous les autres eurent permission d'entrer dans la prison et de s'encourager entre eux. Le geôlier était déjà converti. La veille du combat, on leur servit, selon l'usage, le *banquet libre,* qui se faisait en public; mais les martyrs le changèrent en une agape; et ils parlaient au peuple avec la liberté accoutumée, lui disant : *Regardez-nous bien en face, pour nous reconnaître au jour du jugement.*

« Quand l'heure du combat fut venue, les martyrs sortirent de la prison pour l'amphithéâtre comme pour le ciel ; joyeux et plus émus d'allégresse que de frayeur. Perpétue les suivait, le visage serein et d'un pas tranquille, comme une personne appartenant à Jésus-Christ, les yeux baissés pour en cacher l'éclat aux spectateurs. Félicité était satisfaite de se trouver délivrée, pour pouvoir affronter les bêtes féroces. Arrivés à la porte, on voulait les obliger à prendre les ornements de ceux qui figurent dans de pareils spectacles : c'étaient, pour les hommes, le manteau rouge des prêtres de Saturne; pour les femmes, les bandelettes que portent sur la tête les prêtresses de Cérès ; mais les martyrs refusèrent les livrées de l'idolâtrie.

« Quand Perpétue et Félicité furent dépouillées de leurs vêtements et enveloppées de filets pour être exposées à une génisse furieuse, le peuple frémit d'horreur à voir l'une, si délicate, et l'autre à peine relevée de couches; elles furent donc retirées et enveloppées de larges habits. Perpétue, heurtée la première, fut renversée sur le dos ; elle se releva sur son séant, et voyant sa robe déchirée d'un côté, elle la tira pour couvrir sa cuisse, plus occupée de sa pudeur que de sa souffrance. Elle rassembla ses cheveux qui retombaient épars, pour ne pas paraître en deuil ; et voyant Félicité étendue, elle lui tendit la main pour l'aider à se relever. Elles allèrent ainsi vers la porte Sana-Vivaria, où Perpétue fut accueillie par un catéchumène nommé Rusticus. Alors, comme se réveillant d'un profond sommeil, elle se mit à regarder autour d'elle, en

disant : *Eh bien ! quand nous exposera-t-on à cette génisse ?* Quand il lui eut appris ce qui s'était passé, elle ne voulut le croire que lorsqu'elle eut remarqué sur son corps et sur ses habits les traces de ce qu'elle avait souffert.

« Son frère étant venu près d'elle, elle lui dit ainsi qu'à Rusticus : *Restez fermes dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne prenez pas scandale de nos souffrances.* Le peuple les redemanda dans l'amphithéâtre, où les deux martyres se rendirent d'elles-mêmes, après s'être donné le baiser de paix. Perpétue échut à un gladiateur inexpérimenté, qui la piqua entre les os et la fit crier; car les supplices des patients demi-morts étaient le noviciat des gladiateurs. A la fin, elle dirigea elle-même à sa gorge le bras mal assuré de son bourreau. »

C'était avec un semblable héroïsme que ces victimes généreuses assuraient l'émancipation de la femme et rachetaient leur sexe d'un honteux esclavage, en l'élevant à la dignité sainte de la femme chrétienne.

Dans les dernières persécutions, le nombre des chrétiens s'était tellement accru, qu'il obligeait à quelques ménagements; souvent on sévissait contre l'évêque, sans molester le troupeau. Il était permis d'assister les condamnés et de recueillir leurs restes. Cécilius Cyprianus, évêque de Carthage, s'était soustrait longtemps aux persécutions que lui suscitait son zèle, soit en se cachant, soit en fuyant, ce qui lui attira des reproches de l'Église de Rome. Mais quand le proconsul Paternus lui intima l'ordre impérial, enjoignant à ceux qui avaient abandonné l'antique religion d'y revenir et de la pratiquer, Cyprien n'hésita pas à s'y refuser, en alléguant toutefois son titre de citoyen romain, et en protestant de son dévouement aux empereurs. Il fut donc banni, puis rappelé, et enfin condamné à mort. Deux officiers vinrent le prendre dans leur char; et l'ayant conduit dans la maison de l'un d'eux, ils le gardèrent à souper à une table bien servie, en laissant plusieurs de ses amis venir s'entretenir avec lui, tandis qu'au dehors la multitude des fidèles remplissait la rue. Quand la sentence fut prononcée, tous s'écrièrent : *Nous mourrons avec lui!* puis, lorsqu'il eut été conduit au lieu du supplice, ses diacres et ses prêtres l'accompagnèrent, et l'aidèrent à se dépouiller de ses vêtements. Ils étendirent des morceaux d'étoffes pour recueillir son sang; et quand il eut été décollé, ils donnèrent au bourreau vingt-cinq pièces d'or, comme le saint l'avait ordonné. Son cadavre fut ensuite porté par eux en triomphe au cimetière chrétien.

Les édits de Dioclétien furent modifiés sous ses successeurs, selon le caractère de chacun d'eux : Constance les adoucit ; Maximien, Galère et Maximin ajoutèrent à leur rigueur. Maxence rendit à l'Afrique quelque repos, peut-être dans l'intention de s'attacher un parti dont la persécution même montrait la force. Sous lui, nous voyons Marcel, évêque de Rome, imposer des pénitences sévères à ceux qui avaient succombé dans la persécution précédente ; rigueur qui excita beaucoup de dissensions et le fit exiler par l'empereur (1). Mensurius, évêque de Carthage, donna asile dans sa maison à un diacre qui avait écrit contre l'empereur, et refusa de le livrer. Appelé à Rome pour rendre compte de sa conduite, il fut renvoyé absous (2).

Galère déploya une bien plus grande sévérité dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans l'Asie, ainsi que dans la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Et même lorsqu'il eut accordé le repos à l'Église, Maximin, qui administrait sous lui, continua par cruauté et par superstition le massacre des chrétiens, et chercha à donner au paganisme ce qui lui manquait, une constitution modelée sur celle de l'Église. Après avoir réparé et orné les temples dans les principales villes, il subordonna les prêtres des différentes divinités à des pontifes chargés d'exciter et d'amener à l'idolâtrie : ceux-ci, de même que les évêques relevant des métropolitains, furent sous la dépendance de grands prêtres qui, vêtus de blanc et choisis dans les principales familles, agissaient comme vicaires immédiats de l'empereur. Il se fit en outre exhorter par toutes les villes à suivre plutôt la justice que la clémence à l'égard des chrétiens, généralement abhorrés ; et il confia l'exécution de ses édits aux prêtres et aux

(1) Voir son épitaphe dans GRUTER, *Inscr.* 1172. On trouve dans le même ouvrage deux autres inscriptions ainsi conçues : « Diocletianus Jovius, Maximianus Herculeus, césars augustes, après avoir étendu l'empire romain dans l'Orient et dans l'Occident, et avoir détruit le nom des chrétiens, qui perdaient la république........ »

« Dioclétien, césar auguste, après avoir adopté Galère dans l'Orient, et détruit en tous lieux la superstition du Christ et étendu le culte des dieux....... »

L'inscription rapportée par MASDEU, *Hist. de España*, V, 372, est plus remarquable encore :

IIII INVINCTI CÆSARES — MATRI DEUM — SACELLO — ID DURII AMNIS ANCONE — INSTRUCTE SUB MAGNÆ PASIPHAES NUMINE — PRIVATUM DIANAE SACRUM — FORDAM VACCAM ALBAM — IMMOLAVERE — OB CHRISTIANAM — EORUM PIA CURA — SUPRESSAM EXTINCTAMQUE — SUPERSTITIONEM — DIOCLEC — MAXIMIAN — GALERIUS — ET CONSTANTIUS — IMPER AUGGGG PERPETUI.

Le pieux Constance Chlore est ici complice de la persécution.

(2) ORAT., *Contra Donatist.*, I, 17, 18.

magistrats, qui non-seulement les chassèrent, mais leur infligèrent mille tourments et même la mort. Peut-être voulait-il par là se concilier la faction païenne. Mais comme Galère approchait de sa fin, il ne voulut pas avoir pour ennemis tous les chrétiens, et ralentit la persécution. C'est pourquoi nous voyons en 310 la Syrie jouir d'une si grande tranquillité, que l'on y réédifiait les églises (1).

Ce n'était donc plus par sentiment religieux que l'on déclarait la guerre aux chrétiens ou qu'on leur accordait la paix, mais par politique (2); il s'agissait d'écraser ou d'élever une faction devenue déjà assez forte pour tenir en suspens la fortune de l'empire.

CHAPITRE XXVII.

APOLOGIES ET CONTROVERSES.

Il y a quelque chose de plus pénible aux propagateurs de la vérité que les persécutions et la mort : c'est la calomnie ou l'indifférence; c'est à leurs rudes épreuves que fut mise la patience des premiers chrétiens. Juvénal décrivit un de leurs supplices avec l'insouciance du libre penseur qui voit tuer des fanatiques (3). Tacite, soit ignorance, soit malignité, dit que les chrétiens formaient une secte odieuse parmi celles qui infectaient Rome, cloaque de toutes les immondices (4). Pline le Jeune ne peut les croire coupables, et pourtant il les punit; Pline l'Ancien, Plutarque, Sénèque, Quintilien, ne les nomment même pas. La longue histoire de Dion Cassius n'en fait pas mention. L'*Histoire auguste*, très-étendue aussi, en parle fort peu; Lucien fait sur eux des plaisanteries absurdes (5). Tous les doctes accusent les prédicateurs

(1) EUSÈBE, *de Martyr. Palestinæ*, c. 13.

(2) MOSHEIM dit : *Talem fuisse christianorum statum, qualem reipublicæ*, p. 955.

(3) *Pone Tigellinum : tæda lucebis in illa,*
Qua stantes ardent, qui fixo gutture fumant,
Et latum media sulcum deducit arena.
Sat. I, 155.

Il fait allusion aux fanaux des jardins de Néron.

(4) *Annales*, XV, 44.

(5) Si pourtant le dialogue intitulé *Philopatori* n'est pas d'un auteur plus ancien. Une de leurs assemblées y est ainsi dépeinte :

de l'Évangile de s'adresser à des femmes, à des enfants, à des esclaves, et d'éviter d'avoir affaire aux gens éclairés. « Dans les mai-
« sons particulières, dit Celse, on voit des hommes incultes, de
« grossiers ouvriers en laine, rester muets devant les vieillards et
« les pères de famille. Mais rencontrent-ils des enfants ou des
« femmes, les voilà qui pérorent, leur donnant à entendre qu'il

Critias. Je suivais une ruelle de la ville, quand je vis une troupe de gens qui se parlaient à l'oreille. Je fixai mon regard sur eux, pour y chercher quelqu'un de ma connaissance, et je distinguai le politique Craton, avec lequel je suis lié d'amitié depuis mon enfance.

Tryphon. Je ne sais qui tu veux dire. Peut-être celui qui préside à la répartition des tributs ? Eh bien ?

Critias. Ayant fendu la foule, je me mis à côté de lui, et après lui avoir adressé un mot, j'entendis un petit vieillard, nommé Caricène, qui, d'une voix grêle et en parlant du nez, non sans avoir bien toussé et craché, s'exprima ainsi : *Celui que je t'ai dit payera le reste des tributs ; il acquittera toutes mes dettes publiques et privées, et recevra toutes personnes sans s'informer de leur profession.* Caricène ajouta d'autres futilités également applaudies par les assistants, dont la nouveauté des choses avait attiré l'attention. Un autre frère, appelé Clévocharme, sans chaussure et sans chapeau, avec un manteau rapiécé, grommelait entre ses dents. Un homme en piètre équipage, qui venait des montagnes et avait la tête rase, me le montra...... Alors un des assistants au regard farouche me tira par le manteau, croyant que j'étais de la congrégation, et m'invita pour mon malheur à me rendre à la réunion de ces sorciers. Nous avions déjà passé *le seuil de bronze et les portes de fer*, comme dit le poëte, quand, après avoir grimpé tout en haut d'une maison par un escalier tortueux, nous arrivons non dans une salle de Ménélas, resplendissante d'or et d'ivoire, mais dans une mansarde dégoûtante. J'y vis des figures pâles, défaites, penchées vers la terre, qui, dès qu'elles m'eurent aperçu, s'en vinrent joyeuses au-devant de moi, me demandant si j'apportais quelque nouvelle sinistre. Il semblait que ces gens désirassent des événements terribles, et qu'ils se plussent au récit des désastres. Après s'être parlé à l'oreille, ils s'enquirent donc qui j'étais, d'où je venais..... Puis, comme des gens qui vivent dans l'air, ils me demandèrent des nouvelles de la ville et du monde. Quand j'eus répondu : *Tout le peuple est dans l'allégresse et y sera encore à l'avenir*, ils froncèrent le sourcil, et repartirent qu'il n'en serait pas ainsi, que de grandes calamités se préparaient, que bientôt le nuage éclaterait..... Ils se mirent alors à débiter ce qui leur passait par la cervelle : que les affaires changeraient de face ; que Rome serait troublée par les factions ; que nos armées seraient défaites. Ne pouvant plus y tenir, je m'écriai, hors de moi : *Ah! misérables!.... que les maux prophétisés par vous retombent sur votre tête, puisque vous aimez si peu la patrie !*

Tryphon. Et que répondirent ceux dont le chef est aussi dégarni que l'esprit ?

Critias. Ils prirent la chose tranquillement, et recoururent à leurs subterfuges accoutumés, prétendant voir ces choses en songe, après avoir jeûné dix soleils et passé la nuit à chanter des hymnes.... Alors, avec un sourire faux, ils se levèrent des lits misérables sur lesquels ils reposaient, etc., etc.

« ne leur faut écouter ni pères ni pédagogues, qui déraisonnent et « sont incapables de connaître et d'apprécier la vérité. Ils encou- « ragent les enfants à secouer le joug, et à venir soit au gynécée, « soit dans la boutique d'un blanchisseur, soit dans celle d'un sa- « vetier, pour y apprendre ce qui est parfait. »

C'est ainsi qu'ils les tournent en ridicule; mais le soleil n'en monte pas moins, parce qu'il plaît à quelques-uns de fermer les yeux à sa clarté. La parole avait beau être étouffée ou bafouée : elle retentissait de toutes parts ; elle pénétrait dans les écoles, et se trouvait soutenue par des écrits remarquables, par une argumentation pressante; si bien qu'il ne fut plus permis aux hommes instruits de négliger la doctrine nouvelle, qui provoquait l'examen et demandait justice.

Une opinion est déjà puissante quand le parti qui peut l'opprimer par la force se sent entraîné à la combattre par des raisons. La question une fois transportée sur le terrain de la discussion, les chrétiens purent accepter le défi; et, tandis que les martyrs attestaient la vérité par le sang, les apologistes la défendirent avec leur esprit.

La première apologie fut présentée par le philosophe Aristide Quadratus, évêque d'Athènes, à l'empereur Adrien, lorsqu'il se trouvait dans cette ville pour se faire initier aux mystères d'Éleusis. Déjà Sérénius Granianus, proconsul d'Asie, s'était adressé à ce prince pour lui remontrer combien il convenait peu d'accorder aux vociférations du vulgaire le sang de tant d'innocents qui n'étaient coupables que de nom. L'empereur lui avait répondu qu'on ne devait pas laisser ce genre de procès sans examen, qu'autrement il en naîtrait des désordres; qu'il ne fallait pas toutefois prêter l'oreille aux plaintes confuses ni aux bruits vagues, mais faire justice toutes les fois que les chrétiens seraient accusés de faire quelque chose contre la loi; il ordonnait, en outre, de punir les calomniateurs (1). Il ralentissait ainsi, mais ne faisait pas cesser la persécution. Marc-Aurèle donna des instructions dans le même sens, déterminé peut-être par les représentations de deux évêques, Méliton de Sardes et Apollinaire de Gérapolis.

Justin, de Sichem en Samarie, après avoir étudié dans toutes les écoles de philosophie sans y avoir trouvé la vérité, avait quitté l'idolâtrie pour le christianisme; il adressa à Adrien, à Vérus et à Lucius, au sénat et au peuple romain, une apologie dans laquelle

(1) EUSÈBE, *Hist.*, IV, 8, 9.

il se plaint de ce que les chrétiens seuls soient persécutés, quand tant d'absurdes religions, tant d'imposteurs sont tolérés; de ce qu'on les accuse de ne pas suivre les rites des gentils, quand les gentils eux-mêmes ne s'accordent pas et disputent pour savoir, entre les animaux, lequel sera la victime, lequel sera le dieu.

Bien que le secret des assemblées fût caché aux profanes, Justin l'expose aux empereurs, en racontant la forme du baptême et de l'eucharistie; il explique ce que les chrétiens pensent des choses d'en haut : Le règne qu'ils attendent, dit-il, n'est pas de ce monde, car alors il leur faudrait l'attendre dans cette vie, tandis qu'au contraire ils vont avec joie à la mort, qui hâte le règne de Dieu. Afin d'atteindre à ce terme de leurs vœux, ils s'abstiennent du mal et font le bien; l'homme parmi eux garde une continence parfaite, ou, s'il se marie, il ne croit pas qu'il lui soit permis d'exposer ses enfants comme les gentils le font communément, avec l'approbation des philosophes et la tolérance des princes. « Nous croyons « que les hommes pervers exposent seuls leurs enfants : d'abord « parce que nous observons que la plupart ne les élèvent que pour « les prostituer, car l'on voit chez toutes les nations des milliers « d'enfants destinés à des pratiques perverses, et qu'on élève « comme autant de troupeaux de bétail. Vous en tirez un tribut, « au lieu d'en délivrer votre empire, et ceux qui abusent de ces « infortunés, outre le péché qu'ils commettent, peuvent être « amenés par le hasard à abuser de leurs propres enfants. »

Telles étaient les mœurs des Romains sous un empereur des plus sages, et pourtant saint Justin ne rapporte pas tout. Il continuait ainsi : « Dans la crainte qu'un enfant exposé ne périsse, et « pour ne pas être homicides, nous ne nous marions qu'autant « qu'il nous est donné de pouvoir élever nos enfants; et quand « nous renonçons au mariage, nous gardons une continence « parfaite. De plus, à Alexandrie, un des nôtres, afin que vous « voyiez qu'il n'est rien dans nos mystères des iniquités qui nous « sont attribuées, présenta une supplique au gouverneur Félix « pour qu'il permît à un chirurgien de le faire eunuque, en disant que cette permission était nécessaire. Félix ne voulut pas « répondre à la requête, et le jeune homme qui la lui avait adressée resta satisfait dans sa conscience. »

Enfin, comme il était utile de justifier les chrétiens sur le fait de leurs assemblées et cérémonies, saint Justin ne s'abstient pas d'en révéler le secret, bien qu'il ne fût pas permis régulièrement d'en parler devant ceux qui n'étaient pas chrétiens. Il explique

ainsi le baptême : « Nous ferons connaître maintenant comment « nous sommes consacrés à Dieu et renouvelés en Jésus-Christ, « afin que l'on ne pense pas que nous le tenions caché malicieuse- « ment. Ceux qui sont convaincus de notre doctrine, et qui pro- « mettent de mener une vie conforme à ce qu'elle prescrit, sont « obligés par nous à jeûner, à prier, à demander à Dieu la rémis- « sion de leurs fautes passées, et nous prions et jeûnons avec eux. « Nous les conduisons ensuite en un lieu où est l'eau, et là ils sont « régénérés comme nous l'avons été : il faut pour cela être lavé « dans l'eau au nom de Dieu, père de toutes choses, et de notre « Sauveur Jésus-Christ, crucifié sous Ponce Pilate, et de l'Esprit- « Saint, qui a prédit par les prophètes tout ce qui est arrivé au su- « jet de Jésus-Christ. Nous appelons ce bain *illumination*, parce « que les âmes s'illuminent en lui.

« Après le baptême, le nouveau fidèle, admis ainsi que nous l'a- « vons dit, est amené parmi les autres frères dans le lieu où ils « sont rassemblés, pour prier en commun avec recueillement tant « pour eux que pour l'illuminé, et pour tous les autres fidèles, en « quelque pays qu'ils se trouvent, afin qu'ayant connu la vérité il « nous soit donné, à l'aide des bonnes mœurs et de l'observation « des commandements, d'arriver au salut éternel. Les prières ter- « minées, nous nous saluons par un baiser ; puis on présente à ce- « lui qui préside l'assemblée du pain et une coupe de vin et d'eau. « Ensuite il loue et glorifie le Père au nom du Fils et du Saint- « Esprit, et leur rend des actions de grâces pour les dons reçus « d'eux. Quand la prière et les actions de grâces sont finies, tous « les assistants disent à haute voix : Amen, ce qui, en hébreu, « veut dire, Ainsi soit-il. Enfin ceux qu'on appelle diacres distri- « buent le pain, le vin, l'eau consacrés, et en portent aux absents.

« Cette nourriture a nom parmi nous *eucharistie ;* et il n'est pas « permis d'en approcher à qui ne croit pas dans la vérité de notre « doctrine, n'a pas été lavé pour la rémission de ses péchés, et ne « vit pas selon les préceptes de Jésus-Christ. Car elle n'est pas « prise par nous comme pain ou comme breuvage ordinaires ; « mais de même que, par la parole de Dieu, Jésus-Christ s'est in- « carné et a pris chair et sang pour notre salut, ainsi cette nour- « riture, sanctifiée par l'oraison de son Verbe, devient la chair et « le sang de Jésus-Christ incarné, et deviendra notre chair et notre « sang par la transformation qu'elle subit. Voilà ce qui se passe « parmi nous. En outre, ceux qui peuvent le faire secourent les « pauvres. Ainsi, nous sommes toujours unis ; et, pour chacune

« des offrandes, nous bénissons le Créateur dans son Fils et dans « l'Esprit-Saint.

« Le jour du soleil, ceux qui demeurent dans la ville ou dans « la campagne se réunissent dans un même lieu ; et quand le temps « nous le permet, nous lisons les écrits des apôtres et des pro- « phètes. Au moment où le lecteur s'arrête, celui qui préside fait « un discours au peuple, en l'exhortant à imiter des exemples si « glorieux ; ensuite nous nous levons et faisons nos prières, après « lesquelles on offre, comme je l'ai dit, le pain, le vin et l'eau. Le « prélat rend, du mieux qu'il peut, des actions de grâces par des « oraisons pieuses, et tous répondent : Amen. On distribue à tous « les assistants les choses consacrées, et il en est envoyé par les « diacres aux absents. Les plus riches donnent librement aux « autres ; et, selon qu'il leur plaît, ils payent une certaine contri- « bution : ce qu'on recueille de cette manière est gardé par le prélat, « pour aider les orphelins, les veuves, ceux qui, par suite d'in- « firmités ou par d'autres causes, sont devenus pauvres, et pour « assister les prisonniers et les étrangers. En un mot, il doit en « faire usage en faveur de tous ceux qui se trouvent dans le besoin. « Le plus souvent nous nous réunissons le jour du soleil, parce « que c'est le jour dans lequel Dieu commença la création du « monde, où Jésus-Christ ressuscita et apparut à ses disciples, « pour leur enseigner ce que nous vous exposons.

« Si nos usages vous paraissent raisonnables, respectez-les ; « s'ils vous paraissent inconvenants, méprisez-les : mais ne con- « damnez pas pour cela à la mort des gens qui n'ont fait aucun « mal ; car nous vous affirmons que vous ne fuirez pas le jugement « de Dieu en persévérant dans une pareille injustice ; et, de notre « côté, nous dirons : Que la volonté du Seigneur soit faite ! »

Il est beau de voir ces hommes calomniés s'écrier : « Il fut un « temps où nous aimions les plaisirs licencieux, maintenant nous « aimons la pureté ; nous pratiquions les arts magiques, mainte- « nant nous nous confions dans la volonté de Dieu ; nous cher- « chions à acquérir le bien d'autrui par tous les moyens, mainte- « nant nous mettons le nôtre en commun ; nous nous haïssions les « uns les autres, maintenant nous vivons en famille et prions pour « nos ennemis...... Beaucoup étaient violents et vaniteux, qui ont « pris une manière de vivre régulière. »

IIe apologie de Justin.

Mais les chrétiens avaient à souffrir de leur vertu même. Une femme qui s'est convertie ne veut plus seconder le libertinage de son mari ; celui-ci, irrité, accuse de sa conversion un nommé Pto-

lémée, qui, traduit devant Urbicius, préfet de la ville, est condamné au supplice. Alors un certain Lucius reproche au préfet d'envoyer à la mort un homme qui n'est ni adultère, ni voleur, ni homicide, disant que telle ne peut être l'instruction de l'empereur ni du sénat. Urbicius lui demande s'il est aussi chrétien, et, sur sa réponse affirmative, prononce contre lui la sentence capitale. Lucius l'en remercie, parce qu'il le délivre ainsi de mauvais maîtres pour l'envoyer à Dieu, le meilleur des pères et des rois. Un troisième se confesse chrétien à son tour, et il est aussi condamné à mourir.

Ce fut alors que Justin fit sa seconde Apologie, où il s'élève contre des procès dans lesquels on arrachait, à l'aide de tortures horribles, à des femmes, à des enfants, à des esclaves, l'aveu de crimes supposés, et demande de pouvoir publier les doctrines chrétiennes, afin que les hommes d'un jugement droit voient combien elles sont au-dessus des autres philosophies. Il ne paraît pas que la paix de l'Église ait été amenée par ses écrits, que leur auteur scella de son sang.

Athénagore adressa aussi des plaintes à Marc-Aurèle et à Lucius Vérus, parce qu'on refusait aux seuls chrétiens la tolérance accordée à tous. « Les persécuteurs, dit-il, ne se contentent pas de « nous enlever nos biens, sachant que nous y renonçons volontiers ; ils nous attaquent dans notre existence, par des accusations qui s'adresseraient mieux à ceux qui nous les opposent. « Qu'ils nous convainquent du moindre tort, et nous ne refusons « pas le plus cruel châtiment. Mais tout ce qui nous a été imputé « jusqu'ici n'est qu'une vague rumeur : aucun chrétien n'a jamais « été convaincu de crime, et parmi eux il n'y a de méchants que « les hypocrites. » Athénagore.

Les trois méfaits dont il les disculpe spécialement sont l'athéisme, l'inceste et les festins de chair humaine. « Vous trouverez parmi nous, poursuit-il, des hommes de travail, des femmes « de bien, qui ne pourraient vous démontrer par des paroles la vérité de nos doctrines, mais bien par des œuvres l'utilité pratique « de leurs sentiments. Leur esprit ne leur fournit pas de raisonnements, mais ils accomplissent de bonnes actions : maltraités, ils « ne se révoltent pas ; implorés, ils donnent ; ils aiment les autres « comme eux-mêmes. Prendrions-nous tant de peine pour être bons, « si nous n'étions persuadés que Dieu nous regarde, et qu'une vie « plus belle nous attend après cette existence mortelle ? Notre espoir en cette autre vie nous fait avoir en mépris celle-ci, et détester jusqu'à la pensée du péché. Selon la différence de l'âge,

« nous regardons les autres hommes comme des fils, ou comme « des frères et des sœurs, ou comme des mères et des pères. En « préservant la pureté de ceux que nous considérons comme des « parents, nous nous baisons avec une grande retenue, comme « on s'acquitte d'un acte religieux ; et si cet acte était souillé seulement d'un désir, il nous priverait de la vie éternelle. Chacun « de nous se marie pour avoir des descendants, et imite l'agriculteur, qui, après avoir répandu le grain sur son champ, attend « patiemment le fruit. Il en est qui vieillissent dans le célibat, « dans l'espoir de s'unir ainsi plus étroitement à Dieu. Il ne nous « est pas permis de nous opposer à celui qui nous frappe, et de ne « pas bénir celui qui nous maudit ; car, au lieu de nous contenter de la justice qui réprime, nous devons nous montrer bons « et patients. Et il pourrait se faire que nous mangeassions des « hommes ! Nous avons des serviteurs qui voient tout ce que nous « faisons, et aucun d'eux n'a déposé contre nous. Comment « tuerions-nous des hommes, nous qui ne pouvons même souffrir la vue de justes exécutions ; qui ne supportons pas comme « vous celle des gladiateurs et des bêtes féroces offerts en spectacle, et ne croyons pas qu'il y ait de différence entre celui qui « assiste à un massacre et celui qui le commet ; nous qui traitons « d'homicides l'avortement et l'exposition des enfants ? »

Minucius Félix.

Octavius et Cécilius, le premier converti, l'autre encore païen, s'étaient rendus à Ostie, où Minucius Félix, avocat célèbre, se trouvait à sa maison de campagne. Ils se promenaient un matin sur la plage, quand Cécilius, à la vue d'une idole de Sérapis, porta sa main à sa bouche en la baisant, ainsi que cela se pratiquait en signe d'adoration ; ce dont Octavius le blâma, comme d'une puérilité indigne d'un homme tel que lui. Comme ils s'étaient arrêtés ensuite sur la plage à regarder des enfants qui faisaient des ricochets sur l'eau avec des galets, Cécilius resta quelque peu soucieux, à raison des paroles qui lui avaient été dites. Ils se proposèrent donc de soumettre la chose à une discussion entre eux. Tel est le sujet d'un dialogue de Minucius Félix (1), qui parfois exhale un parfum de platonisme. Cécilius soutient les dieux, la croyance antique, générale, contre cette folie d'une nation nouvelle, souillée de sales infamies et persécutée ; mais les deux autres battent si bien en brèche tous ses arguments, qu'il finit par s'avouer vaincu et converti.

(1) MINUCII FELICIS *Octavius* ; Leyde, 1672, in-8°.

Quintus Septimius Florens Tertullianus, de Carthage, réputé le père de l'Église le plus éloquent dans la langue latine (1), composa une apologie en faveur des chrétiens, persécutés alors en Afrique, en démontrant, au sujet de la fameuse lettre de Trajan à Pline, l'injustice qu'il y avait à les punir pour leur nom seul; à leur refuser la défense et le ministère des avocats, dont jamais aucun accusé ne doit être privé; à ne pas éclaircir les délits confessés sous des tortures, et à ne pas s'enquérir de la qualité, du temps, du mode et des complices. « Ainsi vous procédez contre « nous d'une façon inusitée. Vous interrogez les autres pour « savoir s'ils sont coupables, et nous pour nous faire nier que « nous le soyons. Un homme dit : *Je suis chrétien,* et le dit « avec vérité; vous siégez sur le tribunal pour tirer la vérité de « la bouche des coupables, et c'est à nous seuls que vous cher- « chez à faire proférer le mensonge. Cette marche, inverse de « la marche ordinaire, devrait pourtant vous faire soupçonner « qu'une force secrète peut seule vous contraindre à opérer contre « les lois et contre les usages qui partout régissent le barreau. « Près des tyrans les tourments servent à châtier, et près de vous « ils sont employés lorsqu'on dit la vérité. Si l'aveu est fait sans « attendre les tourments, on ne doit plus y avoir recours : il « suffit de prononcer la sentence. Vous vous figurez qu'un chré- « tien est souillé de toutes sortes de méfaits, que c'est un ennemi « des dieux, des empereurs, des lois, des bonnes mœurs, de la « nature; et vous ne lui demandez qu'un désaveu, pour le dé- « clarer innocent. C'est là agir contre les lois... » Tertullien.

Après avoir fait ressortir l'illégalité de la procédure, il s'élève contre ce qu'il y a de révoltant à châtier un si grand nombre de personnes : « Que ferez-vous, dit-il, de milliers d'hommes, « de femmes, de tout âge, de toute condition, qui tendent les « bras à vos chaînes? De combien de bûchers, de combien de « glaives n'aurez-vous pas besoin? Décimerez-vous Carthage? » Il ose même remonter jusqu'à la source de l'autorité, disant que

(1) *Q. Sept. Florentis Tertulliani opera, cum adnot. Rigaltii jurisconsulti;* Paris, 1634-1664. Tertullien, dans son *Apologie*, c. v, avance que Tibère, à qui il avait été rendu compte des miracles du Christ, proposa au sénat de le reconnaître pour dieu; mais que le sénat s'y refusa. Son assertion a été accueillie non-seulement par la foi timide, mais encore par des historiens de mérite. Si l'on réfléchit pourtant que Tertullien ne l'appuie d'aucune autorité, que le sénat n'aurait osé contredire Tibère sur quelque proposition que ce fût, que ce prince avait peu auparavant aboli le culte d'Isis et exilé en Sardaigne quatre mille Hébreux, la critique ne saurait l'adopter. *Voyez* Plutarque

les lois humaines ne sont pas infaillibles, qu'il en est que l'on abolit, d'autres que l'on introduit. Pour repousser l'accusation de manger des enfants, il s'élève contre l'usage d'immoler des enfants à Saturne, continué en Afrique jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit attacher les sacrificateurs aux arbres dont le temple était ombragé. Si pourtant cet usage avait cessé publiquement, on le pratiquait encore en secret. Il rappelle les hommes immolés à Mercure par les Gaulois; le sang humain versé dans Rome en l'honneur de Jupiter, quand les chrétiens s'abstenaient, au contraire, de goûter à quelque sang que ce fût (1).

A l'imputation de sacrilége, il répond en mettant à nu la folie du culte païen, en le comparant à celui des chrétiens : « Nous « adorons un seul Dieu, qui, par sa parole, son esprit et sa puis« sance, a tiré du néant cet univers avec tout ce qui le compose, « c'est-à-dire avec les éléments, les corps et les esprits, pour « qu'ils fussent l'ornement de sa grandeur. Voulez-vous le con« naître dans ses œuvres? Mais vous avez le témoignage de « votre âme, qui, en dépit de la mauvaise éducation, des pas« sions et de l'asservissement aux faux dieux, chaque fois qu'elle « se réveille, l'appelle par le seul nom de Dieu, en disant : *O « grand Dieu! O bon Dieu! Ce qui plaira à Dieu; Dieu le « voit; Je le recommande à Dieu; Dieu me le rendra.* C'est là « un aveu de l'âme, qui ne se dirige pas vers le Capitole, mais « vers le ciel. Afin que nous eussions de lui et de sa volonté une « connaissance plus parfaite, il nous a donné le secours des « saintes Écritures; car il a dans les commencements envoyé sur « la terre des hommes dignes, par leur justice et leur sainteté, « de le connaître et de le faire connaître aux autres. Ils furent « remplis de son esprit, afin qu'ils proclamassent qu'il n'y a qu'un « Dieu, ayant créé toute chose, formé l'homme de terre, réglé le « cours du monde, donné des préceptes dont l'observation fût un « moyen de lui plaire, et que vous ignorez ou que vous laissez « en oubli ; un Dieu qui, à la fin du monde, jugera ceux qui le « servent, pour leur donner en récompense la vie éternelle, et con« damnera les impies au feu éternel, après avoir fait ressusciter « tous les morts. Nous avons ri dans un temps de ces doctrines, « et nous avons été de votre parti : les hommes ne naissent pas « chrétiens, ils le deviennent. »

(1) En exécution d'une règle émanée du concile des apôtres, et longtemps observée, les chrétiens s'abstenaient du sang et ne mangeaient point la chair des animaux étouffés.

En ce qui concerne le crime de lèse-majesté, il répond en assurant que, si les chrétiens ne manifestent pas leur dévouement par des serments et des bassesses, ils prient du moins pour l'empereur non des divinités imaginaires, mais le vrai Dieu, afin qu'il lui accorde une longue vie, un règne tranquille, la sécurité dans ses palais, des soldats courageux, un sénat fidèle, un peuple vertueux, et la paix dans le monde entier. « On fait peu d'honneur au prince « en établissant des foyers et en dressant des tables en public, en « mangeant au milieu des rues, et en faisant une taverne de la « ville entière. Ne saurait-on donc exprimer l'allégresse publique « autrement que par une honte publique? Serons-nous donc cou- « pables, parce que nous accomplissons les vœux que nous fai- « sons pour l'empereur avec chasteté, sobriété et modestie; parce « que nous ne couvrons pas nos portes de branches de laurier, et « parce que nous nous abstenons d'allumer des lampes en plein « jour, comme on le fait pour signaler les lieux infâmes? »

Les chrétiens persécutés obéissent, lors même que le peuple prévient les ordres suprêmes en les tuant et viole jusqu'à leurs cadavres. Ils ne songent pas à se venger; et pourtant, *quoique nés d'hier, nous occupons les îles, les cités, les places fortes, les campagnes, le palais, le sénat, le Forum; nous ne vous laissons que vos temples. Étant si nombreux, nous pourrions faire la guerre au gouvernement ou l'abandonner; mais notre croyance nous détourne de l'ambition et de l'effusion du sang. Il n'est pas vrai que nous soyons inactifs pour cela: nous nous appliquons, au contraire, au commerce, à la navigation, aux armes, à l'agriculture; nous payons les impôts, et si nous n'enrichissons pas les temples, ni des femmes perdues et des astrologues, nous ne donnons pas non plus d'occupation aux tribunaux.*

« Je sais bien que nos modestes repas du soir sont en mauvais « renom, non-seulement comme coupables, mais encore comme « étant d'une extrême recherche; et pourtant l'on ne dit rien « des banquets de tant de congrégations païennes. Notre cène in- « dique d'où elle tire son origine dans son nom d'*agape*, qui en « grec signifie *charité*; c'est un soulagement que nous donnons « aux pauvres. On n'y voit ni bassesse ni débauches. On ne s'as- « sied point à table sans avoir prié le Seigneur; on mange à son « besoin, et l'on ne boit qu'autant qu'il est convenable, sans of- « fenser la pureté. On prend une nourriture mesurée comme des « gens qui doivent prier Dieu même dans la nuit, et l'on parle

« comme des gens qui savent être sous le regard de Dieu. Après « s'être lavé les mains et avoir allumé les lampes, tous sont « invités à chanter les louanges de Dieu tirées des livres sacrés, « ou composées par quelqu'un de nous. Le repas se termine de « même par la prière. Enfin, nous nous séparons avec retenue « et modestie. Telles sont les assemblées des chrétiens; nous « sommes les mêmes réunis et séparés; personne n'est offensé « par nous, n'est molesté par nous.

« On devrait plutôt donner le nom de factieux à ceux qui cons- « pirent contre les chrétiens, sous le vain prétexte qu'ils sont la « cause de tout désastre public. Si le Tibre déborde, si le Nil ne « déborde pas, si l'eau manque, si la terre tremble, s'il survient « une disette, une peste, on s'écrie aussitôt : *Les chrétiens aux « lions!* De grâce, qu'on me dise si de pareils maux, et d'aussi « nombreux, ne sont jamais arrivés avant le règne de Tibère et « la venue de Jésus-Christ? Ce sont là les effets du courroux « de Dieu, justement irrité contre les hommes coupables et in- « grats. Et cependant, quand la sécheresse fait craindre la sté- « rilité, vous sacrifiez à Jupiter, en fréquentant les bains, les « hôtelleries et les autres lieux de débauche. Nous autres, nous « cherchons à fléchir le ciel par la continence, par la frugalité, « par les jeûnes, en nous revêtant d'un sac, en répandant la « cendre sur nos têtes; puis, quand nous avons obtenu miséri- « corde, nous rendons hommage à Dieu. Mais ces disgrâces ne « nous abattent pas; nous n'avons dans ce monde d'autre désir « que de le quitter le plus tôt que nous pourrons. »

Tertullien déploya aussi toute son énergie contre les spectacles, contre les théâtres surtout, extrêmement nuisibles, tant par leur origine idolâtre que par les dangers inhérents à leur nature, et par les passions qu'ils excitent. Il traita de différents cas d'idolâtrie, ainsi que de la toilette des femmes, du martyre, du baptême, de la pénitence, de la prière, en réprouvant toujours les abus et les superstitions. Son livre *Des prescriptions* est un ouvrage d'une grande autorité. Il y combat les hérétiques par des raisons légales, comme incapables d'être admis à discuter sur les saintes Écritures, attendu qu'ils ne les connaissent pas. Il les confond en leur rappelant qu'ils sont nés de la veille, tandis que l'Église croit ce qui fut enseigné par les apôtres, et par les Églises dont ils furent les fondateurs.

On peut toutefois reprocher à Tertullien d'avoir été trop passionné pour ses propres opinions, trop absolu malgré de très-

grandes connaissances, et de s'être laissé séduire par les erreurs des montanistes, qui étaient en rapport avec la sévérité de son esprit. Alors, poussant ses doctrines à l'excès, il nia qu'il fût permis de se soustraire par la fuite à la persécution; il multiplia les jeûnes obligatoires, et ne voulut pas que ceux qui étaient tombés dans l'impureté fussent admis à la pénitence. Il persévéra dans ces erreurs au point de faire douter de son salut.

Entièrement pur du symbolisme des Orientaux, et tout positif, il est dans ses ouvrages grave, austère, mais incorrect, et à la fois affecté dans la pensée, fatigant par excès d'abondance, obscur par excès de précision (1).

Aussi passionné que Tertullien, Cécilius Cyprianus, de Carthage, procède toutefois avec plus de mesure; et l'on ne sait ce qui domine le plus en lui, de la grâce ou de la vigueur. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages avec une douce et limpide abondance. Par eux il contribua peut-être plus que tout autre à séparer la foi et l'examen, la révélation et le raisonnement, dont le mélange produit ou l'asservissement ou l'erreur de l'intelligence; tandis que leur distinction ouvre à l'esprit humain le champ de l'infini, en le faisant passer du symbole à la réalité. Il combat spécialement, dans ses traités *de Vanitate idolatriæ* et *de Unitate Ecclesiæ*, l'ancien culte et les nouveaux schismes, en établissant l'unité de la foi dans l'unité de la chaire romaine (2). Informé Cyprien.

(1) J. P. Charpentier, *Études historiques et littéraires sur Tertullien*; Paris, 1838.

(2) « Saint Paul, dit-il, pose les fondements de l'unité de l'Église par ces paroles : *Travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix, vous n'êtes tous qu'un corps et qu'un esprit, comme vous avez tous été appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu père de tous, qui est au-dessus de tous, qui étend sa providence sur tous, et qui réside en nous tous.* (Aux Éphésiens, IV, 3 à 6.) Tel est le principe de l'unité auquel nous devons nous tenir inviolablement attachés, nous évêques surtout, qui avons l'honneur de présider à l'Église.

« Comme il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, de même il n'y a qu'une seule Église, une seule chaire fondée par saint Pierre, par la parole même de Jésus-Christ : dès lors il n'y a qu'un seul autel, un seul prêtre; il ne doit point s'en trouver deux, ni en exister un autre qui soit différent. Une coupable démence, une impiété sacrilége, peuvent seules avoir le droit de violer l'ordre établi par Dieu même.

« Il n'y a qu'un seul épiscopat, dont chaque évêque fait solidairement partie.

« Un seul épiscopat existant, il n'y a qu'une seule Église répandue dans l'immense multitude des membres qui la composent. Du soleil partent un grand nombre de rayons, un seul est le foyer de la lumière; un arbre a beaucoup

que le pape allait faire des concessions au schismatique Félicissime, il lui écrivit : *Très-cher frère, un évêque peut être tué, non pas vaincu. J'embrasse donc tendrement quiconque est vraiment repentant; mais si quelqu'un pense se faire ouvrir la porte par la terreur, qu'il sache que le camp du Christ ne se prend pas par la menace.* Plein de sentiment et de chaleur, il a, au jugement de Fénelon, une grandeur et une véhémence qui rappellent Démosthène. Lui aussi se laissa fourvoyer par l'erreur, mais il racheta sa faute par un généreux martyre.

Arnobe. Arnobius aussi était Africain. Après avoir longtemps soutenu le paganisme, il se déclara vaincu et se rendit à l'Église, qui lui enjoignit d'employer contre l'idolâtrie l'influence de sa parole;
303. et dans ses sept livres *Contre les gentils* (1), s'adressant aux hommes instruits capables de juger les nouvelles croyances et les anciennes, il fit de celles-ci la réfutation la plus complète. Diffus et apprêté comme un habile rhéteur, sans être profond dans la connaissance de la vérité, il cite rarement le Nouveau Testament, jamais l'Ancien, employant du reste tout ce qu'il a de force pour confondre l'idolâtrie, et ceux qui prétendaient que « depuis le christianisme le monde avait péri, que le genre hu« main était devenu la proie de tous les maux. »

Son mérite est d'avoir formé un autre puissant champion
Lactance. du christianisme. C'est Lactance, qui fut chargé par Constantin d'initier Crispus, son fils, aux sciences qu'il avait apprises en Asie. Il y a plus d'imagination oratoire que de vérité historique dans son petit traité *De la mort des persécuteurs*. Quand il vit, au moment où la vérité était combattue par le glaive, deux philosophes se lever pour la discréditer par leurs livres, il en conçut tant d'indignation, qu'il se proposa de réfuter non-seulement

de rameaux, mais tous sortent d'un seul tronc, qui a enfoncé dans la terre des racines profondes; beaucoup de ruisseaux s'écoulent d'une source, mais leur origine est une.

« Un rayon ne peut se séparer du soleil, il ne donne plus de lumière quand il n'est plus en relation avec son principe; un rameau détaché de l'arbre ne jette plus de racines; un ruisseau dévié de sa source se dessèche soudain. Telle est l'image de l'Église. La lumière divine qui l'investit embrasse dans ses rayons le monde entier; mais elle provient d'un point unique, qui distribue la splendeur en tous lieux sans que l'unité du principe en soit décomposée. Sa fécondité inépuisable étend ses rameaux sur toute la terre, elle verse au loin ses eaux abondantes; mais c'est partout le même principe, la même origine, la même mère qui manifeste sa vigueur dans le nombre de ses fils. » *De Unitate; Epistola ad plebem.*

(1) Arnobii Afri *Adversus gentes*, libri VII; Leyde, 1651.

ces deux adversaires, mais tous les ennemis des chrétiens. C'est ce qu'il fit dans ses *Institutions divines* (1), publiées vers la fin du règne de Constantin. Faible théologien, il combat les erreurs sans savoir les éviter lui-même ; et il est moins remarquable par une éloquence élevée que par le choix de l'expression : aussi, tout en étant le plus élégant des auteurs ecclésiastiques latins, il mérite peu le titre de Cicéron chrétien. Bien éloigné de partager l'indignation de Julius Firmicus (2), qui appelait sur l'idolâtrie la rigueur des lois, il proclama que la religion est la chose la plus spontanée et la plus libre (3). *Loin de nous la pensée de nous venger de nos persécuteurs ! que le soin en soit laissé à Dieu. Le sang des chrétiens retombera sur la tête de ceux qui l'ont versé.*

Déjà, au temps de Marc-Aurèle, il est fait mention d'une école chrétienne fondée dans Alexandrie en opposition à l'Académie païenne. Elle avait pour but de former des défenseurs de la vérité. Mais elle n'acquit d'importance que vers la fin du second siècle, quand le stoïcien Panthène, converti à la foi, dirigea l'école *des* Panthène.
paroles sacrées (Διδασχαλεῖον ἱερῶν λόγων), et, enseignant du haut d'une chaire chrétienne les doctrines métaphysiques du Musée, songea le premier à réduire la religion en système.

Il eut pour successeur Clément d'Alexandrie (4), très-versé dans la philosophie de Platon, et dont les ouvrages principaux sont le *Pédagogue* et les *Stromates*. Dans le premier, qui est un résumé sommaire de la morale chrétienne à l'usage des catéchumènes, il descend aux moindres règles de la vie et du vêtement. Il veut que celui-ci soit blanc, sans couleur ni plis traînants, et plus soigné chez les femmes ; celles-ci doivent aller chaussées, les hommes pieds nus ; il défend l'or et les pierreries, l'usage de se teindre le visage et les cheveux, ainsi que l'excès de parure, le trop grand nombre d'esclaves, surtout d'eunuques, de nains et de monstres, et de nourrir beaucoup d'animaux, au lieu de donner du pain aux pauvres. Il ne veut pas qu'on fréquente les bains, surtout s'ils sont communs aux deux sexes ; et recommande d'exercer le corps à la lutte, à la paume, à la promenade, mais plus encore dans les occupations domestiques, à puiser de l'eau, à bê-

Clément d'Alexandrie, m. en 217.

(1) L. Coelii Lactantii *Opera ;* ed. Galæi et variorum ; Leyde, 1660.
(2) *De Errore profanarum religionum.*
(3) *Nihil est tam voluntarium quam religio.* V, 20.
(4) Clementis Alexandrini *Opera græce et latine quæ extant ;* ed. Potter ; Oxford, 1715 ; 2 vol. in-folio ; réimprimés à Venise.

cher, à fendre du bois. Il proscrit les dés et autres jeux des gens oisifs, le cirque et le théâtre, ainsi que les saluts à haute voix dans la rue, pour ne pas se faire inutilement reconnaître par les infidèles.

Son autre ouvrage, les *Stromates*, est un recueil de notions variées et décousues sur l'histoire, à propos de laquelle il nous a conservé des détails très-importants qu'on ne trouve point ailleurs; sur la logique, c'est-à-dire sur la distinction de la foi et de la science, et sur les règles de l'argumentation; sur la théorie : là, il pèse philosophiquement la doctrine évangélique et la certitude des connaissances humaines.

Dans son *Exhortation aux gentils*, il entreprend de prouver que, dans chaque siècle, l'unité de Dieu et les vérités capitales furent professées par des philosophes et des poëtes, et qu'ils les ont tirées du peuple hébreu (1), ce qu'il soutient avec un grand appareil de science. Il est parfois très-éloquent dans ses développements.

Lançant avec énergie l'invective contre le paganisme : « Je « déchirerai, dit-il, le voile qui couvre vos mystères, et je ferai « connaître aux contemplateurs de la vérité les prestiges cachés « de vos rites secrets..... Quel excès d'impudence ! Il fut un temps « où la nuit couvrait de son ombre les voluptés d'hommes modé- « rés : maintenant, consacrée à l'incontinence, elle révèle les infa- « mies des initiés, et les torches éclairent le vice et la passion..... « Chante-nous, Homère, ton bel hymne : *Les amoureux larcins* « *de Mars et Vénus*. Mais non, tais-toi : le chant qui enseigne « l'idolâtrie n'a rien de beau. Nous ne voulons pas même « souiller nos oreilles en entendant des paroles d'adultère et de « fornication..... Vos dieux, cruels et impitoyables envers les « hommes, non-seulement obscurcissent leur esprit, mais se « plaisent à voir leur sang couler dans les combats féroces du « cirque et de l'arène, dans les batailles meurtrières où ils sont « invoqués, dans les sacrifices qu'ils exigent des villes et des « peuples. Aristomène, dans la Messénie, immole une triple hé- « catombe d'hommes au Jupiter d'Ithôme, et dans le nombre « des victimes se trouve Théopompe, roi de Lacédémone. Les « habitants de la Chersonèse Taurique immolent à leur Diane « tous les naufragés qui abordent sur leurs rivages, et ces sa-

(1) Nous avons cherché à prouver la même chose, mais en montrant ces vérités déduites de la tradition primitive des hommes avant leur dispersion.

« crifices sont célébrés dans une tragédie d'Euripide. Monime « rapporte qu'à Pella, en Thessalie, on sacrifiait un Achéen à « Pélée et à Chiron; Anticlès et Dosidas disent que les Lyciens, « originaires de Crète, offraient des victimes humaines à Ju- « piter; les Lesbiens à Bacchus; les Phocidiens à Diane Tau- « rique. Érechthée d'Athènes et le Romain Marius immolèrent « leurs propres filles, l'un à Proserpine, l'autre aux dieux Aver- « runces. C'est ainsi que les démons font voir combien ils aiment « les hommes, et de pareilles superstitions peuvent trouver des « sectateurs! Et ils ne s'aperçoivent pas que ce ne sont pas là des « holocaustes, mais des meurtres; que ni le nom ni le lieu ne « peuvent changer l'essence des choses; qu'immoler à Diane et « à Jupiter est la même chose qu'immoler à la colère, à l'avarice, « à la vengeance, à d'autres démons de même espèce; que mas- « sacrer un homme sur l'autel ou sur la route, c'est tout un! »

Il oppose l'idée du progrès à l'esprit de conservation, qui devenait le refuge du paganisme menacé. « Direz-vous qu'il n'est pas « permis de bouleverser les usages qu'on a reçus de ses ancêtres? « Et pourquoi donc ne revenez-vous pas à votre premier aliment, « au lait auquel vous habituèrent vos nourrices quand vous ne fai- « siez que de naître? Pourquoi accroître ou diminuer les biens « paternels, au lieu de les conserver tels qu'ils nous ont été trans- « mis? Pourquoi avons-nous renoncé aux choses que nous faisions « lorsque nous étions enfants? Nous nous sommes corrigés de « nous-mêmes, sans avoir besoin de maîtres. Mais si, en ce qui « touche à cette vie passagère, vous ne vous montrez point jaloux « observateurs des institutions paternelles, pourquoi, dans ce qu'il « y a de plus important, ne rejetteriez-vous pas une coutume qui « serait mortelle?... Vous avez blanchi dans le culte des fausses « divinités : venez à cette heure vous rajeunir à celui du vrai « Dieu... C'est un bel hymne que l'homme élève vers son Créateur « lorsqu'il accomplit des œuvres de justice, et dans celui-là re- « tentissent toutes les paroles de la vérité.... Que l'Athénien « suive les lois de Solon, l'Argien celles de Phoronée, le Spartiate « celles de Lycurgue; mais si tu es chrétien, tu as le ciel pour « patrie, Dieu pour législateur.... Salut, ô lumière descendue du « ciel, plus pure que celle du soleil, plus aimable que ce qu'il y a « de plus doux dans la vie!.... Qui la suit connaît ses erreurs, « aime Dieu et le prochain, accomplit la loi, et obtient récom- « pense.... L'Évangile est la trompette du Christ; il l'a remplie de « son souffle, nous en avons entendu le son; et, nous couvrant

« de la cuirasse de la justice, du bouclier de la foi, nous nous « sommes préparés à combattre le péché. »

On a souvent abusé du précepte évangélique de pauvreté, soit en l'exagérant dans l'application, soit en le considérant comme funeste à la société; l'explication qu'en donne Clément, dans son traité intitulé *Quel riche est sauvé?* mérite donc d'être rapportée : « Le précepte, dit-il, est accompli, quand les richesses se « convertissent en matière et en instruments de bonnes œuvres. « Indifférentes de leur nature, il ne convient ni de les blâmer ni « de les discréditer sans raison. Tout dépend de l'usage qu'on « en fait. Il ne faut pas non plus leur imputer les maux qu'elles « occasionnent, mais aux passions, et aux penchants vicieux qui « dénaturent les dons du Créateur en les détournant de leur usage, « et qui emploient au mal ce qui peut devenir pour nous une source « de mérites. »

Nous ne saurions passer sous silence, parmi beaucoup d'autres apologistes, Apollonius, martyr, qui plaida, devant le sénat, la cause de la foi (1); Denys, évêque de Corinthe, qui dans différentes épîtres expliqua la doctrine catholique et combattit l'hérésie, et Tatien d'Assyrie, qui fut disciple de saint Justin. En écrivant contre les Hellènes (2), ce dernier démontre la vanité de leurs études, surtout les contradictions de leurs philosophies, auxquelles il oppose la vérité catholique sur la nature de Dieu, sur le libre arbitre. « Quand, dit-il, quelques cyniques, dont le « seul mérite est d'offrir aux yeux une épaule négligemment cou- « verte, des cheveux hérissés, une barbe et des ongles longs, et « de dire qu'ils n'ont besoin de rien, reçoivent des empereurs jus- « qu'à deux cents pièces d'or de pension, prétendra-t-on obliger « les chrétiens à suivre les usages des gentils? » Et il se met à prouver longuement que la vertu est incompatible avec l'idolâtrie, avec les monuments érigés à des femmes déshonorées, avec l'infamie du théâtre, qui révèle les méfaits enveloppés du manteau de la nuit; avec l'inutilité des athlètes et l'atrocité des gladiateurs, entretenus tout exprès pour amuser par leur mort. La philosophie des chrétiens n'étant pas seulement à l'usage des riches, c'est à tort qu'on les raille de s'arrêter à discuter avec des enfants et des femmes. Tatien chercha à ramener au sentiment chrétien la phi-

(1) *Cum judex multis cum precibus obsecrasset, petiisset que ab illo uti coram senatu rationem fidei suæ redderet, elegantissima oratione pro defensione fidei pronunciata....* EUSÈBE, V, 21.

(2) Les païens étaient désignés sous ce nom dans l'Orient.

losophie orientale, qu'il regardait comme infiniment supérieure à celle des Grecs, bien que viciée par l'idolâtrie. Mais il alla parfois trop loin, en voulant concilier les émanations avec le dogme catholique ; puis il se fourvoya même tout à fait par excès de rigueur, en condamnant le mariage, en s'élevant contre ceux qui mangeaient de la viande et buvaient du vin. C'est en quoi consistait l'hérésie des hydroparastates.

Les erreurs de la philosophie grecque furent aussi combattues par Hermias, qui vécut dans le second siècle (1); et celles des philosophes orientaux par saint Irénée, apôtre des Gaules et évêque de Lyon, qui fut martyrisé au commencement du troisième siècle. Hermias, né en 120.

Il a été publié, sous le nom de Denys Aréopagite, plusieurs ouvrages mal à propos attribués par quelques-uns au cinquième siècle, puisqu'ils sont déjà cités par Origène. Instruit dans la philosophie orientale, l'auteur la représente comme transformée par le dogme chrétien ; et ses livres de la *Hiérarchie* et des *Noms divins* expliquent, autant que l'homme peut le faire, la génération du Verbe et celle des idées. La scolastique y trouva au moyen âge une source abondante de discussions. Denys Aréopagite.

Athénagore réduit à néant les explications allégoriques au moyen desquelles on a essayé, récemment encore, de défendre ou d'excuser le paganisme. « En admettant, dit-il, que Jupiter soit le feu, Junon la terre, Pluton l'air, Thétis l'eau, tout cela constitue les éléments, mais ne forme pas des dieux : la divinité commande, les éléments obéissent ; et attribuer la même vertu à l'être qui commande et à celui qui sert, c'est assimiler la matière changeante, périssable, corruptible, à un Dieu incréé, éternel, toujours semblable à lui-même. » Athénagore.

« J'abandonne Platon, dit Justin ; non que sa doctrine soit contraire à celle de Jésus-Christ, mais parce qu'elle en diffère en certains points ; j'en dis autant des disciples de Zénon, des poëtes et des historiens. Ils n'ont cultivé qu'une partie de la raison qui est universellement répandue ; et ils ont exprimé d'une manière admirable cette partie accessible à leur intelligence. Mais dans quelles contradictions ne tombèrent-ils pas, et cela sur les points les plus graves, pour n'avoir pas su s'élever à la doctrine par excellence, à cette science divine qui n'erre jamais ! Ce qu'ils ont dit de beau nous appartient à nous, chrétiens, qui aimons et

(1) *Irrisio gentilium philosophorum.*

adorons, après Dieu le père, la parole divine, le verbe engendré de ce Dieu incréé, ineffable.... C'est à l'aide de la raison, qu'il mit en nous comme une semence précieuse, que des philosophes purent entrevoir la vérité, mais comme à travers un voile qui en obscurcissait l'éclat. Ce germe rudimentaire, cette ébauche, proportionnés à notre faiblesse, peuvent-ils se comparer avec la vérité elle-même, communiquée dans sa plénitude et dans toute l'extension de la grâce?

Origène, 185-250. Origène, natif d'Alexandrie, brille au premier rang parmi les philosophes chrétiens. Avide du martyre, dont Léonidas son père avait cueilli la palme durant la persécution de Sévère, il visitait les prisonniers, les accompagnait au tribunal et au supplice, sans s'effrayer des vociférations du peuple ni des châtiments des magistrats. Obligé de s'entretenir continuellement avec des femmes pour les catéchiser, il se dépouilla de la virilité, en interprétant l'Évangile selon la lettre, afin de ne pas donner prise à la malignité. Il se rendit à Rome, dont il voulait connaître l'Église, et finit par se fixer à Césarée, où, pris en affection par Ambroise, son riche prosélyte, il se mit à commenter l'Écriture sainte; il était assisté de sept secrétaires écrivant sous sa dictée, d'autant de libraires et de quelques jeunes filles, qui faisaient des copies de ses ouvrages. Lors de la persécution de Décius, Origène fut jeté en prison et mis à la torture; mais on lui laissa la vie, dans l'espoir qu'il succomberait et en entraînerait d'autres par son exemple : il demeura ferme néanmoins, et adressa même aux fidèles des lettres pleines de chaleur, pour les exhorter à la constance. Quand survint la persécution de Maximin, il se retira près d'une dame pieuse, dont il mit à profit la riche bibliothèque. Il composa chez elle les *Hexaples* et l'*Exhortation au martyre,* adressée à Ambroise, qui était incarcéré; il continua ensuite à commenter les livres saints, en écartant les apocryphes et en collationnant les parties authentiques; il copia les différentes traductions en trois exemplaires, un de trois, un de six, un de huit colonnes; puis celle des Septante séparément, en indiquant, par des annotations interlinéaires, ce qu'il avait ajouté au texte hébreu. Il écrivit vingt-cinq volumes sur l'Évangile selon saint Matthieu, et beaucoup plus sur les petits prophètes; si bien qu'en voyant la masse de ses œuvres, on est étonné qu'un seul homme ait suffi à les composer et même à les écrire (1).

(1) *Quis nostrum tanta potest legere quanta ille conscripsit?* SAINT

Indépendamment d'un travail si laborieux, il avait des conférences avec les fidèles, des discussions avec les hérétiques ; il était de plus en correspondance avec beaucoup de personnes, soit pour se disculper, soit pour donner des conseils ou pour adresser des demandes à l'empereur Philippe, soit pour raviver la ferveur des chrétiens, surtout afin qu'ils ne manquassent pas d'assister le dimanche et le vendredi à la lecture et à l'explication des textes sacrés. Le gouverneur de l'Arabie et Mammée, mère de l'empereur Alexandre, voulurent l'entendre traiter de l'âme, et une foule de disciples étaient avec lui du matin au soir. Plein de bienveillance envers eux, il étudiait leur caractère, et, après les avoir habitués au raisonnement pratique, il les mettait à la logique, les accoutumant à ne pas accepter ou à ne pas réfuter les preuves au hasard, à ne pas s'arrêter à l'apparence, à ne pas s'effrayer de ce qui à l'aspect d'un paradoxe : il les instruisait aussi dans les mathématiques, leur enseignait la morale, ne voulant pas qu'elle se perdît en vains discours, en définitions et en distinctions superflues, mais qu'elle portât à méditer sur soi-même en déracinant les vices, en fortifiant la raison, en engendrant la vertu. En dernier lieu venait la théologie, pour l'étude de laquelle il leur donnait à lire tout ce qu'avaient écrit les poëtes et les philosophes grecs et barbares, excepté ceux-là seulement qui niaient Dieu et la Providence, persuadé qu'il est nécessaire de connaître le fort et le faible pour se préserver des préjugés, de ne se soumettre à l'autorité d'aucun philosophe en particulier, mais à Dieu et aux prophètes. C'est là ce que nous apprend Grégoire Thaumaturge, le plus célèbre de ses disciples.

L'ouvrage d'Origène qui produisit les résultats les plus utiles est son écrit contre l'épicurien Celse, qui, au temps d'Adrien, avait composé un *Discours sur la vérité*, par lequel il combattait les juifs et les chrétiens ; il se vantait d'avoir lu leurs livres, dans lesquels il puisait des motifs de dédain et des calomnies ; ce en quoi il fut misérablement copié par les prétendus philosophes du dix-huitième siècle. Origène confirme la religion moins à l'aide d'arguments que par des faits, en discutant sur les prophéties, sur les miracles de Jésus-Christ, que Celse ne niait pas, mais qu'il attribuait à la magie, et sur ceux qui se renouvelaient

JÉRÔME, *Can.* — *Nemo mortalium plura; ut mihi sua omnia non solum non perlegi, sed ne inveniri quidem posse videantur.* VINCENT de Lérins, *Com.* — DE LA RUE, prieur de Saint-Maur, a publié ORIGENIS *Opera omnia quæ græce vel latine tantum exstant*, en 4 vol.; Paris, 1733.

fréquemment dans l'Église. Il lui opposait notamment le changement des mœurs, la continence, le zèle pour la conversion d'autrui.

De même que l'école d'Alexandrie avait visé à absorber le christianisme dans sa philosophie universelle, ce Leibnitz des premiers siècles prétendit adapter le platonisme à la religion chrétienne. Il chercha un double sens dans les récits évangéliques, en leur en supposant un mystique; il voulait qu'ils continssent deux vérités à la fois, l'une historique, l'autre morale, premier pas vers l'école protestante des modernes exégètes de l'Allemagne, laquelle prétend que même dans le simple récit des faits il y a un sens qui domine quelquefois le sens littéral. Mais il est toujours d'une très-grande difficulté de construire un système sur une matière pleine de mystères profonds; la foi étant trop au-dessus de la science, et le christianisme, infini comme il l'est, ne pouvant se restreindre dans des formes limitées, sans que la révélation y perde soit dans son essence, soit dans sa puissance spirituelle.

En voyageant dans l'Achaïe pour apaiser des hérésies, il fut ordonné prêtre; mais lorsqu'on apprit qu'il était eunuque, et dès lors exclu des ordres sacrés par les canons, une grande rumeur s'éleva parmi les fidèles. Ce motif, et aussi quelques erreurs
231. disséminées dans ses écrits, déterminèrent Démétrius, évêque d'Alexandrie, à lui faire, au nom d'un concile, défense d'enseigner et de demeurer dans cette ville; il le déclara même déposé, puis excommunié.

Origène se fourvoya notamment dans un traité *Des principes* (περὶ ἀρχῶν), dans lequel, niant la dualité du principe des choses, il soutient que Dieu est bon et immuable, les créatures libres et capables du bien comme du mal; mais il va trop loin dans les conséquences, en prétendant que l'inégalité des créatures provient de leur mérite. Dieu, créateur nécessaire parce qu'il est tout-puissant, seigneur et maître, dut de toute éternité créer des êtres qui lui obéissent, et il produisit d'abord quelque chose de passif qui fut le sujet des formes, c'est-à-dire la matière. Dans l'origine les esprits vécurent de la vie divine, comme intelligences parfaites; puis ayant faibli dans la charité, quelques-uns abusèrent de la liberté, et leur essence devint moins subtile; ce qui les fit tomber à l'état d'âmes emprisonnées dans des corps divers. Les moins coupables animèrent les planètes, d'autres les anges, d'autres les hommes; d'où il suit que la création entière est une

grande chute, dont elle tend à se relever en passant par différents états, jusqu'à ce que la matière elle-même subisse une transformation glorieuse. Les peines n'ayant d'autre but que la correction de celui à qui elles sont appliquées, il en résulte la négation de l'éternité du châtiment, tout, après la consommation des siècles, devant entrer dans l'unité générative (apocatastasis).

Ces erreurs, dont il revint peut-être, furent plus tard reproduites par les ariens, qui ne manquèrent pas d'appuyer d'une telle autorité leurs subtilités nouvelles, et elles furent alors tour à tour soutenues et réfutées. Cet homme, d'une vie irréprochable, et qui crût toujours à la puissance de la raison, fut révéré par ses contemporains, qui voyaient en lui presque un nouveau Platon. L'Église le considère comme un de ses plus illustres docteurs, et saint Jérôme n'hésita pas à le nommer *le plus grand maître des Églises*, après les apôtres ; disant qu'il serait prêt à prendre à sa charge les erreurs qu'on lui imputait, pourvu qu'il en eût aussi le savoir ; mais son opinion se modifia plus tard, comme nous le verrons. En effet, si le style enveloppé d'Origène, la vigueur de sa polémique, le tour biblique de l'expression et le respect dû à un homme éminent jetaient un voile sur les erreurs de sa doctrine, on y reconnut par la suite le germe des hérésies d'Arius sur le Verbe, de Macédonius sur le Saint-Esprit, de Pélage sur la Grâce, de Nestor et d'Eutychès sur l'Incarnation. Tous s'appuyaient sur Origène, peut-être parce qu'il lui manquait cette précision qui ne s'acquiert que par l'habitude des discussions contradictoires. L'origénisme, sans parler des dogmes, représente le contraste du christianisme contemplatif de l'Orient avec le christianisme actif et mondain de l'Occident.

On aura pu remarquer une différence entre les Pères latins et les Pères grecs ; car, bien que l'Orient eût transmis à l'Occident une grande partie de sa culture intellectuelle, et reçu de lui ses lois et son gouvernement, ils différaient néanmoins de caractère, de mœurs et de croyance. Ils se servaient de deux langues officielles, dont chacune avait sa littérature propre ; ils adoraient les mêmes dieux, mais chacun d'une manière qui lui était propre. Les personnes éclairées entendaient donc prêcher le christianisme sous l'influence d'idées tout autres à Rome qu'à Nicomédie et à Alexandrie ; il fut aussi combattu dans ces diverses contrées avec des armes différentes. La langue avait été une des causes pour lesquelles la métaphysique et la haute philosophie n'avaient jamais prospéré à Rome ; tandis que la

saine intelligence et l'esprit pratique s'y déployèrent au plus haut degré dans la législation. Les apologistes latins n'offrent donc pas un grand appareil d'esprit ; ils conservent quelque chose de la fierté romaine ; roides, opiniâtres, ils dédaignent de s'abaisser, de transiger avec l'ennemi, d'employer même contre lui d'autres armes que les leurs propres : aussi négligent-ils les ornements de l'éloquence, les ressources de la logique, les réminiscences d'une littérature qu'ils repoussent. La culture intellectuelle était encore florissante en Grèce quand le christianisme apparut, ce qui fit qu'il y rencontra une résistance énergique ; mais quand il y trouva des défenseurs, ceux-ci, sortis des écoles, en conservèrent les habitudes et les défauts. Plusieurs des Pères grecs avaient, comme saint Clément, passé d'une philosophie à l'autre, en cherchant un but à la vie, une règle aux actions, jusqu'au moment où ils s'étaient approchés du christianisme dans la même intention ; il avait rempli leur attente, et ils étaient descendus dans la lice, ceints, comme David, de l'épée du géant.

L'ennemi même que les uns et les autres avaient à combattre était différent. Rome, pour qui la religion et l'État sont une même chose, ne sait condamner rigoureusement le christianisme qu'en le déclarant ennemi du genre humain, c'est-à-dire de l'empire ; son génie légal décrète et tue ; il ne discute pas ; les apologistes, de leur côté, opposent rigueur à rigueur : ils se contentent d'exposer le dogme et de s'attacher à la lettre écrite. Les Grecs, au contraire, se sont vu arracher les institutions de leurs ancêtres, et on ne leur a laissé de leur ancienne gloire que les souvenirs ; le goût de la discussion et des subtilités s'est enraciné et comme naturalisé chez eux : ce qui fait qu'ennuyés de ressasser les vieilles questions sophistiques et métaphysiques, ils se jettent avec avidité sur ce qui leur offre un aliment plus vital et plus substantiel. Mais les rhéteurs et les sophistes, aveuglément attachés aux doctrines de l'école, considèrent les chrétiens comme des novateurs insensés ou dangereux, qui, rejetant les idées les plus unanimement admises, et méconnaissant l'autorité de la tradition, plongent la conscience humaine dans l'incertitude. Ainsi, tandis qu'à Rome les magistrats envoyaient à la mort, les savants de la Grèce examinaient, discutaient ; ce qui obligeait les apologistes d'entrer dans des détails minutieux, d'accepter l'objection captieuse, de battre en brèche les subtilités paradoxales. Sentant tout ce que la liberté de la parole a de puis-

sance, ils demandaient seulement que la force n'intervînt pas dans la discussion de la vérité.

Le génie grec, spéculatif de sa nature, épris de tout ce qui est culture intellectuelle, proclame les services rendus par la philosophie ; le génie romain, organisateur par essence, en signale les abus, et la déclare inhabile à fonder un ordre de choses réel : il vise à établir la société spirituelle et son gouvernement, par des institutions. C'est pour cela que les papes s'appliquent surtout à maintenir et à développer la constitution chrétienne, à modérer la vivacité des esprits, jusqu'à ce que tout ce qui se rattache à la foi soit complétement affermi.

Parfois les docteurs grecs et latins se montrent plus désireux d'abattre l'ennemi que de l'éclairer, ne se faisant pas faute d'employer des arguments et des faits que la critique repousse. Il n'est donc pas difficile, soit de découvrir dans leurs œuvres quelque partie faible, ou de tourner en ridicule l'insistance qu'ils mettent à renverser des objections puériles (1), soit de signaler les exagérations partiales auxquelles entraîne toute grande lutte de doctrines. Mais si l'on ne tient pas compte du genre d'ennemis qu'ils avaient à combattre, on pourra leur adresser bien plus de reproches encore, et surtout celui de faiblesse, quand ils se servent d'armes appropriées à leurs adversaires. Parmi ceux-ci, les uns, à la manière des Grecs, niaient tout ; d'autres, selon le génie de l'Orient, se fondaient sur certaines traditions antiques, comme firent les protestants du seizième siècle, qui, par opposition aux catholiques, combattaient toute autorité, en même temps qu'ils prétendaient en établir une à leur usage. Les Pères devaient donc prouver aux rationalistes grecs qu'il n'était pas possible, avec la philosophie indépendante, de parvenir à la vérité ; aux orientalistes, que le christianisme, et non le paganisme, reposait sur l'autorité de la tradition. Il fallait donc avoir recours à un système d'argumentation différent : si l'on ne fait pas attention à ceux contre lesquels on s'en servit, il sera facile de dire que l'un comme l'autre était inopportun.

Mais la philosophie, qui envisage les choses sous leur aspect le plus large, voit les Pères de l'Église ouvrir la route à la société nouvelle, tout en se posant sur le terrain de l'ancienne. En combattant celle-ci, ils en révèlent les faiblesses et les secrets ;

(1) Minucius Félix s'occupe de démontrer qu'il est faux que les chrétiens adorent une tête d'âne.

ils montrent sur quelles bases chancelantes et contradictoires elle s'appuie : à l'hiéroglyphe oriental ils substituent le rationalisme chrétien, qui, dans sa carrière majestueuse, embrasse tout, et n'avance rien sans preuve; ils arrachent le voile aux oracles, aux initiations, et rendent manifeste l'ignorance de l'homme sur les vérités les plus nécessaires à sa conduite, les plus chères à son cœur, les plus douces à ses espérances.

Le triomphe leur resta. Depuis ce temps, les rois cessèrent de mettre à mort les chrétiens, mais ils ne cessèrent pas de les combattre; le vœu des gens de bien est encore la liberté de conscience, telle que Tertullien la demandait, non pas pour le sénat seulement, pour une ville ou pour une nation, mais pour tout l'univers. Les questions débattues par eux sont tombées dans l'oubli, mais ils ont lutté pour nous, plèbe sans lois, sans force, sans divinité; pour que nous ne fussions plus esclaves dans les ergastules, ou la pâture des lions pour l'amusement du peuple-roi, ou les jouets des sophismes des philosophes et des caprices insolents des dominateurs. Ils ont combattu pour que nous pussions avoir le sentiment de notre égalité et la proclamer comme un droit, jusqu'à ce que le temps l'ait consacrée en fait.

CHAPITRE XXVIII.

PAIX ET CONSTITUTION DE L'ÉGLISE.

311. La persécution commencée par Dioclétien durait depuis plu-
1er mars. sieurs années, quand Galérius, rappelé peut-être à de meilleurs sentiments par la maladie, publia, tant en son nom qu'en celui de Constantin et de Licinius, un édit conçu en ces termes : « Au « nombre des soins assidus que nous avons apportés au bien « public, nous comptons celui de rétablir les choses conformé« ment à l'ancienne discipline romaine, et de ramener les chré« tiens qui, méprisant présomptueusement les pratiques de « l'antiquité, avaient abandonné la religion de nos pères, et s'obs« tinant dans certaines idées, se faisaient des lois à leur fan« taisie et se réunissaient en des lieux différents. En exécution « d'un de nos édits qui enjoignait à tous de ne point se départir « des règles de leurs pères, beaucoup d'entre eux ont souffert,

« beaucoup ont péri. Voyant cependant que la plupart persistent « obstinément dans leur opinion, de sorte qu'ils ne veulent point « rendre aux dieux le culte qui est dû ; par un effet de notre clé« mence et de l'habitude que nous avons toujours eue de faire « grâce à tous, nous leur permettons de professer librement leurs « opinions particulières et de se réunir dans leurs conventicules, « sans crainte ni trouble aucun, pourvu qu'ils conservent le res« pect dû aux lois et au gouvernement établi. Nous espérons « que notre indulgence induira les chrétiens à prier leur Dieu « pour notre prospérité et notre salut, et pour celui de la ré« publique (1). »

L'opinion naguère persécutée est encore traitée ici avec dédain, mais elle est du moins tolérée. Les confesseurs sortent alors des cachots et des mines ; ceux qui ont failli font pénitence ; les fugitifs revoient leurs foyers, et tous peuvent enfin professer librement leur foi et leur culte.

Cependant, à la prière des païens d'Antioche, Maximin restreignit d'abord la liberté des chrétiens, puis recommença la persécution, non-seulement en les livrant aux tourments, mais en publiant des blasphèmes attribués au Christ et à ses sectateurs. Bien que, par un effet de la clémence souveraine, les chrétiens ne dussent pas être mis à mort, mais mutilés seulement dans quelqu'un de leurs membres, il arrivait plus d'une fois que les exécuteurs ne craignaient pas d'aller au delà.

Constantin, au contraire, mérita le nom de Grand de la part de quiconque sait faire un mérite à un prince d'accepter des idées nouvelles, longtemps combattues en vain. Peut-être ignorait-il alors les doctrines chrétiennes ; il est certain du moins qu'il était loin de s'y conformer dans ses actions. En 308, après sa victoire sur les Francs, il en rend grâces à Apollon, à qui il fait de magnifiques offrandes (2). Eusèbe, son éternel panégyriste, rapporte que, lors de son départ pour l'Italie, il se mit à délibérer sur le Dieu qu'il devait choisir (3), et qu'après le miracle du *Labarum,* il fit venir des docteurs chrétiens pour être instruit par eux. Mais il avait sous les yeux l'exemple de la pieuse Hélène sa mère, et celui de son père, qui toléra les chrétiens et leur donna asile ; bien que, par condescendance pour Dioclétien, il leur interdit la

(1) Cet édit nous a été transmis en grec par EUSÈBE, VIII, 17, et en latin par LACTANCE, *de Morte persecutorum,* 34.

(2) *Panegyrici vet.*, p. 215.

(3) *Vita Constantini*, c. 28.

profession publique de leur culte. Quand d'ailleurs ses rivaux cherchaient à se concilier la faveur populaire en secondant les fureurs des gentils, la politique conseillait à Constantin de s'appuyer sur les chrétiens, moins nombreux, mais pleins de jeunesse et de cette force dont sont animés les réformateurs. Or un esprit habile pouvait prévoir qu'ils finiraient par entraîner dans leur mouvement l'inertie païenne, et resteraient debout sur les débris de l'idolâtrie. Constantin, qui les connaissait pour les avoir vus de près, ne pouvait craindre ni leur ambition ni les crimes que leur attribuaient ceux qui les jugeaient sur de faux bruits ou d'après les inspirations de la colère.

Eusèbe a cherché à représenter la lutte de Constantin contre Licinius comme une guerre de religion; mais, dans la réalité, l'un et l'autre empereur aspirait à régner seul, quoique Licinius excitât les siens contre Constantin, en le montrant comme dangereux pour les rites paternels et pour l'ancienne constitution. On combattit, et Constantin, triomphant, fit briller sur la croix l'auréole de la victoire.

Mais le paganisme avait pour soutien les prêtres, l'aristocratie, les corps municipaux, qui souvent avaient provoqué la persécution, une foule de magistrats et de généraux. Rome, à laquelle les personnes de haut rang demeuraient attachées par le souvenir des anciens auspices et par la longue succession de ses pontifes, les affranchis et les esclaves par un entraînement docile, était considérée comme le centre glorieux de la religion. Les cérémonies du culte, les jeux, étaient pour le vulgaire une occupation et une ressource, plutôt encore qu'un amusement. L'élite de la jeunesse accourait des provinces dans cette sentine de toutes les superstitions, comme l'appelle saint Jérôme, et puisait dans les temples, dans les théâtres, dans les écoles, la haine du nom chrétien. C'était donc déjà beaucoup que l'empereur tolérât la nouvelle religion en lui accordant une liberté égale à celle de l'ancien culte, sans courir tout à coup les chances d'un changement qui aurait bouleversé l'État (1).

Cependant, afin d'y préparer les esprits, il négligea quelques-uns des rites nationaux; il ne célébra pas les jeux séculaires en

(1) Constantin écrivait à Arius : « Je suis persuadé que, si j'étais assez heureux pour amener tous les hommes à adorer le même Dieu, ce changement de religion produirait une révolution dans le gouvernement. » Et il ajoute qu'il cherche à accomplir ce projet *sans faire trop de bruit*. EUSÈBE, *Vita Constantini*, II, 65.

314; il n'empêcha pas que l'on solennisât les jeux Capitolins, où il aurait dû assister, entouré des pontifes et du sénat, à la tête de l'armée, mais il les tourna en dérision (1).

Quelle horreur ne devait pas exciter chez les Romains cette
manière d'agir d'un successeur d'Auguste mettant de pair avec le
culte païen une religion naguère encore proscrite, exemptant les
prêtres chrétiens des charges municipales comme ceux des di- 319.
vinités nationales (2), et défendant aux citoyens de travailler le
jour du Seigneur, aux juges et autres fonctionnaires de s'occu- 321.
per d'autre chose que de l'émancipation des enfants ou des esclaves (3). Lorsqu'ensuite Constantin se trouva débarrassé de ses collègues et de ses rivaux, et que la translation du trône impérial à Byzance l'eût délivré de l'opposition ombrageuse des Romains, il favorisa ouvertement les chrétiens, et combla l'Église de ses dons. On le vit assister debout aux prédications des évêques, présider les conciles et prendre part aux discussions.

On parle d'une loi par laquelle il aurait prohibé le culte des idoles; mais sans doute elle ne concernait que les désordres (τὰ μυσάρα τῆς εἰδωλολατρείας) et les sacrifices dans les maisons particulières. Du reste, il disait dans un édit : « Je consens que « ceux qui sont encore plongés dans les erreurs du paganisme « jouissent du même repos que les fidèles. L'équité dont il sera « usé à leur égard, et l'égalité de traitement envers les uns et en-« vers les autres, contribueront à les mettre sur la bonne voie. « Que nul n'en inquiète un autre; que chacun choisisse son culte « comme il le jugera à propos; que ceux qui se dérobent à votre « obéissance aient, s'il leur convient, des temples consacrés au « mensonge; qu'on ne moleste personne pour sa croyance; que « celui qui jouit de la lumière en profite selon son pouvoir pour « éclairer les autres : s'il n'y réussit pas, qu'il les laisse en repos. « Autre chose est de combattre pour acquérir la couronne de « l'immortalité, et d'user de violence pour contraindre quelqu'un « d'embrasser une religion (4). » En conséquence, loin de déclarer la guerre au paganisme, il conserva, comme ses prédécesseurs le titre de souverain pontife, et détermina en cette qualité la manière dont il fallait interroger les aruspices quand la foudre atteignait un monument public; il fit fermer les temples de Vénus,

(1) Zosime lui en fait un grand crime, II, 7 et 30.
(2) Code Théod., XVII, t. II, § 2.
(3) Code de Justin., III, 12, § 3.
(4) Eusèbe, *Vie de Constantin*, II, 56.

330. près du Liban et à Héliopolis de Syrie, devenus des foyers de libertinage; il remit en vigueur la loi des Douze Tables contre les augures secrets (1), défendant toute pratique religieuse qui ne se produisait pas au grand jour, tandis qu'il exhortait à accomplir les rites solennels (2). Il confirma aux flamines perpétuels et aux décemvirs l'exemption de certaines charges (3); il se laissa, de plus, représenter sur certaines médailles avec des titres d'idolâtrie et avec les images des dieux; puis, lorsqu'il mourut, on lui fit des sacrifices selon l'ancien usage, en le mettant au rang des dieux. Tant les gentils étaient loin de croire qu'il eût détruit le culte national, et de prévoir que la vérité, une fois mise en demeure de combattre l'erreur à armes égales, ne tarderait pas à triompher.

Lutte prolongée. L'Église, de son côté, ne crut pas la victoire définitivement acquise. Elle s'apprêta, au contraire, à combattre avec plus d'ardeur que jamais la résistance que lui opposaient la politique en

(1) Le traité de Jamblique sur les mystères égyptiens suppose continuellement une différence entre la divination légale et publique, et celle qui était profane et secrète : semblables dans leur but, elles différaient dans les moyens. Les Grecs appelaient la première théurgie; la seconde, goétie. La magie théurgique tendait à perfectionner l'esprit et à purifier l'âme, selon les idées d'alors; et celui qui par son moyen parvenait à l'*autopsia*, c'est-à-dire, à avoir un commerce intime avec les dieux, croyait participer à leur toute-puissance.

La magie goétique ou sorcellerie était professée par des hommes en relation avec les esprits malins; et elle passait pour perverse, comme poussant aux méfaits ou y aidant. On croyait que ceux qui la pratiquaient habitaient des souterrains; dans les ténèbres de la nuit ils accomplissaient, disait-on, avec des victimes noires, des os de morts ou des cadavres entiers, des rites profanes; parfois aussi ils cherchaient l'avenir dans les entrailles des enfants et des hommes.

C'est ainsi que les choses se passaient en Grèce; il en aura probablement été à peu près de même à Rome, puisque, outre les augures publics, respectés par la loi et par l'opinion, il y avait des sorciers, des magiciens, des devins, des astrologues, qui, par des pratiques criminelles que la loi condamnait, entretenaient la superstition.

Ces derniers étaient punis de mort par la loi des Douze Tables; Tibère *haruspices secreto ac sine testibus consuli vetuit* (SUÉTONE, 63). Dioclétien déclara que *ars mathematica damnabilis est, et interdicta omnino* (Code de Just., IX, 8, 2), et c'est précisément dans ce sens que furent rendues les lois de Constantin.

Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome VII, BONAMY, *Du rapport de la magie avec la théologie païenne*.

(2) *Adite aras publicas atque delubra, et consuetudinis vestræ celebrate solemnia; nec enim prohibemus præteritæ usurpationis officia libera luce tractari.* Code Théod., IX, 16, 1, II.

(3) Cod. Théod., XXII, 1, 21-5, 2.

Occident, les doctrines en Orient. Faut-il donc s'étonner si la bataille fut longue? La philosophie grecque, toute scientifique, s'appliquait plus à chercher la vérité qu'à régler les actions; et ceux-là même qui tendaient à ce but, comme les stoïciens et les néoplatoniciens, n'avaient en vue que le petit nombre. Le christianisme, au contraire, se présentait comme une doctrine non spéculative et scientifique, mais pratique par essence. Il se proposait pour but de changer la condition morale, de gouverner la volonté et l'existence. Il ne tendait donc pas à agir sur l'opinion à l'aide de la société, mais sur la société même en pénétrant dans les croyances, et par celles-ci dans les lois, comme un élément indestructible. Dans des révolutions de cette espèce, loin que le mouvement s'arrête à la superficie, il s'insinue dans les idées et modifie les actions; il se glisse dans le foyer domestique et s'étend sur la société entière; il raffermit les liens de la famille et ceux de l'État, il en change les ressorts. L'opinion nouvelle se trouve ainsi avoir en face un ordre légal à renverser, des affections à combattre, des habitudes invétérées à déraciner, des jugements consacrés par le temps à remettre en discussion.

Il est moins difficile de triompher de tous ces obstacles quand les novateurs apportent avec eux une organisation toute préparée et complète, une législation en rapport avec les dogmes qu'ils enseignent, comme Darius transportant chez les Mèdes la religion de Zoroastre, ou les Espagnols la foi catholique chez les Américains. Mais quand le christianisme, société spirituelle, se proposant de convaincre les intelligences et de rendre les cœurs droits, bien plus que de bouleverser les relations et la condition extérieure de l'homme, sortit du cercle étroit des églises, sans avoir aucune théorie sociale à offrir aux empereurs convertis, il se trouva réduit aux hésitations inévitables d'un apprentissage.

Cependant les successeurs de Constantin trouvèrent, dans l'Évangile et dans les conseils de l'Église, de quoi améliorer les lois dans leur partie morale, établir l'indissolubilité du nœud conjugal, restreindre l'autorité des pères et des époux, protéger la charité, et adoucir la condition des esclaves. Mais, en même temps que l'esprit de la législation civile se faisait chrétien, l'administration de l'empire demeurait païenne. Comme auparavant, le souverain, identifié avec l'État, continua à posséder une autorité sans limites qui assurait à ses vices une influence immense; les mauvaises mœurs ne cessèrent pas de régner à la cour, théâtre

des intrigues des eunuques et des courtisans, et les croyances évangéliques furent faussées par le despotisme de théologiens couronnés.

Il faut ajouter à cela l'obstination irréfléchie de beaucoup de gens à ne pas se départir des croyances de leurs pères; l'inévitable nécessité de laisser subsister certaines formes gouvernementales, unique appui de la constitution minée dans ses fondements; les désastres nombreux qui fondirent sur l'empire; enfin, les discordes intestines qui agitèrent l'Église elle-même : on comprendra alors pourquoi le jour de son triomphe définitif fut si lent à venir, pourquoi des éléments étrangers se mêlèrent à sa réalisation visible. Quand ensuite les barbares donnèrent le dernier coup à des institutions vieillies, rien ne resta debout que la société chrétienne et la hiérarchie ecclésiastique. Puis, quand l'ordre légal suggéré par les besoins de petites tribus ne suffit plus aux envahisseurs, maîtres de tant de provinces, le christianisme se disposa à leur en fournir un nouveau. Ce fut alors seulement que les maximes évangéliques de l'amour du prochain, de la fraternité humaine, d'une justice et d'une morale supérieures à tout droit positif, de l'obéissance due par les princes comme par les sujets au Créateur, purent s'introduire aussi dans les gouvernements.

Nous ne devancerons pas les temps pour signaler les événements qui traversèrent cette œuvre, et empêchèrent d'arracher entièrement les germes sans cesse renaissants de l'égoïsme et de la tyrannie païenne. Il nous faut ici, après avoir considéré ailleurs l'essence même du christianisme, observer la forme extérieure qui en est résultée, c'est-à-dire l'Église (1).

Hiérarchie. Une doctrine vraiment catholique, dont l'homogénéité courait risque d'être détruite par la moindre déviation de la foi commune, devait nécessairement constituer le sacerdoce de manière à perpétuer la conformité rigoureuse des croyances dans le nombre

(1) Saint Augustin définit l'Église, *populus fidelis per universum orbem dispersus. In Ps.* 49. Après le schisme d'Orient, l'Église fut définie une assemblée de personnes unies par la profession de la même foi chrétienne, et par la participation aux mêmes sacrements, sous la conduite suprême du pape, premier vicaire du Christ. L'Église grecque donne presque la même définition, en passant sous silence l'unité du chef visible. L'Église protestante s'appelle *congregatio sanctorum in qua Evangelium recte docetur, et recte administrantur sacramenta.* Confessio Augustana, art. VII. Les sociniens disent : *Ecclesia visibilis est cœtus eorum hominum qui doctrinam salutarem tenent et profitentur.* Catechesis Cracoviensis, p. 108.

infini des États où était disséminée la communauté spirituelle, États indépendants, distincts par la variété des lieux, des races, des langages. Si, de même que les gouvernements temporels sont multiples, chaque peuple se fût attribué un clergé particulier, comment serait-on parvenu à s'accorder dans l'interprétation des textes sacrés? Comment eût-on précisé la tradition sans se laisser entraîner soit par la vanité nationale, soit par un despotisme capricieux, soit par l'ignorance que produit l'isolement?

L'unité du sacerdoce était donc indispensable pour que les diverses communautés civiles s'unissent dans une seule association spirituelle, et pour obtenir une civilisation universelle de fait comme de nom.

De cette manière, l'autorité ecclésiastique est assurée à côté de l'autorité temporelle, sans que l'une soit menacée par l'autre. Les membres de la société spirituelle, en quelque lieu qu'ils soient, ne formant qu'un seul corps, se surveillent et se soutiennent mutuellement, toutes les fois qu'il s'agit de droits et de devoirs communs; et si, dans un pays, la peur ou la corruption les fait tomber dans l'erreur, ceux de tous les autres se lèvent aussitôt pour les rappeler aux traditions primitives, pour fortifier les consciences chancelantes, et pour opposer à la volonté des forts la barrière la plus solide, la plus légale, la seule qui puisse les réduire à ne régner que sur les corps, en laissant pleine liberté aux âmes et aux intelligences.

Quant aux peuples, ils se trouvent soumis à une autorité que n'impose pas la force, mais telle que l'esprit peut s'incliner devant elle sans s'avilir, puisqu'elle oblige et ne contraint pas.

L'ordre extérieur de l'Église dérive de celui des Israélites; seulement, il est perfectionné. Il substitue aux lévites de l'ancienne loi le sacerdoce nouveau, qui, par la communication de l'Esprit-Saint, commençant aux apôtres, se continue dans leurs successeurs. Ce sacerdoce prend le nom de clergé, c'est-à-dire succession, parce que, comme la tribu de Lévi, il a pour unique héritage le service divin.

Dès l'origine, les laïques furent distingués des prêtres, qui, se destinant au service spécial de Dieu, recevaient leur mission et leur dignité des évêques par l'imposition des mains. Les apôtres ne communiquèrent pas un pouvoir égal à tous les ecclésiastiques, mais ils en nommèrent quelques-uns prêtres (*anciens*), d'autres évêques (*intendants*); et bien que le titre de prêtre soit parfois donné à ceux-ci en raison des fonctions qu'ils exerçaient,

le contraire ne se rencontre jamais, quoi qu'en disent ceux qui
Évêques. supposent que l'épiscopat est une usurpation ambitieuse. Saint Ignace donne la preuve que la hiérarchie était établie dès les premiers temps, lorsqu'il exhorte les Magnésiens à agir dans l'union avec leur évêque représentant Jésus-Christ, avec les prêtres représentant les apôtres, et avec les diacres chargés du soin des autels ; gradation confirmée par les écrivains qui suivirent.

Chaque communauté n'avait qu'un évêque, dans l'unité duquel se reproduisait celle de l'Église (1). Tant que vécurent les apôtres, les évêques furent leurs coadjuteurs dans les travaux évangéliques; ils furent ensuite leurs successeurs comme dépositaires de la pureté de la doctrine et de la plénitude du sacerdoce. *Chrétiens pour eux, évêques pour les autres* (2), rien de distinctif dans leur habillement ne révélait leur rang, et ils continuaient les œuvres auxquelles ils s'étaient d'abord habitués ; ils vivaient frugalement, gagnant leur nourriture du travail de leurs mains (3), présidant aux rites et à l'enseignement, terminant les différends que les fidèles répugnaient à porter devant les tribunaux laïques. Ils ne cherchaient à se soustraire à aucune des fonctions du sacerdoce, comme de consoler, de secourir, de protéger, ni aux autres devoirs que la religion chrétienne impose à ceux qu'elle élève. Tout nouvel évêque communiquait son élection à ses confrères par des lettres pastorales (γράμματα κανονικὰ) dans lesquelles il faisait sa profession de foi ; ils se communiquaient ensuite les uns aux autres la liste des excommuniés, afin qu'aucun d'eux ne pût se glisser dans d'autres églises ; et ils donnaient aux fidèles de leur diocèse des lettres de recommandation (*litteræ formatæ*), lorsqu'ils avaient un voyage à faire. L'universalité favorisait ainsi les relations, ce qui était un moyen puissant de civilisation.

L'Église de Rome joignait, à l'avantage de se trouver dans la première ville du monde, la gloire d'avoir été fondée la première parmi les Églises d'Occident et par le plus grand des apôtres; d'avoir été arrosée de son sang et de celui de saint Paul ; ce qui faisait considérer sans difficulté son évêque comme le chef de la

(1) *Unde scire debes episcopum in Ecclesia esse, et Ecclesiam in episcopo; et si qui cum episcopo non sint, in Ecclesia non esse.* CYPRIEN, *Ep.* 69.

(2) SAINT AUGUSTIN, *Serm.* 359.

(3) SAINT ÉPIPHANE, *In hær.*, lib. 4.

hiérarchie, bien que les autres patriarches élevassent de temps à autre des prétentions contraires.

Suprématie des papes.

La suprématie de l'évêque de Rome étant le point capital de la constitution catholique, tous les dissidents et plusieurs catholiques même se levèrent pour la nier ou pour la restreindre. Sans traiter cette question, nous dirons que la venue de saint Pierre à Rome est attestée dès les premiers siècles, et que dès lors les évêques de Rome exerçaient, en certains cas, une juridiction sur les autres évêques; ce dont font foi différents passages des Pères, et spécialement le concile de Sardique (1), qui permet aux prélats d'ap- 347. peler de la sentence synodale à l'évêque de Rome. Cette suprématie cependant était plutôt d'ordre et de dignité que de pouvoir ou de juridiction, au moins dans la pratique (2). Quand l'Église universelle fut légalement reconnue, qu'elle put réunir ses représentants et publier ses décrets par tout l'empire, l'autorité du saint-siége se fonda sur des actes légitimes, émanés de la puissance ecclésiastique et confirmés par le pouvoir civil. Gratien et Valentinien ordonnèrent que tout évêque pût porter appel devant 371-381. le pontife de Rome contre les sentences du métropolitain, qui, dans ce cas, devait exprimer les motifs de sa décision : Valentinien III, malgré l'opinion de saint Hilaire, évêque d'Arles, voulut que les évêques fussent tenus de se soumettre aux arrêts émanés du pape de la ville éternelle (3). Le concile de Chalcédoine de-

(1) Can. 3, 4, 5.

(2) « La suprématie monarchique du souverain pontife..... n'a point été sans doute, dans son origine, ce qu'elle fut quelques siècles après; mais c'est en cela précisément qu'elle se montre divine : car tout ce qui existe légitimement, et pour des siècles, existe d'abord en germe, et se développe successivement. » DE MAISTRE, *Du Pape.*

(3) *Hoc perenni sanctione decernimus, ne quid tam episcopis gallicanis quam aliarum provinciarum* CONTRA CONSUETUDINEM VETEREM, *liceat sine papæ urbis æternæ auctoritate tentare, sed illis omnibus pro lege sit, quidquid sanxit vel sanxerit apostolicæ sedis auctoritas, ita ut quisquis episcoporum ad judicium romani antistitis evocatus venire neglexerit, per moderatorem ejusdem provinciæ adesse cogatur.* Code Théod., année 445. Cette suprématie étant le fondement de l'unité catholique, tous ceux qui s'en détachèrent durent la combattre. Ils objectèrent donc que le décret de Gratien se rapportait au schisme d'Ursicin, alléguant que, pour ce cas particulier seulement, l'empereur avait étendu la juridiction de l'évêque de Rome dans tous les lieux où le schisme s'était répandu. En ce qui concerne le concile de Sardique et le décret de Valentinien III, comme il était impossible de n'y pas voir la reconnaissance de la suprématie papale, ils prétendirent que le premier n'était composé que d'évêques d'Occident, et que l'empereur ne pouvait nullement promulguer des lois auxquelles l'Orient fût tenu d'obéir.

512. manda à saint Léon la confirmation de ses décrets; les évêques d'Orient écrivirent au pape Symmaque, en reconnaissant que les brebis du Christ avaient été confiées au successeur de saint Pierre *dans tout le monde habité;* ceux de l'Épire demandèrent
516. à Hormisdas d'approuver l'élection qu'ils venaient de faire d'un évêque. Ce pape rédigea un formulaire que les évêques durent transmettre signé d'eux aux métropolitains, ceux-ci aux patriarches, les patriarches au pontife, comme symbole de l'unité que les Églises d'Orient acceptèrent, s'empressant de mériter la com-
518. munion du siége apostolique, *dans lequel réside la véritable et entière solidité de la religion chrétienne.* Nous verrons plus tard ce qui contribua à mieux consolider encore, même extérieurement, la suprématie papale.

Patriarches. L'Église, dans les premiers siècles, ne connaissait d'autres patriarches que les évêques de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche. « Ces trois anciens patriarches, écrit Grégoire le Grand, sont « assis sur une seule et même chaire apostolique; ils exercent « une suprématie, parce qu'ils ont hérité du siége de saint Pierre « et de son Église, que le Christ fonda dans l'unité, en lui don- « nant un chef unique pour présider aux trois siéges principaux « des trois cités royales, afin qu'elles fussent liées du nœud in- « dissoluble de l'unité, et liassent étroitement les autres Églises « au chef divinement institué pour être le sommet de l'unité « entière. » Ces patriarches dépendaient de celui de Rome, attendu que ce fut saint Pierre qui ordonna saint Évode et saint Ignace, patriarches d'Antioche, et que saint Marc fut envoyé par lui pour fonder le siége d'Alexandrie. Mais à leur tour les patriarches exerçaient leur autorité sur les métropolitains et sur les évêques de la province entière (1); ils les ordonnaient, recevaient l'appel de leurs sentences, convoquaient les synodes, et statuaient dans les causes importantes. Les glorieux souvenirs qui se rattachaient à Jérusalem y firent aussi établir par la suite un patriarche qui, après la destruction de la ville, se transporta à Césarée. Il revint à Jérusalem au temps du concile de Chalcédoine, et il avait sous sa direction l'Arabie Pétrée et les trois Palestines. L'évêque de Constantinople fut aussi élevé à cette dignité, quand cette ville devint siége de l'empire. Celui d'A-

(1) « Nous pensons que, comme vous ordonnez les métropolitains de *votre autorité propre*, vous ne devez pas permettre que d'autres créent des évêques à votre insu et sans votre approbation. » *Ép. d'Innocent I à Alexandre, patriarche d'Antioche.*

quilée obtint le même titre, et il le transmit ensuite à l'évêque de Venise.

Dans l'Orient, d'autres dignitaires gouvernaient, sous le nom de *catholiques*, les Églises principales placées hors de l'empire, comme celles d'Arménie, de Perse, d'Abyssinie, ayant leur siége à Sis, à Séleucie, à Axum : ils recevaient l'investiture ecclésiastique des patriarches d'Antioche ou d'Alexandrie; et une fois institués, ils exerçaient la même juridiction que les patriarches, réunissant les conciles, consacrant et jugeant les évêques, donnant la solution des controverses, déléguant des vicaires et des exarques dans les provinces éloignées.

On appelait vicaires apostoliques les légats envoyés par le pape avec des pouvoirs extraordinaires, pour maintenir ou rétablir l'ordre et l'union dans une Église, instituer des évêques et des monastères dans des pays nouvellement convertis. Les exarques étaient députés avec les mêmes attributions par les patriarches; et dans les lieux où ceux-ci n'existaient pas, ils étaient suppléés par les primats, qui avaient sous leur dépendance les métropolitains de tout un pays ou royaume, et qui résidaient dans les villes où se trouvaient les vicaires impériaux. En 417, le pape Zosime conféra le titre de primat des Gaules à Patrocle d'Arles, avec le droit d'ordonner les évêques de la Narbonnaise et de la Viennoise, de prononcer sur leurs différends, de déléguer la décision des affaires à des personnes de son choix, en réservant néanmoins au saint-siége les causes d'une importance majeure. Les autres Églises voulurent par la suite se rendre indépendantes de celle d'Arles, ce qui fit que la France finit par avoir huit primats, savoir, les évêques d'Arles, de Vienne, de Narbonne, de Lyon, de Sens, de Bourges, de Bordeaux et de Rouen. En Italie, les principaux siéges étaient à Rome et à Milan. Dans l'Espagne citérieure, Tarragone; Séville, dans l'ultérieure; Braga, dans le pays des Suèves, depuis le Portugal; Cantorbéry, en Angleterre; Armagh, en Irlande; Saint-André, en Écosse; Mayence, en Germanie; Gnesen, en Pologne; Upsal, en Suède; Lunden, en Danemark, obtinrent à différentes époques un primat, avec différents priviléges spirituels et politiques.

Dans l'origine les prêtres, étrangers au culte et à l'instruction religieuse, étaient des anciens chargés par les évêques de la surveillance des bonnes mœurs et de l'administration des intérêts temporels; par la suite ils devinrent leurs aides et leurs conseils, et, ordonnés par l'imposition des mains, ils dirigeaient Prêtres.

les prières, célébraient le saint sacrifice. Quand les évêques étaient empêchés, ils baptisaient, infligeaient la pénitence dans les cas urgents; quelquefois aussi ils administraient la parole (1).

Diacres. Les apôtres nommèrent à Jérusalem, avant d'avoir communiqué le sacerdoce, sept diacres qui propageaient la vérité, recevaient et distribuaient les aumônes des fidèles, portaient les messages d'une Église à une autre, et réglaient la discipline.

L'ordination ne se demandait pas comme le baptême et la pénitence, mais le peuple la réclamait pour ceux qu'il en jugeait dignes; ou bien encore ils étaient choisis par l'évêque avec l'assentiment des fidèles, parfois même contre la volonté de l'élu (2).

Quand l'Église eut obtenu de subsister en paix, les ordres inférieurs des sous-diacres, des acolytes, des lecteurs, des exorcistes, des hostiaires et des clercs ou hérauts furent introduits successivement. Ce n'étaient pas toutefois des degrés nécessaires comme aujourd'hui, et chacun demeurait à son poste tant qu'il plaisait à l'évêque, les tâches étant diverses dans la maison de Dieu. A l'imitation même de la hiérarchie très-compliquée introduite alors dans l'empire par Constantin, les clercs inférieurs furent multipliés à l'excès; tellement que dans Alexandrie il y avait six mille *parabolans* pour visiter les malades, et onze cents *copiats* à Constantinople pour creuser les tombes. On instituait en même temps les dignités nouvelles d'archiprêtres, d'archidiacres, de cartulaires, de notaires, de syncelles. L'élévation se réglait par degrés et par intervalles; chaque grade avait son costume distinct et la tonsure; le célibat était plus rigoureusement exigé, et certains métiers ainsi que certaines occupations séculières étaient interdits aux ecclésiastiques.

Biens. La communauté des biens, possible dans une société restreinte, cessa d'être opportune quand l'Église se fut étendue; les prosélytes purent alors conserver leurs propriétés, et les augmenter individuellement par le négoce, par l'industrie, par les successions; ils étaient obligés seulement à secourir leurs frères indigents, et à faire une offrande dans les assemblées hebdomadaires ou mensuelles, pour les besoins du culte et de ses ministres, ou pour des œuvres de piété. Une quête dans Carthage produisit en un instant cent mille sesterces destinés à racheter les frères de Numidie faits

(1) *Sacerdotem oportet offerre, benedicere, præesse, prædicare, baptizare.* Le Pontifical.

(2) *Quod plebs ipsa maximam habeat potestatem vel eligendi dignos sacerdotes, vel indignos recusandi.* SAINT CYPRIEN, Ép. 67.

esclaves par les barbares du désert (1). Cependant, comme les lois impériales défendaient aux colléges et corporations de posséder des biens-fonds sans une autorisation du sénat ou de l'empereur, les Églises n'eurent des propriétés immobilières que vers la fin du troisième siècle. L'argent recueilli était gardé par l'évêque, qui le distribuait selon le besoin, par l'intermédiaire des diacres. Il en était fait généralement trois parts : la première pour l'entretien de l'évêque et du clergé ; la seconde pour le culte et les banquets de charité ; la dernière pour les pauvres, les voyageurs, les esclaves, les prisonniers, pour sauver la vie et l'âme des enfants exposés, et surtout pour ceux qui avaient souffert ou souffraient pour la justice. Ni l'éloignement des provinces, ni la diversité de nations, ni même la différence de religion, ne mettaient des bornes à la charité. L'Église romaine secourait ceux qui étaient le plus loin d'elle (2) ; Julien l'Apostat reproche aux siens de ne pas faire comme les chrétiens, qui assistent les pauvres même lorsque ce sont des gentils (3).

Cette société sans armes au milieu d'un monde armé, n'ayant aucun moyen coercitif à sa disposition, ne punissait ses membres vicieux qu'en les excluant de son sein, comme peut le faire toute agrégation envers quiconque manque aux conventions arrêtées. La première excommunication fut lancée dans Corinthe par saint Paul (4). Le pécheur scandaleux, l'apostat, l'homicide, l'hérétique, étaient privés de la participation aux oblations des fidèles, à leurs prières ; on les fuyait comme des êtres souillés, jusqu'à ce qu'ils eussent expié leurs fautes par une longue pénitence, en devenant meilleurs, et en servant d'avertissement aux autres. Les évêques ne faisaient d'abord que dénoncer les excommuniés et interdire tout commerce avec eux ; mais, plus tard, douze prêtres tenant chacun un cierge allumé le jetaient soudain à terre, en le foulant aux pieds ; puis ils dépouillaient l'autel de ses ornements, ils étendaient la croix sur le sol ; enfin, l'excommunication étant prononcée par l'évêque, la cloche sonnait le glas des morts, et les anathèmes étaient proférés. Si un excommunié entrait dans l'église, l'office divin était suspendu ; et s'il refusait de sortir, le prêtre abandonnait l'autel. Excommunications.

Celui qui voulait se soumettre à la pénitence se présentait, le Pénitences.

(1) Saint Cyprien, Ép. 62.
(2) Denys de Corinthe, dans Eusèbe, IV, 23.
(3) Ép. 49, et Lucien, *Peregrin*.
(4) *Ad Corinthios*, I, 2, 6.

premier jour de carême, modestement vêtu sur le seuil de l'église, où le prêtre lui répandait de la cendre sur la tête. Il y avait quatre classes de pénitents : les larmoyants, les auditeurs, les prosternés, les consistants. Les premiers, exclus du temple, restaient sur le seuil à pleurer, éloignés de tous les fidèles; les auditeurs pouvaient se placer au fond de l'église, mais seulement jusqu'à l'offertoire; les autres étaient admis à la lecture et au sermon, puis ils le furent au sacrifice, mais non à la communion, et ils restaient toujours séparés des autres, avec la face contre terre; ils étaient en outre vêtus de deuil, les cheveux négligés, couverts de cendre, et devaient s'abstenir de toute recherche, de bains, d'onctions parfumées, de festins; ils étaient forcés de vivre dans le jeûne et la prière, et de porter le cilice.

L'évêque infligeait les pénitences, et pouvait les réduire en partie, mais non les remettre en totalité. Leur durée variait selon les Églises. Elles étaient souvent de deux années pour le vol, de sept pour la fornication, de onze pour le parjure, de quinze pour l'adultère, de vingt pour l'homicide; l'apostat n'obtenait l'absolution qu'à l'article de la mort.

La pénitence étant accomplie ou réduite au moyen des indulgences obtenues par les mérites des martyrs ou par la prière des frères, le pécheur repentant se présentait à l'Église en suppliant; alors l'évêque, venant à la porte au milieu de douze prêtres, lui demandait s'il voulait subir la pénitence canonique; et après que celui-ci avait confessé son péché, imploré la correction et promis de s'amender, l'évêque récitait les sept psaumes de la pénitence, en le touchant de temps à autre avec la verge; puis il prononçait l'absolution, et le pécheur corrigé retournait parmi ses frères.

Quand les fidèles furent plus nombreux et moins zélés, il devint impossible d'infliger des pénitences rigoureuses. On classa donc les péchés en publics et secrets; les premiers étaient dénoncés par la voix de tous, les seconds, par la confession du coupable : l'absolution continua d'être publique pour les uns; elle fut secrète pour les autres. Par la suite, les évêques élargirent le droit qu'ils tenaient des conciles, de modérer et de permuter les pénitences, l'indulgence gagnant tous les jours; et, depuis le sixième siècle, à peine peut-on citer quelque exemple de rigueur, si ce n'est pour des délits capitaux. Dans l'Occident les évêques, dans l'Orient un pénitencier, recueillaient la confession.

Il y eut des pénitents volontaires : ceux-là, non moins merveilleux que les martyrs, étaient les moines qui se montrèrent

Moines.

d'abord en Orient. Ils se distinguaient en quatre classes : les *cénobites*, qui habitaient, prenaient leurs repas et faisaient leurs exercices de piété en commun ; les *ermites*, vivant dans des grottes et des cabanes séparées ; les *anachorètes*, solitaires dans le désert ; les *errants*, qui s'en allaient mendiant de village en village, et distribuant des signes de dévotion, des instruments de martyre, et aussi, plus tard, des reliques.

Déjà dans la religion mosaïque on avait vu des personnes pieuses qui, pour se livrer plus exclusivement à la vie contemplative, abandonnaient leurs biens, leur patrie, et se retiraient dans des lieux déserts. Ces solitaires appartenaient aux esséniens, et on les appelait en grec *thérapeutes* : ils se fixaient principalement aux environs du lac Mœris en Égypte, dans des habitations séparées, mais non pas assez distantes les unes des autres pour qu'ils ne pussent se porter réciproquement secours contre les brigands. Ils vivaient dans l'abstinence, ne prenant rien qu'après le soleil couché ; et quelques-uns, tous les trois ou six jours seulement, ne mangeaient que du pain, en y joignant au plus de l'hysope et du sel. Leur vêtement était en rapport avec ce régime austère : ils priaient matin et soir, et passaient le reste du temps à lire, à méditer sur les livres sacrés, à y chercher des allégories, à composer des hymnes et à les chanter. Ils se réunissaient le samedi dans des oratoires communs, où, séparés des femmes par un mur, ils s'asseyaient par rang d'âge, les mains croisées sur la poitrine, la gauche sur la droite ; le plus âgé et le plus instruit se levait, et portait la parole d'un ton simple et tranquille. Thérapeutes.

Ils célébraient une fête toutes les sept semaines, et se réunissaient alors, tous vêtus de blanc, pour manger et prier ensemble, en admettant aussi les femmes et en s'asseyant sans distinction. Le profond silence qui régnait dans ces assemblées était rompu de temps à autre par un des assistants, qui proposait quelque question simple et la développait sous le voile de l'allégorie, attendu qu'ils regardaient les paroles comme le corps, et le sens comme l'âme de la sainte Écriture. Lorsqu'il avait terminé et obtenu l'approbation, l'orateur entonnait un cantique que les autres répétaient en chœur : on se mettait ensuite à table ; mais on n'y servait que l'eau et le pain ordinaire, et l'hysope avec le sel. Ensuite d'autres chants commençaient, puis une danse imitant le passage de la mer Rouge. Après avoir passé ainsi la veille de la fête, à l'aube naissante ils se tournaient vers l'orient, et priaient Dieu de leur accorder, avec une journée heureuse, la

vérité et l'esprit pour l'entendre. Puis chacun se livrait à ses occupations habituelles (1).

Soit que ces thérapeutes se fussent convertis à la foi, soit que les premiers chrétiens les eussent imités, au temps de saint Marc beaucoup de fidèles menaient ce genre de vie aux alentours d'Alexandrie; gens qui, indignés des souillures du siècle, au lieu de rester avec les autres pour les combattre, s'en séparaient, opposant des passions austères à des passions impures.

Paul, de Thèbes, échappé à la persécution de Décius, vécut en solitaire dans la Thébaïde. Trente années après lui, s'y retira Antoine, né à Coma dans l'Égypte supérieure. Il avait été élevé chrétiennement par sa famille, qui était riche; mais afin de l'empêcher de communiquer avec les autres enfants, on ne l'envoya point aux écoles, et il n'apprit ni à lire ni à écrire. Quand il eut perdu ses parents, il se rappela que le Christ avait dit : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, distribue-le aux pauvres; suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel.* Il partagea donc ses terres entre ses voisins, vendit son mobilier, et en ayant fait don aux pauvres, il embrassa la vie ascétique, travaillant, priant, s'entretenant avec les ermites en odeur de sainteté, et prenant exemple de leurs vertus pour devenir meilleur. Il établit sa demeure dans une des innombrables grottes dont l'Égypte est partout creusée, luttant avec la chair et avec l'esprit impur; puis il vécut plusieurs années dans un fort en ruines de la Thébaïde, où on lui jetait du pain seulement deux fois l'an. Sorti de sa retraite sur les instances de ses amis, il leur fit une description si séduisante des biens d'en haut, que beaucoup d'entre eux le suivirent lorsqu'il revint au désert, et le cénobitisme prévalut. Tout à coup l'Égypte se couvrit de monastères; il s'en éleva partout où s'était agenouillé un ermite : on eût dit autant de villes, mais sans femmes, sans familles; on y cherchait l'union dans l'isolement; et le patriarche, dans sa longue carrière, en vit peut-être cent mille. Cependant le christianisme tendait moins aux pratiques monacales qu'à s'insinuer dans la société : les solitaires sortaient de temps en temps de leur retraite pour enseigner et prêcher d'exemple. Dégagés des soins mondains et de ceux de la famille, pour ne s'occuper que de leur âme, ils cherchaient la perfection en épuisant le corps pour ajouter aux lumières de l'esprit. Les déserts de la Thébaïde

Saint Antoine. 249.

(1) PHILON, *De la Vie contemplative.*

étaient peuplés de ces martyrs volontaires qui s'exerçaient à des œuvres de piété et de pénitence; étudiant la morale, mais sans soulever de discussions, ne dédaignant personne, et le plus souvent sans parler, beaucoup d'entre eux ne sachant pas même lire. Ils se réunissaient ensuite pour se nourrir de racines et tresser des nattes; ou pour écouter quelque lecture des livres sacrés, faite par le doyen, et qui servait d'aliment à leurs méditations solitaires. Sans demander des aumônes, ils ne les refusaient pas. Quelques-uns conservaient un petit champ, dans la pensée que le travail pourrait les empêcher d'être à charge à autrui. Chaque communauté avait son abbé, et plusieurs communautés dépendaient d'un archimandrite. Antoine gouvernait comme un père ces nombreux monastères. Tantôt il vivait avec les anachorètes, au milieu des travaux, des chants pieux, des études, des jeûnes, des prières et de la contemplation des biens futurs, écoutant les paroles des autres, et s'écriant avec joie, quand il y trouvait quelque chose d'utile : *J'ai appris!* Tantôt il se rendait à Alexandrie pour raffermir les âmes dans les temps de persécution; ou bien il se retirait dans des grottes écartées, ou bêchait la terre, ou tressait des paniers, qu'il donnait en échange des présents que lui faisaient ceux qui avaient recours à lui pour obtenir des conseils ou des miracles.

Les juges envoyaient de la ville, ou venaient eux-mêmes, pour entendre son opinion. L'empereur et ses fils lui écrivirent, et Antoine disait aux solitaires que touchaient ces marques de condescendance princière : Si vous admirez ces témoignages de considération, de la part d'un empereur, qui, aussi bien que moi, n'est que poussière et retournera en poussière, combien ne devez-vous pas être touchés que celui qui est le monarque éternel ait daigné vous écrire et vous parler (1)! C'est ainsi que

(1) Le même sentiment respire dans ce passage de Chrysostome : « Si un grand de la terre vient les visiter, c'est alors que se fait plus vivement sentir le néant de tout ce que le monde offre de plus magnifique. Là vous verriez un simple anachorète, habitué à bêcher la terre, ignorant de toutes les choses du siècle, assis sur un tertre, à côté d'un général gonflé de son pouvoir, et fier de commander à une nombreuse armée. De la bouche du solitaire sortent, non de viles adulations, mais de salutaires conseils, des discours sublimes, qui profiteront à celui qui les écoute, tout le temps du moins que durera ce saint rapprochement : il en sortira lui-même l'âme élevée par les grandes pensées qu'il aura entendues; mais hélas! il ne tardera pas à reprendre le joug honteux de ses idées mondaines. Pour ces pieux solitaires, le nom des grands, celui des princes de la terre, ne sont que des paroles vides de sens; ils sou-

[illegible]

[illegible] dans des maisons commun[illegible] dans des lieux saints ([illegible]) [illegible] d'une clôture (claustra); il [illegible] établissements aux femmes.

[illegible]rient de leur faste et de leur magnificence, qui s'intitulent rois dans leurs jeux. »

Singulière population succédant à celle qui habitait anciennement l'Égypte! Jean Cassian, Scythe de nation, étant allé visiter ces pieux reclus avec Germain, son compagnon de vie monastique (1), fut accueilli en Égypte par Archébius, qui, après être resté trente-sept ans parmi les anachorètes, avait été, ainsi qu'il le disait lui-même, chassé d'au milieu d'eux comme indigne, pour avoir été nommé évêque de Panéphysis. Après avoir pris la peau de chèvre et le bâton, il les guida, à travers le pays inondé, près d'autres ermites avec lesquels ils s'entretinrent des vertus chrétiennes et des austérités. Ils trouvèrent les vallées remplies de ces hommes pieux enfoncés dans les antres des anciens Troglodytes, ou dans les tombeaux de la Thébaïde. Ils portaient une large tunique de lin (*colloba*), qui arrivait à peine jusqu'au genou, et dont les manches ne dépassaient pas le coude. Ils la serraient au moyen d'une ceinture ou d'une torsade de laine, qui, descendant de chaque côté du cou, passait sous les aisselles et se croisait sur les reins de manière à laisser les bras libres; un petit capuchon pendait par derrière. Ils jetaient sur la tunique une espèce de camail aussi de lin (*maforte*), qui couvrait le cou et les épaules; et par-dessus, une peau de chèvre (*melote*). Ils ne faisaient pas usage de cilices, et ne laissaient paraître aucune indication de souffrances; marchant, du reste, les pieds nus ou chaussés de sandales, et toujours le bâton à la main. Leurs cellules ne contenaient qu'une natte de jonc ou de palmier pour se coucher, avec un monceau de feuilles de papyrus pour appuyer leur tête pendant la nuit et leur servir de siége pendant le jour: l'expérience leur avait appris à préférer pour leur nourriture le pain et l'eau aux liqueurs et aux fruits. Ils en mangeaient douze onces par jour divisées en deux rations (*paximacia*), l'une à none, l'autre le soir, et n'approuvaient pas qu'on s'abstînt de nourriture plusieurs jours de suite. Le banquet servi par eux à Cassian, qu'ils voulaient traiter dignement, se composa d'une sauce d'huile et de sel, de trois olives, de cinq pois, de deux prunes et d'une figue pour chacun.

Ils se réunissaient le soir et dans la nuit pour prier, récitant chaque fois deux psaumes tels qu'ils leur avaient été enseignés par deux anges descendus parmi eux pour psalmodier; ils suivaient absolument en cela, comme dans la prière et l'attitude à prendre, la direction de celui qui présidait à leurs exercices. Le

(1) GENNADIUS, c. 60. — CASSIAN, *collat.* XXIV, 1.

l'humilité, qu'il conseillait comme la première vertu, devenait de la dignité. Il disait à ses disciples : *Quand vous vous taisez, ne croyez pas faire un acte méritoire ; pensez seulement que vous n'êtes pas dignes de parler.*

Cependant il prévoyait la décadence de la vie monastique : *Un jour viendra,* disait-il avec tristesse, où les moines s'élèveront de magnifiques édifices dans les villes ; ils vivront dans la délicatesse, et ne seront distingués des mondains que par l'habit. Toutefois, dans cette corruption générale, quelques-uns conserveront dans sa pureté l'esprit de leur état ; et leur couronne n'en sera que plus glorieuse, parce qu'ils n'auront pas cédé à tant de scandale.

Mélanie, élève de saint Jérôme, âgée seulement de vingt-deux ans, va trouver dans le désert de Nitria le célèbre anachorète Pambus, qui gagnait sa vie à faire des paniers. Elle lui apporta trois cents livres d'argent, ce qui représente une valeur d'environ deux cent mille francs. Sans se déranger de son travail, il lui dit tranquillement : *Que Dieu vous en récompense !* et il ordonna à un de ses disciples de distribuer cette offrande aux anachorètes de la Libye, dont le dénûment était encore plus grand que le leur. « J'attendais, rapporte Mélanie, qu'il m'honorât de quelque bénédiction, ou qu'il me donnât quelque louange pour un présent si considérable ; mais, voyant qu'il gardait le silence, *Mon père,* lui dis-je, *je vous prie de faire attention qu'il y a là trois cents livres d'argent.* Sans détourner la tête, sans même jeter les yeux sur la cassette : *Ma fille,* répondit-il, *Celui à qui vous faites ce don n'a pas besoin que vous lui en disiez la valeur ; Celui qui pèse les montagnes et tient dans la balance les collines avec leurs forêts, sait mieux que vous le poids de votre argent.*

Tel fut le genre de vie dans les *laures* jusqu'en 356. A cette époque, Pacôme, qui avait appris, en servant sous Constantin, à connaître et à admirer les chrétiens, une fois devenu le disciple d'Antoine, perfectionna ce genre de vie en réunissant les anachorètes dans des maisons communes (*cœnobia*), ou en les établissant dans des lieux isolés (*monasteria*), ou en les entourant d'une clôture (*claustra*) ; il destina quelques-uns de ces établissements aux femmes.

rient de leur faste et de leur magnificence, comme nous rions de ces enfants qui s'intitulent rois dans leurs jeux. »

Singulière population succédant à celle qui habitait anciennement l'Égypte! Jean Cassian, Scythe de nation, étant allé visiter ces pieux reclus avec Germain, son compagnon de vie monastique (1), fut accueilli en Égypte par Archébius, qui, après être resté trente-sept ans parmi les anachorètes, avait été, ainsi qu'il le disait lui-même, chassé d'au milieu d'eux comme indigne, pour avoir été nommé évêque de Panéphysis. Après avoir pris la peau de chèvre et le bâton, il les guida, à travers le pays inondé, près d'autres ermites avec lesquels ils s'entretinrent des vertus chrétiennes et des austérités. Ils trouvèrent les vallées remplies de ces hommes pieux enfoncés dans les antres des anciens Troglodytes, ou dans les tombeaux de la Thébaïde. Ils portaient une large tunique de lin (*colloba*), qui arrivait à peine jusqu'au genou, et dont les manches ne dépassaient pas le coude. Ils la serraient au moyen d'une ceinture ou d'une torsade de laine, qui, descendant de chaque côté du cou, passait sous les aisselles et se croisait sur les reins de manière à laisser les bras libres; un petit capuchon pendait par derrière. Ils jetaient sur la tunique une espèce de camail aussi de lin (*maforte*), qui couvrait le cou et les épaules; et par-dessus, une peau de chèvre (*melote*). Ils ne faisaient pas usage de cilices, et ne laissaient paraître aucune indication de souffrances; marchant, du reste, les pieds nus ou chaussés de sandales, et toujours le bâton à la main. Leurs cellules ne contenaient qu'une natte de jonc ou de palmier pour se coucher, avec un monceau de feuilles de papyrus pour appuyer leur tête pendant la nuit et leur servir de siége pendant le jour: l'expérience leur avait appris à préférer pour leur nourriture le pain et l'eau aux liqueurs et aux fruits. Ils en mangeaient douze onces par jour divisées en deux rations (*paximacia*), l'une à none, l'autre le soir, et n'approuvaient pas qu'on s'abstînt de nourriture plusieurs jours de suite. Le banquet servi par eux à Cassian, qu'ils voulaient traiter dignement, se composa d'une sauce d'huile et de sel, de trois olives, de cinq pois, de deux prunes et d'une figue pour chacun.

Ils se réunissaient le soir et dans la nuit pour prier, récitant chaque fois deux psaumes tels qu'ils leur avaient été enseignés par deux anges descendus parmi eux pour psalmodier; ils suivaient absolument en cela, comme dans la prière et l'attitude à prendre, la direction de celui qui présidait à leurs exercices. Le

(1) Gennadius, c. 60. — Cassian, *collat.* XXIV, 1.

son du cor les appelait à l'oraison, et l'un d'eux observait les étoiles pour les avertir, durant la nuit, des heures de veille prescrites. Ils ne se réunissaient de jour pour prier ensemble que le dimanche, et pour la communion, que le samedi. Le reste du temps, ils priaient dans leurs cellules et s'occupaient à faire des nattes, des corbeilles et d'autres ouvrages manuels, travaux qui leur étaient expressément recommandés pour échapper à l'oisiveté et pourvoir à leur nourriture.

Cinq mille moines habitaient le mont Colzim; cinq cents, un seul monastère, dans lequel, suivant la tradition, avait vécu Jésus enfant; mille, un autre de la Thébaïde où n'entraient que ceux qui étaient décidés à n'en plus sortir; deux mille environ, près d'Antinopolis. A Oxyrrhynchus, les moines étaient plus nombreux que les citoyens, et ils occupaient les temples purifiés, les portes, les tours de la ville; vingt mille vierges et dix mille moines y faisaient retentir jour et nuit les louanges du Seigneur, exerçant l'hospitalité et voués à des œuvres de miséricorde. Sans compter une foule de monastères moins importants, mille quatre cents moines faisaient partie de celui de Tabenna dans la Thébaïde supérieure; et lorsqu'à Pâques il en arrivait chez eux de toutes parts, leur nombre s'élevait à cinquante mille. Le reste du temps, chaque monastère était divisé en plusieurs maisons, où résidaient de vingt à quarante moines occupés au même métier : ils étaient tresseurs de nattes, tisserands, tailleurs, foulons. Chaque maison était désignée par une lettre de l'alphabet que tous les moines qui l'habitaient portaient sur leur tunique. C'est ainsi que ces hommes pieux, détachés du monde, non-seulement d'esprit et de cœur, mais encore de leur personne, semblaient n'avoir plus besoin ni d'idées pour la vie intellectuelle, ni de nourriture pour la vie corporelle; semblables à certaines fougères qui déploient leur fraîche verdure sur les roches les plus arides, ou bien encore à cet arbuste qui, sans enfoncer de racines dans la terre, prospère de l'unique aliment qui lui vient d'en haut.

De l'Égypte, la vie monastique se propagea dans la Palestine, dans la Syrie et dans toute la chrétienté; puis saint Basile et saint Augustin lui donnèrent des règles particulières, sans pourtant l'astreindre à des vœux : enfin, saint Benoît la soumit à une discipline plus rigide. Les moines n'étaient pas considérés comme faisant partie du clergé; mais bientôt ils se livrèrent à la prédication et reçurent les ordres sacrés. Cette innovation déplut d'abord au
787. clergé séculier. Mais le concile de Nicée, en donnant aux abbés

des monastères le droit de conférer les ordres inférieurs, assura aux moines la dignité ecclésiastique.

Les apôtres s'étaient réunis à Jérusalem pour arrêter le symbole de la foi commune; mais on ne peut dire que ce fût là un synode. On en trouve déjà les formes dans l'assemblée où furent Conciles.
appelés les cinq apôtres que l'on put convoquer lorsque les fidèles 50.
discutaient entre eux sur le point de savoir si les nouveaux convertis étaient ou non obligés de se faire circoncire et de se soumettre aux autres cérémonies judaïques. Pierre présida l'assemblée, posant les questions et émettant le premier son avis; les autres parlaient après lui. La décision, fondée sur les saintes Écritures et sur l'assentiment général, fut exprimée avec la formule : *Il a paru au Saint-Esprit et à nous*, puis envoyée aux Églises particulières pour être non plus discutée, mais reçue avec une entière soumission (1). Ce concile devint le type des autres. Les évêques, ne se confiant pas dans leurs propres lumières, appelaient celles des autres à leur aide; et, décidant en commun, ils trouvaient leurs frères plus empressés à exécuter ce qu'ils avaient délibéré de concert. Parfois on prenait, sans parler du vote des prêtres, des diacres et des principaux membres du clergé inférieur, celui de tous les fidèles, surtout pour les choses d'un intérêt général, comme lorsqu'il s'agissait des ordinations.

Les premiers conciles provinciaux se réunirent dans la Grèce et en Asie, où restaient des traces ou des souvenirs des ligues des Amphictyons et du Panionium; ils furent ensuite convoqués une ou deux fois par an à des époques fixes, sous la présidence du métropolitain, dont ils étaient comme le conseil. De même que l'Angleterre, dans les premiers temps de son gouvernement représentatif, quand se forma la chambre des communes, ne cessait de réclamer pour que les parlements fussent tenus fréquemment et avec régularité, de même l'Église voulait qu'il y eût des conciles deux fois l'an, et qu'aucun ne se séparât pas sans avoir fixé l'époque et le lieu où s'assemblerait le suivant. Cet usage maintenait l'union entre les prêtres en les rapprochant, et consolidait la discipline; quand les persécutions s'opposaient à ce qu'on se réunît, on y suppléait par des lettres. Les décisions des conciles

(1) Les cinquante ou quatre-vingt-quatre canons qui portent le nom des apôtres, et les *constitutions apostoliques*, rapportées par Labbe, peuvent être de ce temps, mais non des apôtres. Les quarante-sept relatifs à l'obligation de rebaptiser les hérétiques sont d'une date postérieure, puisque nous ne les voyons jamais cités dans les controverses sur ce sujet.

(*canons*), renforcées, pour ainsi dire, par le commun consentement des évêques, soutenues par la représentation populaire et par le droit divin, avaient force de loi dans la province.

152. Le premier concile certain (celui d'Antioche étant considéré
173. comme supposé) fut tenu à Pergame; puis il y en eut un autre à
196. Hiérapolis contre les hérésies de Valentin, de Montan et de Théodote. La discussion soulevée au sujet de l'époque à laquelle devait se célébrer la Pâque en fit convoquer plusieurs. Elle se solennisait en Asie le quatorzième jour de la lune de mars, quel que fût le jour de la semaine, en continuant ce qu'avaient établi les apôtres Jean et Philippe; mais Pierre et Paul la célébraient le dimanche qui suivait immédiatement la pleine lune de ce mois : c'était une coutume que les papes avaient conservée. Une controverse s'étant élevée sur ce point, plusieurs conciles se déclarèrent pour la seconde opinion. Mais Polycrate, évêque d'Éphèse, soutint la première avec une telle obstination, que le pape Victor l'excommunia; cependant saint Irénée l'amena ensuite à ne pas rompre la communion pour un sujet aussi léger, et chaque Église continua à suivre la tradition reçue.

Nous mentionnerons parmi les autres conciles le troisième de
253 ? ceux qui furent tenus à Carthage (il était composé de soixante-six évêques présidés par saint Cyprien, qui décidèrent que le baptême serait administré aux nouveau-nés); celui d'Arles, où il fut statué (contrairement à l'avis des autres conciles de Carthage) que l'hérétique, baptisé canoniquement, quand il revenait à la vérité, ne devait pas être baptisé de nouveau, mais qu'il suffisait de lui imposer les mains; celui d'Ancyre, où il fut établi que si le diacre déclarait au moment de l'onction ne pouvoir observer le célibat, il pourrait se marier sans être interdit de ses fonctions; mais que, s'il ne le faisait pas à ce moment, il ne devrait plus songer à prendre femme. Ces assemblées, les premières où l'on ait vu le peuple appelé à discuter ses propres croyances, sont, indépendamment de toute autre chose, très-importantes pour l'histoire, en ce qu'elles font connaître la discipline et les mœurs. L'Église en effet est si admirablement constituée, que, tout en restant immuable quant au dogme, elle s'adapte, quant à la discipline, aux nécessités des temps et aux variations de la société. Sous ce
300 ? rapport le concile d'Elvire en Espagne nous paraît mériter une mention particulière : dix-neuf évêques, vingt-six prêtres, un grand nombre de diacres, y firent, en présence du peuple, quatre-vingt-un canons de discipline. Les premiers, concernant l'idolâtrie,

prévoient les cas nombreux que multipliaient alors les habitudes de la vie, et imposent de graves pénitences à ceux qui montent au Capitole, donnent des spectacles, fournissent des vêtements pour les fêtes mondaines, tolèrent chez eux des idoles, à moins cependant qu'ils ne le fassent pour ne pas exciter de soulèvements parmi les esclaves; car celui qui est tué en abattant des idoles ne doit pas être compté parmi les martyrs, attendu qu'il a été au delà des commandements de l'Évangile. La maîtresse qui tue une de ses esclaves en la frappant est soumise à une pénitence de sept années. Celui qui a dénoncé les autres n'obtiendra point la communion, même à l'article de la mort. L'adultère n'obtiendra son pardon qu'à la fin de ses jours; et même alors il en sera privé, s'il est tombé en récidive après la pénitence, ainsi que celui qui a été de connivence dans le déshonneur de sa femme, ou qui a aidé à un avortement, où abusé des jeunes garçons, ou mis ses propres filles dans la mauvaise voie. Le divorce est prohibé. Les chrétiennes ne doivent pas être données en mariage à des gentils ni à des juifs. Défense est faite d'ordonner dans une province ceux qui ont été baptisés dans une autre, ainsi que les affranchis de maîtres païens. Les évêques, les prêtres, les diacres, ne peuvent prendre femme, ni avoir avec eux d'autres personnes du sexe que leurs sœurs ou des filles consacrées à Dieu : ils ne doivent pas abandonner leur résidence pour aller aux marchés. La courtisane, le cocher du cirque, le mime, qui demandent le baptême, sont obligés de renoncer à leur métier. Défense aux femmes de passer la nuit à prier dans les cimetières, ce qui est une occasion de désordres. Il ne doit pas y avoir de peintures dans les églises. Le diacre qui, avant l'ordination, a commis un péché secret, doit s'en confesser de lui-même et subir trois années de pénitence; cinq, s'il est dénoncé par un autre. Cela indique que les clercs restaient assujettis à la pénitence publique, tandis que plus tard il fallait d'abord qu'ils fussent dégradés.

Les empereurs accordèrent divers priviléges au clergé, et d'abord l'édit de Constantin attribua aux églises le droit de posséder des biens-fonds; ce qui fit qu'elles n'eurent plus pour unique ressource les aumônes des fidèles : les dons et les legs suffirent tout à la fois au culte, aux besoins des pauvres, et à entretenir honorablement les ministres du Seigneur. Ceux-ci ne purent ni disposer par testament des biens acquis par eux, ni aliéner les propriétés ecclésiastiques. Priviléges. 321.

Comme l'Église se trouvait avoir dans son sein tout ce qu'il y Vêtements.

avait de plus éminent par la naissance, l'esprit, l'habileté, l'expérience des affaires, la vertu, elle dut, placée extérieurement dans la société, donner à ses ministres cet éclat qui n'accroît pas la valeur de l'homme, mais qui l'honore et le fait considérer, en le mettant au niveau des grands de la terre. Si ces derniers, qui pourtant ceignent l'épée, croient nécessaire l'appareil extérieur, pourquoi le refuser à un pouvoir qui n'a qu'une influence morale? On ne serait en droit de lui en faire un reproche qu'autant que l'Église prendrait le moyen comme but, l'accessoire pour le principal, et si, au lieu de spiritualiser ses prérogatives extérieures par la vie intérieure, elle rendait celle-ci matérelle en la chargeant d'intérêts mondains.

Le sacrifice, qui se consommait d'abord en particulier dans la prison des martyrs ou sur leur tombe, soit par l'évêque, soit par le prêtre, sans autres assistants que le diacre, et même dans des cellules, se célébra solennellement plus tard avec tous les évêques ou prêtres et tout le clergé qu'il fut possible de réunir. On trouva nécessaire alors d'introduire dans les églises, pour ajouter à la pompe, les vases d'or et d'argent.

Les ecclésiastiques n'étaient pas vêtus primitivement d'une autre manière que les laïques, obligés qu'ils étaient de se cacher (1), et l'habillement ordinaire des chrétiens se composait du manteau philosophique jeté sur la tunique, laquelle est encore conservée aujourd'hui avec peu de différence par les prêtres. La toge majestueuse n'était déjà plus d'un usage général au temps d'Auguste (2); on la réservait seulement pour certaines cérémonies publiques, bien que lui-même, et plus tard Adrien, essayassent d'y faire revenir; elle fut abandonnée tout à fait lors de l'invasion des barbares, et les ecclésiastiques seuls conservèrent quelque trace de l'ancien costume; ils en vinrent ainsi à se trouver habillés autrement que le commun des citoyens.

Déjà au quatrième siècle les évêques, dans l'exercice de leurs fonctions sacrées, se couvraient la tête d'un bonnet ou mitre, semblable aux tiares et diadèmes (*infulæ*) des prêtres égyptiens et grecs; mais la mitre élevée et à double pointe (3) ne fut pas en usage avant le huitième siècle, et les pontifes ne portèrent pas avant le dixième la tiare, qui fut d'abord simple et unie. Puis

(1) Il en est parlé plus au long au livre VII, chap. 19.
(2) SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, 10.
(3) Nous la voyons accordée par le pape, en 847, à titre de faveur spéciale.

Alexandre III la ceignit d'une couronne; Boniface VIII en ajouta une seconde, et Urbain V la troisième. Ce fut ainsi que les signes augmentèrent à mesure que décroissait la réalité. 1159.-1362.

L'anneau, qui distinguait les chevaliers romains, dut être adopté de bonne heure comme signe de dignité ecclésiastique. Le bâton pastoral, figure de la houlette avec laquelle le pasteur conduit son troupeau, remonte aux premiers temps : il était de bois et en forme de béquille, comme les prélats grecs l'ont conservé; ou bien recourbé par le haut, poli au milieu et pointu par le bas (1).

Le pallium, ornement dans le genre des chasubles modernes, fut réduit, comme signe distinctif des archevêques, à une bande sur laquelle sont tracées des croix. Peut-être aussi que l'étole représente le surtout appelé *stola*, ou bien l'*orarium;* le mouchoir blanc dont on s'entourait le cou, afin que la sueur ne souillât pas le vêtement, fut conservé dans les fonctions sacrées; le manipule vient de la serviette que portait au bras celui qui servait à la sainte table. La dalmatique est l'ancienne *penula*, avec une espèce de poche carrée; elle était fermée entièrement en rond. Quand on substitua au lin le fil d'or, et qu'elle fut chargée de pierres précieuses et de broderies, elle devint pesante pour le prêtre, qui la tenait relevée sur son bras; on la fendit donc sur les côtés, et on en forma la chasuble. L'usage qui subsiste encore de la soutenir quand le prêtre élève l'hostie, est un reste inutile du service que l'acolyte rendait alors par nécessité.

Voilà donc l'Église organisée en monarchie élective et représentative, réunissant à l'obéissance absolue due au chef choisi parmi le peuple la liberté et l'égalité. Aucun autre culte au monde ne sut créer une monarchie ordonnée de manière à pouvoir se développer indéfiniment, tout en restant subordonnée à une magistrature suprême, et infaillible en droit comme en fait. Prince et sujet, individus et assemblées, n'y sont soumis qu'à la loi de Dieu, promulguée et interprétée par l'Église, à laquelle le Christ a dit : *Qui vous écoute m'écoute; conduisez mes brebis au pâturage; ce que vous délierez sera délié, ce que vous lierez sera lié* : d'où il suit que l'autorité et l'obéissance sont également ennoblies. La puissance morale des pontifes, si efficace dans le moyen âge, se

(1) *In baculi forma, præsul, datur hæc tibi norma :*
Attrahe per primum, medio rege, punge per imum.
Attrahe peccantes, rege justos, punge vagantes.
Attrahe, sustenta, stimula, vaga, morbida, lenta.
Gloss. in cap. un. *de Sacra Unct.*

réduit à une négation protectrice, à un contre-poids qui suffit pour empêcher que la justice et la morale ne soient foulées aux pieds. Le pontife, magistrat pacifique et désarmé, prononce, comme préteur, selon l'équité, sur les différends suscités par l'intérêt ou l'ambition; comme censeur, il réprimande ceux qui se montrent injustes et violents; comme tribun, il proteste en faveur des opprimés.

Ses ministres, distingués absolument de ceux de l'ordre temporel, sont forcés d'enseigner une doctrine résumée en symboles connus de tous et exposés aux regards du prêtre, du laïque, de l'incrédule, ce qui repousse et les exclusions des castes orientales et les fluctuations des réformés modernes.

En s'approchant du souverain, le prêtre lui rappelle les principes de l'égalité et la préférence qui est due aux pauvres; en s'approchant du peuple comme ministre de la monarchie de l'Église, il lui prêche la sujétion raisonnée. Quand elle imposa le célibat, l'Église se prépara une milice prête à porter au premier signe la vérité jusqu'aux extrémités de la terre, à s'exposer à la contagion, à veiller près du lit du moribond, au grabat du prisonnier, sans être retenue par le sentiment, d'autant plus fort qu'il est légitime, de l'amour conjugal et de la paternité. Le sort des enfants, l'espérance de les placer, ne rendront pas le prêtre esclave de ce même pouvoir aux exigences abusives duquel il doit résister. L'idée d'assurer à sa famille l'autorité et les bénéfices ecclésiastiques ne pourra l'amener, dans les temps même les plus barbares, à vouloir les rendre héréditaires, et à substituer les castes orientales à l'égalité chrétienne. Sans le célibat, les papes et les évêques feudataires auraient réduit l'Italie et le monde, dès l'an 1000, à l'esclavage sacerdotal; c'est par cette mesure vigoureuse et prévoyante que le christianisme a pu régénérer l'homme et la société.

CHAPITRE XXIX.

SYNCRÉTISME RELIGIEUX (1).

Bien que l'empire continuât à rester uni, on pouvait déjà pressentir cette division que Constantin d'abord, puis la guerre, firent

(1) Συγκρήτισμος indiqua d'abord la confédération des différents peuples de la Crète : ce terme fut appliqué ensuite à la réunion des différentes sectes. Qui fera une fois l'histoire des mots?

éclater entre le Grec, le Latin et le Barbare. Ce dernier n'avait d'action sur les autres que par la force; le champ de la pensée se trouvait disputé entre l'Orient et l'Occident, et nous avons déjà dit de quelles armes différentes ces deux mondes faisaient usage (1). En Orient, où l'on se tuait moins et où l'on discutait davantage, le christianisme se répandit avec rapidité; mais en même temps naquirent les doutes, les innovations, et cette série de dissentiments prompts à éclore de toute vérité dès qu'elle est jetée au milieu des hommes. Ici-bas, en effet, elle peut être obscurcie par des amis comme par des ennemis, et par les moyens mêmes dont l'homme est obligé de se servir pour la propager, c'est-à-dire, par la parole et par l'écriture. Voilà ce qui prépara une persécution nouvelle, parfois même sanglante, à l'épouse du Christ, qui, sûre désormais de la constance de ses martyrs, dut redouter la séduction de l'erreur, et s'efforcer de conserver dans l'intégrité apostolique ce vaste symbole de la révélation, dont chaque partie, chaque parole correspond à l'ensemble.

La vérité, ce but de la philosophie, est aussi celui du christianisme, non plus comme simple lumière naturelle de l'esprit, mais comme clarté complète, absolue, efficace. Étant donc d'accord sur le but, la philosophie et le christianisme peuvent différer quant aux moyens d'y atteindre. L'intelligence humaine, dans le sentiment de sa haute dignité, dans la joie d'exercer son activité pour s'élever aux régions sublimes d'où émane toute existence, et pour dévoiler les mystères de la vie, s'indigne quand on veut lui imposer de croire ce qu'elle estime pouvoir découvrir par ses propres forces; et quand elle voit assigner une source suprême à toutes les connaissances, elle se vante de suffire à séparer la lumière des ténèbres, à faire la part du bien et du mal par son libre jugement.

De là les entraves apportées à toute vérité et plus encore au christianisme, qui, n'étant pas borné à un temps et à une nation, mais accomplissant de peuple en peuple l'éducation universelle, dut rencontrer les plus grandes résistances au dehors, les plus grandes agitations au dedans. Dieu révèle la vérité par son Christ; mais il en est qui le méconnaissent, il en est qui ne voient en lui qu'un de ces sages apparus de temps à autre pour apporter quelque nouvel éclaircissement à l'insoluble problème de l'humanité. D'autres le considèrent bien comme la voie, la vérité et la

(1) Voyez ci-dessus, page 529.

vie, mais dans la mesure de leur jugement, de leur volonté propre, et en tant seulement que peut l'admettre l'intelligence humaine : ainsi plus cette institution splendide grandit et s'étend, plus leur l'orgueil s'ingénie à vouloir y trouver un côté faible, et à saper les bases de l'édifice qui s'élève jusqu'au ciel. D'autres encore, faisant trop attention aux formes extérieures, telles que le service divin et la constitution hiérarchique, et s'en tenant aux expressions littérales ou aux simples actes du divin fondateur, s'érigent en censeurs des cérémonies et du gouvernement de l'Église ; leur zèle s'enflamme, et ils s'égarent jusqu'à devenir les ennemis du dogme.

Ainsi, parmi les ennemis intérieurs de l'Église, les uns dirigèrent l'attaque contre les doctrines professées par elle comme les seules vraies, les autres contre les formes extérieures. Mais comme tout changement essentiel dans la doctrine devait en produire un dans la forme extérieure, de même que toute tentative contre la forme devait s'appuyer sur la doctrine, les uns se confondirent aisément avec les autres. C'est pourquoi les dissidences, ainsi que l'ont répété plusieurs papes, se manifestèrent sous des faces diverses ; mais au fond toutes se tinrent entre elles. Nous ne négligerons pas dorénavant de mentionner les diverses hérésies nées dans l'Église, attendu qu'elles représentent la série des idées qui durant dix-huit siècles ont donné le mouvement à l'humanité. De ce moment, les spéculations philosophiques peuvent se diviser en deux grands rameaux. Les unes, soumettant la raison à la foi, adoptent le symbole chrétien ; les autres le repoussent, et soumettent la foi au raisonnement. Nous commencerons donc avant tout par examiner les systèmes philosophiques qui s'écartent plus ou moins de la vérité selon leur manière de procéder : 1° en modifiant la tradition mosaïque ; 2° en altérant le christianisme par les traditions orientales, et en dénaturant son véritable sens ; 3° en lui opposant ce que la philosophie grecque avait de plus élevé, et en cherchant à mettre cette philosophie en opposition avec la religion naissante. Nous exposerons ensuite la doctrine des premiers Pères, en laissant à une science plus sublime le soin d'y chercher les preuves et le complément de la révélation.

Nous avons déjà remarqué que la pureté de la doctrine judaïque s'était altérée après la destruction du temple, peut-être par le mélange des Hébreux avec les Orientaux ; que de là étaient nées trois sectes, dont les caractères, selon la division ordinaire de

tout système religieux en décadence, peuvent se résumer en trois mots, *attachement opiniâtre aux vieilles traditions, critique*, *mysticisme*. On trouvait donc les pharisiens, asservis aux formes; les saducéens, n'admettant pour loi et pour croyance que ce qui était écrit dans les livres saints; les esséniens, adonnés à la vie ascétique (1). On peut considérer comme une autre école judaïque celle qui fut fondée à Alexandrie, et qui tendait à dépouiller la doctrine nationale de tout ce qu'elle avait de local, à la présenter sous des formes analogues à celles du monde grec. Elle l'exposait en effet dans la langue hellénique, et donnait carrière en même temps à la haine que portaient ses adeptes à leurs frères de Jérusalem, depuis l'érection du sanctuaire de Léontopolis par le grand prêtre Onias. Juifs alexandrins.

Déjà, sous le règne du second Évergète, Aristobule avait introduit des innovations dans les doctrines judaïques. Prenant les faits particuliers de la Bible comme des allégories d'un sens mystérieux, il attribuait à Moïse des idées que les Grecs, à leur grand étonnement, trouvaient se rapporter identiquement à celles de leurs génies les plus sublimes (2). Non content de montrer que Platon avait puisé ses plus hautes inspirations dans le code sacré, il composa, sous le nom d'Orphée, de Linus, d'Homère, d'Hésiode, des hymnes remplis des doctrines judaïques (3), afin d'attester ainsi la priorité de celles-ci sur les systèmes philosophiques. A son exemple, ses sectateurs prenaient occasion de comparer la profonde moralité des lois mosaïques avec la tendance immorale du paganisme; mais souvent ils faisaient fléchir les dogmes, afin d'attirer l'esprit des nations vers le mosaïsme.

Cette œuvre fut continuée par Philon, plus ingénieux et plus savant qu'Aristobule. Selon lui, la Bible, qui est la source de toutes les doctrines philosophiques et religieuses (4), a deux sens : l'un littéral pour le vulgaire, l'autre figuré, où se cachent, sous l'allégorie, les symboles et les cérémonies, une doctrine secrète, Philon.

(1) Voy. livre IV, c. 13.

(2) Origène, *c. Celsum*, IV, 4.

(3) Eusèbe, *Præp. évang.*, XIII, 12.

(4) Dans son traité, *Que le Monde est corruptible*, il insinue qu'Aristote a puisé au code hébreu : μήποτε εὐσεβέως, καὶ ὁσίως ἐπιστάμενος; et plus clairement dans le livre *du Juge* : τῶν παρ' ἕλλεσιν ἔνιοι νομοθετῶν μεταγράψαντες ἐν τῶν ἱεροτάτων Μωσέως στηλῶν, etc. Dans le traité, *Que tout Homme probe est libre*, il donne Zénon comme l'imitateur de Moïse : ἔοικε δὲ ὁ Ζένων ὀρύσασθαι τὸν λόγον ὥσπερ ἀπὸ τῆς πηγῆς τῆς Ἰουδαίων νομοθεσίας.

véritable philosophie religieuse, accessible seulement à ceux qui, ayant médité sur la science, se sont purifiés par la vertu et élevés par la contemplation jusqu'à Dieu et au monde intellectuel. Philon croit y être parvenu. Initié, comme il le dit, aux grands mystères de Moïse et de Jérémie, il en expose la partie qui peut être divulguée : « Loin de nous les hommes d'un esprit étroit, qu'ils se « bouchent les oreilles ; nous transmettons des mystères divins à « ceux qui ont reçu l'initiation sacrée, qui pratiquent la véri« table piété, qui ne sont pas enchaînés par le vain appareil des « mots et par les prestiges du paganisme... Initiés, vous dont « les oreilles sont purifiées, recueillez tout ceci dans votre âme, « et ne le révélez à aucun profane ; gardez-le caché comme un « trésor incorruptible, plus précieux que l'or et que l'argent, car « c'est la science de la grande cause, de la vertu, et de ce qui « naît de l'une et de l'autre (1). »

Conformément au précepte, il lui arrive d'envelopper tellement sa pensée, qu'on a la plus grande peine à la comprendre. Nous tâcherons toutefois d'exposer l'ensemble de ses doctrines. Dieu est l'âme du monde ; il a produit l'univers en donnant une forme à la matière, et il ne peut être compris que par intuition, que si l'on sépare l'âme de la matière. Mais on ne saurait même parvenir ainsi à concevoir sa nature ; on peut seulement présumer que la lumière est son essence. L'image de Dieu est le Verbe (λόγος), forme plus lumineuse que le feu, celui-ci n'étant pas une lumière pure. Il y a deux Verbes : le premier est l'intelligence divine contenant les types de toutes choses, c'est-à-dire, le monde idéal, qui, comme premier produit de l'activité de Dieu, est son fils aîné. Le second est la parole ou l'ensemble des qualités divines, en tant qu'elles opèrent sur le monde physique, en un mot l'action de Dieu sur celui-ci. Dieu le père, comme créateur, a épousé la Sagesse, sa mère, qui a enfanté son Fils bien-aimé, c'est-à-dire le monde physique. Le Verbe, comme premier-né

(1) *Des Chérubins*. Les traités de Philon parvenus jusqu'à nous sont : *La Création du Monde. — Les Allégories de la Genèse. — Les Chérubins. — Caïn et Abel. — L'Agriculture des Ames. — Noé, ou l'Ivresse. — Les Géants. — L'Immutabilité de Dieu. — La Confusion des Langues. — Abraham, ou la Vie du Sage. — Joseph, ou les Songes. — Vie de Moïse. — L'Amour des Hommes. — Le Juge. — Le Vrai Courage. — Le Décalogue. — Les Lois particulières. — La Monarchie de Dieu. — Les Sacrificateurs. — Les Victimes. — L'Homme probe est vraiment libre. — La Vie contemplative. — La Noblesse. — Les Récompenses et les Peines. — L'Incorruptibilité du Monde. — La Providence. — Le Message à C. César.*

du créateur, est l'instrument qu'il employa dans la création, et le type d'après lequel il donna la forme à la matière (1). Il est le souverain pontife, le grand médiateur entre la divinité et l'homme; il est l'esprit de Dieu qui instruit le genre humain.

Bien que le monde soit fait selon les idées de l'Être suprême, la connaissance de Dieu ne peut venir de la création, mais elle est une espèce d'intuition accordée à ceux-là seuls qui se détachent des choses de la terre. L'homme en vient, dans cet état, à mériter des communications immédiates, des irradiations de la part de Dieu, ou des extases qui le transportent devant sa face. Personne ne saurait toutefois sonder la nature de l'Être suprême : il est seulement possible de conjecturer qu'elle est analogue à l'esprit humain quant à la pensée, à la matière du soleil quant à la pureté exquise de son essence.

Cet esprit curieux, chez lequel la kabale et le platonisme se mêlaient à l'orthodoxie mosaïque, non sans quelque réminiscence de la doctrine de Pythagore, se met alors à expliquer la création dont l'œuvre requérait Dieu, les quatre éléments, le Verbe et la bonté divine. Outre les créatures visibles, il en est beaucoup d'invisibles qui remplissent l'air, et qui, exemptes de maladie et de mort, sont, selon leur degré, anges, génies ou démons; elles sont renfermées parfois dans les corps, parfois elles sont purement l'âme des astres. L'homme ne fut pas l'ouvrage de Dieu seul, parce qu'il devait être susceptible de vertus et de vices. Le mal est en partie nécessaire pour la conservation du tout; il est en partie l'effet inévitable de l'altération des éléments, en partie un moyen de punition, en partie causé par l'homme lui-même.

L'homme a un corps et une âme, et celle-ci se compose d'une partie raisonnable, d'une autre irraisonnable : à la première se rattachent l'intelligence, le sentiment, le langage; à l'autre les passions physiques. Le premier homme créé par Dieu était une copie excellente du Verbe divin; mais comme la vue de la femme l'excita au désir de la propagation, il se prit d'amour pour la volupté, ce qui, l'entraînant dans une vie malheureuse et dans une corruption toujours croissante, le fit déchoir. Dieu envoie son esprit à ceux qu'il veut ramener à la vertu; et on se rend digne de ce don par la méditation, en se confiant au Verbe divin,

(1) Il appela la matière οὐκ ὄν, non parce qu'elle n'existe pas, mais parce qu'elle ne possède pas la forme sans laquelle on ne peut concevoir aucune réalité. Plotin, quelques autres néoplatoniciens et des chrétiens en firent autant.

en combattant la sensualité, et en isolant l'âme de la matière.

« Les âmes purifiées s'élèvent à la région éternelle, qui n'est « pas un immense désert, mais qui est peuplée de citoyens à l'âme « immortelle et incorruptible, aussi nombreux que les étoiles. « Quelques âmes, plus rapprochées de la terre et de ses plaisirs, « y descendent pour s'unir à des corps mortels qu'elles aiment. « D'autres s'en détachent pour monter plus haut, selon le terme « fixé par la nature; mais leur essor est rabaissé par le désir de « la vie terrestre. D'autres, dégoûtées des vanités, fuient le corps « comme une prison, et s'élèvent d'une aile légère vers les ré- « gions éthérées, où elles passent l'éternité (μετεωροπόλουσι τὸν « αἰῶνα). Les meilleures de toutes, dirigées par des pensées plus « sages et plus divines, dédaignant ce que la terre peut offrir, « se rendent les ministres du Dieu suprême, les yeux et les « oreilles du grand roi; elles voient tout, entendent tout. Les « philosophes les appellent *démons*, le code sacré *anges*, c'est- « à-dire messagers divins, car ils apportent aux fils les comman- « dements du père, au père les prières des fils; ils descendent « vers la terre et montent aux cieux, non que celui qui sait « tout ait besoin de renseignements, mais parce qu'il est bon que « les mortels aient des médiateurs et des interprètes, afin qu'ils « révèrent mieux l'arbitre suprême de leurs destins (1). »

Parmi tous les peuples, Dieu a pris en faveur spéciale les Israélites, maintenant dispersés pour leurs péchés; mais lorsqu'ils reviendront à la vertu, Dieu, adouci par les prières des patriarches, leur rendra leur patrie et toute leur prospérité. La Palestine sera en sûreté contre les étrangers; un grand homme, se mettant à la tête des hommes de bien, soumettra beaucoup de nations par l'amour, par le respect, par la crainte. Le monde, exempt de troubles et de passions, ne s'occupera plus que de contempler Dieu.

Philon mérite, en ce qui concerne la morale, une attention particulière, soit qu'on puisse voir chez lui un acheminement vers l'Évangile, soit qu'il ait pu emprunter aux premiers apôtres les grandes vérités qu'il proclame. Toujours est-il qu'à propos de chaque événement, de chaque précepte, de chaque personnage, il prend à tâche de déduire tantôt ingénieusement, tantôt en sophiste, ce qui peut le mieux venir en aide à la morale humaine (2).

(1) *Des songes*, p. 586.

(2) « Celui-là est répréhensible qui exalte la noblesse comme un grand bien

Cet être supérieur, que Philon attendait pour régénérer sa nation, était venu parmi ses compatriotes; mais ils l'avaient méconnu, parce qu'ils croyaient trouver en lui les caractères d'un libérateur temporel, d'un roi de victoire et de vengeance. C'est pourquoi ils se virent répudiés, et d'autres furent appelés à cultiver la vigne du Seigneur. Ce fut peut-être alors que les esséniens embrassèrent le christianisme, et qu'ils donnèrent les premiers exemples de la vie monastique: les autres cessèrent leurs dissensions quand Rome accomplit sur eux la prédiction du Christ. Cependant les pharisiens conservèrent une sorte de sanhédrin en Galilée, et ils fondèrent à Tibériade une école d'interprètes, célèbre dans le monde entier. Cette école continua celles qui s'étaient perpétuées depuis Esdras, et qui avaient conservé la *kabale* ou tradition, ce vénérable débris de la science primitive, que l'on peut considérer comme aussi antique que l'homme, même lorsqu'on n'admet pas l'authenticité du *Livre de l'homme*, des *Dix feuilles* ouvrage d'Adam, et de l'*Ishirah* d'Abraham.

« Vous devez savoir, » dit Maïmonide dans l'avant-propos du *Seder Zérahim*, « que les préceptes transmis par Dieu à Moïse « furent accompagnés d'une interprétation, Dieu ayant donné « d'abord le texte, puis l'explication. Quand Moïse retourna dans « sa tente, il rencontra Aaron, auquel il répéta le texte et le com- « mentaire tels qu'il les avait reçus. Quand Aaron fut allé se pla- « cer à la droite de Moïse, entrèrent Éléazar et Itmar, ses fils, « auxquels Moïse redit ce qui avait été le sujet de son entretien avec « Aaron. Comme Éléazar et Itmar se furent placés, l'un à la droite, « l'autre à la gauche de Moïse, entrèrent les soixante-dix vieillards

ou la cause d'un grand bien, et croit noble celui qui naît d'une famille illustre et riche....... Les hommes sages et justes doivent seuls être dits nobles, fussent-ils nés d'esclaves......... Je crois donc que la noblesse, si Dieu lui donnait la parole humaine, dirait : La bonne naissance ne s'estime pas seulement par le sang, mais par les faits et par les inclinations. Vous, au contraire, vous aimez ce que j'abhorre, vous réprouvez ce qui me plaît. » PHILON, Περὶ εὐγενίας.

« Une vie, quelque longue qu'elle soit, ne suffirait pas à dire les louanges de l'égalité et de la justice qui naît d'elle. Car l'égalité est mère de la justice..... Dans les cités elle produit la démocratie, ou l'administration populaire, la meilleure et la plus légitime sorte de gouvernement...... sans les agitations de l'ochlocratie, où la multitude bouleverse tout. » Περὶ καταστασέως ἄρχοντος et Περὶ γεωργίας. Il n'y avait pas chez les Hébreux de noblesse de race, mais celle-là seulement qui provient de la science et des armes, ce qui permettait à l'homme le plus infime de devenir le chef du sanhédrin et celui de l'État.

Voy. MATTER, *Hist. crit. du Gnosticisme*, sect. I, ch. 1.

« d'Israël, qui furent instruits par Moïse de la même manière. Le « peuple vint ensuite cherchant le Seigneur, et les mêmes choses « lui furent annoncées jusqu'à ce que tous les eussent entendues. « Moïse alors se retira, et Aaron répéta à ceux qui restaient ce « qu'ils avaient déjà entendu quatre fois. Puis Aaron se retira, et « Éléazar et Itmar redirent aux vieillards et au peuple ce qu'ils « avaient entendu quatre fois. Éléazar et Itmar étant partis, les « vieillards répétèrent au peuple ce qu'il avait déjà entendu cinq « fois. Josué et Phinée enseignèrent ces choses à leurs successeurs, « par qui la chaîne des traditions descendit sans être interrompue « jusqu'aux temps de Juda Akadosh, phénix et principal orne- « ment de son siècle, par qui elles furent recueillies et écrites. »

Le rabbin Akiba. Il se forma hors de la Palestine une kabale différente de l'ancienne ; elle fut introduite ensuite dans l'école par Akiba, le plus savant des rabbins. Il favorisa l'insurrection de Barcocebas en le proclamant le véritable Messie, soit qu'il le crût, soit qu'il espérât relever sa nation, fût-ce en employant l'imposture ; et il lui servit même d'écuyer, bien qu'il eût plus de cent ans. Fait prisonnier, il fut envoyé à la mort. Il marcha au supplice avec enthousiasme, en récitant la prière rituelle sous le glaive du bourreau, qui l'interrompit à moitié. Il fut enseveli au milieu de ses vingt-quatre mille disciples, *et à sa mort périt la gloire de la loi.*

Juda. 135. Le jour même où mourait le dernier docteur de la loi orale, naquit Juda, le saint ou le prince (*Jéhudah anassi* ou *akadosh*), descendant de Hilel, qui avait donné pour base à la religion qu'il prêchait le précepte d'aimer le prochain comme soi-même : Juda, désespérant de voir la régénération de sa nation sur les débris de laquelle Rome pesait de tout son poids, et voulant consoler ses compatriotes épars sur toute la terre, et les empêcher de tomber dans le matérialisme où la lecture du texte hébraïque pouvait les conduire, recueillit par écrit les traditions qui, transmises verbalement, se seraient infailliblement perdues ou altérées ; et il compila la *Misna*, c'est-à-dire la loi secondaire (1). Ce livre engendra une série d'interprètes et de commentateurs dont les œuvres

(1) On pourrait opposer aux détracteurs de ce livre l'autorité de certains chrétiens qui en font l'éloge et qui la regardent comme très-utile pour entendre certains passages obscurs du livre sacré. Voy. le dictionnaire du prof. Rossi, vice-président de la Société théologique de Parme.

L'abbé Chiarini prépare une traduction du Talmud, qu'il a fait précéder de la publication d'une *Théorie du Judaïsme ;* Paris, 1830.

constituent la *Ghémara* ou grande glose, qui, avec la *Misna*, forme le *Talmud*, ou doctrinal.

Il y a deux Ghémaroth : celle de Jérusalem réunie en un volume par le rabbin Simon ben Jocaï, et celle de Babylone commencée par le rabbin Asché, mort en 427, et terminée ensuite en douze volumes par le rabbin José. Celle-ci est la plus célèbre et la plus complète, comme le fruit mûri des écoles qui se conservèrent florissantes jusque dans le douzième siècle ; mais celle de Jérusalem, plus pure d'interpolations, jette plus de lumières sur l'antiquité. Les rabbins comparent la Bible à l'eau, la Misna au vin, la Ghémara à l'hypocras ; et ailleurs, la première au sel, la seconde au poivre, la dernière aux aromates. Éliézer, au lit de mort, disait à ses disciples : *Lisez les Écritures, et tenez-vous au Talmud.* Un autre rabbin écrit : *Dieu lui-même lit le Talmud, se soumet à ses prescriptions, et le chapitre qu'il a en prédilection est celui de la génisse rousse.*

184-27

Dérivant toutes deux de Dieu par l'entremise de Moïse, la loi écrite, et la loi orale qui en est l'interprétation, méritent une foi égale. La seconde tend à éclaircir la première en s'appuyant sur cinq points fondamentaux, savoir : 1° les explications traditionnelles que le moindre raisonnement suffit pour faire trouver dans l'Écriture ; 2° le *droit* rédigé par Moïse ; 3° le *droit* qui se déduit par le raisonnement de celui qui est écrit lorsqu'il faut rassembler les opinions diverses pour en extraire la plus probable ; 4° les décrets émanés des prophètes et des personnages distingués : ces décrets sont les *remparts de la loi*, c'est-à-dire des règles non d'absolue nécessité, mais propres à remédier à la décadence de la foi et au relâchement de la morale ; 5° enfin, les conventions humaines ayant pour but d'élever l'esprit, de réfréner les passions, de les diriger à une noble fin.

Pour entendre la Ghémara, il faut une profonde connaissance de l'hébreu, à cause du mélange des dialectes. Mais on trouve non moins de plaisir que d'utilité à parcourir cette série de sentences extrêmement subtiles, quelquefois même sublimes.

« Simon le juste disait que le monde existait pour trois choses : l'étude de la loi divine, l'observance et la charité.

« Antigone, son élève, disait : *Ne soyez pas envers Dieu comme des domestiques servant leur maître par amour de la récompense, mais comme celui qui ne se propose pas une telle fin ; et que la crainte du ciel soit sur vous.*

« Josué, fils de Peraïa (regardé par quelques-uns comme le

maître de Jésus-Christ), disait : *Fais-toi un précepteur, acquiers un ami, juge bien tout homme.*

« Josué, fils de Joëzer : *Fais de ta maison une académie pour les sages, couvre-toi de la poussière de leurs pieds, bois avec avidité leurs paroles.*

« Jossé, fils de Johannan : *Que ta maison soit ouverte avec libéralité, que les pauvres soient tes intimes, et abstiens-toi de discourir avec les femmes.*

« Sémanias : *Aime l'art, hais la grandeur, ne te fais pas connaître aux puissants.*

« Hillel était fendeur de bois, gagnant par jour une pièce d'argent qu'il dépensait moitié pour son humble entretien et celui de sa famille, moitié pour étudier. Un jour que l'argent lui manquait, il s'assit sur le toit de l'académie pour écouter les explications. On le trouva là, à demi gelé sous la neige, et il devint un maître célèbre comme nous l'avons dit ailleurs. Il disait : *Celui qui va sur la trace d'une renommée nouvelle perd la première. Celui qui n'ajoute pas l'étude à ce qu'il sait, oublie; celui qui se sert de la loi divine comme d'une arme, meurt. Si je ne suis pas moi-même pour moi, qui sera pour moi? Quand j'y suis, qu'est-ce que je suis? Si je n'y suis pas à présent, quand y serai-je?*

« Simon : *Je fus élevé parmi les sages, je ne trouvai rien de mieux que de me taire; ce n'est pas la parole, mais l'étude, qui constitue l'homme. Celui qui parle beaucoup, pèche souvent. Les bases du monde sont au nombre de trois : justice, vérité, paix.*

« Raban Gamaliel : *Soyez prudents avec les puissants, qui caressent l'homme seulement quand ils en ont besoin, et l'abandonnent quand il a besoin d'eux. Fais ta volonté de celle de Dieu, et il fera de ta volonté la sienne. Annule la tienne pour la sienne, il annulera celle d'autrui pour la tienne. Ne te sépare pas du commun des hommes, ne te confie pas en toi-même, jusqu'au jour de la mort. Ne dis pas une chose qu'on ne doive pas savoir. Ne dis pas, J'étudierai quand j'en aurai le temps, car peut-être tu ne l'auras pas. L'ignorant ne craint pas le péché. Un esprit vulgaire ne peut avoir de véritable dévotion. Le pusillanime ne peut apprendre, ni l'irascible enseigner. Où il n'y a pas d'hommes, fais en sorte de l'être.* En voyant un cadavre flotter sur l'eau, il dit : *Tu es plongé dans l'eau, et tu y as été plongé, et ceux qui t'ont noyé seront noyés. L'homme replet a plus qu'un autre des vers qui le rongent, le riche plus de dou-*

leurs. Le polygame a plus de tours perfides à craindre; celui qui a beaucoup de concubines a beaucoup de luxure à redouter; celui qui a beaucoup d'esclaves est victime de beaucoup de larcins; celui qui a beaucoup étudié la loi a beaucoup de vie; celui qui est sédentaire acquiert la science; celui qui est bienfaisant a la paix; celui qui recherche la renommée, la recherche pour lui; celui qui observe la loi divine acquiert la vie éternelle.

« Raban Ivanan Ben Zucaï avait cinq disciples, auxquels il demanda : *Quel sentier doit suivre l'homme ?* Le premier répondit : *Voir tout de bon œil*; le second : *Posséder un bon compagnon*; le troisième : *Un bon voisin;* le quatrième : *Prévoir l'avenir;* le cinquième : *Avoir un bon cœur.* Ivanan loua le dernier avis, parce qu'il comprend toute chose (1). »

Le Talmud contient, outre les dogmes et la discipline, bon nombre de questions de physique, de médecine, d'histoire, d'astronomie, d'astrologie judiciaire, de géographie.

Il y a aussi une partie que l'on appelle *Baryda*, c'est-à-dire *dehors,* parce que, à l'époque où l'on composait le Talmud, plusieurs docteurs, en tête desquels était le rabbin Isaac, après avoir assisté aux discussions théologiques, sortaient pour discuter plus au long; et que ces débats, qui furent recueillis par écrit, commencent le plus souvent par le mot *Baryda* ou par celui de *Savri,* c'est-à-dire, *Ils croient.*

Ainsi les rabbins qui contribuèrent à la composition du Talmud sont de quatre classes : les misniques (*Tanaïm*), les disants (*Émoraïm*); les talmudiques (*Sévoraé*) et les croyants, ou de la Baryda. On appelle *littéralistes* (*Carïam*) ceux qui, rejetant l'interprétation talmudique, n'admettent que l'écriture librement interprétée.

C'est sur ces livres et ces auteurs que se fonde la nouvelle philosophie cabalistique, que l'on peut distinguer en pratique et en contemplative, et cette dernière en littéraire et en philosophique. La philosophie cabalistique littéraire est une explication artificielle et symbolique des livres saints, à laquelle on arrive par la transposition des mots ou des lettres des versets : l'autre présente une métaphysique élevée qui, si on l'applique à connaître les perfections de Dieu et des intelligences supérieures, s'appelle *Mercara*, c'est-à-dire char, par allusion à la vision d'Ézéchiel; si elle s'arrête au monde sublunaire, elle reçoit le nom de *Berescit,* Cabale philosophique.

(1) Extraits de la IX[e] subdivision du IV[e] ordre de la Misna : *Pirké avot,* maximes des Pères.

qui est le premier mot de la Genèse. Ses sectateurs arrivent par ce moyen à un système de physique et de métaphysique qui se réduit au fond à un probabilisme, puisé dans les idées panthéistes de l'Orient, esquissé dans des récits. Selon ce qu'ils rapportent, *Or-Hensoph*, Océan de lumière, est la substance primitive qui, plaçant devant elle un voile, y trace la forme des objets et crée de cette manière. Sa première émanation fut Adam Cadmon, image de Dieu et type de l'homme, figuré par un vieillard admirable de majesté et de vigueur, avec des cheveux et une barbe composés de mondes innombrables (1), et duquel sortent des émanations décroissantes, tels sont les dix *Séfiroth* ou cercles lumineux, et les quatre mondes *Aziluth*, *Briah*, *Jesirah*, *Aziah*. Mais la matière, obscurcissement des rayons divins, n'existe qu'en idée. Dieu guide immédiatement le peuple hébreu, et confie aux soins des anges les soixante-dix autres nations disposées autour de Jérusalem, centre de la terre.

Appliquant à l'univers une pensée de Moïse relative à l'homme (2), ils supposèrent une circulation universelle dans le monde, c'est-à-dire une radiation dans tout l'espace, à l'aide d'un nombre infini de canaux, de la substance primitive, développant dans ses circuits immenses, tous les mondes possibles et leurs propriétés, établissant leurs rapports, leurs sympathies et une unité sans fin. Au commencement la substance primitive remplissait toute chose, identique partout, mais renfermant en soi la faculté de produire au dehors un nombre interminable d'attributs et de propriétés. Cette substance se contracta en elle-même, ce qui produisit un vide orbiculaire où il n'y avait que des points lumineux, à des distances diverses, pour indiquer la place de mondes à venir. L'espace créé ainsi, la substance revint s'y répandre comme un flot, et y former le premier canal de la circulation intérieure. Jusque-là néanmoins elle demeurait identique à elle-même sans rien produire; mais les cabalistes enseignent que la substance primitive peut se multiplier et se diviser par dizaines. Les dix propriétés de sa nature s'appellent *séphiroth* et ses

(1) *In quadraginta millia mundorum extenditur album calvariæ capitis senioris..... in cranio quotidie consistunt tresdecies mille myriades mundorum, qui accipiunt ab eo, et fulciuntur super eo.* Zohar, Idra Rabba, c'est-à-dire, Grand symbole, sect. III.

(2) *Anima omnis carnis in sanguine est, unde dixi filiis Israel : Sanguinem universæ carnis non comederitis, quia anima carnis in sanguine est.* Levit., XVII, 11, 14.

variétés externes devaient se manifester par le moyen des propriétés. Les *séphiroth* se nommaient couronne, intelligence, sagesse, force, miséricorde, beauté, triomphe, gloire, fondement, empire ; et chacun d'eux, de même que les émanations de chacun, pouvait se décomposer en dizaines.

L'onde primitive de la substance ensophique, s'étant lancée dans la profondeur de l'espace orbiculaire, laissa émaner d'elle d'autres canaux (*kélim*) secondaires, divisés et subdivisés à l'infini, dont la complication remplit de nouveau l'espace : de là le mouvement et le développement de toutes les propriétés, puissances et splendeurs, d'où résulte l'univers.

Ainsi plus la substance circulante approche de sa source, plus elle est riche de propriétés ; plus elle a traversé de mondes, plus elle perd en lumière, en pureté et en force. L'homme doit donc s'efforcer de diminuer l'intervalle par la force de la pensée et la pureté de l'âme, afin de devenir un vase d'élection.

Le célèbre Juif Spinosa déduisit de là son hypothèse, et dit hautement : « La nature est Dieu : l'homme ne saurait être né mauvais ; « autrement il faudrait conclure que Dieu est mauvais ; et tout se « confond en Dieu (1). »

A la doctrine des émanations se rattache une foule d'imaginations sur les démons, sur les quatre éléments de l'âme, sur leur formation et leur origine, sur l'homme considéré comme microcosme, le tout enveloppé de nuages qu'on a peine à dégager. Si l'on se rappelle Zoroastre (2), on trouvera entre ses écrits et la cabale une ressemblance fondamentale. On pourrait donc supposer qu'elle date de l'époque où la captivité mit les Hébreux en contact avec les Perses. Les relations que les deux peuples eurent toujours depuis ouvrirent une voie de plus aux idées orientales, qui tendaient à passer dans l'Occident.

La cabale pratique multiplie les prescriptions déjà très-minutieuses de Moïse, et va jusqu'à les faire prévaloir sur la morale. La doctrine des démons donne naissance à une espèce de magie particulière qui opère des prodiges par l'application artificielle des paroles et du sens des livres. Les noms, disent-ils, furent imposés

Cabale pratique.

(1) Sur la cabale et sur les deux livres qui en sont le fondement, c'est-à-dire, le *Zohar* et *De la création*, voyez le premier volume des *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France; savants étrangers*, 1842. Pour la philosophie cabalistique, on peut consulter nos *Documents de philosophie*.

(2) Voy. tome II, page 32.

aux choses par Dieu, qui, en les associant, communiqua une grande efficacité à leur réunion. Ceux des hommes, selon la Bible, sont écrits dans le ciel. La musique de David opérait des prodiges. Il existe donc une vertu secrète dans les paroles ordinaires, et une plus grande encore dans celles de l'Écriture ou dans celles qui dénotent la Divinité. C'est parce que Moïse et Daniel connaissaient celles-ci, qu'ils l'emportèrent sur les magiciens de Pharaon et du roi de Babylone. Les miracles des autres prophètes s'accomplirent à l'aide de la disposition de mots exprimant le nom de Dieu et ses perfections, ou celui des anges et des démons.

Les choses montent de la terre au ciel par une sorte d'enchaînement; à telle parole, à tel nombre est attachée l'idée d'une partie du corps, d'une plante, d'un animal, d'un vice, d'une vertu, d'un astre, d'un ange, de sorte qu'en combinant des paroles et des nombres, on produit une agitation sympathique, correspondant aux éléments de chaque chose.

De là les applications théurgiques, les pratiques superstitieuses et les folies auxquelles cette science entraîna plus tard les esprits, en se rattachant particulièrement à la théurgie au temps de Reuchlin, de frère Zorzi, de Cornélius Agrippa et de Raymond Lulle (1).

Ainsi ce peuple qui, plutôt que de plier sous le joug, laissa détruire sa patrie, se courba dans l'exil devant ses maîtres superstitieux. Les plus éclairés s'en affranchissent cependant et conservent l'intégrité de la tradition, bien que leurs prières mêmes ne se soient pas toujours conservées pures des extravagances des mystiques.

Tandis que certains Hébreux repoussèrent le christianisme, d'autres l'embrassèrent en y introduisant des hérésies de formes infinies, mais d'une seule nature. Les Hébreux convertis voulaient conserver dans l'Église nouvelle plusieurs pratiques et cérémonies de la synagogue, dont les croyants étaient affranchis. Mais comme Jésus-Christ lui-même s'y était soumis, que les *premiers évêques* de Jérusalem avaient été circoncis, et que les croyants éloignés avaient regardé l'église de la capitale de la Judée comme la principale, tant que des sociétés nombreuses ne se furent pas

Hébraïsants.

(1) Le nom de *cabale* ne paraît appliqué à ces doctrines que par Pic de la Mirandole. Quelques-uns des nombreux commentateurs qui cherchèrent à jeter quelques lumières parmi tant de ténèbres ont été réunis par Knorrius de Rosenwohl dans la *Cabale dévoilée*, 1677.

constituées dans Antioche, Corinthe, Éphèse, Alexandrie et Rome, les chrétiens judaïsants ou nazaréens prétendaient pouvoir imposer comme loi à l'Église catholique ce qui n'avait été que toléré dans l'origine.

Ayant été réprouvés, ils se retirèrent à Pella en Thessalie, jusqu'au moment où, pour se soustraire à la proscription d'Adrien, et pour imiter Marc, leur évêque, né gentil, ils renoncèrent aux rites mosaïques en se conformant aux usages de l'Église catholique. Les dissidents, peu nombreux, formèrent une petite Église à Bérée, autrement Alep de Syrie, et prirent le nom d'Ébionites, c'est-à-dire pauvres; ils étaient répudiés par les Juifs comme apostats, et par les chrétiens comme hérétiques. Ces ébionites rejetaient saint Paul comme gentil d'origine et apostat de la loi mosaïque, et ils débitaient sous le nom de saint Pierre des erreurs comme celles-ci : Dieu avait divisé l'empire des choses entre Jésus-Christ et le démon; le dernier est tout-puissant dans le siècle; le premier, dans l'éternité; le Christ, né humainement (1), s'était ensuite rendu digne, par ses vertus, de devenir le fils de Dieu. Il ne suffisait pas pour être sauvé de croire en lui; il fallait encore observer la loi mosaïque : tous étaient tenus de se marier, et la polygamie était licite.

Simon le Magicien avait formé des disciples, à la tête desquels se mit après lui Ménandre, qui baptisait en son propre nom et promettait l'immortalité. Moins ambitieux qu'eux, Cérinthe ne se croyait ni émanation de Dieu, ni prophète; il prétendait seulement avoir appris par la révélation des anges que le monde n'était pas l'œuvre de Dieu, mais d'une puissance distincte de la puissance suprême : que le Christ n'était pas né et n'avait pas souffert, mais bien Jésus, dans lequel il était descendu quelque temps; et, adoptant ici les préjugés nationaux et les anciennes espérances des Hébreux, il ajoutait qu'il aurait par la suite dans Jérusalem un règne terrestre de mille années; durant lequel tous les désirs de la chair seraient satisfaits (2). Cérinthe.

Ils ne furent que les précurseurs des gnostiques. Ceux-ci ne se bornèrent pas à effacer du symbole catholique quelques dogmes, mais ils subordonnèrent tout le christianisme à des doctrines antérieures, avec lesquelles ils le refondirent pour en tirer une con- Gnostiques.

(1) Tryphon, dans SAINT JUSTIN, dit clairement : Πάντες ἡμεῖς τὸν Χριστὸν ἄνθρωπον ἐξ ἀνθρώπων προσδοκῶμεν γενήσεσθαι.

(2) Cette doctrine du millénaire fut adoptée aussi par quelques orthodoxes, comme Justin (*Dial. cum Tryph. Jud.*) et Lactance, liv. VIII.

ception entièrement nouvelle : *gnôse* était une parole en usage dans les écoles (1) pour indiquer une science supérieure aux croyances communes, et le nom de *gnostiques* fut appliqué aux chrétiens qui connaissaient le mieux cette science (2). Il fut ensuite usurpé par les rationalistes de cette époque, qui prétendaient que leur doctrine, indépendante de toute révélation, était supérieure aux systèmes païens, dont elle expliquait les symboles, à la religion hébraïque, dont elle révélait les imperfections et les vices, ainsi qu'à la croyance commune de l'Église chrétienne.

Le syncrétisme des gnostiques avait à s'exercer sur les doctrines et les religions les plus diverses. Quelques dérivations nouvelles d'une sagesse modifiée par le temps, par le vulgaire, par les savants, s'étaient introduites dans la religion hébraïque. La Perse se présentait avec les doctrines de Zoroastre, qui supposaient (on nous permettra de le répéter ici) que la lumière primitive était émanée du temps indéfini (*Zervane Akérène*), et que de celle-ci venait *Ormus*, roi de la lumière, qui, à l'aide de la parole, créa le monde pur, dont il est le conservateur et le juge. Dans cette création, le premier-né du temps procéda par gradation, faisant d'abord les six *armaspands*, qui, entourant son

(1) Γνῶσις, connaissance, opposée à πίστις, foi.

(2) Voyez, indépendamment des auteurs ecclésiastiques en général :

MUNTER, *Essai sur les antiquités ecclésiastiques du gnosticisme*; Anspach, 1790 (allemand).

LEWALD, *Commentatio de doctrina gnostica*; Heidelberg, 1818.

NEANDER, *Développement génétique des principaux systèmes du gnosticisme*; Berlin, 1818; et son livre intitulé *Esprit antignostique de Tertullien*, 1825 (allemand).

HAHN, *Antitheses Marcionis*, et l'*Évangile de Marcion*, etc.; Königsberg, 1823 et 1824.

BELLERMANN, *Sur les pierres Abraxas*; Berlin, 1820 (allemand).

FULDNER, *De Carpocratianis*; Leipsig, 1824;

Et beaucoup d'autres, qui tous ont été mis à profit par

MATTER, *Histoire critique du gnosticisme, et de son influence sur les sectes religieuses et philosophiques des six premiers siècles de l'ère chrétienne*; Paris, 1828; 2 volumes, avec planches.

Les livres des gnostiques sont perdus; mais dernièrement M. Delauvrier a trouvé dans le *British Museum* de Londres un manuscrit du septième ou huitième siècle, qui contient, suivant lui, la *fidèle doctrine* de Valentin, chef de l'une des plus fameuses écoles gnostiques de l'Égypte; c'est une œuvre traduite en cophte, dans une forme dramatique. L'auteur de ce livre curieux suppose que Jésus-Christ passa, après sa résurrection, douze ans avec ses disciples, et leur exposa une révélation supérieure, la science du monde et de l'intelligence.

trône, sont ses organes auprès des esprits inférieurs et des hommes; puis les vingt-sept *izeds*, qui veillent au bien du monde et sont les interprètes des prières humaines, puis les *fervers*, idées du démiourgos. En même temps, *Arimane*, puîné de l'Éternel, condamné pour son orgueil jaloux à deux mille ans et demi de ténèbres, se prépara à combattre la lumière, et produisit, en opposition aux créatures d'Ormus, sept *archidévis* et une infinité de *dévis*. De leur lutte avec les bons génies provint le mélange de bien et de mal qui apparaît en toutes choses ici-bas, et qui durera tant que l'œuvre d'Ormus ne triomphera pas complétement.

A ces idées se mêlèrent les doctrines astronomiques, les influences des étoiles, avec tout ce qui constitua la religion des Parsis, et tout ce qui, greffé sur les théories hébraïques, engendra la kabale.

Les conceptions asiatiques avaient subi d'autres modifications de la part des Phéniciens, qui supposaient aussi qu'une parole divine, écrite dans les astres, avait été communiquée par les demi-dieux aux castes supérieures du genre humain. Selon cette parole, le principe de toutes choses est un être moitié matière, moitié esprit, qui, épris de ses principes mêmes (τῶν ἰδίων ἀρχῶν), engendra l'univers. Il enfanta d'abord la matière (*mot*), d'où sortit le germe de chaque créature; tandis que les contemplateurs du ciel naissaient d'êtres supérieurs ; et ainsi de suite, par degrés, pour les corps célestes, les phénomènes de la lumière et du vent, et pour tout le reste. L'esprit, voix de Dieu, engendra avec lui la Nuit (*baavt*), Éone et Protagonos, premiers humains, qui produisirent les *génos*, habitants de la Phénicie; ceux-ci se propagèrent par couples, et donnèrent le jour aux inventeurs des diverses industries terrestres, qui ont été honorés d'un culte divin.

Venue également de l'Asie, la doctrine des esprits s'était répandue au loin à l'entour de la Méditerranée, s'associant à la théologie, à l'anthropologie, et souvent à la cosmogonie, à l'aide de laquelle elle expliquait cet accord mystérieux qui règne dans l'univers où le monde intellectuel doit remplir le principal rôle. Afin donc de pouvoir franchir l'immense intervalle entre le Créateur et l'homme, on avait admis cette chaîne graduée d'êtres intermédiaires et la manifestation continuelle de Dieu, sous des dénominations et des formes différentes.

En Égypte, autant que le laisse entrevoir le culte de la mysté-

rieuse Isis, *Amon-ra,* dieu occulte, obscurité inconnue, fit sortir de lui-même, par sa *parole,* un être féminin *Neith,* qui, fécondée par lui, produisit *Kneph,* démiourgos ou puissance créatrice. Celui-ci fit tomber de sa bouche un œuf, c'est-à-dire la matière de l'univers, qui renferme l'agent divin, l'intelligence ordinatrice, *Phta.* Dè ce dernier et de *Buto,* la grande Mère, naissent *Phré,* soleil, et sa compagne *Tiphé* (*Uranie.*)

Ici encore les émanations divines se partagent en trois degrés successifs, le premier de huit, le second de douze, le troisième de dix ou de trois cent soixante-cinq dieux. Au nombre de ces derniers, *Thoth* ou Hermès est remarquable, comme ayant une forme terrestre et une forme céleste; il est trism giste comme dieu ; il est rédempteur comme homme, et révélateur de mystères; il donne enfin la science à la race humaine dégénérée, qu'il fait instruire par Osiris et Isis, afin de les rendre dignes de monter au ciel (1).

Typhon, génie du mal, était confondu avec la matière, et l'on invoquait contre lui les génies tutélaires de chacun des jours de l'année, génies qui formaient la troisième série de divinités. Leur tâche était de maintenir la correspondance entre les deux mondes.

Tous ces systèmes trouvaient des partisans ; et comme il s'était répandu partout un besoin de transporter, pour ainsi dire, les croyances au delà des barrières du monde sensible, on les préférait à la mythologie grecque, où le génie esthétique des Hellènes avait poétiquement travesti et enseveli sous les formes le mysticisme et les traditions empruntées à l'Asie. Les dégager et en tirer une philosophie épurée de tout ce qui pouvait être contraire aux dogmes, telle était l'intention des gnostiques, qui révéraient les doctrines évangéliques, mais sans les accepter dans leur simplicité native. Incapables de sentir le mérite de cette confiance positive par laquelle on arrive à la solution des problèmes les plus importants pour la morale humaine, ils supposèrent qu'il fallait un ordre philosophique, et que la science accessible à tous (*exotérique*) devait être différente de celle qui était réservée à un

(1) Indépendamment des explications qu'il grava sur des colonnes, Thoth composa vingt mille, on dit même trente-six mille volumes; il nous en reste quelques-uns, fabriqués probablement dans les premiers temps du christianisme par les néoplatoniciens; le plus célèbre est le *Poëmander* ou De la Nature des choses. D'autres parurent ensuite sous son nom; ils concernaient surtout l'alchimie.

petit nombre (*ésotérique*). Tandis que la théosophie chrétienne, reconnaissant la foi pour un fait, résout les questions par l'autorité divine, sans discuter le fond des doctrines, mais en se bornant à vérifier leur exposition, leur concordance avec les textes et avec les interprétations légitimes, le gnosticisme substitue ou associe à la révélation authentique des révélations particulières et en quelque façon naturelles; il aspire à atteindre par ses propres forces à une hauteur inaccessible à la raison, et non révélée à la foi; il prétend donner le caractère et l'autorité de l'inspiration à ses investigations mystiques, à l'aide desquelles il résout les problèmes les plus élevés, comme l'origine du mal, la création, la rédemption, les rapports entre le monde intellectuel et le monde moral.

Considéré sous cet aspect, le gnosticisme est l'hérésie qui se reproduisit le plus généralement en Asie et en Europe, à différents intervalles, soit dans l'école renouvelée de Pythagore et de Platon, soit dans les écoles transcendantes du seizième siècle, qui associaient à leur mysticisme l'alchimie, l'astrologie et la magie.

Certains gnostiques foulaient aux pieds les enseignements apostoliques; d'autres disaient y avoir découvert par des moyens secrets la vérité sous la forme imparfaite ou altérée avec laquelle on la présente au vulgaire; d'autres encore révéraient les livres canoniques, sauf à les interpréter autrement que l'Église. La plupart étaient des gens instruits et riches de la Syrie et de l'Égypte qui, abandonnant au vulgaire et aux pauvres les humbles pratiques de l'Évangile, se figuraient qu'à eux était réservée la connaissance intime des mystères, et voulaient dépasser le christianisme en profondeur mystique. Ils s'accordaient à distinguer un monde supérieur, de pure lumière et d'immortelle félicité, et un autre de ténèbres, de misères, de mort. Il existe un être infini, invisible, père inconnu, abîme d'immense nuit (προών, βυθὸς,) comme le Brahma indien et le Pyromis égyptien, qui, ne pouvant rester inactif, se répandit en émanations.

Doctrines communes des gnostiques.

Les émanations supérieures, non créées, mais émises de l'abîme éternel et participant de l'essence divine, s'appellent *éons* ou êtres; ces êtres, dont le nombre diffère, sont distribués par classes de sept, de huit, de dix, de douze, conformément aux nombres symboliques que nous avons trouvés dans presque toutes les théogonies et cosmogonies. Réunis à la substance, ils

forment le *plérome*, ou la plénitude de l'intelligence. A mesure qu'ils s'éloignent de leur source, ils diminuent de perfection, jusqu'à la dernière émanation du plérome, qui est le Démiourgos, équilibre de lumière et d'ignorance, de force et de faiblesse, qui, sans l'ordre ou le concours du Père inconnu, produisit ce monde, ensemble si désordonné et si vicieux, qu'on ne saurait le croire l'œuvre de Dieu.

Les âmes y sont placées avec le fardeau de la matière, soit par l'effet d'un caprice du Démiourgos, soit qu'une première faute les ait dégradées. Le Démiourgos ne pourrait les régénérer. Il a fallu qu'une des sublimes puissances du plérome, la pensée divine, l'intelligence, l'esprit, descendît personnellement jusqu'au dernier degré de la création, pour ramener l'homme au plérome. Cette puissance céleste est le Christ, qui réforme la conception défectueuse du Démiourgos et anéantit sa création.

Mais comme la matière est perverse, le Christ n'en prit que les apparences; et tandis que la religion naturelle et celle de Moïse sont l'œuvre de Jéhovah, démiourgos imparfait, l'Évangile, au contraire, exprime l'intelligence du Père inconnu.

Les gnostiques avaient pu esquisser d'après ces pensées une histoire de l'humanité en deux époques : durant la première elle avait suivi la loi du Démiourgos, et dans la seconde celle de Dieu. Les hommes eux-mêmes sont divisés en trois classes, selon le principe de vie dominant en eux; les *uliques*, dont la matière (ὕλη) est le principe, sont asservis au monde inférieur; les *pneumatiques* aspirent selon l'esprit (πνεῦμα) à rentrer dans le plérome; les *psychiques* s'élèvent jusqu'au Démiourgos par l'âme (ψυχή), qui n'est ni esprit ni matière. Les Hébreux soumis au démiourgos Jéhovah furent psychiques; uliques les païens adonnés à la vie inférieure; pneumatiques les vrais chrétiens (1).

A quoi est donc destiné le genre humain? A s'élever de la vie ulique et de la vie psychique à la vie spirituelle ou divine. Le principe ulique est sujet à la mort, et peut-être ceux qui l'ont suivi durant toute leur existence tomberont-ils dans le néant; les psychiques obtiendront les récompenses imparfaites que peut décerner le Démiourgos; les pneumatiques obtiendront de rentrer dans le plérome éternel.

Les gnostiques s'accordent sur ces différents points; mais, abandonnés aux hallucinations de leur raison, il n'est pas surprenant

(1) Théorie développée spécialement par Valentin.

qu'ils se soient divisés en plus de cinquante sectes, chacune ayant ses évêques et ses assemblées, ses docteurs, ses miracles et ses évangiles. Car si l'homme peut s'élever aux dogmes de l'existence et de l'unité de Dieu, mille questions se présentent à lui lorsqu'il vient à méditer sur la nature de l'Être nécessaire, sur les attributs qui ne dérivent pas immédiatement de sa perfection suprême, sur les substances émanées de lui, les divers ordres d'esprits supérieurs ou inférieurs, l'état primitif du monde, l'enchaînement des causes et des effets, les types universels des idées, la réalité ou l'illusion, la transformation des choses. De là l'innombrable subdivision des gnostiques, les hommes d'imagination acceptant rarement d'autres guides que leurs propres pensées. Mais ce morcellement eut cela de bon, que cet amas de fictions métaphysiques qui se rattachaient à la mythologie scientifique et à la théologie poétique des Indiens, des Perses et des kabalistes, ne s'introduisit pas dans l'Église.

On peut classer les gnostiques, selon qu'ils se rapprochent davantage des maximes égyptiennes ou de celles des Perses, en deux familles principales : les *panthéistes,* comme Apelle, Valentin, Carpocrate, Épiphane ; et les *dualistes,* comme Saturnin, Bardesane, Basilide (1).

Saturnin, qui vivait à Antioche sous Adrien, paraît avoir considéré, comme étant coéternel à Dieu, Satan, principe du mal, tout à la fois esprit et matière. Mais lequel de ces deux éléments précéda l'autre? Bardesane, d'Édesse, contemporain de Marc-Aurèle, répond que la matière constitue l'élément primitif du mal, et que Satan fut une manifestation spirituelle de celle-ci. De même que l'abîme du bien (βυθὸς) engendra l'intelligence, et par elle une série d'émanations, d'aspects divers ; de même l'abîme du mal, c'est-à-dire la matière, engendra Satan, et par lui une succession d'émanations analogues, en hostilité harmonique avec les premières; de telle sorte que l'univers fut la manifestation d'un *double* inconnu (2). Bardesane soutint ses doctrines avec Dualisme.

(1) M. Matter, en nous donnant l'*Histoire du gnosticisme*, n'a pas pu se soustraire à cette admiration qui nous fait trouver beaux et importants les points sur lesquels nous avons porté une longue et persévérante attention.

(2) Bardesane écrivit, sur les renseignements fournis par les ambassadeurs envoyés de l'Inde au chef de l'empire, des *Commentaires sur l'Inde,* dont il nous reste deux fragments. Il put donc déduire sa doctrine de celle de Kapila, selon laquelle la matière, *Prakriti,* engendra l'intelligence, et commença par elle à se manifester.

fermeté; et menacé au nom de l'empereur Vérus, il répondit: *Je ne crains pas la mort, et elle m'atteindrait encore quand même je céderais à l'empereur!* Il composa cent cinquante hymnes, dont on loua l'expression poétique et la mélodie; la poésie était pour lui un moyen d'insinuer dans les esprits la partie extérieure de la gnôse.

Il s'occupa particulièrement de la question du destin, c'est-à-dire de celle de savoir si les choses de ce monde sont gouvernées par des décrets immuables, sans que les vœux et les efforts humains puissent rien changer à ce que décida une puissance aveugle. Comme il supposait que le monde n'avait pas été immédiatement créé par Dieu, il ne pouvait lui en attribuer le gouvernement; mais il lui donnait le beau nom de père, et il disait: *Tout peut se faire avec le bon plaisir de Dieu; rien ne peut être évité de ce qu'il veut, attendu que nul ne saurait lutter contre sa volonté. Si quelqu'un peut lui résister, c'est par un effet de sa bonté qui accorde à chacun ce qui est propre à sa nature et à sa volonté indépendante.* C'est ainsi qu'il cherchait à concilier le libre arbitre avec l'astrologie, dans la supposition que l'homme extérieur était seul sujet à l'action du destin, tout en demeurant libre en ce qui touche l'existence rationnelle.

Basilide, Syrien comme Bardesane, enseignait dans Alexandrie. Il suppose l'éternité des deux principes, et ajoute que les émanations de l'esprit des ténèbres, éprises de la lumière, s'élèvent jusqu'au sein du plérome; contrairement à d'autres gnostiques, selon lesquels le plérome se précipite dans l'empire des ténèbres, il s'efforce d'expliquer dans un sens opposé le problème qui de tout temps a tourmenté l'esprit humain, à savoir la mystérieuse combinaison du bien et du mal, la coexistence du mal moral avec un Dieu bon. Son plérome était, à la manière égyptienne, composé de trois cent soixante-cinq intelligences qu'il exprimait par le mot ΑΒΡΑΞΑΣ, devenu symbole et signe de reconnaissance parmi ses disciples (1).

Il n'exagérait pas comme d'autres les maux de cette vie; il y voyait même une manifestation des idées divines, et il disait: *Je ferais toute autre chose avant que d'accuser la Providence.* Il donnait de celle-ci une définition ingénieuse, en la désignant comme une puissance qui pousse les choses à développer les

(1) De là les pierres nommées *Abraxas*, célèbres alors et depuis.

forces qu'elles renferment naturellement (1) ; et il considérait la rédemption comme un moyen employé par cette Providence pour guider le genre humain vers un état supérieur à celui qu'il pouvait atteindre naturellement. S'il voit des maux ici-bas, il les envisage comme une épreuve, une expiation (οἰκονομία τῶν καθάρσεων), affirmant que les doutes élevés par notre ignorance sur la justice de Dieu tomberaient si nous pouvions voir l'accord des causes et des effets.

Il fait servir à son système la doctrine de la métempsycose, modifiée à la manière des gnostiques ; il l'étend aux nations entières, et l'emploie à expliquer leur degré de civilisation.

Mais comme dans le dualisme tout ce qui existe ne constitue que des formes de l'être bon ou de l'être mauvais, cette doctrine retombe dans le panthéisme : c'est là, en effet, qu'aboutit directement Valentin, en concevant la matière comme une émanation grossière, une forme de l'esprit, ou une illusion. Cet Égyptien, le plus célèbre parmi les gnostiques, reconnaissait une série d'éons. Le premier d'entre eux, selon lui, nommé préexistant (προὼν), profondeur ineffable (βυθὸς) (2), demeuré longtemps inconnu et dans le repos avec *Ennoia*, l'imagination, engendra d'elle *Nous* (l'intelligence), semblable à lui, qui devint le père de tous les êtres. *Nous* avait pour sœur *Aléthéia* (la vérité). Ces deux couples formèrent un carré qui fut le fondement de toutes choses. *Nous* engendra deux autres éons, *Logos* et *Zoé* (le verbe et la vie), et ceux-ci *Anthropos* et *Ecclesia* (l'homme et la société) : les deux premiers produisirent cinq nouveaux couples d'éons (3),

Panthéistes. 136.

(1) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromat.*, liv. IV.

(2) IRÉNÉE, *Adversus hæres.*, I, c. 1.
THÉODORET, *Hæret. fab.*, I, c. 7.

Toujours et partout on retrouve les mêmes idées fondamentales de l'éternité et de l'incompréhensibilité de l'Être suprême. C'est le *Zervane-Akérène*, l'*Ensophe*, le πατὴρ ἄγνωστος, le πατὴρ ἀνονόμαστος.

(3) On a beaucoup écrit pour expliquer le sens de ce mot et l'application qui en a été faite aux intelligences émanées de Dieu. On a bien dit que le sens correspond à celui de עלם, qui signifie non-seulement le siècle, mais encore le *monde* et *ce que le monde comprend*, mais ceux qui ont prétendu que αἰῶνες était la traduction du mot hébreu, et que cette dénomination avait dû nécessairement dériver des langues orientales, puisque les opinions des gnostiques sont tirées des systèmes de l'Orient, ont seuls approché de la vérité. D'après les recherches auxquelles nous nous sommes livré à ce sujet, il faut d'abord rectifier tout à fait l'opinion que le gnosticisme ait été entièrement puisé ailleurs ; en second lieu, par ce mot *éons* les gnostiques ne veulent indi-

qui par leur ensemble constituèrent le plérome, et qui sont figurés dans les trente ans que Jésus-Christ vécut ignoré. Le plérome se trouva confirmé par le couple du Christ et de l'Esprit-Saint,

quer ni le *siècle,* ni le *monde*, ni *ce que le monde comprend*, ni la *durée du monde*, ni un *espace de temps quelconque*, mais des intelligences, des émanations de Dieu, des êtres hypostatiques de la même nature que Dieu. — Les cabalistes donnaient à toutes les intelligences supérieures, spécialement aux Séphiroth, l'attribut de Ei, de Jéhovah, de Élohim ou d'Adonaï, pour signifier que *tout ce qui émane de Dieu est encore Dieu*. Les gnostiques eurent la même idée, c'est pourquoi ils appelèrent αἰῶνες les intelligences émanées de Dieu. Ils considérèrent l'*éternité* comme l'attribut le plus caractéristique de l'Être suprême; et c'est la raison pour laquelle ils employèrent cette expression si célèbre. Irénée, au chapitre I du premier livre, le déclare assez ouvertement; et avec une autorité aussi respectable il est difficile de se tromper: Λέγουσι γὰρ, dit-il, τινὰ εἶναι ἐν ἀοράτοις καὶ ἀκατονομάστοις ὑψώμασι τέλειον Αἰῶνα προόντα... τοῦτον δὲ καὶ βυθὸν καλοῦσιν. « Comme ils (les valentiniens) disent qu'un *Éon* en tout parfait est dans les hauteurs invisibles et ineffables..., ils l'appellent aussi Abîme. » L'Être suprême était appelé par eux l'*Éon*, l'*Éternel;* et ils désignaient par le même nom *ce qui était encore lui*. Nous trouvons employé dans le même sens l'équivalent de עלמנם, dans le code des nazaréens publié par Norberg, pour indiquer une classe d'êtres tout à fait égaux aux Éons.

Le mot αἰῶν est souvent employé dans les livres du Nouveau Testament, avec une signification différente pourtant de celle que lui attribuaient les valentiniens. Il est probable que ceux-ci, ne rejetant pas les Épîtres de saint Paul, auront pris dans leur sens ce passage de son épître aux Hébreux : δι' οὗ (Χριστοῦ) καὶ τοὺς αἰῶνας ἐποίησε (c. I, v. 2). « Par lequel il (le Christ) fit aussi les siècles. » Ce passage s'accordait avec leur système concernant le νόος, comme image de Dieu et organe de toute création. Mais il n'est pas douteux que l'auteur de cet écrit employa le mot αἰῶνας dans le sens de *mondes*, attendu que, dans la doctrine orthodoxe, la création des anges n'est point attribuée à Jésus-Christ, tandis que saint Jean lui attribue positivement celle du monde.

Cérinthe et Basilide avaient eu des idées analogues à celles de Valentin; mais il y a lieu de douter qu'ils aient appliqué l'expression d'*éons* aux intelligences divines. Saturnien appelait les anges-*élohim*. Bardesane, postérieur à Valentin, fit usage d'un mot syriaque équivalent. On a cherché des analogies avec ce terme d'*éon*, dans une parole indienne qui paraît correspondre à עלם (MIGNOT, *Sur les anciens philosophes de l'Inde*, t. I, page 227, des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*). Mais, bien que nous ne rejetions pas les recherches faites par Miguot, il nous inspire peu de confiance sur ce point, attendu que la manière dont il écrit le mot עלם (א.לם) semble annoncer qu'il ne savait pas l'hébreu. On veut aussi recourir aux *ingis* des Chaldéens (BRUKER, *de Ideis*, p. 5) et aux *idées* de Platon (*ibid.*, p. 36). Quant aux opinions, on y trouve à la vérité quelque analogie, mais aucune quant au langage. On rencontre dans ALCINOÜS, *de Doctrina Platonis*, c. 9, une analogie tout à fait trompeuse, lorsque ce philosophe platonicien dit : Ὁρίζονται δὲ τὴν ἰδέαν παράδειγμα τῶν κατὰ φύσιν αἰώνων : « Ils définissent l'idée un modèle selon

qui virent naître en même temps qu'eux une longue série d'anges.

Si nous laissons à l'écart ce langage mystique, nous trouvons dans cette doctrine que la matière procède de l'esprit : lumineuse s'il sourit, aqueuse s'il pleure, opaque s'il est triste ; elle n'est donc qu'une forme de l'âme s'épanchant dans la joie, se condensant dans l'affliction. Le mal est une fausse direction du bien, attendu qu'il naît de l'opposition entre le désir des éons de s'unir au grand abîme, et l'impuissance d'y réussir. « Vous êtes dès le « principe immortels, disait Valentin à ses sectateurs ; vous êtes « les fils de la vie éternelle : vous vous êtes attiré la mort pour « la vaincre, la détruire, l'éteindre en vous-même ; mais si vous « vous détachez du monde de la matière sans vous laisser entraî- « ner par lui, vous êtes les maîtres de la création, et dominez « sur tout ce qui est fait pour périr (1). » L'idée fondamentale du valentinianisme est celle de la plus pure orthodoxie, c'est-à-dire celle de la rédemption et du christianisme, devant ramener tous les êtres spirituels à leur condition primitive. Le dernier dogme de Valentin est aussi celui des orthodoxes, car il enseigne que l'ordre de choses actuel cessera quand le but de la rédemption sera entièrement accompli sur la terre. Alors le feu qui est épars et latent dans le monde s'en échappera de toutes parts et détruira la matière, jusqu'à ses scories, dernier refuge du mal (2). Les esprits, parvenus alors à parfaite maturité, monteront dans le plérome pour y jouir de toutes les délices d'une intime union avec leurs compagnes, de même que l'éon Jésus s'y unira avec sa *Syzigos, Sophia Achamot* (3). Les va-

la nature des éons. » Il en est de même des opinions rapportées par Mosheim (*Comment. de Reb. Christ. ant. Constantin.*, p. 29 et 30), dont nous apprécions grandement les recherches au sujet du gnosticisme. Le mérite de ses travaux est d'autant plus grand, qu'il considérait les doctrines du gnosticisme comme les rêves d'une imagination déréglée. MATTER.

(1) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, liv. IV, p. 509.

(2) Ici Valentin se rapproche de Zoroastre, selon lequel des torrents de métaux purifieront le mal, les démons et Arimane. *Bundehesch*, XXXI, 416, édition d'Anquetil.

(3) Valentin n'admet pas un principe éternel du mal, différant en cela de Basilide, qui suivait les doctrines perses et se rapprochait plutôt des doctrines grecques au sujet de l'ὕλη. Il supposait une matière morte et informe, privée de tout élément de vie divine, et n'ayant par conséquent rien de réel. Mais comme la vie divine doit pourtant, dans le principe, pénétrer tout ce qui existe, et que la matière résiste à toute action de la Divinité, il y a dans l'élément qui la constitue un vice réel, une opposition, une manière d'être per-

lentiniens donnèrent naissance aux ophites, aux caïnites et autres variétés.

Quant à la morale, les gnostiques la faisaient consister à fournir au corps le nécessaire, à l'exclusion du superflu; à nourrir l'esprit de ce qui sert à l'éclairer, à le fortifier, à le rendre semblable à Dieu, dont il émane; mais ils se fourvoyèrent souvent.

Morale. Ainsi, bien que quelques-unes des maximes des gnostiques tendissent à perfectionner l'homme moral, elles conduisaient systématiquement à l'immoralité. En effet, si l'on suppose avec les panthéistes que Dieu seul agit, où sera la différence entre le vice et la vertu? Si l'on suppose avec les dualistes que l'homme émane d'un double principe, la liberté est détruite, et avec elle la notion de la vertu. Ensuite, dès qu'on admet que la création est l'œuvre d'un être imparfait et faillible, la loi morale qu'il impose est imparfaite aussi, et il conviendra de s'en affranchir. En outre la révélation comprendra deux parties, correspondant aux deux principes, spirituel et matériel: la première littérale, qui règle les actes extérieurs, l'autre spirituelle, qui produit la liberté des fils de Dieu; les imparfaits suivent la première, les vrais gnostiques s'élèvent jusqu'à la seconde; car pour eux la distinction apparente des actes bons ou mauvais disparaît dans les torrents de la lumière du plérome.

En appliquant ces doctrines à la société, il fallait ou arriver à l'unité absolue en détruisant la propriété et le mariage; ou, dans la supposition d'une double origine, distinguer les hommes en in-

verse, qui est ou qui produit le génie du mal, autrement dit Satan. — Cela n'est pas plus difficile à concevoir que les créations opérées par les désirs de Sophia; et cette croyance établit entre Valentin et les gnostiques qui le précédèrent une différence fondamentale. Pour ceux-ci, comme dans les doctrines de Zoroastre, du judaïsme et de la kabale, Satan est un ange déchu, ou un génie du mal; dans la théorie de Valentin, il est le produit de la matière. Cette opinion, du reste, n'était pas nouvelle, mais elle était née de l'ancienne opinion que la matière était vicieuse de sa nature, et qu'elle a pu dès lors donner naissance au génie du mal. Il est bien vrai qu'en raisonnant d'après les principes de la philosophie moderne, on n'arriverait pas à cette conclusion. En effet, ce qui est vide et privé de Dieu est contraire à la nature de Dieu, et doit, par le résultat de sa condition propre, résister à l'action de Dieu, sans qu'on puisse dire qu'il y ait dans cette résistance ou vice ou perversité. Nous parviendrions difficilement à nous imaginer comment la résistance de la matière, même vicieuse, pourrait jamais produire un principe intellectuel; et si nous pouvions l'imaginer, nous l'attribuerions en définitive à celui qui provoqua une pareille résistance, et les conséquences à en tirer seraient terribles. Voy. MATTER.

férieurs et supérieurs : dans le premier cas, c'était déclarer l'anarchie, et dans le second l'esclavage, comme des lois nécessaires à l'état de société.

Les relations avec le monde intellectuel inspiraient la confiance arrogante de pouvoir se servir de lui pour les affaires d'ici-bas. De là les folles erreurs de la magie. Les gnostiques enseignaient en outre que les psychiques (et ils y comprenaient les catholiques) étaient incapables de parvenir à la science parfaite, et ne pouvaient se sauver qu'en vertu de la simple foi et des bonnes œuvres. Point de salut pour les hommes charnels; mais ceux dont le principe est spirituel n'ont pas même besoin des bonnes œuvres, attendu qu'étant parfaits de leur nature ils ne perdent la grâce en aucun cas.

Quelques gnostiques furent des modèles de vertu, notamment les chefs de l'école. Mais si la législation morale suffit au philosophe religieux, elle est sans force sur la multitude, qui perd toute retenue quand on enlève les obstacles qui opposent une digue au mal. Il n'y avait donc pas de mauvaise action que les gnostiques de bas étage se crussent interdite. Non-seulement ils mangeaient sans scrupule les viandes consacrées aux idoles, mais ils assistaient aux solennités païennes, aux jeux du théâtre, et se livraient à toutes sortes de plaisirs, les considérant comme licites : c'est à peine si, connaissant pourtant la corruption de ces temps, nous parvenons à croire vraies les infamies qu'on leur attribuait, et dont les gentils, par ignorance ou par malice, accusaient tous les chrétiens. Ils désapprouvaient le martyre, disant que le Christ nous en avait exemptés en mourant pour nous, et que Dieu, qui a horreur du sang des taureaux, peut bien moins encore avoir pour agréable celui des hommes.

Marc, qui feignait d'être inspiré par un démon familier, séduisait surtout les femmes, en flattant leur vanité et en exaltant leur imagination à tel point, qu'elles ne pouvaient rien lui refuser, en récompense du don de prophétie qu'il était censé leur procurer (1). Carpocrate d'Alexandrie, ennemi du judaïsme et de toutes les écoles antérieures, enseigna le mépris des lois, la communauté des biens et des femmes, en se fondant sur des pré-

(1) Irénée cite de lui ce discours : *Participare te volo ex mea gratia, quoniam Pater omnium angelum meum semper videt ante faciem. Locus autem suæ magnitudinis in nobis est : oportet nos in unum convenire. Sume primum a me et per me gratiam; adapta te ut sponsa sustinens sponsum suum, ut sis quod ego, et ego quod tu. Constitue in thalamo tuo... Ecce gratia descendit in te, aperi os tuum et propheta.*

ceptes faussement attribués à Zoroastre et à Pythagore (1). Les passions, selon lui, nous étant données par Dieu, il fallait les satisfaire à tout prix, pour mériter la vie éternelle. Un des sept diacres de Jérusalem, nommé Nicolas, donna son nom à une secte qui, étendant sans mesure la communauté des choses, sapait les bases de la société, la famille et la propriété.

Nicolaïtes.

D'autres gnostiques, comme les encratistes ou continents, donnaient dans l'excès contraire. Le Phrygien Montanus, se croyant élu pour perfectionner la morale prêchée par le Christ, réprouvait tout plaisir, toute parure soignée, ainsi que les arts et la philosophie. Moins doué d'esprit philosophique que d'imagination mystique, ennemi de la science comme Rousseau, il croyait, comme Cromwell, à l'inspiration, au moyen de laquelle tout homme, disait-il, pouvait devenir roi et prophète, jusqu'au moment où, l'extase cessant, il rentrait dans les rangs vulgaires. Elle lui servait à opérer des prodiges dans le genre de ceux de l'ancienne Pythonisse et du magnétisme moderne. Il avait de tels dehors de piété, qu'il abusa jusqu'au grand Tertullien. Les valésiens et les origénistes exagéraient encore l'austérité de Montan, et pour dompter les sens ils recouraient jusqu'à la mutilation.

Montanistes.

Les autres hérésies de cette époque peuvent au fond se réduire à ces deux points généraux, bien que souvent ceux-là même qui discutaient ne s'en aperçussent pas. Au dualisme se rapportent tous ceux qui, abusant du dogme d'une première chute et du combat entre l'esprit et la chair, crurent perverse une partie de la création. Marcion, fils de l'évêque de Sinope, ayant séduit une jeune personne, et son père n'ayant pas voulu l'admettre à la pénitence, mit le trouble dans l'Église en professant l'existence de deux principes, et en imposant des austérités extrêmement rigoureuses pour détruire le mauvais principe. Il est un des plus illustres parmi les gnostiques, et son école sévère et raisonneuse

Autres hérésies dualistes.

Marcionites.

(1) Nous pensons qu'il faut attribuer aux carpocratiens l'inscription phénico-grecque trouvée dans la Cyrénaïque en 1824, dont le sens phénicien est en discussion, et dont voici le sens grec : « La communauté des biens et des femmes est la source de la justice (δικαιοσύνη) et de la tranquillité (εἰρήνῃ) pour les hommes honnêtes, au-dessus du vulgaire, qui, selon Zorade et Pythagore, chefs des hiérophantes, doivent vivre en commun. »

Une autre inscription, trouvée dans la même contrée, porte : « Simon le Cyrénien, Thoth, Saturne, Zoroastre, Pythagore, Épicure, Masdax, Jean, le Christ et les Cyrénéens, nos chefs, nous ont enseigné uniformément de maintenir les lois (*primitives*) et d'en combattre la transgression. » C'est là assurément un étrange syncrétisme.

subsista jusque dans le sixième siècle. Loin de vouloir, comme les autres, épurer l'Évangile à l'aide des doctrines de la Grèce, de l'Égypte et de la Perse, il proclama que l'antiquité n'avait rien produit d'aussi beau, parce que jamais Dieu ne s'était révélé à d'autres avant de se révéler au Christ. Mais le Christ, ajoutait-il, avait tu aux apôtres *beaucoup de choses qu'ils étaient incapables de comprendre.* Ici il commençait un travail de critique avec une hardiesse égale à celle des exégètes allemands, nos contemporains. Rejetant en effet tout autre évangile que celui de saint Luc, dans lequel encore il modifiait et retranchait beaucoup de choses, il en composa un qui est connu sous le nom d'Évangile de Marcion. Il disposa et corrigea de la même manière les autres parties des saintes Écritures, sans parler des livres apocryphes qu'il élimina, et dont l'Égypte était devenue un atelier.

Il répudiait l'Ancien Testament, comme l'œuvre de mauvais génies, et, pour démontrer la supériorité du Nouveau, il signalait dans l'autre des erreurs et des fautes, que les esprits forts du siècle passé répétèrent à leur tour; il faisait voir combien le Messie promis par le Démiourgos antique était inférieur au véritable Christ, dont la doctrine est toute perfection.

Les priscillianistes plaçaient aussi en tête de leur système deux principes coéternels : selon eux, l'âme créée par le bon génie est bonne ; mais, souillée par le mauvais, elle se détache de Dieu et descend de sphère en sphère jusqu'à la terre, où elle se purifie pour retourner vers la lumière : les étoiles exercent une grande influence sur les âmes.

Quelques-uns étendirent la dualité à l'incarnation du Verbe; et de même qu'antérieurement on avait divisé l'unité substantielle du Créateur, Nestorius décomposa en deux personnes l'unité personnelle du Rédempteur. Au lieu de prendre pour point de départ les idées dualistes, il arriva à cette décomposition en supposant le contraste de deux volontés, de deux natures divine et humaine, difficiles à combiner dans la seule personne de Jésus-Christ. Nestoriens.

Un nommé Scitianus, Sarrasin d'origine, appartenant à l'école d'Aristote, écrivit quatre livres contre le christianisme, et les laissa en mourant avec ce qu'il possédait d'argent à Térébinthe. Celui-ci, ne pouvant propager l'erreur dans la Palestine, alla en Perse, où il prit le nom de Bouddha (1); mais, contrarié par les Manichéens.

(1) C'est là un renseignement à noter, car il peut mettre sur la trace de rapports entre les bouddhistes et les hérétiques chrétiens.

prêtres de Mithras, il se retira près d'une veuve, et une chute qu'il fit du haut de la maison le conduisit au tombeau. La veuve, à laquelle étaient restés ses livres et son argent, acheta un esclave égyptien nommé Cubricus, l'adopta et le fit instruire. Puis, lorsqu'elle fut morte, celui-ci prit le nom de Manès, qui, en langue perse, signifie la *dialectique*, art dans lequel il était très-habile. Le christianisme ayant trouvé des sectateurs dans les contrées où l'on croyait aux deux principes, il chercha à greffer la religion nouvelle sur les anciennes doctrines (1), à appliquer au Christ les actions de Mithras, à expliquer les mystères de l'Évangile par les dogmes du sabéisme. Il se vantait d'être le Paraclet et de faire des miracles. Un *esteng* ou évangile selon sa doctrine fut publié par lui.

274. Le roi de Perse, aux mains duquel il tomba, le fit écorcher avec la pointe d'un roseau, puis dévorer par les bêtes féroces. Douze apôtres continuèrent à prêcher sa doctrine, qui s'appuie tout entière sur la distinction des deux principes : la lumière, matière pure et subtile, à laquelle préside une divinité bienfaisante; et la matière grossière, maligne, placée sous l'empire d'un mauvais génie. Chacune de ces deux puissances, tout à fait distinctes et indépendantes, en créa d'autres, de la même nature qu'elle, et les distribua dans le monde. Les ténèbres produisirent cinq éléments, la fumée, l'obscurité, le feu, l'eau, le vent. Le premier donna naissance aux bipèdes, l'obscurité aux serpents, le feu aux quadrupèdes, l'eau aux poissons, l'air aux oiseaux. Dieu envoya cinq autres bons éléments pour combattre ceux-là, et ils se mêlèrent dans la lutte. Le corps humain a été créé par le mauvais principe, l'âme par le bon, d'où résulte la contradiction perpétuelle qui existe entre l'esprit et la chair, et la nécessité morale de réprimer les appétits sensuels, d'affranchir l'âme des liens corporels. Les âmes des croyants, purgées des éléments pervers, sont transférées dans la lune, d'où elles passent dans le soleil, qui les fait monter vers Dieu pour qu'elles se réunissent à lui. Les autres vont dans l'enfer jusqu'à ce que, purifiées, elles émigrent dans d'autres corps. Celui qui tue un animal sera changé en animal. La chair étant immonde, l'homme ne doit pas chercher à la multiplier par le mariage, et il ne faut pas croire que Dieu l'ait revêtue; on ne doit pas non plus vénérer les reliques.

(1) Saint Augustin dit que les manichéens se tournaient pour faire leurs prières vers le soleil, et durant la nuit vers la lune quand elle se montrait sur l'horizon; c'était un reste des rites guèbres.

Les manichéens se divisaient en élus et en auditeurs : les premiers observant la pauvreté et une abstinence rigoureuse, les autres pouvant posséder ; mais tous repoussaient le vin, la viande, les œufs, le fromage. Leur Église était présidée par un vicaire du Christ, sous l'autorité duquel douze élus, appelés *maîtres*, représentaient les apôtres : soixante-douze évêques ordonnés par eux consacraient à leur tour les prêtres et les diacres, en nombre indéterminé.

Ces hérésiarques faisaient donc un mélange du gnosticisme avec les dogmes de Zoroastre, modifiant toutefois la dualité de ce dernier, en ce qu'ils ne partaient pas de l'unité, de l'abîme primitif, dans la pensée peut-être que cette origine identique n'est pas en rapport avec la distinction éternelle des deux principes. Le bien et le mal, disaient quelques gnostiques, se mêlèrent parce qu'il prit fantaisie aux esprits de ténèbres de s'unir avec ceux de lumière ; mais comment purent-ils se connaître les uns et les autres, s'ils étaient séparés de toute éternité ? Manès répondait à cela que le mal ou la matière est en discorde continuelle ; que la discorde engendre la guerre ; que celle-ci produit des mouvements dans l'espace, mouvements dont l'impulsion fit franchir aux puissances des ténèbres l'intervalle qui les séparait de la lumière (1). Manès aurait dû conclure de là, ce qu'il ne fit pas, la prépondérance du bon principe, puisque le mal lui-même aurait été contraint de pousser les êtres mauvais vers le bien.

Nul autre avant lui n'avait affirmé plus hardiment que l'essence divine se souilla dans les âmes émanées d'elle, et que la volonté humaine est ballottée fatalement par la double action de Dieu et de la matière ; d'où il suit que, dans la rédemption, Dieu se régénère lui-même. Quelle désastreuse immoralité ne devait-il pas en résulter ?

Si les gnostiques, s'isolant dans leur sagesse orgueilleuse, n'étaient pas compris du peuple et n'aspiraient pas à l'être, les manichéens devaient réussir auprès de la foule, par l'explication palpable et poétique qu'ils donnaient d'un problème qui agitait tout à la fois les esprits réfléchis et le vulgaire, la coexistence du mal et d'un dieu bon, et par l'habileté avec laquelle ils signalaient les maux de cette vie. Ils se répandirent donc, et vécurent assez pour agiter la France et l'Italie, sous le nom de Pa-

(1) Ces doctrines se retrouvent dans deux passages qui nous ont été conservés par saint Augustin, *Liber contra epistolam fundamenti*.

tarins et d'Albigeois. Ils ne sont même pas encore extirpés de certaines vallées des Alpes.

La conception dualiste, appliquée aux doctrines chrétiennes, se transforma donc en ces deux hérésies. La pensée panthéiste fut appliquée à l'incarnation par Eutychès, qui niait la réalité de la nature humaine en Jésus-Christ en l'absorbant dans la nature divine, et en voulant que la chair n'eût été en lui autre chose qu'une apparence. Le panthéisme est encore plus précis chez Sabellius, qui fait émaner de l'unité silencieuse, tranquille, absolue de Dieu, l'âme de Jésus-Christ, l'Esprit-Saint, enfin l'âme de l'homme et tout l'univers moral.

On peut aussi regarder, comme dérivant du panthéisme gnostique et des émanations divines décroissantes, l'arianisme, qui considérait le Verbe divin comme une émanation inférieure au Père, en même temps comme une créature; et la création elle-même comme n'étant rien de plus qu'une série d'émanations. Mais par la suite nous n'aurons que trop à parler de ces hérésies.

CHAPITRE XXX.

PHILOSOPHIE ÉCLECTIQUE.

Il ne faut pas croire, car ce serait une grave erreur, que la philosophie eût abandonné ses travaux et interrompu la tradition des doctrines rationnelles grecques, non plus que celle des doctrines sacerdotales indiennes, égyptiennes et perses. Nous avons signalé cinq rameaux sortis de l'arbre socratique, soit qu'on ne vît dans les choses que des apparences et des illusions, soit qu'on n'accordât de réalité qu'aux objets physiques, soit qu'on niât toute existence en dehors de la conscience personnelle, soit qu'on réunît le monde intellectuel et le monde extérieur sans préférer l'un à l'autre, soit enfin qu'on s'élevât jusqu'à l'unité intime et suprême, qui vivifie également l'esprit et la matière. L'épicuréisme avait passé en Italie pour venger la Grèce, en corrompant les maîtres et les esclaves. Le scepticisme avait fait son dernier effort avec Sextus Empiricus, médecin, qui vivait dans le deuxième siècle, et qui prétendit arriver par la science aux mêmes résultats que Lucien s'efforçait d'obtenir par la plaisanterie, c'est-à-dire à ren-

Épicuriens.

Sceptiques.

verser toute croyance. Ses *Hypotyposes pyrrhoniennes* tendent à saper toute philosophie positive ; et tandis que les dogmatiques se vantaient de posséder la vérité objective, que les académiciens niaient que personne pût y atteindre, il prétendit montrer cette vérité. Voici la règle qu'il pose à cet effet : N'avancer comme dogme aucune raison à laquelle on ne puisse en opposer une autre d'un poids égal ; l'art des sceptiques consistant à mettre en balance les apparences des sens et les jugements de la raison, de manière à amener l'indécision du jugement (ἐπόχη), source de tranquillité parfaite (ἀταραξία). Dans son ouvrage *Contre les mathématiciens*, c'est-à-dire, contre les professeurs de sciences positives, il prend à tâche de réfuter la grammaire, dénomination qui embrasse les sciences historiques, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, l'astrologie, la musique ; il combat aussi les logiciens, les physiciens, les moralistes. Il apporte du reste dans cette lutte, avec beaucoup d'érudition et de finesse, une clarté et une précision à laquelle n'ont pas toujours atteint ceux qui de temps à autre ont, en grand nombre, tenté de rajeunir ses arguments.

Rien ne pouvait venir moins à propos qu'une école sceptique dans Alexandrie, ville adonnée tout entière aux dogmes et à la théosophie. Aussi la doctrine de Sextus Empiricus mourut-elle avec lui, et n'ajouta à la science que l'absurde, après avoir, avec Ænésidème, devancé Hume, en niant jusqu'à la causalité.

La morale de Zénon avait été d'abord adoptée à Rome par les jurisconsultes, et nous en avons vu les applications. Ce fut en elle que survécurent les débris transformés de l'école pythagoricienne et des deux écoles spéculatives de Platon et d'Aristote. Stoïciens.

Si la philosophie néopythagoricienne ne mettait pas, comme le stoïcisme, la morale en lutte avec les passions de l'homme, et, tout en montrant les charmes de la vertu, ne la rendait pas inaccessible (1), elle secondait toutefois les penchants populaires par un appareil de miracles et de magie, ce qui laissait libre carrière aux imposteurs. Il faut ranger parmi les néopythagoriciens Anaxilas de Larisse, médecin charlatan, et Apollonius de Tyane, que l'on voulut faire passer pour une transmigration de Pythagore, ou pour le Messie du polythéisme en péril. Il modifia Néopythagoriciens.

(1) *Hoc quoque egregium habet, quod et ostendit tibi beatæ vitæ magnitudinem, et desperationem ejus non faciet. Scies esse illam in excelso, sed volenti penetrabilem.* SÉNÈQUE, *ep.* LXIV.

les doctrines italiques par l'ascétisme et le mysticisme, qui forment le véritable caractère de son école. Il y introduisit, dans cette pensée, des apparences religieuses, l'usage des sacrifices et de la magie. Il supposa un Dieu unique, le premier des êtres auxquels néanmoins il était de peu supérieur, attendu que tous auraient été enchaînés et privés de volonté sous un maître trop puissant; et, selon lui, connaître ce Dieu était le but de la divination.

Les plus remarquables parmi les néopythagoriciens sont Sextius, Sotion, Nicomaque et Modératus. Le premier, au temps d'Auguste, refusa la dignité de sénateur. Il fut le chef d'une secte pleine d'énergie romaine, pour nous servir de l'expression de Sénèque, qui nous a conservé de lui cette belle image : « De « même qu'une armée menacée de toutes parts se forme en ba« taillon carré, le sage doit entourer ses flancs de vertus, qui, « comme des sentinelles, soient prêtes partout où il y a péril; et « il doit faire aussi que ces vertus obéissent sans tumulte aux « ordres du chef. »

Sotion avait été le maître de Sénèque. Modératus de Gadès, qui vivait sous Néron, remit Pythagore en honneur, en considérant les nombres comme un langage nécessaire pour exprimer les principes des choses, ce à quoi ne sauraient suffire les paroles or-
333. dinaires. Nicomaque et Jamblique de Chalcis se livrèrent aussi à l'étude des nombres; mais, au lieu de s'en tenir aux doctrines mathématiques comme autrefois, ils y mêlèrent des fables, des superstitions, des allégories d'autant plus inutiles, que la meilleure partie de leur système et la seule pratique était passée dans le platonisme (1). Dans son livre *Sur les mystères des Égyptiens et des Chaldéens,* Jamblique nous a transmis des renseignements précieux sur les doctrines orientales.

Néoplatoniciens.

Platon et Aristote, ces deux hommes de génie qui se partagèrent le champ de la pensée et de la science, n'avaient pas com-

(1) JAMBLIQUE nous a fait connaître plusieurs parties de la philosophie italique dans la *Vie de Pythagore.* Ces paroles renferment une belle définition de la philosophie : Οὕτως δὲ τὸ φιλοσοφεῖν ὡς ἀληθῶς καὶ ἄνευ αἰσθητησίων καὶ σωματικῶν ἐνεργείων, καθαρῷ τῷ νῷ χρῆσθαι εἰς κατάληψιν τῆς ἐν τοῖς οὖσιν ἀληθείας ἥπερ ἐπεγνώσται σοφία οὖσα. *Nous philosophons, quand, sans le concours des sens et des fonctions corporelles* (c'est-à-dire sans nous appuyer sur les sensations), *nous faisons vraiment usage de notre seul esprit pour comprendre la vérité qui réside dans les essences, lesquelles contiennent toute la science*. In exposit. symb., 15.

plété leur doctrine. Le premier, tout en admettant une source surnaturelle de la vérité, n'avait pas atteint ce point fixe où la réminiscence et l'inspiration puisent la certitude de la révélation. Aristote, en voulant déduire la vérité du raisonnement et de l'expérience, après avoir écarté toute révélation supérieure, ne put pas, par des observations spéciales, embrasser la totalité des choses ni pénétrer dans leur essence. Compléter leur œuvre, venir en aide à l'art de Platon avec la science d'Aristote, voilà ce que se proposa l'école éclectique d'Alexandrie. Elle fut nommée *néoplatonicienne* parce que la doctrine du premier y prévalut, modifiée et enrichie par tout ce qu'avaient de plus parfait les traditions orphiques, pythagoriciennes, égyptiennes, orientales, et par le christianisme lui-même, dont les philosophes pouvaient bien combattre le mérite, mais à l'influence duquel il leur était impossible de se soustraire (1).

Le glaive d'Alexandre et celui de Rome avaient brisé les barrières dans l'enceinte desquelles chaque peuple avait conservé jusque-là son caractère national ; et, par suite, langues, mœurs, cultes, gouvernements, s'étaient trouvés mêlés. Ce mélange apparut surtout dans Alexandrie, où accouraient les étrangers attirés par le commerce, les savants appelés par la protection des Lagides. Les Grecs s'y trouvèrent à côté des Juifs, presque ignorés jusque-là, et aussi de ces Orientaux dont ils avaient reçu leur civilisation, et auxquels ils avaient eu recours toutes les fois qu'ils avaient voulu remonter à la source des doctrines altérées par leur génie artistique. Les Égyptiens eux-mêmes, pour flatter leurs maîtres étrangers, attribuaient à leurs rites nationaux un sens allégorique qui les rapprochait des idées grecques.

(1) Le plus intrépide défenseur de l'éclectisme, M. Cousin, définit ainsi la philosophie néoplatonicienne : *L'éclectisme alexandrin n'était rien moins qu'une tentative hardie et savante pour terminer la lutte des nombreux systèmes de la philosophie grecque, et faire aboutir ce riche et vaste mouvement à quelque chose de positif et d'harmonique qui pût passer des écoles dans le monde, servir de forme à la vie, et raffermir la société antique ébranlée. Ce système était le platonisme, enrichi de tous les développements que lui avaient apportés six siècles de gloire et de contradiction, les lumières de plusieurs sciences nouvelles ou nouvellement agrandies, et toutes les idées des autres écoles que l'on put combiner avec le platonisme, en lui laissant toujours la suprématie. L'esprit général du temps y mêla de fortes teintes de mysticité et de superstition théurgique.*

En même temps s'élevait la voix des chrétiens, pour démontrer qu'aucun des systèmes de la philosophie païenne ne pouvait soutenir la comparaison avec la doctrine de l'Évangile, qu'ils se détruisaient les uns les autres, qu'il n'en était pas un seul qui fût complet, que tous étaient plus ou moins défectueux en ce qui concerne la morale. Les Alexandrins parurent donc s'accorder pour chercher dans chaque système philosophique ou religieux ce qu'il contenait de meilleur, et afin de prouver que, si la vérité se trouve entièrement dans le christianisme, elle est pourtant disséminée par fractions dans toutes les doctrines. Mais comme ils n'osaient ou ne pouvaient pas s'élever jusqu'au point où la philosophie et la religion s'unissent, ils s'égarèrent au point d'accepter les absurdités de la magie et du mysticisme. Ils ternirent ainsi tout ce qu'avait de splendide le spectacle d'une société reconnaissant ses propres imperfections, et cherchant à se régénérer en fondant la doctrine sur les croyances du peuple, en les rendant aussi morales et aussi rationnelles que possible, et en les élevant à la dignité de science.

Comme ils s'aperçurent de l'impossibilité de sauver le polythéisme de l'accusation d'immoralité grossière, ils cherchèrent à raviver les symboles étouffés jusqu'alors sous les formes extérieures. Ils recueillirent ceux qui avaient survécu dans les religions grecque et orientale, et, remontant vers la révélation primitive, ils essayèrent de recomposer le vénérable édifice des antiques croyances, en le décorant des noms d'Orphée, d'Hermès et de Zoroastre.

Héritiers des travaux accumulés dans un espace de dix siècles, depuis Thalès jusqu'à Ammonius Saccas, et ayant sous la main la plus grande collection de livres qui eût existé, les Alexandrins venaient néanmoins à une époque de lassitude et de découragement. Au lieu donc de s'élancer vers la vérité avec cette ardeur native des anciens Grecs, il semble qu'après avoir en vain tenté toutes les voies pour atteindre à la source de la raison, ils s'arrêtèrent, en désespoir de cause, à démontrer et à appliquer : savants ingénieux plutôt que penseurs hardis et sûrs, souvent même ils dénaturèrent les doctrines pour les faire servir au triomphe d'un parti.

L'éclectisme, dont on fait honneur à cette école, s'empreint d'ordinaire des opinions de chaque siècle. Tandis que le christianisme ne souffrait aucun mélange, ce qui est le propre d'une religion fondée sur l'autorité et qui a conscience de son infaillibilité,

l'école éclectique voulait la liberté, la compréhensibilité, et les portait toutes deux à l'excès. Les Alexandrins répudiaient les doctrines sceptiques, et le sensualisme qui les engendre; ils ne prirent d'Aristote que les formes. Ils poussèrent l'idéalisme de Platon jusqu'au mysticisme, qui devint le caractère distinctif de cette école, le seul qui lui assigna un rang dans l'histoire de la philosophie et de l'humanité. Tous ces philosophes prétendirent avoir des communications directes avec les dieux; l'extase, selon eux, était nécessaire pour parvenir à la véritable sagesse, la destination finale de l'homme étant la connaissance de l'absolu, et une intime union avec lui (ἕνωσις) au moyen de la contemplation (θεωρία).

Ammonius Saccas vivait vers la fin du deuxième siècle; il avait été portefaix, métier d'où lui vint son surnom; peut-être qu'ayant d'abord été chrétien, il abjura sa croyance. Il ouvrit une école (1) dans l'intention de concilier les deux systèmes d'Aristote et de Platon, tentative que Palamon fit également, mais dans laquelle Plotin seul parut réussir. Ce dernier était né à Lycopolis en Égypte. Affligé de la pauvreté de l'enseignement philosophique, il s'appliqua à la recherche de la vérité avec une érudition égale à son enthousiasme, qu'il prétendait lui procurer des rapports immédiats avec les dieux. Après avoir visité l'Orient avec l'armée de Gordien, il habita Rome durant vingt-six ans, et mourut dans la Campanie en 270.

Plotin.

Visionnaire et menant un genre de vie étrange, il était cependant affable, bienveillant, chaste et très-tempérant. L'empereur Gallien lui assigna une ville en ruines de la Campanie, pour qu'il y réalisât la république de Platon. Bien qu'il ne soit pas licite de faire des expériences sur une société humaine, on peut regretter que, parmi tant d'extravagances de l'époque impériale, celle-ci n'ait pu avoir d'effet. Il permettait à ses disciples de lui proposer tous les problèmes qu'ils voulaient, et il rédigeait par écrit ses réponses, qui ont été recueillies sous le titre d'*Ennéades*; mais, provoquées par des questions accidentelles et ne résultant pas d'un enchaînement précis d'idées, l'exposition en est obscure et enveloppée.

Son idée du beau est pleine d'élévation : « Les choses belles ne se font pas seulement reconnaître comme telles; mais elles causent à ceux qui les voient un trouble agréable, une agitation

(1) Il eut pour disciples Origène, Plotin, Hérennius et le critique Longin.

mêlée de plaisir, de désir, d'amour; non pas également, mais avec plus de force sur les âmes naturellement tendres. Or, la beauté ne possède point cet attrait en elle-même; il y a, indépendamment de sa forme, quelque chose de plus beau que la beauté, et par quoi la beauté est belle. Ce n'est plus une forme, puisque l'âme, partout où elle voit une forme, sent qu'elle désire au delà quelque chose dont la forme tire son origine, quelque chose qui existe par soi, sans limite ni mesure. C'est le principe et le terme de la forme et de la beauté. Le propre de ce quelque chose est de faire naître l'amour; le désir du bien trouble l'âme, qui aspire à s'y réunir. L'objet en lui-même est seulement ce qu'il est; il inspire le désir quand le bien l'illumine, en donnant aux choses la grâce, et l'amour à qui les désire. L'âme en reçoit un rayon; alors elle s'émeut, se sent atteinte d'un aiguillon caché; elle entre dans le délire, et l'amour naît en elle. Il est des choses d'une beauté irréprochable, et qui cependant n'attirent point parce que la grâce leur manque. La véritable beauté est plutôt ce je ne sais quoi qui se révèle par la proportion plutôt que la proportion elle-même. Pourquoi la beauté nous frappe-t-elle sur le visage d'un vivant, et que la mort n'en laisse plus subsister que les traces, quoique les traits ne soient pas encore altérés? Pourquoi, parmi beaucoup de statues, celles qui ont une expression plus vivante nous plaisent-elles mieux que d'autres parfaitement proportionnées; et pourquoi un animal vivant est-il plus beau que tel autre dont les formes sont plus parfaites, mais imitées par la peinture? C'est que l'un est plus désirable que l'autre. »

Porphyre. Les Ennéades furent mises en ordre par Porphyre, né en Syrie et mort à Rome, après avoir beaucoup voyagé. Il connut et combattit les doctrines hébraïque et chrétienne. Comme Plotin, il déplorait l'aveuglement des intelligences, le fardeau de la matière, et croyait être favorisé de visions surnaturelles. Il écrivit la vie de Pythagore, partie en divulguant ce que l'on conservait anciennement dans les mystères, partie en expliquant les doctrines, et en prêtant aux cultes des prétentions qu'ils n'ont jamais eues. Il ne faut donc pas espérer d'y découvrir la trace des anciennes croyances, mais y voir plutôt un effort fait pour les soutenir, parfois avec des vues sincères, toujours avec beaucoup d'esprit.

Porphyre et Jamblique, bien inférieurs à Plotin, entraînèrent l'école d'Alexandrie dans le mysticisme; préférant la tradition à la dialectique, ils commencèrent cette guerre impuissante contre

le christianisme, lequel représentait le monde antique en lutte avec le nouveau.

Proclus, de Byzance, donna ensuite plus d'éclat à cette école. Il prétendait être le dernier anneau d'une série d'hommes consacrés à Hermès (σειρὰ ἑρμετικὴ), dans laquelle la doctrine secrète des mystères s'était transmise par succession (1); mais il paraît que cette chaîne finit à lui. Il eut commerce avec les démons, fit des miracles, et on le mit au rang des dieux après sa mort. Proclus

Ces philosophes, dont le but était de mettre en harmonie les éléments divers, empruntèrent à l'Orient les idées relatives à l'unité originaire, aux émanations, à la matière, aux transmigrations et à l'absorption finale; ils prirent de Platon l'idée de la triade, la distinction du monde idéal et du monde sensible, les démons, la théorie des facultés de l'âme; d'Aristote, la distinction de la forme et de la matière, et la logique appliquée aux émanations. Il en résulta, comme nous allons le voir, qu'il fut difficile de réduire à l'unité toutes ces idées.

Il existe dès le commencement une unité pure et absolue (τὸ ὄν, τὸ ἕν, τὸ ἀγαθὸν), immuable, sans aucune diversité, n'ayant pas même celle qui emporte l'idée d'objectif et de subjectif, de connu et de connaissant, et sans aucune des qualités que nous pouvons concevoir. De cette unité, comme l'auréole de la lumière, émane continuellement l'intelligence (νοῦς), nécessairement inférieure à son principe, laquelle produit à son tour une autre intelligence moins élevée d'un degré, c'est-à-dire, l'âme universelle (ψυχὴ τοῦ παντός), principe du mouvement.

L'intelligence embrasse les idées de tout contingent; et comme celles-ci sont à la fois l'intelligence et son objet, elles deviennent identiques avec les réalités, le connaissant est identifié avec le connu (2). Mais attendu qu'elles existent dans l'intelligence comme

(1) Il faut convenir que ces paroles de M. Cousin se ressentent un peu de l'idolâtrie d'un commentateur : *Talem autem virum Proclum dicimus in quo coire et effulgere mihi videntur quæcumque variis temporibus Græciam illustraverunt philosophicorum ingeniorum lumina, Orpheus videlicet, et Pythagoras, Plato, Aristoteles, Zenoque, Plotinus, Porphyrius, atque Jamblicus.* Préface aux ouvrages de Proclus, t. I, p. 26.

(2) Gott. Gul. Gerlach a recherché en quoi cette doctrine diffère de celle de Schelling dans l'ouvrage intitulé : *De differentia quæ inter Plotini et Schellingii doctrinam de numine summo intercedit;* Wittemberg, 1811.

dans un sujet, il y a une différence entre la forme et la matière ; celle-ci étant l'intelligence, celle-là les idées.

L'âme dans son activité plastique tend irrésistiblement à produire au dehors les idées, et les idées produites sont les âmes (1). Mais celles-ci ne pouvant exister que dans un sujet, il faut que l'âme, en produisant les formes (εἶδος, μορφὴ), produise aussi la matière. Cette dernière dérive donc directement du monde intellectuel, puisque les philosophes dont nous parlons enseignent d'une manière vague et obscure que l'âme participe, dans une mesure déterminée, de la lumière infinie de l'intelligence, aux limites de laquelle elle aperçoit les ténèbres ; et comme elle ne souffre autour de soi nulle chose qui ne soit empreinte d'une pensée, elle applique des formes aux objets, pour qu'ils deviennent le séjour des idées. La matière, sujet indéterminé, dépourvue de toutes qualités, et simplement susceptible de recevoir ces idées, passe, dès qu'elle les a reçues, de la faculté à l'acte, d'où résulte le composé, c'est-à-dire le corps.

L'univers sensible n'est donc que la grande âme qui donne la forme à la matière au moyen des idées : il est éternel, parce que l'âme n'a jamais pu rester inactive. L'intelligence et l'âme concourent à le produire, la première sujet des idées, l'autre principe du mouvement, et, réunies, elles constituent le monde, ensemble des idées douées par l'âme d'activité et de vie. Ce principe immédiat des choses se particularise dans les divers phénomènes ; car il y a autant de raisons séminales dans le monde qu'il y a d'idées dans l'intelligence.

La nécessité règle le monde, et de même que la grande âme ne pouvait cesser de le produire, les âmes qui en émanent opèrent comme elle par l'impulsion de leur propre essence, dont l'action est leur volonté (2). Le monde intellectuel et le monde sensible n'en formant qu'un seul, soit en eux-mêmes, soit en leur image, l'un opère parallèlement à l'autre, et l'un explique l'autre à qui sait l'interroger par la magie et l'astrologie.

(1) Les idées sont appelées par Plotin *dieux intelligibles*, dans un passage qu'il est utile de rapporter comme explication de la doctrine pythagoricienne : Γενόμενον δὲ ἤδη τὰ ὄντα σὺν αὐτῷ γεννῆσαι, πᾶν μὲν τῶν ἰδεῶν κάλλον, πάντας δὲ θεοὺς νοητούς : *Lequel Dieu engendré engendra avec lui tous les êtres, toute la beauté des idées, tous les dieux intelligibles*. C'est pourquoi Vico soutient que les anciens Latins appelaient *dii immortales* les essences des choses, c'est-à-dire, les idées.

(2) Premier germe du spinosisme et de la *Théodicée* de Leibnitz.

Le monde, en conséquence, ne peut être que bon ; le mal est l'inégalité des âmes et la manifestation de cette inégalité. C'est là une fatalité et un optimisme funestes à la morale. Au reste, les Alexandrins essayèrent de se soustraire aux conséquences du principe, en disant que le libre arbitre peut triompher du mal moral.

Toutes les parties du monde sensible comprennent des âmes, c'est-à-dire des idées produites, mais de classes différentes : en premier lieu se trouvent les dieux intellectuels, libres de passions, qui contemplent des idées non produites et gouvernent le ciel et les astres ; viennent ensuite les éons, puis les démons, qui dirigent, ceux-là les forces créatrices de l'univers, ceux-ci les forces vitales et les choses humaines ; et enfin ce sont les hommes, et plus bas les âmes des bêtes, des plantes, et du reste de la nature.

Les âmes du monde intellectuel prennent un corps seulement à leur entrée dans le monde terrestre. Au moment où l'une d'elles assume la charge humaine, elle laisse, bien qu'indivisible, une parcelle de soi-même dans le monde supérieur ; elle est présente tout entière dans chaque partie du corps, ou plutôt le corps est en elle, et chaque fois que les objets extérieurs font impression sur lui, l'âme n'en est point affectée, mais elle y porte attention comme à une chose en dehors d'elle.

Éloignées de Dieu par le développement de la création, les âmes tendent à retourner à lui; mais celles qui, abusant des sens, descendent même au-dessous de la vie sensitive, renaîtront après la mort sous la forme de bêtes ; celles qui auront vécu humainement reprendront des corps humains : il leur faudra avoir cultivé en elles-mêmes la vie divine pour rentrer en Dieu.

Les secours supérieurs doivent concourir à cette vie divine avec les efforts humains qui, relativement à l'intelligence et à la volonté, produisent la science et la vertu. La science, s'appuyant sur les procédés logiques à l'aide desquels l'homme combine les idées, reste imparfaite, Dieu étant supérieur à toute formule. C'est seulement par voie d'intuition immédiate (παρουσία) qu'il est possible d'acquérir la science parfaite, car on peut la dire une présence intime de Dieu dans l'âme, placée au même état où elle se trouvait avant de descendre dans le monde intellectuel.

Il en est de même des vertus, dont quelques-unes ne sont qu'une préparation aux vertus divines : telles sont les vertus physiques, morales, politiques, théorétiques, autrement celles qui regardent le perfectionnement du corps, les devoirs de l'homme

et du citoyen, qui détachent des affections corporelles et contemplent l'âme pour elle-même. Les vertus divines rendent celui qui les possède capable de converser avec les dieux, de les évoquer, et de commander aux démons; et même, à un degré sublime, elles transforment l'homme en dieu.

Le secours des dieux, nécessaire pour donner de l'énergie à tout acte humain, s'obtient ou par la prière, mouvement imprimé à l'âme pour l'élever jusqu'à eux, ou par les symboles et les rites extérieurs; et plus ils représentent au vif les choses divines, plus ils font violence aux divinités. De là les sacrifices, la divination, l'idolâtrie et tout le culte païen. Celui qui ne parvient pas par ces moyens à s'identifier avec l'essence divine, doit se traîner dans la voie des transformations.

Nous retrouvons ici les antiques maximes de l'Inde, de même qu'on pourra reconnaître celles d'Aristote dans les travaux sur la logique, comme instruments de connaissance, et l'inspiration orientale dans la recherche de la science par l'illumination et par l'intuition. Les Alexandrins rendaient hommage à toutes les religions mensongères, en soutenant le culte des astres, des éléments, des démons, des éons, et par leur doctrine des idées personnifiées en dieux, en hommes et autres êtres. Ils empruntèrent au christianisme une idée plus exacte de la trinité, de la création, et jusqu'à la nécessité de la médiation à l'aide de rites symboliques, qui étaient, pour ainsi dire, les canaux de la grâce divine (1); Proclus plaça même la foi (πίστις) au-dessus de la science, comme l'union la plus parfaite avec le Bien, avec l'Un.

L'école alexandrine fut donc un progrès en ce qu'elle reconnut et détermina les éléments péripatéticiens qui se trouvent dans la doctrine de Platon, et les fondit avec celle-ci après les avoir épurés, c'est-à-dire en les élevant à l'absolu dans lequel se réconcilient le possible et l'actuel, l'unité, principe suprême de Platon, avec la variété, principe suprême du Stagirite. Mais, comme on le voit, la puissance de l'être néoplatonique se réalise par une émanation perpétuelle et involontaire; le christianisme seul, religion de l'esprit et de la morale, produisit l'idée véritable de l'action libre du Créateur, en enseignant que l'être sort de son

(1) En ce qui concerne la doctrine dont nous venons de parler, Jamblique éclaircit particulièrement la partie théosophique et liturgique; Plotin, la métaphysique; Porphyre, la logique. Le passage d'Olympiodore que nous avons cité page 580 du Ier volume est remarquable en ce qui touche les expiations.

repos par lui-même, en changeant sa virtualité en vertu, son énergie en action.

Cette idée s'obscurcit au moyen âge dans les mille détours de la dialectique, dans les disputes des réalistes et des nominaux, au sujet de ce qu'ils appelaient principe de l'individuation, lorsqu'ils cherchèrent à expliquer le rapport du général avec le particulier dans la réalité à laquelle aboutissent les deux principes. Plus tard l'école de Descartes retrancha le second principe, en absorbant la variété dans l'unité de la substance inactive. Enfin Leibnitz, rendant clair ce qui était apparu comme une lueur fugitive à l'empirisme de Campanella, perfectionna la pensée d'Aristote en disant que toute substance est active par son essence; qu'elle est la cause dont le phénomène est l'effet; qu'elle est une force dont l'existence consiste dans son développement. La puissance une fois conçue ainsi comme principe personnel (c'est là une idée qui appartient tout entière à Leibnitz), il en résulta la notion de la hiérarchie des êtres et de l'harmonie du monde. On n'en vit que mieux alors quelle avait été l'erreur d'Aristote, qui confondait l'être avec la simple forme.

Indépendamment du soin qu'elle prit d'associer la philosophie à la croyance nationale, et de la voie nouvelle qu'elle fraya à la raison (nous voulons parler de la voie de l'idéalisme mystique), l'école alexandrine fut aussi un progrès en extension; car elle amena les Romains et les Juifs à se familiariser avec les doctrines grecques et orientales, dont les Pères de l'Église eux-mêmes tirèrent parti pour la défense et l'éclaircissement du christianisme. Cette école manquant toutefois de bases solides, et n'étant qu'une transition du faux au vrai que l'on n'osait embrasser, elle ne devint jamais populaire. Elle perdit tout éclat après Proclus, bien qu'il comptât de nombreux disciples, parmi lesquels se trouvent les fameuses Hypatie, Sosipatra, Édésie, Asclépigénie. S'imprégnant de plus en plus d'idées orientales, qui se propageaient par le moyen des sociétés secrètes, elle adopta les rites magiques, qui non-seulement égaraient l'intelligence, mais conduisaient à des actes atroces.

L'erreur capitale des néoplatoniciens fut de se poser, depuis Plotin, comme les adversaires du christianisme; et à cette fin, d'adopter le polythéisme, non plus dans sa forme abandonnée, mais transformé en symboles. Or, la philosophie n'a point besoin de symboles, et le peuple ne s'y laisse pas prendre, mais bien au sentiment et aux passions. De philosophes se faisant apôtres,

ils manquèrent leur but; incrédules et superstitieux, acceptant toutes les religions, mais les dénaturant en les tronquant; essayant de réunir les deux besoins qui divisent les hommes, celui de croire aveuglément et celui de chercher l'évidence; se soumettant à certains dogmes, jusqu'à renier la raison, attaquant les autres par une critique sans frein, la science ne servit qu'à les confondre. En montrant le mal, ils étaient impuissants à indiquer le remède; en accueillant sans distinction tous les principes, ils se privaient de la vigueur qu'on trouve en s'en tenant à un seul.

Nous nommerons parmi les néoplatoniciens le compilateur Jean Stobée, Simplicius de Cilicie, commentateur d'Aristote, et même Plutarque et Maxime de Tyr. Plutarque discuta des questions philosophiques dans son livre contre l'épicurien Colotès, dans le Banquet des sept sages, dans ses Traités sur le mot εἰ écrit dans le temple de Delphes, sur les oracles, sur le destin, sur les questions platoniques, sur la procréation de l'âme, sur les contradictions des stoïciens. Il pose en principe que la matière est éternelle; Dieu en a formé les corps dans lesquels descendirent des âmes immatérielles, diverses dans les différents hommes, douées d'une lumière divine et de quelque reste des propriétés dont elles jouissaient avant d'y entrer. Versé dans la philosophie grecque et connaissant aussi celle de l'Orient, il choisissait parmi les différentes opinions; combattant les épicuriens et les stoïciens, il préférait les doctrines platoniciennes, sans adopter néanmoins aucun système; il était entravé surtout dans la liberté de sa pensée par les erreurs superstitieuses dont abondent tous ses écrits, surtout son traité *d'Isis et d'Osiris*, dédié à la grande prêtresse de Delphes. Sous cette malheureuse influence, il veut trouver dans les mystères égyptiens un sens philosophique qui les justifie aux yeux de la raison; mais outre qu'il dénature l'idée originaire d'Isis et d'Osiris, il ne s'accorde pas avec lui-même, les considérant tantôt comme des qualités du Dieu unique, tantôt comme des symboles des forces de la nature, tantôt comme de simples idées.

180. Maxime de Tyr assigne pour but à la philosophie le bonheur; il n'y a pas d'autre raison à ses yeux que le plaisir. Il reconnaît un seul Dieu, père de tous, et duquel dérive une série d'êtres qui, s'abaissant de degré en degré, unissent la divinité à la brute la plus infime.

Quant à Lucien, il tournait en ridicule théologiens et philo-

sophes, et se bornait à savoir de leurs différents systèmes ce qu'il en fallait pour les bafouer. Sa préférence se manifestait néanmoins pour les épicuriens quand il niait tout ce qui se trouvait en dehors des biens sensibles, et pour les cyniques quand il ne ménageait les injures à personne.

Nous serions porté à placer à cette époque Horus, ou, comme d'autres l'appellent, Horapollon, que l'on a cru antérieur à Homère. Il n'était certainement pas Égyptien, et il dut appartenir aux temps où la théologie égyptienne se mélangea avec celle des Grecs. Il écrivit sur les hiéroglyphes, non pour en donner la clef, mais pour expliquer les emblèmes et les caractères des dieux; ce en quoi il aida un peu les modernes dans leurs tentatives pour expliquer cette écriture mystérieuse.

CHAPITRE XXXI.

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

C'est une erreur de croire que la science des docteurs catholiques ne comporte pas d'accroissements ni de variété, liée comme elle l'est à une tradition supérieure. Si l'homme ne fait qu'accepter les affirmations divines, il est croyant, et rien de plus; mais s'il éclaircit les rapports entre cette tradition et les faits tant intérieurs qu'extérieurs de l'univers, sa foi devient scientifique. C'est ainsi que la théologie associe à l'élément divin l'élément humain, qui s'élance jusqu'aux limites de la certitude et parfois parvient à les franchir.

La théologie a donc deux objets bien distincts : exposer les vérités données et révélées, et les dogmes contenus dans l'Écriture et les traditions, proposés par l'Église qui souvent les définit rigoureusement; et cette partie de la théologie est éternelle, immuable sur la base que Dieu lui-même a posée. Mais sur la même base s'élève l'édifice de la raison humaine, second objet de la théologie; soumis à toutes les conditions des œuvres humaines, il admet développement, changement, succession, progrès : et c'est pourquoi cette science a une histoire qu'il est très-important de suivre.

Les premiers écrivains chrétiens, plus occupés de la vertu que

de la science, songèrent à exposer les dogmes de la foi, les préceptes de la morale, les rites du culte; la plupart de leurs ouvrages sont donc des catéchismes où respire l'ardeur de la conviction. Mais, pour affermir la vérité, ils durent combattre l'erreur et montrer l'accord de la foi avec la raison, non-seulement en produisant les preuves historiques de la révélation, mais en établissant un système de spéculations rationnelles fondées sur celle-ci. Les saints Pères, considérant donc la philosophie et la religion comme dérivées de la même source, s'appliquèrent à les concilier à l'aide d'un éclectisme qui diffère de celui des néoplatoniciens, en ce que, au lieu de mettre d'accord les systèmes des diverses écoles, il leur donne pour règle à tous une loi supérieure, qui est la foi. Quelques-uns d'entre eux penchèrent vers les Orientaux, comme le font Denys l'Aréopagite, saint Panthène, Tatien, Origène; d'autres vers les Grecs, comme Justin, Tertullien, Lactance, Augustin. Ceux-ci firent peu de cas des épicuriens, des sceptiques, des stoïciens, des péripatéticiens, soit à cause de la morale corrompue qu'ils enseignaient, soit à cause du doute qu'ils répandaient dans les questions où l'homme a le plus besoin de certitude. Il est vrai que, du moment où ils eurent des hérésies à combattre, ils adoptèrent la méthode logique d'Aristote; mais en général ils montrèrent plus de sympathie pour le platonisme, que l'on a dit être une anticipation ou une préparation au christianisme (1).

C'est qu'en effet Platon, se détachant de l'expérience extérieure et de la dialectique vulgaire, essaya, par une route inconnue aux Grecs, et à l'aide d'idées supérieures au monde sensible, de revenir vers le maître de la nature; il le chercha dans l'intuition et dans une réminiscence interne: peut-être entendait-il par là un réveil de la conscience, un pressentiment de l'image divine inné dans l'homme; c'est la pensée qui résout la question ontologique de la légitimité de nos connaissances, et fonde une philosophie

(1) Il a été nommé ainsi par saint Justin (*L. cont. Gent.*), par saint Clément d'Alexandrie (*Stromat.* VI) et par Eusèbe (*Præpar. evang.* XI). Numénius disait que Platon était Moïse s'exprimant en grec.

Qu'on ne me fasse pas dire pourtant que les saints Pères étaient platoniciens; quelques-uns même combattirent tout à fait Platon, et saint Augustin se repent de l'avoir trop loué: *Laus quoque ista qua Platonem, vel platonicos, vel academicos philosophos tantum extuli, quantum impios homines non oportuit, non immerito mihi displicuit.* Retract. I.

Le jésuite F. Balto a écrit la *Défense des saints Pères accusés de platonisme;* Paris, 1711.

de la révélation. Dieu est le fondement de la loi, selon Platon, qui propose aux citoyens de sa république idéale ces bases de la société : « Dieu, *selon la tradition antique*, ayant en soi le principe, la fin et le moyen de toutes choses, opère constamment le « bien selon sa nature : il est toujours accompagné de la justice, « qui punit les violateurs de la loi divine : quiconque veut s'assurer une vie heureuse se conforme à cette justice, et lui obéit « avec une humble docilité. Mais celui qui s'enorgueillit de ses richesses, de ses honneurs ou de sa beauté, celui que sa jeunesse « enflamme d'une insolente présomption, comme s'il n'avait besoin de seigneur ni de maître et pouvait conduire les autres, celui-là est abandonné de Dieu, et met le désordre en lui-même, « dans la maison et dans la cité. Que doit donc faire et penser le sage? Chercher les moyens d'être au nombre des serviteurs de Dieu. Et quelle chose est agréable à Dieu et conforme à sa volonté? Une seule, selon l'antique et invariable « sentence qui nous enseigne que l'amitié ne naît qu'entre des « êtres semblables. Dieu, plutôt qu'un homme quelconque, doit « donc être la mesure suprême de tout. Voulez-vous être ami de « Dieu? mettez tous vos efforts à lui ressembler. »

Ne croirait-on pas entendre un des saints Pères ? Il ne faut donc pas s'étonner si les docteurs chrétiens s'attachèrent à ce grand disciple de Socrate, non toutefois pour s'asservir à sa parole, mais par suite de l'étroite relation qu'ils trouvaient entre ses idées et celles du christianisme. Ils s'éloignaient de lui quand il ne suivait pas le droit chemin, parce qu'ils considéraient toujours la philosophie comme la servante (*ancilla*) de la théologie, la révélation comme la base de toute connaissance pratique et spéculative.

La révélation admise, tous les doutes logiques étaient éclaircis. Elle contient en effet la morale, c'est-à-dire, en tant qu'elle regarde les actions humaines; elle est faite au moyen de la parole, elle explique donc l'origine du langage; elle est faite par un être à d'autres êtres, elle atteste donc une variété d'existence; elle vient d'une source infaillible, elle présente donc le criterium de la certitude. C'est ainsi que l'Église argumentait, bien que certains Pères, conservant des habitudes d'école, demandassent à la science ce que, peut-être, la foi seule pouvait fournir.

Dieu et la religion avec le monde et l'homme sont l'objet principal de leur spiritualisme plus ou moins rationnel. Tout ce que nous pouvons concevoir de l'essence de Dieu nous ramène à l'u-

Unité substantielle. nité substantielle, notion la plus élevée où puisse atteindre l'esprit humain. Cette unité, qui n'est susceptible d'aucun nom particulier, est indistincte, invisible, voilée, ne présentant à notre intelligence aucune qualité spéciale qu'elle puisse saisir. Cette idée, qui nous est apparue en tête de toutes les théologies antiques, est exprimée au début de l'Écriture sainte par ces mots : *Je suis Celui qui est*, ou bien : *Je suis l'Être*. Or puisque l'idée universelle de l'être sert d'appui à toute l'intelligence, et que nous ne pouvons rien affirmer sans la parole *est*, nous n'avons d'intelligence qu'autant que nous connaissons Dieu.

Ce n'est pas que les Pères confondissent par là toutes choses en Dieu, ils combattaient le panthéisme comme un système qui détruit la notion propre de l'être suprême, en supposant des émanations qui décomposent l'unité essentielle de la substance divine en autant de fractions qu'elle produit de corps en se subdivisant, et qui l'assujettissent au mal dans ceux-ci.

Création. Ils disaient aux partisans du dualisme que, attribuer à la matière une éternité indépendante et nécessaire, c'est effacer la notion de Dieu en lui enlevant ses caractères propres et incommunicables, dont on ne peut trouver la raison dans l'essence de la matière, attendu que celle-ci, variable, divisible et accidentelle comme elle est, ne contient pas en elle le motif de sa propre existence et suppose un terme immuable et antérieur. On ne saurait non plus admettre la coexistence du principe du mal; car alors la puissance, la sagesse, l'amour de Dieu, demeurent limités. La puissance, en effet, se trouve entravée par un principe indépendant de sa nature; la sagesse ne peut dissiper les ténèbres essentiellement impénétrables de la matière, l'amour est combattu par l'esprit de haine infinie, de discorde, de destruction.

Ils concluaient de là que Dieu, par un acte de sa libre volonté, avait tiré du néant toutes choses; ils démontraient en outre l'absurdité des deux autres systèmes. Les religions orientales, et ce qui s'y rapporte dans celles des Grecs, surtout dans la doctrine des mystères, reposaient sur le dogme de l'émanation, d'après lequel tous les êtres sortent du sein de Dieu et doivent y rentrer. Mais pourquoi l'être bienheureux et éternel est-il sorti de son repos pour se révéler au monde? Tous les penseurs, tous les esprits cultivés ont été se heurter contre ce problème, et en ont vainement cherché la solution : or le christianisme est venu la donner, appuyé qu'il est sur le dogme de l'incarnation et de la rédemption. De toute éternité, il était dans les conseils de Dieu

de se révéler au monde : ce qui impliquait la séparation du monde de l'être divin, et par conséquent le péché et la chute; mais il était aussi dans ses conseils de relever le monde jusqu'à lui (1). Dieu se soumit aux misères humaines, mais non au péché, jusqu'à ce que la victoire soit complète, et que la séparation avec Dieu ait cessé. Par un acte de la plus haute liberté, ce qui était hors de Dieu fut rendu digne d'habiter encore en Dieu : le sacrifice est complet, la réconciliation a lieu dans sa plénitude. Et à ce sacrifice participe quiconque veut être chrétien, oint du Seigneur, hostie sacrée comme le Christ; et le retour à Dieu dépend du libre arbitre, de la force morale, de la vertu de chacun. Cette loi mystérieuse de l'amour divin par lequel le retour au Créateur s'opère en vertu du sacrifice volontaire de la victime sainte, peut seule rendre raison de l'acte par lequel Dieu s'est résolu à se révéler au monde, comme elle peut seule expliquer l'énigme de la création et de l'histoire universelle.

Mais, en général, les Pères pensaient que la manière dont les êtres finis avaient pu sortir de l'infini était un mystère insoluble pour l'esprit humain, qui est incapable d'embrasser les deux termes en se transformant en infini, de fini qu'il est.

Cependant un des métaphysiciens chrétiens essaya de sonder cet abîme et dit que, pour comprendre la création, il fallait distinguer trois choses : Dieu, les êtres particuliers, et les participations, ordre de réalités intermédiaires. Comme être infini, Dieu ne peut être participé; les êtres individuels, nécessairement finis, sont l'opposé de Dieu; les participations, vertus divines, comme la puissance, la bonté, la sagesse, la vie, existent dans les créatures à des degrés limités. En tant que propriétés divines, infinies, existantes en Dieu, elles sont Dieu lui-même; en tant que participées à des degrés divers, elles sont l'œuvre de Dieu et créatures; elles existent dès lors en dehors de lui; quant aux êtres individuels, elles sont leurs principes constitutifs, créés, et en même temps le principe de chaque création particulière.

Ainsi, bien qu'elles n'existent pas à perpétuité, comme la Divinité, on peut les croire créées avant le temps, si le temps est la mesure de la durée des êtres individuels auxquels ces propriétés sont antérieures. Or celles-ci se trouvant en dehors des individus, comme existantes en Dieu, et hors de Dieu comme prin-

(1) I *Ad Timot.* III, 16; *ad Ephes.* I, 4, 7; *ad Coloss.* I, 14, 20, 11; *ad Timot.* I, 9, 10.

cipe efficient de chaque être limité, elles constituent l'anneau entre le fini et l'infini (1).

Quelques-uns (Athanase, Méthodius, Augustin) soutenaient que la création avait été opérée dans le temps, d'autres de toute éternité (Clément d'Alexandrie, Origène), la qualité de créateur devant être éternelle comme les autres qualités de Dieu. Ils opposaient à la fatalité des astrologues et des stoïciens une providence générale et particulière, s'exerçant peut-être par le ministère des anges.

Mais le fini coexistant avec l'infini, comment le mal peut-il se retrouver mêlé avec le bien suprême? Question contre laquelle vient sans cesse se briser la raison, et qu'on ne saurait résoudre rationnellement que par le mystère d'une première faute qui a rompu l'harmonie entre nos propres facultés, et par la nécessité d'une expiation. Ainsi le mal moral n'est pas quelque chose de positif, mais l'absence du bien. Il ne provient pas de la nécessité, mais du libre arbitre des créatures intelligentes. Il est donc imparfait, et n'empêche pas que le bien prédomine dans l'ensemble de l'univers, qui tend vers Dieu. Que cette voix funeste, qui, supposant la nécessité, c'est-à-dire la divinité du mal, en fait l'apothéose, et, blasphémant le Créateur, révèle aux créatures la loi du péché, cesse donc de retentir. Quant à la question de savoir comment le libre arbitre se concilie avec un péché héréditaire, avec la grâce et avec la prédestination, ce sont des mystères dont les Pères se hasardaient à peine à soulever le voile.

La révélation fournissait la notion sublime de la Trinité : et bien qu'il vaille mieux pour l'homme s'en tenir à exposer le dogme sans l'expliquer, les Pères, et notamment saint Augustin (2), s'étudièrent à y chercher une analogie avec ce que la raison humaine peut concevoir de plus pur et de plus élevé. Mais il faut sur un pareil sujet une telle précision de paroles, que celui qui entreprendrait de résumer leurs opinions s'exposerait à tomber dans des erreurs que ces docteurs eux-mêmes ne surent pas éviter parfois, et qui enfantèrent tant de querelles, de scandales, et firent couler tant de sang.

L'intelligence divine, absolument une parce qu'elle est infinie,

(1) SAINT PAUL a dit : *Ex invisibilibus visibilia facta sunt* (aux Hébreux, XI). Les Pères crurent donc préexistantes dans la pensée de Dieu les choses auxquelles Dieu, en les créant, ne fit qu'ajouter la réalité, que les *substantiver*.

(2) *De Trinitate*, VI, 10.

renferme pourtant dans son unité le principe et la raison de la variété, c'est-à-dire les types de toutes les natures créées, comme l'entrevirent Platon et les philosophes orientaux. Les Pères, admettant ce principe comme le fondement nécessaire de toute vérité, envisagèrent le Verbe comme la raison de toutes choses, coexistant avec l'intelligence, formant les créatures, devenant leur modèle, se proportionnant à leur condition. Mais ce qui resta hors de la portée de l'intelligence humaine, ce fut la double qualité de ce Verbe, seul engendré, *Fils unique* de Dieu en tant qu'il en est la connaissance même; son *premier-né* en tant que type des choses créées. Verbe.

Les gnostiques peuplaient l'intervalle entre l'homme et Dieu de natures intermédiaires, qu'on pouvait considérer comme des divinités de second ordre : les chrétiens n'admettaient que deux natures, la divine et l'humaine; et cette dernière composée de matière et d'esprit.

La matière, second élément général de la création, est quelque chose d'inerte et de passif, la plus infime des créatures, l'ombre de Dieu, tandis que l'esprit est son image, source d'activité, de mouvement et d'intelligence. Quelques-uns néanmoins supposèrent une certaine espèce de matière plus subtile que la matière corporelle, dont serait formée l'enveloppe des anges, la spiritualité absolue demeurant à Dieu seul; ils croyaient cette explication nécessaire pour montrer comment l'âme est susceptible de récompenses et de châtiments (1). Mais l'Eglise eut constamment en vue de dégager l'âme de tout élément sensuel : Origène trouve Esprit et matière.

(1) TERTULLIEN, *de Anima*, V, 7, s'exprime ainsi : « La corporéité de l'âme apparaît manifestement dans l'Évangile. Elle souffre dans les enfers, et plongée dans les flammes elle implore une goutte d'eau.... Que signifie tout cela sans le corps? » ARNOBE dit, *Adv. gentes*, II : « Qui ne voit que ce qui est simple et immatériel ne peut pas connaître la douleur? » SAINT JEAN DAMASCÈNE, *de Orthodoxa fide*, II, 3, 12 : « Dieu est incorporel par nature; les anges, les démons, les âmes s'appellent incorporels par grâce, eu égard à la grossièreté de la matière. » Ces passages paraissent si évidents, que TENNEMANN, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, § 230, dit positivement que les saints Pères concevaient l'âme comme étant corporelle : cette erreur, adoptée par d'autres historiens, naît de ce qu'ils n'ont pas vu que plusieurs écoles anciennes distinguaient le corps, l'âme et l'esprit (σῶμα, ψυχὴ, πνεύμα), et qu'ils entendaient par âme le principe de la vie organique, commun à l'homme et aux brutes, matière très-subtile, ou plutôt substance intermédiaire entre la matière et l'esprit. C'est de ce principe qu'entendirent parler ces Pères quand ils parurent tenir l'âme pour corporelle; mais ils proclamèrent toujours que l'*esprit* qui pense dans l'homme participe de la nature spirituelle de Dieu.

impossible que l'âme corporelle puisse concevoir l'idée des choses immatérielles; et la spiritualité de l'âme, ainsi que la différence essentielle entre les deux substances, finit par être solidement établie. Saint Augustin définit l'âme « une substance douée de raison, disposée pour gouverner le corps (1); » définition qui rappelle celle dans laquelle Proclus résume la doctrine platonicienne: « L'homme est une âme qui se sert d'un corps (2). » Quelques-uns crurent les âmes préexistantes aux corps, d'autres les regardèrent comme créées à mesure qu'ils arrivent à la vie, en considérant comme tout à fait inexplicable la manière dont opèrent l'un sur l'autre deux êtres aussi distincts que l'esprit et la matière (3); ce n'est pourtant pas un mystère plus grand que celui de tous les autres faits qui dans l'univers résultent d'une action réciproque.

Origine des idées.

Les Pères (4) acceptaient l'enseignement de l'école italique ainsi formulé: *La connaissance des choses consiste en des êtres invariables qui ne tombent pas sous les sens.* Mais ils repoussèrent l'hypothèse platonique, que les sensations réveillent dans les âmes le souvenir d'une science acquise dans une vie antérieure: ils affirmaient seulement que l'esprit comprend, parce qu'il est connexe non-seulement aux êtres intelligibles, mais encore aux êtres immuables, comme sont les idées (5). Cependant, si celles-ci existaient isolées, ce seraient autant de déités. Ils enseignaient donc à croire qu'elles existent dans l'esprit divin, purgeant ainsi le platonisme de l'idolâtrie, et l'associant inséparablement à la théologie chrétienne.

A force d'étudier cependant comment ces idées éternelles et nécessaires subsistent en Dieu, ils reconnurent que leur ensemble ne pouvait être autre que le Verbe; qu'elles ne pouvaient non plus avoir en Dieu de distinction réelle entre elles, mais qu'elles devaient se réduire à une unité parfaite avec le Verbe lui-même et par suite avec l'essence divine: que celle-ci dès lors

(1) *De Quantitate animæ.*

(2) *Comm. in Alcib.* Cette définition a été reproduite de nos jours.

(3) *Modus quo corporibus adhæret spiritus et animalia fiunt, omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest, et hoc ipse homo est.* SAINT AUGUST., *de Civ. Dei*, XXI, 10.

(4) Surtout SAINT JUSTIN (*L. cont. Gent.*), CLÉMENT d'Alexandrie (*Stromat.*, VI) et EUSÈBE de Césarée (*Præpar. evang.*, XI).

(5) Voyez surtout SAINT AUG., *Retract.*, I, 8; ROSMINI, *Contre Mamiani*, p. 487.

est l'intelligible même (1) qui *illumine quiconque vient en ce monde*, puisque l'homme voit les idées en Dieu.

Méthode.

En ce qui concerne la méthode des Pères, il est nécessaire de distinguer les livres dans lesquels ils établissent et exposent les dogmes catholiques de ceux où ils réfutent les dogmes de leurs adversaires, soit gentils, soit hérétiques. Dans les premiers ils procèdent par démonstrations, dans les autres ils emploient souvent les moyens aristotéliques ou platoniques, le syllogisme, l'induction, l'absurde, comme pour retourner contre l'ennemi ses propres armes. Quant à ce qui leur est propre, ils commencent par affirmer le dogme dont il s'agit, en citant le plus souvent un passage de l'Écriture. Ils le formulent ensuite en un acte de foi, dans lequel ils définissent la proposition qu'ils cherchent à interpréter; puis ils citent tous les passages où ce dogme est exprimé, en les soutenant les uns par les autres, jusqu'à ce qu'ils en aient établi l'évidence rationnelle, et qu'ils soient parvenus à démontrer l'absurdité du principe contraire.

Quand la raison troublée du paganisme expirant invoquait l'antique sagesse comme plus voisine des dieux, les Pères l'accablaient sous les traditions primitives du genre humain, et toutes les sciences leur servaient concurremment à prouver la vérité. Et, en effet, la tâche de démolir les anciennes erreurs fut poussée avec la plus généreuse ardeur; mais quant à celle de disposer toutes les sciences et l'encyclopédie sur la base de l'Évangile, quelques efforts qu'ils fissent, ils en furent détournés par les désastres qui survinrent.

La vertu ne fut plus une chose de convention, mais la pratique de la vérité, connue et réglée par un jugement droit, une bonne qualité de l'esprit, dont il n'est pas possible d'abuser (2). Le péché consista à préférer au bien suprême son bien propre, à l'objectif le subjectif (3).

Le christianisme étant une doctrine de rédemption, pratiquer la charité jusqu'à donner sa vie devint le premier des mérites; ce fut pour tous une obligation que d'accroître le bien du prochain,

(1) *Per* λόγον *enim solum cognoscentia efficitur*. MARIUS VICT.

(2) C'est la célèbre définition de saint Augustin : *Virtus est bona qualitas mentis..... qua nullus male utitur*. Et ailleurs : *Ille pie et juste vivit qui rerum integer est æstimator in neutram partem declinando*. De Doct. chr., 27.

(3) *Voluntas aversa ab incommutabili bono, et conversa ad proprium, peccat*. SAINT. AUG., *De lib. arb.*

et, à cet effet, d'exercer l'industrie, d'inventer, de perfectionner. Voilà donc une doctrine d'activité et de progrès, tandis que les anciens, partant de l'idée de la décadence successive, envisageaient le mal et l'inégalité parmi les hommes comme une nécessité, souffraient et laissaient souffrir.

Cette doctrine produisit aussi la liberté, car le droit succéda au fait; la pensée et la conscience humaine, librement soumises à Dieu, voulurent dépendre de Dieu seul, véritable et premier souverain, par qui le Christ fut investi de la puissance suprême. C'est donc de Dieu seulement et de son Verbe que vient aux hommes le droit de commander. La puissance est de Dieu, mais il ne faut pas lui attribuer la volonté de l'homme, qui exerce cette puissance, ni l'usage qu'il en fait. L'homme est subordonné à la loi suprême, dont l'Église est l'interprète infaillible. Ainsi l'obéissance naît de la persuasion : elle n'avilit pas en soumettant l'homme aux caprices de l'homme (1). Le prince est le ministre de Dieu pour le bien; les gouvernements ont à pourvoir à ce que la justice soit bien administrée, mais ils n'ont ni pouvoir ni action sur la pensée et les consciences. Et comme aucun homme ne possède par lui-même une autorité quelconque, celui qui substitue au droit éternel sa puissance propre se fait usurpateur, et est indigne d'être obéi (2).

La science et le devoir, la philosophie et la religion, la morale et la politique, toutes dérivées de la même source, se trouvèrent donc enfin réconciliées.

Les Pères se montrent si peu favorables à la logique des écoles, que Tertullien s'écrie : « Misérable Aristote, qui prépara (aux « hérétiques) une dialectique artificieuse, susceptible de prendre « toutes les formes aussi bien pour prouver que pour nier, sen« tencieuse, arrogante dans ses conjectures, pénible, inextricable « dans ses argumentations, dangereuse par elle-même, qui tou« jours se reprend à une nouvelle chose, comme si aucune ne

(1) « L'homme a droit de commander à la bête; mais Dieu seul a droit de commander à l'homme. » SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, liv. XXI, *sur Job*, c. 15, n° 22.

(2) *Regimen tyrannicum non est justum, quia non ordinatur ad bonum commune, sed ad bonum privatum regentis.... Ideo perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis, nisi forte quando sic inordinate perturbatur tyranni regimen, quod multitudo subjecta majus detrimentum patitur ex perturbatione consequenti quam ex tyranni regimine.* SAINT THOMAS, Somme théol., sect. II, q. 42, art. 11 à 13.

« s'était jamais affermie solidement. De là les fables et les généa-
« logies interminables, les discours procédant en arrière, à la
« manière des écrevisses, et que l'apôtre proscrivit en condam-
« nant la philosophie. »

Mais la méthode que nous voudrions nommer chrétienne fut bientôt abandonnée par les Pères; on voit déjà apparaître dans saint Augustin les formes scolastiques, et même des traités entiers de dialectique; c'était une nécessité sans doute de combattre l'ennemi sur son terrain, dans son camp. Ce docteur disposait son sujet d'après les catégories d'Aristote, afin de ne laisser échapper aucune des faces de la question. Il déduisait ensuite ses preuves à l'aide surtout du syllogisme, ou en argumentant à la manière de Socrate; et de lui date l'introduction, en matière de foi, des subtilités captieuses, dont l'erreur elle-même put se faire une arme à son tour.

La première source de la philosophie chrétienne est donc Dieu; et cette philosophie réunit de toute nécessité la théorie à la pratique, selon l'autorité de celui qui a dit: *Si vous pratiquez ma parole, vous connaîtrez la vérité.* Opposée à l'égoïsme des vieilles sectes, elle n'aspire point à la gloire mondaine de fonder des écoles; elle professe au contraire que la doctrine qu'elle enseigne n'est pas la sienne, ne s'écartant jamais du sens commun du genre humain uni à Dieu, c'est-à-dire de l'autorité de l'Église. La régénération intellectuelle est réduite par les Pères à la régénération morale, qui subordonne tout au salut des âmes, fin pour laquelle il fallait d'abord extirper le doute, qui à force d'argumentations avait sapé les croyances les plus vitales; en second lieu, coordonner de nouveau les notions bouleversées du devoir. Ils remédièrent au doute en appuyant sur la foi les croyances inébranlables, au désordre moral en détruisant le dualisme et le panthéisme également funestes. Que si les applications de l'ordre moral sont la meilleure preuve des doctrines métaphysiques, la pureté de la morale enseignée et répandue par les Pères, non-seulement parmi un petit nombre de sages, mais dans le peuple et dans la société universelle, est un argument bien puissant en faveur de doctrines qui mettaient d'accord les lois de l'intelligence avec celles de la volonté.

Morale.

La morale déduite de ces principes ne constituait pas une science; mais après lui avoir donné pour fondement, d'une part la volonté de Dieu exprimée par la raison et par la révélation, de l'autre l'obligation pour l'homme d'obéir, les docteurs chrétiens

proclamèrent des préceptes sévères et d'une extrême pureté. Ils recommandaient spécialement la charité ou l'amour désintéressé du prochain, la sincérité, la patience, la tempérance. Quelques-uns même allèrent jusqu'à un ascétisme rigoureux, dans le but de se purger du péché et de se dégager des liens de la matière par la contemplation et la pénitence.

CHAPITRE XXXII.

LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE.

Le christianisme n'avait pas donné naissance seulement à une philosophie nouvelle, mais encore à une littérature toute différente de l'ancienne; elle eut pour source les quatre Évangiles, les Épîtres canoniques et l'Apocalypse, formant les vingt-sept livres du Nouveau Testament, qui, avec les quarante-cinq de l'Ancien, complètent le nombre mystique de soixante-douze. Une partie de ces livres se réfère plus spécialement à la révélation de l'éternelle parole de vie; d'autres ont pour objet d'établir la divine communion des fidèles, en nous montrant la formation de l'Église, la première organisation qui lui fut donnée par les apôtres et ses futures destinées. Ce qui dans l'Ancien Testament était figure, vision et prophétie se trouve dans le Nouveau expliqué et accompli, la sublimité du premier se change dans le second en tendresse affectueuse, et le lion de Juda se montre dans les Évangiles un agneau plein de douceur, qui bientôt dans les Épîtres s'élance sur les ailes de l'aigle (1).

Évangiles. Le Nouveau Testament se distingue de toute autre composition par une simplicité d'expression vulgaire et naïve, sous laquelle se cache une sublimité de pensée inexprimable. Afin d'en mettre le sens profond à la portée de l'intelligence commune, l'allégorie se change en parabole; explication sensible du précepte divin, qui, bien éloignée de la recherche de l'allégorie poétique et du symbole mystérieux, expose les vérités pratiques avec des formes simples et sous l'aspect d'événements ordinaires, et qui devint, comme art, le modèle des nombreuses légendes, production exclusive de la littérature moderne.

(1) SCHLEGEL, *Hist. de la littérature*, leçon VI.

Le premier Évangile fut écrit par saint Matthieu, né dans la Palestine. Son récit est le plus populaire ; il est abondant en faits, en préceptes moraux et en vérités locales : c'est celui d'un homme qui écrivait au su de tous, et qui connaissait les choses ou pour les avoir vues, ou pour les avoir ouïes de la bouche de témoins très-récents. Luc, médecin, et Marc, disciple de Pierre (1), écrivirent en grec l'histoire divine telle qu'ils l'avaient entendu raconter par saint Paul ou lue dans saint Matthieu : le premier est un narrateur régulier et analytique, l'autre est précis et sommaire. Jean, Juif de nation, avait pris part aux événements de la rédemption ; philosophe, théologien, martyr et poëte, il était déjà vieux quand il rédigea son Évangile, à la prière des évêques d'Asie et d'un grand nombre d'Églises (2), dans l'intention surtout de combattre ceux qui niaient la divinité de Jésus-Christ, notamment Ébion et Cérinthe (3). Plus que tous il pénétra dans la pensée du divin Maître ; son style est pathétique et doux, de même que celui de Luc l'emporte sur lui en pureté et en dignité, versé qu'il

(1) Venise prétendait posséder dans l'église de Saint-Marc le texte latin de saint Marc écrit de sa propre main, et ayant fait partie d'un recueil des quatre Évangiles conservé dans Aquilée. Quand l'empereur Charles IV passa, en 1354, dans cette dernière ville, il obtint du patriarche les deux derniers cahiers de cette relique, comprenant du vingtième verset du chap. XII jusqu'à la fin ; il en fit don à l'église métropolitaine de Prague, en ordonnant qu'ils fussent reliées en or avec des ornements en perles, dépense pour laquelle il assigna 2,000 ducats ; il voulut en outre que l'archevêque et le clergé vinssent au-devant du saint manuscrit, et qu'il fût porté chaque année au jour de Pâques en procession solennelle. Les cinq autres cahiers furent ensuite apportés à Venise, par l'ordre du doge Thomas Mocenigo, en 1420. Mais l'humidité endommagea tellement le manuscrit, qu'il n'était plus lisible, de sorte que l'on disputa sur le point de savoir s'il était en latin, sur parchemin ou sur papyrus. Les doutes furent résolus par Lorenzo della Torre, dans le tome II de l'*Evangeliarium quadruplex* de Bianchini (Rome, 1749), pag. DXLVIII et suivantes. Ce qui démontre encore que ce fragment appartenait au manuscrit d'Aquilée, c'est qu'on lit, à l'endroit où finit l'Évangile de saint Matthieu : *Explicit Evangelium secundum Matthæum, incipit secundum Marcum,* et qu'il n'y a pas de suite. En 1778, Joseph Dobrowski fit imprimer à Prague sous le titre de *Fragmentum Pragense Evangelii sancti Marci, vulgo autographi*, les seize feuillets donnés par Charles IV ; et il en résulta que ce n'était pas même l'ancienne version italique, mais celle qui avait été corrigée par saint Jérôme.

(2) IRÉNÉE, III, 1 ; EUSÈBE, III, 24.

(3) EPIPHAN., *Hær.*, II, 12 ; XXX, 3. L'*initium* de son Évangile est une réfutation des doctrines gnostiques, où les diverses opérations spirituelles sont expliquées par les paroles qu'il repète de ἀρχὴ, λόγος, μονογένης, ζώη, φῶς, *principium*, *verbum*, *unigenitus*, *vita*, *lux*, etc.

était dans les lettres et dans la société des hommes instruits.

Saint Épiphane explique le caractère différent des quatre évangélistes en disant que Dieu attribua à chacun d'eux quelque chose de particulier, de manière pourtant qu'ils pussent se trouver d'accord entre eux sur certains points, afin qu'il ne restât aucun doute sur la source divine à laquelle ils puisèrent également chacun en même temps, rapportant quelque chose que les autres avaient négligé. Saint Matthieu s'applique à donner des détails sur la naissance et sur la généalogie du Sauveur, détails sur lesquels s'appuya Cérinthe pour arriver à croire que Jésus-Christ était simplement un homme. Alors l'Esprit-Saint commanda à saint Marc de composer un second Évangile trente années plus tard. Il était l'un des soixante-douze disciples qui s'étaient dispersés sans avoir pu entendre le commandement du Christ de manger de sa chair et de boire de son sang. Son ouvrage fut destiné entièrement à démontrer la divinité du Sauveur; mais comme il ne s'était pas expliqué sur ce point avec assez de clarté, les hérétiques persistèrent dans leur erreur. Alors l'Esprit-Saint contraignit presque saint Luc à achever ce que ses deux devanciers n'avaient pas entièrement accompli. Mais il ne parvint pas non plus à ramener les hommes plongés dans l'erreur; le Saint-Esprit inspira donc à saint Jean, qui était revenu de Patmos, d'écrire le quatrième Évangile, dans lequel il s'arrêta peu sur la vie de Jésus-Christ, déjà racontée par ses prédécesseurs, s'appliquant davantage à réfuter les erreurs répandues sur la nature divine du Sauveur (1).

(1) L'attaque la plus audacieuse contre les Évangiles a été dirigée, dans ces dernières années, par des protestants allemands, et surtout par le docteur Strauss dans la *Vie du Christ* (Tubingue, 1835). Ce que Wolf avait fait avec Homère, et Niebuhr avec l'histoire romaine, les exégètes allemands prétendirent le faire avec le récit évangélique, en le supposant un ramas d'idées, d'inventions, de préceptes appartenant à des temps divers, et le produit d'intentions différentes. Il résulte de leurs travaux que Jésus-Christ et les évangélistes n'ont jamais existé, et le tout se réduit à un mythe métaphysique. Ce n'est plus là l'attaque religieuse dirigée contre les Évangiles par Voltaire, réchauffant les quolibets et les arguties mis en œuvre quinze siècles auparavant par Celse, Porphyre, Julien, et tendant à faire ressortir partout la fraude et la tromperie. C'est ici une interprétation allégorique et scientifique, telle qu'il convient à l'Allemagne méditative de la tenter. Ce travail critique fut d'abord fait sur les livres anciens. Dès 1790, Eichorn considéra comme emblématique le premier chapitre de la Genèse, et comme étant composé de fragments dans lesquels Jéhovah était distinct d'Éloïm. En 1803, Baner publia la *Mythologie de la Bible*. Il entreprit ensuite le même travail de décomposition sur l'Évangile; *den Sohn analysiren*, comme disait Herder avec une tranquillité mer-

Les *Épîtres* sont de petits traités adressés aux Églises ou aux compagnons les plus zélés des apôtres avec des éloges, des censures, des avis, des exhortations et des préceptes de conduite. Elles ne traitent pas un sujet unique, mais elles passent d'un objet à un autre, comme il est d'usage dans les lettres, et on y trouve des choses qui tiennent aux affections personnelles. Pierre ne s'y montre ni littérateur, ni homme de discussion, mais le chef de la hiérarchie, dirigeant l'Église par la puissance de l'unité. Paul, l'apôtre des nations, voit et pèse les idées des différents peuples. Jean eut en partage le troisième genre d'enseignement, celui d'un gardien des traditions, qui du point le plus élevé contemple le lien au moyen duquel se réunissent tous les phénomènes et toutes les idées dont se compose le mouvement de l'univers. Relégué par Domitien dans l'île de Patmos, l'une des Sporades, il y eut des visions surnaturelles, que Dieu lui ordonna d'écrire et d'envoyer aux sept Églises principales d'Asie : celle d'Éphèse, pleine de persévérance, bien que sa ferveur primitive se fût attiédie; celle de Smyrne, pauvre et patiente dans l'adversité; celle de Pergame, souillée par le voisinage du temple d'Esculape; celle de Thiatyre, pleine de foi, de charité et de résignation; celle de Sardes, qui avait besoin de remédier par la pénitence aux péchés d'un grand nombre de ses fils; celles enfin de Philadelphie, restée ferme dans la véritable route, et de Laodicée, qui, tiède et pauvre d'esprit, se croyait parfaite parce qu'elle était exempte de certains vices matériels.

Épîtres.

Apocalypse.

Dans ce grand drame, où il révèle mystérieusement les mystères qui se déroulent devant lui, il voit le triomphe de l'Église, ses persécutions imminentes et éloignées, ainsi que ses vicissitudes et l'union mystique de l'Agneau avec son Épouse céleste;

veilleuse pour quiconque songe au vide immense que laisserait dans l'histoire, comme dans la conscience, la démonstration qui ferait du Christ un être idéal. Schleiermacher, mort en 1834, philosophe et philologue célèbre, dépouilla l'Ancien Testament des prophéties, le Nouveau des miracles, et s'ingénia à concilier ce qui restait avec la philosophie et avec ses théories particulières sur l'humanité. S'apercevant enfin du résultat, il s'effraya tout à coup en comparant d'un côté le christianisme avec la barbarie et la superstition, de l'autre la science avec l'impiété; et, penché sur l'abîme qu'il avait creusé, il s'écria : « Heureux nos pères, qui, étrangers encore à l'exégèse, croyaient, hommes simples et loyaux, tout ce qui leur était enseigné ! L'histoire y perdait, la religion en profitait. Ce n'est pas moi qui ai inventé la critique ! mais puisqu'elle a commencé l'ouvrage, il faut l'achever. Le génie de l'humanité veille sur elle, il ne lui enlèvera pas ce qu'elle a de plus précieux : que chacun opère donc conformément à son devoir ! »

puis la destruction du monde, et les jouissances que Dieu réserve dans la Jérusalem éternelle à ceux qui l'auront aimé, jouissances qui seront plus parfaites alors qu'il aura renouvelé la terre et les cieux. L'obscurité de ce livre a donné lieu à de longs commentaires et à beaucoup d'extravagances.

Actes des apôtres. Les *Actes des apôtres* sont un genre d'histoire nouveau, sublime dans sa simplicité, et tel qu'il convenait à des pêcheurs devenus des héros marchant à la conquête du monde, non pas en leur propre nom, mais au nom du Seigneur. Rien n'est beau comme ces récits sans colère des luttes engagées contre l'obstination juive et l'indifférence païenne : « Pendant que Paul les atten« dait à Athènes, son esprit se sentait ému et comme irrité en « lui-même en voyant que cette ville était si attachée à l'ido« lâtrie. Il parlait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec « ceux qui craignaient Dieu, et tous les jours dans la place avec « ceux qui s'y rencontraient. Il y eut aussi quelques philosophes « épicuriens et stoïciens qui conféraient avec lui, et les uns di« saient : Qu'est-ce que veut dire ce discoureur ? Et les autres : Il « semble qu'il prêche de nouveaux dieux ; ce qu'ils disaient parce « qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. Enfin ils le prirent « et le menèrent à l'Aréopage, en lui disant : Pourrions-nous « savoir de vous quelle est cette nouvelle doctrine que vous pu« bliez ? Car vous nous dites de certaines choses dont nous n'a« vons point encore entendu parler. Nous voudrions donc bien « savoir ce que c'est. Or tous les Athéniens et les étrangers qui « demeuraient à Athènes ne passaient leur temps qu'à dire et en« tendre quelque chose de nouveau. Paul, étant donc au milieu de « l'Aréopage, leur dit : Athéniens, il me semble qu'en toutes « choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès. Car, ayant regardé « en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel « sur lequel est écrit : AU DIEU INCONNU. C'est donc ce Dieu que « vous adorez sans le connaître que je vous annonce.... Mais « lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les « uns s'en moquèrent, et les autres dirent : Nous vous entendrons « une autre fois sur ce point. Ainsi Paul sortit de leur assemblée. « Quelques-uns néanmoins se joignirent à lui, et embrassèrent « la foi (1). »

Il est probable que, dès les premiers, temps on aura senti le besoin d'exprimer d'une manière concise les articles de foi par

(1) Ch. XVII, 16 à 23, 32 à 24.

une formule; peut-être la récitait-on au moment de recevoir le baptême. Mais bien qu'on ne soit pas fondé à dire que les apôtres aient composé entre eux un symbole avant d'aller convertir le monde, il est vraisemblable qu'on ajouta successivement quelques articles à la formule baptismale, à mesure qu'une hérésie nouvelle le rendait nécessaire. D'ailleurs il est certain que le symbole des apôtres se compléta par des additions successives; et dans le fait il est conçu d'une manière si générale, que même les dissidents les plus prononcés peuvent le conserver.

Un grand nombre d'épîtres furent écrites dans ces premiers temps par Judas, Barnabas, Ignace, Denys, et par Clément, qu'on vénérait tellement alors, qu'on lui attribuait toutes les œuvres dont les auteurs étaient inconnus. La même forme se retrouve dans les *Constitutions apostoliques*, attribuées à un prêtre syrien de la fin du troisième siècle. Il y expose les devoirs des laïques et des ecclésiastiques, le culte et la doctrine religieuse qu'il oppose aux hérésies de son temps. On y ajouta plus tard les livres VII et VIII.

Hermas, contemporain des apôtres, apprit beaucoup de vérités par la révélation, et les consigna dans son livre du *Pasteur*, divisé en visions, préceptes, similitudes; ce livre fut, durant un temps, considéré comme canonique. Il trouva à Rome, raconte-t-il, une femme que dès son enfance il avait aimée comme une sœur, et il lui sembla qu'il atteindrait au comble de la félicité s'il pouvait la posséder. Ses yeux s'étant fermés sur cette pensée, il fut transporté en esprit dans un lieu désert: là, tandis qu'il priait, il vit s'ouvrir les cieux, d'où le salua la femme désirée, qui lui dit qu'elle l'accusait près de Dieu du désir auquel son cœur avait livré accès, et qu'il eût à prier afin que ce péché lui fût remis. Hermas, effrayé et ne sachant à quoi s'arrêter, songeait comment il pourrait jamais échapper au courroux de Dieu, si un simple désir lui était imputé à crime, quand se présente à lui une femme d'un âge avancé, revêtue de lumière, qui, lorsqu'elle est instruite du motif de son anxiété, lui explique que nul mauvais désir ne doit pénétrer dans le cœur d'un serviteur de Dieu; que le Seigneur était irrité contre lui parce qu'il avait souffert, sans les en reprendre, certaines violences de la part de ses enfants. Puis, afin de lui rendre du courage, elle lui lut dans un livre qu'elle tenait en ses mains des choses plus grandes et plus merveilleuses qu'un homme ne peut en comprendre, et qui finissaient ainsi: « Voilà « que le Dieu des armées, par sa puissance invisible et sa sagesse

Hermas.

« infinie, créa l'univers; par son glorieux conseil il entoura de « beauté ses créatures, et par la force de sa parole il fit le ciel, « plaça la terre sur les eaux et constitua sa sainte Église, qu'il « bénit. Il transportera les cieux, les montagnes, les collines, les « mers; et toute chose sera pleine de ses élus, afin que ses pro- « messes s'accomplissent en eux, après qu'ils auront observé ses « lois avec respect et joie. »

Puis cette femme, qui était l'Église, disparut en lui disant : *Prends courage, Hermas!* C'est la première vision. Trois autres suivirent celle-ci, et il les raconte avec une simplicité de style affectueuse. Dans la seconde et dans la troisième, il s'entretient, avec son ange gardien, des vérités éternelles, des règles de la morale et des progrès de l'Église.

Faux évangiles.

L'Évangile et les Actes des apôtres, racontant uniquement ce qui est relatif à la doctrine, laissaient à la curiosité une foule de questions à faire, comme il est d'usage lorsqu'il s'agit de personnes remarquables, révérées ou chéries. Quelques chrétiens se mirent donc, pour satisfaire cette curiosité, à composer des récits concernant la vie du Christ, en recueillant les choses altérées par la tradition, et en ajoutant des circonstances de leur invention. Telle est l'origine des évangiles apocryphes, qui, bien que n'étant pas offerts à la foi du croyant et ne supportant pas l'examen de la critique, sont cependant des modèles de naïveté qui contrastent singulièrement avec l'ancienne littérature, surtout à l'époque de la décadence.

Parmi les divers écrits attribués au Christ, celui qui se fait le plus remarquer par sa simplicité est la lettre adressée à Abgare, roi d'Édesse, qui avait eu recours à lui dans une grave maladie, en l'invitant à se rendre dans ses États, où il trouverait honneurs et protection (1). Jésus lui répondit qu'il ne pouvait changer sa mission; mais qu'après sa mort il lui enverrait un de ses

(1) *Exemplar epistolæ ab rege Abgaro vel toparcha ad Jesum, et missæ Hierosolymam per Ananiam cursorem :*

Abgarus, Uchaniæ filius, toparcha, Jesu salvatori bono qui apparuit in locis Hierosolymorum, salutem. — Auditum mihi est de te et de sanitatibus quas facis, quod sine medicamentis et herbis fiant ista per te, et quod verbo tantum cæcos facis videre, et claudos ambulare, et leprosos mundas, et immundos spiritus ac dæmones ejicis, et eos qui longis ægritudinibus afflictantur curas et sanas, et mortuos quoque suscitas. Quibus omnibus auditis de te, statui in animo meo unum esse e duobus, aut quia tu sis Deus et descenderis de cœlo ut hæc facias, aut quod Filius Dei sis qui hæc facis. Propterea ergo scribens rogaverim te ut digneris us-

apôtres. L'historien Eusèbe dit avoir tiré ces lettres des archives d'Édesse (1).

On trouve dans les écrits apocryphes deux lettres que Pilate écrit à l'empereur pour l'informer de la mort du Christ. La première est tirée de l'*Anacephalæosis*, c'est-à-dire des cinq livres que le faux Hégésippe écrivit sur la ruine de Jérusalem, et qui a été reproduite plusieurs fois. La seconde parut pour la première fois, du moins que nous sachions, dans l'ancien martyrologe romain (2). Elles sont adressées à Claudius, ce qui ne fait pas difficulté, puisque Tibère était de la famille Claudia. Le manuscrit grec, qui, d'après Lambécius, existe dans la bibliothèque de Vienne, porte : Κρατιστῳ σεϐασμιῳ φοϐερῳ θειοτατῳ Αυγούστῳ Πιλάτος Ποντιος ὁ τὴν ανατολικὴν διεπῶν (3).

que ad me fatigari; et ægritudinem meam, qua jam diu laboro, curare. Nam et illud comperi, quod Judæi murmurant adversum te, et volunt tibi insidiari. Est autem civitas mea parva quidem, sed honesta, quæ sufficiat utrisque.

Exemplum rescripti ab Jesu per Ananiam cursorem ad Abgarum toparcham :

Beatus es qui credidisti me cum ipse me non videris. Scriptum est enim de me quia hi qui me vident non credunt in me, et qui non vident me ipsi credent et vivent. De eo autem quod scripsisti mihi ut veniam ad te, oportet me omnia propter quæ missus sum huc explere; et posteaquam complevero, recipi ad eum a quo missus sum. Cum ergo fuero assumptus, mittam tibi aliquem ex discipulis meis ut curet ægritudinem tuam, et vitam tibi atque his qui tecum sunt præstet.

(1) *Hist. Eccl.* I, 13.

(2) Lucques, 1668, page 113.

(3) — *Pontius Pilatus Claudio salutem. Nuper accidit, et quod ipse probavi, Judæos per invidiam se suosque posteros crudeli condemnatione punisse. Denique cum promissum haberent patres eorum quod illis Deus eorum mitteret de cœlo sanctum suum qui eorum rex merito diceretur, et hunc se promiserit per virginem missurum ad terras : istum itaque, me præside, in Judæam Deus Hebræorum cum misisset, et vidissent eum cæcos illuminasse, leprosos mundasse, paralyticos curasse, dæmones ab hominibus fugasse, mortuos etiam suscitasse, imperasse ventis, ambulasse siccis pedibus super undas maris, et multa alia fecisse, cum omnis populus Judæorum eum filium Dei esse diceret, invidiam contra eum passi sunt principes Judæorum, et tenuerunt eum, mihique tradiderunt, et alia pro aliis de eo mentientes dixerunt, asserentes eum magum esse et contra legem eorum agere. Ego autem credidi ita esse, et flagellatum tradidi illum arbitrio eorum. Illi autem crucifixerunt eum, et sepulto custodes adhibuerunt. Ille autem militibus meis custodientibus, die tertio resurrexit, in tantum autem exarsit nequitia Judæorum ut darent pecuniam custodibus et dicerent : « Dicite quia discipuli ejus corpus ipsius rapuerunt. » Sed cum accepissent pecuniam, quod factum*

Les actes de Pilate sont mentionnés dans les premiers apologistes, mais ceux qui existent encore ne peuvent être considérés comme authentiques. La Bibliothèque impériale de Paris en possède une copie; une autre a été conservée par Fabricius (1).

L'*Évangile de l'enfance du Christ* est un amas de miracles opérés par le Rédempteur encore enfant; miracles qui, s'ils étaient vrais, enlèveraient tout ce qu'elle a de surprenant à la prodigieuse diffusion de la vérité. Il ne resterait plus alors à s'étonner que d'une chose : c'est que le Messie, venu parmi les siens, n'eût pas été reconnu d'eux (2). « Joseph, y est-il raconté, s'en allait « par la ville et emmenait avec lui Jésus, Notre-Seigneur, quand « il était appelé pour des ouvrages de sa profession (3), faire des « seaux, des cribles, des portes ou des caisses; et quand certains « objets se trouvaient trop longs ou trop courts, trop larges ou « trop étroits, le Seigneur Jésus, en y mettant la main, les faisait « aller ainsi qu'il fallait. Un jour il fut appelé par le roi de Jé- « rusalem : *Je veux, Joseph, que tu me fasses un trône pour*

fuerat tacere non potuerunt : nam et illum surrexisse testati sunt se vidisse, et se a Judæis pecuniam accepisse. Hæc ideo ingessi, ne quis aliter mentiatur, et æstimet credendum mendaciis Judæorum.

Pilatus Tiberio Cæsari salutem. De Jesu Christo quem tibi plane postremis meis declaraveram, nutu tandem populi, acerbum, me quasi invito et subticente, supplicium sumptum est. Virum Hercle ita pium ac sincerum nulla unquam ætas habuit, nec habitura est. Sed mirus exstitit ipsius populi conatus, omniumque scribarum et seniorum consensus, suis prophetis et more nostro sibyllis præmonentibus, hunc veritatis legatum crucifixere, signis etiam super naturam apparentibus, dum penderet, et orbi universo philosophorum lapsum minantibus. Vigent illius discipuli, opere et vitæ continentia magistrum non mentientes, imo in ejus nomine beneficentissimi. Nisi ergo seditionem populi prope æstuantem pertuimissem, fortasse adhuc nobis ille vir viveret. Etsi tuæ magis dignitatis fide compulsus quam voluntate mea adductus, pro viribus non restiterem sanguinem justum totius accusationis immunem, verum hominum malignitate inique in eorum famam, ut Scripturæ interpretantur, exitium pati et venundari. Vale. Quarto nonas aprilis. —

(1) *Codex apocryphus Novi Testamenti* ; Hambourg, 1703.

(2) Ces prodiges sont d'ailleurs formellement démentis par saint Jean, quand il dit que le premier miracle du Christ fut fait aux noces de Cana.

(3) Dans l'Évangile de saint Marc, VI, 3, le Christ est appelé charpentier, ὁ τέκτων, bien qu'on lise dans quelques manuscrits *le fils du charpentier*, ὁ τοῦ τέκτονος, comme dans saint Matthieu, XIII, 55. Saint Justin, martyr, rapporte que l'on avait des charrues, des jougs et autres τεκτονικὰ ἔργα, de la main de Jésus-Christ (*Dial. avec Tryphon*); et Libanius ayant demandé à un chrétien ce que faisait le fils du charpentier, ὁ τοῦ τέκτονος, celui-ci répondit : *Il fait le cercueil de Julien.* Théodoret, *Hist.*, III, 23.

« *m'asseoir*. Joseph obéit; et, s'étant mis aussitôt à l'ouvrage, « resta deux ans dans le palais, jusqu'à ce qu'il eût conduit la « besogne à sa fin. Mais quand il mit le trône en place, voilà « qu'il avait de chaque côté deux empans de moins que la me- « sure requise; ce dont le roi se courrouça grandement; et Joseph, « redoutant son mécontentement, se coucha sans souper. Le Sei- « gneur Jésus lui demandant alors le sujet de son inquiétude, « *C'est*, répondit Joseph, *que j'ai perdu le fruit des labeurs de* « *deux années entières*. Ce à quoi le Seigneur Jésus repartit : « *Prends courage, ne te laisse pas abattre; tu prendras un* « *côté de ce trône, moi l'autre, et nous le tirerons à la juste* « *mesure*. Et Joseph ayant fait selon qu'avait dit le Seigneur Jésus, « et chacun tirant de son côté, le trône obéit, et fut amené à la « mesure précise. A la vue de ce prodige, les assistants furent « frappés de surprise, et louèrent le Seigneur (1). »

Au milieu de puérilités pareilles, de miracles inutiles et de réflexions niaises, on rencontre pourtant des pages remplies d'un sentiment tendre, inconnu à la littérature classique. On croirait entendre les plaintes de Sakountala dans ce passage du *Protévangile* où Anne, mère de Marie, désolée de sa stérilité, aperçoit, en levant les yeux, un nid de passereaux dans les branches d'un laurier. Elle gémit en pensant qu'elle ne peut se comparer à ces oiseaux, qui sont féconds devant le Seigneur, ni aux animaux terrestres, ni même à ces eaux, à cette terre, qui ont leur fécondité et louent le Seigneur (2).

Marie-Madeleine, la pécheresse à laquelle il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé, a été confondue avec la sœur de Lazare et de Marthe, comme aussi avec celle qui accompagna la vierge mère sur le Calvaire. Comme ses erreurs furent suivies d'une grande expiation, on raconta qu'elle s'était retirée en Provence dans une grotte, pour s'y livrer à toutes les austérités et dévotions que pouvait lui suggérer son amour

(1) *Evangelium infantiæ*, XXXVIII, 29.

(2) Καὶ ἠτένισεν εἰς τὸν οὐρανὸν, καὶ εἶδε καλιὰν στρουθίων ἐν τῇ δάφνῃ, καὶ ἐποίησε θρῆνον ἐν ἑαυτῇ λέγουσα· « Οἴ μοι, τίς με ἐγέννησε, ποία δὲ μήτρα ἐξέ- « φυσέ με, ὅτι ἐγὼ καθαρὰ ἐγεννήθην ἐνώπιον τῶν υἱῶν Ἰσραήλ;... Οἴ μοι, τίνι « ὡμοιώθην; οὐχ ὡμοιώθην ἐγὼ τοῖς θηρίοις τῆς γῆς, ὅτι αὔτα τὰ θήρια τῆς γῆς « γόνιμά ἐστι ἐνώπιόν σου, Κύριε. Οἴ μοι, τίνι ὡμοιώθην ἐγὼ, οὐχ ὡμοιώθην « ἐγὼ τοῖς ὕδασι τούτοις, ὅτι αὔτα τὰ ὕδατα γόνιμα εἶσιν ἐνώπιόν σου, Κυριε... « Οὐχ ὡμοιώθην ἐγὼ τῇ γῇ ταύτῃ, ὅτι καὶ ἡ γῆ προσφέρει τοὺς καρποὺς αὐτῆς, « καὶ εὐλόγει σε, Κύριε. » Protevangelium Jacobi, c. III.

pénitent. Les douze apôtres, témoins des douleurs et dépositaires de la doctrine du Christ, s'étant dispersés dans les contrées les plus lointaines pour prêcher, sans que l'on eût sur eux de renseignements certains, avaient ouvert un vaste champ à l'imagination des pieux narrateurs. Saint André parcourt la haute Asie; saint Paul évangélise des villes pleines d'étudiants et de rhéteurs; saint Matthieu pénètre jusque chez les Éthiopiens, saint Philippe chez les Scythes, saint Barthélemy dans les Indes, plus loin qu'Alexandre. Au sein même de l'empire, la foi s'introduisait dans le palais des Césars et sous les huttes des esclaves; elle triomphait dans le Sanhédrin et dans l'Aréopage. Paul, le docteur des nations, travaille de ses propres mains pour subsister; Pierre, le pêcheur, vient à Rome combattre un sophiste et un tyran; il établit à côté du palais de Tibère la chaire future de ses successeurs (1).

Quel vaste champ ouvert aux imaginations pieuses! Ces histoires ridicules et mensongères qu'opposèrent les Juifs à la simplicité majestueuse de l'Évangile ne veulent pas qu'on s'en occupe.

Il nous reste le très-ancien livre de la *Mort de la vierge Marie* (2), qui, bien que relégué par le pape Gélase au nombre

(1) Voy. ABDIA, *Historia certaminis apostolici*. C'est peut-être un recueil des plus anciennes traditions concernant les apôtres. Voy. aussi EM. GRABE, *Spicilegium Patrum primi seculi;* Oxford, 1698.

(2) *De Transitu beatæ Mariæ Virginis*. Il a été réimprimé récemment à Paris dans le tome II de la *Bibliothèque des Pères*, p. 163. Trente-neuf évangiles ont été rejetés comme apocryphes : 1° l'évangile selon les Hébreux; 2° celui selon les Nazaréens; 3° celui des douze apôtres; 4° l'évangile de saint Pierre, qui est celui de saint Matthieu altéré par des chrétiens judaïsants; 5° l'évangile des Égyptiens; 6° les trois évangiles de la naissance de la sainte Vierge; 7° celui de saint Jacques, en grec et en latin, attribué à saint Jacques le Mineur; 8° l'évangile de l'enfance de Jésus, en arabe et en grec, rempli de miracles opérés par le Rédempteur avant l'âge de douze ans; 9° l'évangile de saint Thomas, semblable au précédent; 10° l'évangile de Nicodème, en hébreu, écrit assez tard par les Anglais, qui prétendent que Nicodème leur apporta la foi; 11° l'Évangile éternel, ouvrage d'un moine du treizième siècle, qui prétendait le substituer au véritable, comme le véritable Évangile l'avait été à l'ancienne loi; 12° l'évangile de saint André, et 13° celui de saint Barthélemy, condamnés par le pape Gélase; 14° ceux d'Apelles; 15° de Basilide; 16° de Cérinthe; 17° des Ébiopites; 18° des Encratistes ou continents; 19° d'Ève; 20° des Gnostiques; 21° de Marcion, qui n'est que celui de saint Luc altéré; 22° de saint Paul, pareil au précédent; 23° les petites et les grandes interrogations de Marie, ouvrage des gnostiques; 24° le livre de la naissance du Christ; 25° l'évangile de saint Jean, ou *de la mort de la vierge Marie*; 26° celui de

des écrits apocryphes, est la source où les prédicateurs et les artistes ont puisé les détails de la mort terrestre et de l'assomption de la mère du Sauveur. Selon cette narration, Marie, remplie d'humilité après la consommation du grand mystère où elle avait eu sa large part de souffrances, se retira solitaire dans la maison de ses parents au pied du mont des Oliviers, et consacra à la prière et à la méditation les jours qu'elle à passer sur la terre avant de rejoindre son divin Fils.

« Or voici ce qui arriva la vingt-deuxième année après la résurrection du Christ. Marie était retirée un jour dans l'endroit le plus écarté de sa maison, et pleurait en attendant le moment qui la réunirait à son fils bien-aimé. Un ange lui apparut, revêtu d'un vêtement de lumière, et, se tenant devant elle, lui dit : « Salut, « ô vierge bénie du ciel ; recevez la salutation de celui qui est « venu donner le salut aux patriarches et aux prophètes. Je vous « apporte du ciel cette branche de palmier : vous la ferez porter « devant votre cercueil quand, dans trois jours, votre âme aura « abandonné ce monde. Car votre Fils vous attend avec les trônes, « avec les anges, avec les vertus du ciel. »

« Je prie, dit Marie, que tous les apôtres puissent se réunir « pour ce moment-là autour de moi. »

« Et l'ange répondit : « Aujourd'hui même, par la puissance « du Seigneur, tous les apôtres viendront vers vous sur les « nuages. »

Matthias, composé par les carpocratiens ; 27° l'évangile de la perfection, écrit par les gnostiques ; 28° celui de Simonicus, composé par les disciples de Simon le Magicien pour réfuter les prophètes et nier la création ; 29° celui des Syriens ; 30° celui de Tatien ; 31° celui de Taddée ou de Juda ; 32° celui des valentiniens ; 33° l'évangile de vie, ou du Dieu vivant, ouvrage des manichéens ; 34° celui de Philippe, aussi des manichéens ou des gnostiques ; 35° celui de Barnabé ; 36° celui de saint Jacques le Majeur, trouvé en 1595 au sommet d'une montagne près de Grenade, en dix-huit livres sur feuilles de plomb, avec une messe des apôtres et une histoire évangélique, condamné par Innocent XI en 1682 ; 37° l'évangile de Judas Iscariote, composé par les caïnites ; 38° celui de la vérité par les valentiniens ; 39° ceux de Lucius, de Lucien, de Sélencus, d'Hésychius, etc., qui se ressemblent.

On publia aussi les actes de Pierre et de Paul, ceux de sainte Thècle, de saint Thomas, de saint André et de saint Philippe ; les canons des apôtres ; la correspondance de saint Paul avec Sénèque, celle du roi Abgar avec Jésus-Christ.

On peut consulter JEAN-ALBERT FABRICIUS, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Hambourg, 1703, qui fait mention de cinquante évangiles apocryphes (p. 335) ; et mieux encore la *Nouvelle collection des apocryphes*, faite par C. THILON, professeur à Halle ; Leipsig, 1832.

« Marie reprit : « Bénissez-moi, afin que les puissances de l'enfer « ne s'opposent pas à moi quand mon âme sortira du corps, et « que je ne voie pas le prince des ténèbres. »

« Les puissances de l'enfer ne vous nuiront pas, repartit l'ange. » En disant ainsi, il disparut au milieu d'une vaste splendeur. Et la palme qu'il avait apportée répandait une grande lumière.

« Alors Marie, ayant déposé les habits qu'elle portait, en prit de plus beaux. Puis elle sortit, tenant à la main la palme que l'ange lui avait apportée, et se rendit au mont des Oliviers, où elle se mit en prières. « Mon Dieu, dit-elle, je n'aurais jamais été « digne de vous recevoir dans mon sein si vous n'aviez eu pitié « de moi. Pourtant j'ai veillé fidèlement sur le trésor que vous « m'aviez confié. Je vous prie donc, ô roi de gloire, de me pro- « téger contre les puissances des ténèbres. Si les cieux et les « anges tremblent devant vous, combien est plus tremblante cette « faible créature qui n'a de bon que ce que vous en avez mis en « elle ! »

« Cette prière finie, Marie se leva, et s'en retourna chez elle.

« C'était alors vers la troisième heure ; et dans cet instant, comme saint Jean prêchait dans Éphèse, il se fit soudain un grand tremblement de terre : une nuée enveloppa l'apôtre aux yeux de tous, et le transporta dans la maison de Marie. A sa vue, la mère du Sauveur fut comblée de joie, et s'écria : « Mon fils, rappelle- « toi les paroles qui te furent adressées du haut de la croix, quand « il me recommanda à toi. Bientôt je mourrai : or j'ai entendu « les Juifs se dire entre eux : Attendons le jour où mourra la mère « du séducteur, et nous brûlerons son corps dans les flammes. »

La légende continue en disant comment Marie expliqua ses dernières dispositions à l'apôtre, et comment apparurent, transportés sur des nuées des contrées les plus lointaines, les autres apôtres, auxquels vinrent se joindre les chrétiens de Jérusalem et les vierges compagnes de Marie dans sa solitude.

« Ils passèrent trois jours à se consoler les uns les autres par le récit de leurs fatigues et par des renseignements sur les progrès de la foi. Mais le troisième jour, vers la troisième heure, le sommeil descendit sur tous ceux qui étaient dans la maison, et personne ne put se tenir éveillé, excepté les apôtres et trois vierges, compagnes fidèles de la mère de Dieu. Alors le Seigneur apparut au milieu d'un chœur d'anges et de séraphins. Les anges chantaient un hymne à la gloire du Sauveur, et une grande lumière remplissait la maison. Dans ce moment le Seigneur Jésus parla, et dit :

« Viens, ma bien-aimée, ma perle précieuse ; entre dans le tabernacle de la vie éternelle. » Marie en entendant cette voix se jeta sur la terre, adora le Seigneur, et s'écria : « Béni soit votre nom, « ô roi de gloire, ô mon Dieu, puisque vous avez daigné choisir « votre humble servante entre toutes les femmes pour opérer la « rédemption du genre humain ! Moi, fange et sang, je n'étais pas « digne de cet honneur ; mais vous êtes venu à moi, et j'ai dit : « *Que votre volonté soit faite !* » Ayant dit, Marie se releva, se coucha sur son lit, et rendit l'âme en murmurant des actions de grâces. Durant ce temps, les apôtres entendaient les paroles, mais ne voyaient que la lumière éblouissante qui remplissait la maison, et dont l'inexprimable splendeur était plus blanche que la neige, et l'emportait en éclat sur les métaux les plus brillants. »

La légende poursuit en racontant comment le Christ accueillit sa mère dans le ciel, tandis que sur la terre les trois Marie disposaient son corps pour la sépulture, au milieu des chants des apôtres, qui faisaient retentir la vallée de Josaphat du psaume *In exitu Israel de Ægypto* (1).

(1) Nous connaissons trois lettres attribuées à la Vierge Marie. La première, avec celle de saint Ignace, à laquelle elle répond, est d'une époque ancienne ; mais son authenticité n'est point reconnue. La voici :

Christiferæ Mariæ suus Ignatius.

Me neophytum, Johannisque tui discipulum confortare et consolari debueras. De Jesu enim tuo percepi mira dictu, et stupefactus sum ex auditu. A te autem, quæ semper ei fuisti familiaris, et conjuncta, et secretorum ejus conscia, desidero ex animo fieri certior de auditis. Scripsi tibi etiam alias, et rogavi de eisdem. Valeas, et neophyti qui mecum sunt ex te et per te et in te confortentur. Amen.

Réponse : *Ignatio dilecto discipulo, humilis ancilla Christi Jesu.*

De Jesu quæ a Johanne audisti, et didicisti, vera sunt. Illa credas, illis inhæreas, et christianitatis susceptæ votum firmiter teneas, et mores et vitam voto conformes. Veniam autem una cum Johanne, te et qui tecum sunt visere. Sta in fide, et viriliter age : nec te commoveat persecutionis austeritas ; sed valeat et exultet spiritus tuus in Deo salutari tuo. Amen.

Un évêque de Messine fit paraître en temps de peste une lettre qu'il prétendit adressée par Marie à la ville de Messine, et qui y est encore en grande vénération. Il en est fait mention à une époque très-ancienne. Mais la critique la rejette, d'accord en cela avec la congrégation de l'Index, qui réprouva les ouvrages dans lesquels son authenticité était déclarée trop ouvertement.

Maria Virgo, Joachim filia, humillima Dei ancilla, Christi Jesu crucifixi mater, ex tribu Juda, stirpe David, Messanensibus omnibus salutem, et Dei patris omnipotentis benedictionem.

Vos omnes fide magna legatos ac nuncios per publicum documentum

Tout ce qui se rapportait aux aïeux du Christ devait aussi être autant de miracles. Mille ans après le péché originel, Dieu transféra dans le jardin d'Abraham l'arbre de vie, et lui dit que de sa fleur naîtrait un guerrier qui, sans la coopération d'une femme, mettrait au monde la mère d'une vierge que Dieu choisirait pour sa mère. En effet, une fille d'Abraham, en respirant les parfums de la fleur de cet arbre, se trouva fécondée. Afin d'attester son innocence, elle entra dans les flammes d'un bûcher, et les tisons embrasés se changèrent en roses et en lis. Elle donna le jour à un fils qui devint roi et empereur, et posséda l'arbre de vie sans en connaître les propriétés. Il savait cependant qu'il était salutaire aux malades; il en coupa donc un fruit en plusieurs quartiers, puis essuya le couteau contre sa cuisse. Mais, ô merveille! la cuisse de l'empereur Fannel grossit; et ni médecins ni chirurgiens ne savaient deviner quel était son mal, jusqu'au moment où sortit de la partie malade une jolie petite fille. Le prince ordonna aussitôt à un de ses affidés de l'emporter dans les bois et de la tuer; mais comme il allait obéir, il en fut dissuadé par une colombe qui lui prédit que de cette jeune créature viendrait la mère de Dieu. Il la déposa donc dans un nid de cygnes, où Dieu prit soin d'elle. Élevée par une biche, elle était jeune fille à dix ans. Fannel, étant à la chasse, aperçoit la biche, la poursuit, la blesse, et découvre l'asile de la jeune fille, qui lui dit avoir été portée dans sa cuisse. Surpris et content, il l'emmène avec lui et la marie à Joachim, chevalier de son empire, et tous deux donnent le jour à Marie.

Marthe, sœur de Lazare, qui préfère l'activité à la contemplation, part avec son frère ressuscité pour aller convertir les gen-

ad nos misisse constat. Filium nostrum, Dei genitum, deum et hominem esse fatemini, et in cœlum post suam resurrectionem ascendisse, Pauli apostoli prædicatione mediante viam veritatis agnoscentes. Ob quod vos et civitatem vestram benedicimus, cujus perpetuam protectricem nos esse volumus. Anno filii nostri XLII, III non. Julii, luna XVII, feria quinta, et Hierosolymis. — Maria Virgo.

Cette lettre indique par son contexte qu'elle avait été envoyée par la sainte Vierge encore vivante; mais la tradition du pays la fait venir du ciel.

Le moine Jérôme Savonarole reconnaissait pour authentique la lettre de Marie aux Florentins, qui est d'une antiquité immémoriale. Mais et l'Église et la critique la considèrent comme fort douteuse, ainsi que les précédentes, d'autant plus qu'il est constant que Florence ne fut appelée à la vraie foi qu'en l'an 65 de Jésus-Christ, par Paulin et Frontin, disciples de saint Pierre : *Florentia, Deo et Domino nostro Jesu Christo filio meo, et mihi dilecta. Tene fidem, insta orationibus, roborare patientia. His enim sempiternam consequeris salutem apud Deum.*

tils. Jetée sur la côte de Marseille, elle dompte un monstre né de Léviathan et d'un onagre, et le rend docile comme un agneau. Comme cet animal s'appelait Tarasque, la ville bâtie dans le voisinage fut appelée Tarascon.

Longin, ce centurion qui perça le côté de Jésus-Christ et reconnut qu'il était vraiment le Fils de Dieu, se mit à prêcher sa doctrine et sa résurrection. Un ordre venu de Rome enjoignit à Pilate de le poursuivre comme déserteur. Alors Longin se fait connaître lui-même aux soldats qui viennent le chercher; et, bien que reconnaissants de l'hospitalité qu'il leur a donnée, ils refusent de le tuer; il leur persuade de lui donner la palme du martyre.

La pieuse femme qui essuya le visage du Christ portant sa croix, s'en alla à la ronde avec son image (φέρων εἰκόνα), et opéra des conversions merveilleuses. Procula, femme vertueuse du lâche proconsul romain qui, par politique, avait prononcé la condamnation du Christ, après avoir cherché à détourner Pilate de cette iniquité, soutint son courage quand les miracles qui éclatèrent à la mort du Sauveur agitèrent sa conscience. Quand ensuite, selon la tradition, il fut rappelé à Rome, puis envoyé en exil à Vienne en Dauphiné, Procula le suivit et parvint enfin à le convertir à la vérité.

Ainsi la pensée des chrétiens ne fermait pas même au juge qui avait condamné Jésus les trésors de la miséricorde. Il n'était pas jusqu'à Judas, auquel son désespoir avait fermé la voix du repentir, qui ne trouvât trêve dans l'enfer; on disait que, tous les dimanches, ses peines étaient suspendues, comme aussi de Noël à l'Épiphanie, puis de Pâques à la Pentecôte.

L'un des personnages qui figurent avec le plus d'éclat dans les traditions, surtout à partir des progrès de la chevalerie, est Joseph d'Arimathie. L'Évangile nous apprend seulement qu'il était de la tribu d'Éphraïm, un des principaux citoyens de Jérusalem, et qu'il assista au jugement du Christ, mais sans prendre part à l'inique sentence; et qu'après le supplice du Sauveur il détacha son corps de la croix et l'ensevelit. La tradition prit texte de ce simple récit pour raconter qu'après la résurrection Joseph abandonna sa ville natale, inspiré par le Saint-Esprit, et alla annoncer l'Évangile aux îles occidentales. Saint Philippe lui ayant imposé les mains, il part, et à travers maints dangers, après de grandes fatigues, il arrive en Angleterre, convertit les habitants, fonde des églises, institue des évêques; puis, lorsqu'il est rappelé sur le continent, il entretient une longue correspondance avec les nouveaux croyants.

D'autres ajoutèrent à ces faits qu'il emporta la coupe dans laquelle le Christ consacra le vin de la dernière cène, la même où depuis Joseph avait recueilli le sang qui coulait des veines du Rédempteur. On l'appelait le Saint-Graal; et la coupe rendait des oracles qui apparaissaient écrits sur ses bords, d'où ils s'effaçaient ensuite. Indépendamment de ce qu'elle permettait de se passer de tout aliment terrestre, elle guérissait les blessures, et conservait dans une éternelle jeunesse celui qui la possédait.

Joseph institua pour garder ce trésor un ordre de chevalerie; mais il cessa à sa mort, et les anges emportèrent au ciel la sainte coupe, jusqu'à ce que reparut une lignée de héros dignes d'être préposés à sa garde et à son culte. La famille de Pérille, prince d'Asie, qui vint s'établir dans le pays de Galles, se trouva digne de cette tâche glorieuse. Ici les légendaires faisaient commencer une longue série de grands maîtres fameux par des aventures chevaleresques.

La malédiction du peuple qui avait fait retomber sur sa tête le sang du Juste fut représentée dans une des légendes les plus populaires et les plus symboliques à la fois : nous voulons parler de celle du *Juif errant*. Ashavérus est la personnification de cette nation, qui, à partir du moment où elle renia le Fils de l'homme, né au milieu d'elle, fut vouée à errer perpétuellement sur la surface de la terre, et à traîner en tous pays une vie sans fin comme sans repos.

En l'année.... mais n'importe l'année, attendu que chaque siècle voulut se rattacher le fait, l'évêque de Sleswick voyageait dans le Wittemberg, se dirigeant vers Hambourg, pour aller trouver, dans la petite ville de Salen, François Eysen, son ami, théologien et homme d'esprit. Après l'avoir accueilli avec joie et avec toutes sortes d'égards, Eysen invita le voyageur à assister au sermon pour le lundi suivant, qui était le jour de l'Épiphanie. L'évêque de Sleswick y alla; et, en promenant ses regards sur la foule des auditeurs, il aperçut un vieillard avec une grande barbe blanche, qui paraissait donner une extrême attention au sermon et se frappait la poitrine en gémissant chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Jésus. L'évêque, pensant que cet homme devait éprouver quelque remords poignant, envoya un serviteur pour l'inviter à venir. L'inconnu arriva; et, trouvant l'évêque en nombreuse compagnie, il hésita d'abord à répondre; puis, touché de la cordialité allemande, il prit place à table à

côté de l'évêque de Sleswick, et raconta en ces termes l'Odyssée judaïque (1).

« Je suis né dans la tribu de Nephtali, l'an 3962 de la création, trois ans avant que le roi Hérode eût fait mourir ses deux fils par l'ordre de l'empereur Auguste. Ashavérus est mon nom : mon père était menuisier-charpentier, ma mère travaillait à l'aiguille et faisait les habits des lévites, qu'elle brodait admirablement. J'appris à lire et à écrire; puis, devenu grand, on mit dans mes mains le livre de la loi et des prophètes. Mon père avait en outre un vieux et gros livre relié en parchemin, qui venait de ses ancêtres, dans lequel je lus des choses étonnantes, dont il est bon que je vous donne une idée.

« Quand Adam et Ève, nos premiers parents, eurent deux fils, Caïn et Abel, ils crurent que l'un d'eux serait le Messie qui les rachèterait du péché de désobéissance. Cette espérance s'évanouit lorsque Caïn eut tué Abel. Adam le pleura cent ans; puis ayant eu beaucoup de fils et de filles, et sentant sa fin approcher, il appela Seth, et lui dit : « Va au paradis terrestre, « et demande à l'ange Gabriel, qui veille à l'entrée avec une « épée de feu, de m'y laisser pénétrer encore une fois avant de « mourir. »

« Seth, qui ne savait rien, s'en alla trouver l'ange, et lui présenta la requête d'Adam; mais il lui fut répondu : « Ni ton père, ni toi, « ni tes descendants, n'entrerez dans le paradis terrestre, mais « bien dans celui du ciel. »

« Quand l'ange eut ainsi parlé, il lui laissa apercevoir de loin ce lieu de délices qu'avaient habité son père et sa mère, et où ils avaient désobéi. Seth en fut tellement émerveillé, qu'il se prit à pleurer; mais l'ange le rappela, et lui dit : « Ton « père doit bientôt mourir; voici trois semences de l'arbre dé- « fendu, mets-les sous sa langue quand il sera mort, et ensevelis- « le ainsi. »

(1) Voy. THILO, *Meletema historiæ de Judæo immortali;* Wittemberg, 1668.

SCHULTZ, *Dissertatio de Judæo non mortali;* Königsberg, 1668.

ANTON., *Dissertatio in qua lepidam fabulam de Judæo immortali examinatur;* Helmstadt, 1756.

DOUHAIRE, dans l'*Université catholique.*

Le comte de Tressan fit dans le siècle passé, à propos du Juif errant, un roman léger et railleur dans le goût du temps; et, dernièrement, Edgard Quinet, un poëme philosophique : Ashavérus est pour lui une formule de philosophie de l'histoire.

« Seth s'en alla, et fit comme il lui avait été commandé. Et à l'endroit où Adam fut enseveli germèrent quelque temps après trois jeunes arbres qui grandirent avec le temps, et portèrent un fruit si beau que rien ne pouvait flatter davantage la vue; mais ce fruit était amer au goût et plein d'âpreté, de sorte que personne ne prit souci de ces arbres.

« Quand nos pères furent emmenés esclaves en Égypte, Moïse vit une forêt ardente à l'endroit où Dieu lui parla, et ce fut là qu'il prit la verge avec laquelle il opéra les prodiges que vous pouvez lire dans la sainte Écriture.

« A leur arrivée dans la terre promise, nos pères commencèrent à bâtir des villes et des châteaux forts pour se défendre contre les ennemis. Les arbres dont j'ai parlé étaient encore à leur place sur une montagne où s'éleva Jérusalem, et ils restèrent en dehors de l'enceinte jusqu'au temps où David, le roi-prophète, les fit entrer dans le circuit des murailles, et bâtit près d'eux une maison pour lui, tant lui plut la vue de ces fruits.

« Un jour il en cueillit trois, en coupa un d'abord, et n'y trouva que de la terre; dans l'autre il vit écrit *Chaschécab,* c'est-à-dire, *reçois-le en amour;* dans le troisième la passion de Jésus-Christ, telle que le roi l'avait prédite dans ses Psaumes.

« Au milieu des vicissitudes qui suivirent, Jérusalem ayant été entièrement détruite, le palais de David et les trois arbres restèrent à un mille loin de la ville, jusqu'au moment où Antipater (Aristobule), père du roi Hérode premier, les fit abattre en 3930, pour dégager ce terrain destiné au supplice des malfaiteurs, et qu'on appela le Golgotha. Ces arbres furent portés dans la ville près d'un grand mur où je m'assis maintes fois et me livrai à des jeux bruyants avec mes compagnons. Ce sont les mêmes avec lesquels fut faite la croix de Jésus-Christ. »

Ashavérus poursuit en racontant qu'à l'âge de neuf ans il entendit raconter à son père qu'il était arrivé trois rois qui s'informaient d'un roi nouveau-né, pour l'adorer. Alors il courut après eux, et il les rejoignit lorsqu'ils entraient à Béthléem. Ici Ashavérus entame le récit de la vie de Jésus-Christ enfant et de sa fuite en Égypte, partie d'après l'Évangile, partie peut-être d'après les livres apocryphes.

« La sainte famille fuyant vers l'Égypte, Marie, qui se détournait de temps en temps pour regarder, aperçut des soldats, et en fut tellement effrayée, qu'elle serait tombée de l'âne si

Joseph ne l'eût soutenue. Ils virent une grande chênaie où ils allèrent se cacher, et soudain les arbres se replièrent pour les couvrir; les soldats passèrent ainsi sans les voir. Aussitôt après, les branches se redressèrent, et la sainte famille poursuivit sa route.

« Le lendemain ils atteignirent le désert; et quand ils eurent fait beaucoup de chemin, ils furent pris d'un nouvel effroi en voyant s'élancer d'une caverne deux brigands. Ceux-ci prirent Joseph et Marie avec l'enfant; et, les ayant conduits dans leur repaire, leur demandèrent qui ils étaient. Marie se troubla tout à fait; mais l'enfant regarda les voleurs avec un tel sourire et leur toucha tellement le cœur, qu'ils délièrent aussitôt Joseph, et firent apporter des langes pour Jésus et des vivres pour ses parents.

« Or il est à savoir que la femme d'un des voleurs avait un enfant hydropique. Après avoir pris, lavé et changé Jésus, elle en fit autant pour le sien, qui, à l'instant même, se trouva guéri. Les brigands restèrent extrêmement étonnés : aussi Joseph et Marie furent bien servis, et on leur donna pour reposer la chambre la meilleure; puis le lendemain on les remit sur la bonne route. Un brigand, leur souhaitant un bon voyage, dit à Jésus : « Seigneur, je crois fermement que vous êtes plus qu'un « homme, puisque je n'ai pas eu le courage de vous tuer tous « trois, et que vous êtes les premiers qui sortiez sains et saufs « de mon logis. Qu'il vous souvienne donc de moi, Seigneur, « et de la misère de ma vie ! » et il les quitta les larmes aux yeux. C'est ce même larron, selon que l'attesta la Vierge Marie, qui fut crucifié avec Jésus.

« En poursuivant son voyage, la sainte famille se trouva hors du désert sur l'heure de midi, et la sainte Vierge descendit de l'âne pour se reposer. Fatiguée comme elle l'était, elle se mit à l'ombre d'un dattier, tandis que Joseph cherchait un peu d'herbe pour sa monture. Marie, en levant les yeux, vit que les dattes étaient mûres; et, comme elles paraissaient très-belles, elle en eut envie; mais elle ne pouvait y atteindre, attendu qu'elles étaient trop hautes. Voilà alors qu'une branche se courbe jusque sur ses genoux, et elle en cueille tant qu'elle veut.

« Et ils poursuivirent leur voyage. La terre d'Égypte est éloignée de la Judée de seize bonnes journées de chemin. Lorsqu'ils y furent arrivés, dans tous les endroits où ils passèrent, les faux dieux furent renversés; beaucoup d'Égyptiens vinrent les

adorer, et ils répondaient à ceux qui les en réprimandaient : « Nos dieux tombent devant eux; pourquoi n'en ferions-nous pas autant? ».

« Lorsqu'ils eurent demeuré quelque temps en Égypte, un ange apparut en songe à Joseph, et lui commanda de retourner en Judée, où Hérode était mort misérablement. »

Ashavérus assiste comme témoin aux faits de la vie de Jésus-Christ, et il se complaît beaucoup dans les détails domestiques. Nous les passons pour arriver à la Passion, dans le récit de laquelle la légende met en opposition avec le Juif de bonne foi et repentant, personnifié dans Ashavérus, le Juif obstiné et traître, personnifié dans Judas Iscariote.

« Je vous dirai de quelle famille était Judas. Son père sortait de la souche de Ruben, était jardinier, et faisait un petit commerce de terre et de plantes. Quand sa femme fut enceinte de Judas, elle rêva qu'elle donnait le jour à un fils ayant une couronne à la main; qu'après l'avoir jetée par terre il la foulait aux pieds, puis s'approchait de son père et le tuait. Il allait ensuite au temple, et en brisait les ornements précieux.

« Elle se réveilla désolée, et raconta son rêve à son mari, qui s'en alla partout s'enquérant de ce qu'il signifiait; on lui dit à la fin qu'il lui naîtrait un fils qui tuerait un roi et son père, et serait si avare que, pour avoir de l'argent, il ne reculerait devant aucune iniquité.

« En entendant cela, le père de Judas fut tout épouvanté; et afin de détourner tant de malheurs, il résolut, avec sa femme, de noyer l'enfant. En effet, lorsqu'il eut dix jours, il fut porté par son père au Jourdain, qui se jette dans la Méditerranée. Mais le coffre qui le contenait fut poussé vers l'île de Candie, et le roi du pays, en se promenant avec sa femme, vit flotter cette caisse, qu'il fit pêcher. Comme il y trouva un bel enfant, il ordonna qu'on en prît soin, et l'appela Judas, parce qu'il reconnut à ses vêtements qu'il était Juif.

« Judas fut élevé avec le fils du roi, plus âgé que lui d'un an. Quand ils eurent grandi, on s'aperçut que Judas dérobait l'argent de l'autre; le jeune roi le dit donc à son père, qui, ayant fait fouiller Judas, trouva sur lui des pièces de monnaie, des anneaux, des bijoux de prix, enlevés à la reine et au prince : il le fit donc fouetter, et lui dit : « Tu n'es pas mon fils, quoique tu en portes « le nom; tu es un enfant trouvé, sauvé des flots, et élevé par « charité. »

« Judas fut pris à ces paroles d'une telle rage de ne pas être ce qu'il croyait, qu'il résolut de se venger, et, imaginant que c'était la faute du jeune prince, il chercha le moment et le lieu favorables pour lui faire un mauvais parti. Un jour qu'ils étaient allés se promener ensemble dans un petit bois, il lui donna un tel coup sur la tête qu'il le tua; et, ayant gagné la mer, il se sauva en Égypte. Il passa de là à Jérusalem, où il se mit au service d'un grand seigneur, attendu qu'il était circoncis sans le savoir, instruit d'ailleurs dans la loi et dans les usages des Juifs.

« Au bout de quelque temps, son maître l'envoya acheter des fruits, et lui indiqua la maison qu'habitait précisément son père. Avide de se faire de l'argent, il escalada le mur du jardin, et se mit à cueillir des fruits; son père, venant à s'en apercevoir, lui dit : « Pourquoi voles-tu mes fruits? » et autres paroles : alors Judas en fureur lui asséna tant de coups, qu'il le laissa pour mort, prit les fruits et s'en alla.

« Le lendemain, sa mère vint s'en plaindre à son maître. Il fut donc envoyé en justice; et la sentence décida que, si le blessé mourait, il épouserait la veuve, ce qui advint. Il fut appelé *Iscariote*, c'est-à-dire assassin, et vécut longtemps avec sa mère.

« Mais une fois, comme elle se couchait, elle remarqua qu'il avait deux doigts du pied attachés ensemble; ce qui la fit s'écrier : « O Seigneur! je vois bien que mon songe était trop véridique; « car l'enfant que nous avons exposé avait précisément les doigts « ainsi. » Et plus elle regardait Judas, plus elle acquérait la certitude que c'était lui-même, d'autant plus qu'il avait à la tempe une envie de couleur grise, comme son enfant; c'est ainsi qu'il fut reconnu. »

On voit que l'imagination des narrateurs allait puiser dans la tradition hébraïque, en même temps que dans les fables païennes, les couleurs les plus sombres pour en charger le plus grand des coupables. Le traître accomplit son forfait; le Christ est traîné au supplice, et Ashavérus, grand partisan des scribes et des pharisiens, veut être témoin de ses derniers instants.

« J'étais sur ma porte quand je vois des gens courir en répétant : « Ils crucifient Jésus! » Je pris alors mon enfant dans mes bras pour le lui faire voir; car à cet instant Jésus arrivait en chancelant sous sa croix pesante. Il s'arrêta devant ma porte pour se reposer quelque peu; mais moi, m'en offensant comme d'un affront, je lui dis durement : « Allons, marchez; loin, loin de ma « porte! Je ne veux pas qu'un vaurien s'y repose. »

« Jésus me regarda d'un air triste, et dit : « Je vais, et je me « reposerai ; toi tu iras et ne te reposeras plus ; tu chemineras « tant que le monde sera monde, et jusqu'au jour du jugement. « Va, tu me verras assis à la droite de mon Père, pour juger les « douze tribus qui m'auront crucifié. »

« Je laissai mon enfant, et je suivis Jésus. La première personne que je vis fut Véronique, qui vint essuyer le visage de Jésus avec un linge sur lequel ce visage resta empreint. Plus loin je vis Marie et d'autres femmes qui pleuraient. Un ouvrier qui portait les clous et le marteau prit un de ces clous, et, le mettant sous les yeux de Marie : « Regardez, femme, lui dit-il ; votre fils va être cloué avec cela. »

« J'allai avec lui jusqu'à la montagne. Arrivés là, ils prirent la croix et la posèrent à terre ; puis ils creusèrent de grands trous tandis que d'autres valets du bourreau dépouillaient le Christ. Quand il fut ainsi nu, quelques-uns détournèrent les yeux pour ne pas être témoins d'un spectacle si misérable ; d'autres riaient et en plaisantaient. Marie, ôtant son voile de sa tête, l'envoya à Jésus pour couvrir sa nudité.

« Il fut ensuite crucifié, et la croix fut placée à l'endroit même où Adam avait été enseveli, et où se trouvaient les trois arbres dont j'ai parlé. Après avoir dit quelques paroles, le Christ expira ; alors le ciel s'obscurcit, et il survint une terrible tempête ; les morts sortirent de leurs tombeaux, les rochers s'ébranlèrent et la terre se fendit au pied de la croix. Longin s'en vint avec une lance, et perça le côté de Jésus, qui était mort. Le sang qui en sortit coula dans la déchirure du sol au pied de la croix, où il arrosa la tête d'Adam et d'Ève, ensevelis là tous deux et réduits en poussière. »

C'est certainement une des idées les plus ingénieuses et les plus attrayantes du moyen âge que celle qui fait mourir le Christ sur un bois né de la semence de l'arbre funeste à tout le genre humain, et sorti de la poussière même de nos premiers parents ; qui fait ensuite planter la croix sur leur tombe, et couler le sang divin sur leurs cendres comme pour les ranimer.

Ashavérus, après avoir repris haleine, tandis que chacun parmi ses auditeurs exprimait le sentiment qui l'agitait, continue en ces termes :

« A peine le Christ fut-il mort que je jetai mes regards sur Jérusalem, pour la voir encore une fois, me sentant comme poussé à la quitter. Je commençai ainsi mon voyage ne sachant où j'allais. Je passai de hautes montagnes ; maintenant, en quelque endroit

que j'aille, je ne puis m'arrêter. Dans ce moment même, messieurs, disait-il en faisant de profonds saluts, il me semble être sur des charbons ardents : bien que je sois assis, mes jambes se meuvent, et j'éprouve une grande impatience de marcher. »

Il courut donc de l'orient à l'occident, du midi au nord : « Après avoir cheminé par le monde entier, je retournai en Judée; mais je n'y retrouvai plus ni parents ni amis, car il y avait cent ans que je marchais continuellement : aussi une vie si longue m'était-elle bien à charge. Je quittai donc de nouveau Jérusalem, où je n'étais plus connu de personne, avec l'intention d'essayer de tous les périls pour perdre l'existence, me sentant fatigué de vivre si longtemps ; mais, quoi que je fisse, la parole de Dieu devait s'accomplir. Je combattis dans maintes batailles, je reçus plus de deux mille coups sans qu'un seul me blessât, car mon corps est dur comme le roc, et aucune arme ne saurait l'entamer. J'ai été sur mer, et j'ai fait souvent naufrage ; mais je reste flottant sur l'eau comme une plume. Je n'éprouve jamais le besoin de manger et de boire ; je n'ai point de maladies, ni ne puis mourir. J'ai déjà parcouru le monde quatre fois, partout j'ai aperçu de grands changements, des contrées ravagées, des villes renversées, ce qu'il serait trop long de vous raconter. »

Son histoire finie, le Juif errant se leva pour s'en aller. Alors l'évêque le pria de rester encore quelque peu, et lui offrit de l'argent pour faire son voyage; mais il répondit : « Je n'en ai pas besoin ; je puis rester des années sans boire ni manger, bien que je sois fait comme tout autre. Quant à des habits, à des souliers et à des chausses, je n'en manque pas ; les miens ne s'usent jamais. »

« Et faisant un profond salut à la compagnie, il se mit en route pour son cinquième voyage. »

Telle est la légende populaire connue des savants comme du vulgaire. Celui-ci montre en cent endroits les traces du Juif errant, raconte ses malédictions, ses prophéties. Les autres voient le fond d'une magnifique épopée dans cet être devant lequel tout passe sans qu'il passe lui-même, solitaire et impassible témoin de tant de vicissitudes et de tant de souffrances.

Les vies de tant de martyrs, de tant d'admirables anachorètes, offraient encore à la littérature un champ fécond et un genre entièrement nouveau. On avait composé antérieurement des biographies, mais c'étaient celles de personnages appartenant à l'histoire ; tandis que l'humble vertu trouva alors son panégyrique et sa révélation, et les fastes de l'humanité consistèrent dans le récit de

petits événements racontés pour servir d'exemples. Il ne faut pas y chercher des distractions agréables ni des spéculations philosophiques, mais une narration empreinte de naïveté, dans laquelle, si l'histoire véritable se trouve parfois altérée, l'histoire morale se révèle par des traits pleins de charme et de vérité. Le monde romain se confiant dans son éternité, au moment où il était sur le bord de l'abîme, continuait de se livrer à ses amusements et à ses affaires. Les poëtes continuaient à célébrer leurs dieux, sans s'apercevoir qu'ils n'existaient plus; les philosophes en étaient à discuter sur les crépuscules quand le jour brillait déjà de toute sa splendeur. Pendant ce temps, le peuple, auquel ils ne daignaient pas prêter attention, faisait de l'histoire à sa manière, tantôt répétant les prédications de l'apôtre, tantôt les tourments des martyrs, ou les abstinences du solitaire au désert, avec ces ornements de détail qui sont le caractère des récits populaires. De là les nombreuses légendes qui exercèrent la piété des siècles croyants et la critique des siècles penseurs, mais dans lesquelles personne ne pourra méconnaître une admirable simplicité, une croyance trompée quelquefois, jamais trompeuse. Ceux qui par la suite en composèrent par exercice d'école ne réussirent pas à les imiter.

Cette piété peu éclairée, qui mêlait le faux au vrai, le fit avec quelque malice quand par l'extension des hérésies chaque secte voulut avoir son évangile en propre, et y introduire à l'appui de ses erreurs des faits et des paroles. L'Église dut alors en venir à séparer les écrits apocryphes de ceux émanés véritablement des apôtres.

Exégètes. Le Nouveau Testament fut traduit de bonne heure en différentes langues, car les deux idiomes littéraires ne suffisaient pas à un livre destiné à se répandre parmi les peuples; et déjà, dès le second siècle, il est fait mention des versions syriaque, cophte, éthiopienne, sans parler de la version italique. C'était sur elles que les commentateurs déployaient leur subtilité et leur zèle, par le motif surtout que, dans le principe, ils supposèrent deux sens à l'Écriture, l'un littéral, l'autre occulte; puis vint saint Irénée, qui enseigna que l'interprétation des livres saints devait toujours se conformer à la tradition.

Outre l'exégèse, la littérature ecclésiastique embrassait l'apologie, la controverse, l'exposition dogmatique, la morale, l'éloquence et l'histoire sacrée. Nous avons déjà vu ce qu'il y avait de vigueur chez les apologistes et les controversistes; cette énergie

inaccoutumée dut donner à comprendre qu'il était né quelque chose de nouveau au milieu des générations abâtardies. La lumière supérieure émanée de l'Évangile unit, sous un seul point de vue et dans une seule sphère d'action, l'intelligence artistique et la subtilité philosophique à la connaissance pratique des faits humains, qui était l'apanage de Rome, et au sentiment prophétique si profond des Hébreux; il en résulta que l'esprit littéraire et l'éclat de l'éloquence vinrent en aide à la parole fondamentale, en appuyant son autorité, en faisant comprendre clairement sa concision.

On s'appliqua plus d'abord à réfuter l'erreur qu'à développer systématiquement la vérité; c'est pourquoi nous n'avons aucune exposition de la foi antérieure à celle de Grégoire le Thaumaturge. La catéchèse de Cyrille, évêque de Jérusalem, surpassa celles qui l'avaient précédée.

En ce qui concerne la morale, les chrétiens songèrent aussi plutôt à la pratiquer et à la répandre qu'à en établir l'édifice doctrinal. Tertullien fut le premier à déterminer des règles pour mettre les mœurs en rapport avec le christianisme, en apportant toutefois dans son système une rigueur excessive; ce en quoi il fut imité par Origène et par d'autres Pères grecs adonnés au mysticisme oriental. Tous distinguèrent néanmoins les préceptes des conseils, les premiers obligatoires pour tous les hommes, les autres adressés à ceux qui aspirent à la perfection.

Non contents de s'adresser aux personnes instruites, les docteurs chrétiens catéchisaient le grand nombre dans les prédications que faisait chaque *prophète* dans les assemblées; c'était là une institution inconnue aux païens et une des plus belles prérogatives du ministère ecclésiastique.

Quand la paix eut été accordée à l'Église, on songea à écrire son histoire, et les matériaux recueillis alors servirent à composer les récits que nous verrons paraître dans le siècle suivant.

CHAPITRE XXXIII.

BEAUX-ARTS.

L'histoire ne vient pas à l'appui des systèmes qui assignent aux beaux-arts, comme époques de leur plus grande splendeur, celles

d'une grande liberté politique. Rome républicaine les cultiva si peu heureusement, que son orgueil ne se révoltait nullement à confesser la supériorité des Grecs. Le luxe des empereurs et des particuliers multiplia pour les artistes les occasions de se distinguer sans qu'il en résultât aucune véritable illustration.

Le Panthéon d'Agrippa est resté le monument le plus remarquable de l'architecture romaine. Déjà cependant, du vivant d'Auguste, elle s'altérait par des emprunts étrangers, et le temple élevé à cet empereur en Carie, avec ses colonnes romaines, ornées de feuillage à la base, dans une façade ionique, en est un témoignage bizarre. Plus ensuite le goût alla se corrompant, plus les colonnes s'allongèrent, jusqu'au double de la mesure prescrite ; des ornements extravagants s'introduisirent, on prodigua les couleurs éclatantes dont Ludius chargeait les murailles des maisons en représentant des paysages, des vendanges, des scènes champêtres, et en y joignant des moulures architectoniques d'un goût capricieux. Il nous en reste des exemples dans les bains de Titus et dans plusieurs peintures de Pompéi. Le goût des empereurs dut être préjudiciable aux arts. Tibère n'aimait que les obscénités ; Caligula abattait la tête des dieux pour y substituer la sienne, et il fit enlever sur deux tableaux la figure de Jupiter pour y adapter celle d'Auguste. Néron couvrait de dorure les ouvrages de Lysippe, ainsi que ses palais ; on conserve pourtant une tête de lui et une de Poppée, qui sont admirables de pensée et de travail.

Sous Tibère, les quatorze villes d'Asie, renversées par un tremblement de terre et réédifiées, purent fournir aux artistes des occasions de s'exercer. Lorsqu'il s'agit d'orner le Palais d'or de Néron, on y apporta cent statues de bronze du seul temple de Delphes (1), au nombre desquelles étaient peut-être l'Apollon du Belvédère et le gladiateur de Borghèse. Céler et Sévère furent les architectes de cet édifice, pour la continuation duquel Othon, durant son règne bien court, décréta quatre-vingt-dix millions de sesterces : puis Vespasien rendit au peuple les nombreux terrains envahis par ses dépendances. Cet empereur tira un grand nombre de statues de la Grèce et beaucoup d'ornements de Jérusalem pour son temple de la Paix. Le Colisée, construit peut-être par les Juifs que Titus emmena en esclavage, forme une ellipse de deux cent trente-neuf mètres de tour à l'intérieur ; le

(1) PAUSANIAS, X.

mur d'enceinte est appuyé sur quatre-vingts arcades s'élevant, par quatre rangs d'architecture superposés, jusqu'à une hauteur de cinquante et un mètres. Il était entièrement revêtu de marbre à l'extérieur et orné de statues; cent neuf mille spectateurs y trouvaient place sur quatre-vingts rangées de siéges aussi en marbre; soixante-quatre vomitoires donnaient accès à la multitude; les corridors et les escaliers étaient disposés de manière à ce que chacun pût, selon son rang, arriver facilement à la place qui lui était assignée. Un *velarium* garantissait les spectateurs du soleil ou de la pluie. Des jets d'eau rafraîchissaient et parfois même parfumaient l'air. D'autres eaux étaient amenées dans l'arène, où elles alimentaient des ruisseaux, imitant les cours d'eau des jardins, ou l'inondaient entièrement pour des batailles navales. Au-dessous s'étendaient de vastes souterrains qui ont été découverts de nos jours, mais refermés aussitôt à cause des exhalaisons fétides produites par l'eau stagnante. Robert Guiscard, mille ans après la construction de ce vaste édifice, craignant qu'il ne devînt une citadelle contre lui, en démolit la moitié; le reste devint une carrière qui fournit des matériaux pour un grand nombre d'édifices et de tours, notamment pour le palais Farnèse, pour celui de Venise et pour la chancellerie. Cependant ces ruines sublimes font encore l'étonnement de celui qui les contemple.

Domitien fit aussi élever plusieurs édifices, dont la direction fut principalement confiée à Rabirius; mais les arcs de triomphe et les autres constructions furent abattus par le peuple, en haine de sa mémoire.

La colonne de Trajan, d'ordre dorique, haute de cent trente-deux pieds, comme le mont Quirinal, dont une partie avait été aplanie pour former le forum où elle s'élève, est formée de trente-quatre blocs de marbre blanc, liés avec des crampons de bronze; son diamètre est de onze pieds deux pouces à la base, et de dix au sommet, où se trouve une plate-forme qui supportait la statue de l'empereur. On y monte par cent quatre-vingt-deux degrés en limaçon, taillés dans la pierre, longs de deux pieds deux pouces, et éclairés par quarante-trois petites ouvertures. Elle est enveloppée, en spirale, par des bas-reliefs offrant deux mille cinq cents figures de deux pieds de hauteur, qui vont grandissant, eu égard à la perspective, à mesure qu'elles montent. Les deux expéditions de Trajan contre les Daces y sont représentées. C'est un chef-d'œuvre de composition, qui met sous les yeux les opérations militaires les plus importantes, comme marches, campe-

ments, batailles, siéges, et fournit des renseignements sur les usages de Rome, de ses alliés et de ses ennemis. Les physionomies, dans une composition si multiple et sur une si petite échelle, sont extrêmement variées; chaque peuple est distingué par un habillement et des armes particulières, indépendamment de l'expression qui résulte, pour les uns du triomphe, et pour les autres du découragement. On voit l'armée romaine passer le Danube avec la confiance de la victoire; les Daces fuir, avec leurs enfants et leurs biens, des champs où viennent s'installer les nouveaux colons; ailleurs, on voit les vaincus courber leur front devant l'empereur. Le piédestal est orné de trophées, d'aigles et d'autres objets; et le travail en est si naturel, si fini qu'il faisait l'étonnement et l'étude de Raphaël, de Jules Romain, de Polydore de Caravaggio.

En 1588, la statue de saint Pierre fut substituée à celle de Trajan : deux années après, Sixte V déblaya les terres qui recouvraient le piédestal. Napoléon fit abattre les misérables baraques qui encombraient le voisinage, et la grande place a été restaurée successivement.

Alentour s'élevaient des constructions remarquables, entre autres l'arc de triomphe et la basilique Ulpia, qui servait aux jugements, à la promenade, à la lecture; elle était à cinq nefs partagées par quatre rangs de colonnes; le pavé était de marbre jaune et violet; les murailles, incrustées de marbre blanc; le plafond, en bronze. Plusieurs statues de personnages illustres formaient une décoration extérieure. On montait par cinq degrés aux trois portes qui ouvraient au midi, et dont chacune avait son portique.

Apollodore de Damas, à qui l'on attribue aussi l'arc de triomphe d'Ancône, surmonté de la statue équestre de l'empereur, en fut l'architecte, ainsi que du fameux pont sur le Danube, soutenu par vingt et une arches de cent soixante-dix pieds d'ouverture, et dont les piles avaient cent cinquante pieds de hauteur. Il n'eut pas la prudence de flatter Adrien, ou du moins de ne pas rire de ses prétentions d'artiste; et il lui en coûta la vie.

L'exemple de Trajan gagna les particuliers et les villes, qui s'embellirent d'édifices somptueux. Nous avons déjà parlé des maisons de plaisance magnifiques de Pline le Jeune, qui, pendant son proconsulat en Bithynie, fit élever ou restaurer des bains, des aqueducs, des cloaques; Nicée lui dut aussi un théâ-

tre splendide et un canal qui joignait son lac à la mer. L'architecte Caius Julius Lucérus bâtit à Alcantara, en Espagne, un temple très-élégant qui subsiste encore et un admirable pont en pierre sur le Tage, à deux cents pieds au-dessus du niveau du fleuve; il mesure six cent soixante-dix pieds de longueur, ses arches quatre-vingt-quatre d'ouverture, ses piles vingt-huit de diamètre; le tout est en blocs de granit de quatre pieds sur deux. A l'entrée on voit un petit temple de vingt-trois pieds d'élévation, avec sa façade composée simplement de deux colonnes. On employa pour sa construction des pierres si bien jointes que le temps n'en a pas déplacé une seule.

Le pont d'Augusta-Emérita (*Mérida*) sur la Guadiana, tout en pierre de taille, avait deux mille cinq cent soixante-quinze pieds de long; il se développait sur soixante-quatre arches, à la voûte arrondie, d'inégale grandeur. En parcourant l'histoire de chaque province, on trouvera des monuments plus ou moins remarquables, attribués pour la plupart à l'époque des empereurs, comme les amphithéâtres déjà cités de Vérone, d'Arles, de Nîmes et de Vienne; celui de Pola, dans l'Istrie, presque aussi admirable que le Colisée; un autre à Orange, ville peu considérable, avec une naumachie, un stade et un théâtre, l'un des plus grands que l'on connaisse. Outre les merveilles de Palmyre et de Balbek, d'autres constructions dans la Décapolis de Palestine, sur les côtes d'Afrique et en Espagne, appartiennent à ce siècle, comme, dans la Gaule, le pont du Gard, avec d'autres édifices admirables à Arles, à Nîmes, à Narbonne, à Autun et ailleurs (1).

Adrien fit probablement exécuter beaucoup de ces travaux, passionné qu'il était pour les arts, auxquels il s'exerçait lui-même; il faisait transporter ou copier ce qui le frappait dans ses voyages perpétuels. Le temple de Cyzique, élevé par son ordre, fut compté parmi les sept merveilles du monde. Il termina celui de Jupiter Olympien, commencé par Pisistrate sept cents ans auparavant, sans parler de beaucoup d'édifices dont il embellit Rome et la Grèce. Il construisit aussi l'amphithéâtre de Capoue et la basilique Plotine à Nîmes, qui est la ruine romaine la plus remarquable dans les Gaules. Jérusalem lui dut un théâtre et

(1) Les colonnes de San-Lorenzo à Milan sont de cette époque, ainsi que le temple découvert récemment à Brescia. On trouvera dans le livre suivant, chapitre XXIV, un coup d'œil général sur les progrès et la décadence de l'art romain.

plusieurs temples ; Athènes, un Panthéon avec un portique diptère décastyle, aux colonnes corinthiennes ; Rome, le pont Ælius et le môle d'Adrien, aujourd'hui château Saint-Ange. Ce monument, revêtu de bronze, était accompagné de quarante-deux colonnes, dont chacune portait une statue ; au sommet apparaissait l'effigie de l'empereur sur un quadrige ; et telles étaient les dimensions du groupe qu'un homme pouvait tenir dans l'orbite de l'œil d'un cheval (1). Pour comble de merveille, on ajoute qu'il était d'un seul morceau ; ce qui n'est pas plus croyable que le prodige opéré par son architecte Détrianus, qui, dit-on, transporta d'un lieu dans un autre le temple de la déesse Bona avec le colosse de Néron, debout et suspendu, en employant la force de vingt-quatre éléphants.

Adrien se complut surtout à embellir sa maison de plaisance de Tivoli, qui embrassait un circuit de dix milles et renfermait deux théâtres : il y avait fait imiter les sites les plus agréables et les édifices les plus grandioses de la Grèce, même les champs Élysées. Le marbre y était à profusion, au point de former jusqu'au lit du lac sur lequel on représentait des batailles navales. C'était le symbole matériel de l'éclectisme qui s'introduisait alors partout. On y trouvait des statues de tous les pays, des divinités babyloniennes, des sphynx égyptiens, des dieux grecs, des idoles étrusques, des vases de Corinthe : qui sait ? peut-être même des bas-reliefs indiens et des porcelaines de la Chine.

On fit alors par imitation des statues dans le style grec antique, d'autres en granit rouge, à la manière égyptienne. Mais les deux statues d'Antinoüs, sans parler de celle du Belvéder, suffisent pour prouver que l'on dessinait alors avec une rare perfection. Après avoir jeté cet éclat momentané, les beaux-arts retombèrent, et les Antonins les négligèrent pour la philosophie. Le premier cependant fit faire à Lanuvium une maison de plaisance dont la splendeur devait être extrême à en juger par une clef d'argent du poids de quarante livres, destinée à ouvrir les réservoirs qui contenaient l'eau des bains. L'ordre donné aux particuliers par le sénat d'avoir dans leur maison l'effigie des empereurs hâta la décadence de l'art. Cependant la statue équestre de Marc-Aurèle, qui orne aujourd'hui la place du Capitole, est un beau monument de ce temps. La colonne érigée en son honneur a aussi un grand mérite, quoiqu'elle soit au-dessous de celle

(1) JEAN D'ANTIOCHE, ap. SALM. *in Spart.*, p. 51.

de Trajan pour la distribution des groupes et pour l'exécution des figures ; infériorité que ne compensent pas suffisamment quelques idées heureuses, celle, par exemple, de la Renommée, qui, traçant sur un bouclier les exploits du prince, sépare la guerre contre les Germains des combats contre les Marcomans.

Les arcs de triomphe se multipliaient, soit pour des victoires, soit pour des bienfaits, soit par pure flatterie ; mais les bas-reliefs de celui de Septime Sévère sont très-mal exécutés, bien que la statue en bronze de cet empereur, aujourd'hui dans le palais Barberini, soit des plus belles. Alexandre Sévère s'efforça de faire refleurir les arts, et plaça à l'entour du forum de Trajan les statues de personnages illustres ; il construisit plusieurs édifices, entre autres les thermes : il peignait lui-même, et inventa l'art d'incruster des marbres d'espèces différentes (1). Les bains de Caracalla sont d'une architecture étonnante ; mais Dioclétien voulut surpasser dans les siens tout ce qui avait été fait jusque-là : cependant les ornements dont la voûte était surchargée, et dont la chute causa la mort de plusieurs personnes, n'étaient pas l'indice d'un goût irréprochable dans l'exécution. Il faut reconnaître néanmoins que son palais à Spalatro est une construction merveilleuse. Il se développe sur sept cent cinq pieds anglais de chaque côté : quatre rues de trente-cinq pieds de large sur deux cent vingt-six de long, ornées d'arcades dans toute leur étendue, venaient aboutir à une place qui en formait le centre (2).

Pline appelle la peinture de son temps un art qui se meurt (3), bien qu'il donne des éloges à plusieurs ouvrages. Il se plaint, ainsi que Vitruve, du luxe des marbres, qu'ils trouvent l'un et l'autre poussé à l'excès ; on employait à la décoration des appartements le porphyre, le serpentin, le vert, le rouge, le jaune antique, l'agate, les jaspes de toute espèce ; on ajoutait même à l'éclat des marbres des taches artificielles de couleurs diverses ; ou bien encore les murailles étaient revêtues de stuc : tout cela rendait la peinture inutile. Les médailles elles-mêmes, qui au commencement de ce siècle étaient meilleures que les médailles grecques, deviennent lourdes et grossières. Il y en a cependant de très-belles, surtout de Galien et de Posthume, ainsi qu'un médaillon de Tri-

(1) Lampr., *Vie d'Alexandre*, 25, 27.

(2) Adam's *Ruin of the palace of Diocletian at Spalatro*, 1764. Seb. Ab Oya, *Thermæ Diocletiani*. Anvers, 1558.

(3) Livre XXXV, 5.

bonianus Gallus. Cela n'a rien d'étonnant ; avec tant d'excellents modèles sous les yeux, un artiste pouvait de temps à autre se mettre à les étudier, dans le désir de les imiter : mais c'est là un fait isolé que, dans l'histoire de l'art, il faut bien distinguer de ce qui est progrès véritable.

Tous ces débris romains survivant aux vicissitudes de la nature et des guerres, brisés comme ils sont par le temps et par les événements, isolés de ces détails dont l'accord donne une signification à l'ensemble, étaient bien loin d'offrir une idée complète de ce qu'avaient été dans l'antiquité les arts et la richesse ; de révéler les usages de la vie publique et privée, imparfaitement indiqués par les écrivains, qui se contentent, comme pour des choses connues de chacun, d'y faire allusion : il fallait, pour compléter l'instruction, que des villes entières sortissent de dessous terre, et dissent : *Nous voici*. Le Vésuve, qui, à une époque immémoriale, avait déjà vomi des flammes, puis s'était tu durant des siècles, renouvela ses éruptions sous le règne de Titus, et depuis lors il n'a pas cessé de menacer les délicieux environs de Naples. La première ensevelit, sans parler de plusieurs bourgs et villages, les villes d'Herculanum et de Pompéi ; mais d'une manière différente : celle-ci sous une poussière terreuse mêlée de scories légères qu'il est facile de dégager ; celle-là sous la lave et des substances lapillaires en fusion, auxquelles le refroidissement fit acquérir la consistance de la pierre, et qu'on ne saurait briser qu'avec le secours de la mine (1).

Herculanum et Pompéi.

Seize siècles en passant sur elles avaient, plus encore que les cendres et la lave, contribué à en effacer la mémoire, quand Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbeuf, en l'année 1713, voulant élever une maison de plaisance près de Portici, se mit en quête de marbres. Ayant appris qu'un habitant du pays en avait tiré d'un puits, il lui acheta le droit d'y faire des fouilles. Ce puits donnait précisément sur le théâtre d'Herculanum, et l'on exhuma une statue d'Hercule, une de Cléopâtre, puis sept autres qui, expédiées aussitôt en France, y excitèrent l'admiration. En poursuivant le travail on trouva de très-beaux marbres d'Afrique, puis on découvrit un temple de forme ronde, avec vingt-quatre colonnes et autant de statues alentour.

Le gouvernement, informé de cette découverte, qu'accompa-

(1) HAMILTON, *Relation des découvertes faites à Herculanum et à Pompéi, avec une histoire de cette ville.* 2 vol. in-4° ; Édimbourg, 1837.

guaient les exagérations ordinaires, fit défense de poursuivre; mais le courage ou les ressources lui manquèrent pour continuer les fouilles à ses frais, jusqu'au moment où Charles de Bourbon, roi de Naples, acheta ce terrain du prince d'Elbeuf. On acquit alors, en se remettant à creuser, la certitude d'avoir retrouvé une ville.

Mais quatre-vingts et jusqu'à cent pieds de lave s'étaient endurcis sur elle; Résina et Portici avaient été bâties au-dessus; il aurait fallu les démolir avec leurs habitations royales, pour exhumer la cité antique. Force fut donc de se borner à des excavations partielles, à extraire ce qu'il y avait de plus intéressant, en remplissant à mesure, pour ne pas saper les édifices supérieurs. Des antiquités de tout genre revirent ainsi le jour : fresques, tableaux, ornements, vases, bas-reliefs, arabesques, les statues équestres des consuls Nonius et Balbus, des bronze, des trépieds, des lampes, des patères, des candélabres, des autels, des instruments de musique. Tous ces objets furent transportés à Portici; on ne laissa en place que ce qui ne pouvait être enlevé. On reconnut plusieurs édifices considérables, des temples, un théâtre, le forum en forme de carré, long de deux cent vingt-huit pieds sur cent trente-deux de largeur. Il est entouré de colonnes soutenant un portique extérieur, tandis que quarante-deux autres garnissaient l'intérieur, pavé en marbre, avec les murailles peintes à fresque. De chaque côte des rues, tirées au cordeau, étaient pratiqués des trottoirs pour les piétons.

Vers la même époque la charrue d'un paysan avait heurté contre une statue de bronze qui mit sur la trace de Pompéi (1). Des cendres accumulées à une grande hauteur la recouvrent, et l'on pourra peu à peu la rendre à la lumière. Lorsqu'on eut commencé à la dégager, des rues, des palais, des théâtres, des maisons reparurent, le tout dans l'état où l'avaient abandonné les malheureux surpris par le désastre. Les peintures et les mosaïques ont conservé leurs couleurs intactes : les vins sont dans les caves, les mets sur les tables ou dans les cuisines, attendant les convives; des flacons d'essences garnissent la toilette des dames, et il semble à chaque pas que les anciens maîtres du logis vont se présenter devant vous. Mais on est glacé par cette solitude, dans laquelle des ossements seuls rappellent çà et là les infortunés qui s'enfuyaient emportant leur argent et leurs bijoux et dont les

(1) En 1689. Les fouilles néanmoins ne commencèrent qu'en 1755. Dominique Fontana, qui conduisit, en 1582, les eaux du Sarno à la Torre dell' Annunziata, dut rencontrer dans ses tranchées les monuments de Pompéi, qu'il lui fallait traverser. Comment n'eût-il pas la curiosité de les découvrir?

squelettes pressent encore contre leur sein les objets précieux qui, peut-être, leur coûtèrent la vie. Ici un soldat a péri en faction; là un prisonnier dans son cachot, où l'on trouve des débris humains suspendus encore à des chaînes. Dans le temple principal, le prêtre, surpris par la pluie embrasée, s'arma d'un pic et défonça deux murs pour se sauver; on le trouva devant le troisième, tenant encore à la main cet instrument, dont il avait en vain espéré son salut.

Afin de ne pas endommager tant d'ouvrages délicats, et pour que rien ne soit perdu, les travaux se poursuivent avec lenteur, et un cinquième à peine de la ville est maintenant à découvert. On y voit deux théâtres, un temple d'Isis, un d'Esculape, un autre qui est grec, une porte extérieure, la voie des tombeaux, le forum, la basilique, et à une autre extrémité l'amphithéâtre.

La ville est entourée de murailles pélasgiques, et des édifices qui suffiraient aujourd'hui à toute une grande ville sont entassés dans un étroit espace. Mais autant les anciens l'emportaient sur nous en magnificence, autant ils nous étaient inférieurs pour ce que réclame le bien-être; leurs maisons étaient petites et mal distribuées, leur vie se passant en plein air, dans les cours, sous les portiques, dans le forum. Peu de fenêtres ouvrent au dehors; et celles-là sont très-élevées, pour assurer le secret du foyer, ce qui donne un aspect monotone aux rues où il n'y a point de boutiques. Les maisons se ressemblent par la distribution et les ornements; elles ont un ou deux étages, où se trouvent des cellules grandes de dix à douze pieds, hautes de quatorze à dix-huit, avec peu de communications entre elles. Elles sont éclairées par la porte, n'ayant souvent d'autres fenêtres que celles qui donnent sur le jardin, et qui peut-être étaient réservées aux femmes.

Les cours sont entourées de portiques, même dans les maisons les plus petites; c'était là qu'on goûtait le frais. Le bois n'était employé dans les appartements que pour l'encadrement des fenêtres et pour les portes; le pavage est en mosaïque, le plafond et les murs sont peints de figures diverses, ou ornés de médaillons en bas-relief. Pas une habitation qui ne soit décorée de peintures et de mosaïques représentant des mets, des livres, des ustensiles, des meubles, des faits historiques, selon le goût et la profession du maître du logis. Celle du poëte tragique occupe un espace de quinze mètres de largeur sur une longueur double, divisé en dix-neuf pièces au moins, y compris l'atrium. La mosaïque à l'entrée représente un gros chien enchaîné, avec l'inscription *Cave*

canem. Du corridor on passe dans l'atrium, cour découverte, ornée sur ses quatre côtés de peintures tirées de l'Iliade, ou faisant allusion à l'art dramatique; alentour sont les chambres pour les étrangers, décorées aussi de peintures, parfois obscènes. En face de l'entrée se trouve le *tablinum* ou salle de réception, où l'on voit représenté un poëte tragique déclamant devant deux auditeurs; et sur le pavé en mosaïque, ouvrage d'une exécution parfaite, est figurée la répétition d'une pièce.

On passe de là dans le péristyle, ou seconde cour ouverte, dans laquelle est un petit jardin, entouré d'un portique de sept colonnes doriques, également décoré de peintures. Au fond est le *lararium*, ou chapelle domestique, avec un Faune en bronze des plus gracieux; à gauche, un cabinet de repos avec Diane, Narcisse à la fontaine et l'Amour pêcheur; dans une autre petite chambre sont des paysages et des marines, et sur le mur principal une rangée de livres peints, que le poëte tragique ne possédait peut-être qu'en idée.

En face est l'*exèdre* ou salle de réunion, décorée de danseuses, de fruits et d'animaux, avec Léda, Ariane abandonnée par Thésée et le sacrifice d'Iphigénie; à côté, la petite cuisine, où sont peints tous les ustensiles culinaires, communique avec le *triclinium*, orné pareillement de peintures; au-dessus était le gynécée.

La rue du faubourg, spacieuse et tirée au cordeau, est bordée, de chaque côté de maisons de campagne, de tombeaux, de bancs circulaires en pierre, où les habitants venaient, le soir, près des portes de la ville, s'asseoir au milieu des tombeaux de leurs parents et de leurs amis, pour respirer le frais et voir entrer les voyageurs.

Dans le temple d'Isis, les ustensiles destinés aux cérémonies étaient encore tout disposés; les squelettes des prêtres surpris au milieu de leurs fonctions portaient les habits pontificaux; les charbons étaient sur l'autel, entouré de candélabres, de lampes, de patères pour les libations, de lectisternes pour la déesse, de purificatoires en stuc; un grand vase de bronze contenait les cendres du dernier holocauste, mêlées à la graisse des victimes. La petite maison de campagne où Cicéron se plaisait tant s'élevait dans le faubourg; non loin de là est celle de l'affranchi Diomède, très-bien conservée, avec sa porte ouvrant sur un perron, entre deux colonnes; sa cour carrée est entourée de galeries couvertes, et soutenues par des colonnes sous lesquelles était l'entrée des appartements. Diomède s'y était préparé son tombeau; surpris par les cendres, il essaya de fuir du côté de la mer avec un esclave emportant son or et ses vases précieux; mais il fut étouffé en che-

min. On voit encore dans les caves, qui sont très-belles, les amphores rangées contre le mur, entre de petits cordons en terre cuite. La maîtresse du logis et ses femmes, qui s'y étaient réfugiées, y périrent au nombre de vingt-sept. Appuyée contre le mur, le bras tendu par la terreur, elle fut enveloppée par les cendres, qui se durcirent autour d'elle et gardèrent son empreinte.

Dans l'enceinte des murs de la ville, à peu de distance de la porte, est la maison de Salluste, dont on lit le nom tracé en rouge sur la façade. On y affichait les décrets des magistrats, les ventes, les mises à l'encan et autres avis semblables; elle contenait une quantité prodigieuse de tableaux, de marbres rouges, de mosaïques, d'amphores, de vases d'un prix énorme.

On dirait que ces maisons étaient encore habitées la veille. L'enseigne du marchand invite à entrer dans sa boutique; cette muraille vient d'être récrépie, et les enfants y ont fait en passant leurs griffonnages, ou écrit leur nom et quelques facéties. On lit en entrant le mot *salve* sur le seuil de la porte; et on dirait qu'il est prononcé par le maître du logis, que cette parole de bon augure n'a pourtant pas préservé du désastre. Au milieu de la rue sont, ici des puits, là des égouts qui portent les eaux à la mer. A l'angle d'un carrefour est la boutique d'un pharmacien, avec l'enseigne d'un serpent mordant une pomme. Ailleurs un autel avec l'aigle de Jupiter est exposé en vente; on reconnaît la demeure d'un peseur public, les boutiques où l'on vendait les boissons chaudes, et qui correspondent à nos cafés; plus loin une maison de prostitution, indiquée par les Priapes qui y sont sculptés, et par l'inscription HIC FELICITAS, qui révèle la philosophie du temps.

Les pains portaient empreint le nom du boulanger; quelques-uns n'avaient pas encore subi la cuisson, d'autres étaient déjà entamés. Des meules singulières se voient dans l'endroit où l'on triturait le blé. La farine avec le levain était préparée dans la huche à pétrir, le four renfermait une tourte dans son plat; dans d'autres endroits on trouva des fèves, des noix, de l'huile, du vin, des bouteilles avec le nom des consuls; des tas de blé, dont les grains, ayant été semés, germèrent et produisirent leur épi après mille sept cents ans de sommeil vital.

Dans les appartements occupés par les dames on trouve encore des épingles, des aiguilles, des dés à coudre, des ciseaux, des pelotons de fil, des quenouilles, et les mêmes ornements dont se parent aujourd'hui les femmes; des pièces de monnaie qu'on avait percées

pour être portées au cou, comme font encore aujourd'hui les Vénitiennes et les Génoises. Ailleurs ce sont des instruments de musique, des dés à jouer, des balles pour les enfants, des instruments de chirurgie, parmi lesquels un forceps pour les accouchements. Beaucoup de manuscrits sur papyrus, en rouleaux, furent d'abord pris pour des charbons et jetés; puis, reconnus pour ce qu'ils étaient, ils furent déroulés à l'aide de procédés ingénieux.

Les tombeaux n'étaient pas moins fastueux que les habitations. On remarque, entre autres, celui qui fut élevé par Tuché et par Munatius Faustus, prêtre d'Auguste et magistrat de la ville (*paganus*). Au-dessus de l'inscription est le portrait de Tuché, et au-dessous un bas-relief représentant d'un côté sa famille, de l'autre l'effigie des magistrats municipaux. L'artiste avait aussi sculpté une barque, symbole du passage; et tout près est le *triclinium* pour les repas funéraires.

Des ouvrages entiers ont été consacrés à décrire ces découvertes, et les différentes statues de Bacchus, de Vénus, de Priape, la plupart en bois, avec la tête et les mains en marbre. Or, si l'on songe qu'il n'est pas de chétive demeure où ne se trouvent des peintures; que les mosaïques de grande dimension (1), qui paraîtraient aujourd'hui d'un luxe royal, servent de pavé dans les habitations particulières; si l'on observe l'art et le fini des menus objets à l'usage des personnes élégantes, on est saisi d'étonnement à l'aspect d'une civilisation où la puissance, le savoir, le génie, la richesse contribuaient à l'envi aux jouissances des classes privilégiées.

Ces merveilles du monde antique reparaissaient à la lumière au moment même où l'on découvrait dans le nouveau monde d'autres villes anciennes, non pas enfouies sous les cendres ou sous la lave, mais sous les lianes, dans les immenses forêts du Mexique, barrières presque aussi insurmontables que les matières vomies par le volcan.

La religion chrétienne, qui proclamait de nouveau la foi parce qu'elle était fondée sur la révélation; l'espérance, parce qu'elle s'appuyait sur la promesse divine; la charité, parce qu'elle montrait tous les hommes comme des frères, devait nécessairement produire une révolution favorable dans les arts, en pénétrant dans ce qu'ils ont de plus intime, c'est-à-dire dans l'i-

(1) Celle qui, dit-on, représente le combat d'Alexandre et de Darius est au-dessus de toute comparaison.

dée. Désormais ils ne servaient plus uniquement aux fantaisies du riche, aux plaisirs des sens; mais ils devaient se mêler aux solennités de l'amour et de la douleur, et s'associer à la civilisation tout entière pour exprimer cette aspiration à quelque chose de plus parfait, désir incessant de cette vie, et que peut seule satisfaire la vie future.

Art chrétien. Celui qui dans les arts ne voit que la forme doit croire que le christiamisne n'a pu leur servir en rien; mais ceux qui s'attachent à l'esprit verront l'art se renouveler comme tout le reste sous son influence salutaire. Voué, dans l'antiquité, à la matière et aux sens, à reproduire l'idole ou le monarque, puis identifiant l'image avec le dieu, l'art en effet dut être en horreur aux premiers chrétiens. Ils faisaient cependant, dès leur origine, usage de certains symboles. Les tombeaux, objets de leur piété, étaient ornés d'anaglyphes ou sculptures en creux, représentant des palmes, des cœurs, des triangles, des vignes, des poissons, des croix, et particulièrement le monogramme du Christ et le nom du défunt. Ces ornements étaient d'abord tracés avec le ciseau, puis on remplissait les creux de minium, couleur dont les triomphateurs se teignaient le visage, et qui là indiquait un autre genre de victoires.

Catacombes. Le sol de Rome est formé de productions volcaniques, de laves durcies, de péperin, de pouzzolane excellente pour les constructions hydrauliques, et de travertin produit par les sédiments du Tévérone. La ville fut construite avec ces matériaux, qui se trouvaient là sous la main. La lave fournit le pavé, le péperin les marches d'escalier, le seuil des portes et l'encadrement des fenêtres; le tuf, à la fois solide et léger, servit pour les murailles.

Pour l'extraction de ces matériaux, surtout dans le voisinage de la porte Esquiline, on pratiqua successivement des galeries profondes et très-vastes, aux nombreux détours, et parfois à plusieurs étages. Quelques-unes étaient destinées à ensevelir les gens du commun dans de petites cellules superposées à la manière d'un colombier : bien que plusieurs de ces galeries fussent comblées lorsque l'on construisit la maison de plaisance de Mécène, on en laissa subsister un certain nombre; d'autres furent creusées depuis.

Les chrétiens, qui furent peut-être condamnés à les creuser, les fréquentèrent, ou, contraints de chercher l'oubli et leur sûreté dans des endroits cachés, peut-être y furent-ils conduits par des ouvriers mineurs convertis; ils en firent le lieu de leurs réunions, et la sépulture de leurs frères retournés au sein de Dieu. Cette opinion s'appuyait sur les exemples analogues qu'offrent Naples, Syracuse

et Paris ; mais l'incertitude qu'elle jetterait sur les reliques extraites des catacombes romaines, la communauté qu'elle suppose entre les rites chrétiens et ceux des gentils, et qui ne peut s'accorder avec la ferveur du zèle primitif, ont persuadé à quelques écrivains modernes que cette ville souterraine a été creusée à dessein par les chrétiens, sans la participation des gentils.

Ces galeries n'ont d'autre ornement que les niches pratiquées des deux côtés. Souvent elles aboutissent à des chambres ornées de stuc, à des chapelles et cellules où l'on célébrait sans doute les saints mystères. Origène, Minucius Félix, Clément d'Alexandrie, Arnobius, Lactance répondaient à ceux qui leur demandaient où étaient les temples et les autels des chrétiens que Dieu avait surtout pour agréables ceux qu'on lui élevait dans les cœurs. Mais on ne saurait arguer d'une telle réponse qu'il n'en existait pas; elle indiquait seulement l'horreur des fidèles pour les superstitions païennes; et les catacombes sont la preuve que, dès les premiers temps, le christianisme eut ses églises et ses autels. Les catacombes étaient l'unique temple qu'ils pussent orner, comme si l'art, pour se régénérer, avait dû revenir à son berceau, dans ces grottes, où il fit ses premiers pas avant de prendre son essor à ciel ouvert. Lorsqu'il ne fut plus nécessaire de s'y cacher, ces sombres galeries furent vénérées comme le théâtre des pieuses cérémonies dans lesquelles, en honorant la mémoire des morts, on se préparait à les suivre; les fidèles demandaient en mourant à y dormir à côté des saints, pour avoir part à leur gloire. Elles furent ainsi fréquentées jusqu'au douzième siècle; mais depuis cette époque on ne visita plus que celle où l'on a accès par l'église de Saint-Sébastien.

Sous le règne de Sixte-Quint, l'attention se reporta sur ces antiques sépultures, et ce pontife en fit extraire plusieurs reliques, acte de piété qui plus tard fut réglé par Clément VIII et par d'autres papes. Les lettrés se mirent de leur côté à les étudier; et, sans parler de Pierre Mallio, qui dans le douzième siècle en avait donné une simple énumération, Onuphre Panvinius traita le premier des rites qu'on y observait, des assemblées qui s'y tenaient, et désigna jusqu'à quarante-trois de ces souterrains (1). Antoine Bosio, agent de l'ordre de Malte, parcourut avec un zèle infatigable les catacombes durant plus de trente années; et, sans épargner ni dépenses ni peines, il en leva les plans, en dessina les peintu-

(1) *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos, et de eorumdem cœmeteriis*, 1574.

res, les sculptures, les sarcophages, les autels, les oratoires, et les décrivit dans sa *Rome souterraine*, qui fut publiée après sa mort (1). Paul Aringhi (2) revit ce travail, auquel il ajouta beaucoup, et, en le faisant connaître davantage, inspira à d'autres la pensée de se livrer à des recherches semblables. Le chanoine Marc-Antoine Boldetti, voyant des doutes se répandre sur l'authenticité des reliques qu'on tirait des catacombes, publia des *Observations* sur les cimetières des saints martyrs et des anciens chrétiens de Rome (3). Bien qu'il eût insisté spécialement sur le culte des reliques et sur les décrets de l'Église à ce sujet, il joignit à ses réflexions les dessins de plusieurs objets découverts, ainsi que des renseignements sur les catacombes qui se trouvent non-seulement à Rome, mais dans tous les pays du monde. Il continua ensuite ses recherches de concert avec Marangoni ; mais lorsqu'ils allaient les publier, le feu prit à leur maison, et consuma l'œuvre de tant d'années, à l'exception du peu qui en fut publié par Marangoni (4). Plus tard, Clément XII chargea Bottari de se livrer à des recherches du même genre, et il y consacra son immense érudition sacrée et profane (5).

Un musée chrétien fut formé, dans le Vatican, des nombreux restes d'ouvrages d'art sortis de ces grottes, qui sont pour les curieux une des merveilles de Rome, et pour les âmes dévotes un sanctuaire de piété et d'espérance. Il y en a aussi beaucoup d'épars dans les églises, notamment dans celles de Saint-Martin des Monts, de Sainte-Agnès, de Saint-Jean de Latran, d'Ara-Cœli, de Sainte Marie Majeure et de Transtévère ; il est donc possible de tirer de leur ensemble une histoire de l'art chrétien ; mais nous n'y consacrerons ici que peu de mots.

La plupart de ces monuments, comme nous l'avons dit, sont des anaglyphes ; les bas-reliefs arrivent à peine au nombre de cent dans Rome, de cent cinquante dans le reste de l'Italie, de quarante en France ; les mosaïques sont en assez grand nombre. Tertullien, qui confondait l'art avec ses abus, n'aurait pas voulu qu'on vît dans les catacombes même l'image du bon Pasteur, ne tolérant tout au plus que la lyre, l'ancre, le poisson, l'agneau,

(1) In-folio, 1632.
(2) *Roma sotterranea novissima*, 1651-1659.
(3) In-folio, 1720.
(4) *Appendix de cœmeterio SS. Thrasonis et Saturnini.* — *Acta S. Victorini*, 1740.
(5) *Roma sotterranea ;* 1737-1754. Les planches sont celles de Bosio.

la barque, et la vigne (1). Clément d'Alexandrie (2) veut que les anneaux des chrétiens portent, comme sceau, la colombe, le poisson, la barque avec la voile. On trouve cependant sur quelques-uns le bon Pasteur, ainsi que saint Pierre avec le coq, ou le chandelier aux sept branches et l'*orans*, c'est-à-dire un homme ou une femme debout, les yeux tournés vers le ciel et les mains étendues. C'est à tort que quelques-uns, et surtout d'Agincourt, ont attribué aux premiers temps certaines sculptures; car les premières étaient purement allégoriques et hiéroglyphiques, reproduisant au figuré ce que les Pères enseignaient ou écrivaient. Parmi ces symboles, la croix était l'indice le plus commun de la catholicité, puisque la pensée du chrétien, en faisant la croix, va du ciel en terre et de l'orient à l'occident. A bras égaux ou grecque d'abord, elle fut allongée au troisième siècle, quand on y apposa le crucifix. Il y avait aussi d'autres signes; la main, figure du Père Inconnu, comme était appelée la première personne divine; le poisson et plus ordinairement l'agneau, pour indiquer la seconde; la colombe, pour la troisième; puis divers symboles qui étaient conservés pour indiquer le passage de l'initiation des cultes anciens à la réalité et à l'histoire. Outre les pures allégories, il y a les images historiques tirées ou du Testament ou des auteurs païens, ou de la sagesse traditionnelle commune à tous les peuples. De ce nombre seraient le bon Pasteur, que l'on rencontre déjà dans des monuments antérieurs; l'Orphée envisagé comme prophète de vérités révélées; les sibylles; les Muses, et les scènes de vendange qui représentaient pour le pieux artiste une vie mûre, dont on peut exprimer le suc spirituel. Le serpent, indice de salut pour les Grecs, qui en faisaient l'attribut d'Hygie et d'Esculape, et pour les Hébreux, auxquels il rappelait la figure d'airain élevée dans le désert, devint l'image de l'esprit malin, et il fut représenté vaincu au pied de la croix; puis, plus tard, foulé sous les pieds de la Vierge immaculée.

Parfois l'esprit de ténèbres était représenté par le corbeau;

(1) *De Pudicitia*. Ces symboles ne sont pas également faciles à expliquer. La barque fait allusion à celle de saint Pierre; l'ancre, à l'espérance et à la Trinité; la lyre, au nouvel Orphée de la vérité, comme Jésus-Christ est appelé quelquefois; l'Agneau, à l'*Agnus Dei*; la vigne, à celle de l'Évangile. « Je suis la vigne, vous les palmiers. » Le poisson se dit en grec ἰχθὺς, dont les cinq lettres sont les initiales de Ἰησοῦς Χριστὸς, Θεοῦ υἱὸς, σωτὴρ, Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur.

(2) Dans le *Pédagogue*.

mais ce fut au moyen âge seulement qu'on lui donna la forme grotesque qui participe de l'homme et de la bête. La force brutale est parfois figurée par le lion, qui, symbole d'Arimane chez les Perses et blason menaçant sur l'étendard de Juda, fut ensuite placé en dehors des églises, avec un agneau ou un enfant dans sa gueule, bien qu'on le voie ailleurs, indice de force morale', soutenir la chaire épiscopale ou le cierge pascal.

La mort, à laquelle les Grecs donnaient la figure de génies avec une expression de tristesse gracieuse, tenant un flambeau renversé, n'avait pas d'emblème parmi les premiers chrétiens : ce furent les gnostiques qui introduisirent la forme du squelette. On la voit ainsi sur un monument dans un char traîné par deux lions courant à toute bride, et foulant aux pieds des monceaux de cadavres; première idée des célèbres *danses des morts*.

Les emblèmes les plus ordinaires dans les catacombes sont les sigles, AΩ, ☧, IH, indiquant Jésus-Christ (1); la colombe posée sur une branche de palmier, avec une étoile au bec ou buvant dans le calice; des cerfs altérés courant à la fontaine; des poissons sur le sable; Daniel dans la fosse aux lions; un coq qui annonce le matin de la seconde vie; une femme suppliante, ou les deux mains levées au ciel; le dauphin, symbole de la migration des âmes vers une rive hospitalière; l'ancre de l'espérance; un simple rameau d'olivier; deux mains et deux pieds attachés à la croix; quelquefois enfin le cœur, que les gentils suspendaient aussi au cou de leurs enfants. Dans les sculptures des premiers temps, on ne rencontre jamais le crucifix ni le calice, dont plus tard on fit sortir à demi l'hostie, ou qui fut mis dans la main de l'évangéliste de Patmos, avec le serpent. Il fut dans la suite adopté dans cette forme, entre deux cierges, par les templiers et par les chevaliers de Saint-Jean.

Les épitaphes sont extrêmement simples : LAZARUS AMICUS NOSTER DORMIT. — MARTYRI IN PACE. — NEOPHITUS IIT AD DEUM. — RESPECTUS QUI VIXIT ANNOS V ET MENSES VIII

(1) Le Messie avait dit : « Je suis l'alpha et l'oméga, » c'est-à-dire le commencement et la fin. L'autre signe se compose des deux premières lettres grecques du nom de Christ, ΧΡΙΣΤΟΣ. Il était pourtant employé déjà par les gentils, et il se trouve sur des monnaies, sur les médailles de Ptolémée et sur des têtes de dieux, pour exprimer ou l'oint, ou le très-bon, ou le χριστέωρος, Jupiter roi clément. Le dernier est formé de l'*i* et de l'*êta* grec, auquel on ajouta plus tard l'*s*, en le surmontant de la croix IHS. Voy. MÜNTER, *Symbolik des alt. Christ.*

DORMIT IN PACE. — ALEXANDER MORTUUS NON EST, SED VIVIT SUPER ASTRA. Les noms de *saint*, de *très-saint*, d'*innocent*, de *très-doux* attestent l'affection; et plus souvent l'*in pace*, imitation des Hébreux, exprime cette confiance religieuse qui rend moins tristes les tombeaux.

Les paraboles de l'Évangile y sont souvent représentées; plus tard ce furent celles de l'Apocalypse, le livre aux sept sceaux, les quatre anges des quatre vents, les vingt-quatre vieillards, la Balance, la femme poursuivie par le Dragon.

Les sarcophages furent introduits dans les catacombes quand les sénateurs et des riches eurent adopté la nouvelle religion. Aucun ne peut être considéré avec certitude comme antérieur au quatrième siècle, et peut-être le plus ancien est celui de la *villa Pamphili* (1). Il est d'architecture corinthienne, et représente des portiques sous lesquels sont quinze personnages autour de Jésus-Christ, qui, beau de visage, les cheveux séparés et tombants, siége, revêtu de la toge, sur une chaise curule. Le premier dont l'époque soit attestée par son inscription est à peine antérieur de deux ans à la mort de Constantin (2).

On voit le plus souvent sur les sarcophages des scènes évangéliques, comme l'Adoration des mages (3) et le Christ avec les petits enfants : ils offrent aussi parfois des faits de la mythologie ou des réminiscences païennes; ainsi Jonas et Noé y apparaissent comme Jason et Deucalion, et les agapes ne diffèrent guère des banquets profanes. L'art plastique grec l'emportait en effet sur les conceptions judaïques; mais ce fut surtout quand l'Église cessa de se cacher qu'apparut le contraste entre l'impulsion à moitié païenne de la cour impériale tendant à matérialiser le culte et le génie réorganisateur et progressif de l'Église, qui partout substituait l'histoire à l'allégorie. En cela encore la lutte empêcha la transfiguration totale à laquelle aspirait le christianisme.

Il est notoire qu'au moyen âge, principalement dans les peintures sur verre, les sujets sont empruntés de préférence aux faux évangiles et aux légendes. Cependant c'était chose nou-

(1) Voyez BOTTARI, planche 33. On peut consulter aussi MARBILLON, *Musæum italicum*. — BELLORI et BARTOLI, *Lucerne sepolcrali*. — ARINGHI, *Roma sotterranea*. — BOLDETTI, *Sopra i cimiteri dei santi martiri*.

(2) IUN. BASS. V. C. QUI VIXIT ANNIS XLII. II IN IPSA PRÆFECTURA URBI NEOPHITUS IIT AD DEUM VIII. KAL. SEPT. EUSEBIO ET YPATIO COSS.

(3) Tel est celui de la Madone de Saint-Celse, à Milan.

velle que de choisir pour sujet non plus la force et la beauté dans ce qu'elles ont de plus parfait, mais un homme-Dieu, « qui voulut l'ignominie et les douleurs de l'âme, et les angoisses de la mort, et cette terreur qui suit le péché, » une Vierge mère, d'humbles vieillards, des femmes éplorées ; expressions d'une religion nouvelle qui montrait la vie comme une expiation, et qui sanctifiait les souffrances et les larmes.

Le beau chrétien est étranger à ce qui concerne seulement la vie sensuelle et matérielle ; il tend, au contraire, à en détacher l'homme pour l'élever à un monde intellectuel et supérieur. L'art antique donnait la perfection de la forme organique, d'après le sentiment d'une société vigoureuse et charnelle ; il parlait aux sens, peu à l'intelligence, et encore moins à l'âme ; tout ce qu'il put atteindre ce fut l'élévation tragique. L'art chrétien se nourrit d'amour et d'espérance, et donne ainsi une signification morale à la joie et à la douleur.

Comme les païens avaient souvent altéré les choses religieuses dans l'intérêt du beau, beaucoup de chrétiens condamnaient les arts, comme si l'hommage aux beautés matérielles était préjudiciable au beau intellectuel et moral. Aussi quelques-uns donnaient-ils à la divinité une forme humble et servile, en rapport d'ailleurs avec les persécutions de l'Église primitive. Clément d'Alexandrie, en exhortant les chrétiens à ne point priser outre mesure la beauté extérieure, cite le Christ pour exemple. « Il n'avait rien de beau, et cependant personne ne fut meilleur ; sa personne ne révélait point les agréments corporels, mais la véritable beauté de l'âme et du corps ; celle-là dans sa charité, celle-ci dans la promesse de la vie éternelle (1). »

Mais d'où sont tirées les effigies du Christ et de sa mère qui sont offertes à nos regards ? Une légende rapporte qu'Abgarus, roi de Syrie, obtint de Jésus son portrait, qui resta caché dans Édesse jusqu'au cinquième siècle, et suppose qu'il se forma, de même que les saints suaires de Rome, d'Espagne, de Jérusalem, de Turin, par le simple contact du corps divin. Mais ces effigies ont trop peu de ressemblance entre elles pour qu'il soit possible de décider quelle est la véritable. Il semble qu'il faille considérer comme inventé le récit qui prétend que l'hémorroïsse guérie par Jésus-Christ lui éleva une statue ; comme

(1) *Pédagogue*, LIII, c. I.

on ne saurait croire que le portrait de la Vierge Marie ait été fait par saint Luc, qui ne fut point peintre, d'après ce que rapportent les livres sacrés, et qui ne fut converti que cinquante-deux ans après le commencement de l'ère vulgaire, par saint Paul, quand il alla porter l'Évangile dans la Troade.

Si l'on se rappelle ensuite combien les Hébreux avaient les images en horreur, et combien ils eurent à souffrir pour n'avoir pas voulu admettre même celle des empereurs, on se persuadera facilement qu'aucun portrait du Christ ou des siens ne fut fait de son vivant. Le type que nous voyons généralement adopté dans ceux du Rédempteur nous le montre avec la forme du visage oblongue, les yeux grands et à fleur de tête, le crâne ovale, les lèvres tant soit peu épaisses, caractères propres aux Juifs orientaux ; l'histoire y ajouta l'âge, le costume et l'expression de cette bonté morale qui n'eut point d'égale, de cette mansuétude qui savait se courroucer, de ce calme qui n'empêche pas de pleurer sur un ami mort ou sur les dangers de la patrie. Ce fut d'après ces idées que se formèrent les premiers simulacres, et ils servirent de modèles aux suivants; ce qui fit que tous gardèrent quelque trait de ressemblance sans pour cela être une imitation réelle de la nature.

Il ne paraît pas que le Rédempteur ait été représenté sur la croix avant le troisième siècle ; et le génie grec, répugnant à rendre cette torture dans toute sa crudité, l'y représentait parfois en triomphateur, avec le diadème royal ou la mitre pontificale. Plus tard la figure de Jésus crucifié offrit le type de l'homme de toutes les douleurs, mais avec les pieds séparés ; et l'on reprochait même à certains hérétiques de les mettre l'un sur l'autre (1). La couronne d'épines y manque ainsi que la blessure au côté, attendu qu'il est représenté mourant, et non pas mort. Déjà quelques-uns de ces crucifix avaient l'inscription INRI. Dans le septième siècle seulement le Christ fut peint ou sculpté avec les scènes de la Passion, entre les Marie en pleurs, et avec le soleil et la lune de cha-

(1) Voy., sur les variations subies par le crucifix, une dissertation du chanoine SETTALA, dans les *Atti dell' Academia romana*, t. II.

(2) GORI, *Sacr. Dypt.*, t. III. Il prétend qu'avant le quatorzième siècle on n'avait que dessiné sur la croix la figure du Christ, et que seulement après on la fit en relief; mais il se trompe. Le monastère de Chiarvalle, près de Milan, possédait un crucifix dès le dixième ou onzième siècle. Voyez *Antichità long. Mil.* d. XXXIV. Le pape Sergius, au commencement du dixième siècle, fit faire une croix en or, *habentem crucifixum totum de auro*. JEAN DIACRE le jeune.

que côté de l'instrument de supplice. On le couvrait toutefois de longs vêtements, qui allèrent se raccourcissant peu à peu. Grégoire de Tours rapporte (1) qu'au sixième siècle il fut représenté nu pour la première fois dans la cathédrale de Narbonne, mais que l'évêque le fit couvrir.

La figure naïve et si suave de l'enfant Jésus sur les genoux de la Vierge sa mère fut introduite au cinquième siècle, quand des hérétiques s'élevèrent contre la maternité divine. Ce fut aussi alors qu'on ajouta à l'*Ave, Maria* la seconde partie, où elle est appelée mère de Dieu, comme protestation perpétuelle contre l'erreur.

Les anges, les archanges, les séraphins étaient représentés sous des traits jeunes et empreints de dévotion, avec des ailes, en grand nombre parfois, placées tantôt à la tête, tantôt aux pieds; quelquefois ces ailes servaient de bras; mais ils étaient en général couverts d'une longue tunique, les Grecs comme les Latins voyant en eux des objets de dévotion, et non des œuvres d'art. On trouve souvent sur les monuments les chérubins avec quatre ailes, ou ce sont des têtes seules, d'où sortent quatre mains. Parfois les anges portent la baguette comme messagers de Dieu, mais cet attribut se rencontre plus souvent chez les Grecs que chez les Occidentaux.

Ce que nous avons dit précédemment des portraits de Jésus et de Marie s'applique également à ceux des apôtres. Ils sont représentés d'ordinaire nus pieds ou en sandales légères. Les clefs furent données à Pierre même par les Grecs, bien que cela soit nié par quelques-uns; mais l'épée n'a été mise que postérieurement dans la main de saint Paul. Si cet apôtre est placé souvent à la droite de l'autre, et jusque dans le sceau des bulles papales, cela n'indique pas une prééminence. Les quatre évangélistes furent symbolisés de bonne heure dans les quatre animaux tenant un livre.

L'auréole que nous mettons actuellement autour de la tête des saints vient d'un encadrement qu'il était d'usage de placer derrière le portrait d'une personne illustre, encore vivante.

Quand l'Église se vit triomphante, elle n'eut plus à craindre ce qui, dans le principe, pouvait lui paraître un obstacle; loin de répudier les arts, elle se les appropria, en les purifiant, comme tout le reste : elle comprit que leur effet moral n'est

(1) *De Glor. Martyr.*, c. 23.

complet qu'autant qu'ils ont conscience de leur mission élevée; et elle s'en fit des auxiliaires fermes et éloquents dans la divulgation de la foi.

ÉPILOGUE.

L'élément aristocratique et immobile de l'Orient cessa de lutter avec l'élément populaire et progressif de l'Occident le jour où l'un et l'autre se mirent au service de l'unité monarchique, non pour s'y raviver tour à tour, mais pour y languir ensemble sous l'influence pernicieuse de la force. La dévotion que Rome portait anciennement à l'État s'est maintenant reportée sur l'empereur; les lois de lèse-majesté protégent le monarque divinisé, comme jadis elles sauvegardaient les magistrats populaires; et la légalité logique a substitué à l'aveugle amour de la patrie l'aveugle obéissance au despote, qui tient tous les individus sous le joug. La loi Julia déclare coupable de parjure et de trahison quiconque fond les statues des empereurs, ou fait quoi que ce soit de semblable (1). Quel champ ouvert à la plus terrible des accusations! Il fallut un sénatus-consulte pour déclarer qu'il n'y avait point crime de lèse-majesté à détruire les simulacres d'empereurs réprouvés, et les rescrits de Sévère et d'Antonin pour absoudre ceux qui en vendaient de non consacrés, ou qui, par hasard, les atteignaient d'une pierre (2). Le jurisconsulte Paul poursuit comme criminel d'État un juge qui avait prononcé en sens contraire des ordres de l'empereur; Faustinien, ayant juré par la vie du prince de ne jamais pardonner à son esclave, se croit obligé de persévérer dans sa colère pour ne pas encourir l'accusation de lèse-majesté (3).

Les bons princes tempéraient cette rigueur insensée, les mauvais en faisaient un instrument de vengeances, de cruautés, de rapines; et par eux la race infâme des espions répandait parmi le

(1) *Aliudve quid simile admiserint*, Dig. l. VI, *ad leg. Jul. maj.*

(2) L. VI, 1, V, 2, ff. *ad. leg. Jul. maj.*

(3) Mais Alexandre répondit : *Tu me connais trop mal. Cod. Theod.*, I, 2, *ad leg. Jul. maj.*

peuple la pire des corruptions, celle qui fait soupçonner un ennemi dans le frère qui vient s'asseoir à notre table.

Un empereur, appuyé de tels moyens, peut tout ce qu'il veut; et si le hasard de la naissance, le caprice de l'armée ou la vénalité d'une assemblée mettent un monstre sur le trône du monde, il répandra d'autant plus sa propre corruption qu'il dominera les autres de plus haut. Si au contraire la fraction peu nombreuse des gens de bien, d'accord avec la secte stoïque, désireuse d'arracher l'empire à la force brutale, parvient à mettre à sa tête des princes d'une grande vertu, ceux-ci laisseront une mémoire éternellement bénie, en soulageant les maux des personnes les plus rapprochées d'eux; mais ils devront aussi seconder les inclinations perverses d'une société matérielle, dans laquelle l'esprit n'a plus de place; où les habitudes d'un pouvoir effréné se sont naturalisées au point de ne plus laisser distinguer la justice et de faire taire la voix de l'humanité; où toutes les classes, désunies et découragées, se poussent tour à tour dans un abîme inévitable. Le pieux Trajan laisse à la discrétion d'un proconsul le soin de décider s'il doit torturer, tuer ou épargner une multitude de gens qu'il reconnaît innocents. Sous le philosophe Marc-Aurèle, on fait paraître dans le cirque un lion élevé à manger des hommes de si bonne grâce que le peuple demande à grands cris que l'empereur lui donne la liberté (1).

A chaque instant des conspirations à la cour ou dans l'armée font sentir les défauts de cette constitution dans laquelle un prince, proclamé supérieur à la loi, est élevé et abattu comme un jouet d'enfant. Et ce ne sont pas là de ces révolutions où la société avance dans le sang comme le vaisseau dans la tempête, mais des factions auxquelles ne prennent part qu'un petit nombre d'individus, sans profit pour la multitude, n'enfantant ni liberté ni expérience, et tuant le tyran pour affermir la tyrannie.

Du moment où la vie publique est concentrée dans le cabinet de l'empereur, il ne reste plus qu'à étudier le droit civil, qu'à exercer l'éloquence et les habitudes légales dans de misérables discussions d'intérêts privés. La noblesse antique a péri dans les proscriptions dictatoriales, dans les guerres civiles et dans les supplices impériaux. La noblesse nouvelle, qui n'a ni traditions à garder ni priviléges à maintenir, se presse autour du prince pour exercer une part de sa tyrannie, et profiter à la hâte d'une proie

(1) Dion.

qui ne tardera pas à lui échapper. Toute affection est éteinte pour une patrie qui ne procure plus à ses fils ni grandeur ni dignité; chacun s'occupe de soi, et songe, à l'aide des spéculations d'une avidité mercenaire, à exploiter les malheurs publics pour arriver aux honneurs, aux plaisirs, au pouvoir et à la richesse, qui procure tout.

L'ambition et la cupidité gouvernent donc le monde, et un égoïsme avare rend les hommes inhumains, féroces. Celui qui conserve encore le sentiment de ce qui est noble et juste gémit sur tant de maux, et, les voyant irréparables, abandonne la société aux fripons et aux ambitieux; il s'arme de mépris ou s'environne d'austères vertus qui n'ont plus rien de charitable; ou bien il s'étourdit au sein des voluptés, qui, à cette époque, dépassèrent toute mesure; ou enfin, se livrant à la superstition, il interroge un destin qu'il redoute et ne saurait éviter.

Le peuple, ignorant et opprimé, se réjouit non d'avoir perdu sa liberté, mais de voir la ruine de ses anciens oppresseurs; craignant de perdre ce qu'il ne possède pas, avide d'un avenir qu'il ne connaît ni n'espère, il se complaît à accroître le nombre des misères, à demander que les chrétiens soient donnés en pâture aux lions, ou que les tyrans qu'il adorait la veille soient jetés dans le Tibre.

Il n'est donc plus de pitié pour les faibles, plus de soumission envers les puissants, plus d'amour pour l'ordre social, plus de dignité de caractère, plus de respect pour la Divinité. Une corruption savante, une philosophie verbeuse, une littérature sans imagination, pauvre de raison, ne sachant plus que commenter ce qui s'est fait autrefois et s'engager dans des discussions sans fin, comme ces vieillards revenant sans cesse sur le passé quand ils ont perdu le sentiment du présent, voilà ce qui frappe l'observateur. L'Orient a jeté le trouble dans cette société décrépite en y introduisant ses doctrines théoriques, aliment tardif des croyances défaillantes; et il en est résulté que le merveilleux, l'incroyable sont devenus, pour ainsi dire, l'ordre naturel et la réalité.

Mais au moment où le mal paraissait irremédiable l'harmonie, la sagesse, la beauté, la moralité sortent de la chaumière de Bethléem, et un esprit d'humanité s'épanche au dehors, en même temps que se propage au-dedans une pureté inaccoutumée de croyances et de mœurs. Il nous était impossible d'accompagner l'humanité dans les pas qu'elle fait sur sa voie, sans insister longuement sur le christianisme, élément nouveau et fondamental de la société. Comme révélation, il apaise les esprits dans une vérité

dont Dieu même est garant; comme réparation, il montre à l'homme la cause de ses égarements et l'unique moyen de se relever de son abjection; comme religion, il réalise la grâce, il institue les sacrements, il divinise le sacrifice, et à un culte sans morale il en substitue un d'une piété immaculée.

Sous le double rapport de manifestation de vérités incompréhensibles et de culte religieux, deux prérogatives de l'Église, qui sont d'origine surnaturelle, correspondent au christianisme, l'infaillibilité et le pouvoir de lier et de délier. Cette Église, association des hommes avec Dieu, dut, pour conserver le dépôt de la révélation, organiser la religion en société ayant ses lois, un gouvernement, des institutions; mais, au lieu de se limiter, comme les puissances temporelles, elle dut embrasser le monde entier dans l'unité de l'espèce humaine, pour diriger l'universalité vers un but moral.

De là la hiérarchie, avec un pontife et sa suprématie d'honneur et de juridiction, avec des évêques disséminés partout et se rattachant au chef, avec des prêtres rendant l'autorité féconde et active par l'enseignement, les consolations, les espérances. En excluant tout droit héréditaire, en imposant l'héroïsme du célibat et la perfection de la vie, le gouvernement ecclésiastique fut assuré contre le danger de tomber dans l'abîme de corruption où se précipitèrent les royaumes temporels; il conserva pure, même dans sa réalisation extérieure, la parole divine.

L'Église n'est pas néanmoins un État dans l'État, et le bâton pastoral ne fait pas obstacle à l'épée. Mais il en est des deux pouvoirs dans la société comme de la nature et de la révélation, de l'élément spirituel et de la condition corporelle qui existent simultanément dans l'homme : indépendants l'un de l'autre dans leurs attributions, ils sont ramenés à l'unité non pas en envahissant tour à tour en sens opposé, comme ils firent au moyen âge et de nos jours, mais en conservant l'harmonie entre eux.

Comme il n'y avait eu d'abord entre ces éléments qu'un contrat commun, une simple agglomération, Rome avait cherché à les réunir et à n'en faire qu'un système unique. Elle obtint la réunion par la force; mais après plus d'une épreuve elle ne put parvenir à systématiser cette œuvre, parce qu'elle manquait elle-même d'unité religieuse. Le christianisme y travaillait avec succès, mais … époque de dissolution sociale, et il lui fallut treize siècles … éédifier. Dans cette entreprise aussi grande que nouvelle, il … essairement vaciller; il s'agissait d'arriver à un point où

qui ne tardera pas à lui échapper. Toute affection est éteinte pour une patrie qui ne procure plus à ses fils ni grandeur ni dignité ; chacun s'occupe de soi, et songe, à l'aide des spéculations d'une avidité mercenaire, à exploiter les malheurs publics pour arriver aux honneurs, aux plaisirs, au pouvoir et à la richesse, qui procure tout.

L'ambition et la cupidité gouvernent donc le monde, et un égoïsme avare rend les hommes inhumains, féroces. Celui qui conserve encore le sentiment de ce qui est noble et juste gémit sur tant de maux, et, les voyant irréparables, abandonne la société aux fripons et aux ambitieux ; il s'arme de mépris ou s'environne d'austères vertus qui n'ont plus rien de charitable ; ou bien il s'étourdit au sein des voluptés, qui, à cette époque, dépassèrent toute mesure ; ou enfin, se livrant à la superstition, il interroge un destin qu'il redoute et ne saurait éviter.

Le peuple, ignorant et opprimé, se réjouit non d'avoir perdu sa liberté, mais de voir la ruine de ses anciens oppresseurs ; craignant de perdre ce qu'il ne possède pas, avide d'un avenir qu'il ne connaît ni n'espère, il se complaît à accroître le nombre des misères, à demander que les chrétiens soient donnés en pâture aux lions, ou que les tyrans qu'il adorait la veille soient jetés dans le Tibre.

Il n'est donc plus de pitié pour les faibles, plus de soumission envers les puissants, plus d'amour pour l'ordre social, plus de dignité de caractère, plus de respect pour la Divinité. Une corruption savante, une philosophie verbeuse, une littérature sans imagination, pauvre de raison, ne sachant plus que commenter ce qui s'est fait autrefois et s'engager dans des discussions sans fin, comme ces vieillards revenant sans cesse sur le passé quand ils ont perdu le sentiment du présent, voilà ce qui frappe l'observateur. L'Orient a jeté le trouble dans cette société décrépite en y introduisant ses doctrines théoriques, aliment tardif des croyances défaillantes ; et il en est résulté que le merveilleux, l'incroyable sont devenus, pour ainsi dire, l'ordre naturel et la réalité.

Mais au moment où le mal paraissait irremédiable l'harmonie, la sagesse, la beauté, la moralité sortent de la chaumière de Bethléem, et un esprit d'humanité s'épanche au dehors, en même temps que se propage au-dedans une pureté inaccoutumée de croyances et de mœurs. Il nous était impossible d'accompagner l'humanité dans les pas qu'elle fait sur sa voie, sans insister longuement sur le christianisme, élément nouveau et fondamental de la société. Comme révélation, il apaise les esprits dans une vérité

ciens a toujours été entendue dans le sens d'un privilége, restreint d'abord à la famille, puis aux tribus, ensuite aux cités, enfin aux nations ; d'où il résulta que dans leur sein on reconnut des droits et des devoirs, mais qu'en dehors de l'association particulière aucun fait ne paraissait injuste. Désormais, le christianisme embrassant le monde entier, les droits s'étendent sur tous, sans mesure ni exception ; tous, dans quelque région qu'ils soient, contribuent à la prospérité sociale.

De son côté, la civilisation concourt au bien de la religion en disposant à l'étudier, en écartant les obstacles qui s'opposent à son développement, en perfectionnant la discipline ; elle fait que ceux-là même qui n'ont pas foi en elle en acceptent les maximes par l'éducation, par l'habitude, par les lois.

C'est se tromper pourtant que de voir dans la religion et la civilisation une seule et même chose ; de croire l'une le résultat de l'autre. Quand la première se fonde sur la foi, l'autre s'appuie sur les faits connus ; quand la civilisation n'a qu'un but relatif et accidentel, celui de la religion est absolu et nécessaire ; l'une a pour loi la liberté à l'aide de laquelle elle va se développant, l'autre l'autorité par laquelle elle conserve sa perfection. C'est donc à *tort* que l'on voudrait assujettir le christianisme à des règles de progrès, comme s'il n'était qu'un perfectionnement des religions précédentes, auquel les améliorations sociales pourraient en apporter un plus complet (1). Les faits sont le champ du progrès ; mais la partie vitale de la société, gisant dans la connaissance des idées, ne peut arriver à aucun progrès intrinsèque, attendu que l'exercice des facultés humaines n'apporte aucun élément qui ne soit compris dans la première intuition de la pensée, dans la conception essentielle des vérités rationnelles.

Bien que le christianisme, révolution tout à fait morale, ne tendît pas à changer les rapports de la condition extérieure de l'homme ; qu'il déclarât au contraire ne pas vouloir porter la main sur l'édifice social ; qu'il respectât les grandes injustices d'alors, la tyrannie, l'esclavage, la guerre, il montra néanmoins, dès ses commencements, combien il avait d'influence sur les progrès. En effet, il ne changeait par la société, mais le mode d'appréciation ; il ne supprimait par les supplices, il les transformait en mérites.

(1) C'est ce qu'enseigne Leibnitz dans son *Éducation progressive du genre humain*, et ce que les saint-simoniens ont soutenu depuis avec un certain appareil de science.

Ne se proposant pas de réformer le peuple par le gouvernement, mais le gouvernement par le peuple, il améliorait la morale et les intelligences, œuvre de civilisation très-importante, puisqu'elle est intimement liée à la constitution sociale. Où dominent l'anarchie, l'impiété, la débauche, l'égoïsme, il substitue soudain une organisation hiérarchique, la foi, la sainteté, l'amour généreux et universel. Le pouvoir, alors même qu'il restreint et comprime la société spirituelle, en subit l'ascendant vertueux; les jurisconsultes, en méditant sur la lettre tenace des lois, se sentent poussés malgré eux par un souffle contraire. Dans cette constitution où l'empereur et l'armée peuvent tout se fait jour un exemple des deux garanties suprêmes de la liberté, l'élection et la discussion; les hommes se débarrassent des lois humaines arbitraires, pour se soumettre à la loi rationnelle et divine(1).

De pareils bienfaits ne furent compris alors ni des forts ni des sages. Les premiers, irrités et surpris de trouver des gens résolus à soutenir, en dépit de la volonté impériale, l'indépendance de leurs convictions, se mirent à les persécuter, par antipathie d'abord, sans colère, sans crainte, sans fanatisme même, pour seconder le goût du peuple pour les supplices; puis, sous Dioclétien, avec la résolution arrêtée d'exterminer les chrétiens.

Cette immense injustice s'appuyait aussi sur la loi. Mais la loi qui autorisait la persécution paraissait obscure aux juristes eux-mêmes; elle pouvait être interprétée ou suspendue non-seulement par les Césars, mais encore par les proconsuls (2); dernier témoignage, et le plus sanglant de tous, du peu de cas que faisaient les anciens de la vie de leurs semblables.

L'ancienne société faisait donc son devoir, la nouvelle faisait aussi le sien. Les chrétiens acceptent la peine de mort, mais en la déclarant inique; ils se croient souillés par la vue d'un supplice, et interdisent le sacerdoce à quiconque a tué ou excercé le droit du sang (3), élevant ainsi au plus haut point le caractère de l'homme, non plus seulement lorsqu'il est enveloppé dans la toge sé-

(1) Théodose et Valentinien écrivent : *Digna vox est majestate regnantis legibus alligatum se principem profiteri : adeo de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et revera majus imperio est submittere legibus principatum.* Cod. lib. I, tit. XIV, 4. Et un siècle plus tard : *Omnes legibus regantur, etiam si ad divinum donum pertineant*, ib. 10.

(2) Lettres de Pline et de Trajan.

(3) Saint Ambroise, pour se montrer indigne de l'épiscopat, assista à un jugement qui entraînait la peine de mort.

natoriale ou dans le manteau philosophique, ou décoré de l'anneau équestre, mais encore lorsqu'il est pauvre, ignorant, nu, coupable même. C'est un homme, cela suffit.

Cette résistance muette, mais constante, révéla la vigueur du christianisme. Constantin eut le mérite de la reconnaître, et d'accepter de bon gré ce que ses successeurs auraient été, avec le temps, obligés de subir par force.

Mais avant que cette lutte de trois siècles cessât entre les chrétiens d'une part, les Césars et leurs bourreaux de l'autre, une autre avait commencé. L'Orient et l'Occident se trouvent, dans les écoles, en face du christianisme, qui, s'étendant sur tous les hommes et sur tous les intérêts, devait rencontrer naturellement de nombreuses et incessantes contradictions. Alors des sectes judaïsantes, des sectes judaïques, des sectes orientales favorables ou contraires aux Hébreux, des sectes chrétiennes favorables ou contraires à l'ascétisme, acceptant ou combattant la théosophie asiatique, commencent la plus noble lutte que le monde ait jamais vue ; c'est la lutte de l'esprit entre la théologie ancienne et la nouvelle, entre la mythologie poétique et la religion morale, entre l'antiquité à son déclin et l'ère nouvelle qui s'ouvre.

Il en fut donc de la doctrine évangélique comme de toutes les innovations : après l'avoir traitée de songe et de folie, on en reconnaît la sublimité, mais en l'accusant de plagiat, en voulant que toutes ses vérités proviennent de l'Égypte, de l'Inde et de l'Académie ; enfin on en adopte tous les principes, et l'on persiste néanmoins à la combatre. Mais quoi ! l'épée ne pèse plus dans la balance, et l'autorité des Césars, à l'apogée de sa force, ne prétend plus déterminer la croyance, tant a eu d'efficacité la parole qui distingua les droits du glaive de ceux de la pensée.

Dans son dépit de se voir contredite, la vieille littérature semble emprunter aux tombeaux une vie artificielle ; elle s'obstine avec énergie à éveiller des souvenirs fantastiques, à embellir le passé, à l'étreindre avec ténacité quand il lui échappe. Cette renaissance tardive des lettres et de la philosophie est sans doute un des plus singuliers phénomènes de l'histoire L'art du style, qui, aux jours de Periclès et d'Auguste, élevait certains hommes à une grande distance au-dessus des autres, était perdu ; et il n'est plus question pour les écrivains de cette perfection artistique qui fait tracer à chacun son sillon propre dans le champ de la culture intellectuelle. Désormais la forme est négligée pour le fond ; ce sont deux armées compactes qui, se livrant bataille sur

le champ de la pensée humaine, agissent uniformément, l'une pour défendre, l'autre pour renverser le monde ancien. Voilà pourquoi il importe moins de s'arrêter aux luttes isolées de cette époque que de les embrasser dans leur ensemble; que de suivre cet esprit de recherche, stimulé par des questions bien autrement graves que les disputes de l'école; que de contempler de grandes vérités se propager en même temps que de grandes erreurs, dans cet enfantement des esprits dégénérés, entraînés par le mouvement universel dans le tourbillon du siècle.

La société païenne avait pour elle toutes les institutions favorables au progrès des idées et au développement des esprits; la société nouvelle, au contraire, en était entièrement dénuée; elle devait faire dériver tout d'une volonté persévérante, de la pureté de ses croyances, de leur empire sur les esprits, du besoin qu'elles avaient de se propager et de prendre possession du monde.

Et cependant la victoire ne demeure pas longtemps douteuse; tout annonce que la société antique est frappée au cœur. Seulement, comme ces héros du moyen âge, qui continuaient à combattre trois jours après leur mort, elle se soutient encore par sa propre masse; païenne au fond, lors même qu'elle s'est faite chrétienne à l'extérieur, elle prolonge une existence tout artificielle, jusqu'à ce que les barbares, en brûlant les restes de cet immense cadavre, viennent purifier l'atmosphère de la vie nouvelle.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE VI.

SIXIÈME ÉPOQUE.

